



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

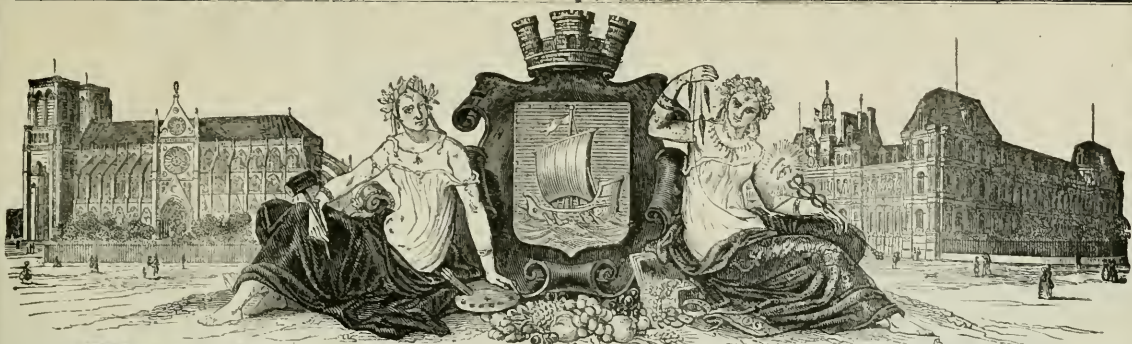
<http://www.archive.org/details/lillustrationjou16pari>

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL



PARIS. TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.





L'ILLUSTRATION

TOME XVI

ORNÉ DE 800 VIGNETTES

Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre,
Décembre 1850.

PARIS

A. LE CHEVALIER ET C^{IE}, ÉDITEURS,
60, RUE RICHELIEU



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 334, VOL. XVI. — SAMEDI 6 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Mort de sir Robert Peel. — La loi de la presse. — Courrier de Paris. — Ascension aérostatique de MM. Barral et Bixio. — Lettres écrites de mon jardin, par Alph. Karr. N^o 11. — Chronique musicale. — La Saint-Eloi à Toulon. — Revue littéraire, par A. Dufaÿ. — Correspondance. — Bibliographie. — Signaux fulmineants pour les chemins de fer. — Les moyens justifient la fin, proverbe. — Indication des rues de Paris la nuit. — Variétés.

Graecures. Lord Palmerston, d'après un portrait de J. Partridge. — Bal de la marine au Jardin d'Hiver, costumes. — Ascension de MM. Barral et Bixio à l'Observatoire. — Fête de Saint-Eloi à Toulon : Les arabes ; La bénédiction des chevaux et des ânes ; Vue de Toulon à vol d'oiseau. — Signaux des chemins de fer, 6 grav. — Le bal de la marine, 10 caricatures par Nap. — L'astérisque pour indiquer le nom des rues, 3 grav. — Rébus.



Lord Palmerston, d'après un portrait peint par John Partridge.

Histoire

de la semaine.

La discussion engagée dans la chambre des communes d'Angleterre, au sujet des affaires de Grèce, ne s'est terminée que dans la séance du 28 juin, qui s'est prolongée jusqu'à deux heures du matin. Le ministère a obtenu une majorité de 16 voix, nombre égal à la majorité de notre Assemblée nationale qui a voté la dotation de M. le président de la République. Ce rapprochement a été fait contre l'opinion des journaux qui prétendent que le ministère anglais ne peut vivre avec cette majorité après avoir été battu par 37 voix dans la chambre des lords sur la même question. Ce sont les mêmes journaux qui trouvent que 16 voix en France sont plus que ce qu'il faut pour vivre, malgré la défaite du ministère sur la question de la loi des maires.

Les chefs des divers partis ont, comme d'habitude, clos la discussion ; M. Cobden, sir Robert Peel, lord John Russell et M. d'Israeli. Lord Palmerston, qui était la victime expiatoire de cette longue et solennelle discussion, avait tenu la tribune lui-même dans la séance du

25 pendant cinq heures et fait l'histoire diplomatique de son gouvernement avec un talent que nous n'irions si nous étions un journal politique et soumis aux intérêts et à la tactique d'un parti, mais que nous pouvons reconnaître et proclamer en tant que recueil historique. Ce jugement d'ailleurs n'implique point la légitimité des prétentions de M. Finlay et du juif Pacifico, non plus que la parfaite mesure des procédés de la politique anglaise ; c'est pour nous une simple question d'art et tout au plus un acquiescement au sentiment général du discours, où nous trouvons cette grande et noble prévoyance de la politique anglaise qui ne nie rien de ce qui est possible, qui ne conteste jamais que l'a-propos, et n'attend pas pour réaliser un progrès qu'il soit arraché par une révolution, au risque de compromettre jusqu'aux progrès acquis, sauf à livrer ensuite, et par une réaction inévitable, l'avenir à des expériences insensées. Il semble que la politique anglaise s'inspire de l'observation des effets physiques de la vapeur ; tandis qu'ailleurs les hommes d'Etat ne pensent qu'à sceller hermétiquement la soupape, là, au contraire, on ne perd pas de vue la chaudière, et on lâche à propos un peu de vapeur pour ne pas la faire éclater. Nos politiques ne se font pas faute d'admirer cette prudence ; mais ils se gardent bien de l'imiter. Grands hommes !...

Cet épisode de politique extérieure a plus occupé nos journaux et l'opinion publique que nos propres travaux parlementaires. Ce n'est pas cependant que nos partis fussent autrement intéressés au dénoûment ; il est bien évident, quoiqu'on prétende le contraire, que nous attachons peu d'importance au triomphe ou à la chute du ministère anglais.

Pendant ce temps-là nous discutons à l'Assemblée législative une proposition ayant pour but de régler les conditions d'admission

et d'avancement dans les fonctions publiques. M. de Valenciennes a défendu la liberté du pouvoir exécutif au nom de la responsabilité, qui ne peut être réelle si elle est enclavée par des règles qui ne lui laissent pas le choix de ses agents. L'Assemblée a néanmoins décidé à la majorité de 309 voix contre 294 qu'elle passerait à une troisième lecture de la proposition.

Dans cette même séance du 27 juin, l'Assemblée a commencé la discussion de la proposition de M. de Saint-Priest relative au délit d'usure. Cette discussion, qui s'est terminée lundi, reviendra dans une troisième délibération, et nous reviendrons nous-mêmes sur les questions économiques que ce débat a soulevées. Nous passons à la séance du 2 juillet.

L'Assemblée avait à s'occuper, en premier lieu, de la deuxième délibération sur la proposition de MM. Bonoli-Champy, Moreau (de la Seine) et Valette, relative à la publicité des contrats de mariage. Il est facile de comprendre le rapport qui existe entre cette proposition et l'ensemble des réformes proposées pour l'amélioration et pour le développement du crédit. Aujourd'hui les contrats de mariage ne sont assésés à aucune publicité. Cependant il est d'un grand intérêt pour les tiers de savoir si les conventions matrimoniales ont été réglées d'après le système de la communauté ou d'après le système connu sous le nom de régime dotal. Cet intérêt consiste en ce que, dans le premier cas, la femme peut s'engager valablement avec l'autorisation ou avec le concours de son mari, tandis que dans le second cas, c'est-à-dire sous le régime dotal, tous les biens que la femme s'est constitués en dot étant déclarés indivisibles, toutes les obligations contractées par elle avec des tiers se trouvent frappées de nullité. On conçoit à combien d'abus, à combien de fraudes un pareil système peut ouvrir la porte. La proposition soumise à l'Assemblée a pour but de remédier à cet état de choses. Elle se compose de quatre dispositions destinées à modifier les articles 75, 76, 1391 et 1394 du Code civil. Dans ce nouveau système, l'officier de l'état civil devra, sous peine d'amende, mentionner dans l'acte de célébration du mariage s'il a été fait ou s'il n'a pas été fait de contrat de mariage, et, dans le premier cas, la date du contrat, ainsi que le nom et le lieu de résidence du notaire. Le notaire qui reçoit un contrat de mariage sera tenu de délivrer aux parties un certificat portant les mêmes énonciations et indiquant qu'il doit être remis à l'officier de l'état civil avant la célébration du mariage. La femme qui, d'après son contrat de mariage, est incapable d'engager tout ou partie de ses biens, ne pourra se prévaloir de la déclaration contraire insérée dans l'acte de célébration pour demander la nullité d'un engagement contracté par elle, à moins que, dans l'acte qui contiendra cet engagement, elle n'ait déclaré l'existence de ce contrat de mariage. Telles sont les principales dispositions de la loi nouvelle. Quelques amendements proposés au projet de la commission par M. Gavini ont été combattus par le rapporteur, M. Valette, et repoussés. L'Assemblée, sans plus ample débat, a décidé qu'elle passerait à la troisième délibération.

Une autre proposition de MM. Charas et Latrade, tendant à modifier le système de recrutement des ingénieurs des ponts-et-chaussées, a subi l'épreuve de la première lecture.

Puis est venue la troisième délibération sur la proposition de M. le général de Grammont, ayant pour but de mettre un terme aux mauvais traitements exercés sur les animaux. La proposition a trouvé dans M. de Vauquas un contradicteur assez vig. M. le général de Grammont en a défendu le principe avec une chaleur singulière, avec un luxe d'arguments et d'anecdotes qui ont excité plus d'une fois l'ilarité de l'Assemblée. Le projet de loi rédigé par l'honorable membre se composait de trois articles. Les différents de ces articles furent émis en ce genre et épuisés définitivement avec beaucoup de détails. M. de Fontaine a proposé de remplacer ces trois articles par une rédaction beaucoup plus simple, et qui se réduisit à un article unique. L'Assemblée a donné la préférence à ce nouveau système, qui fera définitivement loi dans cette matière, car l'épreuve à laquelle était soumise cette proposition est la dernière.

Nous avons encore à mentionner la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la concession des produits des manufactures de Severs, des Gobelins et de Beauvais. M. Schöleher, qui ne voit dans ces établissements que des inventions de luxe monarchique, incompatibles avec les mœurs républicaines, en a demandé la suppression. Heureusement ses admirables éractions de l'art et du goût français ont trouvé dans M. d'Albert de Luynes un digne et intelligent défenseur. L'Assemblée a fait justice de l'amendement, et elle a décidé qu'elle passerait à la troisième délibération.

La même décision a été prise à l'égard du projet de loi de M. Peupin, ayant pour but d'autoriser les conseils de prud'hommes à ordonner l'enregistrement en debet des actes et des exploits émanant de leur juridiction.

La séance a fini par un débat assez vif sur la demande en autorisation de poursuites formée contre M. Buzette, membre de la majorité, par le procureur général près la cour d'appel de la Martinique. La commission avait exprimé l'avis qu'il n'y avait pas lieu d'autoriser les poursuites. M. Juannet, un des représentants des colonies, a soutenu la demande en termes d'une vivacité qui fut contrebalancée les haines qui divisent les deux classes dans les colonies. De son côté, le rapporteur, M. Polignac, a répondu les accusations qui s'adressaient à la commission. L'Assemblée, suivant les conclusions du rapport, a refusé à l'unanimité l'autorisation des poursuites.

Parmi les nombreux projets de loi qui ont passé dans les yeux de l'Assemblée dans la séance de mercredi, nous n'avons à signaler que celui qui concerne le patronage des jeunes détenus. Ce projet a pour but de résoudre une des questions les plus importantes que soulève le grand problème de la réforme pénitentiaire. Il est raisonnable, il est naturel

que la question relative aux jeunes détenus passe avant celle qui regarde les adultes. La première pensée du législateur doit se porter sur le sort de ces milliers d'enfants que la misère ou l'immoralité de leurs familles ont abandonnés au désœuvrement, au vagabondage et à toutes les mauvaises tentations, à tous les vices, à tous les désordres qui en sont la suite. L'Etat n'a rempli que la plus triste partie de sa tâche quand il a matériellement assuré la répression des délits, en renfermant les jeunes délinquants dans les maisons d'arrêt ou dans les maisons centrales. Pour le remplir dans toute son étendue, il doit procurer à ces enfants le bienfait de l'éducation morale, religieuse et professionnelle; il doit tendre la main à ces natures égarées pour les renvoyer sur le sentier du bien, pour les rendre aux habitudes d'une vie honnête et laborieuse, et les empêcher de tomber dans le dernier degré de la corruption et de la perversité. Sa protection doit les prendre à l'entrée de la prison et les suivre au delà de la prison. A l'égard des jeunes détenus, l'Etat n'est pas seulement un gardien et un geôlier; ainsi que l'observe très-bien le rapport, il est investi d'une véritable tutelle; il est substitué légalement au père de famille.

Le projet de loi soumis à l'Assemblée par la commission de l'assistance publique n'a fait que s'approprier les résultats de l'expérience, et convertir en loi ce qui est déjà consacré dans la pratique. En partant de ce principe, il consiste à la bienfaisance privée le soin de fonder les colonies pénitentiaires destinées à l'éducation des jeunes détenus. Les auteurs du projet ont eu raison de penser que la charité publique et officielle serait moins propre à l'accomplissement de cette œuvre délicate que le dévouement libre et spontané de la charité privée. L'Etat n'intervient que pour autoriser ces établissements et pour leur accorder les subventions nécessaires. L'Etat peut aussi fonder des colonies en son nom et sous sa responsabilité; mais il n'usera de cette faculté que pour suppléer à l'insuffisance des établissements privés. Telle est la disposition essentielle du projet. Les autres dispositions sont purement réglementaires.

La discussion générale s'est bornée aux observations que le rapporteur, M. Corne, et le ministre de l'intérieur ont présentées, le premier pour exposer le principe de la loi, le second pour lui donner son adhésion formelle. Un nouveau membre de la Montagne, M. Collavaux, a fait sur ce sujet un début des plus modestes. Tous les articles du projet ont été successivement adoptés sans aucune modification. Après quoi l'Assemblée a décidé qu'elle passerait à une troisième délibération.

Sur tous les autres projets de loi qui figuraient à l'ordre du jour, l'Assemblée s'est contentée de donner des votes de pure forme et de simple courtoisement.

Par le paquebot à vapeur de la ligne Cunard, *America*, arrivé de New-York à Liverpool en dix jours et vingt heures, nous avons reçu les journaux et les correspondances de New-York en date du 19 juin.

Les autorités de la Havane, après leur avoir fait subir un procès pour la forme, mais aussi pour le maintien des principes, ont rendu les prisonniers qu'elles avaient faits dans l'armée du général Lopez.

Le congrès s'écoule toujours, mais sans pouvoir avancer d'un pas dans la question de l'esclavage et de l'admission de la Californie. La solution du problème paraît être aussi éloignée que jamais, et pourrait même être infiniment ajournée, si l'état de santé de M. Henry Clay, l'auteur du compromis qui semblait avoir le plus de chance d'être adopté, ne s'améliore pas assez pour lui permettre de continuer à défendre son œuvre dans la presse et dans le sénat.

Rien de nouveau de la Californie ni du Canada.

Le congrès de Francfort, convoqué sous les auspices de l'Autriche il y a deux mois, et ouvert le 10 mai, n'est encore parvenu à aucun résultat positif relativement à la question allemande; il semble rencontrer dans l'accomplissement de son œuvre autant d'obstacles que la Prusse dans la réalisation de l'Union restreinte, quoique ces obstacles tiennent à d'autres causes.

Mort de sir Robert Peel.

C'est avec un profond regret que nous annonçons une nouvelle qui vient de consterner toute l'Angleterre et qui aura aussi, dans le reste de l'Europe, un douloureux retentissement.

Sir Robert Peel a survécu que peu de temps aux suites de l'accident fatal qui lui est arrivé samedi. A la suite d'une chute de cheval il avait été rapporté chez lui sans connaissance, avec plusieurs fractures de la clavicle gauche. La nouvelle de sa mort est arrivée mercredi à Paris par la voie télégraphique.

On se ferait difficilement une idée de l'émotion produite à Londres par le bruit du danger imminent dans lequel se trouvait sir Robert Peel. Toutes les classes de la population ont, pendant deux jours, assésés les portes de son hôtel, et on ne pouvait satisfaire à l'impatience et à l'anxiété du public qu'en lisant à haute voix sur la place les bulletins des nouvelles.

Cette mort est une perte immense pour l'Angleterre. Sir Robert Peel avait, depuis plusieurs années, cessé d'être un chef de parti; il était devenu plus que cela, le réconciliateur, le modérateur et l'arbitre des partis. Il avait positivement renoncé à occuper de nouveau le pouvoir, mais il exerçait un pouvoir supérieur et universellement reconnu; et dans toutes les affaires publiques, surtout les affaires intérieures, il avait presque lafluence d'un oracle.

Une si grande position subitement détruite et anéantie par un simple chute nous rappelle le grand de sable dont parlait Pascal et qui arrêta la vie de Cromwell. Sir Robert Peel laisse une renommée qui grandira encore, car les grands changements auxquels il a attaché son nom n'ont encore reçu qu'un commencement d'exécution et sont des-

linés à des développements incalculables. Ce grand ministre aura eu cette gloire d'accomplir avec la paix et avec l'ordre, au milieu d'une prospérité non interrompue, des réformes que les autres peuples poursuivent et poursuivront peut-être longtemps encore à travers des révolutions et des flots de sang.

Sir Robert Peel était né en 1788, et était par conséquent dans sa soixante-troisième année. Il laisse une famille nombreuse; son fils aîné, aujourd'hui sir Robert Peel, est en ce moment secrétaire de légation à Berne; un autre est officier dans la marine royale.

Le portrait de sir Robert Peel, accompagnant une notice sur cet illustre homme d'Etat, a paru dans le tome V de *L'Illustration*, page 1.

La Loi de la Presse.

Le projet de loi sur la presse, pour lequel, on s'en souvient, les ministres avaient déposé l'urgence, vient enfin d'être présenté, dans sa rédaction définitive, par la commission. Il est impossible de n'être pas frappé du contraste qu'il y a entre la lenteur des délibérations de la commission et la précipitation forcée que l'Assemblée doit mettre dans ses discussions sur ce sujet si important, puisque le projet n'est pas soumis à l'épreuve des trois lectures. La commission aura mis trois mois à rédiger ce loi, et l'Assemblée mettra au plus huit jours à la voter! C'est une preuve de plus du danger de ces votes d'urgence qui font régner au pas de course les matières les plus délicates de notre législation. Le projet de loi présenté dans la séance du 29 juin, malgré le travail qu'il a coûté, a néanmoins le caractère de la précipitation. Il y regne à bien des égards un vague qui se transformerait facilement en arbitraire. On ne sait pas précisément ce qui rentre ou ne rentre pas dans la catégorie des écrits atteints par la loi. L'interprétation en est laissée aux tribunaux. C'est-à-dire qu'on peut parfaitement commettre des délits sans le savoir. Quant au projet en lui-même, il charge la presse de nouvelles entraves. Par un système d'amendes libéralement calculé, il donne au pouvoir la faculté de ruiner les journaux de l'opposition, avant toute condamnation, par le simple fait d'une double mise en accusation (article 3). Par le timbre qu'il rétablit, il tue la presse à bon marché. Et c'est avec ces petits moyens qu'on croit en finir avec les dangers sociaux qui nous menacent? On s'imagine briser, étouffer la pensée de l'opposition avec ces misérables entraves? Quand il s'agit du droit de discussion, il faut le supprimer ou bien le respecter; la presse simplement gênée est mille fois plus redoutable que la presse libre. On le sait bien, et pourtant on se rit de tant de cruelles expériences! Les journaux de la majorité ne sont pas tous satisfaits de la loi. Ils en aiment le but, mais non les conditions fiscales qui les atteignent. L'un d'eux propose, pour tout concilier, que le gouvernement soumette une censure, et que tous les journaux qui s'y soumettent volontairement soient affranchis du timbre! Un autre demande hâtivement que les restrictions et les châliements de la loi ne s'appliquent qu'aux journaux de l'opposition. C'est ce dernier journal qui gourmandait, il y a quelques jours, les officiers ministériels et les chefs d'industrie appartenant aux partis qui composent la majorité parlementaire, pour l'appui qu'ils prêtent à des journaux de l'opposition en y publiant leurs annonces. Ces citoyens croient encore que ceux qui font des annonces ont vu l'intérêt du journal, et non leur propre intérêt. Fiez-vous donc à de pareilles intelligences!

Ce ne sont pas les journaux seulement qui sont atteints par la loi: les livres, les brochures, l'industrie des imprimeurs et des éditeurs en librairie est menacée au point de devenir impossible si l'article 6 du projet passé tel qu'il est écrit par la commission. Les libraires et les imprimeurs viennent de présenter sur cette partie du projet un mémoire d'où ressort cette démonstration. Nous aimons encore à penser que la majorité se divisera sur cette loi, et que les aveugles finiront par y voir clair.

Nous avons donné, tome XIV, page 255, une analyse du rapport de la commission d'inspection des colonies agricoles de l'Algérie, rapport rédigé par M. Louis Reybaud au nom de cette commission et distribué aux membres de l'Assemblée législative. M. Dufrène représentait dans cette commission, la commission chargée par le décret de l'Assemblée continuant du 19 septembre 1848 d'admettre les demandes ayant pour objet l'envoi des colons en Afrique. En cette qualité, M. Dufrène était le défenseur naturel de la pensée qui avait inspiré, sous la pression d'une nécessité politique, la mesure dont une autre pensée allait, dans des circonstances nouvelles, étudier les résultats. M. Dufrène, en constatant les faits avec ses nouveaux collègues, n'a pu s'associer au sentiment et aux recommandations du rapport de M. Louis Reybaud. — L'épigraphie du rapport qu'il vient de publier de son côté et de faire distribuer à l'Assemblée législative témoigne de la disposition d'esprit qu'il apportait dans les travaux de la nouvelle commission. Cette épigraphie est empruntée à son propre rapport

« Les 50 millions n'ont point été votés pour la colonisation proprement dite, — ils l'ont été surtout pour secourir et calmer la population ouvrière, qui était en détresse et en émoi. (Page 60.) »

Il faut que le peuple, quand il est en émoi, puisse avoir confiance dans les autorités, que le pouvoir lui promette l'heure des crises — Autrement je ne connaîtrais plus l'autorité d'aucun de salut le jour d'une tempête. — (Page 39.) »

Nous regrettons que le manque de place et la communication tardive de ce document ne nous permette pas de l'analyser comme nous avons fait le rapport de M. Louis Reybaud; mais peut-être le simple exposé de la qualité de M. Dufrène et l'indication de son sentiment jointe à sa ré-

Robert. Il conte un beau jour la fantaisie prit au baron du hâvil et au chevalier d'Yvrando de se présenter à tour de rôle chez mademoiselle de Gournay, sous les apparences et le nom de Racan. Le prétexte de la visite, c'était pour la remercier d'un opuscule, *l'Ombre*, dont chacun d'eux s'était procuré un exemplaire. Voyez-vous la grande surprise de la demoiselle à l'aspect des deux Racan, et son indignation plus grande lorsque le hasard amène chez elle le véritable Racan, muni d'un troisième exemplaire. — Eh quoi ! s'écrie la demoiselle, ne verrai-je toute ma vie que des Racan ! Sur quoi, prenant sa pantoufle, elle la lui jeta au nez. — Oui dà, s'écrie le poète courroucé, est-ce ainsi que l'on reçoit M. de Racan, et ne sait-on pas qui je suis ? — Mais vous êtes le plus sot des trois. — Et elle se met à crier au voleur ! Si bien que Racan, éperdu, saute à la corde de la montée, et le voilà parti pour ne plus revenir. La pièce dérange un peu ce dénouement, puisque le rimeur mystifié les mystificateurs, ce qui n'est pas trop mal trouvé pour sortir d'affaire. Qu'importe ensuite que la critique s'avise de dire que le Racan des *Bergeries* n'était pas le poète rustique et crotté de cette comédie, et que mademoiselle de Gournay y ressemble un peu trop à un vieux bas-bleu de fantaisie. On sait bien que cette fille d'alliance de Montaigne, imitatrice de Honsard et disciple de Dubelloy, vécut dans l'intimité des plus illustres, bien vu de ses gens de cour, et suffisamment prisée par les poètes. Racan et son maître Malherbe, en leur qualité de novateurs, ne l'aimaient guère, et l'on peut croire qu'en leur envoyant ses œuvres par exception, c'était une malice de bon goût qu'elle leur faisait. On aurait tort de la regarder comme une précieuse et comme une pimbêche. Son érudition et sa gréduerie n'eurent rien d'affecté : elle ne faisait que suivre la mode. Quant au marquis de Racan, tout le monde encore sait que c'était un gentilhomme d'assez belle subsistance, un des princes du *Parnasse français*, esprit satirique et fin, rêveur à la surface, et qui devonait berger à ses heures. Il mourut dans un grand état et en



Bal de la marine au Jardin d'hiver. Costumes. Dessin de Valentin.

grande renommée, en plein siècle de Louis XIV; les plus beaux esprits s'honoraient en lui: témoin La Fontaine et Boileau, qui, pour le louer, s'enlent jusqu'à l'hyperbole. Racan traduisit Horace aussi bien et mieux que tant d'autres, écoutez :

« Bienheureux celui qui peut de sa mémoire Effacer pour jamais les sentiments de gloire, Dont l'inutile soin renverse nos plaisirs, Et qui, loin, retiré de la foule importune, Vivant dans sa maison, content de sa fortune, A, selon son pouvoir, mesuré ses desirs.

Les vaudevilles, on en compte pas mal cette semaine, c'est *l'Alcôve* d'un garçon, aux Variétés, et *Roméo et Marielle*, à la Montansier; deux chansons anciennes, sur des airs un peu trop connus. Quoi encore ? le *Président de la Basoche*, dans le voisinage, une façon de comédie assez gentille, inspirée par un livre plein de passion, d'éclat et de style, la *Religieuse de Toulouse*, de Jules Janin. De ce livre étincelant, M. Decourcelles a tiré l'épisode de l'aveu et dola charmante Guillemette de Prohennes; et l'avocat gagne très-vivement sa cause auprès de la belle, de même que la pécuniaire a gagné celle de l'auteur auprès du public.

En ce moment la Galté se réjouit fort son monde avec un mélodrame à longue barbe, *Chodruc Duclos*, ce Diogène qui, pendant dix ans, traîne son tonneau de misère dans les galeries du Palais-Royal. On a fabriqué tant d'histoires sur son compte, que les auteurs étaient bien en droit d'ajouter un nouveau chapitre au roman. Ils ont fait de Chodruc un conspirateur plein d'audace, un séducteur amoureux, un père tendre, un brave patriote et

un misanthrope sensible. Cette vie de Duclos, en plein mélodrame, ne manque pas d'intérêt; vous passez en frissonnant par toutes les phases de sa destinée orageuse; dans les conciliabules légitimistes, il rêve le rôle d'un nouveau Mallet; sur le pré il tue un colonel de l'empire, et ailleurs il console la veuve et adopte l'orphelin, qui est une orpheline dont il se trouve être le père avéré. Les Cosaques arrivent, et voilà Chodruc en campagne. Chemin faisant, deux saltimbanques, qui seront un jour les assassins du changeur Joseph, lui volent son enfant, dont il retrouve la mère à la Morgue. Les Bourbons rentrés, le conspirateur royaliste réclame le prix de ses services, et le ministre Maublan, ou Vaublanc, le paye en monnaie de siège. C'est le moment de faire honte au gouvernement et d'entrer dans ces baillons dont on ne sortira plus; mais Duclos ne cessera pas de faire le bien sous sa longue barbe : c'est la Providence en guenilles. Le crime n'a pas d'ennemi plus acharné; il est l'œil de la police, la lumière du magistrat et le refuge de l'innocence : il frappe et il bénit, il perd et ressuscite, comme le Jehova d'Alhalie. La pièce finit par un mariage, comme toutes les pièces. Elle est intéressante, bourrée d'événements, abondante en situations et en surprises, très-pathétique et très-amusante. Le succès a été vif, et il sera durable et fructueux.

Quant au véritable Chodruc Duclos, vous ne verrez ici que la moitié de sa figure, et c'est déjà beaucoup. C'était un Diogène mêlé d'Épicure, homme du plaisir et même d'élégance sous les haillons; sa misère avait le linge net et les ongles bien taillés. Il aimait les petits enfants en père, et appréciait les liqueurs fines et les petits pâtés en connaisseur. On n'a pas su la partie la plus romanesque de sa vie, qui, comme son frac délabré, passa par toutes les nuances de l'arc-en-ciel avant de monter la corde. Sollicité d'écrire ses mémoires, il répondait : « C'est l'airage de mon dernier tailleur. » Du reste, il mourut en sage, c'est-à-dire oublié.

PHILIPPE BU-SOL.



Bal de la marine. Costumes. Dessin de Valentin



Bal de la marine. Costumes. Dessin de Valentin.

Ascension aérostatique de MM. Barral et Bixio.

Depuis deux mois, une magnifique expédition se préparait sans bruit, mais avec des soins extrêmes. Un chimiste et un médecin, tous deux habiles dans leur art, pleins de savoir, d'intelligence et de courage, avaient entrepris de faire ensemble un voyage de découverte à trois lieues d'ici. Le pays inconnu qu'ils voulaient visiter, nous le voyons en levant la tête; c'est cette couche atmosphérique qui s'étale à douze mille mètres au-dessus de nous, plage sereine, vierge encore de tout contact humain, interdite à l'aigle lui-même, qui n'y trouverait pas assez d'air pour son aile ni pour ses poumons, habitée seulement par le froid et le silence. Pays tout à fait singulier où l'on ne va qu'à grand peine, et d'où l'on revient beaucoup plus facilement qu'il ne faudrait.

Et qu'allait-il faire, direz-vous, dans cette glacière pneumatique? Laissons répondre à cette question l'illustre directeur de l'Observatoire de Paris, le savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Dans son style nerveux et saisissant, M. Arago a peint en quelques traits la tentative des voyageurs.

« MM. Barral et Bixio avaient conçu, dit M. Arago, le projet de s'élever en ballon à une grande hauteur, pour étudier, avec les instruments perfectionnés que la science possède aujourd'hui, une multitude de phénomènes atmosphériques imparfaitement connus jusqu'ici. Il s'agissait de déterminer la loi du décroissement de la température avec la hauteur; la loi du décroissement de l'humidité; de doser l'acide carbonique à diverses élévations; de comparer le rayonnement solaire dans les plus hautes régions de l'atmosphère avec le rayonnement à la surface de la terre; de constater s'il arrive en un point donné la même quantité de rayons calorifiques de tous les points de l'espace; de rechercher si la lumière réfléchi et transmise par les nuages est ou n'est pas polarisée, etc.

« Les instruments nécessaires pour une expédition aussi intéressante avaient été préparés par M. Regnault avec un soin, une précision, une délicatesse infinis; jamais l'amour des sciences ne s'était manifesté avec plus d'abnégation. M. Walferdin avait fourni plusieurs de ses ingénieux thermomètres à déversement; enfin les voyageurs étaient pourvus de baromètres très-exactement gradués, propres à faire connaître la hauteur ou leurs diverses observations auraient été tentées.

« MM. Bixio et Barral avaient confié le soin de préparer le ballon et tous ses accessoires à un aéronaute connu par vingt-huit voyages aériens; toutes les dispositions avaient été faites dans le jardin de l'Observatoire. L'ascension eut lieu le samedi 29 juin, à dix heures 27 minutes du matin; le ballon était rempli de gaz hydrogène pur, préparé par l'action de l'acide hydrochlorique sur le fer. D'après toutes les prévisions et tous les calculs, les deux physiciens devaient pouvoir s'élever jusqu'à la hauteur de 10 à 12,000 mètres. Au moment du départ, on put s'apercevoir facilement que plusieurs dispositions de l'appareil aérostatique n'étaient pas convenables. Le ballon, sous l'action des rafales, s'était déchiré en plusieurs points; et on avait été obligé de le raccommoder en toute hâte; il tombait une pluie torrentielle.

Que fallait-il faire dans ces circonstances? Ne pas partir eût été le plus prudent; mais MM. Bixio et Barral rejetèrent bien loin une pareille idée. Ils se placèrent dans la nacelle et s'élancèrent intrépidement dans les airs, sans même qu'on eût pris le soin de déterminer avec un peson la puissance ascensionnelle de l'aérostat. Leur mouvement de bas en haut était extrêmement rapide; tous les spectateurs le comparaient à celui d'une flèche; bientôt MM. Barral et Bixio disparurent dans les nuages, et c'est au-dessus de ce rideau qui les déroba à la vue des hommes que s'est accompli le drame étonnant qu'il nous reste à raconter.

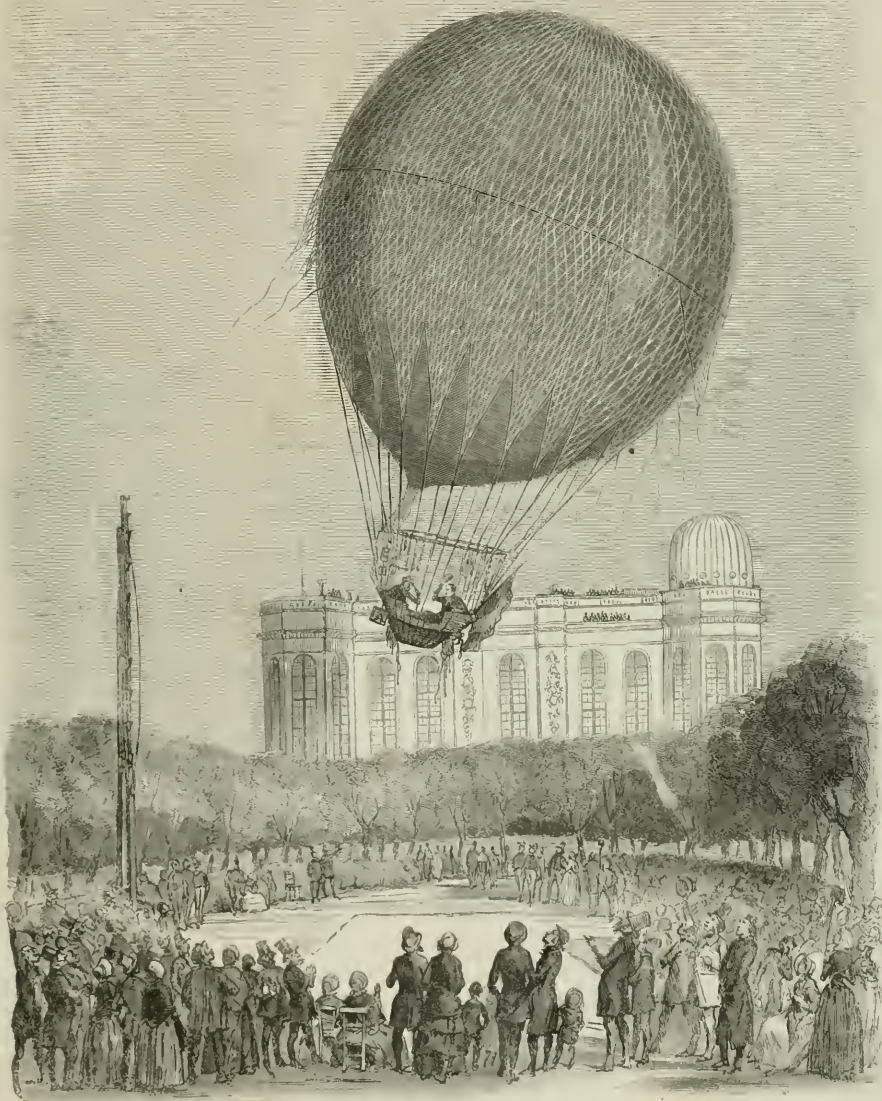
« Le ballon gonflé pressait avec une grande force sur les

mirer, ils sentirent dès lors que tout ce qu'ils pouvaient espérer, c'était de sortir de la vie sauve de leur entreprise hardie; ils descendaient avec une vitesse très-supérieure à celle de leur ascension, ce qui n'est pas peu dire. MM. Bixio et Barral se débarrassèrent de tout ce qui leur restait de lest; ils jetèrent par-dessus le bord de la nacelle des couvertures dont ils s'étaient munis pour se garantir du froid et jusqu'à leurs bottes fourrées, mais ils ne se séparèrent d'aucun de leurs instruments de recherches. On voit que c'est précisément l'inverse de ce que certains journaux ont annoncé.

MM. Bixio et Barral tombèrent à 11 heures 14 minutes dans une vigne, dont le terrain était heureusement détrempé, de la commune de Dampmart, près de Lagny. Les paysans accoururent, trouvèrent les deux physiciens se tenant par les jambes afin de neutraliser autant que possible le mouvement horizontal de la nacelle, et leur prêtèrent les secours les plus empressés. Un voyage exécuté dans de pareilles conditions n'a pu apporter à la science qu'un très-minime contingent, relativement à ce qu'il était permis d'espérer, toutefois, nous devons dire que nos deux physiciens ont constaté, par des expériences décisives, que la lumière des nuages n'est pas polarisée; que la couche de nuage qu'ils ont traversée était au moins de 3,000 mètres, et que, malgré l'existence de ce rideau entre le ciel et la terre, le décroissement de la température à cette altitude est à très-peu près semblable à celui qui résultait du célèbre voyage aérostatique de Gay-Lussac, exécuté par un ciel parfaitement serein. On a déduit des observations barométriques comparées à celles faites à l'Observatoire de Paris que, dans la région où le ballon s'est déchiré, nos deux voyageurs étaient déjà parvenus à la hauteur de 5,900 mètres. Un calcul semblable a montré que la surface supérieure du nuage traversé était à 4,200 mètres.

« On conceit donc qu'il ne s'agissait pas de tout d'un de ces petits voyages d'agrément qui consistent à prendre le frais lâchant en compagnie d'un Anglais, d'un drapeau tricolore et d'une bouteille de champagne. L'entreprise formée par MM. Barral et Bixio était de tout autre nature; il n'y avait pas là le plus petit coup de boire ni le plus petit mot pour rire; c'était une expédition sérieuse, faite à grands frais dans un but utile, beaucoup plus pénible que pittoresque, offrant encore plus de besogne à faire que de périls à affronter, et représentant, en somme, une journée laborieuse employée dans un laboratoire très-froid, autour d'appareils délicats, à des manipulations difficiles.

Aussi, avec toute l'intrépidité, tout le savoir et toute l'habileté du monde, nos voyageurs se fussent condamnés eux-mêmes au rôle d'aventuriers vulgaires, si le plan de leur expédition n'eût été longuement et mûrement discuté, si les moyens d'observations n'eussent été disposés et étudiés d'avance avec un soin scrupuleux. Deux mois furent consacrés à ce travail préparatoire, auquel MM. Arago et Regnault avaient bien voulu prendre part. A la suite d'un examen approfondi, le plan des expériences fut dressé dans ses plus petits détails. Ce programme, fixé sur le papier, marquant



Ascension de MM. Bixio et Barral le 29 juin 1850.

d'avance la plus de toutes les stations aérostatiques, avec les observations correspondantes, échelonnées dans un ordre rigoureux, en prévoyant avec la dernière précision tous les gestes successifs de chacun des deux explorateurs. Partis au lever du soleil, ils devaient escalader l'atmosphère par degrés espaces de mille mètres, exécuter à chaque palier de cet escalier aérien une série complète d'observations, et ne prendre un nouvel essai qu'après avoir enregistré les résultats obtenus... Parvenus ainsi à une dernière station élevée de douze mille mètres, il était convenu qu'ils y maintiendraient, en planant, pendant plusieurs heures, pour regagner la terre, vers la fin du jour, en repassant par les stations qu'ils avaient occupées en montant.

Le programme dressé, il fallait préparer les moyens d'observations. Or, M. Hignault n'était chargé : c'est tout dire, — Non ce n'est pas tout dire pour ceux qui ne connaissent de M. Hignault que la science profonde, l'esprit lumineux et la dextérité expérimentale. Pour bien apprécier le bonheur de MM. Barral et Bixio, pour reconnaître la reconnaissance qu'ils doivent à leur illustre préparateur, il faudrait l'avoir vu à l'œuvre, obliant le boire et le manger, et le dormir, et le soin de sa santé, et le soin plus cher de ses propres travaux, abattant la besogne sans jamais se lasser, faisant tout lui-même sans jamais manquer son coup, restant là, debout, trente-six heures de suite, sous la pluie, sous le soleil, à côté de cette nacelle où il installait les instruments faits de ses mains. Ah! jamais nacelle ne sera mieux garnie que ne le fut celle-là. Jamais ballon n'emporta dans les airs plus précieuse cargaison. Ces tubes de verre, chargés de mercure, c'est M. Hignault qui les souffla, qui les a remplis, qui les a géométrés lui-même. Ils sont faits de main d'ouvrier, je vous en réponds! et quand il s'agit de discuter les résultats notés par l'observation, on n'aura qu'à consulter des tables toutes prêtes pour cela, les tables de M. Hignault, c'est-à-dire le travail le plus accompli que possèdè la physique expérimentale.

Un programme excellent, dit M. Arago à ma la main; des appareils fabriqués par M. Hignault...; que faut-il de plus, et nos voyageurs ne sont-ils pas les gens les plus heureux du monde? Hignault, non! il leur fallait encore quelque chose que vous devinez bien pour s'élever à douze mille mètres et pour en revenir. Il leur fallait un ballon, et c'est vraiment dommage, par les marchands de ballons qui hantent les airs. MM. Barral et Bixio ne voulaient pas avoir à s'occuper de cette partie de leur outillage, croyant pouvoir s'en rapporter pour cela à l'expérience (quelle expérience!) de ce qu'on appelle un aérostat de profession. Le marché fait, il ne restait plus aux voyageurs qu'à s'armer de patience et de courage pour supporter tous les ennuis, pour braver tous les périls auxquels ils allaient être exposés.

On nous épargnera volontiers le récit de cette misérable opération, ou nous avons vu un malheureux aérostat mal lesté, emprisonné dans un filet trop étroit, rapicé çà et là jusqu'au dernier moment par une pauvre coiffure qui ne pouvait suffire à repulser ces lambeaux de tullelets que le vent découpait en lamères. Nous ne saurions dire quel serrement de cœur nous éprouvâmes en lâchant le dernier bout de corde qui retenait encore à la terre ces deux nobles créatures, dont le calme et le sang-froid pouvaient seuls nous suggérer quelque confiance.

Les voilà partis. Il était 10 heures 27 minutes, et les physiciens qui devaient consulter de quart d'heure en quart d'heure le thermomètre et le baromètre de l'observatoire, avaient noté une température de 20°. Le ballon emporta avec une extrême rapidité les deux voyageurs, qui nos lunettes nous montraient occupés à installer méthodiquement les instruments autour d'eux; deux minutes après ils disparaissent brusquement dans un nuage.

Depuis ce moment jusqu'à celui de leur chute, il s'est écoulé 43 minutes. Que leur est-il arrivé dans ce court intervalle? — C'est ce que M. Arago a si bien dit tout à l'heure; nous n'ajoutons que quelques détails empruntés à leur récit.

Ennevelé dans un brouillard très-épais, nos deux voyageurs reconnaissent, en suivant la marche rapide de leur baromètre, qu'ils continuent à monter avec une grande rapidité. Une seule circonstance les frappa : c'est la grande épaisseur du nuage qu'ils traversaient. Entrés à 10 heures 29 minutes dans cette masse de vapeur, ils comptèrent plus de 15 minutes avant de revoir le jour par aucune échappée. Enfin, un reflet affaibli du soleil arriva jusqu'à eux à travers le nuage éclairé. « Nous allons sortir du nuage, dit l'un d'eux, préparons-nous à prendre la hauteur. » Au même instant (il était 10 heures 37 minutes), le ballon, s'élançant vers le ciel, n'avait plus au-dessus de lui qu'une immense coupole bleue, éblouissante de lumière.

Sans se laisser distraire par le magnifique spectacle qui s'offrait à eux, les voyageurs continuèrent leurs observations. La colonne du baromètre n'avait plus que 15 centimètres 82 centimètres. Le ballon était à 1,212 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le thermomètre marquait 7°. D'après le temps écoulé et la vitesse probable, les voyageurs pensent que le nuage qu'ils venaient de traverser avait au moins l'énorme épaisseur de 3,000 mètres. Au moment de dépasser la surface supérieure, ils avaient eu soin de pointer le polariscope, et cette observation, faite à propos, prouve, ainsi que M. Arago l'avait pressenti, que la lumière emise par les nuages est complètement neutre.

Le baromètre baissait toujours à vue d'œil, et il était facile, en suivant sa marche, de reconnaître que la vitesse ne faisait que s'accroître. Arrivé dans une région très-sèche et très-rarefiée, et sous l'action directe du soleil, le ballon avec ses agrès abandonnant rapidement à l'atmosphère la pluie qui l'avait emporté au départ, déchargé d'aérial, et s'élançant comme une flèche vers des cimes supérieures. Dans cette course folle, dont ils n'eussent pas eu conscience sans les indications du baromètre, les voyageurs, tout occupés de leurs instruments, et ne songant pas à donner un regard à

la nacelle qui les emportait, ne s'étaient pas encore aperçus que le gaz inconnu, délivré en partie du poids de l'atmosphère, gonflait de plus en plus l'aérostat.

À 10 heures 55 minutes le baromètre cessant enfin son mouvement continu, se mit à osciller plusieurs fois autour d'une position d'équilibre, à laquelle il s'arrêta : on avait atteint une station. Le ballon, planant dans une couche de densité égale à la somme attendue que ses ballons, en faisant jouer la soupape et en jetant du lest, lui donnaient l'ordre de monter plus haut. C'était le moment d'effectuer une série d'observations. On commença par le baromètre; il indiquait une hauteur de 5,893 mètres au-dessus de la mer. Le thermomètre s'était chargé d'une petite couche de glace, que l'un d'eux s'occupait d'essuyer, lorsqu'il s'avisait de lever la tête... M. Arago a trop bien pu cette situation suprême, pour que nous tentions de rien ajouter au tableau qu'il a tracé.

La chute avait commencé à 11 heures 7 minutes, à 11 heures 14 minutes ils touchaient le sol; en 7 minutes ils étaient tombés de 6,000 mètres, d'une lieue et demie de haut, avec une vitesse moyenne de 60 kilomètres à l'heure. Comment MM. Barral et Bixio ont-ils atteint la terre sans éprouver un choc mortel? C'est ce qui ne peut s'expliquer que par l'immarable présence d'esprit avec laquelle, malgré les angoisses de l'apnée, les intrépides voyageurs ont lâché successivement, et aux moments les mieux choisis, le lest qui les avait à leur disposition.

Cependant la chute continue toujours; déjà le nuage a reçu de nouveau dans ses flancs les voyageurs, qui suivent toujours le mouvement ascendant du mercure. Tout à l'heure la terre va apparaître; le moment redoutable approche : ils rassemblent à la hâte tout ce qu'ils ont de lest, le suspendent en l'air, tout prêts à les lâcher au dernier moment. Le nuage est dépassé, la terre paraît et se rapproche; MM. Barral et Bixio jettent leur lest, et la nacelle tombe avec violence au milieu d'une vigne.

Lettrés écrites de mon jardin.

(Voir le N° 380.)

II.

Chez presque tous nos anciens poètes on voit donner au mois de mai le nom de mois des roses. Cette erreur provient de ce que très-longtemps on a pris chez les Grecs et chez les Latins des images toutes flétries, et que nos premiers traducteurs étaient du midi de la France.

En réalité, pour presque toute la France, le mois des roses est le mois de juin. Les roses du Bengale, les roses banks et une ou deux autres variétés fleurissent seules dans le mois de mai.

Il y a souvent lieu de s'étonner que les poètes paraissent fréquemment n'observer la nature que dans les livres. Quelques-uns aussi, en parlant des fleurs, commettent des erreurs qui, entre autres torts, ont celui de nous avertir que le récit qui nous enchante n'est qu'une fiction. Ainsi, pour ne citer que ceux de nos écrivains dont le nom et le crime me reviennent maintenant à la mémoire, M. Alexandre Dumas citait, il y a quelques jours, des pêcheurs qui fleurissent à la fin de mai, madame Sand a parlé de chrysanthèmes bleus, M. de Balzac a décrit des azalées grimpaient autour d'une maison, M. Janin a cru voir des artillets bleus, et M. Rollin a vanté l'odeur envivante des camélias. Avant tout, madame de Genlis avait vanté les fleurs vertes et les roses noires; mais sans le rapport des roses il sera toujours pardonné à madame de Genlis, parce qu'est elle qui a apporté en France la première rose mousseuse qu'on lui avait donnée en Angleterre. Ce n'est pas seulement des écrivains que les roses peuvent se plaindre; certains jardiniers et certains amateurs ont bien aussi, à leur égard, quelques reproches à se faire. Pour chercher des nouveautés et pour leur faire place, on a abandonné la culture des plus riches et des plus magnifiques roses. La rose à cent feuilles, la plus belle de toutes les roses, est aujourd'hui exclue de presque tous les jardins d'amateurs un peu difficiles; pourquoi? je vais vous le dire : elle ne remonte pas, elle ne fleurit qu'une fois par an. Depuis une douzaine d'années, les amateurs ont décidé que les roses devaient fleurir au moins deux fois chaque été. Je comprends parfaitement qu'on fasse un meilleur accueil aux roses dont la floraison se renouvelle; mais du moins attendez, pour proscrire nos belles roses anciennes, que les semis vous en ait donné de semblables qui remontent. Loin de là, on a fait généralement tout de cette qualité de plus la seule et unique qualité qu'on exige des roses. Quelque magnifique que soit le coloris d'une rose, quelque suave que soit son parfum, si elle ne remonte pas, on sourit dédaigneusement, on lève les épaules et on passe devant. Pourquoi n'exigez-vous pas que le lilas fleurisse deux fois?

Les jardins ne sont-ils pas remplis de plantes qui n'ont qu'une floraison par année? L'est même la très-grande majorité des plantes. C'est est pas tout; la qualité de remonter étant devenue la première, l'unique qualité des roses pour le plus grand nombre des jardiniers et des amateurs, on a permis aux roses qui remontent toutes sortes de licences. Dans la collection des nouvelles roses romantiques, le plus grand nombre n'a pas d'odeur, beaucoup sont loin d'avoir les belles formes et le riche coloris des vieilles, qu'elles ont remplacées. Eh bien! j'avoue hautement que j'aime mieux une belle rose qui ne fleurit qu'une fois qu'une rose médiocre qui fleurit deux fois. J'aime mieux une rose qui fleurit une fois en exhalant un suave parfum, qu'une rose qui fleurit plusieurs fois sans odeur. De progrès en progrès, si on laisse faire certains amateurs, on finira par former une collection de roses perpétuelles, en papier. Et encore dans le nombre infini des roses dites romantiques, combien y en a-t-il qui aient en réalité plusieurs floraisons? La plupart ne sont bien que la première fois qu'elles il u-

risent, et donnent à l'automne des fleurs rachiques, déchirées, avortées; d'autres au contraire n'ont au mois de juin qu'une seule floraison insignifiante, et fleurissent *serrement* au mois de septembre. Pour ne parler que d'une très-belle et récente rose, comment la rose de la reine remonte-t-elle? Cette année fleurit, comment la magnificence d'une rose, faite avec argente ses mille pétales au mois de juin, mais ensuite elle ne donne plus que quelques fleurs médiocrement belles et de petites dimensions pendant le reste de la saison. On peut dire qu'elle fleurit une fois et demie. Avec la plupart des roses dites romantiques, le plus sage est de supprimer par le pincement les boutons de la première floraison, et alors on a de belles roses à la seconde.

Sur certains catalogues, on compte trois mille roses; ceci a besoin d'explications. 1° beaucoup de roses ont reçu avant de noms que les princesses espagnoles. Un jardinier ou un amateur vut sortir de ses semis une rose qui lui est inconnue, il la déclare nouvelle, lui donne un nom, et la voilà lancée; quelquefois cette même rose a été trouvée par deux ou trois autres jardiniers. 2° On accepte comme variété quelques-uns un acclimat. Telle rose fleurissant à l'ombre ou au soleil, végète dans une terre forte ou dans un terrain sablonneux, présente aux yeux des différences avec la même rose nourrie dans une autre sol, épanouie à une autre exposition. 3° Vous semez, par exemple, des grains de la rose du roi; il vous vient une rose plus pâle, moins double, sans odeur, en un mot inférieure en tous points à la rose du roi; n'importe, c'est une nouvelle variété chimérique, c'est un *quin*, et on la met dans le commerce.

Hélas! le commerce! Les épiciers ont commencé par alléger le café, puis ils y ont mêlé de la chicorée, puis ils l'ont supprimé et ont vendu de la chicorée seule. Ce n'était rien; aujourd'hui on vend de la fausse chicorée.

Parmi les jardiniers amateurs, on compte un assez grand nombre d'honnêtes gens, parce qu'on trouvera toujours plus d'honnêteté dans un état qu'ailleurs celui qui l'exerce et où il met sa gloire et trouve ses plaisirs, que dans un état que l'on fait sans goût, uniquement pour gagner de l'argent. Il serait de l'intérêt des jardiniers et des amateurs que l'on apportât plus de sévérité dans l'admission des plantes nouvelles.

Je comptais vous donner aujourd'hui une liste des cent plus belles roses, c'est tout ce qu'en peut contenir un petit jardin. A fleur de si bonnes choses pour moi dans un certain petit jardin, qu'aujourd'hui que j'en ai en un peu plus étendu, j'ai gardé un grand culte et un grand respect pour les petits jardins.

J'ai si longtemps parlé d'un petit jardin sentant le romarin.

En général ceux qui ont de grands jardins ont d'autres luxes et d'autres plaisirs. Le possesseur du petit jardin souvent n'a que son jardin; c'est toute sa richesse, toute sa joie, tout son orgueil. Ceux qui ont des jardins plus grands voudraient, dépeuplant les roses qui leur plairont le plus. — J'aime mieux dix fois cent belles roses que mille roses dont les deux tiers seraient médiocres. — Mais je suis obligé d'ajouter cette liste à un autre article — je ne puis prendre sur moi une telle décision — et c'est en ce concile meum-nique de jardiniers que cette famille aristocratique sera proclamée.

Beaucoup de personnes demandent : Comment trouver-on de nouvelles variétés de roses? — On répond : Par les semis. — Mais, ajoutent ces questionneuses, comment se fait-il que les graines d'une rose ne produisent pas des roses semblables à leur mère?

Je dois m'arrêter ici pour faire remarquer que beaucoup de ceux qui vivent ici en savent autant et plus que moi — que je prie les savants — ne pas s'offenser de ce que je parle des choses qu'ils savent — j'ai d'ailleurs soin de supposer que ce sont des femmes qui m'adressent ces questions, et elles ont presque toutes assez d'esprit pour ne pas mettre leur gloire et leur puissance à être savantes. J'en sais même qui ont appris beaucoup de choses, qui les savent très-bien, et qui cachent ce qu'elles ont appris avec un soin qui ressemble à la prudence.

Le plus grand charme des femmes est d'être femmes. Quelques-uns de ce temps-ci, voyant que les hommes s'efféminent et se rapprochent d'elles, ont cru bien faire de se rapprocher des hommes en devenant des viragos, en s'habillant en hommes, en fumant et en se couvant vigoureusement la main d's hommes qui, autrefois, baisaient respectueusement la leur. Ces femmes se trompent lourdement. Une femme d'esprit n'avouera jamais qu'elle est savante, qu'elle est forte, qu'elle est brave. Une femme d'esprit à laquelle la nature a fait le mauvais tour de le créer intrépide, exagère sa timidité autant que l'homme exagère son courage. Ce qui n'empêche pas que les gens qui regardent de près savent bien qu'on finit les femmes sont plus braves que les hommes. Revenons aux roses.

Prenez une rose simple, au centre des petits pétales dont elle est modestement ornée vous voyez de petits filets surmontés d'une pointe jaune, ce sont les étamines; au usage des étamines est un petit sac vert surmonté d'un filet sans lampe jaune. C'est l'ovaire, le lieu est le pistil. L'ovaire et le pistil composent l'organe femelle, c'est à dire à petite nymphe qui habite la rose. Les étamines chargées d'une féconde poussière jaune sont des amants empressés qui entourent la nymphe. Quand les pétales de la rose tombent, vous voyez l'ovaire grossir, devenir jaune, puis écarlate, puis noir, pourrir, tomber sur terre et laisser échapper des graines, qu'il renferme enveloppées dans une sorte de coton rouge. Au moment où une rose s'épanouit, couper et cueillez les étamines, l'ovaire ne grossira pas et les graines qu'il contient se dessècheront. Une rose double est une rose chez laquelle une partie des étamines s'est changée en pétales; si la rose est tout à fait double, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune étamine capable de féconder les pétales, la rose ne peut plus produire de graines. Une rose qui serait seule dans un jardin vivre ne reproduirait par ses graines que des fleurs

qu'ils regardaient? une citrouille à quarante mètres au-dessous d'eux dans un petit jardin de Meudon.

« Vous arrivez de la province, monsieur; contez-nous donc quelque chose. — Figurez-vous, madame, que j'étais dans les Vosges le 24 juin, jour de la Saint-Jean; drôle de pays, madame, où les vieux usages persistent avec une naïveté qui défie la vapeur et les chemins de fer. — Oh! monsieur, vous allez nous parler des feux de la Saint-Jean. Nous avons vu ces feux-là le jour de la Saint-Pierre, le 28 juin, à deux lieues de Paris. On dresse des fagots autour d'un arbre, on y met le feu; le prêtre bénit le sacrifice; on danse une ronde autour de l'arbre, qui brûle; et les garçons du village font une quête ensuite, dont le produit en nature sert à les désaltérer quand le feu de joie est éteint. Est-ce cela? — A peu près, madame; mais êtes-vous sûre que ces fêtes béotiennes soient célébrées à deux lieues de Paris? — Parfaitement sûre, monsieur; car les garçons du village invitent les habitants qui ne sont pas de la fête à boire avec eux, et, pour n'être pas impoli en refusant l'invitation, mon mari a tu dans le goûlet de son jardinier. — Cet usage, madame, paraît venir de l'Église primitive; c'est un souvenir des agapes. — C'est, si vous voulez, monsieur, plus que cela: un symbole de l'égalité et de la fraternité, et la devise républicaine serait complète si on avait la liberté de ne pas boire dans un verre malpropre.

— Vous, cher Anacharsis, vous avez beaucoup voyagé, vous avez dû remarquer des coutumes plus singulières. — Voulez-vous, madame, que je vous conte la bénédiction des chevaux et des mulets à Rome? — Voyons ça, Anacharsis.

« Près de Sainte-Marie-Majeure, devant l'église Saint-Antoine et en face de la colonne érigée en 1595 en mémoire de l'absolution d'Henri IV, le 17 janvier de chaque année, le pape, les cardinaux, les princes et même les particuliers envoient leurs chevaux et leurs mulets pour recevoir la bénédiction. D'une petite porte qui se trouve près de l'entrée de l'église, un prêtre asperge les animaux, les harnais et les équipages au nom et pour l'amour de saint Antoine,



Fête de Saint-Eloi à Toulon. — Les aubades.

» dont le buste colorié est placé à droite en entrant dans l'église sur une table recouverte de velours; on baise un croix rouge peinte sur l'épaule de ce buste, ainsi qu'un plat d'argent gardé par un enfant de chœur qui reçoit l'offrande. » Les gens du peuple ont soin, pour cette cérémonie, d'orner de fleurs et de rubans la queue et la crinière de leurs chevaux. »

— Avez-vous voyagé en Provence, Anacharsis? — J'ai traversé une partie de la Provence, madame, pour aller m'embarquer à Toulon. — Il est fâcheux que vous n'avez pu demeurer toute une saison dans cette ville: elle mériterait les regards d'un voyageur tel que vous. Mais l'illustration

commissaires, reconnaissables à leur cravate et à la pique dont leur main est armée, marchent en tête du nombreux cortège, deux par deux, et d'un pas qui rappelle une procession plutôt que le défilé d'un carrousel.

» Arrivés devant la cathédrale, où se célèbre une grand-messe en l'honneur du patron, ils se rangent pour attendre la bénédiction; ce qui a lieu à la fin de l'office, quand le prêtre, l'aspersoir à la main, asperge chaque monture, qui défile en ordre et avec une gravité académique. Chaque cavalier reçoit un petit pain béni qui a le don de guérir le quadrupède de la colique, s'il venait à en être atteint dans l'année. Le propriétaire garde religieusement ce pain solu-

possède un correspondant qui a décrit la plupart de ses sites pittoresques et de ses usages primitifs. Vous ferez bien de rechercher ces curieuses monographies. La bénédiction des chevaux et des mulets a lieu à Toulon, non comme à Rome, le jour de Saint-Antoine, mais le 25 juin, jour de Saint-Eloi. Le bon saint Eloi patronne ailleurs les orfèvres et les serruriers; à Toulon, il est le patron des chevaux et des ânes, ô Anacharsis!

Écoutez plutôt. Ceci se passait à Toulon, il n'y a guère plus de huit jours, le 25 juin 1850 :

« Des la veille, les tambourins et les galoubets, accompagnant les commissaires de la fête, avaient parcouru la ville et les environs; les stations, les aubades données aux diverses autorités, aux notabilités du commerce et de l'industrie, annonçaient la fête de saint Eloi, le patron des ânes et des chevaux, à Toulon.

« Le lendemain, ces animaux, ornés d'étoffes et de rubans de toutes couleurs, chargés de bouquets et de superbes panaches, selon le goût et la richesse de leurs cavaliers, sont conduits, en grande toilette, au lieu désigné pour le rendez-vous.

« Le président de la fête donne le signal.

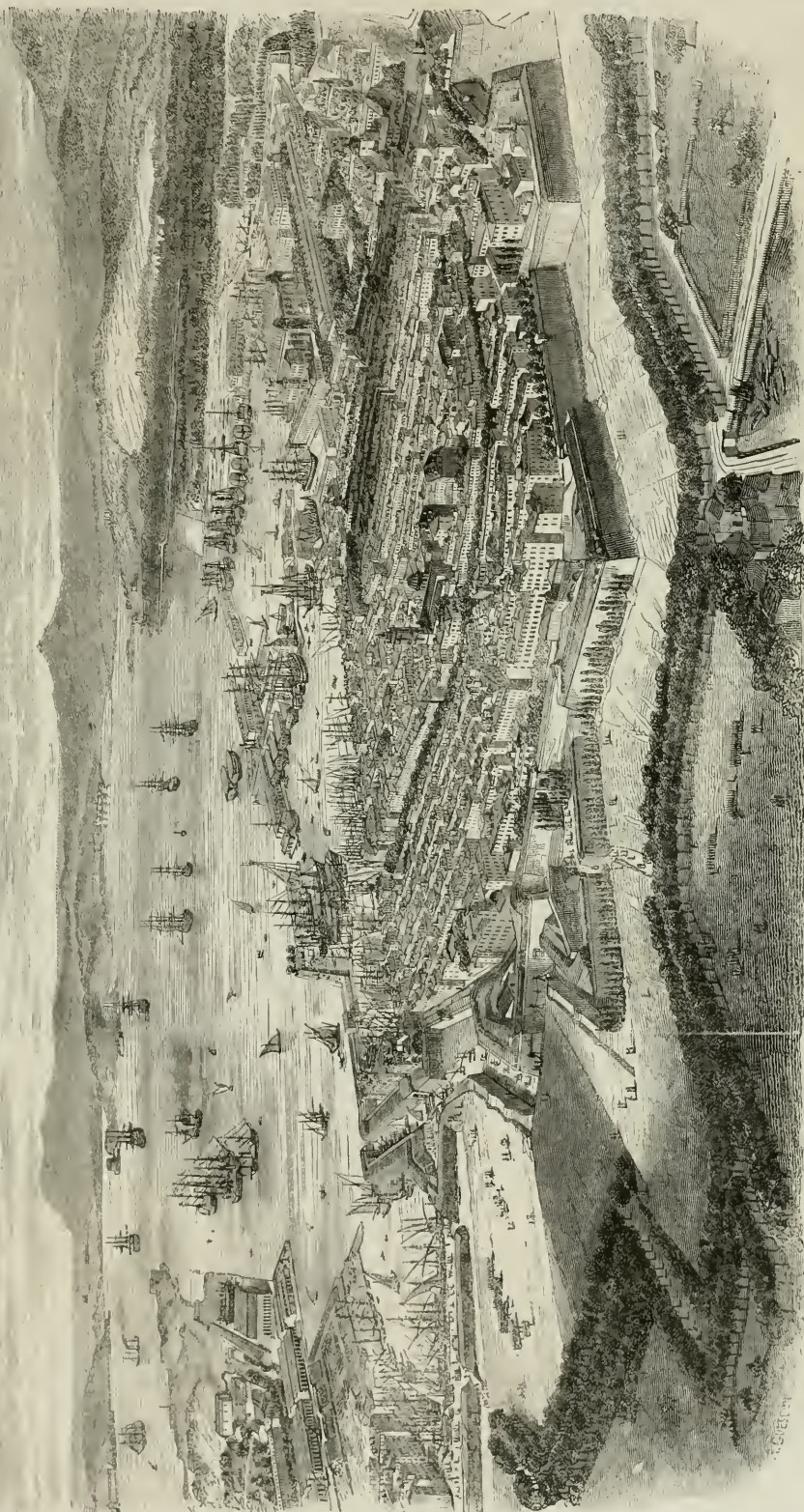
« Un mât de joie, auquel sont suspendus les prix, consistant en objets propres à l'usage des héros de la fête: brides, bridons, etc., est porté en tête de la colonne, à côté du drapeau de la Société et précédant les tambourins.

« Le président, ainsi que les



Fête de Saint-Eloi à Toulon. — La bénédiction des chevaux et des ânes, d'après un croquis envoyé par M. Letourneur

taire et ne l'administre à l'animal que par petits morceaux. Quand ce propriétaire est lui-même atteint de la colique, il a recours à d'autres moyens de se guérir; mais l'âne guérit de plus contre les médecins et en faveur du pain béni. Les pains sont fabriqués dans la ville, aux frais de la



Vue de Toulon à vol d'oiseau

Société; dans les villages, on quête, huit jours avant la fête, du froment pour cet usage. Tout le monde y contribue.

Après la bénédiction, on se rend en grande promenade au lieu où doivent se faire les courses et disputer les prix.

La fête se termine par un banquet dont les sociétaires ont fait les frais au moyen d'une cotisation. C'est dans cette

réunion et *inter pocula* que le président pour l'année suivante est acclamé. Tout cela se passe avec or et débauche; et c'est une remarque à faire que la gaieté franche qui régne, sans la moindre querelle, parmi ces convives si vifs et si bruyants.

Les Chateaux et les ânes reçoivent double ration le jour de la fête, et tout le monde est content. — Vous voyez, Anacharsis, que les mulots de Rome n'ont pas plus de privilèges que les ânes de Toulon. Il n'y a que le patron qui diffère. »

Revue Littéraire.

Littérature, Voyages et Poésies. — La Grèce, Rome et Dante, études littéraires d'après nature, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions; — 3 vol. format anglais, chez Didier.

Je viens de passer deux jours fort agréables. Sur ce, vous allez me dire peut-être que cela vous est fort égal, que vous n'avez nul besoin de le savoir, et que j'aurais mieux pu me dispenser de vous l'apprendre.

Ces deux braves Permettez cependant: si j'ai pu que je dois ces trois bonnes journées à deux bons livres, ne serez-vous pas curieux de connaître ces livres-là; et quand je vous les aurai nommés (ce que j'ai déjà fait), ne me demanderez-vous pas ce qu'ils renferment, et pourquoi et comment ils m'ont amusé? En un mot, mon cher lecteur, vous me priez de vous faire un petit article là-dessus. Eh bien! c'est précisément ce que, avec votre permission, et pour répondre à vos ardens desirs, je vais avoir l'honneur de vous faire.

Donc, pour passer à mon premier point, les livres de M. Ampère m'ont beaucoup plu, parce que rien n'est plus doux, selon moi, que ce qui amuse en instruisant ou instruit en amusant. Sans doute mieux vaut, à la rigueur, un livre substantiel, quoique un peu sévère, qu'un roman tout à fait inutile et frivole. Mais on n'est pas toujours monté à lire un grave historien, un grave philosophe, si éloquent, si judicieux qu'ils soient. Il en coûte toujours un peu à notre paresse; et la paresse est chose si douce, surtout par ces temps de chaleur tropicale: c'est le moment de relire, les stores baissés.

Mollement étendu sur un molleux divan,

Montaigne ou Rabelais, ou, parmi les modernes, quelque galante chronique, quelques piquants récits de voyage qui nous font visiter les pays chers de notre chambre et de notre fauteuil, tous les pays, tous les pays, tous les pays de l'Allemagne, et les contrées qu'arrose la Baltique, la patrie des héros et de la bière qui fait rêver, des ballades et des chiens dansés.

M. Ampère connaît tout cela comme si l'y était né; depuis trente ans il lit et il voyage; et il tout il a tout vu. Nommez une langue qui lui soit étrangère, une littérature dont il n'ait pas traduit quelques pages en prose ou en vers, un pays dont il ne nous ait pas rapporté quelques impressions; impressions souvent un peu rapides, un peu superficielles, comme ces croquis que le voyageur trace à la hâte sur son album.

Volage adorateur de tant d'objets divers,

M. Ampère n'a presque jamais eu le temps de creuser et d'approfondir. Possédé de la passion des découvertes, chevalier errant de toutes les littératures inconnues, il s'est éclamé pour elles d'une admiration qui lui a fait perdre tout-pourfois des albergues pour des châteaux et des paysannes pour des dulcinées. Mais lors même qu'il est excessif, cette admiration est toujours sincère. Cette sincérité respire (si l'on peut parler ain-), mais on peut toujours parler ainsi, par la langue qui court). Cette sincérité respire dans presque toutes les pages de M. Ampère. Un voit que, s'il a étudié, s'il a voyagé, c'est avec beaucoup plus pour lui que pour nous, pour s'instruire et pour se divertir, et non pour faire des livres. Aussi n'y a-t-il ni pédantisme ni charlatanisme dans les siens; et même, à proprement parler, il n'a jamais fait de livres, ou, quand il a tenté d'en faire, il y a peu réussi. Je parle de la forme et non du fond. Le fond est souvent excellent, et l'on y retrouve en maint endroit cette sagacité critique, cette ingénieuse esprit de comparaison qui l'a poussé le si éminent. Mais l'ensemble, mais le plan, mais l'habile distribution, ce qui fait que le commencement répond à la fin et la fin au commencement, voilà ce qui manque un peu aux livres proprement dits de ce littérateur impatient.

Dans un article, dans un portrait, où il a jugé et dessiné en ami, dans un flateur, M. Sainte-Beuve va tout-fois jusqu'à dire de lui, dans une phrase assez singulière, comme il en affecte trop souvent: « Il a cet entre-deux qui exige Pascal. » J'ignore jusqu'à quel point M. Ampère a été entre-deux, et ne sais même jusqu'où il est parvenu à l'humaine nature de réunir l'entre-deux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a de ses qualités et des défauts qui s'excluent les uns les autres, qu'on ne peut être très-vif et très-lent, tout apprendre et tout savoir, tout commencer et tout finir.

M. Ampère a entrepris un peu de tout, il a tout commencé; mais il n'a pas tout su, et il n'a presque rien fini.

Nous n'avons de lui de vraiment achevé que des articles de revue, et c'est où il excelle. La notice brève et piquante, le récit d'une course pittoresque d'un pèlerinage littéraire, une dissertation sur un point d'érudition historique ou philologique, tout ce qui s'accorde avec la vive, mais inconsciente ardeur de son esprit, tout cela est traité, j'allais dire enlevé, par M. Ampère, avec une facilité, avec une souplesse rare, avec un grand fonds de savoir et de raison qui n'exclut cependant chez lui ni la grâce, ni l'imagination, ni la sensibilité.

M. Ampère est poète, ou du moins il a fait dans sa vie beaucoup de vers, des vers de jeunesse, des vers de tristesse, des vers jeunes et des vers tristes, des vers traduits de l'Allemand, du suédois, du danois, etc. Dans ces trois volumes que j'examine, il y en a un uniquement rempli de ces poésies, que jusqu'ici M. Ampère n'avait composées que pour lui et pour quel-uns amis. Il s'en faut que toutes ces pièces soient d'un égal mérite; souvent le style en est lâche et prosaïque; il y manque en général le souffle divin qui fait jaillir à la fois du front du poète l'image et le rythme avec les traits, mais cependant, dans quelques-uns des morceaux traités, on distingue parfois des vers d'une vigoureuse empreinte ou d'une grâce touchante. La seule pièce toutefois qui me semble animée d'un vrai sentiment poétique, la seule dont le style soit d'un bout à l'autre excellent, malgré quelques affectations de la phraseologie de 1829, est cette *Épique* sur le bonheur, que M. Sainte-Beuve et un spirituel anonyme du *Journal des Débats* ont déjà édité pour donner une favorable idée de la méthode de M. Ampère, et que je vais citer aussi par la même raison:

LE BONHEUR.

1830.

Mes sens ont raison; j'aurais tort, en effet, De me plaindre; en tout point mon bonheur est parfait. J'ai treize ans, je suis libre, on m'aime assez, personne Ne me hait, ni me salue, grâce au ciel, est fort bon. L'étude, chaque jour, m'offre un plaisir nouveau, Et justement le temps est aujourd'hui très-beau.

Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade, J'allais au fond d'un bois, rêvur, le cœur malade, Pleurer, c'était pâle! — J'ai vu tout l'eau couler, Et boiter les flots purs et moi plus à troubler. Mais maintenant je suis heureux, gai, sois-le, J'ai l'œil vif, l'esprit libre, et l'on me trouve aimable. Le mal-aise peut courir à l'aise et murmurer, Dans son oisif à l'écart je n'ai pas à pleurer.

Quand j'étais malheureux, j'étais lassé du monde, Je m'abimais au sein d'une extase profonde. Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravés. Indolents plaisirs de long regret assés. Maintenant la nuit est calme et moi plus à troubler, C'est pour herbosser que j'aime les prairies; A rêver à l'écart si je remble occupé. C'est qu'un passage obscure, en lisant, m'a frappé. Quand j'étais malheureux, je m'aimais àimer, vivre; Aujourd'hui je n'ai plus le temps. — Je fais un livre.

Vous qui savez des chants pour calmer la douleur, Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes, Quand vos chants du malheur ouront séché les larmes, Consolez-moi de mon bonheur.

Il y a certainement beaucoup d'originalité dans le ton et la composition de cette pièce, dans cette manière enjouée et spirituelle de mettre à nu le vide des travaux et des bonheurs réels de ce monde. C'est, en langue contemporaine, la traduction et le piquant commentaire du mot si connu de Sophie Arnould: « Ah! que j'étais malheureux! c'était là le bon temps. »

Mais cela prouve une fois de plus qu'il ne faut pas trop s'appuyer sur les plaintes égoïstes, sur les rêveries solitaires et les tristes extases des poètes, des amants et des jeunes gens. Elles ont leur charme, et un charme qu'on regrette toujours. Nous avons fait de la mélancolie une douleur, au nom de laquelle on s'est mainte fois permis de déclamer contre la société, et de lui demander compte de tout ce qui nous importunait. Montaigne en jugeait mieux; je crois, qui appelait la mélancolie une chose *frivole*, et La Fontaine la rangeant parmi les dons de la Volupté, lorsqu'il s'écriait en invoquant l'antique déesse:

J'aime le vin, le jeu, les livres, la musique, La ville et la campagne, enfin tout, il n'est rien Que je ne sois prêt à goûter.

Je n'ai qu'un ombre plaisir d'un cœur mélancolique.

C'est pourquoi nous ne serions pas trop malheureux, si nous n'avions aujourd'hui à consoler que des *heureux* comme M. Ampère. En présence de notre société orgueilleuse, tourmentée de si graves problèmes, menacée de si redoutables périls, combien toutes ces poétiques tristesses, fruits des longs loisirs de la Restauration, paraissent aujourd'hui peu raisonnables et peu dignes d'une âme forte.

Toutefois, ces réflexions chagrines n'ont rien au mérite de la pièce de M. Ampère, la seule pièce de son écrivain qui soit d'une eau bien pure et d'un irréprochable travail. Mais en faut-il tant pour acquiescer et conserver une place parmi les poètes? Millevoye n'a laissé qu'une *Épique*; Pompiant, qu'une strophe; Lemierre, qu'un vers, le *vers du siècle*, comme il l'appelait, fait un *ser véritable*, comme disait Rivarol. Combien ont fait de longs poèmes et des tragédies sans fin, qui n'en ont pas laissés autant!

Ce sentiment poétique dont il est animé, mais qui, le plus souvent, n'a rencontré dans sa lyre qu'un instrument rebelle. M. Ampère a pu du moins le développer librement dans les études de sa critique; il a passé dans sa prose, et il a donné du mouvement et de l'éclat, et cela, ce que j'estime surtout, sans effort, naturellement, sans aucune affectation. On ne peut pas dire que M. Ampère soit un écrivain original; mais il est bien moins encore un écrivain affecté. Quand le style ne vient pas tout seul, quand il n'est pas un don du ciel, quand il n'est pas l'homme même, c'est bien inutilement qu'on se travaille à s'en former un. On veut se faire un style, on ne se fait qu'une manière. C'est ce qui est arrivé, en ce temps-ci, à plus d'un que je pourrais nommer, mais que je ne nommerai pas, parce que ce sont, après tout, de très-honnêtes gens que j'estime fort.

M. Ampère a trop couru le monde, il a appris trop de langues, il a sacrifié sur trop d'autels pour avoir le temps de se *manier*, pour que le culte superstitieux d'un homme ou d'un siècle l'entraînât jusqu'à les imiter servilement. Il admire beaucoup, beaucoup trop, M. de Chateaubriand; mais s'il le vante quelquefois hors de propos, il ne le copie pas, et il fait fort bien, car si le style et la critique n'évalent aucun des mouvements ni des images de l'éloquence, c'est

à la condition toutefois d'en user avec sobriété, et de les ramener à ce langage tempéré qui est proprement le sien.

Tous les chemins mènent à Rome; mais je m'aperçois que celui que j'ai pris, pour y arriver avec M. Ampère, est terriblement long, et je crains que plus d'un lecteur ne m'ait déjà laissé en route. Patience! moi j'y vais; et il n'a plus qu'à travailler la Grèce, qu'à y étudier, avec notre savoir et notre rigueur, et l'aspect de ses sites, comparés aux descriptions de nos auteurs grecs, et les caractères descriptifs de leurs poésies, et les mœurs et les coutumes, et le langage et les traditions, et les chants de la Grèce antique, comparés à ceux de la Grèce moderne, et j'arrive immédiatement à Rome par la *Porta del Popolo*.

L'Italie et la Grèce, voilà ce que M. Ampère a considéré dans l'un des deux ouvrages qu'il publie en ce moment, et plus curieux, le plus instructif, le plus amusant, selon moi. Les voyages en Grèce qu'on nous a donnés jusqu'ici sont généralement trop longs. On veut tout dire, et on dit trop. Je ne sais rien de plus bavard qu'un voyageur, si ce n'est un érudit; mais quand l'érudit est un voyageur, ou que le voyageur est un érudit, je vous laisse à penser quels flots de volumes découlent de cette double et intarissable source de bavardages.

Dependant, tout en écrivant cet axiome, je me rappelle que M. Ampère a précisément les deux qualités que j'incrimine, et cependant il n'est pas bavard. Je me verrais donc forcé de renoncer à mon observation, à laquelle je tiens, si l'n'était reçu qu'il n'y a pas de règle sans exception.

En peu de pages, M. Ampère trouve le moyen de nous dire bien des choses, de nous peindre à grands traits ces paysages de la Grèce, dont la lumière est le plus grand charme, et de nous faire remarquer en même temps quelle exactitude les poètes grecs, et surtout Homère, ont apportée dans leurs descriptions. Homère savait le géographe comme il savait le médecin, la cuisine, l'art de forger, de tisser, etc.;

il est même si exact, géographiquement parlant, que M. Ampère en conclut que sans aucun doute il n'a pu voir tout ce qu'il décrit si bien. On voyagerait peu alors; et il est impossible, selon notre critique, qu'Homère n'ait pas vu quelquefois par les yeux des autres; ou d'autres termes, il aura travaillé sur des descriptions partielles laissées par les poètes qui avaient chanté tel ou tel épisode de la guerre de Troie. C'était un géographe à la façon de Danville, qui parcourait le monde dans son cabinet. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, je suis bien aise de voir un savant comme M. Ampère reconnaître que l'*Iliade* est l'œuvre d'une seule main, main de compilateur, il est vrai, autant que de poète. Encore un peu de temps, et la science, qui commence à revenir à la raison, renoncera sans doute à ne voir dans l'*Iliade* qu'une mosaïque composée de vieilles pièces et de vieux morceaux mis à neuf et joints ensemble par un très-habile arrangeur.

Autant vaudrait dire que les diverses parties du Parthénon ont été d'abord séparément construites par plusieurs maîtres maçons, dont l'itios s'est approprié la gloire en rapprochant, en superposant et en badigeonnant leur fronton et leurs colonnades.

Règle générale: en littérature comme en art, celui-là seul peut faire le tout qui a fait les parties.

Je ne sache que les vaudivillistes qui fassent exception. Ceux-ci font le tout sans les parties, ou les parties sans le tout, *ad libitum*. Mais c'est un grand art!

Passons à Rome, et pourtant nous n'avons qu'indiqué, si même nous avons indiqué, tout ce qu'il y a de curieux dans le récit, dans le tableau grec de M. Ampère. Mais le temps nous presse, l'espace va nous manquer, et les colonnes de l'*Illustration*, plus terribles que les colonnes militaires, nous pressent d'abréger le chemin.

Enfin nous voici en face du Panthéon, dans la ville des sept collines, nous y voici avec M. Ampère et avec tous les grands personnages, avec tous les beaux illustres, avec toutes les âmes malades qui sont venues y chercher des inspirations, des consolations et des prières. Pour nous retracer le *Portrait de Rome à ses différents âges*, M. Ampère emprunte ses couleurs à tous les grands esprits qui l'ont visité et décrit depuis les premiers temps du christianisme jusqu'à nos jours, depuis le Gaulois Rutilius Numatianus jusqu'au républicain de la veille, M. Charles Didier. Cette revue est vraiment charmante, c'est un plaisir que de feuilleter tous ces albums de voyage qui nous font connaître à la fois et le caractère du peintre, et les divers aspects de ce qu'il a décrit. Chaque homme, chaque siècle a vu Rome sous un jour différent, et l'histoire de leurs impressions est un abrégé de l'histoire du monde moderne.

M. Ampère est généralement très-juste envers tous ces voyageurs. Il les apprécie en quelques mots, mais avec netteté et finesse. Je le trouve seulement trop louangeur pour M. de Chateaubriand et trop sévère à l'égard de Rabelais, esprit tout aussi sérieux, tout aussi élevé et beaucoup plus étendu et plus humain, à mon sens, que celui de l'auteur d'*Atala*. Rabelais débuta dans la littérature par une édition de la *Topographie de Rome* de Marlini. Après avoir rappelé ce fait, M. Ampère ajoute: « Du reste, chez le joyeux auteur de *Gargantua*, on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en présence des débris qui lui avait étudiés en érudit, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse poésie. »

Il ne pouvait, et pourquoi? parce qu'il n'est pas né dans notre grand siècle, parce qu'il n'a pas vu l'Herber, parce qu'il n'a pas fait de ballade, parce qu'il n'avait pas le culte des ruines et des petits pots cassés vus au clair de la lune.

Je dis cela en toute révérence; j'honore mon siècle, mais nous avons, avec tout notre sérieux, une prétention terriblement grotesque; c'est d'ériger nos fantaisies sentimentales en facultés de l'intelligence, et de croire que nous avons découvert tout ce que nous avons eu à dire.

Je signalerai à M. Ampère dans Rabelais; *Pantagruel*, liv. IV, chap. XI un conte où est exprimée, d'une manière plaisante, mais vive et sentie, l'admiration qu'inspirent à Rabelais la beauté du ciel de l'Italie et toutes les splendeurs

de ses monuments antiques et modernes. Tandis qu'ils sont loués et célébrés par un bon *compagnon de gens studieux*, amateurs de *péripétrite* et convulsifs de visiter les *antiquités et singularités de l'Italie*, il y a là un moine qui s'impatiente de ne pas voir une seule *roussissure*, et qui s'écrie : « Ces porphyres, ces marbres sont beaux. Je n'en dis point de mal, mais les diables d'Amiens sont mille fois plus beaux que ces statues antiques qui sont bien fatigées, je le veux croire, mais, par saint Ferréol d'Abbeville, les jupes baulettes de mon pays sont mille fois plus advenantes. »

Après nous avoir décrit Rome, M. Ampère nous invite à le suivre dans un voyage dantesque, c'est-à-dire dans une sorte de poétique pèlerinage à tous les lieux que Dante a visités ou habités, et où l'ont poussés les hasards, les luttes de sa vie aventureuse. Le critique enfin termine son volume par un récit d'une course qu'il entreprend à Asie-Mineure avec M. Mérimée, et qu'il relate dans une lettre à l'adresse à M. Sainte-Beuve, lettre fort spirituelle, fort piquante, fort... mais je vais répéter tout ce que j'ai dit déjà, et ce que je serais obligé de répéter encore, si j'analysais l'autre ouvrage de M. Ampère, consacré à des notices sur ses écrivains et les œuvres des littérateurs du Nord, et à la traduction de quelques-uns de leurs plus beaux morceaux.

Oui, sans doute, ils sont beaux; je ne le nie pas, mais ces beautés ne sont pas toujours de celles que j'aime. Pour moi, je m'en tiens à l'Italie et à la Grèce, et à la France, qui ne le cède ni à l'une ni à l'autre. Il est bon, il est utile sans doute d'étudier les littératures étrangères pour élever nos idées en multipliant nos points de comparaison. Mais restons Français par l'esprit et par le langage. Notre loi est assez belle, en littérature, pour satisfaire les plus ambitieux. Il y a dans l'antiquité de plus grands poètes que Dante; il n'y en a pas de plus grand que Molière et que La Fontaine.

ALEXANDRE DUFAY.

Correspondance.

Nous accueillons avec plaisir la lettre suivante, dont nos lecteurs agronomes goûteront certainement l'idée.

à Montauban, 26 juin.

à M. le directeur de l'Illustration.

à MOSSIEUR,

Le numéro de l'Illustration du 22 juin termine ainsi un article intitulé *L'abour à la vapeur*. « Notre agriculture n'est-à pas encore arrivée au point de saine économie, ni surtout n'est-à bondance de raptains (si l'on puisse procéder avec des appareils aussi coûteux que celui qui exigeoit des ouvriers mécontents. » Ces réflexions, pour satisfaire les propriétaires et les fermiers, à très-peu d'exceptions près, ne sont point en position de se procurer des instruments coûteux ou des machines dispendieuses. Mais l'industrie peut venir en aide à l'agriculture, et ces deux branches de notre système économique se prêter un mutual appui.

Si les machines à labourer à la vapeur peuvent fonctionner utilement, pourquoi des spéculateurs n'iraient-ils pas faire les labours dans les fermes, comme dans la Nèze, en 1849, les batteuses se sont exécutées dans quelques localités par des machines à vapeur portatives qui ont fonctionné à la satisfaction de ceux qui les ont employées. Ce serait une nouvelle révolution qui réussirait sans aucun doute comme les batteuses à la vapeur, dont l'avènement me paraît assuré. De cette manière, l'agriculture n'aurait entrepris plus d'animaux de rente ou de produit, et moins d'un anneau de travail, dont le capital éprouve chaque jour une dépréciation.

« Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments de considération distinguée.

à A. DE BOUCHAGE,

Président de la Société d'Agriculture de la Nèze. »

M. A. M. à Rouen. L'éclaireur n'a pu, Monsieur, nous donner aucune certitude sur l'époque de la publication Nous tenons l'article de l'auteur; nous l'avons jugé excellent indépendamment de la question de savoir s'il appartenait à un manuscrit plus considérable.

M. Aug. R. à Soroc (Danemark). Nous ferons, Monsieur, des notes que vous avez bien voulu nous adresser, l'usage que vous désirez.

M. A. M. à Montpellier. Nous répondons à vos questions, Monsieur. Nous n'avons pu nous procurer le portrait d'un général. La cantatrice est une mystification. — La statue aura son jour; mais il faut l'a-propos. — Quant à ces «*compromissions*», nous avons donné le bal Mabille et le Château-Rouge. Nous ne fez pas aux réclames.

M. P. à Reanion (Rhône). Nous examinerons la question, Monsieur, et dirons notre sentiment.

M. A. P. à La Fère. Un avis publié dans notre dernier numéro répond à votre question, Monsieur, relativement aux *Tables de l'Illustration*. Quand vous aurez vu la *Table générale* des quatre premiers volumes, vous apprécierez autrement que vous le faites aujourd'hui, l'immensité de ce travail. La *Table du tome XV* sur le modèle de ce table générale est sous presse. Vous recevrez l'une et l'autre au même temps.

Bibliographie.

Les peuples de l'Autriche et de la Turquie, histoire contemporaine des Illyriens, des Moavres, des Roumains et des Polonais; par M. Hippolyte Desprez. — Deux volumes in-8 de 350 pages. — Au comptoir des Imprimeurs-Unis.

Le temps n'est plus où l'on disait :

C'est du Nord aujourd'hui que vous vient la lumière.

Mais le nord de l'Europe n'a jamais cessé de préoccuper tristement le midi, qui considère à cette heure avec une inquiète

curiosité tous ces grands mouvements de peuples, toutes ces fluctuations politiques de la grande famille slave. Cette famille est l'âme de notre siècle, bien connue par le mérite de l'être. Bien des gens, chez nous, n'ont absolument rien compris aux dernières guerres des Magyars et des Croates, au véritable caractère de l'intervention de l'Autriche et de la Russie. C'est ce que le livre de M. Hippolyte Desprez nous e. plique à merveille, et il complète les précieux renseignements qui déjà nous avaient été donnés sur ce sujet par M. Ernest Chabriat, dans sa *Politique de l'histoire*; par M. Cyrille Robert, dans ses *Slaves de Turquie*; et enfin par M. Mikiewicz, dans les *Trop rares leçons que l'illustre poète a professées au collège de France*.

Mais ses traits originaux, et surtout les deux derniers, ont plus particulièrement considéré et développé le côté poétique de ce sujet. Ils ont raconté les mœurs, les habitudes; ils ont décrit les costumes et la vie intérieure, analysé les poésies des Illyriens, des Magyars, des Turcs, des Polonais. Ils ont laissé à M. Desprez le soin d'étudier du point de vue politique leur passé, leur situation présente et les chances de leur avenir dans le réajustement plus ou moins prochain qui menace l'orient de l'Europe. Quel serait, dans ce cas, le rôle de la France, le but qu'elle devrait poursuivre par sa diplomatie ou par ses armes? Telle est la question que se pose d'abord M. Desprez, et son ouvrage, essentiellement patriotique, se propose, avant tout, de le résoudre, de nous éclairer sur nos véritables intérêts dans l'Europe orientale, de nous montrer où est le danger, où est la sauvegarde.

Le danger, selon M. Desprez, c'est le panslavisme, c'est-à-dire l'unité absolue et l'identification complète de la race slave dans la Russie, et par une conséquence nécessaire, la centralisation impériale et la persécution de ce slavisme dans l'Autocratie. C'est où tend aujourd'hui la politique du czar; cette idée de la fusion de toutes les branches de la race slave en un seul peuple commandé par un seul homme, cette idée est complaisamment développée par tous les panslavistes officiels de Saint-Petersbourg. L'un ne voit dans les Serbes qu'une population de Cosaques émigrés au delà du Danube, dans les Bulgares que des Russes du Volga qui se sont égarés en Thrace; l'autre cherche à prouver que les Polonais n'ont jamais eu d'existence distincte et nationale, qu'ils sont d'anciens Russes qui doivent rentrer dans le giron de la nation d'où ils sont momentanément sortis.

Mais en face des panslavistes, pour sauvegarder l'Europe des périls de leur gigantesque ambition et de leur système contre-révolutionnaire, se sont élevés des slavistes, qui tous appartenant à ces diverses nations que la Russie voudrait absorber et englober. C'est au slavisme que se rattachent toutes les espérances des peuples illyriens, magyars, tchèques, etc. Les principes de leur politique, essentiellement opposés à ceux de la politique russe, sont l'esprit d'indépendance au delans, l'esprit de paix au dehors, et ces principes ne sont pas d'ailleurs seulement adoptés par eux, toute leur histoire en fait foi; autant les Russes se sont toujours montrés ennemis de l'esprit de conquête et inclinés au pouvoir absolu, autant les Polonais, les Hongrois ont témoigné leur amour de la liberté, leur attachement à leur seul peuple, et leur courage héroïque n'a guère été employé qu'à la défense.

Tous ces petits peuples de la famille slave ont le plus grand intérêt à rester unis pour repousser les progrès du panslavisme russe. Celui-ci cependant tend sans cesse à les diviser, et il y a réussi dans la dernière guerre dont la Hongrie a été le théâtre. C'a été, comme le remarque M. Desprez, une horrible mêlée que celle où l'on a vu des Polonais combattre contre les Illyriens et les Tchèques, et les Russes accourir à leur secours. La Russie, cette fois, n'a rien négligé pour s'attribuer les Tchèques et les Croates, comme elle avait tout fait autrefois pour attirer à elle les Slaves de la Serbie et de la Roumanie.

Mais cette confusion a duré peu; les éléments un moment désorganisés du slavisme se sont déjà reconstitués et replacés en face du panslavisme russe. Les slavistes libéraux, et ils sont nombreux dans ces divers pays, ne cherchent pas du reste à s'affranchir de la suprématie de l'Autriche, ni à rompre avec la Turquie; tout au contraire, ils s'efforcent de resserrer leur alliance avec ces deux peuples, dont la chute entrainerait la leur; car ils se trouveraient alors en face de la Russie; il leur faudrait, sans organisation et sans unité, combattre le pays le plus uni et le plus puissamment organisé. Sur et de France, vus à l'endroit aujourd'hui, en prenant pour base un système de politique très-ingénieux, que M. Desprez nous fait très-clairement connaître, et qui, s'éloignant à la fois de l'hérédité monarchique et de la présidence limitée, combine avec beaucoup d'art les avantages de la monarchie constitutionnelle et du gouvernement républicain. Déjà il existe en Serbie, et bien que ce ne soit là encore, selon l'auteur, qu'une *Slavie en miniature*, elle prouve du moins que l'organisation de la cité slave pourrait aisément se réaliser sur une plus vaste échelle.

Après avoir passé en revue, comme nous venons de le voir, dans une longue et savante introduction, les points principaux de son sujet, M. Desprez nous expose dans les deux premiers de ces deux livres qui appartiennent au slavisme. Il traite tout à tour les Croates et les Illyriens, la Hongrie et la nationalité magyare, la Moldo-Valachie et la race roumaine, les paysans de l'Autriche et de la Turquie, les Illyriens, les Roumains dans leurs rapports avec le protectorat russe et la Turquie, les peuples du duché de Posen et de la Galicie, et il termine ce vaste et lumineux tableau par un récit des campagnes de Bem et de Dembinski en Hongrie, par l'appréciation du rôle de l'intervention russe dans cette guerre.

M. Desprez n'est pas seulement un homme qui a lu, c'est un voyageur qui a vu, qui a observé, qui sait de longue main ce dont il parle, et qui parle en un langage souvent énergique, toujours clair et lucide. Ses conclusions sont donc à recommander son livre à tous ceux qui'intéressent ces grands mouvements de l'Europe orientale et ces peuples encore jeunes et pleins de sève qui ont longtemps formé en Orient l'avant-garde de la civilisation.

Comment la République est possible, par C. M. Jocas. — 1 fr. 25 c. — L. MARS, éditeur, rue Christine, 3, 1850.

On n'aura pas oublié un décisif parallèle de M. Charles de Jocas, en faveur de l'élection qui a triomphé dans la Présidence. M. de Jocas, qui appartient à y a quelques années à la presse parisienne, a publié dernièrement, sous ce titre d'une actualité croissante : *Comment la République est possible*, une nouvelle brochure qui a presque l'étenue et toute l'importance d'un livre.

Plusieurs extraits d'articles publiés avant notre dernière révolution servent à l'histoire de profane naturelle. Nous déclinons de cet avant-propos rétrospectif ce vigoureux aphorisme et cette vérité paradoxale :

« — C'est faire de l'homme une bête féroce que de l'instruire » de ses droits sans lui enseigner ses devoirs.

« — Vous en êtes donc encore à penser que les empires tombent toute d'hommes de genre ou de talents supérieurs pour se soutenir? L'erreur est des plus grossières. Les nations ne s'entreteignent que lorsque la mortelle, l'honneur, les croyances se retirent d'elles. Un peuple de trente-cinq millions d'hommes n'a pas besoin d'excitations perpétuelles pour produire le nombre de grands hommes nécessaires à sa direction et à sa gloire. Les grands citoyens fondent les nationalités, c'est vrai, mais ce sont les bons citoyens qui les conservent : la nationalité française est depuis longtemps constituée. »

Après avoir prouvé à son tour que la France n'était pas républicaine en février, et que ses fondateurs n'ont pas tout fait pour la convertir à la République, M. de Jocas exprime pourtant l'opinion que cette nation, si monarchique par ses antécédents, peut devenir républicaine par nécessité. M. de Jocas est de ceux qui pensent qu'il y a toujours avantage à garder un gouvernement même médiocre.

Dans un chapitre de pensées séparées, l'auteur fait tout d'abord justice de cette langue révolutionnaire qui dénature les termes au profit des passions politiques; il est bon de rendre aux mots leur véritable signification. Quand, par exemple, voudrait-on bien reconnaître que ce qu'on appelle le *peuple* n'est qu'une fraction du *peuple*, d'après la définition de notre dernière charte? Ne serait il pas bien juste quand on cherche l'égalité dans les choses, de ne pas l'exiler des dictionnaires?

Après ces préliminaires indispensables, M. de Jocas aborde définitivement son sujet. Suivant lui il faut, pour rendre la République possible, l'assujettir, autant que faire se pourra, à la monarchie, celle que la loi voudrait la partie déclarée et nommée de la nation : la première condition de viabilité, c'est la restauration du pouvoir. M. de Jocas indique les moyens de cette reconstruction.

Ensuite, réformes dans l'enseignement; l'éducation professionnelle devenant la règle et l'éducation littéraire l'exception; gratuité dans les principales fonctions; faire un honneur de ce qui est une convoitise, et placer, comme le dit spirituellement l'auteur, aux portes des ministères l'écriture officielle : *Ici la mendicité est interdite*. Réglementation sévère de la liberté de la presse, améliorations sociales pratiques que l'auteur énumère en détail. Bientôt enfin à l'autorité tout le terrain qu'elle a perdu, et tout à l'insurrection tout prêt-à légitime.

M. de Jocas résume la pensée-mère de son œuvre dans cette proposition définitive :

Il n'est de possible en France qu'une république monarchique gouvernée aristocratiquement, en vue des intérêts démocratiques.

Il n'y a rien au monde de plus facile que d'être des sententiers de ce genre. Nous préférons de beaucoup celle-ci qui a l'air d'être empruntée à M. de La Palice : « Il n'y a de possible en France ce que est possible. » Le mérite d'un homme d'Etat consiste à chercher et à reconnaître ce qui est possible, non pas pour un jour, pour dix ans, pour vingt ans, mais pour toujours. Or M. de Jocas a-t-il fait ou non découvert? Nous ne sommes tenu qu'à poser la question. Que ceux qui sont d'un avis contraire aillent en causer avec sa brochure!

Le Guide du domestique, contenant des détails de conduite et des instructions claires et précises sur tous les détails du service, etc. — Paris, Marteau, rue du Coust-Saint-Honoré, n° 4.

Nous ne connaissons pas de livre d'une aussi utile et si commune que celui-ci. Nous le recommandons à toutes les personnes qui se font servir pour s'épargner la peine de faire la leçon à leurs serviteurs, et pour apprendre elles-mêmes une foule de recettes, dont on ne saurait exiger la connaissance chez ses domestiques, si on ne les connaît pas soi-même. Nous le recommanderions à ceux-ci pour n'avoir pas besoin de consulter les plus instruits parmi leurs pairs, pour éviter les justes reproches auxquels les exposent leur ignorance ou leur négligence; mais c'est à ceux qui sont servis que nous nous adressons; c'est leur affaire d'avoir de bons serviteurs, et nous croyons qu'à la condition de connaître le contenu de ce volume, leurs domestiques seront irréprochables, et que ils seront véritablement le plus rare bonheur des ménages, et dont la plupart sont troublés au moins une fois par jour, grâce à cette impossibilité de trouver l'équilibre entre l'exigence du maître et le savoir-faire du serviteur.

Nouveaux signaux fulminateurs, à l'usage des chemins de fer.

INVENTÉS PAR M. A. CHEVALIER.

Deux espèces de signaux de jour et de nuit ont été seules employées jusqu'ici sur les chemins de fer français, soit pour indiquer aux mécaniciens conducteurs des loc motives la liberté de la voie, soit pour leur commander, dans un cas de danger, l'arrêt du convoi qu'ils sont chargés de diriger.

Ces signaux étaient de deux natures : signaux à la main et signaux fixes.

Les signaux à la main consistent, pour le jour, en un drapeau blanc déployé par le cantonnier pour indiquer que la voie est libre, et en un drapeau rouge agité fortement pour commander l'arrêt.

Pour la nuit, et selon l'un ou l'autre des deux cas, en une lanterne à feu blanc ou à feu rouge.

Les signaux fixes se composent, pour le jour, de disques de deux couleurs tournés perpendiculairement à la voie, et qui, la nuit, se trouvent éclairés par des lanternes à feux diversément colorés.

L'insuffisance de ces signaux, qui n'agissent que sur la vue, reconnue notamment dans les temps de brouillards, à tout naturellement appelé l'attention des ingénieurs; et M. Auguste Chevalier avait, il y a plus de cinq ans, proposé au

gouvernement français l'emploi de signaux détonants, dont le chemin de fer de Londres à Birmingham s'est empressé de faire usage, et que l'administration du chemin de fer du Nord vient enfin d'adopter pour le service de ses lignes.

Nous empruntons la description de cette ingénieuse invention et les détails de son application à un remarquable travail publié par M. A. Chevalier sur l'exploitation des chemins de fer en Angleterre.

Le nouveau signal fulminant consiste en une petite boîte de fer-blanc ronde, et plate, ayant 5 à 6 centimètres de diamètre et 1 centimètre de hauteur, remplie d'une matière détonante.

On fixe cette boîte sur le rail au moyen de deux petits morceaux de plomb coupés en lanière et soudés à la boîte. Une douzaine de ces signaux coûte 3 francs 80 centimes soit 73 centimes par signal.

Lorsque la roue de la locomotive passe sur ce pétard, elle l'écrase, en le faisant éclater avec un bruit qui ne peut manquer d'être entendu par le mécanicien; celui-ci doit alors arrêter aussitôt que possible; et le conducteur-chef du train, ainsi averti, doit immédiatement envoyer en arrière un conducteur pour opérer comme a fait le conducteur-chef du train précédent, c'est-à-dire placer à 4 ou 500 mètres, ou bien de 100 mètres ou 100 mètres, jusqu'à 500 mètres, des signaux-pétards, afin de protéger son train; puis il fait avancer lentement la machine remarquant son train jusqu'au lieu, nécessairement rapproché, où se trouve le train en retard arrêté par suite d'accident ou autrement.

Lorsqu'en outre du brouillard, il tombe de la neige, on

Signaux en usage sur les chemins de fer.



Signal fixe.



J.B.

Signal de libre chemin par le drapeau blanc.

de ce qui a été fait, pour ce celui-ci puisse indiquer au train suivant (qui, par suite de la détonation des pétards posés précédemment, avancera lentement lui-même) le motif qui a fait placer les pétards sur les rails.

Si un train a été momentanément arrêté dans un temps clair, soit le jour, soit la nuit, et que l'on ait envoyé un conducteur en arrière pour faire le signal d'arrêt à tout train arrivant, faute de garde-ligne présent sur les lieux pour s'acquiescer de ce devoir, comme il faut que le conducteur puisse rejoindre son train lorsque la cause qui le tenait arrêté a cessé et que d'un autre côté un autre train pourrait arriver pendant que ce conducteur se dirige vers le sien, il est indispensable qu'avant de quitter son poste, cet employé fixe deux ou trois pétards sur les rails, afin d'avertir du danger tout train suivant. L'explosion que ce dernier entendra le fera arrêter et l'avertira qu'une cause de danger existe ou a existé; il avancera donc lentement après avoir eu le soin de se protéger lui-même) jusqu'à ce qu'il rencontre un garde-ligne dont il apprendra qu'un train vient de passer, et que par conséquent il peut avancer à son tour; il aura eu quelque retard, mais point d'accident.

La meilleure règle à suivre en tout temps pour les conducteurs envoyés en arrière dans le but de protéger leur train est de leur recommander de placer des pétards sinon de 100 mètres jusqu'à 4 ou 500 mètres, au moins deux ou trois à cette dernière distance, puis de revenir vers leur train de manière à en être suffisamment près pour être rappelés; dans cette position, ils doivent avoir avec eux un signal ou lumière rouge pour pouvoir être remarqués du tra-



Signal d'arrêt par le drapeau rouge.



Nouveau signal détonant.

1 Boîte fulminante à l'extérieur. — 2 Boîte fulminante à l'intérieur — 3 Profil.

emploie des pétards en forme de calotte sphérique, reposant par le plat sur le rail, ou on les fixe par des fils de fer disposés *ad hoc*; cette forme permet aux pétards de rester sur le rail malgré l'action des balais, attachés alors au chassey-pierre de la machine pour enlever la neige tombée sur les rails.

Les pétards ou signaux pour les temps de brouillards servent aussi dans d'autres circonstances, indépendamment de la nature du temps qu'il fait: il peut arriver, en effet, dans une grande exploitation où des trains nombreux parcourent la ligne dans chaque sens, que, dans les temps clairs comme dans les temps de brouillards, les trains, surtout ceux de marchandises, éprouvent des retards dus, par exemple, à ce que, dans les fortes pentes, les machines, avant de la difficulté à remorquer un train trop chargé, ralentissent leur marche de manière que le moment arrive où d'autres trains peuvent venir atteindre le train en retard.

Dans ce cas, il faut que le conducteur-chef place ou fasse placer sur le rail des pétards pendant la marche lente de son train, et prévienne le premier garde-ligne qu'il rencontre

suivant, qui aurait été arrêté par l'explosion, et en expliquer le motif au mécanicien.

Lorsqu'une machine avance seule sur la voie, le mécanicien envoie son chauffeur en arrière pour prendre les précautions qui ont été indiquées plus haut. Le mécanicien et les conducteurs doivent toujours avoir sur eux ou au moins six pétards ou signaux fulminants.

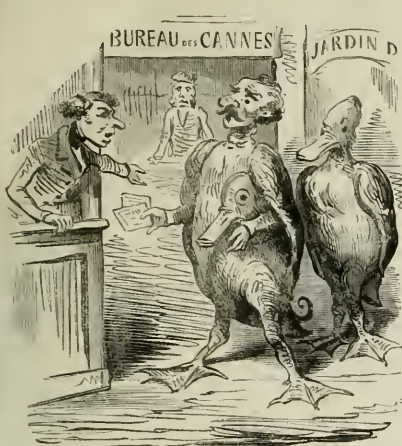
Enfin les garde-lignes doivent être également munis de ces pétards pour faire les signaux d'arrêt en temps de brouillard, attendu que la lumière de leur signal rouge pourrait ne pas être vue d'assez loin.

L'ingénieuse invention du signal fulminant, la précision et la clarté des instructions relatives à son application, paraissent de nature à limiter à des circonstances tout à fait exceptionnelles les cas de sinistres auxquels les voies ferrées sont le plus fréquemment exposées, et dont un grand nombre aurait pu être évité depuis quelques années si l'adoption de cet utile système n'eût pas été accueillie avec cette lenteur systématique des administrations françaises à l'égard de toute nouvelle invention.



Effet du nouveau signal détonant

Le Bal de la Marine, revu, corrigé et augmenté. — par Stop.



— Entrez, monsieur, mais laissez votre cane au contrôle.



Un banc d'huîtres découvert par l'auteur au Jardin d'hiver.



Un monsieur qui a poussé la couleur locale jusqu'à s'enduire de goudron.



— J'ai pris, a dit Alcide Toussez, un costume de canotier, afin de rester toujours en Seine.



Les sirènes du bal.



Ayant croisé un costume de matelot dans le naufrage de la Méduse.



— Beau corsaire, jetez l'ancre dans mon cœur!
— Oh! non; l'encre, ça tache trop!



Un lion pris par un loup.



Recevant une bordée....



Ce qu'il étoit, en résumé, le bal de la marine.

donnez pas mon congé! diminuez-moi! Monsieur, diminuez-moi!

MARENCE. — Eh bien! si vous ne voulez pas que je vous renvoie (il s'assied), il faut me raconter vos aventures. (Il allume un cigare.) Ah!

CONSTANTIN. — Oh! monsieur, c'est bien simple : j'ai une connaissance dans le monde; on ne me veut pas de mal dans une bonne maison.

MARENCE. — Dans une bonne maison?

CONSTANTIN. — C'est la femme de chambre, monsieur.

MARENCE. — Partieu! — Chez qui?

CONSTANTIN. — Une nommée madame Méliot.

MARENCE, sautant. — Méliot! — Un juge d'instruction.

CONSTANTIN. — Elle s'appelle : Adeline!

MARENCE. — Son âge a peu près?

CONSTANTIN. — Trente-sept ans à la mi-carême, mais c'est pour le bon motif.

MARENCE. — Eh non, imbécile, la maîtresse?

CONSTANTIN. — Madame? je ne sais pas au juste l'âge qu'elle a, mais il paraît qu'elle est d'avril, et le fils de son mari de janvier.

MARENCE. — Son beau fils! son beau fils!

CONSTANTIN. — Et lui joliment, allez, monsieur; même que dernièrement il y avait dans son petit salon un tas de bouquets.

Monsieur Méliot, qui revenait d'Étampes, a demandé pour qui tout ça? — C'était par six grandes orphelines à la procession de Noël.

MARENCE. — Elle m'aime! — L'adresse, Constantin.

CONSTANTIN. — Rue du Harlay, 8.

MARENCE. — J'étais sous ses fenêtres! — Le 5 et le 9! Toujours la lettre!

CONSTANTIN. — Seulement elle est brune, je déteste les brunes.

MARENCE. — Tieux, Constantin, voilà dix francs pour toi. — Je comprends tout!

CONSTANTIN. — Monsieur est trop bon. — Voilà la vraie manière de s'attacher ses domestiques.

MARENCE. — Je vais la faire inviter chez les Pontfauvy!

SIXIÈME TABLEAU.

On danse ou piano.

MESSEURS DE RUPPÉ, D'AGNÈS, MÉLIOT, TARDENOY, MÉNILMONTANT, DE PONTFAUVY, etc. MESSAMES MÉNILMONTANT, DE PONTFAUVY, TARDENOY, DU ROURE, MÉLIOT, etc. — Il y a des robes montantes.

MADAME MÉNILMONTANT, à madame Tardenoï qui s'evante près d'elle sur une causeuse. — Une femme bien à plaindre, c'est cette pauvre petite madame Méliot.

MADAME TARDENOY. — Qui est là-bas, tout au fond, n'est-ce pas, en lilas, avec des cheveux noirs?

MADAME MÉNILMONTANT. — Et qui se retourne, tenez.

MADAME TARDENOY, qui a les yeux très-petits. — Pas mal, les yeux un peu grands.

MADAME MÉNILMONTANT. — Et la bouche, c'est par trop petit. — Elle épousa en 41 un juge d'instruction, ce monsieur en face de nous, avec des lunettes d'étoile, qui joue au lansquenet.

MADAME TARDENOY. — Voilà de quoi rendre folle de monsieur Tardenoï. — Quel air rigide!

MADAME MÉNILMONTANT. — Ne vous y fiez pas; il est plein de bons mois! Seulement il a entendu dire que l'impassibilité dans le lazzari était d'un effet certain, et il ne se déride jamais pour rien d'autre que de rire. — Il se déteste sa femme, parce qu'on lui a rapporté qu'elle le traitait laid.

MADAME TARDENOY. — Ah! ça, ce n'est pas sa faute.

MADAME MÉNILMONTANT. — Vous ne pardonnerez, fort laid du delin assés. — Généreux de choses à bon marché — Trente mille livres de rente. — Allant aux trois dernières galeries à l'Opéra — R'ayant beaucoup de choses à sa femme. — avec une papillonnant et j'aurai, malgré les sifflets, les deux premiers articles d'Osor ou le Mari qui trompe sa femme.

MADAME TARDENOY, lançant le Méliot. — Avec qui, bon Dieu!

MADAME MÉNILMONTANT. — Tieux, quel est ce grand jeune homme qui se jette du côté de votre madame Méliot?

MADAME MÉNILMONTANT, sèchement. — Un monsieur d'Agnes, un!

MARENCE, à madame Méliot. — Voulez-vous bien me faire l'honneur de m'accorder un quadrille, madame?

MADAME MÉLIOT. — Numéro 8, monsieur.

MARENCE, souriant. — Rue du Harlay. (Il s'éloigne.)

TRISTAN, lui prenant le bras. — Vieux donc gagner une centaine de francs à ce bon monsieur Méliot.

MADAME MÉLIOT, qui fait la bouque. — Il y a cent francs.

MARENCE. — Bravo. (Monsieur Méliot amène un refrain.)

M. MÉLIOT, froidement. — Deux valets. — Pour vous servir — Je passe la main.

(Quadrille : les Porcherons.)

MARENCE, réclamant son quadrille. — Madame?

M. MÉNILMONTANT, qui a urté sa femme. — Faites-vous donc vis-à-vis, mauvais sup!

(Deuxième figure.)

MADAME MÉLIOT. — Avez-vous écouté mademoiselle Albou dans le Prophète, mon-tieu?

MARENCE, surpris. — Non, madame.

MADAME MÉLIOT. — Toute la conversation est là, dit-on; on parle Albou, et on chante politique.

MADAME MÉLIOT. — Je n'ai pas, je le vois bien, madame, l'honneur d'être connu de vous. —

MADAME MÉLIOT. — Mais pardon; monsieur d'Agnes, n'est-ce pas?

MARENCE, piqué. — Alors, madame, permettez-moi de vous féliciter de la grâce avec laquelle vous reniez le bien pour le mal; vous me faites du passé de mes fautes tout un avoir d'indulgences; et avec vous, madame, je serai un nouveau criminel vertueux; et plus j'en ai, mieux je ferai mon salut.

MADAME MÉLIOT. — Et où comptez-vous aller, monsieur?

MARENCE. — Partout où vous serez, madame, invisible au présent; vous disant, vous faisant dire ou vous écrivant ce que je souffre; je serai non pas la fable, mais l'histoire de tout votre monde; vous n'entendez parler que de cela, chacun vous fera mon éloge; je ferai la cour à madame Ménilmontant, à madame Clément, à madame Tardenoï; je séduirai madame du Roure; mon domestique est le favori de votre femme de chambre, et je deviens l'ami intime de votre mari; vous serez prompt en pied dans des nouvelles surprises. Madame d'Agnes; en un mot, je suis résolu à vous attaquer avec vigueur, et je ne parle pas des petits avis que pourra me donner le désespoir!

(Cinquième figure.)

MADAME MÉLIOT. — J'ai, monsieur, beaucoup de choses à vous répondre; je serai samedi chez moi toute la journée; venez, si vous voulez, de la part de madame du Roure, sur les quatre heures; adieu, monsieur.

MARENCE, en voiture. — Quelle déception! — pas la plus légère indignation, pas la plus petite surprise! — Je la regardais cependant de manière qu'elle pût rougir. — Elle n'a pas quitté son sourire. — Délicieuse du reste!

CONSTANTIN, qui souffle le feu. — Ah! il faut que je dise à monsieur, et j'ai une lettre sur son bureau.

MARENCE. — Ah! oui, une cinquième lettre.

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

MARENCE. — C'était pas la peine, va. — (Il se couche.) —

CONSTANTIN, avec conscience. — J'ai cru de mon devoir de la mettre à la poste.

viens de rencontrer Bertaut, un ami; il arrive de la Nièvre, chef-lieu Nivernais; il veut absolument que je dîne avec lui, ce diable de Bertaut.

Deux jours après.

(Lisant.)

CHRONIQUE PARISIENNE.

« Madoiselle H... de la Montaner a donné hundi dernier un grand dîner qu'a suivi une fête superbe. Parmi les notabilités qui se pressaient dans ses ravissants salons, nous avons remarqué MM. Dumas, de Ruppé, Clarville, A. Gaffie, Th. Gauthier, etc., etc. — M. Melot, membre du Caveau, a en l'honneur d'entretenir, pendant près d'une demi-heure, la spirituelle actrice.

« M. MARENCE d'Agnes vient de partir pour la Terre-Sainte avec une mission du gouvernement. »

HUITIÈME TABLEAU.

Les eaux de... — Hôtel de l'Épi de Selgic.

MARENCE, en costume de voyage. CONSTANTIN, tout essouffé.

MARENCE. — Tu es bien sûr que c'est la femme de chambre, Constantin?

CONSTANTIN. — Sûr comme monsieur est monsieur; mais il y a un malheur.

MARENCE, très-vive. — Qu'est-ce donc?

CONSTANTIN. — Elle est tout au noir; M. Méliot n'est plus.

MARENCE, radieux. — Veuve! veuve! — Tu appelles cela un malheur, toi?

CONSTANTIN. — Non, mais elle refuse d'être à moi tant que madame pourra la tenir de monsieur. Ha, voilà de la délicatesse!

MARENCE. — Veuve! — De quoi ça?

CONSTANTIN. — M. Méliot s'est laissé porter en terre il y a environ six semaines. Aussi madame n'est jamais visible. Dans le commencement il pleuvait des invitations, mais quand on a appris... — Du reste, Adeline paraît très-affligée — elle en est toute changée; jugez si madame...

MARENCE, cherchant. — De quoi pourrait-elle donc bien être affligée? (Écroulant machinalement.) Ci-gît monsieur Edmond Méliot, il fut nouveau époux... — Veuve!

Prenez tête d'une maison meublée, rue des Citronniers.

MADAME MÉLIOT, en grand deuil. ADELIN, tout en noir.

ADELIN, avant de fermer une caisse. — Où faut-il voir le manège de madame?

MADAME MÉLIOT. — Où vous voudrez. — Partieu! — J'étais si heureuse ici! Au sortir de Paris, quel bonhomme, une vraie solitaire! Qui savait si j'existais! — Plus de visiteurs adiens, in-différents ou maulaises; personne, surtout, plus monsieur Méliot! — Soirées calmes, silence qui repose. — Sons ces fenêtres à vue si douce, — j'arrivai, les et montages, de jeunes égarés qui passaient. — As-tu vu, as-tu vu? — Qui? — Une Parisienne qui est là à la première? — Julie? — Et l'autre mettait ses doigts sur ses lèvres en forme de baiser. — Si l'un se présentait? — Elle vient de perdre son mari. — Ah! — Et je vais seule, libre, mieux protégée par ma robe noire que par une garde du corps! Car retrouver Paris ici... — Et demain aller le retrouver là où il est!

ADELIN, accourant. — Le rendez-vous? — nous venons demain.

MADAME MÉLIOT. — Un bouquet! (Avec surprise.) Des violettes blanches. — Qui a apporté ce bouquet?

ADELIN. — Un monsieur très-jeune, qui est en bas; voilà sa carte.

MADAME MÉLIOT, lisant.

MARENCE D'AGNÈS

Prie madame Méliot de lui accorder quelques instants.

Faites entrer.

MARENCE. — (Elle lui tend la main.) — Madame, j'ai tenu plus que ma parole, j'arrive de Palestine; j'ai voulu mettre entre vous et moi la distance, la distraction du voyage, l'étré, tout ce qui efface laborieusement un souvenir; je n'ai rien appris et rien oublié; je vous aimais comme un enfant, je vous aime maintenant comme un homme; je suis, madame, l'événement qui change à jamais votre vie; vous pardonnez à une parole-impromptu, mais vous allez regarder Paris, et moi, peut-être parlais-je pour l'étranger. — Je me hâte d'avoir l'honneur de vous demander votre main.

MADAME MÉLIOT. — Le hasard seul vous a amené ici?

MARENCE. — Ma providence, madame.

MADAME MÉLIOT. — Monsieur MARENCE, je serai dimanche d'une soirée chez madame du Roure; si je porte un bouquet de violettes blanches avec une violette ordinaire au milieu, c'est que tout ne sera pas désespéré. (Jolie de MARENCE.) — Maintenant, c'est d'est d'est une imprudence que de vous avoir reçu, — vous allez me quitter, et vous vous arrangerez de manière à n'être à Paris que l'un il matin au plus tôt.

MARENCE. — Madame, je commence à vous obéir pour toute la vie. (Il sort.)

NEUVIÈME TABLEAU.

Le parlo de Moussoeur.

MADAME MÉLIOT, en robe rose, passant derrière plusieurs massifs avec des bancs de gazon.

Premier massif.

M. MÉLIOT, avec un ami. — Je ne sais pas comment je ferai, mon cher! — Ma femme me reboute sur les bras! — Comme c'est amusant! Mais les eaux, ça vous ruit les deux yeux de la tête! — Vous êtes gars, vous, vous êtes bien heureux.

Deuxième massif.

TRISTAN DE RUPPÉ, MARENCE D'AGNÈS.

TRISTAN. — Ah! dis donc, où en es-tu avec madame Méliot?

MARENCE. — Oh! mon ami, c'est fini depuis longtemps, je me suis lassé de la poursuivre.

DIXIÈME TABLEAU.

Rue de Ha lay, 7. — Maison robbée.

M. MÉLIOT, MADAME MÉLIOT.

M. MÉLIOT. — Des fleurs! des fleurs! — La plus belle parure d'une femme, c'est la simplicité. — Voilà ce que j'ai trouvé. (Il tire un bouquet de son chapeau.)

MADAME MÉLIOT. — Y pensais-tu? Pour un bal.

M. MÉLIOT. — Comment, un bouquet de six francs.

MADAME MÉLIOT. — Six francs! — Donner, cela me décide.

ONZIÈME TABLEAU.

Grand bal chez madame du Bourc.

M. DE PONTAUFUY, D'AGNÈS, CLÉMENT, DE RUPPE, etc. M. MADAME TARDÉNOY, CLÉMENT, MENILMONTANT, etc.

MADAME TARDÉNOY, à une dame qui est à côté d'elle. — Une femme qui parait fort heureuse, c'est cette petite madame Méliot.

P. PREMIÈRE DAME. — Qui est devant nous, avec un bouquet de violettes blanches?

MADAME TARDÉNOY. — Oui, madame.

DEUXIÈME DAME. — Tiens, il y a une violette violette au milieu.

P. PREMIÈRE DAME. — Quel est ce jeune homme tout pâle qui lui parle en souriant.

MADAME TARDÉNOY. — Monsieur d'Agnes, un fat.

P. PREMIÈRE DAME. — Ah! M. MÉLIOT, s'approchant de sa femme, et tout haut. — Ma

chère amie, permettez-moi de vous complimenter du choix de votre bouquet : c'est l'emblème de la modestie!

DOUZIÈME TABLEAU.

Solait Denis du solait-sacrament.

CONSTANTIN et ADELAINÉ, au pied des outels, échangeant l'anneau nuptial; à l'entrée de la chapelle, madame du Bourc.

XAVIER AUBRAYT.

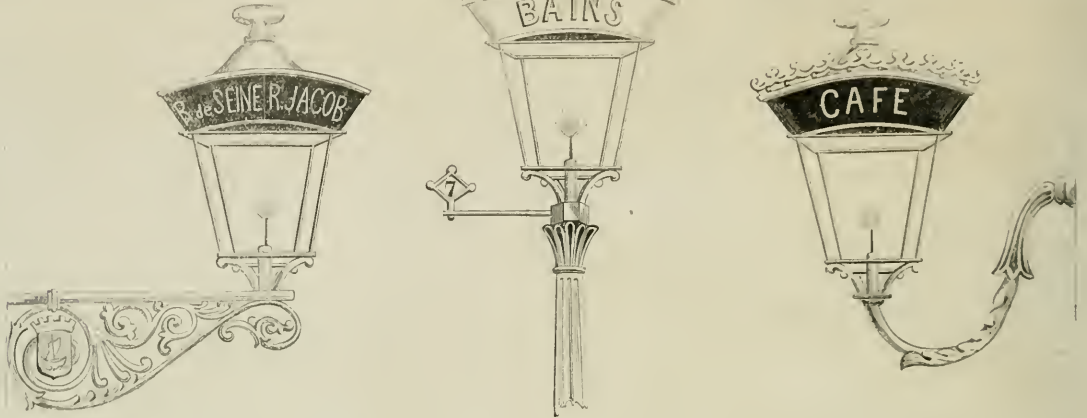
Nouvelle méthode pour indiquer les noms des rues de Paris et des édifices publics.

Le public, et le public étranger surtout, s'est plaint, de tout temps, de la difficulté que présente, pendant la nuit, le système de numérotation des maisons dans Paris, et le mode d'indication des voies publiques.

En effet, dès que le soleil a cessé d'éclairer les rues de notre immense cité, il devient à peu près impossible de distinguer soit les numéros des maisons, soit les noms des rues. On n'aperçoit les noms de celles-ci que dans les emplacements où il

plaque se trouve appliquée précisément en face d'une lanterne d'éclairage; et ce cas est rare, parce que les lanternes étant

espacées à des intervalles invariables, il résulte de cette combinaison d'écoumque qu'un très-grand nombre de cols de rues sont privés de ces luminaires, en sorte que l'inscription qui doit indiquer au passant le nom de la rue dans laquelle il arrive, est absolument comme si elle n'était pas... On aperçoit bien comme une ombre de plaque, on se frotte les yeux pour tâcher de déchiffrer l'inscription; mais ces efforts sont inutiles, et si les magasins sont déjà fermés, à moins que l'obligeance de quelque



Nouvelle méthode proposée par M. Chambelland pour l'indication des noms des rues de Paris, des Nos des maisons et des établissements publics ou particuliers.

habitant retardataire de venir à son secours, l'infortuné voyageur nocturne court le risque de s'égarer de plus en plus jusqu'au retour de la lumière.

Divers essais ont été faits pour remédier à ces graves inconvénients. On avait songé à inscrire les noms des rues sur les verres de la partie inférieure des lanternes. Mais ces inscriptions, que la transparence des verres et l'état vacillant de la lumière rendaient difficiles à lire, offraient plusieurs autres graves inconvénients. Quand le nom à inscrire dépassait une certaine étendue, il fallait le diviser, en sorte que ce morcellement devenait un fréquent sujet d'embarras et d'erreur pour le public; et, circonstance beaucoup plus fâcheuse, l'éclairage de la chausse se trouvait notablement affaibli par l'opacité de ces inscriptions, que d'ailleurs la pluie et la poussière effaçaient dans un temps très-court.

Dans le jour on est encore en peine, bien souvent, pour lire, en certains lieux, les noms des rues, qui sont, ici, cachés en partie par une persienne; là, obscurés par un plomb ou l'éclatage d'un magasin; ailleurs, usés ou salis par l'intempérie du climat, quelquefois même soustraits par une main erronée, malgré la surveillance de la police. Beaucoup de localités, telles que les ponts, ont toujours manqué d'inscriptions, et la plupart des admi-

nistrations ainsi que tous les édifices publics en sont dépourvus.

Quant au numérotation des maisons, il est très-peu commode, même avec les nouvelles plaques en faïence, qui n'occupent pas toujours l'emplacement le plus convenable, et qui, la nuit, ne servent plus à rien.

Un ami des lumières, un affreux novateur, avait proposé d'astreindre chaque propriétaire à un genre de numérotation qui eût été très utile et peu dispendieux; il consistait à découper à jour, soit dans la porte d'entrée, soit dans un volet, le numéro de chaque maison qu'une faible lumière aurait éclairé pendant la nuit. Messieurs les propriétaires ont prétendu qu'une dépense d'environ cinq centimes par nuit les ruinerait, et le numérotation est resté ce qu'il était précédemment.

Depuis quelques jours le public s'arrête devant certains appareils élégants et commodes qui semblent avoir franchi toutes les difficultés des systèmes antérieurs, et qui paraissent être le *ne plus ultra* du perfectionnement.

Ces appareils, qui s'adaptent aux lanternes à gaz, ont la forme d'une gracieuse couronne que termine à son centre le chapeau des lanternes. Les uns sont en verre, les autres en métal. Les appareils en verre portent des lettres transparentes et vitrifiées à la façon des vitraux d'églises. Dans les appareils de métal, les inscrip-

tions sont découpées à jour avec un verre blanc ou de couleur par derrière. Cette couleur n'est pas la même pour les rues parallèles au cours de la Seine que pour les rues qui lui sont perpendiculaires.

L'inclinaison des appareils, dont le diamètre est plus considérable à la partie supérieure, rend extrêmement facile la lecture des inscriptions, qui se trouvent abondamment éclairées par la lumière précédemment perdue sans profit à travers les quatre verres formant la moitié supérieure des lanternes. Cette lumière est aujourd'hui concentrée dans l'intérieur de l'appareil au moyen de réflecteurs qui s'ouvrent de quatre côtés pour laisser libre le nettoyage des verres.

Les numéros, inscrits sur un petit médaillon, s'élevaient à l'extrémité du porte-ételle des candélabres et du tube des consoles. Comme il n'y a guère que quatre ou cinq numéros entre deux lanternes, ces repères suffisent pour indiquer les numéros intermédiaires.

Tel est à peu près le système du nouveau procédé appliqué à l'indication des rues, dont les avantages ont frappé le public.

Ces appareils, que nous avons remarqués au Pont-National et à la porte Saint-Denis, vont être, dit-on, incessamment mis en usage dans tous les quartiers de Paris.

La Hongrie pittoresque, par M. J. BOLDÉNYI.

L'ouvrage que M. J. Boldényi publie, sous le titre de la Hongrie pittoresque, est digne de fixer l'attention à tous égards. Son plus grand titre de recommandation, c'est avant tout d'être un recueil exact pour la connaissance parfaite de l'Europe orientale, l'intelligence de l'histoire des Magyars et des autres peuples de la Hongrie. Les derniers événements qui s'y sont passés, et qui ont tenu l'année dernière en suspens l'attention de toute l'Europe, ont dû naturellement attirer les regards des hommes sérieux.

On a senti le besoin de connaître à fond cette nation pour bien comprendre le sens du grand mouvement qu'elle vient de faire. Pour cela il fallait prendre la Hongrie dès son origine, la suivre dans son développement politique, scientifique, littéraire, artistique, commercial, etc., jusqu'aux dernières pages de son histoire actuelle. Cette tâche, M. J. Boldényi, historien de talent, penseur profond, l'a entreprise : il dirige la publication dont nous avons donné le titre, publication à laquelle des témoins oculaires des derniers événements apportent le concours de leur rédaction. Beaucoup de planches, dessins, types et costumes, d'une parfaite exécution et qui feront connaître parfaitement la Hongrie au point de vue pittoresque, seront imprimés à part dans l'ouvrage.

L'auteur a divisé cette publication en deux parties. La première comprend l'histoire ancienne des Magyars, de ce peuple qui le premier en Europe s'est donné une constitution libérale; qui a participé au trièzième et au quatorzième siècle avec tant d'efficacité au mouvement civilisateur; qui a sauvé plus tard par sa valeur la chrétienté si violemment attaquée par l'islamisme; d'autre part, le récit des derniers événements généralement présentés jusqu'à ce jour d'une manière si incomplète et si inexactement appréciés. La seconde partie fera connaître la Hongrie dans ses mœurs, ses usages, ses costumes, ses monuments, son industrie, enfin dans tout ce qui porte l'empreinte du génie national.

Les cinq premières livraisons ont paru; elles répondent à tout

ce qu'il était possible d'attendre d'une œuvre si importante. Les premières pages de l'histoire magyare qu'elles renferment, et que nous avons lues, se distinguent par une grande profondeur d'idées, une appréciation juste et logique des faits, une connaissance parfaite des commencements, si obscurs jusqu'ici, de cette nation, enfin par un style clair, concis et coloré. Les portraits que l'auteur trace, dans d'autres articles, de plusieurs des peuples qui habitent la Hongrie sont aussi remarquables. Ajoutons que les dessins et planches qui accompagnent les livraisons parues offrent un intérêt tout nouveau et sont d'une exécution irréprochable. — Nous ne doutons pas du succès qui attend la Hongrie pittoresque.

Nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs les conditions de la souscription. — La Hongrie pittoresque formera un vol. grand in-8° Jésus de 25 feuilles, papier vélin, glacé, illustré d'environ 30 planches imprimées à part (dont 8 à 10 planches de types et costumes) et de 70 à 80 vignettes dans le texte, et sera enrichie d'une carte ethnographique. Elle sera publiée en quarante livraisons à 30 centimes pour la France et 40 centimes pour l'étranger. Les souscripteurs qui désireront recevoir les types et costumes colorés payeront 20 cent. en sus par chaque livraison ayant été accompagnement. — Chez H. Lebrun, éditeur, rue de Lille, 19. H. M.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Un bon marchand qui s'entend au commerce pousse à la vente.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de cbaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N° 383 Vol. XVI. — SAMEDI 43 JUILLET 4850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Histoire de la presse en Angleterre. — Courrier de Paris. — Académie des Sciences. — Voyage en Abyssinie, par MM. Ferret et Galinier. — La vie des eaux. — Paris à table. — Visite aux Ateliers Eugène Giraudi. — Revue agricole. — Bibliographie. — Correspondance. — Sculptures ébénistes au Louvre.

Gravures. — Résidence de sir Robert Peel à White-Hall-Gardens. — Mariage du prince royal de Suède, grande gravure. — Plan de Rouen. — Plan du Havre. — Voyage en Abyssinie, 6 gravures. — Paris à table, 4 gravures. — Visite aux ateliers, grande gravure. — Sculptures chinoises. — Rébus.

Histoire de la semaine.

L'intérêt public s'est encore alimenté cette semaine des faits recueillis dans les journaux anglais sur la catastrophe qui a enlevé à l'Angleterre son homme d'Etat le plus éminent, au monde un modèle qui sera l'éternelle condamnation de ces politiques vulgaires dont le génie ne sait s'inspirer que de la colère et des ressentiments de leur vanité déçue. M. le président de l'Assemblée nationale n'a pas cru devoir faire moins que de prononcer au commencement de la séance du 5 juillet quelques paroles de regrets qui ont reçu l'approbation de son auditoire, mais qui auraient été applaudies au loin si elles eussent exprimé tout ce que se pense et se dit dans le monde. Telles qu'elles sont, ces paroles bien senties méritent néanmoins d'être conservées comme un témoignage de l'empire qui appartient à la haute renommée d'un ministre dont le nom restera cher à son pays et à l'humanité.

« Messieurs, a dit M. Dupin, au moment où un peuple voisin et ami déplore la perte qu'il vient de faire d'un de ses hommes d'Etat les plus recommandables, sir Robert Peel, je crois que c'est honorer la tribune française que de faire entendre dans cette enceinte l'expression de nos sympathiques regrets, et de manifester votre haute estime pour cet orateur éminent qui, pendant tout le cours de sa longue et glorieuse carrière, n'a jamais eu que des sentiments de justice et de bienveillance pour la France et des paroles de courtoisie pour son gouvernement. De toutes parts : Très-bien ! très-bien ! » Si l'Assemblée daigne approuver mes paroles, il en sera fait mention au procès-verbal.

L'insertion au procès-verbal est ordonnée à l'unanimité. »

La presse a trouvé des historiens plus complets. C'est que la presse n'est pas près de ceux qui l'écoutent; c'est qu'elle n'est pas exposée à voir la rougeur qui vient de la conscience au visage des lecteurs obligés de faire un retour involontaire sur eux-mêmes et de se comparer à l'homme qui a su faire un noble emploi de ses facultés et du pouvoir; c'est d'ailleurs que la presse exalte volontiers les grandes vertus quand l'éloge ne peut pas susciter des imitateurs qui troubleraient les petits intérêts de ses abonnés; c'est que la presse, en un mot, n'a pas été inventée pour dire toujours la vérité aux vivants, mais pour servir quelquefois de faux témoin, pour mentir au profit de quelques-uns et surtout à son profit, sauf à louer les morts illustres en l'honneur de la rhétorique.

L'émotion produite en Angleterre par la perte de ce grand homme s'est manifestée par des témoignages unanimes de regrets et de douleur. La résidence du défunt dans White-Hall-Garden n'a cessé d'être entourée d'une foule nombreuse et compatissante. La dépouille mortelle a été transportée à Drayton-Manor dans le Staffordshire, la

demeure qu'il aimait tant. Le service funéraire a été célébré mardi 9 juillet.

Une commission d'industriels s'est formée afin de se procurer par souscriptions les fonds nécessaires à l'érection d'un monument dit monument des pauvres en l'honneur de sir Robert Peel. La souscription est de 4 penny (40 centimes) par tête. Les classes ouvrières s'empressent de s'associer à cette marque de gratitude et de respect. MM. Joseph Hume, W. Gladstone, lord John Russell, sir James Graham, le vicomte Harclay et John Masterman sont les commissaires chargés de recueillir les fonds et de les verser en leur nom à la banque d'Angleterre.

Voilà un hommage, à coup sûr, que nos hommes d'Etat n'envieront pas. Le monument des pauvres n'est pas digne de ces grands cœurs. Si la Bourse élevait des monuments à ses bienfaiteurs, ils leur mériteraient leur gloire à mériter une telle faveur, quoique l'ambition ne soit pas leur défaut. Braves gens, du reste, et membres de la Légion d'honneur.

Paulo minoram canamus : L'Assemblée nationale a procédé à la fin de la semaine dernière à la nomination de son bu-



Habitation de Robert Peel à White-Hall Gardens.

En 1694, le discours de sir John Knight au parlement, contre le bill relatif à la naturalisation des étrangers protestants, ayant été imprimé et répandu par le parti tory, il fut décrié par la chambre que des discours contenaient de fausses, scandaleuses et séditieuses expressions et réflexions, et qu'il serait brûlé par la main du bourreau. Le sergent d'armes assista dans la cour du palais à l'exécution de cet ordre. A la fin de la même année, une plainte fut faite à la chambre des communes qu'un novelliste, nommé Dyer, avait osé rendre compte de leurs débats dans une de ses productions, et l'on donna ordre que cet infraacteur des privilèges du parlement fut cité à comparaître à la barre de la chambre. Il obéit à l'injonction, et, après un interrogatoire, il reconnut sa faute, et fut forcé d'écouter à genoux la réprimande qui lui fut faite par le président « pour sa grande présomption. » Les communes prirent ensuite une décision portant « qu'aucun écrivain de nouvelles à la main ne devra, dans ses lettres ou autres papiers qu'il répand, se permettre de reproduire les débats ni rien de ce qui se fait dans cette chambre. »

Pendant ce temps, le nombre des feuilles publiques n'avait fait que croître. Depuis l'apparition du *Public Intelligencer*, en 1661 jusqu'en 1688, il s'était élevé en tout environ soixante-dix journaux différents. Les uns n'avaient pas été au delà de quelques numéros; les autres avaient eu la vie plus dure; un d'eux, la *Gazette de Londres*, existe encore. Dans les quatre années qui suivirent 1688, il ne s'établit pas moins de vingt-six feuilles nouvelles. Le mot Réforme vint se placer en tête d'un journal dirigé par le docteur J. Welwood, dont les élocutions ornerent le *Mercurius Reformatus*. La concurrence stimula les facultés inventives des spéculateurs. Ainsi le *Flying Post*, en 1695, prévint « que si quelque gentleman a envie d'obliger un correspondant ou ami de province en lui faisant parvenir cette relation des affaires publiques, il peut l'avoir pour quatre sous de J. Salsbury, au Soleil levant, dans Cornhill, sur une feuille de beau papier, dont la moitié étant blanche pourra lui servir à écrire ses propres affaires, ou les nouvelles du jour. » Vous voyez ici la preuve que les nouvelles à la main n'étaient point tombées dans l'oubli; et on l'a encore mieux dans un autre journal publié par Ichabod Dawks, en 1696, et imprimé en caractères d'écriture et sur du papier à lettres pour imiter une main ordinaire, une partie étant laissée blanche pour que l'acheteur la remplît avant de l'expédier par la poste.

Le règne de la reine Anne, dit M. Hunt, est mémorable dans les annales de la presse. Il fut signalé par une loi sur la propriété littéraire, par l'établissement de la première feuille quotidienne, par l'entrée dans la presse périodique de plusieurs littérateurs distingués, par l'impôt du timbre sur les journaux, par une taxe sur les annonces, et peut-être devrions-nous ajouter par le premier éditeur battu jusqu'à ce que mort s'ensuive, à savoir le noble et infortuné Tutchin, et par l'honorable distinction accordée à ce loyal Anglais, Daniel de Foe (l'auteur de Robinson Crusoe), en l'élevant au — pindari. Quoi qu'il en soit, l'avènement d'une feuille quotidienne ne doit pas se passer sans silence.

C'était un progrès réservé au règne ou les victoires de Marlborough et de Roode, les luttes politiques de Godolphin et de Bolingbroke, et les écrits d'Addison, de Pope, de Prior, de Congreve, de Steele et de Swift créaient dans la nation une activité intellectuelle qui ne pouvait pas attendre ses nouvelles de semaine en semaine. De là l'apparition d'une feuille du matin en 1709, sous le titre de *le Daily Courant*. Lorsqu'elle fut offerte aux Anglais, il se publia à Londres dix-huit autres journaux, et parmi leurs titres nous trouvons un *British Apollo*, un *Postman*, un *Evening Post*, un *General Postscript*, et un *City Intelligencer*. L'éditeur de *l'Evening Post*, du 6 septembre 1709, rappelle au public « qu'il doit y avoir trois ou quatre livres par an de payées pour des nouvelles écrites, etc. — c'est-à-dire pour les nouvelles à la main, qui paraissent ainsi avoir continué de soutenir la concurrence avec les journaux, — tandis qu'on peut avoir *l'Evening Post* pour un prix beaucoup plus modéré. Ce n'est pas seulement comme livreur de périodicité que les journaux du temps de la reine Anne surpassèrent leurs prédécesseurs; ils commencèrent à prendre une position politique plus relevée, et à revêtir un extérieur plus convenable, — quoique assez pauvre encore. Les premiers journaux donnaient des nouvelles sans commentaires; plus tard, nous voyons des papiers donnant des discussions politiques sans nouvelles. Dans les publications postérieures à 1709, ces deux éléments d'un journal se trouvent plus fréquemment réunis. M. Hallam est porté à regarder cette époque comme celle où ce qu'il appelle les journaux réguliers commencèrent à obtenir de l'importance politique dans notre système constitutionnel. L'année qui produisit le premier journal quotidien en Angleterre donna aussi naissance au premier-né de toute une famille de publications qui aujourd'hui n'auraient pas le nom de journaux, quoiqu'elles eussent plusieurs traits caractéristiques, et fussent à cette époque regardées comme tels. Elles paraissaient à des intervalles fixes, donnaient parfois les nouvelles du moment, et des commentaires sur ces nouvelles, contenaient des annonces, et lorsque le timbre fut imposé aux journaux, elles subirent cet impôt en commun avec leurs rivaux plus politiques. C'était le *Tatler*, créé en 1709; le *Spectator*, en 1711; le *Guardian* et *l'Englishman*, en 1713, et le *Freedholder*, en 1715. Les écrits, quoiqu'ils ne soient plus des notices compactes, paraissent dans l'origine purifiés et scapés, comme le numérage l'indique; ils indiquent d'abord des articles élégants qui nous sont parvenus, ils contenaient des nouvelles et des annonces, comme le témoignent les originaux de la bibliothèque du Musée Britannique.

Au bout de dix ans de règne, An ne envoya au parlement un message où il était dit, entre autres choses, qu'on avait pris de grandes licences « en publiant de faux et scandaleux

libelles », et où elle recommandait au parlement « de trouver un remède proportionné au mal. » Dans leur réponse, les Communes promirent de faire tous leurs efforts pour remédier « à l'abus de la liberté de la presse », et en conséquence, le 12 février 1712, elles décidèrent à l'unanimité que de ce jour en quinze elles examineraient cette question difficile en comité général. Cet examen, toutefois, fut reculé de jour en jour. Mais au mois d'avril, la question se repré-senta devant la chambre sous une forme plus sérieuse. L'éditeur du *Daily Courant* (7 avril 1712) s'était hasardé à imprimer le mémoire des États généraux, et le parlement en ayant été averti, la publication fut déclarée une critique scandaleuse des résolutions de la chambre. « M. Hungerford ayant rapporté que Samuel Buckley, rédacteur et imprimeur du *Daily Courant*, était devenu d'avoir traduit et imprimé ledit mémoire », le sergent d'armes revint l'ordre d'arrêter le délinquant. Le lendemain (12 avril), la chambre adopta de vigoureuses résolutions « en suite », mais il s'y trouva évidemment un parti actif opposé à toute tentative directe pour museler la liberté de la presse, et, au lieu d'une loi imposant ouvertement les restrictions demandées, on eut recours à un plan plus insidieux et plus funeste. « Quelques membres du grand comité des voix et moyens, dit l'historien parlementaire, suggérèrent un moyen plus efficace de supprimer les libelles, lequel consistait à mettre un fort impôt sur tous les journaux et pamphlets. » La chose fut faite. A la suite d'un long acte relatif au savon, au papier, au parchemin, au linage, à la soie, au calicot, aux ioteries, etc., on ajouta quelques clauses fort brèves, et la presse fut mutilée du coup. Ces clauses mettaient un droit de timbre d'un sou sur chaque demi-feuille imprimée et au-dessous, la taxe s'élevant à deux sous pour une feuille entière, et elles imposaient en outre un droit de vingt-quatre sous sur chaque annonce. Ces taxes n'ont jamais été rapportées, et sous leur poids tous jours accrus, les journaux sont créés à l'heure qu'il est. L'effort du timbre d'un sou sur les journaux du temps de la reine Anne fut remarquable. Nombre d'entre eux cessèrent immédiatement de paraître; plusieurs survécurent à l'aide d'une fusion. Au nombre des victimes de la nouvelle taxe, il faut comprendre le *Spectateur*, dont le prix fut augmenté nécessairement. Ce changement fit tort à la vente, et l'année d'après (1713) il dut discontinuer.

Le lecteur a ici le secret du motif pour lequel le droit du timbre fut imposé, et se maintient.

Nous approchons maintenant de l'époque où la presse périodique fut appelée à combattre pour sa propre existence et pour les libertés du peuple dont elle était le véritable représentant. La chambre des lords et celle des communes avaient pris, à l'envi l'une de l'autre, la détermination d'empêcher par tous les moyens possibles et quelconques, constitutionnels ou inconstitutionnels, qu'on ne rendit compte de leurs séances, et les persécutions, les emprisonnements se multiplièrent à faire plaisir. Un homme, nous l'avons vu, avait été emprisonné par la chambre des communes, pour avoir traduit et publié un mémoire des États généraux; un autre avait été condamné à une amende de cent livres et enfermé à Newgate, au grand plaisir des lords, pour s'être permis d'annoncer qu'il avait pu à leurs seigneuries de voir des remerciements à l'amiral Vernon, ou à quelque autre vaillant officier.

Sous George I^{er} et George II, la presse fut comparativement forte et le gouvernement en danger. Il y avait par bonheur un prétendant au trône, et tous les partis s'efforçaient de se concilier le peuple, et de tirer parti de l'influence de la presse. Depuis l'avènement de George I^{er}, une sorte de résumé des séances du parlement avait été publié dans le *Register* de Buyer. A l'avènement de George III, on fit aussitôt appel à la presse. Dolington note dans le journal qu'il tenait à la date du 20 décembre 1760 : « Lord Bute m'a fait appeler, et nous avons beaucoup parlé d'une gazette à fonder. » Il en fut fondé plusieurs, et le *British*, en tête, suivit, dès le samedi suivant, par le fameux *Yorkish Briton*, qui, en une année à peu près, força le sous-doyen du ministère de mettre bas les armes. Puis vint la grande bataille au sujet des *General Warrants*; et le peuple remporta une glorieuse victoire grâce à la presse et à la persévérance, au courage indomptable d'un seul homme. Ayant alors la conscience de sa force, la presse résolut de tirer le glaive contre les privilèges inconstitutionnels réclamés par la chambre des communes, de rendre compte des débats et de voir ce qui en résulterait. Les imprimeurs paraissent avoir eu plus de peur des lords, ou s'être dit que c'était assez d'une bataille à la fois. Il n'est pas impossible, en effet, qu'à une époque si éloignée de nous, — si éloignée, quoiqu'il n'y ait pas un siècle de cela, — la pompe et la solennité de la mise en scène, — car les lords s'assemblaient en costume, — la présence accidentelle du roi, le mystère d'une arrestation faite par la verge noire, et, par-dessus tout, la folie irresponsable de lord Marchmont et autres, ne donnaient aux imprimeurs quelque effroi de la chambre des lords. Mais la chambre des communes était la chambre du peuple; ses membres étaient responsables envers le peuple, et l'élection de Middlesex avait pu prouver aux esprits les plus obtus que non-seulement le peuple était investi d'un pouvoir, mais encore qu'il était résolu à l'exercer. Encouragés par Wilkes, Townsend, Oliver, Tooke et autres, leurs députés firent leurs compliments. L'esquisse de cette tentative est bien connue. Les imprimeurs prirent ordre de se présenter devant la chambre; ils refusèrent, et le président donna l'ordre de les arrêter. Le premier prisonnier, Miller, fut conduit devant Alderman Wilkes, à Guildhall, lequel non-seulement permit à l'imprimeur, mais l'obligea à poursuivre le message pour voies de fait, et fit prévenir le secrétaire d'État de ce qu'il venait de faire. Lord Thompson lui arrêta, il fut conduit devant Alderman Oliver, et acquitté. Ce qui suit est extrait de *l'Annual Register* :

« L'imprimeur du *London Evening Post* a été arrêté dans

sa propre maison par un message de la chambre des communes, le 15 mars. Sur quoi, il a immédiatement envoyé chercher un constable; et, le lord maire étant malade de la goutte, ils ont été allés devant lui à *Mansion House*, où les aldermen Wilkes et Oliver étaient alors. Le sergent d'armes adjoint s'y rendit aussitôt et demanda, au nom du *speaker*, qu'on lui remit le message et l'imprimeur. Cette prétention fut repoussée par le lord maire, qui s'informa pour quel crime et d'après quelle autorité je message avait arrêté l'imprimeur. Il fut répondu que c'était par ordre du *speaker*. Le lord maire demanda alors s'il avait été appuyé par un magistrat de la cité; et comme la réponse fut négative, l'ordre fut demandé, et, après bien des altercations, produit; et le conseil de l'imprimeur en ayant contesté la validité, les trois magistrats présents le déchargèrent de la prison. Sa plainte de voies de fait et d'incarcération illégale ayant été entendue, et les faits prouvés et admis, le message fut invité à fournir caution; ce à quoi le sergent s'étant refusé, l'ordre de son emprisonnement fut dressé et signé par le lord maire et les deux aldermen. Dès qu'il le vit fait, le sergent consentit à donner une caution, qui fut acceptée. »

Le lord maire et les aldermen Oliver et Townsend, comme membres du parlement, furent censurés par la chambre et incarcérés à la Tour. Lors de la prorogation, le maire et les aldermen en sortirent, comme de raison. Ce fut un triomphe pour le parti populaire à cette époque; mais les félicitations qui accueillirent le maire à son retour de la prison à *Mansion House*, n'étaient que de faibles preuves de la victoire remportée par la liberté, en comparaison des témoignages durables qui se sont perpétués jusqu'à ce jour. *Depuis lors, les débats ont été imprimés. Le parlement n'a jamais donné une autorisation formelle; mais il n'a plus osé nier le droit qu'a le peuple de savoir ce que font ses représentants.*

Courrier de Paris.

Tâchons de mettre un peu d'ordre dans nos souvenirs, ils sont confus, abondants, exagérés comme les événements de cette semaine. Que de nouvelles, sinon de nouveautés! Les chroniqueurs aux abois déplorent à l'envi l'ingratitude de leurs fonctions, ils accusent les scribes de leur époque, cherchant la main ratelchissante dans les efforts de la publicité. On espérait la rosée tout au plus, et c'est l'averse qui tombe; comment faire? Le curieux avait soif et on l'inonde, il est noyé.

Heureux Paris, on n'y vit plus qu'en l'air, à chaque instant un nouveau ballon en part pour les étoiles, son horizon se peuple d'aéronautes, les enchantements des fées s'y réalisent, la science a détrôné l'imagination, et la fable est changée en histoire. Ce que les poètes avaient rêvé, de nouveaux Titans l'ont accompli, ils ne cessent pas d'escalader les rampes du ciel. L'un s'élève à l'hippodrome comme la sylphide d'Opéra suspendue à un fil d'archal, et dans l'attitude mythologique du message des dieux; un autre, encore plus audacieux, enfourche l'hippopogone de Roland, et Paris voit un cheval nager dans le vaste éther. On assure enfin que les intrépides argonautes de l'Observatoire préparent une nouvelle campagne aérienne. Partez, hardis navigateurs, si le monde inconnu que vous cherchez n'existe pas, Dieu le tirera du néant pour récompenser vos efforts; c'est le poète Schiller qui vous le promet. Ainsi — et c'est assurément la plus intéressante de nos nouvelles — la mythologie prend un corps sous nos yeux, l'événement justifie ses fables, une seule exception pour surcroît de nouveauté, c'est la fable d'Icare. L'homme peut laisser à l'oiseau ses ailes, il a su s'en fabriquer de plus rapides qui ne se lassent jamais, et même dorénavant il ne tombera plus de l'Olympe, il en descendra, grâce à la nouvelle invention de M. Petin.

Petin, inventeur bien ce nom déjà célèbre et qui ne peut manquer d'être immortel. Pour trouver l'analogie de sa découverte, il faut remonter aux miracles de la Bible. Sa machine est le chariot d'Élie qui traversait ses airs. M. Petin a inventé la locomotive aérienne; sa main vous dirigera dans ces contrées vierges dont les astronomes sont encore les seuls géographes. Laissons aux personnes compétentes le soin de glorifier ce mécanisme en l'expliquant, il nous suffira d'en signaler la nouveauté comme résultat. Embarqué sur la machine de M. Petin, vous roulez plus sûrement que dans un wagon, plus commodément qu'à bord d'un bateau à vapeur, et vous irez beaucoup plus vite et beaucoup plus loin. Au moyen de ses appareils, l'inventeur défie la tempête, il paralyse les courants d'air; c'est encore la mythologie justifiée, l'homme devient un Éole, arbitre du vent. Bien plus, sa nacelle franchissant la région des orages, s'arrête dans la sérénité de l'espace infini où elle jette l'ancre; cependant le globe terrestre emporté dans son atmosphère qui fait quatre cents lieues à l'heure, continue son mouvement de rotation, et alors le navigateur arrive parti du Champ-de-Mars descend en trente minutes à Marseille, il est au centre de l'Afrique en quelques heures, il aura fait, si son loi semble, le tour du monde en un jour; c'est le globe qui aura voyagé pour lui. Tel est le phénomène, et n'alliez pas vous récrier; l'imagination ne peut plus faire de ces beaux rêves, la science est là pour en démontrer la réalité.

Maintenant, qu'est-ce que nos bruits de la ville en comparaison de ces merveilles? Qu'est-ce que nos voyages en chemin de fer à côté de ces expéditions dans le pays des étoiles? On conte que, dimanche dernier, trois mille Parisiens sont allés à Dieppe et ils en sont revenus le jour suivant, moyennant cinq francs : « La belle aventure! il gué! » Laissez faire M. Petin et son invention; donnez-lui le temps de rassurer les timides et de convaincre les incrédules, et il vous transportera à Mexico ou à Calcutta au même prix. Son ballon vous promènera par toute la France à vol d'oiseau. Notre belle patrie, vous pourrez la

feuilleter le dimanche comme un livre de voyage, ou plutôt comme la collection de l'illustration. L'autre jour à Toulon, aujourd'hui à Rouen ou au Havre, ainsi que vous allez voir en tournant la page.

En vue de cette concurrence illustrée ou aérienne, que la locomotive terrestre redouble de vitesse et de sacrifices, c'est tout simple. Aussi, indépendamment de cette reprise du voyage à Dieppe, on annonce des trains de plaisir hebdomadaires pour le Havre, déjà nommé, et autres villes flottantes. Paris enviera des Parisiens à la province, qui lui donnera ses provinciaux en échange. Déjà l'exemple de cette fusion hebdomadaire s'est répandu à l'étranger, et la Belgique en prépare une contrepartie. L'arrivée prochaine de tous ces convois réjouit les théâtres, les logeurs, les traiteurs, les cafés, les débitants de tabac et les fabricants de liquides. Quarante mille Belges, diable ! ce n'est pas de la petite bière !

C'est bien le moins aussi que les salons se rouvrent en leur honneur. Pour ce motif ou pour un autre, un haut personnage vient d'inaugurer la réouverture des siens par un gala de cent couverts. La politique du jour, celle de la majorité, y siégeait dans toutes ses nuances ; et le choc des opinions n'y était pas moins bruyant que celui des verres. Dans quelle salle à manger ne retrouve-t-on pas les discus-

sions de la Chambre ? Montrez-moi un amphitryon qui, ayant convié une douzaine d'amis à sa table, ne leur fait pas manger de la politique à toutes les sautes. Ces convives, si bien d'accord au potage, seront à couteaux tirés avant le dessert. Une consultation de médecins, appelés à donner leur avis sur un cas désespéré, n'est pas plus orageuse. Cette pauvre maïsine la République, disent à l'envi une foule de ces praticiens en sablant le champagne, elle est bien malade ; sa constitution est mauvaise, et la délivrance sera longue. — C'est possible, aurait répondu un Esculape à grosses épaulettes ; mais il ne faut pas songer à l'opération césarienne.

Les amis de M. le président de la République le voient avec plaisir se départir de la règle de conduite qu'il s'était tracée dans une lettre publique. « Je n'ai point, disait-il, l'habitude de faire des visites. » M. le président est devenu grand visiteur, et le faubourg Saint-Germain en sait bien quelque chose. Ses autres devoirs officiels ne souffrent pas de cette affabilité, à ce point, que le *Moniteur* a constaté sa présence le même jour dans trois établissements différents : aux Invalides, à l'Hippodrome et au café Morel.

Paris est si blasé à l'endroit des phénomènes et des personnages extraordinaires, qu'il ne s'aperçoit pas plus de

leur arrivée que de leur départ. Sans l'indiscrétion d'un journal du pays basque, les Parisiens ignoraient encore qu'ils ont perdu le géant du café Mulhouse, et c'est en vain que depuis un mois l'affiche du théâtre des Variétés leur annonce la dernière représentation du nain Colibri. Quel colosse ou quel avorton les remplacera l'un et l'autre et quelle nouvelle difformité aura la vogue demain, tantôt, tout à l'heure ; on l'ignore. La présence des étrangers les plus lointains ne nous cause plus aucune surprise ; l'autre soir, à la représentation du *Chandeler*, il y avait deux Chinois authentiques à l'orchestre, sept ou huit Persans au balcon, et l'amphithéâtre était garni de toutes sortes de noirs bon teint, latoués et pittoresques comme les sujets de la reine Pomaré ; personne ne s'en est ému. L'ex-élu du bey de Tunis à la France de Louis-Philippe, renvoyé à la République de 1850, passe inaperçu dans la foule des autres diplomates. C'est un barbare très-civilisé qui va, dit-on, quitter le service de son gracieux maître pour devenir simple citoyen français. Sa fortune est immense, et, indépendamment de deux hôtels qu'il vient d'acquérir, l'un boulevard des Capucines, et l'autre au faubourg Saint-Honoré, il a jeté des fonds considérables dans le trois pour cent. « La rente est lourde, » disait dernièrement un grand



Mariage du prince royal de Suède avec la princesse Louise des Pays-Bas. — Retour du cortège au château royal de Stockholm.

épéculateur à M. Fould. — Laissez faire, répondit le ministre, nous avons trouvé quelqu'un pour la soutenir. — Mais ce quelqu'un est-il fort ? — Je le crois bien, il est fort comme un turc.

Quant au surplus de nos nouvelles, on l'ira chercher en Suède. Et ne vous hâtez pas de dire : Ce n'est rien qu'un prince étranger qui se marie, l'héritier présomptif de la couronne de Suède qui épouse la princesse Louise des Pays-Bas. Un prince qui se marie, quand sa race est bonne, vaillant et populaire, c'est un trône qui s'affermi et une dynastie qui se perpétue pour le bonheur de la nation. L'enthousiasme qui éclate ici en est la preuve ; les musiques et les orchestres qui chantent, les cloches qui tintent, les canons qui tonnent, les drapeaux et les bannières qui flottent, c'est l'ornement et le trompe-l'œil, mais les acclamations et les bénédictions, la voix du peuple, on ne la simule pas, et rien ne la vaut et ne la remplace. D'un côté l'arrivée de la princesse, de l'autre sa montée au palais après la cérémonie nuptiale, telles sont les deux parties extrêmes de la fête que représente cette double vignette, l'imagination du lecteur voudra bien se figurer le reste.

Stockholm est une ville guerrière et savante, un port et une académie, et sur cette indication, rien de plus facile que de se représenter les emblèmes de son allégresse. Ses

marins y mettront l'image de la mer, leur nourrice ; ses savants l'embelliront d'allégories ingénieuses et classiques. Quant à l'aspect de la ville, sa situation la rend admirable, c'est un vaste port garni par de lourds vaisseaux de guerre dont les voiles rasant la muraille des maisons, il est couvert de la fumée de cent bateaux à vapeur dont les colonnes de fer rayent l'horizon et qui couronnent ici d'imposants rochers et là-bas des collines parsemées de jardins verdoyants, tandis qu'au fond du tableau les riants villages mirent dans les eaux environnantes leurs clochers sonores et les ailes tournantes de leurs moulins.

Les fonds du Cirque olympique sont en hausse. Son Turc, c'est un Kabyle, on l'appelle Hussein-Ren Homme. Ce Hussein ou Hercule porte un monde basiné sur ses épaules. Il se plante carrément sur le sol où ses pieds semblent enracinés, et puis toute la tribu grimpe, s'accroche et se superpose à cette base inébranlable comme autant de rameaux au tronc du chêne. Quand Hercule s'ennuie de ce rôle d'ar busto, il secoue ces branches humaines qui vont se grouper au-dessus de sa tête avec une vivacité d'éclair, ensuite Hercule prend sa course dans l'arène sans plier le jarret sous cette pyramide de Kabyles, et il finit par les éparpiller brusquement sur le sol, au risque de leur casser le cou. C'est la fin de l'exercice, qui n'a rien de tragique, et qui

cause un plaisir à faire trembler. Les *Cockneys* de l'Hippodrome sont moins effrayants ; ces badauds à cheval nous représentent une assez plaisante caricature des opérations du turf. On les sangle, on les pèse, on les fouaille à coups de housse, et les voila partis pour une course qui de chute en chute se termine par la grande culbute académique. L'un et l'autre de ces établissements n'utilise d'ailleurs ses Kabyles ou ses *Cockneys* que comme des variantes à son répertoire équestre. Pendant que les bipèdes se donnent une peine de cheval, Bertram et Frisette se reposent, mais ils reprennent bientôt la corde à la satisfaction générale.

Pourquoi les théâtres qu'on déserte ne vont-ils pas planter leur tente aux Champs-Élysées ? L'autorité est trop juste pour les contraindre à se ruiner pendant les rigueurs tropicales de la belle saison, et de quel droit leur refuserait-on le privilège de montrer un spectacle de polichinelle ou d'amuser leurs spectateurs avec des *Hop ! hop !* comme ailleurs ? En été, comme dit un vieux quatrain :

Du fer Bertram les travaux
Gouffent la recette,
Les acteurs sont des chevaux,
Ce n'est pas si bête.

Pour remédier à leur situation, quelques directeurs avaient commandé naguère des pièces à animaux. Des colporteurs

PLAN DE ROUEN

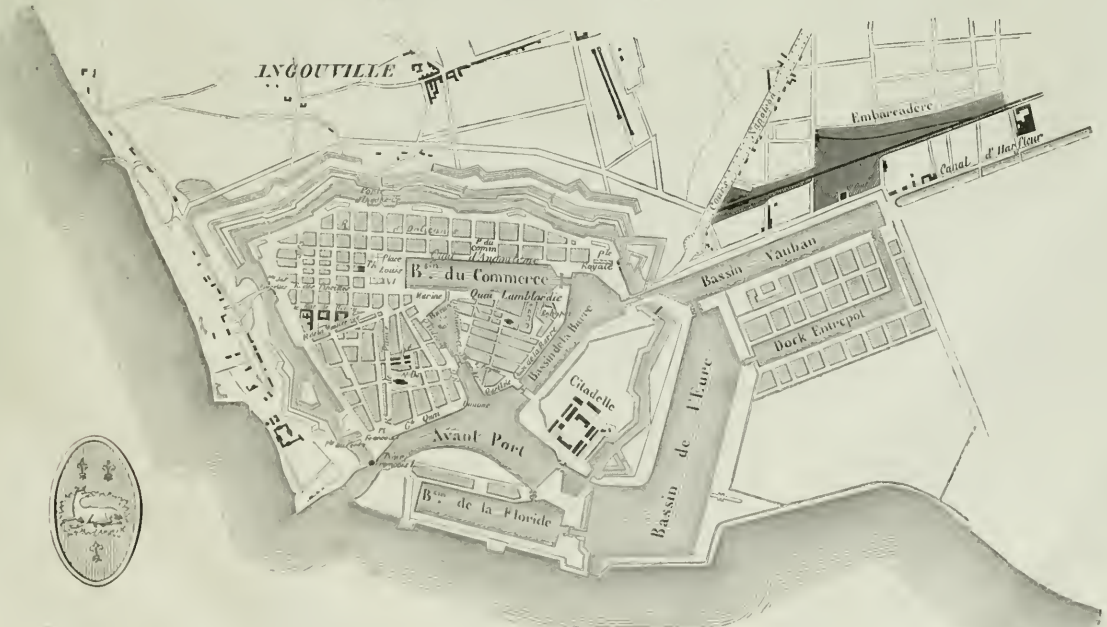


de bêtes féroces amenaient à l'envi leur marchandise parfaitement dressée à la réplique, à ce qu'ils disaient; ce n'étaient que tigres apprivoisés et ours déboumaires... dans leur cage. Mais quand on voulut essayer quelqu'un de ces premiers rôles à la répétition, leur instinct premier se réveilla, ils se mirent à jouer avec trop de nature; on cite un théâtre

ou le souleur courut les plus grands dangers, l'ours lui disputa avec acharnement la possession de sa niche; la peur galopait les actrices obligées de répéter avec ces étranges camarades, l'une d'entre elles rendit son rôle de bête ou son bête de rôle au directeur. — N'ayez pas peur, mademoiselle, l'ours ne vous mangera pas; et puis on n'en meurt

jamais, ajoutait cet honnête homme, voyez-moi plutôt, ne suis-je pas dévoré toute l'année par les ours? (Note de rappel. dans l'argot de coulisse, toute mauvaise pièce est un ours.) Malheureux théâtres, mais heureuse semaine, elle leur a épargné ce désagrément; aucun ours n'est venu troubler leur sommeil. Ils font la sieste en attendant des temps meil-

PLAN DU HÂVRE



lours, c'est-à-dire plus rafraîchis, on les croirait en quarantaine, quelques-uns pourtant bataillon contre la température avec un courage persévérant, ils font donner leur meilleure troupe, tirent du magasin aux reprises leurs dernières munitions, et affrontent le feu de la rampe depuis six heures jusqu'à minuit. Le Gymnase se fait remarquer, entre autres, par son attitude héroïque. Il a repris la *Grande dame*, qui ne vaut pas grand'chose, mais un petit rôle, celui d'Anicé, l'épouse innocente et sarriolé, est admirablement joué par madame Husa-Chéri. Décidément ce talent si distingué n'est plus à sa place au Gymnase, dont le répertoire s'amoindrit de jour en jour; l'oiseau divin étouffé dans sa cage, il est temps de lui livrer l'espace et l'horizon, c'est-à-dire le Théâtre-Français. Madame Rosa-Chéri a tout ce qu'il faut pour jouer le grand répertoire : l'intelligence, la finesse, la distinction, la netteté du débit, l'art des nuances, elle est une des trois ou quatre actrices de Paris qui savent encore composer un rôle. C'est une charmante ingénue qui a déjà la taille des grandes coquettes. Chemin faisant, on croit se rappeler que le théâtre de la Bourse a donné les *Sociétés secrètes*, secrètes à ce point que presque personne n'en a parlé et qu'elles ont disparu de l'affiche. L'idée de ce vaudeville-verve était plaisante néanmoins, et le dialogue suffisamment aiguisé, mais l'exécution a tout gâté. Les acteurs de ce théâtre ont du zèle et quelques-uns montrent du talent, mais ces dames les secondent peu ou point; autant d'agréables personnes qui jouent le vaudeville au hasard et par hasard, et qui sont actrices le moins possible.

On annonce la résurrection de deux théâtres importants qui mouraient de langueur, nous ne les nommons pas, parce que la plupart des autres croiront déjà se reconnaître. Les deux troupes sont pleines de zèle, leur solda est jour, on a trouvé des bailleurs de fonds. Ici et là-bas la direction est confiée à des hommes de talent et même d'esprit. L'un d'eux a obtenu dans sa carrière, très-laborieuse et très-remplie, tous les genres de succès; il ne lui manque plus que de faire réussir un théâtre. Malheureusement c'est un art qui ne s'apprend pas; et il est trop vrai que la réussite de ces sortes d'entreprises dépend beaucoup moins de l'habileté du général que du hasard des circonstances. C'est une guerre de toutes les sorcières, dont l'argent est le nerf. L'un de ces directeurs le faisait entendre à sa manière à un impresario de province qui venait lui proposer des sujets : « Je mets à votre disposition, disait l'entrepreneur ambulante, un personnel incomparable, un tyran à faire peur, deux jeunes-premiers dans la fleur de l'âge, et plusieurs ingénus au-dessous du quarante ans. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ce monde-là, mon cher ? commença par me trouver un financier, » et il ajoutait : « Ah ! si ce monsieur-là que je cherche encore avait seulement cinquante mille francs à perdre, lui ou moi nous ferions de bien bonnes affaires. » Au milieu de la conversation on annonce un auteur peu connu; il venait demander la reprise d'une de ses pièces encore plus obscures : appellons-la *Arbogaste*, pour dérouter les curieux. « *Arbogaste*, je ne me rappelle pas cette pièce. — Pourtant, vous vous en êtes remis quelques-unes. »

Sur une autre scène on parle de prolegation, mais les intéressés de la même nuance ne sont pas près de tomber d'accord sur ce chapitre; les uns ne demandant pas mieux que de courir les champs à l'instar de leurs appointements qui couraient toujours; les autres entendant bien gagner leur argent loyalement jusqu'à la fin. On ne dit rien des comiques qui ne veulent pas quitter leur rôle à aucun prix. Quo vous dire encore au bout de ce voyage en zigzag, sinon des fariboles, des riens, des misères qui vont vous sembler indignes d'une chronique parisienne, mais qu'un jour nos descendants iront peut-être chercher dans ce recueil promis à l'éternité, tout comme nous relevons un petit fait dans l'*Estéole* ou dans le journal de *Collé*. Aïe ! un tailleur, dont le nom échappe à notre réclame, invite les amateurs à venir visiter dans son atelier un gilet destiné à M. le comte de Chambord. Au temps de Cromwell, un certain Samuel Dredgo, qui s'intitulait chapelier de *Jen Charles I^{er}*, exposa publiquement un feutre royal, dont le gratifiant le prendant, et comme on le dénégua au protecteur, « Laissez faire, répondit le tyran, laissez faire à chacun ses petites affaires. »

Ensuite vous lirez avec reconnaissance sur les murailles de notre cité une ordonnance paternelle de M. le préfet de police, contre les chiens qui *divanquent*, ce qui doit s'entendre apparemment des chiens philosophes, des chiens savants, des chiens auteurs, et non des chiens qui aboient qui vont droit au fait, c'est-à-dire aux jambes des promoteurs, en vaguant, sans doute, mais sans divaguer. Autre particularité : le macédonisme, surquel nos meurs et nos chevaux s'habitent si difficilement, est acquis à notre langage, et la commission du dictionnaire de l'Académie s'empresse d'en recueillir les acceptions. « Une langue, a dit un expert, s'enrichit de tout ce qu'on lui dit. » Le macédonisme est un prodige de concision. Ainsi de l'homme aveuglé par la poussière, empiétré dans la boue, estropié par le calibou, ou qui a reçu une pierre dans l'œil; du brau qui boue, du marchand qui grogne, du cochon qui jure, et du cheval fou, on dit également : il est macédonien. Ce mot d'origine anglaise, qui lui fait s'extirper de la bouche, est devenu aussi expressif que *goddam*.

Le point des Arts n'est plus le plus court chemin pour aller du Louvre à l'Institut et vice versa. Les pistons l'évitent comme un piège à loup. Dans le quartier, on l'appelle le pont des soupes par allusion aux accidents qui s'y renouvelent. Son paysage en bois est formé de planches que le pieu du pauvre fait donner comme une escarpolette, on l'appelle et on n'est de ceux, la pointe en haut — circonstance qui n'a pas son égal en répétition étant démontrée illusoire, voilà qu'on le passe au cou, on enlaidit mouton et fallacieux qui a fait courir la vie de deux vieillards qui s'y sont laissés choir. Nous pourrions citer un acclamation qui a perdu sa couleur blanche et quelque chose avec, la nuit on n'y voit

goutte paree que le domaine public compte sur la lune et menage son gaz, ce qu'on appelle vulgairement des économistes de bout de chandelle. On attribue ces améliorations en sens contraire à quelque actionnaire dépossédé qui aura surpris la religion du ministre, et qui a voix au conseil des ponts déchaussés.

PHILIPPE BESON.

Bulletin académique.

— La fabrication du sucre est en ce moment le sujet d'une sorte de concours entre les chimistes, dont les travaux ont singulièrement simplifié depuis peu les procédés relatifs à cette industrie. On sait que la canne et la betterave contiennent un jus sucré que l'on extrait, de la première en l'exprimant après l'avoir brisée, et de la seconde en la râpant et en la soumettant à la pression. Le résidu solide se nomme *bagasse* dans la canne, et *pulpe* dans la betterave. L'une et l'autre retiennent toujours du sucre, et, bien qu'on les emploie à la nourriture des bestiaux ou à d'autres usages, il est probable que l'on pourrait mettre à profit la matière sucrée qu'elles recèlent encore. Mais le jus de la betterave et de la canne est une séve complexe qui, outre le sucre, renferme plusieurs autres principes assez difficiles à séparer, et dont la présence contribue à la décomposition même de la matière sucrée. C'est à noter ces matériaux inutiles ou nuisibles que s'appliquent les recherches des chimistes que nous allons citer.

C'est ainsi que M. Mége, pour détruire les ferments et autres matières azotées qui tendent à transformer le sucre en alcool, en acides lactique, butyrique et autres, préconise l'emploi de l'acide sulfurique, qui donne bien un jus limpide et incolore, mais qui risque d'altérer la matière sucrée. M. Mellens emploie l'acide sulfureux, qui décolore le suc, détruit le ferment, et permet d'arriver en un seul temps au sucre en pain, sans raffinage. Ce système a pour lui l'avantage d'une grande économie, mais il n'est pas encore bien certain que l'emploi de l'acide sulfureux n'altère pas le sucre dans la quantité et dans la qualité du produit. Enfin, MM. Osland, de Plymouth, emploient dans le même but une solution d'acétate d'alumine. La défécation une fois opérée, ils précipitent l'alumine par une petite quantité de tannin, et l'acide libre par le carbonate de chaux.

Le mode le plus généralement suivi jusqu'ici pour isoler les ferments était l'emploi de la chaux; mais il est fort difficile de n'en pas ajouter un excès, qui redonne ces principes, colore les sirops et les rend visqueux. On peut bien enlever une partie de cette chaux au moyen du noir animal ou de quelques autres réactifs, mais M. Kuhlmann préfère l'emploi de l'acide carbonique, qui permet d'ailleurs de ne pas ménager la proportion de matière calcaree, ce qui n'empêche pas la purification ultérieure au noir animal. Les sirops mis à évaporer jusqu'au point de rendre la masse cristallisable, on abandonne celle-ci au repos et on sépare, par divers procédés mécaniques, les cristaux agglomérés d'un liquide visqueux qui refuse de cristalliser et qui constitue la *mélasse*. C'est sur ce dernier produit, dont le trop grande proportion modifie beaucoup le rendement, que MM. Dubruft ayt et Lepage ont exercé leurs recherches. La mélasse est traitée par le sulfure de baryum, ou la baryte; on lave le composé peu soluble qui en résulte, et on en isole la baryte par l'acide sulfurique ou l'acide carbonique.

Le procédé imaginé par M. Scoffin ne s'adresse qu'à l'opérateur du raffinage. Quelle que soit la provenance et le degré de pureté des sucres que l'on se propose de raffiner, il les purifie par l'acétate de plomb, qui isole toutes les matières organiques étrangères, et il traite les sirops par l'acide sulfureux, pour leur enlever les moindres traces de sel de plomb qui pourraient y être retenues. Ce procédé, quelque ingénieux qu'il soit, est loin de laisser toute sécurité relativement à la qualité des sucres qu'il produit; car on sait que les sels de plomb sont vénéneux et d'autant plus difficiles à reconnaître qu'ils sont eux-mêmes sucrés. Telles sont les diverses méthodes en cours d'expérimentation et sur lesquelles le temps, comme l'habileté de nos savants et de nos industriels, ne saurait tarder de prononcer en dernier ressort.

Employ du sel dans l'agriculture. — M. Milne Edwards vient d'adresser à M. le ministre de l'Agriculture et du commerce un rapport sur la production et la consommation du sel en Angleterre. Ce travail traite, entre autres choses, de l'emploi du sel dans le régime alimentaire de l'homme, dans les industries chimiques, et dans les travaux de l'agriculture. Le savant académicien montre que les résultats fournis par la pratique ne s'accordent nullement avec les assertions que plusieurs publicistes ont émises et propagées en France, touchant la propriété fertilisante du sel, et que l'expérience acquise par les astronomes de l'Ecosse et de l'Angleterre n'est pas favorable à l'opinion récemment soutenue, relativement à l'influence du sel sur l'engraisement des animaux domestiques.

Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne. — On sait que la mer Caspienne est une mer intérieure, fermée de toutes parts, et sans communication, du moins apparente, avec l'Océan. La mer d'Azov, au contraire, communique immédiatement avec la mer Noire, de là à la Méditerranée par le canal de Constantinople, enfin à l'Océan par le détroit de Gibraltar. On a depuis longtemps cherché à savoir si la surface de la mer Caspienne et la surface de l'Océan sont en continuation sphéroïdale, ou s'il existe entre elles une différence de niveau brusque et finie. La résolution de ce problème a été tentée successivement par divers procédés dont les incertitudes propres ont conduit à des résultats fort dissimilaires. MM. Perrot et Engelmann, en 1812, y appliquèrent une suite d'observations barométriques s'étendant depuis l'embouchure de la rivière de Kouba dans la mer Noire, jusqu'à l'embouchure de la rivière le Terek dans la Caspienne, et ils conclurent entre

ces deux points une différence de niveau d'environ 107 mètres, dont la surface de cette dernière mer était relativement plus basse. Mais les incertitudes inhérentes au procédé barométrique, la longueur de la ligne courbure, et la situation dominée littéralement, sur toute son étendue, par l'influence des hautes crêtes de la chaîne du Caucase, rendaient cette évaluation justement suspecte aux yeux de ceux qui l'avaient obtenue, comme ils eurent la noble franchise de le dire. En 1839 et 1840, M. Dornmaier-Debel reprit ce pénible travail par un nivellement immédiat, effectué sur une ligne plus courte, entre l'embouchure du Don dans la mer d'Azov et l'embouchure de la rivière Kouma dans la mer Caspienne. Il trouva aussi la surface de cette dernière mer relativement plus basse, mais seulement de 18 mètres, ce qui l'attribua avec vraisemblance, non pas à une dépression locale du sphéroïde terrestre en ce point du globe, mais à la diminution survenue dans l'affluence actuelle de ses eaux que reçoit la Caspienne, comparativement à la masse qui lui est enlevée par l'évaporation.

M. Struve, dans un travail approfondi adressé à l'Académie des Sciences, vient de discuter les opérations géodésiques et astronomiques exécutées par ces trois habiles observateurs. Il en conclut une moyenne qui donnerait à la mer Caspienne une surface plus basse que celle de la mer Noire de 25 mètres seulement, au mois d'octobre 1837. Des opérations semblables, répétées dans un ou plusieurs siècles et répétées à la même phase de l'année solaire, pourront apprendre si cette différence de niveau reste maintenant constante, ou si elle varie avec le temps.

Liquefaction des gaz par un moyen nouveau. — M. Berthelot vient d'imaginer un procédé aussi simple qu'ingénieux pour démontrer la liquéfaction des gaz. Il prend un tube barométrique, à parois très-épaisses, qu'on ferme par un bout, qu'on étire par l'autre, et que l'on remplit de mercure. Le tube plein, on le place horizontalement dans un bain-marie, et l'on engage son extrémité ouverte dans un tube en communication avec un appareil où se dégage le gaz que l'on veut liquéfier. On chauffe; le mercure se dilate, et une partie sort du tube. Lorsque celui-ci a acquis la température de 50 degrés et s'y est maintenu quelque temps, on laisse refroidir. Le mercure se contracte, et l'espace qu'occupait le métal qui s'est échappé par la dilatation se remplit de gaz à liquéfier; lorsque le refroidissement est complet, on dégage le tube et l'on en ferme la pointe à la lampe d'émailleur. L'expérience réussit à merveille avec le gaz acide carbonique. Pour opérer sa liquéfaction, on chauffe le tube au bain-marie, à la température fixe de 58 à 59 degrés. Le gaz comprime par la dilatation du mercure devient bientôt liquide, et par le refroidissement il reprend l'état aëzien.

M. Berthelot a essayé, à la vérité sans y réussir jusqu'ici, de liquéfier par son procédé plusieurs gaz dont on n'a pas encore obtenu la liquéfaction, tels que l'oxygène, l'hydrogène, l'oxyde de carbone, le bioxyde d'azote et le gaz des marais. Un tube de 40 millimètres de diamètre extérieur et de 3 millimètres seulement de diamètre intérieur, dans lequel il a comprimé l'oxygène, n'a pu résister à la pression qu'il évalue à 780 atmosphères. L'auteur continue néanmoins ses expériences, auxquelles il se propose de faire concourir les moyens de refroidissement énorme dont la science peut disposer.

La thermochromie, ou la coloration calorifique. — tel est le titre d'un ouvrage dont la première partie vient de parvenir à l'Académie par l'intermédiaire de M. Arago, au nom de M. Melloni, correspondant, l'un des physiciens les plus éminents de l'Italie. L'auteur, à qui l'on doit les belles découvertes qui ont complètement changé la face de cette partie de la science, s'attache à y développer les observations ingénieuses à l'aide desquelles il a prouvé qu'il existe, dans tout flux calorifique obscur, des rayons de nature et de propriétés distinctes, analogues aux rayons de différentes couleurs, de différentes réfringibilités, dont se compose la lumière blanche. Il démontre, en un mot, que le rayonnement lumineux et le rayonnement calorifique possèdent la même constitution hétérogène, dérivent d'un agent unique, et forment une seule série de radiations, dont une partie opère sur l'organe de la vue, et l'autre ne se dévoile à nos sens que par les phénomènes qui accompagnent l'échauffement des corps.

Mesure de la vitesse de la lumière dans l'air et les milieux transparents. — On s'est quelquefois étonné de l'apartition presque simultanée de certaines découvertes, et l'on a eu le tort de l'attribuer à des surprises, à des révélations miraculeuses, qui justifieraient jusqu'à certain point le mystère dont les savants du moyen âge entouraient leurs recherches. Ne serait-il pas plus judicieux de chercher la source de cette simultanéité dans le cours naturel des idées générales. Les nécessités flagrantes du moment appellent les observations qui s'y rapportent, toutes les vues se dirigent sur ce point, une pensée en fait naître une autre, et il arrive un instant où de concours fait eclaire à la fois sur plusieurs points une même vérité. C'est l'histoire des découvertes maritimes au seizième siècle, l'invention des lunettes que se disputent plusieurs nations, la découverte de l'oxygène, celle de la photométrie, et celle encore plus récente des applications de la lumière électrique, pour laquelle on se souvient que, l'un passé, deux compétiteurs se présentèrent presque à la fois. L'un d'eux était M. Foucault, l'ingénieur et habile physicien, sous les mains duquel la théorie de la lumière vient de faire un progrès des plus remarquables. Eh bien, presque au même moment encore, un autre physicien très-éminent, M. Lizeau, s'appliquait aux mêmes recherches, mais loin de devancer cette fois son compétiteur, ses expériences sont venues seulement ajouter à la découverte de M. Foucault une confirmation authentique. Grâce à ces admirables travaux, vont enfin cesser les incertitudes des savants sur une haute question dont nous allons essayer de faire comprendre l'importance et les difficultés.

Deux hommes ont eu tort de s'efforcer d'expliquer l'ensemble des

phénomènes relatifs à la lumière : la théorie de l'émission et celle des ondulations. La première, qui est due à Newton, consiste à regarder la lumière comme un corps lancé dans l'espace par le soleil, les astres, tous les corps lumineux, et animé d'une vitesse immense. Dans la seconde théorie, connue primitivement par Descartes, on suppose l'espace rempli par un fluide très-subtil, l'éther, que la lumière mettrait en vibration de la même manière qu'un corps sonore met en vibration les couches d'air qui l'environnent et qui produisent à notre oreille la sensation du son ou du bruit.

Les principaux phénomènes auxquels donne lieu la lumière, sa réflexion par les surfaces polies, sa réfraction, c'est-à-dire la déviation qu'elle éprouve lorsqu'elle traverse des milieux plus ou moins denses, et ce qui se traduit à nos yeux par l'expérience si connue du bâton qui paraît brisé lorsqu'on le plonge dans l'eau, enfin la décomposition de la lumière en rayons colorés lorsqu'elle passe à travers un prisme, tout cela s'explique fort bien, suivant les lois de la théorie newtonienne. Toutefois, il s'élève contre cette théorie des objections puissantes : par exemple la force d'émission de la lumière devrait être proportionnelle à la masse du corps lumineux d'où elle émane, et à celle du corps sur lequel elle tombe, ou plutôt qui l'attire, et cependant, l'expérience prouve que sa vitesse est toujours la même, quelle que soit la source d'où elle provient, qu'elle soit directe, réfléchie ou réfractée. Dans cette théorie, on n'explique aussi qu'à l'aide d'une hypothèse fort douteuse comment un rayon incident, d'une partie se trouve réfléchi et l'autre réfracté. Ces difficultés n'ont point dans la théorie des ondulations. A la vérité, l'éther, ce fluide subtil dont les vibrations produisent tous les effets lumineux, n'a pu être encore saisi, rendu palpable à nos sens, mais ses propriétés ont été soumises au calcul, et, pour se faire une idée de la rapidité de ses mouvements, il suffira d'énoncer ce chiffre qui en moyenne il s'y produit cent soixante-quatre mille vibrations dans un millièbre de seconde. Or, ces vibrations n'ont pas lieu dans le sens direct de la propagation de la lumière, mais au contraire dans un sens perpendiculaire aux rayons lumineux. Quelle que soit donc l'élasticité de l'éther et la facilité prodigieuse avec laquelle la lumière s'y propage, il est évident que la vitesse de ces mouvements doit éprouver une modification quelconque, selon qu'ils s'exercent dans des milieux plus ou moins denses, comme l'air et l'eau, par exemple. Telle est la question capitale dont la solution devait prononcer définitivement entre les deux théories, solution qui vient d'être obtenue à l'aide des belles expériences dont nous allons rendre compte.

Ces expériences partent d'un principe émis comme une sorte de prévision, il y a une douzaine d'années, par M. Arago. Les partisans de la théorie de l'émission n'expliquent le changement de direction de la lumière dans les phénomènes de réfraction que par une accélération de vitesse du principe lumineux, lorsque celui-ci traverse un milieu plus dense. Le contraire devait avoir lieu si l'on raisonnait dans le sens de la seconde théorie, et il était difficile de penser au savant académicien que l'on pourrait même à profit pour cette épreuve l'appareil à miroir tournant que venait d'imaginer M. Wheatstone. Faire éclater une étincelle électrique et la faire arriver en même temps sur un miroir tournant, après lui avoir fait traverser l'air d'une part, et de l'autre un tube rempli d'eau, puis recueillir et étudier les images réfléchies, telle était l'expérience à tenter. Soit que l'eau accélérât ou retardât le mouvement de propagation, elle devait empêcher les deux rayons d'arriver simultanément sur le miroir tournant. Celui qui arriverait le premier, rencontrerait le miroir dans une certaine position, et celui qui arriverait le second, le rencontrant dans une position plus avancée, devrait sembler entraîné, par rapport au premier, dans le sens de la rotation. Le principe était trouvé et toute la difficulté de l'expérience consistait à saisir l'image réfléchie qui devait rendre sensible, s'il avait lieu, ce mouvement de déviation.

Des difficultés, des obstacles de plus d'un genre devaient retarder l'accomplissement de cette expérience. Cependant M. Foucault, qui en méditait de longue main toutes les conditions, préparait, à grands frais de dépense et d'esprit inventif, l'appareil qu'il voulait y employer et qui, à travers une sorte de luxe de complications, se réduit aux dispositions suivantes :

M. Foucault a fait tomber sur le miroir tournant un faisceau de lumière, dirigé horizontalement à l'aide d'un héliostat, et par une ouverture (troite, dans la chambre noire. La rotation rapide du petit miroir projetait sur les parois de la chambre une légère trace lumineuse. Sur cette trace, il a installé un miroir fixe orienté de manière à réfléchir le rayon projeté par le miroir tournant. Le mouvement rotatoire de ce lui-ci étant très-rapide (de 600 à 800 tours par seconde), la durée du double parcours de la lumière entre les deux miroirs était assez longue pour que le miroir tournant eût le temps de changer de position, en sorte que le rayon, à son tour, devait dévier dans le sens du mouvement. Cette déviation était le phénomène qu'il importait d'obtenir, et qu'en effet M. Foucault a obtenu à l'aide des ingénieuses dispositions de son appareil. Elle s'est montrée proportionnelle à la vitesse de rotation du miroir, ainsi qu'à la longueur du double parcours de la lumière. Enfin, comme elle est évidemment plus grande dans l'eau que dans l'air, on a dû en conclure que l'eau se comportait ici comme un obstacle, au lieu de favoriser la transmission de la lumière, ainsi que le voulaient les partisans du système de l'émission.

Nous avons visité ce remarquable appareil où se trouvent réunis et combinés une multitude de moyens récemment imaginés par la science ou l'industrie, et c'est avec une véritable admiration que nous avons vu se réaliser sous nos yeux tous les résultats que nous venons d'énoncer. N'est-ce pas, en effet, une chose merveilleuse que de pouvoir, dans les limites étroites d'un cabinet de physique, et à l'aide d'un appareil qui n'a pas plus de cinq mètres d'étendue, mesurer

avec précision la prodigieuse vitesse d'un fluide aussi subtil que la lumière, et apprécier la durée du temps, sans équi-voque, jusqu'à un millièbre de seconde? Eh bien, l'habile physicien ne s'en est pas tenu là; il a fondé sur ses expériences une méthode générale pour mesurer non-seulement les vitesses relatives de la lumière dans différents milieux, mais encore la vitesse de propagation du calorique rayonnant. Telle est la question qui le préoccupait aujourd'hui et dont la solution lui avait été confiée à des mains plus capables, à un esprit plus ingénieux et plus persévérant.

P.-A. CAP.

Voyage en Abyssinie.

PAR MM. FERRET ET GALINIER, CAPITAINE D'ÉTAT-MAJOR.

Nous avons déjà rendu compte, dans un des numéros de notre journal (1), de la première partie du voyage que MM. Ferret et Galinier, capitaines d'état-major, ont entrepris dans l'intérieur de l'Abyssinie. La deuxième partie, dont il nous reste à parler, forme un gros volume in-8° (2), et comprend les explorations des deux intrépides voyageurs dans le nord du Tigré et les provinces qui s'étendent sur la rive gauche du Taccazzé jusqu'à 10° de latitude nord.

Ce volume, comme le précédent, est rempli du plus vif intérêt.

Après avoir exploré le Chiré dans tous ses détails, MM. Ferret et Galinier portèrent leurs excursions dans le district d'Intetchaou, au centre de l'Agaoué, où ils avaient formé le projet de passer la saison pluvieuse. Or la saison des pluies, en Abyssinie, dure quatre mois; elle commence au juin et finit en septembre. Tout qu'elle suit ses cours, les torrents coulent à plein bord; le pied ne tient plus sur les chemins; fuite de ponts sur les rivières, les communications d'une province à l'autre restent interrompues, il est impossible d'entreprendre de longs voyages. Ce temps-là, néanmoins, ne fut pas perdu pour nos deux compatriotes. A peine installés dans le village d'Addi-Hallé, ils s'appliquèrent d'abord à remplir l'emploi de tous leurs heures. Les nuits étaient souvent claires; ils prirent les nuits pour faire des observations astronomiques et fixer le lieu de leur résidence. Le jour ils recevaient des visites, et recueillaient auprès de leurs hôtes de précieux renseignements sur l'histoire du pays et sur ses divisions géographiques. Les variations horaires du baromètre donnent lieu à de nombreuses observations, et ils ne négligeaient pas de les recueillir. La chasse, qui est un passe-temps agréable, accroissait leurs conquêtes scientifiques et enrichissait leur table. Ils remplaçaient le garde-manger; mais ils formaient aussi des collections d'oiseaux, d'insectes et de plantes, qu'ils ont eu le bonheur de rapporter en France. Quelquefois ils faisaient des courses de plusieurs lieues dans les limites de la province où ils étaient campés. Savaient-ils si après la mauvaise saison de la politique du pays leur permettrait de voyager facilement? Une belle journée leur mettrait le courage au cœur, et ils allaient visiter autour d'Intetchaou tout ce qui pouvait intéresser leurs recherches géographiques. Dans ce de leurs excursions, les deux voyageurs poussèrent même jusqu'à Add'érat, et y passèrent quelques jours pour déterminer sa position, craignant de ne pouvoir y revenir plus tard, comme c'était leur intention.

Par cette bonne économie des heures, par ce travail si attachant et si varié, MM. Ferret et Galinier se flattaient de tromper l'ennui en dépit du mauvais temps et du long séjour. Ils réussirent plus d'une fois; mais plus d'une fois aussi l'ennui prit le dessus, et les journées difficiles à remplir leur parurent d'une longueur excessive. Enfin, pourtant, le dérivement approchait. Vers le fin de septembre les pluies cessèrent de tomber, et ils passèrent subitement de la saison la plus affreuse au plus beau temps qu'il soit possible d'imaginer. Leur cœur s'était rasséréné comme le ciel; mais ils allaient bientôt retomber de la joie dans la tristesse. Après avoir confié à la terre, quelques mois auparavant, l'infortuné Dillon, voyageur du *Museum*, et quatre de ses domestiques, ils allaient encore perdre le deuil de deux de leurs amis.

Vers la fin de la saison des pluies, l'atmosphère humide, la terre d'impuissante et féconde en miasmes pernicieux, fait du pays un séjour funeste à la dysentérie rôgne dans les villages et ravage les campagnes voisines. MM. Jules Rouget et S. de la Roche, sous-officiers d'artillerie, qui voyageaient avec les deux officiers d'état-major, ne purent se soustraire à la pernicieuse influence. Dès qu'ils sentirent les urémies atteintes du mal, tout fut tenté pour en arrêter les progrès; mais, hélas! que pouvait-on dans un pays où il n'y a ni remède ni médecin, ou l'on ignore l'art de combattre la moindre maladie? Rien, ou du moins rien d'assez efficace. Aussi malgré leurs vœux, malgré leurs larmes et leurs prières, la mort vint la chambrée de nos deux compatriotes, et M. Jules Rouget lui appartint.

« Il faut s'être trouvé dans les circonstances où nous étions, disent MM. Ferret et Galinier, pour comprendre notre douleur. Nous devrions nous pleurer pour le cachet à M. Schœffner, qui était couché sur la pile, près de M. Rouget, et nous refoulions les sanglots jusqu'au fond du cœur, dussent-ils nous étouffer; mais M. Schœffner nous regarda et comprit tout. Ce fut un moment de désolation. M. Schœffner ne pouvait plus se tenir sur ses pieds, il se traîna ou plutôt il roula malgré nous jusqu'au lit de notre malheureux ami, et ne sentit qu'un œil levé sous sa main tremblante. « Il est parti devant, s'écria-t-il avec douleur, et moi je ne tarderai pas à le suivre. » Ce furent ses dernières paroles. A partir de ce jour sa bouche ne s'ouvrit que pour laisser passer des vicieuses soupirs. Trois jours encore, et il avait cessé de vivre. »

MM. Ferret et Galinier le portèrent dans l'église d'Intel-

(1) Voir le N° 233, vol. IX, du samedi 14 août 1847.

(2) Paulin et Lechevalier, éditeurs, rue Richelieu, 60.

chaou, et l'ensevelirent de leurs mains, à côté de M. Jules Rouget, les confiant tous les deux à la paix du Seigneur, sur une terre étrangère, mais chrétienne. Quand ils revinrent à leur cabane, ils n'eurent pas besoin de se parler; ils plorèrent leurs camarades, et après avoir prié Dieu au lieu même où ils les avait frappés, ils partèrent, l'âme pleine de deuil, pour se rendre à Antsa, la capitale de l'Enderta.

A l'époque où Salt visita l'Abyssinie (1808), Antsa était une ville importante. Elle se réduit aujourd'hui à deux ou trois cents maisons, qui rôtissent au soleil leur toit de chaume et se cachent au milieu des *colquas*. Le *colqua* est un arbre ou plutôt une plante grasse, particulière à l'Abyssinie, et qui ressemble à un grand candelabre.

Au moment où nos deux compatriotes arrivèrent à Antalo, Dejtch-Chetou, le gouverneur de la province, venait de partir pour une expédition. En son absence un riche négociant du pays, Haylo-Mariam, leur offrit l'hospitalité. Il les félicita d'être venus visiter l'Enderta, où depuis longues années on n'avait pas vu un seul Européen, et leur fit l'honneur de les présenter à sa femme.

La femme d'Haylo-Mariam avait sans doute plus de dix ans, mais elle en avait moins de quatorze. C'était une charmante créature, de l'ambabilité la plus naturelle et la plus prévenante. Avertie qu'elle allait paraître devant des étrangers, elle avait voulu se montrer dans tous ses avantages. La coquette ajouta toujours quelque chose à la beauté. La femme d'Haylo-Mariam, comme toutes les grandes dames du pays, portait la coupe d'une blancheur éclatante et relevait par une bande écarlate, où avait des bracelets d'argent aux pieds, ainsi qu'aux mains; ses ongles étaient teints en rouge avec du *henné*; et sur ses cheveux, nouvellement frisés, on voyait une épaisse couche de beurre. Au contact d'une atmosphère ardente, le beurre s'était transformé en source et ruissellait de toute part sur les bruns épaules, sur la gorge demi-nue de la belle fille d'Antalo, en leur donnant le poli d'une glace. Arrivés auprès de leur jolie hôtesse, MM. Ferret et Galinier lui adressèrent quelques compliments. Celle-ci y répondit par un gracieux sourire. Sur ses ordres, une vieille femme s'approcha pour laver les pieds des deux voyageurs. On apporta ensuite une énorme jarre d'hydromel, et la conversation s'engagea, animée par l'écumeuse liqueur. Elle roula principalement sur la France et sur les femmes d'Europe. Que de fois nos deux compatriotes n'avaient-ils pas entendu les mêmes questions? Que de fois n'avaient-ils pas eu à y répondre? Haylo-Mariam et sa femme paraurent émerveillés de tout ce qu'ils apprirent, et firent tous leurs efforts pour retenir auprès d'eux les deux voyageurs. Mais ils avaient tort à cœur leurs travaux pour céder à la tentation. Ils s'arrachèrent donc aux charmes de cette douce hospitalité, et se mirent à explorer le pays dans toutes les directions.

Les deux officiers d'état-major ne sont restés qu'un mois dans l'Enderta. Néanmoins, dans ce court espace de temps, ils ont pu rectifier la position de Tcheliout, ville sacrée, placée quinze lieues tort à l'est sur toutes les cartes; pousser une pointe jusqu'aux frontières des Tallais, visiter l'embranchure du Gûchou, que l'on fait jeter à tort dans l'Waré; noter plusieurs séries d'observations barométriques; étudier la constitution géologique du sol; enrichir leurs collections de plantes rares, de coquilles fossiles, d'oiseaux et d'insectes tout à fait inconnus. Cette moisson scientifique promettait d'être fort abondante. Par malheur, à cette époque, l'horizon politique de l'Abyssinie s'était chargé de tempêtes. Oublié venait de quitter ses États pour aller guerroyer au loin contre Ras-Ali, le chef de l'Ambara, et d'un moment à l'autre les provinces du Tigré pouvaient se révolter. Cependant MM. Ferret et Galinier avaient résolu de visiter Gondar. Dès lors, il leur importait de partir au plus vite, car chaque jour de retard augmentait le péril, et leur voyage fut devenu bientôt un projet insensé.

Sans perdre de temps à délibérer, ils firent donc en toute hâte leurs préparatifs de départ. A force de promesses, ils engagèrent un guide à les conduire jusqu'à Taccazzé, et ils se mirent en route par le chemin le plus court. La direction était vers le sud-est. Arrivés à Gagara, le chœur de ce village ayant appris qu'ils se dirigeaient vers Gondar, leur demanda s'ils avaient dessein de rendre visite à Ato-Réma, le gouverneur du Salouva. Ce n'était pas leur intention, ils le lui dirent, et lui déclinèrent formellement qu'il ne pouvait pas les laisser passer outre. Nos deux compatriotes eurent beau protester et se dire les amis du roi du Tigré, paroles inutiles, le chœur resta impassible comme un marbre, et, à leur grand regret, ils se sentirent obligés de prendre la direction de Sambre, résidence du gouverneur. Plus tard, au reste, ils n'eurent qu'à se féliciter de la contrainte qu'on leur avait faite. Ato-Réma est un homme d'élite; un prince au cœur noble, généreux. Il leur fit un accueil des plus gracieux, et, pour fêter leur bienvenue, ce jour-là il traita tout son camp. Officiers et soldats, grands et petits, riches et pauvres, eurent également part à ses largesses; festin splendide qui aurait inégalement vivement nos deux compatriotes à titre de repas abyssin et barbare, mais qui les intéressait plus vivement encore en leur rappelant ceux du monde antique et de la Grèce homérique; mais ici laissons parler les deux voyageurs :

« Un immense hangar de branchages placé au centre d'une cour, voilà la salle du festin. C'était là que s'étendaient de grandes tables en osier ébèles et deux pieds environ au-dessus du sol. Sur ces tables et devant chaque convive se dressaient, en guise d'assiettes, d'écornes pleines de galettes faites les unes avec la farine du *teff*, les autres avec celles du blé, du *dourah*, de l'orge et des levures.

« Les pains de *teff* les plus estimés et les meilleurs étaient placés au-dessus des autres, ils sont destinés en effet aux prêtres, aux officiers, aux chefs de district qui composent les convives de la première série. Le reste doit servir aux convives de la seconde, c'est-à-dire aux soldats, aux gens du peuple, aux enfants et aux femmes.

» Tandis que la première série est à table, la seconde série se tient debout contre les murs de la salle, et attend, avec quelle impatience, le lecteur le devine, que son tour soit venu de prendre part au festin.

» Ato-Réma occupait le haut de la table. Il était assis sur un *sarir* recouvert d'un riche tapis et entouré de cousins. Nous partageâmes avec lui l'honneur du *sarir*, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche; mais tous les autres convives croisaient seulement les jambes à la manière des Turcs et s'accroupirent sur le sol jonché d'herbes fraîches.

» D'abord un prêtre récita la prière. Tout le monde fit le signe de la croix et répondit Amen; après quoi les domestiques commencèrent à servir. On apporta le *broundou*, le mets favori des Abyssiniens, qui n'est autre chose que la viande crue, nous allons écrire la viande vivante. En bien, oui, la viande vivante, car elle est chaude, car elle fume encore, et celui qui la mange la sent palpitante et tressaillir entre ses doigts. Deux bruxes énormes venaient d'être abattus, éventrés, décapés sous nos yeux. Le chef d'office s'approcha du prince et lui présenta un filet tout entier. Le prince s'en coupa un morceau qui devait peser au moins plusieurs livres, nous suivîmes son exemple, c'est-à-dire que nous fîmes ensuite notre part, sans nous servir toutefois d'une manière aussi royale, et nos voisins, chacun à son tour, taillèrent hardiment dans la même pièce.

» Plus bas, des domestiques circulaient autour de la table, portant et présentant des quartiers monstrueux, des cuisses entières comme pour un repas de Cyclopes, et les convives prenaient à leur gré, c'est-à-dire largement et sans mauvaise honte. En ce moment la salle offrit un spectacle

nouveau pour un Européen, spectacle étrange, mais étrange jusqu'à l'horrible. Et d'abord tous les convives nous semblaient nus. Dans les repas, l'étiquette abyssinienne exige que le *taube* retenu des épaules soit attaché à la ceinture. Le haut du corps demeure donc à découvert, et nous ne voyions ici que le haut du corps, puisque la table nous cachait la partie inférieure. Ajoutez à cela un appétit qui tourmentait presque à la voracité. Tous ces hommes, semblables à des démons, mordaient dans des lambeaux de chair crue avec une avidité sauvage. Le sang coulait de toutes les lèvres, toutes les mains étaient rouges de sang, le sang mettait dans tous les yeux l'étrange vision, une hallucination naturelle nous faisait croire par moments que nous étions les bêtes d'une troupe de cannibales.

» Les uns coupaient la viande par lamelles entre leurs doigts, d'autres plantaient leurs dents à pleine bouche dans le morceau qu'ils tenaient à la main et passant adroitement le couteau entre la main et le visage, tranchaient, par un mouvement de bas en haut, le morceau qu'ils allaient avaler. Ce n'était rien encore. Jusqu'ici la pratique du couteau n'était que singulière et pittoresque; mais le pittoresque prenait un caractère effrayant chez les soldats, qui se tenaient debout le long de la muraille. Ceux-ci, par une faveur spéciale, avaient obtenu un morceau de viande en attendant leur tour de s'asseoir. De couteau, point : le sabre en faisait office. Imaginez des sabres recourbés comme des faux et qui passaient incessamment devant les lèvres de ces convives de la dernière heure. Nous admirions leur voracité, mais nous admirions en tremblant, car il nous semblait à toute heure que le mordant du fer allait leur entailler le nez et la figure.

» Quand le *broundou* eut circulé à souhait, on couvrit la table de grands plats remplis de viandes diversement apprêtées; les uns contenaient du bœuf découpé en menus morceaux, les autres des gigots de mouton, le tout suffisamment saupoudré du poivre rouge. On servait aussi des côtelettes de bœuf dont la viande avait été détachée et divisée en petites lamelles retournées elles-mêmes à l'extrémité de l'os; de sorte que ces côtelettes ne ressemblaient pas mal à un martinet pour battre les habits.

» Décidément les convives étaient repus de victuailles; le repas solide touchait à sa fin : on apporta les boissons.

» Les Abyssiniens ne boivent pas en mangeant; ils mangent d'abord et boivent ensuite. C'est la seule coutume des indigènes à laquelle nous n'avons jamais pu nous conformer. Du reste, s'il y avait eu prodigalité dans les viandes, il y eut profusion dans les liquides. On approcha des cruches énormes, les unes pleines d'hydromel, *tech*, les autres d'une espèce de bière qu'on nomme *bouza*. Le *tech*, versé dans de petites bouteilles de verre blanc, fut servi vers le haut de la table. Plus bas on buvait la bière dans des coupes faites de corne et larges à contenir un litre. *Tech* et *bouza* coulaient à flots. Aussitôt pleines, les coupes étaient vides; aussitôt vides, elles étaient pleines. Tous jours de la table aux levres et des levres à la table. On devine le résultat de cet exercice continu. Tous parlaient, tous gesticulaient à la fois : confusion et vararme; double ivresse, ivresse de la boisson, ivresse de rires et de paroles bruyantes...

MM. Ferret et Galmier restèrent deux jours dans le camp d'Ato-Réma pour acheter les provisions nécessaires à leur route. Ils prirent ensuite congé du prince et partirent de Sambré, accompagnés d'un soldat qui avait reçu l'ordre de les conduire jusqu'au Taccazzé.

Le Taccazzé, connu dans l'antiquité sous le nom d'Asaborus, est un des principaux affluents de la rive droite du Nil. Le ravin au fond duquel il coule n'a pas moins de 2,000 pieds de profondeur, c'est-à-dire plus de cinq fois la hauteur de la flèche des Invalides au-dessus du pavé. Une foule d'arbres, tous remarquables par la variété de leur espèce, par la diversité de leur feuillage, par le volume de leurs tiges, ombragent les deux bords du fleuve et forment un contraste frappant avec l'aridité des

berges de la vallée. Sur la rive gauche s'élevaient les montagnes du Samen, masses sombres et compactes qui se dressent à une hauteur considérable et montent à leur sommet des pyramides, des colonnades de la forme la plus régulière, comme pour rappeler au voyageur que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. Les points culminants de cette chaîne gigantesque, ou les deux officiers d'état-major allaient porter maintenant le théâtre de leurs explorations, sont le Silke, le Boait et le Detjem, dont ils déterminent, d'après des observations barométriques, la hauteur dans le tableau suivant :

Le Silke, à . . .	3,430	metres	au-dessus
Le Boait . . .	4,300	—	du niveau
Le Detjem . . .	4,600	—	de la mer.

Exaltés par le plaisir de leur découverte, ou cédant à de simples aperçus, les voyageurs qui, avant MM. Ferret et Galmier, ont visité le Samen se sont grossièrement trompés sur la hauteur de ces montagnes. Les uns affirmèrent que les Alpes paraîtraient de simples lappinières à côté du Boait et du Detjem; les autres déclarent au contraire que les Pyrénées sont beaucoup plus élevées que ces montagnes. Il faut prendre une moyenne, car il y a évidemment erreur des deux parts. Voici la vérité mathématique. Le Néthou, le pic le plus haut qui soit entre la France et l'Espagne, a 3,400 mètres d'altitude; le mont Blanc se dresse à 4,800 mètres au-dessus de la mer. Or, MM. Ferret et Galmier avaient compté à 6,000 mètres pour le Detjem. Les montagnes du Samen sont donc beaucoup plus hautes que les Pyrénées, et un peu plus basses que celles des Alpes.

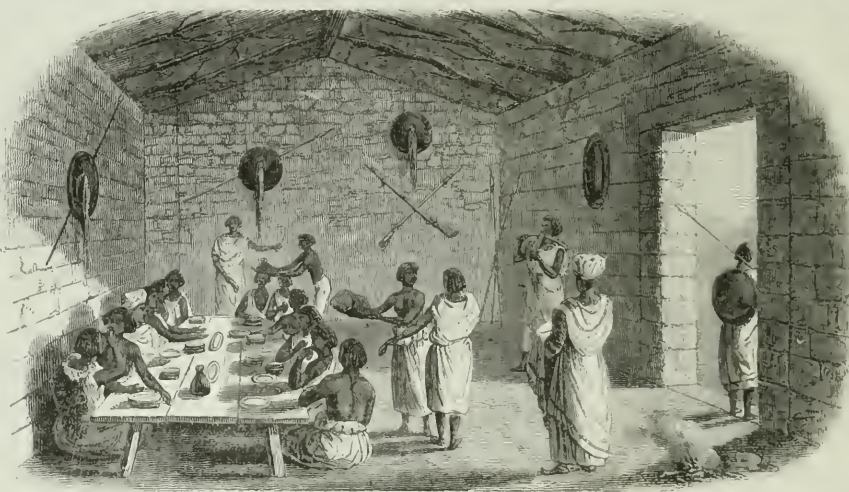
Ce résultat ne sera pas le seul avantage du nivellement barométrique des deux officiers d'état-major. Il fera disparaître de la science de très-fausse notions sur la hauteur des neiges perpétuelles de l'intérieur de l'Afrique. On peut conclure, en effet, des observations de MM. Ferret et Galmier qu'il y a constamment de ces montagnes ailleurs la région de la congélation perpétuelle.

Mais ici se présente une question : Si le Samen garde toujours la neige, est-ce à dire pour cela que la neige y soit perpétuelle? Les deux officiers d'état-major pensent le contraire, et voici l'explication qu'ils en donnent.

« Durant la saison pluvieuse, tandis que la neige tombe, le soleil se trouve entre le tropique du



Costume de femmes en Abyssinie.



Repas de viande crue.



Le roiquipari.

Cancer et l'équateur, où il reste depuis le 21 mars jusqu'au 21 septembre. Les montagnes du Samen se trouvent situées par 13° de latitude nord. Le soleil passe deux fois à leur zénith. La première fois vers le 23 avril, en s'avancant vers le nord; la seconde fois vers le 16 août, en revenant du côté du sud. Dans ce double passage, le soleil dirigerait ses rayons brûlants à la surface des montagnes, et la neige fondrait en touchant le sol, si l'astre glorieux ne rencontrait les épaisses nuées qui couvrent alors tout le ciel et se suspendent comme un voile au-devant de sa face. Il faut, en effet, un temps brumeux et froid pour que les neiges se conservent dans cette région et y prennent consistance. Les pluies passées, lorsque le ciel, dégagé de ses nuages, permet aux rayons du soleil de frapper sur les neiges, elles commencent à fondre, mais peu à peu, mais insensiblement, d'abord, parce que les terres encore humides gardent beaucoup de fraîcheur, ensuite, parce que le soleil s'éloigne encore tous les jours davantage, en gravitant vers le tropique du Capricorne, où il arrive le 21 décembre.

» A partir de ce moment, le soleil qui revient vers l'équateur, l'atmosphère pure et sereine, tout favorise la fonte des neiges; aussi décroissent-elles rapidement, et, dès que le soleil a dépassé la ligne, on n'en voit plus sur les versants méridionaux. Toutefois, celles qui se trouvent exposées au nord, que des rochers abritent, et qui n'ont pas senti directement l'influence des rayons solaires, celles-là persistent. Ce n'est qu'à l'instant où le soleil passe verticalement sur le Samen, c'est-à-dire vers le 25 mai, qu'elles pourraient fondre complètement; mais alors la belle saison n'est déjà plus, les nuages se forment, les pluies périodiques commencent à tomber et les neiges avec elles.

» Ainsi, quoiqu'il n'y ait pas en Abyssinie des neiges perpétuelles, il n'est pas moins vrai, nous enons de l'expliquer d'ailleurs, qu'il se trouve toute l'année de la neige dans les montagnes du Samen, et cela ne tient pas seulement à la hauteur de la chaîne, cela tient surtout à l'époque de la saison pluvieuse; car si les pluies tombaient à tout autre moment, plusieurs mois s'écouleraient, pendant lesquels les sommets du Samen seraient dépourvus de neige. Il suffirait, par exemple, que le ciel fut sans nuage au moment où le soleil passe verticalement sur le Samen.

Ces observations intéressantes sur les neiges de l'Abyssinie, une foule d'autres sur la végétation, les cours des rivières, la constitution des montagnes, feront subir à la géographie physique et botanique de cette portion si peu connue de l'Afrique des rectifications importantes. Mais aussi que de peines, que de courses elles ont coûté aux deux courageux voyageurs! Un mois après leur départ du camp de miré, lorsqu'ils riverent aux portes de Gondar, la pauvre humanité se traînait en eux par souffrances. Ils virent perclus, haletants, épuisés de fatigue. Pendant la nuit, ils se couchèrent sur le roc. Nos deux compatriotes en furent dans Gondar sans savoir où ils devaient aller, car, dans ce pays, il n'y a pas dans la capitale de l'Abyssinie, des entre-faites, les Abyssinien leur demanda de chercher la maison de leurs frères.



Palais du Ras à Gondar.



Femme d'Abyssinie écrasant du grain.



Palais de l'empereur à Gondar.

— Quels frères? avons-nous donc des frères ici? répondent les deux voyageurs. — Sans doute, reprend l'Abyssin. Depuis quinze jours il est arrivé deux blancs, et si vous le souhaitez, je suis prêt à vous conduire dans leur demeure. Nos deux compatriotes acceptent la proposition, et les voilà marchant sur la trace de leur guide, à travers les tas de pierres et de fumier qui encombrèrent les rues de la capitale de l'Abyssinie.

Loué soit Dieu! la fortune, après les avoir longtemps éprouvés, leur réservait la meilleure de toutes les surprises. L'un des deux blancs était M. Arnault d'Abbadie, qui s'est fait depuis longtemps en Abyssinie une réputation de courage et de loyauté justement méritée; le second, ils le regardaient et ils ne pouvaient en croire leurs yeux, le second était M. Bell, leur compagnon de voyage, qui, dans sa longue pérégrination aux sources du Nil, avait été attaqué dans les défilés de Corata, frappé de trois coups de lance, et dont ils avaient annoncé la fin tragique à sa famille. Qu'on juge de la surprise de nos deux compatriotes! qu'on juge surtout de leur joie! Le jour faillit les surprendre éveillés et causant encore avec leur bon et vieil ami retrouvé comme par miracle. Ils prirent cependant un peu de repos, et puis ils sortirent ensemble pour parcourir Gondar.

« Gondar, disent les deux officiers d'état-major, est situé par 12° 36' 25" 5 de latitude nord, et 35° 11' à l'est du méridien de Paris. La ville se trouve posée sur le sommet aplani d'un des contreforts méridionaux de la chaîne de montagnes qui borne au sud la vaste plaine de Waggara. Dominé seulement au nord, partout ailleurs ce plateau est environné d'une vallée profonde et escarpée. Il est baigné par deux petits cours d'eau, l'Anguere à l'est, le Kaha à l'ouest, qui se réunissent à peu de distance de leurs sources et se jettent ensemble dans le lac Dembea.

» A part sa position, qui est magnifique, car elle commande au sud un espace immense, la ville n'offre rien de remarquable. C'est tout simplement une agglomération confuse de maisons mal construites, semées çà et là sans ordre et sans dessin, et séparées entre elles par des cours, des jardins, ou des espaces libres qui passeront au besoin pour des places publiques si on voulait en faire quelque chose de semblable. Du reste, toujours l'invariable maison abyssinienne avec son toit conique recouvert de chaume. Les voies par où circule la population sont moins des rues que des sentiers sinueux, mal tracés, embarrassés de pierres et de décombres.

Un seul quartier présente comme une ébauche de rues et de plan général: c'est celui de l'Etchéquié, qu'on nomme Etchéquié-Bet. Il faut dire aussi que l'Etchéquié-Bet est un quartier sain, et qu'à ce titre les habitants y jouissent d'une certaine sécurité. De là vient que, pour ménager l'espace, on y a bâti dans un ordre un peu plus régulier.

» A peu de distance de ce quartier, et presque au centre de la ville, s'élèvent majestueusement deux vastes édifices bâtis dans le seizième siècle par les Portugais. L'un est le palais du Ras, l'autre le palais de l'empereur. Ce dernier, plus remarquable par la construction et par l'étendue, a la forme d'un vaste carré flanqué de tours

et de hautes murailles crénelées qui lui donnent l'aspect d'un château-fort du moyen âge.

Ces palais dominent la ville entière. Dédaignant les maures qui les environnent, ils sont là comme le témoignage irrécusable de la supériorité européenne. Les Abyssins reconnaissent cette supériorité; ils regardent les deux palais comme une double merveille. Mais hélas! cette merveille, qui n'a que deux cents ans de date, tombe déjà en ruines. Ce qui reste suffit encore pour convaincre le voyageur, que les deux édifices ont servi de demeure à de puissants souverains. Ces souverains que sont-ils devenus? Le temps qui les a frappés dans leur royauté demeure ne les a pas épargnés dans leur race. Les palais s'écroulent, la dynastie en va, et la fortune de Gondar semble avoir été ébranlée du même coup que la fortune des empereurs.

MM. Ferret et Galinier resteront deux mois dans la capitale de l'Abyssinie, tant pour en fixer la position que pour y étudier la religion, les mœurs et le commerce du pays. Ces travaux terminés, ils prirent leurs bagages, puis ils allèrent explorer les provinces qui forment les états d'Itas-Al.

Nous ne suivrons pas les deux intrépides voyageurs à travers les montagnes du Bégémeur, dans les défilés de Corata, aux pays des *Zelanés*, sur les rives magnifiques et si peu connues du lac Bemba, le *Volc des ancêtres*. Une analyse rapide de cet itinéraire, sans en donner une idée exacte, l'intérêt de cette partie de leur voyage. Il faut lire, dans l'ouvrage des deux officiers d'état-major, les détails curieux et instructifs qu'ils donnent sur l'histoire et la religion des Abyssins, les montagnes où le Nil prend sa source, le pays des *Wollo-Gallas*, les défilés sanglants d'Oubié et de Itas-Al, la bataille de Devra-Tabor, la révolte et la fin tragique de Guébra-Iaphaï. Toutes ces pages sont bien écrites, présentées avec ordre et clarté, remplies d'un intérêt toujours croissant.

Nos deux compatriotes auraient voulu encore visiter le Choa et le Godjam, mais les troubles et la guerre les empêchèrent de réaliser ce dessein. A cette époque, le roi du Tigré ayant été battu et fait prisonnier à la bataille de Devra-Tabor, les provinces se révoltèrent, le pillage s'embusqua sur les routes, et des partis armés interceptèrent toutes les communications. En cet état de choses, il ne semblait possible ni de rien faire d'utile dans le pays, ni de rejoindre les côtes de la mer Rouge. Cependant MM. Ferret et Galinier tentèrent audacieusement de retourner à Messawah. Ils ne suivirent pas tous deux la même route, pour ne pas jouer sur un seul coup de dé le fruit de leur laborieuse entreprise. Celui des deux voyageurs qui prit la route du Lameimon et de Dinxh fut attaqué au passage du Taccazzé par les nègres Changallas, qui lui tuèrent deux hommes; plus tard il se vit encore arrêté sur le Tarenta et pillé à force ouverte. Par bonheur les voleurs, ne faisant aucun cas des papiers, les dispersèrent sur le chemin. On les retrouva tous après plusieurs jours de recherches, à l'exception de quelques itinéraires, d'un paquet de plantes et des observations de longitude faites à Gondar.

MM. Ferret et Galinier se trouvèrent réunis à Messawah trente-cinq jours après leur départ de Gondar. Le port de Messawah est malsain, de plus, il y règne une chaleur accablante. Craignant d'y être surpris par la maladie, les deux voyageurs se procurèrent une barque et partirent aussitôt pour Cosseïr. De là nous les voyons traverser le désert pour aller visiter les ruines de Thebes, descendre ensuite le Nil et s'embarquer à Alexandrie. Le 24 janvier 1844 ils arrivaient enfin à Marseille, et sentaient sous les pieds le sol même de la patrie.

Leur voyage a duré en tout trois ans et huit mois. Le séjour en Abyssinie entre dans ce total pour deux ans.

Cette contrée jusqu'à présent couverte d'un voile obscur n'a donc eu que l'honneur d'être découverte par deux hommes. MM. Ferret et Galinier l'ont explorée dans ses grands accidents comme dans ses moindres détails. Sur leurs traces les sciences se sont enrichies d'observations curieuses, de renseignements précieux, de plans, de cartes, d'inscriptions, d'une foule de documents importants. Aussi avons-nous la certitude que des travaux, qui l'Académie a jugés si neufs, si utiles, si intéressants, si laborieusement exécutés, seront accueillis avec faveur dans le monde savant, et que les deux hardis voyageurs trouveront dans ces nouveaux suffrages la récompense du courage, du zèle éclairé et de l'esprit d'entreprise dont ils ont donné maintes fois des preuves manifestes, pendant le cours de leur périlleuse mission.

La vie des eaux.

C'est assurément un des traits particuliers à notre époque que cette ardente émigration, cette fièvre de villégiature, qui, au retour de chaque printemps, pousse hors des villes les gens du monde, l'heureuse catégorie des hommes de loisir, et les disperse, soit aux champs, sous d'aristocratiques ombages, soit, et surtout de préférence, vers les séjours ombragés, semi-mondains des eaux thermales que la nature et si libéralement jaillir des sols de France et d'Allemagne. Aller aux eaux, c'est le complément, la continuation obligatoire des élégances de l'hiver; c'est le premier devoir social de tout homme qui tient à l'estime de soi, plus encore qu'à celle d'autrui; s'en dispenser, laisser passer toute une saison sans apparaître ni à Vichy, ni à Dieppe, ni à Bade, ni à Hombourg, ce serait non-seulement une faute de goût, un solécisme impardonnable, mais un crime de lèse-société punissable par toutes les lois du *High Fashion* et du *bon ton*. On nous pardonne ces mots anglais. Ils expriment d'une façon fort appropriée le genre de francisme anglo-saxon que la mode emprunte, pour exercer chez nous, à l'affaiblissement de la vie morale britannique.

La vie des eaux représentée dans un côté assez considérable de l'existence parisienne; car, il est bon de le noter, quo-

la scène se passe aux Pyrénées, sur les bords de l'Océan ou sur les rives du Rhin, c'est toujours Paris qui se meut, donne l'élan, dirige et gouverne, tout est pour lui ou d'après lui, et l'on n'oserait, j'imagine, ni s'amuser ni se guérir, s'il n'était là, couvrant de sa protection tant soit peu railleuse et superbe les magnificences provinciales ou exotiques qu'on étale de toutes parts pour l'attirer et lui offrir une copie assez alléable de lui-même. Il n'importe: Paris, dans ces occasions, se montre bon prince, il mite ces seigneurs de l'ancien régime qui, las de danser le menuet au salon, avec les marquises, trouvaient piquant de se mêler à un regardon sous la grange. Quant il s'est bien rassasié, trois mois durant, de bals, de raouts, de concerts, de lozes aux bouffes, il lui prend tout à coup une grande passion pour les choses simples, la vie rustique, les danses champêtres et la nature, la nature surtout, un grand mot dont le monde abuse beaucoup. Partout on se trompe; et il n'aime que lui-même; s'il se fait, c'est pour se chercher, comme ce personnage obstiné à la poursuite de son ombre. Aussi les théâtres ne sont-elles point son fait. C'est aux eaux, c'est dans les villages d'opéra comique, aux jardins anglais, théâtre, salons de bal, de jeu et de conversation, qu'il pousse l'ascétisme jusqu'à se faire ermite pour six semaines — avec force bouillottes d'eau.

Le Paris élégant, le Paris populaire, et jusqu'au Paris souterrain, celui de l'égoût et des repaires, ont été, dans ces derniers temps, fouillés, analysés, décrits avec un soin minutieux. Peut-être, en revanche, ne l'a-t-on pas assez étudié hors de chez lui. Il y a, dans les transformations qu'il subit là, à son insu, dans un milieu nouveau, au sein d'un amalgame cosmopolite, comme le sont nécessairement les résidences d'eaux thermales; et il y a, dis-je, toute une face, assez inédite jusqu'ici, de la vie actuelle et des mœurs les plus intimes de l'époque. Peut-être, en bien cherchant, y pourrait-on trouver matière à des études neuves, un cadre propre à recevoir d'assez piquants tableaux de genre. Tôt ou tard sans doute le sujet tentera quelque habile plume. Nous saurons alors l'influence que les grandes capitales, et Paris à leur tête, exercent souverainement, dans leurs migrations d'été, sur les humbles provinces où elles daignent élire un domicile temporaire; les modifications de leur d'été d'une nature et les impressions nouvelles qu'elles y reçoivent en échanje; le courant d'idées, de besoins et de tendances sympathiques qui s'établit respectivement du centre vers les extrémités et des extrémités au centre, préparant ainsi la fusion par la mise en jeu des contrastes, enlevant à l'un quelque peu de ses prétentions altières, aux autres de leurs préjugés et de leur ignorance native, pour leur faire gagner en culture, en lumières, en accroissement de richesses, ce qu'elles perdent en foi native et en originalité. Une telle étude, on ne saurait en disconvenir, n'est indigne ni de l'observateur ni du publiciste; elle se rattache au grand travail d'assimilation qui s'opère incessamment sous nos yeux. Nous indiquons le but sans espérer l'atteindre. Nous ne portons point jusqu'à nos visées. Toute notre ambition est de présenter au lecteur quelques esquisses fidèlement relevées sur les lieux mêmes, quelques crayons pris sur nature de la vie facile, attrayante et éphémère des eaux thermales, qui joue un si grand rôle parmi les joies mondaines de ce temps-ci.

Les sources minérales, qui abondent en France plus qu'en nul autre pays d'Europe, étaient certainement connues et appréciées des Romains; leurs monuments en font foi. Au moyen âge, elles furent à peu près délaissées; et c'est seulement vers le seizième et dix-septième siècles que leurs vertus, mises de nouveau en honneur, recommencèrent d'attirer un petit nombre de croyants. C'était une grande affaire alors qu'un voyage; on n'entreprenait pas même celui des eaux sans une vraie nécessité ni sans une injonction en forme de la faculté dévotée et confessant son impuissance. Il n'était guère que-tion alors de réjouissances ni de fêtes. Les gens du monde allaient aux eaux tout simplement pour se guérir; ils n'imaginaient pas, dans leur ingénuité, qu'un hôpital peut être une maison de plaisance ni une machine un plaisir. Veut-on savoir au juste comment les choses se passaient à Vichy au plus beau temps de Louis XIV, en 1676? Qu'on ouvre la correspondance de madame de Sévigné, ce miroir brillant et fidèle, ce répertoire inépuisable des petites choses du grand siècle, et l'on y trouvera ce passage instructif d'une lettre datée du Bourbonnais et écrite à madame de Grignan:

« Vichy, 29 mai.

« J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très chère. Ah! qu'elles sont mauvaises!... Un va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve; on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car, imaginez-vous qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre fort désagréable. Un tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on y rend ses eaux, on parle confidamment de la manière à dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un; c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'ombre avec Saint-Irem et Planci; le *chambré* et moi, nous lisons l'Arioste... Il est venu des demoiselles du pays, avec une fête, qui dansent la bourrée dans la perfection. C'est là où les *Béguinottes* poussent leurs acrobates; elles font des *déjeunades* où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi.»

On le voit, quelques promenautes, de confidentiels entretiens sur la manière de rendre ses eaux, une partie d'ombre et des *déjeunades* des docteurs du pays, laissent dans le plus grand siècle et le plus ardent au plaisir tous les frais d'une saison thermale. Allez à Vichy voir maintenant comment les choses se pratiquent et de quelle merveilleuse façon les eaux opèrent leur effet au son du orchestre de

Strauss. Mais aussi il n'y avait là qu'une réunion de trois malades. Madame de Sévigné se plainait pour sa part de douleurs aux mains et aux genoux qu'on riste les eaux minérales disaient comme par prodige. Madame de Brissac, c'est la spirituelle mère de madame de Grignan qui nous le révèle, était sujette à la colique. Il y a même sur cette colique tout un passage ravissant que nous omettons à regret. Fleuchier, dans sa jeunesse, vint aussi à Vichy, qu'il chanta même dans des vers burlesques d'enthousiasme ou ne se pressent guère le futur orateur sacré. Ce serait, pour le dire en passant, une recherche intéressante et curieuse que celle de tous les personnages illustres, qui, depuis deux siècles, sont venus demander aux eaux thermales les forces et la santé épouées par les fatigues de la vie et les émotions du monde. Nous trouverions Montaigne et sa gravelle à Bade, en 1570; plus tard Pierre-le-Grand à Spa à Carlsbad, s'efforçant de guérir les convulsions auxquelles il était en proie, ou, pour mieux dire, de se remettre des excès de femmes et de table dont il ne put jamais se détacher, en dépit de sa toute-puissante énergie, et qui finalement eurent l'effet déplorable d'ébranler sa vie glorieuse; madame de Châteauroux cherchant à Plombières un remède contre la maladie dont elle mourut l'année d'après dans tout l'éclat de sa faveur, etc. Je cite au hasard quelques noms, ne pouvant les mentionner tous, mais me réservant bien d'ailleurs ce chapitre en temps et lieu, et de montrer en quelque sorte, dans cette succession de malades célèbres, la généalogie nobiliaire des principaux séjours d'eaux thermales à mesure que y continuera le lecteur.

Au dix-huitième siècle, la vie simple et patriarcale des eaux avait déjà subi quelques altérations. J'ouvre un petit livre intitulé: *Les amusements des eaux de Spa, ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux, et agréable pour tous lecteurs*, Londres, 1782. Ce titre seul des *amusements* est un indice suffisant de la révolution qui dès lors s'opérait dans le régime des eaux thermales. Je feuillète le livre et j'y trouve l'emploi suivant, heure par heure, de la journée du buveur d'eau:

- 1° On se lève tous les matins au point du jour;
- 2° A quatre heures, chacun vient en deshabillé à la fontaine du Pothoir;
- 3° A cinq, au plus tard, ceux qui doivent aller aux autres fontaines montent dans leurs voitures pour s'y rendre;
- 4° A neuf, tous les baigneurs se retirent pour aller s'habiller;
- 5° A dix, les dévots vont à la messe;
- 6° A onze, les hommes descendent au café, s'il pleut, ou se promènent dans la rue, si le temps le permet;
- 7° A onze heures et demie, on se met à table partout;
- 8° A deux heures midi, on va en visite ou à l'assemblée chez les dames;
- 9° A quatre, on va à la comédie ou à la promenade, soit au Jardin des Capucins, soit à une prairie qui, pour cette raison, a pris le nom de *prairie de quatre heures*;
- 10° A six, on soupe dans toutes les auberges;
- 11° A sept, on fait une promenade à la *prairie de sept heures*;
- 12° A dix heures, on n'entend plus personne dans les rues, et les habitants se conformant à cet ordre, comme les *boletins* (nom familier sous lequel les naturels de la province désignent les buveurs d'eau minérale).

Un article supplémentaire de ce consciencieux règlement porte que la disposition législative promulguée au paragraphe douze est *inviolable*, et qu'on n'y peut faire aucune infraction, si ce n'est en faveur des seules sorbées de bals, lesquelles ne peuvent, dans aucun cas, se prolonger plus d'un quart d'heure.

Certes, nous vivons déjà bien loin des innocentes parties d'ombre et des *déjeunades* de Vichy. Spa possède une comédie, des bals, qui, il est vrai, finissent à l'heure où il commençait de nous jours, et des assemblées chez les dames. Il y a progrès, et l'on peut voir que le dix-huitième siècle passé par là, c'est-à-dire l'amour des jouissances et des frivolités mondaines. Quelle différence pourtant entre les *Spa* d' alors et les splendeurs contemporaines de Bade, de Vichy et d'Hombourg, du *Spa* actuel même, bien que déchu de son antique prééminence! Les eaux thermales ne sont plus de résidentes célibataires qui participent du couvert et de la maison de santé, mais bien, pour la plupart, des colonies de touristes avides de plaisir, d'émotions, de luxe, cherchant dans une vie nouvelle la guérison d'un mal unique, assésurable il est vrai, la vanité ou l'ennui. Les malades sont encore tolérés, mais c'est à l'état de minorité affaiblie et comme telle devant se résigner à subir les caprices, les exigences, les invasions de moins en moins mesurées, tout le gai tumulte des majorités bien portantes.

Un tel abus devrait sans doute provoquer une loi morale sur les incompatibilités, s'il n'était parfois très-difficile de distinguer les vrais malades de ceux de leurs voisins qui ne le sont qu'à demi ou qui ne le sont pas du tout. Sincère ou non, chaque baigneur adhésif en arrivant aux eaux d'opérations officielles à une portion quelconque, si ténue qu'elle soit, du domaine de la souffrance. Ambition d'un nouveau genre! dira-t-on. Et pourtant ce titre de mala que chacun réclame à l'envi n'est pas seulement un pas port. Il y a du vrai dans ces dires, même les plus invraisemblables. Il est tout une nature spéciale de maladies propres au siècle qui peut à la rigueur se conclure avec apparence de la santé et les allures d'une vie active. P. que toutes les autres peut-être elle contribue à peupler les résidences d'eaux thermales, et c'est à elle qu'il faut reporter le mérite d'avoir empêché l'excès auquel on les voit se tenir et de leur singulier succès; je veux parler de l'affections nerveuses, indéfinissables, protéas et désespérantes de la médecine, qui sont la plaie du notre époque. Certes, ne peut nier que la santé publique n'ait vu généralement s'élever, grâce aux progrès de l'hygiène, à découvert de Jenner et à quelques autres non moins dig-

de l'admiration des hommes. Les tables de mortalité font foi d'un accroissement notable dans la moyenne de la vie humaine. De tristes maux sont à peu près rayés de la surface du globe, il est vrai, mais ils ont fait place à des infirmités nouvelles. Un sang plus pur peut-être circule dans nos veines; des stigmates hideux n'ailigent plus nos yeux; un beaucoup plus grand nombre de nouveaux-nés survivent aux épreuves du premier âge; le bien-être matériel est à l'ordre du jour et tend à l'amélioration des races; les perfectionnements croissants de l'industrie substituent à l'effort des bras les puissances mêmes de la nature. Le jour viendra sans doute où le labourer même ne versera plus sa sueur dans les sillons que trace aujourd'hui sa charrue. C'est là, il faut le proclamer, un beau et glorieux mouvement. Mais, comme tout progrès porte son expiation, si le corps cesse de fonctionner à l'état de pure machine, si les muscles sont en repos, c'est aux dépens de l'encéphale. La tête, prodigieuse et sublime ouvrière, préside non-seulement à la direction de l'œuvre, mais aux détails de l'entreprise. C'est en elle que s'élabore la pensée et l'acte; faut-il donc s'étonner si elle plus souvent souffre l'immensité de la tâche, si l'appareil nerveux se lève et s'épuise, et si l'homme léchit précisément par ce qui fait sa puissance? Qu'on ajoute à ces causes de dépérissement les secrets orages de l'âme, les agitations d'une vie haletante, fiévreuse, difficile pour la plupart, en voilà bien plus qu'il ne faut pour justifier l'existence de ces défaillances subites, de ces perturbations profondes que jettent dans l'innervation le développement exagéré et l'irritation incessante du cerveau, qui, fragile atlas, supporte tout un nouveau monde d'idées et de passions brûlantes.

C'est là le mal du siècle. A ces affections mystérieuses qui dépouillent l'effort de sa diagnostic, la médecine ne sait qu'opposer des remèdes vagues et incertains comme le mal lui-même. Son dernier mot est d'envoyer le malade au bain, et elle ne saurait mieux faire, la nature n'ayant souvent besoin, après avoir longtemps refusé son secret, que d'un auxiliaire indirect, sinon pour ouvrir ses arcanes, du moins pour se reprendre à la vie, à la sève, à la santé du corps, à celle de l'esprit. Un peu de diversion et d'air pur, autant et plus peut-être que les propriétés chimiques d'eaux thermales dont l'action est aussi un mystère, opèrent souvent le miracle.

Dalà, ces incroyables réunions de malades qui marchent, dansent, montent à cheval, passent une portion de leurs nuits au bal et au trente-et-quarante, comme le pourraient faire les gens les plus valides, bien qu'atteints et parfois assez profondément dans l'œuvre vive, dans les sources de l'action et de la pensée. Par quel prodige recouvrent-ils pour un temps l'appétit perdu, les forces, l'animation nécessaire pour subvenir aux dépenses d'un tel régime, c'est encore là une question qui ne saurait être résolue, pas plus qu'aux-mêmes ne sauraient définir le mal dont ils souffrent. Le mal n'en est pas moins réel. Les *grands malades*, comme on dit dans le voisinage de Spa, ceux qu'une affection locale, nettement caractérisée, retient au lit ou sur leur siège, s'indignent du voisinage de ces turbulents valétudinaires qu'ils voudraient repousser du temple d'Esculape comme des intrus ou des faux-frères. Le sentiment trop exclusif de leurs souffrances personnelles rend les *grands malades* injustes. Quant aux autres, aux *demi-malades*, si l'on veut, qui forment la majorité dans les républiques thermales, il faut reconnaître qu'ils sont là dans leur élément, et c'est pour eux assurément que le remède fut éré. Un lever matinal, une vie régulière, incertaine seulement par le plaisir, les fréquentes et longues promenades, beaucoup d'exercice pour le corps et de repos pour la pensée, un air pur commun dans ces vastes hôtels où l'aristocratie, les provinciaux, étrangers de toutes nations, réunis autour de la même table, se fondent en une seule et immense famille, la société sans ses liens, les joies du monde sans le servage qui en est trop souvent le prix, agissent indépendamment de la propriété curative des eaux comme autant de calmants et de réparateurs sur l'organisme épuisé par trop d'exercice ou de secousses. L'hypocondriaque sent sa noire mélancolie se dissiper sous le charme de cette existence nouvelle; l'âme se rassérène, les amers souvenirs ne lui transmettent plus qu'un écho, une vibration affaiblie, les nerfs douloureusement ébranlés ou plongés dans une torpeur malade reprennent peu à peu leur jeu régulier, et le baigneur quitte les eaux non pas toujours guéri, mais du moins soulagé. Veut-on feindre par un seul fait de l'heureuse modification que l'influence et pour ainsi dire l'aspect seul des eaux manquent rarement d'opérer à l'instant même sur le malade? Nulle part, la sociabilité, la fraternité même ne sont plus largement mises en pratique que dans les séjours d'eaux thermales; telle attitude larouche, tel Alceste morose qui faisait profession de haine se semblables les recherche avec passion et devient presque un homme aimable; toutes les relations respirent la bienveillance, l'animisme desir de plaire; on se fait mille gracieusetés, mille concessions mutuelles; à un rapprochement fortuit succède bientôt l'association pour le plaisir; au bout de peu de jours on est amis intimes. Vienne la séparation, on est au désespoir; on échange force tendresses, on se promet de se revoir, et l'on a besoin mutuellement d'une telle assurance pour se consoler de perdre un compagnon si cher. Que le hasard vous mette plus tard en présence, que l'hiver d'après on se rencontre dans un salon ou au détour du boulevard... ô honte! c'est à peine si Oreste et Pylade peuvent, en bien cherchant, retrouver un nom sur leurs visages respectifs. C'en est fait, le charme est rompu, les préoccupations et les soucis du jour ont déraciné sans retour cette amitié de fraîche date. Si l'on était sincère aux eaux en s'embrassant, on n'est pas moins en se tournant à peu près le dos six mois après. Un salut écourté, quelques compliments vagues, voilà tout ce qu'on trouve à échanger en mémoire d'une intimité si étroite. On ne se connaît même plus!

False as water.... double remède. L'eau thermale est un curatif contre les maladies du corps et des illusions de l'esprit.

FÉLIX MORNAND.

Paris à table.

Paris consomme chaque mois six mille bœufs, quinze cents vaches, cinquante mille moutons, une quantité assortie de porcs et de veaux; plus, un formidable appoint de volailles et de poissons, gibier, œufs, légumes, fruits, etc. Si l'est vrai que, comme l'affirment les érudits, François I^{er} soit le Gargantua de Habelais, il faut que Paris en soit au moins le Grandgousier. Paris d'ailleurs les rivières, les prés, les bois, les basses-cours; la mer elle-même épuse sa population à se sustenter quotidiennement l'ichthyophage du colosse. Pareil à un immense insulaire, ce dernier pompe à lui les seules nourritures de ce fécond pays de France; la province vit de ses restes. Quant à la banlieue, — j'entends par là une zone familière de trente lieues au moins — elle est littéralement réduite à la diette: la feue crise des subsistances y sévit à l'état chronique. Allez en Normandie, le pays des bœufs gras, vous y trouverez des vaches épaisses, au Bretagne, du beurre rance. Le pré-salé est inconnu partout ailleurs qu'aux étalages des deux Cheveys et de Potel. Le Maine n'offre à ses habitants que des poules douairières et des coqs de combat. Quant au poisson, il va sans dire qu'il ne faut pas pousser l'indiscrétion jusqu'à en réclamer le long de la côte. Il est notoire que les gastronomes du Havre, de Dieppe et de Boulogne tirent tous leurs turbots et leurs saumons de Paris. On ne trouve même pas d'huîtres à Cancale; car je ne puis donner ce nom à d'énormes fibres lées nées dans un déluge d'eau saumâtre; et c'est à croire en vérité que les crustacés, les mollusques et toute la marée de quelque distinction se fabriquent chez Montorgueil.

La province se retranche, il est vrai, sur son vin, non fretalé, assure-t-elle. Elle nous invite à venir déguster le lait de ses champs, et son livre à des gorges chaudes interminables sur ses bons et candides Parisiens qui prennent dans leur café de la cervelle de chat délayé avec l'amidon. C'est encore là une illusion départementale. Le vin de province, à fort peu d'exception près, est, sous prétexte de naturel, parfaitement plat et insipide; il est, des vins, fort cher. A Paris, au contraire, malgré d'innombrables droits d'entrée, il existe plusieurs sociétés qui chaque livrent, sur le pied de 50 et 60 centimes la bouteille, un breuvage fort présentable. J'ignore comment elles s'y prennent. Je n'affirmerais pas que ce breuvage ou ce macon apparaisse précisément tel qu'il est sorti de la cave. Qu'importe! si, en augmentant sa saveur, la préparation dont il est l'objet ne le tare d'une propriété nuisible! La science œnologique et autre ne nous révèle-t-elle pas tous les jours des procédés nouveaux pour agir au travail de la simple nature? — Quant au lait, la Suisse elle-même n'en saurait fournir de plus pur que les crèmes et les grands cafés de Paris. Il faut renoncer à l'espoir de s'en procurer de semblable à cinquante lieues à la ronde. Je me trouvais dernièrement dans une province reculée où l'importation subite du lactoseopie avait failli causer une émeute et tarir brusquement le commerce du lait, tellement la fraude y était inconcave avant l'adoption de cet utile et ingénieux appareil.

Paris, du reste, est certainement la ville la plus sobre de France. La province, oisive, s'engourdit dans une glotonnerie subalterne; elle mange beaucoup et mal. Les instincts raffinés et spiritualistes de cette grande ville la portent au système inverse. Elle vit par la tête et manque d'estomac. La rareté même qu'elle préleve sur tous les vices du pays s'explique assez par le million et cinquante mille habitants qu'elle est tenue de nourrir et nourrir chaque jour. Puis elle réexpédie en apprêts délicats une partie de ce qu'elle reçoit. Enfin il ne faut pas perdre de vue qu'elle tient sans cesse table ouverte à l'usage de la province et de l'Europe, qui ont toujours le droit de venir prendre leur part de splendide banquet dont elles font les frais. Paris fournit la table et l'assaisonnement; il n'est, à proprement parler, que le laboratoire et le centre d'un gigantesque pique-nique.

Le déjeuner parisien n'existe que pour mémoire; il est léger, fêlé, et ne vaut certes pas le moindre des cinq ou six repas de l'Alsacien ou du Flamand. C'est à dîner seulement que Paris, suspendant sa suractivité fébrile, se met sérieusement à table. C'est donc là qu'il faut le juger.

Cela est triste à dire; mais, bien que Paris soit l'Apicée des temps modernes et le sommet des nations, la vraie cuisine y est chose rare. Je passe sous silence les banquets officiels, sortes d'entreprises à forfait, d'adjudications au rabais, comme les fournitures de bois et de papier des ministères. La cuisine n'a que ça faire. Certaines ambassades, certains hauts financiers possèdent des cuisiniers artistes. Quelques bonnes maisons bourgeoises reçoient aussi des cordons bleus auxquels ont appliqué Carême. Mais ces exceptions sont de la vin privée: notre examen doit se borner à ce qui touche le public.

Paris, sans cesse sillonné par d'innombrables visiteurs, renfermant d'ailleurs dans son sein une population autochtone, nomade et légèrement bohème, est et devait être la patrie, le sol classique des restaurants. Un y en trouve dans chaque rue, et dans certaines rues, à chaque porte. On a dit et y a longtemps que tous les jeûnes trente mille personnes s'y lèvent sans savoir comment elles dînent. Cela peut être vrai; mais cent mille autres au moins partagent, quant au lieu, sinon au procédé, cette incertitude matinale. Néanmoins presque tout le monde finit par dîner à peu près; ce qui, selon l'expression de la lorette de Gavarni, « donne une crâne idée de l'homme. »

A tout supérieur tout honneur. Le *Rocheur de Cancale* dépasse ses émules de toute la hauteur du célèbre brisant dont il a pris le nom: ou plutôt il n'a pas d'émules. Il est impossible à un roi de dîner plus délicatement, d'une façon plus

somptueuse et plus hygiénique à la fois que naguère encore pouvait faire le premier Parisien venu au coin de la rue Montorgueil, pour la somme relativement modique de vingt ou trente francs par tête. On cite, il est vrai, tels repas servis par Borel au prix énorme de cent cinquante francs par convive; mais ces fastosités étaient sans influence sur le mérite du menu: elles pouvaient le grossir, non l'améliorer. Borel est le premier cuisinier de France: Dieu veuille qu'il n'en soit pas le dernier. Sa conscience et ses veilles artistiques l'ont conduit à fermer son établissement, où quelques rares et fidèles dilettanti ne suffisaient plus à entretenir le feu sacré. Sous prétexte que le *Rocheur* habitait pas le boulevard, les élégants n'y allaient plus, ce qui peut donner la mesure de leur intelligence gastronomique. Ce plémiun du monde culinaire a essayé de renaître des cendres mal éteintes de son fourneau abandonné. Il a émigré; il s'est donné un plumage neuf, et a voulu sacrifier au goût du luxe. Je n'ai point été à même de juger de cette métamorphose. J'aurais préféré qu'il ne se plongât pas dans le torrent industriel, et qu'il restât dévoué, mal ou leur injustice, au culte des vrais dieux de l'art, qui ont si mal veillé sur lui.

Au-dessous du *Rocheur de Cancale*, mais à une distance énorme, apparaissent à peu près sur le même plan des établissements, dissemblables entre eux par quelques nuances qu'il serait long et superflu d'analyser, et se traînent dans l'arrière commune et arriérée d'une tradition suspecte. Il est plus facile d'y dépenser quarante francs à son repas que d'y faire un dîner correct. Leurs cartes sont stéréotypées les unes d'après les autres et n'offrent à l'œil que des mets connus depuis trente ans. Brillat-Savarin disait que l'invention d'un nouveau plat valait mieux pour l'humanité que la découverte d'une étoile. L'astronomie dépiste encore des planètes; mais la cuisine de restaurant n'a pas fait un pas en avant depuis l'invasion des Cosaques. Au reste, les traiteurs que j'ai plus haut nommés auraient tort de se mettre en frais d'invention, puisqu'une médiocrité estimable les mène promptement à la fortune, et les sert mieux que le génie. Les connaisseurs sont rares en cuisine comme en tout. Ils ne peuvent suffire à défrayer entre eux un seul établissement d'élite. Que feraient-ils d'une douzaine?

La troisième couche culinaire se compose des restaurants à la carte de moyen prix; la carte y est identiquement la même sur celle des établissements luxueux du Palais-Royal et des boulevards; les mets sont à peu près les mêmes, seules, au lieu de plats sont moins élevés et le service moins élégant. On y passe peu entiché de lionnerie, mais désireux de bien vivre, des entrepreneurs de bâtiments, marchands de vins, marchands de bois, courtiers de commerce, et autres que leur vie perpétuellement active oblige à dîner au dehors, préfèrent avec raison ces restaurants modestes à ceux de premier ordre, où, pour un tiers de plus, ils n'obtiennent que la satisfaction assez mince et surtout peu gastronomique d'un plus grand luxe d'éclairage, de porcelaines et de dorures. En général, cette classe de gens, assez riche pour être économe, a les petites mille garnies que les habitués des *cabarets* étincelants. Ceux-ci n'en sont pas moins remplis en toute saison d'une foule dorée, bien que profane, mais ils comptent peu de clientèle: tout y est de passage, depuis le gibier à plumes jusqu'aux diners.

Prédicé Soulié, de regrettable mémoire, avait, dans un travail analogue à celui-ci, divisé les dîneurs en deux catégories: ceux qui se régiment et ceux qui dînent. Il appliquait cette division aux restaurants, qu'il distinguait pareillement en deux classes correspondant aux deux espèces de convives. Le mérite de la cuisine n'y était point, mais bien l'usage et le parti pris populaire. C'est ainsi qu'à côté du *Rocheur de Cancale* il classait le Père Lathuile dans les restaurants où l'on se régale. Cette nomenclature ne manque pas de justesse. Seulement, on trouve partout des gens riches et omnivores, et même de bon cœur, à côté d'habitués qui, moins ambitieux, mais plus expérimentés, se contentent de choisir leurs morceaux en conscience, et se préoccupent simplement de dîner le moins mal possible. Or, il arrive le plus souvent que les moins réglés sont ceux qui se régiment. C'est pour ces *welches* de la cuisine, ces gobe-mouches confiants, que le restaurateur main réserve les filets de mouton en chevreuil, la marée d'oïse, les truffes conservées à l'huile, le champagne-bourgeois et les perdreaux de l'an dernier.

Dans tous les cas, je viens d'énumérer, ou à peu près, les établissements où l'on dîne. Il faut voir maintenant ceux où l'on mange, et plus bas ceux où on se repait.

Les vastes entreprises de nourriture publique connues de toute l'Europe sous le nom de restaurant à quarante sous, tiennent le haut bout de cette échelle inférieure. Ils offrent à leurs habitués trois plats à choisir sur trois cents dans une carte abondamment semblable à celle de Vefour, un potage, un dessert, une demi-bouteille de vin. C'est à coup sûr une des merveilles de la civilisation parisienne que pour deux francs on puisse avoir gibier, volaille et poisson. Mais ce n'est rien: au-dessous de ces établissements, il en existe d'autres qui, pour trente-deux sous, vingt-cinq sous, vingt-deux sous, offrent également. Il y a même des restaurants à dix-sept sous qui fournissent au moins deux plats, entre un potage et un dessert flanqués d'un carafon de vin. Encore n'y pouvez-vous fuir cette même carte ridicule qui vous poursuit, invariable, du café de Paris à la rue Coquillière ou à la rue de Valenciennes, sièges habituels de ces infimes entreprises, aussi vaniteuses que pauvres. C'est pousser trop loin le programme et le culte des apparences. Sur les trois cents mets annoncés, il en est forcément deux cent cinquante exclus à tout jamais de l'ordinaire. Mais le restaurateur — dois-je lui donner ce nom? — attend la demande de bonne ferme. Il a deux réponses toutes prêtes. S'il est de pied ferme, le turbot réclamé, voire le faisan, ne lui sont point encore arrivés de la halle. S'il est tard, le dernier

morceau vient d'en être servi : on revanche, il peut offrir du bœuf aux choux et des pieds de mouton à telle sauce qu'il plaira choisir au dîneur. Que ne s'applique-t-il à servir en connerie deux ou trois de ces comestibles modestes, mais proportionnés à la bourse de ses clients et ayant leur prix après tout, au lieu de s'égarer en promesses fallacieuses dont le moindre défaut est de ne tromper personne. A table plus qu'ailleurs, le puff est une harpie qui gâte tout.

Les restaurants à prix fixe sont surtout fréquentés par les provinciaux, qu'ils révoltent et fascinent pour une quinzaine et renverraient dans leurs foyers avec une gastrite si la quinzaine devait durer seulement trois mois. Les officines à deux francs du Palais-Royal s'enorgueillissent de compter dans leur clientèle maint représentant économe et père de famille, maint fonctionnaire que la monnicence du budget réduit, dans une position hiérarchiquement élevée, à vivre de cette façon mesquine et assez peu salubre. On apprend au reste à se servir des restaurants à prix fixe et à y subsister tant bien que mal, sans grand inconvénient pour l'estomac ; mais il faut pour cela une longue pratique ; il faut surtout laisser de côté toute prétention au régal.

Un fait qui frappe les regards et étonne au premier abord, c'est la décence et fort souvent l'extrême élégance de la mise des convives qui alimentent ou qu'alimentent — je ne sais lequel est le vrai — les restaurants les plus modiques. Cela est caractéristique et jette un jour sur le mystère bigarré de l'existence parisienne.

Les vrais Parisiens fuient au reste, tant qu'ils peuvent, ces réfectoires décevants où l'ambition



Pour vingt sous.

de la forme et de l'annonce déguise mal la triste indigence du fond. Ils préfèrent avec raison certains établissements peu connus de la foule ou ils peuvent obtenir quelques mets des plus simples, mais de fort bonne qualité. Ils hantent de préférence les tavernes anglaises, dont quelques-unes renommées pour l'excellence de leurs viandes, passent au besoin la barrière et ne dédaignent pas, s'il le faut, de graver certains entre-sois de marchands de vins ou l'on est tout surpris souvent de trouver fort bonne société de gens de lettres et d'artistes.

Les étudiants ont leurs restaurants spéciaux où les prix sont invariables : trente centimes les plats gras et quinze les plats maigres ; pain à discrétion, vin à peu près inconnu. De la sorte, ils peuvent dîner pour soixante-cinq centimes en minimum et transformer le surplus de leur nourriture en une demi-tasse suivie d'un domino interminable au café Molière ou au café Procope. C'est là un régime à faire trembler toutes les mères de famille et qui ne contribue pas peu à ces maladies d'épuisement et à ces fièvres typhoïdes endémiques au quartier latin ; mais bien habile sera celui qui le réformera, c'est-à-dire donnera aux étudiants — de l'argent d'abord — puis de l'ordre, et le mépris des jouissances dont la dernière qui certainement pour eux dans la gastronomie, — à l'honneur du jeune âge.

La nourriture du peuple est meilleure à tout prendre. Les ouvriers, que ne tentent point les creuses séductions du costume et du luxe, trouvent chez le marchand de vins des aliments grossiers, mais substantiels et propres à la réparation des forces. Ils vivent mieux et plus sagement, selon nous, que les étudiants et les habitués de restau-



Un restaurant d'étudiant.



Un restaurant du grand monde.

rants à prix fixe. Mais aussi ils n'ont pas à leur disposition la carte des Frères Provençaux pour leur offrir une kyrielle de mets absents ou frelatés.

Continuons de descendre l'échelle culinaire. Nous arrivons aux tapis-francs de la rue de la Bibliothèque, renommés pour le foin de veau et la gibelotte chers aux voleurs, aux arlequins de la Cité, aux ragouls du quartier du Temple à deux ou trois sous la portion, aux cuisines et aux fritures en plein-vent, que je préfère de beaucoup, toutes primitives qu'elles sont, à ces abominables mélanges de débris gastronomiques et de comestibles qui n'ont plus de nom dans aucune langue, et enfin à l'Azar de la fourchette, Vefaur du vagabond et du chiffonnier, qui mérite une mention spéciale.

L'Azar de la fourchette est un établissement situé dans le quartier des halles, où, pour toute table, on trouve une vaste chaudière remplie jusqu'aux bords d'un liquide grasseux, sans cesse en ébullition, qui cache dans ses profondeurs une foule d'objets innombrés, une multitude de substances animales et végétales. L'habitude de ces lieux dépose cinq centimes, moyennant quoi il est armé d'une longue fourchette en fer, et à le droit de plonger, à l'Azar, ce trident dans l'océan d'eau de vaisselle ou sur mire son œil enchaîné. Il en retire soit un pied de veau, soit un cou d'ore, une tête de mouton, une patte de dinde, du gras-double, un estomac ou un fragment quelconque de gallinacé, parfois une carcasse entière ; quelquefois aussi moins que rien, un os sans moelle, un cœur



Pour un sou

de poule, une tête de canard implumée, une côte de chou, une simple carotte, une pomme de terre qui fut frite. Si l'azar l'a bien servi, il jouit du fruit de sa capture, sinon, il peut recommencer autant de fois que la fortune aveugle lui tiendra rigueur, moyennant chaque fois le dépôt préalable de cinq centimes. C'est là la chance ; c'est là l'azar ; tous les hommes sont nés joueurs. On peut dîner pour cinq centimes, mais aussi il se peut, par un jour de malheur, qu'on multiplie les coups de trident sans extraire finalement du gouffre autre chose que ce soulier, épouvantail de l'Auvergnat, à cause de la place incongrue qu'il occupe dans la marmite. Le pain est en dehors, et chaque gastronome l'apporte à dîner sous son bras.

Paris dîneur, comme on le voit, justifie le mot que Voltaire lui applique dans son ensemble : « Centro de luxe et de misère. » On y dîne le mieux, le plus chèrement et le plus pauvrement du monde.

Ce qui manque à Paris, ce sont des restaurants où à toute heure les honnêtes gens soient assurés de trouver un dîner convenable sans avoir à le commander. Le supplice de la carte est un des plus cruels qu'on ait infligés à l'appétit depuis l'histoire de Tantale. Il existe en province de ces établissements ; ils y prospèrent, et Paris est fort en arrière, sous ce rapport, de Marseille, de Lyon, de Bordeaux. Nous promettons une fortune à quiconque s'aviserait d'importer parmi nous cette bien simple innovation.

Visite aux Ateliers.

(5^e article.)

A l'extrémité de la rue des Écuries d'Artois, aujourd'hui rue de la Réforme, nom qui, égaré dans cette petite rue, semble une petite malice à l'adresse de la réforme des écuries et des équipages de la royauté, la ligne des maisons est interrompue au sud par un mur que son propriétaire abandonne à toutes les fantaisies des afficheurs et que surmontent les dômes verdoyants d'arbres touffus. Si nous frappons à une porte étroite pratiquée dans ce mur, elle semble mystérieusement s'ouvrir, car, introduit sous les épais ombrages, on n'aperçoit point de portier ni à droite, ni à gauche, et sans les aboiements menaçants d'un chien peu éloigné, on serait disposé à s'abandonner à cette impression de mystère en présence d'une retraite d'apparence si paisible, qui donne l'idée de celle d'un philosophe, ami de la solitude ou de quelque homme d'État désillusionné et morose, ne voulant plus avoir de communication avec le monde. Si par hasard personne n'est là en ce moment pour nous recevoir, et que, nous dirigeant vers le bâtiment en face, nous entrions dans la première pièce ouverte au rez-de-chaussée, notre impression ira croissant encore et se compliquera de

la singularité archaïque de l'aménagement. Le lit, les bahuts, les sièges sont en bois de chêne sculpté, dont les ornements sont empruntés pour leur caractère à la décoration architectonique, et appartiennent par leur style ogival flamboyant à la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle. Des portraits exécutés dans la fine manière qui caractérise Holbein viennent de leur côté confirmer cette date. On peut d'ailleurs la lire précise sur un almanach du temps accroché à la muraille. Quelques buires, quelques hanaps sont rangés sur le bahut aux gothiques serrures. Un gros livre imagé, une Bible sans doute, est là ouvert sur une table; près de là quelques heures manuscrites, quelques vieux livres sous leur blonde reliure du parchemin vierge attestent les graves méditations du maître de cette retraite, où rien ne rappelle les molles délicatesses de notre temps. Les sièges sont en chêne; tout au plus un petit cousin ou deux en drap rouge, comme Lucas de Leyde en met dans la chambrette de la Vierge, quand il représente la salutation angélique, sont là en réserve pour un vieillard infirme ou une jeune femme délicate. La partie de jardin

qui est sous la fenêtre semble témoigner elle-même que les pensées des habitants sont tournées plutôt vers le ciel que vers la terre. Les plantes que les hommes dans leur infirme langage appellent des mauvaises herbes, profitent du bénéfice de la tolérance pour y croître, y verdir et s'y étaler à l'aise; rare oasis dans la turbulente cité réservée à l'épanouissement de la végétation du Bon Dieu pour reposer la vue de cette autre végétation que l'homme taille, écourte, émande, et à qui il impose toutes sortes de difformités. Tout un parfum de recueillement ascétique s'exhale de l'aspect de cette chambrette; on s'y rappelle involontairement ces paroles de l'Imitation de Jésus-Christ : *In caelestibus debet esse habitatio tua, et sicut in transitu cuncta terrena sunt aspicienda*. Mais secons nous notre rêverie extatique, et puisque personne ne vient à nous, allons au-devant du propriétaire de cette solitude, peut-être quelque pieux évêque de vieux jours, attardé dans cet asile parce que la mort aurait oublié de lui donner congé. Ressortant par où nous étions entré et allant à droite vers un corps de logis formant angle avec le premier, nous apercevons sous une sorte de



Atelier de M. Eugène Giraud.

vestibule une porte à pleines ferrures ouvragées semblait être la porte d'une chapelle. C'est là sans doute que nous allons trouver notre solitaire en prière ou recueilli dans quelque méditation religieuse. Ouvrons avec précaution du peur de le troubler. Mais quel est cette grande salle remplie de toutes parts et jusqu'au plafond d'une foule d'objets divers et confus où l'œil se perd? Dieu le sait, mais ce n'est certainement pas une chapelle consacrée à son culte. C'est plutôt le séjour de quelque sorcier. Voici là-haut un aigle aux ailes immenses éployées. Pres de la porte d'entrée un beau chien lévrier trop immobile pour être un chien vivant, trop naturel et trop vrai pour être un chien empaillé; voici des squelettes, des ossements, des mâchoires, des instruments de musique inusités, des poignards, des mousquets, des armes bizarres, des harnais, des étriers, des selles de toute espèce; voilà surtout des pipes de toutes formes et de toutes longueurs. On fume ici comme dans un estaminet. Le fantastique commence à s'évanouir. Il paraît décidément que nous sommes en plein dix-neuvième siècle; siècle des fumeurs non moins que des journalistes et des émetteurs. Probablement il n'y a ici ni anachorète, ni sorcier, ni aucune de ces bizarres excentricités dont les romanciers aiment

tant la mise en scène, et qui s'offrent si rarement à la curiosité dans l'uniformité de notre monde moderne, valétudinaire jusqu'à la robe de chambre ouatée et aux pantoufles fourrés pour le coin du feu, jusqu'aux claques et au caoutchouc pour les jours de pluie. Mais du fond obscur de cette longue salle et se dégageant des nuages fumeux du tabac, s'avance vers nous un cavalier que notre amour du merveilleux voudrait au premier moment transformer en homme de guerre ayant sur son bras gauche un petit boucher et tenant de la main droite un javelet ou une longue épée, mais dans lequel la réalité nous force à reconnaître un peintre armé de sa palette et de son appui-main. C'est M. Eugène Giraud.

La retraite où nous nous sommes introduit n'est donc ni un oratoire ni un repaire de sorcellerie, c'est un atelier, c'est la demeure d'un artiste et c'est sa fantaisie, son goût d'antiquaire qui a créé à force de patience et d'industrie cette représentation si exacte d'une chambre et d'un ameublement du seizième siècle qui nous illusionnait tout à l'heure. M. Eugène Giraud est le fils de ses œuvres. Il n'a pas trouvé des l'abord sa voie. Il fut souvent bien des tâtonnements et des luttes aux artistes avant de se faire de

leur talent un héritage. Il s'adonna d'abord à la gravure au burin; il y obtint un premier prix et grava plusieurs ouvrages d'une manière remarquable, entre autres le joli petit tableau de Solari qui est à notre musée et représente la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*. Mais le goût du public n'était pas pour le moment à la gravure; il était à la lithographie, au crayon, à la mine de plomb, à l'aquarelle... Adieu donc les travaux sévères, puisque le tyran ne les apprécie plus. Adieu les espérances fondées sur de longues et patientes études et sur des succès couronnés. M. Eugène Giraud jeta au loin ses burins, et peut-être ne fut-il pas aussi attristé de la circonstance qu'on pourrait le croire. Le travail si long, si froid, si mécanique de la gravure au burin n'allait guère à son tempérament artistique. Lui aussi il avait un faible pour la fantaisie, comme le public. Le voilà donc derechef en campagne, ayant troqué ses cuivres et ses bouts de burin pour des toiles et des pinceaux. Nouveaux essais, nouveaux tâtonnements. L'attention publique ne tarda pas à répondre à ses efforts. Quelques scènes heureusement trouvées et exécutées eurent du succès et de la vogue. Nous citerons entre autres la *Permission de dix heures*. Ce tableau fut partout reproduit; on le mit en vaudeville, en porce-

laine, en creolat. Il subit les honneurs et les outrages de la popularité, comme cela ne manque jamais d'arriver à tout ce qui réussit, à tout homme, à toute idée qui se fait jour. Les Crêpes, le Collin-Maillard, et plusieurs autres scènes analogues continuent d'être bonne fortune populaire.

A côté de ces tributs à la fantaisie du jour, l'artiste exerce son talent dans diverses directions. Un voyage en Espagne et au Maroc, en compagnie d'Alexandre Dumas, lui ouvrit de nouveaux horizons. Plusieurs peintres s'étaient déjà comparés des sujets africains, et les traita à son tour de manière à prouver qu'il était digne de lutter avec eux. Pour l'Espagne il a moins de concurrents. Il excelle à rendre l'insouciant dandinement de moletiers aux montures suspendues au bord des précipices, ou bien les danses voluptueuses des jeunes filles de Séville ou des Bohémiens de Grèce. Une mémoire facile lui vient en aide pour tous les détails pittoresques de ces scènes auxquelles il communique un caractère original. Grâce aussi à cette faculté il possède à un haut degré la tradition des costumes de théâtre, et les artistes dramatiques peuvent au besoin trouver dans ses conseils de bonnes directions. M. Eugène Giraud n'est pas seulement un peintre de genre habile, il est encore très-habile portraitiste. Il traite particulièrement le pastel d'une manière supérieure, avec une largeur d'exécution et une solidité de couleur qui le rapprochent comme rendu de la peinture à l'huile. Il n'a pas craint d'aborder au pastel de très-grandes dimensions et a triomphé de la difficulté, comme dans son portrait de la princesse Mathilde, que l'on pourra peut-être voir à l'exposition de cette année — à supposer qu'il y ait une exposition; chose dont on semble prendre très-peu de souci. — Un frère de M. Eugène Giraud, M. Charles Giraud, s'est adonné à peindre les intérieurs. Il signait un jour un de ses tableaux : *Ch. G., fils et élève de son frère*. Cela honore leur amitié. Nos présentations ont nous abusés donc pas. A l'aspect de cette paisible retraite nous avions bien pensé que quelque bon sentiment devait s'y abriter. Nous nous étions seulement trompé au sujet de l'emplacem. Nous l'avions rêvé au fond d'un oratoire, nous devions le rencontrer au milieu d'un atelier.

A. J. D.

Revue agricole.

LAINES-SEYSEUSE FRANÇAISE.

M. Yvart, l'inspecteur général des écoles vétérinaires et des bergeries nationales, vient de lire tout récemment, à la société centrale d'agriculture, un mémoire d'un grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent de la production de la laine.

Un rapport sur l'industrie des laines, publié dans les procès-verbaux du jury de l'exposition des produits de l'industrie française par M. Legentil, porte à 300 millions la valeur annuelle de tous les tissus composés, en totalité ou en partie, de laine; et il évalue à 180 millions la part que prennent, dans cette grande industrie, les cotons non foulés fabriqués surtout à Paris, Mulhouse, Reims, Amiens, Roubaix, etc. Personne n'ignore que ces étoffes exigent des laines longues, qui conviennent, par leur longueur et leur résistance, au travail du peigne, qui se chargera de les rendre parfaitement droites, tandis que les laines fines, ou comme on dit les laines courtes, conviennent au travail par la carde, et à l'opération du foulage et feutrage. Or, depuis plusieurs années, le manufacturier demande avec instance à nos cultivateurs qu'ils lui fournissent une laine longue, qui à la qualité de résistance joigne celle d'une grande finesse. La solution du problème ne se fera probablement pas attendre encore bien longtemps.

Vous souvient-il (et nous nous adressons plus particulièrement à nos femmes élégantes), vous souvient-il de ces beaux châles qui, à la dernière exposition, attirèrent tous les regards, et qui sortaient de nos fabriques nationales? Un de nos fabricants habiles, M. Fortier, de Paris, en avait exposé trois tout à fait semblables par leur tissage et leurs dessins; ils ne différaient que par la matière première, qui chez l'un était le pur duvet de cachemire, chez le second la laine seoyeuse de Mauchamp, et chez le troisième de la très-belle laine mérinos de la Saxe-Electorale. Chaque main qui les a touchés et a pu apprécier leur qualité a classé le châle cachemire le premier, le châle Mauchamp le second, et le châle mérinos allemand le troisième. Les rapporteurs de la commission des tissus, MM. Denoix et Legentil, s'exprimaient ainsi : « Ces trois châles d'une grande finesse, également bien exécutés, nous ont offert une comparaison fort importante. Son résultat a été que, pour la souplesse et la douceur, la laine dite de Mauchamp l'emportait sur celle de Saxe, et se rapprochait beaucoup du cachemire pur. Le jugement est intéressant par l'avenir de cette nouvelle laine. »

La ferme de Mauchamp, près Berry-au-Bac, département de l'Aisne, est cultivée par M. Graux. Composée de terres peu fertiles, elle nourrit depuis fort longtemps un troupeau mérinos de moyenne taille, lorsqu'en 1828, raconte-t-on, M. Yvart, un brebis donna un agneau mâle qui se distinguait de tous les autres par son langage et ses cornes. Son langage drot, lisse et seoyeux, était peu sonore, comme le manche, composé de brins mêlés en longueur, se terminant en pointe. L'aspect seul des cornes, presque lisses à leur surface, indiquait que la laine devait être droite ou peu ondulée; car les poils et les cornes, ajoute le sagace observateur, ont par leur mode de sécrétion tant de rapports entre eux, que la laine ne peut être modifiée sans que les cornes ne présentent des modifications analogues.

Frappé de l'étrangeté de sa toison, prévoyant le parti qu'on en pourrait tirer, M. Graux employa ce bélier en 1829, avec l'intention de prendre à l'avenir, pour étalons, les produits qui auraient le même langage. La monte de 1830 ne donna qu'un agneau et une agnelle à laine seoyeuse;

celle de 1831 ne produisit que quatre agneaux et une agnelle pourvus de ces caractères. Enfin, ce ne fut qu'en 1833 que les béliers à laine seoyeuse furent assez nombreux pour faire seuls le service du troupeau.

Ces béliers furent montrés, pour la première fois, aux agriculteurs, en 1835, à l'occasion d'une réunion publique du comice agricole de Rozoy-Soize-et-Marne; « Je pus alors, dit le savant vétérinaire, les étudier; je constatai que leur conformation était très-mauvaise pour la boucherie. Ils avaient la tête d'une manière grosse, le cou long, la poitrine étroite, les flancs longs, les genoux très-rapprochés, les jarrets fort courbés. En se occupant à suivre cette création due au hasard, M. Graux devait tendre non-seulement à conserver à sa nouvelle race une laine seoyeuse, mais aussi à corriger les vices de conformation que je viens de signaler. »

Il n'a pas été facile d'arriver à ce double résultat. En effet, depuis que les béliers du nouveau type sont accouplés, à Mauchamp, avec des brebis mérinos, vous quels en ont été les produits. Chaque année les agneaux se divisent en deux classes. Les uns conservent les caractères de l'ancienne race et portent une laine terne, un peu longue seulement et plus douce que la laine mérinos; les autres, au contraire, ressemblent aux béliers de la nouvelle race; ils en ont tout à fait le langage, mais fort souvent aussi la conformation défectueuse; d'où il suit qu'il a fallu profiter de quelques rares exceptions pour améliorer les formes du nouveau troupeau qu'on cherchait à créer.

Les béliers accidentellement bien constitués ont été d'autant plus difficiles à trouver, que les agneaux à laine seoyeuse ont d'abord été peu nombreux, comparativement à ceux qui conservaient une laine mérinos. Peu à peu, il est vrai, les premiers sont devenus moins rares; mais la progression a été si lente que l'année de 1847-1848, qui a donné 433 agneaux, en a près-né encore 22 dont la laine avait l'apparence mérinos. On peut juger combien la formation de la nouvelle race a été longue et difficile.

Il faut cependant mentionner un fait important, c'est que de l'accouplement de béliers et de brebis à laine seoyeuse bien caractérisée, sont toujours provenus, dès 1829, des agneaux également à laine seoyeuse; en sorte que dès le commencement de sa formation la race a été constante.

Malgré les difficultés de l'opération qui se poursuit à Mauchamp, les animaux ont éprouvé dans leurs formes d'heureuses modifications; ils ont les flancs plus courts, les reins plus larges et le cou moins allongé. La poitrine est devenue plus ample, surtout vers le sternum; si parfois elle conserve de l'étréoussé, c'est du côté du garrot. Enfin la tête est devenue beaucoup moins grosse, mais sans que cela provienne du rétrécissement de la boîte crânienne. Ce moindre volume dépend de la disposition des cornes. S'appuyées sur des axes osseux, ces parties augmentent inutilement le volume de la tête de l'animal adulte, et de plus elles occasionnent dans les laines à terme une si grande épaisseur des os du crâne, que la parturition en devient parfois laborieuse. Il était avantageux de supprimer des parties inutiles et dangereuses; la persévérance avec laquelle ont été reformés les béliers pourvus de cornes a fait disparaître ces organes.

Il y a longtemps que les fabricants d'animaux en Angleterre s'appliquent à réduire de volume et même à faire disparaître complètement les cornes chez la race ovine et chez la race bovine; ils se sont attachés, avec une égale persévérance, à supprimer aussi les fanons. En voulez-vous la raison? M. Yvart va vous la donner mieux que personne que je sache en France ne l'a donnée jusqu'ici. « La nature présente dans la race mérinos quelques animaux qui ont un peu plus de cornes que le cou, autour du cou, près de la rotule et sur les fosses; ces montons portent peu de laine que si la peau avait une surface moins grande. Certains cultivateurs ont recherché les béliers dont la peau était très-plissée, et ils n'ont pas tardé à rendre héréditaires les plis du derme; mais s'ils sont parvenus à augmenter ainsi le poids des toisons, ils ont gâté une partie de ces toisons, et de plus ils ont diminué les qualités recherchées dans le mouton sous le rapport de la boucherie. En effet, de singulières modifications se remarquent alors dans la texture de l'enveloppe cutanée, et de la laine qu'elle sécrète; la peau devient blanche, sèche et fort épaisse à l'endroit des plis; la laine aussi y devient dure, très-résistante et tellement inférieure à celle des bonnes parties de la toison, qu'elle a très-peu de valeur. »

Une seconde observation, à laquelle donnent lieu les moutons dont la peau est plissée, offre plus d'importance. Toutes les fois que l'on augmente l'étendue de la peau, on s'expose à accroître l'étendue de la membrane muqueuse du tube gastro-intestinal. Ce résultat se remarque dans l'espèce du bœuf comme dans celle du mouton. Que l'on considère les animaux qui ont beaucoup de fanon et un peu plissée, et l'on s'assurera que, par suite de l'étendue de la muqueuse gastro-intestinale, ces animaux ont généralement un ventre très-gros. Le genre du nourrir influe bien de son côté sur le développement du ventre; des aliments très-nutritifs sous un petit volume en diminuent la capacité, des aliments peu nourrissants l'augmentent, au contraire; ce que je veux dire seulement, c'est qu'à nourriture égale les animaux dont le troupeau a beaucoup d'étendue sont disposés à avoir un tube intestinal très-développé. Le capricot pris par la cavité abdominale n'est à elle du thorax. L'inclinaison qui existe sur les parois inférieures de l'abdomen, depuis le pubis jusqu'au sternum, fait peser les viscères digestifs sur le diaphragme, et rend la respiration moins étendue. L'expérience prouve que les animaux ainsi construits restent plus petits que ceux qui ont une conformation différente, et qu'ils courent plus à engraisser. C'est un fait connu de beaucoup de cultivateurs, et qui est apprécié notamment de tous les éleveurs anglais, car toutes les races de boucherie de nos voisins n'ont jamais la peau plissée et le ventre démesurément développé au détriment de la poitrine. »

La croissance du mouton Mauchamp n'est pas très-rapide et sa laine n'est pas élevée; mais il fait très-compte de la nature des terres de la ferme où il a pris naissance, terres très-fertiles ou ne prospère que le seigle, et qui ne permettent pas l'entretien de forts moutons. L'expérience constate que la création de la nouvelle race n'a pas diminué le poids des animaux. Comparés aux brebis mérinos, placés dans les mêmes conditions quant à l'âge, l'alimentation, la gestation, les brebis seoyeuses donnent un peu moins de laine, mais le prix de la laine vient compenser la différence du poids de la toison. Jusqu'à présent M. Graux a toujours vendu ses laines seoyeuses 25 p. 100 plus cher que ses laines mérinos; pendant plusieurs années, le kilogramme des secondes a été vendu 6 francs, tandis que le kilogramme des premières a été vendu 8 francs. Pour peu que l'on ait visité une manufacture ou se peigne la laine, on sait que cette opération la divise en deux parties: une partie sort des dents du peigne et constitue de la laine peignée, qui reçoit en fabrique le nom de *creur*; l'autre partie, composée de brins qui se cassent, reste dans les dents du peigne et s'appelle la *blousse*; cette blousse ne peut plus se travailler que par la carde. La laine seoyeuse fournit proportionnellement plus de *creur* que la laine du mérinos ordinaire; et en outre, un à moins de perte au dégraisage.

La production de la laine fine a donné au commencement du siècle de fort beaux bénéfices à certains de nos cultivateurs français. Depuis on n'en a rencontré de redoutables concurrents dans les produits allemands. M. Yvart expose à merveille comment, sous le rapport du climat et de certaines conditions économiques ces derniers se trouvent plus favorisés que les nôtres dans les parties de l'Allemagne où l'on se livre généralement à la production des laines fines.

Il est rare que les propriétaires des troupeaux lins habitent pas des contrées où les hivers sont plus froids et surtout plus longs qu'en France. L'hiverage des moutons dans les bergeries y est plus complet, et dure plus longtemps que dans nos pays; or cette stabulation contribue à la qualité de la laine, qui se trouve ainsi préservée des altérations des corps extérieurs. Vouloir rendre profitable le long hivernage auquel ils sont obligés de soumettre leurs troupeaux, les Allemands s'attachent à éviter soigneusement toutes les causes qui peuvent altérer les laines; ainsi il est excessivement rare qu'avant la tonte ils fassent parquer leurs moutons.

Une autre raison que celle qui tient à la longueur des hivers engage les Allemands à s'attacher à la production des laines fines de première qualité; cette raison consiste dans la faible valeur qu'obtient, en Allemagne, la viande de mouton. La dépréciation de cette denrée me paraît pouvoir s'expliquer non-seulement par le chiffre peu élevé de la population de ce pays, quand on le compare au chiffre de la population française, mais aussi par l'abandon de la gibier qui existe en Allemagne; et cette abondance du gibier s'explique elle-même à son tour par la grande étendue de bois et de forêts qui couvrent encore ce pays; l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche et de la Prusse, ayant, suivant Lengke, 35 p. 100 de son territoire en forêts, l'Autriche 39 p. 100, et la France 12 p. 100 seulement. Il existe dans ces différences une des raisons qui, pendant longtemps, rendront le mouton allemand beaucoup plus productif par sa laine que par sa viande. Le fait est que l'espèce ovine se multiplie surtout dans les contrées où la laine peut acquiesse beaucoup de douceur, de finesse et de qualité. Cela s'observe particulièrement dans le nord et le nord-est, c'est-à-dire dans une grande partie de la vieille Prusse, toute la Moravie, la Silésie, la Buléme, la Saxe, etc., où s'élevaient de petits moutons mûrs de la race dite *schalme*.

Les colonies de l'Australie ont encore mieux que les Allemands dans des conditions favorables pour le perfectionnement des toisons, puisque chez eux la viande des animaux sauvages permet de négliger complètement la production de viande domestique, qu'on ne s'occupe nullement de l'engrais que les animaux peuvent fournir, et qu'on les entretient à peu près pour rien dans des pâturages et dans des forêts vierges. La laine est donc le seul produit qu'on recherche, et ce produit est facilement transportable; aussi commencent-ils à venir en abondance très-grande sur le marché de Londres. La laine très-fine ne coûtant pas plus cher à transporter que la grossière, et représentant une valeur plus grande, c'est donc la laine très-fine que les colonies s'appliquent à produire.

Jusqu'à ce jour ils n'ont encore rien produit qui, pour la finesse et la force une à la douceur, soit décidément égal à la belle laine saxonne; rien par conséquent qui ne soit inférieur de beaucoup à la laine seoyeuse de Mau-bamp. La laine de Mauchamp, dit M. Briey, a pour nous les avantages de cachemires une grande valeur, en ce qu'elle peut entrer dans la fabrication des chaînes cachemires en leur donnant plus de force, et sans altérer aucunement leur brillant et leur douceur. Cette qualité est d'autant plus précieuse pour nous, que jusqu'aujourd'hui le tissu cachemire pur avait toujours un grand défaut, c'était de ne pas avoir assez de soutien; grâce au mélange de la laine Mauchamp et du cachemire dans les chaînes, le tissu acquiert la consistance nécessaire à l'emploi pour robe.

La laine seoyeuse de Mauchamp nous semble pour longtemps encore d'un placement avantageux et certain.

Mais cependant le véritable service que le troupeau de M. Graux nous semble appelé à rendre au pays, c'est de fournir des béliers qui contribueront à améliorer jusqu'à un certain point les toisons de nos races ordinaires. Bien que les conditions les plus ordinaires de notre culture fassent chez nous du mouton un producteur indispensable d'engrais et de viande, et que cette qualité s'ait assez mal avec celle de la production de viande et surtout de viande précieuse; cependant il ne serait pas impossible de combiner les choses de manière à obtenir, avec le fumier et la chair, de la laine qui serait, sans être très-fine, du moins plus belle que nos laines grossières d'aujourd'hui, or la laine de finesse médiocre est

d'œuvre du Raphaël de la musique. Ce sont des pages d'histoire qui captivent l'attention du lecteur comme le ferait le roman le plus émouvant, qui l'invitent à rêver sérieusement comme ferait un excellent chapitre de philosophie ou de morale. *L'Art du chant en Italie, De la symphonie et de la musique imitative en France, De la musique religieuse, Esquisse d'une histoire de la romance depuis son origine jusqu'à nos jours, Beethoven, Hérold, Henriette Sontag, Histoire d'une cantatrice de l'Opéra*, sont des fragments tous remarquables et d'une grande variété, dont la lecture est aussi fructueuse qu'agréable. Malgré leur diversité de sujet et de forme, tous les morceaux contenus dans ce volume ne laissent pas de se relier étroitement ensemble; et ce n'est pas seulement au style qu'on reconnaît leur parenté, mais encore à l'esprit; de telle sorte que si la variété dans l'unité est étonnamment la condition essentielle de tout bon ouvrage, celui-ci est bon sans contredit. La page que nous allons en extraire et mettre ici sous les yeux de nos lecteurs donnera mieux que tout ce que nous pourrions dire une juste idée du talent de M. Scudo, soit comme penseur, soit comme écrivain. C'est un parallèle plein de finesse et de jugement entre deux maîtres à jamais célèbres. Laissons parler notre auteur :

« Haydn, dit-il, qui a créé la symphonie, et Beethoven, qui en a agrandi le cadre, sont deux génies différents. Il y a proportion de deux tendances et de deux époques diverses de l'esprit humain. L'un est plus musicien que poète, l'autre plus poète que musicien. C'est la science qui domine dans le premier; dans le second, c'est l'inspiration. Haydn fait de la musique pour le plaisir de faire de la musique, Beethoven pour exprimer ce qu'il éprouve, ce qu'il rêve, ce qui le tourmente. Les modulations de Haydn sont claires, saisissantes et animées avec beaucoup de grâce et d'artifice; celles de Beethoven sont imprévues comme l'émotion qui les fait jaillir, et quelquefois elles vous éblouissent plus qu'elles ne vous éclairent. Haydn ne s'écarte jamais beaucoup de ton principal; il fait de petites excursions dans les tons les plus voisins et revient bien vite au bercail, tout yeux et tout fier d'avoir osé faire un si long voyage. Beethoven, au contraire, marche hardiment au le conduit la fougue de son imagination; il se perd souvent dans l'épaisseur des bois et s'attarde à écouter les hymnes ineffables de la nature, qui le ravissent tellement, qu'il oublie son thème et le public qui l'attend. Haydn est un conteur aimable et facile, toujours maître de lui-même, toujours respectueux pour ceux qui l'écoutent et pour la langue consacrée, mêlant dans son récit et le petit mot pour rire et le soupir discret, et n'oubliant pas de terminer son histoire par une morale consolante. Homme pieux et bon, il est content de son sort, content de la société, content de la Providence, et il raconte dans un langage vivant, clair et logique, les petits événements de sa vie, les vicissitudes de son cœur honnête et chaste, les folies tempêtes de son imagination. Beethoven, au contraire, est une âme profonde et troublée, d'où s'élevaient sans cesse des soupirs étonnants; c'est une intelligence inquiète et pénétrante, un cœur toujours jeune et toujours épris d'un idéal qu'il poursuit comme une femme adorée. Il chante parce qu'il pleure, il pleure parce qu'il souffre. Plongé tout entier dans l'idée qui le préoccupe, il s'inquiète fort peu du précepte de Pécote, il crée la langue dont il a besoin sans se demander si les pédants daigneront l'approuver, et il abandonne aux commentateurs futures le soin de signaler les sons de ses paroles et de signaler les beautés qu'il répand à pleines mains.

« Haydn est l'expression de l'ordre et de la foi d'une époque qui finit; Beethoven, celle de la liberté et des inquiétudes de l'avenir... »

Combien n'est-il pas regrettable que l'étude de *l'influence du mouvement romantique sur l'art musical et du rôle qu'a voulu jouer M. H. Berlioz*, étude à laquelle nous empruntons ce qui précède, ne soit pas d'un bout à l'autre traité avec la même profondeur de sentiment, la même sage impartialité! Mais, avec la meilleure volonté du monde, quoiqu'on fasse pour s'en réserver, la critique la plus polémique aura toujours deux poids et deux mesures selon qu'elle aura à juger le présent ou le passé.

G. B.

Correspondance.

A divers. — Nous ne saurions trop recommander à nos correspondants deux conditions sans lesquelles leur bienveillance envers *l'Illustration* s'exerce inutilement : 1° Pour tous les dessins qui représentent un événement actuel, l'important est que l'envoi soit fait au moment même de l'événement; dans ce cas il s'agit moins de nous adresser un dessin terminé qu'un simple croquis avec quelques indications écrites. Il y a tel sujet qui oeilte sa valeur que de l'a-propos et qu'un retard d'une semaine prive de tout intérêt. Nos correspondants de l'étranger et de Brest prendront leur part de cet avis, auquel nous joignons nos très-sincères remerciements. 2° L'importance d'un fait ou d'un événement doit être appréciée du point de vue de l'intérêt universel et non sous l'impression d'une curiosité ou d'une émotion locale. Cette remarque ne s'adresse à personne en particulier; mais elle est utile pour épargner la peine de quelques personnes qui nous font des communications sur des sujets qu'ils ont négligé de mesurer à cette échelle.

M. H. S. à Naples. — Nous voudrions, monsieur, pouvoir vous donner des encouragements et des espérances. Nous ne pouvons que vous féliciter d'un goût qui fait supposer en vous des facultés distinguées, mais dont la direction actuelle n'est pas heureuse. Pardonnez cette sincérité avant d'en profiter. Profitez-en, et vous vous souviendrez de nous.

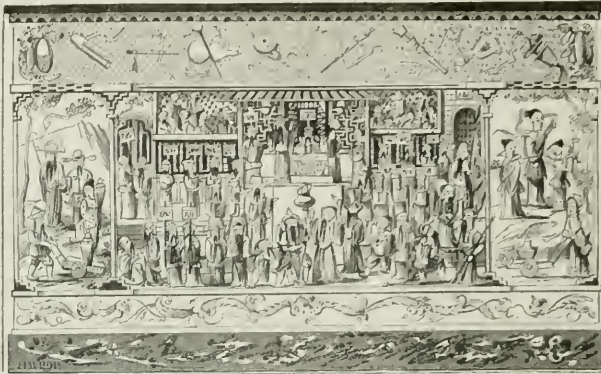
M. F. F. à Caen. — Monsieur, la personne qui a l'honneur de vous répondre lui se souvient d'avoir lu en 1825, un article sur l'avenir des chrétiens de ter dont on commençait à parler. Cette expectation lui semblait alors le rêve d'un moine en matière de relations sociales et internationales; ce n'était pourtant qu'une vue très-courte en comparaison de ce que la réalité nous découvre aujourd'hui. Si vos spirituelles suppositions allaient se vérifier de la même manière! Vous ne le croyez pas! non pas plus. Cependant nous dirons notre avis pour vous satisfaire.

Sculptures chinoises au Louvre.

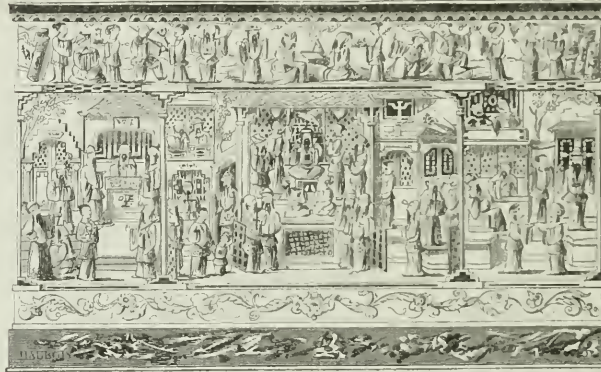
Il n'est personne, sans doute, qui en visitant les galeries du Louvre n'ait été frappé plus ou moins désagréablement à la vue des monstruosités chinoises qui avaient été

groupées dans la salle dite des Colonnnes, du musée égyptien. Après avoir admiré dans les salles précédentes une

Ces deux bas-reliefs, auxquels on a donné la forme de deux longues tables massives et lourdes, ont été sculptés à Macao en 1845, d'après deux devants d'autel placés dans la pagode bouddhique, Nan-Foung-Miao, à l'entrée de la plaine que les Portugais nomment le Campo. Si nous sommes bien informés, ils auraient coûté de six à sept cents francs; somme très-moderne eu égard au travail, mais assez forte, dans un pays comme la Chine, pour acheter les originaux même, si on avait fait brûler les piastres aux yeux des bonzes qui prenaient soin de la pagode.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.



Bas-relief chinois de la pagode Nan-Foung-Miao à Macao.

magnifique collection de vases étrusques où l'élégance des formes rivalise avec la vigueur toute grecque du dessin; un charmant panthéon de l'or et l'argent ont prêté leur éclat, les pierres et les émaux leurs brillantes couleurs pour représenter, sous des emblèmes variés, les dieux qu'adorait l'ancienne Egypte; des bronzes antiques, des chefs-d'œuvre de Bernard de Palissy, etc., etc.; et lorsque les regards s'étaient pour ainsi dire saturés de ces merveilles, on se trouvait tout d'un coup devant des figures hideuses barbouillées de rouge, de bleu et de vert, qui n'ont aucun autre mérite que d'être logées dans cette demeure royale, que celui d'arriver de la Chine; comme si nous étions encore au temps de ce capitaine marchand de Cherbourg, autour duquel on s'attroupait pour toucher ses habits, parce qu'il revenait d'un pays aussi éloigné!

Toutes ces chinoïseries, que la nouvelle direction du Louvre a eu le bon esprit de réunir au Musée de marine dans les salles qui seront incessamment ouvertes au public, en bois dur, sculpté avec assez peu de talent au point de vue de l'art, même chinois, ne se recommandent absolument que par leur bizarrerie. Une grande statue dorée située au milieu, près de celle de Bouddha, représente le dieu Wen-Chan gravement assis, tenant dans ses mains jointes le jade qu'on portait autrefois à la cour. C'est à lui que les étudiants et les lettrés offrent des sacrifices pour en obtenir les dons de l'esprit et de l'intelligence. A droite, c'est le dieu Jui-Sin, auquel, si horrible qu'il paraîsse, tout Chinois adresse de ferventes prières, parce qu'il est l'arbitre de la fortune, le dispensateur des richesses et du bien-être matériel. A gauche Kin-Kia, un des dieux de la guerre, semble vouloir intimider par sa pose chinoïsement martiale. Ces statues ont été gravées et poliées dans la salle avant été placés deux grands bas-reliefs dont nous mettons le dessin sous les yeux de nos lecteurs, parce qu'ils nous ont paru offrir plus d'intérêt que tout le reste. Dans le premier, on figure l'époque historique où l'empire chinois était divisé en nombreux royaumes, tributaires de la dynastie Tsin. L'empereur est majestueusement assis sous un porche du style architectural des pagodes, et autour de lui sont disposés en rangs seize princes vassaux, qui portent chacun une bannière inscrite du nom de leurs principautés respectives. Le bandeau supérieur n'a pour tout ornement que les huit objets qui servent d'attributs aux huit immortels, savoir : un éventail, un chalumeau, une courge bouteille, des castagnettes, un glaive, un triangle sonore en pierre, un disque divinatoire et une espèce de luth. Dans l'autre bas-relief, on voit au milieu l'apothéose du roi Li-Wan, et sur les côtés trois sujets allégoriques, la longévité, la richesse et le bonheur; le bandeau de ce bas-relief est occupé par les huit immortels et leurs serviteurs.

industries céramique, serizone ou de fantaisie des Chinois. Chez tous les peuples de la terre, il y a du bon et du mauvais, du commun et du fini, du machinal et du raisonné : on au musée doit offrir à cet égard un tableau complet, ou bien il doit choisir, quand le choix lui est si facile, les objets qui font le plus d'honneur à l'intelligence humaine.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Un défaut contre lequel on n'est pas en garde commet le crime comme un vice

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordinaire Lechevalier et C°, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PATLIN.

Tiré à la presse mécanique de PIAN FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 386. Vol. XVI. — SAMEDI 20 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Une explication. — Voyage à travers les journaux. — Sièges occupés à la chambre des Communes par sir Robert Peel. — Courrier de Paris. — Journal et correspondance de Samuel Pepys. — Chronique musicale. — Curiosités de l'Angleterre : les tavernes. — Lho-Sa. — Un perfectionnement de la machine à vapeur. — Correspondance. — Le tailleur. — Train de plaisir à Dieppe. — Revue des arts. — Histoire des végétaux intéressants et utiles : le lotus. — Le dessin sans maître. — Bibliographie.

Proces-verbaux. M. Peitevin, aéronaute, et son cheval. — Arrivée des voyageurs du train de plaisir à Dunkerque. — Ascension de M. Peitevin au Champ-de-Mars. — Les tavernes à Londres, 6 gravures. — Le tailleur, 6 gravures. — Train de plaisir à Dieppe, 10 caricatures par Stop. — Le dessin sans maître. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Contrairement à l'usage qui montre sur cette page un dessin politique, nous publions le portrait de M. Peitevin, l'aéronaute, homme et cheval. Personne ne s'est élevé cette semaine aussi haut que cet intrépide cavalier. Nous racontons plus loin son voyage ; nous rentrons dans l'histoire politique.

Nous n'avons rien à dire de la discussion de la loi de la presse ; nous nous bornerons, ainsi que nous l'avons annoncé, à en donner le texte. C'est à cela pourtant que se bornent à peu près les travaux parlementaires. L'Assemblée ne s'est interrompue que pour voter, le 11 juillet, le projet de loi proposé par le ministre de la marine pour la mise en état de siège de l'île de la Guadeloupe. La discussion contradictoire s'est passée entre MM. Schœlcher et Charles Dain, au milieu des préoccupations visibles de l'auditoire, qui avait hâte de revenir à la loi de la presse. La mise en état de siège de la Guadeloupe a été votée par 450 voix contre 194.

La discussion de cette fameuse loi de la presse a encore été brusquement interrompue un jour par un incident qui a rempli la fin de la séance. M. Baze a paru tout à coup à la tribune, et il a donné lecture d'un article publié par le *Pouvoir* (ci-devant *Dix décembre*), dans le numéro de ce jour. M. Baze a conclu en proposant à l'Assemblée d'user de son droit constitutionnel pour traduire à sa barre le gérant de ce *Pouvoir*, comme prévenu d'offense à l'Assemblée. Après une discussion dont l'intérêt historique est digne de l'attention des observateurs, après le rejet de deux ordres du jour qui avaient pour objet de mépriser l'injure, une majorité considérable a décidé, par assis et levé, que le gérant du journal le *Pouvoir* serait traduit à la barre de l'Assemblée, et il y comparait en effet au moment même où nous sommes forcé de mettre sous presse, assisté de M^r Chaix d'Est-ANGE comme défenseur. On raconte que le gérant du *Pouvoir* accompagnait M. le président de la République à Compiègne tandis qu'on le décrétait d'accusation, et qu'il n'a appris qu'à son retour son crime et la poursuite dont il était l'objet. M. Granier de Cassagnac (surnom *l'Epoque*) est, dit-on, l'auteur de l'article, et on ajoute qu'il l'avait fait double; celui du *Constitutionnel* était pourtant un peu moins vif, comme il convient à un vieillard; cette réserve, et on ne sait quelle autre considération, a permis à l'As-



M. Peitevin, aéronaute, monté sur *Blanche*, poney appartenant à M. Pelletier.

ce genre de navigation comme moins périlleux que la traversée en l'air à vapeur.

Paris, selon M. Scribe, dans des bouts-rimés presque célèbres,

Paris est comme autrefois,
Et chaque semaine
Amène
Nouveaux jeux, nouvelles lois.

Eh bien, notre présente semaine se distingue foncièrement des autres; pas plus de nouveaux jeux que de nouvelles lois, on dirait une reprise de la semaine précédente, telle est son originalité. On y a repris la suite du voyage à Dieppe, à Rouen, au Havre, et en attendant que les ballons vous mènent au bout du monde, vous vous arrêterez, s'il vous plaît, à Dunkerque, en vue de notre vignette, et en commémoration de l'arrivée d'un premier convoi de Parisiens dans la ville de Jean Bart. Les rues en grande toilette, les cloches en branle, les tambours battant aux champs, la musique et ses fanfares, les navires qui se pavosaient, et, pour sercroit d'allégresse, plusieurs bateaux à vapeur amenant d'outre-Manche des Anglais en train de plaisir, voilà un échantillon de la fête pour l'éclat de laquelle ces bons Dunkerquois n'ont rien ménagé. Louis XIV entrant en vainqueur dans la ville au milieu de cette brave et française population qui l'appe-

lait ne fut pas mieux accueilli que nos Parisiens. L'hospitalité flamande et picarde venait à leur rencontre les bras ouverts, on les comblait de bénédictions, on les étouffait d'arcolades, le vin coulait partout au plus vil prix, la bière se donnait pour rien, les murailles changées en cartes de restaurateurs leur promettaient des repas montrés à vingt-cinq sous, et ces annonces appétissantes ont tenu parole.

Au Havre, on les a conduits en grand cortège dans tous les observatoires maritimes de la ville, et notamment sur les hauteurs de la côte d'Inguéville dont l'œil embrasse ce vaste panorama qui fait l'admiration du monde. Puis est venue la promenade en mer sur l'*Hercule*, véritable voyage au long cours pour les navigateurs de Bercy ou d'Asnières. Cinq cents Parisiens, parmi lesquels beaucoup de Parisiennes, ont entrepris ce périlleux voyage, ajouta notre correspondant, et tous sont bravement sortis de cette redoutable épreuve. Maintenant les habitants de nos ports n'ont plus qu'un désir, c'est de rendre aux Parisiens leur visite, et demain, aujourd'hui peut-être, ils vont venir, ils viennent, ils sont venus.

A quelle époque d'ailleurs Paris a-t-il mérité davantage son beau nom de capitale de la France? Chaque département, chaque ville vient s'y attabler à tour de rôle, ce n'est plus qu'une vaste hôtellerie, une immense marée d'hommes en

proie au flux et reflux des allants et venants. Le dimanche la ville n'a plus de promeneurs, chaque piéton a l'air d'un voyageur en retard qui se hâte de rattraper la diligence. Les embarcations sont assiégées par une foule idolâtre, et la locomotive ne peut satisfaire tous ses poursuivants.

La quatrième page des journaux provoque à une émigration encore plus lointaine. A chaque instant l'annonce signale le départ prochain de quelque nouvel *Argo* qui s'en va à la conquête de la toison d'or. Tout s'empresse et tout part pour une Californie... en actions. Fiez-vous à la réclame pour traiter ce *California-morbus*. Elle lui a trouvé des baumes ou des dérivatifs souverains. Vingt sociétés dites californiennes se servent de son mirage pour éblouir les amateurs. Qu'étaient-ce que les fameux lions du Mississippi, et qu'est-ce que la loterie du banquier Itheingam en comparaison de ces nouveaux résultats financiers? Au moyen d'une souscription de cinq cents francs, vous risquez de devenir millionnaire dans vos vieux jours. Cent francs vous assurent une aisance très-confortable; à défaut donnez dix francs et même cinq, car il y a un bénéfice proportionnel à toutes les bourses. Et il faut bien que tout le monde vive, y compris les sociétés californiennes. Sérieusement parlant, si tout cet or n'est pas une chimère, la spéculation a du bon et l'idée d'une association n'a rien de répréhensible. Reste à séparer le bon



Arrivée des voyageurs du train de plaisir à Dunkerque, le 13 juillet 1850.

grain de l'ivraie et à débarrasser l'affaire de son alliage de charlatanisme. La confiance publique sera le prix de ce lavage. Faut-il le dire, hélas! les noms de généraux et même d'ex-pairs de France qui n'utiliseraient dans le programme ne paraissent plus maintenant un garant suffisant. L'amorce de ces titres majestueux ne mord plus sur personne, et, comme trait de mœurs contemporaines, laissons citer une anecdote assez récente empruntée au *Courrier de Paris* de la Belgique.

Ce spirituel chroniqueur assure que les habiles d'une compagnie arifère avaient recruté un très-honorable officier général pour servir d'appui aux actionnaires et autres prenant part. Le glorieux vieillard, qui n'avait pas la conscience entière du rôle grotesque qu'on lui faisait jouer, figurait (c'est le mot) de sa personne dans les bureaux. Se trouvait-il quelque souscripteur trop dur à la détente?... aussitôt, à un signe mystérieux, s'ouvrait la porte du cabinet où le personnage était colloqué comme une curiosité d'histoire naturelle dans un bacal, et alors l'effet était produit. Comment résister au prestige de deux grosses épaulettes, d'un grand cordon de la Légion d'honneur, et à la couronne de cheveux blancs du vieillard? — Les intéressés avaient un mot pour désigner cet exercice: « Le général est à la parade ».

M. le président de la République — il ne s'agit plus de

parade — est allé à Compiègne, où l'on prépare, dit-on, un camp de plaisance. Ce sont là *jeux de princes*, et, comme on sait, trois monarchies en ont tilé. En 1698, Louis XIV y amusa sa cour et y ruina ses officiers; quarante ans après, un ministre complaisant y donna à Louis XV, roi déjà blasé, le spectacle d'une petite guerre qui épouva le trésor et coûta la vie à nombre d'hommes... de bois; rassurez-vous. L'armée effective opéra sans ménagement contre l'ennemi figuré par des mannequins. Pendant deux jours une mitraille redoublée extermina des assaillants fictifs. Le dernier camp date seulement de 1834 — Napoléon et même les gouvernements de la Restauration s'étant toujours refusés à ces parodies de la guerre. — Le jeune duc d'Orléans, qui le commandait en chef, y exerça son hospitalité de bon goût et à ses frais; sauf l'opéra dont il se donna les violons, cette représentation ne rappelait aucune des pompes dont l'antique monarchie se plaisait à s'entourer; cependant l'expérience fit jaser, et personne ne fut tenté de la recommencer. Aujourd'hui on ne dira rien, et que pourrait-on dire, puisque nous sommes en république? Au sujet de ces voyages, il faut observer, à l'honneur... du roi Louis-Philippe, qu'il en bannissait gracieusement toute étiquette. Le wagon royal s'ouvrait aux plus minces dignitaires. Aujourd'hui que l'autorité voyage en plus grande compagnie à ce qu'il paraît, on est plus sé-

vére sur le chapitre des admissions. Dans l'omnibus présidentiel, il n'y a de place que pour les gros bonnets de l'armée ou de la finance; pourtant on a eu beau faire, dans le dernier figurait plus d'un *vilain*. C'est M. le baron James de Rothschild qui a fait les honneurs du voyage à M. le prince président. Vous connaissez les détails de la cérémonie qui, selon les historographes officiels, a été pavosée, rimée, peinte et mise en musique. Les mécontents de l'endroit, accourant au-devant du cortège sur Flay: *Parlant pour la Syrie*, un colonel de l'Empire se trouvant mal d'émotion (c'était peut-être le colonel de l'Ambigu), une jeune mariée réclamant la bénédiction de *Monsieur*, un enfant paralysique retrouvant tout à coup l'usage de ses jambes à l'aspect du neveu de l'Empereur et courant pour à la lessette, voilà le spectacle; et M. de Montalibert, qui était présent, aura dû crier au miracle! puisqu'il s'y connaît. Après les émotions de la légende, l'histoire a offert ses enseignements. C'est à Compiègne que fut pendu 1450 un certain Guillaume de Flavy, auteur d'une échafourée pour s'emparer du pouvoir dans la ville. Charles-Quint, s'y trouvant lors de son passage dans les Flandres, dit à François I^{er}: « Pour venir se esbattre dans ce beau château, il faut une grosse dotation » (le mot est de temps). On assure qu'un illustre visiteur d'aujourd'hui ayant demandé à voir l'appartement que l'em-

pereur Napoléon habitait de préférence, son guide le conduisit dans une chambrette de médiocre apparence où le grand homme aimait à se reposer... dans le travail. M. Louis-Napoléon aura dû retrouver dans les salons d'apparat de cette résidence la trace des fêtes qu'y donnerent successivement ses derniers possesseurs...

Et les sentiers encor tout parfumés

Des fleurs dont sous leurs pas on les avait semés.

Mais à quoi bon ces souvenirs de la monarchie, M. le président de la République est rentré depuis hier à l'Élysée où il a repris ses occupations, pour parler comme le *Moniteur*. A ce propos, on réchauffait naguère une vieille histoire de main-chaude; voici une anecdote aussi vraie et plus récente. On conte que le maître du legis parcourait son cabinet dans l'attitude d'Henri IV en famille et chargé d'un aussi doux fardeau, l'envoyé d'Espagne se présenta à l'entrée: « Monsieur l'ambassadeur, dit alors ce bon prince, vous avez des cousins, eh bien! je puis achever le tour de la chambre. »

Les grands dîners reprennent faveur, tant il est vrai que les voyages agissent l'appétit. Le plus célèbre de nos financiers réunissait dernièrement à sa table les épées les plus illustres de la garnison, lorsqu'au dessert, la maîtresse de la maison se tournant vers le général Ch., qui occupait la place d'honneur à côté d'elle, lui offrit gracieusement un cachet en or massif, admirablement ciselé et dont les moulures représentent un guerrier forçant l'entrée d'une citadelle. Au-dessus du nom du général on distingue les initiales R. F. gravées sur le manche.

Mais, observa le principal intéressé, ce sont les majuscules de République Française; — Et de Rothschild frères, ajouta l'amphitryon.

Dans un monde plus mêlé de journalisme et d'autre chose, les petits soupers se perpétuent en pleine canicule. Quand on a dansé tout le long du jour sur la corde raide du premier-Paris et de la comédie parlementaire, il est permis d'oublier ses fatigues dans les roses d'un festin décollé. Ces distractions sont pratiquées surtout par un Lucullien politique et littéraire comme certain journal à 32 francs; ses desserts sont fastueux mais pudiques, on en a banni les tableaux vivants. La chair y est exquise et constitutionnelle, l'amphitryon ne s'aviserait plus de faire manger à ses convives un ailignon en compote, comme ils l'en avisa autrefois pour célébrer à sa manière l'échauffourée de Boulogne et sa déconquête, si bien qu'en mémoire de cette soirée, les assistants disent encore: Etiez-vous du souper de l'aigle?

Vous savez qu'Hermione a pris le chemin de l'Épire et que Phédre est arrivée à Mycènes, c'est-à-dire en Angleterre. En partant on faisait les plus beaux rêves dorés, Itaciel et sa tribu comptaient découvrir la Californie au théâtre de M. Micheli, hélas! on y a trouvé les déserts de l'Arabie-Pétrée. La tirade se méla, la tirade est morte, et nous faisons des recatins qui font pleurer notre vanité; Vœuf de la grande tragédienne qui font pleurer notre vanité; Vœuf de la grande tragédienne, le Théâtre-Français laisse venir à lui les petits enfants de l'art dramatique, et la semaine est grosse de débuts. On a entendu d'abord, et fort bien entendu, je vous jure, M. Ballande dans *Cinna*. Sa voix est

une grosse cloche, un bourdon de Notre-Dame auquel il ne met une sourdine qu'à la dernière extrémité. Il faut prier M. Ballande d'adoucir les éclats de son bel organe, il devrait aussi corriger son débit qui gasconne, et ne point viser à l'effet d'une manière aussi solennelle. Il montre du reste assez d'intelligence et de pratique pour remplacer M. Lugier presque plus. A côté de M. Ballande, les amis de la tragédie vaudront certainement encourager mademoiselle Siona Lévy, Iphigénie enfantine qui récite les vers de Racine avec une grâce à la Champmeslé. Mademoiselle Siona Lévy a reçu d'excellentes leçons tragiques et comiques qui lui profiteront tôt ou tard; seize ans, l'espérance et un grand désir

friponne de Lisette et la belle humeur de Lisette, voilà son ambition; et pour commencer elle en a les grâces espérables, la mine accorte et résolu et les jolies fanfreluches. Le temps et l'expérience aidant, cette agréable Lisette promet au Théâtre-Français une piquante Dorine et une joyeuse Marton de plus.

Nos autres nouveautés, c'est la reprise du *Chiffonnier, vieux habits, vieux galans*. A cette même place, il y a quatre ans, nous avons payé notre tribut d'éloges au talent de l'auteur, M. Félix Pyat, et à celui de M. Frédéric Lemaître. Assez de loques et de baillons, disions-nous avec tout le monde, en manière de correctif à nos points d'admiration; mais aujourd'hui l'auteur, que nous aimons comme homme de cœur et comme écrivain de talent, est dans l'exil, et nous ne

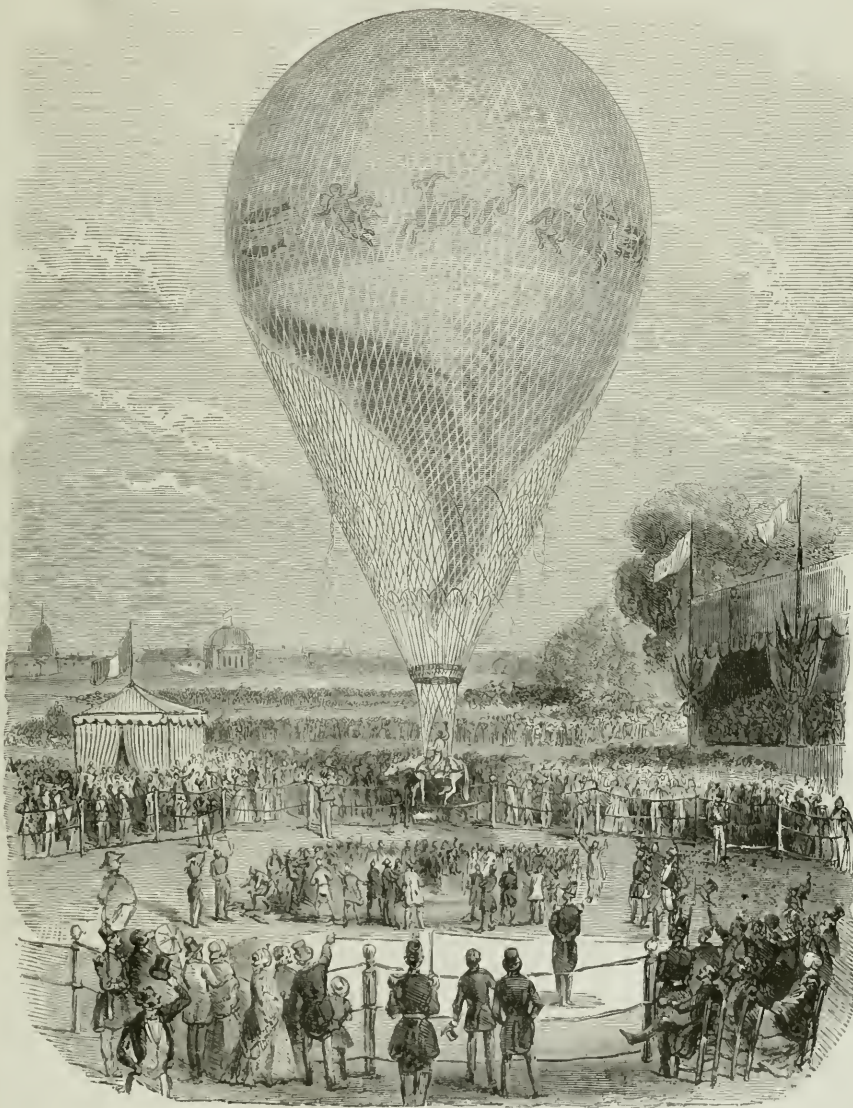
songerons plus qu'au plaisir de lui envoyer une poignée de main fraternelle et de constater le nouveau succès de son ouvrage.

Il faut oublier tout net les *Trois Dondons* (Vaudeville) et vous allez en faire autant de la *Vie de Café* (Variétés), c'est une mauvaise suite à la *Vie de Bohème*, qui ne valait pas grand chose, mais dont le premier acte offre une spirituelle introduction à la vraie comédie. C'était pourtant un cadre heureux pour l'observation de mœurs que cette *Vie de Café*, Estaminet ou café, le mot résume une population, c'est la petite capitale dans la grande. Salle à manger et à boire de tout le monde, salon de jeu, atelier de politique (la politique de café!), Bourse, bazar et spectacle, n'est-ce point encore le quartier général de la petite et de la grande bohème? Combien d'échappés de billard qui un beau jour se sont trouvés à la tribune! Il y a une certaine politique qui s'apprend peut-être aux dominos. Voilà pourquoi la curiosité s'éveille devant la comédie ou le vaudeville qui vous dit: *La scène se passe dans un café*, à la condition toute fois que vaudeville ou comédie n'ira pas chercher son intérêt ailleurs. Mais que voulez-vous qu'on fasse de votre *Vie de Café* au lait ébété, qui tournera au drame bourgeois, et so fait sentencieuse et déclamatoire? Dès le lever du rideau on a senti la maîtresse des auteurs s'élever point ils s'étaient trompés. Leur *Vie de Café*, c'est le *Mari qui se dérange*, une centième édition. Au deuxième acte le trompe-l'œil est surtout reconnaissable, on y entasse toutes sortes de personnages muets, existences manquées, génies incompris, comparés en habit noir

qui montre la corde. Un seul prend la parole et fait sa démonstration, c'est Gabarou, étudiant de quinzième année, barbe luxuriante, grand cultivateur de pipes, qui gagne sa vie et qui la perd au billard; philosophe dans la débina, et cœur d'or sans le sou. Il trouve de l'argent dans la poche de ses créanciers, et c'est son plus grand tour de force; il grise un oncle alsacien qui faisait fi de sa société, et c'est ce qu'il invente d'un peu réjouissant. Cependant la pièce est jouée avec soin et même avec talent, comme si elle ou valait la peine; que la température lui soit légère!

Il y a eu encore la *Chanson de Gallet*, au Gymnase. Pièce légère et charmante, touche franche, exécution soignée et châtive, joli succès pour M. Saglier, un très-jeune auteur à ses débuts.

PHILIPPE BESON.



Ascension de M. Poitevin au Champ-de-Mars, le 1^{er} juillet 1850.

de bien faire, c'est quelque chose en attendant mieux. Le lendemain, c'était la tour d'Hermione ou de mademoiselle Jouvette, jeune et belle personne dont la diction est pure et les intentions très-dramatiques. Mademoiselle Jouvette oublie trop peut-être qu'Hermione a le diable au corps, c'est Voltaire qui le dit. Elle est aussi calme qu'Andromaque, elle a peur de se lâcher contre Pyrrhus et même contre Oreste, alors même qu'elle leur jette au nez les choses les plus désagréables. A cela près, il ne manque presque plus rien à mademoiselle Jouvette pour réussir dans la tragédie autant et plus que personne.

Au même instant, mademoiselle Billaut, autre débutante, s'en prenait à Regnard. La proie qu'elle convoite, ce n'est pas le cœur de Pyrrhus, mais celui de Crispin. La gaieté



Maitre de taverne. — Portrait.

littéraires, ou particulièrement dévoués à de certaines professions, à certains genres d'amusement. Tous ont un but avoué; mais, au vrai, ils se recommandent bien plutôt à leurs souscripteurs par les talents de leurs cuisiniers. Nous oserions affirmer que sans la science de Soyer, la Réforme, qui a attiré au club qui lui sert de refuge toutes les illustrations de la Politique, aurait eu peut-être moins d'adhérents. Ce n'est pas la première fois que la cuisine signale son influence sur la marche des affaires publiques. Il est juste d'ajouter que peu d'artistes culinaires étaient autant que Soyer capables de favoriser à un si haut degré la cause de la Réforme. Le parti tory a été bien imprévoyant de ne s'attacher pas, pour l'un de ses cercles, un politique aussi précieux. Soyer, dont la France réclame le nom avec orgueil, est un de ces génies heureux qui joignent la force à l'audace: poète et dramatisé autant que cuisinier, on l'a vu tout récemment traduire en jadis-erie la *Tempête* de Shakspeare, de manière à décourager les imitateurs et les traducteurs après lui.

Ce peu de mots suffit pour faire apprécier tout de suite la haute importance des clubs. Aussi n'est-ce pas une mince affaire que d'obtenir son accession à la liste des souscripteurs d'un club; cela exige des formalités compliquées. Pour quelques-uns la liste est limitée; il faut alors recourir à l'inscription préalable: heureux les fils de famille dont les parents ont eu la précaution d'inscrire, par anticipation, le nom de leurs enfants sur le registre des postulants de tel ou tel club le jour même de leur entrée à l'école d'Etong ou d'Haron! Ils peuvent espérer à leur entrée dans le monde de jouir de plain-pied d'un privilège très-envié. L'homme riche ne considère souvent cette faveur que comme un titre qui doit lui donner accès dans telle ou telle autre coterie. Celui-là paye exactement sa cotisation et ne paraît au club que dans les grandes assemblées ou seulement à ses heures perdues. Mais pour l'homme pourvu d'une fortune modeste, pour celui qui recherche avant tout les profits de l'association, l'éminente qualité de membre d'un club réalise pour lui tous les avantages, toutes les jouissances d'une grande vie au rabais. Celui-ci est l'hôte inamovible du club. Il use largement de toutes les commodités dont la souscription générale paye les frais; c'est son droit, et il en use sans modération. On cite un certain W..... esquire, esprit original, qui depuis vingt-cinq ans, membre du club de l'Union, n'a passé invariablement hors de l'établissement que quelques heures chaque jour; c'est le temps qu'il est forcé de donner au sommeil.

Après les clubs, viennent dans l'ordre hiérarchique les tavernes. C'est abusivement que nous donnons en France ce nom à une foule d'établissements sans élégance, sans confort. Les tavernes, à Londres, sont des lieux bien hantés, où l'on mange avec recherche, selon les idées anglaises. Depuis quelques années la manie du *joli* a séduit quelques propriétaires de tavernes, et il en est résulté dans l'économie et l'ornementation de leurs établissements un odieux



Maitresse de taverne. — Portrait.

faux goût dont le *Rain-bow* avec ses ornements en *gutta-percha*, *Scotet-Stores* et *Oriental* offrent un affreux modèle. On retrouvera au contraire à *Albion-Tavern* l'antique et sévère ornementation anglaise, des boxes en acajou plein, sans aucun mélange du goût étranger. Les tavernes sont tout à la fois des restaurants, des cafés et des estaminets. Chacune d'elles a une clientèle spéciale. Le *Rain-bow* attire plus particulièrement les paisibles négociants de la cité et du Strand; *Albion* s'empli chaque soir de journalistes, d'écrivains dramatiques, d'artistes, c'est le café Procope de Londres, mais le café Proucepe d'autrefois. Ici, par exception, il y a plus d'animation; les conversations, quoique faites à voix basse, ont une certaine vivacité: on se sent en présence de la critique. La discussion règne à chaque table, mais elle n'a pour confident que le *waiter* ou garçon, qui seul a le droit de s'insinuer dans la boxe. En France nous

aux agréments de la société et flatter la délicate sensualité du riche. Presque toujours les clubs sont des palais. Nous citerons particulièrement l'*Union-Club*, dans Charing-Cross, qui a toutes les proportions d'un monument public; le *Club de Crockford*, dans Saint-James-Street; *Apsley-House*, le *Club de la Réforme*, et enfin, à l'un des angles de Pall-Mall et de Saint-James-Square, un des édifices les plus somptueux qu'il y ait à Londres et qui est destiné à l'établissement d'un club. Nos cercles ne peuvent donner qu'une idée imparfaite d'un club anglais. Le club réalise les plus exquises recherches du luxe le plus fastueux au profit des souscripteurs qu'une fortune bornée condamnerait à dîner tout au plus à *Oriental* sans le bienfait de l'association. Chacun de ces clubs a d'ailleurs une destination spéciale. Ceux-ci ont la prétention d'être des cercles exclusivement politiques, ceux-là de simples assemblées élégantes, ou scientifiques, ou



Gin-Palace.

sommes moins modestes; la critique aime à parler haut et ne veut pas qu'on perde rien de ses jugements, même quand elle trône sur une banquette de café.

Oriental et les deux Scotel-Stores, situés aux confins du West-End, recueillent les habitants de ce quartier aristocratique qui ont le malheur de n'avoir ni cuisiniers ni maison. Les physionomies qu'on y rencontre respirent l'aisance. On y parle peu; la lecture des journaux occupe plus particulièrement les loisirs des habitués. C'est là qu'on pourra voir du phénomène rare et curieux de politiques se livrant isolément à la pente de leurs opinions sans donner lieu à ces discussions animées, pleines de passion et de fiel que la divergence des opinions suscite infailliblement, dans nos cafés, au préjudice des consommateurs désintéressés dans ces querelles de partis.

Au-dessous des tavernes viennent se ranger les *eating houses*, les *dining-rooms* dont nous avons l'équivalent parmi nous dans cet ordre d'établissements modestes mais utiles ou la médiocrité à tous les degrés trouve une nourriture peu substantielle à prix fixe. On est trop pénétré en Angleterre du respect que l'on doit à un estomac creux pour qu'on ne se fit pas un scrupule d'opposer au robuste appétit d'un *gent* ou d'un employé famélique une nourriture aussi peu succulente. C'est le seul point très-certainement sur lequel il subsiste encore en Angleterre quelque loyauté commerciale. La cuisine des restaurants à prix fixe ne peut soutenir en aucune façon un parallèle avec les diners à bon marché de Londres.

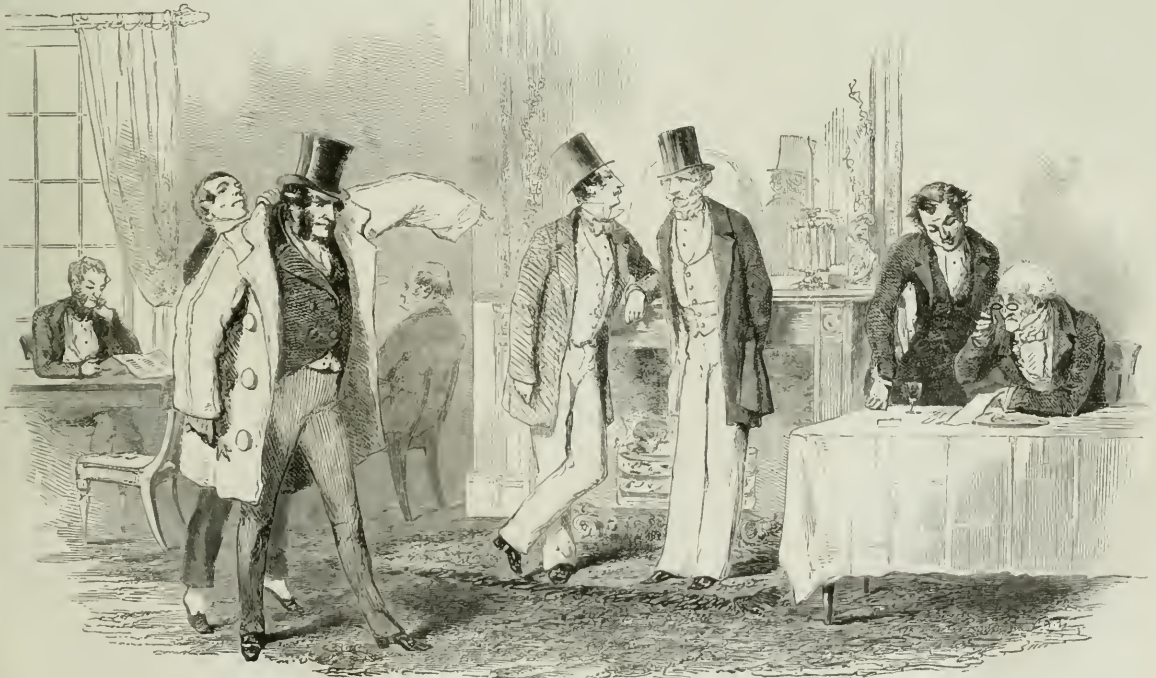
Les *public-houses*. On comprend sous ce terme tous les détaillants de boissons. Les *gin-palaces* occupent dans cette catégorie une place à part pour l'observateur. Ce sont des magasins, éblouissants en général, où l'on voit rangés dans des tonneaux avec une symétrie parfaite les produits variés de la distillation des esprits: le rhum, le rack, le taffia, le genièvre, le whisky et les eaux-de-vie de grains qui suppléent les eaux-de-vie françaises dont le prix atteint un chiffre exorbitant, en raison des droits énormes dont elles sont chargées à l'entrée. La clientèle de ces établissements est composée de toute la bohème de Londres, de l'écume et de

la lie de la population. Ce sont presque toujours des gens en guenilles. Les mendiants viennent verser chaque soir dans ces bouges le produit des aumônes qu'ils ont recueillies dans la journée. Le musicien de rues, le saltimbanque y viennent arroser de quelques verres d'un double whisky irlandais le sandwich à un sou qui a composé leur dernier repas. La physionomie des *gin-palaces* varie selon les quartiers. Elle est agitée, bruyante dans le quartier populaire de White-Chapel; inquiète, soupçonneuse dans Clerkenwell, espèce de Cour des Miracles où se donnent rendez-vous les jambes noires de la métropole; incisive et mordante dans les environs de Bilingsgate, où les marchands de marée échangent leurs

Anglais n'ont d'autre craichoir que leur estomac. Nous profiterons de l'occasion pour consigner ici un trait qui a fait longtemps notre admiration et excité notre envie, à nous que le climat humide de la Grande-Bretagne afflige d'un rhume de cerveau permanent. Nous n'avons jamais vu un Anglais se servir de son mouchoir dans un lieu public. Il nous souvient d'avoir lu autrefois un très-singulier badinage de Machiavel, intitulé *Règlement pour une société de plaisir*. On y lit une disposition qui est conçue à peu près en ces termes: « Nul ne pourra se moucher quand on le regarde — à moins de nécessité. » Nous croyons fermement que les Anglais ont pris au sérieux la première partie de cette règle.



Policemen reconduisant des gentlemen.



Taverne aristocratique.

un accent joyeux, c'est de mon mémoire qu'il s'agit ? Il fallait donc le dire tout de suite.

En disant ces mots, il secoua sa *toilette* en signe de triomphe, et s'en fut tout courant, en criant jusqu'au bas de l'escalier à mon ami, qui s'efforçait de s'excuser :

— A votre aise, mon cher monsieur, à votre aise ! Je me figurais que mon pantalon vous gênait.

Tous les tailleurs sont ainsi faits. La perspective d'un vêtement à retoucher les effraie. C'est un *poignard*, car il s'entend que la reprise est à leur compte, et qu'une demi-journée ou une journée extra est au bout de chaque faux pli. De là, le nom tragique donné à ce vêtement malheureux. Mais, que dire de celui qui, radicalement manqué par quelque faute de l'ouvrier ou du coupeur, reste pour compte à l'entreprise ? Ah ! pour celui-là c'est un *cris de Malais*, c'est un *kandjar*, c'est un *poignard empoisonné* ! Ce n'est pas tant encore la perte matérielle que la blessure d'amour-propre dont saigne le flanc germanique de M. Schlagmann ou Wetzel. Un habit manqué, juste ciel ! que pensera l'Europe et que dira le sport ? Malheureux habit, de quelle main convulsive l'industriel te rejette dans la *toilette* ! Tu devais faire son triomphe et tu n'es plus que son opprobre. Va, cache-toi, et dissimule sa défaite avec la tienne. Que faire d'un *poignard* que l'on ne saurait même se passer au travers du corps ?

Heureusement !..... Car le tailleur est un artiste. Il se souvient du temps où *tailleur d'habits* se disait par opposition à *tailleur d'images*, et partageait avec le sculpteur le domaine de la plastique. L'un se charge du nu, l'autre de l'habillé, voilà toute la différence. Le

tailleur sait et sent cela. Un habit manqué, c'est pour lui une statue refusée à l'exposition. Odeux jury !

Le tailleur a d'ailleurs tous les côtés de l'artiste : le désintéressement et l'esprit d'aventure. Il ne se traîne point terre à terre, comme tant de boutiquiers prosaïques, dans l'ornière de l'étroit calcul et de la taquinerie mesquine. Commercialement, le tailleur sait donner beaucoup au hasard. Il ne chagrinerait jamais un galant homme qui porte noblement, et en bon lieu, un vêtement de sa façon. Il saura au besoin doubler même les poches de son gilet de telle façon que cette perte des clients puisse tenir son rang dans le monde et faire honneur à son habit. Je connais maint fils de famille qui n'a, durant longues années, dû qu'à la confiance généreuse de son tailleur de soutenir honorablement sa naissance, en déjouant la ladrerie des grands-parents. Le tailleur sait d'avance qu'un bon quart tout au moins de sa clientèle ne le payera que peu ou point. Cette perspective ne l'effraie point : ce sont les hasards de la guerre, et il dresse ses batteries ou ses tarifs en conséquence.

C'est en effet chose idéal que le prix d'un habit, dont la moitié au moins, chez le tailleur de quelque renom, représente tout à la fois l'aléatoire du commerce, la prime d'assurance payée (ou promise) contre les sinistres mutuels, et le mérite de la coupe.

Ce dernier point est l'essentiel, et le ciseau est tout pour l'artiste, quand toutefois il ne se change pas en poignard. On sait cette superbe réponse d'un célèbre tailleur à un honorable économiste des dernières années du règne de Louis-Philippe, qui,



La mesure.



Le coupeur.



Le maître tailleur en tournée



L'ouvrier tailleur.

trouvant le prix d'un habit (cent cinquante francs) un peu cher, demandait à fournir son drap.

— Bien volontiers, monsieur, lui répondit l'artiste avec un sourire de condescendance.

Livraison faite, habit endossé, l'honorable législateur demanda le prix.

— Cent cinquante francs, monsieur, comme toujours, dit le tailleur en s'inclinant.

— Tout compris, je le sais ; mais j'ai fourni mon drap.

— Monsieur, je ne compte jamais le drap. JE LE DONNE PAR-BESSUS LE MANCHE !

La coupeur est un être à part. C'est, comme on le conçoit sans peine, l'homme important de la maison. Tout tailleur a été coupeur ; mais il y a en revanche des coupeurs qui ne deviennent jamais tailleurs. Ce sont des âmes d'artiste et des intelligences enthousiastes de la gloire, mais insensibles au profit. Le coupeur rêve la nuit d'un certain éran au gilet et d'une échancrure de basque. Il s'éveille en sursaut, ruminant dans sa tête, combinant harmonieusement les numéros 86, 79, 36, 41 et 53. Ce n'est point un quine à la loterie, c'est la formule, le signe abstrait, la grande ligne rudimentaire d'une coupe inédite et savante qui fera son apparition dans le monde merveilleux du jardin Mabille le mardi qui vient ou celui d'après. O naissance des chiffres ! qui croirait que ces nombres cabalistiques recèlent tant de poésie apollonienne, tant de grâce, tant de contours, tant de déhanché séducteur ! Aussi, dès l'aube, le coupeur s'installe-t-il au comptoir, devant un formidable amas de pièces d'étoffes, plus grave qu'un censeur royal, et plus inspiré qu'un poète. Son oeil flamboie, il se frappe le front, tandis que son infatigable



L'essai

gable ciseau multiplie les membres épars. Au nom du ciel, ne lui parlez pas ; pour un mot, vous troubleriez l'enfantement. Il vient de créer un habit à trois boutons au lieu de quatre ; il va trouver une nouvelle manche, et, si l'expansion lyrique continue, il est capable d'inventer une mode de collet que l'on n'a jamais vue — depuis 1826.

Il faut admirer le coupeur, mais il ne faut pas avoir trop de foi en lui. Non-seulement, dit La Bruyère, un honnête homme doit se laisser habiller par son tailleur à la mode courante et sans s'en occuper ; mais une des premières conditions de l'élégance, dit Pelham, un héros de M. Bulwer (*the adventures of a gentleman*), est de n'avoir pas un habit trop bien fait, observation fine et très-juste.

Il nous reste à dire quelques mots de l'ouvrier tailleur *pique-prune*. J'ai vu mon ignorance et déclare ne point connaître l'étymologie de ce sobriquet populaire. Cette classe d'ouvriers, vouée à l'immobilité, est sans doute, en vertu de la loi des contrastes et par esprit d'opposition, douée d'un naturel remuant ; en outre de la tyrannie, elle a pris pour maxime : « Les grands ne nous paraissent tels que parce que nous sommes accroupis, levons-nous ! » — Et elle se leve fréquemment, sachant bien qu'il dépend d'elle de faire du peuple français une nation de sans-culottes. Mais les lois sur les grèves n'étant point abolies, tout rentre bientôt dans l'assiette et la couture accoutumée, et le peuple français finit par s'habiller tant bien que mal. Ainsi soit-il !

En règle générale et pour terminer, le tailleur parisien peut se définir : « Un industriel allemand qui taille des habits anglais. »

Un jour de jeûne et deux nuits de veille, ou un train de plaisir à Dieppe. — Caricatures par Stop.

TRAINS DE BAMBOCHES POUR
DIEPPE
10 CENTIMES ALLER ET RETOUR



Départ du train de plaisir.



L'arrivée, — trois heures du matin.



Borbotement général.



— Je me demande si, n'étant qu'adjoint, je puis décentement prendre un bain de mer?...



— Comment, mon ami, vous vous baignez avec vos bottes ?
— Diantre ! il y avait des requins !...



— Arato'è, on dit qu'il y a des lames dans la mer : si elles allaient te couper !



— Voilà la marée qui monte. — Ah ! tant mieux, j'ai grand' faim, et j'aime beaucoup la marée.



Un grain. — On demande 4,900 parapluies.



— Rien à manger !... — Si nous faisons rôti Azer?...



Retour du train de plaisir.

la vase. Les paysans du Delta les nomment *oukn el-bache-nyn*, millet de nouépar, et ils n'en font usage que comme d'un remède rafraîchissant. Ainsi, voilà une plante, jadis alimentaire, chazé maintenant en un médicament. C'était le contraire pour la pomme de terre, comme je l'ai dit dans un autre article.

Enfin on voit une troisième espèce de lotus, peinte dans quelques temples de l'Égypte; c'est le lotus bleu (*Nymphaea caerulea* L.) dont on faisait, selon Athénée, des couronnes agréables à la vue et à l'odorat. Cette espèce ne diffère du lotus-pavot (lis blanc du Nil) que par ses feuilles un peu plus ovales, découpées sur les bords en échancrures légères, séparées par des dents mousses au lieu de dents angus, et par ses anthères (sachets contenant la poussière fécondante) terminées en un appendice bleuâtre, pétaoloïde, d'une odeur très-suaue. La racine et le fruit sont comme ceux du *nym-*

phaea lotus. « La racine, dit M. Delile, a quelque analogie, pour la grosseur et la substance, avec la châtaigne. Les Égyptiens l'appellent *byaron*. J'ai vu des paysans qui la vendaient cuite sur le marché de Damiette pendant l'automne; je n'ai pu distinguer si c'était plutôt la racine du *Nymphaea lotus* que celle du *Nymphaea caerulea*, parce que les racines ne diffèrent point dans ces deux plantes, dont les qualités sont probablement les mêmes. Cependant les Égyptiens regardent le nénuphar blanc comme moins bon que le nénuphar bleu: ils nomment le premier *bachenyh el-khanzyr*, c'est-à-dire nénuphar de porc, et le second *bachenyh el-at-raly*, nénuphar des Arabes. »

Les fleurs de ce nénuphar sont remarquablement belles: le calice a ses folioles d'un vert foncé, parsemées d'un grand nombre de points et de petites lignes d'un pourpre noirâtre; les pétales d'un blanc brillant, teints, surtout vers leur som-

met, du plus bel azur, d'où le nom de *caerulea*. Cette espèce croît encore abondamment dans les rizières du Delta. On la trouve aussi dans les Indes orientales. Faut-il chercher la raison de cette sorte de culte que les anciens avaient pour le lotus, dans la sensibilité de la fleur sous l'influence du soleil, phénomène signalé par Théophraste et nommé par Linné *sommeil des plantes*?

En résumé, les anciens Égyptiens admettaient trois espèces de lotus, toutes des plantes alimentaires aqueuses de la famille des nymphéacées: 1° le lotus rose ou feu d'Égypte, *Nymphaea speciosum* W., dont le fruit ressemble à une pomme d'arroser, 2° le lotus blanc (lis du Nil), *Nymphaea lotus* L.; et 3° le lotus bleu, *Nymphaea caerulea* L. Le fruit des deux dernières espèces ressemble à une tête de pavot.

HOEFER.

Le dessin sans maître. — Méthode pour apprendre à dessiner de mémoire.

Madame Cavé, dont les ravissants petits tableaux ont obtenu chaque année au salon le plus légitime succès, vient de nous confier, sous une forme charmante, tous ses secrets de maître; et comme fatiguée de la supériorité qu'elle a acquise dans son art, elle a voulu nous donner la clef de ce dessin gracieux avec lequel elle rend si admirablement ces bouquets d'enfants blonds et roses qui donnent à son talent un si grand cachet d'originalité. Elle s'adresse aux jeunes filles qu'elle comprend et qu'elle peint comme on les aime, c'est-à-dire comme elles sont, simples et naturelles. Et en même temps qu'elle est pour elles un maître habile, elle se montre une mère intelligente et leur donne des conseils qu'elles aimeraient à suivre, uniquement pour la manière dont ils sont présentés. Ces conseils, rassemblés dans une série de lettres et réunis sous ce titre: *Le Dessin sans maître*, forment un petit livre dont chaque page contient tout ce que l'esprit imprévu et piquant d'une femme peut renfermer d'original, tout ce que le savoir sérieux et intelligent d'un maître distingué peut offrir d'enseignements utiles. Mais les lettres de madame Cavé sont, comme ses compositions, plus éloquentes en sa faveur que tous les éloges. En citant un passage, c'est donner le désir de lire le livre tout entier.

« Observations sur la variété des ombres et des lumières.

» Généralement, sur les objets brillants, tels que les cristaux, les marbres, les porcelaines, les métaux, les bois vernis, les dorures, etc., les lumières sont rares et droites. Il importe de le savoir, car c'est la lumière qui indique la matière et la qualité; ainsi, dans un dessin, un meuble neuf diffère d'un vieux par la manière dont la lumière est posée. Peu à peu toutes ces observations se caseront dans la tête de tes filles, et elles arriveront au bout de leurs crayons en temps et lieu.

» Des qu'elles sauront regarder les objets, elles ne les regarderont plus sans faire attention aux formes de l'ombre et de la lumière.

» Elles verront comment s'éclairent les monuments, les maisons et les chaumières. Rien ne leur échappera, ni les grandes masses d'ombre et de lumière sur les arbres, ni les ombres portées des vases sur la terre, qui, quelquefois, mettent tout un village dans l'ombre, d'autres fois laissent le clocher seul lumineux. Sur les bords de la mer, il y a des effets magiques, surtout dans les pays du Nord,



où le ciel est n'bleux. aux effets de lumière sont-ils beaucoup plus variés et plus piquants dans le Nord que dans le Midi. Le nuage est l'ami des coloristes.

» Toute une vie nouvelle va commencer pour toi et tes filles. A vos yeux toutes les œuvres de la nature vont prendre un aspect intéressant. A chaque instant l'artiste assiste aux spectacles les plus curieux. Lorsqu'il voyage il éprouve mille sensations diverses; il marche de surprise en surprise; ou personne ne voit, ne sent rien, il voit, il compare, il admire. Il peut faire vingt fois la même route sans ennuï, car pour lui le paysage est toujours nouveau, à chaque heure du jour, dès qu'il change d'effet. Et cet effet peut tenir à la moindre chose: là, c'est une vache bien éclairée, qui anime une ondulation de la plaine; ici, c'est une chaumière qui reçoit les rayons du soleil et prend, à travers des touffes d'arbres, des proportions d'admirable beauté.

» L'exprimer les élans de bonheur que j'ai souvent éprouvés dans ces contemplations, c'est impossible. On sent qu'on s'approche de Dieu en comprenant mieux son œuvre. On le bénit de nous avoir donné cette faculté d'appréciation. En un mot on se sent riche de tout ce qu'on voit. En considérant sa différence ou plutôt l'insensibilité de ceux qui vous entourent, il semble qu'on possède le monde à soi seul, et qu'un génie bienfaissant déroule devant vous des merveilles qu'il cache aux autres.

» Que de fois, devant ces grandes merveilles de la nature, j'ai pris en pitié l'audace des hommes qui veulent nous donner une idée du paradis. Comment! loin d'avoir inventé les beautés de cette terre, vous mourez sans les avoir comprises, et vous voulez inventer les choses du ciel! Mais le ciel que vous inventerez, vous, hommes, sera toujours au-dessous de la terre inventée par Dieu, et personne n'en voudra. Quant à moi, en jouissant patiemment et avec reconnaissance des bienfaits de ce monde que j'aime, je fais des vœux pour être un jour admise à connaître ceux que Dieu nous réserve auprès de lui; mais je m'en croirais indigne si j'avais la prétention de me faire une idée du bonheur qui nous attend là-haut et que je vous souhate à toutes les trois. Ainsi soit-il!»

Le *Dessin sans Maître* se vend à Paris, chez MM. Susse frères, 31, place de la Bourse. Broché 3 fr.; relié, avec peau d'âne, crayon et accessoires, 5 fr.

Bibliographie.

Chasses exceptionnelles et Mélanges, par M. ANOULEH d'HOUDOT. — Un vol. in-8° avec trois portraits gravés. — Paris. 1850. Rue des Moulins, n° 8.

Les *Chasses exceptionnelles* contenues dans ce volume ne sont pas, comme on pourrait le croire, celles de l'auteur, qui est tout à la fois un excellent chasseur et un écrivain distingué. M. Adulphé d'Houdot s'est fait pour cette fois le panégyriste de trois des plus célèbres chasseurs du dix-neuvième siècle, l'historiographe de leurs principaux exploits. D'abord il raconte la vie du fieur de lions Gérard; il célèbre l'une après l'autre ses étonnantes prouesses; il écite sa correspondance, qui forme à elle seule un traité aussi complet que pittoresque de la chasse au lion; puis, passant de l'Afrique du nord dans l'Afrique du midi, il résume brièvement, trop brièvement, l'intéressant ouvrage que M. Adulphé Deleorgue a publié il y a trois années, sous le titre: *Voyage dans l'Afrique australe*; enfin il consacre quelques pages au récit de la vie et de la mort d'Éléonore Blaze, qui termina si prématurément le 9 octobre 1848 l'honorable et trop courte carrière qu'il avait parcourue si dignement comme militaire, comme écrivain et comme homme.

Le style de ces éloges a un ton pindarique qui cause à la première lecture un certain étonnement. Mais on pardonne bientôt à M. d'Houdot les exagérations de son enthousiasme, parce qu'on reconnaît que cet enthousiasme est navrement sincère; telle est sa passion pour la chasse, qu'il admire tout bon chasseur comme un grand homme; dans son opinion, un chasseur exceptionnel n'est rien moins qu'un héros digne d'être chanté par les plus grands poètes! Que seraient donc ses panégyriques s'il n'avait pas cru devoir « se mettre en garde, comme il le déclare, contre l'exaltation romantique du poète et de l'artiste, ce mensonge du juste. » Du reste, ce défaut donne aux ouvrages de M. d'Houdot une originalité qu'il n'est pas sans charmes. Il y a si peu d'écrivains auxquels on puisse reprocher une conviction trop chaleureuse!

Les *Mélanges* qui composent la seconde moitié de ce volume

offrent une lecture variée. M. d'Houdot essaye de prouver que toutes les premières inventions remontent à la chasse ou sont nées d'un besoin de chasse; il se demande si les béasses viennent de l'Est ou de l'Ouest, par la mer ou par la terre; il raconte une ballue aux lièvres, et des chasses extraordinaires dans l'Amérique septentrionale et dans l'Inde; enfin il termine par un résumé théorique et pratique de la chasse au lion dû à la plume éminemment spirituelle et descriptive de son ami Jules Gérard.

L'éditeur des *Chasses exceptionnelles* annonce un nouvel ouvrage de M. d'Houdot. Cet ouvrage, qui est sous presse et qui paraîtra prochainement, aura pour titre: *Le Livre du soldat*, types, mœurs, et caractères, précédés d'une biographie du maréchal Bugeaud.

Jurisprudence électorale parlementaire, recueil des décisions de l'Assemblée nationale (constituante et législative) en matière de vérifications de pouvoirs; par M. ALPHONSE GAUX, avocat, rédacteur en chef du *Moniteur*. — Paris. 1850. Guillaumin.

M. Guin a publié d'une manière complète dans son ouvrage intitulé *Jurisprudence parlementaire* les décisions des Assemblées législatives sur les élections de leurs membres. Ces travaux, dont l'idée et l'exécution premières lui appartiennent, à pour point de départ la loi du 9 avril 1831. M. Dalloz l'a continué, après les élections générales de 1842 et 1846, pour ces deux années, dans son recueil périodique de jurisprudence. Enfin M. Guin vient de le compléter en recueillant les décisions intervenues depuis l'établissement du gouvernement républicain. « Le changement radical introduit dans nos lois électorales par le principe du suffrage universel ne brise nullement, dit-il, la chaîne des traditions parlementaires; les précédents relatifs par exemple, au mode de vérification des pouvoirs, aux enquêtes, à l'appréciation des fautes électorales, aux calculs des suffrages, aux attributions de bulletins, etc., conservent aujourd'hui leur intérêt et leur autorité. » Quant aux solutions antérieures à la loi de 1831, elles se trouveront avec toutes les autres, dans l'ar-

ticle *Droits politiques* de la seconde édition de la *Jurisprudence générale* de M. Dalloz.

La *Jurisprudence électorale parlementaire* remplit 107 pages. Divisée en 17 paragraphes, elle se compose de 491 décisions.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Si l'on fait froid les pauvres sont assez mal à leur aise.

« On s'abonne directement aux bureaux, rue du Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur le poste oder Lechevalier et Co., ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 387. VOL. XVI. — SAMEDI 27 JUILLET 1850.
 Bureaux : rue Richelleu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

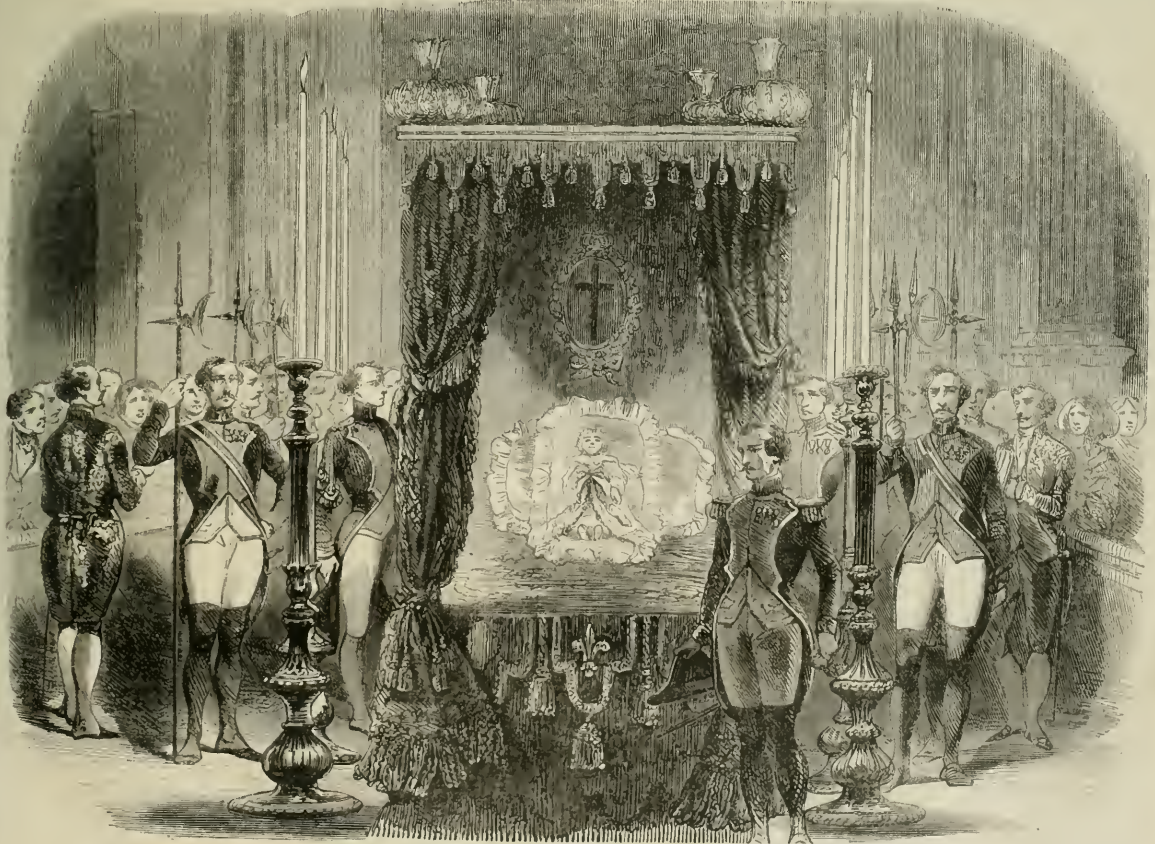
Histoire de la semaine. — Loi sur la Presse. — Courrier de Paris. — Les Régates de Brest. — Revue littéraire. — La Vie des Eaux. II. — Fête de sainte Rosalie. à Palerme. — Voyage à travers les Journaux. — Chronique musicale. — Décoration de la place Vintimille, à Paris. — Revue agricole. — Bibliographie. — Médailles de l'Exposition de 1851, à Londres.

Gravures. — Exposition funèbre du Prince des Asturies, à Madrid. — Types de théâtres. — Régates de Brest : grande course. — Sarcophage de sainte Rosalie, à Palerme. — Grotte de sainte Rosalie, sur le mont Pellegrino. — Marche triomphale du char de sainte Rosalie. — Opéra-Comique : Scène de Giralda. — Napoléon-Prométhée sur le place Vintimille. — Médaille de M. Bonnerdel, id. de M. Gayrard père. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Un de nos compatriotes, M. Charles Porion, peintre, chargé par le gouvernement de faire à Madrid la copie du tableau capital de Velasquez, a bien voulu nous adresser de cette ville des croquis figurant, outre la scène principale de l'exposition publique de l'enfant d'Espagne, des détails caractéristiques du cérémonial que la mort a rendu inutile. — Le berceau de l'enfant; — *el involucador*, meuble sur lequel on habille les infants; — la *bandeza*, corbeille dans laquelle

rouge, lorsque la *camerera mayor* le présente aux ambassadeurs et aux grands dignitaires; — le fauteuil sur lequel la reine a été accouchée, meuble en acajou d'une forme particulière, garni de satin bleu; — le costume des nourrices appelées des montagnes de Santander (Galice); l'une mère d'un enfant mâle : c'est celle qui aurait nourri l'enfant; l'autre mère d'une fille, et qui devait être choisie si la reine eût mis au monde une enfant; — la présentation de l'enfant aux ambassadeurs, M. Bourgoïn, le nonce du pape, etc.; par la *camerera mayor*; — et, enfin, le tableau de l'exposition dans la chapelle royale : c'est le seul sujet qui nous



Exposition, dans la Chapelle royale à Madrid, du corps du jeune prince des Asturies, d'après les croquis envoyés par MM. de Ribelles et Porion.

diaire. On attribue ce déficit en plein été à une consommation exagérée, les mécontents en accusent les acapareurs dont la provision s'en est allée en eau claire. C'est un désastre qui rappelle celui de 1810, où le soleil brûla le Glacier en un jour. Tortoni lui-même fut pris au dépourvu, et ses confrères les marchands d'eau fraîche ouvrirent l'avis d'une expédition aux Alpes; mais le mont Blanc était trop haut et le Simplon trop loin, et l'on se rejeta vers le Nord, à la recherche d'une mer de glace. Le Groenland livra ses magasins, et les pôles furent dévalisés; mais quand cet océan cristallisé arriva au Havre, il fallut l'y laisser, la Seine était prise.

Il pleut ou il a plu sur les bords champêtres; leurs orchestres n'en tonnent pas moins et la danse y fait fureur. Qui est-ce qui ne connaît pas le jardin Mahille et son harmonie Pilaudo, le Jardin d'Hiver et ses soirées imperméables, le Château-Rouge et ses verres de toutes les couleurs. Ces trois établissements donnent à l'envi des fêtes charmantes, à quoi bon le constater une fois de plus? On s'y promène le jour, on y saute la nuit, les grâces polkauses y gardent leurs ceintures, les bosquets sont pudiques, on les a éclairés au gaz; leur verdure est d'ailleurs assez maigre pour ne pas faire ombrage à la vertu. Quant au *Château des Fleurs*, il mérite un éloge sans restriction; d'abord il est tout



Le travestissement.

pelle chaque soir en récompense de tout ce qu'elle promet.

Le Dieu du Jour (Vaudeville) vous représente un certain Jacquemart, pauvre gueux sans talent, sans conscience et sans le sou, et qui n'est dieu que pour ses adeptes, deux imbéciles qui il mystifie au meilleur marché possible: à l'un il subtilise sa fiancée, à l'autre (c'est son portier) il arrache quelques écus pour une banque d'échange fantastique. Et puis maître Jacquemart, devenu père et propriétaire, montre, comme Janus, son autre visage. On a beau le soulever avec ses doctrines de la veille, le voilà parvenu, à quoi? on n'en sait trop rien, mais il a tiré l'échelle et le public se déclare satisfait.

Le Sopha de la Montansier où Hyacinthe prend ses ébats ce compagnie de Grassot, Sainville et les autres, est

une amusante gaillardise empruntée au roman de Crébillon, avec cette différence que l'Amoazel du roman se souvient seulement qu'il a été sopha, tandis que le Mazulim de la parodie le devient sous nos yeux et à la lumière du gaz. Il ne s'agit plus des aventures de l'impudique Fatmé ou de la prude Adine, encore moins y vrez-vous la punition de la coquette Almáide par le philosophe Moles. Le meuble tentateur, si bizarrement symbolisé par le grand nez de M. Hyacinthe et son œil de faucon, c'est le sopha de la dame à la mode, le sopha de la comédienne, le sopha de la danseuse, rien de plus et c'est bien assez. Au bout de la Chaise longue du vice et du Divan de la volupté, vous arrivez en suant à grosses gouttes à la botte de paille, ce sopha de la vertu au village; alors Mazulim leve son état de vieillard et le nez de M. Hyacinthe reprend sa forme véritable.

Quant aux situations, on les sous-entend, il faut les entendre et le spectacle, allez y voir; c'est une féerie grotesque où les murs se meuvent, les meubles se promènent et certains tableaux sont on ne peut plus parlants. Cependant qu'avez-vous fait de l'original et de son Schahabam, spirituelle et mordante satire du prince ignorant et plongé dans la mollesse, si profond connaisseur des événements qui ne sont jamais arrivés, vivant au milieu d'un troupeau de femmes (le Parc aux Cerfs) entre des sièges et



Avant d'entrer en scène.

à fait digne du nom qu'il s'est donné; c'est lui que Voltaire voulait dessiner pour Candide; c'est ce huitième château du roi de Bohême, dont la description désespérait Nodier. Il est beau, il est vaste, il est fleuri, il est illuminé, il est splendide et il est modeste: car on a toutes les peines du monde à le découvrir dans la retraite qu'il s'est choisie, au fin fond des Champs-Élysées dont il est la violette. Sous le Directoire il s'intitulait le *Jardin des Fées*, et leur féerie y est encore. Le charme commença à la grille de l'entrée principale, ouvrage du célèbre Lamour. Puis vient le mirage des grands arbres touffus, des boulingrins de gazon, des corbeilles de fleurs aux tiges élancées et rayonnantes, des jets d'eau chanteurs, et puis les charmilles, les bouquets de feuillage, les nefs de verdure: les seules ombres du reste de cette ombre de château. Il est bâti de fleurs, de sons harmonieux et de visions: tout ce qu'il y a de plus aérien. Parfois ces visions aériennes deviennent des groupes animés: ce qu'on appelle en langue vulgaire des tableaux vivants. Alors vous voyez sortir d'un réseau d'algues marines un char de coquillages poussé par des tritons et des nymphes océaniques, c'est la *naissance de Vénus*, *inressu patuit dea*, on reconnaît la déesse à sa beauté et à son costume. L'autre tableau, la *fée aux roses*, est moins décollé et encore plus mythologique. Des fleurs, un air pur, des embrages et du silence, nous donnerions volontiers tous nos vaudevilles de la semaine pour ce spectacle-là.

Ils sont trois, ces vaudevilles nouveaux, et on leur souhaite de lutter avec succès contre la canicule. *L'Échelle des Femmes* (Gymnase) avait été fabriquée pour Mlle Déjazet, mais elle se sera dit: «A quoi bon reprendre Richelieu, Latorière et Gentil Bernard, trois poèmes que j'ai chantés si longtemps; il faut laisser cette échelle à Mlle Wolf, qui a si grand envie d'y grimper. Mlle Wolf est une très-jeune cantatrice, qui, certes, finira par jouer le vaudeville agréablement. Pourquoi commencer par la fin, c'est-à-dire par le travesti. Elle est trop jeune et elle n'a trop peu d'expérience pour comprendre et pour exprimer toutes ces petites malices. Mener tambour battant trois vertus qui cherchent leur vainqueur, séduire à la fois la villageoise, la bourgeoisie et la grande dame, l'entreprise est périlleuse pour un novice. En outre, la pièce était manquée dès les premières scènes, Mlle Déjazet ne s'y sera pas trompée. Le courage de la débutante n'en est que plus méritoire; on l'a applaudie justement d'ailleurs pour sa jolie voix, et on la rap-



La claque.



Le triomphe.

des perroquets, dans Agra, le Versailles de ce monarque en babouches? Il fallait le voir, dit l'auteur, jouer avec un profond surprenant tous les jeux de société, faire des découpages, danser à ravir et indifférent à toute action un peu raisonnable, s'étonner perpétuellement de tout ce qui est commun. Ah! que Shahabam Sainville ressemble peu à Shahabam - Louis XV, malgré leurs traits frappants de similitude. Je n'ai encore connu plus ces plaisanteries auxquelles on associe forcément le public et ces scènes bouffonnes où on lui impose le rôle de comparse. Au demeurant, la pièce est vivement jouée par l'excellente troupe de la Montansier qui ferait jurer des cariatides.

Nos dessins, c'est encore le théâtre, ce sont ses mœurs, sa vie et ses épisodes. Ici la parodie du *travestissement*, et dans le voisinage le lard de l'état naturel, puis le *triomphe* ou la récolte d'une mère et enfin le revers de la médaille. J'imagine qu'en crayonnant cette belle personne, notre dessinateur, quel qu'il soit, a voulu montrer la *comédienne* comme il faut et comme il ne la faudrait pas, celle qui vit du revenu de sa beauté encore plus que des émoluments de sa profession. À l'aspect de tant de bouquets comment ne pas croire à la multitude des adorateurs? A quoi bon l'art, l'étude et le travail, à quoi bon le talent aujourd'hui quand on est belle, et puis encore les braves de tous ces chevaliers au bras de fer, qu'est-ce qu'ils prouvent? — qu'on les a payés.

Quant à la vieille dame, suivante de sa fille, elle ramasse les témoignages fleuris du triomphe en mère prévoyante qu'elle est, ces brins de laurier ne sont pas tellement légers qu'ils ne puissent servir encore, cela s'est vu et même on ne voit que cela.

Heureuse mère, elle pourrait vous dire de quelles mains sont tombés ces bouquets, c'est elle qui les a fournis en gagnant quelque chose dessus. D'où elle est sortie? d'un loge, le *colon*, s'il vous plaît, à moins qu'elle n'ait été actrice comme tant d'autres, ce qui est une autre manière de venir de la loge. Oui, elle a été ingénue comme sa fille pendant trente ans, elle a soupiré pour Damis, trompé Grônté, persécuté Bartholo, couronné la flamme de Lindor et au Valero de Carpentras: *Ramenez-moi chez nous!* Et maintenant c'est madame la Ressource et madame la Procureuse des bouquets et autres douceurs de mademoiselle sa fille.

Et pour finir par un bruit de théâtre. On va supprimer la claque et rétablir la censure.

PHILIPPE BESONI.



Le revers de la médaille.

Les régates de Brest.

Brest a eu ses régates à la fin du mois dernier. Nous sommes donc un peu en retard — mais à qui la faute? — pour rendre compte de cette fête maritime qui avait attiré une affluence considérable. Plus de 20,000 spectateurs garnissaient de nombreux gradins élevés sur le Cours-d'Ajot, le chemin de Porstrein, les roches, les hauteurs environnantes, ou se pressaient dans une foule de canots formant, dans la rade même, comme l'enceinte de la lice.

Au centre du Cours on avait établi un vaste orchestre occupé par les musiques des équipages et de la garnison. En face, à un demi-kilomètre du rivage, était mouillé le ponton des jeux nautiques et à cent mètres plus loin environ, celui du jury. L'aspect général de cette fête, favorisée par un temps magnifique, avait tout à la fois quelque chose de joyeux et de pittoresque.

Le 23, à neuf heures du matin, le comité des régates, les juges de la lutte, les autorités du département, de la ville, et plusieurs personnes invitées étant réunis sur le ponton du jury, M. le curé de Brest a ouvert la fête par une messe célébrée avec une pompe toute maritime, et immédiatement après les régates ont commencé.

Cette première journée était consacrée aux courses à la voile et à l'aviron entre divers embarcations appartenant aux ports de Brest et des environs. Les bateaux de Plougastel et du fret ont couru les premiers; puis sont venus les gabares de la rade et petits caboteurs, les embarcations de l'Etat, les bateaux d'amateurs, les sardinières de Camaret et de Douarnenez. Ces courses, au nombre de sept, toutes à la voile, ont été fournies par les concurrents avec une vigueur et une précision de mouvements qui font honneur à nos marins. Les signaux partant de moment en moment du ponton du jury et répétés au loin, les coups de pierrier annonçant le départ des bateaux engagés dans chaque lutte, les fanfares saluant le vainqueur au moment où il franchissait la barre ajoutaient encore à ce que cette scène avait par elle-même d'entraînant et de magnifique.

Les sept courses à la voile terminées, une huitième a eu lieu entre les vainqueurs des courses précédentes; les concurrents étaient au nombre de vingt. Le premier prix a été remporté par le flamant le *Cygne*, qui conduisait M. Jouanne, de Brest; la goëlette *Haydée*, conduite par M. Lecorre de Lauberlach, a obtenu le second.

Trois courses à l'aviron ont eu lieu ensuite et n'ont pas excité moins d'intérêt. A quatre heures, les joutes étaient terminées. Les vainqueurs venaient recevoir, sur une estrade élevée contre la statue de Neptune, le prix de leur vigueur et de leur adresse.

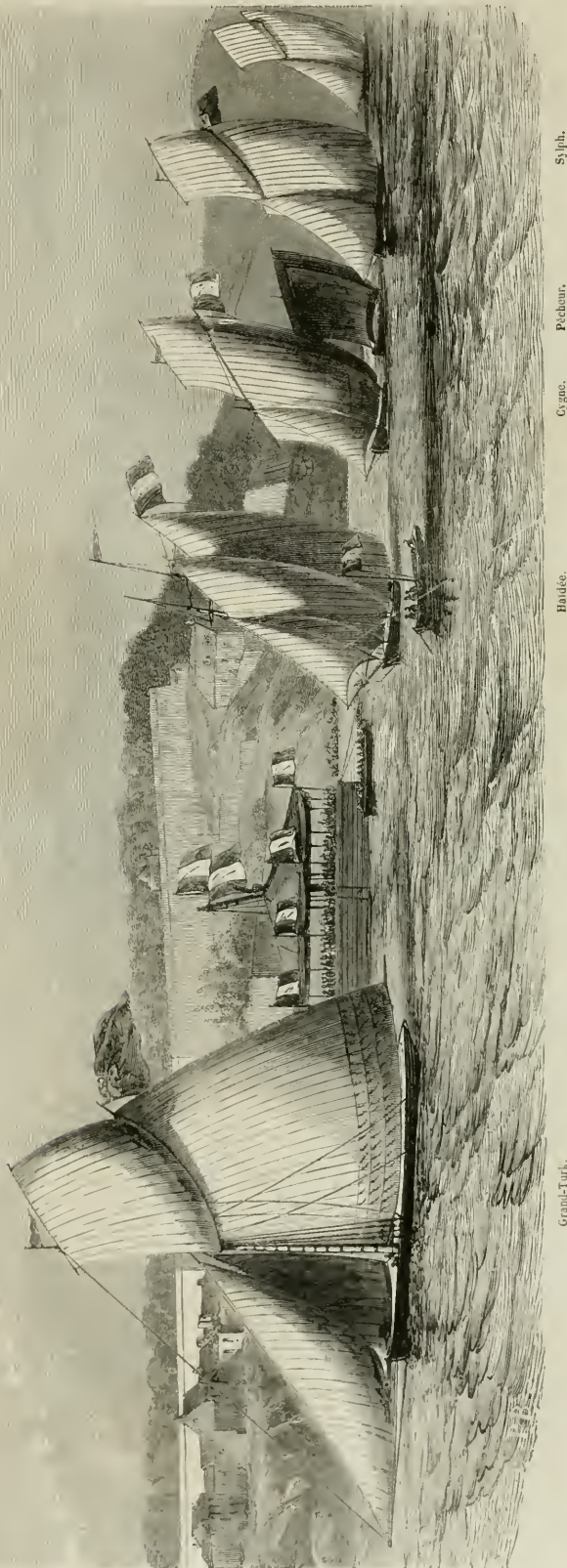
Le programme de la fête indiquait, pour le lendemain, une dernière et grande course à laquelle avaient été appelés tous bâtiments étrangers et français. Deux cutters anglais, le *Sylph* de Liverpool et le *Grand Turk* de Plymouth, avaient répondu à cet appel et étaient venus se placer parmi les concurrents.

La course avait été indiquée pour dix heures; mais le temps, si favorable la veille, était au calme plat, et déjà on parlait de la nécessité de remettre la joute, lorsque vers deux heures commença à s'élever une petite brise de nord-nord-est, et bientôt après retentit le signal du départ. Les concurrents avaient à faire deux fois de suite le tour de la lice fixée entre le stationnaire et un bâtiment mouillé au delà de Poulbo-Allor, 20 kilomètres environ. Dix-huit bâtiments étaient engagés. Le premier prix a été remporté par le *Grand Turk*, capitaine Fox, qui, dès le premier tour, avait dix minutes d'avance sur ses concurrents, et au second a touché le but 25 minutes avant *Haydée*, l'un des vainqueurs de la veille. Le *Cygne* la suivait de près; il est arrivé le troisième. Le quatrième prix a été gagné par un pêcheur de Douarnenez. Le *Sylph* de Liverpool n'est arrivé que le cinquième.

Le premier prix donné par la ville, et consistant en une coupe de vermeil ciselée, a été remis au capitaine du *Grand Turk* par M. Dubreuil, capitaine de vaisseau, président du jury de concours, qui a adressé au vainqueur quelques paroles pleines d'une courtoise hospitalité, en ajoutant que la nation française aimait mieux engager avec ses voisins des luttes pacifiques et utiles que d'avoir à soutenir encore ces guerres qui ont malheureusement fait couler tant de sang dans les siècles passés.

La cérémonie terminée, on s'est empressé autour des visiteurs anglais, qui ont trouvé à Brest la plus cordiale sympathie. Une riche collection de fruits du pays a été envoyée à bord des deux yachts, et le *Grand-Turk* a été orné par ses rivaux eux-mêmes d'un riche bouquet de fleurs avec lequel il a pu rentrer cinq jours après dans le port de Plymouth.

La fête s'est terminée par un bal au profit des indigents. Elle laissera à Brest les plus heureux souvenirs, elle a, dès aujourd'hui, fait naître un vœu auquel s'associeront tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre marine; c'est de voir l'institution des régates s'établir d'une façon régulière et permanente. Pourquoi n'aurions-nous pas dans nos grands ports de mer des sociétés de courses nautiques? Exercer nos marins à la précision du coup d'œil et des manœuvres n'est-ce pas là un objet digne de tout l'intérêt et au besoin des encouragements du gouvernement?



Sylph.

Pêcheur.

Cygne.

Haydée.

Régates de Brest. — Grande course, d'après un dessin envoyé par M. Théodore Barrellier.

Grand-Turk.

mages des Siciliens, qui, dans toutes les grandes calamités, ne manquent jamais d'invoquer sa tutélaire protection.

Sainte Rosalie, objet de tant de vœux, vivait (selon les documents publiés sur Palerme, par M. Firmin Didot, dans *l'Univers pittoresque*) vers le douzième siècle, à la cour du roi Roger, dans laquelle les chevaliers normands avaient importé le goût des fêtes et des plaisirs. Fille de Sinibaldi, niece de Guillaume-le-Bon, et issue par conséquent de sang royal, la jeune Rosalie, au milieu de cette cour galante et des hommages dont elle était nécessairement entourée, fut effrayée des périls qui menaçaient sa vertu; elle s'enfuit donc secrètement à l'âge de quatorze ans de cette cour dangereux et vint se consacrer à la retraite et à la prière dans une grotte humide et ignorée du mont Pellegrino, où elle mourut effacée de la mémoire des Siciliens.

Environ cinq siècles plus tard, en 1624, Palerme, en proie aux ravages de la peste, implorait en vain au pied des autels la miséricorde et les secours du ciel, lorsqu'un de ses habitants, descendu du mont Pellegrino, annonça qu'une révélation céleste lui avait indiqué la grotte où reposaient oubliés, sans honneur et sans sépulture, les ossements de sainte Rosalie, à la découverte desquels le ciel attachait la cessation de l'épidémie. Aussitôt les magistrats et le clergé se transportèrent au lieu indiqué et les restes de sainte Rosalie furent rapportés à Palerme, où depuis ils ne cessèrent d'être entourés d'hommages publics et particuliers. Une route superbe fut construite aux frais de l'Etat pour arriver à la grotte où la sainte avait si longtemps reposé; cette grotte elle-même, renfermée dans une enceinte de bâtiments habitée par des religieux qui prient sans cesse sur la tombeau révéral, contient trois autels éclairés par des lampes toujours allumées. Les reliques, placées au milieu d'une chapelle dépendant de la cathédrale de Palerme, sont conservées dans un magnifique sarcophage en argent, orné de pierres précieuses, ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie, estimé 20,000 écus (environ 100,000 francs de notre monnaie), servit à promener les reliques de la sainte lors de la première procession solennelle, qui eut lieu le 9 juin 1625 avec une pompe et une magnificence telles, que le corps municipal alloua une somme de 100,000 écus siciliens, équivalant à 500,000 francs de notre monnaie, pour cette cérémonie dont les préparatifs ne demandèrent pas moins de trois mois; les reliques de la sainte, placées d'abord dans une urne de cristal doublée de velours cramoisi brodé d'or, qui avait jusqu'alors servi à contenir les restes de sainte Christine, furent ensuite renfermées dans le sarcophage d'argent dont nous venons de parler, aux sculptures et bas-reliefs allégoriques duquel s'empresèrent

de travailler les artistes les plus distingués de l'époque. A partir de la célébration de cette solennité, l'épidémie commença à perdre de sa violence et elle disparut entièrement le 4 septembre suivant, jour anniversaire de la mort de sainte Rosalie, quatorze mois après la découverte de ses reliques et quinze mois après l'invasion du terrible fléau.

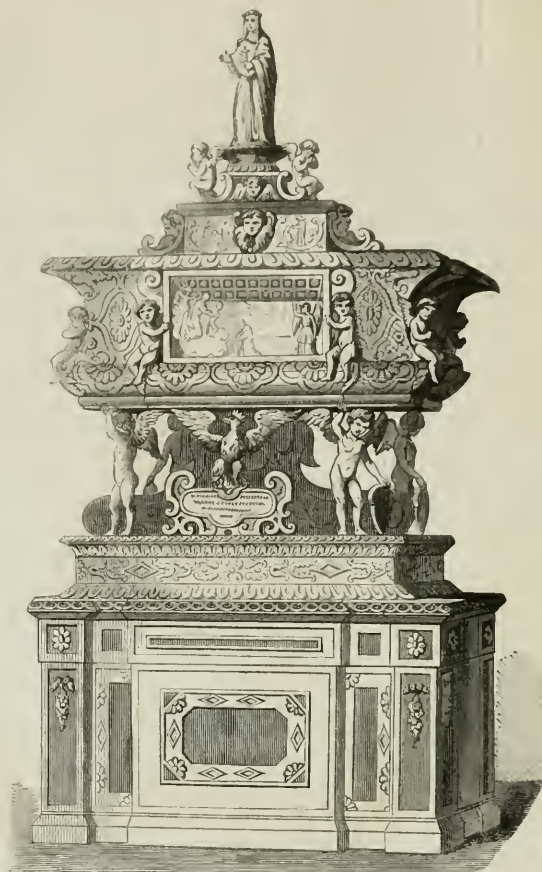
Depuis cette époque, la grotte du mont Pellegrino, de laquelle l'œil peut embrasser le vaste panorama des deux golfes de Palerme et de Scerra-Cavallo, devint le but des nombreuses visites des voyageurs attirés par un site aussi pittoresque et des croyants venant chercher un remède à leurs souffrances près de la retraite de la sainte, ou de morales consolations près des religieux qui

se sont voués à son service, là où Hamilar, lors de la première guerre africaine, soutint pendant trois ans de siège les rudes assauts que lui livra l'armée romaine: de plus, tous les ans au mois de juillet on célèbre pendant cinq jours les fêtes de sainte Rosalie, qui commencent le 11 et finissent le 15. Ces fêtes, qu'on appelle communément *il Festino*, et qui coûtent à la ville 8,000 oces (plus de 100,000 fr.), sont magnifiques et attirent à Palerme, outre un quart de la population de l'île, un grand nombre d'Italiens et d'étrangers qui saisissent cette occasion de voir dans tout son éclat la belle capitale de la Sicile; avec les dessins reproduits par nos gravures, voici les détails que nous a transmis notre correspondant sur la manière dont cette fête vient d'être célébrée cette année.

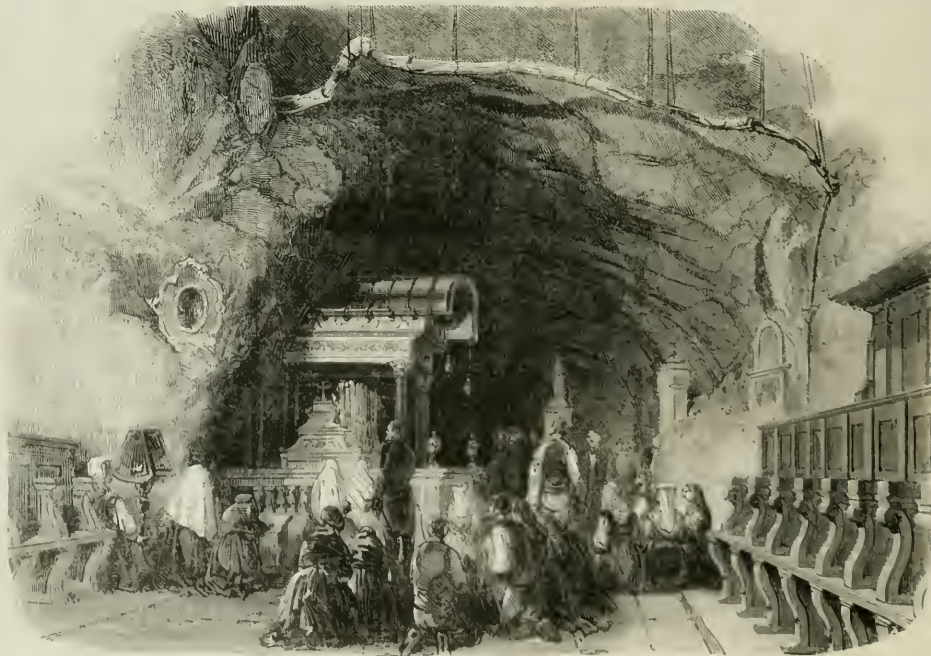
Commencées tous les jours vers six heures du soir, la fête débute, excepté le premier et le dernier jour, par des courses de chevaux libres à l'instar des *barberi* de Rome. Des cordes tendues de chaque côté de la rue de Tolède, qui a à peu près deux kilomètres de longueur, servent à contenir la foule curieuse; semblable à une salle de théâtre gigantesque dont la rue forme le parterre, où les fontânes à balcon remplacent les loges, la rue de Tolède regorge de spectateurs échelonnés depuis le sol jusqu'au faite des maisons; à l'explosion d'une bombe la foule s'aligne et repasse derrière les cordes, où elle forme une épaisse baie de têtes superposées. Les chevaux, la tête parée de plumes et de rubans, sont placés à l'extrémité de l'espace à parcourir et contenus par une forte corde tendue à hauteur de poitrail. Point de jockeys dans ces courses où les chevaux sont obligés de parcourir une rue pavée de larges dalles rendus glissantes par le frottement continu des pas de 200,000 habitants et par une chaleur de 30 degrés; les jockeys sont remplacés sur le dos et sur la croupe des chevaux par des boules de plomb garnies de pointes de fer destinées à faire l'office d'éperons et à aiguillonner à chaque élan le coursier excité encore par le bruit et l'éclat de feuilles de paillon qui se déroulent et s'agitent sur ses flancs. A un signal donné par un membre de la commune (*evuator*) la corde tombe aux pieds des chevaux qui, chassés à coups de fouet, s'élancent à fond de train, aux applaudissements de la multitude pour disputer le prix et décider du sort des paris nombreux qui s'engagent sur chaque coursier; les chevaux vainqueurs, dont la fière allure ferait presque croire à l'intelligence des honneurs triomphaux qui leur sont décernés, parcourent ensuite les autres rues de la ville au son de la musique, précédés et escortés par un piquet de la garde d'honneur du *pretor* portant les aigles dorées, enseignes de la municipalité de Palerme, sur lesquelles brillent les prix en belles pièces de monnaie neuve.

Aux premiers coups de l'Angélus cent échelles se dressent à la fois, et la rue de Tolède se trouve en un instant, et comme par enchantement, éclairée par une illumination qui n'a de particulier que l'effet qu'elle emprunte à l'alignement régulier de la rue. Après avoir joui de ce coup d'œil, la foule s'écoule petit à petit et se dirige lentement vers la chaussée de la *Marine* ou *foro Italico*.

Au milieu de cette superbe promenade, illuminée comme le reste de la ville, et du côté de la mer qui murmure à ses pieds, s'élève l'édifice des feux d'artifice qui on tire le premier et le troisième jour; une immense décoration, imitée de ces merveilleuses colonnades de l'architecture grecque dont la Sicile possède encore de superbes vesti-



Sarcophage en argent, contenant les restes de sainte Rosalie, dans la cathédrale de Palerme.



Galérie de la Rue de Tolède, au Mont Pellegrino, près la Cathédrale de Palerme, en Sicile.

ges, reproduit à travers ses portiques, sur des toiles transparentes et en figures colossales, les traits les plus saillants de l'histoire italienne empruntés cette année à la description donnée par Virgile, au 5^e livre de l'Énéide, des fêtes instituées par Énée en l'honneur de son père Anchise. Devant cette décoration splendide et en dehors de la foule qui encombre à tous les étages les balcons, les terrasses et jusqu'aux toits des maisons bordant la chaussée du côté opposé à la mer, un riche pavillon réunit les élus de l'aristocratie appelés à jour de ce brillant spectacle, et auxquels le pretor et les membres du sénat distribuent force glaces et pâtisseries; le feu d'artifice, qui termine cette lumineuse exhibition, l'emporte sur les plus beaux feux d'artifice de Rome par la variété de ses feux de couleur et par la bizarrerie de ses effets fantastiques.

Après le feu d'artifice vient la promenade du jardin public, dont *l'Illustration*, dans son numéro du 41 mai dernier, a cherché à décrire les beautés pendant le jour, et qui reçoivent la nuit un caractère tout féérique de l'illumination mystérieuse et voilée que recèlent ses arbres touffus et ses plantes fleuries; c'est un nouveau jardin des Hespérides dont les berceaux d'orangers marient leurs pommes d'or aux rubis et aux émeraudes des verres de couleur suspendus à leurs rameaux et éclairant l'image vénérée de sainte Rosalie répétée sous mille formes différentes, des lumineuses reflets dont le soin et l'entretien sont confiés, pendant toute la fête, à des hommes et des femmes du peuple costumés en bergers et en bergères aux atours enrichis de dentelles et de rubans, à l'imitation des tableaux de Boucher et de Watteau. A minuit, les équipages, dont la circulation a été jusqu'alors interdite, viennent inonder la rue de Toledo et promener jusqu'à deux heures du matin les élégantes patriciennes et leurs riches toilettes.

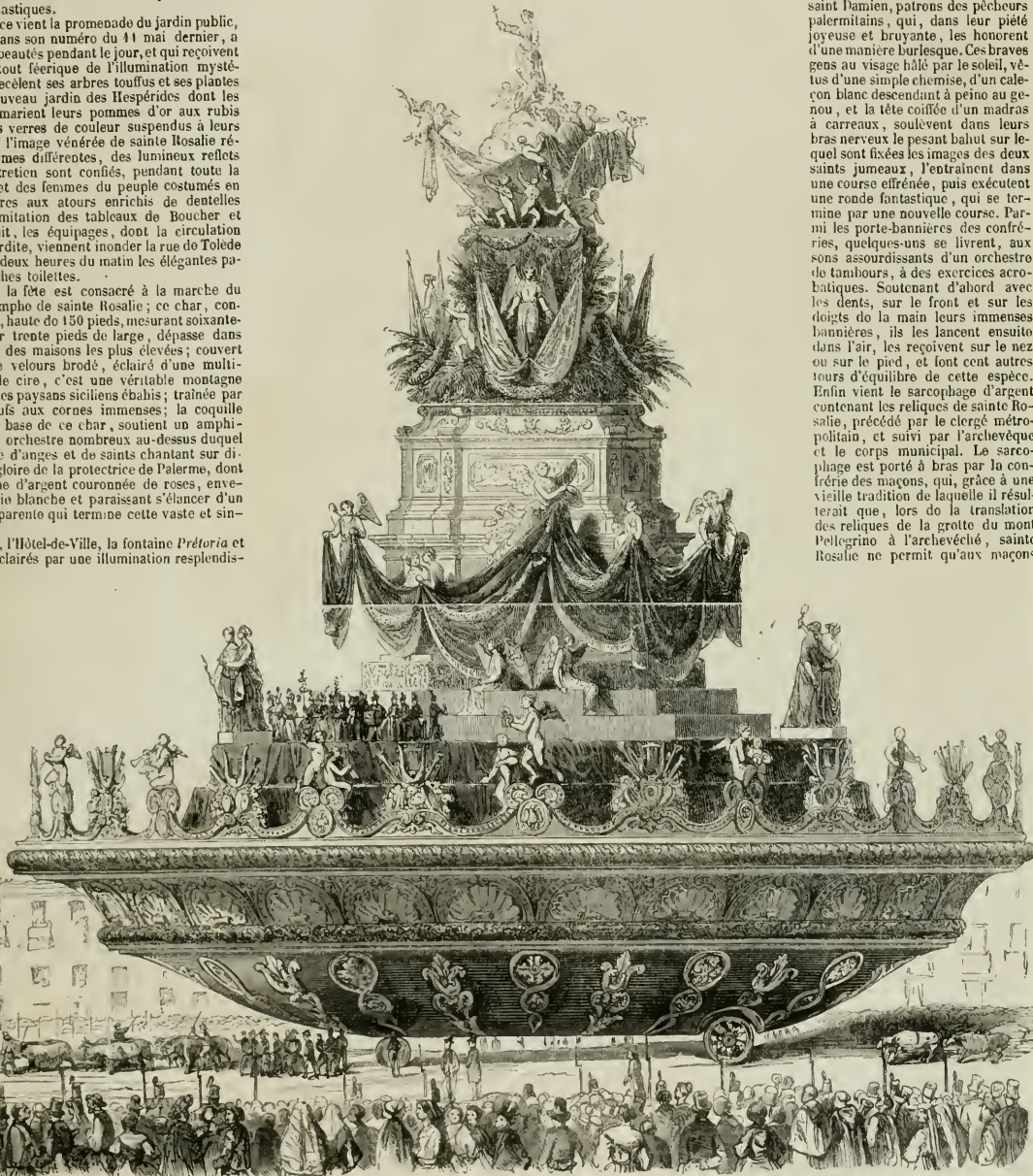
Le second jour de la fête est consacré à la marche du char destiné au triomphe de sainte Rosalie; ce char, construction gigantesque, haute de 150 pieds, mesurant soixante-dix pieds de long sur trente pieds de large, dépasse dans son parcours le faite des maisons les plus élevées, couvert de riches étoffes, de velours brodé, éclairé d'une multitude de flambeaux de cire, c'est une véritable montagne d'or, comme disent les paysans siciliens ébahis; traîné par vingt paires de bœufs aux cornes immenses; la coquille dorée, qui forme la base de ce char, soutient un amphithéâtre contenant un orchestre nombreux au-dessus duquel se groupe une masse d'anges et de saints chantant sur divers instruments la gloire de la protectrice de Palerme, dont ils entourent la statue d'argent couronnée de roses, enveloppée d'une draperie blanche et paraissant s'élever d'un nuage de gaze transparente qui termine cette vaste et singulière construction.

Le quatrième jour, l'Hôtel-de-Ville, la fontaine Pretoria et la cathédrale sont éclairés par une illumination resplendis-

lates et à bâtons surmontés par des aigles. Force pages et valets de pied en grande tenue se tiennent aux portières des voitures, des torches à la main. La marche est fermée par la garde prétorienne à cheval.

Le dernier jour, par exception, la fête commence dès le matin. Le 15 juillet, à Palerme, est un jour de grand gala. Les établissements publics, aussi bien que les bâtiments en rade et dans le port, sont pavés. L'artillerie des forts et des navires de guerre tire des salves nombreuses en l'honneur de sainte Rosalie. A midi, grande messe à la cathédrale et chapelle royale. — Les rois de Sicile, en vertu du privi-

vation, tout le monde se prosterne, le roi, debout, pose d'une main son chapeau sur sa tête, et de l'autre tire son épée et salue la Divinité dont il tient son droit. Voilà en peu de mots ce que c'est qu'une chapelle royale, fonction que les rois de Naples ne peuvent exécuter qu'en Sicile, en leur qualité de détenteurs de la monarchie sicilienne, et à laquelle, outre les fonctionnaires publics, s'empressent toujours d'assister, dans des tribunes particulières qui leur sont spécialement destinées, les étrangers de distinction. — Le soir, à l'heure prescrite, commence la procession. Toutes les confréries et les ordres religieux y défilent, bannière en tête, portant les images et les reliques de leurs saints protecteurs, parmi lesquels on remarque saint Côme et saint Damien, patrons des pêcheurs palermitains, qui, dans leur piété joyeuse et bruyante, les honorent d'une manière burlesque. Ces braves gens au visage hâlé par le soleil, vêtus d'une simple chemise, d'un caleçon blanc descendant à peine au genou, et la tête coiffée d'un madras à carreaux, soulèvent dans leurs bras nerveux le pesant balut sur lequel sont fixées les images des deux saints jumeaux, l'entraînent dans une course effrénée, puis exécutent une ronde fantastique, qui se termine par une nouvelle course. Parmi les porte-bannières des confréries, quelques-uns se livrent, aux sons assourdissants d'un orchestre de tambours, à des exercices acrobatiques. Sautant d'abord avec les dents, sur le front et sur les doigts de la main leurs immenses bannières, ils les lancent ensuite dans l'air, les reçoivent sur le nez ou sur le pied, et font cent autres tours d'équilibre de cette espèce. Enfin vient le sarcophage d'argent contenant les reliques de sainte Rosalie, précédé par le clergé métropolitain, et suivi par l'archevêque et le corps municipal. Le sarcophage est porté à bras par la confrérie des maçons, qui, grâce à une vieille tradition de laquelle il résulterait que, lors de la translation des reliques de la grotte du mont Pellegrino à l'archevêché, sainte Rosalie ne permit qu'aux maçons



Commemoration de la fête de sainte Rosalie. — Marche triomphale du char dans Palerme.

sante en verres de couleur. Le sénat de Palerme va en grande pompe assister aux vêpres. Le pretor, revêtu des insignes de généralissime et de grand d'Espagne de première classe, et ses collègues, en costume espagnol du seizième siècle, se font traîner dans des carrosses dorés à six chevaux, entourés d'un cortège nombreux et précédés de deux trompettes, à la livrée et aux couleurs de la ville, rouge et jaune. Puis viennent des massiers à robes violettes, portant sur la tête la grande perruque poudrée et la masse d'armes en argent sur l'épaule; des huissiers à robes noires, leur baguette à la main; et des connétables de la municipalité, à robes écar-

lège accordé à Roger par Urbain II, sont légats-apostoliques du Saint-Siège. Ce privilège, entre autres prérogatives importantes, donne aux rois du Ille le droit de célébrer la chapelle royale: le roi ou ses lieutenants, sous un dais précieux, rehaussé de plusieurs marches et placé sur un char épiscopal, assistent à la messe solennelle, chantée par l'archevêque, et prennent part en quelque sorte à sa célébration, comme pourrait le faire le pape lui-même. En effet, le diacre, après la lecture de l'évangile, monte les marches du trône et donne au roi le saint livre à baiser, aussi bien que l'accolade mystique ou *pax tecum*. Enfin, lorsque, à l'élé-

do les enlever, revendiquent exclusivement le privilège de cette translation. Après avoir parcouru la rue de Toledo jusqu'au palais des Finances, la procession se sépare, et sainte Rosalie avec le clergé, l'archevêque et le sénat fait seule le tour de la ville, en commémoration de la solennité du 9 juin 1625, et ne rentre que le lendemain matin. Le peuple, qui a suivi les saintes reliques, se répare alors dans les campagnes environnantes, et termine la longue série des fêtes de sa patronne au milieu de la joie et quelquefois de l'ivresse.

FRANÇOIS VENTURELLI.

où il s'est arrêté, que la mariée était jolie; le roi, jeune et entreprenant, veut s'amuser. Il arrive donc au moulin, au milieu de l'obscurité la plus profonde, en la seule compagnie d'un vieux confident. Tout roi qu'il est cependant, il n'est pas plus favorable que Gineès; et tandis qu'il cherche à s'orienter afin de découvrir l'objet qui l'attire en ces lieux, il entend un bruit bien significatif qui lui prouve, à ne s'y pas méprendre, qu'il vient fort mal à propos. L'époux mystérieux et heureux a reconnu l'important; pour é en débarasser il a aussitôt, moyennant la promesse d'une forte somme, envoyé Gineès prévenir la reine que le roi est au moulin et qu'un grand danger l'y menace. Quand Gineès revient, c'est au roi qu'il rend compte de son message, croyant s'adresser à l'inconnu de tantôt. En apprenant que la reine va venir, le roi ne songe qu'à la fuite; c'est encore l'inconnu qui la lui facilite, et qui, en échange d'un tel service, reçoit un gage de reconnaissance par lequel n'importe quelle grâce il demandera lui sera accordée. La reine accourt avec tous ses gens munis de flambeaux; mais elle ne trouve que le vieux don Japhet, oublié sur le balcon où il faisait le guet. Surpris, effrayé, celui-ci ne voit pas d'autre moyen de se tirer d'embarras que de se laisser croire secrètement uni à

Giralda, et celle-ci ne peut le désavouer; car maintenant elle sait bien qu'elle n'est pas mariée à Gineès, mais elle n'a jamais vu les traits de son véritable époux. Bien que la figure rivede don Japhet ne ressemble pas à l'idéal qu'elle avait rêvé, bien que le son de sa voix ne soit pas harmonieux comme celui qu'elle avait entendu jusqu'à cette heure, la pauvre Giralda est, bon gré, mal gré, obligée de se soumettre aux ordres de la reine. Le quiproquo continue et s'embrouille encore pendant un acte tout entier, à tel point que le vieux confident est accusé du crime de bigamie; car il est réellement marié en secret, mais à une autre que Giralda, non moins jeune, non moins jolie; ce que notre monarque à la verte tête apprend avec plaisir. Enfin, grâce aux prodigieuses ressources de l'esprit de M. Scribe, tout s'explique adroitement, clairement et délicatement; la chose n'était pas des plus aisées. Giralda demeure bien et dûment la femme de celui qu'elle a épousé, de cet inconnu à la douce voix, qui n'est autre que don Manoël, le favori du roi et de la reine. Et la nouvelle Psyché, plus heureuse que l'ancienne, n'éprouve pas le courroux de Vénus.

Que nous ayons ou non donné à nos lecteurs une idée exacte de la pièce, toujours est-il qu'elle est, ainsi que nous

l'avons dit en commençant, divertissante au possible; conduite avec un art infini, ou y rit beaucoup d'un bout à l'autre, rareté grande et précieuse au temps où nous sommes. La gaieté du poème a servi on ne peut plus à soulever la verve du musicien, dont l'inspiration ne s'est jamais montrée plus vive, plus fraîche, plus joyeuse, plus piquante. Il nous faut d'abord signaler l'ouverture, délicieuse mosaïque de thèmes gracieux qui se détachent comme en relief sur une instrumentation d'une extrême finesse et d'un brillant coloris. Dans l'introduction de l'ouvrage se trouvent un chœur plein d'entrain, des couplets chantés par Gineès en manière d'invocation à son habit de mariage, fort spirituellement tournés, et une cavatine de Giralda: *Rêve heureux du jeune âge*, d'une expression et d'un sentiment des plus exquis. Vient ensuite un duo entre Giralda et Gineès d'un tour très-vif. Puis, l'air de don Manoël, l'un des morceaux les plus heureux de la partition; l'andante, dont la mélodie est vraiment suave, est accompagné par un solo de violon d'un excellent effet; le thème de l'allegra, qui commence par ces mots: *O fleur printanière — Rose qui m'est chère*, est d'une élégance parfaite. Le duo qui suit entre don Manoël et Gineès: *C'est dans l'église du village* —



Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Giralda, ou la nouvelle Psyché*. — 2^e acte. Giralda, mademoiselle Félix Miolan. Manoël, M. Andran; Ginez, Sainte-Fox; le Roi, Bussine; don Japhet, Rucque. Décoration de MM. Martin, Rubé et Nohla.

Qu'on va nous venir à l'instant, est dialogué avec un esprit de scène comme du meilleur aloi; c'est là de la vraie comédie musicale, fringante et tout à fait française; aussi, sans donner aux chanteurs le temps de finir le morceau, les applaudissements ont éclaté unanimes, et à peine à moitié il a fallu recommencer. A ce duo succède le chœur de la noce villageoise, dont le chant principal, fait par le hautbois, est très-joli et très-caractéristique. Aussitôt après vient l'air d'entrée du roi, thème et vocalise sur un rythme de boléro d'une allure brillante, que tous les barytons à la voix souple et sonore s'empressent certainement d'importer dans les salons. Cet air est immédiatement suivi d'un chœur religieux: ce sont les femmes de la suite de la reine qui s'agenouillent et prient en chantant, à la vue du terme du saint pèlerinage entrepris par leur souverain; la voix du roi vient bientôt se mêler aux voix du chœur par une belle phrase mélodique: *Je la revois ma noble dame*, phrase toute empreinte de noblesse et de majesté. Le finale du premier acte est fait avec infiniment de talent, et le motif principal en est de plus aimable franchise.

Le second acte débute par un chœur de femmes qui amènent Giralda à la chambre nuptiale; c'est un tout petit morceau d'une couleur mystérieuse finement expressive. Viennent ensuite des couplets comiques: *Tant que j'étais*

célibataire, chantés par Gineès. Puis, cette série de scènes semées de plaisantes drôleries dont nous avons parlé, au milieu desquelles on trouve un duo et un trio, deux des meilleurs morceaux de la partition; le duo est entre Giralda et Manoël; il y règne une expression voluptueuse sans blesser les convenances; il est vrai que la touche molle et délicate du maître y entre pour beaucoup; le trio est cette scène où le roi cherchant Giralda d'un côté, entend tout à coup du côté opposé de bons baisers tinter à plusieurs reprises; Giralda et Manoël exécutent ainsi leurs parties dans ce trio dont le monarque fait la basse, basse contrainte, c'est le cas de le dire. Ce trio original se termine par la brusque apparition de Gineès revenant de remplir le message que lui a donné don Manoël. Vous pouvez voir ce tableau dans la gravure ci-jointe. Du finale de cet acte, nous devons citer une mélodie pleine de largeur et d'un sentiment de beau désespoir; c'est celle que chante Giralda sur ces mots: *Ah! bannissons l'image — Qui par un doux présage — Souriait à mon cœur*. Le troisième acte n'est pas moins riche en musique.

L'air de Giralda, la romance de la reine, la quintette qui lui succède, véritable tour de force musical, ou plutôt espèce d'épigramme très-mordante, car c'est à qui ne fera

pas entendre sa voix dans ce morceau d'ensemble, qui cependant n'en est pas moins un morceau d'ensemble des mieux faits, la première partie a eu aussi les honneurs du bis; puis la romance du roi: *Anges des cieux — Charme des yeux*, délicieuse mélodie; enfin un autre duo ravissant encore de Giralda et Manoël, et jusqu'à la dernière phrase du finale chantée par Giralda: *Par vous brille la Castille*; tout cela mérito d'être cité et loué sans restriction. Disons, pour nous résumer, qu'on doit à M. Adolphe Adam un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs ont obtenu d'éclatants succès; mais qu'à notre avis la partition de *Giralda* les surpasse tous.

Nous regrettons de n'avoir pas assez d'espace afin de payer convenablement aux acteurs le tribut d'éloges qui leur revient à bon droit. Il nous suffira de dire leurs noms: ce sont mesdemoiselles Félix Miolan, Meyer, MM. Andran, Bussine, Sainte-Fox et Rucque; ajoutant que tous ont été rappelés à la fin de la représentation.

La mise en scène est parfaitement soignée dans ses moindres détails. On a particulièrement applaudi le décor du second acte, dit, ainsi que les deux autres, à l'association des talents de MM. Martin, Rubé et Nohla. Pour tout le monde enfin c'est un bel et bon succès.

GEORGES DORSQUET.

Décoration de la Place Vintimille.

Un fait nouveau, tout à fait opposé à nos habitudes, et l'un des heureux augures, vient d'avoir lieu dans un quartier de Paris. Quelques propriétaires réunis se sont mis d'accord, et qui est déjà un mérite, et se sont cotisés pour doter leur quartier avec leurs propres ressources, et sans le secours de l'administration, de monuments, soit d'utilité publique, soit d'embellissement seulement. Ils ont même accordé à l'art par une part importante ! Ces propriétaires, qu'on ne saurait trop louer d'entrer dans une voie si généralement suivie chez nos voisins d'outre-Manche, mais si inconnue en France, ont tous et chacun se réfugient pour toutes choses

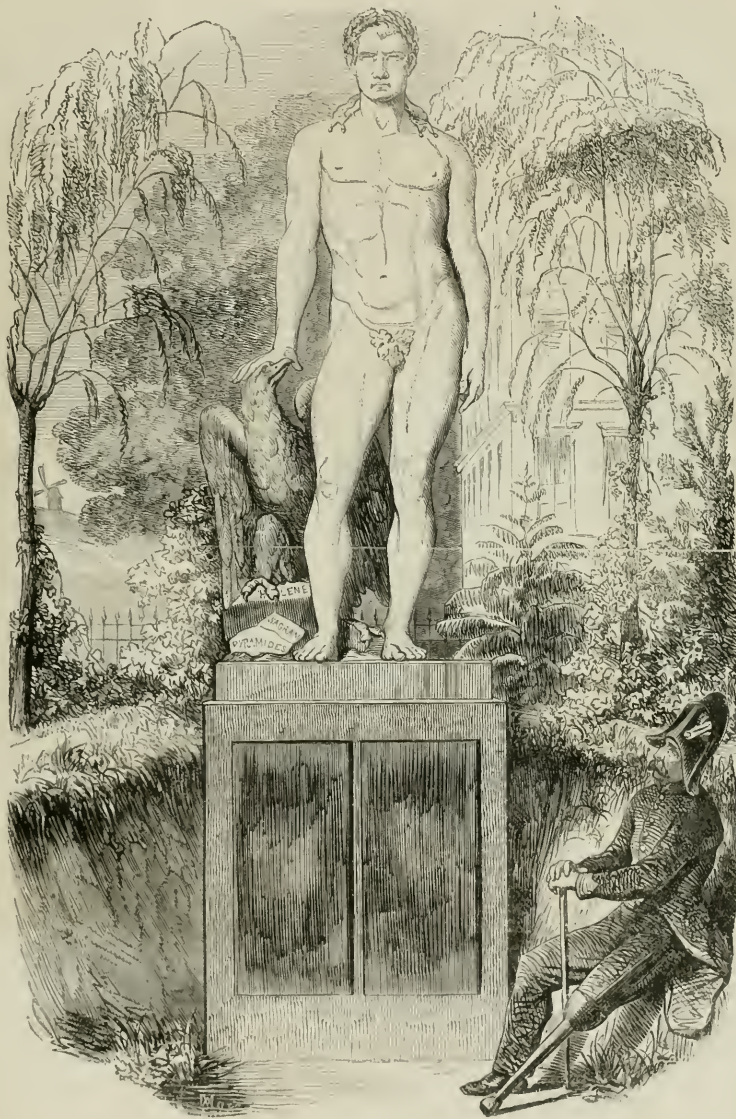
sous la tutelle du gouvernement, sont ceux de la cité qui s'élève sur l'emplacement de l'ancien jardin de Tivoli. Ils ont fait construire une petite chapelle, et, un peu plus loin, sur la place Vintimille, disposer un jardin de forme ovale, désigné, malgré cela, sous le nom de square Sainte-Hélène, et entouré d'une grille élégante ; à une des extrémités de ce jardin, a été placée par leurs soins une statue en marbre, de deux mètres vingt centimètres de hauteur, représentant Napoléon et exécutée par M. Mathieu Meunier. Un hémicycle d'arbres verts lui forme un encadrement favorable ; et près d'elle, penchant ses grâces rampantes funéraires, est un jeune saule-pleureur, rejeton importé du saule-pleureur qui ombrageait le tombeau de Napoléon à l'île de Sainte-Hélène. Ce sera certainement le plus célèbre de tous les arbres historiques qu'on aura, dans ces derniers temps, plantés à Paris, où ce genre de plantations a été un moment très en vogue. Ce bon accueil fait à la statuariaire par les propriétaires de la place Vintimille est d'autant plus remarquable, que la statue dont ils ont orné leur place est tout à fait en dehors des données habituelles du sujet et dans des conditions propres à troubler l'admiration souterraine. L'artiste a rompu entièrement avec la tradition. Ce n'est pas le Napoléon qui se fait partout, que colportent les marchands de plaques dans toutes les campagnes. Le Napoléon au petit chapeau et à la redingote, qu'il a voulu reproduire. Il a représenté le sien nu. Il ne s'est préoccupé que de l'idée abstraite du génie, de la gloire qui illumine le monde et de l'exécution, du martyre qui lui succèdent comme par une loi fatale. Le costume le gênait pour raduire sa pensée. Napoléon, avec son épée, avec son costume traditionnel, était le héros de Marengo, d'Austerlitz ou de Wagram ; c'était l'homme du désastre de Moscou, l'exilé de l'île d'Elbe, le prisonnier de Sainte-Hélène et de sir Hudson Low, le petit caporal et le grand empereur, interprété par chacun au gré de ses sympathies ou de ses souvenirs, entrevu à travers l'histoire de Thiers ou le Bignon, les récits de Bouthenot ou de Las-Casas. M. Mathieu Meunier a voulu écarter ostensiblement ces images d'un caractère trop individuel, et s'élevant à une conception plus large et plus générale, transfigurer toutes les splendeurs du triomphe et toute l'amertume des revers dans une personification, qui fût Napoléon, non un point de vue de la réalité,

mais de celui du symbole. Napoléon à Sainte-Hélène lui rappela le Titan antique, cette figure de Prométhée qui nous apparaît avec une si incomparable grandeur dans la portion du poème l'Eschyle qui est seule venue jusqu'à nous. Des paroles prononcées par Napoléon à Sainte-Hélène l'avaient mis sur la voie de ce rapprochement : « Nouveau Prométhée, le léopard de l'Angleterre me rongé la foie sur mon rocher. J'ai voulu dérober le feu du ciel pour en doter la France ; j'en suis cruellement puni ! » Cette phrase, un peu mélodramatique, pouvait égarer un jeune artiste. M. Mathieu Meunier n'avait que vingt et un ans quand il entreprit cette statue, faite depuis quatre ans. Il eut le bon esprit de la concevoir et de l'exécuter le plus simplement possible. La figure est debout, au repos, dans une attitude naturelle ; le bras gau-

che est pendant et abandonné le long du corps ; la main droite s'écarte un peu et se pose sur la tête de l'aigle, dont elle comprime l'essor désormais inutile. Cet aigle, placé aux pieds de Napoléon, semble prêt à s'élever d'un rocher battu par les flots et où sont inscrits les noms suivants : Pyramides, Wagram, Sainte-Hélène. La figure exprime une héroïque douleur, et le front glorieux, décoré d'une couronne d'or, de feuilles de chêne et de laurier, semble porter le poids des vastes pensées et de l'adversité. Cette tête expressive donne à la figure toute sa signification. Les membres et le torse particulièrement sont largement

tura poësis, il est même prudent d'en user très-peu et de ne pas s'en faire un appui. Les précédés des deux arts se distinguent par des différences tranchées. Le poète, en peignant son héros, choisit ses traits, indique quelques linéaments seulement, accuse quelques reliefs plus saillants qu'il croit les plus propres à le caractériser ; au contraire, le peintre et le statuariaire surtout n'ont pas la liberté de ce choix, ils ne peuvent presque rien supprimer de leur modèle, rien laisser dans l'ombre. Le public, qui se contente de l'image partielle, fragmentaire que lui offre le poète, exige du statuariaire et du peintre une figure complète. C'est lui qui se charge dans le premier cas de remplir les lacunes et de compléter l'image ; dans ce que le poète ne dit pas, le lecteur ajoute à sa guise la réalité à l'idée qui lui est présentée, tandis que le spectateur est obligé d'accepter la réalité telle qu'elle lui est offerte par le statuariaire. De ce que le poète ne met pas des boîtes à son personnage, il ne s'ensuit pas qu'il les lui ôte. Il laisse son lecteur arranger, comme il l'entendra, les vulgaires détails du costume ; et celui-ci, s'il éprouve le besoin de se figurer le héros avec des boîtes et des éperons, ne manquera pas de les lui prêter en imagination. Le pauvre statuariaire, au contraire, est condamné à prendre son parti, et ces nécessités de la toilette de ses figures sont souvent une des grandes misères du métier. Qu'il habille ou qu'il déshabille, il engage sa responsabilité ; le poète, au contraire, dans son silence un moyen facile de décharger la sienne.

L'aventure dans laquelle M. Meunier vient de se hasarder au sujet d'une statue de Napoléon n'est pas nouvelle. Canova avait déjà fait un Napoléon colossal entièrement nu. Le grand homme, plus préoccupé de l'idée de convenance que des exigences de l'esthétique, avait dit avec un instinct juste : « Pourquoi me faire nu ? Je ne suis pas un athlète. » Et cette parole était indirectement une critique artistique ayant sa valeur. En effet, l'artiste, en représentant le héros nu, par sa tendance naturelle à idéaliser la forme, communiquait à sa figure une beauté d'emprunt, une perfection banale au moins singulière pour les contemporains à même de la contester et de savoir jusqu'à quel point et dans quel sens elle s'éloignait de la vérité et du modèle. Par haine du conventionnel et du costume, et sous prétexte du beau, il se mettait à mentir à la nature, transformant l'homme trapu, maigre ou obèse que tout le monde connaissait, en je ne sais quel mélange d'Hercule et d'Antiochis. Quel que soit ici le talent de l'artiste, il n'amènera jamais un public moderne, contemporain, à l'effort d'abstraction nécessaire pour le rendre entièrement indifférent aux détails et l'entraîner avec soi dans la sphère de l'idée pure. La statue de M. Mathieu Meunier est un type de Napoléon parfaitement acceptable ; mais, pour nous aujourd'hui, elle n'est pas encore à l'effet perspectif : elle appartient au panthéon de l'avenir. Cette personification triste du héros est un centime



Nouvelle décoration de la place Vintimille à Paris. — Napoléon-Prométhée, par M. Mathieu Meunier.

modelés et font honneur à l'habile ciseau du jeune artiste.

M. Mathieu Meunier savait bien qu'il aurait contre lui, dans un pareil sujet, le préjugé répulsif qu'excite le nu. Il ne s'est pas arrêté devant les exigences de la popularité ; obéissant à sa conviction, il a passé outre. « J'ai attaqué de front le préjugé du nu, dit-il lui-même dans une lettre qu'on a publiée et à laquelle nous empruntons le passage suivant : « Un poète, quand il dépeint un héros, nous parle-t-il de ses » boîtes, de son chapeau ; descend-il dans ces détails terre » à terre ? et nous autres statuaires, ne sommes-nous point » des poètes et poètes presque par l'éternité ? » Nous pensons que l'emploi du nu, dans les arts plastiques, peut se défendre par des raisons prises dans les conditions de l'art lui-même. Il ne faut pas abuser du vieux principe : l'ac-

plation idéal d'artiste. Ce n'est pas le prisonnier de l'Europe coalisée qui est l'image populaire, c'est son vainqueur ; et cette image glorieuse manque à notre cité. Le plus grand homme de guerre des temps modernes n'a pas de statue équestre dans cette ville qui en a élevée une à Louis XIII. Les arts travaillent en ce moment à consacrer le souvenir de sa mort, dans l'église des Invalides ; la place de Vintimille vient d'inaugurer celui de son agonie. La colonne de la place Vendôme est bien à la vérité un monument à sa gloire ; mais il y figure d'une manière bizarre et loin du regard. Il faut bien l'avouer : Napoléon empereur n'a pas encore une statue populaire à Paris. Sa place n'est-elle pas marquée au milieu de cette cour du Louvre, où nous ne savons que mettre, en ce temps où l'on ne sait jamais bien ce qui pourra être conservé ? A. J. D.

l'affaire. Mais le fond emporte la forme, et quand bien même M. Ledru-Rollin se fût servi de plumes moins tranchantes et moins aigres, le bon sens du pays ne s'y serait pas trompé.

C'est dans la partie historique qui précède l'exposition de ses idées politiques et sociales, et où l'auteur considère tous les événements accomplis depuis la révolution de Février jusqu'à ce jour, qu'il juge ainsi et l'Assemblée constituante et M. Ledru-Rollin. M. Julien Le Rousseau appartient donc à la nuance la plus prononcée du parti démocratique. Nous ne lui en faisons

pas un crime; nous souhaiterions même que tous les hommes de son opinion étudiasent les questions à l'ordre du jour comme il vient de le faire, avec une conscience rare, avec une connaissance approfondie de tous les livres de quelque valeur que le socialisme a fait naître. Celui de M. Julien Le Rousseau obtiendra, nous le croyons, et conservera une place distinguée dans cette catégorie. Il est, d'ailleurs, trop philosophique et trop gros pour être dangereux. C'est de la politique abstraite à l'usage des penseurs. Il est vrai que les penseurs abondent aujourd'hui sur la

place. Tout ce qui lui pense, mais tout ce qui pense ne lit pas. C'est pourquoi, tout en reposant comme vaines et chimériques, comme de purs concepts d'une intelligence fourvoyée, les idées de M. Le Rousseau, tout en protestant, au nom de l'histoire, contre la plupart de ses jugements historiques, nous rendons volontiers justice à son talent et à son savoir; nous lui savons gré de ne s'être adressé, par la forme et le caractère philosophique de son livre, qu'à l'examen et à la discussion des esprits éclairés du pays.

AL. D.

Concours de médailles de l'exposition universelle de 1851, à Londres.

Nous avons entretenu dernièrement nos lecteurs du concours ouvert à Londres pour la construction du vaste édifice de l'exposition. Dans cet appel fait aux architectes de toutes les nations, le plan de notre compatriote M. Hector Horeau a été un des deux mis hors ligne parmi 245 plans envoyés. La France est également sortie victorieuse du second con-

concours de 400 liv. sterl. à chacun des trois dessins qui seraient acceptés, et de 50 liv. sterl. pour chacun des trois meilleurs dessins parmi ceux qui ne seraient pas acceptés, se réservant en outre le droit de prendre pour l'exécution des dessins favorisés les dispositions qui leur paraîtraient les meilleures. Les artistes de tous les pays ont été invités à concourir. Cent vingt-neuf dessins ont été envoyés. Une commission composée de lord Colborne, W. Dyer, J. Gibson, Eugène Lami, C. Newton, du musée britannique, J.-D. Passavant, Gustave Waagen, a été chargée de faire les choix. Les résultats de son examen ont été ainsi proclamés: les prix de 400 liv. sterl. ont été décernés aux numéros 65, 24 et 105, et les prix de 50 liv. sterl. aux numéros 104, 28 et 68. En ouvrant les billets attachés à ces dessins on a vu que le numéro 65 était présenté par M. Hippolyte Bonnardel, de Paris; le numéro 24 par M. Léonard C. Wyon, de Londres; le numéro 104 par M. John Hancock, de Londres; le numéro 28 par M. L. Wiener, de Bruxelles; le numéro 68 par M. Gayrard, de Paris.

Notre pays doit se féliciter de ce double succès obtenu dans les deux concours et applaudir à l'honorable impartialité du jury, qui a décerné le premier prix à un artiste français, M. Bonnardel. Ce triomphe est d'autant plus flatteur pour ce dernier, qu'il concourt lui-même en ce moment à Paris, qu'il est actuellement en logo. Nous reproduisons ici les compositions de nos deux compatriotes. Nous serions également les compositions rivales, si nous eussions pu nous en procurer les dessins. Celle de M. Bon-

nardel se concentre convenablement dans le champ de la médaille; sa disposition ternaire pyramide bien. Les lignes se balancent avec une symétrie qui n'est peut-être pas aussi dissimulée, mais qui contribue à l'unité d'aspect. La composition de M. Gayrard pèse à un caractère moins numismatique et formerait plutôt le sujet d'un gracieux bas-relief.



Médaille de M. H. Bonnardel.



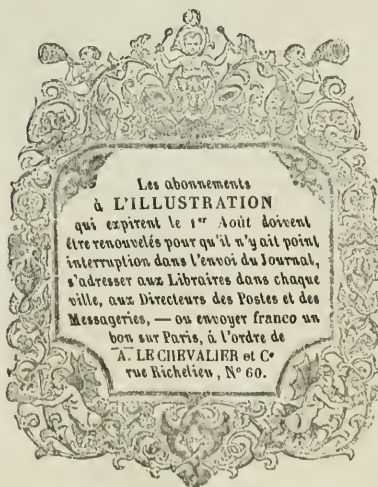
Médaille de M. Gayrard père.

cours ayant pour but les dessins emblématiques du revers de la médaille destinée à être donnée comme récompense aux exposants, et dont la face doit porter les effigies de la reine et du prince Albert. Ces médailles doivent être en bronze et de trois modules différents. Les commissaires de l'exposition ont annoncé leur intention de donner une ré-

compense de 400 liv. sterl. à chacun des trois dessins qui seraient acceptés, et de 50 liv. sterl. pour chacun des trois meilleurs dessins parmi ceux qui ne seraient pas acceptés, se réservant en outre le droit de prendre pour l'exécution des dessins favorisés les dispositions qui leur paraîtraient les meilleures. Les artistes de tous les pays ont été invités à concourir. Cent vingt-neuf dessins ont été envoyés. Une commission composée de lord Colborne, W. Dyer, J. Gibson, Eugène Lami, C. Newton, du musée britannique, J.-D. Passavant, Gustave Waagen, a été chargée de faire les choix. Les résultats de son examen ont été ainsi proclamés: les prix de 400 liv. sterl. ont été décernés aux numéros 65, 24 et 105, et les prix de 50 liv. sterl. aux numéros 104, 28 et 68. En ouvrant les billets attachés à ces dessins on a vu que le numéro 65 était présenté par M. Hippolyte Bonnardel, de Paris; le numéro 24 par M. Léonard C. Wyon, de Londres; le numéro 104 par M. John Hancock, de Londres; le numéro 28 par M. L. Wiener, de Bruxelles; le numéro 68 par M. Gayrard, de Paris.

Cet artiste habile, qui concourait récemment à Londres, est en ce moment à Turin, où il vient d'achever le médaillon du roi de Sardaigne. Celui-ci, satisfait du travail de M. Gayrard, l'a chargé de faire le portrait de la reine. Nous sommes heureux d'enregistrer ces divers témoignages que l'étranger rend aux talents de nos artistes.

A.-J. D.



La nouvelle loi sur le cautionnement des journaux et le timbre des écrits périodiques établit un droit de timbre de cinq centimes par feuille de 72 décimètres carrés et au-dessous dans le département de la Seine. La loi ne dit rien au sujet des feuilles périodiques qui excèdent la dimension de 72 décimètres carrés.

L'Illustration, qui est en même temps un recueil périodique et un livre publié par livraisons mensuelles, ou par volume contenant un semestre, attend le règlement d'administration pour savoir si elle doit être frappée à ces deux titres; mais quel que soit le sacrifice que la loi impose à ses éditeurs, le prix de l'abonnement ne subira aucune modification.

Bien plus, nous ne demanderons qu'à nos efforts pour améliorer notre recueil, à nos soins pour le rendre plus utile, plus instructif et plus attrayant, le prix de ce sacrifice, ou s'absorberaient tous les profits de nos travaux, si nous ne savions pas augmenter notre clientèle par les moyens qui nous l'ont acquise. Notre correspondance avec un grand nombre de nos lecteurs, la constance de nos abonnés, dont la plupart sont inscrits sur nos listes depuis l'origine du recueil, témoignent de leur approbation autant que de leur fidélité. Il y a donc entre eux et nous comme un lien qui nous autorise à réclamer leur bienveillance, afin de nous aider à propager l'Illustration, en recommandant à leurs amis une Collection dont ils peuvent eux-mêmes apprécier le mérite et l'intérêt curieux.

De notre part, ils peuvent attendre tout ce qui ajoute à l'utilité et à l'agrément d'une œuvre qui, par un grand nombre de Collections conservées dans tous les pays, devient pour l'histoire un tableau vivant des événements, une traduction des idées et des mœurs, un miroir des rares grands et des ridicules nombreux de son temps.

L'Illustration pourrait donner ici le programme des améliorations qu'elle compte réaliser, étaler en lettres majuscules une série de titres d'articles, une liste de sujets à produire par la gravure, outre ceux qui ne peuvent être annoncés d'avance et qui sont fournis par les événements quotidiens — étalage peu digne de l'intelligence et du goût de ses abonnés, alicie qui lui fait laisser au génie peu inventif des spectacles forains, et qui n'attire que les spectateurs vulgaires. — Les journaux qui respectent leurs lecteurs s'efforcent de les intéresser et de les instruire; et, sans rien promettre, donnent plus qu'on n'espérait. Quand l'Opéra annonce une pièce de Meyerbeer, il dépense, pour son affiche, six fois moins d'encre et de papier que le Châteaueu.

Rébus.



L'EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Tant vaut l'homme, tant vaut l'idée

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60 par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier & Co ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la Franco et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES,
Paris, 36, rue de Vaugirard.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

3 AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Pria de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 388 Vol. XVI. — SAMEDI 3 AOUT 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Ascension de MM. Barral et Bixio. — Voyage à travers les Juraux. — Courrier de Paris. — Courses dans les Alpes. — La Vie des Eaux, les bains de mer, Boulogne (1^{re} partie). — Les steppes de la mer Caspienne. — La vie à bon marché. — Chronique musicale. — Un chasseur prodigieux. — Guide pittoresque d'Uriage et de ses environs. — Encore le bon vieux temps. — Calendrier astronomique illustré. — Correspondance. — Modes d'été. — Variétés.
Gravures. Le Président Taylor et son conseil. — Appareil pour rôti au gaz. — Incendie de Cracovie. — Courses dans les Alpes : Le glacier de Tschingel inférieur; Hauteur du glacier de Tschingel. — Les steppes : Procédé mécanique pour la prière ou usage chez les Kalmouks; Temple sur la rive gauche du Volga; Grand-prêtre kalmouk; Solemnité religieuse chez les Kalmouks. — Guide d'Uriage. — Vue de Grenoble de la montagne des Quatre-Seigneurs; Ruines du château du roi à Ville. — Pour 6 francs de plaisir : six caricatures par Foulquier. — Calendrier astronomique : trois gravures. — Médec. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Tandis que l'Assemblée votait, à la fin de la semaine dernière, les derniers chapitres du budget de l'agriculture et du commerce, on la voyait livrée à une préoccupation visible, à une agitation des plus vives. On se communiquait un article qui avait paru dans le *Moniteur du soir* et qui a fait du bruit le lendemain et pendant quelques jours. Nous consacrons à cette mystification quelques lignes dans la page suivante. Nous nous dispensons de rapporter dans ce bulletin les débats auxquels l'article a donné lieu et qui ne sont plus pour nous qu'une scène de cette triste comédie où se révèle le caractère et les mœurs de notre époque.

La réduction de 84,000 fr. proposée par la commission sur le chapitre relatif aux écoles d'arts et métiers a été repoussée par l'Assemblée, qui a jugé avec raison que la suppression d'une de ces écoles, au moment où de toutes parts on cherche à organiser et à propager l'enseignement industriel, n'était pas une invention très-heureuse. Il n'y a

pas un des arguments de la commission qui ne s'adresse aussi bien à toutes les écoles de l'Etat, à celles qui forment des légistes, des médecins, des peintres, des acteurs, des musiciens, et même des académiciens. Les autres chapitres du budget du commerce ont été adoptés presque sans discussion ainsi qu'un crédit de 29,560 fr. pour le baras de Saint-Cloud. Le budget des travaux publics a été voté le 26, sans discussion. L'Assemblée attendait l'orage qui allait éclater sur le *Moniteur du soir*; il a éclaté en effet, mais on verra plus loin que les tonnerres ont grondé sur une peau d'âne.

La discussion du budget des dépenses, ouverte dans la séance du 27, n'a pris que deux séances. Le scrutin a donné 398 bulletins blancs contre 455 bulletins bleus. L'Assemblée marche, comme on dit, à grands pas vers le terme de ses travaux.

Avant de nous quitter, elle a néanmoins à voter un certain nombre de projets qui ne laisseront pas de profiter de l'impatience de ses membres, dont quelques-uns même ne peuvent plus attendre le 11 août pour aller recueillir les bénédictions de leurs départements. — Projet de loi sur la police des théâtres, voté dans la séance de mardi; projet relatif aux chemins de fer de Bordeaux et de Nantes. Notre bulletin s'arrête ici, après le vote qui a décidé que l'Assemblée passerait à la discussion des articles : c'est ce qu'elle discute en effet aujourd'hui. La polémique soulevée à cette occasion, comme les opinions exprimées dans l'Assemblée, sont bonnes à noter comme témoignage de la sincérité qu'apportent les intérêts dans la question des obligations de l'Etat. Chacun pour soi et l'Etat pour nous seuls.

— On a des nouvelles de New-York du 17 juillet. Par suite de la mort du président Taylor, la politique éprouvait un temps d'arrêt. On voulait donner au nouveau président, M. Millard Fillmore, le temps d'organiser une nouvelle ad-

ministration, en remplacement du cabinet qui a subi de si cruels échecs dans le congrès pour des actes qui compromettent la probité de ses membres.

Les honneurs rendus au général Taylor ont été très-brillants. Tout esprit d'opposition s'est éteint avec la nouvelle de sa maladie, et le jour de sa mort personne ne s'est plus souvenu que de sa longue et laborieuse carrière, de sa gloire et de sa modestie, des vertus publiques et privées qui le recommandaient à l'estime de ses concitoyens. Le 16 juillet, M. Webster a proposé dans le Sénat d'élever un monument à la mémoire du général Taylor.

L'incendie qui a éclaté à Philadelphie dans la nuit du 9 juillet a causé des malheurs encore plus grands qu'on ne l'avait annoncé d'abord. Outre une perte matérielle d'environ 4 millions de francs, il faut encore compter un nombre de 484 personnes tuées ou blessées, enterrées sous les débris, mortes à l'hôpital, emportées dans les airs ou noyées dans les flots par suite des explosions de poudre et de salpêtre.

— L'élection de M. de Rothschild par la cité de Londres, comme membre de la Chambre des communes, est l'occasion d'un débat intéressant entre les défenseurs de la religion de l'Etat en Angleterre, et les partis qui expriment, avec des nuances diverses, les tendances libérales du temps. Il s'agissait de savoir si M. de Rothschild serait admis à prêter serment sur l'Ancien Testament. Cette première difficulté levée, non sans peine, l'élu de la cité de Londres s'est présenté au bureau. Le greffier lui a mis entre les mains la formule du serment et un exemplaire de l'Ancien Testament. M. de Rothschild a répété après lui les termes des deux premiers serments; il avait répété aussi une partie du troisième lorsqu'un arrivant à ces mots : « Sur la foi d'un chrétien, » il a dit : « J'omets ces mots, parce qu'ils ne lient pas ma conscience. » C'était là que l'attendaient ses adversaires. Le



JOHN M. CLAYTON. T. EWINS.

J. COLLAMER.

G. W. TRIST

Z. TAYLOR.

W. HALLARD PRESTON.

W. M. MERRITH.

RAYARDY JOHNSON.

Le Président Taylor et les membres de son cabinet.

dramatique en effet, quo l'enfant de Paris, et quelles mœurs dignes de la scène ! Le drame était tout fait par la biographie. Le héros, cent héros s'offraient d'eux-mêmes ; l'histoire en est encombrée, et vous n'aviez que l'embaras du choix. Richelieu, le cardinal, était un enfant de Paris, et Talleyrand en fut un autre. Les épées les plus vigoureuses, les penseurs les plus hardis, les écrivains les plus alertes, sont des enfants de Paris. C'est Molière et ses suivants, c'est Voltaire et ses amis, ce sont tous les remueurs d'idées et d'affaires depuis deux cents ans. On ne parle pas de Cartouche : retui-là est odieux, et d'ailleurs il est usé ; mais d'Alembert, l'enfant trouvé ; Taver-nier, l'enfant perdu dans tous les mondes ; le diacre Paris ; le journaliste Fré-ron ; Lavoisier, le fils de ses œuvres, qui mourut en héros ; que sais-je en-core ? Il y en a des cents et des mille.

Oh ! l'auteur ignorant, Qui, dans tant de héros, va choisir... Childebrand !

Ce Childebrand ou Clau-de Morin est un ouvrier bonneté qui se conduit en vaurien ; son prétexte, c'est la misère ; son arme, le sophisme ; sa parole, une déclamation. Sa vie est, comme le drame ou elle s'agit, taillée à facettes et distribuée en compartiments. Le grenier de la misère, l'hôtel du riche, le tapis-franc, où il prend la livrée du voleur, l'antichambre où il endosse la livrée de l'antichambre : voilà ses étapes ; et il les franchit, en proie à toutes les bonnes et mauvaises passions ; c'est un excellent fils et un affreux bandit, un cœur droit et une tête de travers, une malédiction, une bénédiction ; et lorsque l'auteur se sent au bout de ces aventures, il se tire du deu-môn-à la grâce de Dieu. Claude Morin, le pauvre ouvrier, se fait tuer par un riche misérable, et l'entraîne avec lui dans la mort. Ainsi, l'histoire d'un enfant de Paris est une thèse, un plaidoyer, quelque chose d'exceptionnel, un je ne sais quoi impossible, et rien de plus. Un peu d'intérêt, un peu d'art, un peu de style : la pièce offre un pon de tout, et elle a réussi par les décors. Les acteurs ont joué à l'avenant. Autant d'inconnus qui se foront connaître. Attendez.

Milord ou Hoffmann, des Variétés, a d'étranges fantaisies (les *Fantaisies de Milord*) : il s'habille et babille en caricature, les mots les plus fantastiques, le baragouin le plus travesti : « J'é avais le projet d'aimer vos, » dit-il à Nisida la dansouso. Milord veut être adoré pour son argent et non pour ses grâces personnelles : telle est sa quatrième ou sa cinquième fantaisie. Mais la bayadère est une vertu (licence dramatique) qui n'est aimable que pour son milord. Elle éconduit les galants, au grand mécontentement de l'insulaire. Après quoi, il va sans dire que milord est capable de tout ; et il épousa la danseuse. Gare les fantaisies de milady. Mailemoiselle Cæ-tellan a joué Nisida avec une grâce



Rôti de bœuf cuit au gaz à Exeter. — Invention de M. Soyer, cuisinier du club de la Réforme, à Londres.

toute naturelle, et M. Hoffmann est le modèle des gentlemen bouffons.

De milord de la fantaisie au rosbeef de notre dessin, la transition va de soi. L'inventeur de cet appareil est le maître d'hôtel du *Reform Club*, le plus fameux cuisinier des trois royaumes. M. Soyer, qui est né à Paris, joint à la solidité substantielle du génie anglais l'ingénieuse variété de l'esprit français. Dernièrement encore, M. Soyer en a donné la preuve la plus éclatante par ce dîner-monstre de *Chancellor House*, offert par l'élite de la société anglaise, à MM. Scribe et Halévy. Parmi les cinq cents plats de son invention, les feuilles britanniques ont signalé la *croûstade shakspearienne* à la *Halévy-Scribe*, maçonnerie gastronomique et littéraire, figurant le vaisseau de la *Tempête*, que les convives accueillirent comme l'opéra par des cris d'enthousiasme, et qu'ils finirent par engloûtir avec la plus

broche des pays civilisés, et il n'est pas à la portée des peuples sauvages. En supposant un échec dans cette tentative de rosbeef au gaz, l'inventeur a moissonné assez de lauriers (sauce) pour s'en consoler. Sa gloire est sans tache, et on peut le célébrer sans tomber dans la fêre. Nous savons pertinemment que les Anglais le goûtent beaucoup plus que leurs nationaux, les Glasse, les Farley et les Colling-wood, dont il a surpassé les œuvres et hors-d'œuvres, amélioré les Dumplings et perfectionné les coulis. L'Europe n'ignore pas davantage que, en reconnaissance de ses profondes recherches et de ses savantes combinaisons, nos voisins ont surnommé M. Soyer le *grand penseur*. Voilà la vérité sans gaz.

Vous êtes prié d'oublier les lignes précédentes, en face de ce dernier dessin qui rappelle une catastrophe épouvantable. Une mer de feu, des flammes impétueuses, des toits qui s'écroulent, c'est Cracovie qui brûle. Dans la journée du 20 juillet, le feu éclata dans les moulins qui avoisinent la rue Krapierna. En même temps l'incendie se déclara dans la bibliothèque de l'université dont les étudiants purent sauver les bâtiments, mais le palais de Wielopolski, le palais épiscopal, la cathédrale, deux autres églises, l'école Polytechnique et le couvent des Franciscains devinrent la proie des flammes. Dans la nuit sept ruines trouvèrent envahies, et le lendemain, au point du jour, deux cents maisons étaient consumées. On attribua le sinistre à la malveillance. Heureusement personne n'y perdit. A l'aspect de ce grand désastre, chacun fera peut-être une réflexion douloureuse en songeant à la peine inutile qu'il se donne parfois pour faire prendre une allumette.

PHILIPPE BESNON



Incendie à Cracovie — Eglise Sainte-Marie et place du Marche

Courses dans les Alpes.

PASSAGE DE LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN DANS CELLE DE GASTERN PAR LE GLACIER DE TSCHINGEL.

Voici venu le gai temps des vacances! le vif essaim qui fourmille dans les écoles s'apprête à s'envoler çà et là. Les touristes de profession ont déjà pris les devants et gagnent chaque jour plus nombreux la chaude Italie ou les vertes vallées de la Suisse. C'est le moment de parler de courses alpestres et d'apporter à ceux qui vont partir quelque dernier enseignement, si nous en avons qui puisse leur être profitable. Au mois d'août de l'année dernière nous donnions ici quelques détails sur l'ascension du Tiliis et sur des passages de glaciers très-peu fréquentés ou totalement inconnus dans les environs du Mont-Rose, afin de propager le goût de ces courses si intéressantes et dont on s'exagère en général les difficultés. C'est dans le même but que nous venons parler aujourd'hui de celle que nous avons faite l'année dernière, au fond de la vallée de Lauterbrunnen, en passant par le glacier de Tschingel et le long glacier (Lange Gletscher) pour nous rendre dans la vallée de Gastern et de là à Kandersteg.

Bien des gens, connaissant leur carte de Suisse, seront sans doute tentés de demander quel bon prendre de gaieté de cœur ces chemins diaboliques, au lieu de suivre la route irrossable si agréable et si pittoresque qui va de Lauterbrunnen à Interlaken, et, côtoyant les charmants bords du lac de Thun jusqu'à Eschi, remonte de là par Frutigen et la vallée de la Kander à Kandersteg. S'il ne s'agit que de se transporter commodément d'un de ces points à l'autre, il est certain que ce itinéraire est préférable au mien. C'est au premier voyage. Mais quand on a été une fois en Suisse, on y retourne deux fois, trois fois, le plus qu'on peut; et chaque fois on revient à Lauterbrunnen, comme le Parisien s'en va le dimanche à Saint-Cloud ou à Montmorency; chaque fois aussi on repasse sur ses propres traces, entrant par Interlaken et sortant par Zweilütschinen ou la Wengern-Alp, vice-versa, descendant par la Wengern-Alp, en allant par Interlaken, sans s'inquiéter d'une autre issue, parce que des milliers de voyageurs chaque année ne font pas autre chose. Quelques-uns seulement plus curieux poussent jusqu'au fond de la vallée de Lauterbrunnen pour visiter la belle cascade tombant du glacier de Schmadri; et là, enroulés par une ceinture de hauts pics et de glaciers en apparence inabordable, ils reviennent également sur leurs pas, très-satisfaits de ce peu qu'ils ont hasardé au delà des sentiers frayés. Cependant ces hauts pics qui les dominent se sont laissés franchir, et bien des voyageurs, s'ils le savaient, ne craindraient pas de s'y aventurer et pourraient se rendre par là en quelques heures soit dans la vallée de Gastern et à Kandersteg, soit dans celle de Tschingel et dans le Valais. Et c'est un des meilleurs conseils à citer à l'appui de cette thèse que nous croyons



Le glacier de Tschingel inférieur. — Passage du Mauvais Pas.

vraie, savoir, que les glaciers sont souvent, dans la chaîne des Alpes, les chemins, sinon les plus faciles, du moins les plus directs et les plus courts, pour communiquer d'un point à un autre. Ainsi le voyageur pédestre, qui de Lauterbrunnen désirerait se rendre dans le plus bref délai en Valais, soit pour aller visiter la vallée de Saint-Nicolas et les glaciers du Mont-Rose, soit seulement pour traverser le Simplon, est obligé de faire un très-long détour par la

Gemmi et bien plus long encore par le Grimsel, tandis que par le glacier de Tschingel il peut rapidement passer dans la vallée de Lüttschen, qui vient s'ouvrir dans la grande vallée du Rhône à peu de distance de Visp, c'est-à-dire à l'entrée même de la vallée de Saint-Nicolas, et à une heure et demie de distance de Brieg, c'est-à-dire de l'ouverture de la route du Simplon. L'avantage de ces communications est tel que nous sommes persuadé qu'elles deviendront, quand elles seront mieux connues, de plus en plus familières aux voyageurs pédestres aimant les courses de glaciers. C'est à cette classe de voyageurs que nous adressons les notes suivantes, sachant par expérience combien il est souvent difficile d'avoir des habitants eux-mêmes des renseignements précis sur des excursions déjà faites. Ou ils ignorent complètement, ou ils sont disposés à regarder les passages comme impraticables ou du moins très-dangereux.

J'avais été une première fois, en 1835, au fond de la vallée de Lauterbrunnen, visiter les cascades du Schmadribach. Parvenu là, je désirai aller jusqu'au pied des glaciers qui ferment la vallée. Mais mon guide ne put obtenir aucune indication des chaletiers auxquels il s'adressa. Je me dirigeai au hasard et j'arrivai au sommet de l'Oberhorn, d'où on a une très-belle vue sur la ceinture neigeée qui s'étend depuis le glacier de Tschingel, au pied duquel on se trouve, jusqu'à la Jungfrau. Le glacier de Tschingel est tout hérissé d'aiguilles et d'escarpements infranchissables, et je ne pus m'imaginer par où pouvaient passer ceux qui, dans la vallée de Gastern, se trouvaient par là dans la vallée de Gastern, et en particulier M. Hugi, qui avait effectué ce passage six ans auparavant. J'eus beau prendre des informations en redescendant dans la vallée, personne ne put me renseigner. On ne me parla de cette course que comme d'une tentative téméraire de gens abandonnés de Dieu. On m'aurait volontiers dit, comme me le disait un jour du col du Géant un jeune garçon du val Ferrex, qu'il ne se promenait là haut que des diables poilus à jambes de bouc, qui y faisaient un sabbat d'enfer. Ebel dit qu'à la fin du siècle dernier quelques Suisses tentèrent de passer par le glacier de Tschingel, mais essayèrent les plus grands fatigues et s'exposèrent aux plus grands dangers. Malgré les terreurs superstitieuses des bonnes gens de la vallée et les sinistres avertissements du savant explorateur de la Suisse, quelques années ont suffi pour dissiper ces mystères et ces craintes, et les simples touristes passent aujourd'hui où les plus intrépides chasseurs osaient seuls s'aventurer autrefois.

Le 28 septembre de l'année dernière, nous partîmes à quatre heures et demie du matin de l'auberge de Lauterbrunnen, moi et mon compagnon de voyage, avec notre guide ordinaire, réduit pour ce jour là au rôle de porteur. Le



Tschingelhorn.

Muthorn.

Sommet de l'Altels.

Homsalp.

Buttlosa

Hauteurs du glacier de Tschingel

au cœur de l'Asie, dans la pagode du grand dalaï-lama du Thibet. »

Ces cérémonies n'ont lieu que les jours de fête; ordinairement les Kalmouks font leurs prières en famille; elles consistent en des chants qui ne sont pas sans harmonie, et où se succèdent alternativement des tons aigus et graves, des mesures longues et rapides; mais le plus souvent les prières s'exécutent à l'aide d'un procédé mécanique qui fait grand honneur à l'esprit des *lamites*. Pour invoquer le ciel de cette dernière manière, ils ont un tambour ou cylindre couvert de caractères tangoutes, et renfermant dans son intérieur plusieurs écrits sacrés, et toute l'opération consiste à imprimer au cylindre un mouvement plus ou moins rapide au moyen d'une corde. Comme on le voit, cette façon de prier n'occupe en rien l'esprit et n'empêche pas les Kalmouks de fumer et de fumer; pourvu que le cylindre tourne, la prière se débite d'elle-même, et les *bourkhans* s'en accommodent parfaitement. L'auteur revient souvent sur la surveillance inquiète dont les prêtres l'entouraient en voyant avec quelle minutieuse curiosité il examinait leurs idoles: « Ils craignaient, dit-il, qu'il ne nous prit fantaisie d'escamoter quelques-unes de leurs images mystiques; et ils avoient raison, car la bonne volonté ne nous manquait pas. Mais il fallut nous contenter de les regarder, sauf à prendre notre revanche dans une meilleure occasion. »

Cette occasion ne se fait pas longtemps attendre. Mais une citation textuelle de ce passage, qui nous a paru exorbitant, pour ne pas nous servir d'une expression plus sévère, mettra le lecteur en mesure de prononcer contre l'auteur et nous, et de dire si notre critique est juste et méritée. « Je n'ai pas encore parlé des *Satzas* kalmoukes et du désir que nous avions de faire connaissance avec elles. Ces *satzas* sont de petits temples élevés exprès pour contenir les reliques des grands-prêtres. Quand l'un de ceux-ci meurt, son corps est brûlé et on dépose en grande pompe ses cendres



Procédé mécanique pour la prière en usage chez les Kalmouks.

dans le mausolée destiné à les recevoir. Ce fut à une journée de Sélenoi-Sastava que nous eûmes pour la première fois la satisfaction d'apercevoir dans l'éloignement un de ces monuments. Il était situé au milieu des sables, à cinq ou six verstes de l'endroit où nous campions. À notre départ d'Astrakan, nous avions eu la précaution de prendre tous les renseignements possibles relativement à ces *satzas*, afin de profiter de notre passage dans les steppes pour en visiter une et la dévaliser même, si faire se pouvait. Mais cela était assez difficile, à cause et de la susceptibilité religieuse des Kalmouks, qui s'en tiennent toujours éloignés pour ne pas le profaner par leur présence, et des longs circuits que nous devions faire pour nous y rendre sans éveiller leur soupçon. Nous prîmes le prétexte d'une chasse au héron

les seuls ornements qui s'offrirent à nos yeux. En vainqueurs généreux, nous nous contentâmes de prendre deux statuettes et quelques images. Suivant les croyances des Kalmouks, aucun sacrilège ne peut entrer en comparaison avec celui dont nous nous rendions coupables. Cependant le feu du ciel ne nous pulvérisa pas, et le grand Lama, en dieu bien élevé, nous laissa regarder tranquillement le gros de notre escorte. Mais une contrariété bien vive nous était réservée: nous ne aperçûmes qu'une des idoles s'était brisée en route. »

C'est moins la forme tant soit peu voltaïrienne de ce récit, qui nous émeut, que le fait en lui-même. We penserait-on en effet d'un prince kalmouk qui, en visitant Paris et le cimetière du Père-Lachaise, pénétrerait la nuit dans un de nos tombeaux de famille pour y profaner des cendres précieuses et y en-

blanc avant de nous remettre en route. Au bout de deux heures de marche et de contre-marche dans le sable, par une chaleur tropicale, nous arrivâmes en face de la *satza*, dont l'aspect n'était rien moins qu'attrayant et semblait fort peu mériter la course que nous venions de faire. C'était un petit bâtiment carré, d'une couleur grise, percé seulement de deux trous en guise de fenêtres. Imaginez quelle fut notre consternation lorsque nous nous aperçûmes qu'il n'y avait point de portes. Chacun tourna autour de cet impénétrable sanctuaire avec un désappointement tout à fait comique. Il fallut alors inventer un moyen quelconque pour nous y introduire, car l'idée de repartir sans satisfaire notre curiosité ne nous vint même pas à l'esprit. Quelques pierres enlevées à l'un des fenêtres nous livrèrent un passage, très-peu commode à la vérité, mais qui nous suffit. Le monument paraissait remonter très-haut. Quelques idoles en terre cuite étaient rangées à terre le long des murs. De distance en distance, plusieurs petites niches renfermaient des images que l'humidité avait à demi pourries. Un treuf couvrait le sol, ainsi qu'une partie des murs. Teis étaient



Temple Lalouk sur la rive gauche du Volga.

ever quelque vase, quelques reliques sacrées? Ne regarderait-on pas cet acte comme justiciable de la cour d'assises ou comme méritant tout au moins une réprimande sévère? Cherchons cependant une excuse dans cette curiosité de voyageur, dans ce besoin de savoir et de rapporter des souvenirs, qui ont fait des touristes anglais en Italie une incursion de Van-dales pour les sculptures et les monuments. Tâchons donc de ne pas les imiter et de bien comprendre que le souvenir d'actions de ce genre est fait pour mettre en suspicion, en danger même, tous les voyageurs à venir.

Après d'importantes études à Astrakan sur le commerce, la navigation et les grandes pêcheries du Volga et de l'Oural, M. de Hell traverse toute la Kalmoukie russe, parcourt le littoral de la mer Caspienne jusqu'à l'embouchure de la Kouma, point de départ du nivellement qu'il effectue entre la mer d'Azow et la Caspienne. De là, se dirigeant vers l'occident, il traverse les contrées décrites qui s'étendent, en suivant le *Manitch*, jusqu'aux frontières du pays des Cosaques du Don. Puis il arrive au pied de la grande chaîne caucasienne, muraille encore inaccessible jetée entre l'Europe et l'Asie, et devant laquelle viennent s'arrêter sans transition les plaines étrangement remarquables de la Russie méridionale. A Piatigorsk, au milieu du Caucase, théâtre d'une des luttes les plus opiniâtres qui soient consignées dans l'histoire, il recueille tous les renseignements de nature à donner des notions exactes sur la guerre, et sur l'importance politique et géographique de cette chaîne de montagnes, qui isole complètement les provinces transcaucasiennes du reste de l'empire. Enfin, après avoir longé les côtes orientales de la mer d'Azow, il revient à Odessa par Taganruk, Ekaterinoslaw et Kherson. L'année suivante, il explore la Crimée et la Bessarabie, comme complément indispensable à ses études de la mer Caspienne et du Caucase.



Grand-père kalmouk avec son ghep, ou chef des cérémonies.

Selon M. de Hell, cette portion, la plus belle et la plus vaste de la Russie, est essentiellement agricole. La nature a tout fait pour elle en lui donnant deux vastes mers, dont une touche à la Méditerranée, c'est-à-dire à l'Europe, l'autre à la Perse et à l'Asie. Quatre fleuves, qui sont les grandes routes de ces vastes contrées, conduisent aux trois mers. Le climat de ces steppes, leur conformation topographique, les rendent propres à la plus riche culture ainsi qu'à l'élevage d'immenses troupeaux de toute sorte : chevaux excellents, chameaux, bœufs et moutons. Cette terre, depuis si longtemps inculte et reposée, est donc, pour ainsi dire, l'entrepôt, le magasin de l'avenir; elle a de quoi vêtir et nourrir l'Europe entière. C'est là une abondante source de force pour l'empire russe, et s'il en comprend bien la portée, il

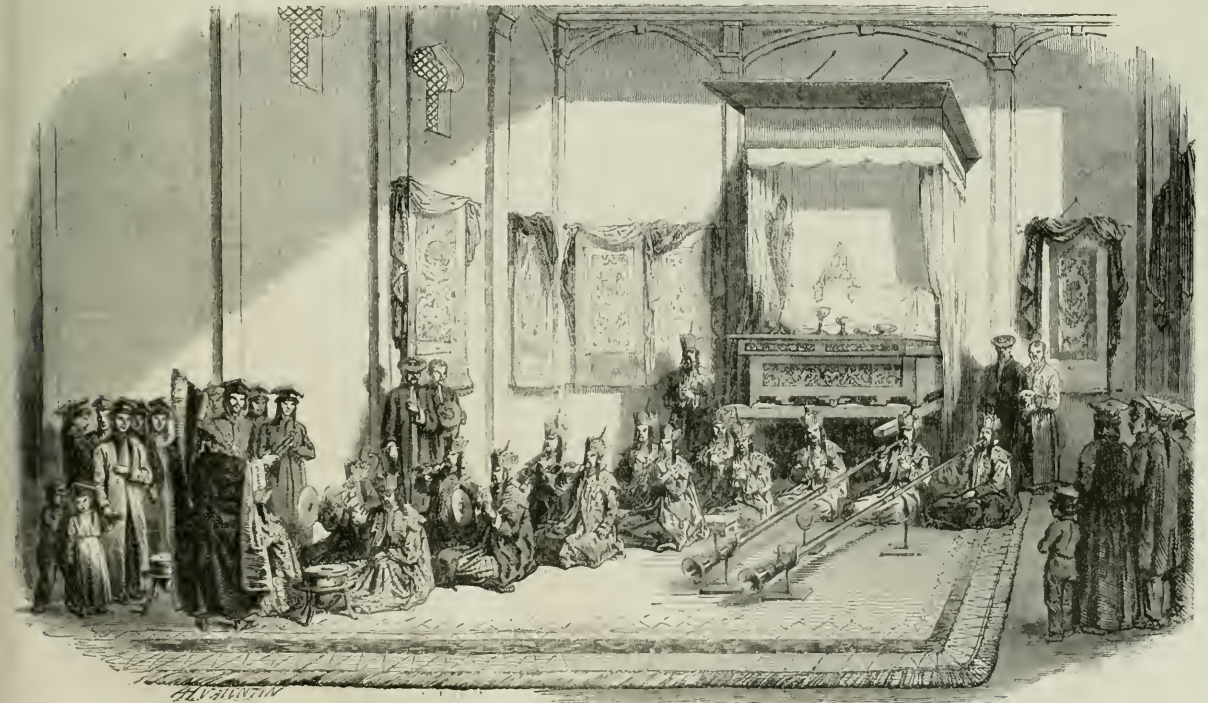
des contrées qui bordent ce côté de la mer Caspienne; en outre, M. de Hell voulait, comme dans son premier voyage, étudier le commerce, réunir tous les matériaux nécessaires à une sérieuse et importante carte de la Perse. Les études archéologiques si intéressantes en ce pays, les relevés d'inscriptions, une description pittoresque, des recherches toutes spéciales sur les sources du Tigre et de l'Euphrate, sur les lacs de Van et d'Ourmiah, qui sont à peu près inconnus, la profonde exploration du haut Kurdistan et du Mazendéran, puis la statistique, l'industrie, les races et les usages; tel est l'immense programme qu'il s'imposa. Dans ce but il s'était adjoint un jeune et intelligent artiste, qui a rapporté de ce pénible voyage un millier de dessins magnifiques faits avec une conscience et un talent remarquables. Nous avons

pourra, par une intelligente direction, faire surgir de ce côté un monde nouveau, vers lequel le commerce se jettera avec ardeur.

M. de Hell, après avoir terminé les travaux importants dont nous venons de donner un aperçu, revint à Paris pour les publier. Cet ouvrage a remporté le grand prix décerné en 1844 par la société de géographie de France.

Le sérieux intérêt du *Voyage à travers les steppes de la mer Caspienne* le fera rechercher non-seulement des savants, mais encore de tous les amateurs de voyages, et de tous ceux qui veulent connaître et étudier sans danger ni fatigue les diverses parties de notre globe.

Après cette publication, M. de Hell fut, au commencement de 1846, chargé d'une mission du gouvernement pour explorer les contrées qui s'étendent au midi et à l'est de la mer Caspienne. Ces nouvelles recherches devaient concourir à rendre plus claire et plus évidente l'ancienne réunion des trois mers en une seule, et compléter ses études précédentes par un examen semblable et aussi approfondi sur la différence de niveau entre les bassins de ces vastes tendues d'eau et la configuration



Solennité religieuse chez les Kalmouks.

Guide pittoresque et descriptif d'Uriage et de ses environs.

PAR A. MICHEL LADICHERE.

1859. — Paris, chez Gihault. — Grenoble, chez Vellot.

Après avoir inauguré les bains d'Uriage par une œuvre d'art, le *Géant des Alpes*, dont la représentation (page 355 de son 44^e volume) a fourni à l'illustration l'occasion de signaler les qualités hygiéniques et médicales qui distinguent ces eaux thermales, les directeurs de ce bel établissement viennent de publier, à l'usage des nombreux baigneurs qui continuent d'y aller de tous les points de la France, un Guide pittoresque et descriptif destiné à débarrasser de la préssence ennuyeuse du cicerone de profession ceux des malades auxquels leur santé permet de parcourir les environs des sources et cette partie du Dauphiné qui, sous le rapport de la beauté des aspects, n'est pas inférieure à la Suisse ou à la Savoie, et a de plus le grand mérite d'avoir été moins visités.

Les Alpes dauphinoises offrent en effet au voyageur toutes les magnificences d'ensemble et toutes les merveilles de détail que l'on va chercher au delà des frontières. Les Alpes étrangères n'enferment nulle part une vallée comparable à celle de Grasisvaudan, que les indigènes du département de l'Isère, dans leur patriotique admiration, appellent tout simplement *La Vallée*, comme si elle seule était digne de ce nom. Sa réputation, au surplus, date de loin. Le bon roi Louis XII, en la traversant, pour aller revendiquer l'héritage de son aïeule Valentine, le duc de Milan, la proclamait « le plus beau jardin du tant beau pays de France. »

A ces beautés naturelles, chères aux artistes, viennent se joindre des trésors précieux pour les savants : la flore et la faune dauphinoises sont peut-être les plus riches de l'Europe ; la formation géologique des montagnes est un sujet inépuisable d'observations et d'études, et le canton de l'Oisans fournit à lui seul l'écrin minéralogique le plus varié qu'on puisse rencontrer en aucun autre lieu du monde. Quant à celui qui recherche sur la sol ou il marche les traces du passé, le Dauphiné peut lui offrir une ample moisson de souvenirs historiques et biographiques, à partir de l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. Puis, en dehors des récits sérieux de l'his-

toire, il y a encore les traditions populaires, les fabuleuses légendes auxquelles la génération actuelle ne croit plus, mais qu'elle raconte encore.

Le *Guide pittoresque d'Uriage*, son titre l'indique suffisamment, n'a point la prétention d'offrir, à ces divers points de vue, une histoire complète du Dauphiné ; M. Ladichere s'y est borné à conduire les promeneurs à travers les bois et les prairies, sur la pente des montagnes, cueillant ici pour

qu'elle touchait aux quatre seigneuries d'Uriage, Gières, Surveys et Vaulnavays, l'œil embrasse la vallée de Graisivaudan, à partir des montagnes de la Savoie, qui, des hauteurs du mont Blanc s'abaissent jusqu'aux rives de l'Isère, dont le cours capricieux semble parfois remonter vers les lieux d'où elle est venue, et qui se trouve dominée par la chaîne calcaire de la Grande-Chartreuse et la dent de Crolle et de Chaumechaude.

» Les ruines du château du roi qui dominent la petite ville de Vizille sont célèbres dans les annales dauphinoises.

» La terre de Vizille dépendait anciennement du domaine delphinal, et le nom que portent les restes du vieux château n'est que le souvenir traditionnel de la prospérité des dauphins. Le dauphin Guignes V mourut en 1162.

Ce livre, écrit, comme on le voit par les citations qui précèdent, avec une agréable simplicité, et tiré avec le soin qui distingue toutes les productions des presses typographiques de l'on freres, sera, nous n'en doutons pas, pour tous les baigneurs qui auront été chercher la santé aux bains d'Uriage, un souvenir qu'ils aimeront à retrouver quand ils auront quitté cette nature puissante où la grâce s'allie presque toujours à la grandeur.



Guide d'Uriage. — Vue de Grenoble prise de la montagne des Quatre-Seigneurs.



Guide d'Uriage — Ruines du château du roi à Vizille.

Pour 5 francs de plaisir, — Caricatures par Fouquier.



Combien les billets de 5 francs? — 25 francs... — Après cinq heures de queue!



V'la un autre plaisir! j'ai to s'sé nos billets à la maison.



Une famille de quatre personnes partant ensemble dans quatre wagons.



Enfin le plaisir commence: je vois la mer, ça me rappelle la mare d'Autcuil.



O ma rue Charlot! Nous ne le reverrons plus! Mourir si loin!



V'FOUQUIER... DEL

Dernière nuit. — Le train ramène 2,000 voyageurs aussi gais que ceux-ci. Que de plaisirs pour cinq francs!

verte et ces mots écrits en grosses lettres: *La grande onde y a passé*. Ce billet était un passe-parti qui devait assurer son manœuvre et sa bourse contre de nouvelles tentatives de vol.

Polidamor se bâte de regagner sa demeure; mais, au détour d'une rue, il est assailli par trois autres malfaiteurs, qui lui demandent la bourse ou la vie. L'avocat tire son billet sa poche, quoiqu'il n'eût pas grande foi dans ce présen-

vatif, et il le présente aux voleurs. L'un de ceux-ci, muni d'une lanterne sourde, le lit, en reconnaissant l'authenticité et invite le porteur à continuer son chemin, sans rien exiger de lui. Polidamor se bâte de rentrer dans sa famille, qui l'attendait avec anxiété; et, plein d'émotions diverses, il lui raconte l'étrange aventure dont il était sorti avec un bonheur inespéré.

Ab. J.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES D'AOUT 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

La diminution dans la durée des jours va devenir très-sensible; elle est de une heure 38 minutes, dont 13 minutes matin et 55 minutes le soir.

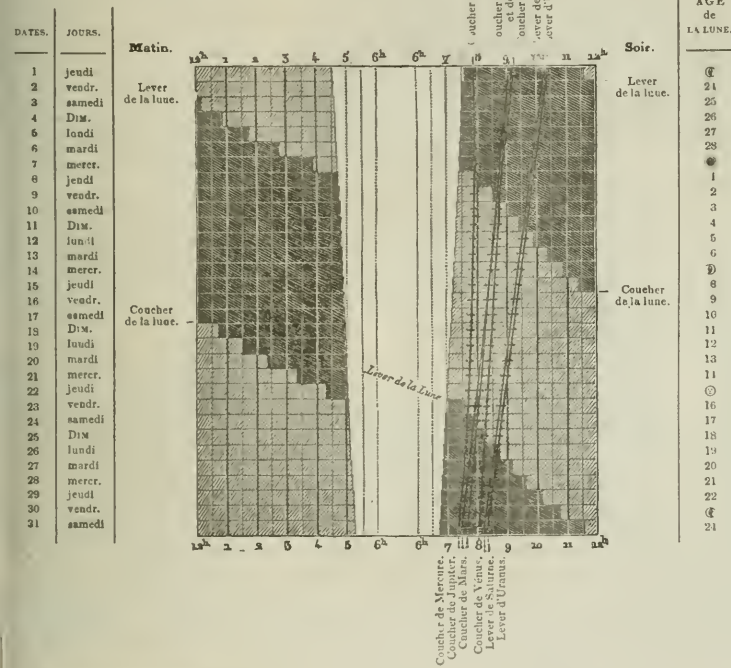
Le soleil passe au méridien, pendant toute la durée du mois, après qu'une bonne montre, réglée sur le temps moyen, marque midi; et l'intervalle entre les deux instants, est de 6 minutes et une seconde le 1^{er}, n'est plus que de secondes le 31.

La hauteur du soleil sur l'horizon, au moment de son passage au méridien, était de 59° 29' le 31 juillet; elle sera de 53° 17' le 15 août, et de 49° 53' le 31. Elle diminue donc de près de 10° dans le cours de ce mois.

Il y a dernier quartier le 1^{er}, nouvelle lune le 7, premier quartier le 14, pleine lune le 22 et dernier quartier le 30.

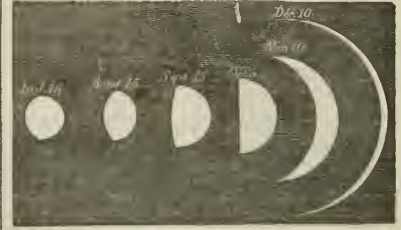
La lune sera près de Mercure le 8; de Mars, Jupiter et Vénus le 10; de Saturne le 26 et d'Uranus le 27.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.

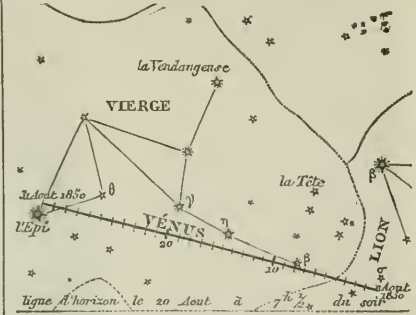


du 28 août au 24 octobre pour le 2^e et le 3^e. Quant au 4^e satellite, il n'aura plus d'éclipses à partir du 23 août, jusqu'à la fin de l'année, et même pendant tout le cours de l'année 1851.

Apparences du disque de Vénus vu au télescope, de juillet à décembre 1850.



Orbite apparente de Vénus pendant le mois d'août.



Ocultations d'étoiles.

Il y en aura sept pendant le cours de ce mois, savoir :

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
3	54 γ Taureau.	0 ^h 42 ^m matin.	1 ^h 31 ^m matin.
3	Aldebaran.	6 ^h 49 ^m matin.	9 ^h 55 ^m matin.
6	Régulus.	6 ^h 16 ^m soir.	7 ^h 0 ^m soir.
14	38 γ Balance.	6 ^h 44 ^m soir.	9 ^h 56 ^m soir.
18	36 ε Sagittaire.	0 ^h 54 ^m soir.	6 ^h 16 ^m soir.
20	15 ω Capricorne.	9 ^h 0 ^m soir.	9 ^h 17 ^m soir.
22	42 Verseau.	6 ^h 40 ^m soir.	9 ^h 30 ^m soir.

Aldebaran et Régulus sont des étoiles de première grandeur.

Correspondance.

M. P. G. à Nantes. — C'est un de nos projets, monsieur; mais les circonstances sont peu favorables, et nous attendrons.

M. J. L. au Havre. — Vous avez raison, monsieur; mais ce sont des cas qui ne sont pas sans valeur et qu'on cherche à relever par le cadre, quand on ne peut pas faire autrement que d'y recourir.

M. F. à Caen. — Le sujet a un peu vieilli, et nous regrettons, monsieur, de ne pouvoir accueillir votre offre très-obligante.

Plusieurs abonnés à Paris. — Cela dépend de l'auteur.

M. T. R. à Paris. — La chose est plus difficile, monsieur, que vous ne pensez le croire. Question d'indirection la-bas.

M. C. à Basse-Terre (Gua-loppe). — *Non omnia omibus*. Vous êtes du trop petit nombre de ceux qui s'y intéressent, et c'est tout ce que nous pouvons faire, monsieur, de continuer. Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir, sans inconvenance, suivre votre conseil, afin de vous rendre ce travail profitable.

M. A. P. à Turin. — Nous tâcherons, monsieur, de satisfaire votre curiosité. Quoique nous ayons déjà donné plusieurs de ces portraits, il sera bien de les revoir groupés avec les figures que nous n'avons pas encore eu l'occasion de faire connaître à nos lecteurs. Vous êtes averti que ces 25 personnalités sont tous très-bons, comme étant les élus des élus de la France.

M. J. à Genève. — Nous avons un dessin de la machine ingénieuse inventée pour lever le mont Genis. Nous le faisons graver pour le prochain numéro.

M. P. à Lyon. — Veuillez, monsieur, lire l'avis de la dernière page. Vous n'y voyez qu'une partie de nos tribulations, mais vous y puiserez la justification de l'intérêt que vous voulez bien prendre à notre recueil.

M. F. D. à Dunkerque. — Nous sommes inondés, monsieur, de relations de voyages par les trains de plaisir. Nous croyons que le dessin rend mieux les impressions des voyageurs que leur propre récit. Mille remerciements.

Routes apparentes des Planètes.

Vénus est étoile du soir, mais s'écarte trop peu du soleil, dans tout le cours de ce mois, pour se prêter aux observations: ce qui nous dispense de donner la figure de sa route apparente. Le plus grand intervalle entre son lever et celui du soleil est de moins de 10 minutes (vers 17). L'intervalle n'était que de 20 minutes le 1^{er}; il est éré de 36 minutes le 31.

Vénus est toujours étoile du soir, et continue son mouvement direct, dont la trace apparente est représentée sur la carte ci-après. Cette planète se rapproche du soleil; et se trouve moins de 40 minutes après lui le 31 du mois. Les ébénites phases qu'elle présente du 15 juillet au 10 décembre, sont aussi représentées, dans une autre figure, es qu'on les aperçoit avec une bonne lunette.

Mars est étoile du soir, comme Vénus, et les heures du lever des deux planètes sont presque les mêmes, pendant toute la durée du mois, au point que les courbes qui liquent ces heures sur notre figure principale, se confondent dans la majeure partie de leur trace. L'orbite apparente Mars se voit à la page 446 du N° du 29 juin. Le mouvement est toujours direct.

Jupiter, dont l'orbite apparente est décrite à la page 443 du N° du 2 mars, et qui est doué d'un mouvement direct, se couche pendant la première moitié du mois, pressé en même temps que Vénus et Mars. A la fin du mois, il apparaît sous l'horizon moins d'une heure après le soleil.

Saturne et Uranus conservent le même intervalle entre les heures de leur lever, qui ne sont pas à 40 minutes l'un de l'autre, Saturne précédant Uranus. Chaque jour ils se

lèvent plus tôt, de manière que, surtout vers la fin du mois, ils passent la majeure partie de la nuit sur l'horizon. L'un et l'autre est presque stationnaire pendant toute la durée du mois; ce n'est que dans les derniers jours qu'on peut percevoir un très-faible mouvement rétrograde (pages 207 et 272, N° du 30 mars et 27 avril).

Neptune a pris un mouvement rétrograde qu'il conservera jusqu'à la fin de l'année (page 207, N° du 30 mars). Il se leve le 1^{er} août à 8^h 31^m du soir; le 15 à 7^h 30^m; le 1^{er} septembre à 6^h 24^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 1^h 18^m du matin, à minuit 53^m et à 11^h 48^m du soir. Ses hauteurs au-dessus de l'horizon, lors de ce passage, sont respectivement de 31° 45', de 31° 7' et de 30° 58'.

Remarque sur les levers et couchers du mois.

Le mois d'août présente une particularité remarquable qui n'aura pas échappé au lecteur. D'après ce qui précède: c'est que toutes les planètes, au moins les sept planètes principales, se lèvent ou se couchent le soir, et dans un intervalle de temps très-réseré. Telle est la cause du peu de netteté des courbes tracées sur notre première figure. Leur enlacement ou leur rapprochement mutuel exprime parfaitement cette espèce de simultanéité dans les levers et les couchers.

Éolipes des satellites de Jupiter.

Il n'y en a pas une seule qui soit visible à Paris pendant le cours de ce mois; et la proximité du soleil empêchera que l'on n'observe aucune, en quelque point du globe que ce soit, du 31 août au 25 octobre pour le 4^e satellite, et

Mode d'été.

Quoique la saison des eaux ait déjà entraîné l'émigration d'une partie de la société parisienne, Paris n'est pas encore aussi délaissé qu'on pourrait le croire, grâce aux séances de l'Assemblée nationale dont la prorogation, commençant seulement dans quelques jours, retient encore à Paris et dans ses environs une notable portion de l'élégante population qui n'attend que la clôture des débats législatifs pour aller goûter, dans un rayon plus éloigné de la capitale, les plaisirs de la véritable vie de campagne.

Ces prochains départs ont rendu beaucoup plus simples les toilettes de ville, et la percale, le jaconas et la brillante à dessins perses font tous les frais des robes d'été; ajoutons à ces étoffes la mousseline de coton à fond blanc avec grands volants ourlés ou festonnés, et faisons remarquer en passant que les robes de soie, soit en taffetas unis ou chinés, soit en foulard, sont toujours en majorité.

Les mantelets blancs en mousseline ont enfin fait leur temps, et c'est avec satisfaction que nous voyons disparaître une mode beaucoup trop empruntée aux petits rideaux d'appartement; ils sont définitivement remplacés cette année par le mantelet-châle, garni d'effilés ou de volants découpés, qui affecte la même forme que les mantelets-châles en dentelle de laine.

Le chapeau de paille domine dans toutes les promenades: chapeaux de paille mélangés garnis de ruban rose et de velours noir; chapeaux de paille unie ornés de bouquets d'avoine, d'herbes et de fleurs des champs également en paille; chapeaux de paille d'Italie toujours si distingués par la valeur de leur tissu; et enfin chapeaux de paille de riz si légère à la tête et si frais pendant la saison d'été.

Si les costumes de ville sont simples, il n'en est pas de même de ceux qu'on prépare pour la campagne; c'est qu'à la campagne, et aux eaux surtout, on danse beaucoup. Les cartons de voyage se remplissent donc de robes de tulle et de tartan de couleur rehaussées de volants en application de Bruxelles: de robes de taffetas chiné fond blanc à fleurs grandes ou petites selon le goût, l'âge et la taille; lorsque ces robes sont à deux jupes, ces jupes sont unies; lorsqu'elles se réduisent à une jupe unique, les volants pareils doivent nécessairement y abonder, mais ils sont tout à fait refusés aux toilettes des jeunes filles, qui doivent se contenter de doubles jupes de tulle simples ou couvertes de petits plis, le règne des fleurs artificielles est à son apogée pour le complet de ces toilettes de soirées; toutes les flores de l'univers ont été mises à contribution par les fleuristes pour composer des guirlandes, des couronnes et des bouquets; il faut remarquer cependant que les fleurs les plus simples, les piquèrettes, les clochettes ou lisérons, le chevreuille, l'avoine et les folles herbes des champs, forment les coiffures portées avec le plus de distinction.

L'événement important en fait de modes, c'est l'exposition que vient de faire mademoiselle Duquet, la célèbre couturière, des parures et toilettes magnifiques qui lui ont été commandées, pour le sacre prochain, par la famille impériale d'Italie.

La se trouvaient étalés.

spécialement envoyés à Lyon; la prévision a même été jusqu'à comprendre, au nombre de ces robes, un deuil de cour complet en damas noir avec ornements, brandebourgs, cordelière et garnitures en jais et dentelle noire; les formes de ces luxueuses toilettes, ainsi que celles des habits destinés au sacre de l'empereur Soulouque, qui ont donné lieu dernièrement à une semblable exposition et qui ne le cédaient point en magnificence aux atours de l'impératrice, ont été, sauf les changements imposés à la coupe par la mode actuelle, imités des costumes impériaux du sacre de Napoléon.

La haute industrie française n'est donc plus alimentée maintenant que par les commandes des cours étrangères; le sultan demandait il y a quelque temps à l'ébénisterie, à la tapisserie et à l'orfèvrerie persienne un ameublement de palais dont la description paraîtrait empruntée aux contes des Mille et une nuits; hier c'était l'empereur Soulouque et sa famille qui commandaient toute une garde-robe de gala à la fabrique de Lyon; aujourd'hui, enfin, l'arquebusier Dévismes expose aux vitres de son magasin du boulevard Italien, dans un magnifique écrin de velours destiné au pacha d'Égypte, un fusil de chasse dont le canon d'acier poli, la crosse et les pièces en argent qui la garnissent sont de véritables chefs-d'œuvre de ciselerie de haut relief.

Terminons ce bulletin par quelques mots sur les modes d'homme, où la fantaisie existe aussi bien que pour celles des femmes; or s'il est un costume qui se prête à la fantaisie, c'est certainement le costume de campagne; Humann en a donc composé quelques-uns qui réunissent toutes les conditions exigées par la vie champêtre.

Pour la toilette du matin c'est un habit-veste à taille longue, à basques courtes et arrondies, le tout en coutil écu, blanc, ou à raies de couleur; le pantalon et le gilet doivent être de la même étoffe; ce costume se complète d'une cravate en mousseline à bouquets, de souliers un peu couverts, de bas de soie de fantaisie et d'un chapeau ras en feutre gris ou souris.

La toilette du dîner admet la petite redingote très-courte de basques, très-longue de taille en drap zébré couleur tête de nègre ou bleu ardoise, accompagnée d'un pantalon de coutil blanc, d'un gilet de piqué rouille ou de poil de chèvre soufre, de souliers vernis découverts et de bas de soie blancs à côtes; le chapeau est alors en feutre nankin à long poil et la cravate en soie à carreaux écossais.

Le soir cette redingote est remplacée par un habit, soit à un seul rang de boutons avec galon de soie assortie posé à plat, soit à revers larges et pouvant boutonner jusqu'au haut, avec manches fermées au bas par un double bouton.



Un manteau impérial de velours bleu de ciel semé d'aigles aux ailes déployées, entouré d'une bordure alternée de bouquets, de couronnes et de chiffres, le tout brodé en or;

Un autre manteau de cuir en velours rouge doublé de satin blanc et garni d'un superbe point d'Espagne en or;

Puis une foule de robes à queue en moire antique blanche, en satin amarante, en moire glacée d'argent, etc., etc., toutes garnies de blondes d'or, d'argent, de dentelles merveilleuses et de rubans fabriqués exprès sur des dessins

par l'apposition du timbre, et d'où résulte le retard dans la publication de ce numéro, outre l'impossibilité de préparer le papier comme il faudrait pour obtenir une bonne impression de nos gravures.

Abonnement de six semaines

EN FAVEUR DES COLLÉGIENS EN VACANCES.

M. Bertall vient de nous présenter une charmante série de dessins qu'il préparait depuis longtemps avec un soin infini pour en faire un à-propos à l'époque des vacances. — Nous nous sommes empressés d'accueillir les dessins de M. Bertall, lesquels représentent, avec la finesse et la malice d'observation, le talent spirituel et comique de l'artiste, toutes les circonstances de la vie des écoliers: M. Bertall n'a pas oublié les écolières.

L'artiste n'a eu qu'à se souvenir pour retrouver tant de scènes tristes ou plaisantes, tant de types gracieux ou comiques. — Ceux de notre âge y trouveront un grand charme si nous en jugeons par le plaisir que nous y avons éprouvé; les écoliers seront étonnés de se voir si bien connus et si fidèlement peints dans leurs travaux, dans leurs espérances, dans leurs exercices et dans leurs jeux. C'est que M. Bertall a été au collège comme eux; M. Bertall a eu le tort de rire, comme eux, de l'importance grotesque de quelques-uns de ses écoliers, ce qui était sa manière, comme la leur, d'honorer ses maîtres respectables; comme eux, M. Bertall a passé par tous les accidents, les tristesses et les joies du collège.

Cela se voit à un trait qui ne laisse pas d'ajouter au charme de cette histoire comique. Ses souvenirs lui ont fourni sur chaque sujet une phrase latine qui se rapporte à l'action de chaque dessin et qui fait avec le mot français placé au-dessous comme une double légende. Ce rapprochement si bien trouvé offre plus d'un genre d'intérêt; nos jeunes lecteurs comprendront cela.

Pour que cette comédie en images parvienne à tous ceux à qui elle est destinée, sans les engager au delà, nous rece-

vrons, par exception, des abonnements de six semaines (du 17 août au 28 septembre), pendant lesquelles nous publierions cette série.

Le prix de cet abonnement est fixé à 4 francs pour toute la France.

Rébus.



EXPLICATION DU DEBNIER REBUS.

L'homme propose, Dieu dispose.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ord. Lichévalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, Paris, 36, rue de Vaugirard.

Aux abonnés.

La distribution de ce numéro a été retardée par suite des difficultés que nous avons rencontrées dans l'application de la loi du timbre. Nous prions nos abonnés de le pardonner à la majorité de l'Assemblée nationale et à l'administration qui n'est pas encore très-sûre des intentions de la loi, quoiqu'elle l'applique provisoirement dans le sens le plus violent.

L'article 12 de cette loi frappe d'un timbre de 5 centimes les feuilles périodiques d'une dimension de 72 décimètres carrés et au-dessous. Elle ne dit rien pour les feuilles qui excèdent 72 décimètres carrés, ou plutôt elle ne dit plus rien, car le paragraphe qui, dans le projet, visait cet excédent, a été rejeté et les 72 décimètres sont devenus ainsi un non-sens, l'article ne signifiant plus que ceci: « Toute feuille périodique, fût-elle au-dessous de 72 décimètres carrés, sera soumise au timbre de 5 centimes. » Et la preuve, c'est que dans l'article 13 qui concerne les écrits non périodiques, le timbre supplémentaire d'un centime et demi par 10 décimètres carrés excédant la dimension typique a été maintenu après avoir été rejeté pour les périodiques.

Le fisc voulait d'abord nous appliquer le paragraphe de l'article 13 et nous faire payer un supplément de 3 centimes pour 11 décimètres qui forment la fraction dont nous excédons 72 décimètres carrés; le fisc a bientôt reconnu que sa prétention ne pourrait se soutenir. L'article 13 ne disposant que pour les écrits non périodiques. — Alors, qui n'a-t-il fait? Il a décidé que si 72 décimètres carrés payaient 5 centimes, 73 décimètres carrés devaient payer 10 centimes. C'est cette décision sauvage qui frappe de deux timbres à 5 centimes pour les départements et de deux timbres à 3 centimes pour Paris chaque feuille de l'Illustration.

Nous protestons; mais en attendant nous éprouvons un trouble qui peut être une cause de ruine pour une entreprise qui n'a pas cessé d'être pacifique. Nous tiendrons nos abonnés au courant des conséquences dont nous n'avions pas escompté la gravité en leur annonçant nos intentions dans le dernier numéro.

Pour aujourd'hui nous ne parlons que du dommage causé

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

9, 10, 11, 12, 13,
14, 15
AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 389. — Vol. XVI. — Du Vendredi 9 au Vendredi 16 août 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Inondation de Paris le 6 août. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — Calais et son chemin de fer. — Histoire de l'adoption. — Cour des Comptes. — La Vie des Eaux, Bologne suite et fin. — Bibliographie. — Encore le bon vieux temps (suite et fin). — La vie à bon marché. — Le yacht *Victoria and Albert* à Brest. — Variétés.

Gravures. Procession du concile diocésain à Bordeaux, le 30 juillet 1850. — Courrier de Paris. La boule africaine; Le torero Montés blessé par un taureau, à Madrid, L'abreuveur, d'après un tableau de Flers. — Embarcadère du chemin de fer de Calais. — Cour des Comptes: Le grand escalier; La grande salle d'audience; Salle des comités; Bibliothèque et salle du conseil. — Souvenirs de Louvres, 22 caricatures par Stop. — Le yacht *Victoria and Albert* à Brest. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Notre semaine parlementaire s'ouvre par la suite de la délibération sur le projet de loi relatif au chemin de fer de Tours à Nantes et d'Orléans à Bordeaux. Nous sommes au 1^{er} août. L'Assemblée allait passer à la discussion des articles lorsqu'un représentant montagnard, le fameux Colfavru, a présenté un amendement disposant 1^o que la liste des actionnaires des deux compagnies serait communiquée à l'Assemblée avant une plus ample discussion du projet; 2^o que les représentants actionnaires desdites compagnies en feraient la déclaration à l'Assemblée et que ceux qui au-

raient été reconnus actionnaires devraient s'abstenir de toute participation à la délibération du projet de loi. Cette motion, qui semble aujourd'hui si malsonnante, nous l'avons entendue souvent en 1845, à l'époque où les bénéfices en expectative des chemins de fer se partageaient fraternellement sous le nom de primes entre les fondateurs politiques ou financiers des compagnies. Cela ne semblait pas alors exorbitant. Aujourd'hui la motion ne rappelle pas seulement l'opposition de 1845, mais les dénonciations de la Montagne de 93 contre les accapareurs. Cependant l'Assemblée était peu nombreuse, et l'amendement a été pris en considération par 256 voix contre 241. Il a fallu le renvoyer



Procession du Concile diocésain à Bordeaux, le 30 juillet 1850.

vantables qui n'ont jamais arri-
vées.

Les panoramas sont à la mode au théâtre, c'est un dérivatif à cette fièvre de locomotion qui nous travaille. On ira bientôt en Russie et au Chili aussi, comme sur de petites roulettes. Un industriel annonce la Souloque et autres chinoïseries pour la semaine prochaine, et les Variétés vous montrent depuis hier la Californie en lanterne magique. Le théâtre, d'ailleurs, est toujours la région des orages où les jupiters administratifs agitent leurs foudres vengeresses. Un homme s'était rencontré, qui, à force d'intelligence et d'activité, avait fait de l'Odéon un petit Pactole, et on le révoque. Le crime dont il demeure atteint et convaincu, c'est de ne pas partager les opinions du gouvernement en matière théâtrale? Non, en matière politique. Ce n'est pas un

homme bien pensant. Son privilège est sollicité par vingt candidats qui pensent si bien, que l'autorité ne sait lequel prendre. On assure cependant que, suivant l'usage, la place avait été donnée avant qu'elle devint vacante. En même temps la commission de censure est entrée en fonctions, et il n'est plus question de mettre le capitaine Claque et son monde à la réforme; au contraire, la troupe fonctionnerait dorénavant avec approbation et privilège... de la République.

Mademoiselle Rachel, qui jouait un peu à Londres pour le roi de Prusse, s'est brouillée avec son entrepreneur. On parle d'une scène presque tragique qu'elle lui aurait faite en dehors du répertoire :

O toi, l'unique objet
de mon ressentiment,
Par qui je vois rompu
ce bel engagement,

et toute la tirade de Camille, qui, bref, s'en est allée chercher des juges à Berlin.

L'aérostatique continue son tour du monde. L'Allemagne gonfle des ballons, et dimanche dernier M. Green, l'aéronaute britannique, s'est envolé à Londres sur un poney, à l'instar de M. Poitevin, dans Wauxhall-Gardens. Il est assez curieux d'observer avec quels sentiments opposés les deux grands peuples, anglais et français, apprécient cette périlleuse tentative. Tandis que les Parisiens prodiguent à leur aéronaute les témoignages d'un intérêt qui s'élève jusqu'à l'admiration, les habitants de Londres n'accordent à M. Green

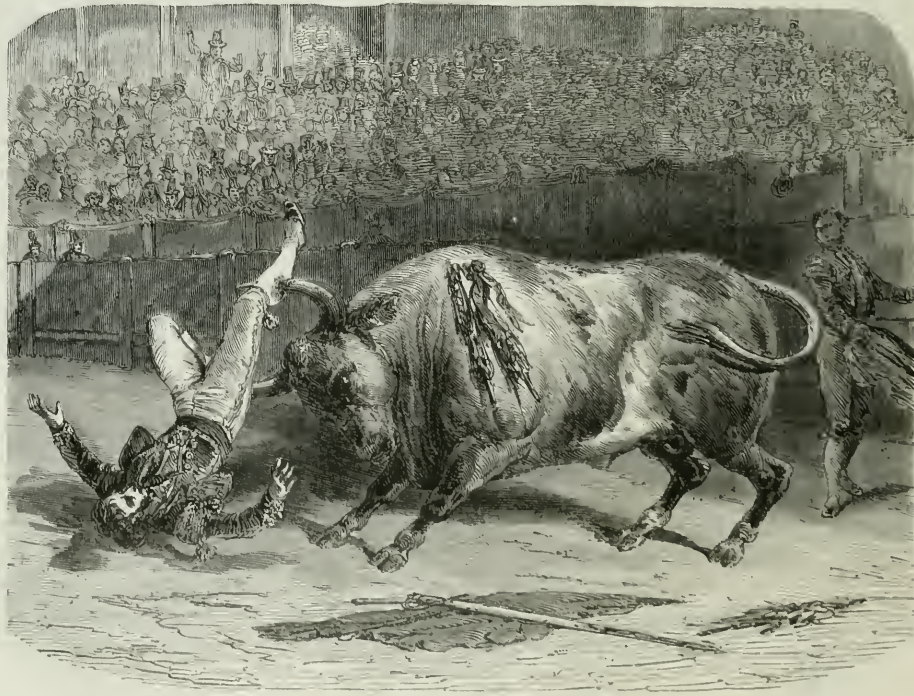


Hippodrome. — La boule aérienne.

qu'une approbation très-réservée. La plupart de leurs journaux s'éloignent même d'étouffer sa gloire dans le ridicule. Depuis les expériences de Montgolfier jusqu'à celles de madame Graham, dit le *Morning-Post*, jamais semblable folie n'avait été montrée au public. Il faut espérer que les autorités empêcheront à l'avenir ces représentations, qui sont honteuses pour la nation. Le *Morning-Advertiser* décrit l'appareil de M. Green, qui consiste en une plate-forme solidement attachée au ballon par des cordes, intérieurement quatre creux garnis de draps sont pratiqués pour recevoir

le cheval, où est le cheval? (*Where is the horse.*) Enfin, un autre organe de l'opinion publique constate que M. Green, à dos de cheval, est plus exposé que dans sa nacelle; mais que le danger serait accru si c'était un homme qui fit l'office de cheval; donc, qu'à la prochaine occasion M. Green s'élève sur les épaules de M. Poitevin.

Il est mort dernièrement à Paris un potentat dont la presse a oublié de célébrer les obsèques. Il s'appelait Quériaux, l'empereur Sigismond de la *Jutte*, et il figurait depuis vingt ans les têtes couronnées à l'Opéra. Tour à tour



Le torero Montés blessé par un taureau pendant les courses données à Madrid le 21 juillet.

les pieds de l'animal. La terreur de ce Pézaso, en présence des préparatifs qui se faisaient pour l'enlèvement, excita la commisération des assistants, et justifia la requête présentée par la société des amis des bêtes pour défendre ces ascensions. Des centaines de cordes répondaient au cavalier forcé de son coursier, et l'on compte qu'à son prochain exercice M. Green montera un cheval de bois, ce qui vaudrait encore mieux. Le charme de ce spectacle pour la multitude, dit à son tour le *Daily-News*, c'est de voir un cheval s'enlever avec un animal moins raisonnable sur le dos. Beaucoup supputent la chance possible de voir culbutter l'aéronaute et sa monture. L'intérêt, d'ailleurs, s'attache presque exclusivement au quadrupède, et l'on n'entendait dans la foule que ces mots : Le

cheval, où est le cheval? (*Where is the horse.*) Enfin, un autre organe de l'opinion publique constate que M. Green, à dos de cheval, est plus exposé que dans sa nacelle; mais que le danger serait accru si c'était un homme qui fit l'office de cheval; donc, qu'à la prochaine occasion M. Green s'élève sur les épaules de M. Poitevin. Il est mort dernièrement à Paris un potentat dont la presse a oublié de célébrer les obsèques. Il s'appelait Quériaux, l'empereur Sigismond de la *Jutte*, et il figurait depuis vingt ans les têtes couronnées à l'Opéra. Tour à tour roi, pontife ou prince du saint empire, il eut la majesté de ses fonctions et il conserva jusqu'au bout le sentiment de ses devoirs. Le désintéressement de ce potentat fictif pourrait servir de leçon à d'autres. Sa liste civile étant celle d'un simple expéditionnaire, on lui proposa souvent de l'augmenter; il consentait à jouer d'autres rôles; mais sa majesté repoussa toujours ces offres séduisantes; il eût rougi de cette profanation; le cumul lui répugnait. Cependant l'emploi de roi s'en allant à l'Opéra comme ailleurs, le directeur de l'Opéra se vit obligé de le congédier. On lui demanda son abdication, et le pauvre homme en conçut le chagrin le plus vif. Une petite pension devait lui être payée dans l'exil; mais Quériaux s'était habitué à porter le sceptre, et il ne le déposa qu'avec la vie. D'ailleurs il sentait sa profonde incapacité pour toute autre fonction Sesamis.

frappés de sa douleur et consternés des projets de suicide qu'il ne déguisait plus, tentèrent une dernière démarche auprès du directeur, qui avait consenti à le garder au rabais; malheureusement la réparation vint trop tard.

Un autre prince de théâtre a failli périr à Madrid: c'est Montès, le fameux tauréador, la première lame (*primera espada*) des Espagnes. Il y a deux ans qu'il avait quitté l'arène, vaincu non par l'âge mais par les supplications d'une femme qui ne consentit à épouser le fameux matador qu'autant qu'il renoncera à son dangereux métier. Mais l'oisiveté pesait à Montès, et il rentra dans l'arène malgré ses cinquante-cinq ans. Ne relevons pas une autre considération, celle de l'argent. Qu'importe à Montès, riche comme deux cantatrices, quelques ducats de plus ou de moins! Pendant plusieurs fêtes il fit merveille à Madrid, en dépit de la critique des connaisseurs, qui dénonçaient sa décadence, confirmée, hélas! par l'événement. Il est vrai que jamais gauchou ou matador ne se trouva en face d'un plus redoutable adversaire: l'encoleure la plus robuste, la force la plus impétueuse, et, comme dit l'historien officiel de cette taurinarchie, l'intelligence la plus rare que la nature ait encore accordée à un individu de la race bovine. Au lieu de s'en prendre aux chevaux des chulos ou aux petites flammes rouges des banderilleros, le terrible animal courait sus aux hommes, si bien que le combat allait finir faute de combattants; c'est alors que Montès sauta dans l'arène, l'épée à la main, ramenant avec lui la foule des fuyards. On le vit bientôt agiter la banderole rouge devant le front de son ennemi; mais un cri aigu se fit entendre: d'un seul bond le taureau avait mis l'homme sous ses pieds, et puis le relevant d'un coup de corne, il le secouait dans l'arène, lorsque avec un grand courage le neveu de Montès, qui combattait

à ses côtés, enfonça sa pique dans la nuque de l'animal, qui tomba comme foudroyé. Cinq autres taureaux furent massacrés dans la même fête, et il fallut accorder la tête d'un sixième aux belles Madrilènes, comme un sacrifice offert à Montès le bien-aimé.

En comparaison de ce spectacle, qu'est-ce que nos émo-

d'un plan qui se dresse à la hauteur de vingt mètres. Après l'ascension, la descente encore plus périlleuse qui s'exécute avec une aisance et une agilité charmantes. On ne tombe pas du ciel avec plus de légèreté et de grâce.

Un autre exercice qui n'est guère plus rassurant, c'est celui qu'exécute M. Soulié, le grand écuyer du grand Turc.

Le fameux Mercure retenait d'un bras vigoureux huit coursiers lancés dans l'espace; M. Soulié en manœuvra vingt-quatre lâchés au triple galop. Sa main les excita et sa voix les arrêta, c'est à la suite d'une de ces représentations que Sa Hautesse décora le hardi centaure de l'ordre du Nisham, la croix d'honneur des Osmanlis.

Mais qui peut rêver de gymnastique et de tours de force quand tout invite à fuir la ville embrasée? — Notez qu'on aurait pu fuir à la nage, il y a deux jours, cette ville embrasée. — Si quelque devoir vous retient à Paris, au moins reposez vos yeux sur les paisibles images des champs qui vous sont interdits. Voyez ici, un paysage de Flers. L'abreuvoir et rien de plus, mais à côté de ce rendez-vous champêtre, libre à vous de rêver comme nous les douceurs de la campagne du bon Dieu. Là-bas, dans les splendeurs du ciel, dansent les fils soyeux de la vierge, ici monté le chemin festoyant si souvent



L'abreuvoir, d'après un tableau de Flers.

tions de l'Hippodrome, ou l'on tremble seulement pour le plaisir d'avoir peur! L'homme à la boule, ou Franz de Bach, c'est un jeune garçon de seize ans, lesté comme Mercure, le messager des dieux, et qui doit avoir comme lui des ailes aux talons. Vous connaissez les tours de force de l'acrobate et cet étonnant Gandu ou ce prodigieux Bisley travaillant les pieds en l'air et les bras croisés. Franz, encore plus agile et surtout plus hardi, se tient debout sur un globe assez volumineux et par le seul mouvement de ses pieds il monte et fait rouler ce singulier véhicule jusqu'au sommet

chanté par les poètes décrits; l'on y sent par la poitrine ouverte l'ombrage des grands chênes touffus, les vignes grimpanes, les saules pensifs, les carrés de blé doré, le gut bruyant aux eaux poissonneuses. Voilà le paysage rêvé, et ce sera encore, si vous le trouvez bon, non pas les émisses de l'abbé Delille, mais les grands bœufs qui ruminent, la poule capotieuse, un toit fier de joubertes, la jeune fille aux yeux étonnés et les madones de village allant au travail leur Jésus dans les bras.

PHILIPPE BUSONI.

Calais et son Chemin de fer.

L'histoire est pleine d'antagonismes célèbres, soit entre les personnages, soit entre les villes et les nations, dont elle nous raconte les faits et gestes. Est-il besoin de rappeler les Grecs et les Perses, Sparte et Athènes, Marius et Sylla, César et Pompée, Rome et Carthage? Deux de nos villes, situées sur le littoral de la Manche, nous offrent un nouvel exemple de rivalité ardente et opiniâtre, qui méritent bien aussi de faire quelque bruit dans le monde. Ce sont les villes de Boulogne et de Calais.

La fondation de l'une et de l'autre remonte à une haute antiquité. Le port où Jules César, vainqueur de la Gaule, s'embarqua pour aller conquérir l'Angleterre, est désigné dans les mémoires que ce grand homme a laissés, sous le nom de *Portus iticus*. Cette désignation s'applique-t-elle à Boulogne, s'applique-t-elle à Calais? Grave question, qui, dans la contrée, passionne tout le monde, ignorant comme savants, et sur laquelle vous trouverez les discussions les plus approfondies dans le gros volume de mémoires que publie annuellement la *Société des Antiquaires de la marine*. On pense bien que, d'un côté, les partisans de Boulogne sont armés des arguments les plus péremptoirs; et que, d'autre part, des preuves décisives se dressent en faveur de Calais. Malgré tout l'intérêt qu'offrirait sans doute la solution de cette difficulté historique, j'en ai garde de m'en charger. Si j'ai dit deux mots à ce sujet, c'est uniquement pour prouver que les causes de querelle entre les deux villes ne datent pas d'hier.

C'est à Calais spécialement que cette courte notice est insérée. De quelque antiquité qu'elle puisse se vanter, cette ville n'a guère acquis quelque importance que sous le règne de Philippe-Auguste. Ce prince, qui avait longtemps

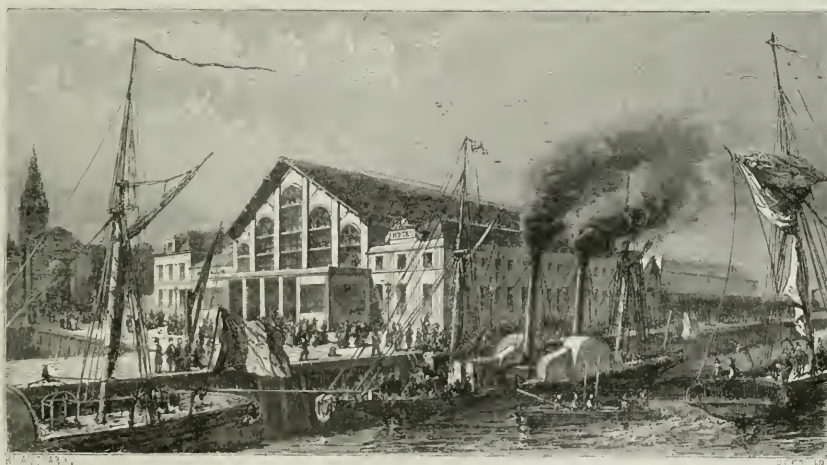
résidé en Angleterre avant de monter sur le trône, avait eu, en passant par Calais, l'occasion de juger par lui-même des avantages de toute nature qui recommandent ce port; il le mit à l'abri d'un coup de main et même dans un état de défense respectable, en l'entourant, ainsi que la ville, de fortifications dont l'utilité se fit sentir un siècle plus tard. En 1347, le roi d'Angleterre, Édouard III, ne parvint que par la famine à s'emparer de Calais, qu'il assiégea depuis treize mois. C'est à la fin de ce siège mémorable et terrible qu'éclata le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre en faveur

place, qu'elle a gardée pendant plus de deux siècles. En 1558, la ville de Calais fut reprise, après un siège de huit jours, par le duc François de Guise, père du Balafre. Depuis lors, et sauf le court espace de deux ans à la fin du seizième siècle, elle n'a pas cessé de faire partie de la France.

Calais est placé en face de Douvres, sur le point de la côte le plus rapproché de l'Angleterre. Le détroit n'a, entre ces deux villes, que 42 kilomètres de largeur; on le traverse en 90 minutes, et même moins, quand le temps est beau. Du haut des remparts, et même de la plage, on voit très-distinctement les côtes blanches de l'Angleterre qui bornent l'horizon à l'ouest. Le port de Calais est commode et d'un accès facile; par les sinuosités du littoral et par les travaux d'art que le génie militaire y a exécutés, il est parfaitement abrité contre les vents d'ouest, qui règnent habituellement dans ces parages. Grâce à la profondeur du chenal, bordé d'une superbe jetée qui a plus de deux kilomètres de longueur, l'embarquement et le débarquement des voyageurs peuvent s'effectuer à quai presque en tout temps, à toute heure du jour et de la nuit, indépendamment des marées.

Tous ces avantages réunis devaient naturellement faire de Calais le passage le plus fréquent entre la Grande-Bretagne et le continent européen. C'est ce qui a eu lieu en effet. Pendant les nombreux

années de paix des deux derniers règnes qui ont précédé la révolution de 1793, c'est presque exclusivement par cette ville que l'on allait de France en Angleterre et d'Angleterre en France. Il en a été de même depuis 1814 jusqu'à un moment où la navigation à voiles a fait place à la navigation à la vapeur. Aussi le passage des étrangers est-il à Calais la grande affaire, presque l'unique affaire de tout le monde. Il



Embarcadere du chemin de fer à Calais.

de ses concitoyens, dévouement raconté d'une manière si touchante dans les chroniques de Froissard, et célébré sur la scène française par le poète du *Belloy*, dans la tragédie intitulée *le Siège de Calais*.

Tous les habitants de la ville prise en furent alors expulsés, à cause de la défiance que leur patriotisme inspirait au farouche vainqueur. Une colonie anglaise fut mise à leur

sous forme de simples créations mathématiques ou comme un pur jeu d'esprit, des moyens de naviger dans les airs. Enia Laurette Lure, Leibnitz, Borelli, Cavendish et Cavallo ont indiqué des phénomènes et des expériences qui avaient quelque rapport avec les aérostats actuels, c'est-à-dire avec des sphéroïdes d'une matière imperméable et très-peu pesante qu'on remplît d'un fluide plus léger que l'air.

Ce n'est qu'en 1783 que parurent en public les premiers appareils aérostatiques des frères Montgolfier. C'est des expériences de ces deux hommes célèbres que datent les premières notions de l'aérostat. Déjà, dès l'année 1782, MM. Etienne et Joseph Montgolfier s'étaient livrés à des expériences préliminaires avec des sphéroïdes en papier ayant une ouverture à la partie inférieure à laquelle était appliqué un châssis garni d'une grille en fer servant de réchaud sur laquelle on brûlait de la paille et de la laine. L'air primitif de cette machine, d'une conception fort simple, avait été inspiré aux deux inventeurs par l'ascension naturelle de la fumée et des fumées. Le premier projet des deux frères fut d'attacher ces corps ou de renfermer un noyau dans une enveloppe et de faire élever cette dernière en vertu de la légèreté du premier.

La première expérience aérostatique eut lieu à Avignon vers le milieu de 1783, par les soins d'Etienne Montgolfier, l'aîné des deux frères. La machine était de soie fine, ayant la forme d'un parallépipède dont la capacité était égale à environ 40 pieds cubes. On brûla du papier à l'orifice pour raréfier l'air ou former le noyau en question, et quand la raréfaction fut parvenue à un certain point, la machine monta rapidement au plafond. Ce premier essai fut suivi d'un second qui eut lieu peu de temps après à Annonay, mais cette fois en plein air et avec la même machine, qui s'éleva à environ 70 pieds. Une troisième expérience, avec une machine d'une capacité de 650 pieds cubes, réussit également. L'aérostat rompit les cordes qui le retenaient et s'éleva à une hauteur de 600 pieds et tomba à peu de distance.

Encouragés par ces succès, les frères Montgolfier répétèrent ces expériences semblables à Paris et à Versailles. Dans cette dernière expérience ils suspendirent à la machine un cage renfermant un mouton, un coq et un canard. Le premier homme qui osa confier sa vie à un montgolfière fut l'indépensible Pilâtre des Rosiers. La machine employée pour cette ascension était un sphéroïde en forte toile peinte, d'une hauteur de 74 pieds sur 48 pieds de largeur. Elle portait à sa partie inférieure une galerie circulaire en osier, revêtue de soies et ayant au centre une ouverture de 16 pieds, dans laquelle était suspendu un vaste réchaud. L'ascension eut lieu du faubourg Saint-Antoine, dans le jardin de Réveillon, le 15 octobre 1783. Les circonstances de cette ascension furent à peu près nulles; l'aérostat, qui était retenu par des cordes, s'éleva à la hauteur de 84 pieds. Pilâtre recommanda la même expérience les 17 et 19 du même mois, accompagné la seconde fois de M. Girard de Villette et la troisième de M. le marquis d'Arlandes : la hauteur extrême fut de 830 pieds.

Les essais des frères Montgolfier excitèrent l'émulation des savants. On savait que ces illustres inventeurs remplassaient leur machine avec une espèce de gaz moitié moins pesant que l'air commun; mais on n'en connaissait pas la nature. Les physiciens imaginèrent que ce gaz ne pouvait être que l'air inflammable, dont la pesanteur est incomparablement moindre que celle de l'air commun. Une expérience fut résolue dans ce sens par les soins de M. Fajou de Saint-Fond, avec l'assistance de MM. Robert pour la construction de la machine et de M. Charles, professeur de physique expérimentale, chargé de la direction du travail. L'exécution fut confiée à une commission de trois membres, dont le premier obstacle qui arrêta les essais fut la difficulté même de trouver une substance à-azé légère pour former l'enveloppe. Enfin ils résolurent d'employer le taffetas induit d'une dissolution de caoutchouc pour le rendre imperméable, et ils descendirent à l'aérostat la forme sphérique. Le diamètre de cette espèce de sac, qui prit le nom de ballon, à cause de sa forme globuleuse, était d'environ 12 pieds 2 pouces français de diamètre. Il n'avait qu'une ouverture, semblable à celle d'une vessie, à laquelle on adapta un robinet. Le ballon vide et le robinet pesaient 25 livres. Il ne fallut pas moins de trois jours pour l'emplir d'hydrogène; cette opération présenta des difficultés énormes. La machine fut transportée de nuit au Champ-de-Mars, précédée de torches allumées et escortée par un détachement du gendarme à cheval. Cette pompe et cette solennité formaient pour le peuple un spectacle véritablement bizarre et imposant, dit M. de Saint-Fond. « Aussi, ajouta-t-il, les cochers de » fiacre qui se trouvaient sur la route en furent si frappés, » que leur premier mouvement fut d'arrêter leurs voitures » et de se pro-sterner, chapeau bas, pendant tout le temps » qu'on se défilait devant eux. » L'ascension eut lieu le 27 août 1783, en présence d'une foule innombrable de curieux. L'aérostat s'éleva avec une telle vitesse qu'en moins de deux minutes il fut porté à une hauteur de 498 toises, malgré une pluie abondante qui survint. Tel fut l'enthousiasme de la foule à la vue d'un spectacle si nouveau, que les dames, écartant leurs voiles, regardèrent l'aventure sans se déran-

ger. Le ballon resta environ trois quarts d'heure en l'air et alla tomber près d'Écouen, ayant parcouru environ cinq lieues. M. de Montgolfier reconnut bientôt la supériorité des ballons à air inflammable. Ils en construisirent un le 1^{er} décembre 1783. MM. Charles et Robert, qui les avaient aidés dans ce travail, furent les premiers qui se confièrent à un ballon de cette espèce. Au mois de janvier de l'année suivante, l'abbé de Mably lança un aérostat de ce genre au château de Passignon, en Dauphiné, et le comte d'Albon, en son château de Franconville, près Paris; les circonstances de ces deux ascensions n'offrirent aucune particularité remarquable. Au mois de février suivant, le chevalier Paul

Ancreni, de Milan, tenta une expérience à Monaco, avec une machine de 60 pieds de diamètre, portant trois personnes. M. Ancréni et les deux frères Gerli. D'autres expériences eurent lieu presque dans le même temps à Dijon, à Marseille et à Strasbourg. Dans la première de ces expériences, M. de Morveau avait garni la nacelle de rames pour les deux personnes qui la montaient, mais dès l'instant du départ, les rames furent endommagées, à l'exception de celles de M. de Morveau, qui croit en avoir obtenu un résultat sensible.

Le 26 mai 1784, par un beau temps, M. Joseph Montgolfier lança dans le jardin de Réveillon une montgolfière de 74 pieds sur 48 et 72 de large. Cette machine, qui avait pour moteur la fumée et la chaleur, était montée par la comtesse de Montalbert, la marquise de Montalbert, la comtesse de Podenas, mademoiselle de La Garde, le marquis de Montalbert et M. Artaud de Bellevue. L'aérostat s'éleva à 300 pieds environ et séjourna environ un quart d'heure dans l'atmosphère.

Cette même année fut témoin de treize et une ascensions, exécutées tant en France qu'en Angleterre. Le duc de Chartres accompagna les frères Robert dans leur ascension du 15 juillet, du parc de Saint-Cloud. Les circonstances de cette expédition sont infiniment curieuses; nous sont consignées avec beaucoup de détails dans le mémoire de Montgolfier. La hauteur à laquelle atteignirent les voyageurs fut de 5,000 pieds et le trajet d'horizontal fourni par la dérivation de la machine fut d'une lieue, par un état atmosphérique des plus défavorables.

Dans une ascension exécutée au mois d'octobre de cette même année, à Chelsea, près Londres, par notre compatriote Blanchard, en compagnie de M. Sheldon, le premier Anglais qui ait essayé de la navigation aérienne, la machine, en soie commune, était munie d'une nacelle garnie d'ailes ou rames, d'un ventilateur et d'un gouvernail. C'était la première expérience un peu décisive que l'on eût tentée jusqu'à ce jour pour la direction des aérostats. Les résultats n'en furent pas satisfaisants. Le ballon se trouva engagé dans des courants variables et opposés. Les ailes et le ventilateur pouvaient faire tourner l'aérostat sur lui-même, mais non le faire marcher; il suivit toujours la direction du vent. Dans une nouvelle tentative qui suivit de très-près la précédente, Blanchard put se convaincre mieux encore de l'inefficacité des rames. Ces deux essais et celui de Morveau que nous avons rapporté attestent que déjà les esprits étaient préoccupés de la direction des ballons, que nous examinerons dans un prochain article.

(La suite au prochain numéro.)

Cour des Comptes.

Les chambres des comptes, dont l'origine remonte à des temps fort anciens, et dont les querelles avec les parlements et la couronne ont retenti quelquefois dans l'histoire, furent supprimées en 1791. Les combinaisons financières, avant cette époque, étaient si vicieuses par la diversité des tributs et l'inégalité de leur répartition, si incomplètes par les privilèges de certaines classes de la société et par l'ignorance des véritables principes de l'économie politique, qu'il est aujourd'hui inutile de rechercher ce qu'étaient les douze chambres des comptes. Impuissantes pour découvrir et réformer les abus de l'administration, elles laissaient les contribuables à la merci des exigences des tribunaux, et les créanciers du Trésor à celle de l'arbitraire des financiers. Presque tous les services étaient aliénés comme des fermes à des compagnies dont les opérations étaient impénétrables pour le gouvernement. La situation du Trésor était donc un mystère qu'on essaya en vain de révéler en présentant, en 1786, une évaluation des ressources de l'État, et dont l'obscurité ne fut pas éclaircie, malgré de célèbres discussions. Il faut dire, il est vrai, que, lors de l'établissement des chambres des comptes, elles n'avaient été appelées qu'à juger les propositions du domaine du roi, et que, si leur contrôle s'étendit plus tard sur les revenus publics, elles n'avaient pas les éléments des comptes généraux des finances, qui, soumis au conseil du roi sous le titre d'États au vrai, leur étaient seulement renvoyés pour en constater l'apurement.

L'année 1789 opéra une réforme générale dans le gouvernement. Lorsque l'ancien système des finances fut renversé, les rouages administratifs devinrent plus simples par la suppression de nombreux sinécures, par l'affranchissement du régime des fermes, et par la substitution de régies intéressées. L'unité était le principe qui dominait dans la nouvelle constitution; l'égalité des droits et des charges et la division de la France en départements firent espérer le rétablissement de l'ordre dans les finances.

Lorsque les premiers comptes multipliés furent soumis à l'examen de la législature, on sentit le besoin d'un constat authentique par la création d'un corps chargé de les vérifier. La loi du 28 septembre 1791, en supprimant les douze chambres des comptes, créa la comptabilité nationale, tant cette institution, revenue, il est vrai, d'une autre forme, parut indispensable. Mais ce corps ne put appliquer le principe dont il devait être le ressort. Diminué par une assemblée politique qui s'empara du pouvoir et ne s'occupait point de contrôler les opérations ministérielles, il resta incapable de révéler les abus et les malversations et de présenter l'ensemble des recettes et des dépenses à la législature chargée de prononcer sur leur règlement définitif. Des comptes arriérés, incomplets, sous les formes les plus diverses et les plus irrégulières, furent soumis à la vérification de la comptabilité nationale. La Convention vint en suite s'emparer, en exerçant la souveraineté du peuple, des attributions du pouvoir royal, incorpora dans son sein la comptabilité nationale et la répartit entre ses divers comités. Ainsi une assemblée politique voulut avoir elle-même un

ressort du gouvernement; mais son inexpérience ne put lui imposer un mouvement prompt et régulier.

Napoléon, ne trouvant pas dans les bureaux de la comptabilité nationale cette importance et cette grandeur dont il voulait entourer les corps de l'État, créa, en 1807, la Cour des comptes. Tous les comptables de deniers publics furent placés sous sa juridiction, et l'on remarqua principalement le devoir mis sé à la Cour de faire parvenir au chef de l'État, par l'intermédiaire de l'architrésorier, ses observations générales et ses vœux d'amélioration sur toutes les parties des services publics. Cette magistrature, souveraine par l'étendue de sa juridiction, fut établie sous les formes les plus imposantes, et on lui attribua les mêmes honneurs et prérogatives qu'à la Cour de cassation.

L'architrésorier de l'Empire, en s'adressant à la Cour, lors de son installation qui eut lieu le 5 novembre 1807, s'exprima ainsi : « L'institution à laquelle vous appartenez est un des principaux appuis de l'Empire : c'est le mur d'airain qui doit garantir la fortune publique des infidélités des comptables, des privations de l'administrateur, des dilapidations de ses agents; si elle fléchit, tout chancelle; si elle succombe, tout périt... »

Mais ce n'était pas assez cependant d'organiser un rouage de gouvernement qui devait préparer les voies de l'ordre dans les finances de l'État; il fallait encore saisir la Cour de tous les faits relatifs aux recettes et aux dépenses; il fallait astreindre les administrateurs et les comptables à des principes uniformes de comptabilité. Une succession presque non interrompue de guerres, jointe à la nouveauté d'un régime de finances qui ne pouvait se perfectionner qu'avec le temps, fut un obstacle à la surveillance de la Cour des comptes. Les budgets de l'Empire n'auraient alors, il faut le dire, pour les revenus comme pour les charges, qu'une expression incomplète; ils ne revêtaient point les exigences du gouvernement et n'opposaient point de limites aux dispositions des ordonnateurs. Toute comparaison entre les budgets de l'Empire et ceux des premières années de la Restauration avec les budgets des quinze dernières années du gouvernement représentatif serait complètement erronée. Si les dépenses étaient supérieures aux crédits ouverts, elles s'acquittaient alors, en dehors des budgets, par des produits spéciaux enlevés souvent aux départements et aux communes, ou même sous l'Empire par les subsides formés par les tributs imposés sur les ennemis vaincus.

Le contrôle judiciaire exercé par la Cour n'obtint pas les résultats qu'avait fait espérer sa création. Dépourvue de documents, isolée de l'administration, cette institution languit jusqu'à l'établissement du système constitutionnel, qui commença à être mis en pratique pendant la Restauration. Les efforts de ceux qui, de 1816 à 1820, régèrent les finances, et l'action des chambres représentatives, amenèrent de notables améliorations; la législation, cherchant à s'appuyer sur les travaux de la Cour des comptes, obtint, par une loi de 1819, qui l'avait le compte annuel des finances serait accompagné de l'état des travaux de ce corps judiciaire. Cette disposition fut suivie bientôt des ordonnances des 18 novembre 1817, 8 juin 1821, 27 et 29 décembre 1823. Alors la Cour parvint à juger ses justiciables, pour leurs actes personnels, sans être embarrassée par des comptes d'ordre intérieur de la comptabilité des finances, et les comptables obtinrent une prompte libération par l'examen immédiat des faits qui engageaient leur responsabilité.

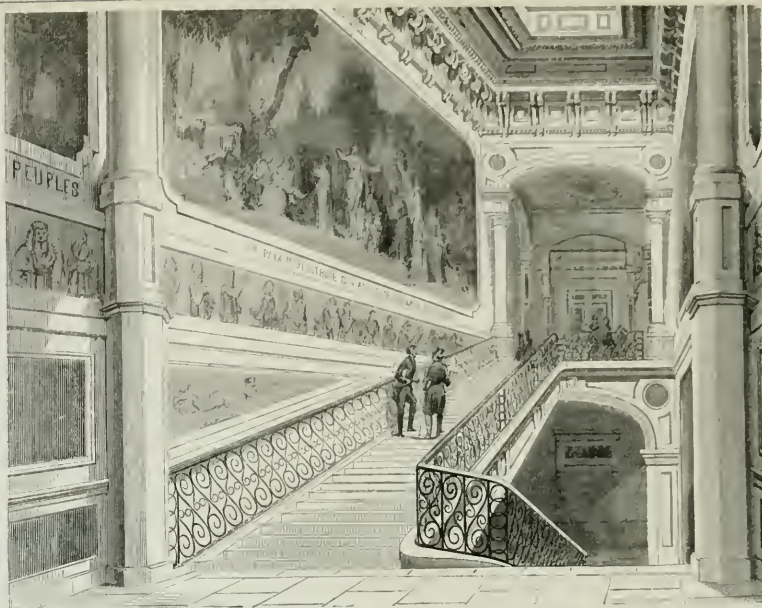
Enfin le système de la comptabilité des dépenses publiques, qui date de l'ordonnance du 14 septembre 1822, ouvrit une nouvelle loi au contrôle de la Cour. Ce règlement, qui est resté longtemps le guide des administrateurs dans tous les degrés de leur travail, leur indique les formes de la délivrance des mandats, qui doivent être réguliers pour obtenir leur paiement du Trésor. Par cette heureuse combinaison, la Cour des comptes exerce son contrôle sur les actes des comptables, et examine les opérations de chaque ordonnateur sans mêler les agents administratifs devant un tribunal qui se maintient ainsi dans la sphère légale. Les fonctions d'ordonnateur étant déclinées incompatibles avec celles de comptable, cette surveillance indépendante éclaira l'action du gouvernement sans entraver sa marche.

Une ordonnance du 9 juillet 1826 eut même compléter l'édifice de la comptabilité en chargeant la Cour de reconnaître et de certifier, par des déclarations solennelles et publiques, la conformité des opérations et des comptes présentés aux chambres par les ministères. Aussi, dès 1827, la Cour des comptes, en renouant les liens des faits relatifs à chaque service, en les vérifiant dans leurs détails, en les considérant dans leur ensemble, et en comparant les résultats avec ceux publiés par les ministères, a procédé à l'exécution de ses contrôles généraux si longtemps attendus par la législature et le gouvernement. Entourée de titres et de documents qui peuvent éclairer sur l'exécution des lois de finances, elle s'est avancée dans une route inconnue jusqu'ici, en s'appuyant, avec la réserve ordinaire à la magistrature, sur les lois de son institution.

Si, sur les faits concernant la recette et l'emploi des revenus publics, elle en reconnaît la réalité dans les comptes en livraux de tous les préposés devenus ses justiciables, elle en discute la régularité sur des pièces justificatives qui proviennent tout à la fois des lois de l'État et ceux des autres parties intéressées; elle suit les deniers du Trésor depuis le moment où ils sortent de la main du contribuable jusqu'à celui où ils entrent dans celle d'un véritable créancier de l'État; elle maintient l'entière exécution des lois et règlements, en exigeant des comptables l'exact accomplissement de ces formalités si nécessaires qui n'assurent leur libération qu'après avoir démontré la légalité des actes des administrateurs; enfin elle s'est devenue l'auxiliaire indispensable de la surveillance des assemblées et du gouvernement depuis qu'elle vérifie l'ensemble des services, qu'elle constate elle-même la situation financière de l'État, qu'elle peut

attester publiquement tous les résultats des comptes des ministres, en expliquer les diverses parties, administrer les preuves de chacune des opérations consommées, et éclairer, par ses observations et ses recherches, l'examen et le jugement du pouvoir et de la législation.

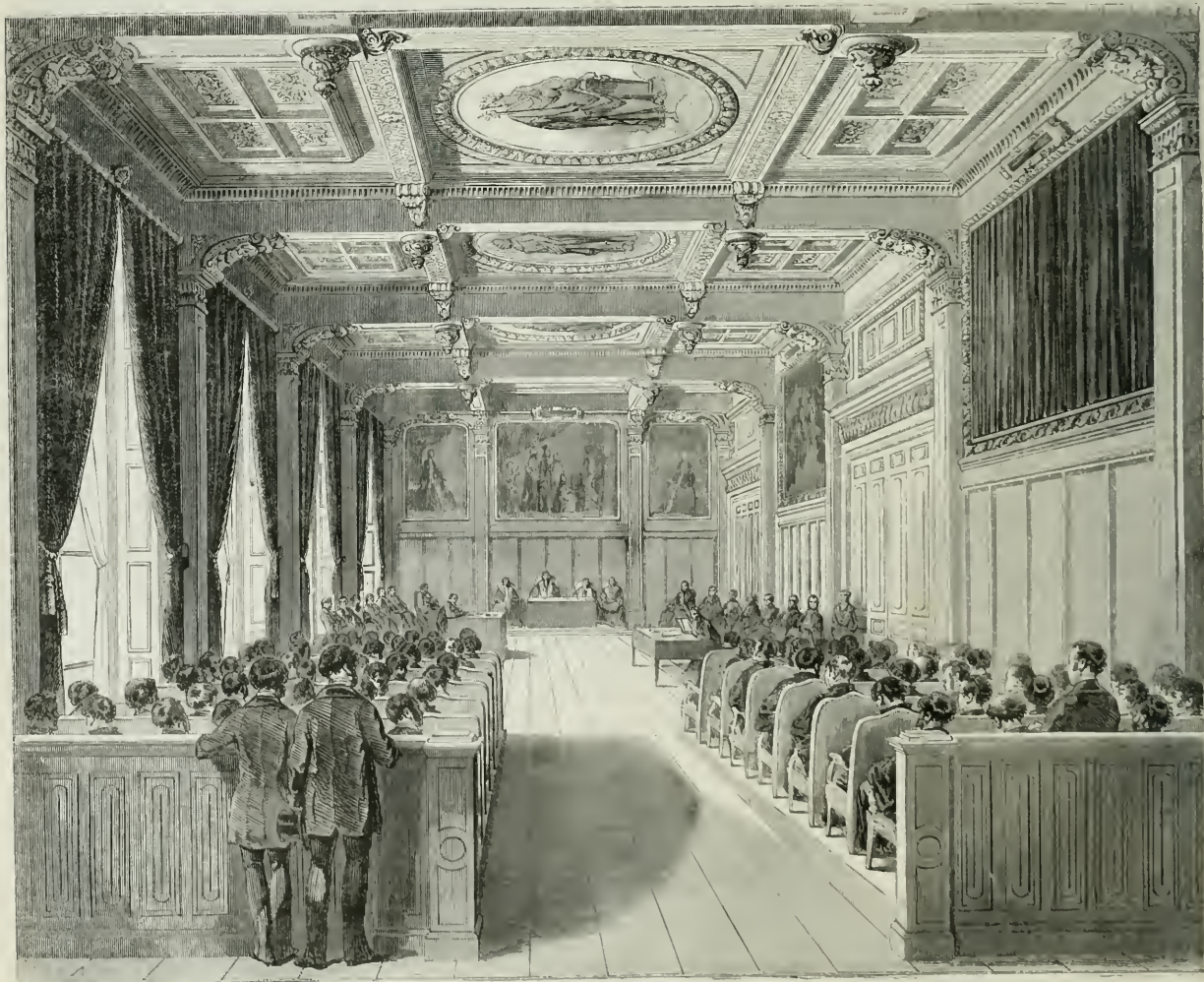
En effet, si l'on veut étudier l'organisation politique de la France qui existait avant la révolution de février 1848, on verra d'abord apparaître, au sommet de l'édifice constitutionnel, les deux grands corps de l'Etat qui délibéraient des lois, votaient les subsides et représentaient la nation assemblée, mais qui, par une sage pondération des pouvoirs établis dans le système représentatif, demeuraient étrangers à l'exécution de leurs volontés. La participation des assemblées délibérantes aux actes de la souveraineté aurait cependant devenir illusoire, si elles n'avaient pas l'assurance que les lois sont fidèlement exécutées, et que l'administration ne s'écarte pas de l'esprit qui a présidé à leur adoption; aussi deux cours souveraines ont-elles été instituées pour surveiller l'application des actes législatifs. La première, placée au-dessus



Cour des Comptes. — Le grand escalier.

des tribunaux civils et criminels, est chargée spécialement de les ramener, par l'autorité de sa jurisprudence, à l'interprétation exacte et uniforme des lois, et rectifie les fausses directions imprimées à la marche de la justice.

Cependant il existe, en dehors des attributions de la Cour de cassation, une loi fondamentale qui fixe chaque année la part contributive de chacun aux sacrifices dus à l'Etat, qui règle l'emploi du trésor commun pour le maintien de l'ordre public, la sûreté des personnes et des propriétés, le bien-être de la population et l'honneur du pays; une loi dont l'application appartient entièrement à l'administration et constitue même son existence, qui embrasse à la fois tous les intérêts et affecte toutes les positions; le budget en un mot, dont la religieuse observation et la complète exécution doivent être démontrées aux deux chambres. Lorsque des actes illégaux et nuisibles se commettent, les citoyens ne sont point avertis, et la législation elle-même ne serait pas éclairée sur un dommage éprouvé par tous et qui ne frappe sur personne en particulier, si un corps judiciaire n'était pas



Cour des Comptes. — Grande salle d'audience.

chargé de garantir la sincérité des opérations relatives à la recette et à l'emploi des deniers publics. La Cour des comptes remplit cette haute mission.

L'action de son contrôle était restée longtemps inconnue; mais les chambres législatives, reconnaissant de plus en plus l'importance de ses travaux, ont soumis à la publicité les rapports annuels qu'elle présentait au roi. L'expérience a démontré l'excellence de ce ressort nouveau, qui a déjà opéré de salutaires réformes, malgré certains ministres, qui ont supportés avec peine le contrôle de leurs actes. Des administrateurs bien peu éclairés ont regardé la Cour des comptes comme une ennemie qu'ils couvrirent de leur mépris, ou comme une rivale qui excitait leur jalousie.

Après avoir fait connaître l'institution, ses ressorts et sa direction, donnons quelques mots sur l'organisation de la Cour des comptes, qui a une grande analogie avec celle des autres cours judiciaires. Le personnel se composait, sous la monarchie représentative, d'un premier président, d'un procureur général, de trois présidents, de dix-huit conseillers maîtres et de quatre vingt conseillers référendaires de première et de seconde classe, tous nommés à vie, d'un greffier en chef et de trois greffiers. La Cour était formée de trois chambres, chacune composée de six conseillers maîtres et d'un président. Les conseillers référendaires ne sont spécialement attachés à aucune chambre. Les séances solennelles où la Cour prononce les déclarations générales et rend compte de ses travaux trimestriels sont publiques, mais les travaux particuliers des trois chambres restent secrets. Après la révolution de 1830 on a agité la question d'introduire le pu-



Cour des Comptes. — Salle des comités.

blic aux séances quotidiennes. La publicité serait, il est vrai, une grande garantie pour les contribuables, qui pourraient entendre les débats auxquels donne lieu le jugement des dépositaires des deniers de l'Etat et des établissements publics; mais si, d'un côté, les citoyens acquiescent un droit nouveau, la marche des affaires serait bien moins rapide.

Plus de sept mille comptes devant être nécessairement jugés dans l'espace d'une année, la Cour aurait besoin de quelques modifications; d'ailleurs l'introduction des défenseurs qui, n'étant pas admis aujourd'hui, peuvent seulement présenter des mémoires écrits, amènerait des complications qu'il serait au moins difficile d'éviter. L'opinion générale ne s'est pas d'ailleurs prononcée à cet égard, et la publicité des audiences des chambres de la Cour des comptes n'est pas encore devenue un besoin du siècle.

Une autre question a été aussi soulevée il y a quelques années, dans un écrit émané d'un magistrat de la Cour: M. Peussard a publié des considérations fort élevées sur les rapports qui doivent exister entre cette juridiction et les assemblées délibérantes; c'est à elles, suivant le même conseiller, que les dénonciations devraient être adressées, lorsque la vérification des comptes publics donne lieu de reconnaître des actes contraires aux lois et aux intérêts de l'Etat.

Où peut dire, il est vrai, que, depuis la publication des rapports annuels, la Cour pouvant émettre les observations, les vœux d'amélioration, enfin tout ce qui lui paraît digne de l'attention des chambres, il y aurait peut-être quelque inconvénient à mêler aux discussions des assemblées politiques l'action d'une institution judiciaire et administrative.



Cour des Comptes — Bibliothèque et salle du conseil.

Souvenirs de Londres, par Stép, voyageur en train de plaisir.



Le Juif errant trouve enfin un emploi



De peur de manquer, par distraction, à la politesse anglaise.



Le Français est bienvenu chez tous les peuples.



Un poney de la reine. — Né d'un rat et d'une jument.



Les Horse-Guards.



Le cab n'a pas été inventé pour l'agrément des cochers.



La po'ka au salon de Piccadilly.



Conversation au bal entre deux danseurs.



Le sherry glacé politesse *idem*.



Les avocats à Westminster.



Allons, allons nos trains de plaisir ne sont pas pour s'amuser.

Souvenirs de Londres, par Stop, voyageur en train de plaisir.



Le beau monde à Hyde-Park.



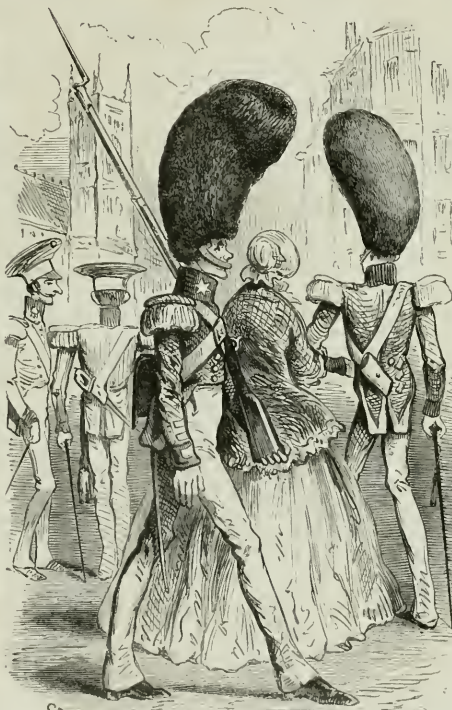
Spectacle gratis pendant la pluie.



Spectacle gratis après la pluie.



Vignoble anglaise. (Chœur de Bourguignons) Ha, ha, ha' hi, hi, hi'!



Les grenadiers.



— Monsieur, vous n'avez pas le droit de donner deux coups d'œil à Richmond, vous n'avez payé que pour un. Lisez le programme.



— Que ces gaillards-là ont d'esprit! Ils appellent cet esprit Djinn, parce qu'en effet les Djinns sont des esprits.



— Madame accepterait-elle un petit pâté à la rhubarbe? — Merci, monsieur, j'ai pris médecine hier



— Quelle est cette statue? — Wellington. — Ah diable! Et celle-ci? — Wellington. — Ah peste! Et celle-là? — Wellington. — Ah fichtre'!!



Les invalides de Greenwich.



— Mon petit policeman, reconduisez-moi à mon hôtel! — Et moi aussi! — Et moi aussi!

ménagements; propreté remarquable de toutes choses; gracieux accueil, enfin, de la part de MM. les officiers de service: nous avons tout rencontré, et nous le proclamons avec un vif plaisir.

Grâce à l'obligeance aimable de ces messieurs, nous avons pu nous procurer des notes exactes sur ce qui concerne le yacht royal.

Sa longueur, de tête en tête, est de 225 pieds anglais (68 m. 55).

Sa largeur (en dedans des tambours au maître-bau) est de 33 pieds.

Son creux, enfin, est de 22 pieds.

Il jauge 1,150 tonneaux anglais, ou plus de 1,000 tonneaux métriques.

Il prend pour trois jours de charbon seulement en naviguant à toute vapeur: c'est suffisant pour le genre de navigation qu'il

fait et à cause de sa grande vitesse. Cette vitesse atteint 13 nœuds anglais (ou plus de 12 nœuds français). Avec une telle marche, les traversées sont toujours courtes: aussi le *Victoria and Albert* vient-il d'accomplir très-heureusement un voyage à Lisbonne et autour du golfe de Gascogne.

Ce vapeur est mu par des roues à aubes. Sa machine est à mouvement direct, d'après le système à quatre cylindres inventé



Victoria and Albert.

Stromboli.

Capricorne.

Le yacht Victoria and Albert, à Brest.

par le célèbre ingénieur Maudslay. Ce système est le meilleur de tous pour un yacht, en ce qu'il donne les moyens de produire une force très-grande avec une machine qui occupe un espace réduit.

Ce genre de machine avait été adopté pour l'ancien *Comte d'Eu*, mais avec une modification fâcheuse: les deux condenseurs avaient été réduits à un seul, ce qui ne pouvait donner que de tristes résultats: l'expérience l'a trop bien prouvé.

La machine du *Victoria and Albert* est de 130 chevaux. Elle est d'une exécution parfaite et d'une légèreté remarquable, quoique d'une solidité à l'épreuve. Sa tenue est parfaite.

Disons maintenant ce qui concerne la disposition des logements que nous ne nous lassions pas d'admirer.

Arrivé à bord du yacht par un escalier en pente douce, d'une largeur très-comfortable, nous avons aperçu un charmant kiosque, entouré de glaces transparentes et garni de divans excellents. De ce kiosque on a vue sur l'extérieur, et, tout en restant à l'abri, on peut jouir du coup d'œil le plus étendu. En descendant un bel escalier qui conduit à un premier entrepont, nous nous sommes trouvés dans une salle à manger, dont la beauté nous a frappé, non pas autant à cause du luxe qui y est déployé, que de l'intelligence avec laquelle on a profité de l'espace.

Immédiatement sur l'avant de la salle à manger de la reine se trouvent de jolies chambres pour le prince de Galles (fils aîné de Sa Majesté) et pour son gouverneur. En quittant ce logement on entre dans le salon, dont nous dirons ce que nous avons raconté de la salle à manger.

Après le salon on entre dans le logement du premier valet de chambre, et l'on arrive au cabinet de toilette du prince Albert. Au delà se trouvent une charmante chambre à coucher pour la reine elle-même et le cabinet de toilette de Sa Majesté. Telles sont les dispositions adoptées pour les emménagements du premier entrepont.

Dans le second entrepont, à l'extrême arrière et dans les fonds du navire, se trouvent l'office et le logement des domestiques inférieurs. Un avant de ces deux pièces est la chambre des domestiques principaux. La machine interromp les emménagements. Les deux côtés de cette machine on a ménagé des courtoises-galeries parfaitement disposées, et dans lesquelles est établi un système de ventilation très-ingénieux, qui est mis en mouvement par la machine elle-même. Par les galeries on arrive à l'appartement des enfants royaux, auquel est réuni celui des gouvernantes et nourrices.

Sur l'avant est placée la salle à manger des personnes de la suite de la reine, des deux côtés de laquelle sont disposées, à tribord, les chambres des gentilshommes, et à bâbord, celles des dames d'honneur de la reine. Vient ensuite le logement des officiers du yacht et puis un petit carré après lequel on arrive dans la cuisine. Cette dernière offre toutes les ressources convenables, quoique occupant un très-petit espace.

Au-dessous de la cuisine est ménagé un espace suffisant pour l'équipage peu nombreux du yacht royal.

Dans le logement de MM. les officiers (logement remarquable de dispositions et de tenue, comme tout le reste du navire) nous

avons vu les portraits de la reine Victoria, du prince Albert et du prince de Galles. Ces portraits, fort ressemblants, nous a-t-on assuré, nous ont fourni l'occasion de complimenter sincèrement nos hôtes. Ces trois physionomies, vues de profil, sont, en effet, d'une beauté remarquable et pleines de haute distinction; celle de la reine surpasse de loin le plus beau type. Nous sommes revenu de notre visite curieuse de l'avoir faite, et nous adressons, en notre nom et en celui des personnes qui nous accompagnaient, nos remerciements les plus vifs à nos aimables hôtes pour la cordialité et la franchise toutes maritimes de leur accueil. Nous leur répétons ce qui a été dit à M. Fex, par le président des régates de Brest: « Des procédés pareils ont pour effet d'unir, de plus en plus étroitement, deux nations faites pour s'aimer et pour marcher toujours de concert dans une voie commune, celle qui conduit à la conservation de la paix du monde et au progrès pacifique de l'humanité tout entière. »

Le soir du jour de notre visite, le 29 juillet, un beau bal, improvisé chez M. le consul général d'Angleterre, a réuni l'élite de la société brestoise. Ce bal, animé par la grâce douce et affectueuse des maîtres de la maison, n'a pu manquer de bien remplir la soirée des nobles visiteurs qu'avait apportés le *Victoria and Albert*, et nous ne doutons pas qu'ils aient emporté de Brest un agréable souvenir.

Le *Yacht royal* et le *Stromboli* faisaient un voyage d'essai. Ils avaient pour mission de s'assurer si la reine d'Angleterre trouverait partout des relâches convenables, dans le cas où le mauvais temps la surprendrait pendant le cours de la visite qu'elle veut faire à la reine de Portugal, sa parente. Tout nous porte à croire que les résultats de l'exploration qui vient d'être tentée ont été très-satisfaisants.

Le *Victoria and Albert* et le *Stromboli* ont quitté Brest le 30 juillet à neuf heures du matin, faisant route pour l'Angleterre. J. FRIEUX.

AVIS.

Nous commencerons, dans le prochain numéro, la publication d'une série composée par M. Bertall sous le titre: *Les coctiers*, et déjà annoncée dans notre dernier numéro, comme une récréation offerte aux collégiens en vacances.

Nous préparons, en outre, pour les mois d'août et de septembre, des pages que nos abonnés accueilleront, c'est notre espoir, avec un grand intérêt.

1^o Le *Pèlerinage de sainte Anne d'Auray*, tableau de mœurs bretonnes, article de M. Emile Souvestre, illustré par M. Jules Xuel.

2^o Les *hords du Rhin*, trois articles de M. Morère, magnifiquement illustrés par M. Marvy.

3^o Dans la *série* des monuments et institutions de l'État et de la ville de Paris: la *Bourse*, le *Conservatoire des arts et métiers*, la *Nouvelle Bibliothèque de Sainte-Geneviève*; trois monographies richement illustrées par MM. Renard et Valentin.

4^o La suite des *Ateliers des Peintres*: *Atelier de M. Paul Delaroche*.

5^o Deuxième article sur les *Tavernes anglaises*, illustré par M. Thomas.

6^o *Scènes de mœurs*, par Valentin.

7^o La Commission de permanence de l'Assemblée nationale; 26 portraits.

8^o Vue des villes de San Francisco et de Sacramento (Californie).

9^o Vue de Frohsdorff et portrait du comte de Chambord.

10^o Le comte de Paris et le duc de Chartres, belle planche de M. Freeman d'après Alfred de Dreux. — Vue du château de Claremont.

11^o Sujets divers, actualités, etc., etc.

RÉBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Ne jetons pas notre bonnet par-dessus les moulineaux.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n^o 60, par l'envoi/franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, Paris, 36, rue de Valenciennes.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

16, 17, 18, 19, 20,
21, 22
AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Pris de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 390. — Vol. XVI. — Du Vendredi 16 au Vendredi 23 août 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Institut impérial de Nova-Alexandry (Pulawy) en Pologne. — Histoire de l'afrostation (2^e article). — Le Pardon d'Aray (Morbihan). — Train de plaisir de Paris à Londres. — La Vie des Eaux, n^o 5, Trouville. — Revue agricole. — Revue littéraire. — Sur les Juifs et sur la Bourse en Angleterre. — Procédé de sûreté pour les fusils. — Ce que coûte un journal en Angleterre. — Correspondance, etc.

Grèves. Bataille d'Idsted entre les Danois et les Holsteinois. — La statue de Larrey au Val-de-Grâce. — Vue de Pulawy; Visite de l'empereur de Russie à l'Institut impérial; Pavillon gothique dans les jardins. — Le Pardon d'Aray. Arrivés des pèlerins; Campement des pèlerins; Sortis de la procession; La barette; La vente des chaplets; La fontaine miraculeuse; La procession à genoux; La grand'messe; Offrande à sainte Anne; Départ des pèlerins. — Album du collègue, par Bertall: n^o 1. Avant, 1 l. Prospectus. 21 gravures. — Procédé de sûreté des armes à feu. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous avons reçu un peu tardivement une relation très-intéressante de la bataille livrée le 25 juillet dernier entre les troupes danoises et les soldats allemands enrôlés au service des prétentieux du Holstein et du Sleswig. Nous regrettons de ne pouvoir accorder aujourd'hui à ce document une place aussi étendue que nous le voudrions, et que le

mérite une action qui honore le courage militaire d'un peuple ami, autant que le génie des chefs qui dirigent son gouvernement ou commandent son armée. Nous empruntons aux dessous qui accompagnaient cette communication le tableau de la bataille d'Idsted, glorieux dénouement de ce premier acte des hostilités de l'Allemagne contre une nation qui défend ses droits et l'intégrité de son territoire; hostilités singulières, si on songe qu'elles viennent d'éclater après la signature du traité de paix entre le Danemark et l'Allemagne, le 2 juillet dernier.

Quelle que soit la cause de ce phénomène politique, et en admettant que la guerre actuelle soit simplement une guerre civile entre deux parties de l'empire danois, le début de cette lutte fratricide n'est pas heureux pour la patrie qui veut rompre l'unité, à l'aide des secours de l'Allemagne et malgré les engagements officiels d'un traité de paix. L'armée holsteinoise du général Willisen est organisée et commandée en grande partie par des officiers allemands.

La bataille d'Idsted ouverte le 24 juillet à onze heures du matin a duré jusqu'au lendemain, et le succès disputé avec opiniâtreté de part et d'autre, avec une intrépidité dont il faut regretter l'emploi, avec une science militaire consommée, et au prix des plus nobles vies perdues dans une

guerre civile. Si l'Allemagne, complice de cette guerre déloyale, honore le courage malheureux du général Willisen, le Danemark reconnaissant se souviendra de ceux qui ont préparé et fait triompher sa défense. Les noms du comte Moltke-Bregentved, chef du cabinet de Copenhague, du général Hansen, ministre de la guerre, figureront avec éclat parmi les premiers. Ceux du général Krogh, commandant en chef de l'armée danoise, du général Meza, brilleront en tête des héros d'Idsted, avec les noms des colonels Irmingier, Roeder, Krabbe, Baggens, Thestrup, Schepelern, Wegener, et du lieutenant Vauppel, le brave aide de camp du général Schleppegrell, un de héros de Frédéricia, celui-ci tombé sur le champ de bataille d'Idsted, ainsi que les nobles colonels Trejka et Lassoe.

Un nouvel engagement a eu lieu le 7 et le 8 de ce mois, dont les détails sont encore douteux, quoique les Danois soient parvenus à occuper la ville de Friedrichstadt, située sur le cours inférieur de l'Eider, au delà de la Sore, et tout à fait en dehors de la ligne holsteinoise actuelle. Ainsi, ré-pétons-le, malgré le traité de paix du 2 juillet, signé à Berlin, mais non ratifié par la Confédération germanique, malgré les engagements de la Prusse, qui n'a pu découvrir apparemment cette confédération imaginaire, l'Allemagne



Bataille d'Idsted entre les Danois et les troupes allemandes au service du Holstein et du Sleswig, le 25 juillet 1850.

continue à envoyer dans le Holstein, des volontaires, des officiers alliés, dans que des souscriptions pécuniaires.

— L'Assemblée nationale a encore tenu à la fin de la semaine dernière deux séances consacrées à des rapports de pétitions ; puis elle s'est dispersée en laissant derrière soi un bilan de travaux accomplis, dont la liste doit trouver sa place ici.

« L'Assemblée nationale législative, élue le 13 mai 1849, s'est réunie le 28 du même mois ; elle s'est prorogée le 11 août et a repris ses travaux le 1^{er} octobre, qu'elle a suspendus de fait à l'effet d'aujourd'hui, quoique sa prorogation ne date que de samedi prochain ; elle a donc siégé pendant 12 mois et 22 jours.

« Dans cet espace de temps, elle a voté 334 projets de loi ou propositions, parmi lesquelles nous citerons seulement les suivantes, qui sont les plus importantes :

- « La loi qui interdit les clubs et proscrie le droit de réunion.
- « La loi qui modifie les articles 64 et 67 de la loi de la garde nationale, relatifs au double commandement de la garde nationale et de l'armée, votée le 9 juillet.
- « La loi qui décreta la nomination d'une commission de trente membres chargés d'examiner et de proposer les lois relatives à la prévoyance et à l'assistance, votée le 9 juillet.
- « La loi qui proroge l'état de dissolution des 87, 92 et 121 légions de la garde nationale de Paris, votée le 11 juillet.
- « La loi qui rétablit la liberté de la presse, votée le 27 juillet.
- « La loi sur l'organisation judiciaire, votée le 8 août.
- « La loi sur l'état de siège, votée le 9 août.
- « La loi portant allocation d'un crédit extraordinaire de 6 millions 817,920 francs pour l'expédition de Rome, votée le 20 octobre.
- « La loi relative à une enquête parlementaire sur la situation et l'organisation du service de la marine, votée le 31 octobre.
- « La loi qui rétablit l'impôt des boissons abolie par l'Assemblée constituante, votée le 20 décembre.
- « La loi qui augmente de 75 millions le chiffre des émissions de la Banque de France, votée le 22 décembre.
- « La loi qui augmente le nombre des circonscriptions électorales, votée le 26 décembre.
- « La loi relative à la transportation des insurgés de juin, votée le 22 janvier 1850.
- « La loi sur l'organisation de l'enseignement, votée le 15 mars 1850.
- « La loi portant fixation du budget des recettes de 1850, votée le 18 mars.
- « La loi qui modifie la loi électorale du 15 mai 1849 et qui substitue le suffrage restreint au suffrage universel, votée le 31 mai.
- « La loi qui supprime la gratuité pour les écoles Militaire et Polytechnique, votée le 5 juin.
- « La loi sur la déportation, votée le 8 juin.
- « La loi sur l'organisation des caisses de retraites, votée le 15 juin.
- « La loi qui porte à 3 millions les frais de représentation du président de la République, votée le 23 juin.
- « La loi sur les sociétés de secours mutuels, votée le 15 juillet.
- « La loi sur le rattachement des journaux et sur le timbre des écrits périodiques et non périodiques, votée le 16 juillet.
- « La loi portant fixation du budget des dépenses de 1851, votée le 29 juillet.
- « La loi sur la police des théâtres, votée le 30 juillet.
- « Tel est à peu près tout l'actif parlementaire dans ce bilan de près de la moitié de l'existence de l'Assemblée législative. Cette statistique donne lieu à une remarque assez curieuse : c'est que sur vingt-cinq lois importantes qui ont été votées, douze ont été employées à détruire ce qui avait été fait par l'Assemblée constituante. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

part des feuilles écloses depuis la révolution de février. Si c'est là le but qu'elle s'est proposé, la majorité de l'Assemblée nationale doit être complètement satisfait. En outre, et quelques jours ou quelques mois, et le champ politique et littéraire sera jonché de morts et de blessés. La grille du tonnerre sera jonché de débris et de destruction mieux que n'auraient fait la prison et les amendes.

Jamais la position des gens de lettres n'avait été plus désespérée ; ce n'est de toutes parts qu'un concert de lamentations et de plaintes. L'avenir offre à leurs regards les plus sombres couleurs. Sous l'empire débonnaire de l'ancienne République, ceux qui avaient un certain talent et l'amour du travail pouvaient encore vivre à peu près honorablement. D'ici à peu de temps, si la librairie ne se relève pas à son tour sur les ruines du journalisme, comme, il y a quinze ans, le journalisme s'est élevé sur les débris de la librairie, ils n'auront que la misère en perspective ; eux, leurs femmes et leurs enfants seront frappés dans leur existence ; en vain ils demanderont grâce, en vain crient-ils qu'ils ne sont pas coupables, qu'ils n'ont jamais trempé leur plume dans l'encre bourbeuse des partis, qu'ils sont tout simplement d'honnêtes rêveurs et des travailleurs modestes à qui il ne faut, comme à tout le monde, qu'un peu d'air et un rayon de soleil, le fisc les égorgera sans les entendre.

J'avais l'honneur de causer, ces jours derniers, avec un honorable représentant qui s'occupait de faire ses malles de voyage et m'entretenait de ses futures parties de chasse en attendant les trois mois de vacances législatives. J'interrompis chez Nemrod satisfait pour lui faire part des funestes conséquences de la loi nouvelle et de la situation désastreuse des hommes de lettres. — Ils feront tout cela, ma répliqua-t-il en continuant à empiler ses effets. Ces gailards-là ne manquent pas de connaissances, et ils trouveront bien à se caser tôt ou tard. — Je n'ai pas dit cela, dit-il, j'ai dit qu'ils ne trouveront pas de connaissances, et ils trouveront bien à se caser tôt ou tard. — Je n'ai pas dit cela, dit-il, j'ai dit qu'ils ne trouveront pas de connaissances, et ils trouveront bien à se caser tôt ou tard. — Je n'ai pas dit cela, dit-il, j'ai dit qu'ils ne trouveront pas de connaissances, et ils trouveront bien à se caser tôt ou tard.

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

« J'ai vu ces paroles sous des yeux et j'ai dit : cela n'est que la répétition d'un fait qui se reproduit dans les siècles. Les hommes ne font que se détruire les uns les autres. »

leur chair; ils ne peuvent être que ce qu'ils sont ; je me trompe, il est une profession qu'ils pourraient facilement échanger contre la leur, ce serait celle de représentant du peuple. Pour les élus du suffrage universel, l'échange ne serait peut-être pas aussi facile.

Maintenant je reviens à nos moutons. A l'exception du *Sicel*, qui continue à publier deux romans par numéro, tous les journaux se résignent à modifier leur feuilleton. Le *Constitutionnel* a le premier ouvert la voie, il a pendu au clochard la déroute de Maulévrier, de Scorpione, d'Aminta de Taidé et des autres personnages qui parlaient le patois macaronique du *grand monde* dans l'immense roman de M. de Saint-Georges, ce poète chorégraphe qui écrit si bien avec les jambes de la Carlotta. Le *Constitutionnel* a inauguré sa renaissance littéraire par la publication d'un proverbe de M. Barthet, l'ingénieur auteur du *Moineau de Lesbie*. Si nous n'étions pas saturés de proverbes depuis que tout le monde s'est mis à imiter Alfred de Musset, j'adresserais mes compliments à M. Barthet et à M. Veron qui nous promet, dans un programme à grand orchestre, toutes sortes de surprises, entre autres, l'histoire de l'Opéra par M. Nestor Roqueplan, et l'histoire du Théâtre-Français par M. Arson Houssey. *Arcades ambo*. J'espère bien que M. Charles Rabou, nouvellement nommé directeur de l'Odéon, nous donnera aussi prochainement une histoire détaillée des calamités dramatiques d'outre-Seine. Le bœuf s'en fait généralement sentir. Puis viendra l'histoire des Variétés, de la porte Saint-Martin et des Funambules, ce sera d'une gaieté folle. La *Presse*, en attendant qu'elle se donne pour rien à ses abonnés, ainsi que la annonce M. de Girardin la veille du dernier renouvellement, publie les mémoires de M. de Lamartine, lequel a décidément mis toutes ses impressions morales, toutes ses souffrances intimes en coupes réglées. A l'heure présente M. de Lamartine fait la moisson de sa vie agitée, il rentre le grain de ses sublimes tristesses, il coupe le regain de ses poétiques infortunes. L'amant d'Elvire va décidément un peu bien loin dans ses confidences ; si cela continue nous allons connaître tous les secrets de sa famille et tous les mystères qui dormaient ensevelis dans son cœur. J'ai de la peine à comprendre, je l'avoue, qu'un écrivain, si grand soit-il, fasse parader sur les tréteaux d'un feuilleton les amoureux fantômes de sa jeunesse. Nos souvenirs nous appartenissent exclusivement quand des êtres qui n'avaient sans doute pas prévu, pour leur mémoire, une publicité posthume, sont de moitié dans ces souvenirs? J'admets le poète idéaliste sans passion dans des strophes extatiques. Le mouton d'Elvire enveloppe l'objet adoré en l'élevant dans le ciel. D'ailleurs, quelque transparent qu'il soit, le geste du poète découvre toujours la femme aimée aux regards du vulgaire. Au contraire, l'ange fait place à la créature. Lorsque M. de Lamartine me depicts Elvire, dans ses *Confidences* ou plutôt dans ses indiscretions, avec ses yeux couleur de mer claire ou de lapis veiné de brun et fermés par l'assaisonnement des papuyères, avec son nez grec se soulevant par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et retreint, avec ses lèvres minces légèrement déprimées aux deux coins de la bouche, avec un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes ; lorsqu'il me donne ce signalement de passe-port, il m'a fait perdre de vue l'Elvire vague et mystérieuse qui j'ai entrevue sur les bords du lac, par un beau soir d'amoureuse contemplation. Pour moi, Elvire n'a jamais eu les lèvres minces ni déprimées aux coins de la bouche, cette Elvire-là, la rencontre partout, dans les salons, dans la rue et dans les romans quadrangulaires de M. de Lalzac, c'est l'Elvire de tout le monde, de M. Eugene Sue et de M. Paul Féval. L'autre, l'Elvire de la muse, je ne la connais que pour avoir entendu sa voix quand elle chantait aux plus beaux jours de M. de Lamartine :

Aimons donc, aimons donc, de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons,
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule et nous passons.

Et cependant croyez-moi, poète, c'est cette Elvire qui est la vraie ; c'est cette Elvire qui, heureusement pour votre gloire, vivra immortelle dans la mémoire des hommes.

Les autres journaux se sont embarqués sur tous les océans et ils filent en ce moment je ne sais combien de nœuds à la colonne. Ce que nous avons prévu se réalise, les romanciers, forcés par l'avènement de Colomb et d'Ariquin, le récit palpitant des amours de l'empereur de Rome, l'empereur, amours sans cesse entravés par le despote Cassandre, se sont tous lancés le mot pour fréter des coques de noix et ont découvert des pays les plus invraisemblables, ils se sont faits voyageurs ; en ce moment les uns ont en Chine, là-bas, là-bas, derrière la grande muraille, occupés à raconter les aventures de Yang-Po, de Chung-Kang et de Hong-Tché, des noms qui s'éternuent. Les autres parcoururent le Kamschacka et se livrent à des chasses fabuleuses. Nous verrons bientôt très-probablement des Christophe Colomb se lancer à la recherche de continents inconnus et enrichir la science géographique d'une sixième partie du monde, sans avoir pris la peine de quitter Paris.

Cette avalanche de voyages au long cours autour de la chambre ne lasse pas de me causer quelques inquiétudes ; des écrivains russes versés que eux-là dans la science des combinaisons dramatiques ne peuvent manquer de nous donner des descriptions d'un pittoresque rutilant. Ils trouveront plus commode et moins cher de relâire, avec leur imagination, la géographie, l'histoire et les mœurs d'un pays que de perdre leur temps et leur argent à l'explorer. Là où il y a un ravin ils montrent une montagne, et une rade là où il existe un promontoire, ils placent un pays. Les descriptions contradictoires pourront jeter une certaine perturbation dans les esprits des abonnés, aussi les engageons-nous à ajouter qu'une fois tempérée au récit échelonné de nos Bougainville

Voyage à travers les Journaux.

La loi sur la presse porte déjà ses fruits amers ; tous les journaux sont dérutés, et une mort viveur mince la plu-

mes sauvages, en déshabillé californien? l'exhibition est assez riche en effats pour qu'on supprime cet effet de jambes.

Aux Champs-Élysées, on accepte cette décoration un peu leste, elle y est à sa place. Les robes de sylphides sont faites pour les écuyères. Dans cet essaim, on distingue madame Newsome, énergique Anglaise, la femme-censure et l'agilité en maillot rose. Il y a encore mademoiselle Caroline Loyo, dont le nom dit tout : c'est celui d'une dynastie glorieuse qui a occupé tout le monde. Et puis voilà madame Lejars qui a fait sa rentrée; madame Lejars, née Cazant, ce n'est pas seulement la voltige, c'est encore la danse aérienne. On croirait voir Fanny Essler à cheval. Les courses de madame Lejars sont des ballets; sa voltige, c'est de la chorégraphie. Une fois en l'air, c'est une autre Taglioni dansant la mazurka au galop. Quoi! l'on possède tant de déesses et l'on s'intitule Cirque olympique, c'est olympien qu'il faudrait dire.

N'oubliez pas le Théâtre-Historique et les Frères Corses, pièce pleine de merveilleux, sinon merveilleuse. Ces frères inséparables ont passé leur enfance soudés l'un à l'autre, à l'instar des jumeaux siamois; mais, plus heureux que ces pauvres petits monstres, un coup de bistouri les a délivrés de cette association gênante. Le lien corporel brisé, l'affinité morale subsiste encore. C'est le même cœur qui bat dans une poitrine différente. Ils ont deux cœurs pour un seul amour, et n'en sont que plus unis. Fabien, du reste, n'a pas hésité à sacrifier son bonheur au bonheur de son frère Louis. Cependant ces frères comme on n'en voit guère et ces jumeaux comme on n'en verra plus, les voilà séparés à tout jamais. Louis fait son droit à Paris pour devenir avocat, Fabien vivra et mourra Corse. Arrivons au fantastique. Dans le *Phédon*, on lit une histoire orientale, transportée à Rome du temps d'Adrien : c'est la promesse que se font deux amis de se revoir après leur mort. Les frères corses la réalisent à moitié. Louis, tué en duel à Paris, vient voir Fabien et lui demander vengeance dans son manoir des Maquis. Cette visite étrange est justifiée par une tradition de famille. Un de leurs ancêtres, assassiné à l'étranger, sortit du tombeau et vint jadis, dans l'appareil d'un spectre, faire part de sa fin tragique à son frère le montagnard de Sarsène. Songez d'ailleurs à l'ombre d'Hamlet le père, au spectre de Banko et au fantôme de Belus; ces apparitions surnaturelles furent moins surprenantes que celles des Frères Corses. Non-seulement Louis est sorti du tombeau, mais encore il ressuscite à nos yeux toutes les circonstances de la rencontre où il succomba et il en procure à son frère une seconde représentation. Les sorcelleries du magnétisme sont dépassées. Entre autres bizarreries intéressantes, ce drame intervient l'ordre des événements; il montre l'effet avant la cause, et le présent plus ancien que le passé. Ainsi Louis a succombé au premier acte, et vous le retrouvez au second acte courant à cette fin tragique dont vous connaissez les détails. La mésaventure qui l'y conduisit n'a rien de merveilleux, une intrigue de bal masqué, un souper de lorettes, une femme, honnête comme toutes celles qu'on aime, à protéger contre les insultes d'un spadassin, voilà l'histoire en raccourci, et une deuxième exhibition du duel en peinture ne sert guère qu'à la rendre plus vulgaire encore. Le dénouement, c'est la vendetta de Fabien; il est venu de Sarsène à

Paris en quatre jours, et il rencontre là l'assassin légal au moment où il se dirigeait vers la frontière dans la berline de l'émigration. L'essieu crie et se rompt à l'endroit même où le meurtre fut commis. Ce douloureux 3 est orné de circonstances aggravantes et d'autant plus pathétiques. C'est une passe d'armes qui s'accomplit dans tout l'appareil académique. Les passes sont hardies et les dégagés se font avec une furie très-correcte; les repous et les reprises ont été fort bien ménagés pour l'intérêt du spectateur. Le brave Corse met toutes sortes de raffinements dans sa vendetta, il agite la mort sur la tête de son adversaire, il la lui montre par tous les éclairs de son épée, il la brise son fer entre les

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.

L'allusion est flagrante, au cabinet! Ainsi, de barbe de capucin, une autre barbe, à il vous plaît! On n'épargnera pas davantage le monologue de Figaro, qui impertinément à l'endroit des censeurs. Du reste, toutes les prohibitions doivent être sévèrement pratiquées; et désormais, pourvu qu'on ne parle ni des ministres, ni des burgraves, ni de la Bourne, ni de la Banque, ni de l'épée, ni de la robe, ni de la garde nationale, ni des sergents de ville, ni du fisc, ni du timbre, ni de la Société du dix Décembre, ni de la croix d'honneur, ni du Mac-Adam, ni des cinquante corporations qui gouvernent le pays, on pourra tout dire... sous l'inspection

de sept ou huit censeurs. Sous le dernier gouvernement, la censure avait défendu de mettre en scène les maires et adjoints, et n'accordait les gardes-champêtres qu'à contre cœur; la nôtre a débuté par protéger les tambours-majors. On peut plus dire en scène; Bête comme un tambour-major, et encore moins : « Bête comme un censeur. » C'est une grande privation. Vous réclamez une loi qui protégerait la presse honnête, et le fisc la saisi en attendant mieux; vous voulez sauver les meurs au théâtre, et vous ne sauvez rien du tout, pas même la réputation d'esprit d'un tambour-major. Vous aurez beau faire, vous n'arracherez pas la langue au dragon, et vous semez, comme Cadmus, les dents qui vont vous dévorer.

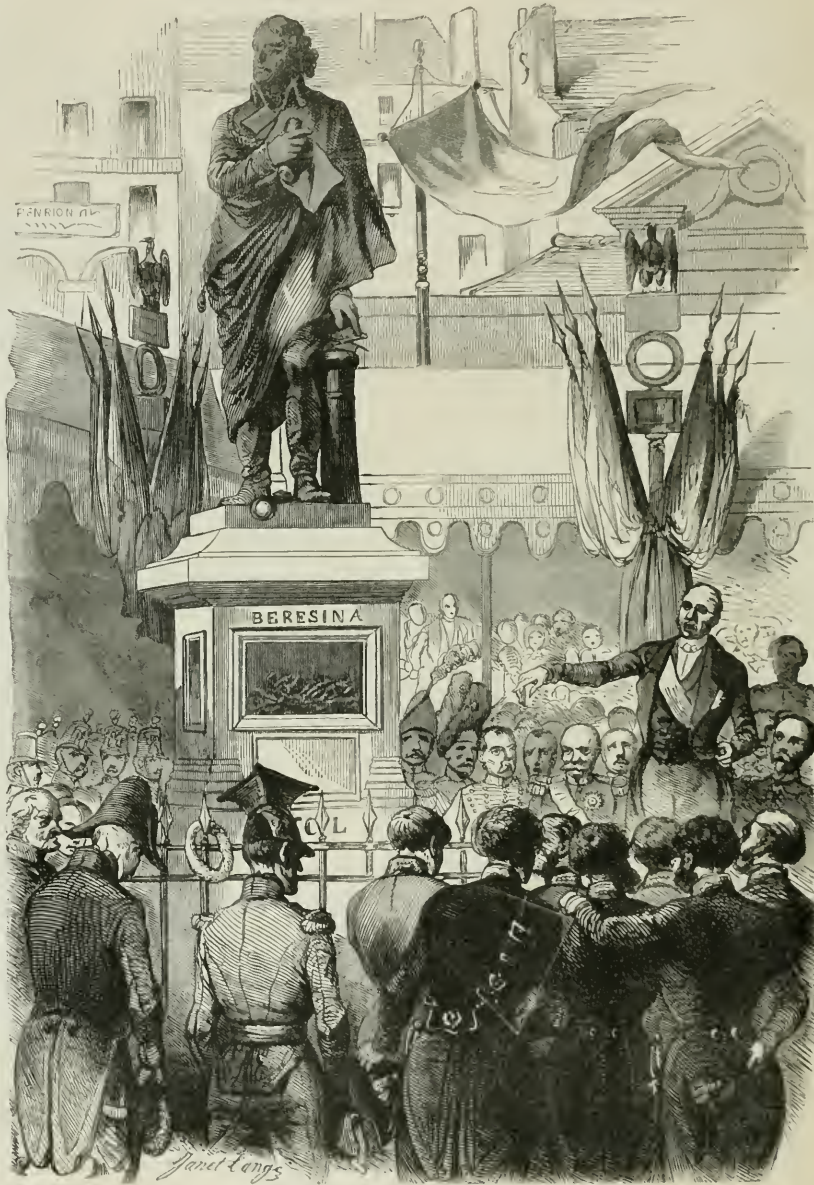
Cependant l'inauguration comme partout ses fanlores, dresse les mâts de cocagne et prépare les feux d'artifice. On parle de médailles à frapper en commémoration de grandes choses faites ou qui se feront : les piédestaux ne suffisent plus aux statues. Auguste disait qu'il laisserait après lui une Rome de marbre; nos contemporains légueront à leurs fils une France en plâtre. Quand les montgins en travail accouchent d'une infinité de souris politiques, militaires et industrielles, on est heureux du moins de sauver encore ça et là sauter une image glorieuse, et honorer la mémoire d'un homme de bien.

Jedi dernier, la statue du célèbre chirurgien Larrey a été inaugurée dans la cour principale du Val-de-Grâce.

La statue est en bronze, avec quatre bas-reliefs appliqués aux quatre faces du piédestal, exécuté d'après les dessins et sous la direction de M. Achille Leclerc. La statue est due au ciseau de M. David (d'Angers), ainsi que les bas-reliefs qui représentent quatre épisodes des batailles où Larrey se fit remarquer principalement par son zèle et son courage : les Pyramides, Austerlitz, Somosierra et la Bérésina. Distingué de bonne heure par Napoléon, il suivit le général

en toutes ses conquêtes. La vie entière de Larrey ne fut qu'un long dévouement à la science et à l'humanité; aussi les mêmes honneurs et presque les mêmes regrets qui avaient accompagné ses funérailles se sont retrouvés autour de sa statue. Indépendamment des autorités, on voyait dans l'enceinte, des membres de l'Assemblée nationale, des députations de l'Institut et de l'Académie de médecine, ainsi que de nombreux représentants de l'armée; tout ce qui reste des vieux soldats de l'Empire, revêtus de leurs uniformes de grande tenue, et ornés de ventres hélas! qui ne faisaient pas partie de l'uniforme, étaient venus paver un dernier tribut à une mémoire qui leur est chère.

PHILIPPE BESNON.



Inauguration de la statue de Larrey au Val-de-Grâce, le 8 août 1850.

et puis, brisant sa propre lame afin d'égaliser les armes, il fait de ce tronçon un stylet pour poignarder son ennemi. Le drame est vu, il est bien joué; on lui a fait un succès bruyant.

On commence à parler beaucoup de la censure, dont l'activité fut merveilleuse; il faut bien rattraper le temps perdu. Le répertoire entier du Théâtre-Français sera revisé; on a retrouvé l'encre rouge qui, dans le bon temps, servit à blâmer Molière. Il s'agit de corriger le latin de la comtesse d'Escarbagnas, de biffer *Tartu à la crème* et de réhabiliter Tartuffe. Tartuffe est représentant et ne veut pas qu'on le joue. Nous dénonçons formellement le vers fameux du Misanthrope :

Institut impérial de Nowa-Alexandryi (Pulawy) en Pologne.



Pulawy, ancien domaine des Czartoryski.

Sur les bords de la Vistule, à douze lieues environ de Lublin, s'élevait, dans un des plus beaux sites de la Pologne, un magnifique château réédifié, il y a près de cent vingt ans, sur les ruines de celui que Charles XII avait incendié. Ce château s'appelait, car il a changé de nom, Pulawy. Depuis 1730 il appartenait à la famille Czartoryski, laquelle avait consacré des sommes considérables à sa construction et à ses embellissements. Une des princesses de cette famille, Isabelle Fleming Czartoryska, pria un jour Delille de venir lui rendre visite, et de lui faire une inscription pour son temple de la Sibylle. Le chantre des *Jardins* revint en France si émerveillé de Pulawy, qu'il le célébra en prose et en vers. « J'ai cru, dit-il, que je trouverais dans ce pays des Sarmates habités en peau d'ours, le bâton en main et menant la vie errante des nomades : j'ai trouvé Athènes sur les bords de la Vistule.

« Pulawy, a dit M. Léonard Chodzko dans sa *Pologne pittoresque*, était planté d'arbres d'une hauteur prodigieuse; on en remarquait quelques-uns d'une circon-



Visite de l'Empereur de Russie à l'institut de Nowa-Alexandryi.

férence de trente-six pieds. Ses jardins, d'un dessin admirable, échappaient à la monotonie par des statues, des grottes et diverses inscriptions.

« Un bassin d'où jaillissaient mille gerbes d'eau limpide occupait le milieu d'une vaste cour, qui servait d'entrée au château; en face, la vue allait se perdre dans une allée de deux lieues de longueur; à main droite, un vestibule supporté par des colonnes, servant d'entrée au jardin, et portant l'inscription suivante :

Ducite sollicita hic jucunda oblitia vita.

« ...Après avoir parcouru une allée d'une grande étendue, on arrivait au temple de la *Sibylle*, bâti sur le modèle de la Sibylle de Tivoli; tout, jusqu'aux débris de l'ancienne Sibylle Tiburtine, se retrouvait à Pulawy. La princesse Czartoryska avait voulu que la copie fut scrupuleusement exacte. Il était construit sur une haute élévation, son dôme était soutenu par des colonnes d'ordre corinthien. Au-dessus du portique on lisait cette inscription : *Le passé à l'avenir.* »

A partir de 1795, le tem-



Pavillon gothique dans les jardins.

ple de la Sibylle à Pulawy devint un musée national. La famille Czartoryski y recueillit les trophées les plus glorieux, les curiosités les plus précieuses de la Pologne. On y vint en pèlerinage contempler pieusement les drapeaux enlevés aux ennemis de la patrie, les bâtons des grands maréchaux des dictes, ceux des grands généraux, les glaives, les écussons des évêques, les débris des tombeaux des rois, les ornements de Hodessa le Grand, le sabre de Wladislas le Bref, les cendres de Copernic, la tête de Ziolkowski, le bras droit de Czarniecki, etc. Un piédestal en granit, sur lequel reposait un bol en ébène, montée en or, portait l'inscription suivante, écrite en lettres de diamants : *Souvenirs de la Pologne, recueillis par Isabelle Czartoryska, 1800.*

Malgré son étendue, le temple de la Sibylle ne put pas contenir tous les trésors qu'avait amassés le patriotisme de la famille Czartoryski. En 1809, la princesse Isabelle fit construire dans son parc un autre monument destiné à servir d'appendice et le complément à ce musée national; mais la *Maison-Gothique*, ainsi s'appela cet édifice dont la façade portait l'inscription suivante : *Isabelle Czartoryska, née en 1752, s'enrichit aussi d'un nombre considérable d'antiquités étrangères. Sa façade surtout était ornée de pierres et de curiosités recueillies dans toutes les parties du globe.*

La bibliothèque de Pulawy n'était pas moins riche que ses musées : elle contenait plus de 60,000 volumes. Après les tristes événements de 1831, la famille Czartoryski, condamnée à venir chercher un asile sur la terre étrangère, se vit consigner cette magnifique résidence où elle laissait tant et de si précieux souvenirs publics et privés. Pendant quelques années Pulawy, abandonné par ses anciens propriétaires, eut à subir de cruels outrages ; mais l'empereur Nicolas l'avait trop bien aimé quand il le visita, pour pouvoir l'oublier. Un jour, en 1829, il se promenait sur la Vistule avec son adjutant, feu le général Bankendorf, dans un bateau orné de plus belles plantes et des plus beaux arbrustes des serres du château. Assis à l'ombre d'un oranger, il contemplait avec ravissement le délicieux paysage qu'offre le fleuve en face de Pulawy. « Regardez donc, général, lui dit-il, quel charmant site ! » Aussi quand, en 1830, il transforma en institut national le pensionnat de jeunes filles polonaises qui existait depuis 1824 à Varsovie, il eut l'heureuse idée d'en transporter le siège à Pulawy ; et comme il plaça cet institut sous la tutelle immédiate de l'impératrice, il lui donna le nom de Nowa-Alexandry.

Pulawy ou plutôt Nowa-Alexandry est donc aujourd'hui une maison d'éducation, un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe. 225,000 roubles argent ont été dépensés sous la direction d'un habile architecte, M. Gorecki, pour approprier à leur nouvelle destination les bâtiments existants, où l'on trouve actuellement, à la place des salons de réception et des logements de leurs anciens possesseurs, des dortoirs, des salles d'étude, des salles de bains, un réfectoire, une boulangerie, un lavoir, un séchoir, deux belles chapelles pour les deux cultes, en un mot tout ce qui peut être nécessaire, commode et agréable à une semblable institution.

Nowa-Alexandry compte plus de 200 élèves, dont 100 payant pension et 100 boursiers. Son budget annuel se monte à 78,000 roubles argent, 60,000 roubles payés par le budget, et 18,000 roubles payés par les pensionnaires. Le nombre des bourses a été fixé à cent, mais la famille impériale a fondé à ses frais vingt-cinq bourses supplémentaires, et la ville de Varsovie en entretient douze sur ses propres fonds.

S. M. l'impératrice porte, ainsi que l'empereur, un vif intérêt à cet établissement, dont elle a daigné accepter le patronage, et qui est destiné à rendre d'immenses services à la Pologne. Elle a fait placer dans ses appartements particuliers un tableau offert à l'empereur par le lieutenant-colonel Szyszkof et représentant la Sibylle de Pulawy. Ce tableau remarquable a été exécuté d'après les croquis de M. Verrier, l'auteur des dessins qui illustrent cet article.

Histoire de l'aérostation.

Suivie des moyens de construire et de manœuvrer des navires aériens.

PAR MONTGÉRY,

capitaine de vaisseau, membre du comité consultatif de la marine, etc.

(Ouvrage inédit. — *Suivre. Voir le N° précédent.*)

Nous avons vu avec quelle rapidité les expériences aérostatiques se multiplièrent à la faveur de l'engagement que leur nouveauté avait produit. Les relations du temps témoignent de la vive curiosité qu'éveillaient ces premiers essais de navigation aérienne et des encouragements qu'ils reçurent. Pilâtre du Rosier fut gratifié par le roi d'une pension de deux mille livres, et le prince de Condé, en témoignage de son admiration pour l'intrépide aéronaute, voulut qu'on appellât du nom de Pilâtre la Plaine où celui-ci mit pied à terre après son ascension du 20 juin 1783. L'année suivante, Blanchard, qui venait de franchir le détroit entre Douvres et Calais en compagnie du médecin américain Jeffries, se vit décerner dans cette dernière ville les honneurs les plus grands. Une fête magnifique fut célébrée à l'occasion de cet événement. Blanchard reçut dans une boîte d'or des lettres de citoyen de Calais. Le Corps de la ville, désireux de perpétuer le souvenir d'une expérience aussi hardie, écrivit au ministre pour demander la permission d'acheter le ballon, qui devait être déposé dans l'église principale. Il résolut en outre d'ériger un monument en marbre à l'endroit même où les deux voyageurs étaient descendus. Quelques jours après Blanchard lui mandé devant le roi, qui lui fit don d'une somme de douze mille livres et lui accorda une pension viagère de douze cents livres.

Les imaginations, séduites par les premières tentatives, voyaient dans les résultats déjà obtenus les germes d'un art

nouveau ; elles souriaient à ces informes essais qui semblaient mettre l'espace dans la main de l'homme. Il est naïf de penser que l'idée de diriger les ballons a dû se présenter à l'esprit de ces premiers aéronautes au début même de l'aérostation. C'était peu en effet de s'élever dans les airs ; il fallait encore asservir cet autre océan par de puissants moyens de navigation. Blanchard est le premier, du moins dans la pratique, qui se soit occupé de la direction des aérostats. Dans son ascension du 22 mars 1784, la machine dont il fit usage était pourvue de deux ailes et d'un gouvernail ; mais une lettre de cet aéronaute à M. Faujas de Saint-Fond ne laisse aucun doute sur l'insuffisance de cet appareil. Ce même mécanisme, employé quelque temps après par M. de Morveau, par l'Italien Lunardi et les deux frères Robert, ne paraît avoir donné dans ces diverses applications aucun résultat sensible, ainsi que nous l'avons précédemment constaté. Blanchard annonça et essaya avec beaucoup de bruit plusieurs autres inventions insignifiantes qui se proposaient le même objet et en obtint aussi peu de succès. Bientôt après il fit imprimer la description d'un char volant, conception oiseuse qui fut vivement critiquée par un anonyme que l'on suppose être David Bourgeois, lequel opposa à l'idée de Blanchard une autre machine volante, sa propre invention. Ces différents projets ne brillaient pas sous le rapport de la mécanique ; ils renfermaient le plus souvent des idées contraires aux plus simples notions de la physique, et ils ne méritaient pas un examen sérieux. Malgré les échecs répétés qui ont été éprouvés, nous le voyons se reproduire depuis avec quelques modifications peu importantes, tant que nous n'aurons rien à leur opposer. Le pauvre Schout, Antoine de Lalsalle, et, plus près de nous, M. Pauly, ont proposé sans succès des inventions basées sur les mêmes principes. Un nommé Dezen et plusieurs aéronautes de profession, occupés du même objet, se sont montrés encore moins habiles. Enfin, en 1821, la Société royale de Londres proposa un prix considérable pour la direction des aérostats ; mais aucune machine ou même aucun mémoire dignes de fixer l'attention n'a été présenté à ce concours.

Cependant Montgéry, qui, depuis 1815, s'occupait de recueillir les éléments de l'histoire de l'aérostation, écrivit, le 12 septembre 1821, un mémoire sur les moyens de diriger les aérostats. Ce travail, qu'il a joint à son histoire, nous paraît le traité le plus complet et le mieux étudié sur la matière. L'auteur y laisse percer une foi vive dans l'avenir de l'aérostation. « Les principes d'après lesquels on pourra naviguer dans les airs, dit-il, quoique assez simples, me semblent offrir de grandes difficultés d'exécution qu'on ne saurait surmonter entièrement qu'à l'aide de la pratique. C'est de la sorte que les vaisseaux à voiles sont parvenus à leur état actuel ; c'est de la sorte que les bâtiments à vapeur commencent à rendre d'importants services... Les hommes d'aujourd'hui, plus avancés dans les arts, peuvent aspirer à tous les genres de progrès. Il se peut que la navigation aérienne, la plus difficile de toutes et la dernière entreprise, mette le moins de temps à se perfectionner, mais il n'est pas probable cependant que ce soit sans aucune pratique. Elle sera seulement l'avantage d'être l'objet d'une pratique plus éclairée et par conséquent plus féconde. »

L'évêque Wilkins, qui a traité de la navigation aérienne dans plusieurs de ses ouvrages (1), affirme gravement qu'on peut voguer dans les airs à l'aide, 1^o des ailes et des démons ; 2^o des oiseaux, 3^o des ailes qu'on s'attache au corps ; 4^o d'un char volant. On sait aujourd'hui quel pauvre auxiliaire la navigation aérienne tirerait de ces quatre modes de locomotion, indiqués par Wilkins. Montgéry, plus exact que l'évêque anglais, réduit à trois les moyens généraux ; et le premier, dit-il, très-difficile, mais non pas impossible, est l'imitation du vol des oiseaux ; le second consiste dans l'usage de voiles, comme à bord des vaisseaux ordinaires ; idée déraisonnable ; et le troisième, de pourvoir les aérostats de machines motrices. « De ces trois moyens, Montgéry n'hésite pas à adopter le dernier, comme le seul praticable avec avantage. Un premier fait frappe l'auteur ; c'est que les machines propres à diriger les aérostats doivent avoir une grande analogie avec les ailes et la queue d'un oiseau, dont le vol et la structure renferment les seuls vrais principes qui doivent conduire à l'art de la navigation aérienne. Il développe ensuite une longue série d'observations qu'il a faites sur les oiseaux de mer en particulier. Nous nous attachons avec soin à cette partie du travail, parce qu'elle nous semble d'une grande utilité pour la solution du problème de la direction des aérostats, si elle était convenablement étudiée.

« Lorsqu'un oiseau de mer posé sur la surface des flots, dit Montgéry, ou sur celle d'un corps solide, veut prendre son vol, il élève ses ailes au-dessus de lui le plus possible, puis il les abaisse avec force et s'aide à la fois de ses pattes pour se donner un élan. Il a plus de peine à quitter l'eau qu'un corps solide, quoique ses pattes palmées soient très-bien conformées pour sortir d'un fluide et pour y trouver un point d'appui. Les oiseaux dont les pattes ne sont pas garnies de membranes font généralement de vaines tentatives pour quitter l'eau, lorsqu'ils sont accidentellement posés à sa surface.

« Le premier instant d'ascension d'un oiseau est assez lent, quelque effort qu'il fasse ; voici le genre de ses mouvements : Ses ailes, en descendant, sont entièrement déployées jusqu'à la rencontre d'un plan horizontal qui passerait par le milieu de son corps. Là, il les ferme à la manière d'un éventail ; il les couche contre lui-même, les élève en les présentant par le coupant, les abaisse de nouveau, et ainsi de suite.

« Durant cette manœuvre, si les ailes d'un oiseau étaient planes, horizontales et inflexibles, elles tendraient seulement à lui procurer un mouvement vertical ; mais il n'en est pas ainsi. Tout oiseau, d'ailleurs, à l'habitude d'élever la pointe

de ses ailes plus que le reste en commençant à voler. De sorte qu'il acquiert un mouvement en avant, outre celui d'ascension. Il n'aute circonstance tend à produire le même effet. La partie osseuse des ailes se rapproche ordinairement du corps de l'oiseau avant les grandes plumes, et, lorsque ces dernières s'en rapprochent à leur tour, elles pressent une certaine quantité d'air qu'elles chassent en arrière.

« L'oiseau a cependant plusieurs moyens de s'élever sans faire aucun chemin en avant. Il peut prolonger le battant de ses ailes tenant leurs pointes très-basses et très-écartées de son corps. Il peut aussi abaisser et étendre le plumage de sa queue, ou, enfin, opérer ces deux manœuvres simultanément. Les battants d'ailes supérieurs et inférieurs, pour se balancer, n'ont pas besoin de décrire des arcs égaux, car un battant d'aile procure une réaction d'autant plus grande, qu'il met moins de temps à parcourir le même espace. Nous supposons que la surface des ailes soit la même. Mais, dans le cas contraire, les résistances sont à peu près entre elles comme le carré des surfaces. Ainsi, voilà encore un autre moyen qu'un oiseau a d'établir ou de troubler l'équilibre entre des battants d'ailes opposés l'un à l'autre, qui parcourent des espaces égaux avec des vitesses différentes, ou avec des vitesses égales.

L'auteur analyse ensuite différentes évolutions qui modifient la manœuvre des ailes et de la queue de l'oiseau, et donne un corps des attitudes diverses ; dans tous ces cas, les mouvements sont occasionnés uniquement par l'action combinée des ailes et de la queue. Une observation très-importante, c'est qu'en apportant une grande attention on peut distinguer que l'oiseau augmente un peu le volume de son être lorsqu'il monte, et il le diminue lorsqu'il descend. Tous les oiseaux en général, lorsqu'ils veulent descendre aplomb d'une quantité soit grande, soit petite, suppriment l'effet de leurs ailes et diminuent, ainsi que nous venons de le dire, le volume de leur corps. Mais s'ils veulent descendre obliquement, ils élèvent la pointe de leurs ailes et celle de leur queue. Ils les laissent immobiles dans cet état, s'ils veulent descendre vite et faire peu de chemin en avant. Dans le cas contraire, ils agitent leurs ailes avec plus ou moins de force. Dans toutes ces évolutions, d'ailleurs, la queue, par son inclinaison, sert à diriger leur marche. Pour les grandes inclinaisons ou les inclinaisons rapides, l'aile du côté opposé à la nouvelle direction presse le mouvement qui porte en avant, tandis que l'autre aile reste immobile et pendante, ou cherche à produire un mouvement retragré. Quelquefois encore cette dernière se couche contre l'oiseau, mais alors il tourne et tombe à la fois vers ce côté.

« La queue d'un oiseau n'a pas pour unique fonction, comme on le suppose communément, de servir de gouvernail. Il est quelques manœuvres où elle sert à le soulever et à le faire relever. Outre les mouvements verticaux et horizontaux qui produisent des réactions analogues, elle a encore des mouvements intermédiaires produisant des réactions également intermédiaires.

« Ces différentes opérations que nous venons d'analyser sont supposées s'accomplir dans un état atmosphérique parfaitement calme. Dans les tempêtes, les manœuvres se trouvent modifiées par les résistances.

« Je n'ai jamais vu aucun oiseau, dit Montgéry, s'élever et s'avancer à la fois contre un vent très-violent. La plupart même sont forcés de retragrer. Mais lorsqu'ils sont parvenus à une certaine hauteur, ils gagnent de l'avant par cette manœuvre-ci : ils inclinent un peu leur tête et l'axe de leur corps vers l'horizon ; ils battent des ailes avec force, la pointe baute, et après chaque battement ils serrent bien leurs ailes contre eux-mêmes. Lorsqu'ils ont acquis dans le sens vertical une vitesse plus grande que celle du vent, il leur suffit pour continuer à s'avancer, d'étendre les ailes et de les maintenir, ainsi que leur corps, dans une situation inclinée à l'horizon. Au surplus, il n'est question ici que d'un tempête ordinaire. Quand elle est très-violente, il est rare de voir les oiseaux aller directement contre le vent, même en descendant. Ils décrivent des lignes courbes à droite et à gauche. La seule ligne droite qu'ils peuvent suivre, c'est en fuyant vent arrière ou à peu près. Aussi tôt qu'ils pressent l'axe de leur corps perpendiculairement à la direction des courants, ils font beaucoup de chemin en travers et trop peu devant eux. Enfin, si l'essent un instant d'agiter leurs ailes avec rapidité, ils ne font plus que dériver avec une vitesse proportionnelle à celle du vent et à la lenteur de leur vol.

« Nous ne saurions clore cette série d'observations sans rapporter ici quelques traits qui, liés plus particulièrement en apparence aux mœurs des oiseaux, ont cependant quelque connexion avec l'objet dont nous nous occupons à cause des déductions qu'on en peut tirer. Ils offrent d'ailleurs un intérêt de curiosité qui nous fera parler l'extension que nous avons donnée à l'analyse de ce chapitre.

« Les navires, pendant les tempêtes modérées, ont fréquemment des oiseaux auprès d'eux. C'est en général du côté du vent qu'ils paraissent et du côté opposé qu'ils disparaissent. Plusieurs causes contribuent à les attirer, la plus déterminante est sans doute l'espoir de saisir quelque proie. Ce voisinage a lieu principalement lorsque la tempête force de mettre à la cap, c'est-à-dire de serrer presque toutes les voiles, ou lorsque l'on présente la proue au vent afin de faire le moins de chemin possible. Si on laisse le bâtiment courir vent arrière, on n'est pas longtemps accompagné par les mêmes oiseaux et l'on en voit peu autour de soi.

« Un navire offre une masse assez étendue ; les oiseaux, en passant sous le vent de ce navire ou entre sa mâture, y trouvent peu de calme qu'aillent. Ils aiment à se reposer dans la haute ou au creux formé par l'abaissement du sommet des vagues sous le sillon du bâtiment ; mais ils représentent leur vol dès que le navire s'est un peu ébranlé, et ils ne parviennent à le rejoindre qu'en traçant de longues courbes ; si la force du vent est considérable, ils ne réussissent pas toujours. Une circonstance cependant favorise leur retour. Un

(1) *World in the moon*, chap. 14. — *Mercury or the Secret and Swift Messenger*, chap. 4. — *Mathematical Magicl*, liv. VI, chap. 6.



Arrivée des pèlerins à Sainte-Anno d'Auray.

« Cinq cents chrétiens de leur paroisse sont venus ici pleins de foi implorer pour eux votre secours; c'était au tour de la Pentecôte.

« Voilà que nous voguons sur la Manche sous les ordres de notre capitaine, cherchant combat et vengeance contre les vaisseaux de Hollande.

« Nous rencontrons l'ennemi, dont les mâts avaient l'air d'une forêt marchant sur l'eau; une gueule de fer s'ouvrait à chaque sabord.

« Les boulets nous arrivaient aussi drus que la grêle de mars; oh! jamais, jamais nous n'avions été en tel danger.

« Si terrible était le tonnerre des deux côtés du vaisseau, que partout tombaient mâts, voiles et cordages.

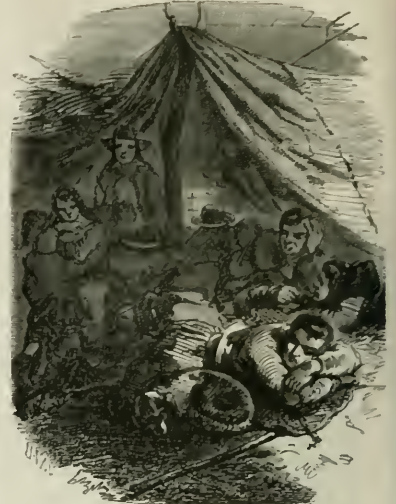
« Mais voyez le miracle! aucun enfant d'Arzen ne fut atteint ni par le canon ni par l'arquebuse.

« Autour d'eux s'abattaient les blessés et les morts; seuls ils sont préservés par ta protection.

« Un malheureux a la tête emportée d'un boulet; la moelle de son cerveau rejaillit sur les Arzonnais

« Sainte Anne bénie! du fond du cœur nous vous prions; conservez-nous en grâce maintenant et pour l'aveoir.»

Rien ne peut rendre l'effet de ce chant en langue celti-



Campement des pèlerins.



La buvette.

Mélange à S^{te} ANNE D'AURAY sorti de la Procession

que, répété à l'unisson par deux cents voix, sur un de ces vieux airs dont les notes mélancoliques semblent destinées à retentir sur les landes arides et sur les grèves sauvages. La foule elle-même semble émue; elle écoute et regarde. Les mères montrent aux enfants ces vaillants matelots au pantalon flottant, à la ceinture rouge, au chapeau goudronné; et les jeunes gens se précipitent pour voir de plus près le modèle de vaisseau consacré à sainte Anne en mémoire du fameux combat soutenu par les ancêtres. Mais les Arzonnais passent, et de nouvelles troupes attirent bientôt les regards. Ce sont les pèlerins des campagnes qui arrivent à leur tour en répétant la cantique de Plumeret.

Ceux-ci n'ont à rappeler aucun souvenir glorieux; ils ne chantent que leur pieuse confiance, leur invincible espoir, et répètent en chœur :

« O sainte patronne! dès qu'un désastre menace le monde nous nous rappelons ton pouvoir et nous implorons ton appui, la face tournée vers la tour de ton église.

« Présente à Dieu! ô toi notre grand'mère! les supplications des gens de nos paroisses, quand, sur leurs deux genoux, ils prient Dieu, soir et matin, en regardant la tour de ton église.

« Et verse ta bénédiction sur les malheureux pêcheurs



La vente des cierges et des obapelets.

chaque fois qu'ils te rendent honneur en saluant de loin la tour de ton église (1). »

Outre ces grandes scènes de la cérémonie religieuse, l'accomplissement des vœux particuliers donne lieu à mille autres épisodes à l'extérieur; ce sont des pèlerins qui font à genoux le tour de l'église; au dedans des matelots qui apportent de petits navires en offrande, des mères qui déposent près de l'autel les bonnets pailletés de nourrissons voués à sainte Anne; des jeunes filles qui livrent leur chevelure en reconnaissance d'un souhait exaucé. L'église est tapissée de ces pieux trophées qui témoignent du pouvoir de la sainte.

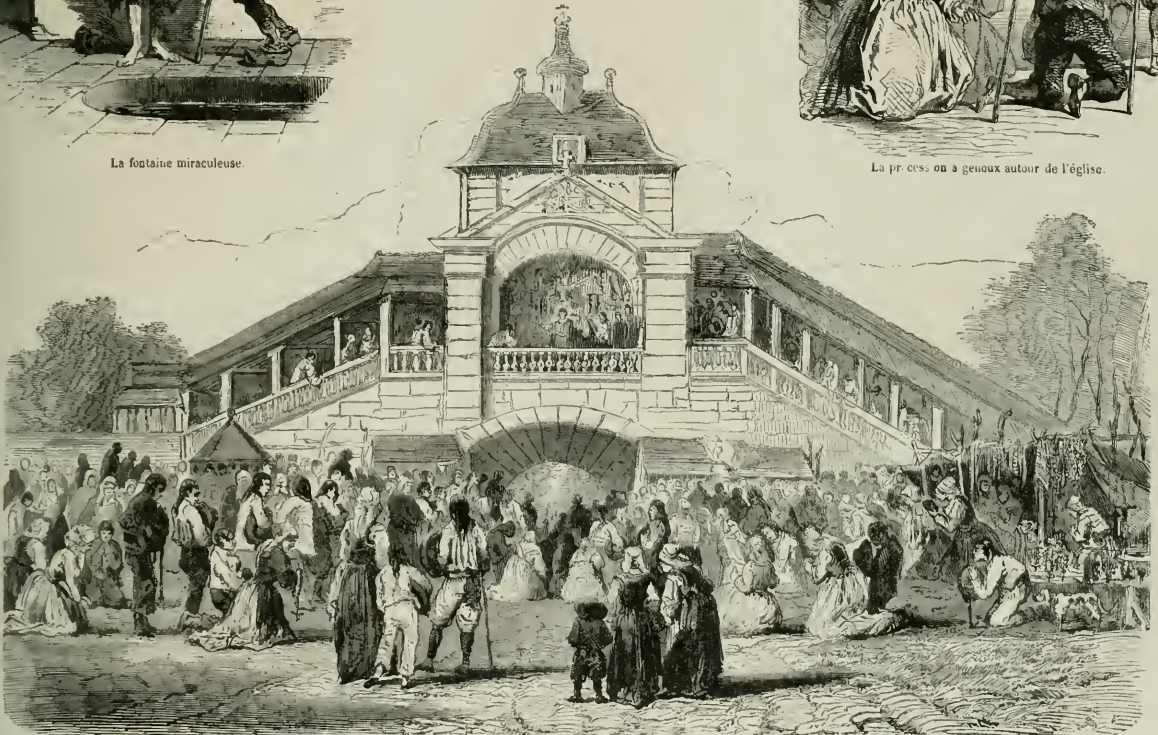
Il y a quelques années, une troupe de matelots miraculeusement sauvés se présenta au pardon la tête voilée. Au moment du naufrage, les survivants avaient fait vœu de se rendre en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray le visage couvert et sans se faire connaître à personne! Les femmes, les filles, les mères étaient là attendant la fin de l'office! Enfin les voiles tombèrent, et vingt cris partirent en même temps! cris de joie et de douleur, car si les unes reconnaissaient ceux qu'elles avaient pleurés, les autres se savaient enfin veuves ou orphelines!



La fontaine miraculeuse.



La prière à genoux autour de l'église.



S^{te} Anne d'Auray.
LA GRAND' MESSE
à la S^{te} Chapelle:

Le pardon achevé, les pèlerins s'en retournent par troupes joyeuses, emportant, avec les scapulaires, les médailles et les chapelets bénits qu'ils doivent distribuer à la famille, une intime confiance qui les aide à reprendre le travail, à supporter l'avenir! On peut déplorer les superstitions grossières de nos campagnes, condamner les pèlerinages qui enlèvent tant de bras à la moisson, Rabelais l'a fait depuis longtemps, et il y a peu de chose à ajouter aux excellentes raisons du sceptique curé; mais ni lui ni les philosophes modernes n'ont tenu compte de l'action morale des fêtes religieuses. Nos paysans bretons ne vont pas seulement y chercher un plaisir, mais des consolations. C'est comme une halte dans leur rude existence; ils viennent là pour ouvrir leurs cœurs, pour raconter leurs souffrances ou leurs vœux, et repartir après s'être refait un fonds d'espérance.

— Illusions! direz-vous.

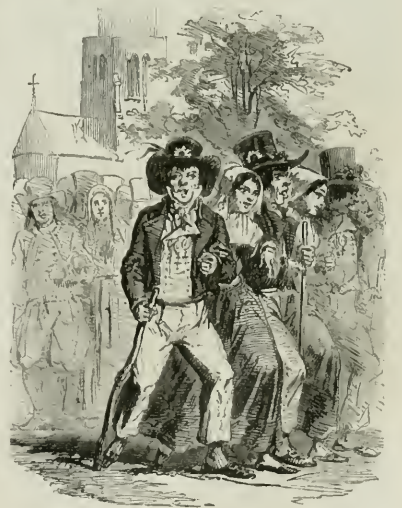
— Peut-être. Mais qui donc ici bas est assez fort pour s'en passer, et que préférez-vous de l'erreur qui console ou de la réalité qui décourage?

Outre la célébrité que la petite ville d'Auray doit à sa patronne, elle en a acquise une tout historique pour la fameuse

(1) Le cantique a été imprimé en breton, ainsi que celui des Brezonnais; nous en donnons une exacte traduction.



Offrande à sainte Anne après la guérison et le naufrage.



Départ des pèlerins après la fête.

applique dans les laboratoires aux appareils pour les manipulations chimiques, est mis en communication avec les tuyaux de conduite, à très-peu de distance de la machine à vapeur. C'est principalement dans la distribution de l'engrais liquide que M. Kennedy est si fort en avance sur M. Huxtable. Chez ce dernier cet engrais est conduit par des tuyaux à des citernes, distantes de deux cents mètres l'une de l'autre, et on le puise au tonneau dans chaque citerne pour l'épandre sur les champs à main d'homme.

Ce système de machine à vapeur, de pompes, de tuyaux de conduite parfaitement établi, il est évident qu'il s'agit d'en obtenir la plus grande somme de travail possible. On se propose à Myremill d'essayer de faire dissoudre dans l'eau une grande partie de l'engrais solide, de forcer cette solution dans la conduite de tuyaux, et d'épargner ainsi une grande dépense de main-d'œuvre et de travail des chevaux. On tiendra les animaux, qui ont un plancher propre et sec, sur le moins de litière possible : les excréments solides, auxquels alors ne se trouvera mêlé que peu de paille, seront conduits à une grande fosse, où l'on n'introduira que l'eau

nécessaire pour obtenir une solution d'une densité très-forte, aussi forte que le travail des pompes pourra le permettre.

Le rapport duquel nous extrayons ces détails se termine par un article fort important, l'appréciation de la dépense. Il paraîtrait que dans les fermes voisines on est dans l'usage de compter pour frais d'établissement d'une étable recouverte en toiture d'ardoises 5 livres par tête de bétail (125 francs) et qu'à Myremill la dépense ne se serait élevée qu'à 6 livres (150 francs). « Si l'on considère, ajoute le rapport, les avantages qui résultent d'une excellente distribution de jour et d'air, d'une ventilation parfaite, du travail rendu plus facile par des couloirs larges, solides et bien roulants, de l'état sain et sec dans lequel on peut tenir les animaux, ces avantages compensent largement l'excédant de dépense. »

Les bonnes étables on France n'ont aujourd'hui rien à envier à l'Angleterre pour l'aération, la salubrité et l'excellente tenue du bétail. Malheureusement l'emploi de la vapeur, qui épargne si bien la main-d'œuvre, sera pour longtemps encore d'une introduction difficile dans nos ex-

ploitations agricoles, même les plus fournies de capitaux. La houille ne circulerait en France, où elle est rare, que chargée de frais de transport qui détruiraient tout l'avantage qu'il y aurait à s'en servir ; tandis qu'en Angleterre, où elle est abondante, elle arrive sur tous les points du territoire soit par mer en doublant une côte, soit par les innombrables canaux et voies de fer dont le sol national, moins vaste et mieux configuré que le nôtre, a pu se couvrir rapidement. Le fer et la houille, voilà les deux grands trésors de l'industrie anglaise. Pour lutter avec elle, il nous faudra, nécessairement et avant tout, nous procurer ces puissants auxiliaires à meilleur marché qu'aujourd'hui, ou apprendre à les économiser. Ne trouvez-vous pas remarquable le parti que les Anglais ont su tirer tout à coup dans la pratique de la découverte toute moderne de la gutta-percha ? Si le Français a le génie d'invention, il faut reconnaître que l'Anglais a un tact admirable pour trouver à l'instant ce à quoi chaque invention, éclose chez le Français, peut le plus utilement s'appliquer.

SAINTE-GERMAIN LÉDUC.



Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

AVANT.

§ I. — Pronostics.



Aspic Pierrot pendu
Quod librum n'a pas rendu,
Si librum reddidisset
Pierrot pendu non fuisset.



Jam nova progenies cælo demittitur alto,
VIRG.

Le père. — Ce sera un garçon ! pauvre petit chou ! Ja veus qu'il possède tout ce qu'il y a de plus conséquent en fait d'éducation.



Si, tenté du démon,
Tu dérobes ce livre,
Apprends que tout fripon
Est indigne de vivre.



Uno ovulo non defuit alter.
VIRG.

La nourrice. — Co sera un gros bel homme. Amour, va !



Bene va, marche, à ferme assiette.
R. G.

— Marche-t'il donc bien, le petit chéri ! son papa' je lui ferai monter ma garde.



ἄσπιδος, ἄσχετ' ou τσασσέτι.
R. G.

— Il est musicien, c'est clair ; il apprendra le cornet à piston.



Incipe, parve puer, rictu cognoscere matrem
VIRG.

Une tante qui n'a pas d'enfant. — C'est moi qui lui apprendrai à parler, je veus qu'il soit orateur.



Tu Marcellus eris.
VIRG.

— Mais vois donc comme il joue bien de son tambour; n'y a pas de comparaison comme il est plus avancé que le petit Citrouillard.]



Πολυτροχόβιο βελήσσης.
HOM.

M^{me}. — Mon fils aurait-il du goût pour la marine! Je ne veux point me séparer de mon fils!



Quadrupédante putrem...
VIRG.

M^r. — Je le crois plutôt porté vers la cavalerie; il sera charmant en hussard.



..... Si quid Turpe paras ne tu pueri contempseris annos.
JUV.

En attendant, sa jeunesse est confiée à des soins attentifs et vigilants.



Maxima debetur puero reverentia.
JUV.

— Cré montard, va! toujours à vous interrompre quand on a quelque chose à dire. Sero-t-il embêtant quand il sera représentant du peuple.



Et cæcor et conjux...

..... Jovisque
VIRG.

La première maîtresse. — Un enfant qui n'aime pas la lecture est jugé; on n'en fera jamais rien.



..... Ictus fitico.

— Le petit du premier me fera manger les sens; il tire toujours la queue d'azur à l'arracher. C'est enfant-là mourra sur l'échaud.



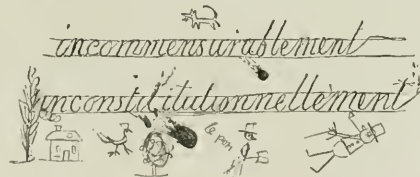
Ambo parat aetatibus, arcades ambo.
VIRG.

— Comme ma petite est grandie!
— Pauvre enfant! elle est bien malgre. D'ailleurs, j'espère bien que mon fils ne grandira pas beaucoup. Tous les grands hommes sont petits.



Pius Ancos
VIRG.

Le premier habit et la première communion.



Scripta manent.
VIRG.

Il arrive un moment où l'enfant n'ayant plus rien à apprendre au sein de sa famille, on comprend qu'il est nécessaire de le fourrer au collège.



Pis mendax.
O...

— Confiez-moi ce jeune homme, monsieur; il me paraît avoir les plus brillantes dispositions (bas) à devenir un érudit comme son père



Sinite parvulos venire ad me.
EV.

— Madame, nous ferons quelque chose de votre fils, c'est un enfant charmant.
— Oui, monsieur l'abbé, quand il est sage.



Largæque hunc tant sumine vultum.
VIRG.

Entrée au collège. — Séparation. — Tableau.

(La suite à un prochain numéro.)

Avec sa brouette, le terrassier européen va bien plus vite en besogne que celui de l'Amérique espagnole, qui transpire les débris dans un panier sur sa tête; et celui-ci même dépense de beaucoup le terrassier égyptien, réduit à creuser la terre avec ses ongles, comme on l'a vu de nos jours au creusement du canal Mahmoudî.

Malgré toutes ces variations du travail et du blé, on a voulu quelquefois prendre dans la pratique pour mesure et valeur de la valeur. Pendant la Révolution française, lorsqu'il fallut remplacer les assignats trop dépréciés, la Convention discuta très-sérieusement si l'on n'adopterait pas le blé pour étalon. « On s'opposa, dit M. Thiers, au choix de l'argent pour terme commun de toutes les valeurs, d'abord par une ancienne baine pour les métaux, ensuite parce que les Anglais, en ayant beaucoup, pourraient, disait-on, le faire varier à leur gré, et seraient ainsi maîtres du cours des assignats. Ces raisons étaient fort misérables, mais elles décidèrent la Convention à rejeter les métaux pour mesure des valeurs. Alors Jean Bon-Saint-André proposa d'adopter le blé, qui était chez tous les peuples la valeur essentielle à laquelle toutes les autres devaient se rapporter. Ainsi on calculerait la quantité de blé que pouvait procurer la somme due à l'époque où la transaction avait eu lieu, et on payerait en assignats la valeur suffisante pour acheter en assignats la même quantité de blé. »

La proposition ne fut pas adoptée, mais elle eut de nombreux partisans.

De nos jours, le réformateur Owen a voulu monnayer le travail. Dans son entreprise intitulée *L'Echange équitable du Travail national*, les différentes quantités du numéraire étaient remplacées par un plus ou moins grand nombre d'heures de travail. Vous aviez fourni à l'association tant de paires de bottes, elle vous donnait un reçu de tant d'heures de travail que vous pouviez employer chez le tisserand, le boulaogier ou le marchand de vin. Mais les heures de travail ne peuvent se valoir les unes les autres, parce que les travailleurs ne se ressemblent guère. Les ouvriers habiles et actifs étaient volés par les incapables et les paresseux, qui faisaient ainsi de la fausse monnaie sous le manteau d'une égalité apparente qui n'était que la plus choquante et la plus injuste des inégalités.

Je n'entrerai pas, avec M. Michel Chevalier, dans les détails de la fabrication des monnaies. Bien qu'il nous donne à ce sujet beaucoup de curieux renseignements, ils ne me paraissent pas offrir un intérêt aussi général que ceux qui les précèdent et que ceux qui les suivent.

J'ai déjà fait connaître les uns, et je parlerai des autres dans un second article.

ALEXANDRE DUFAY.

Sur les Juifs et sur la Bourse en Angleterre.

Les Israélites, abhorrés et persécutés par toutes les nations de la terre, trouvant une retraite possible en Espagne, et y joignant, pendant 1400 ans, d'une protection honorable. On vit plusieurs d'entre eux diriger l'administration des revenus des rois d'Espagne et des Maures, et devenir leurs principaux conseillers en matière de finances. Après la conquête de Grenade et la réunion des royaumes d'Espagne en une grande monarchie, l'esprit de persécution contre les Juifs pénétra dans ce pays; et comme ils s'étaient montrés favorables aux Maures vaincus, qu'ils avaient aidés et excités dans leurs révoltes contre les vainqueurs, ce fut un excellent prétexte pour les persécuter et les piller. Il leur fallut émigrer.

Ces Juifs espagnols étaient regardés comme l'aristocratie de la nation juive, et conservent encore cette orgueilleuse distinction à Rome, à Livourne, à Constantinople et même en Asie et en Afrique. Leur émigration d'Espagne, désastreuse pour cette monarchie, fut pour les Pays-Bas et la Hollande, qu'ils choisirent comme refuge, une source de prospérités commerciales. Les villes de ce dernier pays surtout acquirent bientôt une grande importance. Tous les marchés hollandais se trouvèrent en pleine activité, et par l'intervention de tant d'habiles capitalistes, Amsterdam devint le centre de toutes les transactions financières. Quelques-uns de ces réfugiés, attentifs à saisir les occasions et bardés à l'usage de leurs ancêtres de servir les rois, s'embarquèrent pour l'Angleterre avec le roi Guillaume. Leur admission en Angleterre ne date que de cette époque.

Ce monarque avait un goût décliné pour la guerre, mais les dépenses qu'elle entraîne le jetèrent dans de grandes difficultés. « Il fallut, raconte un Juif, savant économiste, Pablo de Pebrer, dans son *Histoire de la Banque et de la Bourse de Londres*, multiplier les opérations financières. » Une des principales fut un emprunt considérable qui amena la création de la banque d'Angleterre. Mais cet établissement, qui venait d'obtenir le privilège exclusif de traiter sur tous bijoux, argenterie, linets, marchandises, effets mobiliers et autres objets qu'on lui livrait en gage, n'aurait pu tirer parti d'une telle prérogative sans l'assistance d'hommes intelligents accoutumés depuis longtemps à ces sortes d'affaires; aussi la banque fut encombrée de Juifs, qui étaient les agents les plus actifs et les plus indispensables de la compagnie.

Dependant la Chartre renfermait cette clause : « que le capital et le fonds annuel de 400,000 livres sterling serait assignable, assigné, transférable et transféré, et qu'il serait constamment tenu, dans le bureau public du gouverneur de la Compagnie de la banque d'Angleterre, un registre ou un livre, ou des livres, où toutes les assignations et transferts seraient enregistrés. » Il était impossible soit de mettre cette clause à exécution, soit d'augmenter le prix de ce fonds, sans l'intervention active et les capitaux des hommes

les plus expérimentés dans ce genre d'opérations. Le système d'agiotage avec toutes ses ruses et toutes les manœuvres de la Bourse prit donc naissance dans l'enceinte même de la banque.

Sous le règne suivant, la guerre étrangère fut continuée sur une échelle plus vaste, la dette nationale augmenta en proportion, et l'agiotage fit des progrès effrayants; la nation en fut infectée. Chaque bataille, chaque défaite, chaque victoire, fournissait aux habitués de la Bourse de nouveaux sujets d'opérations et donnait lieu à de nouvelles combinaisons et à de nouvelles ruses. On vit le riche Juif Medina accompagner le héros anglais Marlborough dans ses campagnes, excitant son avarice et corrompant sa partialité par une pension de 6,000 livres sterling (150,000 francs). Ce grand capitaliste gagna des sommes immenses à la Bourse en envoyant les premières nouvelles des batailles de Humières, d'Oudenarde, de Malplaquet et de Blenheim. Les mêmes opérations ont eu lieu de nos jours à l'occasion des batailles de Talavera, de Salamance, de Vittoria et de Waterloo.

Dependant les spéculateurs sur les fonds publics étant devenus fort nombreux, et les bureaux de la banque se trouvant trop encombrés, ils furent obligés de choisir (en 1700) un endroit plus spacieux pour y tenir leurs réunions et y continuer leur commerce. Le passage du Change devint célèbre en leur servant d'asile. Les fortunes bénéficièrent par cette association, les mauvaises manœuvres employées par la plus grande partie de ses membres éveillèrent l'attention et les alarmes d'une nation étrangère à de semblables opérations. Les écrivains patriotes attaquèrent avec force le pouvoir croissant des agiotiers. Le gouvernement se vit forcé par l'opinion publique de faire passer plusieurs bills contre ces mêmes opérations qu'il favorisait en secret. Mais la loi fut constamment éludée. Les spéculateurs augmentèrent en nombre. Le passage de Sweeting devint alors le lieu de leurs réunions; le café de Garroway fut choisi comme l'endroit le plus convenable et le plus commode pour les membres de l'association, et chacun pouvait y traiter d'affaires en payant à l'entrée la modique rétribution de 6 pences (60 centimes).

Cette puissante corporation continua ses travaux dans cet état modeste jusqu'au moment où les immenses opérations du gouvernement et de la Banque, en 1802, exigèrent un plus grand appui; 49 millions de livres sterling (1225 millions de francs) furent empruntés pendant cette année mémorable. Cette fois les administrateurs quittèrent leur réduit obscur; ils ouvrirent une souscription, et un magnifique *Stock-Exchange* (bourse des fonds publics) fut bâti. On nomma des commissaires et un comité de trente membres, et l'on organisa une corporation régulière et un véritable monopole. On déclara « que le comité pour les affaires générales admettrait telles personnes (propriétaires ou non) qu'il jugerait convenable pour servir ou fréquenter la bourse, pour y traiter des affaires de courtage et d'agiotage, etc., au prix qui aurait été fixé par la commission et les administrateurs pour ces sortes d'admissions. » Ensuite, imitant la chartre de la Banque dans toutes ses dispositions, ils nommèrent des officiers, etc., président et vice-présidents, avec un comité pour les affaires générales, dont sept membres devaient être juges et avoir la seule administration, *régie et direction* des affaires de l'entreprise, excepté toutefois le maniement des fonds et l'administration et surveillance des bâtiments.

La corporation de la Bourse est investie du pouvoir de faire « des règlements, des ordonnances et des statuts » plus impératifs et plus exclusifs que ceux de la Banque.

Les règlements portent que « chaque membre de la corporation devra assister au comité pour les affaires générales quand il en sera requis. — Le comité a le droit d'expulser tout membre qui aurait tenu une conduite peu honorable ou avilissante. — Le comité peut dispenser de l'observation des règlements et des statuts de la corporation. — Un étranger non naturalisé est inadmissible, à moins qu'il n'ait résidé en Angleterre pendant les cinq ans qui précèdent immédiatement sa demande d'admission, et à moins qu'il ne soit recommandé par cinq membres de l'association de la Bourse, lesquels sont aussi tenus de déclarer qu'ils répondent de l'engagement pénuciaire d'usage. — Toute personne admise, et qui s'engagera ensuite en des affaires autres que celles de la Bourse ou qui y ont rapport, cessera d'être membre de l'association. »

Bienôt, en dépit de l'opinion publique, le gouvernement commença à traiter l'association de la Bourse avec quelque considération; l'on hasarda même d'en parler à la chambre des Communes d'une manière avantageuse. Le commissaire pour la réduction de la dette nationale se rendit avec une certaine solennité dans le local de la Bourse, et la Banque, en recevant l'avis d'une opération financière projetée avec le gouvernement, expédia des messages à la corporation de la Bourse, qui a compté jusqu'à mille membres, pour lui en faire connaître toutes les particularités.

Depuis l'origine de ces deux institutions, Banque et Bourse, les Juifs leur ont fourni en grand nombre des membres habiles et actifs, qui s'en sont tellement bien trouvés qu'on calculait, il y a peu d'années, qu'environ le septième de toute la richesse immobilière d'Angleterre se trouvait aujourd'hui dans les mains de ce peuple que Dieu honora primitivement de sa protection providentielle.

Ce petit historique nous suffira pour y puiser les causes de l'opposition que rencontrent en Angleterre les enfants dispersés d'Israël, réclamant, ce qu'ils ont obtenu partant dans la vieille Europe depuis les révolutions de 18, l'émancipation la plus complète, la plénitude de l'exercice le plus éminent des droits politiques, le droit d'entrée à la chambre des Communes, et, comme conséquence, celui de venir bientôt après gratter à la porte de la chambre des Lords.

Les classes inférieures, c'est-à-dire l'immense majorité de la nation, ne prennent que peu d'intérêt à la question. Les

Juifs anglais sont, en effet, un très-petit nombre. Un Juif, écrivain distingué, dans son plaidoyer en leur faveur, évalue ce nombre à environ 28,000, dont 20,000 à Londres, le reste à Liverpool et Exeter; il n'y en a point en Angleterre, point en Irlande: c'est donc environ sept mille chefs de famille tirant leur force non pas de leur nombre, mais de leur prodigieuse opulence et de leur concentration sur les points les plus importants du territoire. John Bull, le vrai John Bull, celui qui peuple les champs et les usines, n'a nul contact avec ces familles; c'est à peine s'il connaît leur existence. Ses prédicateurs anglicans lui ont inculqué, dès l'enfance, ce degré d'estime que les religieux chrétiens s'accordent à professer pour les débris de l'ex-nation qui fut déicide; cependant, à vrai dire, bien qu'il ne souhaite pas que sa main rencontre la main d'un Juif, il ne les hait pas précisément, et même il tire un certain orgueil de ce que depuis plus d'un siècle, lui John Bull, il a gagné en part accord d'exercer leur culte en toute liberté, et que jamais il ne les a contrariés pour un manque à sa parole. Aujourd'hui il plait aux gros électeurs influents de Londres de prendre des Juifs pour en faire des admen; il leur plait de les transformer en membres du parlement. On affirme à John Bull que la chose est indispensable, puisque toute l'Europe s'est précipitée au pas de course dans une voie semblable. « Soit, répond-il avec plus de surprise que d'émotion, faites; car la vieille Angleterre ne doit le céder à aucune nation en matière de précédés philanthropiques et de tolérance, ni pour la fabrication de la bierre. »

Voici le raisonnement qu'on fait valoir en faveur des Juifs dans le quartier de la Cité, et qu'en 1830 un membre des Communes, M. Grant, a formulé en introduisant, pour la première fois, la motion de leur émancipation politique. — Vous prétendez leur refuser le pouvoir politique? mais ce pouvoir ne réside ni dans les fourrures d'hermine, les parchemins ou les sceaux, ni dans les masses qu'on fait porter devant soi par des buissiers. Il réside en réalité dans la fortune, dans l'influence que le créancier peut exercer sur qui a eu recours à ses services. Un Juif peut être le premier homme de la cité, imprimer une direction souveraine à la corporation de la Bourse, à la Banque, à la Compagnie des Indes. Il peut assister les souverains étrangers, même ceux qui sont en guerre avec le pays; il peut jouer un rôle auprès d'un congrès de rois. Qu'est-ce que tout cela, si ce n'est en réalité le pouvoir? Vous réduirez le pouvoir politique aux mains des Juifs, mais ils le possèdent déjà à beaucoup trop. Etes-vous résolu à tirer pour eux ces sources, ou les dépouiller de cette richesse de laquelle découle l'influence? En résumé, tenir les Juifs personnellement à distance de ces sièges au parlement, dans lesquels ils ont la faculté d'installer qui bon leur semble, voilà ce que vous appelez les priver du pouvoir. Vous leur refusez le droit d'en revêtir les insignes, et vous êtes forcés de respecter toute l'influence qui fait d'eux les chefs réels de grands corps par lesquels le pouvoir s'exerce. »

Entonna-t-on jamais une plus naïve et plus cynique antienne en l'honneur du veau d'or? Et c'est là le langage d'hommes d'Etat dans l'un des sanctuaires politiques d'une nation qui se prétend la plus civilisée de tous les siècles anciens et modernes.

Dependant l'élite de la population, la fleur de la *gentry* de province, la vraie noblesse de la vieille Angleterre se révolte à de telles maximes. Elle est seule à conserver pure la dernière étincelle des vertus privées et publiques. Elle persiste à croire qu'il y a dans ce bas monde quelque chose au-dessus de l'argent, ne fût-ce qu'un grand cœur, une âme bonnête et dévouée, une belle intelligence, une raison cultivée, elle seule continue à défendre le terrain pied à pied.

Elle rappelle que, dans une des guerres du siècle dernier, les Juifs furent chassés de Bohême pour avoir prêté assistance pénuciaire à une armée envahissante contre leur souverain légal. Elle rappelle que, dans la lutte ardente soutenue par l'Angleterre contre Napoléon, celui-ci a trouvé, sur le sol britannique même, à contracter un emprunt auprès d'une maison juive. Elle rappelle que ce sont des Juifs qui ont fait à la nation anglaise le présent le plus funeste en constituant la corporation de la Bourse et l'agiotage, en démolissant le capital, en excitant toutes les classes de la société non plus à travailler et produire par les voies du travail honnête, mais à se livrer aux chances du jeu et aux chances les plus folles! « Il est facile de démontrer (et c'est un Juif qui parle, Pablo de Pebrer), que la position d'un spéculateur sur les fonds publics, si l'n est pas membre de l'association, est considérablement plus défavorable que celle d'un joueur au trente et quarante, ou même à la roulette. »

Étrange et mystérieuse destinée que celle des rejetons d'Israël! Dieu les prive de leur antique patrie, un territoire très-étendu et de qualité médiocre; et cependant nous voyons aujourd'hui 7,000 de leurs chefs de famille logés plus somptueusement à Londres que jamais leurs aïeux ne le furent dans la petite Jérusalem. De l'aveu de certains hommes d'Etat, ces débris d'Israël tiennent tout simplement dans leur coffre-fort la souveraineté réelle et de fait, — non encore de droit, de tout l'empire britannique avec ses appendices dans les Indes-Orientales et Occidentales, en Chine et dans l'Océanie, etc.

Songez de plus que ces 7,000 souverains réels ont fondé par l'entremise de leurs frères et lieutenants, d'innombrables comptoirs, j'allais dire des trônes, dans toutes les grandes villes des deux continents. Ce réseau de vice-royautés étendu sur le monde et qui se relie au foyer central de Londres, par les sillons des paquebots et les lignes de rails, représente assez bien l'appareil gastrique de quelque monstre animal, par exemple le bélemoth de la Bible. La synagogue de Londres est l'estomac qui prépare le travail digestif; les autres synagogues, disséminées au loin, sont autant de ganglions mésentériques qui servent à exécuter

les dernières fonctions assimilatrices, à transformer toute substance quelconque de chyme en chyle, et enfin en or : l'or est le sang précieux qui répare et entretient tout l'organisme de l'animal. Tout ce que l'animal a trouvé bon d'assimiler lui devient or.... Il laisse à la chrétienté les coquilles.

Quand les Juifs auront pris siège au parlement de Londres comme à celui de Paris, comme à ceux de Vienne, de Berlin, etc., il sera curieux de voir ce qu'il adviendra de la

pauvre chrétienté, et le brillant résultat des maximes que le positivisme anglais a émis si franchement à la Chambre des communes.

Le remède à tout ceci ? Il est bien simple. Que tous les chrétiens, ou du moins la très-grande majorité, il ne faut pas trop exiger, cessent d'imiter le Juif en un certain point; qu'ils se délassent de la mauvaise habitude d'estimer l'argent au-dessus du mérite. Toute l'influence qui s'attache à la richesse tombe à l'instant même. Les 7,000 souverains réels

de Londres sont forcés d'abdiquer. Juifs et chrétiens, tout le monde se retrouve dans le droit commun, c'est justice. Quelqu'un veut-il entrer dans un parlement, il est tenu de prendre toute autre porte que celle de la Bourse et de gravir cet étroit sentier par lequel les mulets du roi macédonien ne pouvaient passer. Y a-t-il jamais eu un tel sentier ? va-t-on me demander. Pour l'honneur de l'humanité j'espère qu'on finira par le découvrir.

SAINT-GERMAIN LEZUC.

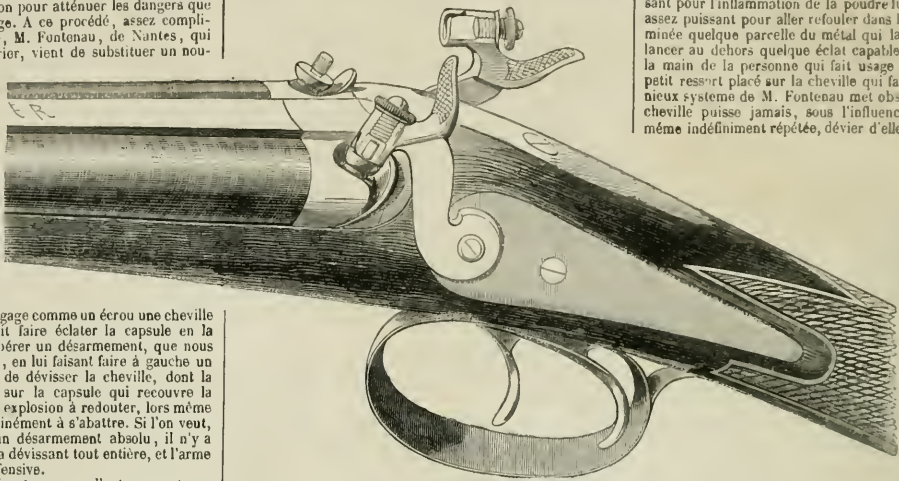
Nouveau moyen de sécurité appliqué aux armes à feu.

Dans son numéro du 1^{er} août 1846 (tome VII), l'Illustration a signalé l'ingénieuse amélioration apportée par un artiste peintre mais chasseur, M. Roulliet, à la fabrication des armes à feu à percussion pour atténuer les dangers que présente leur fréquent usage. A ce procédé, assez compliqué, il faut le reconnaître, M. Fontenau, de Nantes, qui n'est ni chasseur ni armurier, vient de substituer un nouveau système appelé à rendre à peu près impossibles les accidents de la chasse et dont la simplicité est telle que chacun pourra croire en être autant que lui l'inventeur.

M. Fontenau, sans chercher aucun mécanisme, a tout simplement percé la tête du chien-marteau adapté au fusil à percussion; il y a pratiqué intérieurement un pas de vis cylindrique dans lequel s'engage comme un écrou une cheville en acier dont la base doit faire éclater la capsule en la frappant. Quand on veut opérer un désarmement, que nous appellerons relatif, il suffit, en lui faisant faire à gauche ou à droite tour à tour, de dévisser la cheville, dont la base, ne s'appuyant plus sur la capsule qui recouvre la cheminée, ne laisse aucune explosion à redouter, lors même que le chien viendrait inopinément à s'abattre. Si l'on veut, au contraire, procéder à un désarmement absolu, il n'y a qu'à enlever la cheville en la dévissant tout entière, et l'arme devient complètement inoffensive.

Ce perfectionnement présente encore d'autres avantages constatés par de nombreuses expériences : le chien au repos ne portant que sur l'embase de la cheminée, la vis ou che-

ville n'on frappe plus, comme un emporte-pièce, l'extrémité, qui est bien moins sujette à s'altérer ou à se casser, et dans laquelle un atome de poudre fulminante, demeuré après



le retrait de la capsule, ne peut éprouver le choc qui l'enflammerait nécessairement dans les armes construites sui-

vant le mode ordinaire; de plus, comme il n'est laissé entre la base de la vis et l'extrémité de la cheminée que l'épaisseur du cuivre d'une capsule, il s'ensuit que le choc suffisant pour l'inflammation de la poudre fulminante n'est point assez puissant pour aller rouler dans l'intérieur de la cheminée quelque parcelle du métal qui la contient, ou pour lancer au dehors quelque éclat capable de blesser l'œil ou la main de la personne qui fait usage de l'arme; enfin un petit ressort placé sur la cheville qui fait la base de l'ingénieux système de M. Fontenau met obstacle à ce que cette cheville puisse jamais, sous l'influence d'une percussion même indéfiniment répétée, dévier d'elle-même, et sans l'assistance du porteur du fusil, du pas de vis qui la retient dans la tête du chien.

M. Fontenau a communiqué sa découverte à MM. Moutier-Lepage, Lefèvre, Boucheiron, Delebrouse et autres arquebusiers notables de Paris, qui l'ont accueillie avec empressement et qui ont exprimé l'assurance qu'avant une année ce système de sécurité serait appliqué à toutes les armes de chasse, en attendant qu'il plaise au comité d'artillerie de l'adopter pour les armes de guerre.

Ce que coûte un journal anglais.

Nous empruntons les renseignements suivants sur les frais annuels et hebdomadaires, des journaux anglais, à un ouvrage publié à Londres sous ce titre : le *Quatrième pouvoir*, par M. Knight Hunt, et dont nous avons traduit déjà quelques extraits dans notre numéro 235, page 18 de ce volume. Avant de dire ce que coûte actuellement par semaine un journal quotidien en Angleterre, il n'est pas sans intérêt et sans utilité de rappeler ce que coûtait une pareille publication au siècle dernier.

Le propriétaire du *Public Advertiser* a laissé M. Hunt copier sur les livres de ce journal le relevé suivant de ses dépenses pour l'année 1773, l'année qui suivit la retraite de Junius.

Traduction des nouvelles étrangères.	100 l.	0 s.	0 d.
Journaux étrangers.	14	0	0
Foy 2 shill. par jour.	31	4	0
Café du Lloyd pour les nouvelles de la poste.	12	0	0
Nouvelles de l'intérieur.	282	4	11 1/2
Liste des shériffs.	0	10	16
Journaux irlandais, écossais et des comtés.	50	0	0
Correspondance de Portsmouth.	8	5	0
Bourse.	3	3	0
Transport des feuilles au bureau du timbre.	10	8	0
Greffier du Recorder.	1	1	0
Sir John Fielding.	50	0	0
Distribution de 52 semaines à 1 l. 4 s. par semaine.	52	8	0
Commiss et pour les recouvrements.	30	0	0
Annexes extraordinaires.	31	10	0
Employé chargé d'aller tous les jours chercher les annonces et les journaux du soir.	15	15	0
Journal du matin et du soir.	26	8	1 1/2
Frais de poste.	10	10	0
Prix du foin et de la paille-whitechapel.	1	6	0
M. Green, pour les entrées du port.	31	10	0
Frais judiciaires.	6	7	5
Mauvaises créances.	18	3	0

Ainsi il y a soixante-dix-sept ans un des journaux anglais les plus répandus — il se vendait en moyenne à 3,000 exemplaires par jour, et ses bénéfices s'élevèrent, en 1774, à 1,710 livres — le *Public Advertiser*, le journal qui avait publié les célèbres lettres de Junius, ne coûtait, par an — les frais de papier, d'impression et de timbre non compris — que 796 liv. st. 16 shillings. Aujourd'hui un journal quotidien, placé dans les mêmes conditions de succès, dépense, par semaine, plus du tiers de cette somme pour les mêmes objets. Ses frais hebdomadaires de rédaction s'élevaient seuls à 320 liv. environ, ainsi partagés d'après les révélations de M. Knight Hunt :

Rédacteur en chef (chef-éditeur).	18 l.	18 s.	0 d.
Sous-rédacteur en chef (sub. editor).	12	12	0
Second sous-rédacteur.	10	10	0
Sous-rédacteur pour les nouvelles étrangères.	8	8	0
Rédacteurs proprement dits environ 1 liv. par jour.	25	4	0
16 reporters ou sténographes pour les séances du Parlement. 1 à 7 l. les 15 autres à 5 l.	86	7	0
Rédacteurs des comptes-rendus des tribunaux.	60	0	0

Bourse.	7	7	0
Marchés.	2	2	0
Correspondant de Paris.	10	10	0
Rédacteur des comptes-rendus des séances de l'Assemblée nationale.	3	3	0
Frais divers à Paris, ports de lettres, bureau, souscription.	23	13	0
Agent à Boulogne.	1	1	0
Id. à Madrid.	4	4	0
Id. à Rome.	4	4	0
Id. à Naples ou à Turin.	3	3	0
Id. à Vienne.	3	3	0
Id. à Berlin.	5	5	0
Id. à Lisbonne.	3	3	0

Sans compter les correspondances extraordinaires des rédacteurs envoyés spécialement sur tous les points du globe qui sont le théâtre de grands événements politiques et militaires — les agences de Malte, Alexandrie, Athènes, Constantinople, Hambourg, Bombay, Canton, Singapore, New-York, Boston, Halifax, Montreal, etc., et de tous les ports de l'Angleterre où peuvent arriver des nouvelles importantes — les correspondances des comtés, — les comptes-rendus des tournées des juges, — la rédaction des nouvelles de la cour et les articles de sport, de théâtres, de beaux arts, de littérature, de médecine, — les comptes-rendus des réunions publiques, des comités du Parlement, des opérations des chemins de fer, etc., etc., des souscriptions fort coûteuses aux débats de Hansard, aux actes du Parlement, à la Gazette de Londres, aux bulletins de la Bourse, etc., etc., et à un nombre considérable de journaux de l'étranger, des colonies et des comtés; sans compter enfin une foule de dépenses imprévues, telles qu'un train spécial de 50 livres sterling pour un article de Liverpool ou de Manchester.

M. Hunt estime à 200 livres par semaine les frais de composition, de tirage et de mise en vente ou distribution, de sorte que d'après ses calculs, qui, nous devons le dire, ne nous paraissent pas exagérés, un journal quotidien de Londres a par semaine 520 livres sterling, soit *treize mille francs*, de frais fixes et généraux pendant les sessions du Parlement. Dans les intervalles des sessions, sa dépense est un peu moindre, toutefois M. Hunt estime qu'il coûte par an à ses propriétaires, et lorsqu'il est solidement établi, au moins 25,000 livres sterling, soit *six cent vingt-cinq mille francs*.

Correspondance.

M. A. M. à Châlons-sur-Saône. — Cette carte n'existe pas. Si elle était dressée aujourd'hui, elle ne serait plus vraie demain.

M. M. à Brest. — L'auteur de l'article connaît parfaitement, monsieur, la théorie que vous exposez très-bien, ainsi que les autorités dont vous l'appuyez; mais il n'y a pas une foi entière, comme vous l'avez pu voir, et il persiste dans le doute.

Divers correspondants. — Nous répétons ici qu'il ne sera rien change aux conditions de notre publicité et au prix de notre abonnement avant le 1^{er} octobre. Donc les abonnements actuels, quelle que soit leur durée, ne subiront pas ces modifications, si elles ont lieu. Ils en profiteront au contraire.

ERRATA.

Dans notre dernier numéro, nous avons donné sur Calais un article dans lequel il s'est glissé une erreur de chiffre sur le nombre des passagers entre la France et l'Angleterre, pour les six premiers mois de 1850.

	Au lieu de :			
	TOTAL DES VOYAGERS	PAR BRÉSIL	PAR CALAIS	PARTY PROPORTIONNELLE DE CALAIS
1850 (6 ^{mes} mois)	11,775	7,194	4,591	0,39
		Lisez :		
	47,575	28,699	18,876	0,40

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

A trompeur, trompeur et demi.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi/rancé d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondants de l'agence d'abonnement.

F. FAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOX FRÈRES, Paris, 36, rue de Valenciennes.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

24 AOUT 1850.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Pris de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 391. — Vol. XVI. — Du Vendredi 23 au Vendredi 30 août 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Histoire de l'aérostation (3^e article). — Curiosités de l'Angleterre, n^o 5. Les tavernes. — Souvenirs des côtes de Guinée. — Les chemins de fer anglais. — Légende orientale. La reine de Saba. — Bibliographie. — L'escadre à Cherbourg. — Beaux-arts.

Gravures. Voyage du Président de la République. Débarquement sur le port de la Chana à Lyon. — Kermesse d'Anvers : Grande procession religieuse, 2 gravures; Le tir à la grande arbalète. — L'Été, dessin allégorique. — Tavernes de Londres : Le dernier coup; Taverne chaotante; Matelots en goquette; Taverne de matelots. — Album du collégien, par Bertall (suite), 27 gravures. — L'escadre sur la rade de Cherbourg. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Nous rendons grâce au ciel d'un rôle qui ne nous oblige pas à recueillir tous les incidents du voyage de M. le président de la République, à constater tous les vint contradictoires qui éclatent, parmi les populations qu'il visite, comme un bruit de guerre civile. Nous ne sommes tenus qu'à mentionner le fait, et c'est ce que nous faisons en présentant le tableau de l'arrivée du président à Lyon, et en renvoyant les curieux, dans dix ans, au récit des journaux, qui semblent tous à peu près enchantés de l'expérience qu'on a voulu faire sur l'esprit et les sentiments de la population. On verra bien, dans dix ans, des folies qui s'écrivent aujourd'hui, chacun s'ingéniant à falsifier les témoi-

gnages pour faire condamner son adversaire et pour faire triompher son héros. Nous espérons que les faux témoins ne seront pas les derniers à rire, afin de se donner une contenance qui les empêche de rougir. — Disons toutefois, pour l'instruction de l'avenir, que le voyage de M. le président de la République n'aura pas le résultat qu'on espérait, ni celui qu'on redoutait. Les choses seront après ce qu'elles étaient avant, avec un doute de moins.

En spectateurs non pas désintéressés, mais impartiaux, de l'histoire contemporaine, nous ne pouvons pas omettre le mouvement de l'opinion légitimiste qui se manifeste par l'affluence des visiteurs qui se rendent depuis quelques jours dans le duché de Nassau, à Wiesbaden, où M. le comte de Chambord tient sa cour en ce moment. Nous devons à cet



Voyage du Président de la République. — Débarquement sur le port de la Chana à Lyon, le 15 août 1850; d'après un croquis envoyé par M. Chiapori.

motives. Dans le voisinage, c'est-à-dire à Munich, l'Athènes de la Germanie, on prépare une fête également poétique :

l'inauguration de la statue de la Bavière, l'œuvre la plus énorme que l'art ait moulée depuis le colosse de Rhodés.

Encore une fois, l'élite de l'Allemagne y sera en grande pompe, et l'Illustration, en sa qualité de journal universel,



Kermesse d'Anvers, 18 et 19 août. — Grande procession religieuse.

ne manquera pas d'y assister avec la plume et le crayon, pour en réjouir les yeux de ses abonnés.

Avant de vous montrer d'autres fêtes à l'étranger, laissez le Courrier justifier son nom par quelque historiette de Paris. Nos solennités, à nous autres les sédentaires, c'est une séance d'Institut (académie des inscriptions et belles-lettres) ; c'est le bal d'Asnières et la grande danse de la Bourse. La rente avait baissé, et voilà qu'elle remonte ; c'est l'usage. Cette fois, cependant, quelque chose a paru extraordinaire : la Bourse n'a pas parié pour le gouvernement ; il y est en baisse. Dans ce jeu, où la nation se joue elle-même par le ministère des agents de change, le gouvernement est tombé un jour à 93, sur une nouvelle qui lui était favorable, et il se relouvait le lendemain d'un franc ou deux par l'effet d'un bruit tout contraire. Est-ce que la Bourse perdrait ses vieilles habitudes ? On lui dépêche des atouts par le télégraphe, et la spéculation les rejette de son jeu. Ceci est un symptôme qui se recommande à l'attention publique. Si l'on réfléchit que cette banque de Jonathan, ainsi qu'on l'appelait autrefois, est à la dévotion d'un petit nombre de privilégiés qui connaissent pertinemment le dessous des cartes, et jouent à coup sûr, le symptôme semblerait significatif. A propos de la Bourse, des calculateurs très-ordinaires ont supputé que les dettes de l'Etat ont été rachetées ou vendues des millions de fois depuis que l'Etat les a contractées, d'où l'on peut conclure, sans être économiste, que c'est un commerce

qui hâte la ruine des autres, et comme on joue depuis trente ans et plus en pleine paix avec l'étranger, les amis

Passons à des jeux innocents, par exemple le Vaudeville et son Père nourricier. Un excellent capitaliste qui fut un bien mauvais père, M. de Saint-Mandé, arrivé tout droit de Pontoise pour réclamer son fils Robuste,



Kermesse d'Anvers, 18 et 19 août. — Le tir de la Grande Arbalète à la compagnie de Guillaume-Tell.

de l'ordre ne veulent pas voir que ce goût du jeu est précisément ce qui dégoûte de la tranquillité intérieure.

Les Roués innocents et très-innocents appartiennent à la Montansier et viennent de l'ancien régime. Vicomte et che-



Kermesse d'Anvers, 18 et 19 août. — Grande procession religieuse.

valier font une gageure contre l'honneur de la marquise, et le marquis tient l'enjeu. Il a gagné, il se venge, il est vengé.

Le chevalier retourne à l'école et le vicomte épouse une rosierie. C'est mignon, c'est gentil et très-applaudi.

nos réjouissances dramatiques de la semaine, et nous n'en sommes pas plus gais.

Un événement bien triste, c'est la mort de M. de Balzac. Depuis longtemps il était frappé au cœur de ses travaux excessifs, d'une susceptibilité nerveuse, des inimitiés réelles ou imaginaires, on l'âta sa fin. Il avait connu les douceurs de la célébrité, et il n'en jouissait plus que les dégoûts. Le bonheur domestique dont il souffrait depuis quelque temps devenait sans doute le rattaché à la vie, malheureusement le coup était porté. Peu d'écrivains de nos jours eurent une existence aussi laborieuse; aucun ne mérita davantage, par son savoir et son talent, la fortune qui lui échappa toujours. Balzac était une encyclopédie vivante. Il n'avait pas approfondi toutes les sciences, mais il les connaissait toutes. Ses débuts furent difficiles, obscurs, ténébreux; le pseudonyme en couvrit long-temps les incertitudes; il avait la pateur du talent qui se cherche et la fertilité du véritable homme de lettres. En livrant son nom à la publicité, il voulait être sûr auparavant qu'elle ne l'ou-

lierait plus. Pendant que la vogue s'attachait à ses livres, la critique (sauf des exceptions) lui fut hostile, les talents vifs et forts le chagrinent. On casaya contre lui la conspiration du silence. Quelques-uns plus sincères peut-être, mais plus aveugles, le traitèrent avec dédain; pour parler de son talent on prit tous les masques, excepté celui de la bienveillance. Il lui fallut entrer dans sa gloire par un coup de tonnerre, il écrivit *Eugénie Grandet*. Le roman charma le public, l'œuvre enchantait les lettrés. L'auteur avait créé une langue pour la passion qu'il peignait. C'était l'avarice burinée. Par cet ouvrage, ainsi que par le *Médecin de campagne* et le *Lys dans la vallée*, Balzac arrivait à sa seconde manière, qui, dans tous les arts, est la meilleure; consultez les écrivains et consultez les peintres. Au delà, la pensée se raffine et l'expression se contourne aux dépens de la vérité. Dix romans plus ou suffisants pour dix réputations du jour succédèrent à *Eugénie Grandet*, sans l'éclipser, et ce n'est pas ici le lieu de rechercher ses causes d'affaiblissement; de ce magnifi- que talent, il faudrait rendre une autopsie que l'auteur lui-même ne baucha dans des pages isolées. Ceux qui se laissent à souligner les fautes du génie, plutôt qu'à en admirer les splendeurs, ont dénoncé la *Vie d'un grand comédien* province comme le dernier échelon de cette décadence; mais Balzac remonta vite et haut, témoin ses *Parents pauvres* et son drame, la *Marâtre*, chef-d'œuvre d'analyse de science dramatique, aujourd'hui perdu dans les catacombes du Théâtre-Historique, que le feuilleton entrera avec une belle négligence.

Ne faisons pas à nos contemporains l'injure de croire qu'ils ont méconnu le génie de Balzac et qu'il est mort dérangé par leur faute; mais il est triste de penser que le jugement public ne l'a pas suffisamment protégé contre le mauvais vouloir des mécontents jaloux. Il eût été peut-être utile à la critique de l'imposer à l'Académie, assez inerte pour l'avoir laissé à sa porte, qu'un coup d'opinion aurait pu enfoncer. Ce n'est pas, du reste, le premier immortel qui sera passé de son brevet.

Pour notre dernière tournée à l'étranger, voici Anvers, ville des comtes de Flandre et de Charles-Quint, la cité où vit naitre Quentin Metsys et mourir le grand Rubens. L'année dernière la fête a commencé, la fête de l'Arbalete, elle dure encore. On veut se persuader que vous connaissez la ville, afin de s'épargner toute description. Tout le monde sait que l'Escout s'y courbe en un grand arc de cercle sur les deux extrémités vesse se perdre à l'horizon. Au sommet de ce demi-cercle se dresse la cathédrale, et c'est dans

ses murs que la féerie a commencé avant de se répandre par toute la ville. La cathédrale d'Anvers peut se passer de décoration supplémentaires; en tout temps c'est une profusion de merveilles peintes ou sculptées. Mais à la procession bourgeoise allait succéder la procession religieuse, et après les arbâletes bénies venait l'image de la Vierge. Il faut donc marcher et on marche encore parmi les riches tentures, les dômes de feuillage et les vases de fleurs, au tintement des cloches, au parfum des encensoirs; les prêtres, les lévites, les chanoines, c'est une population dans l'autre et presque aussi nombreuse: la population de la cathédrale et de toutes les paroisses d'Anvers. Après le clergé, les séminaristes, et puis les corporations, les métiers, les écoliers, les soldats, les capitaines, la ville et les faubourgs, et au milieu d'eux l'évêque ou le curé portant le soleil d'or entre ses mains vénérables. Tant de costumes variés, les bannières

verain. Enfin la procession est rentrée, et la fête se continue en musique. Aux portes d'Anvers, un grand casino s'ouvre à la joie des exécutants. On couronne les vainqueurs, on applaudit les vaincus, et les uns et les autres rentrent en ville pour y prolonger le concert. Les rues s'empressent d'orchestres ambulants, tout chante et détonne; la vieille cité n'a plus qu'une voix pour mugir harmonieusement. C'est un festival sans trêve, mais non sans charme, que la nuit interromp à peine et qu'on ne saurait traduire en vignettes. Chants éclatants, acclamations cadencées, chœurs harmonieux ou bruyant charivari, à vous donc d'en rêver le charme. Rien que d'y songer, les oreilles me tintent. Le lundi, on tira l'arc et l'arbalete, et c'est à peine s'il fut possible d'entendre les noms des vainqueurs. Mais voici qu'à peine revenus d'Anvers, nous sommes conviés à la fête offerte par la ville de Tournay au roi et à la reine des Belges.

Nous serons à Tournay le 8 septembre. Heureux pays, et plus heureuses fêtes, puisque ce sont les fêtes de la Concorde.

Notre dernier dessin, c'est l'image de l'été, une autre idylle qui a tenté le crayon de tous les paysagistes. Quel peintre ne l'a pas mise en traits de feu dans sa toile? Rubens, les deux Poussin, Claude Lorrain, Wynants, Rysdael et Watteau. L'été a inspiré les peintres de l'Italie, la contrée de l'été par excellence. Il a prêté aussi sa belle musette aux poètes. On vous fait grâce de toute citation antique, mais vous n'échapperez pas aux modernes.

Cantaro fra i Rami....

a chanté l'Arioste. Dans les rameaux, gazouille, l'été durant, l'essaim de jolis oiseaux azurés, blancs et roses, on entend le doux babillard des ruisseaux et des lacs paisibles plus brillants que le cristal (splendidior vitro). De la rocaïlle voisine se précipitent les eaux jaillissantes, et le daim vagabond va boire la fraîcheur dans les délices de cette onde. Une douce brise communique ses frémissements à l'atmosphère qui vous entoure et amortit les feux du soleil. Cette brise est imprégnée de senteurs délicieuses qu'elle dérobe aux arbrisseaux et aux plantes, et toutes ces saveurs confondues distillent un parfum léger dont l'âme s'élève avec délice.

L'été de l'Orient est encore plus radieux; tant de bocages qui verdissent, tant de collines ombragées, quelle variété de couleurs et de paysages! Quel bonheur de précipiter le galop du cheval à travers ces vastes plaines! Une odeur de musc embaume les airs, une eau pure brille dans les plis du vallan, les bleds qui s'agitent ressemblent à un tapis de soie onduoyante; le lys courbe la tête sous l'énorme fleur qui le surcharge, la rose épauvoie jette ses parfums alentour, le paon majestueux fait rayonner sa robe aux yeux d'émeraude à travers les forêts, les arbres frémissants laissent tomber leurs branchages chargés de fruits d'or, et la terre des mortels est le paradis des dieux.

Sous un climat tempéré, la terre, en été, est une magicienne; dans les régions torrides, ce n'est plus qu'une sorcière, et la végétation monstrueuse et bizarre, où le feuillage résonne comme du métal en fusion, où les aloës brandissent leurs feuilles épineuses, le ciel est rouge, la plante râle, et le paysage a soif. Quant à l'été de notre vignette, c'est une figure allégorique nonchalamment couchée à l'ombre du hêtre comms un repré-sentant en vacances; elle est fleurie, mais triste comme un feuilleton timbré, et, pour ressembler tout à fait à notre Paris, il ne lui manque guère qu'un parapluie, le véritable emblème de cette saison qui fuit.

PHILIPPE BUCON.



la tête sous l'énorme fleur qui le surcharge, la rose épauvoie jette ses parfums alentour, le paon majestueux fait rayonner sa robe aux yeux d'émeraude à travers les forêts, les arbres frémissants laissent tomber leurs branchages chargés de fruits d'or, et la terre des mortels est le paradis des dieux.

La procession de la Société des archers et des arbâletiers avait pris les devants, comme vous voyez, et rien de plus juste. C'est son anniversaire, la célébration et les apprêts lui appartiennent, et on en a profité pour montrer l'image de la Mère du Sauveur. L'hommage est pieux et touchant; il est aussi ancien que l'institution, qui remonte au seizième siècle. Alors comme aujourd'hui, chaque corporation, à cette solennité d'août, marchait processionnellement par la ville, la bannière au vent et toute chargée des médailles décernées aux vainqueurs du tir à l'arbalete, grande ou petite; la grande s'entend de l'arbalete primitive décrite par Froissard, mais point de détails historiques, si ce n'est pour ajouter qu'entre autres honneurs dévolus à cette société, on l'avait chargée de la garde du drapeau national et du sou-

Chronique musicale.

Nous comptons au nombre de nos bonnes fortunes musicales la visite que nous a faite ces jours derniers M. Lemmens, professeur d'orgue au Conservatoire royal de musique de Bruxelles. Retenez bien ce nom, c'est celui d'un des plus éminents artistes de nos jours, quoique jeune encore. L'inscrire dans ces colonnes est un devoir pour nous.

Lorsque, la semaine dernière, nous avons eu l'heureuse occasion de faire connaissance avec M. Lemmens et d'apprécier son beau talent d'organiste-compositeur, nous venions presque en même temps de recevoir des nouvelles des concours annuels du Conservatoire de Bruxelles, qui ont récemment eu lieu. Les succès obtenus par les élèves de la classe d'orgue nous avaient particulièrement frappé. De plus, dans un remarquable discours prononcé par le savant directeur de cette école à la dernière séance des concours; au milieu d'un intéressant tableau des progrès accomplis, des résultats obtenus depuis quelques années, constatant d'un manière évidente la prospérité de l'établissement confié à nos sages intelligents de M. Fétis; notre attention s'était surtout fixée sur les lignes suivantes, que nous rapportons textuellement: « L'école d'orgue est aussi une des plus nouvelles et des plus consolatrices conquêtes du Conservatoire. Par une singularité difficile à expliquer, dans un pays aussi éminemment religieux que la Belgique, l'art de jouer de ce magnifique instrument était resté, presque jusqu'à nos jours, dans un état d'infériorité déplorable; et, dans l'espace des deux derniers siècles, aucun organiste belge d'un talent quelque peu remarquable ne s'était fait connaître, tandis que l'Italie et surtout l'Allemagne avaient produit en ce genre des artistes de premier ordre. Fondé en 1812, le classe d'orgue présente à l'abord quelques résultats partiels de bon augure. Plus tard, M. Lemmens, autrefois élève de cette classe, après avoir cueilli toutes les palmes dans divers branches de l'art, alla perfectionner son talent par l'étude des meilleurs modèles allemands; et, devenu l'un des organistes les plus distingués de l'époque actuelle, il s'est chargé d'imprimer une nouvelle direction à l'étude de l'art le plus difficile. Sous son fécond enseignement, les élèves ont fait en peu de temps d'immenses progrès, que les concours de cette année ont mis en évidence. Bientôt, j'en ai la certitude, l'école des organistes belges pourra servir à son tour de modèle aux autres nations. »

Ce langage, dans la bouche d'un homme dont le jugement a une si haute autorité en matière musicale, avait singulièrement piqué notre curiosité, j'en suis sûr nous apprimes que M. Lemmens, profitant du moment des vacances et de la proximité que le chemin de fer établit désormais entre Bruxelles et Paris, venait d'arriver parmi nous. Nous l'avons entendu, et nous affirmons qu'aucune des paroles de M. Fétis ne dit autre chose que l'exacte vérité. Nous nous sommes convaincu par nous-même que M. Lemmens possède une des plus rares organisations musicales qu'on puisse imaginer, chez lesquelles se trouvent réunies à un très-haut degré de profondes facultés intellectuelles, en même temps qu'une grande puissance d'exécution. Le mécanisme si compliqué de l'orgue semble pour M. Lemmens un simple jeu d'enfant, et non-seulement toutes les combinaisons du doigtier lui sont familières, mais il en a créé de nouvelles qui donnent à sa manière de toucher l'orgue une perfection inouïe. Au reste, en véritable artiste, songeant avant tout à la gloire de son art et désirant que tous ses confrères, émus ou rivaux, y puissent concourir avec les mêmes avantages que lui, M. Lemmens a réuni en une courte série très-inthique de préceptes et d'exemples les nouveaux procédés qu'il emploie avec tant de succès. Ces exemples et ces préceptes sont imprimés aux premières pages d'un journal d'orgue dont il a paru trois livraisons, que nous avons sous les yeux, et que M. Lemmens publie à Bruxelles. Cette œuvre place son auteur à un rang au moins aussi élevé comme compositeur qu'il s'était déjà placé comme exécutant. Les qualités essentielles des compositions de M. Lemmens pour l'orgue nous paraissent être précisément celles que beaucoup de musiciens croyaient impossibles à acquérir, c'est-à-dire l'union des exigences du style propre de l'orgue avec les progrès de l'art moderne, la gravité et la solennité dépouillées de l'aridité scolastique; espèce de problème que plusieurs déclaraient et déclarent encore insoluble. Si bien que les organistes de nos jours peuvent être divisés en deux catégories, l'une que nous nommerons des organistes *schéres*, prétendus savants parfaitement outillés, l'autre des organistes *êtres*, qui, sous prétexte de chercher à plaire, se complaisent, mentalement, ridicules au point de vue de l'art, à auter que blasphemateurs au point de vue de la religion. Il n'existe guère que deux ou trois exceptions en dehors de ces catégories. Que nous journaux d'orgue à l'usage des organistes du culte catholique, publié par M. Lemmens, est donc destiné à rendre un service réel à l'art musical. Nous espérons, dans l'intérêt des organistes français, qu'une édition de ce journal sera bientôt publiée à Paris comme à Bruxelles.

C'est sur un des magnifiques instruments de M. Cavallé-Coll, l'excellent facteur des orgues de l'église de Saint-Denis de la Madeleine et de Panthéon, qui nous avons eu le plaisir d'entendre M. Lemmens nous dire, avec un talent que nous ne saurions trop louer, des morceaux de Sébastien Bach, une sonate de Mendelssohn et de la musique de sa propre composition, qui, à notre avis, ne le cède en rien à celle des maîtres les plus justement admirés. Il y aurait injustice de notre part à ne pas ajouter que M. Meumann, l'organiste de l'église de Panthéon, a dignement représenté auprès de M. Lemmens l'élite des bons organistes de Paris. Dans une improvisation habilement conduite, il a fait successivement connaître à l'organiste belge les merveilles et divers incidents qui ont accompagné l'orgue d'orgue, et, dans quelques années, en être en France, grâce à l'infatigable esprit de recherche de M. Cavallé-Coll, M. Lemmens,

rendant au mérite supérieur de ce facteur la justice qu'il mérite, et admirant les nombreuses et précieuses ressources mises par lui à la disposition de l'exécutant, n'a pu s'empêcher d'exprimer hautement le regret de n'avoir pas entre ses yeux. Pourquoi ne serait-il pas exact? Le gouvernement belge donne tant d'autres preuves d'intelligence, qu'il peut bien encore donner celle-ci! Puisqu'il se forme de si excellents organistes à son Conservatoire, le moment est en ce point plus opportun pour la construction d'un bel orgue.

Par une coïncidence remarquable, pendant que le premier des organistes belges était présent à Paris, le nom du premier des organistes français de notre temps figurait au *Moniteur universel*, dans une promotion de chevaliers de la Légion d'honneur. C'est la première fois que cette distinction est accordée à un artiste de ce genre, et nul assurément ne la méritait mieux que M. Lefebvre-Wély, l'organiste de l'église de la Madeleine, dont tout le monde à Paris connaît le talent élégant et profond, dont le nom est célèbre à si juste titre d'une extrémité de la France à l'autre; car il n'existe peut-être pas dans nos départements un seul orgue ancien que M. Lefebvre-Wély n'ait exécuté pas un seul orgue nouveau à la réception duquel il n'ait assisté, le plus souvent à la requête de l'Etat. Il serait à souhaiter que le signe dont le véritable mérite seulement devrait être paré, eût été et fût toujours aussi judicieusement décerné.

De l'orgue et de la musique religieuse nous passerons à la musique militaire, quelque chose que soit la transition. Vous savez ou vous ne savez pas que le 9^e régiment de dragons est en garnison à Paris en ce moment. Ce que nous tenons à vous apprendre par l'entremise de notre *chronique*, c'est que ce régiment possède actuellement un des corps de musique militaire de cavalerie les plus excellents qui aient jamais existé, qui existent jamais. Nous l'avons entendu samedi dernier, à une matinée musicale assez originalement donnée dans une des cours de la caserne du quai d'Orsay, où le régiment est logé. Ensemble, justesse, précision, finesse de nuances, vigueur et netteté d'attaque, puissance et pureté de son, toutes les qualités qu'on admire enfin dans le meilleur de tous les orchestres, nous les avons trouvées dans cet orchestre d'instruments de cuivre, dont l'estrange ordinaire est le dos des chevaux. Nous ne craignons pas d'avancer que, quelle que soit la perfection des musiques militaires allemandes, la musique du 9^e dragons peut sans crainte rivaliser avec les plus parfaites. L'honneur en revient principalement à trois personnes dont nous allons écrire ici les noms: le colonel de ce régiment, M. de Saint-Mars; amateur de musique plein de goût autant qu'officier supérieur plein de bravoure; M. Adolphe Six, l'habile facteur de chez qui sont sortis tous les instruments dont se servent les instrumentistes dirigés par M. Thibaut; c'est le troisième nom, celui du chef de musique de cérémonie, artiste très-distingué. Les personnes qui étaient dimanche à la fête d'André ont pu se convaincre que nos éloges n'ont rien d'exagéré. A la sollicitation du maire de cette commune, qui n'est autre que M. Musard, le populaire auteur de quadrilles, la musique du 9^e dragons est venue embellir la fête. Elle y a obtenu un éclatant succès. Cette même musique sera demain, dimanche, avec huit autres, sans compter 1,800 chanteurs, à la belle fête qui aura lieu au parc d'Asnières, au profit des caisses de secours des six associations littéraires, artistiques et industrielles. Qu'on se le dise!

GEORGES BORSQUET.

Histoire de l'aérostation.

Suivie des moyens de construire et de manœuvrer des navires aériens.

PAR MONTGÉRY,

capitaine de vaisseau, membre du comité consultatif de la marine, etc.

(Ouvrage inédit. — Suite et fin. Voir les Nos 389 et 390.)

Rien n'est plus fait pour séduire l'imagination d'un inventeur que la direction des aérostats. La navigation aérienne présente des résultats si merveilleux et les moyens semblent si faciles! Il est peu d'arts à l'avancement desquels on ait travaillé avec autant d'application et avec aussi peu de succès. On ne saurait signaler, depuis la première idée des montgolfières, un progrès sensible. La construction même des aérostats est restée à peu près stationnaire. Il n'est pas impossible, après tout, que la découverte des frères Montgolfier ait mal posé les principes de l'aérostation, et qu'il s'agisse moins, au fond, d'élever un corps plus léger que l'air que de trouver des forces capables de faire avancer un corps pesant dans le fluide atmosphérique contre les lois de la gravitation. C'est ainsi que les observations des premiers astronomes donnerent autrefois une fausse base au système du monde. Pour notre compte, nous croyons l'art aéronautique voué à l'impuissance tant qu'il n'aura pas, d'abord, réformé le mode de construction des aérostats, et, ensuite, trouvé un moteur plus énergique que la rame, sous quelque forme et de quelque nom qu'on l'appelle.

Il était difficile qu'un marin, et un marin très distingué, s'occupât de l'histoire de l'aérostation sans aspirer à émettre, pour son compte, quelques idées sur la navigation aérienne. Nous avons vu avec quelle rare sagacité Montgéry, méritant à profit les loisirs de ses longues traversées, avait analysé les manœuvres subtiles du vol des oiseaux pour en tirer des applications au profit de la direction des aérostats. C'est dans ses observations qu'il a puisé ses premières idées pour la manœuvre des ballons. Nous ne pouvons pas affirmer que Montgéry ait résolu entièrement le problème, mais le système qu'il propose est certainement plus curieux qu'aucun produit sur cette matière, et en supposant qu'il renferme, comme il est probable et comme l'auteur se l'avoue, de nombreuses imperfections, peut-être

ne serait-il pas impossible de le corriger et de le compléter. Il nous a paru qu'à ce titre il méritait de fixer l'attention des hommes spéciaux. Quel que soit au reste le sort de l'invention de Montgéry, elle constitue par elle-même un essai assez important pour devoir prendre place parmi les autres tentatives dont la chaîne forme l'histoire de l'aérostation.

Il y a longtemps que l'idée d'appliquer un moteur aux aérostats s'était présentée. Nous avons dit que B. Anchar, le premier, avait essayé d'aider à la marche des ballons. Mais dans les différents essais on l'on a tenté l'application d'un moteur, on a toujours commis une très-grande erreur en suspendant celui-ci à un ballon ordinaire. Il en est résulté un manque d'union et de solidité dans l'ensemble, une surface très-grande dans tous les sens, et peu de facilité à fendre les airs.

Pour éviter à cet inconvénient, Montgéry propose, pour la construction d'un navire aérien, la forme d'un cylindre horizontal, terminé à sa partie antérieure par un hémisphère et à sa partie postérieure par un cône légèrement tronqué. La longueur totale de cette machine est de 120 pieds. Les grands diamètres ont 35 pieds. L'enveloppe est une forte étoffe en soie, métallisable et imperméable. La carcasse intérieure consiste principalement en deux sphères qui ont chacune 21 pieds de diamètre. Elles sont formées de cercles en balais qui représentent des méridiens, fixés les uns aux autres par des cordes composées chacune de neuf fils de soie. Ces deux sphères sont unies l'une à l'autre et traversées à leur centre par une vergue creuse, formée de morceaux de bambou qui s'arrachent mutuellement et sont attachés les uns aux autres par des cordes pareilles aux précédentes. La longueur de cette vergue est de 8 pieds; sa grosseur est de 6 pieds au centre et de 4 pieds à chaque extrémité. Cette vergue et les deux sphères se placent verticalement dans l'enveloppe, de manière que leur axe coupe celui du navire à la distance de 50 pieds de l'extrémité antérieure.

L'enveloppe, au lieu d'être gonflée de gaz hydrogène, contient des sacs ovales plus ou moins allongés, selon la place qu'ils doivent remplir. C'est dans ceux-ci qu'on remplit l'hydrogène. En outre, l'aérostat est muni de globes creux en cuivre qui contiennent de l'air condensé et lui servent de lest.

Deux mânes tournantes sont placées à chaque côté du navire. Leur axe passe au travers de deux petites verges creuses, dont l'une traverse la sphère supérieure et l'autre la sphère inférieure. Ces mânes peuvent être mis en mouvement par un des procédés que nous décrivons ci-après. Elles devront être disposées de manière à se présenter plat en descendant et sur le coulant en remontant, d'après le procédé très-simple de Duquet.

Montgéry n'a pas entendu, au reste, assigner des dimensions précises et rigoureusement exactes. Il suppose qu'il faudra des sacs minuscules et très-soufflés avant d'arriver à une bonne construction des aérostats. Toutefois il estime que six ballons suffisent pour porter trois personnes à moins. Dans le cas où le navire ne serait pas assez léger l'auteur indique que l'on pourrait augmenter la capacité d'une enveloppe, que l'on remplirait de nouveaux sacs d'hydrogène.

Examinons, indépendamment des formes employées, l'action du moteur. Si on suppose le grand diamètre de l'aérostat dans une situation horizontale, et les mânes après l'avoir dépassé, se présentant à plat en descendant sur le coulant en remontant, leur action poussera le navire horizontalement. Mais si on diminue le poids du réservoir en laissant échapper de l'air comprimé, le navire s'élèvera vers cette partie, prendra une direction oblique et le jeu des roues, dont la résultante sera toujours parallèle à l'axe, tendra à faire monter le navire. L'effet contraire aura lieu si l'on renchérit le réservoir postérieur plus léger. L'aérostat en effet éprouvé par eux-mêmes que le corps quoique plus pesant que l'eau, se sentait à une certaine hauteur, plonge ou s'élève, selon le mouvement des mânes. La faculté de gonfler ou de diminuer le volume d'organes respiratoires aide aussi dans les opérations de navigation. L'aérostat décrit posséderait, ce semble, à l'équilibre, plus haut degré la faculté équivalente de conserver moins volume en diminuant de pesanteur. L'empêchement de beaucoup à cet égard sur les oiseaux. L'oiseau plus léger, si l'action de ses ailes est supprimée, est entraîné vers le sol. Il doit principalement sa direction horizontale dans l'air, ainsi que son mouvement d'ascension et de descente aux battements de ses ailes. Il faut cependant remarquer qu'étant plus pesant que l'air, il n'a besoin de plier ses ailes pour descendre avec promptitude, même s'il se produirait pour un aérostat qui, s'étant élevé par l'action de ses roues, supprimerait cette action. Mais descendrait encore plus vite en dirigeant le mouvement ses roues vers le sol.

La faculté possédée par l'aérostat de s'élever et de s'abaisser sans cesse en laissant échapper de l'air ou en le comprimant, permettrait aux aérostats de n'avoir jamais leur centre de gravité précisément opposé à leur roue. Plusieurs météorologistes ont reconnu qu'un vent quelconque à la surface de la terre est accompagné d'un vent contraire à une certaine élévation et d'un air calme dans la région intermédiaire. A cet égard Montgéry constate qu'une constante observation en mer lui a toujours montré les nuages situés à des hauteurs différentes marchant dans des directions opposées. Le phénomène a lieu d'une manière bien remarquable pendant les fortes tempêtes.

Les nuages situés à de très-grandes hauteurs ne peuvent guère s'apercevoir que par les temps qui ne sont pas trop beaux. On les voit alors stationnaires et dans les temps plus beaux, ce sont ceux qui arrivent d'ordinaire. La théorie démontre en outre que le mouvement diurne, la chaleur, la réflexion, l'évaporation, les montagnes, les mers, les lacs et les rivières étant la cause des vents, c'est vers la s-

face de la terre qu'ils doivent être le plus violents. Un aérostat susceptible d'atteindre à de très-grandes hauteurs procurerait par conséquent aux aéronautes la faculté d'éviter les orages et de choisir en temps ordinaire le courant atmosphérique le plus favorable à leur marche. Il faudrait d'ailleurs qu'ils ne donnassent pas aux nuages le temps de s'électriser fortement avant de les traverser.

Il serait difficile, dit Montgéry, de calculer exactement la résistance qu'éprouverait l'aérostat de la part de l'air avec différentes vitesses. Hutton, qui s'est particulièrement occupé de la résistance qu'éprouvent les corps de différentes formes et grandeurs, mus dans l'air avec des vitesses diverses, encore qu'il ait beaucoup trop généralement les résultats de ses expériences, a néanmoins été obligé de conclure que toutes les théories établies jusqu'ici sur la résistance de l'air sont très-erronées, et qu'il faudrait de nouvelles expériences soigneusement et habilement exécutées pour espérer poser à cet égard des principes applicables dans tous les cas. Cependant, d'après les inductions données par Hutton et quelques autres savants, j'ai trouvé que le navire qui nous occupe s'avancerait avec une vitesse d'environ 7,200 mètres à l'heure lorsque les roues seraient mises en mouvement par deux hommes. Cette vitesse est celle d'un vent modéré pendant lequel notre navire demeurerait stationnaire s'il entreprenait d'aller contre la direction de celui-ci et rétrograderait soudain si sa force augmentait. Les hommes ne pourraient donc servir à naviguer dans tous les sens que par un temps à peu près calme, et un moteur plus puissant et moins lourd que les hommes doit être appliqué aux aérostats.

Montgéry cite parmi les moteurs en usage les machines à vapeur comme étant plus convenables. Il mentionne la machine construite par Bonifant, machine si légère qu'elle était portable, et regrette que le plan en soit perdu, car elle aurait pu convenir aux aérostats. Sans parler de la machine construite par M. Ri. benbach de Munich, dont le poids total était de trente livres avec la force de deux chevaux, nous avons eu plus récemment d'autres exemples de pareilles machines, et autant que nous pouvons nous le rappeler en ce moment, avec des puissances plus grandes. Montgéry estime que pour manœuvrer convenablement une machine pareille à celle que nous avons décrite, il suffirait d'une force de quatre chevaux. Voici, au reste, le système qu'il propose pour les machines à vapeur des aérostats. Elles sont d'une simplicité extrême, consistant presque entièrement en deux cylindres traversés d'un même arbre et agissant l'un dans l'autre. Une pièce de métal attenant au grand cylindre s'appuie exactement sur le petit et sert de cloison entre deux ouvertures, dont l'une donne entrée à la vapeur et l'autre la laisse échapper dans l'atmosphère. Deux soupapes placées à chaque extrémité d'un rayon du petit cylindre se couchent dans un logement pratiqué à sa surface en passant sous la cloison et se relèvent par le moyen d'une bascule après l'avoir dépassée, de sorte qu'il y en a toujours une au moins où la vapeur trouve toujours à s'appuyer lorsqu'elle arrive entre les deux cylindres. L'ouverture par laquelle elle s'échappe est très-voisine du point où commencent à s'échapper les soupapes, et chaque portion de vapeur comprise entre la cloison et la soupape ne s'évaporent dans l'atmosphère qu'après avoir décrit un cercle presque entier.

Ce système qui permet de faire des machines d'une très-grande puissance sous un très-petit volume et avec un poids infiniment léger comparativement, convient éminemment aux navires aériens. Plus les machines seront petites, plus il sera possible de travailler les parties avec une extrême précision et de prévenir ainsi l'échappement de la vapeur. On pourra aussi, en diminuant leurs dimensions, les rendre susceptibles de supporter la pression d'une vingtaine d'atmosphères et même bien au delà, comme le prouvent les armes à feu, qui sont, selon l'observation de Montgéry, des espèces de machines à vapeur.

Les machines proposées pour les aérostats seraient construites sur le système rotatoire. Mais le cylindre extérieur serait lui-même enroulé dans une petite chaudière qui contiendrait de l'alcool au lieu d'eau et une lampe pour foyer.

Je propose, au surplus, une machine à vapeur, dit Montgéry, pour les aérostats, parce que je ne veux pas multiplier ici les sujets de doutes et d'objections. Mais je pense que le jour n'est pas loin où ces machines nous paraîtront aussi grossières que les machines mues par l'eau, le vent, les chevaux et les hommes qu'elles ont remplacés. La poudre à canon et toutes les poudres fulminantes brûlées en très-petites quantités dans de très-petites machines, peuvent procurer à un piston des effets considérables. Plusieurs autres poudres ont la même propriété, à-n-iques-les plus combustibles.

Il n'est pas douteux que le jour où la prédiction de Montgéry sera réalisée, l'aérostation aura fait un pas immense. Jusqu'à là on ne peut espérer que, même avec la secours de la vapeur, la direction des ballons puisse être définitivement résolue. Montgéry lui-même ne s'avie pas sur la valeur de l'invention qu'il propose, car immédiatement après avoir exposé son projet, il déclare que le sujet comporte beaucoup d'expériences préliminaires, et trace un plan d'études d'après lequel une société savante, pouvant disposer de fonds suffisants, et qui désirerait concourir efficacement à la solution du problème de la navigation aérienne, devrait procéder. Il pense qu'il y aurait lieu à diviser la question et à soumettre à des concours distincts chacun des sujets suivants : 1° le plan du meilleur navire aérien ; 2° le meilleur moteur ; 3° le meilleur système de rames ; 4° la fabrication du tissu imperméable le plus fort et le plus léger ; 5° la description des objets de charpente les plus solides et les moins pesants. Il faudrait encore que cette société appliquât des lois à des expériences, à l'avancement de la science météorologique ; enfin, à l'éducation professionnelle des aéronautes.

Ce dernier point est d'une importance extrême aux yeux de l'auteur, et il insiste sur son utilité, comme si nous étions

à la veille de voir le premier navire aérien entreprendre son premier voyage. Nous croyons, comme Montgéry, qu'il ne suffirait pas d'avoir construit très-ingénieusement un navire aérien, et qu'il faut s'appliquer à prévoir les moyens de le conduire habilement. Mais nous nous demandons à quelle école on pourra se former à la manœuvre des aérostats.

Nous concevons que la manœuvre et la navigation des vaisseaux de haut bord constitue un art véritable. On a du moins, pour se le rendre familier, la pratique et la théorie qui repose sur les faits étudiés. Il n'en est pas tout à fait de même en matière d'aérostation, où les expériences déjà faites sont d'un faible secours, ou tout est encore à trouver.

Nous avons analysé minutieusement l'ouvrage de Montgéry. La haute position que l'auteur a conquis dans la science par ses immenses travaux et l'universalité de ses connaissances donnaient à nos yeux un prix infini à cette œuvre restée inédite, et à laquelle les circonstances actuelles prêtent une sorte d'actualité. La date même à laquelle Montgéry écrivit l'histoire de l'aérostation n'a pas permis d'y faire entrer une foule d'essais très-intéressants, mais d'ailleurs sans résultats, qui ont eu lieu postérieurement. Nous savons qu'un de nos savants les plus distingués a déjà préparé, sous forme d'appendice, une suite à cette histoire, qui se trouve ainsi continuée jusqu'à dernières expériences auxquelles d'entreprises aéronautes nous ont fait récemment assister. Nous faisons des vœux bien sincères pour qu'il se trouve quelque éditeur éclairé qui comprenne l'ut le service qu'il rendrait à la science et au public en popularisant par l'impression une œuvre empreinte d'un vaste savoir et d'une érudition immense.

Nous ne sommes pas de ceux qui ont une foi bien vive dans la perfection des procédés aérostatiques actuellement en usage. Nous les regardons même comme tout à fait informes et conçus en dehors des vrais principes de la science et de l'objet pratique qu'elle devrait se proposer. Mais les efforts de quelques aéronautes modernes pour avancer la navigation aérienne, nous paraissent mériter d'être loués, quoiqu'ils n'aient réalisé aucune des espérances qui s'y rattachaient. Nous citerons particulièrement parmi ces infatigables champions de la science aéronautique, M. Pein, qui, doué d'une rare énergie, est parvenu, au prix des plus durs sacrifices et de nos connaissances pas assez parfaitement pour que nous puissions la juger. L'auteur a déjà su intéresser le public à son invention, et cela seul le recommande à une attention particulière. Nous savons seulement que le système de M. Pein, très-ingénieux dans son économie, repose en partie sur des données déjà expérimentées sans succès. Nous craignons, quelle que soit la sagesse de l'inventeur, quel que soit l'air de nouveauté qu'il a donné à sa machine, qu'il n'aboutisse qu'à des résultats déjà connus. Mais il y aurait aussi peu de discernement à contester le mérite d'une invention, pour cette seule raison que quelques-uns de ses éléments sont d'avance connus, qu'il y aurait de naïveté à croire aveuglément à son originalité sur la foi d'annonces presque toujours partiales. M. Pein nous paraît un inventeur consciencieux, un homme d'une intelligence distinguée, et nous ne ferons à son égard qu'un acte de stricte justice en exposant prochainement son projet de navigation aérienne. Le public pourra ainsi former son jugement sur ce système, le plus complet d'ailleurs qui se soit produit jusqu'à ce jour.

Curiosités de l'Angleterre (1).

V.

LES TAVERNES.

Il ne faut pas regarder de trop près dans les mœurs anglaises si l'on y veut apercevoir une certaine rusticité, quelquefois même une rudesse grossière, fruit amer de l'hérédité saxonne. Chose étrange ! c'est surtout dans ses jeux, dans ses plaisirs que le peuple anglais a le plus retenu de sa race. On ne peut rien que les progrès éclatants que la civilisation moderne a fait faire aux institutions, aux mœurs publiques et privées, et, à certains égards, à l'esprit général ; mais quant au caractère privé, il n'y a peut-être pas une différence bien sensible entre un Anglais d'aujourd'hui et un Anglais contemporain des Deux-Roses. — Il ne faut pas tout corriger, dit Montesquieu.

L'étranger qui visite un établissement public, en Angleterre, reste frappé de l'air de candeur et de bonhomie qui respire sur tous les visages. Il peut se croire au milieu d'un peuple doux et bienveillant, tant chacun de ces hommes qui l'enlourde mettra à son aspect un air si généreux par une indiscrète curiosité. La tenue de l'assemblée indique des hommes qui pratiquent la modération. Quel calme ! quelle douceur ! quelle douceur ! On dirait des fakirs enchaînés à l'immobilité. Attendez. Voici que dans un coin deux de ces fakirs subitement échauffés, peut-être par une discussion approfondie sur l'inviolabilité de l'Église établie ou le mérite d'une course, oublient toute prudence et se prennent au collet. Aussitôt ces sages, dont la sérénité vous charment, s'élevèrent, mus comme par un ressort, et entrent dans un concert de voix confuses et animées : *Ring! Ring!* C'est une invitation pour l'assistance à se ranger en cercle afin que chacun puisse, sans gêne, sans fatigue, suivre le débat et juger de la solidité des arguments. Les coups pleuvent, le sang ruisselle ; pas un de ces hommes si légers n'élevera la voix pour arrêter la lutte et protéger le faible. Il se peut même que, sur quelque table isolée, il se lie des paris sur les chances du combat, pour peu que les deux adversaires présentent des qualités qu'un véritable connaisseur puisse apprécier. Ce trait, qui n'est pas une malice, met en relief cette rudesse lo caractère dont nous parlions, plus haut. Voici qui peut plus aisément nous rendre curieux.

On sait qu'avant tout l'Anglais est un esprit positif. Les arts ne constituent pour lui qu'un passe-temps, et il a le goût de temps à perdre. Il n'en pourrait jouir qu'en passant, et ce n'est pas assez, même pour un Anglais. Des spéculateurs heureusement inspirés ont essayé de concilier ces exigences en mariant les arts et la cuisine : l'entreprise a réussi à souhait. C'est cette spécialité qui se sont proposée en particulier l'*Hotel d'Evan*, près Covent-Garden ; l'*Hotel du Cygne*, à Hangerford-Market, et enfin, dans le Strand, *Cider-Cellars*. Là, chaque soir, des chanteurs très-distingués exécutent d'excellente musique pendant que les amateurs souperont ou se rafraîchissent. L'aspect que présentent ces salles de concert est des plus singuliers. Sur une estrade un peu élevée est placé derrière une table ayant la forme d'un bureau, un individu en habit noir armé d'un petit marteau d'ivoire, et qui rappelle avec une complète illusion un de nos commissaires-priseurs dans l'exercice de ses fonctions ; c'est le *maestro* chargé de régler le programme du concert. Le marteau est le symbole de son autorité ; il commande le silence, donne le signal des applaudissements et met un terme à l'enthousiasme trop prolongé. La partie instrumentale de ces concerts est invariablement composée d'un piano. La chanson mimée fleurit aussi par delà le détroit, et notre impartialité nous oblige de dire qu'elle y a des interprètes incontestablement supérieurs à tous ceux que la nécessité ou les circonstances, plus que notre dilettantisme, nous ont forcés d'entendre à Paris. En général, le genre de ces *poèmes* ne brille ni par l'esprit ni par la décence, et tout le sel de la composition semble concentré dans les intentions mimiques du chanteur. Nous ne saurions oublier les impressions profondes, produites sur nous à *Cider-Cellars* par la *chansonnette du Pendu* (le mot *chansonnette* est bien joli). Il s'agit des derniers moments d'un malheureux, qui va être précipité dans l'éternité ; le thème est des plus heureux pour une *chansonnette*. On imaginait difficilement les effets dramatiques auxquels arrive le chanteur chargé de l'exécution et dont nous regrettons d'avoir oublié le nom. Jamais peut-être la verve ironique de Frédéric Lemaître ne s'est élevée à cette puissance de moquerie dans ses rôles de gras-écaillé. Ce genre est infiniment goûté par les Anglais et très-applaudi par les fourchettes.

Concurrentement avec les établissements que nous venons de citer, quelques autres lieux publics se sont également proposés cette alliance de l'utile et de l'agréable. *Eagle-Tavern*, *Boxer-Saloon*, la *Tête de Garrick*, particulièrement, offrent de véritables représentations dramatiques à leurs consommateurs. La dernière de ces tavernes est sans modèle. Il faut se figurer dans le fond d'une salle assez étroite, un tribunal avec sa barre ; les sièges sont occupés par un juge, des jurés, des avocats, un greffier, etc. ... Devant cette cour se plaident le plus gravement qu'il se peut les causes les plus grasses. Les détails du procès sont toujours des plus licencieux et quelquefois obscènes. En France ces farces ne seraient certainement pas tolérées par l'autorité ; en Angleterre elles sont couvertes par la liberté de tout faire et de tout dire, et, ce qui est incroyable, c'est que ce genre de spectacle prospère. Qu'est-ce donc que la pruderie anglaise ? L'acteur principal de ces parades indécentes, Nicholson, jouit même d'une certaine réputation. L'esprit fin et mordant, il trouve les traits les plus piquants qu'il n'applique pas à mieux que. Il est vraiment respectable qu'il n'applique pas à mieux que sa verve bouffonne. A côté de lui des talents oratoires très-distingués recouvrent les équivoques les plus grossières du langage le plus brillant et quelquefois de l'éloquence la plus élevée.

Eagle-Tavern est un théâtre plus chaste, plus réservé. Il est spécialement destiné à la petite bourgeoisie de Londres. On y exécute des comédies et même des ballets. Ces représentations sont présidées par le maître de l'établissement, magistralement assis dans un large fauteuil. La consommation est limitée à la bière ; mais après la représentation dramatique, vers onze heures, a lieu un concert dans la salle principale, dite des *Quatre-Nations*, et alors le grog entre dans la consommation.

Depuis quelques années la vogue a multiplié les concerts. Nous ne saurions suffire à mentionner tous les établissements publics qui, pour obéir à la mode, ont ajouté un peu de mauvaise musique à leur programme. Parmi ceux-ci, le Club des Tailleurs de verre, dans le voisinage de Regent-Street, a une physionomie à part. Situé dans une chambre d'un bureau de police, les abords en sont chaque soir obstrués par de nombreuses escouades de *patrouille* qu'il faut attendre pour arriver jusqu'à l'entrée. Les militaires en bonne fortune, et, en grand ordre, les ouvriers en verre qui tiennent les leurs meetings annuels, forment le personnel de ce lieu. Le corps des exécutants est composé de chanteurs bénévoles qui s'inscrivent en entrant pour être entendus. Comme on peut le voir, c'est un véritable concert d'amateurs, et on sait ce que promet de la musique d'amateurs.

On pourrait croire que ces divers établissements ont quelque ressemblance avec nos lieux publics dans lesquels la musique s'est également improvisée. En devenant des concerts, nos cafés ont cessé d'être véritablement des cafés ; mais les tavernes anglaises n'ont pu devenir des concerts et sont restées des tavernes, c'est-à-dire des endroits où l'on se propose avant tout de consommer. La musique n'y est qu'un accessoire. La grande affaire est de consommer, de consommer beaucoup, et c'est ce qui nous y occupe au mieux.

Un personnage de la *Tempête* dit à son interlocuteur : « La Tempérance est une créature délicate. » Achevons de prouver qu'elle n'est pas anglaise. Nous voyons dans Wapping, les inscriptions des public-houses sont un événement tout de suite que nous sommes au cœur de la population maritime de Londres. Voici le *Navire*, voici l'*Ancre*, la *Tamise*, le *Grand-Nelson*. Les enseignes sont des plus variées, quoique toutes inspirées par le même à-propos. C'est dans ces public-houses, d'aspect chétive apparence, que se donnent rendez-vous ces hardis marins, la force et la richesse de l'Angleterre, qui vont d'un pôle à l'autre, à peu près comme

(1) Voyez les Nos 362, 367, 280, 282, vol. XV, et Nos 386, vol. XVI.

nous allons de Paris à Versailles et sans plus s'émouvoir. C'est là que deux mains qui ne se sont pas rencontrées depuis longtemps viennent se presser dans une étroite mutuelle sous les auspices du *Grand Amiral*, que deux amis, arrivés par des voies opposées des eaux de la Mélanésie, de la Micronésie ou de la Polynésie, retrempent leurs souvenirs dans des flots de *bitter-ale* sur les bancs de la *Flotte*. On peut varier autant qu'on voudra les aspects et les détails du tableau, le fond en est toujours le même : des marins qui boivent. Il faudrait d'ailleurs le spirituel crayon de notre ami Thomas pour rendre les mille épisodes qui animent ces tavernes, pour vous montrer dans l'expansion de sa joie naïve le matelot de la Compagnie des Indes, revenu doré de l'empire des Birmanes, ou cet autre qui rapporte des côtes de la Guinée quelques pincées de cette poudre d'or dont on rêve en Californie, et qu'on n'y trouve pas.

À côté de ces voyages épanouis, voyez cette figure cuivrée, amaigrie sous le turban indien; c'est un *Lascar*. Ces vêtements salis, déchirés, appellent la pitié. Le malheureux est une victime de la cupidité européenne. Un jour qu'il errait sur les bords du Gange, un officier anglais lui promit de le faire participer aux merveilles de notre civilisation, et le prit à son bord; puis, après l'avoir assujéti pendant la traversée à un dur service, il l'abandonna, au retour, dans les rues de Londres, sans pain, sans asile et presque sans vêtements. Quelquefois aussi le *Lascar* est un esclave qui a rompu sa chaîne dans l'Inde et s'est réfugié à bord d'un bâtiment anglais. Il n'est pas de condition plus misérable que celle de ces infortunés, en assez grand nombre, et qui n'ont d'autre industrie pour se procurer les premières nécessités de la vie que de balayer les rues et de demander l'aumône. Avec quel sentiment de regret ils doivent se souvenir qu'à Surate, par exemple, la pitié des Hindous entretient à grands frais des maisons de refuge pour les animaux, tandis que la philanthropie britannique n'a que le régime affreux des *work-houses* à offrir à des hommes Ces *Lascars*, qui habitent presque tous le quartier populaire du *Mint*, fréquentent assez volontiers les cabarets des matelots, avec lesquels on les voit parfois s'enivrer.

Beaucoup de proverbes ont perdu de leur autorité pour être trop anciens. Boire comme un *Templier*, est un de ces adages que l'usage a conservé à peu près comme il conserve certaines monnaies dont le type est effacé. Mais il n'apporte à l'esprit aucun sens précis. Les Anglais ont plusieurs manières de rendre la même idée. *To drink hand to fist*, c'est

à-dire boire en soutenant de la main le poignet, ou boire à deux mains, est une expression faible pour l'idée qu'il s'agit de rendre. Nous voudrions qu'on songeât à traduire en proverbe l'ivrognerie du matelot anglais. Mais il n'y a guère que

Nous avons déjà eu occasion de dire combien la population générale participait à ce vice. Nous laisserons parler les chiffres, qui sont ici la plus haute expression de la vérité. On voit, en comparant les relevés annuels de l'excise, que la consommation des esprits pour la seule ville de Londres s'élève à 15 millions de gallons par an. En estimant à 2 millions la population actuelle de cette ville, ce qui est un peu au-dessus de la vérité, on trouve une consommation moyenne de 7 gallons et demi par habitant, ou environ quarante litres. Si l'on calcule en outre les produits que les distilleries clandestines versent dans le commerce, on devra augmenter d'un quart la consommation des esprits. On peut en effet se faire une idée de l'activité de ces fraudeurs par le nombre des délits constatés. Ainsi, en Irlande seulement, le nombre des débitants poursuivis pour fait de distillation illicite, s'est élevé pour 1849 à 2,552, dont 962 seulement ont été l'objet d'une condamnation. Du mois d'avril 1849 au mois d'avril de cette année, les condamnations pour le même délit ont monté à 1,088.

Sans doute les distilleries illicites, mieux surveillées à Londres, sont plus gênées dans leurs fraudes, mais il est notoire que la fabrication clandestine des esprits et leur sophistication y atteint des proportions considérables. Ainsi on peut évaluer en moyenne la consommation individuelle à 50 litres de liqueurs spiritueuses.

De plus la consommation générale de la bière donne, par la répartition, une consommation moyenne de 180 litres par an pour la ville de Londres. Il est difficile d'évaluer convenablement la consommation du vin, dont l'usage est plus exclusivement réservé aux classes riches ou aisées.

Nous n'avons pas sous la main des éléments de comparaison, mais nous croyons pouvoir affirmer que la moyenne de la consommation, pour Paris, est de beaucoup inférieure à celle de Londres.

Le régime des licences pour les détaillants de boisson, qui paraîtrait devoir limiter utilement cette industrie, n'a apporté au contraire aucun obstacle à son développement. On ne saurait révoquer en doute que la multiplication des cabarets n'ait favorisé grandement l'ivrognerie. Les tavernes et public-houses sont régies par des règlements très-sévères, mais qu'on élude facilement pour la commodité des ivrognes. On sait l'origine du règlement sur l'ubrescence du dimanche. Cromwell s'étant présenté au temple un dimanche de Pâques, et le prédicateur se faisant attendre, monta en chaire avec son habit de buffe,



Tavernes anglaises. — Le dernier coup.

les journalistes de Londres qui savent tout le parti qu'on en peut tirer. S'il lui faut, pour corriger le lecteur en l'amusant, un de ces exemples de combustion spontanée qui étonnent la science à des intervalles périodiques, le journaliste anglais se gardera bien de l'aller demander à une autre classe qu'à la marine rouge ou bleue. Voilà se connaître en ivrognerie.

dement l'ivrognerie. Les tavernes et public-houses sont régies par des règlements très-sévères, mais qu'on élude facilement pour la commodité des ivrognes. On sait l'origine du règlement sur l'ubrescence du dimanche. Cromwell s'étant présenté au temple un dimanche de Pâques, et le prédicateur se faisant attendre, monta en chaire avec son habit de buffe,



Taverne chantante dans le Strand.

l'épée au côté, et, s'appuyant sur un texte de l'Écriture, prêcha un sermon plein d'énction sur la sainteté du jour du Seigneur. Le sermon fut trouvé excellent, et on le pressa d'arrêter un règlement qui fut soumis à un synode national. Une clause de ce règlement prescrivait la clôture rigoureuse des cabarets le saint jour du dimanche; mais comme cette

disposition pouvait mécontenter les artisans, Cromwell prévint les murmures en établissant que les marchands et les ouvriers pourraient se livrer le lundi à des plaisirs bonnets. Ces dispositions ont d'ailleurs singulièrement perdu de leur force, et on peut dire que, quoique la porte des cabarets reste fermée, les règlements n'en sont pas mieux observés. Une des fraudes pieuses que les débitants ont imaginées pour mettre à couvert leur conscience timorée, consiste à servir aux consommateurs, avant l'heure assignée pour la cessation complète de leur commerce, une formidable provision de liquide, avec laquelle ils permettent qu'on empiète chez eux, et sans le moindre remords de leur part, sur le saint jour. Beaucoup d'entre eux n'ont pas même ce scrupule, et continuent la vente tout le jour, ainsi que nous l'avons dit.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'entrer ici dans quelques détails sur quelques industries, telles que celle de la bière, qui se trouvent liées à notre sujet par un étroit rapport. Mais ce sujet nous entraînerait hors du cadre et des limites qui nous sont tracées. Nous ne saurions résister cependant au désir de faire connaître en peu de mots un des établissements les plus étonnants qui existe dans le monde: nous voulons parler de la brasserie Barclay et Parkin. L'immense exploitation occupé par les bâtiments et dépendances de cette immense exploitation ne comprend pas moins de douze acres. Elle est située sur la rive droite de la Tamise, entre le pont de Southwark et à moitié distance du pont de Londres. Une particularité intéressante se rattache à cet établissement: Johnson, l'auteur du dictionnaire très-estimé qui porte ce nom, y a vécu vers la fin du siècle dernier. En 1781, la brasserie, qui était loin d'avoir tous les développe-

ments qu'elle a aujourd'hui, était déjà en pleine prospérité. Les auteurs des propriétés actuelles l'acquissent moyennant la somme de trois millions cinq cent mille francs environ. On pourra se faire une idée de l'étendue des bâtiments d'exploitation quand on saura qu'outre les ateliers pour la fabrication, la brasserie renferme seize magasins contenant 180

distrie l'accumulation des grands capitaux et les phénomènes de bon marché que la fabrication en grand doit produire. Ce n'est pas tout à fait le cas cependant des brasseries anglaises, qui n'existent que par le monopole.

Un mot, en terminant, sur le dessin de Gavarni qui accompagne ce texte. Il serait difficile de saisir avec plus de bonheur l'expression d'hébétéude que procure l'ivresse de la bière. Oui, c'est bien là cette stupéfaction, cette confusion d'idées qui suit l'excès des liqueurs de malt, combiné avec les vapeurs somnolentes de la pipe. Les Orientaux sont dans l'usage de corriger les effets de l'opium par le café; les Anglais croient, de même, combattre les influences narcotiques de la bière par les eaux-de-vie de grains: mais, par ce mélange même, ils ne parviennent à exciter aucune vivacité dans leur cerveau. Les spiritueux semblent posséder, au contraire, des propriétés stupéfiantes. Les excès de ce genre déterminent, sous l'influence des circonstances climatiques, les affections les plus graves et les plus tristes. Il n'est pas douteux que ces mêmes causes ne prédisposent à cette singularité d'idées, espèce d'hypochondrie, à laquelle nous voyons les Anglais céder avec une si déplorable facilité. Un fait très-digne d'observation et qui n'a pas été assez remarqué, c'est le petit nombre de fous proprement dits que produit l'Angleterre; mais, en revanche, le nombre de ceux qu'ils appellent lunatiques, et qui sont seulement affectés d'idées bizarres, est considérable. Dans ces derniers temps même, soit que l'attention se fût portée plus spécialement sur cette classe de malades, soit qu'en effet le nombre s'en fût accru, ce nombre a paru si extraordinaire à quelques personnes, qu'on a craint que la science ne commît des erreurs. Il s'est formé, en conséquence, une société pour protéger les personnes fausement réputées lunatiques. C'est un zèle très-louable sans doute; mais ce serait certainement servir plus efficacement les intérêts de l'humanité que d'aider à la diffusion des doctrines de la tempérance ou même à l'observation des règlements sur les cabarets.



Matelots en goulette.

cuves d'une contenance de quinze cents hectolitres chacune. Une seule cuve, que l'on monte comme une merveille, et qui mérite bien cet honneur, ne contient pas moins de cinq mille hectolitres de bière. On y trouve encore une écurie pour 200 chevaux, de nombreux ateliers spéciaux, pour la sellerie, le charronnage, la peinture des enseignes destinées aux entrepositaires, et dont le nombre dépasse trois mille pour Londres et les villages suburbains. Il n'est pas d'établissement à Londres plus fait pour stimuler la curiosité d'un étranger. Quand on a vu la brasserie de Barclay et Parkin, on comprend mieux l'immense force que donne à l'in-

détable. Dans ces derniers temps même, soit que l'attention se fût portée plus spécialement sur cette classe de malades, soit qu'en effet le nombre s'en fût accru, ce nombre a paru si extraordinaire à quelques personnes, qu'on a craint que la science ne commît des erreurs. Il s'est formé, en conséquence, une société pour protéger les personnes fausement réputées lunatiques. C'est un zèle très-louable sans doute; mais ce serait certainement servir plus efficacement les intérêts de l'humanité que d'aider à la diffusion des doctrines de la tempérance ou même à l'observation des règlements sur les cabarets.



Taverne de matelots.

au milieu des rochers de ses rivages les coquillages les plus délicats, entre autres une petite espèce d'huîtres vaine, qui est du goût le plus avoué. Mais, hélas ! si le roi de Dieu a prodigué tant de richesses à cette terre promise, quel contraste avec les habitants qu'elle y a placés ! Le Portugal sait à peine qu'il possède ce bijou dans les mers africaines, bijou d'autant plus précieux qu'il offre un port excellent, celui de Saint-Antônio, port très-facile à défendre. La métropole nomme un gouverneur, mais elle ne le paye pas ; le gouverneur recrute quelques soldats noirs et les habilles ; les nourrit et les paye comme il peut, en imposant à sa fantaisie les marchandises qui entrent ou qui sortent de l'île ; il entretient ensuite de son mieux un mauvais fort presque démantelé, et de vieilles pièces datant du seizième siècle, qui font feu par la lumière au lieu de le faire par la volée. La ville de Saint-Antônio est un ramassis de mauvaises baraques en bois élevées sur quatre piquets, parce que durant l'hivernage les eaux de la rivière inondent les rues, et qu'on n'y va plus qu'en bateau.

Dans ces baraques grouille le plus singulier mélange de noirs et de gens de couleur qu'on puisse imaginer ; cette population déguenillée, misérable, couchée sur les planchers demi-pourris des maisons, et ne se couvre que de haillons. Ce qu'il y a d'étrange dans ce pays ou l'esclavage est pourtant si fortement enraciné, c'est qu'il n'y existe aucun préjugé de couleur ; qu'il soit noir ou mulâtre, l'habitant est l'égal de tous s'il est libre. Il est vrai que les Portugais de l'île eux-mêmes sont porteurs d'une teinte tellement foncée, qu'ils ne peuvent raisonnablement prétendre au titre de blancs.

Cette population mépris ne trouve de vie, d'activité, de mouvement que lors des fêtes religieuses, et il y en a qui datent encore de Vasco de Gama. J'en ai surtout vu une des plus curieuses, et qui sans doute appartient aux temps où les Portugais disputaient aux Maures leur sol natal. Le jour de la fête, les rues (si l'on peut appeler cela des rues...) les rues donc du Saint-Antônio sont encombrées des habitants venus de toutes les parties de l'île ; deux camps se forment sur la place la plus vaste de la ville et se couvrent rapidement de tentes bariolées de toutes sortes de couleurs. L'un des camps est celui des Sarrasins, l'autre celui des chrétiens ; deux estrades s'élèvent à chaque extrémité, sur lesquelles doivent se placer, à l'une et à l'autre, sur les deux estrades. Les costumes de cette fête sont soigneusement conservés depuis des siècles ; c'est une multitude de guerriers barbus de fer et armés de la lance, de la massue d'armes et de la longue épée à deux mains ; toutes espèces de devises se remarquent sur les armures d'acier guerrières chrétiens, les croissants et les queues de cheval ornent les casques des guerriers maurs.

Après bien des bravades, des insultes échangées entre les deux armées, un guerrier gigantesque sort du camp sarrasin et s'avance près de l'estra le roi des chrétiens, auquel il adresse un long discours avec force gestes menaçants. Il paraît que ce discours est une insulte p' révéler, car le roi très-chrétien à beaucoup de peine à contenir l'ardeur de ses guerriers, dont les vociférations couvrent souvent la voix de l'orateur : c'est à se croire en pleine Assemblée législative. Des douzaines de sautelets tombent aux pieds du guerrier maure ; il en ramasse lentement un ; et soudain un guerrier chrétien, atteignant à peine la moitié de la hauteur du géant, s'élance dans l'air en poussant un cri de joie. Le Sarrasin le considère pendant quel temps, sourit avec dédain et lui tourne le dos ; mais il est bientôt obligé de faire volte-face par suite d'un vigoureux coup de pied qu'il reçoit quelque part, et le combat commence. Le géant se vante dire que le Sarrasin mord la poussière. Ce combat est suivi de beaucoup d'autres, à cheval comme à pied, puis les deux rois y prennent part, puis les deux armées tout entières, et enfin la mêlée devient générale. Les Sarrasins, battus, sont tués ou faits prisonniers, leurs femmes et leurs enfants emmenés en esclavage, et les vainqueurs les promènent triomphalement par la ville...

Ce qu'il y a de plus heureux dans cette fête, c'est que les combattants s'excitent souvent et prennent l'affaire au sérieux... Il en résulte alors des établis et des entailles... Malgré tout, lorsque nous dûmes quitter l'île du Prince, ce ne sont pas ses fêtes antiques que nous regrettâmes, mais bien la resplendissante nature de cette oasis parfumée, perdue à quelques lieues à peine des plages brûlantes de l'Afrique (1).

LA RÉPUBLIQUE DE LIBÉRIA.

..... Je ne veux pas, en terminant cette notice, oublier de parler de la république de Libéria. La république de Libéria a été fondée par les hommes de couleur des États-Unis, au cap Mesurado, à environ 200 lieues dans le sud du Sénégal ; Libéria en est la capitale, c'est-à-dire, quand je dis la capitale, c'est une manière de parler ; car il n'y a que cette ville-là. Elle est placée sur une élévation, et les rues en sont larges et parfaitement alignées ; il n'y manque qu'une seule chose, ce sont des maisons. Une batterie de canon est brisée sur la hauteur ; ces canons n'ont pas d'affûts et sont simplement couchés par terre ; mais ils sont invariablement pointés du côté de l'intérieur, parce que les colons de Libéria ont souvent affaire avec les peuples de ce côté-là. La première fois que nous laissâmes tomber l'ancre devant Libéria, je me trouvais encore embarqué sur le brick le *Grenadier*, commandé par M. Baudin, qui com-

mandait en même temps la station. Lorsque nous descendîmes à terre, le président M. Roberts, ne se trouvant pas chez lui, il présidait, en ce moment l'assemblée des représentants de la république. Nous nous rendîmes à cette assemblée, qui se tenait dans une espèce de grande salle. Une vingtaine de représentants siégeaient. Des que le président fut averti de l'arrivée du commandant de la station française, il interrompit les travaux pour demander à fermer la séance afin d'aller le recevoir. Mais un membre noir et avancé de l'opposition se leva aussitôt pour une motion d'ordre, et protesta contre cette mesure ; il dit que les travaux de l'assemblée ne devaient pas être interrompus par l'arrivée d'un chef étranger quel qu'il fût, et il réclama le scrutin secret sur la proposition. Nous assistions à cette délibération, à laquelle nous ne comprenons pas grand chose ; car elle avait lieu en anglais. Un nègre à cheveux blancs probablement un scrutateur se leva alors, prit un vieux chapeau noir, qui lui servait d'urne et de couvre-tête, et se mit à parcourir les bancs en recueillant dans son chapeau les votes émis des honorables représentants. L'opposition l'emporta, et la délibération dut continuer. Tout ce que je puis dire du reste de la séance, c'est qu'il y eut plusieurs discours très-véhiculés et qu'il me parut que le gouvernement était souvent battu ; mais cela ne lui fit pas donner sa démission : au contraire, après la séance, le chef du gouvernement invita tous les représentants à dîner chez lui avec nous. Le président nous fit une réception aussi cordiale que gracieuse. Mais, hélas ! nous ne nous doutions pas du guépard gastronomique dans lequel nous étions sur le point de tomber !

Tous les préparatifs avaient été bientôt faits, et peu d'heures après nous prenions place à la table hospitalière de M. Roberts... Je remarquai d'abord avec effroi qu'il n'y avait devant chaque convive qu'une bouteille d'eau ; devant nous seulement on avait placé un tout petit carafon rempli d'une liqueur noireâtre... J'en goûtai, c'était un affreux mélange auquel on donnait le nom de porto ; il n'y avait pas d'autre vin sur le territoire de la République, car la nation tout entière (et nous l'ignorions...) faisait partie d'une société de tempérance !

Je pris bravement mon parti, et je tâchai d'obtenir une boisson potable en mélangeant quelques gouttes de cette noire liqueur avec de l'eau ; quant au commandant, il riait de tout son cœur de notre triste figure.

Le premier plat qui parut fut un superbe cochon de lait bourré de patates ; après le cochon de lait parut un autre ragout de cochon, et puis un second plat de cochon, et toujours de cochon... Nous n'en sommes pas jusqu'aux pâtisseries, et quelles pâtisseries que celles-là, mon Dieu ! La pâte ferme du boulevard du Temple nous aurait paru près d'elles un délicieux feuilleté... Cependant la conversation s'était animée à mesure que les estomacs s'étaient remplis ; peu à peu on oublia même les règlements de la société de tempérance, et les flacons de porto furent vidés et remplis plusieurs fois. L'orateur noir qui avait si vaillamment battu la proposition du président Roberts se leva soudain, et porta un toast à l'Empereur Napoléon !... Nous répondîmes à ce toast, bien qu'il nous parût un peu arriéré, et nous portâmes à notre tour celui du président de la glorieuse République de Libéria... Les toasts et les discours se succédèrent dès lors comme grêle, et c'était d'autant plus embarrassant pour nous, que nous ne savions pas assez d'anglais pour bien apprécier l'éloquence des orateurs.

Enfin, et urdis et l'estomac presque vide, car nous n'avions que fort peu goûté au cochon de lait et à la pâte ferme, nous nous levâmes de table, et nous parcourûmes la ville de Libéria afin de nous rafraîchir le cerveau.

O vous, mes chers compatriotes, que le destin conduira sur les côtes d'Afrique, et en particulier dans la République de Libéria, visitez-la, elle en vaut la peine, et d'ailleurs une amicale réception vous y est assurée. Mais surtout, et quelque instance qu'on vous fasse, n'y donnez pas !

AVUGSTE BOVET,
Lieutenant de vaisseau.

Les Chemins de fer anglais.

Les dernières séances de notre Assemblée législative ont été en grande partie consacrées à un examen de la question des chemins de fer. Mais la discussion n'a nullement élucidé la question ; aucune clarté nouvelle n'en a jailli. Nous en sommes toujours à nous demander si l'Etat eût du ou doit faire les chemins, ou si le système d'adjudication à des compagnies est au contraire préférable, et, dans ce cas, puisque c'est le système que l'on a adopté sans trop savoir pourquoi, si les conditions de ces adjudications ont été équitables. Nous répétons que nous avons suivi avec une curieuse attention toute cette discussion, et en toute humilité nous avouons que nous n'en sommes pas plus avancés. Cependant un rapport important nous est tombé entre les mains tout dernièrement, lequel a été pour nous un *fat lux* ; ce rapport est celui des commissaires du gouvernement anglais pour tout ce qui concerne les chemins de fer. Il rend compte, et d'un compte exact, comme les Anglais savent le faire, de la situation de tous les chemins des trois royaumes ainsi pendant l'année de 1849. Nous allons en extraire la quintessence ; et d'abord commençons par une réflexion rétrospective — Il nous souvient qu'en 1844 l'ingénieur anglais M. Stephenson, le même qui a construit le fameux pont tubulaire sur le détroit de Menai, dont l'illustration a donné le dessin, se fit lire au nez (ce que les Anglais appellent plus poliment *laugh at*) et un grand dîner qui lui fut offert à Newcastle, pour avoir dit dans un *speech*, que l'on ferait quinze milles et plus à l'heure sur les che-

mins de fer de Liverpool à Manchester, qu'il construirait alors. — La moyenne de la vitesse, d'après le rapport des commissaires, est actuellement de vingt-quatre milles à l'heure ! Le même M. Stephenson disait dans une autre occasion que le nombre des voyageurs serait plus que doublé, et les mêmes rires d'incredulité ne manqueraient pas ; le rapport répond aujourd'hui à ces rires par ces chiffres, ou plutôt par ces nombres que nous exprimons en toutes lettres, de peur de nous tromper : — Le nombre donc des voyageurs s'est élevé dans l'année 1849 à soixante-trois millions huit cent mille, c'est-à-dire plus de cent fois le nombre des voyageurs par les *stage coaches* d'autrefois ; c'est-à-dire le double du chiffre de la population des trois royaumes.

D'après le même rapport, nous voyons qu'à fin de 1849 il y avait dans la Grande-Bretagne (nous ne voulons pas nous servir de chiffres) cinq mille cinq cent quatre-vingt-seize milles de chemins de fer terminés et en pleine activité, dont quatre mille cinq cent cinquante-six en Angleterre, huit cent quarante-six en Ecosse et quatre cent vingt-quatre en Irlande. En outre, le nombre de milles autorisés par le parlement, mais non terminés s'élevait à six mille trois cent cinquante milles, et ce chiffre s'est élevé à six mille trois cent cinquante milles de chemins de fer au 30 juin 1849 il y avait cinquante-quatre mille employés sur les chemins en activité, et sur les chemins non terminés cent quatre mille.

On voyage sur tout ce parcours à raison de un penny trois quarts par mille, c'est-à-dire 8 centimes 1/2 ; et, comme nous croyons l'avoir dit, la vitesse est en moyenne de vingt-quatre milles à l'heure. Quant aux accidents, le rapport ne compte que vingt et un voyageurs ayant perdu la vie par accident dans l'année 1849 ; ceci n'est-il pas prodigieux, ajoute le rapporteur, quand on songe que l'espace parcouru par la masse des voyageurs s'élevait à plus de huit cent quatre-vingt-cinq millions de milles, c'est-à-dire neuf fois la distance de la terre au soleil !

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'ont coûté tous ces mille milles ? Le rapport va vous le dire, mais je vous engage à prendre haleine, les six mille milles en voie d'opération ont coûté cent mille sept millions et demi de livres sterling, et vous savez que la livre sterling vaut vingt cinq francs. Ajoutez à cela ce que coûtent les lignes non terminées, et vous arriverez à la somme ronde de deux cent vingt millions sterling ; le mille revient donc, y compris les machines, les wagons et les stations, à trente-trois milles livres sterling.

C'est beaucoup d'argent, direz-vous ! et nous ne seriez pas fâché de savoir quel intérêt il donne. Le rapport va encore vous le dire. Toujours dans l'année 1849, le produit brut de tous les chemins de fer s'est élevé à la somme de onze millions huit cent six mille livres st., en en déduisant 45 p. 0/0 de frais d'exploitation, il restera un p'oduit net de six millions sept cent vingt-neuf mille quatre cent vingt-quatre livres st., ou à une faible fraction près, 3 1/2 p. 0/0.

C'est à ce dernier chiffre que je voulais arriver, car c'est lui qui a été mon *ad fat lux*. Je ne suis ni ministre des travaux publics, ni administrateur de chemin de fer ; je voudrais pouvoir ajouter que je ne suis pas même actionnaire, mais je mentirais. Eh bien ! sans être tout ce que je ne suis pas, je me suis fait ce simple raisonnement : Si en Angleterre, ou le commerce est bien plus considérable qu'en France, ou le peuple est bien plus voyageur, ou la matière première des chemins, le fer, est à meilleur compte qu'ici, ou les concessions aux compagnies sont toutes de 99 ans ; si, dis-je, l'intérêt du capital employé dans ce t-ite industrie ne rapporte que 3 1/2 %, que rapporteront donc les chemins de fer en France ? Nous ne répondrons pas à cette question, de peur d'occasionner une panique à la Bourse ; mais nous engageons M. le ministre des travaux publics à étudier le rapport dont nous venons de parler. Ce rapport lui fournira des arguments pour son premier projet de loi sur la matière ; une simple traduction de ce rapport serait le meilleur exposé des motifs qu'il put faire pour le projet du chemin de Lyon à Avignon. Il faut ajouter néanmoins, pour être juste, que si le nombre des voyageurs continue à s'accroître dans la proportion constatée par le rapport, ce que ne manquera pas d'objecter l'opposition, l'intérêt moyen pourra s'élever dans la même proportion ; d'où je conclus qu'en fait de chemins de fer, comme en fait de politique, il en sera ce qu'il plait à Dieu, et non ce qui plairait aux actionnaires, aux réactionnaires et aux révolutionnaires.

J. P.

Table générale analytique

DES QUATRE PREMIERS VOLUMES DE L'ILLUSTRATION.

La collection de l'illustration renferme l'histoire la plus complète qui existe, à coup sûr, des idées et des faits, des sciences, des arts et de l'industrie, de la littérature, des mœurs, de la mode et même des ridicules, depuis l'origine de cette publication au mois de mars 1843. Un coup d'œil jeté sur le répertoire analytique que nous publions en ce moment ne laissera aucun doute sur l'immense étendue d'un plan qui embrasse tout ce qui a mérité l'attention du monde pendant ces huit dernières années. Il importait de rendre les recherches faciles dans cette immense variété ; la Table générale a été composée à cet intention. Les éditeurs eux-mêmes s'étaient occupés d'un compte exact de ce travail, et il n'a pas dépendu d'eux, par conséquent, qu'il ne fut livré plus tôt aux possesseurs de la collection. Cette Table, qui remplit, en petit texte, sur quatre colonnes, 128 pages du format de l'illustration, doit être ajoutée au tome XIV. Les quatre premiers volumes de l'illustration sont donc comme une première série qui aura une table unique. Les volumes suivants auront leur Table particulière sur le plan de celle-ci. La Table du tome XV est imprimée et sera livrée en même temps que la Table générale des quatre premiers volumes. Le prix de la Table générale est fixé à trois francs.

(1) Il est à peu près certain que le Portugal céderait volontiers cette île à la France pour une somme peu importante, car elle lui est de toute inutilité, tandis qu'elle se trouve au contraire à proximité de notre comptoir de Gabon, pour lequel elle serait un lieu de ravitaillement et de dépôt précieux pour les marines. Les Anglais ne s'opposeraient pas à cette cession, car un seul coup de canon leur ferait passer le bras-mer et leur ouvrirait l'entrée de l'île de Fernando-Po qui est voisine, et qui leur servirait à la protection de la côte occidentale de l'embouchure du Niger. Mais plusieurs questions à l'Etat, c'est-à-dire à la France, ont été soulevées par les questions relatives à la dite établissement d'AFI que nous avons insérées au sein de notre assemblée législative que dans les montagnes de l'Auvergne.

(2) On sait que dans les sociétés de ce genre qui se sont fondées en grand nombre aux États-Unis, les membres qui ont fait partie s'engagent à ne jamais boire que de l'eau.

ALBUM DU COLLÉGIEEN PAR BERTALL (Suite).

AU COLLÈGE.

§ II. — Le Collégien qui a de l'avenir.

Aussitôt arrivé au collège, le nouveau se met au travail avec ardeur.



Hac in nostris fabricata est machina muris.
VIRG.

Bientôt sous ses doigts expérimentés le papier se façonne en cocottes élégantes.



Hæc fuge crudeles terras, fuge litus avarum.
VIRG.

Comme il est observateur et attentif, rien ne lui échappe.



Atque hæc insuper addit.
VIRG.

Par ses soins, les mouches ravies acquièrent un ornement oublié par la nature.

Nec mora nec requies, vasto certamine tendunt.
VIRG.

Les hannetons, rare timide, apprennent à manœuvrer le genre des combats.



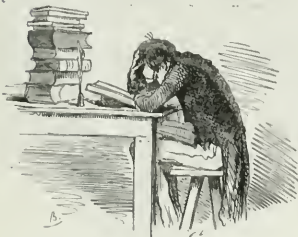
O machinator fraudis! ô scelerum artifex!
SEN.

Il construit avec art des cornets hydrauliques destinés à projeter au loin, sur les bas bleus ou blancs, soit l'ancre de Petite Vertu fournie par le collège, soit cet autre liquide que, dans ce but, la nature prévoyante a mis en la bouche de tout collégien.



Hoc opus, hic labor est.
VIRG.

Le collet du piocheur, son voisin reçoit d'importantes additions.



Erectos atollit ad æthereo muros.
VIRG.

Il apprend l'art de fortifier les places, ce qui lui permet de se fortifier lui-même dans les lettres par la lecture de Maximilien Perrin.



Bællæ, jette, frappe en dardant.
R. G.

La balle en long et la balle au mur lui deviennent également familières.



Monstrum hæc eren tuum, inferna, ingens!
LE CENSEUR.

Cinq cents vers à Monsieur eu cur....



Tu calamos inflare leves.
VIRG.

Dès la 6^e le collégien s'essaie dans l'art de fumer, et c'est pour cela qu'il échappe les baguettes aux habits du vestiaire.



Næ erot.
VIRG.

'Apost, nuit, temps où l'on erre.
R. G.

Étude du soir — Quand il ne sait comment passer le temps, il repasse son canif, et toujours avec un nouveau plaisir.



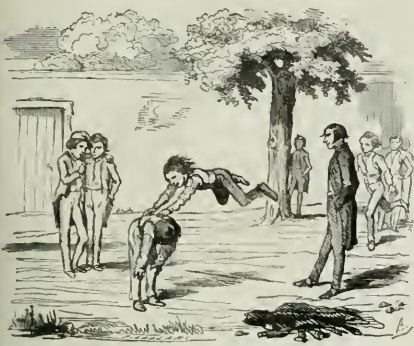
Incertis quo factis ferant.
VIRG.

Il acquiert tant de truc à la bloquette, que c'est à qui sera son copain pour les billes.



Reverit de corpore vestem.
O.

Quand il joue à la balle. Il possède une Irlandaise et une flûde incomparables.



Saltantes satyros imitabitur Alpesibæus.
VIRG.

A saute mouton il force le 7...! et il ne plombe pas trop.



Melanque laboribus orat.
LUC.

Il cale avec sa hille comme saint Georges tirait avec son épée.



... Quid ferre recusent Quid valeant humeri.
HOR.

A la ballé cavallière, il fait de l'équitation comme M. Baucher.



Stans præ in uno comitum comitante castrero.
VIRG.

A la mère Angot, il est capable de défer la mère Angot en personne.



... Digitis collemus et aure.
HOR.

LE JEU DU TRIANGLE.

Méfe-toi! Ce diable de Gervais est raccrocheur comme tout.



Quis globus ô ceteris... Volutar.

AULU-GELLE.

Enfin il excelle à tous les jeux divers.



'A'âsô, j'exhale et j'aspire.
R. G.

Arrivé en troisième, le collégien est en progrès, il se met à fumer de l'avis dans une pipe, et pour cela il cherche les endroits retirés.



Πόδας αὐτῷ Ἀγχιθέτα.
HOM.

Il ne connaît point de rival à la course, qu'il joue aux barres, ou à vistre, ou au chat-coupe.



... Qui te genuer beatis Et mater felix.
O.

Quand il sort, il a des bottes et une canne.



... Bella horrida bella Et Tiberim nullo spumantem sanguine cerno.
VIRG.

Il est brave, il a des duels dans la petite cour derrière les lieux.



'A'âsô, bon, bracc à la guerre.
R. G.

S'il reçoit des blessures, il les reçoit par-devant.



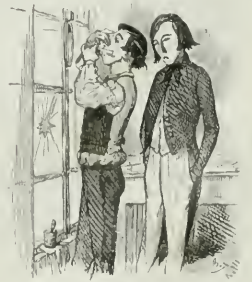
Faucibus ingentem fumum mirabile dictu, Eromit...
VIRG.

En rhétorique, il aborde les cigares à quatre sous.



O Vraus. TIDULLE.

Ce qui lui donne un certain charme aux yeux de la cuisinière de son correspondant.



Jam libet hirsutum tibi falcem recidere barbam.
Ov.

Philosophie. — Il achète des rats.

C'est un homme enfin, il est mûr pour la société; le monde l'attend.

(La suite à un prochain numéro.)

Cherbourg. — Escadre de l'amiral Parseval-Deschênes.

L'escadre du vice-amiral Parseval-Deschênes, partie de Naples le 15 juillet, a mouillé sur la rade de Cherbourg le samedi 14 août, vers midi. La frégate à vapeur le *Descartes*, qui l'avait quittée le 26 juillet en dehors du détroit de Gibraltar, est arrivée dans la nuit du 8 au 9 août, après avoir touché à Cadix et à Lisbonne.

Cette escadre est composée des vaisseaux :
 Le *Friedland*, de 120 canons, 1,413 hommes d'équipage, capitaine Jacquinet, portant le pavillon de vice amiral ;
 Le *Jemmapes*, de 100 canons, 933 hommes d'équipage, capitaine de Varège ;

L'*Hercule*, de 100 canons, 955 hommes d'équipage, capitaine Maissin ;
 Le *Téna*, de 90 canons, 932 hommes d'équipage, capitaine Larrieux ;
 L'*Inflexible*, de 90 canons, 870 hommes d'équipage, capitaine Montléon ;
 De la frégate à vapeur le *Descartes*, de 450 chevaux, 299 hommes d'équipage, capitaine Chopart ;
 Des corvettes et avisos à vapeur :
 Le *Caton*, de 220 chevaux, 436 hommes d'équipage, capitaine Dupuy ;

Le *Chaptal*, corvette à hélice, capitaine Labrousse ;
 Le *Magellan*, 450 chevaux.
 Il y a en outre dans les eaux de Cherbourg les bâtiments de guerre ci-après :
 Le vaisseau le *Henri IV*, de 100 canons, capitaine Gueydon ;
 La corvette à vapeur le *Cafarelli*, de 400 chevaux, capitaine Baudais ;
 La corvette aviso le *Phénix*, capitaine Borius ;
 Enfin la gabare stationnaire le *Bucephale*.
 Ainsi, le 13 août, il y avait sur la rade de Cherbourg treize navires de guerre ; savoir :



L'escadre de l'amiral Parseval enlaid sur la rade de Cherbourg, d'après un croquis envoyé par M. Van-Teac.

Six vaisseaux : le *Friedland*, l'*Hercule*, le *Henri IV*, le *Jemmapes*, l'*Inflexible*, l'*Téna* ;
 Une frégate à vapeur : le *Descartes* ;
 Cinq corvettes et avisos à vapeur : le *Magellan*, le *Caffarelli*, le *Caton*, le *Chaptal*, le *Phénix* ;
 Une corvette à voiles : le *Bucephale*.
 Cherbourg n'avait pas vu un si grand nombre de bâtiments de haut bord depuis le voyage de Louis XVI en 1786.
 On attend prochainement le reste de l'escadre formant la division du contre-amiral Dubouché, qui se compose des vaisseaux :
 Le *Vainly*, le *Jupiter* et de la frégate à vapeur le *Cacique*.

Ces bâtiments sont partis de Tunis le 21 juillet, neuf jours après la 4^{re} division.
 La présence de l'escadre est pour la ville de Cherbourg une occasion de fêtes et de prospérité. En 1811, Napoléon, Marie-Louise et le prince Eugène passèrent trois jours dans cette ville ; l'empereur visita tous les travaux du port. En 1813, l'impératrice Marie Louise assista à l'immersion de l'avant-port. En 1829, ce fut le Dauphin qui présida à l'immersion du bassin des armements. Enfin le roi Louis-Philippe, avec une partie des princes de sa famille, vint, lui aussi, en 1833, visiter le port de Cherbourg.
 Le président de la République est annoncé pour le 2 du

mois prochain. Un dîner de 600 couverts lui sera donné dans la salle des *Gabaris* ; la ville invitera à ce banquet les officiers supérieurs de toutes les armes, les différents chefs de service, le conseil d'arrondissement, les maires des chefs lieux de canton, les chefs de bataillon de la garde nationale, des délégués de cette garde nationale et des ouvriers du port un bal par souscription aura lieu dans la *Salle d'espadas*. Six mille francs seront distribués à titre de secours à familles indigentes de la ville. Enfin une course entre les canots de l'escadre sera organisée sur la rade.
 Cette solennité laissera des souvenirs aux habitants de ville de Cherbourg.

Beaux-Arts.

L'illustration a signalé, il y a longtemps, le fait dénoncé dans la note suivante. Si l'administration, en effet, n'a pas cherché depuis à remédier aux causes de cette destruction, le dommage doit être, à l'heure qu'il est, irréparable.

« Plusieurs amateurs de peinture, qui ont visité récemment les galeries du musée de Versailles, ont remarqué que les grandes toiles placées dans les salles récemment construites, celles des Croisades, de Constantin, etc., se trouvent dans un état de détérioration tel, qu'il sera difficile de les préserver d'une ruine complète. Cette détérioration provient-elle de l'inégalité de la température, de l'humidité, du froid, de la chaleur ? Nous ne pouvons en assigner la cause, mais il est certain que ces ouvrages d'art sont à la veille d'être entièrement perdus. On ne saurait trop engager l'administration à faire cesser un tel état de choses.

« Les galeries de Versailles ont coté, on le sait, des sommes énormes à l'ancienne liste civile ; elles renferment des tableaux anciens d'une grande valeur, et des compositions modernes dues aux premiers peintres de ce temps-ci. Faut-il laisser périr tant de richesses et perdre le fruit des dépenses qu'elles ont coûté ? L'Assemblée nationale a voté il y a deux mois des crédits demandés d'urgence par le ministre des travaux publics, pour exécuter les travaux de réparation des conduits du parler d'eau du parc de Versailles ; si les ressources que l'administration des beaux-arts possède ne sont pas suffisantes pour couvrir les frais que nécessitent l'entretien et la conservation des galeries et des objets d'art du Musée, nous ne doutons pas que l'Assemblée nationale, saisie par le ministre de l'intérieur d'une demande d'allocation pour la restauration des tableaux et la modification des localités affectées à l'exposition des ouvrages de peinture, ne s'empresse de l'accorder. »

— La vente de la galerie de feu Guillaume II, commencée à La Haye le 15 et le 16 août, s'est continuée lundi, et nous n'avons encore que le résultat des deux premières journées. Nous

le publierons complet dans l'intérêt des artistes et des amateurs. Un des premiers marchands de tableaux a profité de l'immense concours d'amateurs qui se trouvaient, à cette occasion réunis à La Haye pour mettre en vente publique trois tableaux de prix, savoir : un de Holbema, peint sur bois, et représentant des fleurs et des fruits ; un autre de Terburg, dont le sujet est un général hollandais parlant pour la guerre et prenant congé de sa femme et de ses enfants ; enfin la belle marine de M. Gudin, qui figurait à l'exposition de La Haye de 1841, et pour laquelle le roi Guillaume décerna à l'auteur la grande médaille en or.

Ces trois ouvrages ont été successivement adjugés à une seule personne, M. Van der Hagen, le premier pour 10,900 fr., le deuxième pour 10,600 fr., et le troisième pour 9,000 fr.

— La célèbre galerie Barbarigo, connue depuis des siècles, comptait, entre autres chefs-d'œuvre des premiers maîtres, dix-sept tableaux intacts de Titien : la Madeleine, la Vierge, le Saint Sébastien, les fameux portraits du doge Barbarigo, de Philippe II, etc. Après l'extinction de la famille Barbarigo, le comte Nicolas Gustiniani, les frères Borbaro, et les négociants Binetti, qui en étaient propriétaires, l'offrirent au gouvernement. Sur les belles paroles du vice-roi Reynier, elle fut envoyée à Venise, où, après plusieurs années, elle fut refusée en 1819. La cour de Russie vint de l'acheter pour 660,000 fr.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

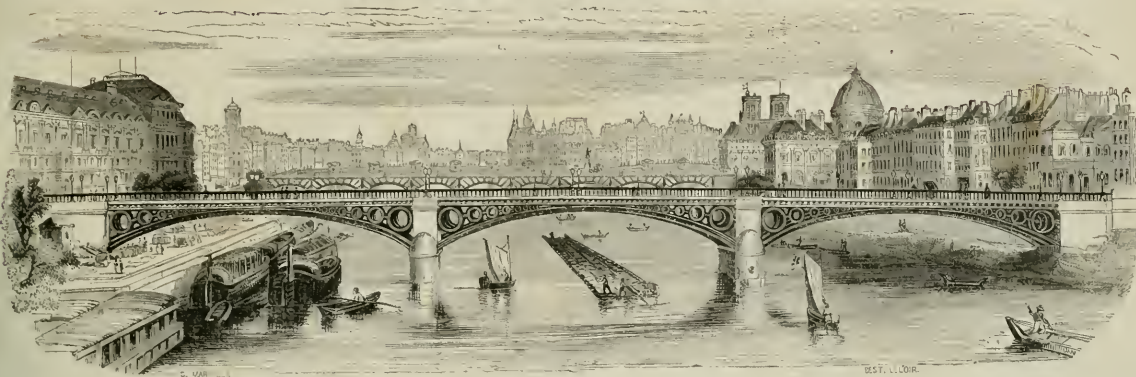
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOX FRÈRES, Paris, 38, rue de Valenciennes.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.
 L'homme est tolérant pour ses propres défauts.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 392. — Vol. XVI. — Du Vendredi 30 août au Vendredi 6 sept. 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — La guerre en Afrique, par le général Yusuf. — Courrier de Paris. — Naïve sur Baïzac. — La vie des eaux (n^o 6, Dieppe. — La Californie, San-Francisco et Sacramento. — Revue littéraire. — Légende orientale. La reine de Saba (suite et fin). — Bibliographie. — Calendrier astronomique illustré. — Beaux-arts. — M. le comte de Chambord à Wiesbaden. — Correspondance.

Gravures. Portrait du roi Louis-Philippe. — Fête d'Amirès; Distribution des médailles aux orphelins. — Portrait de Balthaz. La cousine Bette; La comtesse de Vandenesse (deux types de ses œuvres). — Californie. Vue générale de San-Francisco; La place Bixby à San-Francisco; deux vues; Grand quai d'Aspinal; Meeting politique à San-Francisco; Vue générale de Sacramento. — Album du collectionneur par Bertall, 31 gravures. — M. le comte de Chambord au Cursaal à Wiesbaden. — Rébus.

Histoire de la semaine.

On a reçu à Paris, le 27, la nouvelle de la mort du roi Louis-Philippe, décédé à sa résidence de Claremont, le 26, à huit heures du matin. Dès le 25 au matin, en présence de la reine, le roi avait été averti de sa fin prochaine. Il reçut avec calme ce premier et douloureux avis, et fit aussitôt ses dernières dispositions. Après un entretien avec la reine, il a dicté une dernière page de ses mémoires, interrompus par la maladie il y a quelques mois. Il fit appeler tous ses enfants et petits-enfants, actuellement à Claremont, et, en présence de toute sa famille, il accomplit ses devoirs religieux, en joignant ses prières à celles de l'abbé Guéllé, son aumônier. Il est resté ensuite longtemps entouré de sa famille, l'entretenant avec cette fermeté et cette simplicité stoïque dont sa vie, mêlée de tant de vicissitudes contraires, a donné le spectacle. Le roi Louis-Philippe, quel que soit le jugement de l'histoire sur sa personne et sur l'influence que son règne a exercée sur les mœurs de son temps, restera un personnage hors ligne par ce côté de son caractère, qui est un des traits de la vraie grandeur. Il lui a manqué peu de chose pour être le plus grand politique du temps. Peut-être les con-



JAYET LAFAGE

BESTLECOIR

temporaires eux-mêmes, prenant à la lettre une fausseté maxime qui, d'ailleurs, n'est pas venue de lui, sont-ils seuls coupables d'en avoir fait une règle à la convenance de leurs instincts matérialistes. Le fait est que nous subissons encore, à l'heure qu'il est, et que nous subirons longtemps la conséquence de ce défaut d'équilibre entre les sentiments et les intérêts, équilibre rompu par l'égoïsme des uns et l'imprévoyance des autres, au grand dommage de tous, et qui ne se rétablit qu'au prix des plus douloureux sacrifices.

Quelle que soit la destinée de notre patrie, la France se souviendra de ce règne, qu'on ne peut encore juger sous l'optique des passions qui l'exaltent ou qui le flétrissent dans une polémique qui obéit également à la maxime : *chacun pour soi*. Nous en appelons à des juges plus calmes et plus désintéressés. Nous n'affirons qu'une chose aujourd'hui, c'est que ceux qui ont servi Louis-Philippe ne le valaient pas; c'est que Louis-Philippe serait encore roi de France, si la France avait eu des hommes d'Etat au lieu d'avoir des parvenus éblouis de leur fortune, ivres de vanité et plus occupés des jouissances du pouvoir que de la grandeur durable de leur pays.

Nous demandons pardon de ce retour vers des impressions non encore effacées. Nous revenons plus volontiers au tableau d'une famille en deuil devant les restes mortels de son illustre chef. Louis-Philippe, comme nous l'avons dit, s'est éteint à huit heures du matin, entouré de la reine et de ses enfants : madame la duchesse d'Orléans, le comte de Paris, le duc de Chartres, le duc et la duchesse de Nemours, le prince et la princesse de Joinville, le duc et la duchesse d'Aniane, la duchesse de Saxe-Cobourg. Les officiers et serviteurs du roi assistaient à ces derniers témoignages d'une affection de famille qui n'est plus qu'un tendre et douloureux regret chez ceux qui survivent.

A la suite de cette ex-

moment où il ex libe l'unique fortune qu'il ait rapportée du Sacramento, une épingle en stras. Vous irez voir cet oncle d'Amérique dans sa nouvelle peau.

A vrai dire, cette semaine n'a eu qu'un jour de fête, la fête d'Asnières, et l'on s'en souviendra, puisque l'*Illustration* y était avec son crayon, et puis dix-huit cents chanteurs, cent clairons et le double de tambours, représentent un orchestre qui laisse des souvenirs inouïs. Indépendamment des orphéonistes de Paris, il en était venu de Rouen, de Caen, de Beauvais, d'Auxerre, de Troyes, de Sens et de Tonnerre! Toutes ces villes et bien d'autres avaient envoyé des spectateurs :

On les amusa tous, s'ils étaient vingt mille!

Paris ou Asnières a la main heureuse et le pied léger pour ces cérémonies. Après le concert très-applaudi (où, par parenthèse, une cantate de notre collaborateur et ami Bousquet, chantée par un très-belle voix et par un chœur d'orphéonistes très-bien exercés, a reçu l'accueil le plus enthousiaste, ce qui prive l'*Illustration* d'un compte-rendu décliné

par la modestie de l'auteur de notre Chronique musicale) on a dansé la *scotch*, la *polka* et même le *taureau indompté*, tout le répertoire de Mabile sauté par son personnel avec les contorsions et les débanchements consacrés. Cette ad-

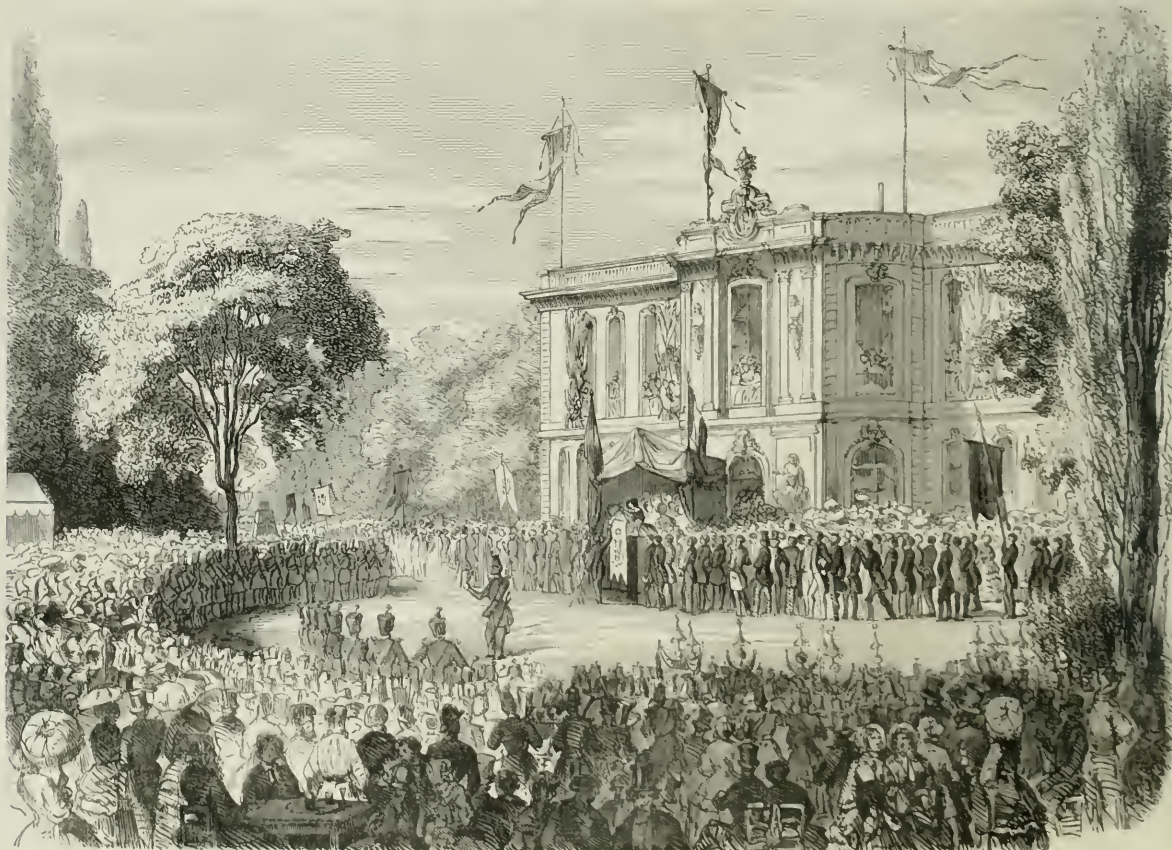
dition furtive au programme a paru de mauvais goût. L'hospitalité a sa pudeur, et que diront des divertissements parisiens tant d'honnêtes bourgeois qui se croyaient là en lieu de sûreté avec leurs femmes et leurs filles? Que Dieu

industriels; elle a produit 45,000 fr. Et il faudrait manquer de cœur pour plaindre son estomac en présence d'un pareil résultat.

PHILIPPE BUSONI.



Parc d'Asnières. — Fête de l'Alliance des Lettres et des Arts. — Le passage du pont d'Arcole, dessin de Raffet, *Histoire de Napoléon* par Norvins.



Parc d'Asnières. — Fête de l'Alliance des Lettres et des Arts. — Distribution des médailles aux dix-huit cents d'orphéonistes des départements.

bénisse le feu d'artifice dont les foudres ont purifié ce débrillé; il représentait le pont d'Arcole franchi au pas de charge dans l'éclair des obus et des feux de Bengale. Nous aurions pu donner la parodie, nous avons préféré la représentation réelle et historique empruntée à un grand artiste, M. Raffet. Bref, la fête s'est éteinte passée moult au milieu de l'enthousiasme universel; on était rassasié de plaisir, mais on mourait de faim. Les ordonnateurs du divertissement avaient tout prévu, excepté l'appétit de ceux qu'ils divertissaient. Dans cette extrémité, un de nos amis, chargé de la nourriture d'une société nombreuse, se permit de forcer un poulailler dont il extirpa un canard qui fut mis à la broche, dépecé et dévoré incontinent par ses compagnons d'infortune. C'est de sa bouche que nous tenons — non pas le canard, mais le fait. — D'ailleurs, il s'agissait bien de manger des canards! La fête était donnée au profit des caisses de secours des associations des artistes musiciens, des artistes peintres, sculpteurs et graveurs, des gens de lettres, des artistes dramatiques et des inventeurs

Balzac.

Honoré de Balzac naquit à Tours le 20 mai 1799. Le jour de sa naissance, sa mère planta un tilleul dans la cour de la maison, touchant usage qui subsiste encore dans beaucoup de familles de noblesse ou non. Celle de Balzac passe, dans le pays, pour être très-ancienne. C'est un détail que nous rapportons uniquement pour l'importance que le célèbre romancier lui a donnée dans des circonstances où, non contente de chicane son talent, la critique lui disputait jusqu'à l'authenticité de son nom. Ce nom ne figure pas dans la grande histoire de la province de Touraine par Chalmel, mais il paraît que ses membres eurent entrée au Trésor des Chartes. Du reste, à propos de cette revendication de la particule nobiliaire, il a dit : « J'avoue que si je m'appelais Manchot ou Maringot, et que mon nom me déplaît ou ne fût pas sonore et facile à prononcer comme l'ont été les plus illustres, je suivrais l'exemple du premier Balzac, qui s'appela *Guers*, de *Poquelin* changé en *Molière*, et d'une foule de gens d'esprit. Quand *Aroust* s'intitula *Voltaire*, il songeait à dominer son siècle, et voilà une préséance qui légitime toutes les audaces. » On peut souligner, en passant, ce trait caractéristique et cet élan d'ambition littéraire.

L'enfance de Balzac s'écoula au collège de Vendôme, où il ne se distinguait que par sa pétulance et ses habitudes fantasques; l'écolier échappait aux maîtres: *per inglorius, insignis nebulo*; c'était un franc étourdi qui ne fut jamais fort en thème. Son père, ancien secrétaire du conseil de Louis XV, l'une des trois personnes, a-t-il dit, qui déconseillèrent la Charte à Louis XVIII (les deux autres étaient *Bertrand de Molleville* et *M. de Polignac*), l'amena à Paris en 1815 pour qu'il y recommençât ses études et qu'il y fit son droit. Mais dans l'étude d'avoué où la volonté paternelle le fourvoyait, Balzac dévora des montagnes de livres, barbouilla prose et vers, et concourut pour le prix des jeux floraux: la vocation se dessinait.

On sait qu'il débuta dans la vie littéraire par la collaboration et le pseudonyme. De 1822 à 1826, les noms fantastiques de *Viellerglé*, de *Saint-Aubin* et de *lord Rhoone* servirent de passe-port aux *Deux Hector*, aux *Deux Béringhien*, à *Clotilde de Lusignan* ou le *Beau Juff*, au *Vicaire des Ardennes*, à *Jeanette* ou le *Criminel*, et à dix autres romans de la même fabrique et du même goût que les réclames du temps habillent à la *Pigault-Lebrun*, un *Pizault dégénéré*, et que le libraire *Pigoreau*, suivant un judicieux critique, classait parmi les romans gais, en opposition aux romans noirs des *Dinocourt* et autres faiseurs. Dans ces œuvres brouillonées au hasard, avec une verve de commande et une précipitation besogneuse, rien ne révèle encore le Balzac futur, si ce n'est un mouvement d'esprit très-vif et, très-

prononcé. Au milieu des ténèbres de son obscurité, l'auteur ne se décourage pas, il écrit sa confiance en toutes lettres dans ses préfaces: « Le public et moi, dit-il (voir la préface du *Vicaire des Ardennes*), nous avons tout le temps de faire

comme le bras d'Atlas, sous les mondes qu'il a remués. Cette décadence heureusement temporaire eut d'autres causes peut-être et la critique n'a rien à voir; mais pourquoi ne signalerait-elle pas une singulière coïncidence qui ne touche pas seulement Balzac: son génie baisse en proportion de la hausse et de la prospérité du roman-feuilleton. Rendez néanmoins cette justice à Balzac, qu'il se livra le moins possible à ce minotaure de la presse. Il ne cachait pas son dégoût pour ce rôle d'entrepreneur à la toise et de fournisseur à la ligne, car il avait toutes les délicatesses du véritable écrivain; ses ardeentes sympathies aussi bien que ses saintes répugnances.

Dans ces lignes fugitives écrites uniquement pour illustrer une date funèbre, ce n'est pas le portrait en pied qu'on essaie, notre cadre s'y refuse. A plus forte raison il faut se garder d'entrer dans les œuvres de Balzac par le détail, tout panegyriste s'y perdrait, à l'instar de l'auteur lui-même, qui faillit s'y égarer. La *Comédie humaine*, tel est le titre que le constructeur donne à son monument, dont il n'a pu dire l'acmé. Cette imagination vive, inquiète, surexcitée, dont les fantaisies sentent l'illumination, voulut entreprendre ce que le génie d'*Aristote* accomplit, ou peu s'en faut. Balzac tenta de transfigurer le roman par l'épopée, et de mettre à sa manière la *Divine comédie* dans *Don Quichotte*. Avec lui le parti pris devenait bientôt l'idée fixe. Son temps, à mesure qu'il l'étudiait, de même que son œuvre à mesure qu'il en avançait les bases, exercèrent sur son esprit on ne sait trop quelle fascination. Observateur minutieux de la réalité, il s'enivre de son mirage; il a des synthèses d'halluciné, des visions d'Idéal; on dirait parfois que son génie cède à des accès de somnambulisme. Pour si peu que cela soit vrai, comment expliquer cependant ce renom si bien mérité que nul ne lui conteste? Balzac, dit-on à l'envis ses contemporains, est le peintre le plus fidèle de nos mœurs; nul autre romancier n'a tenu d'une main plus sûre le miroir qui réfléchit son temps; quel annotateur exact des faits et gestes de la passion; quelle profonde connaissance du cœur des femmes de trente ans, de toutes les femmes! Pas un ridicule ne lui échappe, il n'est la dupe d'aucun masque; ses livres sont des monographies aussi bien que des peintures. Voilà ce que tout le monde dit, et tout le monde a raison; mais Balzac mérite mieux encore: la littérature, selon un axiome célèbre, est l'expression de la société; sous la plume de l'auteur des *Contes philosophiques*, fantasques, drôlatiques, et de toutes les scènes de la vie publique et privée qu'il a trouvées, le roman du dix-neuvième siècle est devenu l'expression de l'imagination de cette société. C'est par là que Balzac est original, et qu'il est resté exact et vrai au milieu des fantasmagories de son génie et de ses procédés.



Honoré de Balzac, décédé à Paris le 19 août 1850.

connaissance: j'ai trenten ouvrages sur le chantier. » Cependant, vers 1827, on le voit interrompre subitement cette fabrication ardente; faute d'un éditeur peut-être, il laisse tomber la plume des *Saint-Aubin* et des *Viellerglé*, il se fait imprimeur comme *Richardson*, il *pinardise* dans les *Annales romantiques*, il donne une édition de *La Fontaine*, et en même temps il se livre à des opérations d'escompte qui, bien entendu, ne réussissent pas. Bref, il contracte une dette considérable

pour obliger un ami; mais « le capital que l'imprimerie lui a pris, c'est la littérature qui le lui rendra. » Ce sont ses propres termes, et il a tenu parole.

Retiré dans le *Bocage*, en Vendée, Balzac y écrit son premier roman signé, le *Chouan* ou la *Bretagne* en 1830; c'est aussi dans cette retraite qu'il ouvrit ce grand cycle de compositions interrompues par la mort, puisque les premières scènes de la *Vie privée* remontent à la même époque. Dans les cinq ou six années subséquentes, Balzac livra à la publicité ses plus éclatantes inventions, depuis la *Peau de chagrin* (1831) jusqu'au *Lys dans la vallée* (1836), en passant par les *Contes philosophiques*, la *Recherche de l'absolu*, l'*Histoire intellectuelle* de *Louis Lambert*, *Eugénie Grandet*, le *Médecin de campagne* et le *Père Goriot*. Il eût pu mourir alors, à trente-sept ans, comme *Raphaël* et *Mozart* (toutes proportions gardées), après avoir suffisamment écrit pour l'illustration de son nom. Au delà, ce magnifique talent semble fléchir, les œuvres l'encombrent, l'esprit de système le désorganise, l'inspiration est inégale, le constructeur, comme il s'intitulait, nuit décidément au poète; son cerveau fléchit,



ŒUVRES DE BALZAC — Les Parents pauvres. — La cousine Bette.



ŒUVRES DE BALZAC — Une Fille d'Ève. — La comtesse de Vandenesse.

abandonnés. Une épidémie plus redoutable que le choléra a passé par-dessus ces bâtiments; une force plus puissante que la discipline leur a enlevé leurs matelots. La fièvre jaune minérale, comme disent les Américains, a frappé tout le monde; amant irrésistible, l'or du Sacramento a tout attiré

à lui. Honneur national, devoirs du soldat, engagements sacrés, d'une part; privations de tout genre, fatigues, dangers, maladies, de l'autre; l'appât du précieux métal a tout fait oublier. L'histoire de notre époque n'aura-t-elle donc à signaler, dans cette grande réunion des peuples sur ces rives

lointaines, que de honteux instincts, que de tristes excès, que des appétits matériels développés outre mesure par la soif du gain?

Le vapeur qui nous a amenés vient de mouiller à deux milles de terre. San-Francisco étale au loin devant nous ses



Californie. — Place et portée de la rue Blay à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne communiquée.



Californie. — La place Blay à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne communiquée.

frères constructions et sa vaste ceinture de tentes. La ville se déploie sur une colline qui décrit, vers le milieu, une sorte de rentrant ou de vallée, occupée par les quartiers les plus anciens et les plus peuplés. Les maisons s'élèvent jusqu'au sommet des hauteurs; d'immenses campements garnissent les extrémités de la ville, et la tente, ici la sentinelle avancée du travail et de la civilisation, marquant çà et là les futurs progrès de la cité, devant le charpentier et le maçon, semble indiquer au nouvel arrivé les points sur lesquels doivent se diriger ses premiers pas et ses premiers efforts.

On débarque sans difficulté sur une jetée improvisée au pied de l'ancien fort espagnol. Point de devaniers pour fouiller vos poches ou sonder, le fer à la main, vos malles et vos paquets. Les octrois sont parfaitement inconnus chez les Américains. Le temps, pour eux, a sa valeur aussi bien que la marchandise, et tout ce qui leur en enlève une part sans nécessité bien démontrée est un empiètement sur leurs droits d'hommes libres.

Il y a deux ans, San-Francisco n'était qu'un bameau d'une demi-douzaine de cabanes grossières; c'est aujourd'hui une

ville, ou plutôt un camp, un caravansérail de 50,000 à 100,000 âmes. Le chiffre de sa population varie sans cesse. M. Patrice Dillon, ex-consul de France aux îles Sandwich, aujourd'hui consul à San-Francisco, estimait à 2,000 par jour (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1850) le nombre des émigrants qui arrivent par mer en Californie. En outre, il y a un mouvement continuel de va et vient entre la côte et les mines. L'hiver, les deux tiers des mineurs, battant en retraite devant les pluies et les neiges, viennent se réfugier à San-Francisco, qui, par conséquent, renferme deux fois plus d'habitants que l'été.

Les rues de San-Francisco, latérales à la baie, sont très larges, droites et de niveau; les rues perpendiculaires présentent à l'œil l'aspect d'une côte roide et difficile, où la circulation des voitures est impossible. La voirie californienne n'a pas encore eu le temps de naître; les rues restent telles que le hasard les a faites; la pioche et le balai n'y passent jamais, et les mille débris que les maisons expulsent de leur intérieur s'y entassent toujours. En été, la poussière et les émaations fétides y sont intolérables; en hiver, quand viennent les pluies, les rues se changent en

marais, et les piétons et les mules y enfoncent à chaque pas jusqu'aux jarrets. On a vu, dans certains quartiers, se former des fondrières où des hommes et jusqu'à des mulets ont disparu, sans qu'il fût possible de leur porter aucun secours. Il faut ajouter, pour rester fidèle à la vérité, que, dans cette population brûlée par l'amour de l'or, personne n'y pensait beaucoup. L'aspect de ces fondrières est repoussant; toutes remplies d'une eau noire et crouissante, couvertes de débris de toute espèce d'immondices, d'os à demi rongés, de linges troués et puants, elles exhalent une odeur pestilentielle. Ces fondrières se retrouvent partout, même dans le centre et le bas de la ville, qui sont presque entièrement et le mieux bâtis. Quant au climat, c'est peut-être le plus capricieux qui soit au monde. Le matin, de 9 heures à midi, la chaleur est accablante; de midi à sept heures, un vent intolérable soulève d'épais tourbillons de poussière; les brouillards montent avec le soir, répandent partout l'humidité, et un froid intense s'empare de la ville avec la nuit. C'est tour à tour, et dans la même journée, le climat d'Alger, d'Avignon, de Londres et de Stockholm. En outre, l'eau est trouble et malsaine; elle occasionne des maladies d'en-

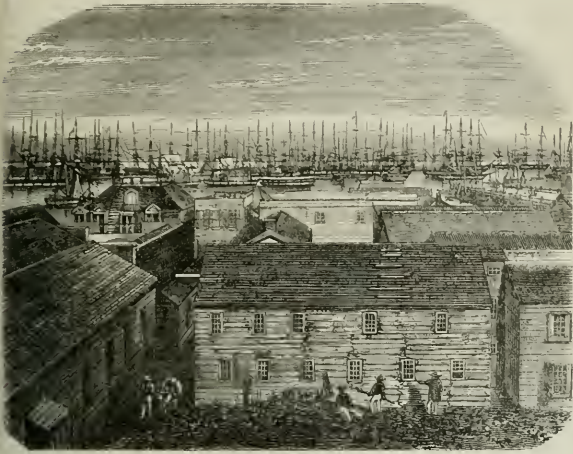


Californie. — Vue générale de la ville de San-Francisco

traillies aux personnes qui ont l'imprudence de la boire pure. Aussi les médecins font-ils des affaires d'or. La plupart demandent une demi-once ou une once, c'est-à-dire de quarante à quatre-vingts francs, pour une visite chez eux, et le double pour une visite à domicile.

San-Francisco possédait déjà, à la fin de 1845, une bourse, un théâtre, des églises pour tous les cultes chrétiens, et un certain nombre de maisons d'assez belle apparence. Quelques-unes de ces maisons étaient bâties en pierres, mais l'immense majorité étaient de bois de la base au sommet.

Leurs murs sont formés de planches disposées horizontalement les unes au-dessus des autres, et clouées contre des pieux disposés aux quatre coins. Beaucoup d'habitations ne sont autre chose que des tentes de forme carrée, soutenues par quatre pieux et par des traverses en bois. Souvent la



Californie. — Grand quai d'Aspin à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne contemporaine.

Californie. — Meeting politique à San-Francisco, d'après une épreuve daguerrienne contemporaine.

terre reste à découvert dans l'intérieur des maisons, dont la plupart se composent simplement d'un rez-de-chaussée. Quelquefois aussi on y remplace le plancher par des matras. Presque tout le monde couche sur des matelas étendus à terre. Les lits sont fort rares; sur le blanchissage d'une paire de draps ne coûte pas moins de 5 piastres. Du reste, le blanchissage, en général, est une chose presque inconnue à San-Francisco. Une chemise de couleur, de qualité ordinaire, y coûtait moins cher, en octobre 1849, qu'on n'eût eu à payer pour la faire blanchir. Elle s'y vendait au prix de 4 réaux, ou 2 francs 50 centimes environ, tandis que la plupart des blanchisseurs demandaient 5 francs par pièce de linge. Aussi presque tous les habitants avaient-ils pris le parti de jeter leur linge sale au fumier, plutôt que de le faire laver ou que de se faire eux-mêmes blanchisseurs; car leur temps est trop précieux pour cela. De cette manière, tout en achetant à chaque instant du neuf, on réalisait une véritable économie.

M. A. Haussmann fait la description suivante de l'un des

meilleurs hôtels de San-Francisco, *la Boule d'Or*, tenu par deux Marseillais, où le logement et la table (le vin non compris) ne lui revenaient qu'à 40 francs par jour :

« Je m'empressai, après mon débarquement, d'aller m'installer à l'hôtel français de la Boule d'Or, composé d'une salle à manger qui ressemble assez à une cave, d'un dortoir situé au-dessus de cette pièce, mais dans lequel on entre de plain-pied par la rue, en raison de l'inclinaison du terrain et de la construction moitié souterraine de la chambre du bas. Celle-ci n'a point de plancher. Une natte qui recouvre la terre en tient lieu. La porte de la rue restée ouverte à la poussière et au vent, aha d'inviter les passants à venir se rafraîchir; aussi l'hôtel, puisqu'il faut l'appeler par ce nom, est-il sans cesse rempli d'une bruyante compagnie, inconvénient inévitable dans cette ville trop étroite pour sa population.

» Passons dans le dortoir, dans cet affreux taudis tout encombré de malles et de matelas : car l'établissement ne possède point de lits. Miquit a sonné. Quinze ou vingt person-

nes sont étendues par terre, serrées les unes contre les autres dans un espace de huit à neuf mètres de long, sur cinq de large. Les portes ne ferment pas; le froid pénètre de toutes parts; de temps en temps un voyageur attardé, et souvent pris de vin, trébuche, en entrant dans cette chambre obscure, sur le corps de quelque dormeur qui se réveille en sursaut, maudissant le malencontreux personnage dont l'arrivée a troublé son sommeil. Scènes plaisantes et tristes à la fois! Car rien n'agrite, à la longue, le caractère comme l'accumulation de toutes ces tribulations de détail, dont on rit dans le principe. On ne saurait se figurer de combien de patience et de résignation il faut s'armer, combien d'adresse on a souvent besoin de déployer, pour se faire, sur cette terre lointaine, à certaines compagnies obligées, et pour subir sans susceptibilité déplacée comme sans humiliation les manières d'un grand nombre d'émigrants, qui sont charmés de pouvoir donner ici libre cours à leur grossièreté, à leurs passions et à leurs vices. »

Les principales rues de San-Francisco sont *Pacific-Street*,



Californie. — Vue générale de la ville de Sacramento.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite). AU COLLÈGE.

§ III. — 'La classe et l'étude.' (Scènes de mœurs.)



Contingere omnes inlentum ora teneant.
V.

VISITE DE L'INSPECTEUR.

1^{er} élève (sotto voce). Oh! c'est bête!
2^e élève. Quel diable de touche!
3^e élève. En voilà une de linette!
L'inspecteur. — Monsieur, recevez mes compliments; cette classe est une des mieux tenues de cet excellent collège.



Ille regit dictis animos.
V. G.
Je vous rappelle à l'ordre.
DUPIN.
— Le premier qui Louge...!



Pedes vestis deflatis ad sinus.
V.

L'élève fait d'après les extrémités inférieures d'un collègue, qui fait, de reste, des études supérieures.



Quantique bonus dormitat
HOMERUS.
H.

Un maître qui a de bons moments.



Gemibus minor.
L.

Un collègue qui a l'aversioe du thème.



Habent sua fata libelli.
M.

EN CLASSE.

— Suivez bien l'explication: 'ὁ πῶτος δεξιὸς ἐστίν.
— Cette fable prouve que...
Une voix à gauche. — Prouve que tu m'ennuies.



Oculus dextramque precantem
PROBANTINUS... V.
— M'sieu, m'sieu... ne permettez!



Vult se vacantes

Pizlon est una
CANAILLE

Ex externis
seri de (obard)

Grave onus.

Le professeur de philosophie et son bogage philosophique. Quelle charge!!



Baptismo, degite en parlant.
R. G.
Foz saucibus herit.
V.

LA LEÇON.

Inde toro pater. Eneas sic orsus ab alto, alto e, e, alto, e, e, pater, e, e, alto, e, e, alto. Je n'entends pas. Souffle doux, cristi!



Venerande puer.
V.

Un lort en thème grec. Polisses-le sans cesse, et le repolisses.



Quem casto erudit docta Minerva eruit.
H.

Une figure de rhétorique.

§ IV. — 'Faits d'hiver.' (Avec un traité sur les engelures, leurs avantages et leurs inconvénients.)



Magna si brachia tollunt in numerum.
V.

Quelle forme affectent généralement les taupins simples, carreaux ou cubes, à une ou plusieurs inconnues.
(Un taupin est un élève qui pioche l'z (lisez les mathématiques), dans l'intention d'aller manger la soupe à Saint-Cyr ou à la Polytechnique.)



Trivis Agens. Juv.

— Chose ne peut pas mettre ses souliers, rapporté à ses engelures, et en récréation les petits sont toujours à l'embier.



Infelix tendens ad sidera palmas.

Une main de collègue au mois de janvier.



Hymenque pedum certamine vincit.
O.

LA SEMELLE.

Privilège de ceux qui n'ont pas d'engelures.

§ V. — Le dortoir et l'infirmérie.



Sudentique cadentia sidera somnos.

AU DORTOIR.

— Je parle que non.
— Je parle que si.
— Tu es trop cajo.



Fractus morboque famaque.

LA VISITE DU MÉDECIN.

— M'sieu, j'ai mal au doigt; il m'est impossible de travailler.
— Voyons votre langue... Bien! c'est le temps. Prenez un bain de pied, et des quatre fleurs.



Qui os igo.

Somnos quod invitet leves.

AU DORTOIR.

— Qui a fait ce bruit là-bas?... Personne ne répond! C'e t bien! Je ne vous dis que ça!



Morborum causas et signa docelo. V.

Il n'y a rien de plus commode que l'infirmérie pour lire tranquillement un roman d'Alexandre Dumas.

§ VI. — Partie culinaire.



Quatuor a stabulis prestanti corpore lauros.

Enfants, voici la bœufe qui passent, cachez vos rouges toilettes.

V. HUOO.

Provisions de bouche pour la cuisine du collège.



Nata dolis fets.

Une gibecette de lapin en perspective pour la table des maîtres.



Epulæque ante ora paratæ. Regifico luxu.

Au banquet de la vic infortuné convive.

GILBERT.

VUE PRISE AU RÉFECTOIR. C'est merveille comme on refait les collégiens.

§ VII. — Parloir et récréation. (Scènes de mœurs.)



Deus ecce Deus.

— Nous allons donc le voir, ce petit maître chéri.



Vo! lui! quel héros se!

Et patrios audire preces.

— Tu as été le 57^e, très-bien, mais si tu n'es pas le 1^{er} jeudi prochain... Tu vois ma canne.



Dapibus solatur opimis.

— Il y en a un dans notre quartier qui est injuste comme tout; je l'ai appelé animal, il m'n flanque en retenue.
— Pauvre chéri!



Ague, deuz, comme ambo l'atteste.

LES COPINS.

— Je viens du parloir, on m'a apporté de la trogne; tu vas m'expliquer ma version grecque.



Arte laborata vestes.

— Vous allez tâcher de me faire quelque chose d'un peu chicardard. Soignez-moi ça, hein! Vous mettez des sous-pieds.



Pulcherrimus unus qui fuit Aeneadam.

LE FIONNEUR.

Nota.—Le fionneur possède une glace dans sa baraque, halle antique, pommade du lion et cure à moustache. C'est de lui le dicton:

Il n'y a pas de plaisir sans pègne.



Portitor orci.

Le portier du collège est poli comme un ours.



N' n complia manere comæ.

Celui qui se fêche déjà, et qui se moque pas mal du reste.



Nec visu scilicet, nec dictu ofabilis ulli.

Vue prise devant la porte de l'étude cinq minutes avant la fin de la récréation. — Triste pronostic.

(La suite à un prochain numéro.)

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE SEPTEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Les jours, encore plus longs que les nuits au commencement de ce mois, deviennent plus courts à la fin. C'est le 13, époque où le soleil passe par l'équateur, que l'égalité a lieu. La diminution définitive dans la durée des jours est de une heure 16 minutes, dont 43 minutes le matin, et une heure 3 minutes le soir.

Le soleil, pendant toute la durée de ce mois, passe au zénith avant le midi moyen. L'intervalle, qui est de 6 se-

condes le 1^{er}, va constamment en augmentant, et atteint 9 minutes 53 secondes le 30.

La hauteur maximum du soleil au-dessus de l'horizon diminue de 11° 28' dans le cours de ce mois; elle était de 49° 52' le 31 août; elle ne sera plus que de 38° 24' le 30 septembre.

Il y a nouvelle lune le 6, premier quartier le 13, pleine lune le 21, et dernier quartier le 28.

La lune sera près de Mercure, de Mars et de Jupiter le 7; de Vénus le 9; de Saturne et d'Uranus le 23.

Routes apparentes des Planètes.

Mercury, toujours étoile du soir, est encore moins bien placé pour les observations qu'il ne l'était le mois précédent; aussi ne donnerons-nous pas la figure de l'orbite apparente. Le plus grand intervalle entre son coucher et celui du soleil, qui était encore de près d'une demi-heure (36 minutes) le 1^{er}, n'est plus que de 9 minutes le 30.

Vénus, continuant à être étoile du soir, se rapproche assez du soleil pour qu'il devienne difficile de l'observer; nous supprimons donc aussi son orbite apparente. son mouvement est toujours direct.

Mars, étoile du soir, comme les autres, est animé d'un mouvement direct. Il se couche plus tôt que *Vénus*, et par conséquent est perdu dans les rayons du soleil, ou telle sorte qu'il devient inutile de donner la trace de son mouvement sur la voûte céleste.

Jupiter est lui-même perdu dans les rayons du soleil, se couchant presque en même temps que cet astre dans les derniers jours du mois.

Saturne et *Uranus* continuant à marcher, pour ainsi dire, de conserve, se lèvent tous deux à 11 minutes environ d'intervalle, *Saturne* avant *Uranus*; tous deux sont animés d'un mouvement rétrograde, et, paraissant de b. une heure sur l'horizon, se montrent pendant toute la nuit.

Les N^{os} des 30 mars et 27 avril, page 207 et 272, font voir leurs orbites apparentes.

Neptune suit son mouvement rétrograde (voir le N^o du 30 mars, page 207). Il se lève le 1^{er} septembre à 6^h 24^m du soir, le 15 à 5^h 36^m, le 1^{er} octobre à 4^h 35^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 11^h 48^m du soir, à 10^h 33^m et à 9^h 58^m. Sa hauteur maximum au-dessus de l'horizon, lors de son passage, est de 30° 58' le 1^{er} septembre, de 30° 47' le 15, et de 30° 45' le 1^{er} octobre.

Phénomènes.

Nous avons dit le mois dernier (voir le N^o 388, pag. 79) qu'il n'y avait pas de longtemps possibilité d'observer les éclipses des satellites de Jupiter. Quant aux occultations d'étoiles, elles seront au nombre de trois seulement, savoir:

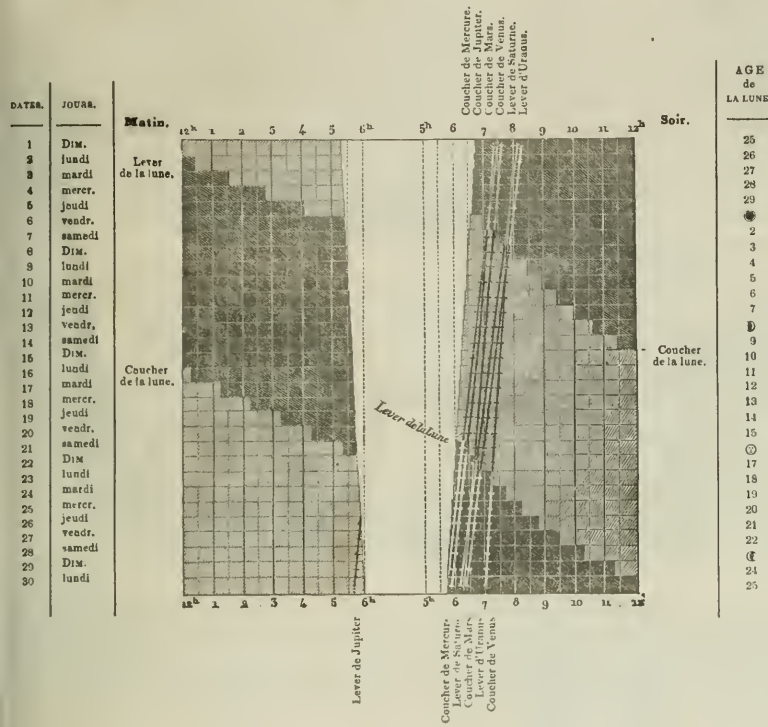
DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
12	29 ^a Ophiucus.	9 ^h 17 ^m soir.	10 ^h 3 ^m soir.
16	12 ^a Capricorne.	11 ^h 46 ^m soir.
17		0 ^h 47 ^m matin.
19	70 Verseau.	7 ^h 27 ^m soir.	8 ^h 32 ^m soir.

Les trois immersions se feront par le bord obscur de la lune, et les émersions par le bord éclairé.

Remarque.

Le rapprochement et l'entrelacement mutuel des courbes du lever et du coucher n'est pas moins remarquable ce mois-ci que le précédent. Parmi les planètes il n'y en a qu'une seule (*Jupiter*) qui ne se lève pas ou ne se couche pas dans les premières heures de la soirée; encore cette exception, relative au lever de *Jupiter*, n'a-t-elle lieu que pour les cinq derniers jours du mois.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Beaux-Arts. — Vente de la galerie de Guillaume II à la Haye.

Cette vente, commencée le 16 août, continuée le 17 et le 19, avait produit, après cette dernière journée, une somme de 2,371,788 fr., non compris les 40 pour 0/0 que les acheteurs sont tenus d'acquitter en sus du prix d'adjudication ou les frais de vente. Nous donnons la liste des ouvrages les plus remarquables :

Ancienne école italienne : Le Triomphe de *Vénus* sur la mer, par F. Albano, 2,900 fr.; la Sainte Vierge auprès du palmier, par B. San-Marino, 28,000 fr.; l'un des fils de Cosme de Médicis, par A. Bronzino, 10,000 fr.; *Jésus-Christ*, par A. Carrache, 4,600 fr.; la Sainte Vierge avec l'enfant, par le même, 3,000 fr.; une Vierge, par Canaletti, 3,850 fr.; deux portraits sujets, par le même, 3,100 fr.; *Saint Luc*, par Carlo Dolci, 11,800 fr.; la sainte Vierge, par le même, 3,800 fr.; *Saint Joseph*, par le même, 3,800 fr.; *Sainte Madeleine*, ouvrage attribué au même, 2,400 fr.; *Sainte Catherine*, par Guerchino, 20,200 fr.; *Sainte Madeleine*, par le même, 2,000 fr.; *Tarquin et Lucretie*, par Giordano Luca, 2,300 fr.; *Sisara et Jael*, par le même, 2,000 fr.; la sainte Famille, par L. de Tolma, 3,320 fr.; *Saint Sébastien*, par L. Lanzi, 14,800 fr.; la sainte Famille, par le même, 31,000 fr.; sainte Catherine, par le même, 14,000 fr.; portrait d'un capitaine portugais, par G.-B. Moroni, 4,800 fr.; *Saint Augustin*, par H. Perugino, 14,800 fr.; la sainte Famille, par le même, 7,000 fr.; portrait d'une dame, par Palma, dit le Tieux, 7,600 fr.; portrait d'une jeune fille, par S. del Piombo, 7,000 fr.; *Le Christ à l'ombrelle*, par le même, 59,700 fr.; une *Bacchante*, par Alessandro Varotari, dit *Pedro*, 4,000 fr.; portrait de J.-F. anni, attribué à Raphaël, 6,000 fr.; la sainte Famille, par Raphaël, 33,000 fr.; portrait de Salazar, par le même, 32,000 fr.; sainte Famille, par A. del Sarto, 17,000 fr.; la sainte Vierge, par le même, 60,500 fr.; la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, par Issa-Ferrato, 6,000 fr.; *Sainte Madeleine*, par B. Schidone, 1,600 fr.; *Philippe 11*, par Titien Vecelli, 20,000 fr.; *Triomphe de la Religion*, par le même, 12,000 fr.; *Triomphe de la Science*, par le même, 12,000 fr.; le Concile de Trente, par le même, 600 fr.; *Clément Marot*, par le même, 4,900 fr.; *Emas Gan-*

ters, attribué au même, 2,900 fr.; la *Colombine*, par Léonard de Vinci, 80,000 fr.; *Léda*, par le même, 29,000 fr.

Ancienne école hollandaise : Portrait de J. Pellicorne et de son fils, par Rembrandt, et portrait de madame Pellicorne et de sa fille, par le même, 60,100 fr.; *Moulin à eau*, par Holbeina, 54,000 fr.

Ancienne école flamande : Le Christ donnant les clefs à saint Pierre, par Rubens, 36,000 fr.; la Trinité, par le même, 15,800 fr.; le Demeur de César, par le même, 17,900 fr.; *Chasse aux Sangliers*, par le même, 50,000 fr.; *Il uri* de Vinci, par le même, 11,050 fr.; *Mario de Médicis*, par le même, 7,420 fr.; l'Archevêque Albert, par le même, et la reine Isabelle, par le même, 10,100 fr.; *Philippe Le Roy*, par A. van Dick, et madame Le Roy, par le même, 127,200 fr.; *Marin Popin*, par le même, 9,800 fr.; *Sainte Madeleine*, par le même, 5,000 fr.; la *Sainte Vierge*, attribuée au même, 2,800 fr.; *Neptune et Amphitrite*, par J. Jordens, 3,800 fr.; *Fête flamande*, par David Teniers, 24,600 fr.; *Repos champêtre*, par G. Coques, 14,400 fr.

Ecole moderne : Vue de Hollande, par A. Schelfhout, 2,050 fr.; Vue des environs de Rotterdam, par le même, 2,100 fr.; Vue de Harlem, par le même, 1,800 fr.; Vue d'une côte, par le même, 1,220 fr.; un Marché aux poissons, par P. van Scheepstra, 2,610 fr.; sujet historique, par le même, 1,750 fr.; la Chapelle de Windsor, par H. Sebron, 2,150 fr.; la *Sommaubaine*, par le même, 900 fr.; Vue de la mer, par J.-C. Schotel, 6,500 fr.; Eau dormante, par le même, 6,950 fr.; pareil sujet, par le même, 4,320 fr.; pareil sujet, par le même, 5,000 fr.; Eau courante, par le même, 1,360 fr.; Après la tempête, par le même, 4,100 fr.; Vue d'une côte, par le même, 1,500 fr.; Vue d'une côte avec bétail, par Ch. Tschaggenz, 1,020 fr.; pareil sujet, par Edmond Tschaggenz, 1,700 fr.; pareil sujet, par le même, 1,700 fr.; Troupeaux, par E.-J. Verboeckhoven, 6,200 fr.; Paysage avec bétail, par le même, 2,580 fr.; Vue d'Italie, par le même, 3,140 fr.; Eau dormante, par A. Waldorf, 2,620 fr.; Vue de la mer, par le même, 2,100 fr.; pareil sujet, par le même, 900 fr.; Intérieur d'une église, par le même, 1,080 fr.; Portrait de J. Wappers, par van der Worff, 8,000 fr.; Louis XI de France, par le

même, 4,220 fr.; la Famille du distillateur, par D. Wilkie, 20,300 fr.

Statues et bustes en marbre : L'Ange du mal, par Kwaads, 6,000 fr.; l'Amour chrétien, par L. Royer, 4,400 fr.; la Fille du pêcheur, 7,200 fr.; *Genevieve de Brabant*, 4,400 fr.; *Cleopâtre mourant* par la vipère, par E. Simons, 1,000 fr.; *Eve*, par J.-A. van der Vennet, 4,650 fr.; une jeune fille jouant avec un papillon, par Charles Geerts, 4,050 fr.; une *Nymphé*, par Cartellier, 2,000 fr.

Deuxes : *Tête d'étude*, par Raphaël, 3,750 fr.; portrait d'un homme sur l'âge, par le même, 6,400 fr.; *Divers Saints*, par Léonard de Vinci, 16,000 fr.; *Tête d'étude d'une Malone*, par Raphaël, 3,100 fr.; le Christ au tombeau, par le même, 13,800 fr.; diverses études, par le même, 3,020 fr.; Annexion de la Sainte Vierge, par le même, 2,150 fr.; *Plafond*, par le même, 2,100 fr.; Figures faisant partie du tableau du Jugement universel, par Michel-Ange, 1,400 fr.; la Résurrection, par le même, 1,500 fr.; la Mort de Phéon, par le même, 1,300 fr.; le Songe de Michel-Ange, attribué à lui-même, 1,800 fr.; deux études, de Léonard de Vinci, 2,050 fr.; Figure d'étude de saint Jean, par le même, 2,210 fr.; le Christ sur la croix, par Michel-Ange, 1,000 fr.

L'empereur de Russie a payé, entre autres, deux tableaux de Velasquez la somme de 38,550 florins; avec les frais, 90,000 fr. Le roi de Hollande ne les avait payés que 21,000 fr. Le marquis de Hertford a payé encore plus cher que l'empereur; il a acquis, par exemple, deux portraits de Van Dyck pour 150,000 fr. Le roi de Hollande ne les avait payés que 85,000 fr.

Le Musée du Louvre a fait deux acquisitions : une *Sainte Famille* de Perugin, et un portrait par Rubens.

Les tableaux modernes se sont très-bien vendus. Les meilleurs ont été achetés par M. Piscatore, de Paris, qui assistait à la vente, et à qui on dut de voir rentrer en France plusieurs toiles de nos meilleurs peintres.

Nous publierons la suite de ces bulletins, qui ont une importance très-bien comprise des artistes et des amateurs de tableaux.

M. le Comte de Chambord à Wiesbaden.

M. le comte de Chambord, qui a choisi pour sa résidence à Wiesbaden l'hôtel Düringer, après avoir donné audience à ses amis, travaillé avec son conseil, parlé à tout le monde avec une prévenance dont on se plaît à rendre le meilleur témoignage, parait quelquelois en public. C'est ordinairement devant le Coursaal, magnifique dépendance de l'éta-

blissement des bains, que le prince se dirige avec sa suite: c'est là qu'on accourt pour le saluer des cris qui expriment les sentiments de ses nombreux visiteurs. Le correspondant qui nous adresse le dessin représentant une de ces manifestations nous rend compte d'un concert donné le 23, au Coursaal, et auquel M. le comte de Chambord a assisté. Sa pré-

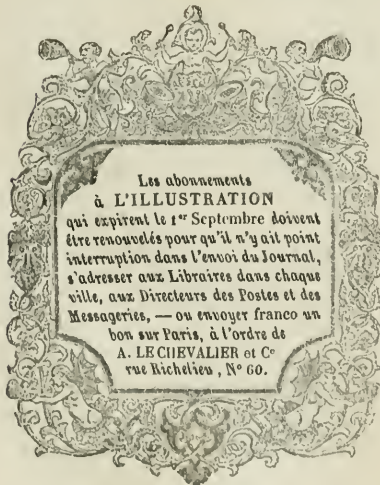
sence y avait attiré un nombre considérable d'auditeurs. Le concert était donné par M. Cuvillon, avec son ami M. Codine. M. de Cuvillon a joué l'air: *O Richard! ô mon roi!* avec une grâce et une expression parfaites. Notre correspondant ajoute que M. le comte de Chambord n'est pas aussi abandonné que le dit la chanson. M. Codine a terminé un



grand et superbe morceau de piano par l'air de *Vive Henri IV!* salué, ajoute-t-il encore, comme l'air national, par une triple salve d'applaudissements. A la sortie du concert, M. le comte de Chambord a été comme porté en triomphe et les cris de *Vive le roi!* ont éclaté avec énergie. Notre correspondant a relevé les noms de tous ceux de nos compatriotes qui ont visité M. le comte de Chambord à Wiesbaden; la

liste est longue en effet, et c'est le motif pour lequel il ne nous est pas possible de la publier, malgré tout le plaisir que nous serions assuré de faire à ceux qui figurent glorieusement sur cette liste. Cependant les plus remarquables et les mieux accueillis de ces visiteurs, quoique tous aient été bien accueillis, ce sont les paysans bretons, avec leurs costumes pittoresques et leur vive et ferme allure, qui a frappé tous

ceux qui les ont aperçus à leur passage à Paris, et dont les journaux de Bruxelles font en ce moment des récits pleins d'admiration. Nous avons vu nous-même ces figures originales où se peint un caractère franc, décidé, et tout à la fois naïf et doux. Nous avons eu l'honneur également de rencontrer six ouvriers de Paris au retour de Wiesbaden; M. Jeanne était le plus beau des six.



L'examen sérieux de la situation qui nous est faite par la nouvelle loi de la presse, et après toute recherche de la combinaison la moins onéreuse à nos abonnés, nous a décidé à fixer ainsi les conditions de notre abonnement pour l'avenir :

Trois mois, 9 francs (comme avant la loi) ; — six mois, 18 francs ; — un an, 36 francs. — Pour Paris comme pour les départements.

Correspondance.

Un de nos abonnés de Fontainebleau nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur,

« Votre dernière note sur le Musée de Versailles m'étonne à vous faire part de ce que j'y ai vu récemment. J'y guidais un étranger dont l'étonnement était grand de la négligence des employés. Autrefois les stores étaient manœuvrés de manière à préserver les peintures de l'action du soleil et à adoucir le jour. Maintenant ce n'est plus cela. Dans plusieurs pièces j'ai vu un soleil ardent frapper de toute sa force sur les tableaux, sans qu'on se soit le moins du monde en peine de les préserver.

« Il ne faut donc pas s'étonner des détériorations que vous signalez.

« Il y aurait aussi à demander pourquoi les galeries de 1830 sont fermées sous prétexte de réparations que l'on ne fait pas, dit-on.

« Mais Versailles n'est pas le seul musée menacé de destruction. Notre forêt aussi est un musée, et on la traite comme telle. Lisez, monsieur, lisez, je vous en prie, le journal que je vous envoie, et venez-nous un peu en aide. C'est votre cause, c'est celle des artistes et des gens de goût qu'il s'agit de défendre.

« Si, ce qu'à Dieu ne plaise, Fontainebleau vous est inconnu, interrogez notre chère *Illustration*, tome VI, n° 141, interrogez les peintres, dites-leur qu'au 15 octobre prochain il plaira à l'administration couper, raser le Bas-Breuil, et vous entendrez un chœur nourri d'imprécations contre nos barbares!

« Veuillez, Monsieur, me croire, etc.

« Ch. H. »

Cette lettre était accompagnée d'un numéro de l'*Indépendant de Seine-et-Marne* du 25 août, journal publié à Fontainebleau, lequel contient, exprimé avec le sentiment d'un artiste indigné, le tableau des destructions déjà consommées, une protestation contre l'annonce des destructions prochaines dont on menace la forêt de Fontainebleau. Nous regrettons que la place nous manque pour citer cette page d'une culture éloquente, mais qui ne sera peut-être pas comprise de ceux qui commandent.

Rébus.



EXPLICATION DU DÉFINIR REBUS.

Ne méprisez pas un conseil salutaire.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60 par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie} ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU HAÏRES, Paris, 16, rue de Valenciennes.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

7 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 393. — Vol. XVI. — Du Vendred. 6 au Vendred. 13 septembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Télégraphie électrique sous-marin entre Douvres et Calais. — Travaux publics à Paris sous le gouvernement de Louis-Philippe. — Courrier de Paris — Navigation aérienne par M. Petin. — Chronique musicale — Voyages aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin. — Voyage dans Paris, la Bourse. — La vingtième réunion de l'association britannique pour l'avancement des sciences à Edimbourg. — Considérations sur le magnétisme animal et sur le somnambulisme. — L'ère des Césars, par M. Romieu. — La Californie. — Correspondance. — Gravures. — Portrait de M. le comte de Chambord. — Vue de Claremont; Vue de Frohsdorf. — Système de navigation aérienne par M. Petin. — Vestibule du palais de la Bourse; Salle d'audience du tribunal de commerce. — Vue intérieure de la Bourse. — Album du collection, 31 gravures par Bertall. — Maison de fer pour la Californie. — Rebus.

elle n'est pas difficile. Nous allons tâcher de la satisfaire en nous abstenant de toute expression de notre sentiment particulier sur les actes.

Le 3 septembre, à neuf heures trois quarts, le Président de la République, accompagné du ministre de l'intérieur et des préfets de la Seine et de police, est parti pour Cherbourg. Les préfets de la Seine et de police ont accompagné le Président jusqu'aux limites du département.

Le Président de la République a dû arriver à Meulan vers une heure et demie; il séjournera trois jours à Cherbourg au lieu de deux. Il ne rentrera donc à Paris que le 13 septembre et non pas le 12, comme on l'avait annoncé d'abord.

On a aujourd'hui, jeudi, des nouvelles de la réception faite à M. le Président de la République depuis Paris jusqu'à Evreux. Ce sont les bulletins qui recommencent.

Le *Fire-Queen*, yacht à vapeur anglais, a été armé en

commissaire temporaire pour transporter environ cinquante élèves du collège Royal naval à Cherbourg, afin d'y être témoins de l'inspection de la flotte française que doit passer le Président de la République. Le steamer *Lightning* doit aussi porter à Cherbourg le vice-amiral sir Thomas Cochrano et plusieurs autres officiers supérieurs de l'armée navale. Les noms de ces messieurs ont été envoyés officiellement aux autorités de cette ville. De leur côté, les lords de l'amirauté se rendront dans cette ville sur le *Black-Eagle*, et coucheront à bord de ce steamer.

Le spectacle que va offrir la ville de Cherbourg à ses nombreux visiteurs sera des plus splendides. Il y aura, indépendamment des grandes évolutions de l'escadre, un combat naval dont les diverses péripéties vont exciter l'enthousiasme des curieux. *L'Illustration* offrira, selon ses moyens, les scènes les plus pittoresques de ce spectacle.

Un grand nombre d'amis et d'anciens serviteurs de la famille d'Orléans, dont les noms sont rapportés dans un récit intéressant du *Journal des Débats* du 4 septembre, ont été à Claremont rendre un dernier hommage à la mémoire du roi. « L'émotion a été vive et profonde, dit ce journal, quand la reine, suivie de tous ses enfants, s'est avancée pour faire le tour du cercueil et y jeter l'eau bénite. Tous les regards, émus et pleins de larmes, se sont fixés respectueusement sur cette sainte et noble princesse, qui porte avec tant de courage et avec une si céleste résignation de si grandes infortunes. »

La tombe dans laquelle le cercueil est enfoncé, est un monument fort simple, recouvert d'une longue et large pierre adhérente par le côté de la tête à la muraille et supportée aux pieds par deux colonnettes. Au-dessus de la tête, près du mur, sont gravées en relief les armes du roi, surmontées de la couronne royale, et au-dessous de l'écusson est gravée en creux l'inscription suivante :

DEPOSITO. JACENT
 SUB HOC LAPIDE,
 BONÆ M. PATRIÆ M.
 AVITOS INTER GENERES,
 DEO ADJUVANTE. TRANSFERENTUR,
 BELIQUE
 LUDOVICI PHILIPPI PRIMI,
 FRANCORUM REGIS,
 CLAROGMONTII, IN BRITANNIA,
 DEFUNCTI,
 DIE AUGUSTI XXVI
 ANNO DOMINI MDCCCL,
 ETATIS LXXVI.
Requiescat in pace.

Un service a été célébré à Bruxelles avec solennité en présence de la famille royale et des personnes les plus considérables réunies dans cette funèbre circonstance.

Paris enfin a eu, avec moins d'éclat, ses prières mortuaires. M. le général Changarnier a fait dire mercredi une messe à cette intention dans la chapelle des Tuileries. Une messe a été également célébrée à Neuilly, et les journaux d'Amiens rendent compte d'une

Histoire de la semaine.

Le retour de M. le Président de la République, à la fin de la semaine dernière, en supprimant dans nos journaux les bulletins qui rendaient compte de tous les incidents du voyage, a mis fin également aux commentaires, contradictoires comme les récits eux-mêmes, qui accompagnaient sous forme de démentis le sens que chacun, selon le parti dont il est l'organe, donnait à ce qu'on appelle les faits, comme s'il y avait des faits. Il n'y a vraiment que des conjectures, des sujets de dispute, des arguments de rhéteurs composés pour exercer la fâcheuse des journalistes et flatter les goûts très-divers de leurs lecteurs. Un fait ne se prête pas à tant de significations. A force de donner ce nom à tous les commentaires, à tous les canards, aux on dit, aux calomnies même de la crédulité, de l'intrigue et de la passion, le mot n'a plus de sens, un fait n'est plus un fait. Il y a des actes, mais cela s'exprime en deux mots. Voici un acte : M. le Président de la République est parti le 12 août, il a visité nos départements de l'Est, il est entré à Paris le 29 août. En voici un autre : M. le comte de Chambord a séjourné du 10 août au 30 août à Wiesbaden, où il a reçu ses amis; il a quitté cette résidence pour retourner à Frohsdorf, sa résidence habituelle. Et enfin celui-ci : Le roi Louis-Philippe dont nous avons annoncé la mort, a été inhumé lundi 2 septembre dans la chapelle catholique de Weybrige, où il restera déposé jusqu'à ce qu'il puisse être transféré dans la sépulture de Dreux. Jusque-là (ceci n'est pas un acte mais une résolution sujette à retour), la reine Marie-Amélie et ses enfants continueront à habiter le palais de Claremont. Madame la duchesse d'Orléans vient de louer une maison dans le village d'Esher, distant de Claremont d'un quart de lieue, afin (c'est le motif de l'acte) de n'être plus séparée de la famille de ses fils.

Il y a des lecteurs néanmoins qui aiment l'histoire écrite de cette façon; ce sont ceux qui disent que toute l'histoire de nos soixante dernières années est dans la table générale du *Moniteur*, et le siècle de Louis XIV dans la gazette de Dangeau.

Cette opinion est respectable, mais



Monsieur le Comte de Chambord.



Claremont, résidence des Princes de la famille d'Orléans.

Fidèle à tous les à-propos, *l'Illustration* devait ouvrir ses colonnes au souvenir des nobles exilés de Claremont et au séjour de l'hôte illustre de Frohsdorf. La fidélité au malheur et le dévouement à une cause qui n'est plus — que nous sachions — celle de la France, ont payé ailleurs leur tribut d'hommage à ces grandes infortunes devant lesquelles on ne peut ici que s'incliner avec respect quand c'est le patriotisme qui les supporte et qui doit les adoucir.

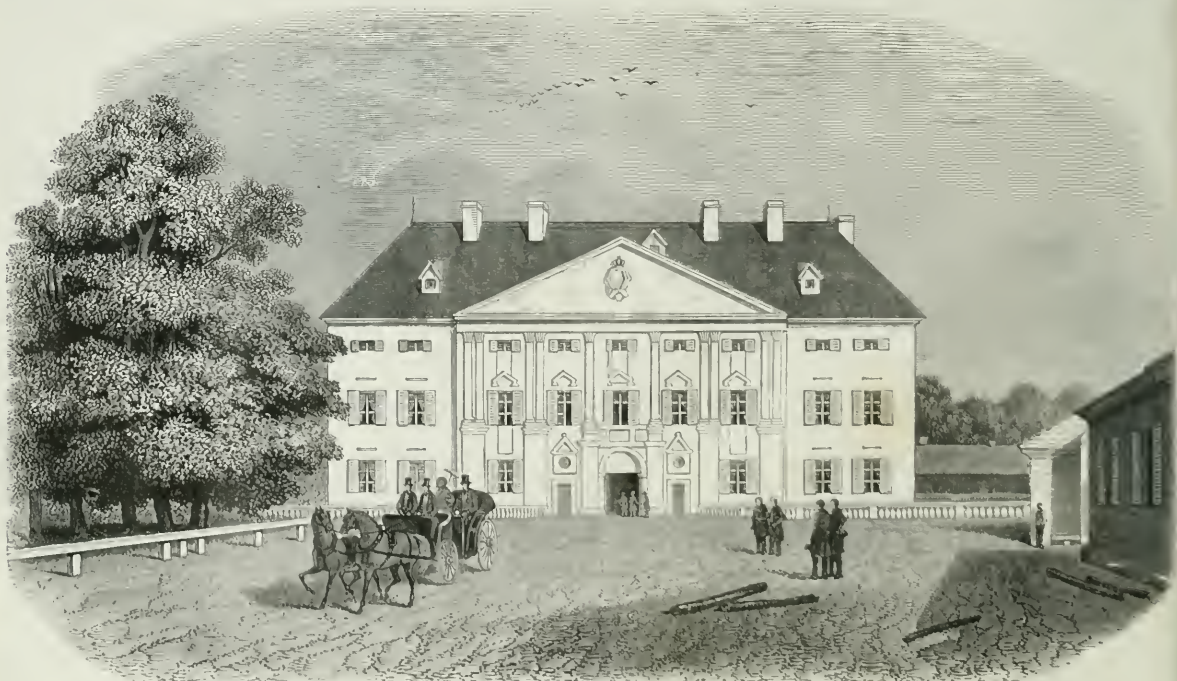
Le palais de Claremont, résidence de Thomas Pelham Holles, comte de Clare, au commencement du dernier siècle, fut acquis plus tard par lord Clive, qui le fit reconstruire. La façade offre deux corps de bâtiment liés entre eux par

un péristyle à colonnes corinthiennes faisant saillie. Un jardin abondant en plantes rares, un parc très-spacieux orné de massifs exotiques et de gazons éclatants, donnent de la magnificence à cette demeure princière. En 1816, le gouvernement anglais acheta Claremont au comte de Tyrconnel pour l'offrir au prince Léopold, qui venait d'épouser la princesse Charlotte, fille de Georges IV, et depuis la révolution de février, le roi des Belges l'a mis à la disposition de son beau-père, le roi Louis-Philippe.

Frohsdorf, résidence actuelle de M. le comte de Chambord, est un domaine de médiocre étendue, situé à douze lieues de Vienne, sur la frontière de la Hongrie. Dans l'origine, il

appartint à la famille de Lichtenstein. Madame Murat l'acquiert en 1827. Quelques années après, il devint la propriété de madame la duchesse d'Angoulême, qui, après la mort de son mari, quitta Goritz, et alla habiter Frohsdorf avec M. le comte de Chambord. C'est le séjour habituel du prince. Sa cour à Frohsdorf se compose d'un petit nombre d'amis : ce sont M. le duc de Levis, M. de Blacas, fils de l'ancien ministre de Louis XVIII, qui fut le gouverneur du jeune prince; M. de Nicolai, M. de Villaret-Joyeuse, officier de marine distingué, et un jeune Vendéen, M. de Monty. Le reste de sa maison se compose de ses deux aumôniers et d'un médecin, M. Bougon.

PHILIPPE BESONI.

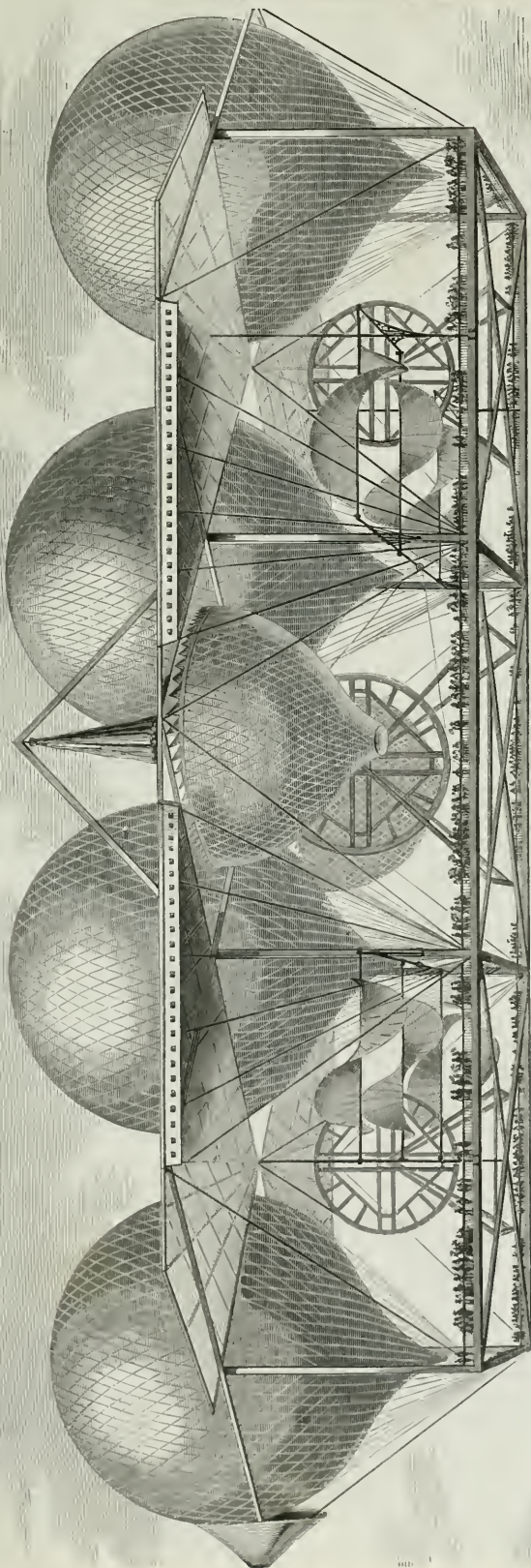


Frohsdorf, résidence de M. le comte de Chambord.

Navigation aérienne par M. Petin.

Si nos lecteurs ont suivi attentivement le résumé de l'histoire de l'aérostation que nous leur avons donné dans nos derniers numéros, ils auront reconnu que déjà de nombreux efforts ont été tentés pour faire de l'aérostation autre chose qu'un passe-temps de physique ou un spectacle de curiosité. Mais malgré les méditations des savants, les essais aventureux des empiriques, les prix proposés par divers peuples, la science de l'aérostation est encore dans son enfance. Nous ne voulons pas dire que l'aérostation, considérée isolément, n'ait pas fait de progrès : certes sa construction est perfectionnée ; mais ce qu'on ne lui a pas encore donné, c'est l'âme, et nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est l'intelligence ou tout au moins des organes qui puissent obéir et faire obéir le ballon à la volonté qui le dirige. Et pourtant là est la question et toute la question : on comprendra en effet que si le but de l'aérostation devait être à tout jamais de s'élever dans les airs, et là, au milieu d'une atmosphère plus ou moins agitée, de se laisser aller à tous les caprices des vents, *lubrica ventis*, autant vaudrait rester dans son cabinet, les pieds sur ces chenets et lançant par amusement des bulles de savon, exercice moins fatigant et surtout bien moins dangereux, sans être plus utile. Il est vrai, que l'aérostation va au-delà des nuages. On va encore que l'instrument, il faut savoir s'en servir, le dompter, le diriger enfin, sous peine de n'avoir éternellement dans les mains qu'un simple joujou d'enfant. Aussi est-ce dans cette voie que nous rencontrons tous les inventeurs ; c'est à la solution de ce problème que beaucoup d'illustres rêveurs ont consacré leurs veilles, sans avoir encore obtenu les résultats auxquels ils aspirent.

En dirons-nous autant de M. Petin, dont nous avons inscrit le nom en tête de cet article ? Entrez qui sait et le peut. Il y a tout un monde, et c'est vers ce monde qui plane au-dessus de nos têtes que veut s'élever ce nouvel inventeur, c'est de là qu'il veut nous faire sa dernière démonstration et prouver le mouvement en marchant. Mais pour y atteindre, le courage ne lui suffit pas : il faut que M. Petin inspire la confiance, entraîne les convictions, se fasse comprendre enfin, et c'est à quoi nous devons lui rendre cette justice, il réussit parfaitement. Aucun parmi ceux qui ont été à l'écoute au Palais-National ne s'est pris à douter, pendant qu'il parlait ; tant tout ce qu'il dit est logique, tant les réductions sont rigoureuses, tant les ailes ont



Système de navigation aérienne, par M. Petin.

l'air de pousser à sa machine à mesure qu'il avance dans sa démonstration : si bien que si à la fin de la séance il lui prenait fantaisie d'annoncer que le Palais-National est un immense appareil aérostatique qui plane dans les nuages depuis le commencement de la leçon, nul ne s'en étonnerait et ne s'en montrerait éfrayé.

Essayons donc, après M. Petin, de donner à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas entendu une idée des principes qui servent de base à son invention, en même temps que nous leur montrerons le gigantesque appareil qui doit nous mettre en possession d'un nouveau monde et du chemin le plus court pour visiter l'ancien.

Jusqu'à présent ceux qui ont cherché à diriger les ballons dans l'air ne se sont pas assez préoccupés des lois naturelles : cela paraît paradoxal, et cependant rien n'est plus vrai. Expliquons notre pensée. Les uns ont étudié le mécanisme des ailes de l'oiseau et ont voulu l'appliquer au ballon ; les autres ont pris leurs modèles dans le sein des mers, et pour eux la solution du problème a été dans la construction d'un immense poisson aérien ; mais nul, que nous sachions, n'a analysé les causes du mouvement de l'oiseau dans l'air, du poisson dans l'eau ; nul n'a reconnu, ou du moins n'est parti de ce principe, que les corps animés ou inanimés ne se meuvent jamais, à moins de la combinaison de l'action de la pesanteur avec la résistance du milieu ambiant. Telle est la loi dont la découverte a servi de point de départ à M. Petin ; mais il faut que l'intelligence répartisse les actions de la pesanteur, de manière qu'il y ait mouvement : il faut donc pour la locomotion un levier et un point d'appui. Nous allons voir comment on les obtient dans la navigation aérienne. — Il y a, dans la nature, deux machines simples : le levier et le plan incliné : le levier, qui, au moyen d'un point d'appui convenablement placé, transmet à une de ses extrémités l'effort qui est opéré à l'autre ; le plan incliné, qui transmet également les forces, mais en les ralentissant. Voilà donc en trois mots tout le système de M. Petin : le levier, le point d'appui et le plan incliné. — Le point d'appui est partout dans la nature : il est sur la terre pour l'homme et les animaux terrestres, il est dans l'eau pour les poissons, enfin il est dans l'air pour les oiseaux ; seulement le Créateur, dans son admirable prévoyance, a donné à chaque animal la forme la mieux appropriée au point d'appui qui doit aider son

mouvement ; ainsi, pour prendre nos exemples dans la même classe d'êtres animés, un coq dont le pied s'appuie sur la terre a des doigts très-séparés l'un de l'autre ; chez le canard, ces doigts sont réunis par une membrane qui lui permet de trouver son point d'appui dans l'eau ; et enfin chez la chapev-souris, c'est une immense toile qui, lorsqu'elle est étendue, la soutient dans l'air. Pour le ballon, nos lecteurs n'ont pas besoin que nous le leur disions, ce point d'appui est dans l'air ; mais ce que nous leur révélons tout à l'heure, c'est comment M. Petin établit son levier sur ce point d'appui, de manière à pouvoir marcher, progresser dans l'air.

Maintenant quel est dans la nature le rôle de plan incliné ? Nous avons dit qu'il transmet les forces : on peut le concevoir sous toutes les inclinaisons depuis l'horizontale jusqu'à la verticale, et suivant chacune de ces positions, les forces qu'il a pour mission de retenir dans leur mouvement agissent avec des effets différents. La rivière coule sur un plan incliné ; elle est rapide ou lente, suivant l'inclinaison de son fond ; si on veut en obtenir un écoulement puissant, on construit un canal qui avance près de la rive d'un moulin, et une usine entière est mise en mouvement. Voici donc comment on doit comprendre qu'un plan incliné transmet une force en la ralentissant : cette même masse d'eau qui se précipite en peu d'instants de deux ou trois mètres de hauteur mettrait un temps considérable à arriver au même niveau inférieur si elle continuait à couler sur le plan qui forme le fond de la rivière. Supposons un corps pesant abandonné à lui-même sur un plan incliné : dans la première seconde de sa chute, il parcourra un certain espace ; puis le mouvement s'accélère constamment, et cette règle de la nature se définit en mécanique par ces mots : Les espaces parcourus sont entre eux comme le carré des temps employés à les parcourir. Il suit de là que tant qu'un corps sera sur un plan incliné, sa vitesse s'accroîtra, et que ce n'est que sur un plan horizontal que cette vitesse pourra diminuer et s'éteindre.

Si nos lecteurs ont bien compris ce que nous avons tâché de leur expliquer clairement, la nature du levier, du point d'appui et du plan incliné, ils saisiront facilement ce qui nous reste à dire sur l'appareil aérien de M. Petin.

Tous les corps sont pesants ; ils ne sont dit légers ou légers que par comparaison à un milieu donné. Ainsi le liège, qui est lourd par rapport à l'air, se mettrait en mouvement de haut en bas, mais étant léger par rapport à l'eau, il se mettra en mouvement dans ce liquide de bas en haut. Le point d'appui est une force contraire aux actions de la pesanteur réunies en un point fixe sur le levier ; il suit de là que le point d'appui des corps légers est supérieur aux actions de la pesanteur, et qu'il lui est au contraire inférieur pour les corps lourds.

M. Petin a voulu donner à son appareil la plus grande puissance possible, tout en diminuant les résistances qu'il devait vaincre. Ces résistances, c'est le milieu ambiant, c'est l'air. Il s'est donc donné une grande puissance en employant quatre ballons sphériques d'un immense volume. Or, dans la sphère la capacité croît comme le cube du rayon, et la surface ne croît qu'en raison du carré de ce rayon. Ainsi un ballon qui serait trois fois plus grand qu'un autre, ne présenterait que neuf fois plus de surface, tandis qu'il fournirait une capacité ou une puissance ascensionnelle vingt-sept fois plus grande. M. Petin a, toujours dans le but de diminuer la résistance, placé ses ballons l'un derrière l'autre, et il a armé la proue de son navire d'un appendice comique, de manière à fendre l'air plus aisément. Ses ballons, dont chacun, dit-il, doit avoir le diamètre de la balle au blé de Paris, soit 90 pièces, sont reliés l'un à l'autre par une vaste charpente de 150 mètres de long sur 65 mètres de largeur où séjournent les passagers. Au milieu de cette vaste charpente se trouvent quatre espèces de parachute, deux au-dessus, deux au-dessous du plan milieu dont voici le rôle. Lorsque l'appareil quitte la terre, c'est en vertu de sa légèreté par rapport à l'air ; son point d'appui est donc supérieur aux actions de la pesanteur, c'est la colonne d'air située au-dessus des ballons ; cette résistance à l'ascension vient se concentrer en un point, celui du levier (le levier est l'appareil entier) ; alors les parachutes situés au-dessous du plan de l'appareil s'ouvrent par l'effet de la résistance de l'air et le levier est complet ; nous avons le point d'appui, le point fixe autour duquel nous devons graviter. Si le ballon descend au contraire, les parachutes supérieurs s'ouvrent et nous retrouvons encore notre levier complet.

Il ne nous reste plus qu'à indiquer comment M. Petin a réalisé dans son appareil le plan incliné. La vaste charpente qui relie entre eux les quatre ballons est construite de façon qu'une partie, soit en avant, soit en arrière, puisse être mise instantanément à jour ; concevez un système de jalousies, si vous voulez, dont un mécanisme très-simple replie ou développe les lames. Lorsqu'une partie de l'appareil aura été ainsi mise à jour, la résistance que l'air oppose au mouvement vertical ne se fera plus sentir sur cette partie mise à jour, tandis qu'elle conservera toute sa force sur l'autre partie ; il y aura donc un effet d'équilibre, le levier oscillera autour de son point d'appui ; l'appareil prendra une inclinaison et s'élançera dans la direction de ce plan incliné ; sa vitesse s'accroîtra et il pourra ainsi parcourir des espaces considérables ; puis en refermant les lames, le levier retrouvera son point d'appui et usera sa vitesse sur ce plan horizontal. Cette manœuvre, qu'on pourra répéter autant de fois qu'on le voudra, soit à l'avant, soit à l'arrière, permettra d'accélérer la marche dans les airs, et de se diriger vers un point donné.

Jusqu'ici nous avons supposé que la marche n'avait lieu qu'en vertu de la pesanteur spécifique des ballons ; mais il y a un autre élément dont l'aéronaute doit tenir un grand compte, c'est le vent, qui jusqu'à présent dirige à lui tout seul les ballons qu'on confie aux airs ; et y a encore le cas où l'appareil sera parvenu jusqu'à la région où le milieu au-

biant sera en équilibre parfait avec la force ascensionnelle du navire aérien. Il faut alors avoir recours à d'autres machines capables d'engendrer les forces de traction nécessaires à la progression.

M. Petin a établi à cet effet deux turbines horizontales qui, mises en mouvement par l'aéronaute, procurent une progression rectiligne suivant l'axe. Elles peuvent aussi être mises en mouvement par la résistance de l'air à la force d'ascension ; elles transmettent alors le mouvement à d'autres hélices de traction qui sont placées verticalement au quart antérieur et postérieur de chacun côté de l'appareil ; elles aèrent en quelque sorte dans l'air et aident à la marche. Un comprend qu'on peut demander à ces hélices des mouvements latéraux en arrêtant celle d'un côté, tandis que l'autre continue à se mouvoir. On pourra donc, en supprimant alternativement l'une ou l'autre hélice, manœuvrer l'appareil entier comme on manœuvrerait un bâtiment. On peut encore que le mouvement des turbines horizontales, dont l'effet sera de soulever ou d'abaisser le navire, suivant une ligne verticale, permettra de se élever ou de s'abaisser dans l'air sans jeter de lest ou sans perdre de gaz, soit moyen à employer pour obtenir l'ascension ou la descente, et sans lequel toute locomotion éloignée et longue est impossible à cause des déperditions continuelles des forces de l'appareil. Les hélices, mues soit par la main de l'homme, soit par une machine dont la dimension de l'appareil permet la supposition, se visseront également dans l'air qui voudrait s'opposer à la marche, de même qu'un bateau rencontre un courant rapide.

Chronique musicale.

La réouverture de l'Opéra a eu lieu lundi de cette semaine. Cela s'est fait presque à l'improvvisé, bien que les deux mois de vacances accordés par le ministre fussent expirés depuis samedi dernier. Mais cette surprise a satisfait tout le monde : l'impression de l'immense foule qui de bonne heure assiégeait les portes de la salle le prouve de reste, et fait voir combien la réouverture de notre premier théâtre lyrique était attendue avec impatience. Jamais, en effet, on ne vit peut-être dans Paris une aussi grande affluence de étrangers qu'en ce moment. Laisser plus longtemps les portes de l'Opéra fermées devant eux, c'eût été s'exposer à leur faire croire que tout ce qu'ils ont entendu dire de la magnificence des plaisirs de notre capitale n'était pas exact ; ou bien que notre pays n'était plus en état de soutenir aujourd'hui le somptueux éclat de son hospitalité d'autrefois. Pour toutes ces raisons et d'autres encore, la réouverture de l'Opéra doit être classée parmi les événements d'une haute importance. — La soirée de lundi a été l'une des plus brillantes qu'on puisse imaginer. On donnait la *Favorite*, et le rôle de Léonor était, pour la première fois, rempli par mademoiselle Alboni. Le nom de cette célèbre chanteuse est un vrai talisman, capable d'opérer les plus étonnants miracles : comme, par exemple, de transporter les mines aurifères de la Californie à la rue Lepelletier, au moment où l'on s'y attend le moins. O merveilleux pouvoir d'une charmante voix ! Mais, quelle voix ! quel charme ! Entendit-on en aucun temps un gosier humain plus parfaitement doué ? Un acteur qui s'émeut profondément, qui s'anime, qui se passionne en scène, réussisse à faire naître, exciter, exalter l'enthousiasme d'une salle entière, c'est beau, c'est admirable, mais c'est concevable. Ce que l'on conçoit moins, c'est que, sans employer aucun de ces mêmes moyens, mademoiselle Alboni atteigne absolument les mêmes résultats. Elle chante, qu'on nous permette de le dire, à peu près comme Dieu parla lorsqu'il dit : *Fiat lux* ; elle n'y met pas plus de recherche, et cependant le public en est émerveillé, et de mains avec frénésie. Non, le charme de la voix n'exercera jamais un plus souverain empire, puisque à lui seul il tient lieu de toutes les qualités qu'on exige d'ordinaire dans un cantatrice dramatique. — M. Roger a partagé les honneurs de la soirée avec mademoiselle Alboni ; nous ne saurions mieux faire son éloge ; tous deux ont été plusieurs fois rappelés ; on leur a fait répéter la belle phrase de la fin du duo du quatrième acte, qu'ils ont dité chacun avec un talent tout à fait supérieur, quoique dans un sentiment complètement opposé. En les écoutant immédiatement l'un après l'autre, il est curieux de voir comme la même pensée musicale peut être interprétée d'une manière entièrement différente et conserver toujours la même force, la même beauté, sinon précisément le même sens. — Pour être juste envers tout le monde, nous devons ajouter que M. Barroillet a eu, lui aussi, sa bonne part d'applaudissements ; mais encore, que mademoiselle Flora Fabbri, dans le pas de deux du second acte, a littéralement émerveillé les amateurs de ballet les plus experts et les plus difficiles, par la légèreté, la souplesse, l'entrain et la hardiesse de sa danse.

Quelque éclatant qu'ait été le succès de mademoiselle Alboni sur la scène lyrique française, tant dans le *Prophète* que dans la *Favorite*, nous n'en restons pas moins, après comme avant, convaincus que sa véritable place est ailleurs. Son élément, c'est le Théâtre-Italien, et c'est là que nous espérons la revoir avant peu. La salle Ventadour va bientôt rouvrir à son tour. En ce moment la composition de la nouvelle troupe italienne, qui doit prochainement nous rendre le plus élégant de nos théâtres, est l'objet de toutes sortes de commentaires. Nous ne nous en ferons pas l'écho ; c'est d'autant plus inutile, que, dans quelques jours, tout le monde pourra lire en mille endroits, sur les murs de Paris, la liste entière et vraie des chanteurs qui, le 1^{er} novembre prochain, inaugureront la saison d'hiver parisienne. Il va sans dire que le nom de M. Ronconi figurera en tête de cette liste.

Nous sommes un peu en retard avec l'Opéra-Comique. Il y a déjà quinze jours que nous aurions dû parler d'un bril-

lant début qui a eu lieu à ce théâtre. Le début de M. Barbot. Mais s'il n'est jamais trop tôt pour annoncer une bonne nouvelle, jamais non plus il n'est trop tard. Nous saisissons donc avec empressement la première occasion qui se présente. M. Barbot n'est pas, tant s'en faut, un débutant comme un autre. Excellent élève de M. Manuel Garcia, c'est à lui que ce célèbre professeur a confié le soin de tenir sa classe au Conservatoire pendant son absence. Depuis deux ans il remplit avec distinction cet honorable intérim. Les concours de chant qui ont eu lieu dans cet intervalle ont suffisamment prouvé que le jeune suppléant possède et transmet à merveille les savants préceptes, les belles traditions qu'il a lui-même reçues du titulaire. Ainsi qu'on devait s'y attendre, d'après cela, M. Barbot s'est montré, dès son entrée en scène, chasteur sur tous les points de son art. C'est par le rôle de Lionnel dans *l'Eclair*, un des plus difficiles de l'emploi des ténors d'Opéra-Comique, qu'il n'a pas craint de faire ses premiers pas sur un théâtre tout à fait nouveau pour lui. Nous n'hésitons pas à dire que jamais la délicieuse romance : *Quand de la nuit l'Épous nage*, n'a été mieux interprétée ; que la partie de Lionnel dans le charmant duo du second acte n'a jamais été chantée avec plus de goût et d'expression ; que tous les détails musicaux de ce rôle enfin n'ont jamais été plus finement rendus. Sans être doué d'un de ces timbres s'adressant à de primo abord entraînent irrésistiblement un auditeur, la voix de M. Barbot est néanmoins sympathique ; elle plait par sa constante justesse d'intonation, et puis encore parce que jusque dans ses deminteintes les plus délicatement nuancées on ne perd pas une syllabe, tant l'articulation est nette. Cette qualité est une des plus essentielles et pourtant une des plus rares. Un pareil début est d'un heureux augure ; il ne nous paraît pas douteux que M. Barbot ne soit bientôt un des sujets les plus utiles et les plus aimés du théâtre de la rue Favart.

Nous entendons fréquemment reprocher à notre siècle de tourner à la tristesse, à l'ennui, à toute sorte de sentiments moroses ; ce sont là des reproches que nous ne pouvons guère prendre au sérieux, nous qui voyons combien on fait de musique de toutes parts ; à moins qu'on ne veuille prétendre que cette espèce de concert universel auquel nous assistons en passant ou par curiosité, ne soit, comme le chant du cygne de notre société, ce qui Dieu nous plaise. Quoi qu'il en soit, les fêtes musicales sont à l'ordre du jour. Ce ne sont plus des familles d'une même ville qui s'invitent entre elles à venir faire de la musique dans leurs salons ; ce sont des départements voisins par les chemins de fer qui s'adressent mutuellement des invitations collectives ; des nations qui engagent d'autres nations à venir aussi nombreuses que possible entonner ensemble les mêmes chants harmonieux. Ce côté de la physiologie du temps où nous vivons n'est peut-être pas assez remarqué. Nous faisons aujourd'hui cette observation seulement en passant, et en manière de transition, pour arriver aux quelques mots que nous avons à dire des nouvelles qui nous sont venues d'Anvers, en même temps que celles du grand festival qui a dernièrement eu lieu dans cette ville. Au moment même de la gran le fête anversoise, la nouvelle troupe d'opéra français fait ses débuts et l'on applaudissait une de nos cantatrices les plus estimées, mademoiselle Mequillet. Elle a successivement chanté les rôles de Léonor dans la *Favorite*, d'Olette dans *Charles VI*, de Norma dans la traduction française du chef d'œuvre de Bellini ; dans chacun de ces ouvrages, l'éminent artiste, nous dit-on, a obtenu le plus éclatant et le plus légitime succès. Cela n'a rien que de très-naturel pour qu'onque se rappelle avoir vu mademoiselle Mequillet sur notre première scène lyrique.

Au reste, il y a plaisir à voir comme nos artistes français sont de tous côtés accueillis avec faveur. Il y a peu de jours, une correspondance de Londres nous faisait part des succès que madame Wartel a obtenus pendant la saison dernière. Partout où elle s'est fait entendre, les dilettantes anglais lui ont témoigné de la façon la plus chaleureuse leur admiration pour son talent de pianiste si remarquablement pur, élégant et sévère tout à la fois. Mais c'est surtout dans un concert donné pour les églises catholiques que madame Wartel a rencontré l'occasion d'un de ces triomphes qui font époque dans la carrière d'un artiste. Comment résister au plaisir d'enregistrer de pareils faits dans notre chronique ? Aussi n'y résistons-nous pas.

GEORGES BOUSQUET.

Voyage aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin.

PREMIÈRE LETTRE.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

Bâle, le 22 août 1850.

MONSIEUR,

Je viens d'accomplir le voyage de récréation dont je vous avais communiqué le projet. J'ai bu à la source du Danube ; j'ai marché sur la source élançante du Rhône, je me suis reposé près des sources du Rhin, et j'ai déjeuné à l'hospice du mont Saint-Gothard, dans le voisinage des sources du Tessin et de la Reuss. J'ai parcouru les Alpes le sac sur le dos et un bâton ferré à la main, bravant la pluie, la grêle et la neige. C'est un exercice salutaire, que je recommande à quiconque la santé est chère. Maître le corps en sueur par l'action de grimper, recevoir pendant des heures entières les douches d'une pluie fine, pénétrante, glaciale ; marcher dans la neige au besoin, avec des souliers percés ; descendre en moins d'une journée tous les degrés de l'échelle thermométrique, de 20 degrés au-dessus de zéro à la température de la glace fondante : cela vaut mieux que tous les bains russes et que tous les traitements hydrothérapeutiques de la mode. Depuis un an, j'étais affecté de vertiges et je me

taient vingt millions par an que prélevaient tant le *parquet* que la *coulisse* (deux mots que nous allons expliquer bientôt ci-après) sur les opérations du joueur. Que l'on juge, par ces simples chiffres, de l'intensité des affaires; et que l'on juge aussi du bénéfice net réservé aux spéculations! Et nunc erubescunt! Quel flambou, grand Dieu! Quelle torche! Quel incendie à dévorer bois, châteaux, fermes, maisons des champs, maisons de ville!

Pourtant, les droits attribués aux agents de change pour actes de leur ministère sont moindres, et ces messieurs même s'en plaignent. Cinquante francs pour l'achat de cinq mille francs de rente ou de trois mille, ce qui est tout un (selon qu'il s'agit de la rente cinq ou trois pour cent), et autant pour la vente: c'est pour rien. La *coulisse* se contente de moitié. Calculez ce qu'il faut de fois cinquante francs ou de cinq mille francs de rente achetés, vendus, rachetés, pour déposer, en fin de compte, entre les mains crochues de l'intermédiaire un reliquat de vingt millions.

Le *parquet*, c'est la collection des agents de change privilégiés qui, seuls légalement, procèdent à la vente et achat des effets publics. Ils sont au nombre de soixante, avons-nous dit déjà, mais par le fait ils sont bien deux ou trois cents, chaque charge étant, presque sans exception, une sorte de commandite, et le titulaire n'en étant d'habitude que le tiers ou le quart, ou tout au plus moitié. A une heure sonnante, de par les règlements du préfet de police, une cloche sonne dans la grande salle de la Bourse: c'est l'ouverture du marché. Les agents de change sont déjà dans leur *corbeille*, carnet en

main, prêts à pointer. La *corbeille* est cette petite enceinte circulaire fermée par une balustrade et élevée de quelques pieds au-dessus du niveau de la salle et de la foule des joueurs. D'une heure jusqu'à trois, le marché se poursuit sans interruption aucune. La foire aux bestiaux de Poissy ou de Caen est un modèle de silence et de placidité auprès de cette mêlée tapageuse. Voilà soixante hommes, bien nés pour la plupart et appartenant tous à l'aristocratie (celle d'argent, très-fort compatible et pourtant irréconciliable avec les moins démocratiques); voilà, dis-je, ces soixante dandis, millionnaires

une grande chose que l'habitude, et bien fine est la perception du conduit auditif logeant le nerf de l'intérêt. Le marché, vingt marchés, que dis-je! cent marchés sont conclus en une minute: je prends, je donne! Un signe, un geste de la main, une note prise au crayon (*le pointage*), et c'est chose faite. En cas de dissidence ou de malentendus, fort rares, je crois, le calepio fait foi devant le syndicat comme le grand livre et le journal d'un négociant en justice.

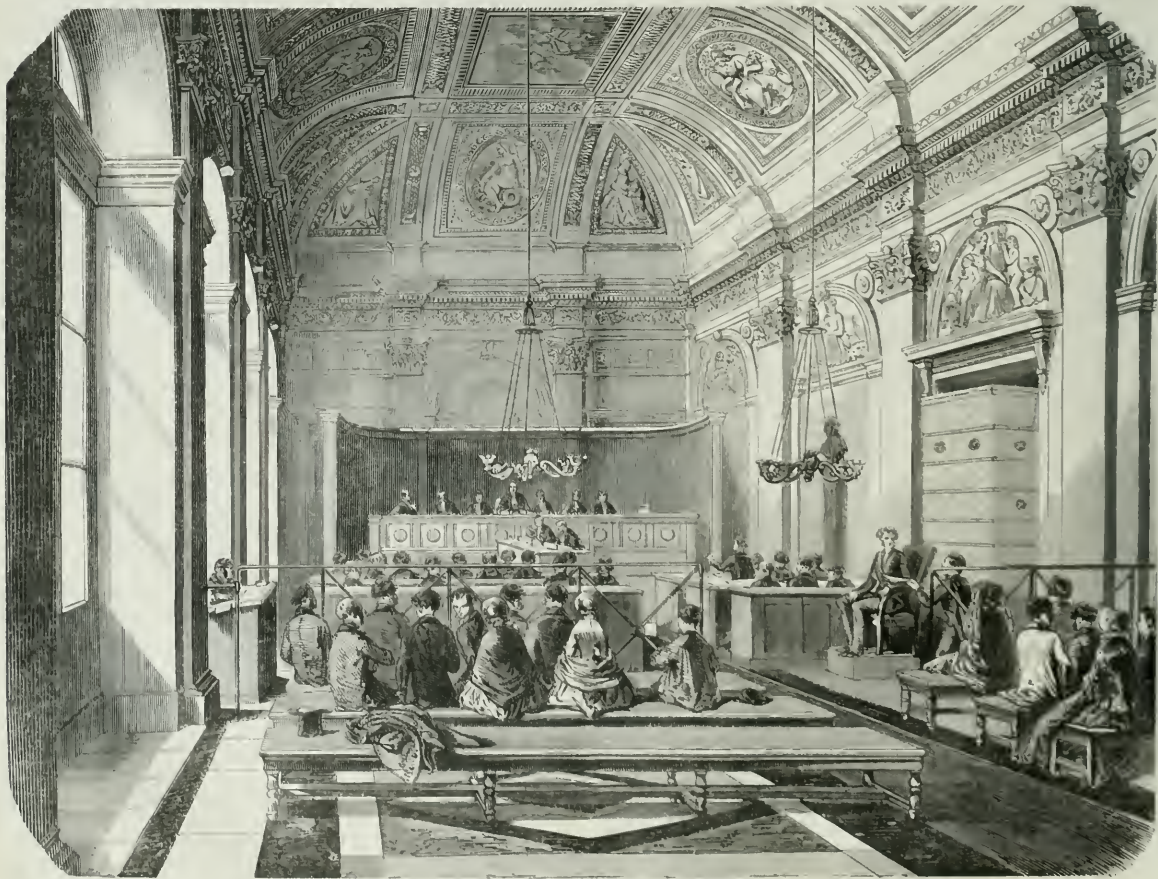
Côte à côte avec le parquet, à chaque extrémité, formant



Vestibule du palais de la Bourse.

et hauts barons de la mortuaire, condamnés deux mortelles heures au métier de stentor et à s'époumonner comme des crieurs en plein vent dans une mêlée furibonde, dans un conflit de faus-fus, de basse-taille et de glapissements au Dieu pourrait tonner de certains moments sans faire entendre sa grande voix. Le métier est rude, sans parler des soucis, des marches et des contre-marches, et des bouillonnements; mais cent mille francs par an en moyenne, cela compense bien des extinctions de voix, bien des déboires et une culture éventuelle suivie d'un voyage en Belgique, en Suisse ou aux États-Unis. C'est ce que l'on nomme un *sinistre*.

Que crient ces messieurs? Ils crient: *Je prends, je vend, je donne!* A tel taux telle marchandise! Il faut que du milieu de cette tempête oratoire grossie, enfile par les mille voix des spéculateurs subjugués, l'appelant ou l'interpellé, le demandeur ou l'offrant, distingue et extraie précisément l'article dont il a besoin, et l'on s'étonne qu'il y parvienne. Mais c'est



Salle d'audience du Tribunal de Commerce, palais de la Bourse.

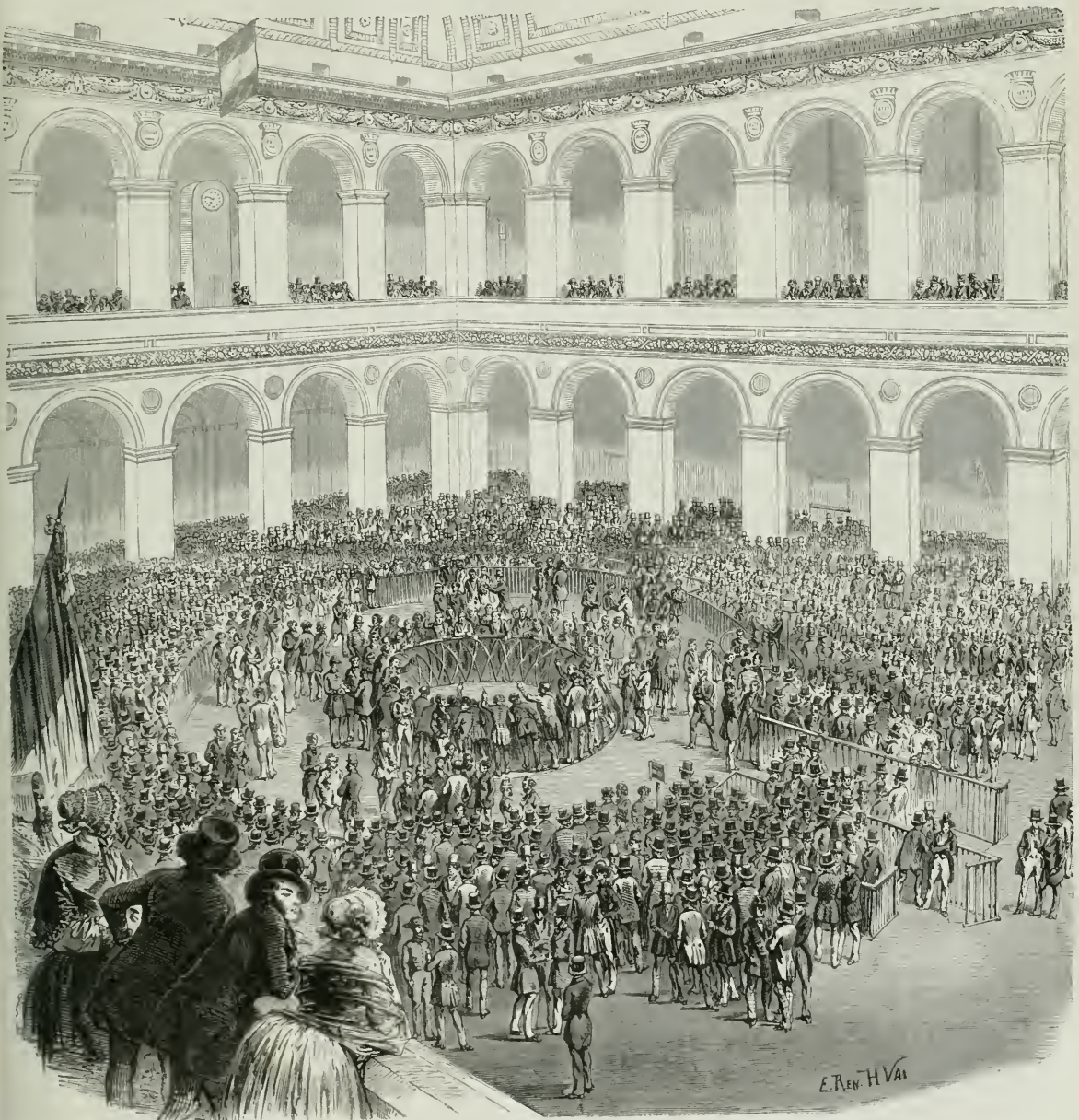
deux anses de la *corbeille*, la *coulisse*, comme lui, en même temps que lui, s'agit, s'enroule et s'égosille. Elle tire les mêmes marchandises ou plutôt la même marchandise, celle qui est objet de spéculation, tête de marché, *padding-towar*. C'est actuellement le *cing pour cent*; mais avant la révolution de février, c'était le *trois*. Au reste, cette substitution est d'infinité peu d'importance : c'est convention pure; au lieu de cinq ou de trois, on pourrait prendre le *stockfish* ou le *curaçao* de Hollande pour point de mire général des spéculations ou Paris : les affaires, l'animation et les effets seraient les mêmes.

On peut s'étonner de voir la coulisse, clandestine et illé-

gale de sa nature, vivre fraternellement avec le monopole, à ce point de lui monter sur les épaules et de lui oser faire une rude concurrence sous ses yeux, à sa barbe et dans son temple même. C'est à peu près comme si les contrefacteurs belges venaient s'établir à Paris et nous offrir leurs produits quai Voltaire ou rue Vivienne. Ici, et au sujet de cette anomalie apparente, doivent trouver leur place quelques explications indispensables sur le rôle et l'origine de la *coulisse*.

Deux heures de marché par jour sont loin de faire face soit aux besoins réels, soit à l'empressement et aux caprices des joueurs, soit enfin aux diverses éventualités qui peuvent

à chaque instant surgir en dehors du délai légal et exercer une plus ou moins forte pression sur les rentes. A spéculateur bien appris deux heures de possession par jour ne peuvent évidemment suffire. La rente est une déité que l'on n'oublie guère une fois qu'elle s'est logée dans notre âme; *te veniente die, te decedente canebat*.... Le matin, et le soir, et le jour, et la nuit, bien qu'en en aie, il faut se préoccuper d'elle. C'est dans cette nécessité incontestable que la coulisse, parquet au petit pied, parquet ambulante et mobile, parquet sans garanties mais non sans probité et sans ressources, parquet quelquefois plus sûr que le plancher officiel, a la meilleure raison d'être. Des l'aurore (parisienne), c'est-



La Bourse de Paris. — Vue intérieure.

à-dire dès neuf heures ou dix heures du matin, elle se réunit dans son laboratoire habituel, le passage de l'Opéra; elle y tient séance jusqu'à l'heure de la bourse, où, comme nous l'avons vu, elle accompagne le parquet, le devance même, et, dans tous les cas, lui survit; car la *petite bourse* (celle de la coulisse) dure jusqu'à quatre heures en Bourse même pour reprendre au passage ses opérations à peine interrompues par un dîner hâtif, et les continuer d'ordinaire jusqu'à onze heures ou minuit. Dans la saison des veilles, en hiver, il se fait des affaires toute la nuit, et l'agiotage, qui ne respecte rien, se glisse jusqu'au sein du bal de l'Opéra, où il fait dix ou quinze mille, selon le cas, sans fausse honte ni

faux nez, entre un verre de punch, une salade de homard et un domino flamboyant, émerveillé de tant de rentes, malheureusement toutes à terme.

De cet état de choses viennent les écarts énormes qu'on remarque très-fréquemment entre les cours de fermeture d'une bourse et ceux d'ouverture de la bourse du lendemain. Quelque nouvelle d'importance, quelque on dit, rumeur ou panique est survenu dans l'interval, et tout cela s'est escompté, s'est exploité séance tenante sur le marché de la coulisse. Le parquet, généralement, n'a guère qu'à ratifier ce mouvement intérieur, et c'est ce qu'il fait d'habitude en reprenant sa trame non où l'a laissée, mais où la lui

rend la coulisse. On conçoit dès lors qu'il ne puisse demeurer indifférent ni étranger aux opérations de cette même coulisse qu'il consacrer en les acceptant et en y prenant lui-même part. En un mot, la coulisse est la continuation et le complément tout à fait indispensable du parquet. D'ailleurs elle est, comme l'agiotage, absolument inattaquable et insaisissable, au moins par décret, règlement, loi ou ordonnance, et c'est ce qui saute aux regards de quiconque est un peu au fait des opérations de bourse, de la manière toute spéciale, toute sommaire et expéditive dont elles s'engagent et se résolvent. Il est peu de matières dont on parle plus et qui soit moins connue; c'est pourquoi, et quelle que soit la

E. REN. H. VAI

diffusé du sujet, nous allons tâcher d'en donner quelque tinture à nos lecteurs.

Au premier abord, il semble que ce soit la chose la plus simple. Donner et ne pas recevoir, disait le maître d'armes de M. Jourdain, voilà toute la science de l'escrime; recevoir et ne pas donner, voilà au contraire toute celle de la spéculation sur les rentes ou autre et du commerce en général. Il ne s'agit que d'acheter ou de vendre selon le cas. C'est est tout élémentaire. Eh bien! c'est ce tout petit art d'acheter ou de vendre à propos, c'est ce tout petit tour de main qui fait qu'un tel n'est pas tyé, qu'il n'est pas comédiant, d'acquiescer, et qui, fort loin d'être un vulgaire talent, n'est, hélas! donné qu'à un petit nombre de spadassins ou de joueurs. — Je demande humblement pardon à tous deux de l'écroulement.

Je crois que la rente montera; j'ai foi dans la sagesse et dans le zèle du gouvernement; je suis optimiste. J'achète donc, j'achète fin courant ou fin prochain vingt mille francs de rente, lesquels, au cours actuel de 96 ou 97, représentent un capital de trois cent quatre-vingt-dix mille francs environ. Vous entendez bien que je n'ai ni l'intention ni le pouvoir de prendre livraison du marché à son échéance. Seulement, fin courant, ou fin prochain, ou plus tôt si les circonstances sont propices, je revendrai ma rente et je réaliserais le bénéfice que j'espère. Si l'y a point de bénéfice, si la rente baisse au lieu de monter, je revendrai également, mais je réaliserai une perte, et je payerai la différence du prix d'achat au prix de vente, augmentée, bien entendu, de l'inévitable courtage. En un mot, mon opération consiste uniquement en ceci: Je parie que la rente montera, et le pari m'est tenu par l'agent de change ou le conseiller auquel j'm'adresse au nom d'un pairieur contraire inconnu de moi, comme je le suis moi-même de lui.

Or, je le demande, comment l'égislation, justice, police peuvent-elles empêcher des paris sur un objet déterminé, entre gens qui n'ont qu'une parole, qu'un signe, qu'un geste à échanger? Autant voudrait défendre au public du Champ-de-Mars de porter mille louis, mille francs, ou mille sous sur le garrot des miss Annette et des Arabian du jour. La même raison qui fait que les marchés à terme ne sauraient être absolument interdits aux agents de change, fait que ceux-ci ne peuvent non plus les interdire à la coulisse et qu'ils doivent vivre cote à cote et sur un pied d'apparence tout fraternelle avec ce pharaon du trottoir, bien qu'il leur ôte évidemment une grande part, sinon la meilleure de leurs énormes bénéfices.

Il n'y aurait qu'un seul moyen de prévenir l'agiotage: ce serait un profond changement dans les mœurs publiques, non le mépris du gain qu'il ne faut guère prévoir, mais la séparation de deux choses distinctes, de la politique d'avec les intérêts matériels qui jusque-là se sont liés fort étroitement, au préjudice des uns et de l'autre; ce serait que la rente, devenue paisible et sûre propriété comme toutes les autres, cessât d'être le régulateur capricieux et fraudé de toutes les transactions et de l'intérêt de l'argent; ce serait qu'il n'y eût ni paix ou de guerre, habilement, perfidement j'é le milieu du marché, moins que cela, une harangue prière ou présidentielle, un meeting de Châlons-sur-Marne, une vocifération royaliste ou républicaine poussée à Verdun ou à Sens ne parût plus de nature à influencer sur les destinées d'un grand pays; ce serait enfin que lui-même prit assez de confiance en son honnêteté et en sa solvabilité pour ne pas croire, au moindre émoi que le sol tremble sous ses pieds, voir les nombreux étrangers réduits à la misère et lui-même à la banqueroute. C'est ce qui arrivera certainement le jour où les gouvernements, l'entrer, je veux dire, de persister dans la voie des dépenses énormes et indéfinies, s'occuperont d'établir nettement le droit et l' devoir du pays d'a surer sur des bases solides le paiement de sa dette. C'est nous la montrer diminuant au lieu de l'accroître; c'est dire assez que l'agiotage a poussé et conserve encore de profondes racines en France, et que notre génération ne paraît point destinée à le voir s'étendre du milieu de notre état social si la crant et si troublé.

La coulisse, composée d'éléments fort divers et fort hétérogènes, mérite d'exercer le crayon de l'observateur. On y voit des gens qui ont longtemps brillé sur la scène du financier et du report officieux, et que des malheurs, une ou deux liquidations désastreuses ont rejetés hors du théâtre de leurs prospérités légales. Nombre d'anciens agents de change y tiennent le simple carnet de l'intermédiaire ou du courtier anonyme, voire de l'humble parieur. Plusieurs aussi y ont refait sur ce terrain plus ignoré, mais non moins riche et productif, leur fortune perdue sur une plus haute scène, leur million qui s'est fondu au feu dévorant de la rampe. A part un peu d'exceptions près, la coulisse passe pour solide, et les sinistres n'y sont pas plus fréquents qu'au parquet de la Bourse. Elle est le Rio-Sacramento où s'expatrient les agents ou les joueurs désœuvrés, et par conséquent offre toute la légèreté éternelle et passionnée d'une naissante colonie fondée sur l'amour des mines. Il y a là tels chercheurs d'or dont les aventures, comme drame, comme intérêt, comme étonnantes fluctuations, ne le cèdent point à la vie accidentée des plus rudes et des plus éprouvés mineurs des placers du San-Francisco.

C'est là qu'il faut étudier, si l'on veut le connaître à fond, ce jeu abstrait et singulier de hausse et de baisse ou n'apparaît ni carte, ni flambeau, ni enjeu, ou un seul mot, un signe, une ligne au crayon suffisent pour creuser la tombe ou jeter les bases des fortunes les plus énormes. Au parqu岸, il est impossible de rien démêler dans ces cris confus qui frappent l'air et assourdissent les oreilles des spéculateurs; d'ailleurs, ils n'en approchent pas. Dans la coulisse ils sont mêlés aux agents, qui opèrent pour eux, et ils ont le grand avantage de les voir travailler, en s'assurant ainsi que leurs instructions sont exécutées à la lettre, c'est-à-dire au chiffre, car c'est là le point scabreux. Essayons donc de pénétrer dans ces périlleux arcanes du passage de l'Opéra

et du café-divan, qui en est le laboratoire et l'annexe, et tâchons de saisir le jargon qui s'y parle, argot assez intelligible au profane que pouvaient l'être au vulgaire l'oracle de Diphé ou le langage éloquent des prêtres de la Haute Thèbes. En voici quelques spécimens:

« En liquid, envoyez trois mille (Liquid est mis ici pour liquidation, le coulisier factieux et ami des belles manières se plaît à abréger ses formules comme la jeunesse dédorée de l'époque, et elle dit en liquid, comme ailleurs on dit: d'abord, d'abord, soe ou démoie). — Pour fin prochain, j'ai quinze cents. — Envoyez donc dix pour demain! — A cinquante (c'est le taux en centimes de la rente; quatre-vingt-seize cinquante, quatre-vingt-quinze cinquante (le principal demeure ici sous-entendu), à cinquante, je prends cinq mille. — Qui veut donc dix pour fin courant? etc., etc.

Les mots: dont deux, dont dix, dont un, dont cinquante, incessamment répétés, révèlent l'existence d'un ordre tout particulier de spéculation: c'est la prime, dont les nombreuses combinaisons avec le ferme font d'un jeu simple en apparence une suite d'opérations très-complicées et très-arsées, difficilement accessibles à l'intelligence et surtout à la pratique de quiconque n'a pas fait une étude spéciale de ces dangereuses formules, et encore cette étude lui serait elle vaine et fustige s'il n'a du ciel ou d'ailleurs reçu cette flamme secrète d'apôtre, d'a-tu-e et de savoir lire qui brille aux rares fronts des héros de la Bourse et fait le vrai spéculateur.

Sans prétendre initier nos lecteurs et leur faire un cours de ces savants mystères, nous essayerons du moins d'en mettre sous leurs yeux les éléments et le glossaire, ne fût-ce que pour les aider à comprendre les termes hiéroglyphiques du bulletin de bourse qui s'étale chaque matin au bas de tous les grands journaux.

Ces explications, et quelques autres traités de caractères et de mœurs, formeront, vu l'heure avancée et le manque d'espace, la matière d'un prochain et dernier article.

UN SPÉCULATEUR.

La vlogtème réunion

DE L'ASSOCIATION BRITANNIQUE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES A EDMONBOURG.

Au commencement de 1831, David Brewster, un des plus grands physiciens de la Grande-Bretagne et du monde, écrivait au professeur Phillips pour lui proposer de réunir à York, ville centrale de l'Angleterre, un certain nombre de savants dans le but de travailler à l'avancement des sciences en discutant les importantes questions qu'elles soulèvent chaque année, et en posant ces problèmes dont la solution intéresse l'avenir de l'humanité tout entière. Cet appel fut entendu, et un certain nombre d'hommes, députés chacun, pour ainsi dire, par la science qu'ils avaient illustrée, vinrent la représenter dans ce congrès naissant. Quelques grands seigneurs qui s'honorèrent de contribuer aux progrès des connaissances humaines par leurs travaux, leur influence et leur fortune, se joignirent à eux. Etablie sur les fondements solides de l'union, de l'estime réciproque et de l'amour du bien, l'Association britannique grandit rapidement. Choisisant chaque année une des grandes villes de la Grande-Bretagne pour siège de ses réunions, elle s'est rassemblée successivement à York, Oxford, Cambridge, Edimbourg, Dublin, Bristol, Liverpool, Newcastle, Birmingham, Glasgow, Plymouth, Manchester, Cork, et après treize ans elle revint au lieu de sa naissance, à York. Cette année, au lieu de quatorze ans, elle se retrouvait de nouveau à Edimbourg, ville scientifique et littéraire par excellence, qui n'a pas encore été touchée par l'immense courant industriel et commercial qui entraîne la Grande-Bretagne tout entière. Mais ercée à ce puissant esprit d'association qui anime le peuple anglais, la modeste réunion de 1831 a pris toutes les proportions d'une association puissante destinée à jouer un rôle décisif dans le monde scientifique. Cette année, elle se composait de 4,235 personnes; savoir: 954 Anglais, Écossais ou Irlandais; 217 dames et 24 étrangers. La somme reçue, à raison d'une guinée par personne, s'est élevée à 27,500 francs, dont nous indiquerons l'emploi. Les dames étaient presque toutes les femmes ou les filles des membres de l'Association ou des habitants d'Edimbourg et des environs; elles profitaient de cette occasion pour prendre une idée de ces sciences dont l'attrait est moindre que celui des arts, mais dont l'intérêt est aussi réel. Si les sens ne sont pas émus ou ravivés, la raison est satisfaite; la lumière tranquille de la vérité n'éblouit pas l'imagination, mais elle éclaire l'intelligence. Et que l'on n'aill pas croire que ces dames appartenissent à la race désormais éteinte des bas bleus (blue stockings); en général jeunes et jolies, elles suivaient régulièrement les séances des différentes sections; la plupart avaient pris sous leur protection celle de géologie, et ce n'était pas un mince encouragement pour les nombreux amis de cette science de parler devant un auditoire d'autant plus et si charmant. Plusieurs s'efforcèrent d'aborder les sujets mais difficiles connaissances qui forment le domaine de l'astronomie et de la physique; d'autres s'étaient éprises de la zoologie ou de la botanique; les oiseaux et les fleurs, ces créations charmantes qui appartiennent à la fois à la peinture et à l'histoire naturelle, les avaient conduites de l'art à la science. Enfin quelques-unes n'avaient pas craint d'affronter les colonnes de chiffres et les moyennes de la statistique, et d'écouter les discussions d'économie politique qui en sont la conséquence inévitable.

La plupart des savants les plus illustres de l'Angleterre s'étaient rendus à la réunion d'Edimbourg: ils considèrent cette exactitude comme un devoir envers la science, et une politesse envers des confrères plus modestes et moins favorisés de la nature, qui ne leur a pas accordé des facultés

aussi éminentes, ou de la fortune, qui ne leur a pas permis de les développer; mais ils honorent et encouragent partout le bon vouloir. A voir leur simplicité de manières, leur affabilité, leur familiarité, on ne soupçonnerait jamais leur génie: ils le cachent avec autant de soin que les grands seigneurs dissimulent leurs titres et leur richesse. C'est une justice que je suis heureux de rendre à cette élite de la société anglaise, que la plus parfaite égalité règne parmi tous ces hommes éminents à divers titres: aussi les inférieurs se plaisent-ils à reconnaître des différences que les supérieurs s'efforcent sans cesse à effacer, car on ne conteste jamais une supériorité qui ne s'impose pas, et le sentiment d'un inf-cieux respect se joint naturellement à celui d'une admiration méritée.

Un autre caractère distinctif de cette réunion, c'est qu'elle est ion de se composer uniquement de savants de profession, c'est-à-dire de professeurs, de médecins, d'ingénieurs, etc. C'est la plupart de ses membres, l'amour de la science est réellement désintéressé: les hommes les plus distingués par leur mérite, loin de tirer le moindre avantage de la science, lui consacrent leur intelligence, leur temps, leur fortune, sans autre arrière pensée que le bonheur de découvrir quelques vérités nouvelles et de gagner l'estime de leurs concitoyens. Plusieurs des plus grands savants de l'Angleterre et du monde sont donc des amateurs; et leurs noms sont très-nombreux dans la liste qui va suivre, ou figurent aussi des grands seigneurs qui cherchent dans la science une noble diversion aux travaux de la politique, de la guerre ou de l'administration. Dans les sciences physiques et mathématiques, on distinguait Brewster, Argy, Scoresby, J. D. Forbes, Phillips, Lassel, le général Brisbane, l'évêque Tennant, lord Wrottesley, le colonel Sykes, Nasmyth, O-R, etc.

Parmi les chimistes, Christian, Gregory, Daubrey, Joule. Les géologues, sont voyez-vous, étaient les plus nombreux; voici le nom des plus célèbres: Jamieson, Murchison, Egerton, Maclaren, Seewald, Mantell, le duc d'Argyle, lord East-kilien, Fleming, Mantell, le marquis de Northampton, Pentland, Oldham, Phillips, Pratt, Ramsay, Smith de Jordanhill, Strickland, Edward Forbes et Hugh Miller.

Parmi les naturalistes, je me contenterai de nommer Owen, Goodsir, Richardson, Greville, Bentham, Babinoton, Balour, Gieghorn, Walker-Arnott, Parlatore, Trevelyan et Royle; parmi les médecins, M. M. Syme, Bennet, Lillie et A. Thompson.

Pour la statistique et les sciences mécaniques, Lee, Gordon, Allison, Porter, Robinson, Scott Russel, Strang et Stevenson.

Parmi le petit nombre d'étrangers qui s'étaient rendus au congrès, on distinguait M. Hitehcock, géogéog américain; M. Kupffer, physicien russe; M. Parlatore, botaniste italien; M. Hirri, professeur d'anatomie à Vienne. Il y avait cinq Allemands, trois Hollandais, trois Italiens, deux Russes, huit Américains et un seul Français, celui qui a l'honneur d'écrire ces lignes.

Maintenant que le personnel du congrès est connu de nos lecteurs, nous chercherons à leur donner une idée de ses travaux.

Le 31 juillet, l'association était réunie dans la grande et belle salle de concert de la ville d'Edimbourg. David Brewster, l'habile physicien dont le nom est mêlé à toutes les grandes découvertes de l'optique depuis le commencement du siècle, lut un remarquable discours sur les progrès de l'association et ceux des sciences physiques et astronomiques dans ces dernières années. Après avoir invoqué la protection de l'État pour les sciences positives, il a terminé ses paroles remarquables: « Cette protection ne suffit pas. Ce ne serait pas contribuer d'une manière efficace à la paix et au bonheur de la société que de laisser la science uniquement concentrée parmi les savants et les philosophes; une pareille concentration ne serait pas un bienfait: » il faut que la science s'infilte dans les dernières ramifications du corps social: alors seulement elle peut le nourrir et le fortifier. Si le crime est un poison, l'instruction est son antidote. La société échapperait en vain aux épidémies et à la famine, si ce démon de l'ignorance, avec ses affreux acolytes, le vice et la débauche, s'insinuaient dans toutes les classes de la société, ébranlant ses institutions et détruisant les bases de la famille et de la société. L'État a donc un grand devoir à remplir. S'il s'arroge le droit de punir le crime, il contracte l'obligation de le prévenir; » s'il exige la soumission aux lois, il doit apprendre au peuple à les lire et à les comprendre; il doit lui enseigner ces immortelles vérités qui forment des citoyens libres, heureux et soumis aux lois. C'est une grande question de savoir ce que deviendra notre état social, avec un accroissement indéfini du pouvoir de l'homme sur le monde physique et de son bien-être matériel, si l'est point accompagné d'une amélioration correspondante de sa nature morale et intellectuelle. Que les législateurs, que les chefs d'un système d'instruction nationale qui éclairé les peuples sur leurs véritables intérêts et détruit les illusions ou qui dissipe les préjugés qui les conduiraient à une perte certaine. »

Ce discours fut couvert d'applaudissements, et l'assemblée se sépara. Les jours suivants elle se divisa en sections qui siégeaient chaque jour de onze heures à trois heures pour écouter la lecture de mémoires, discuter des questions intéressantes ou assister à des expériences. Je vais essayer de donner une idée des principaux travaux qui fixèrent l'attention publique.

Scoresby, le grand navigateur qui a visité vingt et une fois les parages du Spitzberg et publié un ouvrage des plus remarquables sur les mers polaires, fait connaître des observations sur la grandeur et la vitesse des vagues de l'Atlantique entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Après un vent assez violent qui avait soufflé pendant 36 heures, il trouva

qu'une vague mettait 6 secondes à parcourir la longueur du navire, qui était de 66 mètres, soit 60 kilomètres par heure. La plus haute avait 43 mètres d'élevation, et la distance de deux crêtes donnant la longueur de la vague n'était pas moins de 180 mètres. Je ne parlerai pas des communications astronomiques de M. Airy, l'opticien de M. Brewster ou magnétiques de MM. Phillips et Allan Brown; elles exigent, pour être comprises, des connaissances préliminaires qui malheureusement sont encore trop rares. Mais tout le monde eût été charmé de voir les admirables dessins de la surface de la Lune que M. Nasmyth a pu exécuter à l'aide de son grand télescope. Les cratères de ce qu'on est convenu d'appeler l'é volcan de la Lune sont aussi évidents dans ce télescope que ceux d'une montagne terrestre vue à la distance de trois ou quatre lieues. On reconnaît très-bien l'escarpement circulaire et le cône central; mais on n'aperçoit aucune trace de ces éruptions ou de ces courants de lave, dont l'existence pourrait seule justifier l'assimilation de ces cratères aux volcans de la terre. La météorologie a occupé une large place dans les séances de la section. On a communiqué des résumés des climats les plus divers et les plus éloignés: Christianna et les Açores, les plaines du Yorkshire et les plateaux du Thibet, à 5,000 mètres au-dessus de la mer. Une commission, composée de MM. Airy, Forbes, Kupfer, Phillips, Brewster, A. Thomson et Ch. Martins, avait été chargée d'examiner un arbre brisé par la foudre près d'Edimbourg; elle constata qu'il y avait eu explosion de l'arbre, dont l'écorce et les fragments ont été projetés à une grande distance. L'un des commissaires fut projeté à une grande hauteur; il fut complètement identique aux arbres écrivés par les trombes de Chateaufort, de Monville, etc., dont la nature électrique ne saurait être mise en doute plus longtemps.

Nous avons dit que la section de géologie avait été la plus suivie; ses membres ont cherché à justifier cet empressement, et le président, M. Murchison, a dirigé les débats avec une haute intelligence et une complète impartialité. Les mémoires ont été groupés de façon à amener des discussions générales pleines d'intérêt et d'animation, sans qu'aucun des interlocuteurs s'écartât jamais des règles de la polémiologie la plus parfaite. Le président fit connaître sa découverte de couches appartenant au terrain carbonifère dans la chaîne du Forez, aux environs de Vichy. M. Eliv. Forbes a montré que les couches néocomiennes (*parbeck beds*) de la côte de Dorset présentaient des alternances très-nombreuses de coquilles d'eau douce extrêmement semblables aux espèces tertiaires, tandis que les coquilles marines en diffèrent essentiellement. Une séance tout entière a été consacrée à l'étude de l'origine des strées, des blocs erratiques, des cailloux rayés et de l'argile qui les renferme aux environs d'Edimbourg et en Écosse. Les opinions se trouvent partagées entre ceux qui pensent que jadis l'Écosse a été couverte de glaciers comme le Spitzberg, et est aujourd'hui, et d'autres qui attribuent les phénomènes en question à des glaciers flottants venus du nord. Quel qu'il en soit, les deux hypothèses supposent également l'existence de glaciers dans des contrées où ils n'existent plus actuellement; seulement les uns limitent leur extension plus que les autres. L'ancienne supposition de courants diluviens n'a point trouvé d'adepte. M. Murchison présente ensuite une esquisse de la carte géologique de l'Espagne, par notre compatriote M. de Verneuil, en rendant à son zèle et à son talent un hommage qui a été accueilli par des applaudissements unanimes. Il a de même fait connaître les belles et savantes recherches d'un autre Français, M. Barrande, ex-instituteur du comté de Chambord, sur les fossiles des terrains inférieurs de la Bohême. Seul, sans secours d'aucun genre, M. Barrande consacra son temps et sa modestie à faire connaître les animaux qui ont paru les premiers à la surface du globe et précède de millions d'années non-seulement l'homme, mais les grands reptiles et les mammifères que recèlent les terrains plus modernes. Quel est l'esprit intelligent qui ne comprend combien il est intéressant de rechercher les premières traces de la vie à la surface de ce vieux globe que nous habitons depuis hier. La géologie de l'Écosse devait jouer, et à joué en effet, un grand rôle dans le congrès. Un jeune pair, un des plus grands noms de l'histoire nationale, le duc d'Argyle, a lu un travail sur la géologie d'une partie de son propre domaine, maître d'un grand spectacle de voir ce jeune homme, maître d'une grande fortune, rechercher les nobles jouissances de l'esprit et offrir à ses concitoyens le fruit de ses travaux, en appliquant sur eux le jugement éclairé des maîtres de la science. Puisant sur un exemple qui nous est si cher, nous des imitateurs! Puisent ceux qui portent en France des noms historiques se souvenir du comte de Buffon, du président Malherbes, de Duhamel du Monceau, du duc de Chaulnes, plût que de ceux des chefs de partis qui ont divisé et déchiré la France.

Si je disposais d'un plus grand espace je parlerais des mémoires intéressants présentés à la section de botanique et de zoologie. Les recherches de M. H. Strickland sur le *dob*, oiseau de l'île de France qui a complètement disparu depuis le dernier siècle; celles de M. Royle sur les modifications que la culture apporte aux qualités du coton, les conditions dans lesquelles les graines conservent leur vitalité, et les expériences tentées pour faire vivre des fongères dans des atmosphères artificielles, afin d'éclaircir la question de l'origine de la houille, qui est, comme l'on sait, formée en grande partie par des plantes de cette famille; je citerais aussi le mémoire du professeur Parlatore de Florence sur des organes particuliers qui se trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

J'ai hâte d'arriver à la statistique et à l'économie politique, connaissances d'un intérêt plus général et plus immédiat que les sciences physiques ou naturelles.

M. Strang, trésorier de la ville de Glasgow, a lu un rapport sur l'accroissement de cette ville; nous l'extrayons avec autant plus de plaisir qu'il nous donnera l'idée du développement prodigieux des grandes cités manufacturières de l'Angleterre. La position officielle de l'auteur et le soin avec

lequel son travail a été fait donnent pleine créance à ses résultats.

Glasgow présente ce caractère remarquable qu'elle réunit tous les genres d'industries jointes à un commerce d'exportation de plus actifs; ainsi on y trouve réunies les filatures de Manchester, les fabriques d'étoffes de Norwich, les soieries de Macclesfield, les usines de Birmingham, les verreries et les poteries de Newcastle, le commerce et l'exploitation de la houille, enfin toutes les industries disséminées dans des villes spéciales de la Grande-Bretagne. Glasgow est l'une des villes les plus anciennes de l'Écosse; la fondation de sa cathédrale remonte au commencement du douzième siècle, mais elle est l'une des grandes villes les plus modernes de la Grande-Bretagne. Voici les progrès de sa population depuis le commencement du siècle :

1801	77,385 habitants.
1811	100,719 id.
1821	147,043 id.
1831	202,127 id.
1841	282,134 id.
1850	367,800 id.

Ainsi sa population a quintuplé en cinquante ans, et l'accroissement annuel s'élève à 2,000 âmes environ. Cet accroissement est dû non à des naissances multipliées, mais à une immigration continue; aussi la ville, qui, en 1800, ne contenait que 55 kilomètres de murs, en compte actuellement 177. Quelles sont les causes de ce prodigieux accroissement? La situation au milieu d'un district riche en huile et en minerai; 2° son lieu qui l'a rendu navigable. Au commencement du siècle la profondeur de la Clyde n'excédait pas en beaucoup d'endroits 1 mètre 5 décimètres, et c'est à peine si les navires de 30 à 30 tonneaux pouvaient la remonter; maintenant la profondeur moyenne est de 4 mètres 8 décimètres, à la marée haute et de 5 mètres 8 décimètres, aux grandes marées du printemps; aussi des vaisseaux de 4,000 tonneaux remontent jusqu'à Glasgow et des bateaux à vapeur de 2,000 partent de ses quais chargés de leur machine. En 1850, 392,033 tonneaux ont été apportés par des navires à vapeur, 873,159 par des steamers; et le revenu des droits de tonnage qui, en 1820, étaient de 82,000 francs, se sont élevés en 1850 à 4,606,100 francs; il s'est donc quintuplé en un demi-siècle. Ce résultat n'a pas été obtenu sans de grandes dépenses, dépenses productives et qui rapportent de gros intérêts. L'examen des droits de douane conduit aux mêmes conclusions. La marine de Glasgow, née d'hier, est déjà considérable; ainsi, avant 1812 il n'y avait pas de navires appartenant au commerce de Glasgow, il y en a maintenant 507 portant 437,990 tonneaux.

La première machine à vapeur pour mouvoir les bobines d'une manufacture de coton fut établie à Glasgow en 1792, actuellement il y a dans cette ville 1,800,000 bobines consommant chaque année 120,000 balles de coton.

Le nombre des hauts fourneaux pour l'industrie du fer était de 16 en 1830, il était de 79 en 1849, et ils produisent 475,000 tonnes de fer par an.

Annuellement Glasgow brûle 132 millions de mètres cubes de gaz d'éclairage; l'eau est distribuée par de nombreux conduits dans toute la ville et à tous les étages des maisons; une grande partie de cette eau est élevée à 75 mètres, et en déduisant celle qui se consomme dans les usines on trouve que chaque habitant en use environ 420 litres par jour. Si l'on additionne la quantité d'eau fournie par trois compagnies pour les besoins industriels et domestiques de la ville, on arrive au nombre prodigieux de 51 millions de litres par jour; et à Paris, la capitale de la France, l'eau et la lumière ne circulent pas dans toute la ville, on en est encore au suif, à l'huile et aux porteurs d'eau, tan lis qu'en Écosse même les maisons de campagne voisines des villes sont éclairées et arrosées comme elles!

M. Strang ne se borne pas à faire le tableau de la prospérité et des progrès de la ville qui lui a confié l'administration de ses finances; philanthrope et statisticien rigoureux, il nous montre le revers de la médaille. La pauvreté à côté de la richesse. En 1784 Glasgow ne dépensait que 27,050 francs pour ses pauvres; maintenant cette dépense monte annuellement à deux millions. Une preuve de la profonde misère d'une partie de la population, c'est que le nombre d'enterrements faits aux frais de la paroisse n'a pas été moindre de 4,000 environ dans chacune de ces dernières années. Les crimes et délits présentent aussi un total effrayant, puisque dans le cours de l'année 1849, 3,193 hommes et 1,825 femmes ont comparu devant les magistrats chargés de la police correctionnelle, et le nombre des personnes emprisonnées pour un temps court ou long s'est élevé à 5,088.

Malgré ces immenses progrès, Glasgow n'est point stationnaire, il s'accroît à vue d'œil, ses manufactures se multiplient, son commerce s'étend, et l'esprit de charité élève des maisons de refuge, crée des hôpitaux, établit des cuisines de retraite et s'ingénie à diminuer cette plaie de la misère qui semble s'attacher comme un lépreux aux villes les plus florissantes et aux états les plus prospères. Ce contraste avec le bien-être général exagérant sa laideur, il semble que la pauvreté soit plus horrible en Angleterre qu'en Espagne, en Portugal ou en Italie, où la nature, en lui donnant une place au splendide Easton qu'elle offre libéralement à tous ses enfants, l'admet au partage du bonheur et des plaisirs; qui, sans un ciel sévère et sur une terre avare, sont le privilège exclusif de l'aisance.

Je ne saurais quitter la statistique sans dire quelques mots des recherches de M. Porter, l'auteur du livre échangé si constamment abandonné de ses coreligionnaires de Paris, à mesure que la fortune les élève au pouvoir. La section a écouté avec un vif intérêt son travail sur les taxes volontaires payées par les classes laborieuses, c'est-à-dire sur les sommes énormes que rapportent aux riches et à l'État les besoins factices du pauvre. Rien de plus éloquent que les chiffres suivants: Les ouvriers de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande dépendent annuellement en liqueurs fermées

tées (eau-de-vie, gin, whisky, rhum), 402,286,450 francs, le quart du budget de la France! On ne s'en étonne pas, l'abus des liqueurs fortes est tel en Grande-Bretagne, qu'il devient un danger sérieux pour la société, un fléau qui éveille toute la sollicitude des gens de bien, car il est la cause principale de cette incurable misère des classes inférieures. Remercions le ciel qui permet à la vigne de croître sur presque toute la surface de la France; car le vin enivre et égaye le pauvre sans l'abrutir et l'empoisonner. L'ivresse du vin est un engourdissement; celle du gin, c'est la mort.

Les séances terminées, il y eut une nouvelle réunion générale de l'association où l'on proclama les encouragements votés par l'association, savoir: 7,500 francs à l'observatoire météorologique de Kew, près Londres, le seul établissement en Europe qui soit uniquement consacré à l'observation des phénomènes de l'atmosphère; 4,250 francs à MM. Forbes et Kelland pour vérifier expérimentalement les lois mathématiques et électriques des rayons solaires, et le développement des plantes dans des atmosphères factices; enfin, des sommes moindres pour des expériences sur la vitalité des graines, l'air et l'eau des villes, les phénomènes périodiques des végétaux, et l'anatomie des animaux.

Les travaux dont nous ne venons que d'analyser la vingtième partie au plus n'ont pas occupé tous les instants du congrès. Le plaisir a eu aussi sa part; deux excursions géologiques ont été faites, l'une sous la direction de M. Chambers, l'autre sous celle de MM. Maclaren et Murchison, pour étudier les environs d'Edimbourg. Les botanistes se sont rendus aux collines de Pentland; les physiologistes ont été visiter les phares de la côte sur un bateau à vapeur que la compagnie qui les administre avait mis à leur disposition. Deux grandes soirées ont été données par la ville dans la salle de concert. Enfin trois savants, MM. Benett, Mantell et Nasmyth ont fait des leçons, le premier sur le sang, le second sur les oiseaux gigantesques éteints de la Nouvelle-Zélande, le troisième sur les apparences de la surface de la terre. Ce n'est pas sans raison que je place ces trois soirées parmi les fêtes qui ont été données à l'association; c'étaient des fêtes intellectuelles. Qu'on se figure M. Mantell, par exemple, parlant devant de magnifiques dessins colorés représentant d'abord la côte de la Nouvelle-Zélande où ces animaux ont été trouvés, puis ces oiseaux eux-mêmes, représentés avec leur taille de trois et quatre mètres, et, devant le professeur, les os énormes qui prouvaient que sa restauration n'était point une œuvre de l'imagination, mais à côté ces singuliers oiseaux encore vivants à la Nouvelle-Zélande, mais que la nature a privés d'ailes, et qui représentent en petit ceux auxquels ils ont succédé. Pour faire comprendre la forme et les phénomènes des globules du sang, M. Benett leur avait fait donner la dimension d'une soucoupe, et rien n'égalait la clarté de ces représentations que ce de explications du professeur. Nous ne dirons rien de M. Nasmyth qui, pendant une heure, promena son auditoire silencieux et attentif à travers les montagnes, les vallées, et dans l'intérieur des cratères de la lune.

On ne conçoit pas un congrès sans dîners; ils furent nombreux et excellents; mais celui que le professeur Syme, le premier chirurgien de l'Écosse, donna au nom du corps médical de l'Université d'Edimbourg, fut des plus magnifiques. Dans un beau jardin, en face de la verte colline de Blackford, d'où Marmion contemplait son armée et où Walter Scott enfant jouait et rêvait déjà (1), un élégant pavillon avait été dressé; des arbrisseaux et des fleurs exotiques en ornaient tout le pourtour. Cent cinquante convives prirent place à une longue table; la musique d'un régiment de highlanders alternait avec le sonore bourdonnement de six joueurs de cornemuse portant le costume national. Mieux que tout ce que j'ai lu, cette musique monotone, continue, sans arrêt, sans repos, m'a donné l'idée de ces batailles sanglantes où les Écossais combattaient leurs ennemis depuis l'aube jusqu'à la nuit, tant que la cornemuse se faisait entendre et tant qu'un souffle de vie animait leur corps épuisés. Mais chez M. Syme, ces cornemuses n'étaient là que pour soutenir l'appétit des convives déjà suffisamment excités par les mets choisis et les vins délicieux qui se succédaient sur la table. Un grand nombre de dames élégantes circulaient dans les jardins; lorsque les toasts officiels eurent été portés à la reine, à l'armée et à la marine, au salut du navigateur Francklin, un gentleman debout, élevant son verre, s'écria: *The ladies!* (les dames), ce fut une explosion des plus bruyantes acclamations et de bravos prolongés; M. Syme, dont le ciel avait favorisé la fête le jour même où un déluge de pluie inondait Paris, ne put s'empêcher, dans un élan de reconnaissance, de proposer un toast *au beau temps*; cet hôpital si rare en Écosse, mais qui semblait s'y être fixé sans retour pendant le séjour de l'association britannique. Après ce toast, d'autres furent portés à la ville d'Edimbourg, à l'Université, au président de l'association, l'illustre David Brewster, aux étrangers, etc.; plusieurs d'entre eux ayant parlé au nom de leur pays, le vic Français présenta à ce banquet ce leva à son tour et dit: « Je porte un toast à la prospérité de l'Écosse, dont l'histoire est intimement unie à celle de la France (applaudissements). Je porte un second toast à l'union éternelle de la Grande-Bretagne et de la France, gage assuré de la paix du monde et du progrès de la civilisation... » Quand je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais l'explosion d'enthousiasme dont ces paroles furent suivies. Ces Anglais qu'on dit si froids se levèrent comme un seul homme en brandissant leurs verres et en criant *Hurrah! for ever!* J'aurais voulu que toute la France entendit leurs acclamations et comprit, comme moi, que rien ne doit diviser les nations civilisées de l'Europe, dont l'union peut seule sauver le monde des étreintes du despotisme ou d'une nouvelle invasion de la barbarie.

(1) Marmion, chant IV, strophe 21.

ALBUM DU COLLÉGIEN PAR BERTALL (Suite). AU COLLÈGE.

§ VIII. — Promenades, vacances et sorties. (Études de mœurs.)



PROMENADE.
Formosa pecoris custos formosior ipse.
VIRO.

— Monsieur Momburn, qu'est-ce que vous avez dans la bouche!
— M'sieu, c'est une fluxion.
— Très-bien; vous me ferez 500 vers pour la guérir.



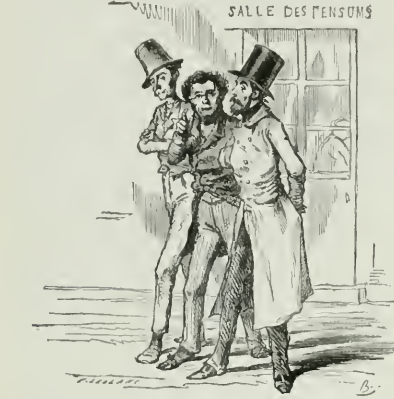
Utilium tardus provisor.
O.
LE PROVIDEUR.

Vue prise par un effet du sourire particulier à l'état de vacances.

Nota. — Un bon proviseur doit réunir les qualités suivantes: Une cravate blanche, un habit noir, du ventre, un peu d'orthographe et une bonne vue.



Impiger haurit
Spumantem patrum.
V.
Le Tortoni du collégien.



SALLE DES PENSUMS
Facies non omnibus una nec diversa lamen.
V.
— Qui? — Lui! — Hon.
ALEXANDRE DUMAS.

PENDANT LA PROMENADE. ENSEIGNEMENT MUTUEL.
— Ce pet-t-là est un être indéterminable. — Faites-lui suer le régime suivant: Racines grecques à haute dose, pensum à jet continu, retenue à double détente, privation de bain, et vous m'en direz des bonnes nouvelles.



Per mille suet discrimina sine
Vulturis merces opulentas.
L.
Vires acquirit vando.
V.
PÂTE DE CHAT.

Ainsi nommé des pâtes qu'il fournit à des prix honnêtes et immodérés; célèbre pour ses pieds infatigables et ses chaussons... aux pommes.



Elysiunquæ colo.
V.
Un homme dont on loue les sucres d'orge.



O!
TIDULLE.
Un oncle qui a un fameux chic, et qui on voudrait bien imiter.



Aut motis appropit AN.
Macte animo generose puer. V.
SORTIE.
— Monsieur veut-il de la crème!
— Certain, vous pataugez, m'on cher; versez du rhum, et donnez-moi du feu.



Hic inter flamma vola... frigus ceptibus opacum.
AUX BAINS.
— L'eau est-elle bonne!
— Excellente, mais très-froide.



Adolosc, suavit, valet.
R. G.
UN EXTERNE.
Education brillante.



Extenuque.
SEN.
UN EXTERNE LIBRE
d'apporter des cervelles aux internes, à condition qu'il ne se laissera pas coler par le portier.



Et rapit Ganymedis honores.
V.
Partie de plaisir du collégien au restaurant. — Trois plats au choix, trois bifteks pommes.

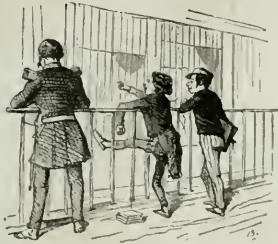


Nunc pede libero pulsanda tellus.
II.
Lecture des Contradictions économiques, par Paul de Kock.



Bellique cruenti.
Dulce rudimentum.
Combien de pièces!
II.

§ IX. — Variétés.



Errare humanum est.

EXTERNES FILSURS.

Au lieu d'aller en classe, les fleurs se dirigent vers le Jardin des Plantes, où l'on ne cultive point les racines grecques.



Vibrata jaculatur fulmina lingua.

A quels signes on reconnaît au collège les élèves qui seront plus tard révolutionnaires, socialistes et septembriseurs, à moins qu'ils ne deviennent ministres, avocats généraux ou procureurs... de quelque chose.



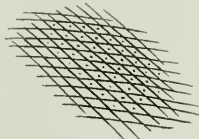
Carvanti ne quid detrimenti respiciunt capiti.

LE COLLÉGIE POLTIQUE.

— L'avenir de la France est dans l'alliance avec la Russie. C'est mon avis et celui de M. Roumeu. — Ta parole



Ars omnia mentitur. CICHENON. Premier prix de dessin.



Omnis tibi punctum qui miscuit vitale dulci.

Avec un aperçu du système de hachure adopté par l'université.



Sicuti vox.

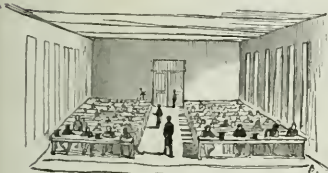
Dessin d'un élève qui a la bosse du dessin.



O fortunatos nimium sua si bona norunt barbaricos.

LE MODELE A BARBE. Un homme curié par les collégiens.

§ X. — Concours général à la Sorbonne.



Quid vult concursus ad omnem?

Salle du concours général à la Sorbonne.



Non vultus non color urus.

TYPES DES COLLÉGIENS DES DIFFÉRENTS COLLÈGES.

Une table à la salle du concours. Bourbon (v. style), Charlemagne, Henri IV (v. style), Louis-le-Grand (v. style), lycée Bonaparte, maintenant Napoléon, maintenant Descartes.



O curum! Juv.

— Messieurs, voilà le texte de la composition envoyé par le grand maître. N'oubliez pas le numéro et la devise! Rien d'écrit sur le verso de la bande!



Non bis in idem.

SIGNE TÉLÉGRAPHIQUE.

Traduction — Il y a quelqu'un de sorti.



Non vultus non color urus.

TYPES DES COLLÉGIENS DES DIFFÉRENTS COLLÈGES.

Deuxième table. Rollin, Stanislas, Versailles, Saint-Louis (vieux sty'e).



Robustior ruco.

UN ÉLÈVE TRÈS-FORT.

On lui paye une pension pour qu'il veuille bien rester dans la sienne.



Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.

Inscriptions et belles-lettres. — Un concurrent qui a fini sa copie.



Pretiosaque texta dabuntur.

CONCOURS.

Quand on s'ennuie de rester trop longtemps à la même place, il est bon d'aller de temps en temps consulter le texte.



Claudite jam rivos pueri... sat praia biberunt.

Envoyez le sixième au concours.



Dulces a fontibus undae.

Puis on va quelquefois chercher de l'eau, ce qui n'empêche pas d'aller ensuite chercher assez souvent la provision de son encier. L'exercice est si profitable à la santé!



Frangimus hev fats.

— Ce pauvre Boquet a fait un contre-sens à la dernière phrase, les trois derniers mots. Si ce n'est pas fichant? Notre plus fort.



LE DUPLICATA.

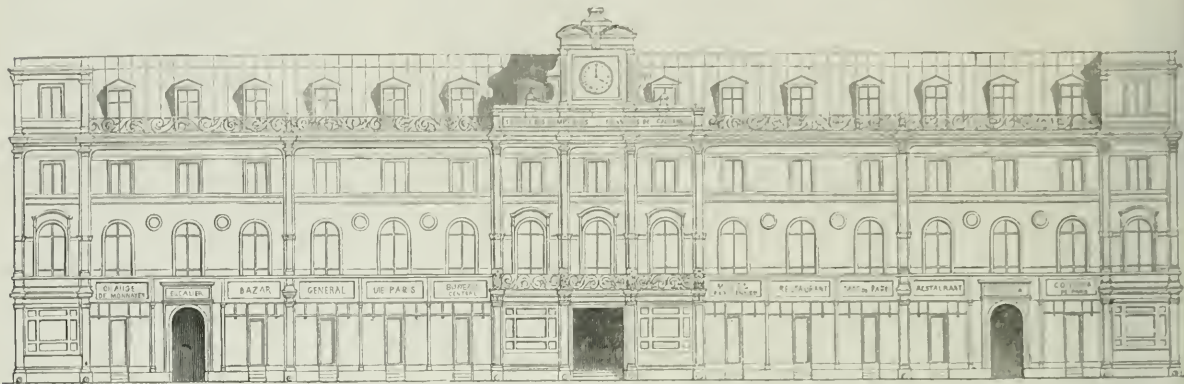
A la figure du professeur on voit bien que chose n'a fait ni barbare ni scolastique dans son thème, mais on dirait que le latin est plat. Ça doit manquer de tournures.

(La fin au prochain numéro)

espère de l'émériété. J'ai vu de près les romantiques, c'était à qui dans le cénacle, comme l'appelait M. Sainte-Beuve, c'était à qui porterait le coup le plus rude aux théories classiques. Plus on brisait le moule du vers, plus on se permettait d'engambements, et plus on était proclamé grand homme. Tout cela indignait bien des gens. Tout cela était fort innocent. Eh bien, M. Roumie ne fait pas autre chose en politique. Il brise le moule de la raison, il enjambe sur la morale. Vous autres esprits atrabilaires, vous me dites que son but est de complaire à quelque nouvelle puissance; vous me citez même certaine phrase ou, tout rétrospectif qu'il est, il se ménage à tout hasard la faveur de M. Changarnier; vous prétendez qu'il veut frapper l'imagination par ses prophéties et l'exciter à les réaliser, il n'en tiens non : il a voulu surtout se faire applaudir du cénacle, il a voulu par quelque bonne écornât surpasser ses rivaux en paradoxes,

il a voulu rendre jaloux de lui M. Granier de Cassagnac. Or, comme il ne voit que pagats dans l'histoire, il ne voit probablement pas autre chose dans la littérature, et volontiers ou à son insu, il s'est mis à imiter Machiavel. Il n'a pas réfléchi qu'à cette époque de réformes, de claquours, d'apostasies effrontées, les mystifications n'étaient pas rares, ni les Machiavels non plus, au talent près; que ce qu'il y avait de rare, c'était le respect du sonnet et de sa conscience; que si la hardiesse était une bonne chose, c'était à la condition d'être au service d'une idée vraie, d'un sentiment honnête; que son livre, qui probablement n'est qu'une sorte de gazette, pouvait avoir l'air d'une spéculation. Mais fût-ce une spéculation, ce livre, non cher ami, n'a rien qui doive vous inquiéter. Je ne sais pas si la foi est aussi rare que le prétend M. Roumie, mais à coup sûr la crédulité l'est beaucoup plus que du temps de Macbeth, et les trois sorcières

étaient autrement propres à frapper l'imagination que ces étranges prophéties, sans compter qu'elles promettaient des choses un peu plus séduisantes que la perspective de cette succession de Césars de caserne. Rasurez-vous, d'ailleurs, en ce qui vous concerne. La génération présente, qui n'est pas du tout pressée de voir cette ère inévitable, saura bien, si l'humanité est condamnée à tourner éternellement comme un écureuil dans sa cage, demander à commencer par le commencement son cours pratique d'histoire romaine. Puisqu'on la ramène à l'école, elle veut, comme elle en a le droit de par l'usage et la logique, traduire Titus-Live avant Tacite; et avant de subir les Tibère, les Caligula, les Néron, les Vitellius, les Domitien, les Commodus, les Caracalla, les Héliogabale et tous ces Césars auxquels M. Roumie garantit l'empire du monde, elle entend bien passer chronologiquement en revue les Cincinatus, les Decius, les Scipion.



Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie, par Rodolphe Maehly.

Les dernières nouvelles des Etats-Unis annoncent que la chambre haute s'est occupée de la question de l'admission de la Californie dans l'Union; l'admission a été votée par 30 voix contre 19. Les journaux des Etats-Unis font observer que c'est la plus grande majorité qu'il y ait eu dans la chambre haute. Nous observons à notre tour que le petit nombre de membres présents dans le sénat laisse supposer que la question n'est pas aussi contestée parmi les représentants des Etats que cela semblerait résulter de l'échauffement des journaux de l'Union, selon qu'ils plaudent pour ou contre le maintien de l'esclavage. Aussi ces journaux annoncent-ils que cette admission rencontrera une grande opposition dans la chambre des représentants.

Le même courrier annonçait que l'Oregon commence aussi à promettre sa part de richesses. On assure qu'il existe des mines aurifères mêlées de platine plus riches que ceux de la Californie. Une mine de charbons aurait été également découverte sur les bords du Columbia, au Villumette.

Des gisements de charbon, non loin de San-Francisco, ont été constatés. San-Francisco s'occupe activement à réparer les ravages de son troisième incendie. Selon un journal de la localité, la population s'en est allée de 22 à 23,000 âmes, et l'on croit qu'elle atteindra le double l'hiver prochain.

Ici, la quatrième page de nos journaux ne cesse de sonner de sa trompette pour appeler les actionnaires à spéculer sur ce nouveau Mississipi. On ne sait pas qui fournit les sommes énormes que doit coûter ce concert californien; il est pourtant probable que ce sont les actionnaires eux-mêmes, car la quatrième page ne fait pas crédit et ne consentirait pas à être payée sur les bénéfices des compagnies. Comment cela finira-t-il? Que deviendra la quatrième page quand le quart-d'heure de Rabelais compte des débats de la police correctionnelle; elle est en train dans ce moment et de se préparer de la matière.

Cependant tout n'est pas leurre et mystification dans ce concert étourdissant des spéculations californiennes. Il y a peut-être des compagnies sérieuses; il y a en tout cas des œuvres sérieuses, et nous signalons, parmi celles-ci, une vaste et belle maison entièrement construite en fer par l'habile ingénieur du

Jardin d'hiver de Paris, M. Rodolphe Maehly. Elle serait remarquable à côté des maisons de Paris et de Londres; à plus forte raison le sera-t-elle à San-Francisco. Cette maison, dont on voit ici la perspective, logera cent locataires, dit-on, sans compter les établissements du rez-de-chaussée, dont quelques-uns sont déjà loués. La société qui fait faire cette construction s'appelle la Société des comptoirs français de la Californie. La quatrième page ayant pu parlé d'elle, nous ne pensons pas que ce soit une raison pour qu'elle ne mérite pas d'être honorablement connue. Nous avons copié pour cette gravure le dessin même de l'ingénieur, et nous l'offrons comme une curiosité faite pour intéresser nos lecteurs. Ajoutons qu'elle se construit dans les ateliers métallurgiques des frères Morel à Charleville, et que la société se propose d'en faire une exposition publique à Paris avant de la démonter pour l'expédier à San-Francisco avec son mobilier également en fer. M. Maehly estime que le tout sera du poids de 237,595 kilogrammes, et que le prix n'excédera pas la somme de 200,000 francs. Voilà, du moins, une maison qui ne craint pas l'incendie.

Table générale analytique

DES MATIÈRES ET GRAVURES COMPRISSES DANS LES QUATORZE PREMIERS VOLUMES DE L'ILLUSTRATION (en vente).

Nous rappelons à nos abonnés qui ont conservé la collection de ce recueil, que la Table générale est en vente et qu'elle doit être ajoutée au Tome XIV dont elle complète le volume, le Tome XV ayant commencé au 1^{er} janvier de cette année. — La Table du Tome XV qui s'arrête au 1^{er} juillet, composée sur le plan de la Table générale, est également publiée.

La Table générale forme 128 pages de 4 colonnes en petit texte et coûte trois francs.

Correspondance.

M. A. L. à Paris. — Nous avons en souvenir, monsieur, l'occasion de déclarer que l'Illustration n'est pas un journal politique. Néanmoins l'histoire ne se borne pas à rapporter simplement les faits; elle cherche à leur donner leur signification, et c'est effectivement une tâche délicate quand il s'agit des événements contemporains livrés à la discussion des opinions les plus contraires et les plus envenimées. Cela n'exécute mourant pas la puissance des esprits qui veulent se désintéresser des calculs de la tactique, et, sans manquer d'égards envers les personnes, il est plus facile qu'on ne croit de pénétrer les motifs des actes, d'en constater la valeur et d'en prévoir la portée; mais c'est à la condition, comme vous dites, de ne flatter personne et de n'être d'aucun parti, à force de vouloir les estimer tous pour ce qu'ils valent et les rappeler au sentiment de la vérité et de la justice. C'est pour avoir voulu suivre cette ligne que nous sommes accusés d'appartenir à la fois aux partis les plus opposés; il ne tiendrait qu'à nous de prendre cela pour un éloge; nous prenons cela pour l'exigence exclusive de ceux qui nous adressent ces reproches contradictoires, et nous sommes bien décidés, tout en con-

servant nos sentiments, à en supprimer l'expression dans ce recueil qui est, encore une fois, un recueil historique où toutes les opinions ont droit de trouver leurs actes, comme toutes les curiosités leur aliment hebdomadaire et leurs souvenirs des années écoulées.

M. A.-V. D. à Rio-Janeiro. — Nos envois sont faits très-exactement. S'ils ne sont pas reçus de même, c'est qu'il y a des infidélités commises entre le départ et l'arrivée. Nous profitons, au surplus, de l'occasion pour avertir tous nos abonnés que leurs collections peuvent toujours être complètes à notre bureau où l'on vend des numéros séparés, aussi bien que des Collections complètes.

A. M. S. à Saint-Marcellin (Isère). — Merci de votre idée, monsieur, que vous nous cédez si généreusement. Mais notre provision est aussi complète que possible; car les idées, en coulant les rues, s'arrêtaient assez volontiers rue de Richelieu pour demander l'hospitalité à l'Illustration, et nous crandrions de n'avoir plus de place pour la vôtre. Gardez-la donc avec soin, et craignez de l'exposer au grand jour.

A un ami des sciences à propos d'aéronautie. — Molière prenait son bien où il le trouvait; vous agissez comme Molière, monsieur; votre première idée d'un parachute et d'un parachute est mise en pratique par M. Pétin, qui expose depuis longtemps son système dans des séances publiques. — Votre seconde idée des ballons accompagnateurs a été émise dans le *Magnan pittoresque*, il y a à quelque dix ans, par M. Trauson. — Il n'y a, vous le voyez, monsieur, de nouveau que ce qui a vieilli.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 66, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES,
Paris, 16, rue de Valenciennes.

Rébus.



EXPLICATION DU RÉBUS PRÉCÉDENT.

Si belle que soit la lumière du gaz, elle est loin d'approcher des rayons électriques.

eiEls

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

14 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 394. — Vol. XVI. — Du Vendredi 13 au Vendredi 20 septembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Conte de la semaine. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Courrier de Paris. — Visite aux ateliers. Paul Delaroché. — Voyages dans Paris. La Bourse (2^e article). — Considérations sur le magnétisme animal et le somnambulisme (suite). — Le Rhin. — Bibliographie. — Plerama. historique. — Établissements scolaires de la ville de Paris. — Télégraphe électrique sous-marin. — La vie des eaux. Dieppe (suite et fin). — Machine à percer le grand tunnel des Alpes. — Correspondance. — Voyages. Visite du Président de la République à bord du *Friedland*, le 8 septembre 1850. Rade de Cherbourg. — Vue de la rade de Cherbourg pendant la visite du Président de la République. — Atelier de Paul Delaroché. — Le Rhin; Schiffhous; Hudeberg; Le Nebel. — Télégraphe électrique sous-marin. Le Gohath devant le fil du télégraphe électrique sous-marin. Le cap Gruez, station du télégraphe électrique sous-marin, près de Calais. — Album du collègue par Bertall (suite et fin), 19 gravures. — Machine à percer les Alpes, 9 gravures. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Semaine de bulletins; toujours les mêmes, à l'ouest comme à l'est de la France. Toutefois, *l'Illustration* rencontre dans eux-ci un spectacle digne de ses crayons. Nous donnons sous loin une vue de la rade de Cherbourg au moment de la visite du Président. L'épisode qui figure ici représente le

moment où le Président de la République au moment où il accoste le *Friedland*, dimanche 10 heures. A bord du vaisseau un autel a été élevé entre le grand mât et le mât d'artimon. La messe a été dite par l'aumônier de l'escadre, M. l'abbé d'Arbent, sous une tente de pavillon de grande dimension. Elle a été servie par quatre prêtres remplissant l'office d'enfants de chœur. L'équipage est rangé sur deux lignes bâbord et à tribord; les officiers sont à leur poste. La place du Président est réservée au centre de l'estrade qui porte l'autel; un autel en arrière de son autel sont réservées autres places pour les ministres, les auto-

rités et la suite du Président. L'arrivée de M. Louis-Napoléon à bord a été annoncée par une salve d'artillerie. Après la messe, l'aumônier, monté sur la dunette, bénit le navire et l'escadre. Un repas magnifique fut servi cette journée, et se termina par une plénitude religieuse. Après un déjeuner servi à midi dans l'appartement de l'amiral, le Président est retourné dans son canot

pour visiter plusieurs bâtiments qu'il n'avait pas eu le temps d'aller voir la veille. Il s'est d'abord rendu à la corvette à voiles la *Licorne*, navire-école où sont formés par des officiers distingués des jeunes gens qui se destinent à entrer dans la carrière maritime. L'équipage était sur les vergues quand le canot a touché l'échelle de la *Licorne*; alors ont retenti les sept cris successifs de *Vive le Président!* commandés par le sifflet du maître d'équipage. M. Louis-Napoléon avait à peine posé le pied sur le pont du navire, que déjà les jeunes marins étaient descendus des vergues et rangés en bataille. Aussitôt l'ordre a été donné de manœuvrer les voiles. Tout l'équipage s'est mis en mouvement avec une promptitude et une agilité remarquables. Les voiles ont été manœuvrées, déployées ou carguées comme elles l'eussent été par de vieux marins. Le Président a complimenté le commandant de la *Licorne*, M. Géhenne, capitaine de vaisseau. Il paraissait fort satisfait de la manière dont avaient été exécutés ces exercices difficiles, qui sembleraient demander plusieurs années de pratique. M. le Président a visité ensuite plusieurs autres navires. Si nous avons écrit de préférence sa visite à la *Licorne*, c'est qu'outre un motif particulier qui nous porte à suivre M. le Président sur cette corvette, il nous a sem-
 blé

intéressant de montrer ces exercices confiés à une pépinière d'officiers destinés à continuer les glorieux services de leurs aînés, après avoir été formés par eux.

M. le Président n'a pas quitté Cherbourg sans avoir visité non-seulement les vaisseaux qui composent l'escadre, mais les arsenaux, mais tous les magnifiques travaux qui font de cette rade une des merveilles du génie guidant l'industrie humaine. Cherbourg a offert pendant ces journées un spectacle dont les témoins garderont le souvenir et qui donnera des regrets à ceux qui n'ont pu y assister. Tous les autres détails du voyage ne méritent pas d'être relevés; à côté de ce fait principal, et en fussent-ils dignes, que nous ne consentirions pas à les reproduire après tant de récits qui auront perdu leur attrait le jour où nous publierons ce numéro, sans espoir de se retrouver intéressants dans l'histoire. M. le Président est rentré à Paris, et ne se souvient probablement lui-même que de sa visite à la flotte de Cherbourg.

Pour faire diversion aux bulletins du voyage, nous n'avons eu que les votes des conseils généraux accueillis par des applaudissements ou par des protestations de nos journaux, selon que ces votes abondaient dans leurs espérances, ou s'absteinaient d'y répondre. Nous ne parlons, bien entendu, que des votes politi-



Visite du Président de la République à bord du *Friedland*, le 8 septembre 1850. — Rade de Cherbourg

que des votes politiques relatifs à la Constitution. On dressa en ce moment le compte de ceux qui sont pressés, de ceux qui veulent attendre le terme constitutionnel, et d'une troisième catégorie qui s'en rapporte à l'expérience ou à la Providence.

Un autre intermède nous est venu d'une société dont on exagère démesurément la puissance, et qui se laisse faire, parce qu'on ne peut pas mieux servir ses intentions. La société du Dix-Décembre, espèce de franc-maçonnerie impérialiste, présidée par des vieux de la vieille, recrutée parmi le mobilier de toutes les conspirations et aussi de toutes les peccies, est accusée d'avoir voulu dîner au Jardin-d'Hiver. On a voulu voir dans cette fantaisie gastronomique un danger pour l'ordre public, un projet de restauration, sans prétexte que l'affaire ne peut se passer d'un restaurateur. Il y a des jours où les gens d'esprit semblaient et déraisonnaient en rêvant.

Quandque bonus dormitat Honorus!

Ce phénomène se voit à Paris quand le gouvernement voyage,

que, l'auteur sollicite un brevet d'invention qu'il irait exploiter aux Antilles; c'est enfin le marmot qui se laisse choir d'un cinquième étage et court jouer à la fosslette, après guérison complète, suivant la formule iodiquée par Toinon dans le *Malade imaginaire*.

A côté de ces puffs insérés pour rien et qui sont donnés pour ce qu'ils valent, un autre, que l'on paye fort cher, s'étale journellement à la quatrième page des journaux, qu'il rompt tout entière: c'est le puff californien. On explique de différentes manières l'opération qui s'accomplit à la faveur de cette annonce. Suivant la version la plus probable, l'entrepreneur, au moyen de cette publicité dont il s'est assuré le monopole, tiendrait en échec les compagnies aurifères. Celles qui n'acceptent pas ses conditions, il les raye du livre de vie, c'est-à-dire de la quatrième page. En outre, des prospectus énergiques, ou la nécessité de son entreprise ost démontrée jusqu'à l'évidence, le recommandent à la confiance des souscripteurs. C'est lui qui tient la clef d'or de cette terre promise à leurs rêves. Nous les attendons à l'heure des dividendes, qui sera le jour du jugement dernier.

Les saltimbanques se réjouissent; leur drapeau se relève; on a regratté leur enseigne, et c'est une industrie qui reprend faveur: on rend à la capitale son champ de foire. L'établissement, concédé pour l'éternité à une compagnie

sérieuse, ouvrira prochainement, dans les terrains vagues qui avoisinent le Château-d'Eau. Il s'agit de centraliser les personnages devenus célèbres à divers titres dans les rues de Paris. Ce sera le rendez-vous de toutes ces tribus nomades: escamoteurs, équilibristes, ventriloques, avaleurs de sabre et de couleuvres, bâtonnistes, jongleurs et formés-suvages, qui amusent l'oisiveté du passant. Plus de phénomènes errants; on leur rend une patrie et le pain quotidien. Vous allez revoir, par la même occasion, les grands farceurs qui déridaient nos pères. Quelle épopée ou rippée! Paillassé et sa suite, la cour d'Arlequin, sa hauteesse Gargantua et son éminence Polichinelle. C'est le chariot de Thespis qui verse une seconde fois au boulevard du Temple. Ceci n'est qu'une annonce, en attendant le compte-rendu, qui promet de grandes ressources au feuilleton.

La ville a beau se dépeupler, les théâtres s'emplissent; l'Opéra a retrouvé une clientèle et sa *Favorite*, mademoiselle Alboni. Les recettes atteignent un chiffre fabuleux, onze mille francs par soirée. Le Parisien n'est pour rien, ou du moins pour très-peu de chose, dans cet effet de l'art, c'est un effet des trains de plaisir. La locomotive est l'auteur de ce miracle, elle recrute pour la salle Lepelletier jusqu'au fin fond de l'Allemagne. Les villes d'eau prêtent leurs baigneuses aux baignoires de l'Opéra. Le Théâtre-Français est en voie de prospérité, sa bonne étoile l'a conduit à bon

port au milieu des écueils de la fantaisie. Il prépare de nouveautés; la première, les *Contes de la reine de Navarre*, comédie des auteurs d'*Adrienne Lecouvreur*, MM. Scribe, Legouvé; l'autre nouveauté encore plus neuve, c'est mademoiselle Madeleine Brohan qui débute dans cette pièce par le rôle principal. Cette jeune personne a eu tous les bonheurs, le Conservatoire l'a couronnée, le feuilleton vante et même le feuilleton la vante un peu trop; elle pose un nom qui lui compte déjà pour un premier succès, il lui reste plus qu'à justifier tous ces heureux présages. Le feuilletoniste, ces galants hommes ou ces hommes galans ne se contentent pas de tresser à la charmante débutante sa couronne de myrte et de laurier, son talent a mûri sa leur plume, et en même temps sa personne a rajeuni. Le mois dernier mademoiselle Brohan cadette avait dix-sept ans, aujourd'hui elle n'en a plus que quatorze, elle fera d'ailleurs bien de débiter au plus vite, afin de ne pas tomber en enfance.

Les enfants, il n'y en a plus, au théâtre du moins, j'atteste la merveille de la Montansier, la petite Céline Matalant. A l'âge où ses pareilles bégayaient encore, la voilà passée comédienne. De la grâce autant que possible, l'esprit au delà de toute vraisemblance, et beaucoup de naturel, ce qui est le comble de l'art, tel est le prodige. Il dit le mot, elle nuance le geste, elle souligne l'intention;



Vue de la rade de Cherbourg, pendant la visite du Président de la République

n'est pas plus précoce. Elle a fait le succès de la pièce, qui pouvait faire son chemin toute seule. Cette *petite Fille bien gardée* l'est fort mal, grâce à madame sa mère, qui la confie à ses domestiques. Le maître dehors, les valets dansent, et ceux-ci veulent danser à Mabille. Mais la petite Berthe qui s'était endormie sage comme une image, se réveille en enfant terrible, et on l'emmène à Mabille. Quand la baronne rentre, Berthe est perdue, et puis elle se retrouve sur l'épaulé d'un carabinier. L'enfant a bu du rack et du snick, elle a fumé une pipe, soufflé de la trompette, elle sait par cœur la chanson du *Trin trin*, et se tire d'une cachucha comme un beau petit diable; voilà tout, et c'est peut-être un peu trop de gaieté pour un enfant de six ans. Grassot, en beau chasseur, est d'une laideur à mourir de rire.

Les Variétés, le *Jour et la Nuit*! qui n'eût compté sur un vaudeville héroïque ou fantastique, et vous avez cinq chapitres d'un roman bourgeois. C'est l'histoire d'un peu bizarre, un peu commune de ce cousin d'Amérique comblé de biens par le testament d'un maniaque qui lui enjoint de partager les legs avec le parent ou la parente sans tache qu'il découvrirait dans Paris. Victorin à la recherche du phénix se donne plus de mal que l'Académie en quête des lauréats Monthyon, et à force d'aller aux informations il finit par tirer à moitié la vérité de son puits. Il suit portivement ce que font, pendant le jour, les Ravinet, ses consanguins. Monsieur est la parole des huissiers, qui met le plus vertueusement possible

d'honnêtes débiteurs à Clichy, il persécute ses clercs au nom de la morale, dans le quartier on le tient pour un homme scrupuleux et rangé qui fait maigre en carême et rend le pain béni pour l'édification de ses clients. Madama est une autre bête qui exerce le mariage comme un sacerdoce; ainsi des cousins de nos cousins, car la famille est meublée de saintetés; c'est l'avocat Lasserre, providence de la veuve et de son orphelin, c'est un chantre de paroisse renommé pour sa sobriété et un concierge qui a l'estime de ses locataires. La belle avance d'être éclairé le jour! l'essentiel c'est d'y voir clair la nuit et de tenir la vérité par les deux bouts. Voilà donc ce légataire original qui a retourné la médaille, quel revers! La parenté perd toute espèce de droits au prix de vertu. Les anges bouffis sont d'horribles diables, l'huissier pratique l'astuce et hante les troisiettes dessous de l'Opéra et autres bas-fonds. L'huissier est une prude en galanterie réglée avec l'avocat, celui-ci est un filou, le chantre est un ivrogne et le concierge exerce une autre profession indécente. L'héritier, que son million embarrassé toujours, finit par en doter une grisette qui l'épouse, manière honnête de le garder. L'idée est ingénieuse et vaut mieux que l'exécution; bref, la pièce est digne d'estime, et les acteurs méritent une mention honorable.

Restent les *Parés sur le pavé*, du théâtre de la Bourse, vaudeville méchant dont les ciseaux de la censure ont fait

un méchant vaudeville. On sait que les auteurs sont gens hardis qui naguère encore mettaient le feu aux poudres: sagittaires de la réaction, ils trempaient leurs pieds dans le fiel, et leurs couplets mordaient jusqu'au sang. Aujourd'hui ces messieurs se ramment et préchent la conciliation, c'est-à-dire que le Vaudeville hydrophobe ne fait plus de recettes; c'est un dénoûment heureux pour tout le monde et qui fait honneur au bon sens public. Voici donc les revolvers politiques sur le pavé, et on leur souhaite d'y rester.

PHILIPPE BESON.

Visite aux Ateliers.

(Quatrième article. — Voir N° 385, et tome XV, pages 298 et 373.)

ATELIER DE PAUL DELAROCHE.

L'atelier, situé rue de la Tour-des-Dames, où nous nous sommes aujourd'hui nos lecteurs, n'a rien par lui-même qui attire particulièrement l'attention; on n'y voit aucune des mille curiosités qui font de beaucoup d'ateliers des séries fantastiques d'un aspect bizarre et désordonné. Quelques plâtres, quelques études suspendues à la muraille, une grande toile ébauchée, des chevalets, des échelles, un mot le strict matériel composant le mobilier indispensable d'un peintre, c'est tout ce qu'on y trouve. La psychologie au milieu de ce mobilier puritain, a été enlevée à

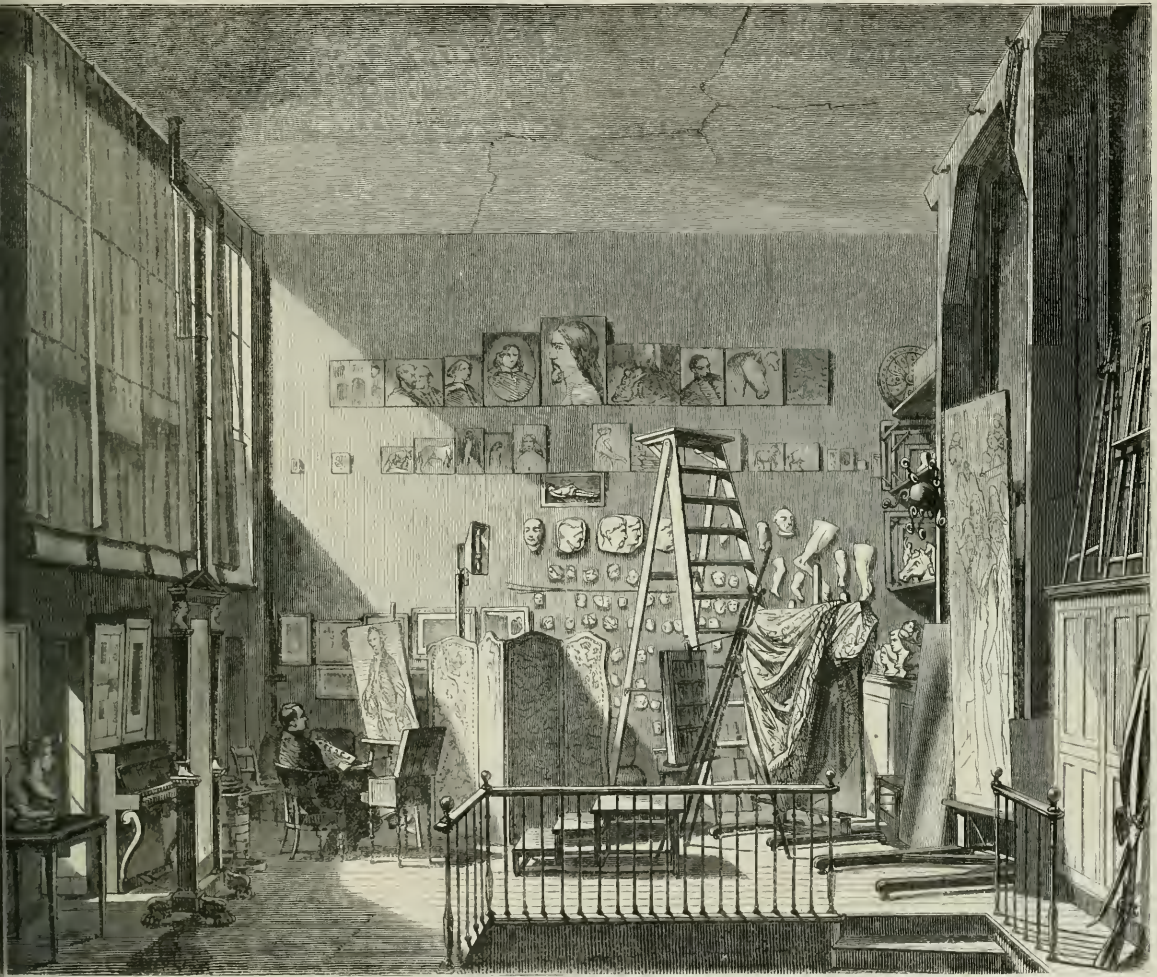
ances de la toilette, et n'est plus là qu'un miroir à con-
ter pour juger de l'effet d'un tableau ou d'une figure dans
production renversée. Un piano seul fait exception dans
ensemble d'objets convergents vers une même destina-
tion. Ce piano est celui d'une femme charmante regrettée
de ceux qui l'ont connue : ce souvenir de madame Be-
che est le seul objet de luxe qu'on remarque dans l'ate-
lier de son mari. Ici rien n'est donné à la libre fantaisie ;
le domaine de l'art cherché, étudié, et non de l'art
ovisé. Malgré sa simplicité, cet atelier n'en est pas
un des plus intéressants que nous puissions offrir à
curiosité, parce que c'est celui d'un des premiers peintres
notre école moderne, et que depuis quelques années cet
te s'est érigée des expositions publiques, déclinant
neur des ovations et le déchaînement des critiques en-
sues et envieux. La critique artistique peut être aussi
que possible, sans cesser d'être polie ; elle ne gagne
à cesser d'être mesurée. Elle est coupable quand à la

place d'appréciations sévères, mais consciencieuses, elle met
ses infatuations et ses rancunes. Elle a eu trop souvent tous
ces torts, il faut le reconnaître, vis-à-vis de M. Delaroche.
Aussi il a exercé la vengeance qu'exercent quelquefois les
artistes vis-à-vis de ceux qui les poursuivent de clameurs
injustes et d'invectives, il s'est isolé dans sa dignité et dans
son silence. M. Ingres en avait fait autant sous le coup éga-
lement d'attaques virulentes. Il serait plus grand sans doute
de ne pas céder à l'irritation, de poursuivre hautement sa
carrière et de verser la lumière sur ses blasphémateurs.
Mais peu d'artistes ont le courage de ce beau rôle que le
poète attribue au soleil. Leur organisation impressionnable
le leur rend très-difficile : *Genus irritabile vatum*. Beaucoup
même, loin de songer à soutenir la lutte, se laissent décou-
rager tout à fait. Notre pauvre Gros en a été triste jusqu'à
se donner la mort.

Nous ne sommes pas pour ceux qui se retirent dans leur
tente : il y a profit pour l'art et pour l'artiste à une com-

munion incessante avec le public. On peut se consoler par
la réussite de sa fortune et se faire illusion sur la sincérité
et la compétence des éloges à huis clos, mais ce n'est qu'au
grand jour que se fonde la gloire ; le fuir c'est trahir le se-
cret de quelque faiblesse. De nos jours, où sous l'influence
de nos mœurs politiques, chacun tour à tour et de plus en
plus est appelé à affronter la publicité, l'artiste qui en vit,
dont elle est l'atmosphère naturelle, ne peut pas impunément
sortir de ce milieu. Que ce soit son goût ou celui du
public qui se modifie au contact, peu importe, il y a tou-
jours bénéfice. D'ailleurs c'est bien ici que l'on peut dire :
la propriété est un vol. Ceux à qui la nature a départi le
talent en doivent compte à tous.

Depuis plus de dix ans M. Delaroche a cessé de se pré-
senter à l'exposition du Louvre. Il a toujours conservé dans
l'opinion publique le rang dû au renom qu'il s'était fait ;
mais depuis ce temps on l'a perdu de vue. On n'a pu le sui-
ivre qu'à travers les reproductions par la gravure de quel-



Atelier de Paul Delaroche.

ses de ses œuvres. Pendant ce temps est-il resté sta-
ire? n'a-t-il progressé? Ses amis, ses élèves seuls peu-
ent dire.

Le plus grand nombre, nommer M. Paul Delaroche,
nommer l'auteur du *Richelieu* et du *Mazarin*, de la
Grey et des *Enfants d'Edouard*. La gravure et les
études ai tant, voilà ses titres les plus généralement ad-
la popularité. Son tableau de *l'Assassinat du duc de*
au château de Blois, exposé en 1835, l'expression la
ne et la plus complète peut-être de son talent dans le
historique traité dans de petites dimensions, ne vient
d'en seconde ligne, parce que le souvenir en est moins
ntre, le sujet, par sa nature même, n'est pas destiné
Jamais bien populaire. Bientôt cependant la belle gra-
de M. Henriquel-Dupont remettra sous nos yeux cette
composition que le public néglige un peu dans le
ment spécial dont elle est l'ornement. La *Mort de la*
Elizabeth, au Luxembourg, tentative isolée dans une
ouvelle, ainsi que les tableaux de la galerie de Ver-

sailles, la *Prise du Trocadero*, *Charlemagne traversant les*
Alpes, ont aussi leur notoriété, mais ils ont moins d'importance
dans l'appréciation générale du talent de l'artiste. La
toute aime la recherche et la correction de son dessin, et le
fini de son exécution ; mais ce qui l'attire avant tout, c'est
l'intérêt dramatique des sujets traités par lui. Cet intérêt est
une veine ouverte de bonne heure et suivie assidûment par
l'artiste. Dès 1824, il se plaisait à représenter *Jeanne d'Arc*
interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester, ou
bien *Philippo Lippi* chargé de peindre un tableau pour un
couvent et devenant amoureux de la religieuse qui lui ser-
vait de modèle ; puis successivement, le *prince Edouard* se-
cours par miss Macdonald ; une scène de la *Saint-Barthé-*
lemy, le jeune *Caumont de la Force* sauvé de dessous les
cadavres ; la *Mort du président Duranti*, et les diverses
scènes tragiques empruntées à l'histoire d'Angleterre et traitées
avec une élégance qui en dissimulait l'horreur. Le
Cromwell contemplant le cadavre de Charles I^{er} est le type
le plus complet de cette manière contenue, tempérée, de
peindre des sujets terribles, extrêmes, tout en maintenant à
l'exécution, au coloris et au rendu des détails toute leur re-

cherche soignée, au lieu de les atténuer pour les subordon-
ner à l'effet général.

Si, aux ouvrages que nous venons de mentionner, nous
ajoutons le *Strafford* et le *Charles I^{er}*, ses derniers tableaux
exposés au Louvre, tous deux reproduits par la gravure,
nous aurons cité les œuvres principales et les plus connues
sur lesquelles s'est établie la juste réputation de M. Paul De-
laroche. Nous compléterons cette liste par l'indication de
quelques ouvrages achevés par lui depuis qu'il cesse d'ex-
poser, de manière à atteindre le seul but que nous nous
soyons proposé dans cet article, celui d'énumérer ses divers
travaux. — Au commencement de l'année 1847, la seconde
exposition au profit de la caisse de secours de la Société des
artistes, qui eut lieu rue Saint-Lazare, dans des salles dé-
pendantes de l'ancien hôtel du cardinal Fesch, offrit à la
curiosité publique quelques tableaux de M. Delaroche, sans
son concours direct. Outre la *Jane Grey*, appartenant à
M. Demidoff, on y voyait encore *Pic de la Mirandole enfant*,
appartenant au comte de Feltre, et une *Mendiante italienne*
(Rome 1844), appartenant à M. André. Le beau portrait de
M. Guizot (1837), qui a été gravé, et le portrait de *M. le*

Le Rhin.



Schaffouse

Le voyageur exact — nous entendons par là cette classe de touristes consciencieux, notant avec une précision cadastrale jusqu'aux bornes milliaires, — qui se propose d'explorer le cours du Rhin, croirait certainement avoir manqué à l'objet important de son excursion s'il n'avait remonté dans les profondeurs du Pays des Grisons, afin de prendre le fleuve à sa source initiale. Ce surcroît de fatigue ne nous paraît d'ailleurs pouvoir être racheté que par le seul attrait de satisfaire un scrupule de géographe, et ce n'est pas assez. Ce n'est pas que les beautés naturelles de la contrée soient absolument à dédaigner; elles ne manquent même pas à un certain degré de ce caractère de grandeur qui saisit vivement l'esprit. Mais déjà le voyageur a eu le temps de se familiariser avec les aspects pittoresques, les scènes imposantes et sublimes, avec les étonnantes merveilles de tout genre que la Nature multiplie avec une si prodigieuse variété sur le sol de la Suisse; en sorte que son imagination est moins profondément impressionnée d'un spectacle dont l'intérêt diminue par le contraste.

Le voyageur, au contraire, qui recherche avant tout les beaux effets et les grandes peintures en dehors des préoccupations minutieuses auxquelles nous faisons allusion tout à l'heure, devra s'arrêter à Schaffouse. C'est là que commence le Rhin. Dans son parcours supérieur, en effet, il ne fait que recueillir des affluents et décrit un cours capricieux, tourmenté, selon la configuration accidentée des fonds sur lesquels il roule. La masse générale des eaux présente, dans

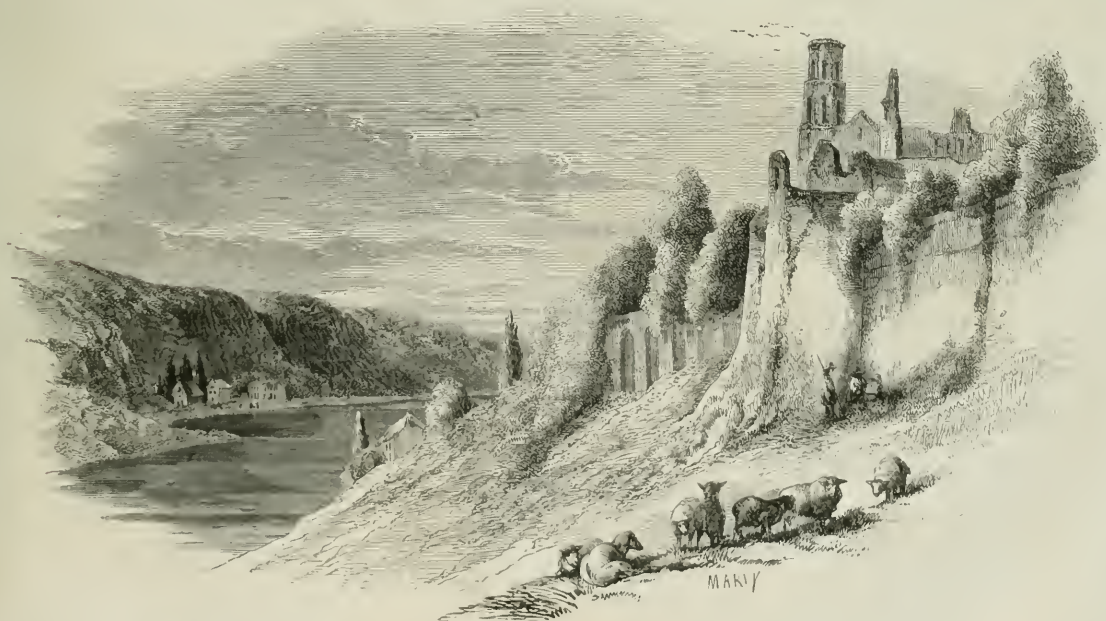


Heidelberg.

cet état, un mélange de teintes qui varient sous l'influence des circonstances locales. Jusqu'à Reichenau, où le lit du Rhin s'élargit, rien ne donne encore l'idée d'un grand fleuve; mais à partir de ce point il perd sa fougue aventureuse, et, réunissant toutes ses branches, serpente majestueusement à travers la belle vallée de Rheintal et va se jeter dans le lac de Constance, près de Reineck. Depuis sa sortie du lac jusqu'à Schaffhouse, c'est-à-dire sur une étendue de neuf

lieues, le Rhin est navigable et porte des bateaux d'une grande dimension. La navigation est interrompue près de cette dernière ville par une digue de rochers qui coupe le cours du fleuve. Au delà de Schaffhouse le lit va en rétrécissant, et les eaux, contenues entre deux rives escarpées, roulent avec impétuosité sur un fond rocailleux jusqu'au-delà de Neuhansen, où le Rhin forme un saut de 70 pieds de hauteur. Il est peu de perspectives que l'on puisse com-

parer à l'effet de cette cataracte. L'art de la description ne saurait rendre avec quelque fidélité l'horrible chaos de cette scène grandiose. L'esprit oublie toute activité en présence de cette sublime horreur. L'œil contemple avec une morne attention ces longues spirales écumeuses qui se tordent convulsivement et mugissent avec un épouvantable fracas, au sein d'un désordre sans nom, mais qu'un poète a heureusement caractérisé en l'appelant un *Enfer d'eau*. L'impression



Le Neckar.

que laisse dans l'âme cette image magnifique est des plus profondes et ne saurait s'effacer. C'est une de ces harmonies naturelles qui révèlent le plus éloquentement la puissance infinie de Dieu et la faiblesse de l'homme.

De Lauffen, où se trouve la chute du Rhin, jusqu'à Bâle, sur une étendue de trente-trois lieues en suivant les inflexions

du fleuve, le touriste n'a que peu à recueillir. De même entre cette dernière ville et Manheim. Le Rhin coule ici entre deux rives bien cultivées; c'est dire que le paysage offre une certaine monotonie. La contrée baignée par le Rhin n'a d'ailleurs qu'un médiocre intérêt historique; peu de villes célèbres, à l'exception de celles auxquelles les armes

de Louis XIV ont donné une illustration presque récente; peu de ces ruines du moyen âge qui racontent à la génération présente l'histoire du passé; enfin un très-petit nombre de ces beautés qui charment l'artiste et le poète. Le touriste devra en conséquence préférer au parcours du fleuve la voie qui le conduit directement de Bâle à Heidelberg, où

s'ils ont pour eux leurs armes et leurs remparts, nous avons pour nous le droit et la justice, pour lesquels le Seigneur combat toujours. Si tu veux la fin de ce règne d'impie et d'incomité. Viens avec nous; tu seras notre frère et nous nous tiendrons comme les doigts de la main. Qui importe notre nombre! on ne peut compter le nombre de Dieu. On compte le nombre de nos ennemis. Ce sont des hommes courageux qui nous font le tour. Ça veut le nombre. Jure, par la parole que Dieu l'a faite à la rédemption par le sang de son fils, de n'avoir ni repos ni paix jusqu'à complète extermination de ces lâches voleurs qui se sont faits nos maîtres.

— Le jure, dit Wolke d'un ton de voix solennel.

— C'est bien; et maintenant tu vas connaître tes frères.

Aimez-vous, entraidiez-vous les uns les autres. — A ces mots une lumière, tenue cachée pendant cet entretien, illumina soudainement la cavité dans laquelle la scène se passait, et le pêcheur put remarquer alors que le personnage qui lui avait adressé la parole avait le visage ouvert d'un masque. Autour de lui étaient rangés une trentaine d'individus, qui paraissaient appartenir pour la plupart à l'industrie des mineurs, ou des ouvriers des carrières. Tout dans l'attitude de ces hommes décelait un respect profond pour le personnage masqué, dont l'air autout que le langage annonçait qu'il appartenait par son éducation à une classe supérieure à la leur. Tous se pressèrent autour du nouveau venu et s'échangèrent avec lui un serrement de main avec tous les signes d'une effusion évidemment inspirée par l'enthousiasme qui animait tous les cœurs.

Cependant Wolke fut distrait de la scène principale par un objet d'un intérêt non moins sympathique pour lui. Tandis que les frères se resseraient, ainsi que nous l'avons dit, leurs liens de fraternité, la jeune fille, qui était restée tapie contre les parois de la cavité, s'approcha de l'homme au masque, lequel s'apprêta à quitter les lieux, et sembla se disposer à le suivre. Des rayons de lumière, tombant alors sur le visage de la jeune fille, éclairèrent une beauté merveilleuse, et dont le type réalisait l'énergie et la noblesse. Le costume, taillé d'une manière originale, relevait avec une élégance exposée des grâces d'elles-mêmes accomplies. La présence de cette ravissante personne ne paraissait produire aucune surprise sur les individus qui l'environnaient, et celle-ci, elle-même, n'avait pas l'air d'être grandement préoccupée de se trouver au milieu d'eux. Toute son attention, toute sa sollicitude étaient évidemment concentrées sur l'inconnu, pour lequel toutes ses façons affectaient les formes de la soumission et du respect. Dos que l'inconnu fut sorti, elle s'élança à sa suite avec la légèreté du daim, et l'on peut supposer que, prenant les devants, elle lui servit de guide à travers l'impraticable vallée d'Erenthal, dont les issues lui paraissaient familières. Elle avait disparu; mais Wolke resta longtemps sous le charme de cette gracieuse apparition; l'immobilité de son regard fixé sur l'ouverture de la grotte, son air pensif, et, plus que tout cela, les battements de son cœur, attestaient l'impression que cette charmante et chimérique créature avait faite sur son âme.

En ce moment un des frères, qui semblait investi d'une certaine autorité, s'approcha du pêcheur.

— Frère, lui dit-il, chacun de nous représente ici l'innimité d'une des populations voisines. Tu seras le chef de la milice que nous attendons de nos frères de Saint-Goar. Va et recrute de nos nombreux soldats à la bonne cause. Adieu.

(La suite prochainement.)

Bibliographie musicale.

Bibliothèque classique des pianistes. — 15 volumes in-8°. — Chez Schönlender, éditeur, boulevard Poissonnière, 28.

Ce titre de *Bibliothèque classique des pianistes* pourra sembler étrange à quelques personnes, à celles, par exemple, qui s'obstinent à ne voir dans la musique qu'un art futile, un simple caprice de la mode, changeant comme elle, et n'ayant de forme estimée que la forme au goût du jour. Il est malheureusement vrai que les pianistes sont, de tous les musiciens, ceux qui ont le plus contribué, peut-être, à donner au public cette fausse idée de l'art musical. Mais si cet art n'occupe pas dans l'opinion du monde le rang sérieux qu'il mérite, il n'en a pas moins, autant que la peinture, autant que la statuaire, sa beauté précise, indépendante de toute circonstance de temps et de lieu, en un mot, sa beauté absolue. Nous ne p-nous pas avoir besoin d'insister beaucoup sur ce point, en voyant les fondations qui se manifestent depuis deux ou trois ans, d'une façon de plus en plus sensible, vers l'étude réfléchie des œuvres d'anciens maîtres qu'on croyait à jamais délaissées, et le délaissement dans lequel tombent, à l'inverse, les compositions qui, momentanément, avaient pris leur place. Cela devait arriver ainsi. La vogue de ces productions musicales, où les qualités intellectuelles étaient entièrement mises de côté pour faire briller, seules et sans le moindre effort d'imagination, les facilités purement mécaniques, ne pouvait pas être de longue durée. Les noms de Bach et de Clementi redonneaient familiers aux amateurs de musique. Un pianiste qui veut être, en effet, excellent pianiste, c'est-à-dire véritablement musicien, on simplement passer tout à ses yeux des dilettantes qui se piquent de bien jouer, ne peut aujourd'hui se dispenser de prouver qu'il connaît les principales œuvres de ces illustres maîtres du siècle dernier. Ce n'est pas encore assez. De Bach et de Clementi sont issus deux écoles également célèbres : il faut donc montrer par des exemples comment de l'une procédent Haydn, Mozart, Beethoven, Hummel, Weber, Ries, Schubert et Mendelssohn; de l'autre, Czerny, Dussek, Steibelt, Field et Kalkbrenner. Nous ne citons que les principaux, les plus connus, ceux qui ont joui de la plus grande et juste renommée. L'éducation d'un pianiste, pour être accomplie, devient, on le voit d'après le peu que nous venons de dire, une chose considérable. Il est par conséquent très-naturel qu'il ait, lui aussi, sa bibliothèque classique.

La difficulté la plus grande est que les éditions de la plupart des œuvres de ces compositeurs, quoiqu'ayant été très-nombreuses, sont devenues rares. La publication dont nous rendons compte vient heureusement y remédier. Elle se compose de

quinze volumes; chacun d'eux porte un des quinze noms que nous avons cités plus haut. On y trouve un choix heureux des plus belles productions de ces divers maîtres. De plus, rien que rien ne manque à cette collection pour être, ainsi qu'il est dit dans l'introduction qui lui sert de préface, un répertoire d'études excellentes et la véritable cruditon du pianiste, chaque volume est précédé de la biographie de l'auteur ces œuvres qu'il renferme, et d'une appréciation de son style propre. Ces notes analytiques sont faites avec le plus remarquable talent, et l'intérêt qu'elles offrent est inappréciable, car elles aident singulièrement à se faire pénétrer avec profondeur dans l'esprit individuel de chaque maître. Au reste, il nous suffira de dire que ce travail important a été fait par M. Fétis, le célèbre maître de chapelle du roi des Belges, le savant directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles. Les articles biographiques sont puisés dans le grand ouvrage du même auteur : *Biographie universelle de la musique et la Bibliothèque générale de la musique*. Le recueil que vient de publier M. Schönlender mérite donc des éloges à tous égards; l'intelligence et le goût y trouvent bien réellement une source de pures et vives joissances, et certes de quoi se satisfaire amplement. Ajoutons que la commodité du *rate mecan* de Parité et de l'auteur de musique. A ce mérite il faut encore joindre celui de l'économie, qui n'exclut pas ici, comme on le pourrait croire, les qualités que les bibliophiles éclairés recherchent dans l'édition d'un livre. Enfin, il n'est personne qui ne comprime combien il est précieux de posséder réunis un petit nombre de volumes, un grand nombre d'œuvres qu'on ne parviendrait à réunir qu'à force de temps et de recherches. Pour toutes ces raisons, nous n'hésitons pas à dire que la publication de la *Bibliothèque classique des pianistes* est un vrai service rendu à l'art musical. G. B.

Diorama historique

PAR M. PENNES.

Personne n'a oublié le généreux dévouement du vénérable archevêque de Paris, M. Affre, et les regrets dont la population de Paris entoura ses funérailles. La cérémonie funèbre qui eut lieu dans la cathédrale offrit plusieurs scènes d'un intérêt douloureux, qui émeurent vivement les assistants. Le moment de l'absoute fut surtout solennel; ce tableau, qui n'est pas sorti de la mémoire de ceux qui purent contempler cette scène d'un intérêt historique, vient d'être transporté sur la toile par un peintre distingué, M. Pennes, dans les proportions dioramiques. Le travail était considérable, hérissé de difficultés, et l'habile artiste les a surmontées avec bonheur. Son tableau représente l'intérieur de la cathédrale sous deux aspects : effet de jour, effet de lumière; le changement s'opère à vue. L'église apparaît d'abord dans sa solitude; un prêtre est à l'autel, et deux fidèles s'agenouillent; puis elle s'illumine graduellement; les travées s'empressent, l'encensoir se penche devant le parvis jusqu'à la nef, et l'on voit s'élever dans le chœur, au milieu d'une illumination funéraire, le lit de parade où repose le corps du glorieux martyr. Cette transition, d'une grande hardiesse, produit beaucoup d'effet.

Le public ne peut manquer de confirmer par sa présence le succès que l'ouvrage de M. Pennes a obtenu parmi les artistes. L'exposition de ce tableau (*Diorama historique*) est ouverte au rond-point des Champs-Élysées depuis le 14^e septembre.

Établissements scolaires de la ville de Paris.

Un des membres du comité central d'enseignement primaire de la ville de Paris, membre du conseil municipal, nous adresse, au sujet de la dernière séance du comité, remplacé, aux termes de la loi nouvelle, par le conseil académique, des renseignements auxquels nous nous sommes permis de recourir. Le comité central a tenu sa dernière séance le 14 août 1850. Pendant plus de quinze ans ce comité, qui existait en vertu de la loi de 1833, a rendu à Paris de grands services; il a développé avec persévérance l'enseignement primaire et l'enseignement professionnel. Le conseil académique à qui revient l'honneur du comité central fera, nous en sommes certains, ses efforts pour conserver l'œuvre de son devancier et continuer ses traditions. La séparation des membres du comité a produit sur la plupart des membres présents un sentiment pénible; et enfin, après avoir prolongé par une sorte de calcul instinctif l'ordre du jour, il alla finir. L'heure de la loi nouvelle avait sonné. Le comité central n'existe plus.

Si l'on savait ce qu'il a fallu de constants efforts à Cochin, à Gilet, à M. Beau pour constituer les asiles; à M. Bouilly (de la Meurthe), aidé de M. Flottard et de quelques-uns de ses collègues du comité, pour organiser des écoles communales; si l'on savait comme l'enseignement primaire a été administré et défendu par le conseil municipal et par les commissions spéciales, on se demanderait si le comité central n'aurait pas dû trouver grâce devant la loi nouvelle.

Quant à moi, ajoute notre correspondant, j'ai conservé un précieux souvenir de ces discussions libres où toutes les opinions ont été débattues au sein du comité, au sujet des salles d'asile, des ouvriers, des écoles. Mettre l'université à la place de la municipalité, n'est-ce pas faire dégrader *Alma Mater*? Toutefois, comme rien de bon ne saurait périr en France, j'espère que le conseil académique consolidera ce qui existe, l'améliorera et ne détruira pas.

En me séparant de M. Grullay, doyen des curés de Paris, de M. Carrier, de M. Juillard, Chastoux, pasteurs protestants, de MM. les inspecteurs, de médecins les inspecteurs, de mes collègues Périer, Bivio, Pequin, Bourdon, Chevalier, Boulanger, Boissel, Morau, de la Seine, Ernest Moreau, j'ai quitté, ce jour-là, l'hôtel de Ville avec tristesse.

L'auteur de cette note sympathique ajoutée à sa communication deux tableaux intéressants comme états comparatifs des établissements scolaires de la ville de Paris en 1835 et 1850. Nos conclusions que la progression cent-dix fois par cette comparaison se retrouve car la loi nouvelle a été promulguée en 1850, après quinze années de fonctionnement du conseil académique.

Télégraphe électrique sous-marin.

Tous les jours un nouveau progrès marque la marche des sciences; des hauteurs de la théorie on descend à la pratique, et l'instrument docile aux formules des savants se plie à tous les besoins de la civilisation. Ainsi en est-il de l'électricité, dont la transmission rapide à travers l'espace étendue encore ceux mêmes qui sont chargés de lui imprimer le mouvement, et qui, partie d'un point, va à 200 lieues de ce point transcrire instantanément les dépêches qu'on lui a confiées. Mais jusqu'à présent on avait regardé le transport de ces dépêches à travers les profondeurs de la mer sinon comme impossible, au moins comme entouré de tant de difficultés, qu'on désespérait de pouvoir en faire l'application. Eh bien, cette merveille est aujourd'hui réalisée, et si un accident est venu interrompre les communications télégraphiques entre les deux rives de la Manche, le fait n'en reste pas moins acquis, et d'ici à peu de temps Londres et Paris pourront correspondre avec autant de facilité que Paris et Lille ou Valenciennes. — Nous devons d'abord dire à nos lecteurs comment a été jeté le fil de Douvres se rend au cap Grinzez près de Calais.

Le 28 août au matin, un steamer qui porte le nom de *Goliath* quitta le port de Douvres et arriva à l'extrémité de la jetée. Il fallut d'abord arrimer solidement sur la côte anglaise le fil télégraphique. De la station où se trouvait un appareil à l'aide duquel on devait s'assurer constamment et chaque instant que le fil n'avait éprouvé aucune avarie dans l'acte de la submersion, le fil glissait le long du rivage dans une enveloppe de plomb de 300 mètres de longueur qui devait le préserver de l'action des vagues et du frottement contre la côte. A dix heures et demie cette opération préliminaire était achevée, et le *Goliath* s'élança à travers le détroit portant sur son pont un immense treuil autour duquel venaient s'enrouler à peu près 45 kilomètres de fil de cuivre rouge recouvert d'un étui de gutta-percha épais de 6 millimètres et demi, de manière que le diamètre total était de 143 millimètres. Sur ce bâtiment qui emportait avec lui les vœux et l'espoir de tous les amis des sciences, de tous ceux qui désirent que les deux nations voisines et si paisibles loutes deux resserrent de jour en jour les liens d'une intimité à laquelle est attachée la paix du monde, se trouvaient MM. Jacob Brett, le créateur de la ligne sous-marine et l'inventeur d'un système d'impression télégraphique, Francis Elward, Charlton Jacques Wollaston, Crampton, Reid, Henry Wollaston et autres savants.

Le navire partait en faisant une lieue à l'heure et monta en ligne droite vers le cap Grinzez, situé à sept lieues de Douvres, à égale distance de Calais et de Boulogne. L'opération du dévidement et de la pose du fil commença au signal donné de *laisser tomber bas* : le fil alla commença à se dérouler autour du tambour ; il était guidé par un cylindre placé à la poupe du bateau à vapeur qui s'arrêtait de temps en temps pour donner le temps de charger le fil conducteur. Cette opération consistait à amarrer au fil de distance en distance du lest ou des poids, un plomb pesant de 8 à 12 kilogrammes destinés à l'entraîner au fond de la mer. La ligne que devait suivre le fil avait été sondée avec le plus grand soin et chaque point avait sa cote de hauteur variant de 10 mètres jusqu'à 75 mètres. Le nombre des poids est de 24 à 48 par lieue. Le dévidement du fil et l'ajustement des poids servant de lest se sont faits avec une précision étonnante et un succès complet. Le *Goliath* avait pour avant-coureur le bateau à vapeur *Widgeon* qui indiquait par des bouées flottantes la ligne à suivre, et transporta jusqu'à la côte de France les hardis expérimentateurs.

Pendant que cette opération d'un intérêt si palpitant s'exécutait, une foule nombreuse et avide de nouvelles se pressait aux abords de la station de Douvres et suivait minute par minute la marche de la submersion du fil; car, comme nous l'avons dit plus haut, les communications entre Douvres et le *Goliath* n'ont pas été interrompues un seul instant, et le fil, tout en se dévidant, tout en allant trouver à 75 mètres de profondeur le lo dans lequel il doit reposer à toujours, donnait ou recevait des dépêches. Mais rien ne peut peindre l'enthousiasme qui éclata dans cette foule quand M. John W. Brett annonça le succès de la première dépêche télégraphique partie de Douvres et imprimée instantanément par l'appareil électrique au cap Grinzez. Il était donc résolu, ce problème de l'alliance des peuples à travers les mers qui les séparent! Il était donc vérifié, et bien au delà des prévisions humaines, ce mot prononcé par un Anglais au diner d'inauguration du chemin de Douvres : « Ces ports antiques de Calais et de Douvres deviendront les grandes voies de communication avec le continent, ou mieux avec l'univers entier. »

Le point le plus délicat de l'opération, et l'expérience la malheureusement trop bien démontrée depuis, c'était de placer le fil à l'abri des tempêtes des côtes de France. Là, en effet, se trouvent des rochers constamment battus par les vagues et des écueils dangereux. Il fallut donc imaginer une installation particulière qui consistait à faire passer le fil dans un tube de plomb. Pendant les premiers jours, tout alla bien; et de France comme d'Angleterre on s'enoyait les compliments les plus affectueux, les hurrah pour ever les plus sympathiques! Mais un beau jour le télégraphe resta muet; il dépêcha partie d'un point ne reçoit pas de réponse, elle est noyée dans le détroit, et l'avare Achéron ne rend pas sa proie. Toute recherche faite, on s'aperçut que le tube de plomb n'a pas suffisamment garanti le fil, et qu'il existe une solution de continuité au bas des rochers du cap Grinzez.

Mais M. Brett est homme de ressource; et une lettre insérée dans les journaux nous a appris, ces jours derniers, qu'il y aurait eu une nouvelle tentative dans la transmission des dépêches, ce que nous peu l'Anglais et le Français pourraient reprendre leur conversation interrompue. D'ailleurs, pour que le télégraphe sous marin ait toute son utilité, il faut que le fil



Le Goloth déroulant le fil du télégraphe électrique sous-marin.

électrique soit rattaché du cap Grinez à Calais; et, comme le télégraphe de Paris à Calais est déjà établi, ainsi que celui de Douvres à Londres, les négociants de ces deux capitales pourront alors faire leurs affaires et traiter des opérations les plus importantes sans quitter leurs comptoirs.

Nul ne peut savoir encore jusqu'où ira l'audace de l'homme dans cette lutte herculéenne avec le temps et l'espace, et surtout jusqu'où s'étendra son succès; mais en mesurant tout le chemin qu'il a déjà franchi dans cette voie en peu d'années, en suivant les progrès que chaque jour

amène, on ne peut s'empêcher de penser avec un juste orgueil que rien ne lui est impossible. Nos voisins pensent comme nous à cet égard, et un des journaux les plus sérieux de Londres, le *Times*, en rendant compte de cette opération colossale accomplie en douze heures, laisse éclater son enthousiasme dans les termes suivants: « Le télégraphe électrique nous paraît plus miraculeux qu'aucune des découvertes de la science ou des progrès mécaniques de notre temps. La machine locomotive, les chemins de fer sont surtout des questions de finance. La magnifique opération

de l'érection du pont-tube à travers le détroit de Menai eût même ne donne pas à notre esprit la sensation du miracle: car Stephenson, dans tous ses calculs, toutes ses expériences, n'avait affaire qu'à des éléments, à des forces visibles, tangibles, que nous connaissons, qui nous sont familières. Mais la puissance électrique, mais les communications instantanées à longues distances, rendues possibles au moyen de cet agent nouveau, n'est-ce pas là réaliser toutes les merveilles des contes les plus fantastiques? Et d'ailleurs les conséquences de l'établissement du télégraphe électrique



Le cap Grinez, station du télégraphe électrique sous-marin, près de Calais.

sont aussi importants que les agents par lesquels on l'obtient sont merveilleux. Avec le télégraphe sous-marin, le premier et principal effet de ces communications instantanées entre les deux nations les plus civilisées et les plus puissantes du monde entier sera de les unir étroitement dans une communauté d'intérêts qui aura pour résultat de

faire progresser l'humanité et de maintenir toutes les nations dans une paix profonde.»

Oui, nous le pensons aussi, toutes ces communications qui se perfectionnent, s'accroissent chaque jour, tendent à rendre la guerre de plus en plus impossible, et toutes les nations solidaires les unes des autres, à étendre et à réguler

lariser le commerce, à décentraliser l'intelligence, et à nous amener à cet heureux jour où tous les hommes se sentiront réellement des frères. — *Charité*, c'est le mot de l'Évangile; c'est le mot qui revient aussi au bout de notre plume toutes les fois que nous avons à vous entretenir du progrès des sciences ou d'une nouvelle conquête de l'humanité.

ALBUM DU COLLÉGIEU PAR BERTALL (Suite et fin).

§ XI. — Distribution des prix.



β. *In aedificiis A'gyptiacis.* D.



V. *Os homini sublime dedit calum- que turri.*

Physionomie d'un professeur dont la classe a obtenu trois prix au concours.

DISTRIBUTION AU GRAND CONCOURS. Discours en latin élégant. — Ornatisimi auditores, vos quoque studiosissimi discipuli, etc., etc.



Bra! PAUL DE KOCK.

Les pères de famille croyant nécessaire de paraître comprendre le latin, se lièrent de temps en temps pendant ce discours à des marques non équivoques de satisfaction.



V. *Inde tora pater... sic orsus ab inito.*

Mon fils!



V. *Pro talibus ousis premio.* Il faut de bonne heure se former une bibliothèque.



H. *Finis coronat opus.* Continuez, jeune homme, continuez.



V. *Sanguineus mavor.*

RÉVOLUTION DANS LE COSTUME. Les collégiens étant destinés à appliquer souvent la règle *l'aus militum, ou Ez militibus, ou Inter milites*, on a jugé indispensable de leur donner un costume guerrier. Gillette aux enfants de Bel- lone!

Note. — L'auteur, qui est correspondant du congrès de la paix, s'est obstiné à conserver aux collégiens leur costume de la veille. — Nos lecteurs sont priés de l'excuser en faveur du motif.



V. *Auri sacra fomes.* CONCLUSION. — Monsieur, vous êtes reçu bachelier.

Les collèges étant uniquement fondés pour faire des bacheliers, une fois bachelier, on se dépêche d'oublier tout ce que l'on a appris dans ses classes, à toutelois on a appris quelque chose... entre les récréation*.

§ XII. — Le collégien après le collège.



V. *Macte animo, generose puer.*

Les premiers pas dans un monde meilleur.



II. *l'rus.*

Chose qui avait toujours ses bas sur ses talons.



V. *Etis humerique deo amittis.*

Ce monsieur dit partout qu'il n'a jamais été fort en thème.



II. *l'rus.*

UNE PRISE A L'OPERA. Le petit Gustave qui avait toujours une souris dans son pupitre.



V. *Troja fuit.*

Machin qui forçait si bien le 8 à saute-mouton.



III. *Nulla in carni.* L'HOMOND.

Un professeur.



V. *Trahit sua quæcumque voluissis.*

Un jeune homme qui n'était pas fort dans ses classes.



II. *Vila brevis.*



II. *Quondam.*



III. *Oleus.*

Machine à percer le grand tunnel des Alpes de 12,290 mètres.

Nos lecteurs peuvent se souvenir que *l'Illustration* (n° 375, 4 mai 1850), a donné une notice sur le projet d'un chemin de fer destiné à relier la France et l'Italie, en traversant les Alpes, au col de Suze, entre Modane et Bardonnèche. Ce projet vient d'être développé, par son auteur, M. Maus, savant ingénieur belge, dans un travail accompagné d'un bel atlas de plans et de cartes. C'est à cet atlas, ainsi qu'à une intéressante notice publiée par M. Jobart, de Bruxelles, dans le bulletin du Musée de l'industrie, que nous empruntons les détails relatifs à la machine qu'a imaginée M. Maus pour le percement de cet immense souterrain.

L'appareil porte cinq rangs de barreaux d'acier ou fleurets, outils perforateurs, alternativement lancés contre le roc ou ramenés par une force qui comprime les ressorts à boudin dont ils sont armés, et qui l'entraînent à raison de deux à trois centimètres par minute. Ces fleurets ne se bornent pas à faire chacun leur trou; mais comme le châssis qui les porte se déplace latéralement à chaque coup, il en résulte que la machine pratique une suite de rainures ou de fentes. A chaque fleuret est accolé un petit jet d'eau qui va chercher les débris au fond de la rainure, en même temps qu'il humecte le tranchant de l'outil et l'empêche de se déformer.

On pratique donc ainsi cinq fentes horizontales, à 50 centimètres de distance, ce qui forme quatre parallélogrammes de 2 mètres de long sur 50 centimètres d'épaisseur, retenus seulement au rocher par leur face postérieure. Quand ce travail est fait sur la moitié de la largeur de la galerie, on déplace la machine en la poussant vers l'autre moitié. Pendant qu'elle travaille, les ouvriers s'occupent à détacher, à l'aide de coins de fer, les quatre premiers blocs, lesquels se trouvant parfaitement dressés, sont susceptibles de prendre place dans les travaux d'art du chemin ou de servir de dés pour poser les rails. On sait que les pierres que l'on fait sauter avec la poudre ne peuvent guère servir de rebrai.

La machine est armée de 116 fleurets qui peuvent frapper 150 coups par minute, soit ensemble 1.034,000 coups par heure. A ce compte, on pourrait avancer de 7 mètres 20 centimètres par jour; mais en réduisant ce progrès à 5 mètres seulement, de chaque côté, car on attaquerait à la fois par les deux bouts, on obtiendrait 3,600 mètres d'avancement par année, de sorte qu'en moins de quatre ans, les travailleurs pourraient se rencontrer. On a calculé que chaque mètre d'avancement coûterait 238 francs en moyenne. Le percement total n'entraînerait par conséquent qu'une dépense d'environ 3 millions, et tous frais compris, une galerie de 41 mètres 41 centimètres de large sur 2 mètres 30 centimètres de hauteur ne reviendrait qu'à 4,203,020 francs.

Quant à l'élargissement, après l'ouverture de la première galerie, on estime les frais de déblai à 20 francs le mètre cube. En sorte qu'en définitive le percement des Alpes sur 8 mètres de largeur, et 6 mètres de hauteur, dans une étendue de 12 290 mètres ne coûterait que 13,800,000 fr. Il est vrai que cette roche est moitié calcaire, moitié gypse, et non point graniti-

que, comme on le supposait, ce qui dispensera probablement des voûtes et des revêtements en maçonnerie. Jamais tunnel n'aura moins coûté.

M. Maus se propose d'opérer la traction au moyen de

câbles, comme il l'a pratiqué au plan incliné de Liège. Seulement, le câble de Liège n'a que 4 kilomètres de développement et celui des Alpes en aurait plus de douze.

On croit à tort qu'il serait impossible d'employer des locomotives dans ce trajet, à cause des inconvénients de la fumée dans un si long tunnel dépourvu de cheminées. M. Jobart croit, au contraire, qu'il s'y établirait un très-fort courant, en raison de la différence de niveau des deux extrémités. Il va jusqu'à penser que le tirage serait assez puissant pour entraîner le convoi, si l'on avait soin de le munir d'un diaphragme qui occuperait toute la section du tunnel, et qui ferait l'effet d'une voile de 48 mètres carrés, poussée par un grand vent, en sorte que le service pourrait se faire gratuitement dans toute la longueur du souterrain. Voici les développements de la pensée de M. Jobart.

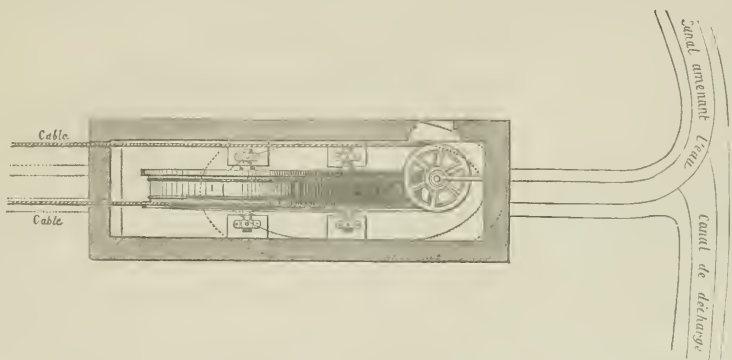
Si le tunnel est passablement calibré et s'il ne s'y rencontre pas de fissures notables, on pourrait en faire un vaste tube atmosphérique, ou se mouvant, porté sur des roues, un piston en bois de la forme et de la dimension du tunnel. Dans ce système, il faudrait évidemment moins de temps et moins de force que pour obtenir le même résultat avec de petits tubes de 30 centimètres de diamètre, comme ceux que l'on emploie à Dakley et à Saint-Germain. Pour obtenir sur un piston de 30 centimètres une pression de 400 kilogrammes représentant la force nécessaire à l'entraînement d'un convoi moyen, il faut pousser le vide jusqu'à une demi-pression atmosphérique, ce qui exige des appareils bien étanches et un travail de pompe d'autant moins efficace que la raréfaction devient plus grande, attendu que le travail utile de la pompe pneumatique décroît à chaque coup de piston. Mais si l'on opérerait sur toute la masse d'air du tunnel, il suffirait de la raréfier, non pas à la moitié, au dixième, au centième, mais seulement au millième, pour obtenir sur le piston-porte une pression de 480 kilogrammes. Pour faciliter cette légère dilatation que l'on obtiendrait sans aucuns frais, en mettant en jeu, pour l'appareil pneumatique, les forces hydrauliques si abondantes qui doivent servir à percer le tunnel, il suffirait de fermer le haut bout par une porte à deux battants qui ne s'ouvriraient qu'à l'arrivée du convoi, c'est-à-dire quand le piston-porte viendrait à heurter. L'exactitude dans une pareille fermeture ne serait pas rigoureuse; sous une pression aussi faible, quelques centimètres de jeu tout autour ne ralentiraient pas sensiblement la marche du convoi.

Cette idée d'un chemin atmosphérique est loin d'être réalisable. Plusieurs ingénieurs distingués se sont préoccupés d'une pensée analogue. On sait que MM. Vignoles et Séguin proposent en ce moment d'établir un pareil chemin couvert pour traverser l'isthme de Suez, à l'abri des ensablements et du simon, qui opposeraient un obstacle invincible à l'établissement d'un chemin de fer ordinaire dans le désert. Un pareil tunnel, construit en tôle, coûterait moins que tous les autres et constituerait au besoin un double chemin atmosphérique, si l'on séparait les deux voers par une cloison mitoyenne.

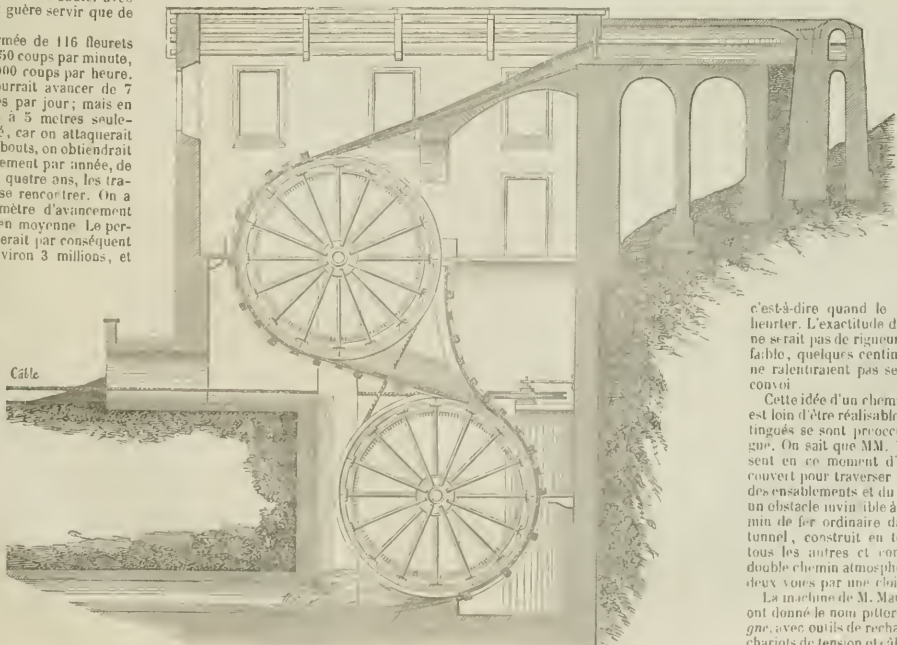
La machine de M. Maus, à laquelle les ouvriers ont donné le nom pittoresque de *tran-fo-montagne*, avec outils de rebchage, roues hydrauliques, chariots de tension et câbles, est évaluée à 320,000 francs. La commande doit être faite à Scraing, sous la réserve qu'avant de l'exécuter en métal



Tunnel des Alpes. — Fig. 1. Profil d'une partie du chemin de fer à percer à travers les Alpes de Chambéry à Turin. Longueur : 12,290 mètres.



Tunnel des Alpes. — Plan des roues hydrauliques.

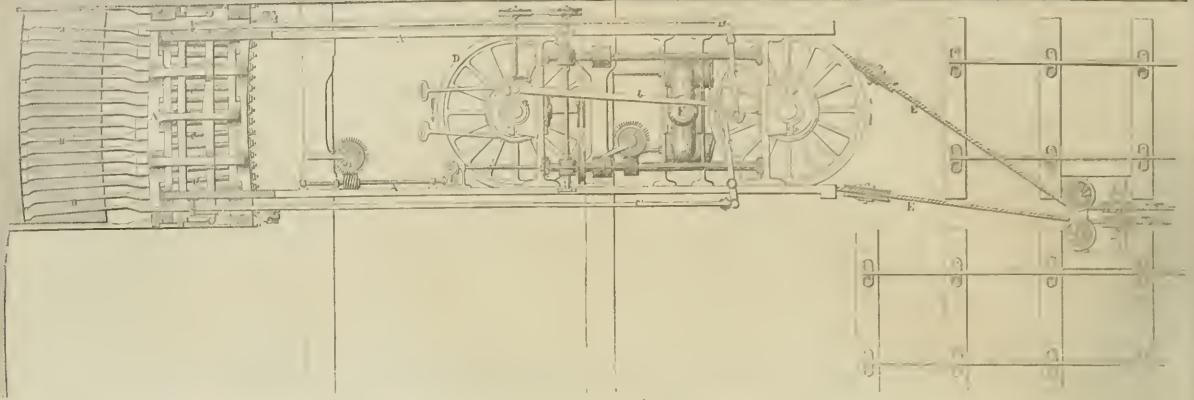


Tunnel des Alpes. — Fig. 3. Élévation du bâtiment des roues hydrauliques.

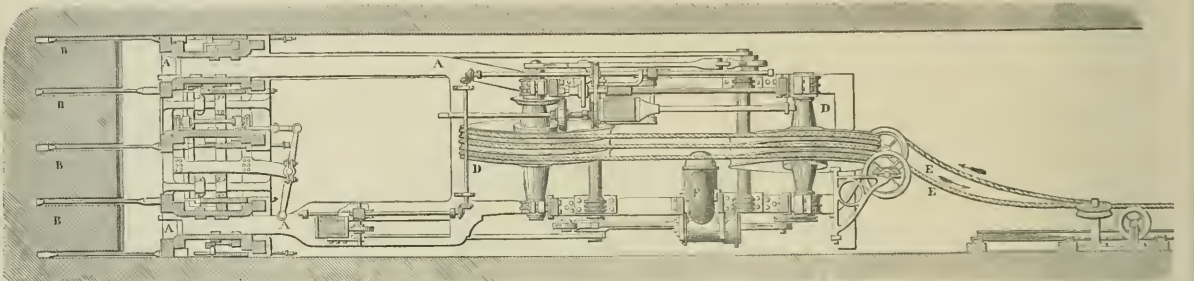
ou en fera un modèle en bois, afin d'en étudier à fond tous les perfectionnements possibles. M. Maus profite habilement

des grandes chutes d'eau et des torrents qui abondent au pied de toutes les montagnes couronnées de neiges perpé-

tuelles. La simple inspection des figures ci-jointes suffira pour faire comprendre la manière dont il compte employer



Tunnel des Alpes. — Fig. 4. Plan de la machine à percer le roc.



Tunnel des Alpes. — Fig. 5. Elevation de la machine à percer le roc.

A. Chassis porte-outils. — B. Fleurets. — C. Ressorts. — D. Poulies motrices communiquant le mouvement de percussion par l'intermédiaire d'un mécanisme composé : d'une manivelle a, d'une bielle b, et des tringles articulées ce au chassis porte-outils. — E. Câble qui transmet le mouvement du moteur hydraulique D. — F. Pompe fournissant de l'eau pour arroser les fleurets.

ces forces naturelles. La ventilation, pendant le travail, se fera par les poulies de support auxquelles on attachera de petits ventilateurs qui rouleront l'air hors du tunnel par des tuyaux couchés sur le sol et vice versa. En un mot, rien

ne semble avoir été négligé par l'habile ingénieur pour assurer le succès de cette grande œuvre : nous allons dire de cette merveille de l'industrie et de la science.

Les Autrichiens attendent l'excavateur de M. Maus pour

percer le Semmering, et les Américains sont impatients de s'en servir pour traverser les Cordillères et les montagnes Rocheuses.

P. A. C.

Collection de l'Illustration.

La publication de la *Table générale analytique et alphabétique* des 14 premiers volumes de l'Illustration complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contemporaine depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. La *Table générale*, devenue nécessaire pour retrouver, dans cet immense répertoire, des matières si variées de politique, de biographie, de sciences, d'art, de littérature, de mœurs, de voyages et de bibliographie, complète le tome XIV, à la suite duquel elle doit être reliée pour en faire un volume d'une grosseur égale aux précédents. Le tome XV, qui est le début d'une nouvelle série, a une *Table* dressée sur le plan de la *Table générale* des 14 premiers volumes, et chaque volume à l'avenir aura, sur le même plan, sa *table analytique*.

Nous pouvons donc aujourd'hui fournir des collections complètes brochées ou reliées. On peut également acheter des livraisons, cahiers mensuels ou volumes séparés pour en compléter des collections.

Les éditeurs de l'Illustration donneront toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la Collection.

Correspondance.

MM. V. R., D. L., E. P., F. V. à Chamounix. — Nous vous donnons acte de votre témoignage, messieurs, et constatons que sir Richards, Irlandais, et Erasmus Gallon, Anglais, sont parvenus le 29 août 1850 au sommet du mont Blanc. Nous avons déjà décrit ailleurs cette ascension périlleuse.

M. G. à Thiers. — Tous les goûts sont dans la nature. Nous fléchons de satisfaire tous les goûts et nous respectons le vôtre, monsieur, sans te parler absolument.

M. A. L. à Montauban. — La table générale est en vente, monsieur. Vous verrez que ce n'était pas un travail facile, et que vous nous signalez. Qu'on nous en donne l'occasion en attendant que nous puissions aller au-devant.

M. E. R. à Marseille. — Nous aurions dû répondre plus tôt, monsieur. Ce que vous proposez a déjà été fait en partie dans l'Illustration. Veuillez cependant nous communiquer votre travail, si vous voulez nous laisser juge de l'opportunité.

Marquis de la P. — Vous êtes trop spirituel, marquis; vous avez appris les belles manières et le beau langage au dernier carnaval; votre titre doit également dater de ce jour-là. Nos compliments à la marquise.

M. B. D. à Paris. — Vous êtes dans l'erreur, monsieur, au sujet de la *Table*. Votre abonnement de trois mois de décembre 1849 à mai 1850 vous a été servi sans interruption. La *Table* n'est donc pas pour remplacer deux mois d'abonnement.

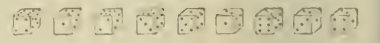
Nos correspondants de Toulon. — Nous avons reçu deux dessins de la mise à l'eau de la corvette à vapeur à hélice le *Roland*. Nous en remercions les auteurs; mais l'Illustration a déjà représenté plusieurs fois cette intéressante opération, particulièrement le *Talmay* dans le port de Brest, numéro 210, tome X; et le 24 *Février*, à Toulon même, le 16 mai dernier, tome XV, page 321.

M. E. R. à Troyes. — Les temps sont difficiles, monsieur, et les lecteurs irritables. Il faut les ménager sans blesser le sens commun; c'est ce qu'on fera. — La poste reçoit la *Table* moyennant 80 centimes d'affranchissement.

Durant son exil, le roi Louis-Philippe, désirant donner à M. Mitchell, le directeur du théâtre français à Londres, et libraire de la reine Victoria, un témoignage de sa satisfaction pour les respectueux égards et les délicates attentions dont il avait toujours fait preuve envers lui, consentit, sur sa demande, à laisser faire de sa personne un dernier portrait, faveur qu'il avait jusqu'alors constamment refusée en Angleterre à des artistes et à de hauts personnages. L'empereur ne mit à son consentement qu'une seule condition : c'est que son portrait serait reconnu comme bon et ressemblant par sa famille, et qu'il ne serait reproduit par la gravure qu'autant qu'il aurait obtenu cette approbation. Cette condition acceptée, M. Mitchell confia l'exécution du portrait à un peintre français, M. Edouard Dubuffe, qui s'est acquitté de sa tâche avec un tel talent, que, n'étant pas même encore terminée, la reine demanda à l'artiste de faire son portrait en pendant à celui du roi. Ces deux pages d'histoire seront prochainement sous les yeux du public; c'est le bu-

rin d'un célèbre graveur anglais, M. Thompson, qui les reproduira. Le portrait du roi doit paraître dans quelques semaines, et ceux qui en ont déjà vu à Londres les premières épreuves prédisent à cette gravure le plus grand succès. Elle sera le complément de tous les portraits de Louis-Philippe faits avant et pendant son règne par Gérard, H. Vernet, Hersent, madame de Mirbel et Winterhalter, et ne sera pas assurément le moins curieux de la collection.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

La morale enseigne à chaque homme à remplir ses devoirs envers Dieu et ses parents.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU RESNAIS, Paris, 26, rue du Vaugirard

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

21 SEPT. 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 395. — Vol. XVI. — Du Vendredi 20 au Vendredi 27 septembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

histoire de la semaine. — Catastrophe de l'aéronaute Gale. — Bibliothèques communales. — Courrier de Paris. — Une excursion à Paucosia (Pyrenées espagnoles). — Considérations sur le magnétisme (suite et fin). — La Commission de permanence. — Revue agricole. — Chronique musicale. — Voyage dans Paris; les magasins de nouveautés. — L'Almanach de l'Illustration. — Revue littéraire; les *Mémoires d'outre-tombe*. — La vie à bon marché; la plume de fer. — L'exposition universelle de Londres. — Mathieu de Dombasle; le maréchal Oudinot. — Bulletin bibliographique.

gravures. Départ du gouvernement de Hesse-Cassel. — Madame Saint-Aubin, ancienne actrice de l'Opéra-Comique. — Cirque des Champs-Élysées; Dressage des chevaux au désert. — Paucosia; Le dernier poste de la douane française; Sallent; L'établissement des bains. — La commission de permanence, 26 portraits. — Les magasins de nouveautés, 5 gravures. — Calendrier, par Cham, 12 gravures. — Statue du maréchal Oudinot. — Statue de Mathieu de Dombasle. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Ce sont les nouvelles de l'étranger qui méritent cette semaine l'honneur du pas. Commençons par la petite révolution de Hesse-Cassel. Ce petit État a laissé partir son gou-

vernement, à la suite d'une dissidence entre les chambres législatives et l'Électeur, conseillé par des ministres, parmi lesquels figure un faussaire et un homme d'un nom malheureux, le frère du maréchal Haynau. Voici, dit le *Journal des Débats*, l'histoire en deux mots :

« Il y avait dans la bureaucratie prussienne un fonctionnaire infidèle que le tribunal de Greifswald, en Poméranie, a dû flétrir et condamner pour abus de confiance et falsification de pièces. Devinez où le coupable a trouvé un refuge contre la sentence qui le dégradait? Dans le cabinet de l'Électeur de Hesse, qui l'a nommé son conseiller intime et son ministre dirigeant. Si, au lieu de rêver la chimère de leur unité politique, les Allemands se fussent seulement assurés l'unité civile et morale qui eût empêché un homme condamné comme faussaire dans un des États de la Confédération de devenir premier ministre dans un autre, M. Hasseplugg aurait aujourd'hui tranquillement subi sa peine, et la Hesse ne serait point à la cruelle épreuve où elle est. Les Électeurs de Hesse ont eu trop souvent besoin de serviteurs complaisants; ils ont trop confondu les deniers publics avec

leur fortune privée, et cette singulière gestion ne les a pas toujours empêchés de faire mauvaise figure devant leurs créanciers personnels. Or, M. Hasseplugg avait été choisi pour aviser aux expédients. Il inventa de demander aux Chambres qu'elles votassent la levée de l'impôt, non pas sur le vu d'un budget qu'il ne présentait point, mais de confiance et les yeux fermés. Les Chambres ont refusé, et cette année déjà elles ont été une première fois dissoutes. De nouvelles élections n'ont pas renvoyé un seul adhérent au ministère. La question, posée derechef, a été résolue pour la seconde fois ces jours-ci comme elle l'avait déjà été. Seulement, pour mieux garder l'avantage de leur bon droit, pour mieux établir que toute la difficulté tenait au caractère public et particulier de M. Hasseplugg, les députés hessois n'ont pas voulu refuser absolument l'impôt. Ils s'y sont pris un peu à l'allemande, avec des détours et de la subtilité : ils ont voté la perception de l'impôt direct pour le mois de juillet, celle des impôts indirects pour le trimestre de juillet à octobre, non pas en tant qu'impôts, mais comme avances destinées à demeurer en dépôt jusqu'à ce qu'une loi de



Départ du gouvernement de Hesse-Cassel, le 13 septembre 1850.

L'Equitation au désert, tel est le nom de cet intermède qui m'a été considéré. Ce jeune M. Hancy est quelque chose de plus qu'un tressardi et tres-habile écuyer, c'est la science hippique même, ramenée à son origine et réduite à sa plus simple expression. Cette belle science, Pluvinel, Laguerrière, d'Azbar, Franconi lui-même et leurs pareils, les plus grands hommes de cheval, l'ont chargée d'ornements superflus. A quoi bon la selle et la bride, c'est un raffinement inutile, M. Hancy vous le prouvera. Il équite à la manière primitive de Xénonophon, qui imposait à sa monture impétueuse le simple frein d'une ficelle, et encore est-il visible que l'écuyer n'en use ainsi que par égard pour le spectateur, et uniquement pour le rassurer. Il ne lui en coûte pas davantage, et il lui sied mieux d'effoucher Djali à la façon de ces haris-Nomides qui conduisaient leurs coursiers de la main et de la queue seulement. Ecoutez ! l'orchestre du Cirque précède à l'entrée de l'intérimde Centaure, par les soupirs de ses voix de cuivre, qui soufflent le vent du désert, instrumenté par l'écuyer David. Une ombre passe devant vos yeux, c'est Djali, montée par son maître intrépide, Numide authentique, à l'ail de feu, et alors, débarrassée du lacet impotant, sans autre frein que la pensée de son guide, Djali piroquette sur la jambe gauche, la droite en l'air; et, frappant du pied la terre, elle part comme un trait. Après le trot et le galop viennent les lancers renversés en arrière, jeu étrange et périlleux, qui fait frémir le spectateur et lui cause un plaisir d'autant plus grand. Chaque soir on rappelle Djali et son maître, et ils sont couronnés l'un portant l'autre. Elle efface Bertram, Frisette est surpassée, et leurs écuyers n'ont qu'à bien se tenir : dans le succès de M. Hancy il y a de quoi les démonter.

Ce même établissement qui, l'hiver venu, mange à deux râteliers, faisait samedi sa réouverture au boulevard du Temple, si bien que nous allons tourner dans le même Cirque. Son nouveau Sac à malices nous semble un peu tiré de la vieille boîte aux fées. Par quel bout voulez-vous qu'on prenne un récit qui n'a ni queue ni tête? L'imagination aidant, feurez-vous, s'il vous plaît, tout ce qu'on peut trouver dans un morceau de toile peinte, et la pièce est faite : le ciel ouvre ses trésurs, la terre étale ses prodiges, les villes marchent, les forêts se meuvent, les montagnes glissent d'un roc à l'autre, la féerie est en pleine malice. Pendant ce remuement, toutes sortes de personnages, hommes et femmes, fées et génies, princes et aventuriers en costume turc, se livrent à un dialogue qui vous explique la situation. Hassan, prince de Cachemire, a perdu ses Etats, c'est la faute de sa mère, la sultane Validé, qui a livré le talisman gardien de l'empire à un magicien. Comment chasser l'usurpateur et rendre son trône au roi légitime? Les génies assemblés en manière de congrès décident que l'exilé ne peut rentrer dans ses Etats qu'après avoir trouvé une femme accomplie; la femme s'entend d'une constitution : première malice. Aussitôt le prince court à la recherche de cette huitième merveille et il arrive chez la princesse Astrale, la reine des lumières, royaume où l'on n'y voit goutte, quoique ses habitants soient des lamernes. Et puis le prince traverse les Etats de Colombe, candido et guillerette, pourchassant d'autres allégories dont la malice nous échappe : les forêts vierges, la fontaine de jeunesse, les jardins de la jeunesse et le resto. Au dénouement, puisqu'il faut un dénouement, Hassan épouse la belle Amina, sa compagne d'enfance, et disgracie ses conseillers intimes, Faribous sol et Merlukodanicarcanourafastur; les plus longues malices ne sont pas les meilleures, et ce dernier non pourrait être abrégé comme la pièce. Elle est variée, cela va sans dire; elle abonde en surprises, c'est la condition de toute féerie, et elle aura cent représentations comme les *Pilules du Diable*, on ne l'a faite que pour cela.

Heureux le génie contemporain, s'il existe, qui saisira la vraie féerie de notre temps, l'épisode peut-être le plus curieux de cette grande féerie qui se joue sur la terre depuis le commencement du siècle, c'est-à-dire l'esprit humain reculant ses limites dans les voies du monde matériel, et la science devant que nous offre le passé, tel est le phénomène, l'explicite qui pourra, et le peigne qui osera. Assurément ces grandes féeries qu'on appelle la *Divine comédie*, *Holand furieux*, la *Tempête*, étaient moins difficiles à machiner, puis-



Madame Saint-Aubin, rôle de Lisbeth; d'après un portrait appartenant à Mlle Fitz-James.



Cirque des Champs-Élysées. — Dressage des chevaux au désert. — Exercices de haute équitation exécutés sur un cheval nu et sans bride par M. Hancy.

que l'imagination ignorante des contemporains faisait l'office de metteur en scène. On a trop répété que le goût du merveilleux s'affaiblissait chez les peuples éclairés ou scientifiques. La vérité, c'est qu'il est plus vivement éveillé en eux, mais en même temps il est beaucoup plus difficile à satisfaire. Ils savent prodigieusement, et, pour arriver à leur imagination, il faut commencer par avoir raison de leur savoir. Interrogez les hommes les plus instruits, et ils vous répondront qu'au delà des merveilles naturelles démontrées par la physique et la chimie, leur confiance s'arrête et leur imagination se cabre. Le monde possible finit réellement pour eux au point où s'arrête la découverte de la veille. Il est vrai que nos fêtes ne sont pas faites pour ceux qui savent, ce qui revient à dire qu'elles n'offrent rien de très-féerique, et cette conclusion n'est pas autre chose que notre exorde.

La seule nouveauté à peu près littéraire de la semaine, qui le croirait? c'est un mélodrame de la Gaité, *Madame de Laverrière*. M. de Monbrun est l'ami d'un marquis très-jouissif qui le frappe à mort dans l'alcôve de madame de Laverrière, qui est pure et sans tache. Le séducteur avait tendu un piège à la puceur. Voilà donc l'innocence entre les mains de la justice; mais la justice lâche bientôt sa proie en vertu des privilèges de la scène, et la coupable présumée sera déportée sans jugement. Des le premier relais, le drame prend une face imprévue. La pauvre femme sauve la vie à un inconnu qui s'enflamme pour elle et qui la ramène à Paris. Grâce à une nouvelle combinaison dramatique, il se trouve que cet amoureux de madame de Laverrière est l'ami de la criminelle marquise. Aussitôt la pièce rentre dans le chemin connu et traditionnel dont elle ne sortira plus. La marquise tourne sa rivale par la main de l'époux qui se croit outrage. Cet homme faible et peu clairvoyant laisse jeter sa femme aux Madelonnettes, il la somme de désister sa fille, il prétend la contraindre à signer son propre déshonneur, jusqu'au moment où il reconnaît la vérité. Sa femme est sauvée, soit! mais il est perdu. La marquise l'a empoisonné, et madame de Laverrière est trouvée pour la seconde fois auprès d'un cadavre. Il y a de quoi trembler pour elle, si ce n'était l'impudence de la coupable, qui finit par se prendre dans un dernier piège. A vrai dire, la criminelle l'est un peu trop, et madame de Laverrière est un peu trop... innocente. A cela près, la pièce a paru irréprochable; intrigante comme un roman, elle est écrite avec soin, et elle a beaucoup réussi. L'auteur est M. Charles Lafont, énergique et habile écrivain auquel le Théâtre-Français doit le *Chef-d'Œuvre inconnu*.

Au Gymnase, le *Banquet des camarades* n'a pas tenu les promesses faites par son nom. Vaudeville ou comédie, c'est un pique-nique assez touchant, sauf ses incidents ridicules, ce que repas de camarades, où l'on fraternise à tant par tête, où le tutoiement égalise les âges et les fortunes, ou les souvenirs du collège évoqués en caricature s'évanouissent en accolades, où les contrastes abondent, car tel lauréat de l'Université aune de la toile ou dirige un bureau d'omnibus, tandis que le fruit sec trône dans quelque ministère ou à l'Institut; l'anniversaire n'est pas sans charme pour les anciens copains qui se rappellent mutuellement leurs bons tours qui sont ordinairement d'assez mauvais tours; le doyen fait son speech; s'il se trouve une autorité parmi les assistants, et elle se trouve toujours, elle porte un toast *urbis et orbis*. Au dessert le vaudevilliste entonne ou détonne ses couplets, et, le champagne aidant, tout le monde s'embrasse et tout le monde se reconnaît, jusqu'à ceux qui ne s'étaient jamais vus; on ressente les sobriquets du collège qui sont frites comme des épi grammes, et puis chacun s'esquive ou file, et l'amitié en fait autant jusqu'au prochain anniversaire, vous voyez bien que l'institution a produit d'heureux résultats... pour les restaurateurs. La pièce de M. Arvers frise le sentiment, cotoie la gaieté et reste entre les deux, l'esprit par terre. Un lauréat tombé dans la misère aime la fille d'un riche bourgeois qu'un faux camarade tente de ravir à son amour, mais Rabourdin donne la moitié de sa fortune au condisciple malheureux et arrange l'affaire. Ce Rabourdin, camarade comme on n'en voit plus que dans les vaudevilles, est joué rondement par un jeune acteur, M. Dupuis, qui aspire à la succession de M. Tissandier; pour-

qu'il pas ? PHILIPPE RUSONI.

Pyrénées. — Une excursion aux bains de Panticoza.

Les Pyrénées ! Que de pages, de volumes n'ait-on pas déjà écrit sur ce sujet ! Combien de voyageurs enthousiastes ont déjà entrete nu le public de leurs courses dans ces admirables montagnes, narré fièrement leurs prouesses, et décrit pompeusement les sites les plus remarquables ! Quo le savants, traitant la question dans une vue plus sérieuse et plus utile, ont raconté leurs laborieuses et pénibles explorations ! Qui ne connaît aujourd'hui, qui n'a visité Bagneres-le-Luchon, Bigorres, Canterets et leurs environs si curieux ! Qui n'a entendu parler du pent d'Espagne, du lac de Gaube et de Gavarnie, Gavarnie la merveille orgueil des Pyrénées !

C'est pourtant des Pyrénées que nous avons l'intention d'entretenir aujourd'hui nos lecteurs. Et ce qui nous porte à nous engager dans ce chemin si frayé, c'est le désir d'être utile peut-être aux voyageurs qui devront les visiter après nous. Et cela en leur indiquant une excursion que peu de personnes font, et qui est cependant des plus intéressantes. Au surplus, c'est surtout aux étrangers, qui, pendant la saison des eaux, se rendent soit aux Eaux-Bonnes, soit aux Eaux-Chaudes, dans les Basses-Pyrénées, que nous nous adressons.

Tous les voyageurs qui séjournent pendant quelque temps dans nos établissements thermaux des Pyrénées sentent aisés d'un désir qui est presque général. C'est de passer de l'autre côté des Pyrénées et de pénétrer en Espagne. Indiscrètement, ceux qui ont le plus de temps à leur disposition, se lancent jusque dans l'intérieur des terres et font de véritables tournées en Espagne, sous prétexte d'un simple voyage aux Pyrénées ; ceux-là sont privilégiés ; d'autres, et c'est le plus grand nombre, se contentent de faire de sésirs qu'ils satisfont pas, et viennent chez eux sans avoir vu l'Espagne ; d'autres enfin, prenant un juste milieu, peuvent ne prite point sur la frontière, et au moins ne qu'ils ont les Pyrénées sans rapporter dans leurs foyers aucune idée de cette terre espagnole ; si intéressante par la nature de son sol, par les mœurs et ses habitants et par ses souvenirs historiques.

Des Eaux-Bonnes, beaucoup de personnes, passant par Bayonne et par Biarritz, vont visiter Iron et Saint-Sébastien ; c'est un charmant petit voyage, qui se fait prosaïquement en diligence sur la grande route ; d'autres, moins amateurs des sentiers tout tracés, recherchant davantage l'imprévu et le pittoresque, choisissent pour et de leur excursion en Espagne l'établissement thermal de Panticoza, qui est situé à six heures de marche de la frontière, au sud-est des Eaux-Bonnes, dans la province de l'Aragon.

Pour faire l'excursion complète, il faut aller de Bonnes à Panticoza, de là à Cauteerets par Marcadau, et revenir de Cauteerets à Bonnes, en traversant le col de Terte. Le tout de l'année au moins trois jours ou quatre au plus, en se reposant un jour à Cauteerets, ce qui est le plus prudent. Comme la tournée est quelque peu fatigante, les dames ne peuvent pas songer à l'entreprendre, et une condition importante aussi à observer est de ne pas la faire à trop grand nombre ; il ne



Excursion à Panticoza. — Le dernier poste de la douane française.



Excursion à Panticoza. — Sallent.



Excursion à Panticoza. — L. (L'illustration, les deux)

fait pas être plus de quatre personnes ; le guide fera la cinquième, et il aura assez à faire de surveiller les cinq chevaux et de tout surveiller.

On part de Bonnes par les Eaux-Chaudes et Gabas (Gabas est le dernier poste de la douane française, et là finit la route carrossable). Pour éviter dès le départ deux heures au moins de cheval sur une route que tous les jours les baigneurs ont occasion de parcourir comme but de promenade, et que par conséquent ils connaissent assez, on fait bien de se rendre jusqu'à Gabas en voiture. On aura eu soin d'y envoyer d'avance, dès la veille au soir, un guide avec des chevaux choisis et éprouvés. Parti de Bonnes à cinq heures du matin, en deux heures on arrive à Gabas ; on y laisse la voiture ; et, après s'être assuré des acquits à caution nécessaires afin de pouvoir, au retour, rentrer les chevaux en France sans payer de droit, on se met en route. En sortant de Gabas, on entre à gauche dans une gorge boisée ; bientôt, à mesure que l'on s'élève, le sol devient aride et pierreux ; et, côtoyant toujours le pays de Gabas, en deux heures environ on gagne la Case à Brunsette, espèce d'uberge sise au milieu de la montagne, où l'on s'arrête pour déjeuner. Les voyageurs prudents ont emporté de Bonnes des viandes froides, du pain et du vin, et ne demandent à l'hôte, pour ménager son amour-propre de cuisinier, qu'une simple omelette au lard. Bien éloigné en cela du montagnard écossais, l'indigène des Pyrénées range son monde et profite amplement de votre courte visite pour arrondir à vos dépens son escarcelle.

Vers dix heures, on se remet en route ; et bêtes et gens, bien lestés, bien repus, s'avancent avec courage, et bien leur en prend : car le sol devient de plus en plus montueux, la nature plus agreste ; à chaque pas naissent des difficultés nouvelles, et souvent il faut mettre pied à terre pour gravir de véritables escaliers, que les chevaux franchissent d'un pied ferme et sûr jusqu'au prodige. De temps en temps un aboiement se fait entendre ; on cherche autour de soi sur les crêtes des hauteurs environnantes ; bientôt on découvre un troupeau nombreux attaché aux flancs de la montagne ; puis le berger solitaire,

assis sur une roche élevée, et près de lui son magnifique chien des Pyrénées, gardien vigilant du troupeau. Et alors on se met à réfléchir sur l'existence de ces montagnards, qui, durant six mois de l'année, quittent leur famille et leur village pour aller paître leurs troupeaux sur les plateaux déserts des montagnes, aux pieds des glaciers séculaires. Combien leur destinée nous paraît triste à nous gens de la ville, qui avons besoin de monde, de bruit et de plaisirs ! et pourtant nous comprenons le charme de cette solitude qui les séduit et les attire, nous comprenons l'amour qu'ils portent à leur beau pays, et nous nous sentons touchés lorsque nous les entendons, descendant de la montagne avec les beaux jours, dire sur un ton triste et lent cette vieille chanson du pays :

- « O Dieu de ces montagnes !
- « Qui les a pu quitter
- « Sans pleurer,
- « Je vais par les montagnes
- « Mon bétail promener,
- « Sans tarder,
- « Comment me consoler ! »

ils sont parvenus à démontrer qu'elle tenait à deux nuages chargés d'électricité. Si nous parvenons un jour à s'élever quelques replis du voile épais qui couvre les mystères du somnambulisme, nous serons peut-être étonnés de la simplicité et de la félicité qui président à tous ces miracles; nous serons honteux de n'avoir pas voulu croire que les somnambules pénètrent nos pensées et aperçoivent les choses à travers les obstacles et malgré les distances; nous ne concevons pas qu'on ait si longtemps combattu par d'inépuissables raileries, une puissance qui tient à des lois si simples et si naturelles.

Le somnambulisme nous offre encore un phénomène non moins étonnant et non moins insaisissable que tout ce qui précède, et qui ne permet pas d'assimiler cet état aux rêves; on se souvient plus ou moins d'un rêve quand on s'éveille; on se rappelle au moins qu'on a rêvé, rien de pareil dans le somnambulisme : le somnambule revient à la vie normale sans se souvenir, en aucune façon, de ce qui vient de se passer; il vous a parlé, il a sonné avec vous la conversation, la discussion sur toutes sortes de sujets; il a éprouvé des émotions diverses, il a chanté, ri, dansé, fait de la musique, etc., et de tout cela il ne lui reste aucun souvenir, aucune idée, sans l'ombre d'un soupçon; vous lui rasez, à lui-même, une saisissante surprise, en lui racontant ce qui vient d'avoir lieu; il se suspend à vos lèvres pour écouter les merveilleux dont il est l'auteur. Étrange dualité mystérieuse métamorphose de la personnalité, du mot *humain*, qui, dans la vie somnambulique, sait à la fois ce qu'il est ce qu'il a été et ce qu'il sera bientôt; et qui, dans la vie normale, n'a aucune idée de ce qu'il vient d'être dans l'autre mode d'existence.

Mais la puissance des somnambules, toute merveilleuse qu'elle est, a ses limites, comme tout dans ce monde; et ces limites, il importe d'apprécier, de la suite de ces visions, de ces images, de ces juges, qui croient tout possible aux somnambules, qui descendent à leur suite dans les ténements, s'élevant de là jusqu'aux cieux, croient pouvoir venir à bout avec eux jusqu'aux impénétrables mystères de la vie future, et se mettre en relation directe avec Dieu lui-même. Mais les somnambules ne se sont ni des dieux ni des prophètes; il ne leur est pas plus donné de deviner le passé que de prédire l'avenir, ils n'ont pas le pouvoir d'imprimer ce qui n'est plus, ce qui n'est pas encore. Tout ce qu'ils racontent à cet égard est toujours très-hazardé, toutes les prédictions qu'ils annoncent sont fort incertaines; toutes les fois qu'ils affectent la prétention de vous révéler les mystères de l'avenir ou du passé, on s'aperçoit aisément qu'ils ne font que des raisonnements ou des conjectures en partant de quelque notion tirée du tems présent; ils raisonnent, comme nous, avec plus ou moins de justesse et de sagacité, et peuvent bien quelquefois trouver dans des impressions actuelles et dans les intuitions qu'ils en tirent, des signes qui leur font soupçonner ce qui n'est plus ou ce qui n'est pas encore; mais il n'y a pas là prédiction; ils ne pénètrent pas, ils ne pénétrant pas dans l'avenir ou dans le passé; il n'y a de leur part que raisonnement, calcul, prévoyance.

Même à l'égard des maladies et des moyens propres à les combattre, ils ne paraissent avoir que des notions bien incomplètes ou même tout à fait insignifiantes. Nul doute qu'ils s'aperçoivent, comme ils le disent, les organes intérieurs du corps humain, et qu'ils aient la perception distincte de la vie de toutes les modifications que les maladies apportent dans leur aspect et dans leurs rapports; mais comme ils sont en général étrangers aux connaissances anatomiques et médicales, ils ne savent pas même distinguer ce qui est mala de ce qui ne l'est pas; ils ne savent apprécier ni la gravité, ni les suites probables d'un changement quelconque dans l'état des organes; ils ne comprennent pas ce qu'ils voient. Quant aux méthodes de traitement qu'ils imaginent et aux moyens souvent singuliers qu'ils proposent, tout cela vient toujours des lectures qu'ils ont faites, de leurs préjugés ou de quelques pratiques vulgaires apprises dans le commerce ordinaire de la vie. Les somnambules n'ont pas plus le pouvoir de reconnaître une maladie et de prescrire un traitement rationnel, qu'ils n'ont celui de parler une langue étrangère qui leur est inconnue; ils n'ont pas plus le prié divin d'Euclype que celui d'Apollon.

Il est inutile d'exagérer une puissance qui, réduite à ses limites exactes, dépasse encore d'un million et demi étonnante tout ce qu'il est possible de prévoir et ce qu'il nous est donné de comprendre. La puissance réelle des somnambules consiste uniquement dans cette incompréhensible faculté de saisir ce qui se passe en vous, ce qu'il y a de plus profondément caché dans votre cœur et dans votre tête, et dans cette intuition, cette vision interne qui leur fait apercevoir les choses, malgré les obstacles et les distances, suivant un mode et dans des conditions qui nous sont impossibles dans la vie ordinaire. De reste, ils raisonnent comme nous, prennent pour base de leurs raisonnements leurs impressions, leurs perceptions internes, comme nous le ferions nous-mêmes, si les mêmes perceptions nous arrivaient par la voie des sens. Ils ne peuvent donc arriver qu'aux connaissances qui dérivent, par eux comme par nous, de l'action de l'esprit sur tous les genres de perception qu'il reçoit; ils n'ont donc pas la science infuse, ils ne peuvent prédire ni l'avenir ni deviner le passé; ils ne sont ni dieux ni prophètes.

Tout le monde sait que le somnambulisme se développe quelquefois spontanément et qu'il cesse de même. Il vient alors la nuit comme un rêve; mais le plus ordinairement il est le résultat de l'action d'un individu sur un autre. Cette action s'exerce par divers-ions des mains, voisins de l'attachement, et qu'on nomme des *passes magnétiques*; mais il paraît bien démontré qu'elle sort directement de la volonté; un regard, un geste, une volition, un acte quelconque de la volonté, suffisent le plus souvent pour provoquer le somnambulisme, principalement chez les personnes qui en ont déjà donné l'exemple, et sur lesquelles on a acquis

par l'habitude et la répétition des mêmes actes une plus grande influence.

On ne peut certainement considérer le somnambulisme comme un acte de fascination, une action prestigieuse qui agirait seulement sur l'imagination; il n'est pas possible de rattacher les phénomènes si tranchés, si extraordinaires du somnambulisme et de la clairvoyance à cette brillante faculté, sans agrandir, contre toute vraisemblance et toute logique, son domaine de la riche, sans lui supposer une puissance de métamorphose contraire à sa nature même. Qu'y a-t-il de commun entre les phénomènes d'imagination, qui se réfléchissent toujours si vivement dans la mémoire, et les actes de la vie somnambulique, qui naissent et meurent avec elle? L'imagination, chez les somnambules, ne peut tout au plus agir que comme cause excitante, et comme l'intermédiaire qui reçoit et transmet les actes ou les ordres de la volonté.

Le somnambulisme cesse par l'effet d'un sentiment de malaise et de fatigue, qui avertit les somnambules qu'il est temps de revenir à la vie normale; ils d-mandent à être éveillés. Le passage d'une vie à l'autre se fait ordinairement à l'aide de quelques légères secousses ou un imprime à la main ou au bras, en disant: *Eveillez-vous!* Il paraît que le concours de vos volontés est nécessaire ou du moins qu'il doit y avoir assentiment, désir du somnambule pour rentrer dans la vie normale; autrement on ne concevrait pas comment ils ne s'éveillent-ils pas spontanément dans toutes les circonstances où ils éprouvent de vives émotions et où ils ont à des mouvements violents.

L'empire pour ainsi dire irrésistible qu'on acquiert, dit-on, sur les somnambules, et qui en fait comme des esclaves dociles, soumis aveuglément à toutes vos volontés et à vos caprices, a été, je crois, un peu exagéré; il n'existe pas au moins dans tous les cas. Tous les somnambules que j'ai vus conservent entièrement leur libre arbitre. Il y a plus; j'ai toujours remarqué en eux une tendance à la résistance. Je les ai vus susceptibles, volontaires, exigeants, et ce n'était pas sans motif; et dans danger même qu'on ne pouvait se permettre de les contraindre; ils supportaient difficilement une simple contradiction, une observation même.

Il est assez remarquable que tous, ou presque tous, les somnambules affectent des prétentions exagérées; ils vantent outre mesure leur puissance, se piquent de tout voir, de tout savoir, d'être initiés à d'immenses et terribles mystères qu'ils ne peuvent vous révéler; de savoir, par exemple, le jour de leur mort, celui de la vôtre; il en est qui vont jusqu'à dire qu'ils sont en communication directe avec Dieu lui-même. Si vous exprimez le plus léger doute, vous les tourmentez, vous leur laisez mal, disent-ils. Il est quelquefois dans de ces convulsions affreuses, et rentrer brusquement dans la vie normale, avec du délire et toutes les apparences de la folie; on était obligé de les manier avec douceur, de ramener le somnambulisme et de les calmer par les attentions les plus délicates et les soins les plus empressés.

Vous voyez, madame, que le magnétisme animal nous a montré autre chose que des extravagances et des chimères; il nous a révélés dans le somnambulisme au moins de singuliers et étonnantes merveilles. Je pourrais poursuivre avec vous l'étude de quelques autres phénomènes remarquables, qui se produisent souvent dans les mêmes circonstances que le somnambulisme, et qu'on voit paraître à la suite des passes magnétiques et suivre l'action hypnotique de la volonté, ou les attitudes au magnétisme, à l'action du prétendu fluide animal. Ces phénomènes sont des troubles nerveux, des excitations plus ou moins fortes, quelquefois des actions violentes, salutaires; ils se montrent ordinairement chez les sujets nerveux et mobiles, et ne paraissent être autre chose que des extrémités de l'action nerveuse, des phénomènes d'imagination, d'imitation même, etc. Mais ici, nous ne pourrions faire que des pas très-incertains; nous trouverions en fait les hypothèses, les doutes, les contradictions, les artifices même. Et si le magnétisme animal n'avait pas découvert le somnambulisme et la clairvoyance, on pourrait lui contester jusqu'à son raison d'être, et tout expliquer par ce qui précède tout aux actions et aux attractions de la puissance nerveuse, sans sortir du domaine de la physiologie ordinaire. Je n'ai pas d'ailleurs entrepris d'écrire l'histoire complète du magnétisme animal; il suffit, pour l'objet qui nous occupe, que vous connaissiez les principaux phénomènes du somnambulisme. Veuillez, madame, ne pas perdre un instant de vue que le somnambulisme magnétique est un mode d'existence tout spécial, dans lequel on reste à peine très-complètement en possession de toutes ses facultés intellectuelles et morales; on pense et on agit comme on pourrait le faire dans la vie normale, on est apte à tous les exercices qui exigent l'action de la volonté et de la pensée, on reçoit, par des voies mystérieuses et inconnues, toutes les impressions qui nous arrivent par les sens dans la vie ordinaire; le cœur comme et son empire, son amour, son hant, et on peut s'abandonner à tous les transports de l'imagination et des sens. Cet état ne semble pas quelquefois différer de la vie normale, et on en fait même difficilement la distinction; si l'on ne remarque que le somnambule a les yeux constamment et involontairement fermés, et que la perception des objets extérieurs lui arrive par des voies insolites. De plus, il y a souvent, dans le somnambulisme, des facultés toutes nouvelles, incompréhensibles, qui n'ont pas leurs analogues dans la vie normale. Enfin, les somnambules ne se souviennent jamais de rien en rentrant dans la vie normale; ils n'ont pas plus d'idée de ce qu'ils ont fait, dit, entendu, que nous n'en avons d'une ou de plusieurs vies antérieures, que nous aurions déjà eues en partage, selon le système des philosophes qui admettent la métempsycose.

Il arrivera, nous n'en doutons pas, un temps où les médecins et les savants déposeront leurs préjugés et leurs préjugés, étudieront sérieusement et s'occuperont non seulement des phénomènes du magnétisme animal et du somnambulisme, et nous découvriront de toutes les visions, de tous les chimères, de

toutes les crédules et mensongères exploitations; nous verrons s'élever sur les ruines de la superstition et de la verborie un vrai corps de doctrine, une théorie scientifique; on n'ira plus chez les somnambules pour leur demander les secrets de l'avenir; on ne complera plus sur eux pour la guérison de maladies dont ils ne savent qu'quelquels pas même le nom; on ne leur demandera plus ni prédictions ni recettes, mais on saura se servir utilement de ces étonnantes facultés qu'ils possèdent; le médecin profitera de leur clairvoyance pour déterminer la nature des maladies internes; ils seront pour lui comme un sens nouveau qui lui permettra de pénétrer dans les profondeurs du corps humain, d'apprécier les variations avortées, survenues dans la position, la forme, la structure et tous les apparences des organes; il trouvera dans ce nouveau sens, pour les maladies internes, le secours que lui apportent ses sens naturels dans toutes les maladies qui affectent les parties extérieures du corps. La médecine proprement dite, la médecine interne, aura à peu près la certitude et la précision de la médecine externe.

La justice humaine, à son tour, encouragée et rassurée par la science, ne craindra pas de demander aux somnambules d'utiles et précieux renseignements; ils ne lui révéleront pas, sans doute, un crime passé dans toutes les circonstances où il disparaît, *ne sont plus*; mais ils pourront souvent découvrir les résultats de ce crime, ils dévoileront les autres témoins qui se déposent et se relient les objets volés; ils apercevront quelque fois les auteurs eux-mêmes; ils trouveront dans la pensée d'un complice ou d'un simple témoin d'inappréciables indices, et mettront souvent le juge sur les traces du crime; invisibles et perpétuels agents d'une police salutaire, ils seront l'œil toujours ouvert de la justice et l'éclair des hommes coupables (1).

(1) On ne devra jamais s'adresser qu'aux somnambules véritablement lucides, à ceux qui sont doués d'une clairvoyance réelle, et comme ils se trouvent si quelquefois, souvent même dans quelques circonstances mal déterminées, on ne les emploiera qu'avec précaution et circonspection; à moins qu'on ne trouve les moyens de perfectionner la clairvoyance elle-même et de la rendre certaine par une modification heureuse des conditions qui la permettent, la manifestation, on ne pourra jamais accepter la témoignage des somnambules, en matière de justice, que lorsqu'on les aura concourus avec les autres indications de la science, et en justice, qu'à titre de renseignements.

Prix de la Collection et des parties séparées.

Tout est compris de la différence entre la facilité dont nous pourrions nous procurer ces ouvrages successivement et par fractions, et l'obligation de débiter en une seule fois une somme assez importante, l'administration de l'Illustration accorde les réductions suivantes aux personnes qui désireraient compléter la Collection :

1 volume de 16 fr. pour 15 fr.	
2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c.	ce qui met le volume à 14 fr. 75 c.
3 volumes de 48 fr. pour 43 fr. 50 c.	— 13 fr. 50 c.
4 volumes de 64 fr. pour 67 fr. »	— 13 fr. 25 c.
5 volumes de 80 fr. pour 70 fr. »	— 14 fr. »
6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c.	— 13 fr. 75 c.
7 volumes de 112 fr. pour 93 fr. 50 c.	— 13 fr. 50 c.
8 volumes de 128 fr. pour 110 fr. »	— 13 fr. 25 c.
9 volumes de 144 fr. pour 117 fr. »	— 13 fr. »
10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c.	— 12 fr. 75 c.
11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c.	— 12 fr. 50 c.
12 volumes de 192 fr. pour 147 fr. »	— 12 fr. 25 c.
13 volumes de 208 fr. pour 156 fr. »	— 12 fr. »
14 volumes de 224 fr. pour 164 fr. 50 c.	— 11 fr. 75 c.

La Table générale seule 3 fr. »
Les N^{os} qu'ils ont seuls, plus séparément 75 c.

La publication de la *Table générale analytique et alphabétique* des quatorze premiers volumes complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contemporaine, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. Cette *Table* doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la *Table générale* des quatorze premiers volumes, et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, dès aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

— Ils accorderont toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-dessus.

La Commission de permanence

DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Spes ultima Troja.

C'est à peine si l'on se souvient que l'Assemblée nationale, avant de se séparer, a nommé une commission qui devait se réunir pendant les vacances parlementaires pour se raconter les nouvelles publiées dans les journaux du matin, et afin de pouvoir faire dire dans les journaux du soir qu'elle n'avait rien à dire. Qui pourrait-elle dire en effet? La commission de permanence, nommée pour garder la place des législateurs absents et les appeler si la place était menacée par des intrus, s'en est allée elle-même se promener dans les départements ou à l'étranger, laissant à deux ou trois des siens la clef du palais solitaire.

Cependant, la postérité ne sera pas fâchée d'apprendre les noms et de connaître les figures des vingt-cinq mandataires de l'Assemblée nationale; c'est donc pour la postérité que nous avons recueilli ces images citoyennes, en tête desquelles nous ferons figure.

ment pouvait craindre de ne pas exprimer le sentiment de tous nos lecteurs. Devions-nous faire des catégories de légitimistes, d'orléanistes, de républicains et de neutres? Cela se pouvait; mais il y avait un rang à donner à chacune de ces catégories; il fallait dénoncer notre préférence. S'en remettre au sort? c'était courir le risque d'inquiéter quelques lecteurs superstitieux en jouant leurs espérances à croix ou pile. L'ordre alphabétique n'est pas aussi impartial qu'on le pourrait croire; d'ailleurs, nous l'avons définitivement condamné le jour où, dans une liste des personnages qui ont eu l'honneur de visiter M. le comte de Chambord à Wiesbaden, nous avons vu le nom d'un gentilhomme comme M. du Villomessant distancé de vingt rangs alphabétiques par le nom roturier de M. Barryer. C'est à faire jeter au feu tous les dictionnaires.

Il n'y avait rien de mieux que de suivre l'ordre des votes de l'Assemblée en descendant les chiffres décroissants, du premier au dernier nommé, comme expression d'une valeur non pas absolue mais relative à l'estimation de la majorité. Voici donc l'ordre :

1° M. DUPIN AÎNÉ, PRÉSIDENT (représentant de la Nie-



vre); — 2° Odilon Barrot, représentant du département de l'Ain; — 3° Jules de Lasteyrie (Seine-et-Marne); — 4° Monnet (Meurthe); — 5° général Saint-Priest (Hérault); — 6° Changarnier (Somme); — 7° d'Olivier (Vaucluse); — 8° Berryer (Bouches-du-Rhône); — 9° Nettelement (Morbihan); — 10° Mole (Gironde); — 11° de Lauriston (Ain); — 12° de Lamorcière (Sartre); — 13° Beugnot (Haute-Marne); — 14° de Morny (Oise); — 15° de Montetello

(Marne); — 16° de l'Esplanasse (Haute-Garonne); — 17° Creton (Somme); — 18° Hulhière (Bouches-du-Rhône); — 19° Tesin Aveyron; — 20° Leo de Laborde (Vaucluse); — 21° Casimir Perier (Aube); — 22° de Crouselles (Basses-Pyrénées); — 23° Bruel - Desvaux (Orne); — 24° Combarès de Leyral (Puy-de-Dôme); — 25° Garmon (Seine); — 26° Charcolle (Seine).

Cherchez dans cette liste l'expression des opinions diverses qui se coalisent pour former la majorité, vous les trouverez toutes; vous en trouverez même qui ne sont pas absolument hostiles à la minorité; mais il y a une opinion que vous n'y découvrirez pas; c'est celle que toutes les autres ont intérêt à tenir en échec; d'où l'historien futur tirera une conclusion favorable à la sagesse de l'Assemblée. Les membres de la commission ont été choisis en effet, par une sorte de compromis, afin de se surveiller réciproquement, mais aussi afin de contenir tous ensemble le parti qui se croit le plus près du but, parce qu'il tient le cordon, comme on dit à l'hippodrome, dans ce jeu de cirque dont la France est le prix.

Il paraît toutefois que cette double mission des mandataires de l'Assemblée a été rendue facile par la prudence de tous les partis car c'est à peine, comme nous l'avons dit, si la petite minorité permanente de la commission en vacances a senti le besoin de se réunir. On assure même qu'il est arrivé à l'un des commissaires, attaché au rivage parisien par d'autres devoirs, de se trouver seul un jour à la séance de b-b tomadaire, ce qui était une bonne occasion de consacrer le triomphe de son parti, mais ce qu'il a dédaigné de faire par un scrupule de loyauté qui honore son caractère en refusant d'enseigner sur l'opinion qu'il représente. Et pourtant la maxime l'excausait :

Dixis an veritas, quis in hoste requirit!

On est fier d'être Français sans avoir absolument besoin de regarder la colonne.

C'est justement ce trait magnanime qui fait l'a-propos de cette publication. Nous comptons profiter de quelque action d'éclat de la commission de permanence pour l'offrir aux regards émerveillés de nos concitoyens; toute réflexion faite, ce qui pouvait arriver de mieux, c'est que la commission n'eût rien à faire. Il faut convenir que les circonstances l'ont bien servie. Mais les circonstances ne faisaient pas notre affaire, et nous étions forcés de garder nos images, sans l'exemple que la commission a donné par un de ses membres dont la contenance doit prendre place un peu au-

dessus de celle de Scipion. Nous ne sommes pas encore autorisés à le nommer; mais la morale en action et les cours de thèmes n'y perdrait rien.

On dit pourtant que les réunions deviennent un peu plus nombreuses depuis quelques jours. Les conversations, dans la dernière rencontre, ont roulé sur les solutions que chaque journal se croit autorisé à produire, depuis le *Ca Ira* du *Constitutionnel* jusqu'à la suppression de la présidence et de la Constitution, proposée par la *Presse*, en passant par l'appel au peuple de la *Gazette de France* et le système Haynau de l'*Assemblée nationale*. Il paraît que la commission s'amuse un peu de ce concert qui détonne à chaque phrase, et qu'elle est de l'avis d'un écrivain sensé qui s'exprime ainsi au sujet des solutions :

« Je déclare que je n'en ai aucune à vous offrir, et c'est là ce qui me distingue de mes contemporains. J'ai pris, à l'égard des événements de l'avenir, une mesure extrêmement simple, qui, quoi qu'il arrive, laisse un homme en paix avec soi-même et le met à l'abri de toutes les récriminations de ses semblables.

« Cette mesure consiste à laisser aller tranquillement le cours de ces choses invisibles dont l'imperceptible enchaînement amène les résultats imprévus que les bonnes gens appellent des accidents, fils du hasard, et à ne pas permettre à mon imagination de battre la campagne pour préparer des combinaisons dont la plus petite circonstance inopinéed peut venir à chaque instant briser la trame laborieuse.

« Ce qui ne m'empêche pas, bien entendu, ajoute ce sage, de donner mon avis quand le moment critique est arrivé. »

Très-bien. Mais notre commission, si le moment critique arrivait, quel avis donnerait-elle? Car elle en a autant que de solutions proposées dans les journaux, et c'est absolument comme si elle n'en avait pas.

Il faut un dénoûment. Quel sera-t-il? Ne vous en inquiétez pas. Nous avons de graves historiens qui lisent dans le passé comme dans un livre et qui vous prouveront, le fait accompli, que les choses ne pouvaient aboutir autrement; ils vous débrouilleront l'écheveau des opinions, des intérêts, des combinaisons savantes et des fautes puériles des partis; ils compteront les fils, constateront la force et le poids pour montrer que la cause invisible devait rompre ceux-ci et se tenir à cheval sur ceux-là afin d'arriver à la solution; ils feront des volumes sur cette corde roide de l'histoire ou ils travailleront sans balancier, après avoir, toutefois, consulté au bureau le chiffre de la recette.

Puisque ces philosophes y voient si clair dans le passé, ne pourraient-ils pas nous dire aujourd'hui quelques mots des causes qui sont en train de produire les effets de l'avenir? Hélas! ils n'y entendent pas plus que vous et moi, ce qui ne les empêche pas d'agir comme s'ils faisaient une œuvre dont ils connaissent la conclusion.

La commission de permanence n'a donc été, jusqu'ici,

qu'une sorte d'en cas constitutionnel. Elle ne peut pas devenir autre chose jusqu'à la fin de sa mission. Les voyages de M. le président de la République, les votes des conseils généraux et les autres expériences, les votes des conseils de l'opinion publique ne sont pas de nature à encourager les entreprises d'un parti quel qu'il soit. Toutes ces expériences aboutissent au vœu général du rétablissement de l'ordre; mais les conditions restent, comme avant, livrées à la dispute, c'est-à-dire à la controverse des opinions qui croient posséder exclusivement la parole souveraine. Au fond, les hommes sages et prévoyants s'en remettent au temps, au jeu des sentiments et des intérêts du pays; les plus pressés, les enfants perdus, continueront à s'agiter, prétendant, comme de raison, que rien n'est plus facile, et s'offrant eux-mêmes à porter le premier coup, sans trouver une excuse si on les prenait au mot.

La commission de permanence, qui a la même responsabilité que l'Assemblée elle-même, se borne à observer, afin de rapporter fidèlement à l'Assemblée, dont la rentrée est fixée au 11 novembre, le résultat de ses impressions. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que l'Assemblée retrouvera les choses en l'état où elle les a laissées à son départ; c'est-à-dire que les mêmes intérêts continueront, quoi qu'on dise, à maintenir les partis dans une coalition dont la nécessité, à leur point de vue, n'a pas cessé d'être impérieuse.

Les docteurs d'avis ne sont pas près d'avoir raison; il est vrai qu'ils n'y tiennent pas, et même on pourrait supposer qu'il s'agit pour chacun d'eux d'une industrie qui rapporte et qui cesserait de produire une fois la solution obtenue. On se demande ce que deviendrait le *Constitutionnel*, s'il n'avait pas l'empire à proposer, et l'*Assemblée nationale*, si tous les libéraux étaient exterminés. On ne croit pas au dévouement de ces Curvius. Les plumes qui sont à leurs services ne travaillent pas pour la gloire; elles préfèrent la dispute qui fournit des sujets d'articles très-peu honorés, mais honnêtement payés, à la paix des opinions qui ne laisserait la parole qu'aux auteurs d'éloges ou à la compression renouvelée du régime impérial, qui ne la laissant qu'à la muse éreintée de la tragédie classique.

S'il y a quelque part des journalistes sincères et des hommes d'Etat dignes de ce titre, ce sont ceux qui continuent leur conduite à la politique exprimée dans ces beaux vers :

Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées,
Quelquefois l'un se brise ou l'autre s'est sauvé.

Citons encore et apologue à l'adresse des auteurs de solution :

Trois docteurs disputant sur le bonheur suprême;
A leurs bruyants débats un quatrième accourt.
« Vous venez à propos... Quel est votre système!
— Le bonheur près de vous, dit-il, c'est d'être sourd. »



soie à un franc cinquante. Ce bon marché, rare en effet, peut s'attribuer à plusieurs causes. D'abord, les gros, présentement en train de manger les petits, obtiennent de ces derniers aux ubois, moyennant quelque avance légère, des marchandises à vil prix : ils en achètent tant leur boutique et le public inouïeux profite de la bonne aubaine sans s'inquiéter le moins du monde du sinistre dont il se mouche, ou du désastre qui l'habille. Ensuite, il y a certaines parties légèrement *avariées*, bien que le gros des acheteurs n'en puisse juger et n'y prenne aucunement garde, mais dont un connaisseur quelque peu émérite apprécierait facilement le bon marché trompeur et ses causes finales. Mais ce mot : *Bon marché*, est d'un effet magique et irrésistible sur le chaland parisien.

Enfin, il y a tels articles sur lesquels l'entreprise consent volontiers une perte... *Timeo Danaos*. C'est l'annonce perdue sous les fleurs de la devanture ; c'est le puff de l'abnégation ; c'est la bagatelle de la porte pour faire stationner, et puis entrer le monde. Une fois que le monde est entré... Mais n'anticipons point sur ces péripéties d'une spéculation si fine, toujours la même et toujours couronnée du plus grand succès.

Voici un spécimen de ces annonces savantes :

PARAPLUIES depuis TROIS FRANCS!

Le depuis (je ne l'ai connu que depuis) étant invisible à l'œil nu, je m'avise que voilà une occasion unique de me garer contre l'orage, et j'étais un coup d'œil sur l'état peu serein de l'atmosphère, j'entre aussitôt et je demande, avec l'autorité d'un homme qui a trois francs à dépenser, un parapluie. On m'en apporte une douzaine. Ils sont tous neufs et magnifiquement : manches d'ivoire, d'ébène ou de bois sculpté; superbes baleines, belle soie (cuite). Je suis ébahi, et j'ai besoin, pour rassurer ma conscience, de me faire répéter par

le fichu : c'est pourquoi, depuis un quart d'heure, on lui fait passer sous le nez toutes les dentelles de Flandre. Il ne reste plus rien de la modeste toile dont j'ai vu un échantillon ; mais, en revanche, on m'en étale une magnifique et d'Irlande. On me promène de comptoir en comptoir, d'étage en étage, et je sors de là chargé de nippes, mais nu comme un petit saint Jean.

L'envie, la curiosité, la vanité, la coquetterie et même quelque chose de plus sont habilement caressées par ces serpents à face humaine. Ils exploitent les hommes par les

flair pour discerner les unions morganatiques des légitimes. Avec celles-ci point d'affaires. Les douze arrondissements devraient élever un temple à ce troisième invisible, qui alimente le négoce. C'est lui qui les nourrit : il est le père à tous (commercialment parlant, du moins j'aime à le supposer). L'accoué gagnait un jour, dans un ces lazars, une jeune femme qui demandait à voir une très-simple robe. Le commis s'empressa d'étaler une étoffe à dix ou douze francs le mètre. Comme il en cherchait plusieurs autres, « Je vous préviens, lui dit-je, que madame est ma sœur. » Le commis rengaina ses précieux tissus, et livra ce qu'on demandait, sans plus chercher à faire l'article.

Quand une pratique femme se montre un peu récalcitrante, on détache sur elle, à titre de renfort, un auxiliaire indispensable de tout magasin bien monté. C'est l'employé joli garçon. Ceci soit dit sans vouloir ravaler le mérite des autres : ces messieurs, j'en conviens, sont de fort jolis hommes ; mais l'employé que je viens de dire est le *primus inter pares*. C'est l'Antinous du comptoir ; c'est la jeune garde qui ne donne que dans les instants décisifs. Doué d'une puissance fascinatrice, l'employé joli garçon est blond ; il a la bouche en cerise, les moustaches en arc roche-cœur, l'œil gros et bleu à fleur de tête, l'oreille rouge, le teint fleuri ; lorgnon dans l'œil, tenue sévère de gentilhomme sans cheval. Il grasseye et parle des bouffes. Il est d'un effet foudroyant sur les grisettes et les rentières ; mais il lui arrive quelquefois de s'attaquer aux grandes dames, et c'est avec moins d'appréhension. On a vu parfois la jeune garde enfoncée sur toute la ligne. Voici un joli mot de marquise que l'on nous conte à ce sujet. Une femme d'esprit et du monde avait pris fantaisie d'un châle. Elle ne s'était pas décidée. A quelques jours de là, elle revient et demande à revoir son châle. Le chef de l'établissement reconnaît parfaitement la dame, et



L'étalage.



La curiosité.



Les commis.



La vente.

l'honnête marchand le prix d'un superbe vert-pomme que je caresse du regard. — Combien donc celui-ci? — Monsieur, dix-huit francs. Je commence à comprendre. — Mais, dis-je en regrettant mon illusion qui fut courte, n'avez-vous pas des parapluies à trois francs? — Oui, monsieur, oui, oui, sans doute, reprend le commis en souriant d'un air de bonhomie marquise; nous allons vous montrer cela. — Ce disant, il m'exhibe un fatiot sans nom, un parasol en miniature, un diminutif d'ombrelle, bon à donner dans les loires aux petits enfants en sevrage ; avec un moulin de papier, pour qu'ils en fassent des débris. Zéphyr, tonne zéphyr, respecte un parapluie de trois francs! — Quoi! c'est cela? dis-je; ni soie, ni baleines, ni manche presque! — C'est vrai, monsieur, mais pour trois francs! — Ce n'était pas un parapluie, ce n'en était vraiment que l'ombre. — Mais que j'aie seulement jusqu'au bout de la rue, je n'aurais plus rien dans les mains! — Ce n'est peut-être pas bien solide en effet; mais aussi, monsieur, pour trois francs! — Tenez, monsieur, reprend l'employé par manière de commiseration et de contumescence, voulez-vous quelque chose de bon? prenez-moi cela! — Et il me tend le fatal vert-pomme que, vaincu par une fausse honte et par la pluie imminente, je me ruine pour acheter et que je perdrai après-demain.

Il serait long d'énumérer tous les artifices, feintes, surprises, apparentes distractions, à l'aide desquels MM. les employés en nouveautés excellent à pousser à la vente. Je demande à voir un gilet de flanelle et l'on me montre des cravates. Je serai fort heureux si je m'en tire à moins d'une bonnetterie complète. Une voisine a besoin d'un modeste

femmes, et les femmes l'une par l'autre. Que mylord protecteur se garde de paraître ici avec sa protégée, pour peu qu'il tienne à sa bourse, et je le soupçonne d'y tenir. Qui ose marchander pour une jolie femme? MM. les commis ont un

l'Apollon pareillement, qui s'exulte dans ses moustaches. — C'est le cachemire fond vert? — Oui, monsieur. — C'est celui que M. Arthur a eu l'honneur d'offrir à madame! M. Arthur prend une pose. — Qu'est-ce que M. Arthur? dit la dame intriguée. — C'est un de nos premiers commis : un grand jeune homme blond, physique distingué, bonne tenue, manières parfaites... (Nouvel effet de gilet de M. Arthur.) — Ma foi, monsieur, répart la dame, je sais de quelle couleur est le châle, mais je vous avoue humblement que je n'ai pris garde à celle du commis. Les bras tombent des mains et le lorgnon de l'œil à M. Arthur.) Le cachemire n'en est pas moins payé et livré pour lui même. La jeune garde avait cru vaincre, elle tombe à plat; mais elle prendra sa revanche avec les lorettes. Gare aux Anglaises, aux princes russes et autres Cosaques du Don.

Les magasins de nouveautés sont naturellement remplis de fort vieilles choses, et le talent par excellence est d'en écarter le plus possible, tout comme la spécialité des marchands de ces vieilleries, que l'on a nommées bric-à-brac, est de vendre, autant qu'il se peut, des antiquités toutes neuves. Chaque art à sa nécessité, et chaque métier ses exigences. Les vieilleries ou rebuts, en nouveautés, se débitent facilement aux provinciaux, voire aux Parisiens, par quelques artifices de jargon et de mise en scène. On a soin de ne les produire que dans les entre-sols obscurs, ou le soir, au jour éclatant, mais ambigu de l'éclairage, et c'est peut-être pour cela qu'on les a nommées *rossignols*, du nom de cet oiseau terne et morne le jour, mais mélodieux la nuit.



La caissière.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 1881 (1).

CALENDRIER PAR CHAM.

Chaque âge a ses plaisirs, chaque mois son breuvage.

JANVIER.

L'AMISSETTE



Approchez, mon enfant, je suis content de vous ;
Tu fais, en ce beau jour, je suis content de tous.

FÉVRIER.

LE CHAMPAGNE



Le champagne n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
C'est du vin blanc, du gaz, et beaucoup de dépense.

MARS.

LA BIÈRE



Il avait, ayant soif, tenu son verre prêt ;
Mais c'est un por-pluie, innocent, qu'il fallait.

AVRIL.

LE CHABLIS



Des huîtres le chablis est la sauce, dit-on.
Une huître n'aurait pas inventé ce diction.

MAI.

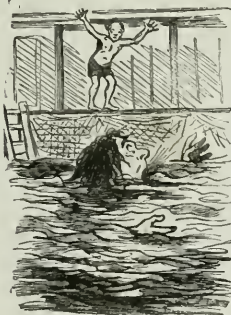
LE COCO.



Limonade du pauvre, à deux liards le verre,
Plus chère, mais aussi moins propre que l'eau claire.

JUIN.

L'EAU DE SEINE



Or, voire des buveurs à l'estomac d'autruche
Qui paraissent vouloir mettre la Seine en cruche.

JUILLET.

EAU DE MER



Pour abreuver sa femme, il a, le cœur de roche,
Dédaigné d'apporter du sucre dans sa poche.

AOUT.

EAU MINÉRALE



Il a cherché Jouvence aux sources du Mont-d'Or,
Voulant ressusciter trois jours avant sa mort.

SEPTEMBRE.

VIN NOUVEAU



Image de Bacchus, dessin mythologique,
Dont la traduction peut donner la colique.

OCTOBRE.

L'ABONDANCE



Le marchand Auvergnat qui remplit le tonneau
N'est pas un vigneron, mais c'est un porteur d'eau.

NOVEMBRE.

L'EAU DE VIE



Ce chasseur maladroit n'ayant rien dans son sac,
Pour corriger son œil pûit son estomac.

DÉCEMBRE.

LE SIROP



On reçoit tout Paris, on fait bon e figure,
Pour cent sous de sirop et dix litres d'eau pure.

(1) Un volume petit in-4, orné, sur toutes les pages, de grandes gravures empruntées à tous les sujets qui font la matière de l'illustration, journal universel. L'histoire contemporaine, les voyages, les découvertes de l'industrie, les arts, les sciences, les mœurs et les travers du temps, etc., etc. L'Almanach de l'illustration se vend 75 centimes, au bureau du journal, rue Richelieu, 60, et chez Pagnerre, éditeur, rue de Seine, 11.

Mathieu de Dombasle.

On a inauguré à Nancy, le 7 de ce mois, la statue d'un homme que ses études et ses travaux classent à un rang glorieux parmi les hommes utiles de notre pays. Mathieu de Dombasle, né à Nancy le 26 février 1777, mort dans cette ville le 27 décembre 1843, a été, dans l'Illustration (n° 46, tome II, page 305), le sujet d'une notice à laquelle nous renvoyons nos lecteurs. La statue qui vient de lui être élevée par la reconnaissance nationale est l'œuvre de M. David d'Angers.

Le Maréchal Oudinot.

On voit, exposée en ce moment en face du Louvre et du pont des Arts, la statue du maréchal Oudinot, duc de Reggio. Cette statue, exécutée aux frais d'une souscription nationale, est destinée à la place principale de Bar-le-Duc, la ville natale du maréchal, la ville où il aimait à vivre quand ses devoirs militaires ou civiques le rendaient aux loisirs de la vie privée. Un habile statuaire, M. Jean Debay, a été chargé de ce travail, qui attire en ce moment la foule autour de l'image d'un héros. Né en 1767, le maréchal Oudinot est mort en 1847, et nous avons consacré ici une notice à la mémoire de ses glorieux services (n° 238, tome X, page 48).

La statue de M. Jean Debay rend avec talent l'attitude du maréchal. Le piédestal attend encore trois des bas-reliefs qui doivent l'orner des quatre épisodes principaux de sa vie militaire. Celui qui est déjà posé représente le départ du jeune Oudinot à la tête du bataillon des volontaires de la Meuse, en 1792; les autres sont: Oudinot, devenu général en chef des grenadiers et des voltigeurs, en traversant le pont du Danube qui était miné et défendu à l'entrée par 180 bouches à feu, arraché, à la tête de son état-major, des mains de l'artificier, la meche qui allait faire sauter le pont (1805); la nomination de maréchal sur le champ de bataille de Wagram, où il prit une part si remarquable (1809); enfin le passage de la Bérésina, dans lequel le maréchal Oudinot rendit des services immenses à l'armée, dont il fut proclamé le sauveur par l'empereur (1812).

En réunissant sur la même page ces deux enfants de la Lorraine, nous avons pensé à la devise qui résume les deux genres de services qui font la richesse et la sûreté des Etats. C'est la devise d'un autre vaillant soldat qui fut en même temps un agronome zélé, la devise du vainqueur de l'Isly, du laboureur d'Excideuil et du colonisateur de l'Algérie: *Ense et aratro.*



Le maréchal Oudinot, duc de Reggio. Statue exécutée par M. Debay pour la ville de Bar-le-Duc.



Mathieu de Dombasle. Statue exécutée par David d'Angers pour la ville de Nancy.

Bibliographie.

De la civilisation du peuple arabe, par CHARLES RICHARD, capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléansville, ancien élève de l'École polytechnique. Alger, Dubos frères, éditeurs.

M. Richard est l'auteur de plusieurs études publiées sur l'Algérie: *Etude sur l'insurrection du Dahra; Du gouvernement des Arabes et de l'institution qui doit l'exercer; Esprit de la législation musulmane; Scènes de mœurs arabes*. L'œuvre que nous annonçons complète et résume l'ensemble de ses études sur l'Algérie. Nous ferons des emprunts très-riches aux *Scènes de mœurs arabes* comme étant la lecture la plus propre à initier nos lecteurs à l'esprit de cette barbarie qu'il s'agit d'élever au niveau de notre civilisation. C'est, comme on le verra et comme le prouve M. Richard, l'affaire du temps. Avant de présenter cette preuve d'après M. Richard, nous ne résistons pas au désir de citer le début de sa brochure: *De la civilisation en Algérie*. C'est un examen très-sommaire des systèmes proposés jusqu'ici sur le sujet en question.

« On a dit beaucoup de choses sur ce qu'il convenait de faire pour assoir notre domination d'une manière solide dans le pays. Les uns ont prétendu qu'il n'y avait rien de plus simple, et qu'en laissant marcher tout au hasard, les événements de l'avenir se grouperaient d'eux-mêmes à notre entière satisfaction. Ceux-là ne s'étaient certes pas mis en grands frais d'imagination. Leur système peut faire un agréable pendant à celui d'une illustre école d'économistes, qui veut placer les distributeurs de la production dans les doueurs d'une concurrence illimitée, ou chacun mange le foin de son voisin.

« D'autres ont prétendu qu'il fallait complètement nous isoler du peuple conquis, bâtir des villes à celui-ci à des distances prodigieuses des nôtres, afin d'éviter, je le suppose, une fusée par rayon mort. Idée ingénieuse, qui n'est pas chère à mettre à exécution, et qui dénote une grande connaissance du cœur des gens qui se débâtent.

« Ceux-ci, ne sachant pas comment résoudre le difficile, ont voulu, suivant la vieille méthode d'Alexandre, s'en tirer à l'aide d'un subterfuge. Ils ont proposé de nous débarrasser des indigènes en les repoussant devant nous, ne nous inquiétant plus de ce qu'ils devenaient que de la justice du bon Dieu, dans le cas par-aisait se préoccuper très-malicieusement. Système fort simple encore, mais dans lequel on mélange trop complaisamment les corps de foin de désespérer des gens redoublés.

« Ceux-là, troublés dans leur sommeil par les lauriers d'Attila, ont proposé tout bonnement et candidement d'ex-rinier jusqu'au dernier cet insupportable peuple conquis, qui joignait à l'inconvénient d'occuper un pays conquis par nous le désagrément d'embarasser leur esprit dans la recherche d'une solution. Tuer tout le monde, c'est certainement un moyen de faire place nette: le malheur est qu'on ne peut pas tuer tout le monde, impossibilité vraiment déplorable, mais à laquelle il faut pour-

tant se soumettre. *Le ve victis* est sans doute un mot facile à prononcer, mais ceux qui l'acceptent comme la base d'une conquête devraient se rappeler qu'il n'a jamais porté bonheur à personne, et particulièrement à un certain Brone de nos ancêtres, à qui il valut la perte de l'Italie, et une des plus mémorables défontes dont l'histoire fasse mention. Tuons! tuons! la belle politique, n'est-ce pas? et comme si le sang avait jamais fécondé aucune cause!

« D'autres encore, puisant leurs inspirations dans des pastorales inconnues, ont donné comme excellent moyen de fusion l'accouplement forcé du peuple conquérant avec le peuple conquis. Ils ont imaginé de petites maisons dont le premier étage eût été habité par un couple arabe, et le rez-de-chaussée par un couple européen, avec injonction de vivre dans la meilleure intelligence possible, en s'abstenant de toute espèce de torques et autres désagrément conjugal. Ce système signifiait un besoin extrême de dire du neuf et de l'extravagant, mais, à coup sûr, ne faisait pas marcher la question d'un millimètre.

« D'autres encore, animés d'une foi exceptionnelle, ont assuré, d'abord, que leurs devanciers en expédients n'avaient pas le sens commun; ensuite, que toute la question était purement une affaire d'exorcisme, ils ont crié bien haut qu'il n'y avait qu'à baptiser le peuple musulman, et se sont mis à tendre leur asseraeroir; mais, fu-chez contre-temps, le peuple arabe s'est mis à fuir l'eau bénite, ni plus ni moins qu'un diable des vieilles légendes. Ce n'était donc pas encore ce qu'il y avait de mieux à faire.

« Quelques-uns, doués d'une humeur à la Pandour, ont envoyé la question et sa solution à tous les diables, disant que qu'on tapait vigouusement à droite et à gauche, il était impossible de ne pas arriver à un résultat des plus satisfaisants. Ceux-là, il n'y a pas grand'chose à en dire, si ce n'est qu'il y aurait peut-être à souhaiter qu'une partie de leur solution leur retombât un jour sur le dos, afin qu'ils pussent l'expérimenter sur eux-mêmes.

« D'autres enfin, procédant par voie synthétique, ont affirmé dogmatiquement que le peuple arabe était destiné à disparaître de la terre avant l'invasion européenne, et qu'en conséquence il n'y avait pas lieu de s'occuper de lui. Quant à ces derniers, il n'y a qu'une chose à leur reprocher, c'est de n'avoir pas trouvé le secret de rendre les femmes des Arabes stériles, car leur opinion ne pêche que par ce petit point secondaire.

« Mais voici la grande voix de l'opinion parisienne, qui souvent domine les décrets officiels! Voyons ce qu'elle va nous dire. Malgré le respect qui lui est dû, on est bien obligé de confesser que son discours n'est pas des plus satisfaisants. Voici comment on pourrait le résumer:

« Il y a peut-être un peuple arabe, je n'en sais rien et ne veux pas le savoir; mais si par hasard il y en avait un, il faudrait le gouverner comme les Français ses voisins (1).

[1] Je serais vivement peiné, si l'on pouvait croire que ces diverses cri-

« Mais qu'est-ce que cela veut dire: gouverner le peuple arabe? Gouverner quoi, quels éléments? Je vais essayer de vous le dire, et vous verrez si, dans l'état actuel des choses, appliquer à ce peuple notre forme sociale tout d'une pièce, cela ne revient pas à battre la mer avec une verge.»

« Liques s'adressent, en quoi que ce soit, à des personnes. Ces personnes, douées d'une intelligence très-étendue pour la plupart, avaient des idées extrêmement consciencieuses, mais encore obscurcies par les abus, que le temps seul a usés. En nous approchant de l'avenir, nous sommes venus plus près du but, et c'est l'unique raison qui fait que nous le voyons mieux.»

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. Ne dérangez pas l'honnête homme qui dîne.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi/franco d'un mandat sur la poste ord. Lechevalierier C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, Paris, 36, rue de Valenciennes

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

28 SEPTEMB. 1850



pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 396. — Vol. XVI. — Du Vendredi 27 septembre au Vendredi 4 octobre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Chronique de la semaine. — Courrier de Paris. — L'Henreuse Famille. — Chronique musicale. — Inauguration du monument dédié au Congrès national de Belgique. — La vie des eaux, le Treport et Eu (suite et fin). — Inauguration de la nouvelle salle de l'Académie de médecine. — Bibliographie. — Calendrier astronomique illustré. — Banquet des blessés de septembre 1830 à Bruxelles. — Hommage à Mathieu de Dombasle.

» En se servant des termes : par son auteur, il a voulu imposer à l'auteur ou aux auteurs l'obligation de se faire connaître et de répondre individuellement de leur œuvre ; il n'a pas pu entendre que cette individualité pût disparaître derrière la signature de l'éditeur responsable ou du fondé de pouvoirs d'un comité de rédaction.
 » Toute marche qui persisterait à s'écarter de cette interprétation exposerait à des poursuites les journaux qui la suivraient.
 En recueillant ici les faits principaux de l'histoire de la semaine, nous ne faisons pas autre chose qu'une collection de documents résumés, propres à faire connaître le mouvement général des opinions, le jeu des partis, le triomphe ou les échecs de leur tactique. Nous n'y mettons rien du

notre, et par conséquent cet article est signé d'avance de tous les noms qui signent les actes que nous enregistrons.
 — Le manifeste suivant, daté de Wiesbaden le 30 août, a causé une véritable sensation, cette semaine. Le sens qu'on doit y attacher est le désaveu de cette opinion légitimiste qui s'appelle le parti du droit national, par l'opinion, triomphante à Wiesbaden, du droit antérieur et supérieur qui s'appelait autrefois le droit divin :
 « Nos journaux de Paris et des départements vous ont déjà fait connaître, dans tous ses détails, ce voyage qui semble destiné à exercer une si grande et si heureuse influence.
 » Vous savez maintenant avec quel religieux empressement les hommes partis de tous les points de la France, et

notre, et par conséquent cet article est signé d'avance de tous les noms qui signent les actes que nous enregistrons.
 — Le manifeste suivant, daté de Wiesbaden le 30 août, a causé une véritable sensation, cette semaine. Le sens qu'on doit y attacher est le désaveu de cette opinion légitimiste qui s'appelle le parti du droit national, par l'opinion, triomphante à Wiesbaden, du droit antérieur et supérieur qui s'appelait autrefois le droit divin :
 « Nos journaux de Paris et des départements vous ont déjà fait connaître, dans tous ses détails, ce voyage qui semble destiné à exercer une si grande et si heureuse influence.
 » Vous savez maintenant avec quel religieux empressement les hommes partis de tous les points de la France, et

Histoire

de la semaine.

Le *Moniteur* a publié, mercredi, sans signature, l'avis suivant :

« Les dispositions de la loi du 23 juillet 1830 sont diversement interprétées par les journaux. Les uns mettent au bas d'un premier article la signature de l'auteur, et se dispensent de la faire au bas des autres articles. Les autres indiquent en tête de la première colonne les noms et les initiales de leurs principaux rédacteurs, et se contentent de mettre les initiales au bas de chaque article. D'autres ne placent au bas des articles qu'une signature précédée de ces mots : Pour le comité de rédaction... »

« Aucun de ces modes d'exécution ne satisfait aux prescriptions des articles 3 et 4 de la loi citée, dont il est bon de raporter les termes :

« Art. 3. Tout article de discussion politique, philosophique ou religieuse, inséré dans un journal, devra être signé par son auteur... »

« Art. 4. Les dispositions de l'article précédent seront applicables à tous les articles, quelle que soit leur étendue, publiés dans les feuilles politiques ou politiques, dans lesquels seront discutés des actes ou opinions des citoyens, et de intérêts individuels ou collectifs. »
 « L'exécution de la loi doit être sérieuse, complète, uniforme. »

« En se servant des termes : par son auteur, l'article, le législateur n'a pas voulu dire qu'on signerait le premier article et qu'on se dispenserait de signer les suivants. »

« En se servant des termes : par son auteur, il a exigé une signature au bas de l'article, et non des initiales dont il faut chercher la traduction dans une autre partie du journal. »



Le Comité légimiste.

moyen d'une *romance*, il y a entre eux deux échange permanent d'anneaux, d'amulettes, de fleurs et autres galanteries symboliques; cependant le bon apôtre a ensorcelé une duègne et une fille d'honneur, après avoir donné un coup d'épée à son rival, et au moment où la duchesse abusée se décide à le cacher dans son alcôve, arrive la Palatine qui dépiste le gentilhomme, et peu s'en faut qu'il n'épouse la fille d'honneur, par *ordre supérieur*. Cette exposition si peu historique est assez bien agencée, les détails en sont plaisants et plaisent beaucoup, son dénouement donne l'illusion d'une fin de pièce, et l'auteur eût pu s'arrêter là.

Au second acte, Rion n'est plus le petit cadet de Gascogne, c'est un duc de Lauzun en passe d'épouser une autre mademoiselle de Montpensier sous les traits de la fille du duc d'Orléans. Le mariage sera secret comme l'autre, en attendant l'occasion de le déclarer. Il ne s'agit que de tromper le régent, la Palatine, le cardinal et la cour entière avec eux. Une allégorie mythologique sert de prétexte à la cérémonie. Mars-Rion procède au contrat avec Vénus-d'Orléans dans un bosquet à la Watteau ou l'Amour batifolle, ou les Grâces exécutent un pas de quatre; mais au moment de la signature, Béatrix, la fille d'honneur, s'élanç d'un truc voisin et arrache la plume des mains du parjure. Tout est manqué, y compris la scène et la pièce.

Le troisième acte est d'une féerie à n'y rien comprendre. Béatrix va prendre le voile aux Carmélites, sa volonté ou celle de l'auteur abrège les formalités. Le beau gentilhomme tué à moitié au premier acte ressuscite pour l'adorer, et puis la duchesse veut se faire carmélite à son tour parce que Rion ne l'aime plus; mais Rion, d'accord avec le régent, imagine une fable au moyen de laquelle tout s'arrange. Béatrix sera sa sœur, le gentilhomme devient son beau-frère, et il épouse la duchesse. C'est la première fois assurément qu'une aventure datée de la régence finit comme un madrigal.

Cette histoire de Rion, devenu le gendre du régent, était comique par les caractères; on pouvait glisser sur la situation qui ne l'est pas. Ce mariage ou cette folie, le régent l'autorise comme une singularité; de la part de la principale intéressée, ce fut un caprice d'enfant gâté: on suppose que le duc de Lauzun, oncle de Rion, y prêta les mains par point d'honneur. Il dirigea la manœuvre de son neveu, qui séduisit ainsi la princesse par procuration. Il y avait certainement une comédie là-dessous, M. Guillard la fera une autre fois. Les acteurs ont bien joué: mademoiselle Judith prête



Trop et trop peu.

beaucoup de charme au rôle principal, la grâce de mademoiselle Fix a fait le succès du sien, M. Brindeau est un Rion très-flatté; l'enjouement lui sied mieux que les airs mélancoliques, c'est le contraire chez M. Leroux.

Plaisir et Charité vous représente une agréable bluette du Vaudeville: soirée de menu plaisir, sinon succès de charité. Au surplus, les auteurs sont jeunes, il faut bien commencer. Les acteurs ont joué en gens qui plaident contre leur direc-

teur; le public, juge débonnaire, leur a donné gain de cause. Les autres théâtres continuent à vivre de leurs dernières pièces, en attendant un changement de régime qui ne peut manquer d'être prochain. L'Odéon entre en lice demain, et la Porte-Saint-Martin, replâtrée, rajeunie, embellie, est rendue à ses habitudes. Quant au Théâtre-Historique, est-il ouvert, est-il fermé? On n'en sait trop rien. Son affiche est bruyante et promet des merveilles, cependant la sœur Anne ne voit rien venir. Las de lutter contre la mauvaise fortune, Harel disait en se croisant les bras: « Je considère les entreprises théâtrales comme une loterie où chacune d'elles doit gagner tôt ou tard; mon tour viendra bientôt, car j'ai un numéro très-âge. » A ce compte, le directeur du Théâtre-Historique est à la veille d'une brillante fortune, le ciel doit ce dédommagement au zèle de sa troupe.

Connaissez-vous la terre où les recettes fleurissent? C'est l'Hippodrome; mais la bise est venue, et adieu tournois, vendanges sont faites. L'Hippodrome, au moment de prendre ses quartiers d'hiver et de battre en retraite, a voulu finir comme tant d'autres devraient débiter; depuis un mois il entasse Pélion sur Ossa, nouveautés sur nouveautés. Après le ballon de M. Poitevin, il a lancé dans les airs la balle élastique de M. Thévénin; un beau jour, il fait de ses écuyers autant d'acropédestres qui jonglent à cheval mieux que Sands et Risley. Cependant ses danseurs de corde tentent d'escalader le ciel, et si d'aventure quelque accident interromp l'exercice, aussitôt l'Hippodrome lâche ses autruches, et l'intérêt ne languit pas.

On a fait injustement à l'autruche une réputation de stupidité; sa ressemblance assez lointaine avec le dindon a autorisé la calomnie, puisque l'autruche est une bête tres-spirituelle. Elle est gloutonne comme le vautour et voleuse comme une pie; mais combien de qualités rachètent en elle cet amour désordonné de la propriété. Indépendamment des vertus domestiques qui lui sont communes avec une foule d'autres bêtes, l'autruche déploie dans la bataille le courage du lion uni à la prudence de l'épéphant. Plénis lui attribue en

outre les mérites du plus docile et du plus patient des quadrupèdes; il ne s'agit que de la bien prendre, et les dresseurs de l'Hippodrome l'ont prise à merveille. De jeunes Arabes les enfourchent et se livrent aux évolutions d'un steeple-chase qui fait pâlir les spectateurs sensibles; mais ne craignez rien, la monture veille sur son cavalier; de rapides chevaux montés par des chenapans sont lancés à leur poursuite et ne peuvent les atteindre. Les autruches comprennent



Les autruches à l'Hippodrome.

elles ont affaire à des vovars qui voudraient enlever malle-poste qui voyage sur un dos et à l'abri de leurs ailes. Il faut voir encore le courage qu'elles déploient contre l'attaque, l'habileté de leurs manœuvres et la vigueur de leurs gigantesques coups de patte qui mettent en fuite les ravisseurs. On applaudit à leur victoire, et la lutte ne cesse pas d'être intéressante, parce que grotesque s'en mêle : c'est plaisant qui galope avec le chèvre. Ainsi, tel épisode du combat rappelle, à s'y méprendre, le défilé comique du célèbre Potier avec le dindon du remords dans l'enfer des Petites Danaïdes.

Les autruches, les comédiens, l'hippodrome, les belles informations ! Est-ce qu'une comédie plus digne d'intérêt ne s'est pas jouée ailleurs ? Elle n'est plus nouvelle, mais elle n'y court toujours, c'est le grand bruit de cette semaine. Malheureusement, comme ne dit un prudent noveliste de nos amis, il faut écrire en vue de la publicité, et notre plus long chapitre c'est celui des considérations. Ainsi la vérité reste dans son puits jusqu'au moment où quelque allemand audacieux l'en tire enfin par des historiettes d'ouïre-tombe. Selon cet homme mirvoyant et sincère, à moins que votre récit ne soit une éditale banale, soyez convaincu que la malveillance l'épluche et que l'esprit de parti va l'incriminer ; l'art le plus goûté aujourd'hui, ce n'est pas de faire entendre plus ou moins les choses en peu de mots, c'est de parler beaucoup sans rien dire.

Il faut tout dire ; ce chroniqueur malcontent, ce grand bonneur de conseils fallacieux, il était allé dimanche à Versailles, sur la foi des réclames, pour y chercher, comme Dionéus, un homme et une histoire introuvables, circonstance qui explique sa mauvaise humeur. La revue promise pour ce jour-là aux Parisiens dans leur capitale d'été n'a eu lieu que le mardi 24. Le président de la République en a fait les honneurs, l'envoyé de Népal, qui n'a cessé de témoigner par une pantomime expressive son admiration pour notre belle armée. Depuis le célèbre ambassadeur du roi de Siam, aucun prince oriental n'avait été conduit à Versailles en aussi grand appareil. Le château a déployé pour lui ses écuries, ses cascades, qui font relâche pour cause



Jung Bahadour, envoyé du roi de Népal, en costume de cérémonie.

de réparation. Le grave et minutieux *Moniteur*, ce Dangeau officiel de toutes les cérémonies, vous aura dit le reste : beaucoup de curieux, peu d'enthousiasme et encore moins d'acclamations, si ce n'est de la part des intéressés. « L'opinion publique est comme l'anguille, ajoute la sagesse des nations, plus on la presse et plus elle vous échappe. »

Le même jour, M. de Rothschild, dans son magnifique domaine de Ferrières, a fêté... M. de Rothschild. Chaque année, à l'époque où nous sommes, la chasse s'y ouvre entre intimes ; mais depuis la révolution de février le cor n'avait plus retenti dans ces grands bois, il fallait courir d'autres lieues ; aujourd'hui on rattrape le temps perdu, il y a un arrière de gibier à occire, et le seigneur châtelain a convoqué grande compagnie pour cette liquidation. Une armée de hobins de bois plus ou moins millionnaires, munis de balles enchantées comme celles du *Freischutz*, met à feu et à sang le département de Seine-et-Marne ; le massacre est général, et Chevet a reçu de grands approvisionnements. Ceci soit dit — bien entendu — sans aucune allusion offensante à l'amphitryon dont l'hospitalité est magnifique et la générosité fabuleuse.

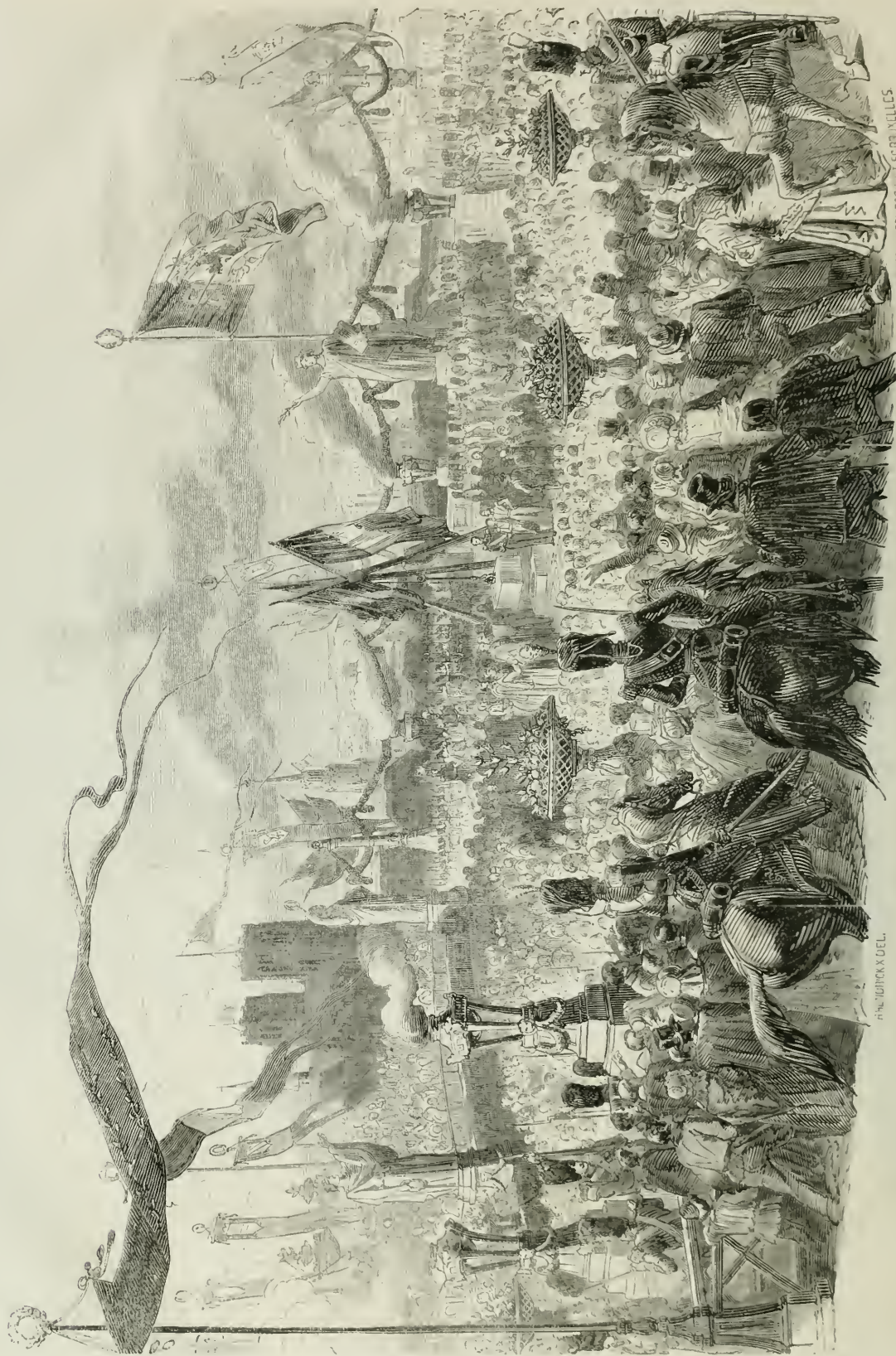
En voici un exemple unique : Un écrivain, presque aussi célèbre par sa détresse que par son génie, avait obtenu de l'opulent banquier des lettres d'introduction auprès des correspondants d'Italie et d'Allemagne ; le poète, préjugant l'accueil qui lui serait fait d'après la recommandation qui était froide, négligea d'en faire usage, et c'est au bout de dix ans seulement qu'il découvrit le véritable sens de l'épître qui lui ouvrait partout un crédit illimité. M. de Rothschild avait caché sa clef d'or dans un parape, elle y est toujours.

Sat prata biberunt... Fermons, si il vous plaît, l'échuse aux petites nouvelles. Il s'agit de réparer un oubli involontaire au sujet de l'illustration qui ouvre ce courrier ; joli dessin qui tranche heureusement sur nos phrases : L'enfant du pauvre et la demoiselle du riche. Est-ce un rapprochement ? est-ce un contraste ? Dans tous les cas, c'est un petit tableau qui arrêtera les yeux du lecteur plus longtemps que nos historiettes.

PHILIPPE BUSONI.



Revue passée au Champ de-Mars à Versailles le 25 septembre 1850.



Bruxelles, 25 septembre 1830 — Cérémonie de la pose de la première pierre de la Colonne du Congrès et de la Constitution.

H. JONCKHEUVE DEL.

V. DEO. V. ACTU. DUC. QU. SOD. VILLES

Ces vieilles maisons seront remplacées par d'élégantes habitations; un marché sera construit sur une partie des bas-fonds; l'autre partie, adossée à la rue Royale, a été comblée et forme déjà une vaste terrasse, qui n'est que le prolongement en avant de la rue Royale elle-même. De beaux hôtels encadreront la percée. L'administration communale de Bruxelles a mis à la disposition du gouvernement la terrasse pour y recevoir un monument public, et c'est là que s'élèvera la colonne du Congrès et de la Constitution, dont le roi Léopold a posé solennellement la première pierre le 25 septembre. Le monument, destiné à rappeler le souvenir du congrès national, a été mis au concours. M. Poelaert, jeune architecte de Bruxelles, a obtenu le prix et a été chargé de l'exécution de son plan. La colonne du Congrès et de la Constitution est un monument essentiellement national. Le gouvernement a pensé que tous les citoyens devaient être appelés à concourir à la réalisation de cette œuvre, au moyen d'une souscription générale ouverte dans toutes les communes du pays. Un comité général, nommé par arrêté royal et composé d'anciens membres du congrès, a été chargé d'organiser la souscription. L'exécution des travaux aura lieu sous la surveillance de la commission royale des monuments.

Les termes de l'arrêté royal du 25 septembre 1849 sont significatifs. « Voulant, dit le roi Léopold, consacrer par un monument public le souvenir du congrès et rendre un hommage solennel à la Constitution, nous avons arrêté, etc. »

Que les peuples prennent l'initiative d'un hommage solennel de ce genre, cela se conçoit; mais que l'initiative vienne du chef de l'Etat lui-même, cela n'est pas très-ordinaire, et nous sommes très-près de douter que les fastes de

qui tient à sa Constitution, tient à son roi. Il y a entre eux échange mutuel de confiance, et comme la Constitution non-seulement permet, mais encore provoque les améliorations progressives, et que le gouvernement, dans son respect de

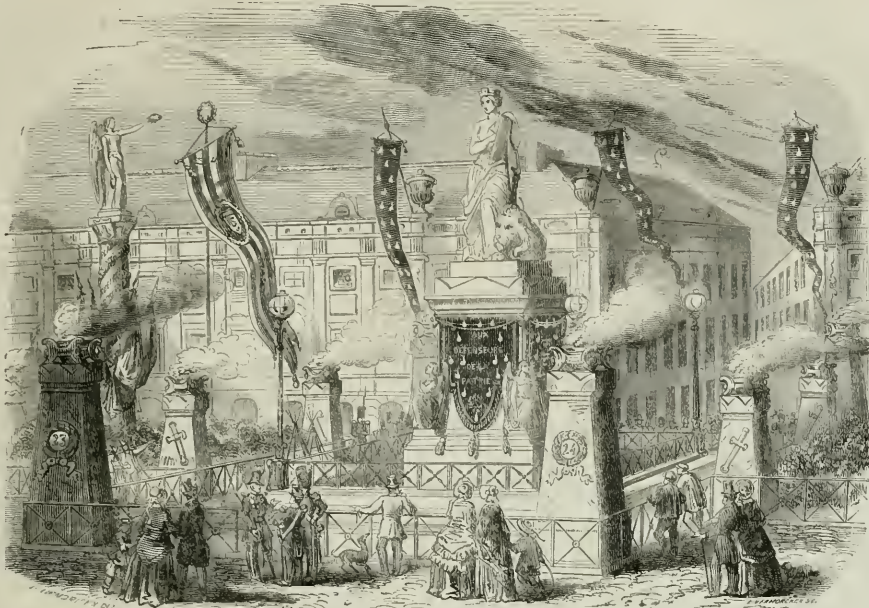
la Constitution, entre résolument dans la voie de ces améliorations; le peuple belge est en bon accord avec le gouvernement, de même que le gouvernement est en bon accord avec le peuple.

Le 25 septembre a donc été une fête nationale à laquelle tout le monde a pris part, depuis le roi jusqu'au plus humble habitant.

La terrasse de la rue Royale a reçu le nom de *Place du Congrès*. Ce vaste espace quadrangulaire est coupé à quelques mètres de la rue Royale par une balustrade demi-circulaire ouverte au centre, et dont les deux extrémités viennent rejoindre en pente douce une autre balustrade, qui surmonte la muraille à contreforts qui formera le fond du marché projeté. L'ouverture centrale de la balustrade donne naissance à un grand escalier en pierre, qui descend de la rue Royale sur l'hémicycle de la place. Les piliers de l'escalier sont surmontés de lions colossaux. De chaque côté de l'escalier, à l'entrée, sont placés deux grandes

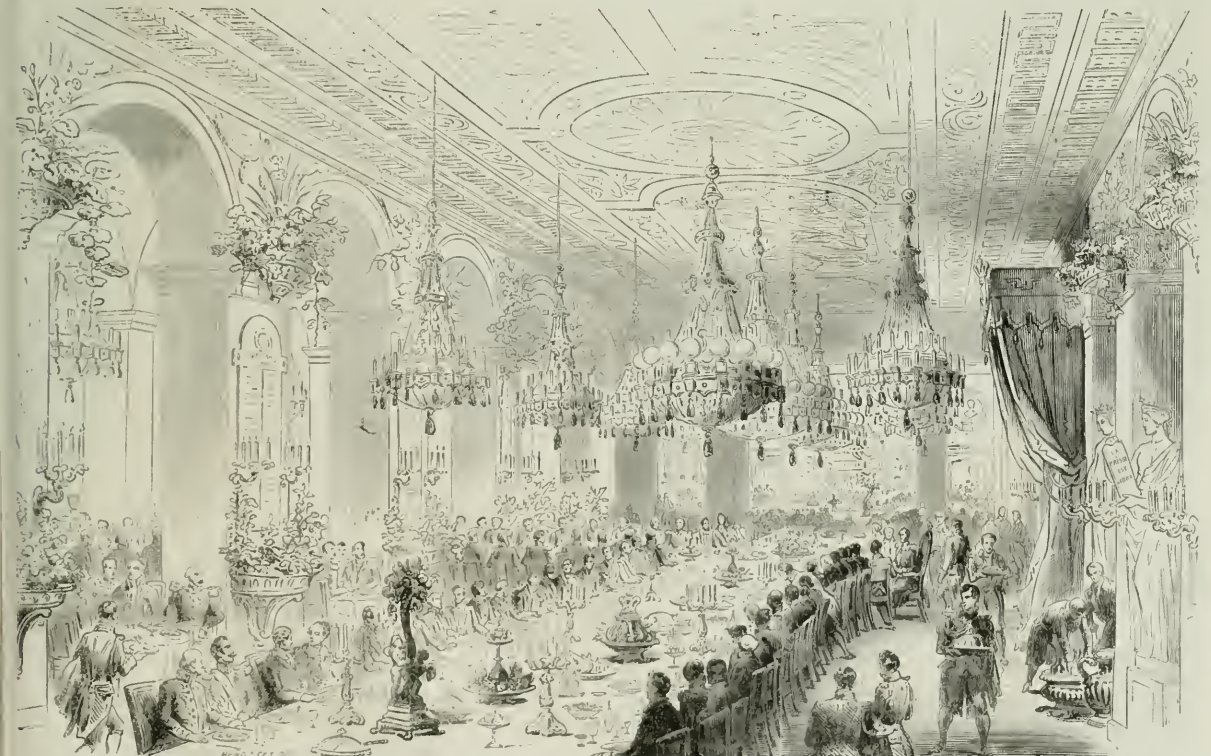
cassolettes de forme antique où brûlent des parfums. De distance à distance s'élèvent sur la balustrade de vastes corbeilles à treillis dorés et à fond blanc, chargées de fleurs et d'arbustes odorants.

A l'extrémité de chaque rampe sont établies des tribunes réservées aux dames invitées; ces tribunes sont ornées de

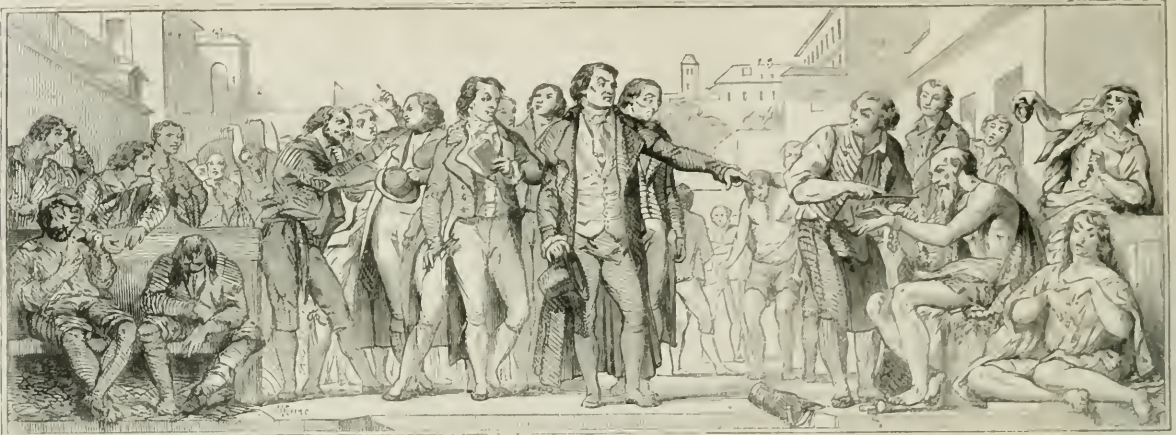


Bruxelles, 25 septembre 1850. — Monument élevé à la mémoire des citoyens morts pour la Patrie dans les journées de septembre 1830.

l'histoire en présentent un autre exemple. En Belgique, cela paraît tout simple. On sait que le roi Léopold a accepté très-loyalement, très-consciencieusement la Constitution, qu'il n'a eu aucune arrière-pensée en lui prêtant serment, et que si quelqu'un est décidé à la maintenir dans toute son intégrité, c'est le roi lui-même. Voilà pourquoi le peuple belge,



Bruxelles, 25 septembre 1850. — Banquet offert par le Roi des Belges, dans le Palais de la Nation, aux anciens Membres du Congrès national et des législatures qui lui ont succédé.



Le docteur Pinel, tableau à la cire, par Moller.

au secrétaire de ladite Académie, et l'autre rattaché aux adjoints, en commençant par les plus anciens, à raison d'un jeton chacun ;

» 3° En 500 livres, qui seront partagés chaque année pour deux cours d'accouchement, qui seront faits l'un aux élèves en chirurgie, et l'autre aux sages-femmes ;

» 4° Enfin, en dépenses pour l'utilité et le progrès de la chirurgie.

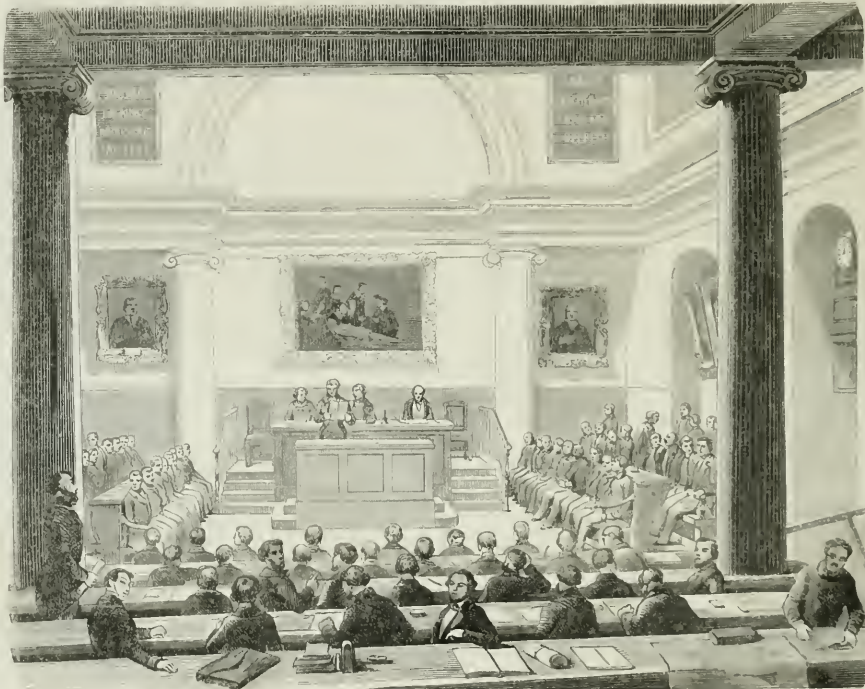
» Je donne et lègue ma bibliothèque....., plus 200 livres pour être employés en nouveaux achats de livres, et 300 livres aussi chaque année pour le bibliothécaire qui sera nommé par mes successeurs.

» Après le décès des deux dames, mes sœur et nièce usufruitières, je lègue les deux tiers de mes revenus aux chirurgiens de Paris, et l'autre tiers à ceux de Montpellier.

» Je veux et entends que les deux tiers légués aux chirurgiens de Paris soient employés :

1° A 3,000 livres pour chaque année au secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie ;

2° A 2,500 livres



Nouvelle salle de l'Académie de Médecine, rue des Saints-Pères.

payables aux cinq adjoints des professeurs fondés par le roi, à raison de 500 livres chacun, sous la condition de faire chacun un cours pareil à celui des professeurs dont ils sont adjoints ;

» Enfin en dépenses qui seront jugées nécessaires pour les progrès et l'avantage de la chirurgie et principalement de l'Académie royale de chirurgie.

1793 engloutit les fonds et les capitaux dont les sociétés savantes étaient en possession ; mais plus tard on a rendu aux émigrés les biens non vendus et les propriétés nationales non aliénées ; pourquoi l'Académie de médecine, héritière de l'Académie de chirurgie, n'a-t-elle jamais été appelée à prendre part à ces royales munificences ? N'y aurait-il pas quelque justice à lui rendre, sinon la terre de Moosigny, ses circonstances et dépendances, du moins à lui donner en compensation quelques fonds dont elle a un pressant besoin, et dont l'humanité la première retirerait les bénéfices.

Que le gouvernement y songe et qu'il avise !
Dr FELIX HUBAUD.



Larrey pansant les blessés sous le feu des ennemis, tableau à la cire, par Moller.

Promenades et Jardins publics — Études parisiennes par Valentin.



TUILERIES.



ASNIÈRES.



BOULEVARD.



CHATEAU ROUGE.

nous pouvons ajouter que non-seulement il a tenu sa promesse, mais qu'on trouve en outre, dans ces deux gros volumes, beaucoup d'érudition et d'esprit, de sages conseils, d'utiles révélations, de nobles et profondes pensées, et, ce qui ne nuit jamais à toutes ces autres qualités, un bon style.

Ad. J.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION.

AVIS AUX ABONNÉS

QUI VEULENT COMPLÉTER LEUR COLLECTION.

La 1^{re} série de l'ILLUSTRATION forme, au 31 décembre 1849, 14 volumes, 7 compris le Table générale analytique et alphabétique traités en toms XIV.

Tome I	du 1 ^{er} mars 1843	à fin août 1843.	N ^{os} 1 à 26.
II	du 1 ^{er} septembre	à fin février 1844.	27 à 52.
III	du 1 ^{er} mars 1844	à fin août	53 à 79.
IV	du 1 ^{er} septembre	à fin février 1845.	80 à 104.
V	du 1 ^{er} mars 1845	à fin août	105 à 131.
VI	du 1 ^{er} septembre	à fin février 1846.	132 à 157.
VII	du 1 ^{er} mars 1846	à fin août	158 à 183.
VIII	du 1 ^{er} septembre	à fin février 1847.	184 à 209.
IX	du 1 ^{er} mars 1847	à fin août	210 à 235.
X	du 1 ^{er} septembre	à fin février 1848.	236 à 261.
XI	du 1 ^{er} mars 1848	à fin août	262 à 287.
XII	du 1 ^{er} septembre	à fin février 1849.	288 à 313.
XIII	du 1 ^{er} mars 1849	à fin août	314 à 339.
XIV	du 1 ^{er} septembre	à fin décembre	340 à 357.

Une TABLE GÉNÉRALE, méthodique, analytique et alphabétique en 124 pages à 4 volumes, des 14 volumes de la Collection, complète le tome XIV et la 1^{re} série.

Prix de la Collection et des parties séparées.
 Tenant compte de la différence entre la facilité dont auront pour les personnes qui se sont abonnées successivement depuis l'origine, de ne payer le prix des volumes que successivement aussi et par fractions, et l'obligation de débourser en une seule fois une somme assez importante, l'administration de L'ILLUSTRATION accordera les réductions suivantes aux personnes qui désireront compléter la Collection :
 1 volume de 16 fr. pour 15 fr.
 2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c., ce qui met le volume à 14 fr. 75 c.
 3 volumes de 48 fr. pour 43 fr. 50 c., — à 14 fr. 50 c.
 4 volumes de 64 fr. pour 57 fr. — à 14 fr. 25 c.
 5 volumes de 80 fr. pour 70 fr. — à 14 fr. —
 6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c., — à 13 fr. 75 c.
 7 volumes de 112 fr. pour 94 fr. 50 c., — à 13 fr. 50 c.
 8 volumes de 128 fr. pour 106 fr. — à 13 fr. 25 c.
 9 volumes de 144 fr. pour 117 fr. — à 13 fr. —
 10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c., — à 12 fr. 75 c.
 11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c., — à 12 fr. 50 c.
 12 volumes de 192 fr. pour 147 fr. — à 12 fr. 25 c.
 13 volumes de 208 fr. pour 156 fr. — à 12 fr. —
 14 volumes de 224 fr. pour 164 fr. 50 c., — à 11 fr. 75 c.
 La Table générale seule. 3 fr.
 Les N^{os} quels qu'ils soient, pris séparément. 75 c.

La publication de la Table générale analytique et alphabétique des quatorze premiers volumes complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contemporaine, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 4^{er} janvier 1850. Cette Table doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la Table générale des quatorze premiers volumes, et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, dès aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

Ils accorderont toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-dessus.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES D'OCTOBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Les nuits sont devenues plus longues que les jours. Le soleil se lève à 6^h le 1^{er}, et seulement à 6^h 47^m le 31; il se couche à 5^h 33^m le 1^{er}, et dès 4^h 10^m le 31. La diminution dans la durée du jour est, du 30 septembre au 31 octobre, d'une heure 49 minutes, dont 48 minutes le matin, et une heure une minute le soir.

Pendant toute la durée d'octobre, comme en septembre, le midi vrai a lieu avant le midi moyen. L'intervalle entre les deux midis (ou l'équation du temps) va en augmentant

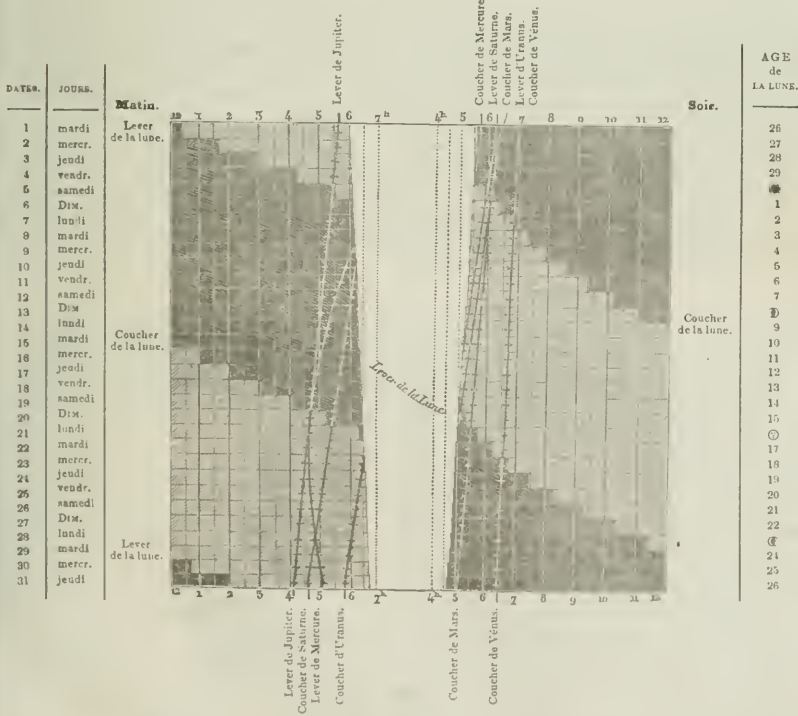
depuis le 1^{er}, où cet intervalle est de 10^m 6^s jusqu'au 31, où il atteint 16^m 14^s.

La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon au moment du midi vrai, va en diminuant de 12^o 20'. Elle était de 38^o 24' le 30 septembre; elle ne sera plus que de 26^o 47' le 31 octobre.

Il y a nouvelle lune le 5, premier quartier le 13, pleine lune le 21, et dernier quartier le 28.

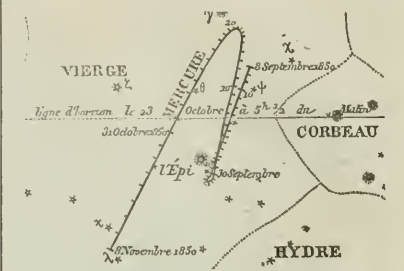
La lune sera près de Mercure et de Jupiter le 5; de Mars le 6; de Vénus le 9; de Saturne et d'Uranus le 20.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



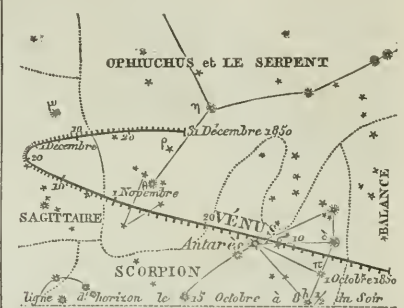
tionnaire du 23 au 26; de là au 18 octobre le mouvement sera rétrograde; nouvelle station du 18 au 20; enfin, à partir du 20, reprise du mouvement direct. Notre figure indique en même temps la position apparente de la planète au moment le plus favorable aux observations. La conjonction inférieure a lieu le 8 octobre et la plus grande élongation le 21.

Route apparente de Mercure depuis le 8 septembre jusqu'au 8 novembre.



Vénus en est aussi à sa plus grande élongation dans le cours de ce mois, à la date du 6. L'heure du coucher de cette planète s'éloigne peu à peu de l'heure du coucher du soleil. La trace de l'orbite apparente sur la voûte céleste est représentée par la figure ci-jointe, pour l'intervalle compris entre le 1^{er} octobre et le 31 décembre. L'apparence de la planète vue au télescope est donnée à la page 79 de notre numéro 388.

Orbite apparente de Vénus du 1^{er} octobre au 31 décembre 1850.



Mars, étoile du soir, est toujours animé d'un mouvement direct, mais se couche trop peu de temps après le soleil pour n'être pas perdu dans ses rayons. Nous ne donnerons donc pas encore cette fois la représentation de son orbite apparente.

Jupiter est étoile du matin; et, se dégageant rapidement des rayons du soleil, il en vient à se lever, le 31, plus de 2^h avant cet astre.

Saturne et Uranus marchent toujours parallèlement, pour ainsi dire, l'un à l'autre. Ils se lèvent tous deux, peu de temps après le coucher du soleil, pendant la première quinzaine du mois, et dans les derniers jours ils se couchent tous deux, l'un, Saturne, environ deux heures avant, l'autre, Uranus, près d'une heure avant le lever du soleil. Les N^{os} du 30 mars et 27 avril, page 207 et 272, font voir leurs orbites apparentes.

Néptune, toujours animé d'un mouvement rétrograde, se lève le 1^{er} octobre à 4^h 35^m du soir; le 15 à 3^h 44^m et le 1^{er} novembre à 2^h 30^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 9^h 58^m du soir, à 9^h 6^m et à 8^h 4^m. Sa hauteur maximum au-dessus de l'horizon, lors de son passage au méridien, est de 20^o 40' le 1^{er} octobre, de 30^o 35' le 15, et de 30^o 32' le 1^{er} novembre.

Phénomènes.

Quelques éclipses des satellites de Jupiter auront lieu dans le cours de ce mois; mais aucune d'elles ne sera visible à Paris. Les occultations d'étoiles seront au nombre de cinq, visibles à Paris pendant le mois, savoir :

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
2	Régulus.	2 ^h 5 ^m soir.	3 ^h 0 ^m soir.
8	41 e Balance.	6 ^h 2 ^m soir.	7 ^h 27 ^m soir.
14	1 ^o Capricorne.	6 ^h 7 ^m soir.	7 ^h 25 ^m soir.
14	2 ^o Capricorne.	10 ^h 26 ^m soir.	11 ^h 31 ^m soir.
22	87 e Balance.	2 ^h 20 ^m matin.	3 ^h 30 ^m matin.

Régulus avait déjà été occulté au mois d'août. Pour la première et la dernière de ces occultations, les immersions se feront par le bord éclairé de la lune; pour les trois autres elles auront lieu par le bord obscur. Les émersions, bien entendu, s'opéreront en sens inverse.

Routes apparentes des Planètes.

Mercure, perdu dans les rayons du soleil dans les premiers jours du mois, commence à s'en dégager vers le 10, en devenant étoile du matin. Vers le 23, il se lève environ

4 1/2 avant le soleil; et du 15 au 30 il sera placé d'une manière favorable aux observations. La figure ci-après montre la trace de l'orbite apparente de cette planète depuis le 8 septembre jusqu'au 8 novembre. On voit qu'après un mouvement direct du 8 au 23 septembre, la planète a été sta-

Bruxelles, 25 septembre 1850. — Banquet des blessés de septembre 1830, présidé par le Bourgmestre de Bruxelles.

Nous sommes encore au palais national.

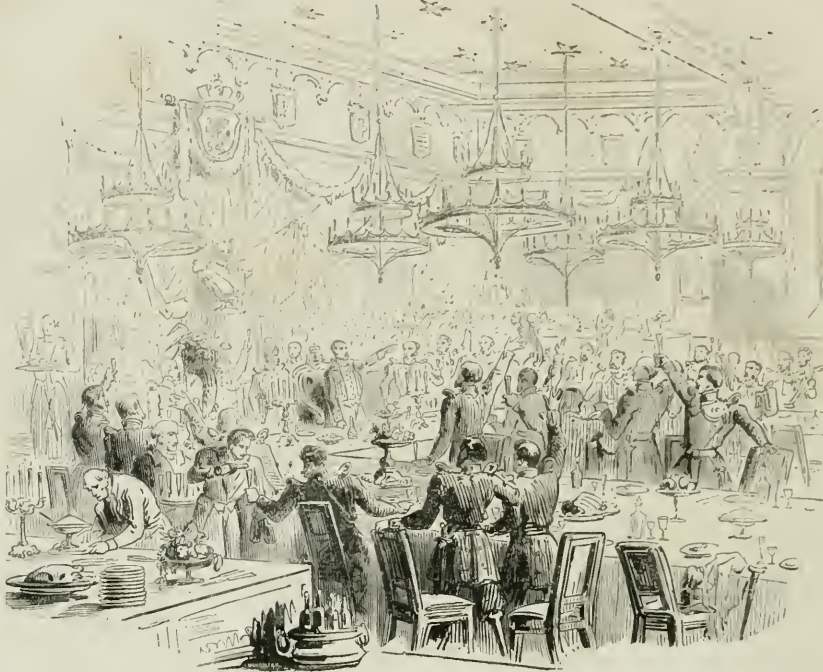
Au dessert, le roi se lève; toute l'assemblée est aussitôt debout. Le roi porte le toast suivant :

« Je propose de tout mon cœur un toast en l'honneur du congrès national et des législateurs qui ont consolidé son œuvre.

« L'avenir, Messieurs, nous est inconnu; les difficultés qu'il peut renfermer, il faut les envisager avec courage. Si nous restons unis, si nous entretenons une mutuelle confiance, nous sortirons de ces difficultés avec honneur et avec avantage pour notre pays. »

Ce toast est accueilli par les plus vives acclamations. Un instant après, M. de Gerlache, ancien président du congrès, s'est levé et a prononcé les paroles suivantes :

« Comme président du congrès, j'ai l'honneur de vous proposer, Messieurs, de porter un toast à S. M. Léopold I^{er}, roi des Belges. (Bruitantes acclamations.) A l'élu du peuple! A l'élu du congrès! »



Des applaudissements éclatent de nouveau.

Quelques instants après le roi et les princes se sont retirés en laissant tous les convives enchantés de la magnificence et de la beauté de cette fête.

Nous quittons le palais national pour nous rendre à l'Hôtel-de-Ville, important du spectacle dont nous venions d'être témoin un souvenir qui nous rendra plus tristes les divisions politiques de notre pays; mais il nous reste à faire une mention intéressante :

Pendant ce temps un autre banquet avait lieu dans la grande salle gothique de l'Hôtel-de-Ville sous la présidence du bourgmestre de Bruxelles. Les blessés de septembre étaient tous réunis et ont célébré, avec la gaieté la plus franche et l'expression du plus pur patriotisme, la fête qui rappelle leur vieille gloire. La santé du roi n'a pas été oubliée, et le congrès, ainsi que la Constitution, ont eu leur part dans leurs joyeux et patriotiques souvenirs.

F. Dubois.

Hommage à Mathieu de Dombasle. — SA STATUE ET SA MÉDAILLE.

Si l'agriculture se trouve maintenant classée parmi les intérêts nationaux les plus importants, si elle fixe désormais l'attention de ceux-là même qui la dédaignaient autrefois, enfin si elle est considérée comme la source la plus féconde, la plus certaine de la prospérité publique et des fortunes privées, c'est incontestablement aux savants et consciencieux écrits (1), aux inépuisables travaux théoriques et pratiques de l'illustre fondateur de ROVILLE, que doit être attribuée l'heureuse innovation qui s'est faite sous ce rapport dans nos idées et dans nos mœurs.

Tous les hommes de bien qui ont su apprécier ce résultat et qui y voient une garantie de bien-être pour notre patrie, se sont empressés, lorsque la tombe était à peine fermée sur Mathieu de Dombasle, de proposer une souscription pour élever un monument au célèbre agronome, dont la France avait à déplorer la perte récente.

Leur appel a été entendu, et, grâce à leurs patriotiques efforts, grâce au zèle et au bon vouloir de l'habile sculpteur qui avait déjà immortalisé l'image de plusieurs de nos illustrations (2), cet acte de justice et de reconnaissance a marché rapidement vers son accomplissement, et la statue du grand agronome, qui est aussi une des gloires du pays, a été inaugurée le 7 septembre 1850, en face de la maison où il est né, sur une des principales places de la ville de Nancy, laquelle s'appellera désormais place Dombasle.

Comme l'on a pu en juger par le dessin que nous avons reproduit dans notre précédent numéro, l'illustre fondateur de ROVILLE respire sous le bronze; c'est bien sa stature élevée, sa tête un peu inclinée en avant comme elle de tous les penseurs; d'une main il tient sa plume, et dans l'autre se déroule la liste de ses principaux ouvrages. Le costume est celui qui lui portait habituellement; à ses côtés est la charrue de son invention.

Sur le piédestal en granit égyptique il n'y a aucun bas-relief; on lit pour toute inscription en caractères gothiques :

« A Mathieu de Dombasle. 1850. »

La hauteur totale du monument est de 0 mètres 57 cent.

(1) Annales de Roville. — Calendrier du bon cultivateur, ou Manuel de l'Agriculteur praticien. — Description des meilleurs instruments aratoires. — Œuvres diverses, économie politique, instruction publique, lettres et romans, sucrés, chenin vignes, organisation du travail, etc., etc. (2) Couët et Jean Bart, Huchamp, Gobert et Rey, Frenlon et Carverus, Gullenberg, Papin et Ruquet, Corneille et Racine, Curier, Paré, Bichat et Larray, par DAVID D'ANGAS, membre de l'Institut.

Dans cette inauguration qui, par une heureuse coïncidence, a eu lieu pendant la dix-septième session du congrès scientifique de France, et à laquelle ont assisté tous les membres de ce congrès, toutes les autorités et une grande partie de la population de la ville, ainsi que beaucoup de délégués des sociétés et comices agricoles des départements, des cultivateurs des contrées voisines, d'anciens élèves de ROVILLE et les nombreux ouvriers de la fabrique d'instruments aratoires de NANCY; dans cette inauguration, disons-nous, il y a plus que l'acquiescement d'une juste dette de la patrie envers un homme qui l'a servie et honorée par ses travaux, il y a aussi un noble et fécond encouragement à l'industrie agricole tout entière. Envisagée sous ce point de vue, la consécration d'un monument à Mathieu de Dombasle revêt un grand caractère d'utilité publique.

Dans le but d'honorer de plus en plus la mémoire du savant et laborieux agronome, et de perpétuer le souvenir des immenses services qu'il a rendus au pays, les sociétés et comices agricoles ont adopté pour les lauréats de leurs concours, pour les



élèves les plus méritants des fermes-écoles, et en général pour tous les amis éclairés de l'agriculture, une belle médaille, dont le dessin ci-dessus offre une reproduction fidèle de ses traits :

Cette médaille, gravée d'après un portrait fidèle de famille et un buste très-ressemblants par M. Toucher, petit-fils de feu Gallé, membre de l'Institut, et héritier de son beau talent, a un revers spécial pour recevoir les noms de ceux à qui elle est décernée à titre de récompense; on la trouve à la direction du Cultivateur, 38, rue des Saints-Pères. — Prix 5 fr. en bronze, 27 fr. en argent, 33 fr. en vermeil, et 500 fr. en or.

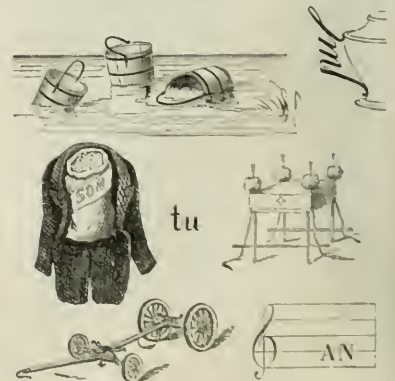
On s'abonne directement aux bureaux, rue du Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

AVIS.

Les abonnements qui expirent avec ce numéro doivent être renouvelés pour éviter la suspension dans l'envoi du journal. Tout renouvellement qui ne parviendrait pas avant le 4 ne pourrait être servi avant le samedi 12 octobre, par suite d'une disposition de la loi nouvelle sur l'envoi des journaux par la poste.

C'est par erreur que nous avons omis le nom de l'auteur de l'article publié dans notre dernier numéro sous ce titre : Une excursion à Panticosa. L'auteur de cet article et des charmants dessins qui l'accompagnent est M. Moreau, fils.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Le numéro humble l'homme, le travail l'honneur.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

3 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 397. — Vol. XVI. — Du Vendredi 4 au Vendredi 11 octobre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les Journaux. — Courrier de Paris. — Nouvelles acquisitions faites par l'État pour le Musée du Louvre. — Souvenirs de la vie artistique, la biographie d'un inconnu. — Le Rhin (suite). — Lettres sur la France, de Paris à Nantes. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Anniversaire de la mort de Pierre Corneille. — Versailles, la chambre de madame de Maintenon, le potager. — Correspondance. — Bibliographie. — Les Autriches. — L'exposition de 1851 à Londres.
 Gravures. Le camp de Satory à Versailles. — Inauguration de la statue colossale de la Bavière à Munich, trois gravures. — Acquisitions du Louvre. — Portrait par Rubens. Dessin à la plume par Reynolds; Sainte-Famille par le Pérugin. — Le Rhin, sept gravures. — Caractères, types et costumes anglais, quatre gravures. — La maison de Corneille. — Les Autriches. — Robus.

Histoire de la semaine.

Il a encore été question cette semaine des revues de Versailles, des solutions de la circulaire Barthélemy et de la cité du Dix-décembre; mais il n'y a rien de tel que d'issir dire. A force d'entendre le même air, le public n'écoute plus et laisse passer. Puis vient le tour de ceux qui agitent sans que le public les regarde, semblables à des acteurs qui joueraient la pièce pour eux seuls au fond d'une salle. Nous en sommes là. Nous n'avons donc qu'à enregistrer un petit nombre d'actes :
 — Le *Moniteur* du 26 a publié une circulaire du directeur des contributions directes relative aux mesures arrêtées par le ministre des finances, à l'effet d'éclairer les contribuables sur le partage entre l'Etat, le département et la commune, à sommes produites par l'impôt direct. — M. le ministre de la guerre, par un rapport en date du 30 septembre, adressé à M. le président de la République, et publié dans le *Moniteur* du 1^{er} octobre, a proposé et fait régler par un décret l'organisation des écoles musulmanes dans nos possessions d'Afrique.

— Les ministres qui avaient pris des vacances ont mis fin à l'intérim de leurs départements en rentrant dans leurs hôtels respectifs. Nous avons aujourd'hui un gouvernement à peu près complet, en comptant pour quelque chose la commission de permanence, qui se réunit quelquefois. Cependant tout est assez calme; nous ne nous en plaignons pas. Le camp de Versailles est animé par des revues et des manœuvres, dont les plus éclatantes, annoncées depuis quelques jours, ajournées à cause de l'incertitude du temps, ont eu lieu mercredi. Le simulacre d'une bataille a présenté un spectacle qui a éternellement le privilège de plaire au peuple français, et dont le bulletin se termine ainsi dans les journaux de jeudi :

« Il est inutile de dire que la tenue des troupes était admirable; elles ont toutes manœuvré avec cet ensemble qui caractérise l'armée française.

« Immédiatement après le défilé, le président a offert, comme aux revues précédentes, une collation à laquelle ont pris part officiers, sous-officiers et soldats. »

« Les troupes sont rentrées au camp où les attendaient 13,000 rations, tandis que les officiers et les sous-officiers se réunissent dans une partie de la plaine réservée, pour prendre part à la collation que leur offrait le président de la République. »

Il y a encore un mot qui termine le bulletin : « On n'a eu à regretter aucun accident. » Ce mot est mal placé; il devait venir après le récit des manœuvres et non à la suite d'un détail qui ne pouvait, en effet, devenir la cause d'aucun accident regrettable.

— Cependant deux journaux du parti de l'ordre ont été saisis cette semaine pour offense à la personne de M. le président de la République. Ces journaux sont le *Corsaire* et l'*Assemblée nationale*.

— L'ambassadeur du Népal et sa suite ont quitté Paris mardi. Ils se sont rendus par Lyon à Marseille où un steamer du gouvernement anglais les attendait pour les conduire à Alexandrie.

— Le procès auquel a donné lieu le complot découvert à Oran se poursuit péniblement à travers tous les incidents suscités par la violence des accusés et de la presse locale. L'*Echo* d'Oran a été cité à comparaître le 26 septembre devant le tribunal sous l'inculpation de compte-rendu infidèle et de mauvais foi.

— Mgr Franzoni, archevêque de Turin, arrêté à la suite de sa désobéissance aux nouvelles institutions du royaume, a été condamné au banissement et conduit avec les plus grands égards à la frontière française. Il est arrivé à Brancion. — M. Moragino di Nurra, évêque de Cagliari, coupable de la même désobéissance, a eu le même sort. Il a été conduit dans la nuit du 23 septembre, à bord du vapeur l'*Janusa*, qui a fait voile pour Civita-Vecchia. Ces incidents n'ont causé aucun trouble ni en Piémont, ni en Sardaigne. On attend l'effet de ces mesures relativement aux négociations que M. Pinelli poursuit à Rome en vue d'un concordat entre l'Eglise et le gouvernement constitutionnel du Piémont.

— Deux décrets publiés à Florence le 21 septembre suspendent le statut constitutionnel et suppriment la liberté de la presse.

— La division de l'Etat pontifical en cinq grandes provinces est définitivement résolue. Ces provinces comprendraient : la capitale avec sa banlieue sous le nom de Rome; l'ancien patrimoine de Saint-Pierre, comprenant les côtes méditerranéennes de Corneto à Terracine, le Latium, la Sabine et la portion de l'Etrurie, en deçà des Apennins, sous le nom de *Comarque et Maritime*; l'ancien duché de Spolète et le Pérousin, sous son antique nom d'*Umbrie*; les Marches de l'Adriatique, sous ce même nom de *Marches*;



Camp de Versailles dans la plaine de Satory

la raison fait le sang de la vigne. Quand nos gens sont dégrisés, on leur fait l'eau vendanges. Tâchez de ne pas comprendre — C'est très facile — et vous rirez beaucoup de toutes ces drôleries, dont la plus plaisante est cette bonno grosse Flure, femme de Bacchus.

Ne oites pas que le ciel se voile, que la pluie tombe, et qu'octobre s'annonce en carême pronant; passé la barrière de l'Etoile, il fait le plus beau temps du monde pour aller à cheval... Le baromètre de l'Hippodrome est toujours au beau fixe. Des bourrasques d'applaudissements, une pluie d'or et de nombreux spectateurs suant à grosses gouttes, voilà son lot, et il le doit un peu et même beaucoup à une nouvelle écuyère, mademoiselle Hortense, qui, dimanche dernier, y débutait dans des exercices de haute école au milieu des plus bruyants applaudissements.

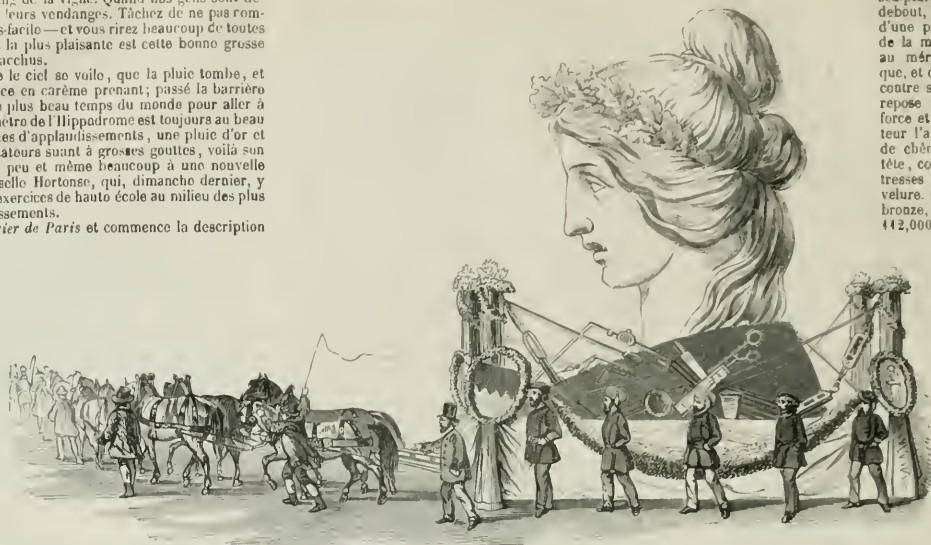
Ici finit le *Courrier de Paris* et commence la description de la statue de la Bavière et du temple de la Gloire, que nous empruntons en partie à notre correspondance de Munich.

Ce monument (le Temple de la Gloire), commencé en 1813 et presque totalement achevé aujourd'hui, a été élevé d'après les dessins et sous la direction de M. de Klenzo, surintendant des bâtiments royaux. Il est situé dans le champ de Thérèse, sur le monticule de Seadling, le champ de mars de Munich, théâtre ordinaire de ses fêtes nationales et des distributions de récompenses pour l'encouragement de l'agriculture et du commerce. Le temple construit en marbre blanc se détache sur le vert feuillage d'un bois de chênes. Il forme un grand carré de bâtiments, ouvert d'un côté avec un rangée de colonnes doriques, décrivant autour de la partie intérieure de l'édifice un portique dans lequel sont placés les bustes des grands hommes de la Bavière. C'est au milieu de cette cour monumentale que se dresse une figure allégorique colossale représentant la Bavière, ouvrage du célèbre sculpteur Schwen-thaler, qui fut chargé de la direction de l'ornementation

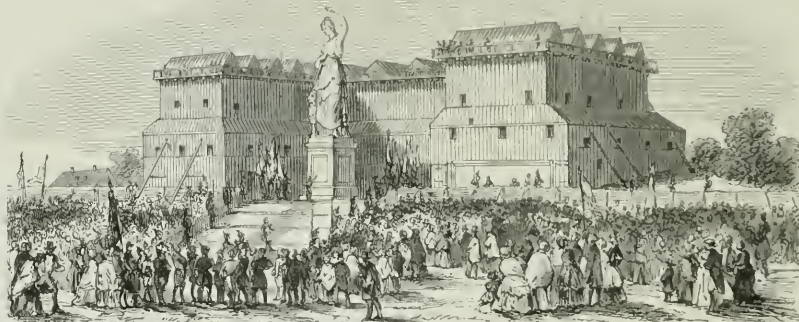
sculpturale du temple; elle est debout, le sein à moitié couvert d'une peau de tigre, et élevant de la main gauche et offrant au mérite la couronne civique, et de l'autre serrant l'épée contre son flanc. A côté d'elle repose un lion, symbole de force et de courage. Le sculpteur l'a couronné de feuilles de chêne, en relevant sur sa tête, comme un diadème, les tresses de son immense chevelure. Cette statue, coulée en bronze, haute de 55 pieds, pèse 442,000 kilogram. La figure a

dû être partagée en quinze pièces pour la fonte. Un escalier, creusé intérieurement, monte jusqu'à sa tête. Il serait puéril de comparer les proportions de ce monument à celles que la fable attribue au fameux colosse de Rhodés, mais on peut le rapprocher de la statue de saint Charles Borromée, que les voyageurs en Italie vont visiter près d'Arona, sur les bords

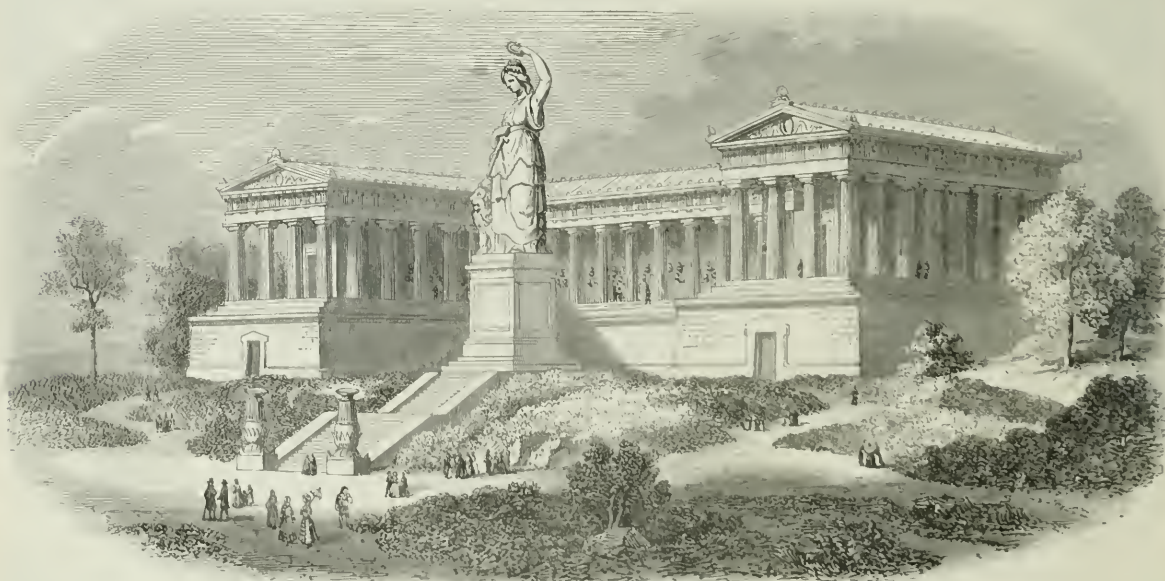
du lac Majeur. La statue de la Bavière en est la reproduction plus audacieuse encore et plus agrandie. Celui de nos collaborateurs qui l'a décrite dans ce recueil ajoute avec raison que ces ambitieuses créations, dépassant les mesures ordinaires, sont rarement d'un effet heureux comme œuvres d'art, elles étonnent celui qui les contemple et l'écrasent en quelque sorte par l'idée de la difficulté vaincue, plutôt qu'elles ne le charment par la beauté de l'exécution, qui se perd aisément dans le gigantesque. Pour le surplus de nos renseignements sur l'œuvre et sur l'architecte, nous finirons par renvoyer le lecteur à l'article ci-dessus cité n° 302, tome XII, page 227 de l'Illustration. PHILIPPE BESNON.



Les ouvriers fondeurs transportant la tête de la statue colossale de la Bavière à Munich.



Cérémonie d'inauguration de la statue colossale de la Bavière au temple de la Gloire, à Munich.



Aspect du temple de la Gloire. — Munich après l'achèvement des travaux.

Nouvelles acquisitions faites par l'État pour le Musée du Louvre.

La vente de la précieuse collection du roi des Pays-Bas, S. M. Guillaume II, était un grand événement pour tous les amis des arts. La direction des Musées s'en est vivement préoccupée; grâce à ses soins et à sa sollicitude, elle a obtenu du ministère l'allocation d'une somme de cent mille francs destiné à faire des acquisitions à La Haye. Que M. le ministre de l'Intérieur en reçoive ici nos très-sincères félicitations. Ni la Restauration, ni le gouvernement de Juillet n'avaient compris, en semblable circonstance, la nécessité de consacrer quelques milliers de francs à enrichir nos collections du Louvre, et les artistes ont eu, à différentes époques, la douleur de voir se disperser, sans en rien recueillir, les magnifiques galeries de MM. Lapeyrière, Erard et Bonnemaison. Cette fois, MM. Villet et Raizé ont été envoyés en Hollande, et on vient d'exposer au Louvre les objets acquis. Mais les choix sont-ils les meilleurs possibles, en raison de la somme allouée par M. le ministre? répondent-ils à la juste réputation de science et de bon goût de deux honorables et savants conservateurs? C'est ce que nous allons examiner. Le Musée de peinture du Louvre a pour caractère essentiel son universalité; il ne lui manque qu'un petit nombre de tableaux pour réunir l'ensemble des productions des plus illustres maîtres des diverses écoles.

Dans celle d'Italie, Masaccio et le Sodoma nous font seuls défaut; dans celles du nord les noms d'Albert Durer, d'Hemling, de Guillaume Vandewelde et de Mans, manquent au catalogue. D'une autre part, quelques maîtres sont imparfaitement représentés; ainsi les œuvres de Velasquez, de Paul Potter, de Vandermeer, de Jean Steen, de Peter Deboeze, conservées au Louvre, sont insuffisantes. Ces lacunes sont depuis longtemps reconnues par les personnes les plus compétentes, et dès lors la première règle à suivre dans les acquisitions ne devrait-elle pas être de les combler le plus rapidement possible? C'est ce qu'on semblait avoir compris dans l'achat récent d'un bon Hobema, excellente acquisition, malheureusement accompagnée de celle d'un Velasquez plus que douteux.

La collection des dessins, au contraire, est si nombreuse, si complète et si riche, qu'elle semble ne devoir augmenter aujourd'hui que d'ouvrages de premier ordre ou d'études qui, par leur relation avec les ouvrages du Musée de peinture, nous permettent, pour ainsi dire, de suivre la pensée des maîtres et d'assister à la création de leurs chefs-d'œuvre. Si ces prémisses sont vraies, et elles nous semblent inattaquables, voyons comment les acquisitions y répondent. Elles consistent en :

Un très-beau portrait d'homme, par Rubens; un tableau du Pérugin, représentant la Vierge et l'enfant Jésus, entourés de deux saintes et de deux anges. Cette composition, équilibrée régulièrement, sans vie et sans expression, ne manque pas de certaine élévation de style; mais l'exécution se fait remarquer par sa singulière simplicité, on dirait un dessin à la plume légèrement colorié.

Et en seize dessins de Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, André del Sarte et Fra Bartolommeo.

Or, nous possédons déjà sept ouvrages de Pérugin inférieurs, à la vérité, et moins complets que celui qui on nous ramène de Hollande; mais tous ceux qui ont étudié sérieusement l'école d'Italie savent que le Pérugin est le maître dont il est moins important de posséder un grand nombre d'œuvres, tous ses tableaux étant exécutés d'après une vingtaine de croquis qu'il reproduit sans cesse, et qu'il suffit d'avoir vu pour les connaître tous. Les mêmes figures se retrouvant partout. Quelle préoccupation a donc pu entraîner M. Villet à consacrer 50,000 francs à une pareille acquisition, quand il n'avait que le double de cette somme à dépenser? N'aurait-il pas été plus raisonnable, par exemple, d'acheter pour 6,000 francs un délicieux petit Hemling (*le Repos en Egypte*) de la plus exquise qualité et d'une conservation parfaite? ç'aurait été à la fois combler une des plus grandes et des plus déplorable lacunes de la collection et l'enrichir d'un diamant. Nous croyons qu'en cette circonstance M. Villet a fait une grande faute.

Le portrait de Rubens est fort beau; il représente M. le baron de Vicq, chargé par Marie de Médicis de négocier auprès de Rubens l'exécution de la galerie du Luxembourg. A ce titre, ce tableau était d'un grand prix pour le



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — M. le baron de Vicq, portrait par Rubens.



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — L'Évanouissement de la Vierge, dessiné à la plume, par Raphaël.



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — Sainte Famille, tableau par le Pérugin

Musée. Cette acquisition ne saurait être trop approuvée, et il n'est personne qui n'approuisse à un pareil choix.

Venons aux dessins. Le plus important est un *Évanouissement de la Vierge*, dessin à la plume par Raphaël, ouvrage capital de la plus merveilleuse beauté et la perle de la collection du roi de Hollande; ce sera une de celles de la collection du Louvre. M. Raizé recorra, à ce sujet, nous en sommes convaincus, les félicitations de tous ceux qui aiment l'incomparable galerie confiée aujourd'hui à ses soins éclairés. Ce dessin nous semble être la première idée du tableau conservé au palais Borghèse, au moins nous paraît-il appartenir à l'époque comprise entre la *Dispute du saint Sacrement* et l'*École d'Athènes*. Une autre très-précieuse acquisition est celle d'une page de croquis qui se rapportent au premier de ces tableaux.

La tête d'enfant d'André del Sarte est pleine d'intérêt; c'est une étude destinée au tableau de la *Charité* que possède le Musée, et qui a été si malheureusement restaurée sous la précédente administration.

Parmi les trois dessins attribués à Michel-Ange, il en est un de la statue ébauchée de la Malone, à la chapelle des Médicis à Florence. Ce dessin ne nous semble pas original, nous le croyons de Baccio Bantiellini, indépendamment de la facture, qui ne nous paraît pas celle du maître; voici sur quel raisonnement nous nous fondons pour en contester l'authenticité: si Michel-Ange avait fait un croquis de sa statue, il l'aurait représentée finie et comme il la comprenait, mais nous pas incomplète et en voie d'exécution; or c'est précisément cet état d'ébauche où est restée la statue que reproduit le dessin. N'est-il pas permis dès lors de supposer que le croquis acheté à La Haye est l'ouvrage d'un élève ou d'un ami jaloux de conserver un souvenir de l'œuvre du maître.

Les autres dessins acquis par M. Raizé sont beaux aussi ou intéressants; mais rien n'est capital, on voit que l'argent manquait pour s'adresser aux choses importantes. Sans la malencontreuse acquisition du Pérugin, le musée aurait pu s'enrichir des magnifiques cartons de Léonard de Vinci, études primitives de onze têtes d'apôtres de la *Cène*, ce divin chef-d'œuvre qu'un critique éminent caractérisait naguère d'un mot heureux, l'effort suprême du génie humain, et dont Rubens disait que l'on n'en saurait parler dignement et encore moins l'imiter.

Une acquisition bien précieuse encore aurait été celle de deux gros volumes (cotés au catalogue n° 284 bis), contenant quatre à cinq cents croquis de Fra Bartolommeo, recueillis en 1727 dans un couvent de Florence, où ils étaient restés depuis la mort de ce grand artiste.

Mais une pièce à jamais regrettable est celle qui se trouvait cotée au catalogue n° 182; ce dessin, de médiocre apparence et dont l'importance a sans doute

échappé à M. le conservateur des dessins, est une étude de draperie, de Léonard de Vinci, exécutée pour le tableau de la Vierge sur la galerie du Louvre. Ce tableau, sur l'authenticité duquel MM. les érudits ont, depuis un certain nombre d'années, élevé des doutes basés sur des confrontations de texte et des rapprochements de date, nous semble, à nos regards, qui lisons peu, mais qui regardons beaucoup, un vrai Léonard, et le plus beau, quoique achevé, de tous les ouvrages de ce maître sublime (la *Cène* exceptée). Jamais les douces joies de la maternité n'ont été exprimées avec ce charme adorable, avec une grâce plus divine. Nous venons de dire que quelques parties de ce chef-d'œuvre ne sont pas terminées, et bien! c'est précisément une des parties inachevées du tableau, la draperie de la Vierge, dont l'étude se trouvait à La Haye. Ce document précieux résolvait, ce nous semble, pour les plus incrédules, la question d'originalité. Nous croyons donc pouvoir affirmer qu'en laissant échapper ce dessin, M. Raizé a, de son côté, commis une faute.

En résumé, si les acquisitions qui sont exposées ne remplissent pas complètement nos vœux, elles ont cependant enrichi la galerie des dessins d'un chef-d'œuvre et le musée de peinture d'un superbe portrait de Rubens. Tous les artistes applaudiront au zèle que l'administration du musée a mis à doter le pays de quelques-unes des richesses de la belle collection du roi Guillaume, et lui en témoignent hautement leur reconnaissance.

H. DECAÏNE.

figuré à la première marche. Vous n'avez pas été pris en traître pourtant, car l'art a ceci de bon qu'il est franc; il vous dit très-bien : tu as du talent, je te donnerai un jour de la gloire et du vin à quinze sous à tous tes repas; mais d'ici là je passerai par des chemins difficiles, et la vie sera semée de clous. C'est à vous de réfléchir; mais, si vous acceptez le marché, ne venez pas vous plaindre, et ne découragez pas vos camarades.

Au reste, de tous ces jeunes gens à qui il faisait ainsi la mercuriale, Joseph était véritablement le seul qui eût, comme on dit, *quelque chose dans le ventre*. Il avait la loi naïve et obstinée, la persévérance de tous les instants. Il était parvenu à apprivoiser la misère, et la supportait autant par habitude que par insouciance, comme on fait d'une maîtresse acariâtre et grêlée qui a de bons moments. Chez lui l'enthousiasme n'excluait pas la raison. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était engagé dans une impasse qui l'empêcherait éternellement d'arriver à son but. Voyant que les matériaux lui manquaient et qu'il paît ses études si le pouvait rien produire qui eût chance de placement; sans abandonner entièrement son art, il se livra à une industrie qui donner entièrement son art, il se livra à une industrie qui donnait en partie son art, il se livra à une industrie qui donnait en partie son art, il se livra à une industrie qui donnait en partie son art.

Ces travaux lui étaient bien payés, et son magot commençait à redevenir ventre, car il vivait avec une grande sobriété, et en toutes choses restreignant le plus possible ses dépenses. Un ne lui connaissait pas de maîtresse; il n'aimait pas le mariage, et son budget ne mour, disait-il, c'est une passion de luxe, et mon budget ne me permet pas d'ouvrir un compte à cet article. Son unique plaisir était de caresser l'espérance qu'il avait gagnée en peignant des nus à travailler dans un atelier mal clos, au clair qui devait ramener les cendres de l'Empereur. Durant ces travaux il gagnait quarante et cinquante francs par nuit. Sa maladie, qui se prolonge pendant une partie du rigoureux hiver de 1810, emporta tous ses économies. Pendant la campagne d'été s'ouvrit heureusement, les architectes ses anciens patrons lui trouverent de la besogne. On l'exécutait plus lui-même, et composait seulement du dessin d'ornement. Doué d'une grande invention, il concevait rapidement. On a de lui des choses charmantes qui peuvent lutter avec les plus merveilleux caprices de pierre ou de marbre que le génie de la Renaissance faisait courir sur les murs de Chambord, de Chenonceaux ou d'Anet.

— « J'ai crevé, me dit-il en me montrant cinq ou six pièces d'or; la bourse est pleine, et voilà ce que j'ai de toi. Venez déjeuner avec moi, vous m'excompagnerez pour chercher un atelier; dans huit jours je vous être à l'œuvre. Il arrêta un atelier rue Notre-Dame-des-Champs (c'est l'atelier occupé actuellement par M. Yvon, qui y termine une page gigantesque commandée par la Russie). En me quittant il me donna rendez-vous pour le lendemain chez lui. Quand j'y arrivai à l'heure convenue, je le trouvai tout pâle et en train de faire une déposition à un commissaire de police. Pendant que nous étions ensemble la veille, on l'avait volé. Ce vol fut attribué à un ouvrier couvreur, qui, en réagrand un toit, avait vu Joseph compter son petit trésor. La police ne put découvrir ses traces. Cet événement porta un coup terrible à l'artiste.

— Il y a des gens qui n'ont pas de chance, dit-il, et qui perdraient en ayant tous les atouts du jeu dans les mains. C'est égal, repart-il, je t'enferme l'assaut du Louvre avec le peu qui me reste; j'y entrerai avec du plâtre au lieu d'y entrer avec du bronze ou du marbre. Tout son courage lui était revenu. Il essaya, pour se faire quelque argent, de vendre des statues, œuvres de fantaisie faites au hasard du caprice et pour lesquelles il pouvait jusqu'à un certain point se passer de modèle, grâce à une grande science anatomique. Les éditeurs Susse, Giroix et les autres lui firent beaucoup de compliments, mais ne l'achetaient pas. — Appelez-vous Pradier, lui dirent-ils, et nous vous payerons vos statues à 1,500 francs les yeux fermés. Alors comme aujourd'hui, la vogue patronait ces gracieux libertinages qui garnissent les étagères et les petits-dunkerque des bouloirs galants. Les nudités de Joseph étaient trop riches, c'était trop de la plastique correcte, et il ignorait l'art de torréner un corps féminin dans ces attitudes exagérées qui font ressembler quelques-uns de ces groupes à la mode à des tas de sangsues ivres d'une plethore sanglante.

La misère revint heurter au seuil du logis. Elle y entra terrible et implacable, comme un ennemi vaincu qui triomphe à son tour et use sans merci du droit de représailles. Ce dénouement était arrivé à un tel degré, qu'un jour on des amis de Joseph l'avait invité à dîner, l'artiste lui répondit naïvement : « Je crains que cela ne me dérange, ce n'est pas mon jour. » Au lieu de tabac, il fumait des feuilles de noyer qu'il ramassait dans les bois de Verrières, et qui hachait menu après les avoir fait sécher. Une seule espérance le soutenait; c'était l'ouverture prochaine du Salon. Dans une chambre sans feu, au milieu d'une température sibérienne, il travaillait depuis trois mois à un saint Antoine, car

il avait été forcé de renoncer à son groupe de Galathée, dont l'exécution trop coûteuse avait été renvoyée à des temps meilleurs. Malgré la modicité de son prix, la terre glaise était trop cher pour sa bourse vide, cette même heureuse qui avait contenu presque une fortune, car, par une étrange ironie, son voleur la lui avait laissée. Il avait donc été chercher lui-même sa terre glaise dans quelques champs des environs de Paris. Un chiffonnier de la rue Monfautry, qu'il avait rencontré je ne sais où, lui donnait des séances à cinq sous l'heure, et les trois quarts du temps ce brave homme inventait des ruses anglaises pour ne pas se faire payer. Il s'était pris d'une passion presque paternelle pour Joseph, et, sans rien comprendre à l'art, il avait épuisé l'enthousiasme et les espérances de l'artiste. Quand Joseph lui disait en montrant ses carreaux où la gelée avait brûlé tous les caprices d'une mosaïque irrésée : « En voilà assez pour aujourd'hui, père Tirly, il faut froid. » le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a fait froid. » le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a fait froid. » le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a fait froid. » le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a fait froid. » le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a fait froid. »

— C'est onze heures et demi, dit Joseph qui suait à grosses gouttes au milieu endroit où le thermomètre rendait des degrés au pôle.

— C'est minuit et demi, répondit un jeune homme qui se détacha d'un groupe de jeunes gens, qui, arrivés trop tard au Louvre, s'étonnaient avec leurs tableaux. Ils avaient pris leur parti et chantaient gaiement : *Allons-nous-en, gens de la noc.*

Joseph et ses amis s'en retournèrent sur leurs pas. Cette année-là les artistes refusés au Salon, et des plus grands noms, en appelèrent à l'opinion en fondant l'exposition du bazar Bonne-Nouvelle, où ils envoyèrent leurs ouvrages. Le *Saint-Antoine* de Joseph y fut exposé, ainsi qu'une petite statuette de *Marguerite*, qui semblait sortir toute mélancolique de la pensée de Goethe; ces deux œuvres furent achetées 150 francs par le conservateur du musée de Compiègne. Cette misérable somme permit à Joseph de traîner encore quelque temps, un an à peu près. Ce fut alors qu'il entra à l'hôpital par la protection d'un interne, car il n'avait pas de maladie caractérisée. Il y mourut d'épuisement au bout de trois mois, laissant pour héritage aux bonnes sœurs qui l'avaient soigné une petite figure d'ango que l'on voit encore dans la chapelle de la communauté. Ses œuvres, restées presque toutes à l'état d'ébauche, sont disséminées çà et là dans des ateliers d'artistes. M. de Bréanger en possède une dans son cabinet; c'est une petite statuette de grenadier blessé, dont le style rappelle les meilleurs *gruppen* de Charlet.

Joseph D., mourut à vingt-trois ans, sans aucune contre la vie, sans détermination contre l'art qui l'avait tué, comme un brave soldat qui tombe sur un champ de bataille en sautant son drapeau.

HENRY MURGER.

Le N°.

(Suite. — Voir le N° 201.)

Wolke retourna à Saint-Goarshausen. L'épisode de la cavernes d'Ehrenthal, qui s'était produit au milieu de circonstances singulières et dont les détails revêtaient un certain mysticisme, avait allumé dans l'âme du Pêcheur cette foi vive, cette énergie puissante qui font les martyrs. Cette vivacité de sentiment était accrue surtout par le prestige

que l'inconnue — tour à tour esprit et femme, au gré de son imagination fascinée — réperdu sur cette scène.

Wolke se dirigea vers l'endroit où il avait attaché sa barque quelques heures auparavant, afin de traverser le fleuve et de regagner Saint-Goar avant le jour. Mais, arrivé sur la rive, il s'aperçut qu'une personne entièrement enveloppée d'une ample pelisse avait déjà pris place dans le bateau. « C'est toi que j'attendais, dit une voix qui rappela à Wolke son guide dans la nuit, c'est toi que j'attendais à venir! Il faut que tu me conduises à Werlau, sans perdre de temps et sans qu'on puisse nous épier. — A cette heure? répliqua le Pêcheur avec anxiété; c'est impossible. Nous ne saurions franchir la tour du gart de Saint-Goar sans que la marche du bateau ne fût à l'instant signalée. Il est plus facile d'éviter les sables et les écueils que d'échapper à la vigilance des archers du sire du Rheinfels. — N'importe! répondit l'inconnue; tu vas le tenter, car tel est l'ordre du Père, et il faut que tu t'outre chos sa volonte soit faite. »

Le ton d'autorité dont ces paroles furent prononcées ne laissa au Pêcheur rien à répliquer. Celui-ci saisit ses rames et tourna la pointe de sa barque vers Saint-Goar, serrant de près la rive droite du fleuve, de manière à naviguer à couvert sous la rangée de rochers qui bordent le Rhin en cet endroit. A mesure qu'il approchait du guet, il ralentit l'œuvre de ses rames, et bientôt il se laissa dériver au fil de l'eau, dans la crainte d'éveiller l'attention des gardes de la tour par le bruit de l'aviron. A peine avait-il franchi la barre du passage, que le son d'un cor retentit du haut de la tour de Saint-Goar. C'était la vigie qui annonçait au péage qu'une barque venait de passer en fraude. La plate-forme de la tour se couvrit promptement de gens armés de frondes, lesquels firent pleuvoir une grêle de pierres sur la barque; mais l'obscurité encore profonde de la nuit mit leur adresse en défaut. Wolke put remarquer cependant qu'un bateau, monté par deux rameurs et quelques archers, s'était détaché de Saint-Goar et glissait sur le fleuve à sa poursuite avec la rapidité d'un oiseau. Il reprit ses rames d'un bras vigoureux et imprima à sa barque une telle agilité, qu'elle semblait à peine flécher l'eau. « Au large! lui cria l'inconnue; car j'aperçois en avant, sous les Patersberg, une barque qui s'apprête à nous barrer le passage. » En effet, du côté droit du Rhin, des gens venaient de s'élaner dans un bateau, avertis par le cor de Saint-Goar, et semblaient se porter à la défense de ce passage, tandis que les créneaux du formidable Rheinfels, qui domine en face, se garnissaient de soldats armés de frondes tout prêts à foudroyer les passants à la faveur du rétrécissement que le Rhin offre en cet endroit.

Wolke voit le danger, redouble de force et de vitesse. Par un prodige d'audace et de vigueur, il porte sa barque vers la rive gauche, sous les escarpements même du Rheinfels, se mettant ainsi à l'abri du tir des frondeurs; puis, par une manœuvre prompte et pleine de témérité, il défie et évite les rameurs partis du Patersberg qui se portaient en l'autour de sa barque. « Par la corne miraculeuse de l'arche sainte dit l'un de ceux-ci, il m'a dans le ventre la contredite et cette assurance : c'est une barque de Saint-Goar. Mais, par le poce de Saint-Werner fait il dix fois plus alerte et plus rusé, ce damné ne t'aurait certainement pas échappé à une classe aussi bien conduite, si la sorcière du Ringer-Loch elle-même n'eût en ce moment donné des ailes à sa barque. — Tête de grue! cria d'un ton de voix sardonique la passagère se dressant à l'arrière de la barque, tu dis vrai pour la première fois de ta vie. Ta place, à toi, marassin, est dans les broussailles du Tannus; car tu ne sais manier ni une rame ni une fronde. Puisse-tu, outre à vin, saut à mensonges, Spier, plat coquin au service d'un voleur, tomber la tête la première dans le fleuve, dont toute l'eau ne suffirait pas à éteindre le feu allumé sur ta face de mécréant par tout le vin que tu as volé dans les celliers du voisinage. »

A cette apostrophe inattendue, les rameurs s'arrêtèrent subitement comme frappés de terreur, tandis que Wolke, animé d'une force surhumaine, gagna du champ et fit bientôt hors de la portée de l'ennemi. « Tu peux te reposer maintenant, dit la passagère au Pêcheur; le danger est passé. Nous voici à Werlau. Quelque bonne envie qu'ait les gens du comte Dieter de se saisir de toi, ils n'oseraient le tenter ici ou le sire du Rheinfels a d'implacables ennemis. Tu iras trouver les mineurs de Rheimbey, et ils l'accueilleront comme un frère. Ils seront heureux de partager avec toi le peu qu'ils possèdent. Quand tu auras édiflé avec eux, tu le mettras en route par la plaine et tu viendras me joindre à l'embarcadere de la Naha, sous la montagne du Kloop, où je t'attendrai au premier croissant de la lune. »

Pendant que la passagère parlait ainsi, Wolke, qui avait laissé retomber ses rames, l'écoutait avec une attention mêlée d'étonnement. Ils étaient alors devant Werlau. Le Pêcheur fit tourner brusquement sa barque, et, en peu d'instants, il eut atteint la rive. L'inconnue sauta à terre avec la légèreté d'un foin; puis se retournant vers le Pêcheur debout et immobile : « Wolke, dit elle, n'oublie pas la montagne du Kloop; souviens-toi de la sorcière de Ringer-Loch! »

En disant ces mots, elle se précipita vers un étroit sentier qui serpentait sur les flancs de la colline, et disparut bientôt sous les toiles de jeunes hêtres qui poussaient jusqu'à mi-côte.

Des qu'il fut seul, Wolke se prit à réfléchir sur sa situation. Il ne pouvait, après avoir bravé les gens du riche, se montrer à Saint-Goar sans s'exposer à un déshonneur qui devait le priver au moins passagèrement de sa liberté. Il résolut de rester libre, même au prix d'une vie errante. L'espoir d'aillieurs de retrouver prochainement cette femme si belle dont il s'était séparé à regret, et dont les charmes exerçaient un empire si absolu sur son esprit attaché-ent une libre superstitieuse à l'existence de cette ravissante créature; l'intérêt même de l'œuvre de réparation à laquelle il était associé, tout l'in-

avait à conserver sa liberté, quelque dure que fût sa condition. Dans cette pensée, il s'éloigna de la rive et gravit le sentier par lequel la Sorcière s'était dérobée à sa vue. Parvenu sur le versant opposé de la colline, il découvrit à ses

pieds l'humble village de Weiler, dont les masures délabrées attestent la pauvreté au sein d'une nature riche et pittoresque. « C'est au milieu de cette infortune, murmurait Wolke, que je veux aller fortifier ma haine contre l'oppression des

insolents maîtres du Rhin! » Il se remit en marche, et arriva à Weiler à l'heure où les mineurs quittaient leurs demeures pour se rendre dans les montagnes voisines. Cependant le comte Dieter, en apprenant qu'un de ses vas-



Ehrenfels.

Drusus.

saux avait forcé le passage et bravé ses gens, fut saisi d'un dépit extrême et dépêcha ses archers dans tous les sens afin de s'emparer du coupable. Il était instruit de la sourde agitation qui régnait parmi les populations riveraines du Rhin; mais telle était sa confiance dans sa position inexpugnable, qu'il méprisait ces murmures au lieu de les faire taire. Il comptait aussi sur la force de l'exemple pour contenir ses vassaux dans l'obéissance, et il lui paraissait que le châtimement de Wolke serait d'un effet salutaire pour assurer à l'avenir une meilleure exécution de ses volontés. Le comte attachait par ce motif un prix infini à l'arrestation du Pêcheur, outre la satisfaction qu'en devait éprouver sa méchanceté naturelle. Aussi sa colère ne connut pas de bornes lorsqu'il apprit que Wolke était parvenu à s'évader du territoire, et avait trouvé un refuge dans les montagnes de Weiler. Son mauvais naturel lui suggéra de reporter son courroux sur le malheureux péager auquel il imputait l'évasion du Pêcheur: il le fit appréhender, et lui infligea la peine qu'il avait réservée à son vassal rebelle. Cet acte de barbarie émut ses familiers. Tous ces hommes, qui servaient d'instruments à la tyrannie de Dieter, étaient les premiers à subir cette dure oppression. Les despotes auraient certainement bien de la peine à



Pfalz.

recruter des agents de leur despotisme, s'ils n'avaient l'art de les séduire: le secret de leur autorité consiste à flatter ceux qu'ils craignent, sans paraître se relâcher de leur rigueur. Le Riche eut recours à un expédient de ce genre pour apaiser les germes de mécontentement qu'il présentait.

Parmi les chevaliers ses voisins, le seigneur du Rheinstein lui avait fourni d'anciens griefs au sujet des péages levés à la limite de leurs possessions. L'occasion lui parut favorable de faire revivre ses prétentions et d'en poursuivre la reconnaissance les armes à la main. Il espérait par là ranimer la discipline parmi les gens de la garnison du Rheinfels, auxquels la guerre promettait le pillage. Mais son ennemi pouvait disposer de forces redoutables, et, outre le château du Rheinstein, bâti sur la rive gauche du Rhin, dans une position imprenable, il entretenait un parti d'aventuriers déterminés dans la forteresse d'Ehrenfels, sur la rive droite, laquelle commandait l'étroit défilé formé par le rétrécissement du Rhin sur ce point. Ce chevalier était l'effroi et la terreur de la contrée, de Bingen à Oberwesel, où il détenait le Pfalz qui, s'élevant du fleuve comme une tête de bélier, menaçait incessamment les deux rives soumises à la domination de Dieter. Après avoir fait un état de ses forces et de celles de son ennemi, le comte comprit qu'il



Rheinstein.

pourrait n'avoir pas les honneurs de la guerre s'il ne faisait entrer dans ses intérêts quelque chevalier voisin, et il tourna ses regards vers le seigneur de Sonneck, dont le château dominait sur la vallée de la Nabe, et qui, par conséquent, n'avait en apparence qu'un médiocre avantage à retirer de la lutte. Ambitieux et rusé, le seigneur de Sonneck avait conçu depuis longtemps le projet de former un établissement sur le Rhin. Il lui parut qu'une alliance avec le sire du Rheinfels devrait assurer le succès de ses vœux, s'il savait profiter des embarras du comte. Il feignit d'accepter le traité qui lui était offert sous l'unique condition que la main de la jeune comtesse Berthe de Katzonenbogen lui serait accordée. Cette clause froissait bien l'orgueil du comte Dieter, qui élevait plus haut ses prétentions pour sa fille; mais les circonstances étaient assez pressantes pour qu'il leur sacrifia quelque chose, et il accéda, quoique à regret, à la demande du chevalier. Le traité étant ainsi réglé, le Riche envoya un cartel au seigneur du Rheinstein, et on se prépara de part et d'autre à la guerre.

Or, dans le temps que ces préparatifs se faisaient, Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, chargé de veiller au maintien de l'empire tandis que son père vidait en Italie ses longues querelles avec le Saint-Siège, visitait le Rhin et la Moselle, se rendant à Trèves. L'objet de ce voyage était surtout de ranimer l'esprit de la noblesse allemande et de serrer celle-ci autour de la personne de l'empereur, dont le pape, Innocent IV, poursuivait la déchéance. Conrad s'appliqua surtout à pacifier les seigneurs, toujours en guerre entre eux, et à les réunir dans une commune pensée de résistance à la politique romaine. Dès qu'il eut connaissance du différend qui s'était élevé entre le sire du Rheinfels et le seigneur du Rheinstein, il les manda tous les deux à Trèves et leur fit jurer qu'ils renonceraient aux hostilités. Dieter s'autorisa de l'issue qu'avait eue l'affaire pour considérer comme nulle son alliance avec le chevalier de Sonneck, et reprendre les avantages qu'il n'avait concédés qu'à regret. Quel que fût le fondement de ce manquement à la foi jurée, la décision du Riche contrariait trop le penchant qui attachait secrètement Berthe au chevalier de Sonneck pour que celle-ci n'essayât pas de résister même ouverte-

ment à son père. Le chevalier, de son côté, en conçut un violent dépit, et, par un calcul de son ambition, mit tout en œuvre afin d'attirer la jeune fille, qui l'écouta avec trop de complaisance, hors du devoir et du respect qu'elle de-

chant naturel, conspirait par sa conduite contre l'orgueil de sa maison. Irrité de cet excès d'indignité, Dieter manda auprès de lui le chapelain du château. C'était un moine dissolu et que l'animadversion des gens du pays représentait couvert

de tous les crimes. Il jouissait auprès du comte d'un grand crédit, grâce à l'empire qu'il avait su prendre sur son esprit qu'il nourrissait d'idées superstitieuses. « Giebel, lui dit-il, tu m'as souvent assuré que j'avais le droit de commander? — Oui, sire, répondit le moine avec les marques d'une profonde humilité. — Ce droit, reprit le comte, implique nécessairement le devoir d'obéir pour ceux auxquels je commande? — Sans doute, dit le chapelain en s'inclinant. — Ecoute-moi donc, et songe à m'obéir... Le ciel s'est montré sévère envers moi en envoyant dans ma maison des enfants in-

docies et méchants. Ma fille Berthe surtout me chagrine par sa perversité. Si elle s'était bornée à me résister, j'aurais peut-être pu oublier son ingratitude et son opiniâtreté; mais elle inflige un opprobre à mon nom, et je ne dois pas pardonner. Tu peux dire, toi qui as reçu dans les secrets de ton saint ministère les épanchements de son âme abominable, si ma sévérité pour cet enfant maudit n'est pas justifiée par ses fautes. — Sire, répondit le moine en balbutiant, je ne dois compte qu'à Dieu des confidences que j'ai reçues. — Je te comprends! ajouta le comte qui avait cherché à lire dans le regard du moine. — Eh bien! dis-moi, n'y a-t-il pas des exemples où un père peut châtier d'une manière éclatante la désobéissance de son enfant? — Sire, répliqua le moine d'un ton lent et comme s'il eût voulu laisser à ses paroles le temps de s'infiltrer sûrement dans l'esprit du comte; les Saints-Livres rapportent que Saül avait résolu de faire mourir son fils Jonathas, parce qu'il avait transgressé ses ordres en prenant un peu de miel au bout d'une baguette. — Ah! s'écria le Riche, dont le visage se dilata subitement sous l'impression d'une joie concentrée; si pour une faute aussi légère Saül ne crut pas être désagréable à Dieu en châtiât son fils, le ciel pardonnera, n'est-ce pas, au père qui, — dépouillant ses plus chères affections, — ne songe qu'à punir une épouvantable malice et à donner ainsi aux enfants iograts l'exemple de la docilité et de la sagesse?... »

Le moine écoutait le comte avec la froide impassibilité



Sonneck.



Le Chat.



Saint-Goor.

Caractères. types et costumes anglais.



Le conducteur de bestiaux du marché de Smith's.



Trompette des Horse-Guards en grande tenue.



Le charrotier de brasserie.



Le gardien de cimetière, par Gavarni.

Anniversaire de la mort de Pierre Corneille.

Le 1^{er} octobre 1684, s'éteignait à Paris, rue d'Argenteuil, dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro 18, l'immortel auteur du *Cid*, Corneille, le Grand Corneille, ainsi nommé, dit un de ses biographes, pour le distinguer non-seulement de son frère, mais du reste des hommes.

Peu de vies furent aussi bien remplies que celle de cet homme extraordinaire, qui allia, par une heureuse prérogative, les dons les plus merveilleux du génie à toutes les qualités sereines qui font l'homme de bien. L'admiration a depuis longtemps épuisé pour lui tous les modes de louer, et l'on peut dire que, quelque forme heureuse que l'éloge ait revêtu, il ne l'a pas été comme il le mérite. « Pour soutenir l'idée que son nom seul réveille, a dit La Motte-Flouard, il faudrait ce génie sublime, j'ai presque dit cet instinct divin qui n'a été donné qu'à lui seul et qui ne l'abandonna presque jamais. » Le Temps a si incontestablement assis la gloire de ce nom, qu'il suffit de l'écrire ou de le prononcer pour rappeler à l'esprit l'étonnant assemblage des facultés les plus élevées de l'intelligence humaine; et c'est, une bonne fortune pour ceux qui ont encore à parler de Corneille, de le pouvoir louer en le nommant.

Les mémoires du temps ne nous ont conservé qu'un très-petit nombre de traits de la vie de Corneille. Ce silence est un témoignage de l'extrême simplicité de mœurs qui distingue cet homme au sein de son éclatante renommée. Il naquit à Rouen le 6 juin 1606, et fut d'abord destiné au barreau. Ses débuts obscurs dans cette carrière montrèrent qu'il était mépris sur sa véritable vocation. Il y apporta en effet une incapacité absolue pour les affaires, un caractère timide, un talent moins que médiocre pour la parole et empêché encore par une prononciation embarrassée. On rapporte qu'il dut à une inclination très-vive qu'il avait conçue pour une jeune personne la révélation de son instinct poétique, et qu'il écrivit sous l'inspiration de cette passion *Médite*, son premier poème dramatique. Cette pièce non plus que celles qui la suivirent de près ne pouvaient faire présager les brillantes destinées de Corneille. L'ingénieuse partialité des critiques admirateurs de son génie s'est vainement étudiée à faire saillir quelques beautés douteuses de *Médite* et de *Clitandre*; elle n'a pu élever ces deux pièces au niveau du mérite de leur auteur.

Le *Cid* est le véritable point de départ de la gloire de Corneille. Cette pièce fut jouée en 1636; Boileau a consacré le souvenir de l'immense succès qu'elle obtint, par ces vers :

Paris a pour le *Cid* les deux yeux
de Chimène.

Il n'est pas d'ouvrage de l'esprit qui ait subi au même degré les épreuves de la critique. Le *Cid* déclama contre Corneille le méchant goût du siècle, représenté par les écrivains alors en faveur; il donna lieu à des libelles. Les érudits seuls se souvenaient de cette querelle qui a fait verser des larmes d'encens. On peut supposer que le cardinal Richelieu ne resta pas étranger à cette levée de boucliers. Le cardinal, on le sait, se piquait de bel esprit et attachait sa vanité à des succès littéraires autant qu'à son habileté politique. Il vit avec déplaisir le triomphe de Corneille, dans lequel il ne pouvait voir un rival que par un incroyable oubli de lui-même; il en fut vivement affecté. Quelques critiques ont avancé, mais sans en rapporter la preuve, qu'avant la représentation de l'ouvrage, Richelieu avait fait offrir cent mille écus à Corneille pour la cession du manuscrit, sous la condition expresse que celui-ci n'y mettrait point son nom; mais que cette offre magnifique fut repoussée. Le fait paraît au moins douteux. Il est certain que le cardinal avait un motif particulier d'animosité contre Corneille, qu'il avait d'abord employé à remplir les canevases de ses pièces, comme il l'avait fait de Rotrou, de Colletet et de l'Etoile. Un juste sentiment de sa dignité avait bientôt enlevé Corneille à cette besogne de grimaud; mais le cardinal ne lui pardonna pas ce mouvement de fierté. Il est probable que si Richelieu ne souffla pas les mauvaises passions qui éclatèrent à l'occasion du *Cid*, il les autorisa du moins par son exemple. Corneille fut très-sensible à ces injustes critiques.

Parmi les détracteurs de sa gloire naissante. Georges

Scudéri se fit remarquer par la vivacité de ses attaques. Ses *Observations sur le Cid* affichent l'impertinente outrecuidance d'un ci-devant garde-français devenu auteur. « Je veux, dit-il dans le préambule, baiser le fleuret dont je prétends lui porter une botte franche.... Je le prie (Corneille) d'en user avec la même retenue, s'il me répond, parce que je ne saurais ni dire ni souffrir d'injures. » Malgré cette assurance, ses observations ne sont au fond qu'une longue diatribe. Corneille eut l'impondrable faiblesse de se montrer sensible à ces invectives et de répondre à Scudéri sur le même ton. « Vous vous êtes fait tout blanc, écrivait-il, d'Aristote et d'autres auteurs que vous ne lûtes et n'entendîtes peut-être jamais.... Quand vous me demanderez mon amitié en des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne pas vous la refuser et me taire des défauts de votre esprit

le signal des parties qui n'ont pas été suffisamment appréciées, selon lui, et dans lesquelles il s'attache à faire ressortir des perfectionnements qui n'ont pas été assez senties. Ainsi, il écrit à propos de *Rodogune* : « On m'a souvent fait une question à la cour, quel était celui de mes poèmes que j'ai aimé le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* et du *Cid*, que je n'ai pas osé déclarer toute la tendresse que j'ai pour celui-ci. » Il n'y a guère qu'*Héraclius* qu'il fut tenté de préférer à *Rodogune*. « Cette tragédie, dit-il, a encore plus d'effet d'invention que *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de copies dès qu'il a paru. »

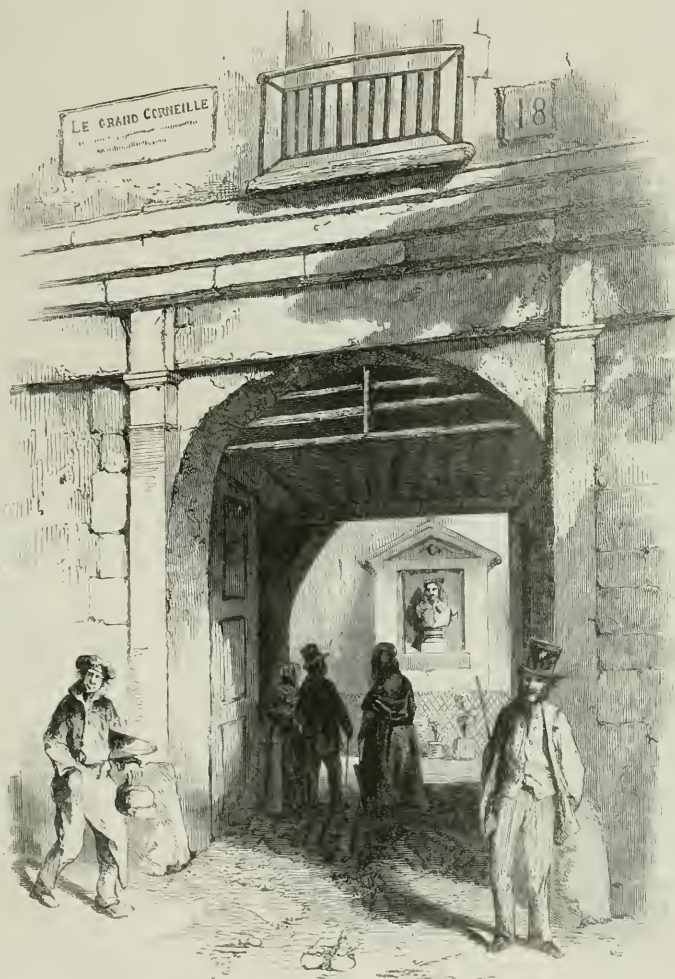
C'est de ce ton que Corneille parle de ses ouvrages, et la bonne opinion qu'il montre de lui-même ne choque point, parce qu'elle est le reflet affaibli de l'estime qui s'attache à ce grand nom. On doit regretter l'absence de cette soif de louanges... Comblé de gloire, les premiers succès du jeune Racine empoisonnèrent les joies de sa vieillesse, il présentait en lui l'heureux rival qui devait prendre après lui le sceptre de la tragédie. Saint-Evremond écrivait déjà que la vieillesse de Corneille ne l'alarmait plus, et qu'il ne craignait pas de voir finir la tragédie avec lui. L'ombrageuse susceptibilité de Corneille l'égarait jusqu'à le compromettre dans une guerre d'épigrammes. Le *Germanicus* de Boursaut venait d'être représenté avec assez peu de faveur; Corneille dit en pleine Académie qu'il ne lui manquait que le nom de Racine pour être achevé. Racine piqué au vif riposta par des propos sanglants, et il en résulta entre les deux écrivains un refroidissement qui dura jusqu'à la mort de Corneille.

On ne peut que s'étonner de cette excessive faiblesse dans un homme qui, d'ailleurs, possédait un singulier désintéressement, un caractère facile, quoique un peu brusque, et les plus rares qualités du cœur.

L'affection qui unissait les deux frères Corneille est un des plus touchants modèles qui puisse être proposé. M. Jules Janin nous a donné dans ses *Tableaux littéraires* une peinture charmante de leur étroite intimité, de cette bienveillance mutuelle qui les portait à s'aider d'un rime, de cette abnégation si rare qu'elle allait jusqu'à confondre tous leurs intérêts. Aussi à la mort de Pierre Corneille, l'Académie française ne crut pas pouvoir mieux témoigner de ses sentiments pour l'illustre académicien qu'en nommant à sa place ce frère qu'il avait tant aimé.

Pierre Corneille eut trois fils, dont deux suivirent la carrière des armes et le troisième embrassa l'état ecclésiastique. De l'aîné naquit Pierre-Alexis Corneille, qui, marié secrètement à Nevers, donna le jour à Claude-Hippolyte Corneille, lequel eut une fille, mademoiselle Corneille, qui a longtemps joui d'une pension sur les fonds de la Comédie-Française. Dans la lignée collatérale, il y eut plusieurs neveux et nièces du grand Corneille, parmi lesquels on a remarqué seulement Fontenelle et une nièce à l'établissement de laquelle Voltaire s'employa avec tant de bruit. Le sort en moissonnant tous les membres de cette illustre famille, a voulu que le grand nom de Corneille fût perpétué par ses seules sœurs.

La maison dans laquelle Corneille expira, rue d'Argenteuil, a été, dit-on, la propriété de ce grand homme. Elle offre quatre corps de bâtiment disposés en carré, et dont le côté parallèle à celui donnant sur la rue d'Argenteuil et ayant une façade sur la rue l'Évêque, n° 15, a été détaché depuis. C'est dans une chambre, au second sur le devant, qu'il immortel auteur du *Cid* rendit le dernier soupir. La pièce des propriétaires auxquels cette maison a successivement appartenu, ont conservé religieusement dans son état primitif l'alcôve dans laquelle était placé le lit mortuaire. Il n'a été fait non plus aucun changement important dans la disposition de la pièce, qui est encore traversée dans sa longueur par une très-grosse poutre. Cette pièce fait partie de l'appartement occupé aujourd'hui par M. de B..., employé au ministère des finances. La rampe de l'escalier est encore du temps de Corneille, ainsi que quelques ferrures des fenêtres.



Maison habitée par Pierre Corneille, rue d'Argenteuil, n° 18.

que vous étalez dans vos livres; jusque-là, je suis assez glorieux pour vous dire de porte à porte que je ne vous crains ni ne vous aime... Il suffit que vous ayez fait une folie, sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez. Résistez à ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens, et continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puisse dire le vôtre.... » A part ce dernier trait, plein de grandeur, toute la lettre à Scudéri est empreinte du sentiment mesquin d'un amour-propre offensé.

Corneille se vengera bientôt plus noblement des clameurs de ses ennemis en produisant sur la scène *Horace*, *Pompeii* et *Cinna*, trois chefs-d'œuvre, dont Victorin Fabre a fait le plus bel éloge en disant qu'ils ont ajouté à l'idée de la grandeur romaine.

Il faut lire l'examen que Corneille a fait de ses pièces pour se convaincre qu'il avait une certaine estime pour lui-même. Il y convient avec un abandon plein de naïveté des beautés que tout le monde a déjà relevées dans ces différents ouvra-

lire la loi sur les défrichements en date du 27 mars 1847. Cette date et la nature du gouvernement en question ne vous rassureront-elles pas assez pour que vous cessiez de croire à l'existence d'un piège tendu à l'ordre social, sous le prétexte d'améliorations agricoles? Pour peu que vous ne persistiez pas à craindre qu'un serpent ne se cache sous le gazon de ces belles prairies, admirez

l'intelligence de ce petit peuple qui agit, pendant que nous disputons; faisons mieux, imitons cette intelligence, imitons cette énergie qui repousse la routine et qui marche hardiment dans une voie nouvelle, sans tenir compte des préjugés ni du *satisfait* donné sans discernement à tout ce qui concerne un éternel *statu quo*.

Bien entendu que nous ne parlons qu'agriculture, et politique, point. Honni soit qui mal y pense!

Les *Etudes sur les irrigations de la Campine* seront lues par tous les hommes qui ont quelque souci des améliorations agricoles. Ils trouveront dans cette lecture un intérêt dont notre rapide analyse ne peut donner qu'une idée incomplète.

LES AUTRUCHES.

Le succès qu'obtiennent en ce moment les courses d'autruches à l'Hippodrome donne quelque actualité aux détails suivants sur ces curieux animaux. Répandus sur une grande partie de l'ancien continent et notamment dans l'Indoustan et dans l'Afrique, ils n'offrent entre eux que des variétés peu importantes. Le plumage et la taille varient seuls. L'autruche grise est la plus petite, elle n'atteint guère que la hauteur de 2 mètres à 2 mètres 20. L'autruche noire, surnommée la grande autruche, atteint quelquefois la taille de 2 mètres 75. Ces oiseaux sont polygames; les mâles prennent au moins deux compagnes, quand l'époque de la ponte approche; mais la plupart se forment un sérail de quatre, cinq et jusqu'à six femelles. Ce sérail vit en parfaite intelligence; toutes les femelles d'un même mâle pondent dans un seul et même nid.

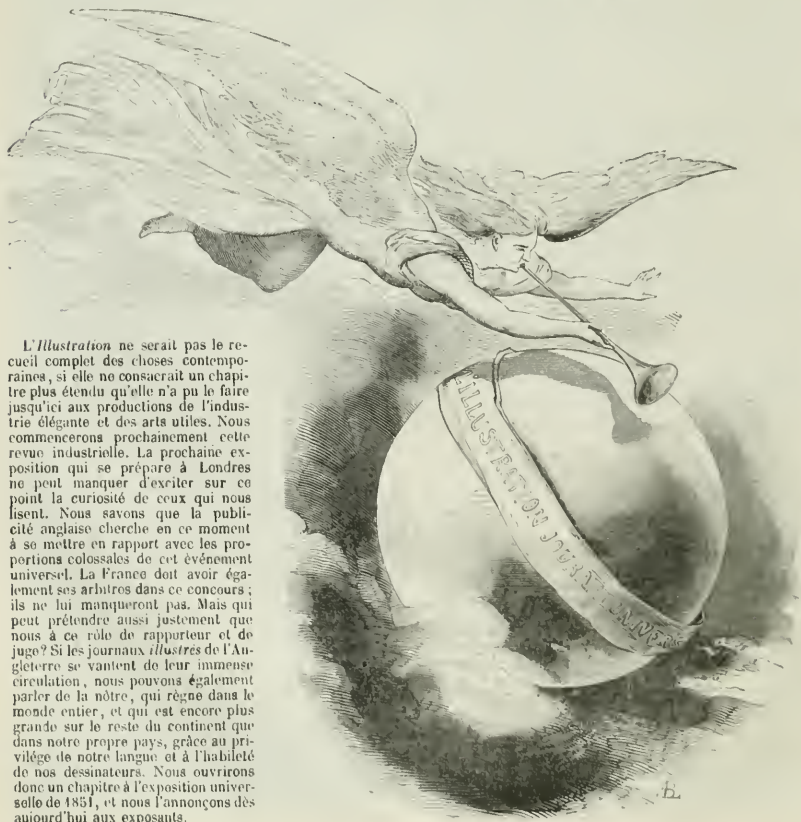
On a fait à l'autruche une réputation de stupidité qui est imméritée. Demandez aux chasseurs qui la poursuivent avec tant de persistance si vingt fois ils n'ont pas été surpris des ruses et des manœuvres in-



telligentes de ces oiseaux. Quant à l'avidité de l'autruche, qui digère du fer, dit-on, c'est encore une exagération calomnieuse. Que diriez-vous d'un gourmand qui habitierait de préférence des montagnes où il ne trouverait que du laitage et des œufs? L'autruche habite des déserts arides, où elle ne trouve que de rares végétaux ligneux et pas toujours de l'eau à boire. On trouve des cailloux dans son estomac, mais n'en trouve-t-on pas dans l'estomac de nos poules de basse-cour, de tous les oiseaux? Ces cailloux servent à la digestion, en ce que l'estomac s'en sert pour broyer les aliments.

L'autruche ne vole pas, la conformation de ses ailes s'y oppose, de même que les deux gros doigts de ses pattes ne lui permettraient pas de saisir une branche. Mais elle court avec une rapidité dont le spectacle intéressant que nous offre en ce moment l'Hippodrome ne peut nous donner aucune idée. Pour courir, cet oiseau, comme tous les oiseaux marcheurs, doit avoir la liberté de ses ailes, comme l'homme a besoin pour courir de la liberté de ses bras.

Exposition universelle de 1851, à Londres.



L'illustration ne serait pas le recueil complet des choses contemporaines, si elle ne consacrait un chapitre plus étendu qu'elle n'a pu le faire jusqu'ici aux productions de l'industrie élégante et des arts utiles. Nous commencerons prochainement cette revue industrielle. La prochaine exposition qui se prépare à Londres ne peut manquer d'exercer sur ce point la curiosité de ceux qui nous lisent. Nous savons que la publicité anglaise cherche en ce moment à se mettre en rapport avec les proportions colossales de cet événement universel. La France doit avoir également ses arbitres dans ce concours; ils ne lui manqueront pas. Mais qui peut prétendre aussi justement que nous à ce rôle de rapporteur et de juge? Si les journaux illustrés de l'Angleterre se vantent de leur immense circulation, nous pouvons également parler de la nôtre, qui régit dans le monde entier, et qui est encore plus grande sur le reste du continent que dans notre propre pays, grâce au privilège de notre langue et à l'habileté de nos dessinateurs. Nous ouvrons donc un chapitre à l'exposition universelle de 1851, et nous l'annonçons dès aujourd'hui aux exposants.

Bébu.



EXPLICATION DU DERNIER RARIS

Les sois dans l'opulence sont dans l'habitude d'être insolents

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PIAN FRÈRES, 36, rue de Vaugirard, à Paris

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

12 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 398. — Vol. XVI. — Du Vendredi 11 au Vendredi 18 octobre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — La Serra dos Argãos. — Consommation de la ville de Paris en 1847, 1848, 1849. — Exposition à l'école des Beaux-Arts. — Revue agricole. — Petites industries de Paris. — Revue littéraire. — Un nouveau moteur. — Illustrations industrielles et commerciales.
Gravures. Collations militaires dans le camp de Versailles, plaine de Satory. — Valencien, marchand de faïence; Aragonais, marchand de fruits; Le champ de foire de la rue d'Alcala; Maison de compagnie du sculpteur Schwaebler; Menne jouant aux boules dans un monastère de Rome. — Exposition. Virgile aux bords de l'Anio; les Exilés de Tibère; Martyrs conduits au supplice; Zénobie trouvée aux bords de l'Arax. — Premier grand prix de peinture, Achille blessé au talon, premier grand prix de sculpture. — Petites industries de Paris: Mise en couleur sans frotage; Le polisseur de cuivre; Le marchand de coco. — La rentrée au collège; 11 dessins. — Coffret à bijoux. — Nouveau modèle de voiture. — Hébus.

Histoire de la semaine.

Cette page présente le tableau le plus caractéristique des événements de la semaine. C'est le fait qui a servi de thème à toutes les suppositions, à toutes les conjectures, aux conversations du monde et même aux préoccupations de la po-

litique. A l'heure où nous écrivons ce bulletin, la grande revue passée à Versailles dans la plaine de Satory prouve qu'il n'y avait au fond de tant de bouteilles que ce que les marchands de vin y avaient mis. La grande nation a les nerfs tellement irritables, qu'elle ne peut plus entendre parler de canons, même de ceux qui se vident après les grandes manœuvres. L'émotion causée par le bruit que ceux-ci ont fait dans la presse a éclaté d'une manière regrettable le 4 octobre au passage de M. le président de la République se rendant par le faubourg Saint-Antoine à la revue de Saint-Maur, revue brillante, où nos régiments ont simulé une bataille et le passage d'une rivière sur un pont jeté sur la Marne par les procédés du génie militaire. Aucun accident, disent toujours les récits officiels, n'a trahi cette journée. Seulement, en passant par le faubourg Saint-Antoine, la voiture du président s'est accrochée à un fiacre et un de ses chevaux a été légèrement blessé. Un autre sujet a occupé nos journaux; mais cette fois, c'est une sorte de monologue qu'ils ont récit[é] devant leurs lecteurs. Il s'agissait du propre intérêt des journaux, et, comme le remarque avec rai-

son le *Journal des Débats*, cela n'intéresse plus qu'eux-mêmes. L'*Evénement*, le *Siccle*, le *National*, la *Gazette de France*, le *Courrier Français*, le *Peuple de 1850*, ont été cités pour défaut de signature de certains articles devant le tribunal de police correctionnelle. Nous présumons qu'il s'agit seulement d'établir la jurisprudence à l'égard de certains points contestés de la loi nouvelle. Le ministère public en a pris l'initiative, ce qui lui est plus facile qu'à nous qui contestons d'autres interprétations de la loi sans pouvoir nous y soustraire autrement qu'en nous exposant à être ruinés. Tel est, par exemple, le double droit de timbre qu'on nous fait payer, au lieu du supplément proportionnel, sous prétexte que nous excédons de quelques centimètres la dimension du maximum fixée par la loi. Les prévenus assignés pour le 9 octobre se sont présentés et ont élevé une question d'incompétence, demandant à être renvoyés devant la cour d'assises. Une excellente consultation de M. Paillard de Villeneuve concluant dans le sens de cette demande, n'a pas empêché le ministère public de soutenir son assignation, également approuvée par le tribunal de police correctionnelle qui s'est déclaré compétent.



Collations militaires dans le camp de Versailles, plaine de Satory.

levé pour une autre comédie, un *Divorce sous l'Empire*

Sous l'empire il n'y a pas à s'y tromper. C'était là le bon temps des mariages par force et du divorce en vertu de la loi, le temps de la belle gloire à propos de grandes batailles

de mœurs sont négligés par MM. Bayard et de Courval, mais ils ne sont pas chiches de dédommagement. Leurs dames de l'empire sont absolument des dames de l'empire : coiffures indescriptibles, polonoises à fourrure en plein été,

et la taille au milieu du dos. Leur langage, c'est celui des héroïnes de madame Cottin; les airs qu'elles chantent, ce sont les airs chantés par *Camille dans le souterrain*. Quand on a nommé Mathilde, nous nous attendions à voir paraître Malek-Adel ou tout au moins Oscar, et c'est André qui est venu, serré de près par son rival Bénédicte, nous médiocrement impériaux. Si bien que nous avons compris qu'il s'agissait d'un vaudeville de la décadence... de l'empire. M. André, insigne vaurien au cœur d'or, a délaissé Mathilde six mois après la noce pour suivre une drôlesse, et puis il est devenu misanthrope et repentant, *misanthrope et repentir*. De retour aux lieux témoins de son bonheur, — un excellent château, — qu'y trouve-t-il? Madame André chantant le duo de l'amour à moitié houreux avec Bénédicte, Si c'est un rêve, ah! ne m'éveillez pas! musique du père Mébul. Entre le mari de la veille et l'amant du lendemain, Mathilde se décide assez promptement, et André n'a plus qu'à s'expatrier aux grandes

Indes, navigation difficile pour un Français du temps de l'Empire. La pièce est jouée d'une manière très-satisfaisante par madame Rose Chéri et M. Bressant, comédiens excellents, qui vous tiennent si bien une pièce que le succès ne saurait leur échapper. A côté de Mathilde, on a beaucoup

applaudi Claire ou Hortense, c'est-à-dire mademoiselle Marthe, qui fait de grands progrès; elle a du naturel et de la distinction, et encore plus de gentillesse.

Au même théâtre, le *bon La Fontaine* a fait parler... un



Foire de Madrid. — Valencien, marchand de faïence.

et de petits écrits, l'époque des *Te Deum* et des coiffures à la grecque, de l'immortalité décrétée par le *Moniteur*, du café continental, du sucre indigène fabriqué avec des peupliers de raisin, et, comme dit Henri Heine, des princes et des ducs fabriqués avec rien du tout. Ces petits détails



Foire de Madrid. — Aragonais, marchand de fruits.

vaudevilliste, ou plutôt c'est M. Pierre-Marie qui a fait parler La Fontaine. Le bonhomme retrouve un fils, se réconcilie avec sa femme et sauve son ami Fouquet. Voilà bien des affaires en un jour pour ce poète indifférent et cet aimable paresseux qui mettait trois mois à écrire une fable. Le



Foire de Madrid. — Le champ de foire dans la rue d'Alcala, au mois d'octobre 1850

sublime rêveur n'est peut-être ici qu'un jaseur assez vulgaire ; mais, au demeurant, l'ouvrage de M. Pierre-Marie est intrigué et spirituel, ni plus ni moins que tout autre vaudeville, et il mérite notre absolue attention.

La Montansier a chanté, par la voix de Ravel : *Quand on attend sa belle* ; mais la belle n'est pas venue. Ce sera pour une autre fois. On ne saurait avoir un nouveau succès tous les soirs. Enfin, au moment d'entreprendre un autre voyage de quarante lignes, on finira par vous recommander le Spectacle-Concert, restauré, peint, fleuri et florissant, au répertoire varié, salle de danse ouverte à la pantomime, orchestre dévoué à la chansonnette, asile du magnétisme, théâtre de toutes les fêtes au meilleur marché possible, et, pour tout dire, digne de tous les biens que nous lui souhaitons.

A propos de fêtes, nous voici en pleine foire. Parmi les foires du midi, Damas et Diarbekir se glorifient de leurs tissus précieux ; Bagdad a ses parfums, Odessa ses perbes d'or, Malte ses oranges, Beaucaire ses toiles, Sinigaglia ses pâtes et ses vins, mais Madrid a des fruits et des jouets d'enfants. Il n'en faut pas davantage pour échelonner en groupes joyeux la population de la capitale, dans cette fameuse rue d'Alcala, qui s'étend de la Puerta del Sol au Prado. Pour acheter ou vendre ces bagatelles, et voir en passant les marionnettes de la grande ville, il est venu des marchands, des hidalgos et des gauchos de tous les coins des Espagnes. Imaginez, s'il est possible, le pêle-mêle et la bigarrure de ces accoutrements élégants ou bizarres, de ces paillettes et de ces siguillettes, de ces capes jaunes et rouges, de ces feutres pointus et de ces résilles flottantes. Figaro a quitté Séville ; Sancho s'est échappé de son village ; Gil Blas s'est enfui de la caverne ; Bartolo ne veille plus sur Rosine ; l'alcade a déserté Zalamea ; tous sont venus à la foire d'Alcala ; cherchez bien, vous trouverez jusqu'à don Juan lui-même, le bras passé au bras de dona Elvire. Les balcons sont pavoisés ; pas une mesure

qui n'ait ses *tendidos* de toile à voile ; les aguadores circulent, tandis que les *refrescos* ou rafraichisseurs distribuent sur place leur marchandise ; au lieu du petit vin bleu des septentrionaux, c'est la limonade en purée de neige odorante. Les solides sont moins poétiques que les liquides ; la friture fait entendre ses grasses crépitations, et l'ail répand au loin son fumet diabolique. Il va sans dire qu'ici comme ailleurs la partie la plus intéressante du spectacle, c'est le spectateur ; ôtez ce détail, et la plus belle foire ressemble à tous les marchés du monde. — En sautant de Madrid

à Rome, faisons un écart jusqu'aux portes de Munich pour saluer ce donjon solitaire qui ressemble à une ruine mélancolique : la *Cabane du Cygne*, maisonnette romantique et assez sauvage du sculpteur Schwanthaler ; il la rêva longtemps avant de la découvrir dans cette vallée des cygnes, aire de l'aigle blessé que le génie qui s'y réfugia devait peupler des œuvres de son imagination. La statue de la Bavière a été conçue entre ces quatre murailles. Galilée ne trouva-t-il pas le système du monde dans son cachot, et l'on vous montrera à Gènes la mansarde glorieuse où Christophe Colomb découvrit l'Amérique pour la première fois.

Des moines jouant aux boules dans le jardin des Augustins ou des Carmes déchaussés, tel est le motif de notre dernier dessin. Ces physiologies ébèveres ou douces, ces visages anguleux et macérés, ces formes dont la beauté athlétique ou grêle se laisse deviner sous le froc, et puis ce costume aux larges plis, cette enveloppe de Bédouin jetée sur les épaules des enfants de la Rome catholique, on comprend que le sujet devrait tenter l'artiste qui a vu les toiles du Dominiquin et de Lesueur. A quoi bon une explication supplémentaire ? D'ailleurs, le lecteur peut agrandir à son aise le cadre de ce petit tableau, il est à Rome ! et comme a dit Duclos, « du haut de ce balcon de l'univers, il peut se donner le spectacle des plus beaux tableaux du monde ; » il n'a plus qu'à interroger sa mémoire.

PHILIPPE BUSONI.



Maison de campagne du sculpteur Schwanthaler.



Moines jouant aux boules dans un monastère de Rome.

M. Ferrat a été préférée à celle de M. Gumery par un certain nombre de jeunes artistes qui sont toujours prêts à embrasser le parti du vaincu. Il en a été de même pour le grand prix de peinture et pour celui d'architecture. Il faut se faire à cette coutume.

Nous en sommes fâché pour les dis-idents, mais ils nous semblent avoir eu tort à tous les égards; et, au risque de passer à leurs yeux pour l'avocat des causes gagnées, nous croyons que les prix ont été accordés comme ils devaient l'être.

M. Ferrat, certes, fait preuve d'une énergie peu commune, d'une certaine largeur d'exécution et d'un bon sentiment d'at-titude; mais son Achille nous paraît beaucoup plus occupé à se lamenter qu'à mettre la main sur le bois de la flèche. Et puis, quelle expression triviale dans les traits du visage! quelle laideur même dans le profil du nez et de la bouche!

M. Gumery a représenté Achille, non renversé sur le dos, comme a cru devoir le faire

M. Ferrat, mais debout et légèrement appuyé contre un fût de colonne. Il se retourne avec plus de courroux que de souffrance et tâche d'enlever le trait que lui a lancé Paris. Il est possible que nous nous trompions; mais nous croyons M. Gumery plus d'accord que M. Ferrat avec le style d'Homère et avec le programme de l'Institut.

Le sujet du concours pour le grand prix de peinture était l'éternelle aventure de Zénobie, que son mari, pour la soustraire à la main des Parthes, a poignardée et a précipitée dans l'Araxe, et qui, trouvée par des bergers, est rappelée à la vie.

Voilà deux fois, à des époques très-rapprochées, que l'Académie sort de ses traditions pour décerner le grand prix de peinture. M. Londeveu, il y a trois ans, et M. Baudry, cette année, ont reçu le prix contrairement à ce que l'on nomme les traditions classiques. Nous sommes loin de

nous en plaindre; nous constatons le fait. Sauf un peu de papillotage, le tableau de M. Baudry révèle un coloriste et un dessinateur déjà expérimenté. Le jeune berger qui est à genoux sur le premier plan est d'un très-bon sentiment

rabable à celle de M. Baudry. Elle annonce un bon sentiment de style et aussi l'étude de la nature. Nous citerons aussi avec éloges le jeune homme qui de ses deux mains se fait un point d'appui et se laisse glisser au pied de la berge.

N'omettons pas non plus le père qui fait passer pardessus sa tête la gourde suspendue à son cou.

Le premier grand prix de gravure a été donné cette année à M. Bertinot et le deuxième à M. Danguin. Ce dernier avait cherché le burin chaste mais un peu pâle des maîtres modernes allemands. Moins suave d'effet, la planche de M. Bertinot est d'abord mieux dessinée, puis abordée avec plus de franchise.

Avant de passer à l'examen des envois de Rome, il nous reste à parler du concours pour le grand prix d'architecture.

Les concurrents avaient à présenter un projet de place publique. On leur offrait, non comme types individuels, mais comme un faisceau d'exemples, les plus célèbres places publiques de

l'antiquité. Le Palais-Royal seul jouissait du privilège de leur être proposé pour modèle, moins au point de vue de l'architecture qu'à celui de la distribution; en un mot, un Palais-Royal gigantesque, où se trouveraient contenus des arcs de triomphe, une bourse, un théâtre et une bibliothèque; voilà tout simplement ce qu'on leur demandait: une misère, comme vous voyez. Le pis, c'est que ce Palais devait être interdit aux chevaux et aux voitures. O académiciens! sublimes rêveurs! qui pourriez ici ne pas vous reconnaître? Quoi! dans nos villes industrielles, où le temps s'escompte comme les plus précieuses valeurs, vous allez fermer à toute circulation autre que celle des piétons un espace qui embrasserait au moins le Louvre, les Tuileries et la vaste cour qui les sépare! M. Louvet, qui a obtenu le premier prix, et M. Villain, à qui le second prix a été accordé, se sont exécutés comme de vaillants jeunes



Envois de Rome. — Virgile au bord de l'Anio, tableau par M. Achille Benouville.

d'attitude; il en est de même du vieillard qui, les yeux fixés sur le pâle visage de Zénobie, étend la main droite vers les cordiaux dont la jeune femme a besoin. Le berger qui est revêtu d'une peau de bête dont les poils sont en dehors est d'une touche ferme et d'un ton excellent. Zénobie est manquée: le dessin en est mauvais, la touche molle et le coloris indéfini. Le ton argenté qui semble affectionner M. Baudry n'est pas trop d'accord avec le ciel de l'Asie-Mineure. Mais, lorsqu'il sera gouverné par une main plus sûre et concentrée dans un effet plus sage, il sera très-agréable à la vue et classera M. Baudry parmi nos bons coloristes.

M. Bouguereau, qui a aussi remporté le prix d'expression, a été jugé digne d'obtenir un second 1^{er} grand prix. Nous l'engageons à se défier d'une certaine lourdeur qui enlève tout charme à son exécution très-soignée, du reste. Sa Zénobie, quoique un peu gigantesque, est entièrement préférée



Envois de Rome. — Les exilés de Tibère, tableau par M. Barnas.

bles : 1° d'une commission nommée sur la demande même de M. Bickes par le congrès des cultivateurs et des sylviculteurs de l'Allemagne, alors réuni à Mayence; 2° d'une autre commission nommée à Francfort-sur-Mein également à cette époque, pour examiner des semis faits dans les environs de la ville avec la semence préparée par M. Bickes; cette semence avait mal levé et s'était trouvée de beaucoup inférieure au semis ordinaire, le rédacteur en chef de ce journal, M. Jacquemin, ajoute : « Une expérience qui devait être décisive a été faite à Créteil sur la propriété de M. Potel-Lecouteux; MM. Bernard et compagnie, se prévalant de cette expérience, entreprise, dit-on, par ordre du gouvernement, ont dit dans les grands journaux : « Le système Bickes a triomphé; les faits sont là, évidents pour les yeux de tous; les résultats sont complets et parlent plus haut que toutes les théories et toutes les contradictions que l'incrédule ignorance pourrait produire; ils dominent de toute leur hauteur les clameurs des intéressés et les adorations de la routine. »

Depuis cette publication, M. Potel-Lecouteux reçoit chaque jour des visites et des lettres on lui demande ce qu'il y a de vrai dans les assertions du promoteur du système Bickes. Voici sa réponse textuelle : — « J'ignore si, comme il le prétend, la satisfaction des cultivateurs de la province confirme de toutes parts les résultats obtenus à Créteil. Ce que je puis affirmer, c'est que si le nombre des gerbes produites par le système Bickes a été, en effet, conforme à cette annonce, tous les autres détails sont *inexactes ou erronés*. — Ainsi le rédacteur de la *Culture sans engrais* a omis de dire que les expériences comparatives sur le système Bickes ont été faites, non pas sur des terres sans engrais, mais, 4° sur une pièce fumée pour recevoir un ensemencement de céréales, après la récolte de pommes de terre qu'elle venait de produire; — 2° sur une pièce qui, étant arrivée à la fin de sa troisième année d'assolement, restait sans fumier; — 3° sur une pièce qui avait reçu l'année même de l'expérience une fumure pour être ensemencée en blé. Je puis encore affirmer que loin d'avoir produit 2 kilog. 50 de grain, chaque gerbe n'en a réellement fourni que 4 kilog. 90. (Les 355 gerbes battues et dont le grain a été pesé, ont donné 675 kilog.; elles auraient dû fournir 887 kilog. si en effet chacune d'elles eût contenu 2 kilog. 50 de blé. Le rendement proportionnel à l'hectare pour la pièce fumée, comme il a été dit, et ensemencée selon le système Bickes, n'était que de 21 hectol. 5 litres. Le rendement de la même pièce fumée et ensemencée par moi suivant le système ordinaire s'est élevé à 31 hectol. 29 litres. Différence au désavantage du système Bickes, 10 hectol. 24 litres par hectare. Je laisse après cela aux agriculteurs à décider quelle foi ils doivent ajouter aux éloges pompeux donnés au système Bickes dans des articles où l'on ne craint pas de faire mentir les chiffres et les faits. »

La conclusion est facile à tirer, c'est qu'on doit pour le moment se tenir soigneusement en garde contre les manœuvres des promoteurs d'engrais qui déposent, moyennant finance, leurs éloges pompeux dans la quatrième page des grands journaux politiques, sans les présenter auparavant au crible de la discussion dans les journaux spéciaux de l'agriculture, démarche qui ne leur coûterait rien, et donnerait du poids à leur parole. Au surplus, l'administration remplit son devoir. Jalouse d'éclairer le public, elle vient d'ordonner des expériences qui se feront sur les terres de l'Institut de Versailles, et que dirigeront des hommes habiles et impartiaux. Le simple bon sens dit d'attendre que sera le résultat.

Ce qui console un peu de cet ignoble spectacle, c'est de voir les saines doctrines d'économie politique s'introduire dans la haute classe agricole. On se décide à cesser d'invoquer la main et l'argent de l'Etat pour des progrès que des associations particulières suffiront à effectuer, et cela mieux que l'Etat et plus rapidement, le jour où chacun apportera un véritable zèle, quelques versements de fonds et surtout de la persévérance. Des cultivateurs éminents viennent de fonder à Lyon une association à l'instar des deux Sociétés d'agriculture qui fonctionnent avec tant de succès sur le sol britannique, en Angleterre et en Écosse, et que nous avons signalées dans plusieurs articles de *l'Illustration*.

Cette association, qui a pour titre : *l'Union agricole du sud-est de la France*, admet dans son sein tous les cultivateurs du bassin du Rhône, propriétaires, fermiers, métayers, journaliers et généralement tous ceux qui, à un titre quelconque, sont attachés au sol, occupés de travaux agricoles.

L'association s'abstient de traiter toute question qui touche à la politique, et ne s'occupe que de réaliser des améliorations professionnelles en se rattachant à la vie du cultivateur. Comme les sociétés de Londres et d'Édimbourg, elle se compose de membres fondateurs, de membres correspondants et d'associés libres. — Sont associés fondateurs tous ceux qui versent, ou s'engagent à verser, dans le courant d'une année, la somme de 50 à 500 francs, sans engagement pour l'avenir. — Les associés correspondants de sont tenus à verser que la somme de 20 francs. — Les fondateurs et correspondants ont droit de présenter autant d'associés libres qu'ils en peuvent recruter, et ces derniers ne sont tenus qu'à une cotisation annuelle de 2 francs.

Nous renvoyons pour plus de détails au premier numéro des *Annales de l'Union agricole qui a paru à Lyon et à Paris*.

Au mois de mai dernier, les membres fondateurs et associés libres, réunis en congrès général, se sont occupés de plusieurs questions, surtout au point de vue pratique. La discussion des assurances mutuelles contre la grêle y a été discutée la première; les représentants de plusieurs compagnies étaient venus solliciter le patronage de *l'Union agricole*. Une commission d'examen fut nommée pour étudier les statuts de ces diverses sociétés. Son rapport s'est prononcé en faveur de la société d'assurance qui existe à Paris sous le titre d'*Union générale contre la grêle*. Le rapport d'une autre commission chargée de la question de l'établissement de banques agricoles et de crédit foncier, par

les seules ressources de l'industrie privée, recommande *l'Union financière*, société générale pour l'organisation du crédit dans toute la France, récemment établie à Paris, sous la raison sociale *Prast de Dieu* et compagnie.

Les mêmes annales signalent en outre, comme utiles à imiter, quelques institutions d'intérêt local, par exemple un *service médical gratuit* pour les indigents, ainsi que des hommes charitables viennent de l'organiser dans l'étendue des trois cantons de Meyzieux, Heyrieux et la Verpillière (département de l'Isère); l'organisation de consultations judiciaires également gratuites fondée aussi dans ces trois cantons.

Nous en avons dit assez pour donner une idée de la noble mission à laquelle se sont voués les membres de *l'Union agricole du bassin du Rhône*: 1° former de leurs cotisations particulières une bourse commune qui fournira plus largement, et surtout avec plus d'intelligence, d'impartialité et d'activité que ne peut le faire le trésor de l'Etat, à des primes et médailles distribuées comme encouragements; 2° former de leurs lumières un fascicule qui, par d'utiles publications à la portée de tous, rayonnera jusque dans le fond des campagnes avec plus d'énergie que le phare purement académique de notre société centrale actuelle de Paris, resserrée dans son petit cercle, dénuée de capitaux et disposant tout au plus de quelques bribes arrachées au budget national; 3° se constituer en un jury armé de l'esprit professionnel, bien autrement sagace pour apprécier, à son juste mérite, une innovation que l'esprit administratif; 4° opposer une digue aux manœuvres des charlatans éhontés et des marchands de réclames, qui, pour empiir leurs poches, risqueraient volontiers d'altérer et de ruiner, pour de longues années peut-être, la fertilité du sol de la patrie.

Puisque nous en sommes à parler d'institutions d'intérêt local, nos lecteurs nous sauront sans doute gré de leur faire connaître une association réalisée par M. Burdel, ancien notaire et cultivateur dans la commune de Perthes (arrondissement de Melun, Seine-et-Marne). Nous citons le *Journal d'agriculture pratique* : « Dans les campagnes ou tout le monde est cultivateur, où chacun peut par conséquent faire l'ouvrage de son voisin, des secours mutuels de travail entre tous les membres d'une même commune rendraient de grands services, car le travail des champs ne peut souvent se remettre ou être remplacé par un subsidie en argent. M. Burdel étant capitaine d'une compagnie de pompiers, a proposé à ses camarades d'adopter un règlement par lequel, outre le service de la garde nationale et des pompes, chaque homme s'oblige à assister de son travail ses camarades, sur l'ordre de ses chefs, comme s'il s'agissait d'éteindre un incendie ou de veiller à l'ordre public. Les infractions à ce nouveau service, sur le jugement d'un conseil de famille, sont punies d'amendes qui forment une masse de secours propres à payer les médicaments ou le médecin. Cette heureuse pensée de M. Burdel a eu un plein succès. On en peut juger par les deux faits suivants :

« Un des membres de la compagnie tombe malade d'une fluxion de poitrine après avoir fait son service de pompier lors d'un incendie qui avait éclaté à huit kilomètres de Perthes. On était en pleine moisson, et à cette époque il est impossible dans la localité de se procurer des ouvriers; les récoltes du malade, propriétaire de deux champs dans deux communes différentes, auraient couru risque de dépérir sur pied; mais deux escouades de vingt hommes furent commandées pour aller couper les blés de leur camarade dans chacune des communes, et en un jour la fortune du malade était sauvée. — Un autre membre de la compagnie, en revenant de Fontainebleau, eut les deux cuisses cassées par les roues de sa voiture. Ses labours étaient à faire, les blés à semer, les fumiers à conduire... Le capitaine commande une escouade d'associés, et en un tour de main tout l'ouvrage est effectué. Puissent, ajoute le narrateur, M. Barral, de tels exemples se propager! Les hommes seraient bien forts en s'aimant et en s'aidant. »

Le même journal publie un fort bon article de madame Cora Millet sur l'entrepreneur d'un bassin-cours. Il se traitait en moyenne une poule donne 80 œufs par an; Thoin comptait 420. A Grignon, nous avons entendu professeur qu'aux environs de Paris on calcule en moyenne sur 80 œufs. La première année on en obtient 450; la deuxième 420; la troisième 400; mais il y a des œufs cassés, perdus, etc.; ce qui réduit considérablement l'effort moyen. M. Dailly, dont l'esprit est essentiellement pratique, et qui cultive en Seine-et-Oise, à Trappes, donnait tout récemment à la Société d'agriculture les renseignements suivants sur les produits de ses poules :

Trente-trois poules et quatre coqs ont consommé dans un an 49 hectolitres 4 2 de petit blé d'orge, soit en moyenne 5 litres 4 2 par jour. Elles ont produit dans l'année : — Janvier 93 œufs — février 261 — mars 438 — avril 527 — mai 527 — juin 307 — juillet 396 — août 289 — septembre 186 — octobre 72. — Total, 3,256 œufs, ou 91 par poule.

A son tour, madame Cora Millet, qui on peut à juste titre proclamer la première fermière de France, dit : « La plus grosse poule ne peut pas couvrir au delà de 15 œufs, et il serait dans la nature qu'une poule ne dépassât pas ce nombre par ponte, car les poules pondent par séries distinctes. Ainsi elles font une ponte et couvent, si elles ne sont pas détournées par une circonstance quelconque; mais comme les hommes ont en quelque sorte façonné les animaux domestiques à leur usage, la ponte des poules est augmentée par leur état de domesticité. En prenant une moyenne, on peut admettre que la ponte monte à 35 œufs. Il est des poules exceptionnelles dont la ponte dépasse ce chiffre; mais aussi il en est, et beaucoup, qui ne l'atteignent pas. Or la plus souvent, une poule qui a fait sa ponte ne donne pas 2 œufs durant deux mois et demi. Ces deux mois et demi, ajoutés aux cinq à six semaines qu'a demandées la ponte, font quatre mois de beau temps employés pour obtenir 35 œufs. J'admets que la poule, ayant terminé cette impor-

tante besogne et étant bien nourrie, reprend sa ponte, et qu'elle donne 35 œufs en six semaines, ce qui pourra bien ne pas arriver, car les secondes pontes ne valent jamais les premières; mais enfin les six semaines ajoutées encore au temps de la couvée tardive, temps qui pourrait se prolonger à cause de la saison, car les poulets d'automne ne viennent pas comme les poulets de printemps, formeront encore un laps de 4 mois, qui, joints aux 4 autres, font 8 mois. Personne ne peut nier le repos de l'hiver, qui est au moins de 4 mois dans une grande partie de la France. Nous n'avons donc que 70 œufs seulement, et cela dans les bonnes années. (On va bien vite m'objecter qu'on ne laissera pas couvrir les poules, qu'il y a des moyens de s'opposer à ce vœu nuisant à la nature; mais il ne faut pas s'imaginer que la chose soit facile, et d'ailleurs ce serait une erreur de croire que si l'on réussit on obtient 4 pontes au lieu de 2. Si l'on obtient 3 pontes, donnant en tout 105 œufs, ce sera un produit tout à fait exceptionnel. Quant à la difficulté d'empêcher les poules de couvrir, elle est telle que je défine d'y parvenir sur un nombre considérable, eu égard à ce qu'une bonne ferme en comporte ordinairement. »

Nous ajouterons que M. Laillet, sous-directeur de l'école régionale de Grand-Jouan, a calculé qu'une ferme de 100 hectares, avec assolement triennal, en bonne terre, qui donne de 25 à 30 hectolitres par hectare, peut entretenir 300 poules et 30 coqs. Selon lui, on obtiendrait 25,000 œufs par année et plus de 240 bêtes grasses. Ajoutez la fiente dite *polinée*, qui est un engrais très-actif. Il faut observer qu'il est de ceux qui comptent en moyenne sur un effectif de 80 œufs par an, déduction faite des accidents.

Le lecteur va nous demander en quels documents il doit avoir le plus de foi. Ecoutera-t-il de préférence les savants professeurs qui ont parlé du haut de la chaire officielle du Jardin des Plantes, ou ceux qui occupent les modestes chaires professionnelles, ou le célèbre cultivateur, ou bien tout simplement la ménagère? L'instinct de timide circonspection, si ordinaire chez la femme, a-t-elle ici contribué à mettre en défaut la sagacité de l'observateur? Nous ne nous chargeons pas de résoudre la question; mais si l'on nous arrive jamais de spéculer sur une éducation de poules, il est probable que nous baserons nos calculs sur les chiffres de madame Cora Millet : on s'expose à moins de danger en chiffrant dans un budget les recettes au plus bas, et puis la fermière aura inspecté plus minutieusement les recents de son poulailler que tous les professeurs et même tous les gros cultivateurs de France.

SAINT-GERMAIN LEUC.

Correspondance.

M. Hlefer nous adresse la lettre suivante, en réponse à la lettre de M. de Sauley, publiée dans notre dernier numéro : Paris, le 6 octobre 1860.

A monsieur le Directeur de l'Illustration.

« MONSIEUR,

« La lettre de M. de Sauley, publiée dans le numéro précédent, contient ces passages qui ne touchent particulièrement : « La vérité est que j'ai essayé une discussion devenue oiseuse » à partir du jour où j'ai été convaincu que M. Hlefer, en disant ce point d'archéologie autrement que de sentiment, deviendrait le plus rude adversaire de ses propres opinions. » Quand M. Hlefer aura pris la peine d'examiner, avec toute la sagacité que je me plais à lui reconnaître, les monuments nombreux des Perses et des Parthes, quand il aura bien vu qu'il ne pas mettre de côté les monuments écrits, auxquels il faut attribuer quelque valeur, j'imagine, il ne lui restera d'autre parti à prendre que de reconnaître avec loyauté qu'il s'est « toujours du blanc au noir. »

« Voici ma réponse :

« Dans les deux Mémoires que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'Académie, je n'ai été que l'interprète des autres anciens, tant s'en faut que profane; c'est à eux seuls à en juger, et je conteste l'authenticité des ruines de Ninive. Ce n'est donc point la affaire de sentiment ni d'opinion personnelle. Et si je me suis trompé de blanc ou noir, j'aurai eu, ce dont je me glorifie, toute l'antiquité pour complice.

« Les monuments écrits, je ne l'ignore pas, sont la plus grande autorité pour M. de Sauley, qui a déjà fait preuve d'une sagacité extrême dans la lecture des inscriptions cunéiformes. Mais qui me garantit l'exactitude de la méthode employée pour déchiffrer l'écriture cunéiforme? Si une parole d'honneur pouvait être ici une garantie, je m'en contenterais volontiers. La méthode de Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes, son système d'aujourd'hui des sceptiques, bien que la pierre de Rosette et quelques notions éparses chez les auteurs anciens en aient fourni la clef, et l'on admettrait comme infaillible l'interprétation ingénieuse sans doute, mais purement arbitraire, des inscriptions cunéiformes, sur lesquelles il ne nous reste absolument aucune donnée! En se plaçant sur le terrain philologique-épigraphique, M. de Sauley entrera dans une phase toute nouvelle de la discussion. Il y suivra, si l'illustre académicien veut bien me le permettre, dans le seul intérêt de la science et en dehors de toutes les suggestions qui ne feraient qu'envenimer la polémique.

« Agréé, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

» HLEFER.

M. A. à Paris. Vous trouverez dans *l'Illustration*, monsieur, tome XIII, page 265, une gravure représentant la pose de la première pierre du monument élevé par la ville d'Amiens au savant Du Cange, le plus illustre des enfants de cette cité. Vous y lirez également les titres légitimes de Du Cange à cet honneur tardif, et vous pourrez compléter votre instruction à son sujet auprès de tous les érudits de l'Europe, au lieu de lire les mémoires et les romans de Victor Hugo, son homonyme, qui méritent en effet une juste mais non une statue. Nous garderons le secret sur votre bêtise.

S. M. à Lyon. Assurément, monsieur, c'est une erreur; mais il nous a été impossible de retrouver la dimension exacte. C'est peut-être 10 mètres de large sur 71 de long; ces deux derniers chiffres ayant été intervertis dans la composition de l'article.

Petites industries de Paris.

Paris est la ville des grandes existences et des petites industries. S'il existe en Europe un personnage hors ligne par sa fortune, c'est à Paris qu'il se hâte de venir dépenser ce qu'il a pu amasser ailleurs; c'est ainsi que nous voyons encore aujourd'hui, en dépit de nos commotions politiques, les plus beaux hôtels de nos deux aristocratiques faubourgs occupés par de riches étrangers; M. Hope est un millionnaire hollandais, M. Shickler était un banquier prussien, le prince Teulakin était Russe comme M. le comte Demidoff, qui serait encore à Paris si un ordre de son auguste souverain ne l'avait contraint à vivre dans son palais de Florence. Je passe sous silence les autres notabilités financières ou princières que nous ont expédiées l'Italie, l'Autriche et même l'Amérique, Paris, vu de l'étranger surtout, exerce une telle fascination sur les intelligences, que me trouvant cette année à Francfort, j'ai entendu dire à la table d'hôte de l'hôtel de Russie par l'héritier présomptif d'une petite principauté allemande, que lui et son père étaient les deux personnages les plus malheureux de leur pays en ce qu'ils étaient les seuls à qui il ne fut pas permis d'occuper un petit appartement sur le boulevard et une stalle à l'Opéra.

Si Paris est le centre des sommités aristocratiques, il est également le rendez-vous des individus déclassés, des professions de contrebande et des industriels sans industrie; le gamin qui pose un morceau de drap sur les jantes de la roue lorsque vous montez en voiture et qui vous appelle Mon Général pour exciter votre commisération en flattant votre amour-propre guerrier, n'existe qu'à Paris; ce n'est qu'à Paris aussi que vous rencontrez ce chifonnier que Charlet a immortalisé et qui parlait littérature et philosophie à ses moments perdus; l'homme qui se promène avec une pyramide de paniers à poupées sur la tête, le marchand de gaufres, le marchand de robinets, le seul Français à qui il soit permis de jouer du cornet à piston dans les rues, et bien d'autres industriels dont je ne puis donner ici le dénombrement lémériquien, sont des produits autochtones de la civilisation parisienne. Transplantez ces frères plantes à Berlin, à Vienne et même à Londres, et elles s'étouleront loin de la terre chaude où elles ont reçu le jour.

L'illustration a déjà mis sous les yeux de ses lecteurs quelques-unes des petites industries parisiennes; nous poursuivons cette étude intéressante, et pour aujourd'hui nous allons en signaler trois qui ne sont pas les moins curieuses de la collection.

Voici d'abord le père Tripoli, fils de la Gloire et polisseur de cuivre; le père Tripoli est le plus terrible astiqueur de buletteries militaires et citoyennes, il porte avec lui ses ustensiles et sa marchandise; son costume indique suffisamment sa profession et ses sentiments; il est Français et il a servi sous l'autre; ses ennemis politiques prétendent que ses états de service se bornent à avoir ramassé en 1815, à la butte Saint-



Mise en couleur sans frottage.

Chaumont, des boulets pour chacun desquels il recevait, des officiers d'artillerie, une légère rémunération de cinquante centimes; mais le père Tripoli a trop de fierté pour ne pas mépriser ces impuissantes imputations. S'il n'est pas décoré de l'étoile des braves, cela tient à la sienne qui a toujours été mauvaise. Au début de sa carrière militaire, Tripoli avait eu une altercation avec son capitaine, et ce supérieur rancunier avait considérablement nui à son avancement.

Le père Tripoli a conservé le costume militaire; mais, pour bien indiquer sa profession, il a émaillé son habit de boutons de métal, de grenades, de cors de chasse, d'aigles et de coqs gaulois qui refusent comme autant de soleils. La poitrine du père Tripoli est un firmament d'autant plus lumineux que c'est lui qui se charge, dans l'intérêt de son art, de l'astiquage des constellations. On le rencontre plus particulièrement dans les quartiers fréquentés par les enfants de Mars, dans le voisinage des casernes, et aux gardes montantes et descendantes de la milice citoyenne. Honoré de la confiance de MM. les gardes nationaux, il blanchit leurs buletteries, astique leurs boutons, et fait, sous ce rapport, une terrible concurrence aux tambours des compagnies; mais, bon enfant et Français avant tout, le père Tripoli paye à boire aux tapins, ce qui lui permet de raconter ses batailles et de cultiver son industrie.

Nous passons maintenant à une industrie née d'hier; nous voulons parler de la mise en couleur sans frottage des appartements. Le jeune artiste que vous voyez représenté dans cette gravure, et qui au premier abord ressemble tant au Pulcinella napolitain, porte, comme le père Tripoli, les insignes de sa profession. Il a une coiffure en forme de pot à couleurs, sur sa blouse et son pantalon vous apercevez des plaques rouges, qui figurent des carreaux octogones. La petite propriété parisienne a-t-elle besoin de donner un nouveau vernis à son carrelage déteint par un frottement trop prolongé, en quelques secondes l'homme aux carreaux opère la métamorphose à l'aide de son siccatif brillant. La préparation nouvelle n'a pas besoin, comme l'ancienne, de sécher et d'être frottée pour reluire. Le siccatif sèche à la minute en s'appliquant. C'est le metteur en cou-

leur des appartements qui, aux dernières élections parisiennes, improvisa les candidatures de *Chromo*, *Duro*, *Phane*, dont les noms athéniens semblaient promettre trois archontes à l'Assemblée nationale. *Chromo*, *Duro*, *Phane*, n'ont pas été nommés, mais ils ont servi à faire connaître et à populariser une invention et une industrie qui végètent maintenant à pleines voiles, poussées par la brise du puff!

Enfin le troisième personnage coiffé d'un chapeau à plumes qui n'a une certaine analogie avec la feutre de Robert, chef de brigands, n'est qu'un simple marchand de coco. La profession du marchand de coco est trop bien établie depuis un temps immémorial pour que nous ayons la prétention de la révéler dans cette faible esquisse ou même de la patroner. Aussi est-ce moins d'une profession que d'une physionomie qu'il s'agit pour le quart d'heure. Tout le monde peut être marchand de coco, mais le sieur Labbé jouit du privilège de désaltérer les gosiers dramatiques de la Porte-Saint-Martin. Il salue tous les artistes de ce théâtre, tutoie le machiniste, donne des poignées de main aux marchands de contremarques, et a eu l'avantage de parler à M. Harel, un jour qu'il donnait le bras à mademoiselle Georges.

Labbé, retenu sous le péristyle par les devoirs de sa profession, ne peut naturellement assister aux représentations; mais il saisit dans la conversation des consommateurs des bribes de dialogues et des situations dramatiques qui le mettent bien vite au fait des pièces représentées. Depuis plus de trente années qu'il est le Gaiymède ordinaire des jeunes titis du paradis, Labbé est devenu de première force sur le répertoire. On comprendra facilement l'enthousiasme de Labbé pour l'art dramatique. Ses goûts l'appelaient sur les planches; mais son éducation négligée ne lui ayant pas permis d'aspirer à cette haute position, il a vécu autant qu'il a pu à côté du théâtre, il a un chapeau de traître de mélodrame et des chaussons de Isidore. Il est artiste par la tête et marchand de coco par les pieds.

Paris compte un grand nombre de petites professions moins utiles et moins honorables que celles-ci; mais pour qu'elles deviennent sujets d'études pour l'illustration, nous attendons qu'elles se présentent au public avec cette distinction originale du costume qui les signale de loin à la foule. Si les charlatans qui se disent les bienfaiteurs de l'humanité dolente, au lieu de se donner des certificats glorieux dans la quatrième page des journaux, consentaient à revêtir un habit caractéristique, ils ne seraient pas condamnés à envier le service que nous rendons volontairement au marchand de couleur, au polisseur de cuivres et au marchand de coco de la Porte-Saint-Martin. Mais que voulez-vous qu'on fasse pour un marchand de drogues qui ressemble à tous les apothicaires, et pour un arracheur de dents qui s'habille comme un chirurgien?

PAUL FLAMANT.



Le père Tripoli, fils de la gloire, polisseur de cuivres.



Labbé, marchand de coco de la Porte-Saint-Martin.

La rentrée au collège le 3 octobre 1850. par A. Dulong.



Souvenez-vous, monsieur le duc, du nom que vous portez.



Fais honneur à ta patrie.



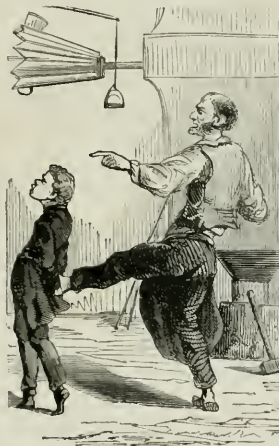
Tu es d'un sang qui peut prétendre à tout.



Pense à ta mère... pendant les récréations.



Travaille, mais ne te fatigue pas.



Filo à la pension et vivement.



Si tu as un prix, tu auras la montre.



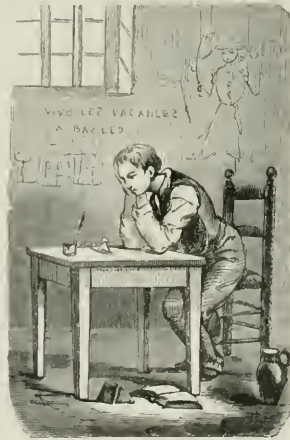
Reviens sovant comme M. le curé.



LE BANC D'HONNEUR.



L'ETUDE.



LA PRISON.

ter dans leurs châles français les meilleurs modèles de l'Inde, il nous serait difficile, malgré la finesse du tissu, l'excellence des couleurs et la perfection du travail, d'y voir autre chose que de bonnes et précieuses copies. Leur seul avantage à nos yeux, c'est de coûter beaucoup moins cher que leurs précieux types, et de permettre par conséquent qu'on les renouvelle plus souvent.

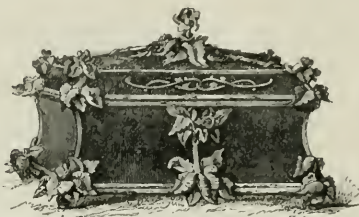
En visitant les magasins de MM. Frainais et Gramagnac, nous remarquons que, seuls peut-être dans l'industrie, ils excellent dans deux genres de fabrication qui n'ont entre elles aucun rapport. En consignait ici cette remarque, nous nous rappelons qu'elle était généralement faite lors de la dernière exposition.

Il n'est pas sans intérêt de le remarquer : c'est sous Louis XIV, à l'ombre du patronage éclairé de Colbert, que la plupart des industries de luxe naquirent ou se développèrent en France; c'est à dater de cette époque qu'elles prirent sur leurs rivaux de l'étranger cette supériorité qu'elles n'ont plus perdue depuis et qui brave encore à l'heure qu'il est les impuissants efforts de l'Angleterre. Autrefois, au moyen âge, c'est de l'Italie poétique et chevaleresque que nous venaient les bijoux et les meubles précieux. La mode nous venait de Naples, nous avait fait prendre en pitié notre bel art gothique tombé alors en décadence. Naples nous envoyait ses soieries, Milan ses belles armures et Florence ses meubles splendides.

Déjà les habiles sculpteurs de figurines avaient, sous Louis XIII, imité, dans leurs bahuts, les incrustations des meubles florentins; mais il était réservé à un célèbre artisan nommé Boulo d'affranchir complètement la France du tribut que son luxe payait aux ébénistes-marqueteurs de Florence. Boulo les surpassa tous; il abandonna les pierres et les verroteries et tout le clinquant dont on faisait usage pour ne se servir que de bois, d'écaïlle, de cuivre et de bronze doré. C'est à ce grand artiste et aux élèves de son école que nous devons ces meubles admirables de goût, de formes et de couleurs, que, dans notre raffinement moderne, nous nous sommes pressés de copier lorsque nous avons enfin secoué la vieille et triste détraque de l'art impérial. Nous avons maintenant trié et triés détraqués distingués de l'école de Boulo, et parmi eux M. Tahau marche au premier rang. Si M. Tahau n'a pas atteint du premier pas la haute réputation de Boulo, il faut l'attribuer aux petites dimensions des meubles dans lesquels il exerce d'abord son talent : charmants coffrets à bijoux, délicieuses nécessaires, jolies boîtes à parfums que nous avons tous admirés en passant devant son magasin du boulevard, au coin de la rue de la Paix. L'écaïlle, l'ébène, le cuivre, l'argent, le bronze doré s'alliaient sous le caprice de son crayon et enfantaient ces petites merveilles dont le dessin ne saurait donner qu'une bien faible idée; car il y manque les chaudes nuances de l'écaïlle, le contraste de l'or avec l'ébène, et le jeu des reflets au contact de la lumière. Mais, depuis quelques années, M. Tahau, sans abandonner l'art des meubles miniatures, qui lui a valu une si légitime réputation, en a voulu conquérir une nouvelle dans la fabrication des grands meubles de luxe. Il a appelé tous les trésors du genre à son aide, et la dernière exposition des produits de l'industrie a pu nous montrer que le fini le plus précieux n'excluait ni l'ampleur des formes ni la modicité relative des prix.

Mais si M. Tahau est, à bon droit, selon nous, un industriel réellement artiste, c'est bien moins parce qu'il a

su copier les beautés anciennes que parce qu'il a su créer lui-même des beautés nouvelles. D'ou vient qu'une femme de goût sait de suite, sans en voir la signature, que telle jolie fantaisie qui lui est offerte vient de chez Tahau? C'est qu'il est l'inventeur par excellence, c'est qu'il s'inspire en même temps de la distinction recherchée des gens du monde et de la distinction pittoresque du peintre ou du statuaire; c'est qu'il sait perfectionner le bon goût en lui donnant une tendance artistique que les gens du monde peuvent bien ne pas toujours deviner, mais qu'ils ne dédaignent jamais. Le talent, la supériorité de M. Tahau se résument dans ce mot sacramental du luxe : le goût, véritable beauté de l'objet inutile. La mode passe, le goût conserve un cachet ineffaçable. Peu importe si un petit coffret, une jardinière, une fantaisie enfin à été exécutée en bois de porrier sombre ou en or brillant, des que sa physionomie a l'élégance native du caprice d'artiste; caprice sans précédents et façon né par un ciseau labile.



Coffret à bijoux, modèle de Tahau.

Jusqu'ici nous n'avons entretenu nos lecteurs que d'industrie de luxe, ou du moins d'une utilité relative; mais voici une industrie nouvelle, déjà féconde et déjà répandue, que nous pouvons ranger à la fois dans le domaine de la nécessité et dans celui de la fantaisie. Nous voulons parler des produits obtenus avec le caoutchouc et la gutta-percha. Ces deux substances résineuses, mises en œuvre par MM. Rattier et Guibal, à qui nous en devons le premier emploi chez nous, ont des applications si nombreuses et si variées, que nous n'essaierons pas même de les énumérer. Les vêtements en caoutchouc sont connus de tout le monde; le garde national et le militaire, le marin et l'ingénieur, le médecin et le curé de campagne, le chasseur et le voyageur, l'employé aux chemins de fer, le notaire de canton, le fermier, l'éleveur, le douanier, le pêcheur, tout homme, en un mot, qui, par plaisir ou par nécessité, se trouve exposé journellement aux intempéries des saisons et aux inclemences du ciel, a fait depuis longtemps l'expérience de ces excellents pardessus, de ces imperméables mantaux qui établissent entre le corps humain et l'humidité de l'atmosphère une barrière infranchissable. Les administrations publiques et privées, celles des chemins de fer en particulier, semblent vouloir les adopter définitivement pour ceux de leurs agents qui sont constamment exposés aux injures du temps. C'est là une mesure d'humanité à laquelle on ne saurait trop applaudir.

Mais, dans ses diverses applications, le caoutchouc présentait un grave inconvénient, celui de se raidir au contact du froid et de se dilater outre mesure sous l'influence d'une température élevée. Cet inconvénient a disparu. Grâce à une préparation sulfureuse dont MM. Rattier et Guibal ont le secret, le caoutchouc possède maintenant la qualité précieuse d'une élasticité uniforme et permanente, quelles que soient d'ailleurs les variations de l'atmosphère. Il est ainsi à l'abri de l'action du froid et du chaud, de l'humidité et de la sécheresse, des corps gras et même de certains acides. Ainsi préparé, il prend le nom de caoutchouc vulcanisé, et il se façonne en tuyaux souples et inaltérables pour conduites d'eau ou de gaz destinées aux ateliers, aux théâtres ou aux appartements; on en fait d'excellents tuyaux de pompes, des viroles, des cylindres, des manchons pour les machines et les mécaniciens, des fils fins et tendus pour la fabrication des bretelles, des jarretières, des ceintures, des lacets, etc.; enfin, on en fait des ressorts, des bandes de billards, et tant d'autres objets de consommation usuelle, qu'il serait trop long de détailler.

MM. Rattier et Guibal ont également mis en œuvre une autre gomme, la gutta-percha, qui diffère du caoutchouc en ce qu'elle n'est ni élastique ni extensible, bien que douée d'une grande flexibilité. Cette matière devient plastique à une température élevée, elle se façonne et se soude alors comme une pâte grasse et forme une sorte de cuir factice dont l'emploi est appelé à rendre de grands services dans l'industrie. C'est avec la gutta-percha que se font ces belles courroies sans coutures ni bourrelets, si estimées de nos mécaniciens. On peut faire ces courroies aussi longues que l'on veut sans qu'elles aient, comme celles de cuir, ni parties faibles et inégales, ni de ces ressauts de couture qui ébranlent les machines et les mettent rapidement hors de service. Outre ces applications grandioses qui font de la gutta-percha une espèce de musculature pour les grandes machines, cette gomme a une foule d'autres emplois féconds dont le plus remarquable est celui qui vient d'être fait au télégraphe électrique destiné à relier ensemble les côtes de France et d'Angleterre. Sans la gutta-percha, qui a formé une sorte de gaine au fil métallique, toute tentative pour mettre en communication les deux rives eût été vaine. Le fluide électrique se serait perdu au contact de l'eau, et l'on aurait été privé de l'une des plus belles applications de la science moderne. On peut donc affirmer qu'en cette circonstance, c'est la gutta-percha, plus encore que le fil métallique, qui a servi à résoudre le problème. C'est également des usines de MM. Rattier et Guibal que sortent les fils enduits de gutta-percha avec lesquels le gouvernement français établit en ce moment ses grandes lignes télégraphiques.

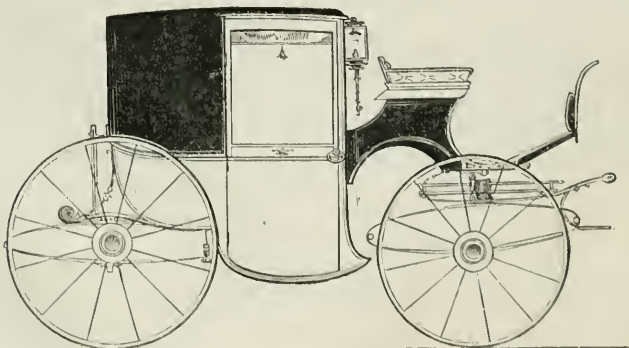
MM. Rattier et Guibal, en fondant en France cette belle et précieuse industrie, ont ouvert une voie nouvelle au génie des inventeurs, et ils ont rendu aux sciences mécaniques en général le plus grand service. C'est un instrument nouveau qu'ils ont mis au service de la science et de l'industrie, c'est le complément indispensable du bois et du fer, le lien qui doit unir les parties rigides des machines pour en faire enfin une sorte de corps humain docile et fécond sous l'action du génie. Le succès qui a couronné les efforts de MM. Rattier et Guibal n'est donc qu'une juste et légitime récompense de leurs énergiques et constants efforts.

DU CLOSEL.

Coupé-Chaise ou Brougham.

Ce genre de voiture, devenu à la mode depuis quelques années tant à Londres qu'à Paris, n'a cessé de recevoir des carrossiers anglais et français une foule d'améliorations successives qui toutes, cependant, laissent quelque chose à désirer dans le raccourcissement de l'avant-train; il était réservé à un carrossier parisien, M. Moussard, déjà connu des lecteurs de l'Illustration

par une catène métallique par le dernier jour des expositions nationales et publiées à ce titre dans le numéro 354 du vol. XIV, d'inventer, pour les coupés-chaises, un système de raccourcissement d'avant-train tel qu'il peut offrir à tous les inconvénients et dangers que laissent subsister tous les autres systèmes anciens.



Nouveau modèle de voiture.

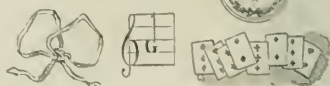
Indépendamment de ce perfectionnement capital, M. Moussard a apporté à ses coupés-chaises diverses améliorations de détail qui seront appréciées par tous les amateurs de voitures, et consistant en un strapontin mécanique qui ne prend aucune place à l'intérieur de la caisse, en un marchepied invisible qui se parait et ne se déplace qu'avec l'ouverture de la portière dé-

barrassée elle-même des incommodes serrures à becs de canne apparents, et enfin en boîtes à roues ne se graissant qu'une fois chaque année. Ces inventions, perfectionnements et améliorations ont valu à M. Moussard un nouveau médaillon d'argent qui lui a été décerné par l'Alléluie des arts dans sa 130^e séance. G. FALAMIN.

Bébus.



MOYENS



EXPLICATION DU DERNIER BÉBUS.

Les temps révolutionnaires amènent avec eux la ruine de toutes les entreprises

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PALUIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

19 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Pria de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 399. — Vol. XVI. — Du Vendredi 18 au Vendredi 25 octobre 1850.
Bureaux : rue Richelleu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. —
Coucours de l'agriculture à Versailles. — Le Sabara algérien et le grand
désert. — Fête de l'agriculture et des arts à Bruges. — Les journaux
et les journalistes en Angleterre. — Bibliographie. — Souvenirs de
chases en Syrie. — Voyage à travers les journaux. — Assistance pu-
blique, habitations pour les ouvriers,

Gravures. Derniers moments de la reine des Belges, Ostende 11 octobre
1850. — Courses de Sammar; Carrousel de l'École de Cavalerie; Le ja-
velot; La course des bagues; La course des têtes. — Coucours de l'agri-
culture à Versailles; Deller; Cheval de trait; Taureau. — Fête vené-
tienne sur le grand canal à Bruges; Exposition des produits agricoles;
Délite des chars. — Chasses en Syrie; La pêche avant la chasse; Le
déjeuner; L'afût aux chamois; Le retour de la chasse; La traque au
bois; La battue en plaine. — Frontispice des bibliothèques communales.
— Statue de Simon Stevin à Bruges. — Rebus.

Histoire de la semaine.

A peine s'éteignaient les derniers bruits des fêtes de
Bruxelles et de Bruges, qu'un voile de deuil s'étendit sur
la Belgique et changeait la joie publique en douleurs et en
larmes.

Vendredi, 11 octobre, à huit heures dix minutes du ma-



Derniers moments de la reine des Belges à Ostende, le 11 octobre 1850.



Courses de Saumur sur l'hippodrome des prairies du Bray.

vous tenez Arnal dans un de ses meilleurs rôles. La scène du lansquenet est plaisante; celle du duel et celle du mari, et la scène de la femme aussi, tout est plaisant; bon Dieu! dans quel grenier à sel les auteurs vont-ils détroisser tous ces mots burlesques, ces coq-à-l'âne ébouriffants, ces bêtises, ces hardiesses et ces gentilleses à mourir de rire. A côté d'Arnal, on a beaucoup applaudi mademoiselle Marquet, une actrice de la bonne lignée, qui serait à sa place aux Variétés si elle n'avait pas su s'en faire une autre au Théâtre-Français, où elle débute prochainement.

Vous connaissez, tout le monde connaît les courses d'octobre, qui sont celles d'avril. Des jockeys maigres, squelettes au galop qui volent, emportés par des coursiers impétueux comme l'ouragan. Qu'ils s'appellent Fitz-Emilius, Couche-Tout-Nu, Sérénade, Sauve-qui-Peut ou Brouhaha, ce sont toujours d'admirables chevaux, égaux, à quelques longueurs près, en force, courage et beauté, si bien qu'on pourrait penser que c'est le même coursier qui court perpétuellement après les mêmes prix. Leur illustration remplit l'illustration, et pour cette fois il est

trop juste que Paris cède la place à Saumur.

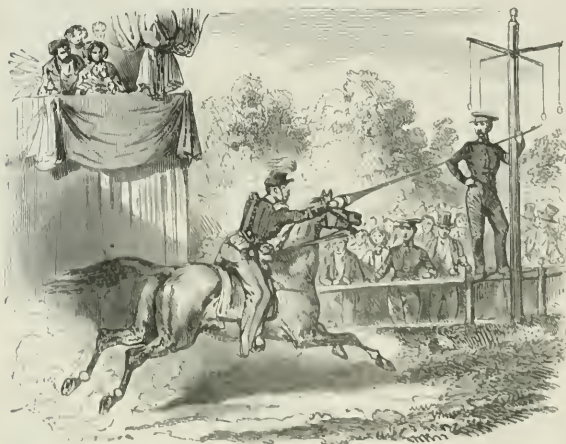
Les courses de la ville chevaleresque ont eu lieu le 29 septembre sur l'hippodrome des prairies du Bray; c'était une fête d'inauguration. Désormais, chaque année, à la même époque, l'arène s'ouvrira aux coursiers de tout sexe et de tout âge, et quatre prix seront décernés aux vainqueurs. Le prix de la ville de Saumur est de deux mille francs; il a été remporté par Athra, jument appartenant à M. d'Indouville. La course figurée dans notre vignette est celle des barrières; le prix, de 800 fr., dit de l'École de cavalerie, a été remporté par Figaro, à M. du Boberil.

Le carrousel donné le lendemain dans la même enceinte avait attiré une foule immense. Nos dessins, pris d'après nature, en reproduisent les différents exercices. On pourrait essayer de peindre ces joutes habiles et ces brillantes évolutions, telles que courses de bagues, maniement du javelot, têtes enlevées, spirale et serpentine; mais à quoi bon une description pour nos lecteurs, qui, grâce à l'obligeance des autorités de Saumur, ont ces exercices sous les yeux.

PHILIPPE DESOIX.



Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — Le javelot.



Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — La course des bagues.

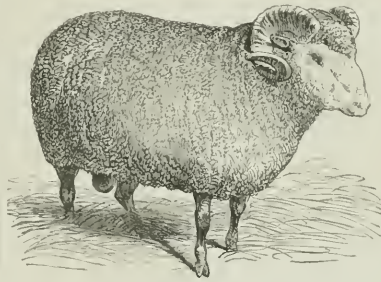


Carrousel de 1850 à l'École de Cavalerie de Saumur. — La course des têtes.

CONCOURS GÉNÉRAL DE L'AGRICULTURE À VERSAILLES.



Que les temps sont changés ! Du magnifique hôtel que la République a fait son école normale d'agriculture. Il y a moins un siècle, cent mille familles privilégiées, entre lesquelles l'opé de la vieille féodalité avait jadis partagé le sol, se sputaient la faveur de voir admettre leurs fils dans cette meuro sacrée, où on les stylait aux grandes et aimables anières. Le regard du maître, et surtout celui de la favorite, préten fait y distinguer le mérite nais-sant, qui, un beau ur, se trouvait mis en son lustre sous une épaulette ou sous asigno d'une charge à la cour, avec le fardéau d'un portefeuille en perspective. Rose et Falart, il est vrai, n'ont point mncé ainsi ; mais aussi que d'obstacles ils ont eu à sur-onter dans leur carrière ! Aujourd'hui, le jeune paysan il se sent au cœur la moindre étincelle d'ambition, et au reu le moindre grain de capacité pour la profession dans quelle il est né, et qu'il chérit avec tant de raison, voit, ur peu qu'il montre de zèle et de persévérance au travail, ouvrir devant sa blouse et ses rabots, d'abord la ferme-ole de son département, puis l'école régionale, et enfin l'istitut agronomique. Après avoir gagné loyalement au con-urs ses trois admissions successives, et sans qu'il ait eu soin de recourir à aucune protection, il sortira pour ce-uper une chaire et placer son nom à côté de ceux des Oll-r de Serres, des Parmentier, des Thoin, des Dombasle, pour diriger la culture d'un domaine de l'État, ou régir grands biens d'un propriétaire, ou exploiter une ferme société avec un capitaliste à qui il aura inspiré confiance.



Animaux reproducteurs. — Bélier.

Avant peu, l'usine des champs réclamera l'ingénieur agri-colo d'un talent constaté avec autant d'empressement que l'usine industrielle réclame l'ingénieur civil au sortir de l'école centrale. Dans le lieu où se sont formés tant de brillants

hommes de cour, qui, avec leurs grâces fugitives, et par des sentiers semés de fleurs, ont conduit l'antique monarchie à sa ruine, il va désor-mais se former une élite de population rurale, dont le savoir solide contribuera puissamment à assurer la prospérité du pays.

Dans les écuries de cet hôtel, les plus splendides écuries qu'on ait jamais édifiées (je n'ex-cepte pas celles qui fu-rent consacrées par l'em-pereur Caligula au con-sul quadrupe qu'il daigna associer à son gouvernement pseudo-constitutionnel), on en-tretient pour le service de MM. les pages quel-ques centaines de frin-gants chevaux de bataille et de chasse. Aujourd'hui le modeste cheval de tra-vail y est hébergé côte à côte avec le coiteux cheval de course, et tous les deux ne se trouvent point humiliés de rece-voir dans leur compa-gnie le taureau campagnard, le naïf bétier, et même le cynique pour-

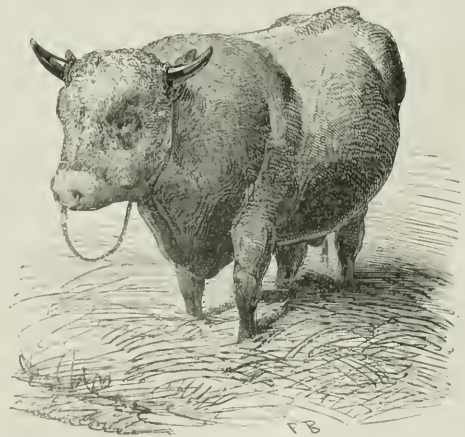
ceau. On voit là, non à l'état de simple théorie mais mise en sérieuse pratique, l'égalité devant la fourche et la fraternité de la litière ; la liberté seule est tant soit peu restreinte : le brou fait qu'elle ne peut dégénérer en licence. De mauvais langues racontent que le cheval du Louis XIV de bronze de la cour du palais, lequel cheval est loin de me sembler beau, malgré son allure d'aristocrate, en voyant entrer sans façon dans les nobles écuries toute cette démagogie d'animaux, s'est cabré d'indignation sur son piédestal. Je ne nie pas le fait ; je croirai à tout vice dans un cheval si malheureusement conformé ; mais je suis sûr que s'il s'est porté à un tel excès, son auguste cavalier l'aura châtié par un rude coup d'ép-ron, car le grand roi ne manquait pas de sens et de patriotisme, et, bien qu'il ait régné à la mode de son temps, il aimait sincèrement le progrès en industrie et en agriculture.

Voulons-nous avoir une image fidèle des formes qu'on re-cherchait, et dont l'ensemble était qualifié beauté dans le cheval avant notre époque. Passons d'abord par le musée historique, et regardons les beaux tableaux de bataille de Van-der-Meulen. Nous remarquons une grande taille, des muscles puissants, mais des têtes busquées à l'excès, des encolures rouées, des dos ensellés. Maintenant, visitons l'ex-position des chevaux reproducteurs, et comparons avec ce que nous avons vu dans le musée. L'homme a réussi à modifier la tête, l'encolure et le dos du cheval. L'homme assure qu'ainsi modifié le cheval respire mieux, et qu'il est plus apte à supporter le poids du cavalier.

L'exposition de cette année ne compte pas beaucoup de



Animaux reproducteurs. — Cheval de trait. — Chapeau, fils d'Oscar, race normande-Perrhonnoise, appartenant à M. Chara-Jame.



Animaux reproducteurs. — Taureau. — Lebrou, race auvergnate, appartenant à la ferme-école de Souillart.

chevaux; mais à la prochaine il est à espérer que nous verrons figurer à peu près toutes les races du pays. On pourra juger alors parfaitement de la marche du progrès que l'on se propose d'accomplir: modifier du mieux possible les formes dans toutes les races, de manière à ramener tous les chevaux du royaume à trois types: 1° le cheval de trait; 2° le cheval de selle ou de guerre; 3° le cheval de course ou de vitesse. L'éleveur dans chaque contrée juge à quel type sa race pourra s'amener le plus facilement, et surtout en donnant le plus de bénéfices, et il combine d'habiles croisements sans sortir de la race, ou bien en la corrigeant par le mélange avec une autre. Le dessin qui est joint à notre article représente un cheval fabriqué en Normandie; il reproduit les conditions de beauté qui constituent le type du cheval de trait. Si vous voulez voir la perfection dans ce genre, je vous engage à pousser jusqu'à la ferme de la Minagerie, et à visiter six juments anglaises qui sont employées aux travaux quotidiens.

Il en est de même pour les taureaux. Remarquez combien tous ceux qui sont réunis sous ces vastes toitures, et qui représentent à trop d'exceptions près les races bovines de la France agricole, dont les six régions ont pour centre Saint-Lô, Angers, Bordeaux, Aurillac, Nevers, Vesoul; remarquez, dis-je, combien tous ces animaux sont déjà modifiés dans le sens qui doit les ramener à deux types: 1° bêtes de travail; 2° bêtes d'engrais.

Le bœuf de travail doit être bien ouvert du poitrail et des hanches; ses jambes, de hauteur médiocre, doivent être nerveuses sans être trop grosses. Il doit avoir des jarrets larges, une tête de moyenne grandeur, la cote arrondie, un ventre qui ne soit ni gros ni pendu, un garrot et des reins larges, un dos rectiligne du garrot à la croupe, des hanches peu saillantes, la queue bien attachée et s'élevant un peu au-dessus de la croupe; la cuisse arrondie, les cornes bien courbées, grosses, courtes, luisantes; les pieds solides; quant au fanon, il ne doit pas être trop grand. Il doit être de taille et de force appropriées au sol qu'il est destiné à cultiver. Il doit en outre être docile et peu délicat sur la nourriture. Le dessin donné ici d'un jeune taureau du Cantal, appartenant à la ferme-école de Souillart, réunit à un haut point ces qualités, ainsi qu'on peut le voir. (Il en est une essentielle que, cependant, l'artiste n'a pu reproduire d'une manière assez sensible, au point de vue où s'il était placé pour prendre son croquis; c'est le dos parfaitement rectiligne du garrot à la croupe).

Comparez ces formes avec celles que l'illustration a plusieurs fois données, de la bête d'engrais, et vous verrez que les deux types sont en opposition à peu près complète. Il faut donc renoncer au problème qu'on a cherché quelquefois: améliorer les formes d'une race de manière que l'animal soit à la fois propre au travail et puis à l'engrais. Domestique, M. Villeroy et d'autres autorités enseignent aujourd'hui qu'il faut choisir laquelle des deux fins on prétend obtenir, diriger ses croisements en conséquence, et surtout s'attacher, dans la bête d'engrais, à la qualité si précieuse de précocité. Répétons-nous sans cesse que la race Durham a atteint tout son développement et peut être amenée à la perfection de graisse à l'âge de deux ans.

Dans l'Angleterre, pays du plaines et où les capacités ne font pas défaut, le travail du bœuf a disparu devant celui du cheval, et l'on ramène toutes les races bovines au type de la bête d'engrais. Nous qui avons des contrées où le travail du bœuf se maintiendra longtemps encore et peut-être ne cessera jamais, nous ne devons pas pratiquer une imitation rigoureuse du radicalisme de nos voisins dans cette question, et nous devons entretenir les deux types, en ramenant chacune de nos races au type qui convient à sa contrée.

Nous ne quitterons pas l'honorable enfant du Cantal sans dire un mot de la manière ingénieuse dont il est ferré. Il a fait ses cent quarante lieues, par étapes de sept à huit lieues, sans que son seul de ses ongles ait perdu son fer. Cette ferrure a fait l'admiration de MM. les éleveurs les plus éminents, Massé, de Bélaque, de Torcy, etc., qui l'ont fait dessiner, et se proposent bien de l'adopter pour leur bétail. L'invention en est due à M. Richard, le représentant du Cantal, qui s'est bien gardé de prendre un brevet, tant il aimait à voir se répandre le plus rapidement possible tout ce qui est amélioration agricole.

Les superbes mérinos indigènes se font remarquer à cette exposition, tant par la finesse de leur laine que par leur conformation grandement améliorée. Nous regrettons que les plaines fixées à leurs boxes portent simplement un numéro et non pas le nom du propriétaire. Nous nous plaisions à croire que le majestueux bélier *Jupiter* le gardien nous l'aurait nommé ainsi, dont nous donnons l'illustration (le gardien nous l'a nommé ainsi), dont nous donnons l'illustration (le gardien nous l'a nommé ainsi), dont nous donnons l'illustration (le gardien nous l'a nommé ainsi).

Les vétérats sont aussi fort beaux. Depuis le commencement du siècle, on a introduit en Europe des porcs provenant de Chine, de Siam, de la mer du Sud, du cap de Bonne-Espérance, etc. Toutes ces races sont de taille petite, ont le corps trapu, les jambes courtes, le ventre près de terre, la tête raccourcie, etc.; et cet avantage de formes, elles joignent celui de manger peu, d'avoir un accroissement très-précoce et de s'engraisser facilement: on peut tuer l'animal à six ou huit mois, au maximum de sa croissance et parfaitement gras. Croisées avec les races anglaises, elles ont donné des méteils précieux et de taille plus forte, sans avoir rien perdu des autres qualités. Ces nouvelles races anglo-chinoises de Hampshire et de Berkshire ont été introduites en France, en 1819, par Huzard. Des cette époque, on en a nourri chez M. Lalayette, au château de Lagrange. Un beau troupeau, importé plus récemment par l'actif et savant M. Yvart, recueille des soins à notre école d'Alfort. M. Moll indique un moyen bien simple de remédier à la mollesse qu'on reproche au lard du cochon chinois, c'est de le faire cuire moins longtemps que le lard ordinaire.

Le troupeau d'alpacas entretenu à la ferme de la ménagerie a fourni de la laine longue et soyeuse, dont on a tissé une pièce d'étoffe. Heureux qui pourra s'en procurer pour se faire un paletot! Nous souhainons à nos lecteurs des châles de la laine *mauchany*, qui figure aussi à l'exposition. L'illustration a déjà, dans le cours de cette année même, consacré un long article à ce produit si recommandable d'une variété de nos mérinos indigènes.

Nous terminerons par un élogé bien sincère adressé aux riches de M. de Beauvoys. Cet excellent homme, si connu dans tout le monde agricole, s'est élevé à l'étude de ces intéressantes travaux, avec un zèle et un esprit d'invention qui lui a valu déjà dix médailles de la part de sociétés savantes. Dans un rapport à la société d'agriculture de Seine-et-Oise, M. Erambert, professeur à Grignon, vient de donner un exposé intéressant de ces travaux, et d'un charmant et utile petit livre publié par M. de Beauvoys; nous nous proposons d'ici à peu d'en parler tout au long, et de le recommander à nos lecteurs avec tous les commentaires qu'il mérite.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Le Sahara algérien et le grand désert.

PAR MM. LE GÉNÉRAL E. DAUMAS ET AUBON DE CHANCEL.

Nous sommes en grand retard avec ces deux excellents livres. Que les auteurs veuillent bien nous pardonner ce tort, qui, s'il n'était involontaire, serait d'autant plus grave, que les publications dignes d'intérêt sur l'Algérie sont malheureusement peu nombreuses.

Le nom de Sahara éveille généralement l'idée de solitudes immenses, sablonneuses, sauvages, mais c'est un préjugé, et à plusieurs centaines de lieues de distance du littoral le désert n'est désert que par intermittence: souvent même il est très-peuplé. On le distingue en trois parties: sur les points où il est habité, il prend le nom de *Faïa*; non habité mais habitable, il reçoit celui de *Kijar*, qui signifie *abanonnie*; inhabité, inhabitable, il est qualifié *Falat*. Les Arabes nomment *seheur* ce moment presque insaisissable qui annonce le point du jour, dans ces pays sans aube et sans crépuscule, et durant lequel on peut encore, en temps de jeûne, manger, boire et fumer, l'abstinence rigoureuse devant commencer « dès qu'on peut discerner un fil blanc d'un noir. »

De là le nom de Sahara et de Sahariens, s'il en faut croire les *Talba* (lettres); car c'est au Sahara, pays plat et immense, que l'on aperçoit tout d'abord le *seheur*, tandis que les gens du Tell ne peuvent le saisir que bien plus tard, à cause des montagnes et des pics du terrain qui le dérobaient à leurs yeux.

De là aussi viendrait cette étymologie du mot Tell que généralement l'on fait dériver de *tellus*, terres cultivables, et dont il faudrait chercher l'origine dans le mot *tali*, dernier, les Telliens, en effet, étant les derniers à apercevoir le *seheur*.

On s'étonne, d'après la connaissance qu'on a des mœurs nomades de l'Arabie, de trouver les Sahariens obstinément fixés au sol, en partie du moins, car si un certain nombre de tribus du désert émigrent chaque année, il en est d'autres qui ne quittent jamais les oasis, où le soin des palmiers, leur principale culture, réclame d'eux de constants efforts. Cette circonstance n'est pas la seule qui explique cette anomalie apparente. Les cultivateurs des palmiers ne paraissent point appartenir à la race arabe. Ce sont des peuples autochtones qui, repoussés du littoral, et y a grand nombre de siècles, par tant d'invasions, de guerres et de conquêtes successives, se sont réfugiés dans les régions du *seheur* et y ont porté leurs mœurs simples, sédentaires et agricoles. Il est à remarquer qu'ils sont moins fanatiques, moins intolérants, et (il est probable que l'un est la conséquence de l'autre) beaucoup plus industrieux et plus civilisés que leurs coreligionnaires d'Algérie. Ils disent franchement: « Nous ne sommes ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans; nous sommes les amis de notre ventre. » Le scepticisme est favorable au développement de l'industrialisme: aussi, chose singulière, ce sont ces peuplades réputées à demi sauvages qui non-seulement produisent les drogues et plantes rares dont on a besoin dans le Tell, mais fabriquent les fins tissus dont on admire dans les bazars de Constantine, d'Alger, de Tripoli, de Tunis, la trame soyeuse et délicate, digne de l'aiguille d'Arabie. Les canuts de Lyon ont, dans les oasis du Touat, du Souf et jusqu'à pays nègre, des confrères et des émules qu'ils sont loin de se soupçonner. Le Tell, superstitieux, dévot et apathique, ne fournit guère que des grains; mais c'en est assez pour leur l'activer et laborieuse population du *seheur* sous son absolu dépendance. Car, si l'on peut à toute rigueur se priver de haïks précieusement donnés, de plumes d'autruche, on ne peut se passer de blé, le Sahara n'en produisant que peu ou point, et les dattes, aliment fort nutritif du reste, devenant bientôt malsaines et échauffantes quand elles sont employées seules.

Plus tard, sans venir au Sahara, sur les traces des premiers habitants du pays, les Arabes de la conquête, et ils s'y sont juxtaposés. Ils y ont conservé leurs mœurs dédaigneuses et indolentes; ils s'y considèrent comme trop grands seigneurs pour cultiver la terre. Bien que propriétaires d'une partie du *Kijar*, ils se contentent de camper sur la lisière des oasis et d'y faire paître leurs troupeaux. La culture de leurs champs d'orge et de leurs pieds de palmiers, ils la confient à ces métoyens autochtones qui demeurent fixés au sol. Ils en perçoivent les revenus: puis, l'été venu, ils émigrent dans les régions plus tempérées du Tell, où ils portent les dattes, les autres drogues et les produits manufacturés du Sahara, et dont, à l'entrée de l'hiver, ils reviennent chargés de céréales, servant ainsi de pourvoyeurs et d'utile trait d'union entre deux contrées si diverses. Malgré le soin curieux que la nature a pris de les isoler

l'une de l'autre en ne laissant entre elles que deux ou trois passages ou gorges presque infranchissables, il est évident que, par cette divergence même de produits, de climat, de mœurs, elles sont destinées à s'entre-secourir, à coexister fraternellement et à se servir mutuellement de complément et de ressource. Aussi est-il d'une importance énorme pour le Tell et ses occupants d'étudier et d'approfondir ces régions naguère encore à peine entrevues du *seheur*.

Directeur des affaires arabes, M. le colonel de spahis, aujourd'hui général Daumas, était placé mieux que personne pour diriger et entreprendre les premières investigations vers ces contrées mystérieuses, et c'est en feuilletant deux mille titres arabes qu'il a pu, sous le patronage du ministère de la guerre et avec le concours de la rédaction de M. Aubon de Chancel, attaché aux affaires arabes, recueillir, classer, mettre au jour ses études géographiques, statistiques et historiques sur le Sahara algérien.

Cette réunion de documents, complètement nouveaux et inédits autrefois, et dont tous les voyages, expéditions, campagnes, exécutés depuis, n'ont fait que vérifier l'exactitude, est et demeurera le guide, le *valde mecum* de tout explorateur qu'un intérêt de commerce, d'industrie, d'art ou de science entraînera à visiter le sud de nos possessions, ou à nouer des relations plus lointaines avec les tribus limitrophes du grand désert. Indiquant les principaux itinéraires qu'il faut suivre pour le parcourir en tout sens, c'est le *Livre des postes de l'Arabie Sahara*. Le nom même, par exemple, que les relations soient servies comme ceux de la grande route de Paris à Marseille, ni les chemins très-précisément peints à nos yeux carrossables, nationales ou même vicinales. Un étroit sentier à mulet, semé de casse-cous, le plus souvent perdu dans les sables ou emporté par les torrents, voilà pour la route. Quant aux gîtes ou aux étapes, si c'est aujourd'hui une tribu que sera demain une fontaine, après-demain un arbre, et quel quefois rien. Mais, quels qu'ils soient, il importe au voyageur de les connaître, et leur absence même a besoin d'être dûment signalée. Chemin faisant, l'auteur de ce précieux guide note et relève tout ce qui, dans les parcours, peut être utile à la caravane, qu'elle soit scientifique ou commerciale ou intéressée, au point de vue militaire et stratégique, le gouvernement du pays: les forces de chaque oasis ou agglomération de villages, le chiffre de la population, les usages caractéristiques, les noms des chefs principaux, les cultures, objets d'industrie et de négoce, etc. Nous avons pu nous même contrôler sur plusieurs points spécifiés et décrits dans l'itinéraire l'exactitude et la valeur des indications qu'il renferme. Pour quiconque connaît la défiance profonde et instinctive des Arabes, leur répugnance à laisser questionner, leur aversion pour les réponses catégoriques, leur ignorance et leur mépris des mesures et distances, qu'il faut évaluer des lors par un très-petit point de comparaison, c'est un véritable sujet d'étonnement et je dirai presque, d'admiration que l'on ait pu atteindre sur de tels éléments, à ce point de fidélité et de précision. L'autorité du chef des affaires arabes à la sans doute merveilleusement secondé dans une entreprise que lui seul pouvait concevoir et mener à si bonne fin; mais il fallait savoir vouloir s'en servir, et c'est ce qu'a voulu et fait M. général Daumas, et dont nous le louons sincèrement.

Encouragés par ce premier et si légitime succès, MM. Daumas et de Chancel ne se sont point arrêtés en si beau chemin. Conquérants du petit désert, ils ont voulu affronter le grand, et reparsaient dernièrement dans l'arène avec un nouvel itinéraire qui, cette fois, recule les migrations des notions sahariennes jusqu'aux limites du Soudan, à ce que chose comme sept ou huit cents lieues dans les terres.

Cette fois, ce n'est plus une nomenclature que le lecteur a sous les yeux. Au lieu d'un simple état des lieux géographique et statistique, c'est la caravane elle-même, c'est un poème oriental en action qui se déroule dans la nouvelle publication de MM. Daumas et Chancel. La fantaisie n'y a pour rien: c'est de la bouche même du *Khrebir* qu'ils ont recueilli et transcrit les éloquentes péripéties de son marche au pays des Nègres, à travers six cents lieues de désert, au milieu de dangers, de privations et d'alternatives sans nombre.

Le *Khrebir* est le conducteur de la caravane; c'est lui qui commande et dirige, dans l'océan des sables, cette flotte mouvante. C'est un homme d'intelligence, de bravoure, d'adresses éprouvées. Il sait s'orienter par les étoiles; il connaît, par l'expérience des voyages précédents, les chemins, les points de pitrages, les dangers de certains passages, les moyens de les éviter, tous les chefs dont il faut traverser le territoire. Il y aigie à suivre selon les pays, les remèdes contre les maladies, les fractures, la morsure des serpents et autres accidents. Dans ces vastes solitudes où rien ne semble indiquer la route, le *Khrebir* pour se diriger marche de repère: la nuit, si sans étoile ne lui ait en sa simple inspection d'une poignée d'herbe ou de terre qu'il étudie des doigts, qu'il flairer et qu'il goûte, il devine où l'on est, sans jamais s'égarer.

Tel est Chezzoum, le capitaine de l'expédition périlleuse au pays des Nègres, le narrateur dont MM. Daumas et Chancel ont recueilli le récit. Il est jeune, grand et fort; c'est un maître du bras. Il a sous lui plusieurs lieutenants *chaouis*; son autorité est absolue, mais sa parole est douce et ses commandements toujours basés sur la raison et la prudence. C'est un homme dont la sagacité ne saurait être comparable qu'à celle des Peaux-rouges et du fameux *Ba-Cur* des savanes de l'Amérique. Pour mieux exercer son métier de pilote, il a poussé la prévoyance jusqu'à prendre femme chez toutes les principales peuplades qu'il faut traverser pour gagner le but lointain du voyage; il s'est marié sur toute la ligne, et notamment chez ces terribles Touaregs les vautours du désert et la terreur des caravanes.

C'est d'après son conseil et ses incitations insinuantes que l'on s'organise et se met en route pour aller chercher à l'ouest l'or, les esclaves, les peaux de buffle et d'autruche, l

les rues et les places publiques en superbes avenues; on en fait des arcs de triomphe gigantesques, des guirlandes, des arceaux de toute forme; et l'ensemble de cet arrangement, qui plaît à l'œil par l'harmonie des lignes et par le ton de la couleur, est rehaussé par des milliers de flammes, d'étendards, de pavillons, de drapeaux, suspendus au travers des rues, placés au sommet des sapins, dans les entrelacs des guirlandes, et à toutes les foudres des maisons. Le soir cela devient d'un effet ravissant. Des lanternes de papier, des verres de couleur sont jetés au milieu de ces feuillages et serpentent en files immenses, en courbes gracieuses, tout le long des sapins, formant, par leurs combinaisons, des effets charmants et aussi variés qu'attendus.

Les fêtes de Bruges ont duré huit jours, du 29 septembre au 6 octobre. L'exposition des produits de l'agriculture et de l'horticulture était l'objet principal de la fête; à côté,

venait se placer une exposition de tableaux. Les divertissements étaient des concerts, des illuminations, des représentations dramatiques, des bals, des cortèges et une grande fête vénitienne. C'est par l'ouverture de l'exposition agricole qu'on a inauguré cette série de réjouissances publiques. Le roi était venu d'Ostendo avec son fils aîné, le duc de Bra-

bant, pour assister à la cérémonie, qui s'est faite avec beaucoup de pompe, en présence d'une foule immense de fonctionnaires publics et d'exposants. Le chevalier Peers, membre de la chambre des représentants et président de la commission d'agriculture, a fait au roi un discours très-remarquable par la justesse des idées et la netteté de l'expression.

mes; la troisième, les racines, le miel, le beurre, les pommes de terre, et les produits des ateliers d'apprentissage pour l'industrie des tissus. Le catalogue inscrivait plus de six mille numéros. Les salles étaient décorées de branches de sapin, de drapeaux et de feuillages. Ces branches et ces feuilles entrelacées formaient des séries d'arceaux, à la retombée



Fêtes de Bruges. — Exposition des produits agricoles.

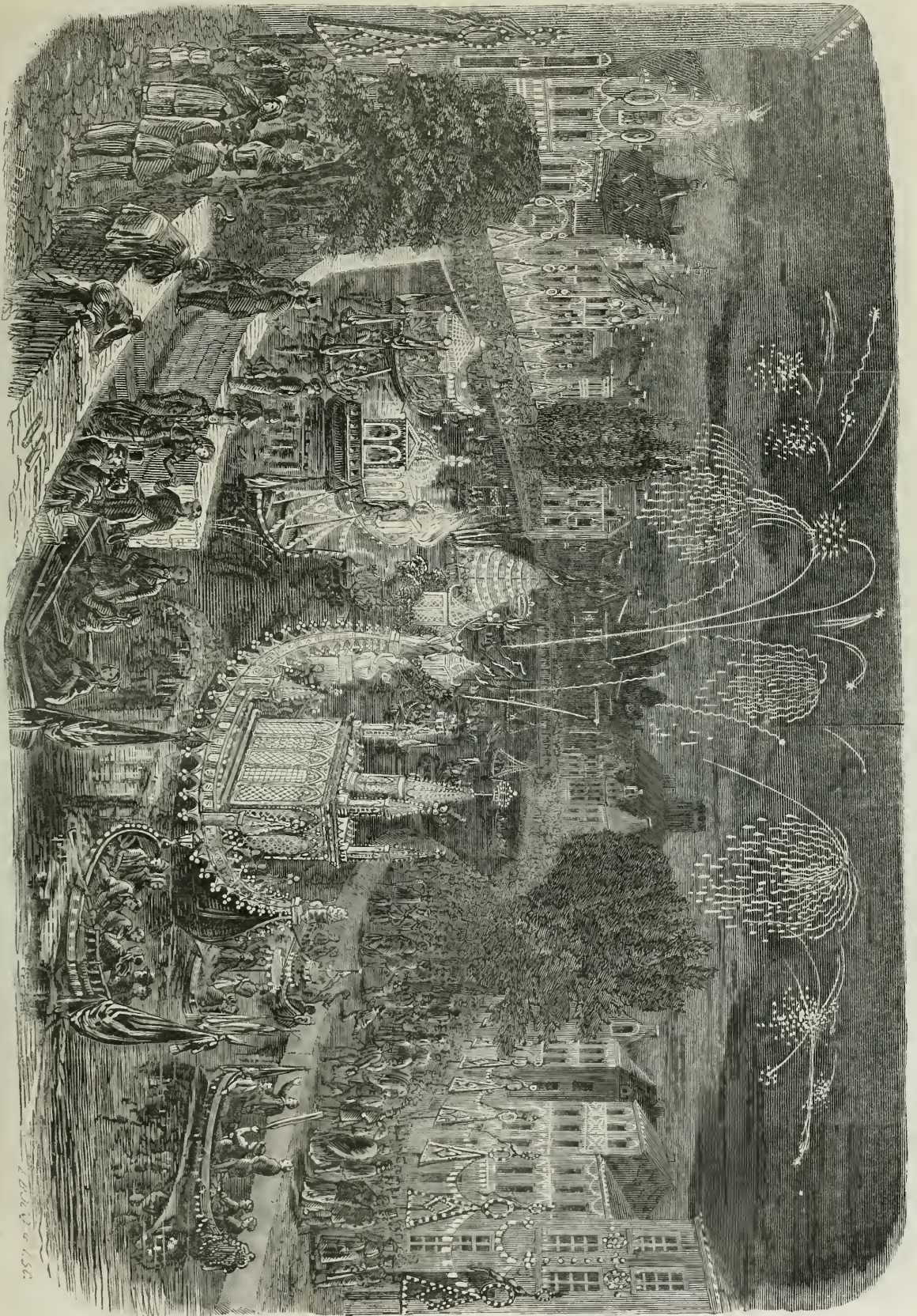


Fête de Bruges. — Défilé des chars.

Le roi y a répondu en philosophe et en père de famille. Par un singulier hasard, cette réponse n'a pas été sténographiée. Le roi terminait à peu près ainsi : « Ces richesses de l'agriculture, ces trésors, vous les devez à la paix que vous avez su conserver au milieu de la tourmente. Le calme et la sagesse que vous avez montrés seront encore mis à l'épreuve; la lutte n'est point finie, des événements bien graves menacent l'Europe entière; mais sachez vous en garantir, restez ce que vous avez été, calmes et sages, et, quoi qu'il arrive, j'ai la certitude que la Belgique conservera sa tranquillité et son indépendance politique... » On a beaucoup applaudi ces paroles.

L'exposition agricole de Bruges occupait tout le premier étage des Halles, vaste bâtiment gothique que domine le Beffroi, superbe tour de 350 pieds de haut. Cette exposition était divisée en trois salles : la première contenait les céréales; la

seconde, les fleurs, les fruits et les légumes; la troisième, les racines, le miel, le beurre, les pommes de terre, et les produits des ateliers d'apprentissage pour l'industrie des tissus. Le catalogue inscrivait plus de six mille numéros. Les salles étaient décorées de branches de sapin, de drapeaux et de feuillages. Ces branches et ces feuilles entrelacées formaient des séries d'arceaux, à la retombée



Fête vénitienne sur le grand canal à Bruges.

L. BOUILLON sculp. 1852.

épaisse forêts et ses antiques châteaux dont les légendes sont restées gravées dans la mémoire du paysan styrien, conservateur religieux du culte des traditions.

Cette belle contrée se divise en deux parties, la haute et la basse Styrie; la partie occidentale, qui comprend le pays placé entre Maria-Zell et Gratz, est montueuse et tourmentée; l'autre, au contraire, est formée de vastes prairies ombrées d'arbres vigoureux, de gras pâturages animés par de nombreux troupeaux et entrecoupés de ruisseaux portant dans leurs méandres capricieuses la fertilité et l'abondance au pied des collines légèrement ondulées qui complètent ce tableau auquel elles forment un cadre de verdure.

On comprend ce qu'un tel pays doit renfermer de gibier et la variété des espèces qu'il présente aux coups de chas-



Chasses en Styrie. — La pêche avant la chasse près Maria-Zell.

seur, depuis la caille passagère jusqu'à l'aigle chamois, la Styrie possède en effet presque tous les gibiers connus en Europe; l'ours même s'y montre, mais en nombre singulièrement restreint par la rudoërie que lui font les intrépides montagnards, qui ne craignent pas de lutter corps à corps avec ce redoutable adversaire.

Grâce à ses lois particulièrement sur la chasse et aux peines sévères qu'elles prononcent en certains cas, la Styrie est la contrée qui renferme, surtout maintenant, le plus de chamois, les montagnes de la Suisse et du Tyrol se trouvant presque dépeuplées aujourd'hui par la guerre d'extermination que tout homme possédant une carabine a le droit de porter dans le canton qui l'entoure. Si le gouvernement suisse tarde à prendre des mesures énergiques pour retrain-



Le déjeuner après la pêche sur les bords du lac.

dre le droit illimité de la chasse, les montagnes de l'Helvétie subiront le sort de nos Pyrénées, dont les isards ont à peu près disparu.

Ainsi réglementées par des lois conservatrices, les chasses en Styrie sont encore protégées par d'anciens usages qui, en réunissant les chasseurs d'un même canton seulement à certaines époques déterminées, s'opposent aux destructions quotidiennes et partielles, si nuisibles à la reproduction du gibier.

Tous les ans, par exemple, au mois de septembre, les propriétaires qui ont le droit de chasser sur les montagnes avoisinant la petite ville de Maria-Zell et son église organisent une grande chasse qui dure plusieurs jours et qui donne lieu à des réjouissances d'un aspect d'autant plus pittoresque et original qu'elles se passent en plein air au milieu de ces belles et verdoyantes montagnes de la chaîne des Alpes styriennes.

Une pêche aux truites dont l'espèce, selon les gourmands, l'importe en délicatesse sur les truites saumonées du lac de Genève, sert ordinairement d'ouverture à cette chasse et lui donne un attrait des plus piquants; à une heure environ de Maria-Zell on trouve un de ces petits lacs si nombreux dans la partie accidentée de l'empire d'Autriche; montés sur des radeaux improvisés, les chasseurs, abandonnant la carabine pour s'armer d'une longue perche, s'avancent sur une seule ligne, et, en agitant les flots, forcent le poisson à fuir vers la rive opposée et à se jeter dans un immense filet qui ramène sur le sable quelques milliers de truites dont les plus petites sont rejetées dans le lac qu'elles servent à repeupler; le reste est destiné au déjeuner offert aux chasseurs après cette pêche miraculeuse.

Bien de plus pittoresque à ce moment que le coup d'œil présenté par la réunion de ces chasseurs styriens dont les vêtements aux couleurs grises et vertes se prêtent si bien, en se confondant avec les teintes des sapins et des rochers, à tromper l'œil inquiet du chamois; l'ensemble de ce costume ne diffère au surplus de celui des Tyroliens que par le chapeau, dont la forme conique, plus ramassée, est en-

tourée de bords moins retombants, et par les bas bariolés recouvrant la culotte jusqu'au-dessus du genou.

Les tables disposées sur les bords du lac sont bientôt envahies par les chasseurs, dont le robuste appétit s'appête à faire bonneur au repas champêtre dû en partie à leurs pousseuses du matin, car il se compose presque uniquement des truites par eux pêchées et accommodées, comme les langues d'Ésope, à toutes les sauces, dont la meilleure est sans contredit celle au vin, qui donne à ce poisson une couleur bleuâtre et un aspect très-appétissant; ce repas frugal, mais abondant, est assaisonné de saillies et de joyeux propos excités et entretenus par les fréquentes libations des vins du cru et du vin de Champagne, ce nectar cosmopolite.

Les apprêts du départ réclament bientôt toutes les attentions; chacun saisit sa carabine, son caban imperméable, et se dirige, muni de l'indispensable bâton ferré, vers la montagne désignée pour être le témoin des exploits des Nemrod réunis, et sur laquelle des batteurs, envoyés pendant la nuit précédente, ont rassemblé les chamois dispersés aux environs.

Pour ne pas éveiller l'attention des chamois, on chemine le moins bruyamment possible à travers la vallée, et l'on arrive enfin au pied de la montagne, où les gardes indiquent à chaque chasseur le poste qui lui est assigné; celui qui l'âge rend moins agile à gravir la montagne est placé à sa base, et les jeunes gens s'échelonnent sur ses diverses pentes, chacun se blottit à l'abri d'un quartier de rocher ou d'un tronc de sapin, et attend, en examinant si son arme est en bon état, le signal donné à une heure convenue par le chef des traqueurs. Jusqu'à ce moment si impatientement attendu, personne ne peut tirer un coup de carabine, dont le résultat inévitable serait de donner l'éveil au gibier et d'annuler l'effet des savantes dispositions prises pour diriger ses bandes éparées vers les chasseurs embusqués.

Le signal donné, on entend dans l'éloignement les cris poussés par les traqueurs pour effrayer les chamois et les chasser devant eux; à partir de ce moment, la chasse commence véritablement et un magnifique spectacle vient s'offrir



L'affût au chamois.

aux yeux émerveillés. Les chamois, que l'élévation du sommet de la montagne ne permet pas de distinguer, n'annoncent d'abord leur approche que par les pierres qu'en sautant d'un rocher sur l'autre, ils font rouler jusqu'aux chasseurs, qu'ils avertissent ainsi de se tenir sur leurs gardes; mais, à mesure que la voix des traqueurs se rapproche, les chamois descendent et se montrent. On a beaucoup exagéré les bonds que font ces animaux pour franchir les ravins; la nature du terrain ne leur permet que rarement de déployer une agilité extrême; mais ce qui étonne peut-être davantage, c'est la sûreté avec laquelle ils passent d'un rocher à l'autre, en se laissant tomber sur les pieds de devant, à la manière des chèvres, avec lesquelles ils ont beaucoup de ressemblance; ils s'arrêtent souvent pour écouter en faisant entendre un léger sifflement; c'est presque toujours le moment choisi par le chasseur pour lancer son plomb meurtrier.

Le premier coup de carabine tiré est suivi presque immédiatement de plusieurs autres: car les chamois se précipitent en troupes nombreuses. Ces détonations, répétées par les échos, produisent bientôt l'effet d'une petite guerre. Mais l'aspect général de la chasse est bien plus imposant lorsque les chasseurs, postés sur une montagne faisant face à celle sur laquelle se trouvent les chamois, peuvent en embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil.

Le chamois tué reste sur place, et c'est seulement à la fin de la chasse, dont la durée est de quatre ou cinq heures, que les traqueurs les ramassent et les chargent sur leurs épaules; le nombre des victimes varie suivant l'adresse et la quantité des chasseurs, mais il n'est pas rare d'en compter plus de cinquante, et un personnage de haute distinction, pour lequel une de ces chasses avait été organisée, en tua douze pour sa part. Il arrive souvent que plusieurs chasseurs ont des droits égaux à la mort de la même victime, chacun ayant logé une balle dans le corps de l'animal qui peut encore, dans cet état, soutenir une longue course avant de rendre le dernier soupir. Enfin quelques chasseurs ont eu le rare bonheur d'en tuer deux d'un seul coup.

Lorsque la fusillade a cessé et que la chasse est par conséquent finie, chacun quitte son poste et va rejoindre ses compagnons dans la vallée où les chamois transportés par les traqueurs sont, à l'aide du couteau que tout Styrien porte avec lui, éviscérés et vidés, opération indispensable à leur conservation.

Ces grandes chasses se terminent par des repas, des danses et des réjouissances de toute espèce.

La partie inférieure et boisée des montagnes renferme aussi des cerfs et des chevreuils que l'on chasse toujours au moyen des traqueurs, les chiens courants étant presque inconnus en Styrie. Dans tout l'empire d'Autriche, le prince de Lichtenstein est le seul qui possède une meute qu'il a fait venir d'Angleterre avec des piqueurs anglais. On trouve aussi dans certaines parties des montagnes la perdrix de neige et le coq des bois.

La perdrix de neige, dont le vol rapide se rapproche du



Le retour de la chasse.



La traque au bois.

vol du pigeon, un peu plus allongée dans la forme que la perdrix ordinaire de nos plaines, lui ressemble par son plumage d'été, qui a de plus la propriété de devenir blanc pendant l'hiver; on chasse cette perdrix au chien d'arrêt.

Quant au coq des bois, pour surprendre ce remarquable gibier de la partie boisée la plus élevée des montagnes de la Styrie, il faut que le chasseur, parti avant le jour, attende pour s'en rapprocher que l'oiseau fasse entendre son chant habituel, moment où les yeux fermés et le corps livré à une agitation fébrile, le coq des bois se trouve hors d'état d'apercevoir le danger qui le menace, obligé de s'arrêter aussitôt que le chant a cessé, le chasseur recommence sa marche à une nouvelle reprise, exécutant le même manège jusqu'à ce qu'il soit assez près de l'oiseau pour le tirer.

La chasse en plaine n'offre pas moins d'attraits que la chasse des montagnes; depuis le mois de juillet jusqu'au mois de septembre, on chasse la caille et la perdrix avec ou sans chiens en marchant devant soi; mais lorsque le mois de septembre est arrivé, la battue aux lièvres commence,

et de toutes les chasses qui se font dans l'empire d'Autriche, celle-là est assurément la plus surprenante par la quantité de gibier qui se présente au chasseur étonné.

Cette battue, qui se fait en formant, au moyen des traqueurs et des chasseurs espacés parmi eux, un cercle de la plus grande étendue possible, est dirigée par un oberjäger (chef-garde) à cheval, qui, lorsqu'il a jugé que tout est convenablement disposé, tire le signal du départ d'une petite corne pendue à sa ceinture; chacun alors marche devant soi en allant vers le centre, et en rétrécissant le cercle, se renvoie réciproquement les lièvres, qui se lèvent en si grand nombre, qu'il n'est pas rare d'en voir vingt-cinq ou trente réunis dans une seule battue; on fait dans l'espace d'une journée dix à quinze de ces battues sur le terrain; chaque chasseur est accompagné d'un homme qui charge ses fusils, précaution sans laquelle il ne serait pas possible de tirer sur tous les lièvres qui se lèvent sur le parcours de la battue, en Autriche, au surplus, on fait faire une paire de fusils comme en France une paire de pistolets, et l'usage est d'avoir toujours avec soi un chargeur.

En outre de ces battues particulières, il se fait tous les deux ans environ une grande battue aux lièvres dans les immenses plaines de Wiener-Neustadt, petite ville située à douze lieues de Vienne. Cette chasse se faisant sur les terres de l'empereur, ce sont les personnes attachées à la cour qui procèdent, avec quelques étrangers invités, à cette sorte de razzia qui dure plusieurs jours, et dans laquelle on tue jusqu'à quinze cents lièvres; il est vrai de dire que le nombre des batteurs forme une petite armée, et que celui des lièvres est également considérable.

Si la chasse en Styrie présente de notables différences avec les chasses des autres pays, le chasseur styrien offre au moins un point de ressemblance avec tous les chasseurs du monde; il est parfois habileur, et l'on raconte qu'un vieux général, auquel on demandait combien de victimes étaient



La battue circulaire en plaine.

tombées sous ses coups dans une de ces monstres hécatombes, ayant questionné à son tour sur le nombre des cartouches qu'il avait brûlées, son chargeur lui indiqua le chiffre de cinquante, répondit sans hésiter à son interlocuteur : « C'est donc cinquante livres que j'ai taés. »

GRANDSINE.

Voyage à travers les Journaux.

On assure que le baromètre littéraire remonte un peu; les plumes torrentielles de romans sont passées, et un petit rayon de soleil éclaire enfin les parages désolés du feuilleton. La princesse de Belgique a publié dans le National quelques bouillottes détachées de ses mémoires; c'est l'hymne de la démocratie chanté par une patriote. La Presse voyage en Italie avec M. Théophile Gautier, qui a peut-être le tort de voir la patrie de Dante à travers les souvenirs de sa précédente excursion transpennine. L'Assemblée nationale conduit ses lecteurs dans les musées et dans les cabinets des grands hommes de l'Allemagne, et le Constitutionnel a engagé, à ce qu'il paraît, tout ce qu'il a pu trouver de peintres en disponibilité pour faire les portraits de nos illustrations contemporaines. Trois portraits ont déjà été exposés : celui de M. Pierre Leroux par M. Louis Reybaud, le père des Paturis; celui de M. le général Lamoricière par M. Granier de Cassagnac, et enfin celui de M. le général Cavaignac par M. Armand Malitourne. Les beaux jours de la biographie vont renaitre. Parlons de M. Malitourne.

S'il y a au monde quelque chose d'insaisissable, de variable et de fugitif, c'est l'esprit. L'esprit est comme les mois; il se transforme à chaque renouvellement de saison. La littérature a son Longchamps aussi bien que les élégants et les tailleurs. Hier, le style portait un habit de soie, un gilet brodé et des manchettes en dentelles; ce matin, il a un habit de cheval et une cravate noire; cet soir, il se dit que vous voyez passer à Caloucheon sur sa phrase prétentieuse, vous voyez haquer qui a déjà fait vingt fois le tour du Champ-de-Mars littéraire, est un beau diable-hier qui n'est plus qu'une aile de pigeon d'aujourd'hui. Cet autre, qui s'acharne à aiguiner une épigramme étonnante, et qui fait une reprise à ce vieux costume qu'il portait si gaillardement l'année dernière, — une aile de pigeon. Ce gros garçon, qui s'obstine à ouvrir chaque semaine les salons de sa chronique à ses vieilles anecdotes, à ses vieux jeux de mots, à ses vieilles plaisanteries, ne se doute seulement pas qu'il ne reçoit plus chez lui que les revenants de sa jeunesse. Il en est de certains écrivains comme de certaines femmes qui n'ont jamais que vingt-neuf ans. Le temps a beau, de son aile impitoyable, lustiger leur jeunesse et leur beauté, elles empruntent de la jeunesse au parfum et des attraits à la modiste. Combien ne devons-nous pas aussi se promener sur le Mail littéraire de ci-devant jeunes hommes avec leur esprit cosmétique, leurs périodes vermillonnées et leur style en queue de morue? Ils ont eu leur quart d'heure d'élegance et d'éclat; il a été question d'eux pendant toute une matinée, et ils ne sont pas contents, les ingrats! Celui-ci fleurissait vers l'époque mythologique du 3 pour 100; celui-là est né à la réputation avec le premier chapeau à la Bolivar. Cet autre a été presque grand homme au temps du premier Figeo. Mais, plutôt que de s'endormir tranquillement dans les bandelettes de leur gloire incontestée, ils veulent encore courir la bague, les imprudents! et parader devant la critique, qui se demandait pas mieux que d'accepter sur parole une réputation qui date de Bolivar.

M. Armand Malitourne a été, est et restera l'une des plus belles espérances de la jeunesse de la Restauration. Il peut avoir à peu près le même âge que M. Capuchin, dont nous parlions la semaine dernière. Comme M. Capuchin, M. Malitourne débuta par un combat académique, et fut proclamé lauréat. Mais ce qui prouve tout d'abord sa supériorité sur l'auteur des cent et quelques volumes historiques et diplomatiques, c'est que, parti du même point, il a suivi un chemin opposé. Depuis sa notice sur Lesage, qui lui valut le prix à l'Institut, M. Malitourne n'a presque plus rien fait. Ses amis lui ont tenu compte de sa discrétion, et c'est peut-être à cette sobriété un peu cénotobique qu'il doit sa fortune littéraire et sa colossale réputation d'homme d'esprit.

Un ministre de Louis-Philippe disait un jour à un jeune homme plein de fougue qui lui présentait son premier ouvrage : « Il y a deux moyens de parvenir, c'est de faire ou de ne pas faire. Si vous me demandez lequel des deux moyens est le plus sûr, je vous répondrai que c'est le second; pourtant il ne faut pas en abuser. »

M. Malitourne avait probablement pesé la valeur de cet aphorisme longtemps avant l'Excellence du gouvernement de juillet; au moment où toute la jeunesse de son temps se jetait à corps perdu dans le mouvement littéraire et où M. Roume lui-même se disposait à publier ses proverbes en vers Shakespeare et envers Racine, laissait les dix écoles se prendre aux cheveux, et allait frapper tout doucement à la porte du premier Paris de la Quatrième.

À cette époque de sa courte vie, il fut un jour à Garguier de 1850 à qui il fait tous les matins une vaste plaine d'articles et d'entre-filés. Van, il ligas placées de temps en temps en tête du journal et constituant toute la relation et satisfaisant à la consommation du lecteur. Un écrivain qui publiait deux articles par semaine était très-occupé. M. Malitourne, en homme habile, écrivait tout au plus un article par mois. Aussi ne tarda-t-il pas à devenir tout à fait célèbre.

En effet, cette sobriété de production, cette continence de copie plurent tellement aux collaborateurs de M. Malitourne, qu'on tenait pour ainsi dire la place de personne, ce ne fut de tous côtés qu'un concert d'éloges en faveur de ce jeune homme qui parlait si bien et qui parlait si peu.

Mais pendant que ses collaborateurs s'occupent de pu-

blier des articles, M. Malitourne courait les cercles, les salons, et surtout les diners politiques. Je dis surtout dans l'intention épigrammatique. Sous la Restauration, on le sait, le dîner était l'étre serré et solemnel de la journée. Ce n'était qu'à table que se traitaient les grandes questions du moment. Il était donc tout naturel que M. Malitourne, avide de connaître les choses et d'étudier les hommes, s'efforçât d'obtenir une place à ce conseil culinaire où l'apportait d'ailleurs une attitude modeste, quelques réparties houleuses et beaucoup d'appétit, trois qualités essentielles pour les ambitieux de ce temps-là.

Cette manière originale et vraiment supérieure d'exercer la profession de journaliste ne contribua pas peu à grandir encore le succès de M. Malitourne, qui devint déceintement l'écrivain le plus spirituel et le moins écritain de Paris. Sa réputation ne tarda pas à arriver jusqu'à M. de Corbière. L'excentrique ministre de l'intérieur voulut voir le prodige à la mode; il le vit et fut si charmé de cette première entrevue, qu'il continua à le recevoir assez souvent dans la matinée. Si l'on devait ajouter foi à ce que disaient alors ses amis, M. Malitourne aurait été tout simplement le briguet à l'aide duquel l'ingénieur conseiller de la couronne faisait prendre fou à l'amadou un peu éventée de ses idées.

Plus tard, après la chute du ministère de Villelo, M. de Martignac, qui venait de fonder le Messager, s'empressa d'accaparer un journaliste aussi peu compromettant que M. Malitourne; celui-ci, pour répondre à la confiance de son nouveau patron, continua à écrire aussi peu que par le passé; le Messager de cette époque a été l'idéal du journal ministériel; il ne contenait absolument rien, grâce à l'habile inactivité de son rédacteur en chef; aussi, pour récompenser M. Malitourne de l'absence de zèle et de travail dont il avait constamment fait preuve, M. de Martignac crut-il devoir lui accorder la croix d'honneur.

Ce fut vers cette époque que M. Malitourne rompit avec ses habitudes littéraires, écrivit un volume tout entier. Il faut vite expliquer dans quelles circonstances. M. Ladvocat allait publier les mémoires de la Contemporaine. Celle-ci avait fourni des notes ou même une certaine partie du travail; mais il fallait qu'un blanchisseur habile fit la lessive de ce style et de ces anecdotes retroussées. M. Ladvocat pensa à M. Malitourne, qui accepta les délicates fonctions de collaborateur d'Ida Saint-Edme. Cependant, comme M. Malitourne ne pouvait se résoudre à mentir à ses antécédents d'écrivain en se livrant à un travail quelconque, M. Ladvocat, pour faire taire les scrupules de son blanchisseur, se vit dans la nécessité de le mettre sous clef. M. Malitourne fit la besogne, mais en protestant à la face du ciel qu'il avait été contraint et forcé. Il faut bien l'avouer, ce premier volume des Mémoires est charmant, et c'est même à peu près le seul de tout l'ouvrage dans lequel il se trouve beaucoup d'esprit et quelque style.

Arriva la révolution de juillet. M. Malitourne, qui avait défendu le brancho aîné, eut la délicatesse de ne pas leaigr rigueur à la branche cadette, et la branche cadette, de son côté, continua à M. Malitourne la bienveillance de la branche aînée.

Pendant les six premières années de la monarchie de juillet, M. Malitourne fut en disponibilité. Mais la Charte de 1830 ayant été fondée sous le patronage de M. Guizot et avec l'argent du ministère, l'ancien journaliste de la Restauration fut appelé à la rédaction en chef de la nouvelle feuille ministérielle.

C'est à partir de cette époque que va commencer la décadence de M. Malitourne. Depuis six ans qu'il était en dehors du journalisme, le journal ministériel avait subi une notable transformation; sous la Restauration, il se bornait à prendre la défense de ses patrons; sous le gouvernement de juillet, les griffes et les dents lui étaient poussées; il ne se contentait plus de parer les coups de ses adversaires, il attaquait sans relâche toutes les oppositions; le journal ministériel prétendait déjà à cette guerre homérique, dont l'Ajax devait être un jour M. Granier de Cassagnac. M. Malitourne, tombant avec ses anciennes traditions au milieu de jeunes écrivains élevés au biberon de la doctrine, et toujours prêts, comme don Quichotte, à pourfendre des moulins à vent plutôt que de ne pas rompre deux ou trois lances dans leur journée, était tout déroté et ne comprenait rien à cette ardeur batailleuse. Cependant il voulut reprendre son train-train politique, et assista le bras croisés au combat. Mais les soldats se moquant d'un général en chef sans initiative, M. Malitourne prit le parti de se retirer, en donnant un dernier regard à cette paisible rédaction du Messager, ou le temps se passait à ne rien rédiger du tout.

Définitivement mis à la retraite, M. Malitourne, comprenant l'utilité d'une profession quelconque dans notre société démocratique, adopta la profession d'homme d'esprit, et employa ses loisirs à ne rien faire. Pendant en 1834, il lança dans les Nouvelles à la main, publiées par M. Nestor Roqueplan, deux ou trois épiques contre M. Duchétil, alors ministre de l'intérieur. On assure que ces épiques obtinrent le succès qu'on attendait M. Malitourne. Ces petits articles trahissant du reste une grande inexpérience de composition : « La plainte de Malitourne contre le pouvoir, disait à cette époque Balzac, ressemble au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore l'amour. »

M. Malitourne vient de faire paraître ces jours derniers dans le Constitutionnel la biographie du général Eugène Cavaignac. Politiquement, c'est l'œuvre d'un homme de goût; l'auteur se montre impartial et même bienveillant pour le vaincu du 10 décembre, mais au point de vue de sa réputation, M. Malitourne n'aurait peut-être bien fait de ne pas sortir de sa tradition littéraire et de garder le silence. On nous avait tant vanté la supême finesse de ce célèbre esprit ironique, qu'il fallait au moins un chef-d'œuvre pour le maintenir sur le piédestal où l'avaient élevé ses flâteurs; tant que M. Malitourne est resté dans son glorieux crépuscule,

personne n'a songé à contester cette réputation de coulis-sage. Aujourd'hui que l'homme le plus spirituel de France signe des articles comme le premier venu, qu'il nous soit permis de lui dire que son esprit est cherché, et nous soit rappelés peut-être un peu trop les grands jours littéraires du premier chapitre à la Bolivar.

Comme homme privé, M. Malitourne a été l'un des compagnons de cette aimable bande joyeuse qui a fourni tant de fonctionnaires à la monarchie de juillet. On prétend encore aujourd'hui que la doctrine de cette école politique et gastronomique reposait sur le scepticisme le plus absolu. M. Malitourne a défendu la Restauration, il a défendu la monarchie de Louis-Philippe, et il défend aujourd'hui le gouvernement du président de la République. Une telle fidélité au pouvoir ne paraît, à moi, de l'abnégation. M. Malitourne et ses amis ont été colomnies.

Revenons maintenant aux affaires courantes. Dimanche dernier un article du Touror et signé Granier de Cassagnac contenait les lignes suivantes :

« Le lieu, si l'illustre en croire deux journaux importants, le Journal des Débats et le Siècle, ce n'est pas précisément de ces grands objets que la commission parlementaire se serait occupée dans sa réunion d'hier. Ces deux journaux donnent, sur les travaux de la commission, des détails que nous refusons absolument à croire, parce qu'ils portent atteinte à l'intelligence et à la dignité de ses membres; parce qu'ils ont jamais, ni un sénat romain délibérant sur la saucé d'un turbot, ni des princes indus et éternés de la race des rois fanéants, chantant matines dans un cloître, ni des Græcs scolastiques discutant sur la lumère incréée de Thabor, pendant que Mahomet II enfantait les portes de Constantinople, ne descendait, pour la honte des peuples, à un plus bas degré d'imbécillité. »

« Si l'illustre en croire ces journaux, et les bruits qui les complètent, la commission aurait demandé à M. le ministre de la guerre :

« Si c'est un litre, un demi-litre ou un caanon de vin que l'on distribue aux soldats, risuelants de sueur après une manœuvre;

« Si c'est du jambon ou du lard qu'on leur donne à manger quand ils sont exténués de fatigue;

« Si c'est vice Napoleon ou vice le Président, que les troupes crient habituellement au défilé;

« Si un régiment ne serait pas conservé à Paris, parce qu'il a crié vice Napoleon, tandis qu'un autre serait renvoyé, parce qu'il a crié vice la République. »

M. Granier de Cassagnac est trop bien informé ordinairement pour ne pas savoir ce que tout le monde sait : quand il dit qu'il se refuse à croire à certains détails, etc., il est évident que cette incrédule naïve n'est qu'un artifice oratoire, une sorte de chambrière de rhétorique à l'aide de laquelle il fouette jusqu'au sang la commission de permanence. Etrange procédé de ces gens qui se proclament jusque pardessus les toits les soutiens et les défenseurs du pouvoir, et qui vont traînant dans la boue l'un des deux grands pouvoirs de l'Etat.

Que dirait le très-honorable M. Granier de Cassagnac si un journal anti-élyséen s'avisait de publier son article en substituant à la commission parlementaire le nom de M. le président de la République?

Le même article contenait cette curieuse argumentation : « Les membres de la commission auraient pu dire, ce que Paris, que toute la France savent, que le roi Louis-Philippe, après la garde nationale jusqu'à la limite qui sépare le culte de l'abaissement (isez l'Epoque); qu'il couvrit littéralement de croix, jusqu'au scandale l'isez l'Epoque; et qu'on vit même les comparés en recevoir (h' l'isez l'Epoque); ils auraient pu dire que M. le duc d'Orléans et M. le duc de Nemours, après lui, furent les véritables ministres de la guerre (isez l'Epoque); qu'il y eut aussi des camps en ce temps-là, à Bordeaux, à Compiègne et ailleurs, et que l'on y fit boire le soldat, comme on le fait boire aujourd'hui, comme on le fera boire toujours, jusqu'à ce que les démocrates le chassent, afin de boire plus abondamment eux-mêmes. »

La conclusion qu'il faut tirer de cette pastorale politique c'est que M. Louis-Napoléon Bonaparte fera bien de ne pas quitter le pouvoir s'il tient à conserver l'estime de M. Granier de Cassagnac.

La Patrie est en danger par suite d'une révolution qui vient de se opérer dans sa rédaction. Ses deux principaux rédacteurs, MM. Eugène Forcade et Solar, l'ont abandonnée. La Patrie délaissée s'est jetée dans les bras de M. Amédée Lésena, rédacteur en chef du journal élyséen le Moniteur du soir. M. Lésena espère suaver la Patrie.

Mais, avant de remettre les destinées de la Patrie entre les mains expérimentées de M. Césaire, M. Delamarre, jaloux du succès que venait d'obtenir sur la scène du journalisme quelques-uns de MM. les propriétaires de journaux, a voulu aussi déployer ses talents et montrer que la Patrie possédait un propriétaire non moins lettré que celui du Constitutionnel. Si M. Véron est un médecin doué, M. Delamarre est un ex-kabouk authentique; si le premier griffonne avec tant d'éclat des ordonnances politiques, le second peut bien se croire autorisé à chiffrer des professions de foi et à additionner des entre-filés. M. Véron a fait ses trois débats dans trois articles différents. Pour capter la bienveillance du public, il a d'abord joué le rôle d'un docteur modeste que les prescriptions de l'article trois réduisent à la profession d'écrivain; il s'est ensuite montré sous les traits d'un jeune premier-Paris, avec la guitare en snout, et roucolant la romance comme Linlor, sous les balcons de l'Élysée, puis enfin il a abordé le rôle si difficile de père nobila mélancolique dans une pièce à grand spectacle intitulée les Tuileries. Style poudré, phrase brodée sur toutes les coutures, métaphore à l'ée de corbin et périodes à boucles d'argent; le costume était d'une perfection qui ne laissait

rien à désirer. Aussi le succès a-t-il été complet. M. Delamarre, pour contre-balancer en une seule soirée l'éclatant triomphe de son rival, a enlissé tous les rôles dans un seul et s'est montré tour à tour jeune, passionné, grave, entraînant, pimpant et caoclymique, mais, qui n'est véritablement surpassé, c'est dans l'imitation. Il a aussi débité avec une animation très-bien rendue une tirade contre la révolution de février. Ce morceau, qui ne peut se comparer qu'à l'imprégnation de Camille, restaura au répertoire et sera classé parmi les modèles d'éloquence modérée. En somme, les débuts aux différents théâtres politiques ont été très-brillants et sont d'un excellent augure pour les plaisirs de cet hiver. Le dirai-je? il s'est trouvé au parterre des spectateurs d'assez mauvais goût pour vouloir siffler la tirade dans laquelle M. Delamarre avait déployé un si magnifique talent, sous le prétexte que cette tirade leur semblait déplacée dans le répertoire de la Patrie. Le théâtre de la Patrie, disent-ils, avait donné, le lendemain de la bourgeoisie révolutionnaire, des pièces toutes différentes, dans lesquelles on proclamait que le peuple avait été admirable de courage et de modération (n° du 28 février 1848). On a eu beaucoup de peine à faire comprendre à ces interrupteurs naïfs que M. Delamarre n'est, après tout, qu'un assez triste comédien, mais qu'en cette qualité, toutefois, il est dans son droit en exploitant la circonstance et le goût du public.

EDMOND TEXIER.

Assistance publique.

HABITATIONS POUR LES OUVRIERS.

J'ai tenu compte, il y a environ deux mois, des études faites en Angleterre et en France pour l'établissement des bains et lavoirs publics (1). Depuis cette époque, j'ai pu me convaincre, à Londres même, que ces établissements fonctionnent parfaitement, qu'ils sont fréquentés par la population pauvre, et que, au point de vue purement industriel, ils constituent, pour les capitaux, un bon placement. Comment des idées si utiles, si bénéficiaires, qui ont été adoptées dans une entreprise lucrative, ne se trouvaient-elles pas dans tous les pays? L'Assemblée nationale accordera sans doute le crédit qui lui a été demandé par M. le ministre de l'Agriculture et du Commerce pour faciliter, dans nos grandes villes, la création de bains et lavoirs. Ce premier encouragement portera ses fruits.

Il est un autre point qui, dans le même ordre d'idées, mérite l'attention des personnes résolues à aborder immédiatement, dans la pratique, le terrible problème de la misère: je veux parler des habitations pour les classes ouvrières.

L'insalubrité des logements occupés par les ouvriers dans certaines villes de France, notamment dans les grandes villes industrielles, a été trop souvent signalée pour qu'il y ait le moindre doute sur la nécessité d'y porter remède. Qu'on relise les rapports que M. Blanqui a publiés à la suite d'une tournée faite par lui à Rouen, à Lille, etc. Les faits révélés par cette enquête ont déterminé le vote de la loi du 13 avril 1850, qui prescrit certaines mesures pour l'assainissement des logements insalubres. Mais cette loi est-elle exécutée? A-t-elle déjà produit quelque résultat? Les commissions qu'elle institue ont-elles fonctionné? Le gouvernement seul a-t-il publié un compte-rendu exact des travaux qui ont été faits dans les principaux centres de population pour nous édifier sur ce point.

Quoi qu'il en soit, il paraîtra sans doute intéressant d'examiner, pour les habitations des ouvriers, comme nous l'avons déjà fait pour les bains et lavoirs publics, ce qui se pratique en Angleterre, ou toutes les questions d'assistance sont déjà sorties des incertitudes de la théorie.

On sait comment les Anglais ont l'habitude de procéder en pareille matière: ils n'attendent rien du gouvernement, ils comptent sur l'esprit d'association, sur la charité intelligente de ces classes riches qui ont été les premières à se former; elles ont créé des clubs, des sociétés, le patronage des hommes les plus éminents; elles recueillent des souscriptions, impriment et répandent des brochures, fondent un journal, tiennent des meetings, et, dès que ses ressources financières le lui permettent, elle entre hardiment dans les voies de l'application. C'est ainsi que s'est constituée la société pour l'amélioration du sort des classes laborieuses. (« Society for improving the condition of the labouring classes »)

Cette société s'est donnée pour mission de perfectionner les habitations des classes ouvrières dans les villes et les campagnes. Elle possède déjà, dans les divers quartiers de Londres, plusieurs maisons, construites pour la plupart d'après les plans et sous la direction de M. Henri Roberts, l'un des architectes les plus distingués de la Grande-Bretagne, Grâce à l'obligeance de M. Roberts, j'ai pu visiter ces *lodging-houses* et me convaincre que les premières expériences doivent être considérées comme décisives.

On me mena d'abord dans *Streatham-street*, au milieu du quartier le plus populeux et le plus animé de Londres. Là se trouve une grande et belle maison en briques, dont la construction a été commencée en 1846. Elle a coûté 40,000 liv. sterling (1,000,000 fr.). Elle peut contenir quarante-huit familles et se compose: 1° de cinq logements de deux pièces à 5 shillings (5 fr.) par semaine; 2° de quatre logements, également de deux pièces, mais un peu plus grands, à 5 shillings (7 fr. 25 c.); 3° de trente-six logements de trois pièces à 6 shillings (7 fr. 50 c.); 4° de trois logements à 7 shillings 8 p. (75 c.). Il y a en outre au rez-de-chaussée des magasins et des caves. D'après le compte-rendu qui a été publié, on estime que le revenu brut des locaux sera de 9 ou 10 pour 100 de la dépense totale. On aura remarqué sans doute que les prix de location sont assez élevés; mais il faut tenir compte: 1° de la valeur de l'argent qui est moindre en Angleterre qu'en France; 2° des taxes municipales qui sont entièrement à la charge de la Société. En outre, les locataires peuvent se procurer à très-bas prix le combustible et quelques menus approvisionnements que la Société achète en gros pour les revendre, au détail, sans faire aucun profit.

La meilleure preuve, d'ailleurs, de la modicité relative des prix de location est donnée par les dépenses que les ouvriers ont été occupés à l'inventaire de la maison. Le demandeur au concierge, qui est chargé de recevoir les loyers

et d'exercer la surveillance, s'il avait quelques appartements vides. Aucune réparation n'est faite, et il y a plus de deux cents inscriptions pour profiter des vacances qui pourraient survenir.

Cette concurrence de locataires me parut toute naturelle à mesure que je visitai les différentes parties du *lodging-house*. Les bâtiments occupent les deux côtés d'une cour qui est parfaitement aérée, où les enfants peuvent jouer et courir, pendant toute la journée, sous les yeux de leur famille. Cette cour sert en même temps au séchage du linge, qui est lavé par les ménagères dans une dépendance de l'établissement. Chaque étage est entouré d'une galerie, sur laquelle s'ouvrent les portes et les fenêtres des appartements. Les logements à deux pièces (ce sont, comme on l'a vu plus haut, les plus nombreux) se composent d'une chambre à coucher et d'une chambre commune qui sert à la fois de salle à manger, de salle de travail et de cuisine (*living-room*). L'excellente organisation des cheminées et les moyens de ventilation que l'architecte a multipliés autant qu'il était possible, corrigent complètement les émanations de la cuisine. Indépendamment de ces deux pièces, il y a dans chaque logement un petit cabinet pour les usages de ménage et un *water-closet*. Toutes les familles qui habitent la maison paraissent très-satisfaites de ces aménagements confortables qui elles ne pouvaient assurément pas trouver, aux mêmes conditions, dans les logements destinés aux ouvriers. La plupart des locataires de *Streatham-street* sont des mécaniciens ou des artisans qui gagnent d'assez forts salaires. Nous verrons plus loin les habitations construites pour les ouvriers d'un ordre inférieur.

Je m'interrogeai le concierge sur la tenue intérieure de la maison. Cette réunion de quarante-huit familles pourrait bien, à ce qu'il semble, donner lieu à quelques scènes de désordre; il y a là beaucoup de femmes qui restent seules, pendant l'absence de leur mari. Il faut lire, au règlement d'ordres de la maison, sans avoir trop mauvaise opinion de la nature humaine, on est autorisé à presser que la paix et l'harmonie ne règnent pas toujours au sein de la communauté. Cependant on m'a assuré que l'ordre était très-régulièrement maintenu. L'architecte a eu soin de séparer complètement chaque logement, afin d'éviter ces mille et un inconvénients de la vie commune qui naissent le plus souvent d'un regard indiscret et d'une curiosité gênante. Chaque famille a son *chez soi*; elle s'isole quand bon lui semble, et cette liberté paraît être la meilleure garantie d'ordre.

Voici les principaux articles du règlement intérieur de la maison:

La porte est ouverte à 6 heures et demi du matin et fermée à 11 heures et demi du soir. Les locataires conviendront de conclure convenablement l'entrée et l'exclusion. — Le loyer doit être payé régulièrement. — Toutes les taxes municipales demeurent à la charge du propriétaire. — Il faut donner congé une semaine à l'avance. — Chaque logement est habité que par une seule famille. — Il est défendu de sous-louer. — Le locataire ne peut se livrer à aucun commerce dans l'intérieur de la maison. — Les chiens et autres animaux sont interdits. — Les tenanciers doivent être tenus propres; la chambre de la cuisine, les cuisines, une fois tous les quatre mois, et celle de la chambre à coucher, lorsque le locataire le demande. — Le locataire est responsable de l'entretien de l'appartement: il ne peut être ou placer des objets sans autorisation; tous les dégâts doivent être réparés aux frais, et ceux qui sont automatiques, tous les quatre mois.

Ces règlements sont strictement exécutés, et, grâce au pouvoir discrétionnaire du concierge, l'interdiction du commerce est généralement l'administration et qui est le président de cette modeste république, il n'y a presque jamais de contestations. Les articles de la petite constitution qu'on vient de lire ne sauraient donner lieu aux conflits.

La Société a construit, dans *George-street*, voisine de *Streatham-street*, une autre maison pour le logement de cent quatre ouvriers sans famille. Au moment où je visitai cet établissement, la plupart des habitants étaient sortis; c'était l'heure du travail dans les ateliers. Cette circonstance, du reste, me permit de me livrer à un examen plus approfondi de tous les détails de l'intérieur. — Au rez-de-chaussée, se trouvent le logement du concierge, une petite bibliothèque à l'usage des locataires, et la chambre commune, où, s'il n'en veut, le salon, qui a 33 pieds (anglais) de long sur 23 de large, et qui est garni de tables en bois. — Au-dessous, sont les cuisines, les bains, le lavoir, le dépôt de charbon, etc. — La maison a quatre étages, qui sont tous distribués d'après un même plan. Des deux côtés de l'escalier s'élève une vaste pièce haute de dix pieds et divisée en plusieurs compartiments qui forment les chambres. Chaque chambre se ferme à clef et est meublée d'un lit, d'une chaise et d'un bahut pour les vêtements. Tous les étages sont pourvus d'un *water-closet*. L'éclairage se fait au gaz, et d'excellentes dispositions ont été prises pour faciliter le renouvellement de l'air. — Sans doute, tout cela n'est pas luxueux, mais, en comparaison des *garnis* exploités par l'industrie privée, le *lodging-house* de Saint-George-street paraîtrait presque un palais. Je m'y suis procuré, comme à *Streatham-street*, le règlement, dont je transcris les principaux articles.

Les locataires sont admis à la semaine au prix de 2 shillings 4 pence (6 fr. 10 c.). — La maison est ouverte de cinq heures du matin à minuit. — Les locataires sont tenus de payer leur loyer et leurs taxes à minuit. — Aucune faveur particulière ne peut être apportée ou bien dans la maison. — On renverra toute personne en état deivresse. — Il est défendu de jouer aux cartes, d'être ivrogne dans la chambre commune, de fermer le battant des portes à contre ses effets, il déposera à cet effet un shilling, qui lui sera rendu à son départ, contre la restitution de la clef. — Les locataires sont responsables de la tenue de leur chambre commune. — Les locataires sont responsables de tout ce qui leur est prêté. — Tous les locaux, à 9 heures, il y a dans la salle commune lecture de la Bible ou de des prières. — Les locataires sont libres de s'absenter.

Le concierge de la maison, de même que celui de *Streatham-street*, me rendit le meilleur témoignage sur la conduite et la tenue de ses locataires.

La société a fait approprier également pour les femmes vivant seules une maison-moelle; mais cette expérience est celle qui a le moins réussi; le prix du loyer nécessaire pour couvrir les frais (2 sh. 4 p. ou 3 fr. 10 c. par semaine) était trop élevé pour les pauvres ouvrières qui, en Angleterre comme en France, forment la partie la plus misérable et la plus intéressante de la population laborieuse. En attendant que des procédés plus économiques leur permettent de renouveler l'expérience sur de meilleures bases et de procurer des logements à 1 shilling par semaine (1 fr. 25 c.), la société a loué la maison de *Hotton-garden* à la commission d'émigration pour les femmes (institution philanthropique d'un autre genre). Les émigrantes sont logées dans cette maison jusqu'au moment de leur départ.

Après avoir visité la maison de *George-street*, je fus conduit dans le quartier de *Drury-Lane*, à l'entrée de *Charles-street*, petite rue sale, étroite, habitée par la population la plus triste

de Londres, population de vice et de misère. *Charles-street* est rempli de maisons garnies où l'on couche à la nuit. La Société a bravement pénétré dans cette espèce de choaque, et elle y a planté son enseigne. Elle a parfaitement indiqué quel était son lieu: « Après avoir construit des maisons neuves, afin de prouver que la spéculation peut, avec profit, assurer, par la bonne disposition des logements, la santé et le bien-être matériel et moral des locataires, la Société a jugé utile de démontrer qu'on peut, dans le même but et avec le même succès, améliorer les maisons existantes, les restaurer facilement et les rendre à la fois plus saines et plus agréables à habiter. » Elle a donc loué, dans *Charles-street*, au prix de 43 liv. sterling, par an pour vingt-huit ans (1,725 fr.), trois maisons servent déjà de *lodging-houses*, trois garnies de la dernière classe. Elle les a remis en une seule maison: elle a modifié la distribution des salles intérieures, changé la toiture, renouvelé le mobilier, établi une salle de bains, etc.; ces diverses réparations ont coûté 1,163 liv. st. (29,075 fr.). — Les locataires payent le même prix que dans les autres garnis de *Charles-street*, c'est-à-dire 4 pence par nuit (40 cent.) et 2 shillings seulement (2 fr. 50 c.) s'ils restent toute une semaine. Le but de la Société n'est pas d'abaisser en ce moment le taux des garnis; la Société veut seulement améliorer le système général des garnis sans créer de concurrence aux établissements privés. Déduction faite de toutes les dépenses, — salaires des surveillants, charbon, éclairage, taxes et intérêt du capital, — il se trouve que la maison de *Charles-street* est celle qui, au point de vue pécuniaire, a le mieux réussi.

Il y a, en effet, une différence notable entre le garni-moelle de la Société et les autres garnis de *Charles-street*. La santé est la seule richesse du pauvre, et la propriété, son seul luxe. Tandis que les logements à la nuit, à Londres comme à Paris, sont ordinairement sales, malpropres, mal aérés, sans éclairés, etc., la maison-moelle offre aux locataires, sans augmentation de prix, des conditions beaucoup plus favorables. Elle peut recevoir quatre-vingt-deux personnes, qui ont chacune un lit et un banc, de la lumière de nuit heures à minuit, un pen de feu pendant l'hiver, des livres qui leur sont prêtés par le surveillant, la faculté d'entendre le soir, en commun, la lecture de la bible. (Ne riez pas, esprits forts! un assez grand nombre de ces hommes logés à 4 pence par nuit assistent à cette lecture.)

Le personnel des locataires, dans *Charles-street*, se divise en deux parties à peu près égales: 1° Les locataires de passage qui ne viennent que pour une nuit; 2° Les locataires fixes qui habitent le *lodging* pendant plusieurs mois. Parmi ces derniers, on compte beaucoup d'ouvriers étrangers, Allemands, Suisses, Français.

Je crains d'être monotone en répétant, pour le *lodging* de *Charles-street*, ce que j'ai déjà dit des autres maisons-moelles au sujet de l'ordre et de la paix qui règnent dans l'intérieur de la communauté. Mais ici, je puis citer un fait qui m'a été affirmé par le surveillant: depuis deux ans que la maison est ouverte, sous la direction de la Société, l'intervention du policeman n'a été requise qu'une seule fois. Or, il n'est pas de jour, pas de nuit que l'on ou l'autre des garnis de *Charles-street* ne donne lieu à quelque descente de la police.

Il existe à Londres d'autres établissements semblables, fondés directement par la Société ou inspirés par les exemples qu'elle donne. La création ou l'assainissement des maisons ouvrières a également été tenté à Manchester, Bristol, Glasgow, Edimbourg, etc., et partout avec le même succès. Ce progrès si désirable dans l'intérêt des classes ouvrières doit donc être rangé dans la catégorie si respectable des faits accomplis. La philanthropie anglaise a démontré qu'il était praticable; nous n'avons qu'à l'imiter.

Je ne connais pas au juste l'histoire des *Cités ouvrières* qui devaient être fondées à Paris sous le patronage de M. le président de la République. Je sais seulement qu'aucune de ces *Cités* n'est encore ouverte. Pourquoi cela? Ce retard tient-il, comme on l'a dit récemment, au mauvais vouloir des administrations ministérielles? Un pareil motif semble inexplicable, et nous espérons qu'il y a en mépris dans l'appréciation des actes administratifs. Ne serait-ce pas plutôt qu'on n'aurait mal calculé les ressources des souscriptions et qu'on se serait fait entraîner à la création de sociétés trop nombreuses, et trop coûteuses? En réalité, il faut procéder modestement, surtout dans le principe, lorsque l'expérience n'est pas faite.

Que le débat soit simple et d'autant d'intérêt.

Ce conseil, que Boileau adresse aux constructeurs de poèmes épiques, pourrait être médité avec fruit par nos architectes dans ces sortes d'entreprises qui ne doivent aspirer qu'à être utiles. Soyons simples, surtout dans l'intérêt de l'œuvre, pour ne pas échouer au premier essai. Si les fonds souscrits ne suffisent pas pour construire, depuis les fondements jusqu'à la toiture, une vaste maison neuve, qu'on se contente de prendre d'anciens maisons et de les approprier à leur destination nouvelle. Ainsi qu'il va plus haut, c'est sous cette forme que l'expérience anglaise a produit, dans *Charles-street*, les meilleurs résultats. Aussi, je crois qu'une entreprise postérieure à celle des *Cités ouvrières*, et qui se bornera à assainir et à perfectionner des maisons déjà construites en offrant de plus aux locataires la faculté d'acheter à bas prix les denrées de première nécessité, s'est assurée, par la modestie même de son but, de sérieux chances de succès. Je voudrais seulement qu'on mit la même modestie dans son titre: *Villas des travailleurs*. Depuis qu'il y a eu des ateliers nationaux, le dictionnaire doit être assez embarrassé d'expliquer, d'après l'étymologie, le sens du mot *travailleurs*; et, quant aux *Cités*, je ne vois pas trop ce qu'en feraient les classes pauvres. Elles ont tout simplement, comme en Angleterre, des maisons pour les ouvriers, et rien de plus simple en Angleterre. Qu'on me pardonne cette réflexion, peut-être trop susceptible, à propos d'un titre; mais, sincèrement, je redoute l'effet de ce titre sur l'esprit de beaucoup de personnes dont un substantif à coup sûr trop ambitieux et un adjectif de 1848 pourraient égarer le jugement sur le mérite réel et l'excellence intention de l'œuvre. Un titre modeste, le dictionnaire doit être pas souvent dans le parti le plus sage.

Je ne saurais conseiller trop vivement aux architectes qui entreprendront la construction ou la réparation des maisons pour les ouvriers, d'aller à Londres et d'étudier les procédés ingénieux et simples que M. H. Roberts a employés pour la distribution et l'aménagement intérieur des *lodging-houses*. M. le ministre du Commerce a fait récemment traduire et publier une brochure dans laquelle l'habile architecte a exposé ses plans. Assurément la lecture de cette brochure, qui a paru en même temps que les rapports de l'enquête sur les bains et lavoirs pu-

(1) Voir le numéro de l'Illustration du 27 juillet 1850.

bles, doit être très-utile à nos constructeurs. Mais une visite de quelques heures dans les divers établissements de Londres donnera nécessairement une idée beaucoup plus complète de ce qui est praticable. Les architectes français n'ont rien à en envier, leurs confrères de la Grande-Bretagne pour les œuvres de goût et d'art; leur supériorité n'est pas contestée; en revanche, pour les dispositions confortables, pour l'économie dans les emplacements et l'organisation de certains détails essentiels dans la vie de ménage, ils trouveront, je n'en doute pas, d'utiles exemples à imiter dans les maisons de Londres.

Avant de terminer ce travail, que j'ai essayé de rendre aussi pratique que possible à l'aide de mes souvenirs encore très-récents et des documents qui m'ont été communiqués à Londres même, j'ai à cœur de résumer une objection qui se rencontre parfois, dans la pensée de personnes recommandables, contre l'établissement des maisons ouvrières et autres institutions analogues. On dit : — Ces maisons ne seront fréquentées que par les ouvriers humbles, paisibles, acceptant la discipline; les ouvriers que la société aurait intérêt à ramener à elle demeureront en dehors de ces combinaisons bienveillantes, et les idées d'ordre n'auront fait ainsi aucune conquête. — A cela, je répondrai qu'en entrant hardiment dans la voie de ces améliorations populaires, la société ne consulte pas seulement son intérêt; elle accomplit un devoir. Mais si nous ne considérons que l'intérêt, n'est-ce rien que de maintenir dans les idées d'ordre, de préserver contre les séductions révolutionnaires, cette catégorie, si nombreuse encore grâce à Dieu! d'ouvriers honnêtes, paisibles, disciplinés sous la noble loi du travail, et qui méritent bien, d'ailleurs, de la part des classes plus fortunées, quelque récompense en retour de leur fidélité au drapeau social? Ce résultat vaut la peine qu'on y songe, surtout quand il est démontré que les revenus des établissements peuvent couvrir les dépenses, et, par conséquent, qu'il s'agit simplement d'un placement et non d'un sacrifice. S'il était question de sacrifice, évidemment il faudrait reculer devant une tâche impossible; car, avec la meilleure volonté du monde, les sources de la charité la plus généreuse s'épuiserient devant l'obligation de loger tous les ouvriers de France. Comme spéculation industrielle, l'affaire est bonne: les sacrifices ne deviendront nécessaires que dans certaines circonstances exceptionnelles, et alors la charité accomplira son œuvre.

Mais, je le répète, au-dessus de l'intérêt social, il faut placer bien haut le devoir humain. Ecoutez, faisiez d'objections, les paroles prononcées le 6 juin dernier par lord John Russell, premier ministre en Angleterre, dans le meeting de la Société pour l'amélioration

BIBLIOTHEQUES COMMUNALES

POUR
COMMENCER A PARAIître
EN NOVEMBRE.

— 1874 —

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT
PROFESSIONNEL — AGRICOLE
ET INDUSTRIEL.

BUREAUX : RUE RICHELIEU, 60.

ration du sort des classes laborieuses. — A mesure que la civilisation progresse, nous recueillons non-seulement les avantages, mais aussi les maux de cette civilisation. Si nous ne nous appliquons pas à combattre ces maux qui pèsent sur le peuple, — et il n'en est pas de plus grand que l'encombrement des êtres humains dans des demeures trop étroites, — si, dit-je, nous ne nous appliquons pas de temps en temps (lord John Russell aurait dû dire *toujours*) à combattre ces maux, notre civilisation, dont nous sommes si fiers, un lieu de développer le sentiment religieux, l'instinct moral, le respect des lois, laissera une grande partie du peuple anglais dépourvu des moyens nécessaires pour se procurer le bien-être auquel elle a droit, l'éducation, et, par-dessus tout, l'instruction religieuse et le perfectionnement moral.

Lord John Russell présidait le meeting, auquel assistaient, non pas comme curieux et par façon de décoration, mais comme souscripteurs, les membres les plus éminents du Parlement et de l'Épiscopat anglais. Et le premier ministre, attaché pendant plusieurs heures à ce qu'on est convenu d'appeler les grandes affaires de la politique, terminait la séance par ces simples mots : « Je ne pouvais mieux employer mon temps qu'en présidant une réunion comme celle-ci. »

Nous ne connaissons pas encore en France ces vastes associations qui couvrent l'Angleterre : l'épouvantail du socialisme a porté un coup funeste à l'esprit d'association, qui ne peut se développer qu'à la condition de demeurer pratique, et surtout pacifique. Nous ne sommes pas non plus, il faut le dire, dans des conditions aussi favorables que la nation anglaise. Nous sommes tous égaux, cela est vrai; mais nous sommes presque tous également pauvres. Il faut faire la part des difficultés. — Et cependant, est-ce que la libre humanité est morte en nous? Est-ce que le dégoût, sinon la crainte, des révolutions et l'ennui, le grand ennemi des choses politiques n'ont pas au contraire réveillé, au sein de notre société, l'instinct des améliorations sociales? Est-ce que tous les efforts tentés, depuis plusieurs années, soit par la parole, soit par la presse, pour réaliser les progrès auxquels chacun aspire, pour payer, selon la pensée de lord John Russell, la rançon de notre civilisation orgueilleuse, seraient condamnés à l'impuissance? — Nous ne le pensons pas. La charité est, en France, aussi libérale que partout ailleurs; mais elle procède par tentatives isolées; elle se divise et s'éparpille en petits bienfaits, au lieu de se condenser pour les grandes œuvres. Nous donnons beaucoup, mais nous donnons mal. Voici une occasion de favoriser une institution dont personne ne saurait contester l'utilité immédiate — les *maisons ouvrières*. Essayons au moins.

C. LATOÛLLE.



Statue de Simon Stevin à Bruges. Voir l'article sur les Fêtes de Bruges, page 247.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION.

AVIS AUX ABONNÉS

QUI VEULENT COMPLÉTER LEUR COLLECTION.

La 1^{re} série de L'ILLUSTRATION forme, au 31 décembre 1849, 14 volumes, y compris la Table générale analytique et alphabétique tenue au tome XIV.

Tome I	du 1 ^{er} mars 1843	à fin août 1843	N ^{os} 1 à 26.
II	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1844	» 27 à 64.
III	du 1 ^{er} mars 1844	à fin août —	» 65 à 79.
IV	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1845	» 80 à 104.
V	du 1 ^{er} mars 1845	à fin août —	» 105 à 131.
VI	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1846	» 132 à 157.
VII	du 1 ^{er} mars 1846	à fin août —	» 158 à 183.
VIII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1847	» 184 à 209.
IX	du 1 ^{er} mars 1847	à fin août —	» 210 à 235.
X	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1848	» 236 à 261.
XI	du 1 ^{er} mars 1848	à fin août —	» 262 à 287.
XII	du 1 ^{er} septembre	— à fin février 1849	» 288 à 313.
XIII	du 1 ^{er} mars 1849	à fin août —	» 314 à 339.
XIV	du 1 ^{er} septembre	— à fin décembre —	» 340 à 357.

La Table générale, méthodique, analytique et alphabétique en 124 pages à 2 colonnes, des 14 volumes de la Collection, complète le tome XIV^e et la 1^{re} série.

Prix de la Collection et des parties séparées.

Tenant compte de la différence entre la facilité dont auront lieu les personnes qui se sont abonnées successivement depuis l'époque, de ne payer le prix des volumes que successivement aussi et par fractions, et l'obligation de débours en une seule fois une somme assez importante, l'administration de L'ILLUSTRATION accordera les réductions suivantes aux personnes qui désirent compléter la Collection :

1 volume de 16 fr. pour 15 fr.	—
2 volumes de 32 fr. pour 29 fr. 50 c.	ce qui met le volume à 14 fr. 75 c.
3 volumes de 48 fr. pour 41 fr. 50 c.	— » à 13 fr. 50 c.
4 volumes de 64 fr. pour 57 fr. »	— » à 14 fr. 25 c.
5 volumes de 80 fr. pour 70 fr. »	— » à 14 fr. »
6 volumes de 96 fr. pour 82 fr. 50 c.	— » à 13 fr. 75 c.
7 volumes de 112 fr. pour 94 fr. 50 c.	— » à 13 fr. 50 c.
8 volumes de 128 fr. pour 106 fr. »	— » à 13 fr. 25 c.
9 volumes de 144 fr. pour 117 fr. »	— » à 13 fr. »
10 volumes de 160 fr. pour 127 fr. 50 c.	— » à 12 fr. 75 c.
11 volumes de 176 fr. pour 137 fr. 50 c.	— » à 12 fr. 50 c.
12 volumes de 192 fr. pour 147 fr. »	— » à 12 fr. 25 c.
13 volumes de 208 fr. pour 156 fr. »	— » à 12 fr. »
14 volumes de 224 fr. pour 164 fr. 50 c.	— » à 11 fr. 75 c.

L. Table générale seule. 5 fr. »
Les N^{os} quels qu'ils soient, pris séparément. 75 c.

La publication de la Table générale analytique et alphabétique des quatorze premiers volumes complète une première série de cette revue universelle de l'histoire contem-

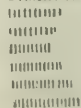
poraine, depuis le mois de mars 1843 jusqu'au 1^{er} janvier 1850. Cette Table doit être reliée à la suite du tome XIV. Le tome XV a une table dressée sur le plan de la Table générale des quatorze premiers volumes, et chaque volume, à l'avenir, aura une table aussi développée. Les éditeurs peuvent donc, des aujourd'hui, fournir des Collections complètes, ainsi que des livraisons, cahiers mensuels, ou volumes séparés.

Ils accorderont toutes sortes de facilités aux acquéreurs de la collection, outre les avantages indiqués dans le tableau ci-contre.

RÉDUS.



DIMANCHE



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

On doit se baser sur ces moyens de soulager la misère.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n^o 60, par l'envoi franco d'un mandat sur le poste ordre Lecnevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU PRINCES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.



— C. MERVILLE.

EST. LE G.

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr. N° 400 — Vol. XVI. — Du Vendredi 25 octobre au Vendredi 1^{er} novembre 1850. Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Pria de chaque N° 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. Bureaux : rue Richelieu, 60. Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — La Forêt de Fontainebleau. — Chronique musicale. — Courrier de Paris. — L'exposition des artistes vivants au Palais-National. — Le jour des Rois à la Havane. — Observations de la reine des Belges. — Un drame. — Lettres sur la France, de Paris à Nantes. — Chemin de fer du Centre, inauguration de la section de Nevers. — Revue littéraire. *Nouvelles Conférences* de M. de Lamartine. — Voyage de circumnavigation de la *Poursuivante*. — Ascension des Filles de l'air à l'Hippodrome. — Cahiers d'une élève de Saint-Denis.

Croniques. La frégate française la *Poursuivante*, Bombay le 7 septembre 1850. — Portrait de M^{lle} Madeleine Brohan; Madame Branchu. — Plans des constructions pour le Salon de 1850 au Palais-National; Élévation générale. — Obsèques de la reine des Belges; Vue extérieure de Sainte-Gadule; la Chapelle ardente à Lachen; Vue intérieure de Sainte-Gadule. — Chemin du Centre: le Souterrain de Grimouille; Pont-route, aqueduc et viaduc sur l'Ailler; inauguration à Nevers, le 20 octobre 1850. — Ascension des Filles de l'air. — Rébas.

Histoire de la semaine.

Peu de semaines ont été aussi dépourvues d'événements intérieurs que celle qui finit pour nous aujourd'hui, jeudi. On avait remarqué, il y a quelques jours, un article du *Constitutionnel* qui faisait présager une petite révolution

ministérielle; mais c'est quelque chose de si nouveau, dans ce pays, que de voir la pensée du gouvernement emprunter l'organe de M. Véron et se produire avec la garantie de sa signature, qu'à peine y attachait-on quelque importance. Cependant rien n'était plus sérieux. Le *Constitutionnel* préparait l'opinion à la retraite du ministre de la guerre, sacrifié aux justes rancunes de M. le général Changarnier, et peut-être aussi à la nécessité d'apaiser l'Assemblée législative et de faire excuser les fautes commises pendant la prorogation, en les livrant comme des faits accomplis et rémissibles à l'égard d'un ministre nouveau qui en est innocent. Ceux qui observent avec attention l'esprit qui préside aux mouvements de la politique avaient déjà prévu ce dénouement le jour où le *Moniteur* enregistrât, en les prenant pour son compte, les attaques du *Constitutionnel* contre la commission de prorogation et l'attitude probable de l'Assemblée après le 14 novembre. Sans être prophète, nous l'avons dit ici: on se fâche; tout à l'heure on demandera pardon.

Le *Moniteur* du 23 a publié ces deux décrets:
« Le président de la République

» Décrète :

» Le général de division Schramm, président du comité de l'infanterie, est nommé ministre de la guerre, en remplacement du général d'Hautpoul, dont la démission est acceptée.

» Au palais de l'Élysée, le 22 octobre 1850.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

« Le président de la République

» Décrète :

» Le général de division d'Hautpoul, représentant du peuple, est nommé temporairement gouverneur général de l'Algérie, en remplacement du général Charon, appelé à d'autres fonctions.

» Le ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

» Au palais de l'Élysée, le 22 octobre 1850.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

» Le ministre de la guerre,

» De SCHRAMM. »



La frégate française la *Poursuivante*, commandée par le capitaine Jam, entrant dans le dock de Bombay le 7 septembre 1850, au retour d'un voyage de circumnavigation (voir la page 271).

Le Journal des Débats saluait cet événement en ces termes, qui résument l'article-programme de Constitutionnel : « M le général d'Hautpoul se retire. Disons tout d'abord en ce qui le concerne et honnêtement. Depuis quelque temps, le public s'entretenant avec une curiosité inquiète du dissentiment qui avait éclaté entre le ministre de la guerre, d'une part, et, de l'autre, la commission de surveillance et l'illustré général placé par la confiance du président et de l'Assemblée à la tête de l'armée de Paris. Sans doute, personne ne méconnaissant les intentions généreuses et le caractère loyal du général d'Hautpoul; mais on ne pouvait se dissimuler que plusieurs de ses actes avaient été mal accueillis par l'opinion publique, qui, à tort ou à raison, y voyait un esprit plus soucieux de faire du neuf que de maintenir la discipline et la bonne organisation de l'armée; et il était à craindre que son administration ne donnât lieu à des discussions violentes lors du retour de l'Assemblée. Le général d'Hautpoul a compris ce que, dans les circonstances actuelles, un antagonisme quelconque entre les grands pouvoirs de l'Etat aurait de déplorable, et a offert sa démission au président, qui l'a acceptée et l'a remplacé par M. le général Schramm, dont l'esprit est, dit-on, moins novateur et plus conciliant.

« Nous accueillions, quant à nous, avec satisfaction ce changement ministériel, qui nous parait un nouveau gage d'honneur entre le pouvoir exécutif et la majorité parlementaire. Tout prétendu à de fâcheuses défiances doit disparaître. La chambre va reprendre ses travaux le 41 novembre prochain sous de meilleurs auspices; et, s'il y a lieu, ce ne sera du moins que la lutte nécessaire du bien contre le mal, des amis et des défenseurs de la société contre l'esprit de faction et d'anarchie.

« Reste à savoir si ce génie, qui se trouvait trop à l'étroit dans les règles administratives que l'expérience a consacrées, est bien choisi pour administrer l'Algérie assez paisible sous le gouvernement moins entreprenant du général Charon, appelé à d'autres fonctions; mais il s'agit d'un pouvoir M. d'Hautpoul et non de satisfaire l'Algérie, qui s'arrangera comme elle pourra.

— Les mouvements de troupes, en Allemagne, font croire à des conflits prochains entre l'Autriche et ses adhérents d'une part, la Prusse et les Etats attachés à sa cause de l'autre. Nous attendons des faits décisifs pour publier des bulletins au lieu de ces bruits recueillis par les gazettes allemandes dans les antichambres des chancelleries.

« Quand on voit ce qui se passe entre le Danemark et les duchés depuis la paix du 2 juillet, il est difficile de croire qu'il y ait en Allemagne une autorité capable de commander l'obéissance; une telle anarchie ne permet pas de compter sur les résolutions héroïques qui tranchent les questions et font passer la force du côté du droit. On se menacera donc encore longtemps avant d'en venir aux coups. C'est le sort de tous les partis aujourd'hui en Europe; on s'irrite, mais on n'ose rien entreprendre; *incidunt per ignes supposito cinere dolosa*. Il en sera de la question bessaise comme de la question du Sleswig.

— La récente promotion de cardinaux a soulevé dans la presse anglaise une polémique très-passionnée, à l'occasion du rétablissement de la hiérarchie épiscopale dans ce pays protestant, qui compte aujourd'hui un archevêque et douze évêques catholiques. *L'Univers* publie la lettre apostolique du pape, signée par le cardinal Lambruschini. On sait que l'Eglise catholique était gouvernée dans ce pays par des vicaires apostoliques. Il est dit dans la lettre pontificale qu'en présence du nombre toujours croissant des catholiques en Angleterre, et vu les progrès des temps et des choses, les causes particulières qui nécessitaient le ministère des vicaires apostoliques ont cessé d'exister, et qu'il convient d'en revenir à la forme du gouvernement épiscopal ordinaire. En conséquence, est décrété le rétablissement en Angleterre, et selon les règles communes de l'Eglise, de la hiérarchie des évêques ordinaires, tirant leur dénomination du leurs sièges.

« Le Times voit dans la bulle du pape la prétention que la cour de Rome n'a jamais abandonnée de reprendre la domination spirituelle de l'Angleterre; mais, dit-il, avec la bénédiction de la Providence et la volonté du peuple anglais, elle n'y parviendra pas. Il y a ici usurpation flagrante du pouvoir spirituel et temporel par un prêtre étranger à ce pays, traitant avec une égale arrogance notre Eglise nationale anglicane et notre Etat légal; en un mot, ce prêtre fait un acte d'autorité étrangère que des hommes de la trempe d'esprit de Bossuet n'eussent jamais toléré. Si ce qu'a dit le pape de la mission de lord Minto est exact, il faut convenir que voilà d'étranges preuves d'habileté diplomatique de la part d'un noble Ecossais qui n'est ni jacobin ni bigot; et lord Minto aura, aux yeux de la postérité, sa place acquise entre Cicérocavache et l'archevêque de Westminster. C'est ici une affaire qui devrait nécessiter et qui aura probablement amené de vives remontrances de la part des serviteurs responsables de la Couronne, comme une mesure blessante pour le peuple anglais et pour les institutions que nous aimons. C'est le ressentiment du pape contre les précédés des agents anglais en Italie qui lui a dicté cette mesure. Le gouvernement fera sans doute une réponse convenable à cette sorte de défi, dicté par l'irritation personnelle et par des causes politiques.

« Sans doute la question légale aura été approfondie dans les conseils du Vatican avant la mise au jour de cette usurpation, car elle n'est pas formellement en opposition avec les statuts aujourd'hui en vigueur, quoique toutefois la question mérite d'être sérieusement examinée. Nous espérons que l'effet de cette mesure (sur lequel nous aurons à dire sur ce point de vue) sera de convaincre les hommes de la dégradation ou même la soumission à Rome, qui subordonnent les intérêts les plus sacrés de la vie et de la société à une puissance que nous n'investissons pas de l'autorité d'une administration de pa-

roisse en matière temporelle. Cette démarche de l'ennemi inventé de l'Eglise anglicane rappellera à tout le corps protestant de notre nation que nos propres divisions ont surtout été le plus grand encouragement pour les agressions de Rome.

« Le Standard du 22 octobre, après s'être fortement élevé contre l'apostat Frédéric Osakeley, qui a envoyé au Morning-Post des détails précis sur le rétablissement de la hiérarchie catholique romaine en Angleterre, dit que lord Minto doit, pour son honneur, démentir ce que l'on dit de sa mission en Italie. Il ne doit pas attendre même la rentrée du parlement, il y va de sa dignité personnelle. Il est évident, du reste, que le pape est frappé de cette cécité fatale et providentielle qui entraîne les hommes à leur perte. Il apprendra que l'esprit protestant est toujours vivace en Angleterre!

« L'insulte faite à la nation anglaise, dit à son tour le Morning Chronicle, est dirigée à la fois contre l'Eglise et contre l'Etat. L'effet de cette nouvelle nomination est naturellement de faire regarder l'évêque de Londres et le primate comme des intrus schismatiques. Deux évêques ne sauraient demeurer d'accord, et un titre territorial légitime exclut toute autorité locale et rivale.

« Et le Morning Herald: Nous n'avons rien et ne voulons avoir rien à débâter avec Rome; mais si Rome empiète sur les prérogatives de notre reine ou sur les droits ou les libertés des protestants, ou même des catholiques romains de la Grande-Bretagne ou de l'Irlande, le peuple de ces royaumes saura bien comment résister à une impudente et offensante intrusion, sans aller au Vatican ou au Quirinal, comme l'a suggéré le Times. Il y a sur ce point d'autres considérations dont nous nous occuperons plus particulièrement dans un jour ou deux.

« Nous avons rapporté ces expressions du sentiment unanime de l'Angleterre pour marquer le point de départ d'un événement auquel les journaux catholiques présentent des conséquences d'une portée bien différente. Nous leur donnons ainsi acte de leurs prédictions.

PAULIN.

Correspondance.

M. Gernez à Bruxelles. — Nous avons reçu, comme vous voyez, monsieur, toute chose à temps. Nous vous remercions de votre actif concours. Veuillez toujours ainsi nous tenir au courant de ce qui vous semblera toujours intéresser nos lecteurs et en particulier nos abonnés de la Belgique.

M. B. à Rouen. — Nous avons mentionné la circulaire à sa date, le 39. Quant aux procédés, l'illustration les a recueillis et publiés autant de fois que des faits nouveaux lui en ont fourni l'occasion.

M. J. C. à Caen. — Ce n'est pas notre faute, monsieur, ni même la tante de notre spirituel féruval, qui avait promis de bonne foi, mais qui ne peut répondre de lui dès qu'il reçoit ses fleurs. Puisse-il comprendre l'objet de cette réponse.

M. Ch. à Lyon. — Nous tenons le dessin à votre disposition, monsieur. Il nous arrive un mois trop tard, et nous le regrettons vivement.

EBRATUM. — Les dessins publiés, dans notre dernier numéro, des courses et du cartouche de cavalerie de Saumur nous ont été communiqués par M. Jehan Marchant, qui habite cette ville. C'est par oubli que le nom de cet artiste distingué a été omis à la suite de nos gravures.

Lu Forêt de Fontainebleau.

Amplius inveniet in aëria quam in libra.
(SAINTE-BERNARD.)

MASSIEU,

Les coupes de la forêt de Fontainebleau ont enfin trouvé un panegyriste. La chose est assez extraordinaire pour qu'on le remarque et qu'on le dise bien haut. Certes, quand tous les journaux, depuis les débats jusqu'au Corsaire, viennent nous prêter aide et secours, l'administration ne devait pas s'attendre à voir tout d'un coup surgir un vengeur. J'aurais presque la plume n'avait fait cause commune avec le marteau, et jamais-encore personne n'avait osé approuver ouvertement les ravages dont nous nous plaignons.

M. J. C. à Caen. — Permettez donc, monsieur, à celui qui le prouera, avant et depuis la révolution, à ce honneur fortune d'appeler l'attention de la presse sur les dévastations de la forêt, de répondre, dans vos colonnes toujours si hospitalières quand la cause de l'art et des artistes est en question, à l'article qui à paru ces jours derniers dans un journal du nord. — L'auteur commence par nous dire que la calamité n'a marqué son coup; et pourquoi calamité? que nous en revenons-drait-il? et dans quel but? quel autre intérêt que celui, bien entendu, de notre pays nous possède et nous anime? Nous n'avons jamais songé à mêler la politique à tout ceci. Ce n'est point pour faire de l'opposition et pour jouer un mauvais tour à notre gouvernement que nous attendons l'administration forestière; nous croyons le servir, bien au contraire, en blâmant les agents malsadrots qu'il emploie et qui lui attirent les imprécations dont il se plaint. Que voulons-nous après tout? sauver de pures vieilles arbres qui ont échappé à toutes les révolutions, qui ont mis trois cents ans à plus à grandir, et qui en auraient encore autant à vivre si l'on consentait à les oublier. — Avant d'arriver aux trois points principaux qui font le sujet de ma lettre, je tiens à relever deux erreurs: d'abord, on n'a jamais prétendu que les arbres historiques, monumentaux, ainsi que ceux surmontés d'une flèche (ce sont les expressions textuelles du rédacteur, fussent abrutis. A quel bon les jeter à terre en effet? Que rapportieront les troncs portés du Clovis, du Charlemagne, du Charlesmartel et des autres du même âge? Ils ne sont là qu'une espèce capable tout au plus d'arrêter les balais. C'est leur entourage, c'est l'ensemble de la forêt dans laquelle ils ne déploient, qui nous touche et que nous défendons. Puis, nous devons qu'on cite un seul peintre approchant la façon dont on traite le bois sacré. Cela facilitera leurs études, dilats-je? Qu'ils aillent plutôt à l'école! Pourquoi les artistes protestent-ils tous alors? Pourquoi l'ensemble de ces œuvres, indigne, inepte, l'exploitation de leur forêt bien-aimée telle qu'on l'entend et qu'on la pratique? — Maintenant arrivons à quelques objections plus sérieuses. On

ne veut faire cette année que vingt mille francs dans la forêt de Breau; ce n'était pas là le chiffre annuel de son revenu; le principe; mais, si minime qu'il soit, c'est trop encore. On sait que deviennent les forêts quand une fois on les attaque. On prend 20,000 fr. cette année, on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six lots l'année dernière, et de mémoire pour ce qui n'a été rasé; mais on en fera autant l'année prochaine, jusqu'à ce qu'elle y passe tout entière. C'est ainsi qu'on a commencé à les faire des Estalles dont il ne reste rien, du Deluge dont une seule coupe, la dernière, reste encore à faire — On n'a pasagi autrement avec celle de la Mare aux Bonais, aujourd'hui complètement rasée, avec celle qui bordait l'ancienne route d'Orreans, de la Croix-de-Souray au village d'Ury, avec celle de la Mare aux Ecies, si indigne de dévotion, dans laquelle on a détruit pour 7 millions 1/2 de chênes de 1843 à 1848 et qui a pu encore fournir six

nom. Madame Branchu est allée rejoindre là-haut ses ancêtres et aimables camarades : madame Gavaudan, madame Saint-Aubin, madame Boulanger, dont la tombe est à peine fermée. Madame Branchu a occupé pendant vingt-cinq ans, avec un grand éclat, la première place sur notre première scène lyrique. Elle était née au cap Français, dans l'île de Saint-Domingue, le 2 novembre 1780. Son nom de famille était Chevalier de Lavit; et c'est sous ce nom de mademoiselle Chevalier qu'elle débuta à l'Opéra en 1801, après avoir passé quelques mois seulement par le théâtre Feytaud. On l'avait fait débiter à ce théâtre en sortant du Conservatoire, où elle avait été admise en 1796, presque à la fondation de cet établissement, et où elle remporta successivement le premier prix de chant en 1798, et celui de déclaration lyrique en 1799. Le succès qu'elle obtint à l'Opéra lors de son début, qui eut lieu par le rôle de *Didon*, fut d'autant plus remarquable, que le souvenir de madame Branchu-Huberty dans ce même rôle était encore tout récent. C'était une comparaison à soutenir bien redoutable, si l'on en juge par ce que dit de cette célèbre actrice Ginguéné dans sa notice sur Piccini. A ce premier triomphe en succéda bientôt un autre, lorsqu'elle parut dans le rôle d'*Armide*. Ce rôle appartenait alors à mademoiselle Maillard, d'abord la protégée, plus tard l'heureuse rivale de madame Saint-Huberty. Cependant, bien qu'elle possédât en ce moment toute la faveur du public, et qu'elle eût pu par conséquent opposer une vive résistance, mademoiselle Maillard n'hésita pas longtemps à reconnaître vaincue par la nouvelle venue; et elle en fut si publiquement l'aveu en ne jouant plus que le rôle de la *Haine*, qui n'est que le second dans la partition de Gluck. L'énergie et la sensibilité, l'expression et le pathétique, caractères du talent de madame Branchu, se firent de plus en plus admirer dans *Aleste*, dans le rôle d'*Hyperminstre*, de l'*Opéra des Danaïdes*. Mais c'est surtout dans le rôle de la *Festale*, qu'elle érigea, que les *dilatanti* du temps de l'empire aiment à se rappeler leur cantatrice de prédilection. Aucune autre, depuis cette époque, disent-ils, ne leur a procuré de si vives et si profondes émotions. Madame Branchu a fait ses adieux à ses admirateurs le 27 février 1826. Elle joua, pour sa dernière représentation, le rôle de *Stalira*, dans *Olympie*, de Spontini. Une chose bien digne de remarque, soit dit en passant, et l'on ne saurait trop recommander cette particularité à la plupart de nos jeunes célébrités chantantes, c'est que madame Branchu, malgré ses brillants succès, continua d'étudier jusqu'à la fin de sa carrière théâtrale, et que les applaudissements les plus faits pour envier une artiste ne l'empêchèrent jamais d'écouter les conseils de Garat, comme du temps où elle assistait à ses leçons de l'école. — Ainsi que tant d'autres fameux artistes, madame Branchu a eu son anecdote de la dernière heure. Se sentant près de dire un éternel adieu à ses amis, elle fit prier M. Alexis Dupont de la venir voir. Celui-ci accourut auprès de la malade. « Mon cher Alexis, lui dit-elle, vous n'avez pas oublié, je le sais, que j'ai protégé vos premiers pas dans la carrière d'artiste. J'ai à vous demander une dernière grâce de votre reconnaissance. Dans peu, je ne serai plus de ce monde; je désire être conduite dans l'autre aux sons de ce doux et harmonieux *O salutaris* de Gossec que vous chantez si bien avec nos anciens camarades Puchard et Levasseur. — Mais, répond M. Alexis Dupont, à qui la malade ne permit pas de la distraire de ce triste entretien, l'*O salutaris* n'est pas admis dans une messe de mort. — Eh bien ! répliqua-t-elle tranquillement, je vous laisserai le temps de faire changer le texte. » Elle l'a laissé, en effet, tout au juste. Peu de jours après cette conversation, elle expira en disant à une ancienne amie qui se trouvait près de son chevet : « N'oubliez pas bien beau chant de Gossec. » M. Alexis Dupont se serait bien gardé de l'oublier.

Nous avions bien raison de vanter, comme nous le faisons l'autre semaine, l'activité de l'administration du théâtre de l'Opéra-Comique. Le même jour que nous écrivions notre précédente *Chronique*, l'affiche de ce théâtre annonçait la première représentation d'une pièce nouvelle en un acte, intitulée le *Paysan*. L'anecdote de ce paysan n'est autre que celle de ce meunier anobli par Henri IV, en récompense d'un souper trouvé à point dans son moulin. M. Alboize a très-habilement tiré parti de cette donnée en changeant les noms des personnages, le lieu et l'époque de la scène, en introduisant une petite amourette bien gentille et bien sentimentale : en un mot, sans rien altérer au fond du sujet, il en a considérablement augmenté et embellie la forme; il a fait un acte acte de comédie lyrique tout à fait charmant, et dispose de façon à servir à merveille l'inspiration du compositeur. Celui à qui cette jolie ouverture a été confiée pour être mise en musique, est un jeune débutant, M. Charles Poist. Si l'en fait croire certains bruits de coulisses, sa partition doit être classée au nombre de celles qui ont eu le plus de tribulations à subir avant d'arriver au grand jour de la rampe et de la publicité. Pauvres jeunes compositeurs ! Les choses se passaient pourtant à peu près de même du temps de la jeunesse de Grétry. Lisez, dans ses *Essais sur la musique*, le récit qu'il fait lui-même de son début au théâtre. Cela vous consolera peut-être, à moins que cela ne vous décourage tout à fait. Bref, peu s'en est fallu que la partition de M. Charles Poist ne fût pas représentée du tout, parce que le trop présomptueux débutant s'est avisé d'introduire une partie obligée de cor anglais et une de harpe dans l'accompagnement d'une romance. « La harpe et le cor anglais ! Peste, jeune homme ! dans une pièce en un acte ! mais vous êtes, ce me semble, bien ambitieux. Il est vrai que cet accompagnement produit un excellent effet. Mais... mais... le cor anglais, la harpe, voyez-vous, c'est du nanan dont il n'est pas permis à tout compositeur de faire usage. Attendez, plus tard ; si vous vivez jusque-là ; nous verrons. Pour le moment, croyez-moi, laissez-moi : nous vous le disons dans votre intérêt ; car votre pièce risquerait fort de ne pas être jouée. » Ainsi parlent au jeune compositeur, tous dans son intérêt, qu'ils prennent Dieu sait comme, le directeur,

le régisseur, le chanteur, le musicien, le choriste, le souffleur, le machiniste, le lampiste, le comparse, le chef de claque, l'avertisseur, toutes les autorités enfin qui constituent le personnel d'un théâtre lyrique; car dans ce monde à part, chacun, jusqu'au plus infime, est une autorité en comparaison du compositeur qui débute. Il faut voir avec quel air de protection ou même de commémoration chacun lui donne son rôle, le salue en passant, ou ne le salue pas. C'est un spectacle fort curieux, soyez-en sûrs, qui en vaut bien un autre pour divertir un simple spectateur. Toutefois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de la musique de M. Charles Poist, qui n'est pas, tant s'en faut, dépourvue de talent, et qui méritait mieux que d'être exécutée pour une première fois à sept heures du soir, à l'instant où ce qu'on appelait autrefois les honnêtes gens dinent encore, ou par conséquent ils ne peuvent pas l'entendre; de sorte qu'on eût dit un pauvre diable, un enfant chétif que ses parents avaient-ils l'intention de noyer dans le troisième dessous avant que personne ne pût s'en apercevoir, comme faisait ce peuple de l'antiquité des nouveau-nés qui venient d'être, bossus, mal faits d'une façon quelconque. Or loin d'être mal faite, la musique de M. C. Poist a fort bonne mine et tout ce qu'il faut pour être viable. Qu'il ait lullu léger beaucoup de son instrumentation et lui donner un air expérimenté pour le guider dans cette partie aujourd'hui si importante de l'art du compositeur, cela se peut. Mais les motifs, les chants, les mélodies, les idées lui appartiennent bien en propre; celles-ci sont généralement assez bien en situation et témoignent de bonnes dispositions pour la scène lyrique. Nous citerons, entre autres morceaux, la chanson du paysan, les couplets du jeune officier, et le duo bouffé entre le paysan et le baron. En résumé, si les pièces en trois actes qu'on donne maintenant à l'Opéra-Comique n'étaient pas si longues qu'elles remplissent à elles seules toute une soirée, ce qui, par parenthèse, est passablement égoïste à l'égard des pièces en un acte, seules espérances de tous ces jeunes compositeurs à qui l'on recommande bien de ne pas employer ni harpe ni cor anglais, l'ouvrage de M. C. Poist et Alboize tiendrait fort agréablement son rang au répertoire. Ajoutons que la pièce est jouée, sinon avec ce qu'on appelle une grande puissance de moyens, du moins avec un très-satisfaisant ensemble, par mademoiselle Decroix, madame Félix, MM. Jourdan, Lemaire, Nathan et Duvernoy.

Il est trop tard et l'espace nous manque pour rendre compte du premier concert de la Grande Société philharmonique qui a eu lieu mardi de cette semaine. Mais nous en prenons bonne note, ainsi que de plusieurs autres nouvelles musicales que nous ne manquerons pas de rapporter dans notre prochaine *Chronique*.

GEORGES BOUSQUET.

Courrier de Paris.

L'hiver approche et même l'hiver est venu pour tout le monde, excepté pour le Parisien. Ses modes sont encore les modes de l'arrière-saison; le Champ-de-Mars ou l'Hippodrome, il ne connaît guère d'autres lieux de réunion. Les femmes s'y montrent en toilette légère et munies de l'ombrelle qui les protège contre les ardeurs d'un soleil absent. Rappelez-vous ce chapitre d'une histoire déjà ancienne, c'est-à-dire la journée de dimanche, ce grand steeple-chase mêlé de chevaux, de ballons et de locomotives, le ciel est nuageux et la brise piquante, qu'impor-te? Il s'agissait des courses, les dernières de la saison. A deux heures, l'enceinte du Champ-de-Mars n'était plus qu'une vaste fourmilière; en même temps l'Hippodrome était pris d'assaut par une foule idolâtre... (Voir, pour plus amples détails, la page dernière de ce numéro.)

Arrière ces froivités en présence de tant d'événements qui sont graves. Ce même dimanche, M. le Président de la République se rendait à Ferrières, chez M. de Rothschild — Ferrières doit s'entendre ici de la rue Laflitte. — Cette simple annonce est devenue tout de suite un nouveau problème dont chacun cherche la solution, depuis qu'on a su que M. le général Changarnier s'y trouvait aussi. Le *Constitutionnel*, qui s'est fait l'agent provocateur de cette explication entre les deux puissances, ne manquera pas d'en publier les résultats; l'amplification ou l'on chasse pourrait l'y aider. Ce n'est pas la première fois que le banquier-diplomate se charge du rôle de conciliateur. Un observateur qui se dit bien informé nous assure qu'après avoir lu l'article en question, M. de Rothschild se serait rendu à l'Élysée, et voici sa première parole : « Qu'est-ce que cette querelle d'Allemagne ? La glace une fois rompue, l'illustre personnage, ainsi interpellé, sortant de sa réserve habituelle, se serait longuement expliqué sur les faits et gestes de l'honorable général, en les attribuant à une hostilité systématique. Bref, l'irritation était telle, que M. de Rothschild dut employer les arguments les plus victorieux pour décider l'élu de la France à une entrevue avec le brave général. Celui-ci est accommodant, il accepta l'entrevue — c'est l'essentiel — en n'y mettant qu'une condition, la présence de M. Carlier.

L'Élysée a d'autres soucis. Il est en proie aux sollicitations. Un grand nombre de ses amis viennent lui demander le budget par petits morceaux, comme s'il en était le dispensateur. Les plus modestes se contenteraient d'un bout de ruban et de dotation, mais à tant de braves serviteurs oubliés par l'Empire, l'Élysée répond naturellement par le voix du *Moniteur* que la France est une république. On ne saurait se flatter à quel point ce bruit ridicule et controuvé (le rétablissement de l'Empire) enfamme de folles ambitions. Il n'y a pas de charges qui ne rêvent certains pétitionnaires. « J'ai éprouvé, disait Napoléon, que l'homme qui demande une place en est presque toujours indigne. » Le grand homme croyait peu aux dévouements qui s'empressent sous le dernier gouvernement, l'intérêt qu'on prenait aux relucies po-

litiques multipliait dans les ministères les demandes d'emploi de *réfugié*, aujourd'hui d'autres pétitionnaires (ce sont peut-être les mêmes) demandent à qui de droit la place de *Mameluk*. On ne comprendrait pas l'empire et surtout l'empereur sans cet ornement.

Quelle chose de plus sérieuse et d'une vérité douloureuse, c'est l'information suivante recueillie par les journaux : dans un régiment de ligne, sur cent et tant d'enrôlés volontaires, on a signalé quatre-vingt bacheliers et lettres et sept licenciés en droit. Il est vrai qu'en aucun temps on ne fabriqua plus de bacheliers. C'est un produit manufacturé comme les autres, et l'université vient de le constater à sa manière en supprimant dans plusieurs lycées de Paris et des départements les divisions supplémentaires de rhétorique et d'humanités. Dans ce grand mouvement industriel qui nous emporte, et dont nous recueillons les fruits, l'éducation devait se simplifier comme tout le reste. Etonez-vous donc de l'encombrement des carrières ! Les professions se déplacent, les vocations se flouvoient; quoi de plus simple, puisque l'instruction est remplacée par la mnémotechnique? Ceci est un nouveau chapitre à ajouter à l'histoire des choses qui n'existent plus.

A quel point l'industrialisme a tué l'industrie, en voici une autre preuve. Dans ces derniers jours, deux cents débauchés et plus ont été condamnés pour falsification de vins marchands, et il va sans dire que les semaines se suivent et se ressemblent en fait de produits falsifiés. On reproche parfois à notre chronique ses pointes dans le domaine de la fantaisie et de la fable; qui ne voit, hélas ! qu'elle étiole l'histoire contemporaine pour ne pas tomber dans l'abîme des plaintes? Vous avez trouvé ailleurs les comptes des faiseurs de statistique, et avec quel soin minutieux les enregistrent par tête, poids et mesure, le nombre des objets de consommation engloutis mensuellement par la ville de Paris; une fois pour toutes, ce sont des rêveurs incapables de distinguer la vérité, qui sa dérobo sous les espèces du pain, de la viande et du vin. Un philosophe l'a dit : Tout est coté aujourd'hui, les produits et les consciences; tout est plaqué, l'argenterie comme la science et l'esprit. On ne dit plus des mots, on en fabrique; toute causerie s'en va en fumée, on dine dans des clubs, la musique n'est plus qu'un plaisir du sourd, et qu'est-ce que la littérature? un journal.

Les républiques du temps passé se plaisaient à encourager les artistes, mais jusqu'à présent la nôtre ne leur ressemble guère. Demandez aux peintres et aux statuaires. S'agit-il de construire des bourses ou des marchés, d'ériger des prisons, de décréter des chemins de fer, de patroner des entreprises californiennes, aussitôt notre république imite l'exemple de la monarchie; mais les rois ouvraient leur Louvre aux peintres contemporains, et le jeune République s'obstine à le leur fermer. L'exposition de cette année aura lieu dans la cour du Palais-National, à l'abri d'un édifice construit pour la circonstance. Le commun des martyrs de la peinture se plaint en son patois et déplore la rigueur du procédé, mais les grands dignitaires de l'art se refusent décidément à passer sous ces fourches caudines de la nécessité, ils s'abstiennent. Sans parler de M. Ingres, qui depuis longtemps est rentré dans sa tente, vous n'aurez rien des illustres; Delacroix, Cogniet, Scheffer, Delacroix, Winterhalter, Lehmann feront défaut, et cette fois les absents n'ont pas tort. Les Romains et les romantiques, la couleur et le style, c'est une désertion générale.

Le seul attrait de l'exposition nouvelle, on le devine, ce sera la peinture de portrait. Portraits en pied ou en buste, simples profils ou miniatures, ceux-là abondent. Les originaux de ces peintures forment avec leur famille une clientèle assez nombreuse pour peupler les galeries, à défaut du véritable public. On cite des personnages célèbres à divers titres qui seront agréablement surpris de se trouver *portraits* à leur insu; un artiste connu sous la Restauration par son humour facétieux poussait l'indiscrétion plus loin : son art lui avait su faire une spécialité lucrative, consistait à reproduire, en les exagérant, les traits hasards de certains modèles qu'il savait être millionnaires. L'image égarait si fort les amis de l'original, que celui-ci s'empressait de l'acquiescer.

Un jeune peintre vient de s'aviser d'une spéculation plus légitime en peignant cette beauté mystérieuse, dite la *belle étrangère*, dont la présence à Paris donne tant d'occupation aux fiseurs de conjectures. Asses semblable au personnage d'un roman oublié (le *Solitaire* de M. d'Arincourt), on la rencontre partout sans pouvoir suivre sa trace nulle part. Toujours seule, elle va, suivie d'un laquais muet comme elle, promener sa mélancolie au Jardin d'Hiver; elle est au Champ-de-Mars en fringant équipée un jour de courses, et le soir elle apparaît dans une loge de face à l'Opéra. On a peine à concilier cet isolement obstiné avec l'éclat de sa beauté, la distinction de ses manières et l'élégance de sa toilette. Des indiscrets qui s'en vantent, ont dit, de soulever de vive force le voile de son *incognito* ont été arrêtés dans leur entreprise par une main inconnue. Un invisible génie protège la belle étrangère contre de folles tentatives. Sur le front de cette beauté est écrit le mot *mystère*, comme il est dit dans le *Moulin* de Lewis, et, pour la connaître, il faudrait recourir à M. Carlier, qui peut-être n'en sait pas plus que vous et moi.

Aimez-vous les nouvelles moins ténébreuses et plus vulgaires? demandez, nous voici au théâtre. Quelques-uns de ces établissements, qui se sentent menacés dans leur existence, sont en train de prendre une grande mesure de salut. Attendez-vous d'un jour à l'autre à lire sur leur affiche cet avis au public : Les billets et entrées de faveur sont généralement suspendus. Cette formule, en usage pour les représentations extraordinaires, va devenir permanente et irrévocable. Il n'y aura plus de spectacle gratis pour les amateurs; on prétend les contraindre à payer leur place. Les journalistes subiront la loi commune, ils seront mis au régime des premières représentations. L'autour lui-même ne sera à l'abri

à voir jouer sa pièce que rubis sur l'ongle. Dans cette réforme vraiment radicale, il n'y a d'exceptions que pour ces billets de faveur dont parle Arnal dans l'*Humoriste*, à la faveur desquels on payait toujours sa place plus cher qu'au bureau.

Autre innovation dramatique : La direction du Théâtre-Français procède à la réorganisation de son orchestre. M. Offenbach est chargé de composer un répertoire musical plus agréable aux spectateurs que l'ouverture de *Lodoïska* et que ces vieux airs de Steibelt dont on attristait les entr'actes. C'est avec raison que M. Arsène Houssaye, dont le zèle et l'habileté sont incontestables, veut rendre à certaines pièces de Molière les accompagnements de Lully; mais l'innovation ne saurait aller plus loin, et l'on se gardera bien d'instrumenter les tragédies de Corneille et de Racine comme des mélodrames. Quant aux auteurs contemporains, s'il est vrai que deux ou trois d'entre eux aient réclamé des airs quelconques pour soutenir leur prose, il est aisé de les satisfaire et le réorganisateur n'aura pas de peine à trouver la sérénade qui leur convient. M. Scribe est l'auteur de vingt opéras qui ne lui laissent que l'embarras du choix; mais ses succès principaux étant des succès de vaudevilles, l'allusion la plus flatteuse à ses triomphes passés doit être l'exécution de l'air favori qu'il a mis partout : celui de *la Hobe et les battes*. La seguidille des *Folies d'Espagne* avec un solo de cor, comme dans Hernani, serait un hommage aux drames de M. Hugo; on saluerait ceux de M. Dumas d'un *Mourir pour la patrie*, et l'on préluderait à la représentation des proverbes de M. de Musset par *Connaissez-vous dans Barcelonne*. Reste à savoir ce que deviendrait la dignité du Théâtre-Français au milieu de ces innovations.

La fortune lui sourit (je parle toujours du Théâtre-Français), il n'a plus besoin de ce certificat de vie qui lui marchait sans cesse le caprice de la grande tragédienne, il peut élever maintenant autel contre autel, grâce à ce jeune talent, une révélation, dont on espère beaucoup et dont on attend encore plus. Neureux le Théâtre-Français, et plus heureux M. Scribe! Cette fois encore le hasard l'a servi autant que son habileté. Il faut se garder de reprendre ces *Contes de la reine de Navarre*, après

tant de spirituels conteurs qui les ont décrits, analysés, critiqués et finalement glorifiés à l'envi, tant il est vrai que le succès a mis l'aurole au talent de M. Scribe, et qu'il donne de l'importance et du sérieux à ses plus triviales badinages. L'art de M. Scribe est si bien l'art de réussir que, au contraire de ses rivaux de toutes les scènes dont le succès a besoin du visa de la critique, il a triomphé presque toujours en dépit d'elle et qu'il en est venu à la dominer par le public. Personne n'a osé lui dire ce qu'il sait bien d'ailleurs, à savoir que sa pièce ne vaut rien. Est-ce un drame, est-ce une comédie? Où est l'intérêt, où se porte la curiosité? Vous l'ignorez, tout le monde l'ignore. Mais les caractères, le comique des situations, la finesse des réparties, la convenance du langage, cherchez, cherchez toujours, M. Scribe sera jusqu'au bout ce grand sorcier qui fait voir une muscade dans un gobelet vide. Qu'importe au prestidigitateur l'incrédulité des esprits forts? que lui importent le dédain des poètes, le blâme des érudits et les louanges ironiques du feuilleton? la foule n'est-elle pas conquise et charmée? Ce n'est pas là Marguerite de Valois, la Marguerite des Marguerites, la perle des princesses, si gravo dans les graves affaires, si savante avec les philosophes, si fine mouche avec les hommes d'Etat, et l'imagination la plus poétique de son temps; d'une telle princesse, tout l'art de M. Scribe n'avait rien à faire. Il lui fallait une Marguerite plus accommodante, enjouée d'abord, au sourire inamovible, amoureuse à ses heures, sentimentale dans l'ocasion, suffisamment déliée pour se donner les gants de ses défaites, spirituelle d'ailleurs comme l'*Héritière* ou la *Demoiselle à marier*, et puis le hasard ferait le reste. Bienheureux hasard en vérité, puisqu'il s'appelle Madeleine Brohan. Allons-nous répéter ici ce que vous avez lu partout? Une fleur de jeu-



Théâtre-Français. — Mademoiselle Madeleine Brohan, rôle de la reine Marguerite, dans les *Contes de la reine de Navarre*.

nesse aimable et souriante, telle qu'elle dut s'épanouir au front de la vraie Marguerite dans ses dix-huit ans, le port

qu'on suppose à M. Altaroché, dont personne ne conteste le zèle et les lumières, il faut déplorer la violence ministérielle qui a privé l'Odéon du directeur habile qui l'avait sauvé.

Mademoiselle Déjazet au Vaudeville, M. Achard à la Montansier, de bonnes nouvelles. *Richelieu, Gentil Bernard, Les ornières*, récemment leurs conquêtes, et d'ailleurs pas dire : « Voilà bien longtemps que cela dure ! » Ils sont toujours divers, toujours nouveaux, l'actrice les fait ainsi par la toute-puissance de son talent. Le Vaudeville est repeuplé; on applaudit dans les loges non moins que sous le lustre; les bouquets pleuvent, l'enthousiasme est général; encore une fois, rien ne réussit comme le succès.

Au sujet de M. Achard, il faut dire que l'acteur vaut beaucoup mieux que le rôle qu'il a choisi pour sa rentrée.

L'aigle d'une maison est un sot dans une autre

S'il y a une jolie pièce dans ce vers-sentence, elle y est encore, M. Bayard en est pour ses fraix d'extraction. Les deux aigles, c'est un marquis, aigle au château, et Bidoux, le commis bonnetier, aigle au moulin. Quel ramage et quel plumage! Bel oiseau ici, pauvre oiseau là-bas! L'un est porté aux nues, tandis que l'autre bat de l'aile et se fait jeter à la porte; les deux oiseaux courent la même poule, c'est élémentaire : au marquis la première manche, et la seconde manche à Bidoux, qui gagne la bello et la dot. C'est une misère, mais elle est bien jouée par Hyacinthe et Derval, et surtout par M. Achard, dont le talent a bré et ongles, sans compter que cet aigle chante comme un rossignol. Le tout précédé ou suivi d'un petit acte (*la plus belle Nuit de la Vie*), un peu prétentieux, un peu licencieux, mais au demeurant assez galant et fort applaudi.

PHILIPPE BESON.



Madame Branchu, rôle de la Vestale

Apropriation du Palais-National à l'exposition de Peinture et de Sculpture de 1850.

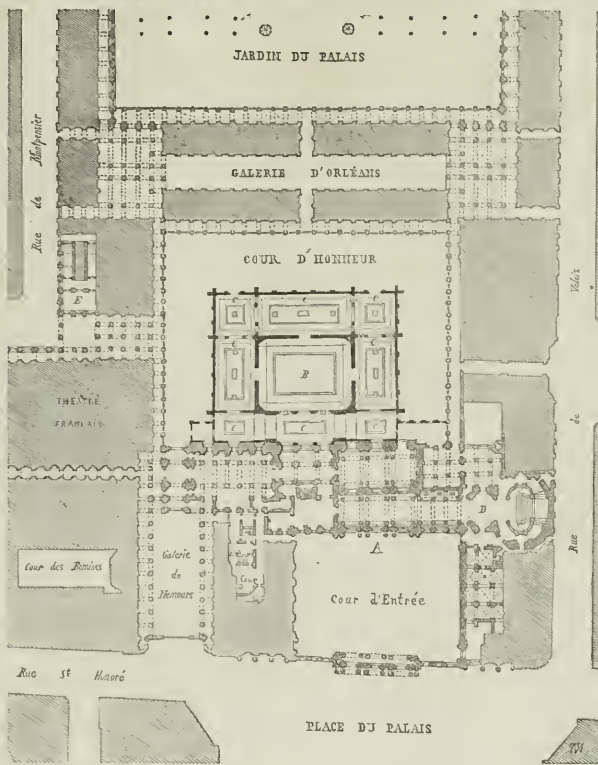
Lorsque après la fermeture du Salon de 1843 il eut été décidé, sur la proposition si opportune de M. Jeanron, que les expositions annuelles ne se feraient plus dans les galeries du Louvre, il fallut chercher un local qui fût digne d'être affecté à ces brillantes solennités.

La commission des Beaux-Arts, chargée d'abord de ce soin, désigna le Palais-National comme le bâtiment le plus convenable à cet usage. Mais la commission des Représentants nommée pour se prononcer sur le crédit à allouer, sortant de son mandat spécial, fit rejeter le choix du Palais-National, et indiqua les Tuileries, comme devant lui être préférées.

L'exposition de 1849 se fit donc dans le dernier palais, et l'on ne tarda pas à apercevoir qu'il était et resterait impropre à l'exhibition des œuvres des artistes vivants, à moins qu'on ne fit subir ses dispositions architecturales de profonds remaniements. Or, les dépenses considérables que ces travaux eussent entraînées, et peut-être aussi des motifs inattendus, des espérances secrètement crées, firent écarter l'idée, si tant est qu'on ait eue, de toucher à la vieille demeure de la royauté, pour y loger l'art, ce souverain qu'on ne détrône pas.

Quoi qu'il en soit, cette première expérience, n'ayant pas réussi, on dut se mettre en quête d'un autre local, et, après un sûr examen, on se décida de nouveau pour le Palais-National. L'Assemblée législative sanctionna ce choix et vota, en avril dernier, une somme de 61,917 francs pour le service du personnel de l'exposition de 1850.

Ces dispositions étaient à peine connues que le comité de l'association des artistes s'émut profondément, et, il faut le dire, il y avait de quoi. Il écrivit au ministre de l'intérieur une lettre où il fait ressortir l'impropriété abusive du Palais-National, et proposait de construire un local composé d'un salon carré de la grandeur de celui du Louvre. Quatre galeries de douze mètres et demi de largeur devaient régner autour du salon central. Ce jour, égal pour tous, devait partout tomber d'en haut. L'emplacement de l'ancienne mairie du deuxième arrondissement, puis les terrains déblayés de l'hôtel



Plan des constructions élevées dans la cour du Palais-National pour l'exposition de peinture et de sculpture de 1850.

A Entrée de l'exposition. — B Grand salon pour la peinture. — C Galeries et petits salons pour la peinture et la sculpture. — D Escalier conduisant aux salons du 1^{er} étage. — E Escalier de sortie du 1^{er} étage.

de Turenne, quai Malaquais, étaient indiqués comme devant recevoir l'édifice provisoire.

De son côté, M. de Nieuwerkerke, modifiant ce plan, proposait au ministre d'élever ce local sur la place du Carrousel.

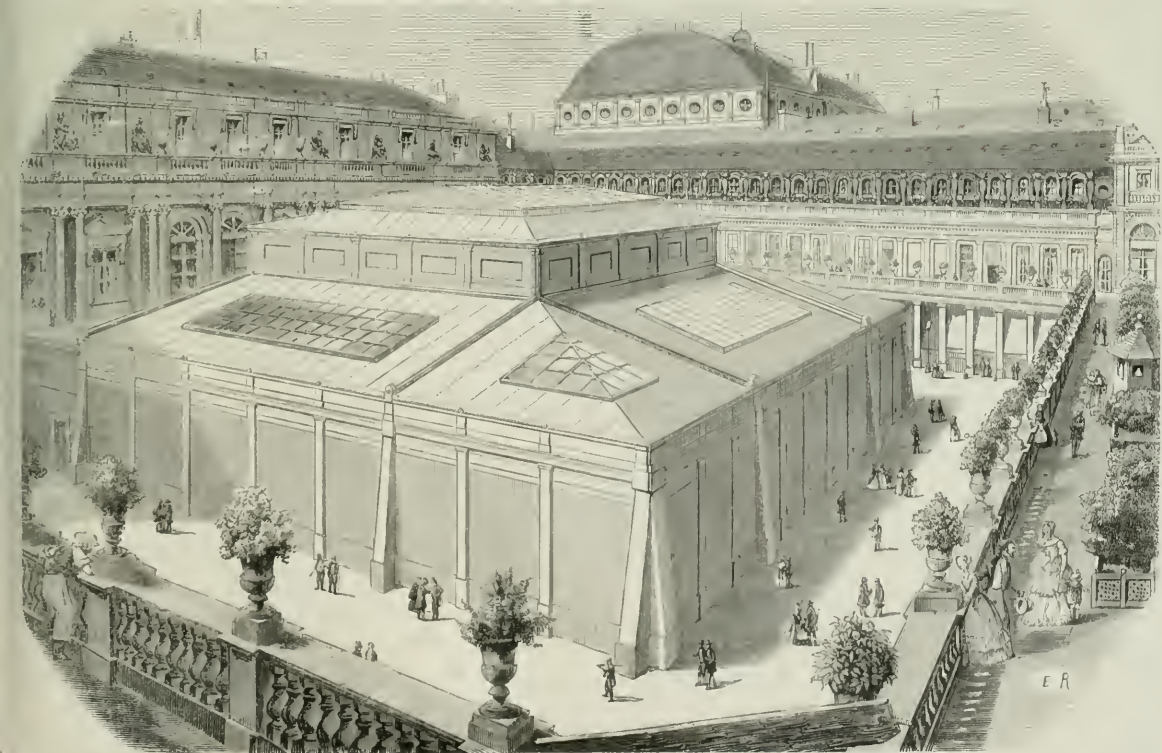
Diverses causes s'opposèrent à l'exécution de ces projets; mais comme, après tout, les désavantages et les inconvénients que l'on signalait de tous côtés dans le Palais-National existaient réellement, le ministre de l'intérieur et surtout le directeur des Beaux-Arts, auquel est confié le gouvernement spécial des expositions annuelles, étaient l'un et l'autre fort embarrassés.

Les choses en vinrent même à ce point, que les personnes qui s'étaient tenues au courant de toutes les tentatives successivement avortées, purent craindre un instant que l'année 1850 s'écoulât sans qu'il y eût exposition.

Une idée aussi simple que lumineuse, due à M. de Guisard, vint heureusement dissiper ces craintes et réduire à rien toutes ces difficultés. Les artistes, pensa M. le directeur des Beaux-Arts, veulent et demandent avec raison un grand salon carré et des galeries éclairées d'en haut, afin d'avoir au moins l'égalité devant le jour; seulement ils prétendent élever ces constructions sur des terrains d'où les repousent des empêchements de toute nature. Si on leur bâtit leur salon carré et leurs galeries dans la cour d'honneur de ce même Palais-National, dont les pièces les mieux éclairées pourraient alors servir avantageusement aux petites toiles, qui n'ont pas besoin de reculées, aux dessins, à l'architecture, aux lithographies, tandis que les vastes localités de la construction provisoire recevraient les grands tableaux et toute la sculpture!...

Et cette heureuse idée, soumise au ministre de l'intérieur et à celui des travaux publics, a été approuvée par eux; un crédit de 159,000 francs (1) a été ouvert pour couvrir la dépense qu'entraînera sa réalisation, et les ouvriers se sont immédiatement mis à l'œuvre, sous la direction

(1) Sur ces 159,000 francs, 68,000 seulement sont consacrés à la construction de la cour d'honneur; le reste de la somme est applicable à la réparation des dégâts commis en février.



Élévation générale des constructions élevées dans la cour du Palais-National pour l'exposition de 1850.

le fidèle simulateur des drames réels qui doivent souvent s'accomplir sous le brûlant soleil d'Afrique.

Quand cet exercice d'acrobates, de guerriers, de sauteurs assés est fini, l'un d'eux s'avance sous la fenêtre de la maison à laquelle la troupe ambulante a voulu donner cette représentation pour recevoir son tribut, puis s'en va un peu plus loin recommencer ses danses et ses quadrilles.

Quoi qu'il en soit de la grossièreté de ces jeux, il y a tout au moins un côté qui serait difficile de ne pas remarquer. Les nègres jouissent de leur jour de liberté, de leurs chants et de leurs danses avec une gaieté d'enfants. Et les suivant moi-même comme un enfant, de place en place, de rue en rue, sur le pavé et dans la boue où ils sautaient comme sur un parquet, je me disais que plus d'un peulêtre, en revêtant son bizarre costume, pensait aux fêtes de son village natal, et alors je les observais avec un sentiment de pitié.

C'est d'ailleurs un fait remarquable, que cette saturnale des nègres, si bruyante et parfois si sauvage, se termine à temps fixe, sans querelle, sans désordre. Le soir, au coucher du soleil, le tambour cesse de battre, l'ours se dépouille le sa fourrure, le guerrier abandonne son sabre, le chef jette son diadème de plumes. Chacun rentre paisiblement dans sa demeure, et l'argent qu'on a recueilli dans la journée est mis en réserve pour subvenir aux frais de la même fête au prochain mois.

Mais tout ce qu'il y a de plaisant en ce monde s'en est allé à tournois chevaleresques, assemblées pompeuses des corporations, théâtre de la bascho, carnaval de Venise. Une légion de gens graves, dans leur sagesse plus sévère que celle de l'église, nous condamne, l'un après l'autre, au carême de la raison. Dans ce spleenique ramazan des sens et de l'imagination, il ne nous reste, pour nous distraire, quand l'âme ne nous désole pas, que la grande panthéocorédie des prétendus régénérateurs de l'humanité.

Le jour des Rois n'est plus à la Havane ce qu'il a été jadis. Un grand nombre de domestiques nègres regardent du haut d'un balcon passer la procession africaine, comme des gens de bonne maison regardent une troupe de baladins. D'autres affectent un profond mépris pour ces parades nationales. Les nègres ont aussi leur aristocratie, car en quel lieu cette maudite aristocratie ne va-t-elle pas se nicher ? Ceux qui ont eu le bonheur de naître sur le sol de Cuba, et qui portent le titre glorieux de *criollos* (*créoles*), considèrent comme des gens de bas étage les malheureux enfants sur le sol d'Afrique. Puis il y a les récriollos et ceux d'une troisième et quatrième génération de créoles, qui ont l'air de tenir entre leurs mains un brevet de grands d'Espagne.

Ici, comme à la Nouvelle-Orléans, et plus encore qu'à la Nouvelle-Orléans, les nègres attachés au service de la riche bourgeoisie jouissent d'une situation matérielle près de laquelle l'existence de nos ouvriers apparaît en ne peut plus miser. Enrichis des leur bien-être, de la famille à laquelle ils se sont attachés, ils sont en quelque sorte en fait partie. Ils participent à toutes ses joies et s'enrichissent de ses bienfaits. La belle dame havanaise ne porte pas longtemps la même robe ni le même chapeau, et tout ce luxe de toilette, qui lui a coûté si cher, qu'elle rejette si vite, est libéralement livré à la négresse qui lui sert de femme de chambre. Il faut les voir, le dimanche, quand elles vont à l'église, ces princesses du sang africain. Il n'en est pas une qui n'ait les souliers de satin, la robe de mousseline, la mantille de dentelle sur la tête, le bracelet en or au poignet, et parfois une quantité de bijoux. Je suis sûr que la glorieuse épouse de l'empereur Faustin I^{er} n'est pas mieux vêtue quand elle donne ses audiences, entourée des ducs, des grands-croix, des abbés d'Haïti.

Beaucoup de nègres économes, notamment ceux de la tribu des Caravalis, amassent dans cet état de domesticité un pécule qu'ils savent très-bien faire fructifier. La loi de Cuba oblige le propriétaire à affranchir son esclave, non-seulement quand celui-ci rembourse la somme qu'il a coûté, mais même lorsqu'il ne la rembourse qu'en différentes fois, par acompte successifs.

Il existe à la Havane une loterie semblable à celle d'Almatzema, qui a déjà contribué à l'affranchissement de beaucoup de nègres. Chaque mois, des colporteurs s'en vont dans toutes les rues vendre des billets de 20 fr. et de 5 fr., au moyen desquels on peut gagner des lots de 40,000, 80,000 et 150,000 fr. Une loterie par année, il y en a en de 500,000 fr. qui fait gagner par un nègre, mais mal lui en arriva, car en voyant ces amas d'or étalés sur sa table, il en éprouva un tel saisissement qu'il en mourut.

Quand il est affranchi, le nègre ouvre un atelier ou une maison de commerce, et achète d'autres nègres. Malheur à ceux qui tombent sous sa verge ; il est plus dur envers eux que les blancs les plus impitoyables.

La maison du colon havanaise est l'eldorado des esclaves ; les plantations en sont le purgatoire, surtout celles qui sont confiées à la gestion d'un intendant dont le maître réside en ville. Là, les esclaves, astreints à un rude labeur, sont souvent exposés à de cruels châtiements. C'est là que, pour se venger du traitement qui les révolte, il est de ces infortunés qui se suicident, et c'est là que d'autres s'enfuient dans les bois, où ils sont poursuivis par des chiens, qui flairent leur piste mieux qu'aucun lévrier celle du gibier. Devant ces animaux, le nègre le plus hardi perd toute résolution ; s'il essaie un instant de se défendre, il est bientôt terrifié. Le chien lui saute aux oreilles, et le ramène au bercail la tête ensanglantée.

Je dois ajouter que ces cas de désespoir sont rares, et je suis convaincu que les nègres, qui forment plus de la moitié de la population de Cuba, sont en général, pour ne pas dire tous, beaucoup plus heureux et plus satisfaits de leur sort, que ceux qui, avant d'être affranchis, par la philanthropique Angleterre, ont l'honneur de vivre dans ses colonies.

Les Anglais jettent cependant les hauts cris chaque fois qu'on prononce devant eux le nom de Cuba. Les Anglais

disent qu'ils ont donné à cette île perfide 70,000 livres sterling pour qu'elle s'enngage à ne plus faire la traite. Hélas ! et les 70,000 livres se sont évaporées au soleil de l'administration, et la traite va tranquillement son bonhomme de chemin.

La chose est très-simple. Un navire part pour la côte d'Afrique avec un cargaison de diverses denrées qu'il abandonne pour un certain nombre de nègres à un paternel souverain, qui préfère une paire de pistolets ou un habit gaulonné au plus beau de ses sujets. Dans ce trafic, le prix de chaque nègre ne revient pas, terme moyen, à plus d'une once d'or (85 fr.). A son retour, le navire jette l'ancre dans un port dont l'aimable commandant, moyennant un petit tribut d'une once par tête de noir, reste persuadé que le sordid bâtiment n'apporte dans l'île que la plus honnête marchandise. Cependant, comme il pourrait y avoir autour de lui des gens malintentionnés qui ne verraient pas l'affaire du même œil, on se hâte de disperser les nègres dans diverses habitations. Chacun d'eux se vend ensuite de 40 à 45 onces. Si, sur trois bâtiments employés à cette spéculation, il en est un qui se perd ou qui est pris, tous frais payés, il n'en reste pas moins à leurs armateurs un très-beau bénéfice. Et si c'est le gouvernement de Cuba lui-même qui, pour faire preuve en certaines occasions de vigilance ou de bon vouloir, juge à propos de confisquer un de ces navires, le sort des nègres dont il s'empara n'en reste pas moins à peu près le même. On les déclare officiellement, il est vrai, émancipés, *emancipados* ; en cette qualité, on ne les vend pas, mais, pour quelques onces, on les livre pendant cinq ans à un planteur, qui les fait travailler comme les autres, et plus durement que les autres, car il n'a pas le même intérêt à les ménager. Au bout de cinq ans, le bail se renouvelle, de sorte que, de lustre en lustre, l'émancipé subit le joug des esclaves, avec cette différence qu'il mange probablement le plus mauvais *tasajo* (1), et reçoit un plus grand nombre de coups de fouet.

Ce qu'il y a pourtant, selon moi, de plus triste dans ces régions où subsiste l'esclavage, c'est la condition des mulâtres. Le nègre qui vient d'Afrique, où il a vécu d'une vie animale, sous le libre arbitre d'un farouche capitaine, peut certainement, quoiqu'il en disent les Anglais, trouver une meilleure existence matérielle dans les colonies. Le nègre né sur une plantation reste sans effort soumis à sa destinée d'esclave. Le nègre attaché au service particulier d'une famille n'imagine pas un meilleur sort.

L'homme de couleur au contraire subit en frémissant les préjugés qui pèsent sur lui. S'il est riche, il a voyagé hors de son pays, il a étudié en France, il a lu tout ce qu'on a écrit sur l'universelle fraternité des hommes, à quelque race qu'ils appartiennent. Il a passé dans sa vie et une impressionnable jeunesse de ses années entières au milieu d'une société qui, pourvu qu'on se présente à elle avec des formes convenables, quelque distinction d'esprit ou de fortune, ne s'inquiète nullement de ce qu'il peut y avoir de gouttes de sang noir sous un grain glacé. Sa grâce maternelle, sa beauté particulière, son intelligence embrasée par le feu des tropiques, lui ont peut-être fait obtenir plus d'un doux succès.

Quand il rentre dans sa patrie avec l'élan et la confiance que cette heureuse période de temps a dû lui donner, il s'y trouve soudain saisi par une main de fer et relégué dans une caste à part. Quel que soit son mérite, il ne sera point reçu dans un salon, il n'entrera point librement dans un lieu public. N'eût-il qu'une tache imperceptible, cette tache lui reste comme un signe de proscription. Eût-il le teint plus clair que celui d'un homme du Nord, les lèvres plus minces que celles d'un maigre gentleman anglais, n'importe ; à défaut de tout signe extérieur, la tradition de son origine pèse sur lui comme un manteau de plomb. Les blancs le repoussent loin d'eux et les nègres l'abhorrent. « Nous avons le sang pur, disent-ils avec orgueil, les blancs ont le sang pur, le mulâtre a le sang mêlé. »

Ainsi placé entre deux races hostiles, hors d'état de se rejoindre à l'une ni de s'immiscer à l'autre, comme il doit souffrir, et quels sentiments de révolte doivent s'accumuler dans son cœur ulcéré !

C'est dans ces lieux qu'il faut relire le livre de M. de Beaumont, qui peut paraître exagéré en France, et qui est cependant d'une exacte vérité.

Les colons, en voyant s'accroître le nombre des nègres, s'effraient à juste titre du péril auquel ils seraient exposés, si cette population d'îlots échappait tout à coup à la loi qui les domine. Ils pourraient aussi s'effrayer de l'action des hommes de couleur ; et, en mettant de côté toute question d'intérêt social, quel homme de couleur ne souhaiterait de voir tomber ces barrières d'un cruel préjugé ? Mais la généreuse Amérique du Nord, qui prêche si hautement son dogme de liberté, est, à l'égard des nègres et des mulâtres, plus sévère que les colonies. J'ai retrouvé à New-York un Américain que j'avais connu en France ; je lui demandais un jour des nouvelles d'un jeune mulâtre qui suivait les cours de droit à Paris, et que nous aimions à rencontrer, car il joignait à une sérieuse instruction un esprit très-séduisant. Il est revenu ici, me dit-il, et il a cru devoir me faire une visite, ce qui a mis toute ma maison en émoi. J'ai été obligé de le prévenir que je ne pouvais le recevoir.

HAVANE, JANVIER 1850.

X. MARMIER.

Obsèques de la Reine des Helges.

Il est rare de voir un souverain pleuré par son peuple comme l'est la reine des Helges. C'est un deuil universel et profond. Le pays tout entier s'associe à la douleur du roi et de sa famille ; toutes les dames ont pris le grand deuil ; les ouvriers même et les femmes du peuple ont mis un crêpe

(1) Bande de bonnet séché qu'on importe de Buenos-Ayres pour les ratons journaliers des nègres des plantations.

à leur casquette ou à leur bonnet. Cette reine bien-aimée était tellement modeste, elle faisait le bien d'une manière si secrète, que l'on ne parlait jamais d'elle tant qu'elle a vécu, et que le jour où elle a été élevée à la Belgique tous ont senti qu'ils venaient de faire une perte immense. Un monument national va être élevé à la mémoire de Louise-Marie ; les frais en seront couverts par une souscription nationale. Tous les citoyens s'empressent de souscrire dans la mesure de leurs moyens ; les pauvres sont les plus ardents à apporter leur offrande, et on ne peut se figurer un spectacle plus touchant que de voir à l'hôtel-de-ville une foule d'indigents, de vieilles, d'ouvriers les plus pauvres faire la queue à la porte du bureau où l'on reçoit les souscriptions.

Louise-Marie d'Orléans était d'une douceur, d'une bonté, d'une générosité sans bornes ; mais ce serait la connaître incomplètement que de la juger seulement un esprit fin, une âme sensible et délicate, comme pourrait le faire croire son influence modératrice sur la société belge. Elle était plus forte, plus grande, plus passionnément donnée que ce premier aspect ne la montre. Il y avait de puissants ressorts de nobles lumières dans cette nature d'élite que toutes les affections vraies, toutes les questions sérieuses touchaient vivement. Elle cachait sous le charme de la surface, sous l'adoucissement des nuances, un mâle courage qui a eu bien souvent à s'exercer. Toute à l'éducation de ses enfants, à la bienfaisance pour tous et à la vie intérieure, elle vivait entourée de respects et de bénédictions. Simple comme elle était, elle semblait s'ignorer elle-même. Elle avait un don singulier de se proportionner à chaque chose et à chaque personne, et cela naturellement, sans effort, sans calcul. Unissant la culture d'esprit la plus élevée aux soins les plus réguliers de sa famille, l'absence de prétention était un de ses traits distinctifs. Mais cette femme si simple en apparence et vivant si silencieusement s'aimait tout à coup et grandissait lorsqu'une occasion de faire le bien se présentait. Alors se révélait son âme ardente, la faculté de passion généreuse et de dévouement, l'énergie de sentir.

Cette vie, l'une des plus chastement brillantes, des plus complètes, des plus dévouement mêlées que l'on puisse imaginer, où ont concouru la révolution et la royauté, où la naissance, l'esprit et la générosité forment un charme ineffable ; vie de simplicité, de grandeur, d'ardeur sincère ; vie passionnée et pure, se couronne par une mort admirablement chrétienne, comme on le lit dans l'histoire des femmes illustres au dix-septième siècle ; c'est un harmonieux reflet des esprits distingués et des morts édifiantes de ce temps-là, avec un caractère nouveau de bon vouloir providentiel qui tient aux orages de nos jours, et qui donne un prix singulier à tout l'ensemble de cette existence grande et bête.

Telle était la femme dont viennent de se terminer les funérailles. Parti d'Os tende, le convoi funèbre qui portait le dépouille mortelle de Louise-Marie a parcouru ce trajet de plus de trente lieues au milieu d'un double haie de peuple agouillé et pleurant. Lorsque le corps a été déposé sous le catafalque de Laeken, pendant deux jours et deux nuits, sans interruption, sans relâche, la foule a cessé de se presser dans cette modeste église. Toute la province, tout le pays a accompli ce pieux pèlerinage. C'est jeudi 17 octobre qu'a eu lieu l'inhumation. La cérémonie a été touchante.

L'église de Laeken était simplement décorée. Le roi, les deux princes et la princesse ses enfants, Marie-Amélie, le duc de Nemours, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, la princesse Clémentine et son époux le duc de Saxe-Cobourg, assistaient à cette douloureuse solennité. Le nombre des invités était peu nombreux ; on voyait parmi eux un assez grand nombre de Français de distinction, courtisans du malheur, qui étaient venus pleurer avec les membres de cette famille d'Orléans, si rudement éprouvée depuis quelque temps : la comtesse d'Hulst, dame d'honneur de Marie-Amélie ; madame d'Hautpoul, la duchesse de Marmier, le duc de Montmorency, le duc d'Elchingen, le comte de Montebello, le duc de Cazès, le général de Maline Saint-Yon, M. Achille Scriba, l'un des exécuteurs testamentaires de Louis-Philippe ; M. Busson, secrétaire de Marie-Amélie, etc., etc.

A onze heures, le service funèbre a commencé. Le cardinal archevêque de Malines, primat de Belgique, officiait. Après la messe, le roi et la famille royale se sont retirés. Ce moment des derniers adieux a été déchirant ; le roi était accablé par la douleur, et Marie-Amélie a été obligée de le soutenir et de l'encourager.

Après le départ des princes, vingt-quatre sous-officiers de la garde civique et de tous les corps de l'armée ont enlevé le cercueil et l'ont transporté dans la chapelle de la Vierge, où a été creusé le caveau funèbre, en dessous de l'autel. Les ministres, les présidents et procureurs généraux de la cour de cassation et des cours d'appel, les officiers généraux de la maison du roi, quelques autres hauts fonctionnaires, sont rangés sur le bord du caveau. Le corps est déjà dans un triple cercueil : un cercueil de bois revêtu de satin noir à l'extérieur et de satin blanc à l'intérieur, un cercueil de plomb et un cercueil d'acajou. Ces trois cercueils sont descendus dans un sépulchre de plomb. Après les dernières bénédictions de l'archevêque, un couvercle de plomb est posé sur ce sépulchre et hermétiquement soudé. Le caveau est ensuite muré, et tous les assistants se retirent les yeux mouillés de larmes.

L'église de Laeken, dans laquelle la reine a voulu être enterrée, est très-ancienne. Une vieille chronique la fait remonter jusqu'à Charlemagne et la considère comme une de celles que le pape Léon III consacra en 804. Les miracles qui s'y accomplirent lui donnèrent une réputation très-étendue ; elle devint un lieu de pèlerinage ; l'affluence des dévots nécessita l'agrandissement et la reconstruction de la modeste chapelle au treizième siècle. Le clocher, cité par M. de Caumont comme un modèle d'architecture ogivale primaire, est tout ce qui reste de cette église du moyen âge. Dévastée

pendant les guerres de religion du seizième siècle, restaurée sous les archiducs Albert et Isabelle, et reconstruite en partie, elle a encore été réparée au siècle dernier. Aussi, à part le chœur, le reste de l'église n'a aucun intérêt sous le rapport de l'art. Quelques parties à l'extérieur méritent l'attention des archéologues.

Cette église va être reconstruite et remplacée par une église beaucoup plus vaste, est-ce bien se conformer au dernier vœu de la reine? Louise-Marie a voulu être enterrée dans une modeste église de village et non pas dans une somptueuse basilique.

Jusqu'à toutes les cérémonies funèbres ont été d'une simplicité extrême; mais pour le service funèbre de Sainte-Gudule il ne devait plus en être ainsi, ici c'était la nation qui rendait les derniers honneurs à la reine, et elle devait les rendre avec une pompe digne de la majesté royale. C'est aujourd'hui, 24 octobre, que ce service a été célébré.

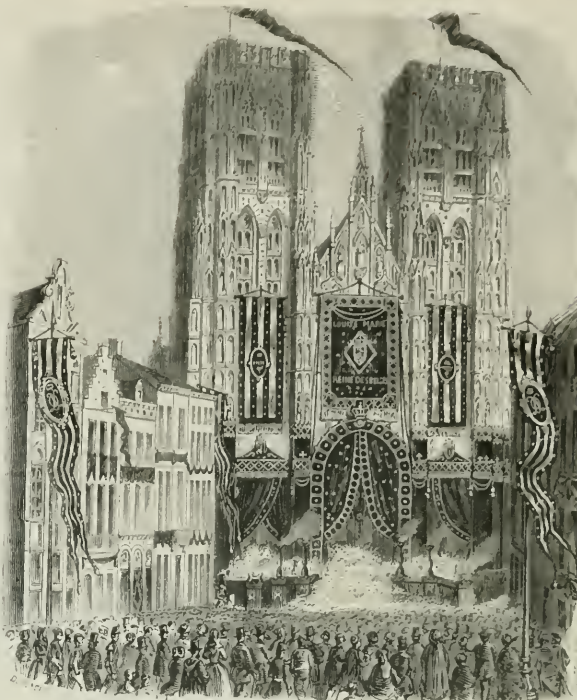
On arrive à l'église de Sainte-Gudule par une rue entièrement décorée de tentures de deuil. Au bout de la rue, deux mâts portent des bannières de deuil. Les murs qui forment la rampe du bel escalier de trente-neuf marches par lequel on arrive au portail de l'église sont revêtus de draperies noires semées de lions et d'étoiles d'argent qui leur donnent la forme de sarcophage. A chaque palier ce mur en terrasse porte des vases funèbres où brûlent des parfums.

La façade de l'église est revêtue de tentures noires jusqu'au milieu de la grande fenêtre à vitraux représentant le jugement dernier. Trois bannières suspendues au-dessus de ces tentures noires masquent tout le reste de la façade jusqu'au pied des tours. Sur la bannière du milieu est un écusson aux armes du roi, parti de celles de la famille d'Orléans, et l'inscription: *Louise-Marie d'Orléans, reine des Belges*; sur la bannière de gauche l'inscription: *Née à Palerme; sur l'autel morte à Ostende*. Au sommet des tours flottent deux immenses bannières noires semées d'étoiles d'argent.

A l'intérieur, l'église tout entière est revêtue de tentures noires; on n'a laissé à découvert que les statues des piliers de la nef, les chapiteaux des colonnes, les nervures des ogives, les rinceaux, en un mot tous les ornements de l'architecture. Ce parti pris de laisser visibles tous ces ornements donne de la grandeur à la décoration et prévient le rétrécissement des lignes de perspective qu'aurait produit une tenture entièrement noire. L'enchevêtrement des rinceaux, des membrures des ogives, les rosaces, les feuilles d'acanthe, les arabesques touffues des chapiteaux, les statues des piliers forment une décoration très-riche et en même temps très-sévère, et produisent un effet grandiose et austère.

A la croisée du transept s'élève le catalfalque, posé sous un dais pyramidal, couvert de draperies, d'ornements funèbres et de candélabres. Ce dais, de dix-huit mètres d'élévation, est flanqué lui-même à ses quatre angles de quatre dais en forme de pavillons sous chacun desquels un évêque est resté en prière pendant tout le temps du service funèbre. Des ceulaines de lustres pendent de la voûte; tout le long de la tribune à arcades gothiques qui règne au-dessus des travées de la nef et fait le tour de la nef, du transept et du chœur, circule un cordon pressé de cierges allumés. Cette illumination finière est splendide; il n'y a pas moins de six mille cierges qui brûlent.

A onze heures, le roi est arrivé. Il est accompagné des princes ses fils, et suivi des officiers de sa maison. L'archevêque de Malines l'a reçu à la porte de l'église et l'a conduit à la place qui lui est réservée à droite, dans la



Obsèques de la Reine des Belges. — Vue extérieure de Sainte-Gudule.



Obsèques de la Reine des Belges. — La Chapelle ardente à Laeken.

chœur. Une foule immense assiège la place et toutes les rues environnantes. Depuis le matin, des dames attendaient devant la porte pour pouvoir entrer dans la seule partie laissée au public, les bas côtés de la nef. L'église réservée aux invités est comble, tout immense qu'elle est. On a invité les présidents et les procureurs généraux de la cour de cassation et des cours d'appel, les présidents de la cour des comptes et du conseil des mines, les membres des deux chambres, les gouverneurs des provinces, les bourgmestres des chefs-lieux de toutes les provinces, deux membres de chaque députation permanente, trois gardes nationaux, quatre corps de la garde civique, trois officiers de chaque régiment de l'armée, M. de comte Lehon, le plus ancien ministre du roi à Paris et le négociateur du mariage de la fille de Louis-Philippe avec Léopold, tous les membres du corps diplomatique, etc., etc. Une tribune pour les dames est élevée en face du roi, dans les bas-côtés du chœur. Quelques autres places ont été réservées aux dames, mais en très-petit nombre.

Les cérémonies du culte catholique ont une pompe pleine d'une poésie grandiose qui élève l'âme, mais peu sont aussi magiques et aussi imposantes que celle à laquelle nous venons d'assister. Figurez-vous un clergé officiant de plus de deux cents prêtres, cinq évêques, un cardinal-archevêque, cette église tendue de noir ou le jour ne pénétrant qu'à grand peine, et qu'il illumine six mille cierges, les accords désolés de l'orgue qui gémit, des chants funèbres d'un caractère religieux et douloureux, le recueillement d'une foule qui prend une part d'autant plus vive à cette solennité que sa douleur est réelle et profonde; figurez-vous, au delà des murs de cette église, toute la ville, les yeux fixés sur ses deux tours et à associant aux prières que se disent pour l'âme de la reine: c'était un spectacle imposant et qui causait à tous les cœurs une douloureuse émotion.

Le père Dechamps, prêtre très-distingué frere de l'ancien ministre des travaux publics, a prononcé l'oraison funèbre de Louise-Marie. Il a parlé de ses vertus simplement et avec âme. L'abbé Dechamps est un orateur émouvant, il a des larmes dans la voix. Ce prêtre, soufflet, il a crié, il aime voir ce qu'on se dit quand il vient à paraître. Quand on l'entend on sent le prêtre vieilli d'avance par les pensées du sanctuaire, le vrai prêtre dont l'épiscopat n'est pas du byronisme dont la pâleur et l'air mélancolique ne sont pas l'unique forme d'une douleur à la mode, mais l'indice d'une âme plus vivante que son corps. Quand il parle, il reste lui, il se livre, il nous dit ses larmes secrètes, ses secrètes pensées. Il est apôtre dans ses discours et sait à propos répudier la rhétorique. C'est ce qu'il nous faut aujourd'hui; on n'a pas le droit de parler aux hommes de notre temps si l'on n'est animé par une forte et haute, une profonde conviction.

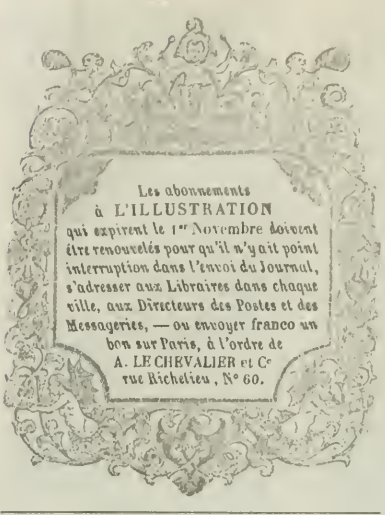
Et maintenant toutes les cérémonies funèbres sont terminées, mais le deuil du peuple ne l'est pas. Espérons que cet hiver, au temps où les pauvres souffrent, leur douleur ne sera pas augmentée par l'amertume de souffrances que la reine eût soulagées. Ceux qui respectent sa mémoire feront le bien en son nom, afin de la faire bénir encore après sa mort.

Malines, Gand, Hasselt, Tournay, toutes les villes et bourgs de la Belgique ont eu ou leur service funèbre. La messe de Requiem, exécutée à Sainte-Gudule, a été composée par M. Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles.

CHARLES DE LEUTRE.



Obsèques de la Reine des Belges. — Vue intérieure de Sainte-Gudule.



Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Novembre doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal, s'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de A. LE CHEVALIER et Co rue Richelieu, N° 60.

Un Drama.

Les journaux anglais rapportent une scène de cour d'assises qui mérite d'être recueillie. Nous n'y ajoutons aucune réflexion, par respect pour la conscience et pour le cœur de ceux qui liront ce drame d'un intérêt si foucalté :

Une foule immense se pressait, à quelques jours, aux abords de la salle des assises d'Old Bayley, à Londres. Les places réservées au public sont promptement envahies, et une foule compacte assiège les portes, qui menacent de céder sous la pression.

A midi, le chef juge, lord Tindal, vient occuper son siège. L'accusé est introduit, et sa présence excite dans l'auditoire une vive curiosité et un intérêt visible. Les deux avocats qui se sont offerts pour prendre sa défense lui serrent la main et lui disent des paroles de consolation et de courage. L'accusé est un homme de moyenne taille, d'une constitution frêle; ses yeux bleus et doux sont baissés. Toute sa personne témoigne d'une tristesse douce et d'une mélancolique résignation. Sa voix est douce; ses manières témoignent d'une éducation distinguée, malgré la pauvreté de ses vêtements.

LE CHEF JUGE. — Votre nom, votre âge, votre profession ?
L'ACCUSÉ. — Georges Hammond, âgé de quarante et un ans, peintre de portraits.

LE CHEF JUGE. — Vous connaissez l'accusation terrible qui pèse sur vous. Vous êtes prévenu d'avoir donné la mort avec préméditation à un danseur de corde nommé George Baldwin. Vous reconnaissez-vous coupable ?

L'ACCUSÉ. — Tout cela est vrai, je l'ai tué. C'est un malheur que je déplore; mais, dans mon âme et conscience, je ne me crois pas coupable.

LE CHEF JUGE. — Puisque vous reconnaissez la vérité du fait et vous bornez à en contester la culpabilité, asseyez-vous. Yes comitoyens, vous pairs vous jugeront. Dieu vous ait en sa protection.

Le greffier donne lecture de l'acte d'accusation; le plus ancien avocat, qui doit appuyer l'accusation au nom du comté, prononce quelques paroles dans lesquelles il reconnaît qu'aucun accusé n'a jamais mérité plus d'être arrêté, mais qu'une condamnation est nécessaire, tant le prévenu en grâce devant le souverain, afin de prouver à tous que personne, dans une société civilisée, ne peut se faire justice à soi-même.

LE CHEF JUGE. — Accusé, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

L'ACCUSÉ. — Mylord, ma justification est dans le récit des faits. Il y a trois ans, je perdis une fille, âgée de quatre ans, seul gage de souvenir qui me restait d'une épouse chérie qui'avait pu à Dieu de rappeler à lui. Je la perdis, mais je ne la vis pas mourir comme j'ai vu mourir sa mère; elle disparut, elle me fut volée. C'était une charmante enfant, et, à part elle, je n'avais personne au monde pour m'aider. Messieurs, ce que j'ai souffert en saurait se décrire, vous en sauriez le comprendre. J'ai dépensé en annonces, en démarches infructueuses, tout ce que je possédais. Meubles, tableaux, jusqu'à mes habits, tout a été vendu. Pendant trois ans, seul, à pied, j'ai cherché mon enfant dans toutes les villes, dans tous les villages des trois royaumes. Dès qu'un peignant des portraits, j'avais réussi à gagner quelque argent, je revenais à Londres pour recommencer mes annonces dans les journaux.

Enfin, le 14 avril dernier, un vendredi, je traversais le marché aux bestiaux de Smithfield. Au centre du marché, une troupe de saltimbanques se livrait à ses exercices. Un enfant tournait les jambes en l'air, la tête appuyée sur une espèce de hellebarre. Un rayon de l'âme de sa mère doit avoir en ce moment perché la mienne pour que je reconnusse mon enfant dans cet état. C'était ma pauvre enfant ! Sa mère se serait peut-être précipitée vers elle pour la serrer dans ses bras; moi, un seul passa sur mes yeux.... Je me jetai sur le chef des bateliers.... J'ignore comment cela se fit, moi, habituellement bon jusqu'à la follesse, je le saisis par ses habits, je le soulevai, puis le jetai par terre, puis encore.... il était mort ! Plus tard, je me suis repenti de ce que j'avais fait. Dans le moment, je regrettais de n'en pouvoir rien.

LE CHEF JUGE. — Ce ne sont pas là des sentiments chrétiens, et dans l'intérêt de votre cause vous auriez dû ne pas les exprimer; comment voulez-vous que Dieu et les jurés vous pardonnent si vous ne savez pas pardonner vous-même ?

L'ACCUSÉ. — J'ignore, mylord, quel sera votre arrêt et celui du jury; mais Dieu m'a déjà pardonné; je le sens dans mon cœur.

Vous ne savez pas, je ne savais pas alors tout l'étendue du mal que cet homme m'avait fait. Lorsque des gens compassés m'amènèrent ma fille dans ma prison, ce n'était plus mon enfant. Elle n'était plus pure et angélique comme autrefois; elle était corrompue de corps et d'âme; ses manières, son langage, étaient infâmes comme ceux des gens avec lesquels elle avait vécu; elle ne me reconnaissait pas; je ne la reconnaissais plus moi-même; comprenez vous maintenant? Cet homme m'avait volé l'amour et l'âme de mon enfant, et moi je ne l'ai tué qu'une fois !

LE CHEF JUGE. — Mylord, votre conviction est arrêtée.
LE CHEF JUGE. — Je vous comprends, monsieur; mais il faut que la loi ait son cours. Quelque grand que soit l'intérêt que l'accusé vous inspire, il faut que vous entendiez mon résumé et que vous vous retiriez pour délibérer.

Le jury s'étant retiré, rentre au bout d'un instant, et rend un verdict d'acquiescement.

On est obligé de faire conduire George Hammond sous escorte. Les femmes veulent le porter en triomphe, et une foule immense l'accompagne de ses hurrahs jusqu'à son domicile.

Lettres sur la France.

DE PARIS A NANTES.

II.

DE PARIS A BLOIS.

MONSIEUR,

Il y a des voyages très-longs qui sont fort courts, et de courts qui semblent très-longs. De ce nombre est certainement celui qui s'est fait de Paris au château de Blois par le chemin de fer d'Orléans. On en vient à bout, cependant, on arrive, on prend son billet, dont le prix est singulièrement augmenté par l'excédant inévitable de bagages, le tarif étant calculé sur cette riche et florissante ligne d'Orléans, de manière à faire payer à chaque voyageur le transport d'au moins cinquante kilogrammes. Au delà des cinquante accordés gratuitement et, dont l'insuffisance est évidente, c'est assez d'un seul kilogramme, que dis-je, d'un gramme d'excédant, pour donner lieu à la surtaxe. Sur le pied d'un demi-quinat, un est imposé comme cinquante, et le voyageur de la troisième classe, qui a dans sa mince valise seize kilogrammes de chemises, d'habits, de mouchoirs et de bas, paiera juste le même prix que s'il en avait soixante-cinq. C'est admirable d'équité. Au reste, le service des postes ne procède pas autrement, quand il prélève un pur quadruple pour les lettres doubles de poids, et frappe d'un droit uniforme depuis seize jusqu'à cent grammes. C'est avec la même intelligence, la même justice que le timbre.... Mais étouffons ici nos griefs personnels. Il est peu de branches d'impôt qui échappent à ce parti pris, à cette règle générale d'iniquité et d'ineptie. Et l'on se plaint! Que voulez-vous? Ces Français sont incorrigibles et ingouvernables! N'est-ce pas ici le cas, ou jamais, de placer la définition de Courier? « Peuple charmant, léger, volage, muable, variable, changeant, mais toujours payant. »

Quand on a satisfait aux doubles exigences de MM. du chemin de fer, on est, comme un *seruum pecus*, foulé, pressé, perché jusqu'au départ du train, dans un étroit espace où l'on seule on hiver, mais où l'on étouffe en été. En Angleterre, où le respect de l'*habitus corpus* est, *God save the queen!*, porté plus loin que dans les républiques, chaque *traveller*, muni de sa carte, a le droit de prendre incontinent sa place dans la classe des wagons auxquels il a droit. On ne le claustre point comme un bouf destiné à l'abattoir; mais, parmi nous, outre le charme et le bon goût de cet usage préliminaire, on aime mieux lancer à la dernière minute tout le troupeau, je voudrais dire tout le public, à la fois, à l'école de des wagons, où s'accumule et s'enorgoe, pressé par les cris impérieux des employés et le sifflet du contre-maître, présentant ainsi le spectacle étonnant d'un banc de sardines qui viendrait de lui-même s'encaquer au fond d'un baril. Devant le *Quos ego* de l'agent en casquette, nul ne réclame, nul ne bronche. Un petit heurt de galon et d'uniforme fait trembler les plus récalcitrons, et chacun se laisse étonner, harceler et manipuler de la meilleure grâce du monde. Mais, je l'ai dit déjà, les Français sont un peuple muet et inchoicpluable.

On est assis enfin, en part. Jusqu'à Étampes, on traverse un pays charmant, Choisy-le-Roi, Ablon et Ris, et Juvisy, et, dans le lointain, on laisse à droite la vieille tour de Montlhéry. Mais à Étampes commencent ces éternels gûrets et cette platitude fertile de la Bauce, ennuyeuse comme une vieille millionnaire. D'Orléans, n'en parlons point; on n'en voit que la gare et encore.... Le séjour dans la cité de la Pucelle consiste à être transvasé, je propose désormais de dire *transvaçonné*, d'un train à l'autre, après le *parcage* obligé dans ces stations à voyageurs qu'on offre à l'aller et au retour chaque ligne de nos importants rail-ways. Au reste, je connais Orléans de longue date, et vous aussi, je pense. Laissons donc de côté, sans plus de façons, ce chef-lieu jusqu'à prochaine occasion.

Le parcours d'Orléans à Blois n'offre pas de très-grands dédommagements aux ennemis d'une locomotion beauro-nne. Petits vignobles, petits arbres, pays généralement plat. Blois et Cléry sont les seuls points, sinon intéressants, au moins connus, qui séparent l'une de l'autre ville. Deux heures d'un trajet mesuré et paternel nous conduisent enfin en vue du château de Blois qui couronne la ville, penchée et descendant là-bas, sur notre gauche, par une déclivité rapide, jusqu'au rivage de la Loire.

BLOIS ET CHAMBORD.

.... Qui non mortaliu pectore cogit, / Aurs sacra James !....

Cette citation, dont je demande pardon à mes lectrices, n'est point inspirée par la lecture de la quatrième page de tous nos grands journaux, pleine d'annonces califor-

niennes, mais bien par la petite scène dont je fus témoin tout d'abord, et au déballe, à Blois.

Un omnibus attend les voyageurs à la sortie du débarcadere; ils conduisent à quatre hôtels qui sont, si j'ai bonne mémoire, l'hôtel de Blois, l'hôtel du Château, et celui de la Fête-Notte, établis au bord du fleuve. Inertan et indifférent sur leur mérite comparé, et ne recherchant qu'un peu de tranquillité, *vota rara* dans les lieux ouverts au public, j'hésitais à faire un choix, lorsqu'un monsieur de bonne mine, devant sans doute ma pensée, vint à moi fort accortement, et me souilla à l'oreille ces mots obligés :

« Si c'est une bonne table, une bonne chambre et du repos, Monsieur, que vous désirez, permettez-moi de vous donner un conseil : c'est celui de descendre au Château; croyez m'en, vous vous y trouverez fort bien.

« mille remerciements. Monsieur, et au Château ! dis-je, hors de perplexité, au conducteur de l'omnibus. Mais celui-ci, qui le croirait ? tout en chargeant ses malles, n'avait point perdu une syllabe de l'ouverture.

« Monsieur, me dit-il, je suis un simple conducteur; je n'ai point d'intérêt à vous conseiller un hôtel plutôt qu'un autre; je vous menerai où vous voudrez, c'est mon devoir; vous êtes libre....

« Je l'espère bien, dis-je, impatienté de ces prélogèmes diplomatiques; et où voulez-vous en venir ?

« Monsieur, connaissez-vous cet homme ?

« Celui qui vient de me parler ? Aucunement, et peu m'importe. C'est sans doute quelque habitué de l'hôtel du Château ?

« C'est le propriétaire lui-même.

« Ah ! fis-je un peu surpris de la révélation. Ainsi, monsieur, vous êtes donc..., dis-je au donneur d'avis qui, durant ce colloque, nous avait tout docement rejoints.

« Oui, monsieur, le propriétaire de l'hôtel du Château, pour vous servir, dit-il sans se déconcerter, et quand je vous assure que vous y seriez bien, vous voyez que j'ai de bonnes raisons pour l'affirmer et le savoir.

« Assurément... pourtant...

« De quoi vous mêlez-vous ? repris d'un ton menaçant en s'adressant au conducteur et officieux albergiste. Monsieur n'est-il pas le maître de descendre chez moi ? N'êtes-vous pas tenu de l'y conduire ?

« Je conduirai monsieur où il voudra, répondit froidement mon autre cicérone. Mais vous, homme établi, vous devriez rougir du plat métier que vous faites !

« Chacun fait ses affaires comme il l'entend, repris l'imperturbable personnage, et je fais les miennes moi-même. J'en ai le droit.

« Vous avez le droit aussi d'aller cirer des bottes sur le pont, où toute la ville de Blois vous a connu pendant quinze ans.

« Taisez-vous, vous êtes un gueux !

« Et vous un drôle !

« Un misérable !

« Un albergiste à rouliers !

« Un mendiant !

« Un gâle-sueur !

« Un meurt-de-faim !

« Non, Dieu merci ! car je ne loge point chez vous !

Tout cela fut dit tranquillement, dialectiquement de part et d'autre, comme une litanie, un rôle su par cœur et qu'on répète chaque soir. Le bruit de l'omnibus s'ébranlant étouffa les derniers grondements de ce paisible orage. Il va sans dire que cette scène ruina dans mon esprit et l'hôtel du Château et son propriétaire. Je me laissai conduire où l'omnibus voulut (et il me guida assez bien), tout en faisant ces réflexions que je vous livre :

« Eh quoi ! veut un homme riche déjà sans doute, chef d'un établissement important, un monsieur en habit noir et aux mains blanches, qui s'en vient, de sa personne, recoler astucieusement le voyageur à la sortie d'un chemin de fer, se querreller quotidiennement et dans des termes dignes de la pire canaille avec un cocher d'embuis,

Le souffrir des affronts que ne subirait pas l'hôtelier d'une auberge à six sous par repas.

Le tout, pour s'enrichir encore un peu plus et un peu plus vite ! Oui, son émulé en inectives avait raison : il ferait mieux d'aller cirer encore des bottes (si tant est qu'il débutât par cet incomparablement plus honorable métier) que d'endurer de tels outrages.

« Pourtant, quand il aura gagné à la rougure de son front cette quantité de métal qui fait les hommes importants, voilà un citoyen qui prendra place parmi les notables de sa commune. Il deviendra probablement un conseiller municipal, puis un marguillier, puis un maire, qui sait peut-être, un conseiller général, et, plus tard, un représentant; pour-quoi pas ? le représentant, la lézine, l'indomptable cupidité, la bassesse des vœux, iments aussi bien qu'homme du monde, et ce sont toutes choses qui ont un droit réel à se faire représenter. Et notre homme verra se tendre vers lui plus d'une main de ceux dont un grand-père jadis il obtenait le pied, et il achèvera ses jours, honore de cette aurole d'estime et d'admiration qui entoure les vœux nous.

« Voilà de ces riches qu'il faudrait montrer aux pauvres et aux envieux (deux termes, hélas ! trop souvent et fatalement confondus), comme les Spartiates faisaient de leurs ilotes irres aux jeunes gens pour les dégoutter de l'ivresse. »

Irégulière, enchevêtrée, mal bâtie, ne rachatant pas par les mérites artistiques et archéologiques ce qui lui manque du côté de la symétrie, du confort, et les désagréments de son plan incliné, Blois est une ville laide, mais une de ces laides de mérite, qui ne vivent, il est vrai, que par le souvenir, mais qui, à défaut de beauté, ont une de grandes aventures. C'est du reste une ville morte, comme tant d'autres en France, ou, sinon morte, du moins si profondément endormie que la baguette de la fée semble l'avoir touchée et

du Centre la vallée de l'Allier, laissait dans l'oubli tout le département de la Nièvre, elle l'a indemnisé en lui votant un embranchement du Guétin à Nevers; c'est cet embranchement qui vient d'être livré à la circulation.

Ceux de nos lecteurs qui ont parcouru la ligne du Centre se rappellent qu'en quittant Orléans ils ont traversé les plaines stériles de la Sologne; ils n'ont trouvé trace de culture et d'industrie qu'à Vierzon, dont les usines métallurgiques occupent une partie de la population. Une heure après, ils ont aperçu la cathédrale gigantesque de Bourges et ses tours inégales qui révèlent au voyageur l'existence de l'ancienne capitale du Berry; puis Néronnes, dont le nom n'a jamais tant retenti que depuis que ce bourg insignifiant était devenu tête de chemin. Aujourd'hui la ligne du Centre se prolonge jusqu'au Guétin, pour continuer plus tard sur Moulins et Clermont.

Il y a vingt ans à peine, le Guétin était un point presque ignoré sur la carte de France. A peine quelques touristes s'étaient-ils arrêtés dans cette solitude agreste pour y reconnaître la vieille tour de l'ancienne châtelaine de Cully dont le front noirci domine les futaies qui l'entourent, et le vieux château d'Apremont qui double ses hautes murailles dans les eaux de l'Allier. Aujourd'hui c'est un des points les plus remarquables de notre pays, grâce aux magnifiques travaux d'art qui y ont été accomplis.

Un de nos dessins donne l'ensemble de ces travaux.

Nous sommes sur la rive gauche de l'Allier. Cette rivière est traversée par le canal latéral à la Loire sur un aqueduc de 500 mètres de longueur composé de dix-huit arches en pierres de seize mètres d'ouverture, la cuvette supportée par ces arches est d'une largeur de cinq mètres; à l'une des extrémités se trouvent trois écluses accolées destinées à racher la différence de niveau des deux biefs. Ce travail gigantesque est dû à M. Julien, qui a doté la France de tant d'autres travaux non moins remarquables. La construction de cet aqueduc a donné lieu aux plus grandes difficultés de l'art, en raison de la mobilité du sol de la rivière. Les fondations sont assises sur un radier général en béton garanti à l'amont et à l'aval par des murs de garde descendus à trois mètres de profondeur et protégés contre les affouillements par des enceintes continues de pierres et de forts enrochements. L'exécution de ce travail ne laisse rien à désirer;

son style est sévère, ses lignes sont pures, et l'harmonie de ses dispositions lui donne un aspect des plus imposants.

A la sortie de l'aqueduc, le canal, tracé sur un bel alignement droit, vient, à un kilomètre, se réunir à la prise d'eau navigable qu'on a tirée de l'Allier. Cette dérivation offre, à son entrée en rivière, des ouvrages d'une heureuse composition. Les vannes de prise d'eau, l'écluse en rivière, le sas circulaire où manœuvrent les bateaux pour entrer dans

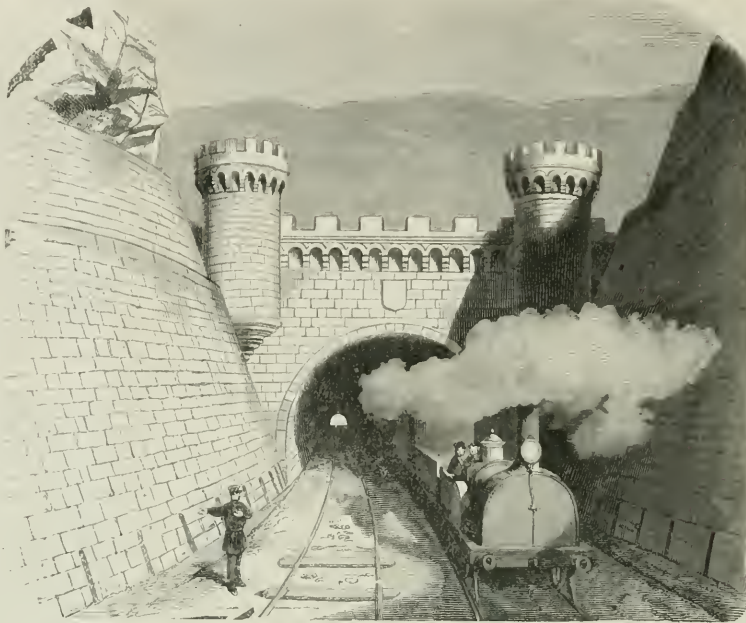
construit dans des proportions élégantes; il est composé de quatorze arches elliptiques de vingt mètres d'ouverture, reposant sur des piles et couronnées d'une corniche très-saillante supportée par des modillons. Comme à l'aqueduc du Guétin, on a eu à vaincre de grandes difficultés pour les fondations. Il est assis sur un radier général dont le pourtour a été défendu par une enceinte continue formée de deux mille pieux. Commencé en 1846, ce travail a été terminé en 1858. Les projets et l'exécution sont dus à M. Adolphe Boucaumont, ingénieur.

A quinze cents mètres du viaduc et à l'aval de l'aqueduc du Guétin se trouve un pont-route suspendu. Il est formé de cinq travées de soixante mètres de largeur; les chaînes de suspension sont supportées par d'élégants piliers; il a été exécuté en 1846 sous la direction de M. de Maroe, ingénieur ordinaire.

Du viaduc du Guétin à Nevers, les travaux de l'embranchement sont nombreux et très-intéressants par la diversité de leurs formes. Un souterrain de 350 mètres, placé dans une profonde tranchée, est d'un aspect imposant. L'une des têtes est flanquée de tourelles engagées et ornées de mâchecoulis. Des ponts biais de différents systèmes sont établis sur la ligne, et celui sous lequel passe la route n° 451 étonne surtout par la hardiesse de ses formes et par les difficultés qu'a dû présenter sa construction.

A son arrivée à Nevers, le chemin traverse la Loire sur un pont en fonte dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Sa hauteur est de 11 mètres; il est percé de sept arches de quarante-deux mètres d'ouverture, supportées par des piles en pierre de cinq mètres d'épaisseur. Les arcs sont d'une grande légèreté; ce pont a été exécuté comme par enchantement; sa construction n'a pas duré plus de dix-huit mois. Les fontes sont sorties des ateliers de Fourchambault.

En amont de ce viaduc on remarque le pont de Loire construit en pierre. Cet ouvrage, remarquable par l'élégance de ses formes et ses belles proportions, a été commencé en 1776 par M. Régemortes, premier ingénieur des turcies et levées du roi, et terminé en 1829 par M. Boucaumont aîné, actuellement ingénieur en chef à Nevers. Il est inutile d'énumérer toutes les difficultés que présentait cette construction à une époque surtout où les effets de la chaux hydraulique étaient encore inconnus. Un travail de cette nature



Chemin de fer de Nevers. — Entrée du souterrain de Grinonville, d'après un dessin de M. Baral.

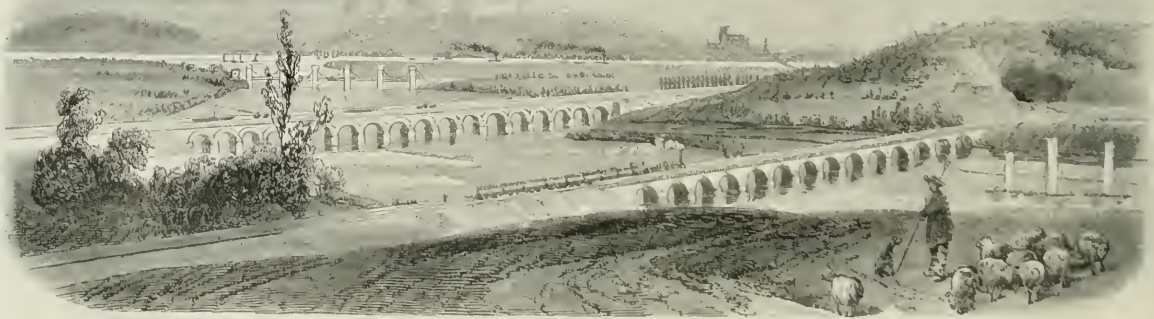
le canal, forment un ensemble de travaux remarquables par leur bonno disposition et l'élégance de leur construction.

Sur le chemin de fer, les travaux n'ont pas moins d'importance. La ligne, à sa sortie du bois de Bourrain, arrive à la vallée de l'Allier dans un pli de terres où coule le ruisseau du moulin des Barres. Elle franchit à la fois le canal, une route vicinale et la rivière d'Allier sur un viaduc en pierre, et arrivée sur la rive droite, elle se bifurque pour aller d'un côté à Nevers, de l'autre à Moulins et Clermont.

Le viaduc de l'Allier, d'une longueur de 380 mètres, est

liers de M. Émile Martin de Fourchambault.

En amont de ce viaduc on remarque le pont de Loire construit en pierre. Cet ouvrage, remarquable par l'élégance de ses formes et ses belles proportions, a été commencé en 1776 par M. Régemortes, premier ingénieur des turcies et levées du roi, et terminé en 1829 par M. Boucaumont aîné, actuellement ingénieur en chef à Nevers. Il est inutile d'énumérer toutes les difficultés que présentait cette construction à une époque surtout où les effets de la chaux hydraulique étaient encore inconnus. Un travail de cette nature



Pont-route, aqueduc et viaduc sur l'Allier, près de son confluent avec la Loire

suffit à la réputation d'un homme et doit lui assigner une place parmi les génies de son siècle.

L'embarcadere de Nevers a été heureusement exécuté sur un emplacement parfaitement choisi à la porte de la ville. Cette construction est simple et de bon goût. Elle fait face une rue magnifique qui vient d'être ouverte dans un quar-

tier de la ville précédemment oubliée des habitants et qui déjà se couvre de constructions élégantes et confortables. Les abords sont faciles, et tout l'entourage respire un air de fraîcheur et d'aisance bien fait pour captiver l'attention du voyageur.

Les Nivernais doivent se féliciter d'avoir été dotés d'un

embranchement qui les place maintenant à huit heures de la capitale, ils ne doivent pas oublier que c'est aux démarches actives de leur ingénieur en chef qu'ils sont redevables d'un si grand bienfait. Grâce à ce fonctionnaire éminent, voilà leur ville sortie de l'isolement où voulaient la laisser végéter des rivalités voisines. M. Boucaumont aîné a depuis

longtemps droit à la reconnaissance de ses compatriotes; ses travaux du chemin de fer lui assurent à tout jamais.

Le chemin de fer du Centre a été adjugé à une compagnie représentée par les administrateurs de la ligne d'Orléans, le 9 octobre 1844, moyennant un bail de trente-neuf ans et onze mois. Cette adjudication a été faite dans les conditions de la loi du 11 juin 1842; c'est-à-dire que, l'Etat se chargeant d'acquiescer à ses frais les terrains et de construire les ouvrages d'art, la compagnie n'a eu qu'à poser la voie de fer et à installer le matériel. Un capital de 33 millions, réuni par elle, a pourvu à cette obligation; et, chose rare dans les annales des travaux publics, elle a pu, en dehors de sa concession primitive, soumissionner l'embranchement de Nevers, sans avoir besoin d'augmenter son fonds social, soit par un appel directement dressé aux actionnaires, soit par un emprunt. Les 33 millions ont suffi à tout.

Dès 1847, une première section, celle d'Orléans à Bourges, fut ouverte à la circulation. Peu de temps après, deux autres sections, celle de Bourges à Néronnes et celle de Vierzon à Châteauroux, dessinèrent la bifurcation qui doit atteindre nos provinces centrales par deux points, Clermont d'une part, Limoges de l'autre. L'ouverture de la section de Nevers complète l'œuvre que s'était, pour le moment, assignée la compagnie. Le chemin du Centre retrouve à Nevers le droit qu'il avait déjà franchi en partant d'Orléans, et n'y arrive qu'après s'être mis en rapport avec les canaux. Le temps n'est pas aux grandes entreprises. Mais un jour viendra sans doute où le chemin du Centre ne s'arrêtera pas là.

En attendant, nous voici à Nevers avec quatre cents Parisiens qui ont quitté Paris à sept heures et demie et à huit heures du matin, dimanche 20 octobre, par deux convois arrivés presque à la même heure, après avoir parcouru un peu plus de 304 kilomètres en six heures. Nous sommes reçus au bruit de l'artillerie, au milieu d'une population accourue de tous les points du département pour être témoin d'une solennité qui marque une ère nouvelle à la prospérité d'une contrée industrielle. La bénédiction des locomotives par monseigneur l'évêque de Nevers, en présence de ce peuple assemblé, et représenté ailleurs, dans le motif de cette fête, par M. le ministre des travaux publics, par M. Dupin, en sa qualité de Nivernais, par le préfet du département, M. Dufaüd, comme président du Conseil général de Nièvre, M. Gasc, comme président du Conseil d'administration et les membres du Conseil de la Compagnie du chemin de fer, M. Marc, son habile directeur, et ses ingénieurs qui ont accompli les travaux; la bénédiction, précédée d'un discours dont on a remarqué la bonne pensée et les généreux sentiments, est l'acte principal de l'inauguration ou plutôt c'est l'inauguration elle-même.

Cette cérémonie terminée, et après une heure employée à visiter la ville, un banquet offert par la Compagnie a réuni environ trois cents invités dans une salle décorée avec goût et devant des tables riches avec distinction. Les personnages que nous avons nommés présidaient le banquet, et plusieurs y ont parlé successivement au nom du département, au nom de l'Etat, au nom de la Compagnie, de manière à faire éclater les approbations de l'auditoire.

La politique ne pouvait pas être en quelque sorte exclue d'une fête ou assistait le président de l'Assemblée nationale avec cinq des ministres du gouvernement. Prononcé par M. Dufaüd, M. Dupin a prononcé le discours suivant, dont la pensée a été accueillie avec une faveur mêlée de quelque étonnement :

« MESSIEURS,

« J'ai vivement regretté avec vous que le président de la République, fatigué de ses précédents voyages, n'ait pas pu honorer cette fête de sa présence. Elle est recue un plus vif éclat, et j'aurais voulu seulement assister en silence à ses côtés, attestant par mon concours l'union des pouvoirs publics qu'il porte tant d'entretenir et de fortifier dans leurs limites, pour remplir la mission qui leur a été donnée de maintenir l'ordre dans la société, la hiérarchie dans



Inauguration du chemin de fer de Nevers, le 20 octobre 1850.

les fonctions et l'autorité de la loi dans l'Etat.

« Il n'aurait rencontré ici ni la flotte, ni l'armée, cette valeureuse armée qui fait la force et la gloire de notre nation, dans la paix comme dans la guerre; notre flotte, dont les brillantes manœuvres ont fait l'admiration même des étrangers. Mais un autre spectacle se fut offert à ses yeux, non moins digne de l'attention d'un chef d'un gouvernement et d'un esprit observateur.

« Aucune partie du territoire français (et j'en prends à témoin son ministre des travaux publics) ne lui offrirait peut-être la réunion sur un même point d'un plus grand nombre de monuments dus au génie civil et de créations industrielles du premier ordre.

« Ou verrait-il ailleurs quelque chose de plus imposant que ces trois ponts gigantesques séparés à peine par un kilomètre de distance, qui, d'une rive à l'autre de l'Allier, livrent simultanément passage aux voitures de terre, aux bateaux de commerce, au chemin de fer que nous venons d'inaugurer?

« M. le président aurait pu, en quelques instants, se transporter dans cette magnifique usine de Fourchambault, où le fer, travaillé par des ouvriers intelligents et par de puissantes machines, s'échappe en longs rubans de toutes les dimensions qu'exigent les besoins des diverses industries et des arsenaux de l'Etat.

« M. le président aurait pu visiter Imphy, qui prépare les cuivres destinés à doubler et à préserver les coques de ces beaux navires qu'il est allé admirer à Cherbourg; Guérisny, où se forgent, d'après les règles d'une savante dynamique, les câbles destinés à retenir ces vaisseaux sur leurs ancres. Heureuse la France, si ses hommes d'Etat pouvaient, par des procédés aussi certains, fabriquer des amarres aussi solides pour fixer le vaisseau de l'Etat et l'empêcher de dériver sur les écueils!

« M. le président eût cédé à nos instances pour aller visiter cette belle fonderie de canons de Nevers, jusque renommée pour la solidité de ses fontes et la perfection de ses cylindres; à qui notre marine doit une bonne partie de ses armements, et dont les ouvriers, aujourd'hui sans ouvrage, sans salaire, sans asile, attendent du secours et des consolations.

« Et enfin M. le président aurait pu étudier, avec le genre de sagacité qui le distingue, l'esprit, les besoins et les vœux des populations du centre, je devrais dire du cœur de la France, qui méritent autant d'être connus que les contrées qui avoisinent l'Océan et qui bordent le Rhin.

« Messieurs, réunis en famille, célébrons l'inauguration de ce chemin de fer; remercions la compagnie d'avoir, en ces temps difficiles, associé ses capitaux à ceux de l'Etat pour accomplir ce grand travail.

« Remercions aussi l'honorable ingénieur en chef qui vient de recevoir la récompense qu'il méritait.

« Et pour répondre à ce que M. Dufaüd ne faisait l'honneur de me dire tout à l'heure, je ne le menerais pas à l'Assemblée nationale, mais je me transporterais avec lui par la pensée à l'usine de Fourchambault, dont il est le directeur, pour le féliciter du zèle, de la précision et de l'activité avec lesquels ses collaborateurs ont élevé le superbe pont en fonte qui introduit le chemin de fer jusque dans l'intérieur de la cité de Nevers.

« Maintenant, il ne reste plus qu'un vœu à exprimer: c'est que l'on achève ce qui a été commencé, et que les chemins de fer se continuent autant que le permettent les finances de l'Etat, qu'il ne faut point compromettre, et le crédit public qu'il faut consolider.

« Je porte un toast à la prospérité des compagnies et à l'achèvement des chemins de fer.»

La soirée s'est terminée par un feu d'artifice; et, à dix heures, un premier convoi ramenait à Paris une partie des voyageurs du matin, encore étonnés d'avoir fait, en moins de 24 heures, près de deux cents lieues, d'avoir assisté à une fête qui a duré 6 heures, et de se trouver prêts à reprendre leurs travaux habituels comme s'ils avaient passé le dimanche à Paris. PAULIN.

Ascension des Filles de l'Air, à l'Hippodrome.

Dimanche dernier, au moment où la foule envahissait le Champ-de-Mars pour assister aux dernières courses de l'année, une autre armée de spectateurs, montant vers l'Arc-de-Triomphe, se dirigeait vers l'Hippodrome. À trois heures, dix mille curieux s'étagèrent jusqu'au velarium en bois qui abrite les gradins de l'amphithéâtre circulaire; on arrivait encore, mais on n'entr'ait plus. Dans l'enceinte, l'énorme ballon de M. Poitevin, à moitié gonflé, contenu dans l'espace par des zéphyrs à pied, annonçait majestueusement aux curieux le principal épisode de la fête qu'il devait couronner: l'Ascension des Filles de l'Air. Les Barbiers ou courses de chevaux libres passent et volent; les singes, à cheval sur des

dieu. L'illusion est complète, et il faut demander le mot de ce chef-d'œuvre de mécanique à son inventeur, M. Clavières; lui seul est capable de vous expliquer l'impossible et l'inconnu.

Ce char du Soleil, manœuvré avec tant de légèreté, forme une agréable transition au bouquet de la fête. L'Ascension des Filles de l'Air. C'est le même miracle de suspension qui va se renouveler dans les nues. Grâce à notre vignette, vous pouvez imaginer aisément tout le charme de ce tableau mythologique: les sylphides s'envolent avec le calme virginal d'une apothéose, dans la pose ou position effroyablement horizontale des déesses vaporeuses qui flottent dans les



Ascension des filles de l'air à l'Hippodrome, le dimanche 20 octobre 1850.

poneys, exécutent leurs gambades; un groupe semillant d'amazones se précipite ensuite dans l'arène, et c'est à peine si l'assistance accordée à tant de souplesse, d'élégance et de furie un regard distrahit; ainsi de l'Hercule aérien, des aérutiches et de leurs Bédouins. On appelle, on attend les Filles de l'Air, et même on s'irrite un peu de ce qu'elles ne paraissent pas tout de suite. Prenons patience, voici les exercices de madame Davidson, sylphide aérienne, qui, n'ayant d'autre plancher qu'une corde roide, monte, les bras étendus et d'un pied délébré, jusqu'au sommet d'un mât très-élevé. La descente est encore plus périlleuse: la sylphide l'effectue la tête en bas et les jambes en l'air. Que le tour de force échoue

par la maladresse d'un préposé, et l'intrépide gymnaste le recommence sur-le-champ, au milieu des bruyants suffrages de l'assemblée.

Cependant le ciel se voile, un gros nuage noirâtre menace de crever sur la fête au moment où le char d'Apollon descend dans l'enceinte, emporté par quatre coursiers enrubanés, aussi impétueux que l'Eoüs chanté par Ovide, si les Heures et les Saisons, courant sur leurs traces comme dans le tableau du Guide, ne parvenaient à modérer leur ardeur. Deux Hyades, attachées au char comme deux ailes et tenant le bout de l'écharpe d'Iris, flottent suspendues dans les airs sans autre point d'appui visible que l'épaulé du

plafonds de Versailles. Nous avons nommé l'auteur de ce procédé miraculeux, M. Clavières; les noms mortels de sylphides, mesdemoiselles Céleste, Amaglia et Paganini méritent la même distinction. On n'est pas plus courageux avec plus de grâce.

Deux ascensions ont si bien profité à ces demoiselles et M. Clavières, qu'une troisième aura lieu demain jeudi, qu'était hier, et on parle d'un enlèvement gigantesque et d'une fête monstre pour dimanche au Champ-de-Mars. L'Hippodrome fait comme ses sylphides, il étend son horizon et s'ouvre l'immensité.

PHILIPPE BUSONI.

Cahiers d'une élève de Saint-Denis.

Nous annonçons sous ce titre un Cours d'études complet et gradué pour les filles, par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, avec la collaboration de M. Baude, ancien professeur au collège Stanislas. Voici la préface qui doit précéder le premier volume:

« L'éducation publique ou privée des jeunes personnes pèche, en général, par le défaut de méthode; et si elle échappe à la négligence, ce n'est que pour tomber dans un luxe scientifique qui n'aboutit le plus souvent qu'à la stérilité. Cela tient à ce que, soit dans la famille, soit dans la plupart des maisons d'éducation, la direction de leurs études manque essentiellement de ces traditions classiques, qui assignent à chaque chose son temps, et soumettent l'enseignement à cette gradation naturelle, qui en est la première loi et la plus saine garantie. Un ouvrage, qui répond à ce besoin, était à faire: nous voulons dire un cours gradué, qui embrassât, dans l'unité d'un enseignement progressif et simultané, l'ensemble des connaissances indispensables à l'instruction d'une jeune personne, et qui, tout en venant en aide aux institutrices, fût particulièrement utile aux mères de famille en leur offrant le moyen de diriger elles-mêmes les études de leurs filles.

« Mais le plan n'était pas arbitraire; il fallait le demander à la pratique constante et éprouvée d'un établissement public, dont le nom fit autorité. Anciennes élèves de Saint-Denis, nous n'avions qu'à recueillir nos souvenirs. La maison de la Légion d'honneur, fondée par l'Etat sous l'inspiration d'une grande pensée sociale, et dirigée par des institutrices illustres, selon des traditions sagement combinées avec les besoins nouveaux de l'éducation et de l'instruction, nous présentait naturellement ce que nous cherchions. C'est d'après le plan d'études suivi dans cette maison justement populaire, que nous avons rédigé l'ouvrage que

nous offrons au public sous le titre de Cahiers d'une élève de Saint-Denis.

« Il est presque inutile de faire remarquer que le plan est notre seul emprunt. Le reste nous appartient, et nous en réclameons toute la responsabilité, à la faveur d'une collaboration sans laquelle nous n'aurions jamais eu la prétention d'aborder un travail aussi vaste et aussi compliqué.

« L'enseignement de nos cahiers est réparti en six années, subdivisées en semestres. Chaque année renferme une période complète, ou ce qu'on appelle une classe.

« Quant à l'esprit dans lequel l'ouvrage a été composé, les personnes éclairées peuvent être d'avance rassurées sur ce point. Nous sommes de l'école de Linné et de Rollin, et nous croyons que l'instruction a suffisamment atteint son but, quand elle a réussi à former le jugement et le goût. Pour le reste, ce n'est pas trop de la vie entière.

« Les Cahiers d'une élève de Saint-Denis paraîtront aux bureaux de la Bibliothèque nouvelle, rue de Lodi, n° 3, place Louvois; nous rendrons compte des livraisons successives de ce cours d'études, que nous signalons dès aujourd'hui à l'intérêt des institutrices et des mères de famille.

« On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste, ordre Lefebvrié et C°, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAUL L.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

Hébus.



REPRODUCTION DU DERNIER HÉBUS. Dieu séparera un jour le juste de l'impie.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

2 NOVEMBRE 1850



pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 401. — Vol. XVI. — Du Vendredi 1^{er} au Vendredi 8 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

toire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Membres de la famille et du gouvernement de l'empereur Napoléon. — Lettres sur la France, Amboise et Abol-el-Kader. — Le Rizin, article (suite et fin). — Le *Franklin* au Havre. — La veille de la bataille, souvenir fantastique. — Les vagues de l'Océan Atlantique. — *Trinitas*, chant du troisième siècle, par Pierre de Corbeil. — Chronique musicale. — Bibliographie. — Calendrier illustré. — Monographie de l'ortolan.

uvres. Portrait du général Schramm, nouveau ministre de la guerre. — Alcide Touzey, inauguration de la statue de la reine Isabelle, à Madrid. — Personnages haillens, six portraits. — Le Rhin : Pont de Kreuznach. — Porte à Bacharach; Bacharach; Boppard; Thurberg; Oberwesel. — Études pittoresques sur la blonde, 9 dessins par Stop. — *Trinitas*, chant du troisième siècle. — Calendrier illustré, gravure. — L'ortolan. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Ceux qui aiment le bruit, l'intrigue, les péripéties emouillées, mais néanmoins transparentes, se divertiront à la lecture des bruits publiés cette semaine. On avait tout fini avec la nomination du nouveau ministre de la guerre, le général Schramm; la chose était peine commencée. M. d'Hautpoul avait retiré avant le lever du rideau. Sur ceux qui chercheront la suite historique de l'imbroglio hebdomadaire, nous signalons le journal *L'Ordre* comme le mieux informé, jour par jour, et comme le narrateur le plus dégaï de ces péripéties qui ont tant de vérité sous des révérences enlées dans l'intérêt d'une tactique, qui la défigurent par des mensonges au service d'un dénoûment douteux, heureusement, de plus en plus possible par les misérables moyens des méchants instruments qu'on emploie pour y parvenir.

L'Ordre expose ainsi le sujet d'une série de scènes que nous ne raconterons pas.

Le remplacement de l'ancien ministre de la guerre, forcé de se retirer, rendu plus ardent le désir d'ouvrir, par une autre brèche, l'agression contre le commandant en chef de l'armée de Paris.

Écoutez comment on a procédé, et les détails vont vous instruire.

Sous le commandement supérieur de l'illustre général est placé le chef de la première division, le général Neumayer, dont le nom irréprochable est le symbole de la vertu militaire.

Le général Neumayer, à la dernière heure de Satory, s'est rendu coupable d'un tort irrémissible, non pas d'interrompre par un ordre formel le cri de : « Vive l'Empereur ! » ou tout autre cri des armes, comme le prescrivait les règlements, mais de faire savoir à ses officiers, qui le consultaient personnellement, que, dans sa conscience de vieux soldat, il jugeait plus digne de garder le silence dans les rangs. Par ce fait, uniquement pour ce fait, sans autre prétexte connu (on en chercherait un sans doute), sa révocation a été exigée.

Le général Changarnier, qui avait

pour le moins partagé les torts de son subordonné, et qui avait condamné plus haut que lui les cris séditieux, a compris qu'il était de son honneur de couvrir le général Neumayer, auquel aucun reproche dans l'exercice de ses fonctions n'était et ne pouvait être adressé. Il est donc intervenu avec autorité comme chef et avec la droiture qu'il porte dans tous ses actes, déclarant que si le général Neumayer était injustement frappé, il se sentirait atteint lui-même.

Les choses en étaient là mardi. Le soir, on s'embrassait. Les journaux qui reçoivent des confidences bonapartistes annonçaient que le général Neumayer restait à son poste; mais le conseil, réuni à onze heures du soir, envoyait au *Moniteur* le décret suivant :

« Par décret du 29 octobre 1850, le général Gilbert-Alexandre Carrelet, commandant la 7^e division militaire, est appelé au commandement de la 4^e division militaire, en

remplacement du général Neumayer, nommé au commandement supérieur des 14^e et 15^e divisions militaires. »

L'Ordre, qui est, comme nous venons de le dire, la grande autorité historique de l'événement actuel, accueille ainsi cette nouvelle : « Encore une sorte de trêve. Illeux si nous pouvions annoncer enfin une paix solide et durable ! » *L'Ordre* justifie, à coup sûr, le sens de son enseignement en accueillant par ces mots pacifiques une solution qu'il avait repoussée avec beaucoup de bonnes raisons.

L'Ordre annonce plus loin que M. le général Neumayer refuse le commandement auquel il a été appelé. Il rapporte, d'après le *Bulletin de Paris*, que M. le ministre des travaux publics, l'auteur du discours inaugural prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Nevers, se serait seul opposé dans le conseil à l'avancement donné au général Neumayer en compensation de sa disgrâce; et enfin il profite de l'émotion publique, dans la circonstance, pour demander des nouvelles de la société du Dix Décembre, à la veille d'être dissoute, il y a quelques jours, au dire du *Constitutionnel*, et selon les informations de *L'Ordre*, plus vivante que jamais. « On assure, dit-il, que des séances très-orageuses ont eu lieu dans plusieurs quartiers de Paris, et que des menaces y ont été proférées contre les ennemis de la prolongation des pouvoirs du président. »

Le Constitutionnel, qui avait publié, ou s'en souvient, l'affiche par laquelle le spectacle était annoncé, il y a dix jours, a gardé le silence sur les principaux incidents de la représentation. Mercredi, au moment le plus chaud, il parlait de l'union douanière avec la Belgique.

À l'exception de la Bourse, qui reçoit le coup et le contre-coup de toutes ces agitations, il ne paraît pas que le public y attache autant d'importance que la presse. On dirait que l'opinion se repose sur la certitude qu'on ne parviendra pas à rien faire sans elle.

La commission de permanence de l'Assemblée nationale s'est réunie hier et se réunit encore aujourd'hui jeudi; elle est naturellement préoccupée de cette turbulence d'en haut; mais il ne paraît pas qu'elle prenne aucun parti avant la réunion de l'Assemblée, qu'on attendra au jour marqué, le 11 novembre, sans avancer ce terme.

Un grand nombre de représentants sont arrivés à Paris et se rendent chaque jour au palais Bourbon pour savoir les nouvelles et échanger leurs impressions.

Dans un autre ordre de résolutions, on a discuté cette semaine la question de savoir si toute une opinion politique pouvait, d'un commun accord, s'abstenir de voter, en annonçant vouloir ainsi protester contre la loi électorale qui restreint le suffrage universel. Cette résolution paraît devoir se réaliser dans les élections partielles du département du Nord et du département du Cher.

Nous avons dû signaler, comme toute la presse, l'écrit facétieux d'un



Le général Schramm, ministre de la guerre.

l'imagination ailleurs, comme dit madame Jourdain. Mademoiselle Rachel est menacée du sort des plus grands hommes et des plus grands comédiens, un événement imprévu a fait troubler l'édifice, non de sa fortune, mais de sa diplomatie. Ses rôles sont changés: on sollicitait son retour, et maintenant c'est elle qui sollicite pour rentrer. Elle a informé l'administration qu'elle serait en mesure de reprendre son service le 4 novembre, et le directeur lui a répondu: *Rien ne presse. Comment, rien ne presse! s'est écriée Hérmione. — Mais n'avez-vous pas dit, princesse, je ne sais pas quand je reviendrai et si je reviendrai?* — Qu'est-ce que cela veut dire, et quels contes a-t-on faits à M. Arsène Houssaye? — Mais on lui a fait les contes... de la reine de Navarre.

Il faut rendre cette justice à la grande tragédienne, elle a remis la tragédie française à la mode jusqu'au bout du monde civilisé. On joue nos chefs-d'œuvre à Calcutta et à Montevideo. Une de nos comédiennes les plus distinguées dans la comédie voyageait naguère vers le pays basque fut arrêtée dans sa marche par les habitants d'une petite ville, qui lui demandèrent une représentation de *Lucrèce*; en vain objectait-elle que le rôle n'était pas de son emploi et qu'elle n'en savait pas un mot. — Il nous faut absolument une tragédie, criaient les naturels. — Tout ce que je puis faire pour vous, répondit l'actrice poussée à bout, c'est de jouer le dernier acte de *Roméo et Juliette* de Ducis. Elle croyait se défaire par là de ses persécuteurs, mais on la prit au mot, et on lui trouva un Roméo quelconque qui prenait les eaux dans le voisinage. Mon Roméo (c'est Juliette qui parle), dans son costume à compartiments d'un bleu foncé et d'un rouge cramoisi improvisé pour la circonstance, ressemblait à une cariatide, et je me mordais les lèvres pour ne pas lui rire au nez. Cependant nous fîmes merveille, puisque l'auditoire applaudissait, si ce n'est qu'à la dernière scène un incident burlesque faillit tout gâter. Au moment où Roméo s'écrie: «*Lève-toi, Juliette, et sors de ce tombeau!*» le pauvre acteur me saisit brusquement par le bras et m'entraîna en courant vers la coulisse. — Lâchez-moi donc! lui dis-je; mais il continuait sa tirade.

Sur mon cœur, tendre amante! et reviens à la vie.

et moi je continuai mon aparté en prose en me débattant: «*Lâchez-moi donc tomber!*» Cependant il avait perdu son poignard, qui m'était nécessaire au dénouement; et comme il fermait les yeux pour l'éternité, je le lui demandai par un geste d'impatience qui fit sauter sa perruque. Le *calatze* voulut la rattraper et cassa la fiole du poison, si bien qu'il fallut me résigner à mourir... de rire, mais personne ne s'en aperçut.

Après cela, que peut-on vous dire des trois ou quatre représentations extraordinaires de cette semaine, sinon que Bouffé a fait sa rentrée de la façon la plus modeste et la plus triomphante. Le *Gamin de Paris* est toujours et absolument le gamin de Paris, de même que mademoiselle Déjazet est encore Frétilon ou Richelieu, après vingt ans et plus d'exercice. Le jeu de l'un, le jeu de l'autre, c'est la même féerie. De temps en temps, on apprend par leur absence ou

par quelque avis sinistre, qu'ils ne reparaitront plus sur la scène et que la faculté les a condamnés à un repos absolu; mais, n'en déplaise à la faculté, elle n'entend rien à la maladie de ces chers malades. Leur talent, c'est leur vie même; l'art est la source ou le seuil du retour. Aussi sont-ils de l'avis de mademoiselle Mars qui disait: «*Les comédiens meurent deux*



Alcide Tousez.

fois; mais il n'y a que la première fois qui compte, c'est le jour de leur retraite.» Bouffé ne se porte jamais mieux lorsqu'il est en scène. Hors de là, il est (triste privilège du génie comique!) songeur, inquiet, souffreteux; à côté d'un cordial, et c'est le succès de son talent. À côté de Bouffé, on a revu Lafont qui eût été Fleury, si les destins et les dieux (du Théâtre-Français) l'eussent permis, et Arnal a été l'égal d'Arnal dans un rôle de quatre mots: *Faut-il apporter le chocolat?*

Il faut signaler aussi, en manière de memorandum, deux ou trois vaudevilles peu nouveaux: à la Montansier, *Phénomène*, qui n'en est pas un, et *Charles le Téméraire*; le Téméraire, c'est Numa, qui s'est chargé d'un rôle qui ne le regarde pas. Ce soir-là, l'excellent Numa avait perdu son

Egérie, c'est-à-dire sa verve de bohème et de bon comédien, et dorénavant il se gardera bien de passer aux Anglais. *Phénomène*, ou l'autre vaudeville, c'est le mythe de Prométhée arrangé à l'usage de la Montansier. On y voit Hyacinthe sortir de l'ambic souillé par Sanville. L'idée est plus plaisante que la situation. Succès évaporé. Quant à l'*Anneau de Salomon* (théâtre des Variétés), c'est sans doute une histoire ingénieuse, un conte charmant, une féerie ravissante, et, pour tout dire, une légende parfaitement hollandaise, mais c'est encore plus un vaudeville maussade, et notre impression peut se résumer en deux mots: Effet de neige sur la scène, dans la salle effet de glace. L'auteur est un homme de talent et d'esprit qui s'est trompé.

C'était la semaine des morts, au théâtre surtout. Que les pièces meurent, peu importe, le donjon est bientôt réparé; mais Guyon meurt, Alcide Tousez est mort, et celui-ci ne sera pas facilement remplacé. Ses amis pleurent l'homme aimable et bon, et le public n'oubliera pas l'excellent comédien. Alcide était né presque au théâtre. Son frère, Léonard Tousez, joua longtemps aux Variétés. La vocation d'Alcide se dessina de bonne heure, mais il chercha longtemps son emploi. La manière bouffonne dont il représentait les confidents de tragédie le jeta dans la bonne voie. Deux excellents comiques, Baptiste Cadet et Arnal, avaient commencé aussi par la tragédie. Depuis plusieurs années Alcide courait les théâtres de la banlieue sous la direction de M. Seveste, lorsque M. Dormeuil l'appela à son théâtre au mois d'avril 1833. Ses débuts furent très-remarqués; on le comparait à Odry pour la fantaisie grotesque; son naturel rappelait celui de Brunet, qu'il nommait son maître. À l'instar de son modèle, Alcide Tousez cherchait peu les effets et jouait volontiers d'inspiration, ce qui n'exclut ni le travail sur soi-même, ni l'habileté. Peu d'acteurs réussissent autant que lui à utiliser leurs défauts ou leurs tics comme autant de ressorts comiques. Il suffira de se rappeler cette voix de chat étranglé dont il sut tirer un si bon parti. Dans les valets maïs et les queues rouges sa bêtise était splendide. Il a créé plus de cent rôles dont la plupart meurent avec lui, les Maclou, les Merinos, les Pincemain, etc. Il s'était fait sa place à part dans le joyeux musée des grotesques qu'on appelle la Montansier, et il faut saluer en lui la dernière et curieuse image des Bobèche et des Jocrisse. On sait le reste. Il est mort à quarante-quatre ans, entouré de ses camarades qui le chérissaient et qui ne l'ont pas quitté jusqu'au dernier moment.

Nous recevons de Madrid les lignes suivantes, qui nous serviront d'explication pour le présent dessin: Dans la journée du jeudi 10 octobre, la statue en bronze de la reine Isabelle II a été inaugurée sur la place qui porte son nom en présence des autorités de la ville et des députations provinciales, au milieu des acclamations de la garde civique et de la multitude, et au bruit des fanfares et du canon. Le presse de Madrid n'a qu'une voix pour louer la belle exécution de cette statue, qui est l'ouvrage d'un sculpteur célèbre M. Piquer.

PHILIPPE BUSONI.



Inauguration à Madrid de la statue de la reine Isabelle II, modelée par le sculpteur Piquer, et fondue en bronze par J. B. Maury, d'après un croquis envoyé par M. J. de Ribelles

Membres de la famille et du gouvernement de Sa Majesté Faustin I^{er}, empereur d'Haïti.



Le comte Coriolan Derival, frère de l'impératrice d'Haïti.



Salomon Jenou, duc de Saint Louis du Sud, ministre des finances, chargé du portefeuille de la guerre.



S. Exc. M. de Vil Lubin, comte de Pétion-Ville, gouverneur du Port-au-Prince.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de deux communications intéressantes qui nous ont été faites par M. Jaymé Guillod de Léogane, de divers portraits de personnages appartenant à la cour impériale d'Haïti, parmi lesquels figuraient celui de l'empereur Faustin I^{er} et celui de l'impératrice (tome XIV, N^o 343, page 132, et tome XV, N^o 360, page 36). La publication de ces portraits, accompagnée des lettres d'envoi et de quelques observations ayant pour objet de mettre l'esprit frondeur de nos compatriotes en garde contre des lieux communs trop vieillis, nous vaut de la part de notre artiste de race africaine une nouvelle lettre et l'envoi de six portraits qui figurent sur cette page. L'usage de ces dessins est fait d'après un médaillon au cinquième de grandeur naturelle, modelé par M. Jaymé Guillod avec un talent que nous souhaitons à beaucoup de nos sculpteurs; les autres sont, comme les précédents, des dessins à la plume, qui rappellent Grandville pour la perfection et la sûreté du trait, Gavarni pour l'attitude, la pose et la souplesse des personnages. Nous publions ces nouveaux portraits sans commentaire. La lettre de notre correspondant respire un parfum d'honnêteté, de bonne foi, d'humanité et de patriotisme, que nous n'osions pas même affirmer que ce titre de parures, cette imitation de la mise en scène de notre propre comédie impériale de 1804, n'a pas sa raison d'être et son motif politique dans le but que se propose le nouveau gouvernement d'Haïti.

Voici la lettre de M. Jaymé Guillod de Léogane, datée de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 1^{er} juillet 1850.



S. A. L. madame Olive Faustin, princesse impériale d'Haïti.

A. M. Paulin, éditeur de l'ILLUSTRATION.

« Monsieur, j'ai lu avec un profond sentiment de reconnaissance les réceptions bienveillantes dont vous avez fait précéder et suivre ma lettre, et les portraits reproduits dans votre numéro du 19 janvier dernier.

« Il faut bien confesser que nous sommes d'autant plus sensibles à ces marques de sympathie, que nous y sommes moins accoutumés.

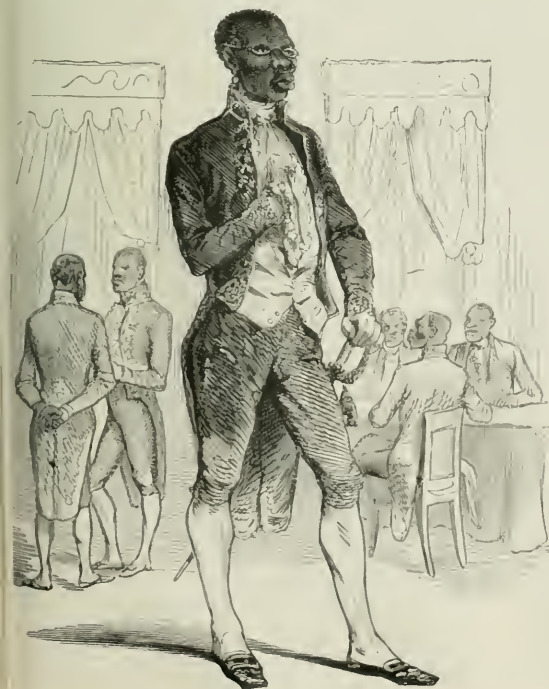
« D'Europe seulement nous en recevons qui sont vraiment franches et dépourvues de toute arrière-pensée. Celles qui nous accueillent dans les pays où la dégradation de notre race malheureuse n'est pas entièrement passée à l'état de souvenir, n'en sont point encore venues à combler l'abîme qui séparait le maître d'autrefois et l'affranchi d'hier.

« Nous arrivons donc souvent, même dans les pays où nous rencontrons le plus bienveillant accueil, de voir notre ardent désir d'union sympathique se briser contre les susceptibilités personnelles, aussi obstinées à conserver les souvenirs du passé que nous le sommes à vouloir le faire oublier.

« Pour mon compte personnel, je dois vous remercier des expressions flatteuses dont vous vous servez à mon égard; j'espère, dans peu de temps, vous exprimer moi-même ma gratitude. La mission que j'ai à remplir dans les colonies françaises et anglaises touche à son terme, et, après en avoir rendu compte à ceux qui me l'ont confiée, j'ai l'espérance de me rendre en France pour en publier le résultat.

Je souhaite que ces œuvres bien humbles d'un bien humble artiste trouvent dans votre publication l'accueil bienveillant qu'ont rencontré celles qui les ont précédées.

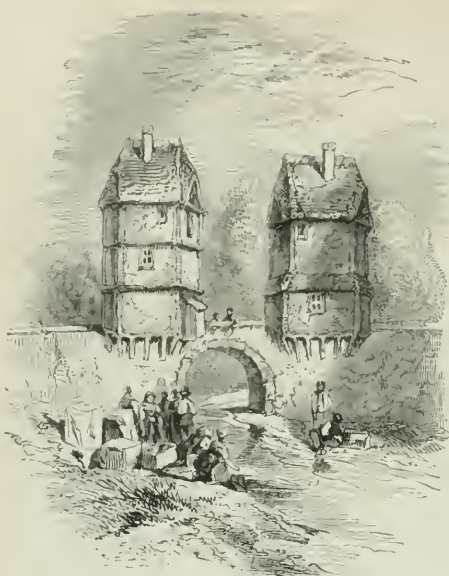
Recevez, monsieur, etc. JAYMÉ GUILLOD DE LÉOGANE.



M. A. de Larochel, président du sénat d'Haïti.



S. Exc. M. de Adam Guillot, comte de la Plaine du Nord, major-commandant des chevau-légers de la garde de l'empereur.



Pont de Kreutznach.

chasse le froid, et si tu en veux essayer, j'ai ici de l'agréable vin de Scharlagberg, dont je viens de prendre un échantillon pour le comparer avec celui de nos coteaux de Saint-Goar.»

« Wolke remercia le moine.

« Eh bien ! dis-moi, ajouta celui-ci, quelle est cette étrange aventure qui s'est passée la nuit dernière sur le Kloop ? Il est grandement question d'exorciser l'un des archers qui ont concouru à la terrible expédition, dont déjà tu as sans doute entendu parler, au moins comme tout le monde. On le dit possédé du démon ; mais je le crois plus positivement pos-

sédé de la peur. — Je n'en sais, reprit Wolke, que ce que tout le monde a pu en apprendre. Quant à la part que le diable a eue en tout cela, je pense comme vous qu'elle n'est pas aussi grande que celle que les bonnes commères de Bingen lui ont faite. — Il y a une conclusion à tirer de cette équipée, dit le moine ; la voici : C'est qu'il n'est pas sage de s'aventurer la nuit hors des lieux habités. Cependant, comme il ne dépend pas entièrement de nous d'éviter le danger, je veux te donner un excellent moyen sinon de le prévenir, au moins de l'aider à en sortir. »

En parlant ainsi, le moine fouillait sous sa robe et en retira un poignard qu'il présenta à Wolke. « C'est de la coutellerie de Cologne ; tu sais combien celle-ci est estimée. J'ajouterais que l'échantillon que je t'en offre se recommande par un mérite spécial ; il a touché les saints vêtements du Christ que l'on vénère dans la cathédrale de Trèves. Il serait un peu long de t'expliquer ici dans quel but cette consécration a eu lieu ; ce n'est pas sans doute la dernière fois que nous nous voyons, et nous en pourrions parler plus à l'aise. — Sont-ce là, dit Wolke en souriant, les indulgences que vous m'aviez promises. — Oui, mon enfant, et selon l'usage que tu en feras, tu éprouveras leur vertu. » Le Pêcheur prit le poi-

gnard des mains du moine et le cacha sous son vêtement.

Le moine réfléchit un moment ; puis il ajouta : « Mais il me semble que je t'avais promis autre chose. — Par ma foi, répondit le Pêcheur, je tenais un peu moins à cette seconde promesse. Toutefois, quoique la question que vous m'aviez posée en manière d'énigme m'ait semblé d'une portée frivole, je ne serais pas fâché de savoir ce qui constitue le sel de cette sorte de jeu d'esprit. — C'est très-facile, mon garçon ; c'était une allusion aux chevaliers voleurs dont les demeures sont élevées, dont les sentiments sont bas, qui se sont im-



Porte à Bacharach.

plantés sur notre sol qu'ils ravagent indignement et qu'on ne saurait espérer arrêter dans le cours de leurs exaction par des moyens timides. — Eh bien ? dit Wolke qui semblait ne comprendre pas où le moine voulait en venir. — Eh bien ! s'ils ébappent à la main, c'est avec l'arbalette qu'il faut les atteindre. »

Wolke regarda le moine avec un profond étonnement. Il put remarquer alors que la malice habituelle qui se peignait sur le visage de Kuno avait fait place subitement à un fe sombre et sauvage. Mais le même instinct de défiance qu'



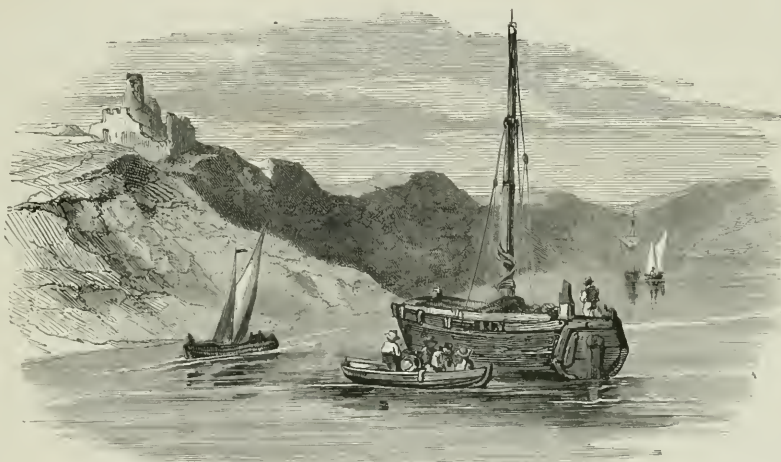
Bacharach.



Boppard

l'avait porté, la veille, à se renfermer en lui-même pendant que le moine l'interrogeait, lui conseillant maintenant de ne s'arrêter point à une démonstration dont il ne pourrait apprécier la sincérité. « J'avoue, dit Wolke en affectant une certaine liberté d'esprit, que vous m'avez fait concevoir une plus haute idée de ce genre d'amusement; et à moins que vous n'ayez voulu vous divertir de moi par l'explication que vous venez de me donner, je la trouve, sauf les égards que je dois à votre robe et à votre savoir, infiniment moins piquante que je ne l'aurais cru.

— Jeune homme, dit le moine en lançant à son tour un regard profond sur le Pêcheur, il faut être renard quand on ne peut pas être loup. Aujourd'hui nous en avons fini avec la ruse, et nous pouvons parler haut. Dieu aide!... Au plus fort! Je l'attends à la lune nouvelle. »



Thurnberg.

Kuno s'éloigna d'un pas rapide en prononçant ces mots. Mais à partir de ce jour, personne n'entendit plus parler de lui, et les paysans de Saint-Goarshausen, qui aimaient ses conseils et sa personne, ne le revirent plus. Wolke lui-même, après avoir passé une journée à Bingen, retourna à Weiler.

Désormais la grande ligue du Rhin était constituée, et l'époque approchait où elle allait porter tous ses fruits. Cette association puissante se révéla avec toutes les ressources d'une constitution solidement cimentée. Lorsque les chevaliers du Rhin ouvrirent les yeux sur le danger qui les menaçait, il était déjà trop tard; la révolte avait grandi: on ne fait pas rentrer dans son lit un fleuve débordé. C'est un bénéfice exclusivement propre au droit de prévaloir par la force de l'association. L'injustice ne peut essayer que des coalitions passage-



Oberwesel.

Études pittoresques sur la blouse, par Stop.



La première blouse.



Blouse russe à l'usage des jeunes Français



Blouse de l'ouvrier.



Blouse des grandes routes.



Blouse du touriste.



Blouse multicolore de l'artiste.



La blouse à l'usage de la plus belle moitié du genre humain.



Ma blouse neuve (tenue bourguignonne du dimanche).



La blouse nocturne

TRINITAS.

CHANT DU TREIZIÈME SIÈCLE. TIRÉ DU MANUSCRIT DE PIERRE DE CORBEIL, A SENS!

Traduction et accompagnement d'orgue par Félix Clément.

CHANT.

ORGUE

doux

Tri-ni-tas De-i-tas u-ni-tas æ-ter-na. Ma-jes-tas po-tes-tas pi-e-tas su-per-na.

Sol-lu-men et nu-men ca-cu-men se-mi-la. La-pis mons-pe-tra fons flu-men pons et vi-ta. Tu sa-lor cre-a-tor

Un peu plus vite.

rall.

a-ma-tor re-demptor sal-va-tor lux que per-pe-tu-a. Tu tu-tor et de-cor tu can-dor tu splendor et o-dor

quo vi-vunt mor-tu-a. Tu ver-lex et a-pex re-gum rex le-gum lex et vin-dex tu lux an-ge-li-ca.

Quem clamant a-do-rant quem laudant quem can-tant quem a-mant ag-mi-na cœ-li-ca. Tu The-os et he-ros di-ves flos vi-vens ros

Leul et fort.

re-ge nos sal-va nos per-duc nos ad thro-nos su-pe-ros et ve-ra gau-di-a. Tu de-cus et vir-tus tu jus-tus et ve-rus

Pressez.

f rall.

tu sanctus et bo-nus tu rec-tus et sum-mus Do-mi-nus ti-bi sit glo-ri-a.

Procédés d'E. DUVERGER.

NOTA. — Chaque barre de mesure équivaut à un point d'orgue de courte durée.

Lorsqu'un voyageur visitait la bibliothèque de la ville de Sens, on lui montrait mystérieusement et avec orgueil un diptyque en ivoire représentant soit les quatre éléments, soit le triomphe de Bacchus, de Cérès et d'Amphitrile, soit je ne sais quel amalgame mythologique sculpté avec quelque soin, mais privé de sentiment et d'expression, comme la plupart des œuvres de l'art antique. Le voyageur, après avoir examiné le diptyque, se contentait de dire : « C'est bien ancien ! » et replaçait l'objet avec précaution dans l'armoire à côté de têtes de sauvages tatouées

d'une manière horrible, de verroteries, de petites momies et de coquillages dont la profusion atteste que la bibliothèque de Sens est plutôt fréquentée par des pèlerins que par des lecteurs.

Cependant ce diptyque renferme un manuscrit précieux composé en grande partie par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, mort en 1222. Il renferme trente-deux folios en parchemin assez fort formant soixante-quatre pages de musique en notation du treizième siècle. Il y a quatre ans qu'il nous prit fantaisie d'exhumer de ce livre plusieurs morceaux de chant et de les

faire exécuter par des artistes en présence d'un millier de personnes. Ces mélodies gothiques furent accueillies avec enthousiasme, et depuis, nous étant livrés de plus en plus à l'étude du moyen âge, nous fûmes entendre assez fréquemment divers morceaux tirés tous de manuscrits du treizième siècle et publiés sous le nom de *Chants de la Sainte Chapelle*. Parmi les dix morceaux exécutés dans ce magnifique monument religieux sur l'initiative du gouvernement lors de l'institution de la magistrature et de la distribution des récompenses aux exposants de l'indus-

naturelles ou acquises, peuvent se produire sans nul désavantage sur l'estrade aussi bien que sur la scène. Madame Frezzolini a très-bien su les y faire briller; toutefois, nous devons le dire, sa méthode n'est pas exempte de quelques incorrections de style qu'on ne trouve, ou du moins qu'on ne trouvait pas dans les cantatrices de la grande école italienne; elle introduit aussi des changements que nous ne saurions approuver dans la musique de Schubert: cette musique veut être dite telle que le compositeur l'a écrite, pas différemment, sans en rien ôter, sans y rien ajouter. — Venir chanter après madame Frezzolini, à l'époque de la fête, c'était téméraire: c'est pourtant ce qu'a fait mademoiselle Lefebvre, une de ces jeunes cantatrices de l'Opéra-Comique; et comme la fortune se plaît à sourire aux audacieux, mademoiselle Lefebvre a obtenu un brillant succès en chantant le délicieux air des *Mousquetaires de la Reine* de M. Halévy. Un autre morceau du même maître, un charmant boléro intitulé la *Yenta*, a valu à M. Barrollet, qui l'a chanté avec une verve entraînante, d'immenses bravos. Enfin le concert s'est terminé par un grand chœur religieux de Leseur: *Quis enarrabit*, magnifique morceau que personne n'a entendu, par la raison que le plus grand nombre des auditeurs s'en allait pendant qu'on le chantait. Ainsi, cinq minutes de patience de plus, et cet auditeur avait le droit de se dire le plus intelligent de tous; tandis qu'il est permis de douter qu'il le soit, après une pareille sortie si peu révérencieuse pour l'art, et même de penser qu'il ne l'est pas. Ceci n'est plus l'opinion du public, mais bien celle des artistes. Pourquoi ne la dirions-nous pas aussi franchement?

GEORGES BOUSQUET.

Bibliographie.

De la démocratie en Amérique, par ALEXIS DE TOCQUEVILLE, treizième édition; Paris, chez Pagnerre, rue de Seine.

Il s'en faut que l'on ait tout dit sur ce livre de premier ordre, qui passe à tort pour avoir fait la fortune de son auteur et qui est bien plutôt cette fortune elle-même, car elle l'a conduit, à notre sens, moins haut qu'elle ne l'avait tout d'abord placé dans l'esprit public. Un jour viendra, un jour prochain, où il sera de peu de poids que M. de Tocqueville ait été député, représentant, ministre, mais où son livre restera comme l'une des œuvres les plus sérieusement pensées et les plus fermement écrites de ce dix-neuvième siècle où les livres se comptent, et qui nous aice de légier à la postérité tout à la fois le plus lourd et le plus mûre des bagages.

Nous n'entreprendrons point pourtant de revenir, après tant d'autres, sur l'appréciation et les mérites de ce livre dont la critique paraît aussi peu épuisée que le succès. Nous nous bornons à constater la progression non affaiblie de ce succès même qui, s'il n'était le plus légitime des triomphes remportés sur l'indifférence et le matérialisme politique des classes dites éclairées, en serait le plus inouï. M. Pagnerre met aujourd'hui en vente en deux volumes complets, du même format in-18, la *troisième édition* de la *Démocratie en Amérique*, revue, corrigée et augmentée d'un appendice qui prête à ces réimpressions un nouveau et vif intérêt.

Cet appendice se compose d'un examen comparatif de la *Démocratie aux Etats-Unis et en Suisse*, rapport soumis, sur sa demande, à l'Académie des sciences morales et politiques par M. de Tocqueville, à propos du livre publié par M. Cherbuliez, professeur de droit public à l'Académie de Genève, sur la *Démocratie en Suisse*. Ce travail, dans lequel le célèbre et savant auteur de la *Démocratie en Amérique* donne sans peine l'avantage aux institutions fédérales et locales des Etats-Unis, sur les institutions imparfaites du gouvernement cantonal et central qui leur correspondent dans la république helvétique, ce travail, disons-nous, bien que peu étendu, montre à chaque ligne et en progrès sur lui-même le talent sagace et le coup-d'œil supérieur de l'éminent publiciste. Il était impossible en moins de pages de faire plus évidemment ressortir, de scruter plus à fond, de mettre plus à nu les vices radicaux de cette prétendue démocratie du gouvernement de la Suisse (considéré bien entendu avant que l'élément démocratique commençât d'y prendre une part plus réelle sous le contre-coup électrique de notre révolution de 1848).

A cet appendice est joint le discours prononcé par M. de Tocqueville dans la discussion de la dernière adresse votée en réponse (juillet 1848) au dernier discours du trône. Dans ce morceau, que nous souhaiterions pouvoir placer tout entier sous les yeux de nos lecteurs, l'éloquent orateur, prenant pour texte la *dégradation des mœurs publiques*, nous montre cet affaiblissement de la morale politique, ret oublié de toute pudeur gazouillant jusques aux mœurs privées. Il présume, il pressent dans l'air, il annonce en termes émuants, pleins d'une énergie droitière, qui sur les bords ministériels ne suscitent que murmures et doutes incrédules, une révolution imminente, terrible, ainsi qu'il arrive toujours à toute époque de l'histoire, alors que les dépôtsaires du pouvoir sur une nation ne sont plus dignes de le porter. Il adjure, mais en vain, le cabinet de tourner enfin son attention la plus sérieuse sur « cette grave maladie (l'état de l'esprit public) qu'il faut guérir à tout prix, et qui, croyez-le bien, dit-il, nous enlèvera tous, tous, enlèvera vos biens, si nous n'y prenons garde. » Il professe plus loin cette doctrine morale: « le mécanisme des lois n'est pas ce qui fait les grands événements; mais ce qui produit ces grands événements, c'est l'esprit du gouvernement lui-même, » et il termine en suppliant que l'on change enfin cet esprit qui nous conduit à l'abîme.

Nous recommandons la lecture et l'étude de ces discours aux politiques nombreux et de courte mémoire, qui s'obstinent aujourd'hui à ne considérer dans le développement logique des causes de subversion si admirablement pressenties et décrites par M. de Tocqueville, qu'un accident, un coup de main.

Il reste un beau travail à faire: c'est un parallèle entre la démocratie américaine et la démocratie française. Nous espérons que tel ou tel homme de lettres de M. de Tocqueville. Le sujet est brûlant; aussi n'est-ce pas trop pour l'aborder que la puissance d'un talent tout à fait hors ligne et la mesure d'un esprit dégagé des petites luttres, habitué de vivre dans les régions sereines et supérieures de l'idée.

F. MORVAN.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE NOVEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Le soleil se lève à 6^h 48^m le 1^{er}, à 7^h 33^m le 30; il se couche à 4^h 39^m et à 4^h 5^m respectivement à ces deux dates. Les jours diminuent de 1^h 24^m dans le mois compris entre le 31 octobre et le 30 novembre, savoir: de 46 minutes le matin et de 35 minutes le soir.

Le midi vrai continue à avoir lieu avant le midi moyen pendant tout le mois de novembre comme pendant les deux mois précédents. L'intervalle entre les deux instants, après avoir atteint le 3 un maximum de 10^m 46^s, va en diminuant constamment. Le 30, il n'est plus que de 11^m 9^s.

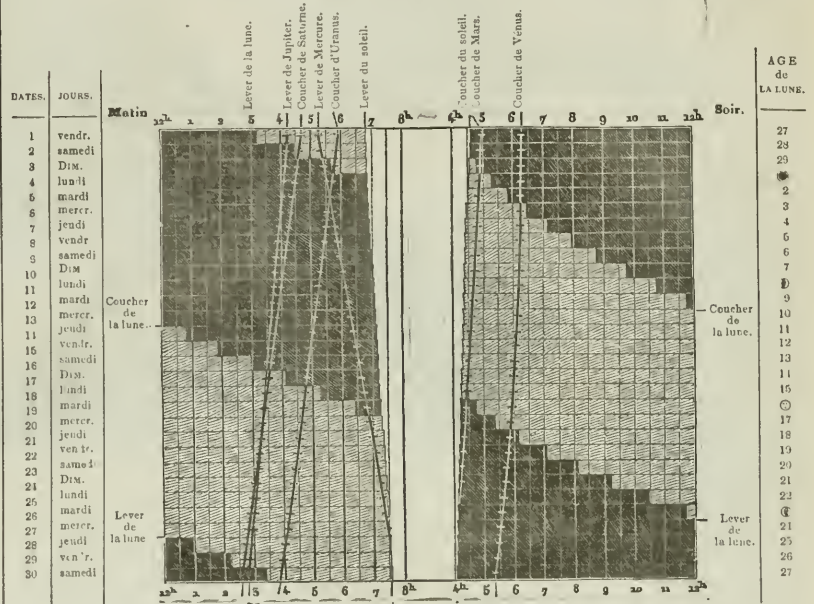
La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon lors de son

passage au méridien diminue toujours quoique avec moins de rapidité que dans le mois précédent. Elle était encore de 26° 4' le 31 octobre; elle ne sera plus que de 19° 31' le 30 novembre. La diminution mensuelle est donc de 7° 33' seulement, tandis que de septembre à octobre elle a été de 12° 20'.

Il y a nouvelle lune le 4 à 2^h 19^m du matin; premier quartier le 11 à 11^h 21^m du soir; pleine lune le 19 à 4^h 41^m du soir; dernier quartier le 26 à 4^h 2^m après midi.

La lune sera près de Jupiter le 1^{er}, de Mercure le 2, de Mars le 4, de Venus le 7, de Saturne le 16, d'Uranus le 17 et de Jupiter le 29.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Routes apparentes des Planètes.

Mercury est encore assez éloigné du soleil, dans les premiers jours du mois, pour qu'on puisse l'observer le matin. Son orbite apparente jusqu'au 8 novembre a été tracée à la page 207 du numéro 396. A partir de cette dernière date il va se perdre rapidement dans les rayons du soleil. Son mouvement est direct. La conjonction supérieure a lieu le 8 novembre.

Venus se couche un peu plus d'une heure et demie après le soleil au commencement du mois, et seulement une heure et un quart, après vers la fin. Son mouvement est direct, mais va en se ralentissant beaucoup jusque vers le 30. A partir de cette date jusqu'au 25, la planète est sensiblement stationnaire. Elle prend alors un mouvement rétrograde qu'elle conservera jusqu'à la fin de l'année. (Voy. la figure du p. 207, n° 396.)

Mars est perdu dans les rayons du soleil pendant tout le cours du mois de novembre.

Jupiter est étoilé du matin, et se lève chaque jour plus tôt: pres de 2^h 40^m avant le soleil, au commencement, et plus de 5^h 40^m avant, à la fin du mois. Son mouvement, qui quoique toujours direct, commence à se ralentir, comme on peut le voir à la page 113 du N° 366.

Saturne et Uranus restent encore sur l'horizon la majeure partie de la nuit; mais ils se couchent chaque jour plus tôt, Uranus environ 2^h 12^m avant Saturne, et pres d'une heure avant le lever du soleil, au commencement du mois, plus de 3^h avant, à la fin. Les mouvements de ces deux planètes continuent à être rétrogrades, comme on peut le voir dans les Nos des 30 mars et 27 avril, page 207 et 272.

Nptune se lève le 1^{er} novembre à 2^h 39^m du soir; le 15 à 4^h 12^m; le 4^{er} décembre à midi 33^m. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 8^h 1^m, à 7^h 1^m et à 5^h 57^m. Sa hauteur au-dessus de l'horizon, au moment du passage au méridien, est de 30° 32' le 1^{er} novembre, de 20° 35' le 15, et de 30° 41' le 4^{er} décembre.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Ces phénomènes commencent à redevenir nombreux. Il y en aura six, qui seront visibles à Paris pendant le mois de novembre; ils sont indiqués dans le tableau suivant.

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
Date.	Heures.	Date.	Heures.	Date.	Heures.
	IMMERSIONS.		IMMERSIONS.		ÉMERSION.
7	6 ^h 35 ^m 48 ^s mat.	15	6 ^h 1 ^m 23 ^s mat.	8	5 ^h 6 ^m 28 ^s mat.
23	4 ^h 51 ^m 41 ^s mat.				IMMERSION.
30	6 ^h 45 ^m 24 ^s mat.			15	6 ^h 16 ^m 34 ^s mat.

Occultations d'étoiles.

Elles sont au nombre de six, visibles à Paris dans le cours de ce mois, savoir:

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
7	2059 (Baily).	6 ^h 31 ^m soir.	7 ^h 8 ^m soir.
12	45 D Verseau.	9 ^h 51 ^m soir.	10 ^h 1 ^m soir.
21	612 Orion.	9 ^h 11 ^m soir.	10 ^h 13 ^m soir.
22	68 1 ^{er} Orion.	1 ^h 27 ^m matin.	3 ^h 21 ^m matin.
24	20 d' Ecrevise.	5 ^h 55 ^m matin.	6 ^h 59 ^m matin.
28	7 b Vierge.	1 ^h 23 ^m matin.	2 ^h 21 ^m matin.

Monographie de l'Ortolan.

ÉTYMOLOGIE. — HISTOIRE NATURELLE. — CHASSE. — CUISINE. — HISTOIRE.

Il est des mots qui contiennent tout un poème : le nom de l'ortolan est de ce nombre.

A cette simple émission de voix, on aperçoit sur le visage du vrai gourmand les signes non équivoques de la jouissance qui est due à l'appétence ou au plaisir ; et jamais les successeurs de Gail et de Spurzheim ne trouveront une pierre de touche plus assuré, un critérium plus certain.

Ortolan ! nom merveilleux qu'on ne devrait prononcer qu'avec respect et le front découvert, comme le maréchal de Lafeuillade en parlait de celui auquel il avait élevé un autel !

Ce nom nous vient d'un mot italien qui signifie *jardinier* et dérive lui-même du latin *hortus*, parce que, suivant Ménage, en Italie, où il est assez commun, l'ortolan habite volontiers les haies des jardins.

L'ortolan, chacun le sait, appartient au genre *bruant* ; c'est une concession que nous faisons à MM. les naturalistes ; un gourmand n'ignore pas que l'ortolan est aussi loin du bruant que le faisan doré l'est du coq, pour huppé et gaulois que celui-ci puisse être. Nous le comparons volontiers à l'aloüette, s'il n'était plus ramassé. Son plumage, sans être brillant, est fort agréable à l'œil ; généralement gris, il se nuance d'une teinte verdâtre sous la gorge et de deux anneaux jaunes à côté des yeux.

Son chant ne se compose point d'une phrase complète, mais il est plein de douceur et de suavité. En Lombardie, un certain nombre de ces intéressants volatiles doit à son talent musical le bonheur d'échapper à la grillade ; Orphée et Amphion n'obtinrent jamais de plus beau triomphe. Comme le rossignol, avec lequel il a d'ailleurs d'autres points de similitude, il chante après midi qu'avant le coucher du soleil, et c'est de lui, nous assure-t-on, que Varron a dit qu'il *appelle sa compagne nuit et jour*.

Car il est essentiellement amoureux, et ses mœurs sont très-solitaires ; allant le plus souvent à deux, rarement à trois, jamais par troupes, il cherche dans les champs les petits grains qui composent sa pâture. S'il s'arrête dans les vignes, ce n'est point pour s'y enivrer de raisins (on aurait dû lui épargner cette indigne calomnie), mais bien pour chasser aux insectes qui habitent les ceps.

La chasse de l'ortolan a lieu du 15 mars au 15 avril et en septembre. Le système le plus employé est la cage d'attrape. Il y en a de plusieurs sortes, depuis la simple charpente d'osier soutenu par un quatre de chiffre, jusqu'à l'attrape à filet. Celle-ci vient, dit-on, de Hongrie, et nous ne possédons rien de plus parfait. Voici sa composition :

Une planche mince de 40 sur 25 centimètres garnie d'un rebord de 2 cent. ; à l'une des extrémités, que nous supposons à votre droite, une boîte comme celle qui termine les daniens, sauf le couvercle qui est à charnière et ferme de dehors ou dedans. Au milieu de la planche est fixée une anse ou fil de fer courbée à angles droits ; un fort ressort, adapté à chacune de ses bases, la pousse à se rabattre sur la gauche. Dans cette position elle entraîne un filet qui recouvre toute la machine. Pour tendre l'attrape, ramenez l'anse à droite, faites entrer son extrémité dans la boîte ainsi que le filet soigneusement ployé, fermez le couvercle : une petite baguette munie d'un crochet retient le tout et s'avance horizontalement sur la planche. Placez l'appât (un vermisseau) sur la bouquette : l'oiseau viendra s'y reposer ; mais au moindre contact la baguette tombe ; par la force du ressort, l'anse relève la couvercle, elle vient se rabattre sur l'extrémité opposée de l'attrape qu'elle couvre tout entière du filet, et l'oiseau est pris.

Comme l'aloüette dite cochévis, l'ortolan a le vol très-haut, et s'arrête que peu d'instants, et conséquemment on doit saisi, pour ainsi dire, au vol. C'est ce qui en rend la chasse aux filets très-fatigante, car elle réclame une attention soutenue pour de minces résultats. À la fin de la saison, une chasse a produit cent individus au plus.

Lorsqu'on le prend, l'ortolan est loin d'avoir l'embouppant qui fait son principal mérite. La fatigue des voyages, le manque de nourriture, et, faut il le dire, l'ardour des passions, en font le plus souvent quelque chose d'aussi maigre que l'amer volatille attaché par l'antiquité au char de Vénus, et désigné aujourd'hui par le nom dérisoire de *pierrat*. Aussi, l'art d'engraisser l'ortolan a-t-il, depuis des siècles, occupé les esprits sérieux, et donné naissance à des procédés extrêmement variés ; le moullier est le procédé gascon.

Il n'est point vrai que, pour engraisser l'ortolan, il soit nécessaire de lui crever les yeux ; cette inutile cruauté pour-

rait avoir les plus funestes suites en lui causant des souffrances nuisibles à son repos et à sa santé. Il n'est pas moins ridicule de croire avec Buffon que sa cage doit être éclairée par des lanternes destinées à produire une clarté constam-

ment égale. Le meilleur moyen d'éviter l'inégalité dans la lumière, c'est de n'en pas laisser du tout. On arrive à ce résultat en entourant la cage d'une toile cirée ; l'obscurité prévient des combats, des mouvements de terreur ou de gaieté qui peuvent retarder indéfiniment l'époque de la maturité. La mangeoire et l'abreuvoir, placés en dehors de la cage, peuvent être remplis sans troubler les prisonniers qui, pour y arriver, passent la tête par des trous pratiqués dans la paroi adhérente aux barreaux. Ces oiseaux étant d'une extrême propreté, le fond de la cage doit être garni d'une planche en coulisse qui s'enlève chaque jour une fois et se remplace aussitôt couverte d'un sable fin dans lequel les ortolans aiment à aiguiser leurs becs et leurs ergots. Enfin, si l'on veut hâter l'opération, on a soin d'exciter leur appétit en ajoutant de l'oselle hachée au millet qui fait leur nourriture ordinaire.

Après l'avoir plumé, passez la tête sur une flamme de papier ou d'esprit-de-vin pour enlever le peu de duvet qui pourrait être resté adhérent à la peau ; retranchez le bec et la partie inférieure des pattes ; placez, sans le vider, dans une boîte en papier de la grandeur du corps, laquelle, étant imbibée d'huile d'olive, se trouve à l'épreuve du feu du grill sur lequel on la pose. Il est bien entendu que l'ortolan ne demande pas un feu de beef-steak ; des cendres émortées, comme pour un pigeon à la crapaudine, sont plus que suffisantes, en quelques minutes l'ortolan nage dans sa graisse et la cuisson est opérée. Quelques gourmands l'enveloppent d'une feuille de vigne.

Comme tout ce qui est excellent de sa nature, l'ortolan se suit à lui-même et repousse tout assaisonnement, toute saveur étrangère. C'est la beauté antique toujours plus aimable quand elle est dépourvue de voiles. Cependant on y ajoute un peu de sel pour en relever la fadeur ; ailleurs résultait de la civilisation ! Les cannibales ne daignent plus

manger les Européens, parce qu'ils les trouvent horriblement épicés !

Où sert l'ortolan dans sa boîte. Les amateurs le prennent par les jambes et le croquent d'une bouchée sans rien laisser absolument. Les personnes plus délicates ou ne jouissant pas de cette faculté d'absorption, le partagent en quatre par une incision cruciale et mettent de côté le gésier, qui est un peu dur ; tout le reste se mange y compris les os, qui sont assez tendres pour que la bouche la plus sensible puisse les broyer sans inconvénient.

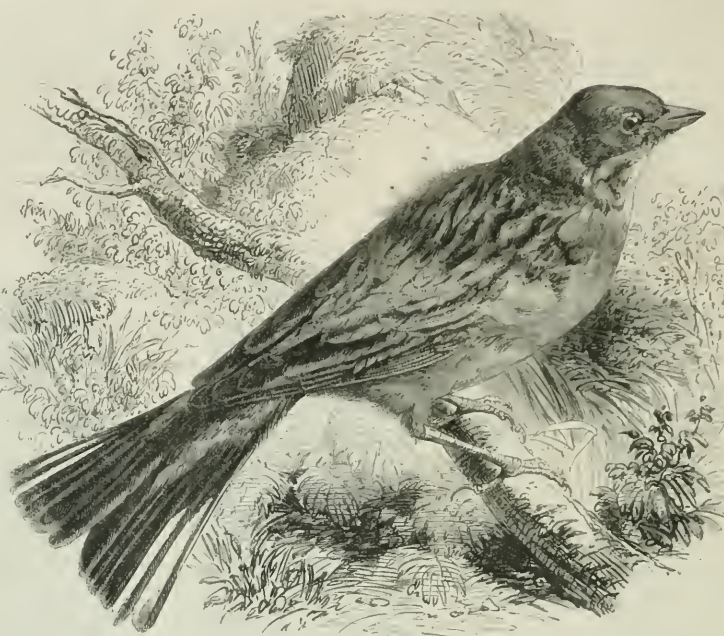
Malgré sa délicatesse, l'ortolan rassasie promptement, et cet excès de graisse, qui est son mérite, lui fait quelquefois préférer le bec-fine. Les gastronomes ont souvent gémis de cette erreur.

Il était réservé à notre siècle de la réparer en restituant à l'ortolan son titre de *l'roi des petits pieds* ; royauté aimable et paisible, renommée incontestable qui s'est établie au poids et ne redoute pas l'épreuve du feu ! Ses allures aristocratiques ne lui ont pas fermé l'accès des républiques les plus libres ; car, si nous en crovons Buffon, les Grecs et les Romains, qui le désignaient sous les noms de *cercomeros* et de *militaire*, dus à son appétit pour le millet, auraient connu l'art de l'engraisser.

Cette assertion nous paraît au moins douteuse. Si les anciens avaient connu les vertus de l'ortolan, ils l'auraient mis au rang des dieux ; ils lui auraient élevé des autels sur le mont Hymette et sur le Janicule. N'ont-ils pas déifié le cheval de Caligula, lequel ne valait certainement pas un ortolan, et Caligula lui-même, qui valait

peu, les temps modernes ont seuls dignement apprécié cette perle de délicatesse ; beaucoup d'autres mérites leur sont contestés, mais celui-là leur restera.

M. J. ALPHI. CASTAING.



L'ortolan (*emberiza hortulana*).

ment égale. Le meilleur moyen d'éviter l'inégalité dans la lumière, c'est de n'en pas laisser du tout. On arrive à ce résultat en entourant la cage d'une toile cirée ; l'obscurité prévient des combats, des mouvements de terreur ou de gaieté qui peuvent retarder indéfiniment l'époque de la maturité. La mangeoire et l'abreuvoir, placés en dehors de la cage, peuvent être remplis sans troubler les prisonniers qui, pour y arriver, passent la tête par des trous pratiqués dans la paroi adhérente aux barreaux. Ces oiseaux étant d'une extrême propreté, le fond de la cage doit être garni d'une planche en coulisse qui s'enlève chaque jour une fois et se remplace aussitôt couverte d'un sable fin dans lequel les ortolans aiment à aiguiser leurs becs et leurs ergots. Enfin, si l'on veut hâter l'opération, on a soin d'exciter leur appétit en ajoutant de l'oselle hachée au millet qui fait leur nourriture ordinaire.

L'ortolan est gras lorsqu'il remplit bien une main d'homme ordinaire ; c'est de n'en pas laisser du tout. On arrive à ce résultat en entourant la cage d'une toile cirée ; l'obscurité prévient des combats, des mouvements de terreur ou de gaieté qui peuvent retarder indéfiniment l'époque de la maturité. La mangeoire et l'abreuvoir, placés en dehors de la cage, peuvent être remplis sans troubler les prisonniers qui, pour y arriver, passent la tête par des trous pratiqués dans la paroi adhérente aux barreaux. Ces oiseaux étant d'une extrême propreté, le fond de la cage doit être garni d'une planche en coulisse qui s'enlève chaque jour une fois et se remplace aussitôt couverte d'un sable fin dans lequel les ortolans aiment à aiguiser leurs becs et leurs ergots. Enfin, si l'on veut hâter l'opération, on a soin d'exciter leur appétit en ajoutant de l'oselle hachée au millet qui fait leur nourriture ordinaire.

On évite les moyens violents d'extermination employés pour les autres oiseaux. En brisant les reins, en tordant le cou ou en écrasant la tête, on s'exposerait à meurtrir cette chair délicate et à lui enlever le mérite du coup d'aile. Un Sybarite, dont l'histoire a conservé le nom, le duc de Clarence, voulant mourir comme il avait vécu, au milieu des faveurs de l'acchus, se fit noyer dans un tonneau de Malvoisie. On a réservé un sort analogue à l'ortolan, peut être à cause de la friandise qu'on lui a supposé à l'endroit des spiritueux ; le meilleur manière de le tuer consiste à lui plonger la tête dans un petit verre d'eau-de-vie.

Après l'avoir plumé, passez la tête sur une flamme de papier ou d'esprit-de-vin pour enlever le peu de duvet qui pourrait être resté adhérent à la peau ; retranchez le bec et la partie inférieure des pattes ; placez, sans le vider, dans une boîte en papier de la grandeur du corps, laquelle, étant imbibée d'huile d'olive, se trouve à l'épreuve du feu du grill sur lequel on la pose. Il est bien entendu que l'ortolan ne demande pas un feu de beef-steak ; des cendres émortées, comme pour un pigeon à la crapaudine, sont plus que suffisantes, en quelques minutes l'ortolan nage dans sa graisse et la cuisson est opérée. Quelques gourmands l'enveloppent d'une feuille de vigne.

Comme tout ce qui est excellent de sa nature, l'ortolan se suit à lui-même et repousse tout assaisonnement, toute saveur étrangère. C'est la beauté antique toujours plus aimable quand elle est dépourvue de voiles. Cependant on y ajoute un peu de sel pour en relever la fadeur ; ailleurs résultait de la civilisation ! Les cannibales ne daignent plus

meins que son cheval ? Non, les temps modernes ont seuls dignement apprécié cette perle de délicatesse ; beaucoup d'autres mérites leur sont contestés, mais celui-là leur restera.

M. J. ALPHI. CASTAING.

Réçu.



EXPLICATION DU DERNIER DÉLIS.

Ne touez pas trop, car l'homme plongé dans l'ivresse s'abrutit

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'Agence d'abonnement.

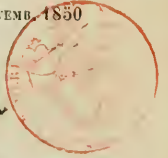
PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PONS FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

9 NOVEMBRE 1850



pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 402. — Vol. XVI. — Du Vendredi 8 au Vendredi 15 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

toire de la semaine. — Encore les monuments de Nimive. — Courrier de Paris. — Voyage à travers les journaux. — Correspondance. — Chronique musicale. — Le Conservatoire des Arts et Métiers. — Lettres sur la France; de Paris à Nantes, Amboise et Abd-el-Kader. — Les Tortues, traduit de Charles Dickens — Visite aux ateliers; l'atelier de Jollivet. — Bibliographie. — Pèlerinage à la sépulture des Capucins à Palerme. — Une horloge électrique. — Traverses. Le Franklin quittant le port du Havre. — Ouverture des Chambres à Madrid; le cortège royal; séance d'ouverture. — Le cardinal Wiseman, portrait. — Banquet du journal le *Suicide* à l'hôtel des Princes. — Conservatoire des Arts et Métiers, 4 gravures. — Actualités au Levant, 3 gravures. — Intérieur de l'atelier de Jollivet. — Sépulture des Capucins à Palerme. — Robus.

Histoire de la semaine.

Le steamer, dont nous avons publié, dans notre dernier numéro, une description complète, a quitté le Havre le 31 octobre. Dès sept heures les quais de l'avant-port et les bords étaient encombrés par une masse compacte de curieux, accourus pour saluer de leurs vœux sympathiques le premier départ du Franklin.

Après avoir franchi majestueusement les jetées, ce ma-

gnifique steamer a attendu pendant plus d'une heure, en rade, les dépêches à destination des Etats-Unis, qui avaient pu, jusqu'à huit heures du matin, être affranchies à la poste. Il a fait route à neuf heures un quart. Le Franklin a emporté les journaux du soir de Paris, du 31 octobre.

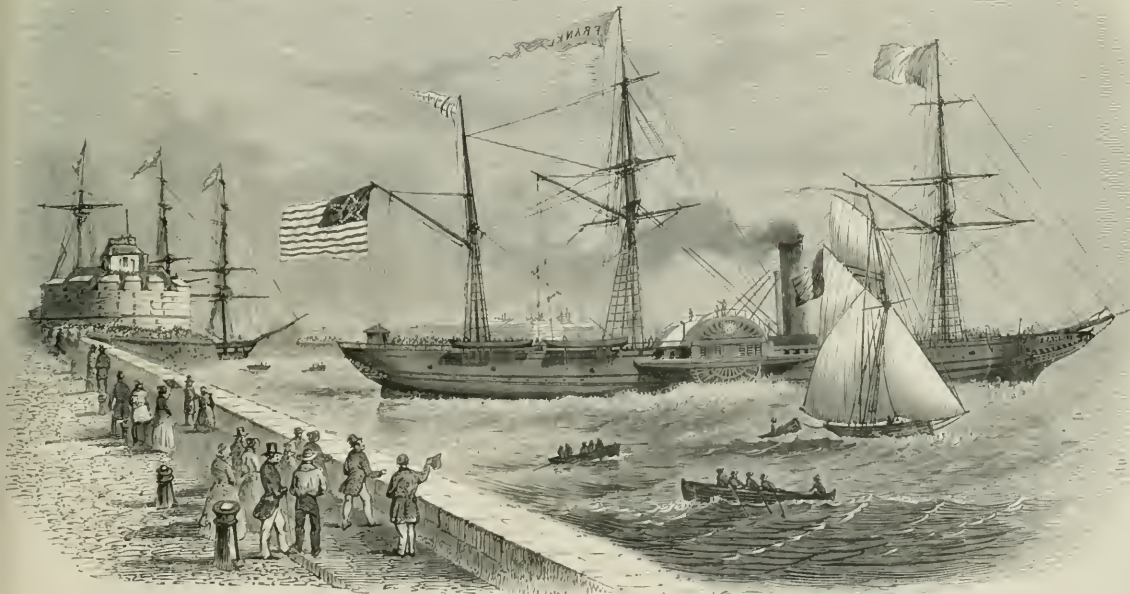
Triste bagage, si le vaisseau transatlantique ne devait emporter de France que la piteuse histoire de notre politique, et encore est-il parti au meilleur moment; avec un peu de patience, il aurait été témoin du dénoûment. Le voici, daté du 2 novembre 1850, et sous la forme d'un ordre du jour de M. le général Changarnier.

Ordre du jour. « Aux termes de la loi, l'armée ne délègue point; et encore est-il parti au meilleur moment; avec un peu de patience, il aurait été témoin du dénoûment. Le voici, daté du 2 novembre 1850, et sous la forme d'un ordre du jour de M. le général Changarnier.

« Le général en chef rappelle ces dispositions aux troupes placées sous son commandement. »

« Quoiqu'il fût un peu tard pour se souvenir de la loi et des réglemens militaires, le public a vu dans cet ordre du jour une leçon rétrospective, une protestation contre la mesure qui a frappé le général Changarnier dans la personne du

général Neumayer à raison de la manière légale dont ils auraient voulu voir appliquer les réglemens militaires dans des circonstances mémorables; l'opinion a paru assez puissante pour forcer l'adhésion de ceux qui avaient provoqué ou toléré les cris séditieux. L'ordre du jour a donc mis tout le monde d'accord, et M. le docteur Véron lui a donné son approbation en ces termes : « M. le général Changarnier, qui avait demandé hier une audience au président de la République, a été reçu ce matin (4 novembre) à l'Élysée. Espérons que nous touchons à la dernière phase d'une situation qui inquiète tout le monde et qui ne profite à personne. » *Qui ne profite à personne* a été remarqué au moment d'un renouvellement d'abonnement. Le *Journal des Débats* s'est borné à dire que le maintien du général Changarnier, dans la plénitude de son commandement, a complètement rassuré la commission de permanence de l'Assemblée législative. La bourse a fêté la nouvelle par une hausse d'un franc, et M. le général Neumayer se trouve, dit-on, assez vengé pour accepter le nouveau commandement qu'on lui a offert en signe de disgrâce. Le Franklin aurait peut-être réjoui les Etats-Unis en leur portant ces bonnes nouvelles.



Le Franklin, steamer transatlantique quittant le port du Havre, le 31 octobre 1850.

Tenez-vous en garde contre le nouvelliste, son imagination tourne au mélodrame, sa plume est un arsenal, il ne rêve que catastrophes, il sait son lecteur en train de confiance, et il est capable de tout.

Ce n'est pas le théâtre qui se jetterait dans ces grands frais d'invention : les *Baignoires* du Gymnase, au Gymnase; aux

Variétés le *Supplice de Tantale*, voilà tout ce qu'on peut vous offrir.

Pour l'honneur du Gymnase et de ses baignoires, je ne croirai jamais à la destination que ce vaudeville leur attribue. Comment désormais un mari pourrait-il y conduire sa femme, et quel père consentirait à ce que sa fille s'y montrât? Car enfin c'est là que

M. Barro du Bec mène mademoiselle Césarine, de l'hippodrome, tandis que madame de son côté y suit un galant. L'imbroglio, les quiproquos et ce qui s'en suit, devinez-les s'il est possible, ou plutôt cherchez à n'y non comprendre (c'est très-facile), et peut-être alors ce Barro du Bec vous

semblerait-il assez divertissant. Il est jaloux comme un libertain qu'il est, il court, plein d'inquiétude, à la découverte de son malheur et à la poursuite d'un mantelet noir et d'une capote blanche. Il se fait ouvrir les legs, il escadale le balcon, il envahit l'orchestre, et au bout du compte

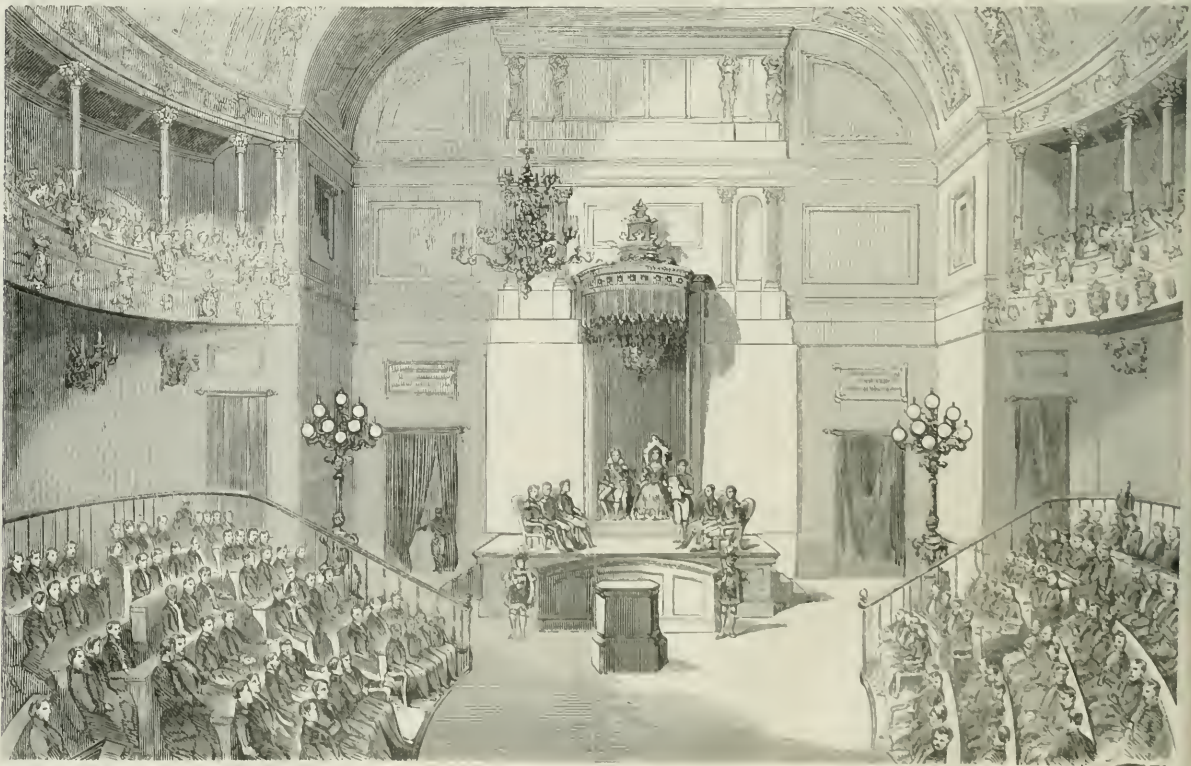
causera de gros scandales. Eh bien! Jonas est devenu millionnaire, n'importe comment; Jonas possède un hôtel, celui de Raphaël, que l'auteur ruiné vient de lui vendre, par la même occasion, Jonas a acheté le dîner, les convives et la danseuse de Raphaël, et cependant Jonas est

il a eu grand-peur et il n'en sera pas quitte pour la peur. La pièce est si bien jouée que le Gymnase est excusable de l'avoir reçue, mais le Gymnase ne voudra certainement retrouver un succès de cette espèce; il parait que la censure est bonne personne et ne s'effarouche pas des gravelures.

Arnal est en vogue et les Variétés en profitent. Arnal est au supplice (le *Supplice de Tantale*); c'est un pauvre copiste du nom de Jonas, minuant des rôles chez Raphaël, un auteur à la mode qui vit à grand fracas. Jonas voit tout ce luxe et toute cette luxure par un des trous de son paletot, et voilà un copiste hors des gonds; vienne un héritage à la hauteur de ses appétits, et Jonas



Ouverture de la Chambre à Madrid, le 31 octobre 1850. — Le cortège royal, d'après un croquis de M. G. Andrieu.



La Chambre des Deputés à Madrid. — Séance d'ouverture d'après un croquis de M. G. Andrieu.

triste : le docteur *Tant-pis* a souillé un mot sinistre sur ce bonheur impronptu et l'a fait évanouir : *Anévrisme*. Point d'émolion violente, ami Jonas ; gardez-vous de boire et d'aimer, anévrisme ! Voilà une donnée plaisante, et *Tantale* aux prises avec son supplice. A la danseuse éprise du magot et fort empressée de le serrer dans ses bras, il dit : Vous êtes ma sœur, et il va troquer son hôtel contre un chalet suisse. Sa compagne, ce sera un laideron, une fille borgne. Mais le bandeau tombe, et Jonas, ébloui par deux beaux yeux, crie miséricorde si fort, si fort, que le docteur *Tant-mieux* vient à son aide et le guérit. — Eh quoi vous me trompiez ; ah ! docteur !... — Arnauld a dit ce mot comme il a joué tout le rôle, avec une veine, un luxe d'intentions et une furie comique étourdissante. La pièce est tout à fait digne de l'acteur. A deux hommes d'esprit, si riches de leur propre fonds, MM. Duvert et Lausanne, on peut reprendre, sans les appauvrir, cette bonne plaisanterie qui appartient à Rossini : « Il n'y a pas de truffes cette année, lui disait un jour M. Aguado, et le maestro de répondre : Bah ! ce sont les dindons qui font courir ce bruit-là. » Le *Supplice de Tantale* met décidément le théâtre des *Variétés* sur le chemin de la fortune ; la foule y accourt, et l'industrie parisienne retrouve son rideo pour les besoins de la publicité. Ainsi qu'à la Montansier, dorénavant la toile d'avant-scène mettra l'annonce à la portée de toutes les lunettes. On attend de ce nouveau système d'affichage les merveilleux résultats qu'il a obtenus en Angleterre.

Il faut entrer dans le domaine de la politique à la suite de nos vignettes. L'ouverture des cortès a eu lieu à Madrid, le 11 octobre. A l'heure qu'il est, la bataille de l'adresse a dû commencer dans les deux chambres. Dans la première, celle des proceres, la lutte est courte, ou plutôt le conflit n'existe pas ; on provoque avec courtoisie, on riposte avec précaution, et les deux côtés renouaient bien vite en échangeant des compliments. Ainsi escarmouchait notre chambre des pairs au temps de la monarchie ; tels s'ageaient dans leur immobilité le mandarins des ducs, évêques, comtes et autres grandesses, représentants de l'Espagne de Philippe IV et de ses successeurs.

Les procuradores, plus jeunes, ont l'ardeur et la fougue d'une assemblée nationale. A eux le zèle et l'activité ; ils représentent l'avenir et l'action. Aussi le morceau d'éloquence est-il plus longuement élaboré ; on l'examine, on le commente ; il est forgé au feu des improvisations, et il ne s'échappe du scrutin qu'après avoir essuyé la mitraille des discours et des amendements. Dans cet état, il ne lui reste plus qu'à obtenir la bénédiction des politiques de la Bourse et de la Puerta del Sol.

Vous allez comprendre l'à-propos du portrait suivant, c'est celui de monseigneur Wiseman, le nouvel archevêque de Westminster. On sait à quel point cette nomination a ému le clergé anglais et avec quelle ardeur il provoque les meetings et les adresses à la reine contre les usurpations du pa-



Le cardinal de Wiseman, archevêque de Westminster.

pisme. C'est la guerre de Henri VIII qui recommence contre Rome, mais qui ne saurait finir cette fois par l'excommunication. Le lecteur décidera si les anglais ont raison de voir la robe du jésuite cachée sous le manteau du libéralisme ultramontain. Il s'étonnera sans doute un peu de la surprise d'indignation où cet événement a jeté la nation britannique en se rappelant les progrès que le catholicisme n'a cessé de faire depuis cinquante ans chez nos voisins. Il faut laisser parler les chiffres, leur éloquence est décisive : En 1792 on

ne comptait en Angleterre et dans le pays de Galles que 35 chapelles catholiques ; en 1840 on en comptait 456, et il y en a plus de six cents aujourd'hui. Le recensement de 1780 accusa 69,400 catholiques dans la seule Angleterre ; la Grande-Bretagne en compte aujourd'hui plus de deux millions. Les journaux de Londres estimaient, il y a quelques années, à deux cent mille âmes le nombre des Irlandais qui habitent Londres et à plus de cent mille les autres catholiques qui y résident. On comprend donc l'embaras du pouvoir et les graves dangers qui peuvent résulter de l'agitation.

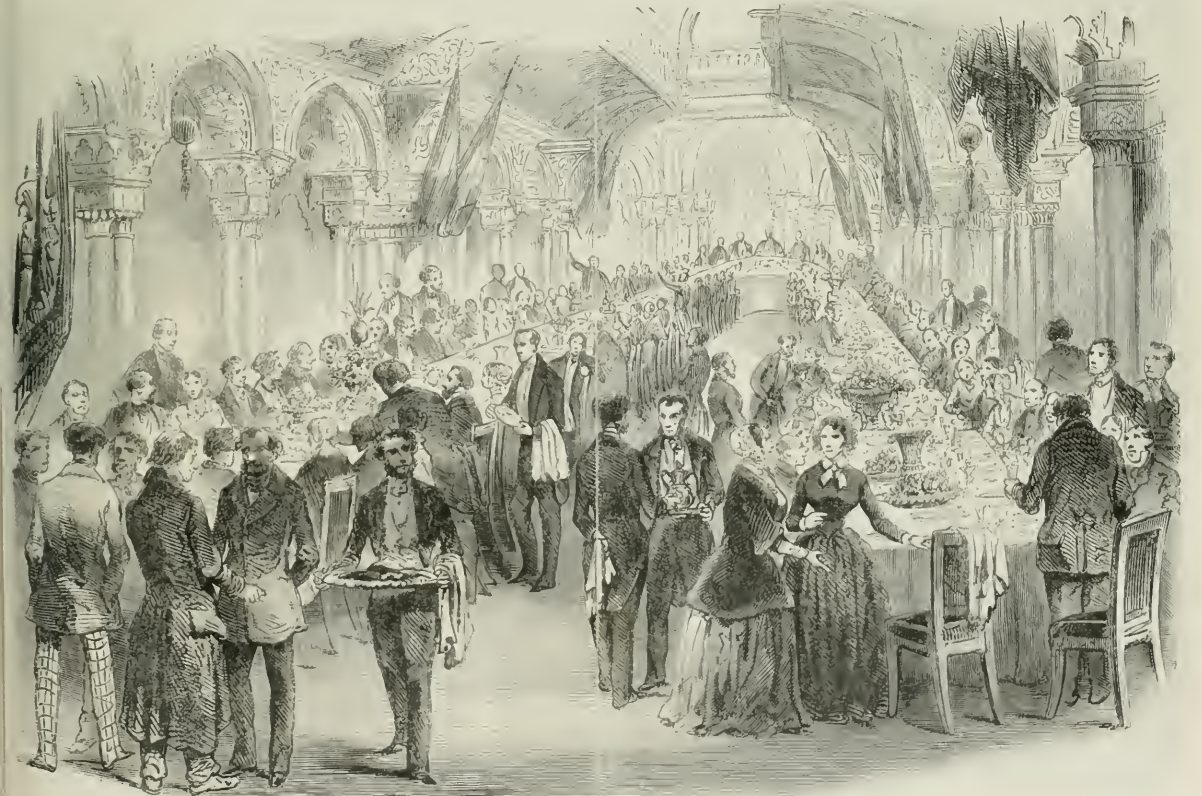
Faisons par un banquet, celui du *Siccle*, donné dans la salle moresque de l'*Hôtel des Princes*, et que raconte en ces termes l'un des rédacteurs de ce journal, M. Louis Desnoyers :

« Cent cinquante couverts étaient là, aux feux des lustres, parmi les fleurs et les fruits, chef-d'œuvre de la nature, ces fleurs et ces fruits de l'art que la main de l'homme sait aussi faire éclore sous la forme de cristaux et d'argent ciselé. C'était fête et grande fête sous ces arceaux à taille de nuque, sous ces voûtes que le stuc a brodées d'innombrables guipures. Dans ce banquet, que M. Louis Porée, directeur du *Siccle*, avait voulu présider au nom de la propriété du journal, malgré son état de souffrance, se trouvaient fraternellement réunis tous ceux de ses nombreux collaborateurs qui depuis l'origine et à n'importe quel titre, écrivains, correcteurs, employés, compositeurs, pressiers, plieuses et porteurs, ont vué le concours de leur talent, de leur zèle et de leurs efforts, à la prospérité de l'œuvre commune. Il ne s'agissait pas simplement de fêter le quinzième anniversaire de la fondation du *Siccle*, mais d'assurer le présent et l'avenir de tous ces travailleurs contre la fatalité d'infirmities précoces et les anxiétés de la vieillesse ; tâche auguste et touchante dont M. Louis Porée a pris l'initiative. Il a donc annoncé la fondation, à partir du 1^{er} janvier prochain, d'une caisse de retraite et d'assistance pour inaugurer la nouvelle ère où le *Siccle* va entrer. La communication de M. Louis Porée a été accueillie avec une profonde reconnaissance, et de nombreux toasts lui ont été portés par le cœur de tous. » Pour l'honneur de la presse et de ceux qui la dirigent, il faut espérer que le généreux exemple donné par la direction du *Siccle* aura bientôt des imitateurs.

Enfin, mardi dernier, les représentants de la haute vénerie française, réunis sous la présidence de M. Léon Bertrand, directeur du *Journal des Chasseurs*, donnaient leur dîner de Saint-Hubert dans les salons de Vefour. Par un raffinement de bon goût, le service et le menu avaient la couleur locale ; tous les plats étaient des plats de gibier ; on retrouvait encore l'image du gibier dans le surtout de table : cerfs, loups, sangliers et renards empailés. Le son du cor saluait chaque rasade, et un concert de trompes de chasse sonnait aux oreilles des convives leur exercice favori.

Voilà, j'espère, un singulier mélange et une belle macédoine d'informations ; j'en suis rassasié ; et vous ?

PHILIPPE BUXON.



Banquet offert par l'administration du *Siccle* à ses employés dans la salle moresque de l'*Hôtel des Princes*, le 15 novembre 1850.

théoriques que des applications pratiques, nous nous bornerons à rendre en passant hommage au plan, présenté par le grand Descartes, de cours publics destinés à l'instruction des ouvriers, pour passer tout d'abord à la création de l'espace de musée formé en 1775 dans l'hôtel de Mortagne, rue de Charonne, par le plus grand des mécaniciens des temps modernes, par l'illustre Vaucanson; cette belle collection, par lui léguée au gouvernement, qui en avait confié la garde à un conservateur spécial, aurait dû, comme celle de l'antiquaire Dusommerard, demeurer dans cet hôtel de Mortagne, où le souvenir de Vaucanson l'aurait comme vivifiée; elle n'y resta que très-peu de temps, et après avoir été augmentée de plus de 300 nouvelles machines, elle fut, en 1792, comme tous les produits des sciences et des arts, menacée par l'esprit révolutionnaire d'une dispersion à jamais regrettable si la Convention ne s'en était émue. Une commission instituée en 1793, confirmée en l'an II et revêtue de nouveaux pouvoirs sous le nom de *Commission temporaire des arts*, fut chargée de rechercher, rassembler et inventorier les richesses scientifiques et artistiques échappées au vandalisme des nouveaux iconoclastes et recueillies par l'État; les hommes habiles et honorables dont elle était composée sauvèrent alors un grand nombre de modèles et d'instruments précieux auxquels les arts, l'industrie et l'agriculture avaient déjà dû bien des progrès et étaient appelés à en devoir encore. Ces précieux objets furent réunis à l'hôtel d'Aiguillon, situé rue de l'Université.

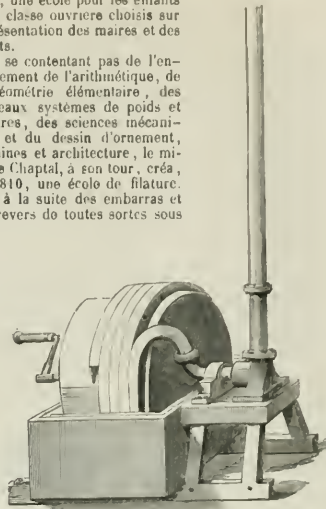
Ce n'était pas assez d'avoir sauvé toutes ces richesses, il ne fallait pas les laisser enfouies dans des réceptacles sans accès, il fallait au contraire les vulgariser par l'instruction des classes laborieuses, et c'est alors, malgré les clameurs de quelques démagogues inassésés, que la Convention décréta la création d'un Conservatoire des arts et métiers, où les machines déjà réunies trouveraient un asile et seraient expliquées aux ouvriers par trois démonstrateurs auxquels on devait adjoindre un dessinateur.

Le Garde-meuble, un moment désigné pour l'établissement du Conservatoire, ayant reçu une autre destination, on eut la pensée d'y consacrer les bâtiments de l'immense abbaye de Saint-Martin, où le vide et le silence avaient remplacé les splendeurs de la religion; ce projet, proposé par le Directeur, trouva cependant de l'opposition dans le conseil des Cinq-Cents, qui, continuant sa lutte cachée contre toute amélioration morale, rejeta la proposition sous prétexte d'économie. Le conseil des Anciens, sur un lumineux rapport d'Alquier, dont se prononça contre cet journement funeste, et l'opinion publique, éclairée par ce rapport, força enfin les Cinq-Cents à revenir sur leur première résolution. Une nouvelle commission fut nommée; le rapport, dressé par l'abbé Grégoire, fut déposé le 17 floréal an VI; le 20 du même mois, l'abbaye Saint-Martin était affectée à l'établissement du Conservatoire des arts et métiers, et le 22 prairial suivant cette résolution, adoptée par le conseil des Anciens sur le rapport de Lebrun, devenait loi de l'Etat. L'administration de cette époque procédait alors avec la même lenteur que l'on a reprochée à toutes celles qui l'ont suivie; aux bâtiments de l'abbaye Saint-Martin ne furent-ils livrés que le 12 germinal an VII aux membres du Conservatoire, J.-D. Le Roy, Conté, Molard et Beauvelut, dessinateur, qui tous avaient été membres des commissions antérieures. Ce n'était encore qu'un commencement de satisfaction donné aux amis des sciences et des arts, mais du moins devait-il avoir pour effet d'empêcher de voir une seconde fois les diverses parties d'une machine précieuse, inventée par Pascal, tellement dispersées, qu'on eût beaucoup de peine à en rassembler les pièces principales.

Les machines, bien qu'expliquées par des démonstrateurs, ne constituant pas un enseignement dont l'utilité fut en rapport, soit avec les sommes dépensées, soit avec le but du gouvernement, M. de Champaigny, ministre de l'intérieur, y joignit, en

1806, une école pour les enfants de la classe ouvrière choisis sur la présentation des maires et des préfets.

Ne se contentant pas de l'enseignement de l'arithmétique, de la géométrie élémentaire, des nouveaux systèmes de poids et mesures, des sciences mécaniques et du dessin d'ornement, machines et architecture, le ministre Chaptal, à son tour, créa, en 1810, une école de filature. Puis à la suite des embarras et des revers de toutes sortes sous



Conservatoire des Arts et Métiers. — Modèle de la pompe spirale inventée en 1756 par Wetmann.

lesquels Napoléon devait succomber, cet enseignement ayant faibli, il fut question un moment de déplacer le Conservatoire: le déplacer, c'était l'anéantir; Napoléon le sauva en décidant, par un décret du 14 mai 1813, que le Conservatoire garderait provisoirement le local où il était établi. De 1814 à 1817, heureux de ne pas mourir, le Conservatoire végéta dans l'indifférence; en 1817, le directeur reçut l'aide d'un sous-directeur et d'un conseil de perfectionnement mais ce n'est réellement qu'en 1839 et en 1843 que l'enseignement y prit un développement important. Dix cours de haut enseignement, ayant pour but l'application des sciences aux arts et à l'industrie, furent confiés à des savants de premier ordre, constitués en conseil de perfectionnement on leur adjoignit un agent comptable, un conservateur et un bibliothécaire.

Comme on le voit, on s'était laissé entraîner peu à peu bien loin du but primitif de l'institution; l'enseignement oral et théorique avait remplacé complètement l'enseignement de visu par les machines et par les démonstrations. Les machines, n'étant plus utilisées pour l'enseignement avaient été de nouveau négligées; quelques-unes seulement demeurèrent exposées, les autres étaient enfouies dans les salles sans ordre ni soin; on était presque remonté au temps d'affreux désordre stigmatisé par Alquier; en vain les collections s'étaient-elles enrichies d'objets acquis ou reçus en don, tels que les machines de la galerie du duc d'Orléans, les machines conservées à l'Institut, le cabinet d'horlogerie de F. Berthoud, les cabinets de physique du célèbre Charles et de l'abbé Nollet, enfin les épreuves de Vaucanson et les dessins et planches relatifs aux arts. A voir le public rare et comme perdu qui visitait les galeries du Conservatoire sans pouvoir s'y instruire, on aurait cru qu'une dévastation nouvelle avait détruit cette belle collection; la bibliothèque seule attirait encore de laborieux visiteurs.

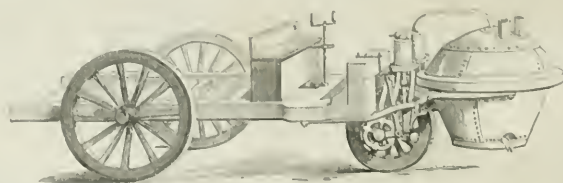
Il ne fallait cependant pour réparer le mal qu'un peu d'argent et une volonté ferme; maintenant, grâce aux ressources des crédits obtenus, et grâce surtout aux soins persévérants de M. Moriz directeur actuel du Conservatoire, et à ceux d'un Conseil de perfectionnement, cette apparence de ruine a enfin disparu; les richesses enfouies dans les caves et dans les greniers sont exhumées, et bien qu'il reste beaucoup à faire, déjà l'on trouve beaucoup à admirer. Chaque machine porte un numéro d'ordre et une indication sommaire aussi saine pour en faire connaître l'usage et l'utilité. Un catalogue raisonné méthodique est comploté, et lorsqu'il sera terminé et livré au public, servira de guide certain à travers les applications pratiques que notre siècle d'industrie a su faire en grand nombre de la science et de la théorie; ce livre en main, il sera curieux d'observer ce cercle restreint que l'esprit humain parcourt à la suite de tout idée en industrie comme en poésie, en morale comme en politique, et cet étendu pleine d'instruction pourra prévenir bien de illusions. Qu'on examine par exemple, la pompe spirale ou hélicoïdale de Wetmann, inventée en 1756, dont nous reproduisons ici la figure; c'est un instrument si simple et si ingénieux, que les effets n'en ont été dépassés par aucune des pompes à piston ou à soufflet inventées depuis, et qu'on sera forcé de revenir à son emploi.

Nous voudrions pour conduire nos lecteurs dans toutes les salles du Conservatoire, leur montrer les unes après les autres, dans leur ordre logique ou

chronologique, toutes ces inventions diverses, en leur expliquant tout à tour ces instruments de physique dont nul part on ne trouve une plus complète collection; le cabinet d'optique, ou les amusants effets constatés par la science reçoivent l'esprit en charmant les yeux; la galerie d'horlogerie, si riche et que recommandent les noms à jamais illustres des Berthoud, des Breguet et des Le Roy; la belle collection des nouveaux poids et mesures, paisible conquête de la révolution de 1789, rendue plus intéressante encore par la comparaison des poids et mesures des autres peuples; puis la galerie des instruments aratoires, devant laquelle nous nous arrêterions d'autant plus



Conservatoire des Arts et Métiers. — Salle des machines agricoles.



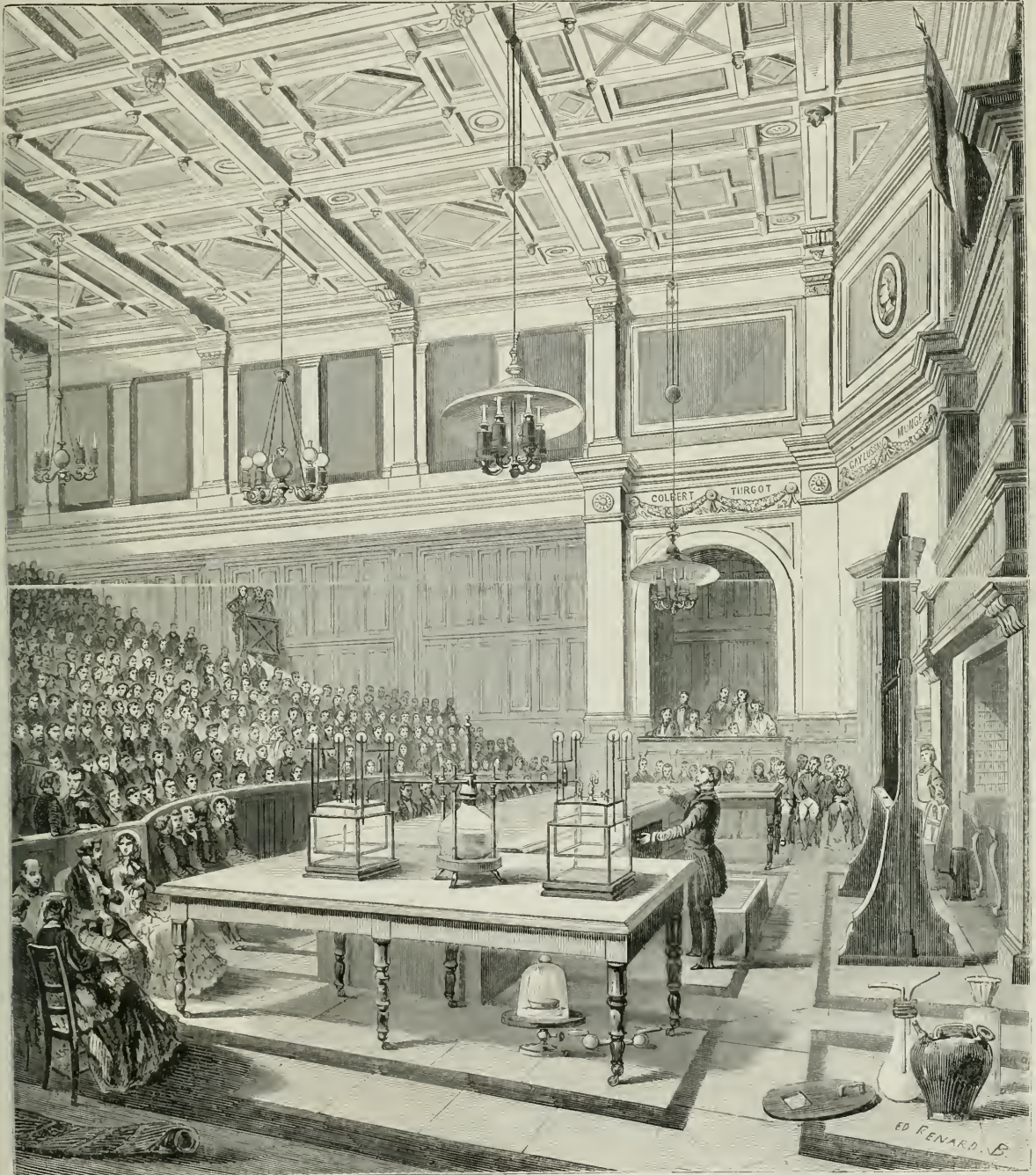
Conservatoire des Arts et Métiers. — Première voiture à vapeur inventée par Cugnot en 1780.

que la se trouve peut-être la solution de toutes les difficultés politiques du moment; nous terminerions cette revue par l'étude sérieuse des modèles de géométrie descriptive nouvellement classés.

Mais cet examen si long, si intéressant, à la suite duquel chacun choisirait un sujet particulier d'étude analogue à ses goûts, à ses occupations et à ses espérances d'avenir, serait

insuffisant s'il n'était fécondé par les leçons orales de géométrie appliquée, de mécanique, de physique, de chimie, d'économie politique, de législation industrielle, d'agriculture et de céramique données par les habiles savants que l'État charge de vulgariser la science, dans l'amphithéâtre à peine assez grand pour contenir la foule industrielle qui se presse sur les gradins auxquels on parvient par deux

entrées différentes; au bas des gradins se tient le professeur, dont la voix écoutée avec un religieux silence arrive claire et distincte à tous les points de cette vaste salle chauffée l'hiver par un puissant calorifère; ce professeur est placé près d'une table sur laquelle il dispose tous les instruments nécessaires à ses démonstrations, et autour de laquelle quelques chaises sont destinées aux dames; à sa



Conservatoire des Arts et Métiers. — Grand amphithéâtre des Cours publiques pour les ouvriers.

droite une tribune est réservée aux étrangers munis d'entrées particulières.

A cet enseignement oral l'administration, dont les plans ont été complètement approuvés par le président de la République, doit joindre des conférences sur les inventions utiles dont les produits seraient exposés, les moyens d'action démontrés publiquement par un professeur, et les procédés pratiqués par des ouvriers spéciaux.

On a en outre le projet d'établir dans l'église un dépôt de machines de grandes dimensions, d'y construire divers appareils à vapeur et hydrauliques, qui seraient mis librement et gratuitement à la disposition des inventeurs pour l'essai de toutes les inventions nouvelles.

Si à ces améliorations on ajoute des chaires de géographie commerciale, d'histoire naturelle et de géognosie, l'enseignement de la mécanique industrielle, de la charpente,

de la fonderie, de l'ajustage, de la verrerie, de la poterie, et l'éducation spéciale d'ouvriers pour les chemins de fer, le Conservatoire des arts et métiers aura atteint le but pour lequel il a été établi, mais il faut pour cela que les ressources dont dispose l'administrateur soient mises au niveau de son zèle et de son activité.

GABRIEL FALAMPIN.

Actualités. — Caricatures par Lefils.



DÉPART POUR SAN-FRANCISCO.
— Vous direz à mes créanciers qu'ils ne peuvent me poursuivre, je suis devenu mineur.



SOCIÉTÉ CALIFORNIENNE. — RÉPARTITION DES BÉNÉFICES.
Bertrand veut, avec le premier bénéf, s'acheter un lorgnon. Il est luxueux et égoïste. Macaire propose un cervelas.



— Dans mon temps, c'était des lingots de plomb qu'on nous envoyait en loterie. J'y ai gagné un bout de ruban et perdu une jambe.



ÇA'CHÉMAN D'UN LUNAI QUE



DANGER DE SE PROMENER AU CLAIR DE LUNE.
— Rentrons vite, bichette, si elle allait tomber, tu sais qu'elle n'est plus bien accrôchée.



La lune étant décidément décrochée, M. Lepoitevin est chargé d'en elles poser une autre.



NOUVEAUX EMPLOYES DE L'ADMINISTRATION DES POSTES.



Le gouvernement ayant monopolisé les escargots, la maréchaussée s'empare des jardiniers soupçonnés de les tolérer par fraude ou par mégarde.



La poste aux lettres étant devenue inutile, les facteurs sont chargés d'élever et d'instruire les escargots.

Visite aux Ateliers.

(Cinquième article. — Voir les Nos 385 et 394, et tome XV, pages 293 et 373.)

Si l'illustration, ce journal qui reproduit jour à jour les faits contemporains dans leur actualité, eût existé au commencement de l'Empire et eût introduit ses lecteurs, ainsi que nous le faisons, dans l'intérieur des ateliers des peintres à cette époque, probablement nous y trouverions exclusivement des curiosités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines, absence complète de monuments nationaux et de vestiges du moyen âge et de la renaissance. Depuis lors, les pôles du goût ont été complètement renversés. On s'est débarrassé des Grecs et des Romains, et on s'est dévotieusement jeté en plein moyen âge; on s'est pris de folle fantaisie pour la renaissance, et il n'a fallu rien moins que notre conquête et notre possession de l'Algérie pour susciter à cet engouement général la concurrence d'un goût nouveau s'inspirant de l'Orient. L'atelier de M. Jollivet, situé rue des Saints-Pères, que nous visitons aujourd'hui, appartient, par le caractère de son or-

nementation, à ce retour aux choses du passé qui se manifesta pendant la Restauration, et auquel il payait encore tribut au Salon de 1846, dans sa fine peinture représentant un *Cabinet d'antiquaire*, reproduite par l'illustration du 6 juin de la même année. M. Jollivet apporta dans l'étude de nos antiquités nationales un goût éclairé et compétent, appuyé sur des études premières d'architecture. Il en fait en ce moment une application heureuse à la restauration de l'abbaye de Jumièges.

M. Pierre-Jules Jollivet est né en 1803. Il étudia d'abord l'architecture chez MM. Huvé et Famin, et ensuite la peinture dans les ateliers de Dejuinne et de Gros. En 1825, il alla en Espagne travailler, en collaboration d'autres artistes, au grand ouvrage lithographié du musée de Madrid, dont il exécuta dix-huit planches. Il revint en France en 1828, et repré-

posait successivement : *Christophe Colomb découvrant l'Amérique* (1832), *les Derniers instants de Philippe II, roi d'Espagne* (1833), *le Jugement de Jeanne d'Arc*, tableau placé à Remiremont, et *Lara*, aujourd'hui dans les salons de l'Élysée (1835). Il obtint cette année la médaille d'or de première classe. Une *Descente de croix* peinte par lui a été acquise par le ministère de l'intérieur et placée dans l'église de Bolbec; un *Ecce homo* l'a été dans une église de Toulouse; le *Christ au tombeau* (1841) dans celle des Quinze-Vingts. Le *Massacre des Innocents*, grande composition remarquable, mais d'un coloris clair et brillant, qui souleva des critiques à l'exposition de 1845, a été donné par la mère de l'auteur au musée de Rouen. M. Jollivet a aussi exécuté plusieurs travaux pour le Musée de Versailles. Enfin on se rappelle le *Perse délivrant Andromède* envoyé par lui à la dernière exposition de 1849. On y retrouvait encore des



Atelier de M. Jollivet.

traces de cet abus des lumières qui avait blessé dans le *Massacre des Innocents* et lui, par l'étrangeté de l'aspect, au succès de qualités incontestables. Ce coloris provient à la fois, chez M. Jollivet, d'une aptitude naturelle et d'un système. Il a pensé avec justesse que la peinture à l'huile ayant une tendance à pousser au noir, c'est un faux calcul de lui donner des tons, comme le font beaucoup de peintres modernes, l'aspect enfumé que les tableaux acquièrent malheureusement avec le temps; il y a donc avantage à tenir la peinture claire et lumineuse. Cette préférence donne aux gammes élevées, éclatantes, sur les gammes basses et ourdes, est très-admissible. L'important, c'est qu'elles soient bien accordées, non-seulement pour la justesse du ton, mais encore pour son intensité relative au point de vue de l'harmonie générale.

Aux divers ouvrages que nous venons de citer, nous ajoutons la décoration de la chapelle de Saint-Louis dans l'église de ce nom, dont M. Jollivet fut chargé par l'adminis-

tration de la ville; les peintures à fresque de l'église Saint-Ambroise et la composition de plusieurs cartons pour vitraux. Cet artiste s'est essayé successivement dans tous les genres : peinture à la fresque, à la cire, sur émail, sur verre; et, par suite de ses diverses études, il a acquis une connaissance étendue des procédés de la peinture, cette partie technique de l'art dont on tient généralement si peu compte aujourd'hui, au grand dommage de la bonne exécution et de la conservation des tableaux.

Nous ne nous arrêterons pas à l'examen détaillé de l'atelier de M. Jollivet; nous réserverons toute notre attention à un objet qui la mérite au plus haut degré, à une ébauche avancée représentant une scène du massacre des innocents. Cette peinture se rattache à une précieuse découverte destinée à étendre la puissance des moyens artistiques, à donner aux productions du pinceau une inaltérabilité et une durée pour ainsi dire éternelles. Cette découverte, dont la France devrait s'emparer et se faire un titre, elle la laisse avec in-

souciance tomber dans l'oubli. Attend-elle pour l'accueillir qu'elle lui revienne sous le protectorat d'une nation étrangère mieux avisée? Deux ou trois essais antérieurs, ce fragment d'ébauche négligé dans un atelier, un autre fragment incomplet égaré sous le porche d'une église, et le dévouement isolé d'un artiste à la poursuite d'une idée utile, c'est là tout ce qui subsiste, tout ce qui reste groupé autour de cette découverte remontant déjà à plusieurs années, que l'administration à plusieurs fois avait prise avec enthousiasme sous son patronage, et qui a été oubliée dans les changements continus de nos gouvernements. C'est un des nombreux chapitres à ajouter à l'histoire de l'instabilité des choses et des hommes dans ce pays étourdi qui s'appelle la France.

Peinture à l'émail sur lave.

Il y a vingt-cinq ans environ, M. Mortelèque, fabricant de couleurs vitrifiables, songea à employer la peinture sur émail dans les grandes décorations monumentales, et se livra

que celle-ci se présente à mes yeux telle que je l'adorais dans mes transports d'amour. (Que si, au contraire, un affreux squelette, d'aulant plus affreux qu'il conserve quel-

ques traces de ses formes passées, d'une vie qui n'est plus, est là devant moi, alors le sentiment de l'horreur s'empare de mon cœur, et l'impos-silence aux doux épanchements,

aux tristes rêveries. — Le moyen de s'inspirer, de revoir en songe la vierge qui, la première, a charmé votre âme, quand vous la retrouvez, mannequin d'os et de parchemin, coiffée



Le Jour des Morts en Sicile. — Sépulture des capucins à Palerme, d'après un dessin de M. Francesco Paolo Priolo.

d'une couronne de fleurs d'oranger et parée d'une robe nuptiale!

Non! puisque l'âme ressent un besoin d'honorer d'un culte les morts vénérés, j'aime autant que ce soit le culte de la tombe

que celui du cadavre; j'aime qu'un rayon de soleil vienne chauffer la pierre qui renferme l'objet chéri; que les arbres soient toujours verts autour de lui, et lui prêtent une ombre hospitalière; que les oiseaux et le vent léger qui agite les

rameaux chantent un hymne en son honneur, et qu'un éternel parfum embaume enfin l'air qui l'entoure.

3 novembre 1850.

FRANÇOIS VENTURELLI.

Une horloge électrique.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

Monsieur,

Dans l'un de vos derniers numéros vous avez signalé l'invention en Amérique d'une machine électrique de la force de quatre chevaux, permettez-moi de recommander à l'attention de vos lecteurs un autre emploi assez curieux de l'électricité. J'arrive d'Edimbourg où j'ai vu une remarquable horloge de l'invention de M. Alexandre Blair, qui s'est acquis un beau nom dans le monde scientifique par ses travaux sur la télégraphie électrique.

L'horloge est enfermée dans une caisse de chêne d'environ 4 pieds et demi de haut sur 1 pied 4 pouces de large. Des aiguilles indiquent l'heure, la minute et la seconde comme dans les horloges ordinaires. Le pendule est de la longueur de celui des vieilles horloges qui marchent huit jours; mais la crosse la ressemblance. Il existe, il est vrai, des roues et des pignons pour régler la course des aiguilles, mais tout cela en petit nombre et disposé d'une manière toute particulière. Dans l'horloge électrique, ce n'est ni un poids ni un ressort qui entretient le mouvement, aussi n'y a-t-il nul besoin de la remonter. Ses termes qui servent à désigner les parties principales des horloges ordinaires n'ont plus ici d'application. Ainsi, par exemple, l'échappement d'une horloge ou d'une montre implique un procédé quelconque qui permet au pouvoir moteur de s'échapper, c'est-à-dire d'émettre sa force en quantités inégalement et à des intervalles tellement égaux, que l'impulsion donnée aux aiguilles reste constamment la même aussi longtemps que le pouvoir subsiste. Comme le moteur de l'horloge électrique est entièrement indépendant du mécanisme, il n'y a point nécessité de ménager un échappement.

— Quel est ce moteur, m'allez-vous demander? Je vais essayer d'en donner une idée. Dans les angles de la caisse sont deux fils de cuivre en communication avec des fils semblables au des de la lige du pendule, et qui de là se continuent jusqu'à une hélice formée de même fil et entourant une armature de fer doux, le tout enfermé dans une boîte étanche de cuivre. Cette boîte constitue ce qu'on appelle naturellement la dentelle du pendule; mais tout en jouant ce rôle elle accomplit une autre fonction, et la plus importante, elle agit comme aimant-électrique. La boîte est creusée dans la direction de son axe, et la cavité correspond au volume de deux appareils d'aimants permanents, dont les pôles semblables sont rapprochés, mais non en contact l'un avec l'autre. Les deux aimants sont maintenus en place dans deux boîtes de cuivre, fixées aux deux côtés de la caisse de l'horloge. Le pendule est ajusté de manière à jouer en liberté parfaite, et, dans

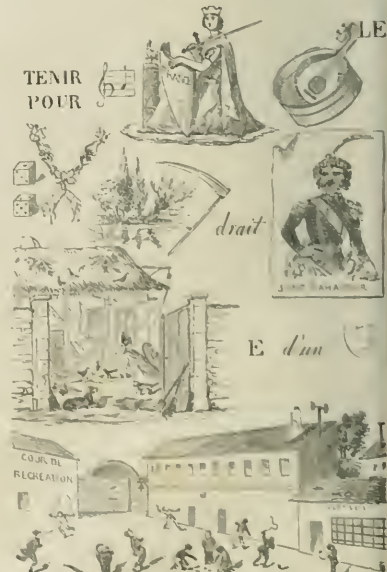
ses oscillations, il passe et repasse aux pôles des aimants dont nous venons de parler.

Laissons pour un instant l'horloge, et venons à deux fils de cuivre qui sont en contact avec ceux de l'intérieur de la caisse. Ils se prolongent le long de la muraille, sortent de l'appartement, disparaissent sous terre, et, à quelque distance de la maison, se relient, l'un à quelques boisseaux de coke et l'autre à cinq ou six plaques de zinc. Ces matériaux sont enfoncés dans un trou d'une profondeur de 5 pieds, sur une surface de 4 pieds carrés; le coke occupe le fond, il est couvert d'une couche de terre et par-dessus le zinc; le tout enterré avec soin et fermant une pile galvanique. Là réside le pouvoir-moteur de l'horloge. Un courant d'électricité s'engendre par le coke et le zinc, lequel courent quoique peu intense est illimité sous le rapport de la quantité. Le pendule étant mis en mouvement et le courant d'électricité étant établi à travers les fils, une belle et simple combinaison mécanique s'opère par le moyen de laquelle le circuit est interrompu et renouvelé à chaque oscillation alternante. Cela s'effrue par un mince barreau d'acier dont les pointes, taillées en lancettes, travaillent sur des supports d'agate. Le courant électrique est transmis à travers le barreau qui est mis en mouvement par le pendule, chaque fois qu'une des pointes passe sur le fil conducteur. Des propriétés ainsi combinées de l'électricité galvanique, de l'électro-magnétisme et de l'aimantation permanente, résulte le mouvement uniforme et pour ainsi dire perpétuel du pendule; et l'on obtient un *mesureur du temps* d'une exactitude à l'admiration, et qui peut soutenir la comparaison sans ce rapport avec le meilleur chronomètre. Cet appareil fonctionne depuis le mois de mars 1847, sans qu'on ait eu besoin encore de toucher en rien ni au mécanisme ni à la pile extérieure, laquelle n'a jamais souffert d'aucun changement atmosphérique, soit excès de chaleur ou de froid, d'humidité ou de sécheresse. M. Blair fait remarquer que pour faire marcher autant d'horloges que l'on voudrait dans une maison, il suffirait d'unir la première aux autres par un fil et de compléter le circuit jusqu'à la pile; toutes marcheraient par le jeu d'un seul pendule, et par conséquent elles seraient toujours d'accord. Le problème que s'était posé le bon roi d'Espagne Charles VI, qui remontrait de sa propre main les trois cent soixante-vingt pendules de son palais de l'Escorial, sans pouvoir jamais les entendre sonner toutes au même instant précis, pourrait être enfin résolu. J'ai l'honneur d'être,

PAUL LAF.

Lire à la presse mécanique de DEUX FRÈRES, 26, rue de Valenciennes, à Paris.

Rébus.



IMPRESSION DE DEUX FRÈRES.

Le sommeil restaure les forces de l'homme et lui apporte l'oubli de ses peines.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

16 NOVEMBRE, 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 403. — Vol. XVI. — Du Vendredi 15 au Vendredi 22 novembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép., — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Le Télégraphe d'Ain-Telaid. — Assistance publique. — Leenwarden, souvenirs de la Frise. — Revue littéraire. — Lettres sur la France, 6^e article. — Des proportions symétriques. — Revue agricole. — Bibliographie. — Le bourg incendié.
 Gravures. — Portrait de M. Émile de Girardin. — Petites industries de Paris : trins gravures. — Expériences acrobatiques à l'Hippodrome. — La Sonnambula. — Souvenirs de la Frise : quatre gravures. — Proportions symétriques : cinq gravures. — Études parisiennes, par Valentin : quatre gravures. — Incendie du bourg de Chorges ; Plan du bourg incendié. — Rébus.

Histoire de la semaine.

La semaine aurait voulu être comique, mais le sujet ne s'y prête pas. Nous ricanons sur un volcan ; on travaille à amener le lin du monde, de l'air qu'on prendrait pour aller à une noce. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les hommes sérieux, ceux qui passent pour y voir plus clair que les autres, ceux qui dirigent, en un mot, et qui portent, dans l'histoire, la responsabilité des opinions et des partis qu'ils sont censés diriger, mais auxquels ils obéissent, en réalité, y vont avec la même étourderie, la même naïveté que la foule crédule et passionnée. Deux épisodes caractéristiques ont signalé cette semaine, illustrés par la rentrée de l'Assemblée nationale après ses trois mois de vacances. Ces deux événements sont si mêlés d'incidents, d'anecdotes, de récits controuvés et de démentis improbables, qu'on nous permettra de les exposer comme nous les comprenons, afin de nous épargner l'ennui de discuter les témoignages et les intentions ni même de les rapporter, pour que le lecteur en fasse lui-même la critique. M. Von, commissaire de police attaché au bureau de l'Assemblée nationale, et M. de Girardin, représentant du peuple et propriétaire de la Presse, sont les deux personnages historiques de ce double récit. N'ayant pu nous procurer un portrait du commissaire de police, nous n'avons pas cru pouvoir moins faire que de reproduire l'image connue de M. de Girardin. Si ce n'est pas, comme on dit en Angleterre, le lion du moment, c'est quelque chose de cette même famille que les nomenclatures appellent *felis*, nom générique qui veut dire en français chat. Pour les naturalistes, le lion est un chat, *felis leo*, et le chat est un chat sans être un lion.

Commençons par le commissaire. Vendredi 8 novembre, le Journal des Débats rendant compte de la séance tenue la veille par la commission de permanence de l'Assemblée nationale, annonça qu'un membre de cette commission avait rapporté à ses collègues une scène de conjurés de la société du Dix-Décembre ou vingt-six bandits réunis auraient tiré au sort les noms de deux d'entre eux ayant juré d'assassiner le général Changarnier et le président de l'Assemblée nationale.

Grande agitation à la suite de cette confidence ; députation envoyée sur l'heure à M. le ministre de l'intérieur, l'invitant à faire dissoudre la société du Dix-Décembre, ce qui a eu lieu effectivement le lendemain. Mais en même temps dénégation et raillerie de M. le ministre de l'intérieur suivies des mêmes protestations de M. Carlier, préfet de police, et des journaux qui puisent leurs inspirations dans l'hippocrène de la rue de Jérusalem. A quoi M. Carlier ajoute, comme punition, la suspension du traitement de M. Von, ne pouvant le suspendre lui-même ni le révoquer, en tant qu'attaché au service de l'Assemblée nationale. Puis, la justice saisie de l'affaire, l'Assemblée persistant à soutenir son commissaire tombé dans la disgrâce de M. le préfet de police, comme on le verra ensuite. La question est de savoir si M. Von devait faire ses rapports au bureau de l'Assemblée directement, ou si ces rapports devaient passer par les mains du préfet pour revenir ou ne pas revenir au bureau. La question même pourrait jeter quelque lumière sur les faits. Il paraît que la société du Dix-Décembre se composait de deux sections, dont l'une couvrait l'autre sous le prétexte de secours mutuels, et dont l'autre faisait l'affaire de tous en se chargeant

des coups de main. Est-il permis de supposer que cette seconde section, composée de *capacités spéciales*, comptait des agents de M. Carlier en assez grand nombre ? Si nous n'avions pas le plus profond respect pour l'autorité, en quelques mains que le hasard des événements la jette, nous citerions le nom d'un magistrat qui, malgré la distinction de son esprit et de son éducation, ne dédaigne pas les coups de bâton comme instrument de police, et c'est précisément par ce procédé que les *amis de l'humanité* se sont signalés dans plusieurs occasions ; c'est leur opinion politique. Or, faisons une hypothèse : M. Carlier voyait avec humeur que son agent, comme il dit en parlant de M. Von, surveillait la société du Dix-Décembre, et que c'est par lui que la presse et la commission de permanence étaient instruites des menées et des projets de la société. La comédie du tirage au sort des deux assassins de mélodrame aurait-elle été imaginée pour faire tomber M. Von dans un piège et le compromettre en lui faisant prendre une force pour un projet sérieux ? C'est ce que la suite de l'affaire nous apprendra. Malheureusement pour les mystificateurs la commission de permanence a été elle-même mystifiée ; elle veut s'en venger en proposant à l'Assemblée nationale de voter un crédit spécial pour le commissaire de police attaché à son service, afin de le soustraire par le traitement à l'autorité de M. Carlier dont il ne dépend déjà plus par les attributions.

Il va sans dire que les assassins, sérieux ou non, comme dit M. Carlier, ne sont point arrêtés, non plus que le compère qui aurait dénoncé le fait à M. Von. Personne, au surplus, n'a cru au danger des victimes dévouées au poignard des amis de l'humanité. M. Dupin disait en riant qu'il soupçonnait un individu qui veut du bien à sa blanchisseuse, et le général Changarnier ajoutait : Je porte ordinairement un canif sur moi, à l'avenir je porterai un cureau.

Autre plaisanterie : la Presse a publié le matin du jour où l'Assemblée nationale devait faire sa rentrée, un long article sous ce titre : *Message du Président de la République*, et signé LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. Ce manifeste, espèce de centon composé de passages extraits des œuvres du Président de la République et classés sous des rubriques qui leur donnaient au premier aspect une apparence sérieuse, était d'ailleurs précédé d'une annonce en forme d'introduction où l'auteur avait mêlé avec beaucoup d'art tous les caractères de la vraisemblance. Toutefois, il n'était pas possible avec un peu d'attention de s'y tromper. On s'y est trompé pourtant. Les poneurs, race crédule, y ont été les premiers pris. On raconte que des magistrats, qui devraient être un peu plus pénétrants, en ont été effrayés au point de croire que le Président de la République se jetait dans les bras de la Rouge, les livrant eux-mêmes à des représailles terribles. D'autres délibéraient pour savoir s'il ne devait pas prendre des mesures contre le Président de la République. Mais les plus amusants se sont trouvés parmi quelques Bonapartistes, de bonne composition, qui allaient courant



M. Émile de Girardin.

déplorable, le jeune mari s'obstine; dernier petit moyen, qui nous semble énorme: on lui prépare une potion à la magnésie, et notre oncle se trouve à point pour l'avalier. Cet homme débonnaire voudrait aussi faire des siennes, et ses vellétés n'en deviennent que plus plaisantes. Le vous épargne les effets du remède, ils sont décisifs. Le comique de Numa corrige le comique de la pièce. Les Petits moyens feront aller le public au Gymnase.

Nous voici à nos illustrations, les Petits Métiers, qui ne sont pas de sots métiers, puisqu'ils font vivre leur homme. Compter les petits métiers qui pullulent dans la grande ville, autant vaudrait énumérer les sociétés californiennes, on s'y perd. Le petit métier commença partout pour ne s'arrêter nulle part. C'est lui qui crie sous vos fenêtres, qui marche à vos côtés dans la rue; le petit métier vous tend la main quelquefois, dans l'occasion il se fait mendiant, mais bohémien, jamais; il est classé, il a sa plaque, la patente du petit métier; qu'il vende des allumettes, des épingles ou des sucres d'orge, ou même que le petit métier ne vende rien du tout, ne vous hâtez pas de le mépriser: tel de ces industriels sans boutique, sans propriétaire et sans livre-journal, envoie son fils à un grand métier, et aura sa

tombe au Père-Lachaise, sur le territoire des riches. Les nôtres (ceux des vignettes) sont plus modestes; ils n'ont que la richesse du pittoresque. Le premier, l'aveugle du Pont-des-Arts, cumulé deux professions pour remplacer les yeux qui lui manquent: il fabrique des chaussons et chante la romance à l'adresse des âmes charitables. On ne lui connaît pas de chien, il ne sait pas jouer de la clarinette, deux particularités si remarquables chez un aveugle que nous vous tenons quittes des autres.

Saluez le marchand de vulnéraire suisse, non pour son costume qui lui donne l'air d'un chambellan qui a eu des malheurs, mais en considération de son art; c'est la santé du quartier. Il n'a manqué à cet homme pour jouer un personnage que d'inventer la pâte de Regnault. On le traite de charlatan, quelle erreur et même quelle borreur! c'est le

philanthrope sans le savoir, exempt d'ambition, croyant à la vertu, celle de son vulnéraire, qu'on peut employer sans crainte à toutes sortes d'usages; élisir incomparable, vous dira-t-il avec bonhomie, eu égard à ses propriétés inoffensives, et pour compléter la démonstration, il s'offrira de le boire à votre santé.

Qui le croirait? le petit métier va à cheval depuis qu'il y a des omnibus. Mais ici le petit métier, qui est celui de l'homme, se complique d'un gros métier qui est échu au cheval, il est la roue du carrosse dont son collaborateur n'est que la cinquième. Pauvre bête (je parle du quadrupède) avec quelle sagacité il se place de lui-même pour être accroché en arbalète devant ses deux chefs d'emploi, et comme il les entraîne vaillamment à la montée de cette rue des Martyrs, dont le nom rappellera à la postérité le grand et le petit

métier qu'il exerce! On a remarqué encore que l'intelligent animal ne fait jamais un pas de plus qu'il n'en doit à l'administration pour gagner son avoine. Quelle application judicieuse de la maxime de Talleyrand: « Sur-tout pas de zèle! » Du moins voilà une bête qui s'acquitte en conscience de son devoir, et qui rend à celles qui traitent l'omnibus de l'Etat la leçon qu'un de leurs chefs leur a donnée.

Quant au rôle de l'homme, il consiste à monter sur le dos du cheval; c'est l'apologue du gouvernant et du gouverné, et le palefrenier s'en applique le bénéfice religieux. Ainsi, l'administration lui donne une couverture de laine pour en couvrir le cheval épuisé de fatigue et baigné de sueur, et notre homme se fait de la couverture un paletot. Cherchez vos comparaisons.

Fajjas de Saint-Fond, auteur du premier ouvrage descriptif sur les montgolfières, écrivait en 1784: « J'ai entendu dire à M. de Montgolfier qu'il avait le moyen de conduire à volonté les machines aérostatiques dans les airs. » Les trois expériences tentées dernièrement à l'Hydrodrome viennent de réaliser en partie ce moyen de diriger les aérostats que l'imagination de Montgolfier avait rêvé, et que, dans tous les cas, il n'a pas fait connaître. Vous pouvez lire dans l'ouvrage ci-dessus mentionné les indications qui ont dû guider le nouvel inventeur, M. Julien, dans la construction de son appareil; mais cette circonstance, qu'il ignore peut-être, n'enlève rien au mérite de sa découverte, dont l'honneur lui restera tout entier. Ajoutez que bien qu'aucune de ces expériences, la dernière surtout, n'ait paru décisive, il y a tout lieu d'espérer une solution favorable; encore quelques semaines peut-être, et l'homme pourra s'élever dans les airs et y diriger sa course.

L'appareil a une forme très-simple; mais il n'en est pas de même de sa description, qu'un écrivain très-compétent en ces matières, M. Turgan, a faite néanmoins avec une ingénieuse clarté. Nos lecteurs vont en juger par l'extrait suivant, qui servira d'éclaircissement au dessin ci-joint.

« C'est une sorte de poisson-cylindre à grosse tête et cer-



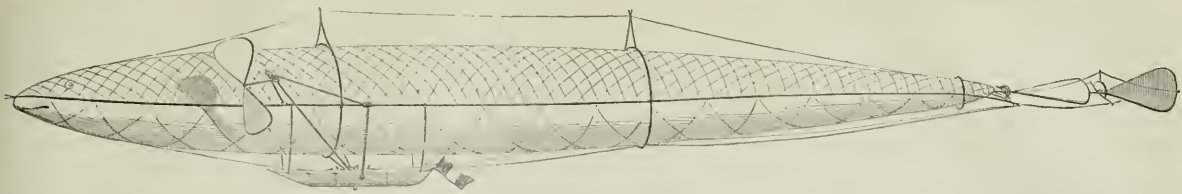
Petites industries de Paris. — L'aveugle fabricant de chaussons de lisieres sur le pont-des-arts.



Petites industries de Paris. — Le marchand d'eau de Cologne et de vulnéraire suisse.



Petites industries de Paris — Le relayeur d'omnibus de la rue des Martyrs.



Essai d'un système de propulsion aérienne fait par M. Julien à l'Hippodrome, le 10 novembre 1850.

clé par un équateur en bois auquel vient s'attacher un filet supérieur. Vers le tiers antérieur de l'appareil se trouvent deux petites ailes composées chacune de deux petites palettes formant hélices. Ces palettes ont à peu près la forme d'une raquette à jouer au volant de — 0, 22 de diamètre longitudinal sur — 0, 20 de diamètre transversal. Elles tournent avec rapidité et produisent ainsi le mouvement direct. Maintenant comment tournent ces hélices? Rien n'est plus

simple : l'axe qui les supporte s'engrène avec une longue tige qui va s'engrèner elle-même dans un mouvement de pendule ou de tourne-broche suspendu au-dessous du ballon à quatre décimètres. Un système composé de deux gouvernails, l'un vertical, l'autre horizontal, complète l'appareil.»

En résumé, et sans anticiper sur les conséquences probables de ces premières expériences, il faut constater qu'à

deux, sinon à trois reprises différentes, une machine aérostatique s'est manifestement dirigée par le vent, mûe par l'appareil de M. Julien, si bien que l'on peut ajouter avec un autre démonstrateur, M. Bernard : « Le problème de la direction des aérostats est résolu, du moins en miniature; et ce que nous avons vu, ce n'est rien — ou c'est tout un monde nouveau.

PHILIPPE BUSONI.

Chronique musicale.

Madame Viardot, ainsi que nous l'annoncions dans notre précédente chronique, a fait sa rentrée à l'Opéra mercredi de la semaine dernière, par le rôle de Fidès, dans le *Prophète*. Il n'y avait pas huit jours que mademoiselle Alboni chantait encore ce même rôle, aux grands applaudissements d'une foule curieuse; et cependant une foule empressée et pressée aussi applaudissait avec enthousiasme le retour de la grande tragédienne lyrique qui la première, et nous pouvons même dire la seule, a initié le public aux sublimes beautés de ce beau rôle de la mère du roi-prophète. La comparaison était facile en entendant les deux Fidès à une semaine à peine de distance. Du resto, cette comparaison, madame

Viardot ne l'a pas recherchée : ce n'est pas elle, nous le savons, qui a désiré reparaitre sur la scène dans le même personnage que mademoiselle Alboni faisant ses adieux au public; ce sont ses amis qui le lui ont conseillé, qui l'ont en quelque sorte exigé d'elle; et elle leur a cédé, non pas en faisant parade de son vain orgueil qui brave l'opinion, mais en acceptant d'avance, avec ce courage particulier qui soutient et sauve souvent les artistes au milieu des périls dont leur carrière est semée, les conséquences d'une épreuve que quelques personnes croyaient dangereuse. Mais comment aurait-elle pu l'être? Quelle que soit la manie de jurer par comparaison, madame Viardot ne pouvait avoir rien à craindre. Pour comparer deux talents aussi complètement dissemblables que celui de mademoiselle Alboni et celui de madame Viardot, il faudrait, ce nous semble, décider d'abord entre ces deux questions : la musique est-elle un effet purement physique destiné à caresser plus ou moins agréablement le sens auditif? ou bien est-elle un langage, le langage essentiel de l'âme, exprimant les sentiments les plus intimes, les plus mystérieux, et, au moyen de cette expression qui lui est propre, qu'on nomme l'expression musicale, s'adressant, par l'intermédiaire des sons, aux facultés les plus élevées de l'intelligence, pénétrant jusqu'aux plus profonds replis du cœur? Suivant que les dispositions ou l'éducation de votre esprit vous porteront à accepter pour vraie la réponse affirmative à l'une de ces deux questions, vous préférerez inévitablement l'une à l'autre Fidès; mais vous n'arriverez pas davantage à les pouvoir raisonnablement comparer entre elles, pas plus que vous ne sauriez établir de comparaison entre une mesure de

longueur et une mesure de capacité. Quant à nous, lorsque nous assistons, au théâtre de la rue Lepelletier, à la représentation d'un opéra tel que le *Prophète*, nous n'hésitons pas sur la manière dont les deux questions qui précèdent doivent être résolues. Ce que nous attendons avant tout, ce que nous cherchons, ce que nous demandons à l'artiste, ce sont des émotions vives et variées. Une voix d'un beau timbre et souple, qui nous charme, mais qui ne fait que cela, nous pouvons bien l'admirer là comme ailleurs, de même qu'on apprécie partout où il se montre un heureux don de la nature quel qu'il soit; mais ce que nous admirons là par-dessus toute chose, c'est l'organe dont la

flexibilité et la sonorité nous impressionnent profondément en nous traduisant avec des accents indéfinissables ce qu'aucun idiome humain ne peut traduire. Cette langue des dieux et des grands artistes, nul ne la possède mieux que madame Viardot; et il faut la posséder ainsi pour faire entièrement comprendre tous les trésors de passion, de sensibilité, de science du cœur, et d'un cœur de mère, que Meyerbeer a mis dans ce rôle de Fidès, l'une des plus belles conceptions de son génie musical.

L'ouverture du Théâtre-Italien a eu lieu samedi dernier. La salle Ventadour, que les Parisiens aiment à citer depuis bon nombre d'années comme un type accompli d'élégante

construction, ornée avec autant de luxe que de goût, n'avait en aucun temps paru plus riche et plus brillante que ce soir-là. Livrée seulement pendant quelques jours à l'habile peintre M. Ferri, au doreur, au tapisserie, elle est sortie de leurs mains avec une rapidité qui tient du prodige, fraîche, resplendissante et confortable plus qu'elle ne le fut jamais. Les lótes les plus exécutants y pouvaient revenir prendre leurs places. Et ils y sont revenus, parés de leurs plus magnifiques toilettes : heureux présage pour l'hiver dans lequel nous entrons. La *Sonnambula*, cette partition qui semble résumer, mieux que toutes les autres du même maître, les qualités propres du tendre et mélancolique génie de Bellini, était l'ouvrage d'ouverture. Madame la comtesse Rossi, ou plutôt madame Sontag, car pour le public elle n'a pas cessé d'être madame Sontag, remplissait le rôle d'Amina. La grave, la douceur, la finesse, l'agilité de son chant, sont toujours aussi parfaites qu'autrefois. Dans la finale si pathétique du second acte, la célèbre cantatrice a prouvé qu'elle ne se contentait pas d'éblouir ses auditeurs par la pureté de ses vocalises, mais qu'elle savait, au besoin, les toucher par les élans de l'âme : elle a joué cette scène aussi bien qu'elle l'a chantée. Le succès qu'elle y a obtenu a été plus grand encore à la seconde soirée qu'à la première. Le rôle d'Elvino servait de début à M. Calsolari. Le nom du personnage d'Elvino est un de ceux qui sont restés inséparables du nom de Ilubini dans la mémoire des anciens habitués du Théâtre-Italien; c'est-à-dire que ce rôle se dresse comme un des plus dangereux écueils devant tout téméraire qui paraît pour la première fois sur la scène italienne de Paris. Cependant M. Calsolari a été applaudi et rappelé, sinon



Ouverture du Théâtre-Italien. — Madame Sontag, rôle d'AMINA dans le *Sonnambula*.

Viardot ne l'a pas recherchée : ce n'est pas elle, nous le savons, qui a désiré reparaitre sur la scène dans le même personnage que mademoiselle Alboni faisant ses adieux au public; ce sont ses amis qui le lui ont conseillé, qui l'ont en quelque sorte exigé d'elle; et elle leur a cédé, non pas en faisant parade de son vain orgueil qui brave l'opinion, mais en acceptant d'avance, avec ce courage particulier qui soutient et sauve souvent les artistes au milieu des périls dont leur carrière est semée, les conséquences d'une épreuve que quelques personnes croyaient dangereuse. Mais comment aurait-elle pu l'être? Quelle que soit la manie de jurer par comparaison, madame Viardot ne pouvait avoir rien à craindre. Pour comparer deux talents aussi complètement dissemblables que celui de mademoiselle Alboni et celui de madame Viardot, il faudrait, ce nous semble, décider d'abord entre ces deux questions : la musique est-elle un effet purement physique destiné à caresser plus ou moins agréablement le sens auditif? ou bien est-elle un langage, le langage essentiel de l'âme, exprimant les sentiments les plus intimes, les plus mystérieux, et, au moyen de cette expression qui lui est propre, qu'on nomme l'expression musicale, s'adressant, par l'intermédiaire des sons, aux facultés les plus élevées de l'intelligence, pénétrant jusqu'aux plus profonds replis du cœur? Suivant que les dispositions ou l'éducation de votre esprit vous porteront à accepter pour vraie la réponse affirmative à l'une de ces deux questions, vous préférerez inévitablement l'une à l'autre Fidès; mais vous n'arriverez pas davantage à les pouvoir raisonnablement comparer entre elles, pas plus que vous ne sauriez établir de comparaison entre une mesure de

ponts, à tous les cabarets élevés prudemment de distance en distance sur la route. A chaque relais, le pilote a quelque grave devoir qui le rappelle dans le monde terrestre : il fait une onjambée qui lo transporte sur le rivage, et disparaît. Les voyageurs, inquiets de ne pas le voir revenir, s'en vont aux enquêtes : le premier édifice qui frappe leurs regards est l'auberge du lieu, l'auberge avec ses flacons de genièvre, son enseigne peinte par quelque Teniers moderne, et ses bancs rangés sous la charmillie, qui semble dire aux passants avec une charité chrétienne : « Venez, vous » « êtes las; ici est le » « repos. Entrez, vous qui » « avez faim, et soif, ici est » « le pain qui nourrit et l'eau » « qui désalter. » Impossible de résister à une invitation aussi touchante. On entre, on boit sur le comptoir un verre d'eau-de-vie, on échange quelques paroles avec la maîtresse de l'auberge, qui est toujours jeune et blonde avec des yeux bleus et des lèvres roses; on jette un regard sur les colonnes du journal d'Amsterdam; après quoi le pilote se montre tout à coup, cherchant ses voyageurs, et les engageant doucement à reprendre leur route. Il résulte de toutes ces excursions, de toutes ces balces, qu'en voguant sur le treckschuit, on fait un peu moins de chemin en un jour que si l'on cheminait tout simplement à pied... »

Les canaux sont donc encore, dans la Frise, les voies de communication les plus fréquentées. Si le voyage en *treckschuit* (prononcez *treckseut*) est lent et monotone, il est peu coûteux — on fait un mille pour un stiver ou deux sous, — et, au dire des Hollandais, c'est un admirable moyen de transport. Toutefois les canaux ne sont pas seulement des routes reliant toutes les villes et tous les villages; ils servent en outre à l'écoulement des eaux, et ils remplacent presque toutes les clôtures employées en France, bûes, murs et palissades. Les principaux ont 60 mètres de largeur et 6 mètres de profondeur. Leur fond est souvent plus élevé que le

niveau des terres qu'ils traversent. Aussi qu'une de leurs digues vienne à s'affaisser ou à s'ouvrir, et tous les pays environnants sont inondés. Mais la Frise devrait redouter la mer plus encore que ses canaux. Quand on réfléchit aux dangers qui la menacent sans cesse, on se demande comment ses habitants ne l'ont pas depuis longtemps abandonnée à l'Océan qui la leur dispute toujours, et qui finira peut-être un jour par la leur reprendre. Quelle histoire que celle de cette province!

En 1230, pour ne pas remonter plus haut, une inondation fit périr 400,000 hommes en Hollande, dont plus de 70,000 dans la Frise. En 1287, le nombre des victimes fut presque aussi considérable, et réparti dans une égale proportion. En 1470, la Frise perdit en un jour 20,000 de ses habitants,

ou de la mer Polaire, qu'un vent de nord-ouest chasse devant lui, viennent se heurter contre les côtes de la Hollande, mais, détournées par ces côtes de leur course première, elles s'échappent vers le sud, où elles causent comparativement peu de dommage lorsque les digues sont en bon état à moins pourtant qu'elles ne s'accumulent au point de la franchir; mais si le vent, après avoir souillé avec force du nord ou du sud, et poussé les flots dans la mer du Nord saute soudain à l'ouest, tandis que le courant est encore impétueux dans l'une ou l'autre des deux premières directions, ce vent nouveau entasse les vagues sur les vagues et les roule contre les rives de la Hollande et du Danemark; il occasionne une marée d'une hauteur extraordinaire; il refoule les rivières l'Escaut, la Meuse, l'Elbe et l'Eyder, e

et en 1570 le même désastre se renouvelle. Cette année-là, la mer s'éleva de deux mètres au-dessus des digues, couvrit de plus de deux mètres les parties élevées de la Frise, et engloutit dans la seule province de Groningue 9,000 hommes et 70,000 têtes de bétail. En 1686, elle dépassa les digues de près de trois mètres, renversa 600 maisons et convertit toute la Frise en une vaste mer. Une septième inondation générale, celle du 25 avril 1717, causa encore de plus grands ravages; elle rompit la plupart des digues et submergés 12,000 hommes, 6,000 chevaux, 80,000 moutons et bestiaux.

La lutte des éléments n'a pas cessé. écrivait récemment un voyageur anglais; les vagues s'amoncellent et se ruent, comme par le passé, sur les côtes de la Hollande; les digues plus élevées et construites d'après un meilleur système, ce dont quelquefois, et malgré les millions de florins que leur entretien coûte chaque année, ce pays, toujours sur le quivive, e suis des pertes énormes. Le danger que courent les provinces septentrionales provient moins de la violence d'un seul vent que des attaques successives de plusieurs. Ainsi, par exemple, les flots de l'Atlantique



Souvenirs de la Frise. — Dames Frisonnes, d'après un dessin de M. Gauthier-Sirum.



Souvenirs de la Frise. — La ville de Leeuwarden, capitale de la Frise, d'après un dessin de M. Gauthier-Sirum.

surmonte tous les obstacles humains; ou bien encore si, soufflant d'abord du sud, il tourne plus complètement et ramasse pour ainsi dire les eaux dans un de ces vastes tourbillons liquides produits, comme on le sait, par les tempêtes, et soufflant ensuite avec persévérance du nord-ouest, il amène les courants de l'Atlantique et de la mer Polaire à l'aide des flots déjà soulevés, alors malheur à la Nord-Hollande et à la Frise : le Dollartzee, le Lauwezzée et le Zuyderzee débordent; Amsterdam et tous les Fri-ens tremblent d'effroi.

Ce touriste britannique est vraisemblablement digne de foi, et il se peut que les Frisons aient vraiment peur quand ils se voient menacés d'un engloutissement immédiat. Mais en temps ordinaire, soit qu'ils ne songent jamais aux dangers de l'avenir, soit que, y songeant, ils aient la conscience trop tranquille pour s'en inquiéter, ils ne manifestent aucune émotion. Il serait difficile de voir des physiognomies plus placides que celle de tous les Frisons en général. Avec quelle calme et quelle gravité ce pilote conduit son *treckschuit* et tous ces formiers dont les barques nous croisent ou nous

accompagnent, et qui vont à la ville la plus voisine vendre leur beurre et leurs fromages, — les principales productions de la Frise, leur figure est aussi sereine que leurs mouvements sont lents et rares. On dirait des automatés mus par des ressorts et fabriqués par des ouvriers peu habiles. Ils se montrent, en toute circonstance, aussi économes de leurs gestes et même de leurs paroles que de leur argent. Ils ne paraissent surtout aucunement préoccupés de ces combinaisons fatales de certains vents et de certains courants, qui pourraient, en quelques heures, transformer leur pays tout entier en une vaste mer, et submerger tous ses habitants. Est-ce l'effet du climat? est-ce imitation? Les animaux eux-mêmes, chevaux et



Souvenirs de la Frise. — Courseurs de canaux, d'après un dessin de M. Gauthier-Sturum.

vaches, ont un air tranquille et réfléchi qui frappe l'étranger le moins observateur.

Mais comme l'a dit le proverbe italien : *Che va piano, va sano; che va sano, va lontano*; tout en glissant le plus mollement possible sur le canal ou nous naviguons, nous sommes arrivés dans la capitale de la Frise, la plus belle, la plus riche, la plus forte ville de toute la province.

Leeuwarden — l'ex-résidence du stathouder et le siège du conseil souverain — est entourée de remparts plantés d'arbres et servant de promenade. Vue du dehors, elle semble reposer dans un nid de verdure; à l'intérieur, elle ne diffère pas beaucoup, si ce n'est par son étendue, des autres villes

frisonnes. Ce sont les mêmes maisons construites en briques peintes, et maintes fois dans un état de propreté irréprochable, les mêmes trottoirs de briques, les mêmes rues pavées de dalles de granit, les mêmes allées de tilleuls, les mêmes canaux, les mêmes ponts, les mêmes bateaux, le même silence, la même solitude.... Vous ne voyez pas plus de curieux aux fenêtres que dans les rues. En Hollande, les affaires ne se font pas avec bruit, comme dans les autres pays. L'ouvrier s'en va à pas comptés à son travail; le négociant prend gravement le chemin de la Bourse; les oisifs s'asseoient dans les cabarets sans chanter et sans crier.... Rien de moins sociable que les Hollandais. La plupart des maisons sont gardées par une chaîne en fer, qui s'étend tout le long de la façade et arrête les passants à un mètre de distance. Les portes, vernies et ornées d'un magnifique marteau en cuivre, restent toujours hermétiquement fermées, et les fenêtres voilées à l'intérieur par une pièce de toile blanche qui en occupe toute la largeur. On dirait des demeures désertes ou habitées par des hommes plongés dans un sommeil fabuleux, comme les personnages de certains contes

de fées... Mais vienne un étranger, à dit M. Marmier, qui ne voudra pas s'en tenir à l'aspect extérieur du pays, qui essaiera de pénétrer dans les habitudes domestiques, dans le génie commercial des Hollandais, de briser cette enveloppe parfois un peu sèche et un peu rude qui cache tant de qualités excellentes, et il aimera la Hollande, et il sera heureux et fier de lui rendre la justice qui lui est accordée si rarement.

Outre les promenades de ses remparts, Leeuwarden renferme un charmant jardin qui appartenait autrefois au prince d'Orange et dont elle s'est emparée. Là, pendant les plus chaudes journées de l'été, les dames frisonnes se décident parfois à venir se montrer aux promeneurs dans leur riche



Souvenirs de la Frise. — Marchand de beurre et de fromage des environs de Sneek, d'après un dessin de M. Gauthier-Sturum.

et une santé florissante à un terrain visiblement comblé des grâces du Très-Haut.

Après avoir sans malencontre fureté et parcouru en tous sens les allées du saint clos, jonchées de hautes herbes, erré dans les ruines, déchiffré les pierres tumulaires, recensé les débris épars de statuettes et de bas-reliefs provenant de la vieille église, je suis retourné par une autre brèche (ô comte Ory!) et je suis retourné à la ville en suivant la levée à mi-côte, au milieu d'adorables maisons de campagne, perdues dans de petits massifs, à cent mille lieues de l'univers, et de manoirs des quinzième et seizième siècles si bien conservés qu'ils semblent faits d'hier, mais dont le millénaire pittoresque est écrit sur le moindre de leurs détails. Un surtout m'a frappé, à deux pas de la porte la plus dérobée du couvent, par la royale salamandre qui en couronne le portail. Tous mes lecteurs savent que cet incombustible saurien était l'emblème personnel et favori du roi François... Et à la porte du couvent... Est-ce que, par hasard? Mais non. N'obérons pas la mémoire, déjà un peu chargée, des pieuses nonnes : c'est bien assez du comte Ory et des quatorze chevaliers. La petite maison de François I^{er} avait sans doute un autre usage; il le faut croire : comptons d'ailleurs sur M. Scribo pour nous éclaircir quelque jour (s'il passe par là) ce mystère.

Toute cette jolie côte de Saint-Symphorien est d'ailleurs couverte de ces singulières habitations dans le tuffeau, particulières à la Touraine et à l'Anjou, ou, pour parler plus correctement, elle les recouvre. On nomme tuffeau la pierre tendre et crayeuse qui abonde sur toute la superficie du sol tourangeau, notamment le long de la Loire, et dont on construit sans grands frais des maisons toutes en pierres de taille, propres, agréables à l'œil, et dont la blancheur éclatante qui s'altère peu tranche d'une façon harmonieuse avec la teinte lustrée et sombre des toitures en ardoises. Mais, de temps immémorial, les pauvres gens, que leur manque de ressources empêche de recourir à l'architecture, sont habitués de se créer, avec peu de peines et de dépenses, une habitation sous le sol. Ils creusent une cave dans ce tuffeau friable qui cède à la pression de l'angle; la paroi est en un peu humide et salpêtrée, et l'abri n'est pas des plus sains, malheureusement; mais il n'importe, la pauvreté n'a pas le choix. On a ainsi sous terre salle à manger, cuisine, chambre à coucher, quelquefois même salon (dans les bonnes maisons). Quand la famille augmente, on fait des pieds et des mains pour s'agrandir, comme le rat dans son fromage de Hollande. Dans la voûte, au-dessus de l'âtre, sont pratiqués des conduits pour porter la fumée au dehors; elle s'échappe par des cheminées qui s'élèvent abruptement au milieu du sol végétal, en sorte que, vous promenant dans un champ de blé, une vigne, un safran ou une luzerne, vous êtes tout surpris de trouver devant vous quantité de bornes qui fument. Ce spectacle serait assez réjouissant dans son imprévu, si, indice d'une misère trop générale et trop réelle, il n'était au fond assez triste.

FÉLIX MORAND.

Des proportions symétriques.

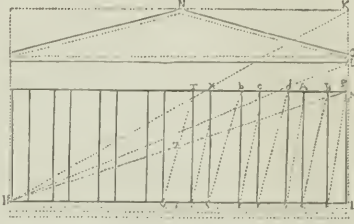
M. Hay, membre de la Société royale de Londres, a communiqué récemment à la Société Britannique d'Edimbourg un mémoire, dans lequel se trouve développée une théorie extrêmement ingénieuse sur les proportions symétriques des figures. Quoique nous ne connaissions le travail du savant anglais que par l'analyse succincte qui en a été publiée par le The Illustrated London News, il nous a paru intéressant au plus haut point notamment les arts du dessin auxquels il doit fournir les applications les plus heureuses. C'est à ce titre que nous reproduisons, d'après le journal que nous venons de citer, l'exposé sommaire du système de M. Hay, et la sagacité duquel nous devons la révélation d'une loi générale que personne avant lui n'avait encore soupçonnée.

La loi fondamentale de l'harmonie, dit M. Hay, repose sur ce fait que l'oreille est charmée par le mélange des sons, à la condition que les vibrations qui les constituent se succèdent avec une fréquence exprimée par des rapports arithmétiques d'une extrême simplicité. Ainsi, lorsque les notes ut et sol résonnent simultanément, on ressent une sensation agréable, déterminée par cette circonstance que le car qui produit la première fournit deux vibrations, tandis que l'autre en fournit trois. Au contraire, si les notes ut et ut dièse, qui vibrent avec une rapidité relative de 10 à 11 approximativement, résonnent ensemble, la combinaison de ces deux sons est d'un effet excessivement désagréable, même pour l'oreille la moins exercée.

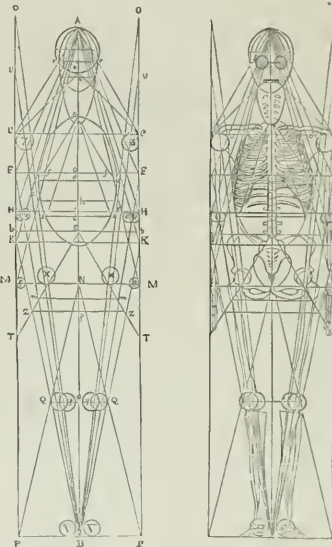
Le premier principe posé par M. Hay est celui-ci : Que l'œil, relativement aux dimensions, est guidé par des rapports proportionnels, aussi simples que ceux au moyen desquels l'oreille apprécie les sons. Au premier abord, cette analogie entre l'œil et l'oreille n'est pas rigoureusement exacte; d'autant que l'un juge les objets en passant d'un point à un autre, tandis que l'oreille n'a que des perceptions simultanées, complètes. On répond à cette objection par deux considérations : la première, qui sera tout à l'heure prise plus évidente, c'est que le rapport est sans cesse présent à l'œil dans les cas ordinaires, ce qui est l'équivalent de la note fondamentale d'une mélodie qui frapperait l'oreille d'une manière continue; la seconde, c'est que toutes les facultés de l'homme sont, dès sa naissance, développées par l'éducation, soit spontanément, soit à son insu, de sorte que l'oreille perfectionnée continuellement la faculté qu'elle a de juger une succession de sons, quoique l'attention soit en défaut pour en saisir les intervalles. On ne sait pas généralement à quel degré de développement les facultés humaines peuvent atteindre. Dans l'enfance, la nécessité nous familiarise avec leur usage le plus simple. L'enfant apprend, par l'action musculaire, à se rendre compte des distances. Sa main trouve bientôt la direction de la bouche; il peut progressivement toucher les différentes parties de son corps, même dans l'obscurité; là finit son éducation.

L'aventureur joueur de violon, qui n'a appris que par l'audition, ne s'aventurera jamais à détacher son instrument, privé

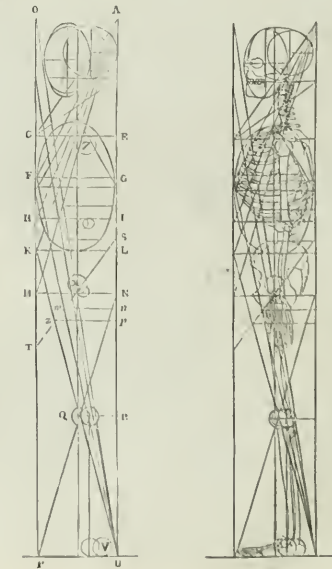
qu'il est du sentiment des distances, lequel avec très-peu d'étude le rendrait capable de parcourir toute la table des sons. Il suffit d'avoir entendu un habitué exécutant, tel que Paganini, pour convaincre les artistes d'un mérite inférieur, que leur



talent peut être développé au delà des limites dans lesquelles il est circonscrit; et quoique personne n'ait montré le génie de



l'éminent artiste que nous venons de nommer, beaucoup peuvent acquiescer à sa science. La même proposition est vraie de



autres facultés. L'éducation de l'oreille est peut-être plus étendue que pour les autres sens; mais que l'oreille soit susceptible d'être cultivée, de devenir capable de juger non-seulement à suite de sons, mais encore de discerner avec une extrême précision même des sons isolés, c'est un fait connu de tous les artistes. Ceci admis, l'analogie entre l'œil et l'oreille, par rapport à l'objet qui nous occupe, est parfaite. Nous fortifierons l'argument en faisant remarquer que l'œil n'a aucun moyen naturel précis pour juger des dimensions. L'étude seule met l'art à même de découvrir les défauts de proportions d'une figure qui s'échappent à un œil inexercé.

M. Hay établit en second lieu que l'œil est conduit dans la prévision des objets par la direction plus que par la distance de même que l'oreille est guidée par le nombre des vibrations plus que par leur développement. L'architecte sait bien que l'élevation d'un édifice simple est mieux proportionnée que toute autre; s'il essaie d'appliquer des proportions numériques à les mesures respectives, il se convaincra qu'elles pèchent de la part. Depuis Albert Durer jusqu'à nos jours, des artistes ont mesuré les proportions relatives de la figure humaine, mais aucun n'est encore parvenu à formuler des déductions positives satisfaisantes. Ce résultat provient de ce qu'ils ont pris comme étalon de mesure l'étendue, non la direction; et de ce qu'ils se sont attachés à la simplicité des proportions linéaires, plus que la proportion relative des angles. En peinture, une composition d'un des côtés est exactement moitié de l'autre, ce qui n'est pas de beaucoup aussi agréablement proportionnée qu'un autre, dans laquelle un des côtés est la moitié de la diagonale, et dans laquelle l'angle formé par la diagonale avec l'un des côtés est la moitié de l'angle que cette même diagonale forme avec l'autre côté.

Ainsi la base du système de M. Hay est celle-ci : qu'une figure charmante l'œil au même degré que ses angles fondamentaux a entre eux un rapport identique à celui des vibrations d'une corde harmonique. Or, en musique, les divisions les plus simples sont 2, 3, 4, etc., qui produisent l'octave et la double octave; divisions suivantes sont 3, 6, etc., qui produisent la quinte, douzième, ainsi de suite; et l'harmonie des notes est toujours proportionnelle à la simplicité des nombres qui expriment les vibrations. La même chose est vraie des angles fondamentaux d'une figure. On verra par l'examen des dessins explicatifs que sont ces angles. Dans la façade d'un édifice, pour les fenêtres, les portes, dans tout parallélogramme enfin, l'angle que détermine la forme est l'angle compris entre la diagonale et l'un des côtés. Ainsi, par exemple, dans la façade du Parthénon (voilà la figure), c'est l'angle compris entre HK et III. On convert une ellipse en parallélogramme en joignant les extrémités d'axes les plus longs et celles des axes les plus petits. L'angle formé par la diagonale et l'un des côtés du parallélogramme ainsi obtenu est l'angle de l'ellipse. En conséquence de ces explications, l'auteur démontre que les proportions du corps le plus renommé qui soit au monde, dérivent de sept angles harmoniques, ci-après : $\frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}, \frac{1}{5}, \frac{1}{6}, \frac{1}{7}, \frac{1}{8}$ d'angle droit. Ces angles sont dans la figure jointe au texte XIII ($\frac{1}{2}$), XIII ($\frac{1}{3}$), XIV ($\frac{1}{4}$), XV ($\frac{1}{5}$), XVI ($\frac{1}{6}$), XVII ($\frac{1}{7}$), XVIII ($\frac{1}{8}$), et non des angles différents de ceux-ci.

L'auteur a essayé les applications de son système à la nature inanimée. Il a trouvé, par exemple, dans les feuilles des arbres une tendance vers une forme typique, affectant la figure du cercle ou de l'ellipse, et disposée de manière à former, avec la nervure moyenne, des angles harmoniques. Les ellipses, dans la première figure, donnent un angle égal à deux cinquièmes d'angle droit, et forment, avec la nervure moyenne, un angle d'angle droit. Dans les deux autres figures, les deux angles des ellipses et les angles que les ellipses forment avec la nervure moyenne sont le tiers d'un angle droit.

Le point principal du travail de M. Hay est l'application particulière du système à la forme et aux proportions de la figure humaine, qui devrait, ce semble, présenter a priori le développement le plus complet de la beauté symétrique. La méthode usuelle offre le procédé le plus simple pour tracer une figure humaine, réunissant les proportions données par les meilleurs ouvrages de l'art grec.

Soit AB la hauteur de la figure. Tracer les lignes AC, AD, AE, AF, AG, AH, BK, BO, formant avec la ligne AB des angles par lesquels qui soient $\frac{1}{2}, \frac{1}{3}, \frac{1}{4}, \frac{1}{5}, \frac{1}{6}, \frac{1}{7}, \frac{1}{8}$ d'angle droit. Le point déterminé la largeur de la figure. Et si, du point K, on trace l'étoile parallèle à AB, on achève tout naturellement la construction. Par le point L, où AM coupe EG, tracer fn et $z'f$ formant un tiers d'angle droit avec AB. Tirer la ligne CF, formant avec AC la moitié d'un angle droit. Au point A soit un cercle, deux ellipses; les angles de ces dernières sont $\frac{1}{2}$ et $\frac{1}{3}$ d'angle droit. Parallèlement la grande ellipse a L es d'un tiers d'angle droit.

A l'aide de ce dessin, l'auteur démontre qu'il est facile de tracer une figure de femme dans ses proportions les plus exactes les points suivants étant déterminés par le plan lui-même.

La dimension relative et la forme du crâne et des os de la face.

La longueur relative de la colonne dorsale et la disposition de principales articulations qui soutiennent la tête, le col et le tronc.

La longueur du col, et les longueurs relatives des vertèbres dorsales et lombales.

La largeur des épaules, la longueur des bras à partir de l'épaule.

La forme et la dimension relative du thorax, le développement de sternum, la position des côtes et des clavicules, la longueur, la largeur et la hauteur du bassin.

La longueur de la jambe, de la hanche au genou, du genou à la cheville et de la cheville au talon, les articulations et la position de la hanche, du genou et de la cheville du pied; en un mot, la proportion de toutes les parties qui concourent à la forme générale, ainsi que de toutes les articulations des différentes parties du corps où s'accroît un mouvement.

Pour tracer une échelle convenable à une figure d'homme, il suffit d'augmenter l'angle fondamental et de le mesurer exactement de la même manière que pour le squelette de la femme.

Promenades et Jardins publics. — Études parisiennes par Valentin. (Suite. — Voir le N° 396.)



MABILLE. — Les Spectateurs.



MABILLE. — Le Spectacle.



MABILLE. — A l'heure du souper.



MABILLE. — Le Départ.

Revue agricole.

Le dosage de la quantité de chaux contenue dans une meule qu'on se propose de mêler à la terre d'un champ pour l'amender, c'est une petite opération chimique qui ne laisse pas quand l'étable embrassante pour un grand nombre de nos cultivateurs; M. Edouard Guéranger y réunit à ceci :

Je pése, dit-il, 20 grammes d'acide chlorhydrique du commerce, y ajoute 40 grammes d'eau ordinaire, et je sépare le mélange en deux portions bien égales de 30 grammes chacune, que je verse dans deux verres à boire. Dans le premier verre je mets 5 grammes de la marné à analyser, deséchée convenablement; dans le second un petit morceau de marbre blanc le marbre blanc se trouve aisément comme déchet sans valeur dans les ateliers de marbrier. J'en ai pris les poids bien exactement après l'avoir fait chauffer sur une pelle à feu, ou l'avoir passé pendant quelques instants dans la flamme d'une lampe à esprit-de-vin; ce poids doit être au moins de 40 grammes.

Quand l'effervescence est entièrement apaisée dans les deux verres, je retire le morceau de marbre, je le lave sous le robinet d'une fontaine; je l'essuie de nouveau et le sèche sur la pelle à feu un dans la flamme d'alcool. Je fais une seconde pesée pour trouver le poids de la portion dissoute, ensuite je plonge ce marbre dans le verre qui contient la marné. L'effervescence recommence, et quand elle a cessé entièrement, je retire le marbre, je le lave et le desèche comme la première fois pour en prendre le poids. Si le marbre a perdu dans le premier verre 5 gr. 10, et dans le second 1.70, je trouve que l'acide chlorhydrique de l'essai pouvant dissoudre 5.10 de carbonate de chaux, et ayant exigé après avoir agi sur la marné 4.70 du même carbonate pour compléter sa saturation, l'équivalent de cette marné doit être représenté par cette formule :

5.40 — 4.70 = 3.40 pour les 5 grammes de marné mis en expérience; ou pour 100 par cette autre formule : $402 - 343 = 68$; d'où il résulte que la marné essayée contient 68 pour 100 de chaux carbonatée.

Le plus grand avantage de cette méthode c'est qu'elle dispense de recueillir, laver et de sécher le résidu pulvérulent inattaqué par les acides. Elle supprime les entonnoirs et les filtres, et ménage beaucoup de temps, puisqu'une opération peut être complétée en deux heures. Elle n'exige pour tout appareil que deux verres et un petit tribréchet.

Toutefois, M. Guéranger reconnaît que cette méthode n'est propre qu'à indiquer les proportions de chaux carbonatée et qu'elle n'apprécie pas les phosphates, ce qui pourtant est de la plus grande utilité; néanmoins, malgré cette imperfection qu'elle partage du reste avec les procédés de la plus généralement en usage, elle peut rendre quelques services. Il vaut toujours mieux dans l'amendement des terres connaître la valeur calcicole de la marné employée, que d'être réduit à ce sujet à des appréciations empiriques de couleur ou de tact.

Le résidu insoluble par l'acide chlorhydrique étant resté au fond du verre, on peut ensuite enlever s'il est composé de sable ou d'argile, ou du mélange de ces deux corps... Si la marné contient de la magnésie, il pourrait résulter une cause d'erreur; mais ce cas est assez rare, et les calcaires magnésiens ayant un aspect particulier qui les fait aisément reconnaître, on se gardera bien alors d'employer ce moyen pour leur analyse.

L'exposition à Versailles de la laine soyeuse de Mouchamp, a de nouveau attiré l'attention du public sur le remarquable mémoire publié par M. Yver, mémoire dont l'illustration n'avait pas été la dernière à donner un résumé. Le journal d'Agriculture pratique l'a depuis donné tout entier. Voici des principes sur l'élevé de la race ovine qu'on ne saurait trop vulgariser et que tout jeune habitant de la campagne devrait être tenu d'apprendre par cœur.

Lorsque les moutons sont nourris très-abondamment, la laine grossit; dans le cas contraire elle s'affine. Rien ne parait au premier examen plus facile que de produire la laine la plus fine; cependant des qu'on entre dans les détails pratiques de cette affaire, l'on reconnaît qu'elle prend beaucoup de sa simplicité. La laine fine n'a de qualité qu'autant qu'elle est donnée par des animaux en bonne santé; il faut donc que la nourriture, sans être abondante, soit suffisante pour que les animaux se portent bien. Il faut déterminer avec soin la ration qui convient à la fois pour entretenir la santé et obtenir de la laine fine. Si momentanément la ration reste au-dessous de ce qui est nécessaire pour cette destination, la laine devient malade; elle s'amincit outre mesure, s'altère et devient cassante. Retenus dans une partie de sa longueur pendant le moment de la disette, grossi pendant que la nourriture est plus forte, le brin cesse d'avoir la forme cylindrique qui importe à sa qualité. Le régime doit donc produire le même effet pendant tout l'année. Vici des difficultés dont il faut tenir compte; mais ce n'est pas tout.

En supposant que dès leur naissance les animaux soient soumis à un régime peu abondant pour donner la laine la plus fine, leur croissance devient nécessairement lente. Il résulte de cette lenteur dans leur accroissement que les moutons ne peuvent être engraisés avant un âge avancé, et qu'ainsi ils ne produisent plus autant pour la boucherie que si, dès leur jeunesse, ils eussent été fortement nourris.

Il convient enfin de calculer l'importance relative de la dépréciation des laines plus ou moins fines par l'effet des agents extérieurs. Toutes les laines exposées à l'action alternative de l'humidité et de la sécheresse, ainsi qu'au contact des matières étrangères, et notamment de la terre, ont l'inconvénient de durcir. Cet effet s'observe sur les laines de finesse moyenne comme sur celles de grande finesse; mais il est d'autant plus marqué sur ces dernières, que la surface de l'ensemble des brins augmente en proportion de l'allongement des tiges. Il est d'ailleurs à remarquer que l'existe des brins très-fins et très-nombreux? Il arrive évidemment que, par cette division très-grande de la masse de laine sé-

crée, cette masse offre une surface très-étendue, composée des surfaces d'une multitude de petits cylindres. Si par leur rapprochement entre eux les brins de laine ne laissent alors pénétrer que difficilement l'eau et les autres corps étrangers, particulièrement la poussière, ils conservent aussi plus longtemps ces corps qui contribuent à leur altération. On ajoute que cette altération, qui a lieu sur la surface la plus grande, s'exerce sur les laines qui ont la plus grande valeur, car les laines fines valent plus que celles qui sont grosses, on aura la mesure approximative de la détérioration des uns et des autres.

Ainsi s'établissent ses principes : 1° La laine mérinos tréfine, très élastique, la plus convenable à la carder, ne s'abîment aisément que sur des pâturages sains et peu abondants, et au moyen d'un régime à peu près aussi nourissant l'hiver qu'elle l'été. — 2° Cette production nait à celle de la viande. — 3° Elle n'a lieu dans les meilleures conditions qu'autant que les animaux sont élevés les plus longtemps possible, dans des bergeries, contre l'action nuisible de la pluie, de la sécheresse, ainsi que de la terre et des sables qui s'attachent aux toisons.

Si les pâturages sont abondants, et c'est ce qui arrive quand les cultivateurs possèdent, dans un sol fertile, beaucoup de prairies artificielles, si les moutons sont recherchés pour la boucherie; si les cultivateurs sont obligés de laisser leurs moutons en plein air, ainsi qu'il a lieu pendant toute la tranchée et pendant la saison du varrage, la production des laines très-fines peut ne pas être avantageuse.

Il est alors souvent d'une bonne économie de préférer aux mérinos peu nourris, d'un accroissement lent et d'une taille petite, qui donnent les laines les plus fines et les plus chères, des mérinos plus nourris, plus productifs pour la boucherie. On tend aussi, dans ce cas, à compenser la diminution de la qualité de la laine par l'abondance de la toison; pour pouvoir produire avec bénéfice une matière de moindre valeur, on cherche à l'obtenir en plus grande quantité.

Suivent quelques considérations sur les races ovines anglaises que nous recommandons aux économistes. La laine était déjà à très bas prix en Angleterre et la viande de mouton très-recherchée, lorsque des cultivateurs anglais, et en particulier le célèbre Bakewell, formèrent les races précieuses qui acquièrent tant de réputation. Depuis lors ces circonstances commerciales sont de plus en plus influentes. L'immense commerce des Anglais les porte à faire venir de très-loin la laine ligne employée dans la fabrication des draps et des étoffes douces et légères, tandis que l'accroissement de la population et l'agglomération dans de grands centres manufacturiers rendent nécessaire la production de la viande de boucherie. Toutes les races anglaises ont ce caractère que la viande y constitue le produit principal, et la laine le produit accessoire.

Les formes des moutons ont donc été modifiées avec beaucoup d'intelligence pour arriver à ce résultat. On a dit et répété que les parties du corps qui donnent la meilleure chair avaient reçu un très-grand développement; voilà ce dont tout le monde peut être juge. Ce n'est pas, à beaucoup près, cependant, le changement le plus important auquel on soit parvenu; les éleveurs anglais ont voulu surtout créer des animaux susceptibles d'être engraisés, avec économie, dès leur jeunesse. A cet effet le tissu adipeux a été développé autant que possible; et ce tissu, dans ces races modernes, par l'intelligence de l'homme, présente des particularités très-remarquables. Ce tissu se montre surtout sous les muscles peussiers, et des les premières années de la vie; tandis que dans les races mérinos, la graisse ne se sécrète que beaucoup plus tard, et s'accumule en plus grande quantité dans les replis périlonéaux, non loin de la couche charnue enveloppant la membrane muqueuse du tube digestif.

Couverts d'un couche épaisse de graisse, les animaux anglais supportent des températures plus basses que cela n'aurait pu avoir lieu sans cette condition de leur organisation; c'est un point important, puisque, par suite de l'économie rurale de l'Angleterre, les moutons passent tout l'hiver en plein air. Mais cette couche de graisse gêne l'action des vaisseaux et des nerfs de la peau, et finit par altérer les fonctions de cet organe : sécrétion de la laine et transpiration.

Dans leur première année les moutons anglais ont la peau souple, rose et onctueuse, la laine douce et longue; mais à mesure que ces toisons vieillissent et que la graisse devient plus épaisse, la peau et la laine changent de caractères : la peau devient blanche et sèche, la laine moins longue, moins vivante et plus cassante. Chez de vieux bétails beaucoup moins nourris, il arrive même quelquefois que la toison tombe par plaques. Dans tous les cas la laine de la première toison est tellement supérieure à celle des toisons suivantes qu'elle est toujours vendue séparément.

Lorsque l'embonpoint est devenu excessif et que la vitalité de la peau est amoindrie, l'animal ne peut supporter l'effet de la chaleur par suite de la diminution de la transpiration cutanée. Les cultivateurs anglais se trouvent souvent dans la nécessité de couvrir de vieux bétails récemment tonnés; cette précaution a pour but de les garantir de l'action directe des rayons solaires, qui est devenue extrêmement pénible et même dangereuse. Les moutons anglais, transpirant difficilement, souffrent beaucoup de la chaleur; une des causes qui les font souffrir est toute physique. On peut même faire remarquer que seuls, dans l'espèce, un mouton, ils se trouvent couverts d'une sorte de lard répandus sur tout le corps. Si dans certaines races méridionales la graisse se sécrète en grande quantité sous la peau, cette sécrétion n'a guère lieu que sur une partie fort peu étendue. La queue, par exemple, dans le mouton à large queue.

Si du régime animal nous descendons dans le régime végétal, nous verrons employée avec succès une méthode analogue de former des races et des sous-races de végétaux de diverses espèces. On a vu de quelle utilité certaines espèces ont été choisies pour l'engendrer de nouveaux sujets, parmi lesquels un nouveau triage fera prendre encore comme générateurs

les sujets présentant les mêmes qualités développées au plus haut degré. C'est l'histoire de la variété du chou de Meri. Il y a une trentaine d'années on commençait à apprécier, pour la facilité de sa culture et son aptitude à se développer richement, par maheur c'était une variété tardive, les marchés qui avaient tout intérêt à la faire paraître sur le marché le plus tôt possible, ont été naturellement amenés à choisir de préférence, ce qui se faisait en masse, les individus qui, tout en conservant les autres qualités qui constituaient le mérite de cette variété, se faisaient remarquer par tant soit peu de précocité. Il en est résulté, raconte M. Louis Vilmoren dans une note publiée d'intérêt lue à la Société centrale d'Agriculture, qu'il force de choisir dans ce sens la race que nous occupons aujourd'hui, depuis l'époque où mon père a commencé à l'étudier, environ un mois et demi d'avance l'époque ordinaire de son apparition, il y a trente ans, époque du semis de la plantation étant restées les mêmes et cela sans rien perdre ni de son volume, ni de ses autres qualités.

Chaque fois, ajoute-t-il, que dans un semis de radis carotte on de telle autre plante, un individu s'est très-différent des autres par sa forme beaucoup plus ou par exemple, si l'on recueille séparément ces graines qu'après les avoir semées on choisit constamment pas les individus qui en présentant celui qui présente la racine la plus courte pour porter graine et servir de souche à la nouvelle race, on arrivera, après un certain nombre de générations, à donner à cette sous-race une forme aussi grande que celle de la variété d'où elle est sortie. (On peut dire que, à peu d'exceptions près (dans les plantes anciennement cultivées et par conséquent déviées de leur type) chaque variation appréciable a son sens peut être amené à l'état de race constante, se reproduisant par graine, au moyen d'une série plus ou moins longue de semis méthodiquement suivis. Je me suis donc demandé si le même ordre de faits n'était pas applicable aux variations qui nous sont si souvent révélés par directement, et si, par exemple, en prenant pour reproducteur, dans un lot considérable de betteraves la racine la plus sucrée de toutes, en choisissant de même pour porter graine dans sa descendance les individus plus riches en sucre, je ne pourrais pas arriver à éléver d'une quantité très-notable la richesse saccharine de betteraves....)

A l'appui de son opinion, M. Louis Vilmoren raconte dans quelques essais faits par lui en compagnie de M. C. get, sur des betteraves de même origine et qui avaient dans le même terrain, il s'en ont trouvé des différences extrêmement prononcées (presque du simple au double) les divers individus. « Il s'agissait donc, conclut-il, de trouver un moyen facile et sûr d'arriver, de juger entre grand nombre de racines données quelle est celle que doit choisir comme présentant le titre le plus élevé. Il est évident que cette appréciation n'eût pu être faite sur une portion assez petite de la chair de cette racine, pour que la mesure qui résulterait de l'ablation du morceau ne soit pas assez grave pour empêcher la plante de pousser et donner ses graines. — Au moyen d'un emporte-pièce cylindrique de 12 à 15 millimètres de diamètre, enfoncé obliquement et part en part à travers de la racine, on peut arriver d'une manière assez simple à enlever, sans trop d'inconvénient, un morceau de chair de 10 grammes, représentant exactement sa composition générale. »

Maintenant, pour apprécier le rendement probable en sucre, l'expérimentateur se demande si la proportion relative de la matière sèche, ou si la densité de la pulpe (fraîche) râpée, ou si enfin la comparaison entre la densité et la pesanteur du desséchement peuvent fournir des données exactes. Il est bien entendu, selon lui, que l'analyse chimique rigoureuse servirait à contrôler l'exactitude de ces procédés. Malheureusement cette analyse présente à cause de sa lenteur un grave inconvénient; car c'est surtout dans le grand nombre d'essais que l'on peut faire, que résident les chances que l'on a de trouver un individu présentant un minimum exceptionnel.

En attendant que les illustres chimistes qui brillent au sein de la Société donnent une solution à la question posée devant eux, il s'écoulera probablement du temps. Les créités vont sagement et, par conséquent, lentement quand il s'agit de servir un de leurs microbes. M. Barral, qui aussi ne manque pas de savoir, mène les choses par rondement, tout en se tenant très bien sur ses pieds de ses conceptions d'aéronaute, il a expliqué à M. Vilmoren, qu'en sentant macérer dans l'eau le morceau de chair de betterave enlevé pour servir d'échantillon, on aurait une liqueur d'examen dans un polarimètre; d'après les principes de M. Biot, donnerait en quelques minutes d'une manière exacte et exacte la dose en sucre. Un pourrait aussi, a-t-il ajouté, se contenter de démler les divers échantillons plevés dans une étuve à 100 degrés. Le sucre formant entre les deux tiers du poids des substances solides de la betterave, les poids obtenus donneraient une idée approximative de leur rendement.

Courage donc, monsieur Vilmoren! persévère avec pieux acharnement de votre double savante tous les individus variétés les plus renommées qui portent ce beau nom de betterave. Que Dieu vous accorde de discerner le ventre le plus saccharin et que de veuille hien entre tous les ventres sorte une race délicate et grossissime, qui assure à jamais la plénitude de tous les sucriers, tant sur le gérillon au duquel le relief prend son café, que sur la table boteuse la main d'une mère pauvre prépare un breuvage pour ses fils malades!

Terminons par quelques mots sur le bois de chauffage. Sachez nous à propos nous renseigner, je lis dans l'art de M. le baron de Poligné que « les marchands sont à venir tenus de vendre soit au poids, soit à la mesure, et la volonté de l'acheteur. » J'aurais voulu voir ajouter cette



Incendie du bourg de Chorges près Gap (Hautes-Alpes).

« En 1692, dit en terminant M. Templier, le duc de Savoie s'empara du Briançonnais, de l'Embrunais, et brûla Chorges. En 1770, tout le bourg, à part cinq maisons, est victime d'un vaste incendie. L'année suivante, 1771, le même malheur se renouvelle sur plusieurs habitations à peine relevées. Trente maisons sont consumées par les flammes en 1820, et, douze années après, deux hameaux de Chorges périssent par le feu. On sait, à juste titre, les désastres causés par le sinistre du 9 septembre 1850; et, comme si le feu ne suffisait pas, les inondations, causées par les deux torrents qui avoisinent Chorges, ont aussi contribué à sa ruine. En 1838, au mois de juillet, une petite pluie tombe d'abord sur les aiguilles de la montagne; bientôt un sourd mugissement, précurseur de la tempête, se fait entendre; le torrent des Moulettes se précipite de la montagne sous la forme d'une avalanche d'eau, roulant de-

exciter leur pitié? A l'aspect de ce plan, indiquant ce qui reste aujourd'hui de ce bourg de Chorges, qui pourrait ne pas songer aux enfants et aux vieillards privés de pain et d'abri?

On nous invite à ouvrir une souscription dans nos bureaux; nous ne savons si la charité accueillera notre appel comme nous le souhaitons; mais, après avoir contribué pour notre faible part à la réparation, il nous reste un devoir à remplir, en nous prêtant au désir de la commission de secours: c'est de provoquer le concours de nos lecteurs, et de nous charger de transmettre leurs offrandes.

La commission de secours s'est adressée en ces termes aux âmes charitables :

« Gap, 25 septembre 1850.

« Le bourg de Chorges a presque entièrement disparu. Le plus affreux incendie dont on ait conservé le souvenir dans ces contrées, et qui rappelle celui de la ville de Salins, a dévoré en quelques instants cent quarante habitations humaines.

« Rien n'égale l'aspect de désolation et de ruine qu'offre cette malheureuse localité: tout y est tellement détruit qu'on la dirait déserte depuis des siècles. Pas un toit n'est debout, pas une poutre qui soit restée sur ses points d'appui, pas un mur peut-être qui soit en état de supporter le poids d'une nouvelle charpente.

« Et c'est à l'entrée de l'hiver, dans les montagnes des Alpes, que plus de cent familles sont réduites à cette extrémité de n'avoir ni abri, ni vêtements, ni linge, ni meubles, ni provisions d'aucune espèce!... En proie à toutes les épreuves du besoin, à toutes les horreurs du désespoir, que vont-elles devenir?... Les Alpes sont françaises; elles sont un des remparts naturels de la patrie: la France, ce pays où la charité ne meurt pas, et qui n'a jamais laissé souffrir ses enfants, se souviendra des Alpes. Déjà, par la voix de la presse, nous avons fait un appel à la France entière; c'est maintenant à tous les hommes éminents, à tous les chefs de service que nous nous adressons. L'aumône de tous nous est nécessaire, et c'est au nom de l'humanité et de la religion que nous frappons de loin à toutes les portes. Il nous reste un regret, celui de ne pouvoir nous y présenter, tant les maux dont souffrent nos frères nous ont paru immenses!

« Nous vous conjurons, Monsieur, d'ouvrir une liste de souscription, de provoquer énergiquement le zèle de la charité publique, car les faibles ressources de nos pauvres contrées ne suffisent jamais même aux plus urgents besoins des malheureuses victimes du sinistre.

« D'avance, Monsieur, daignez agréer l'expression de notre vive et respectueuse gratitude.

« Les membres de la Commission,

- » CHAIX, juge de paix à Chorges.
- » EYRAND, curé à Chorges.
- » BERTHANO, maire à Chorges.
- » PELLISSIER, membre du Conseil général.
- » PROVENSAL, notaire.
- » DE ROTHIACOS, directeur des contributions directes, membres adjoints.
- » LESNOS, notaire à Gap,
- » JAMES, curé de Gap.

On souscrit, pour venir au secours des incendiés de Chorges, au bureau de *l'Illustration*, rue Richelieu, 60.



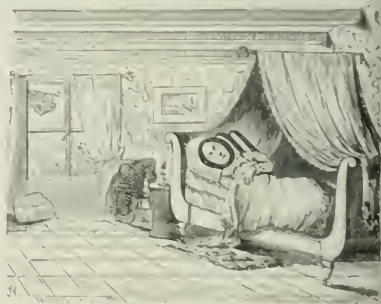
Plan du bourg de Chorges, après l'incendie du 9 septembre 1850.

* Bâtiment dans lequel le feu s'est déclaré. — Les parties teintées indiquent les habitations détruites par l'incendie.

vant elle un amas de blocs entassés, pareils à un barrage mobile. La digue qui protège le bourg, formant un mur massif, maçonné à chaux et à plâtre, large de deux mètres, haut de cinq mètres, est subitement enlaminé sur une largeur de 25 mètres, et précipité sur Chorges...

« N'est-ce pas là, comme nous le disions, une terre vouée à la douleur et à la ruine, et ce tableau tardif que nous offrons à nos lecteurs n'est-il pas, en tout temps, fait pour

Rébus.



EXPLORATION DU DEUXIEME REBUS.

Pour soutenir la France dans sa lutte contre le désordre, il faudrait un homme d'une épauie ferme et d'un cœur coriaceux

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lecchevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PLOIX FRÈRES, 36, rue de Vaugirard, à Paris

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

23 NOVEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 404. — Vol. XVI. — Du Vendredi 22 au Vendredi 29 novembre 1850.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — L'explosion à bord du *Valmy*. — Documents pour servir à l'histoire du salaire. — Un carrousel sous Louis XIV. — Courrier de Paris. — Bulletin académique. — Le *Mystère de la Passion* à Bayreuth. — Honne et le Tasse. — Chronique musicale. — Un tableau du maître. — Comédie de la Goutte-Perché. — Louis Marry, notice nécrologique. — Bulletin des beaux-arts. — Correspondance
Nouvelles : Explosion à bord du *Valmy*. — Statue de la reine Isabelle à Madrid. — Vue du théâtre de l'Orient à Madrid; Jenny Lind; vente à l'encan des billets pour les représentations de Jenny Lind. — *Mystère de la Passion*: Judas Iscariote, Caïphe, docteurs de la loi, 2 gravures; acteur représentant le personnage du Christ; théâtre pendant la représentation du *Mystère*. — Vue de la représentation de la *Sonnambula*, croquis par Marcein, 22 gravures. — Portrait de Louis Marry. — Rébus.

Histoire de la semaine

Dans ses séances de vendredi et samedi l'Assemblée, comme les jours précédents, a plutôt fait acte de présence

M. Bocher a annoncé que la commission d'enquête sur l'impôt des boissons avait terminé ses travaux et arrêté ses résolutions sur cette grande question tranchée si hardiment par la Constituante dans les derniers jours de son existence. On attendait avec impatience l'achèvement de cette enquête sur la situation de l'une des industries agricoles les plus considérables de la France; et la solution définitive amènera certainement une des discussions les plus graves, à la fois au point de vue politique et au point de vue économique, qui puissent occuper l'Assemblée législative avant le terme de son existence.

Enfin, lundi dernier, un incident, qui s'est élevé sur la loi électorale du 31 mai dernier, à l'occasion de l'élection de M. le général de Lahitte, ministre des affaires étrangères, par le département du Nord, a pour un instant éveillé toutes les passions de l'Assemblée. La politique pure, qui, quoi qu'on dise de l'importance des questions économiques,

a toujours, chez nous, le pas dans la discussion, a bien vite dissipé la froideur des premiers jours, et les protestations violentes, les rappels à l'ordre, le tumulte à gauche et à droite ont prouvé que, durant leur repos trimestriel, les partis parlementaires n'ont rien perdu de leur ardeur, de leur aménosité, nous pourrions presque dire, pour certains, de leur emportement. Du reste la question éphémère que soudaine vivacité; la loi du 31 mai est évidemment le terrain choisi par l'opposition de gauche et d'extrême gauche pour les luttes les plus opiniâtres; et, à voir les mouvements qu'elle excite dix-huit mois encore avant l'époque où elle doit exercer son influence décisive, on peut prévoir les débats que soulèvera son application quand on sera à la veille de l'heure solennelle, quand on touchera au mois de mai 1852.

Le vote de l'Assemblée n'était pas douteux. Malgré les réclamations de l'extrême gauche, elle a validé, à une forte majorité, l'élection de M. le général de Lahitte, mettant d'autant plus d'importance à répondre par le chiffre du scrutin aux adversaires de la loi, que cela lui semblait, pour elle-même peut-être, une protestation contre les attaques, au moins peu mesurées, adressées à une loi votée et promulguée depuis plusieurs mois.

Cette séance, si orageuse à son début, s'est complétée d'une façon très-calmé, par le vote silencieux de deux lois qui méritaient une plus sérieuse attention. La première avait pour objet la prorogation de la convention commerciale conclue entre la France et la Sardaigne. Cette convention est le premier pas vers un traité dont l'un des principaux buts sera d'enlever définitivement à la contre-façon étrangère le marché piémontais, où elle a longtemps un débouché important, aux dépens de la librairie française. La seconde concernait, ainsi que nous l'avions annoncé, les correspondances privées par la voie de la télégraphie électrique. Cette loi, dont nous avons signalé toute l'importance, a été votée rapidement et sans discussion, et cette précipitation a laissé passer, peut-être, des dispositions qu'un examen plus attentif eût écartées. D'une part, en exagérant, il nous semble, les garanties que réclament les droits légitimes de l'autorité, on a accepté des restrictions inintelligemment gênantes, et, d'un autre côté, on ne s'est pas suffisamment



L'EXPLOSION A BORD DU VALMY

Le 8 novembre, à cinq heures cinq minutes du matin, une violente explosion eut lieu dans l'entre-pont du vaisseau. La chambre du maître canonier renfermait, à l'insu de l'autorité, des artifices et de la poudre; on suppose que ce premier maître en venant chercher chez lui quelques feux de conserve pour remplacer ceux qui avaient été consommés pendant la nuit, avait dû mettre le feu aux matières inflammables qu'il avait en la malheureuse imprudence de réunir dans sa chambre. . . . Il ne restait plus vestige des chambres de mâtres à l'abord; la partie correspondante du magasin général, cloisons et armoires, fut démolie. Le pont de la première batterie, au-dessus de la chambre du maître canonier, avait été soulevé sur une longueur de 10 mètres avec une telle force que deux affûts furent brisés, et que les bordages avaient été frappés sur le pont supérieur. Un mousse fut écrasé dans cet endroit, et plusieurs hommes furent blessés dans leurs hamacs. Extrait du rapport de M. le contre-amiral Duportroux. (Voir à la page suivante.)

et, dans ses séances de vendredi et samedi l'Assemblée, comme les jours précédents, a plutôt fait acte de présence. Elle n'a repris sérieusement le cours de ses travaux. Ces séances, commencées tard, terminées de bonne heure, ont été presque exclusivement remplies par des premières délibérations, qui n'ont, comme d'habitude, donné lieu qu'à des votes d'enregistrement. En effet, dans le système des trois délibérations, adopté, comme on sait, pour éviter tout entraînement et toute surprise de la part d'une Assemblée dont les décisions sont souveraines, les véritables discussions ne s'ouvrent en général qu'à la deuxième délibération. Samedi, enfin, à vide était tel, que l'Assemblée s'est réfugiée, pour gagner une heure ou deux, dans des rapports de pétitions, cette espèce d'incas parlementaire qui n'en sert guère qu'à deux moments où l'on y a disséminé à l'ordre du jour. Aussi n'aurions-nous pas cru même devoir mentionner ces deux séances, car elles n'avaient été traversées par la présentation de deux projets de loi importants: l'un proposant le rachat pour le compte de l'Etat des quatre canaux de Bretagne, du Nivernais, du Berry et le canal latéral de la Loire, et du canal du Rhône au Rhin dont l'exploitation par le gouvernement intéresse particulièrement la circulation commerciale et industrielle; l'autre relatif à une nouvelle évaluation des revenus territoriaux dans le but d'établir une plus juste proportionnalité entre le revenu et l'impôt. Dans la séance de samedi, encore,

arrêté à des obscurités de rédaction, qui, dans l'application de la loi, peuvent donner lieu de sérieuses difficultés. Toutefois, l'Assemblée a encore le temps de la réflexion : ce n'est qu'à la deuxième délibération, et à la troisième elle aura la faculté d'introduire les modifications nécessaires pour rendre aux particuliers l'usage de la télégraphie électrique facile, sûr, et le moins onéreux possible. Nous n'avons pas à entrer dans le détail des articles du projet de loi; nous nous bornerons à dire que le prix de transmission est fixé à 3 francs par dépêche de 1 à 20 mots, plus 42 centimes par chaque myriamètre parcouru; ce dernier prix est uniforme. Quant à la portion de la taxe afférente au nombre de mots dont se compose la dépêche, elle augmente de 1/3 par chaque dizaine ou fraction de dizaine de mots. Ainsi, la taxe de 3 francs pour 20 mots, est de 3 francs 75 centimes pour 21 mots et au-dessus, jusqu'à 30; de 4 francs 50 centimes pour 31 mots, jusqu'à quarante, et toujours 42 centimes par chaque myriamètre.

Cette semaine parlementaire, si bien commencée, s'est continuée mardi et mercredi par la discussion approfondie d'une proposition de MM. Charras et Latrado ayant pour objet de permettre aux conducteurs des ponts et chaussées d'arriver dans une certaine proportion au grade d'ingénieur, ce qui jusque-là leur était refusé par les règlements constitués du corps des ponts et chaussées. Cette proposition, qui soulevait de graves questions de droit public, d'égalité civile, de responsabilité, a été adoptée par l'Assemblée dans les termes arrêtés par la commission, après un examen qui, surtout dans la séance de mercredi, eut un caractère élevé et digne tout à fait d'une grande assemblée.

On annonce pour vendredi la présentation du rapport sur le commissariat de police spécialement attaché à l'Assemblée et incidemment sur la fameuse affaire Yon, et pour samedi des interpellations sur la situation des détenus politiques : c'est annoncer une fin de semaine au moins turbulente.

La place nous manque aujourd'hui pour constater le mouvement intérieur de la politique, et pour recueillir quelques faits intéressants à l'étranger. Nous renvoyons cette partie de notre bulletin au numéro prochain, avec l'espoir, d'ailleurs, que de ici là, ce qui n'est encore que simples conjectures, surtout en ce qui concerne les affaires de l'Allemagne, aura pris une signification plus précise. Le seul événement qui ait le caractère d'une nouvelle, est la révolte qui vient d'éclater à Alep et à Damas contre l'autorité du sultan, et dont les troupes ont triomphé.

PAULIN.

L'explosion à bord du Valmy.

Nous avions reçu de notre correspondant de Brest l'article qu'on va lire avant que le rapport officiel eût été publié dans le *Moniteur*.

En confirmant ce rapport, notre récit y ajoute des détails et réflexions qui lui donnent une valeur particulière. Nous ferons pourtant remarquer cette différence que M. le contre-amiral Dubourdieu signale la présence des artifices dans la chambre du maître tonnier comme une infraction aux règlements du bord. Nous laissons, sous cette réserve, la parole à notre honorable correspondant :

Le système actuel de signaux, en usage dans la marine, exige l'emploi de coup de canon, d'artifices de plusieurs genres et d'armes à feu. Le *Valmy*, en sa qualité de commandant en second de l'escadre, ayant à faire lui-même ou bien à répéter fréquemment des signaux, il était nécessaire de tenir sous la main une certaine quantité de poudre, afin d'éviter une ouverture presque permanente et très-dangereuse de la soule aux poudres, ainsi que des retards fréquents dans le service des signaux.

Cette poudre disponible avait été placée dans le lieu le moins exposé de tous, dans la chambre du maître canonier, et sous sa garde particulière, à cause de ses fonctions comme homme chargé spécialement du service des bouches à feu du vaisseau, conformément aux règles établies dans toutes les marines militaires.

Le 9 de ce mois, vers quatre heures du matin, les dispositions nécessaires pour l'atterrisage de l'escadre ayant été réglées, l'amiral Dubourdieu a fait des signaux, le maître canonier descendit précipitamment à sa chambre, afin d'y prendre les objets qui lui étaient indispensables pour l'exécution des ordres qui venaient de lui être donnés. Il entra seul. Une fois entré, il demanda un faal, qui lui fut remis de l'extérieur. La porte de la chambre s'étant refermée brusquement en ce moment, par l'effet du roulis, on n'a pu savoir exactement ce qui s'y est passé. On a vu seulement, à travers les lames de jalousie des cloisons, une lieur assez vive, suivie presque aussitôt d'un bruit si violent, qu'il sembla que tout l'avant du navire venait de sauter en l'air.

La première impression produite par cette formidable explosion, fut de la stupeur et d'un mouvement de terreur d'autant plus naturel que la moitié de l'équipage dormait encore, et venait de subir un réveil terrible.

Cette impression ne fut que passagère. Le commandant du *Valmy*, M. Maussion de Candé, s'étant élané vers le lieu du sinistre, sa voix ferme et vibrante se fit entendre et ranima le courage de tous.

Le feu ayant pris à tout ce qui contenait la chambre du maître canonier, il fallut se mettre aussitôt à l'œuvre pour éteindre l'incendie. Le théâtre de cet incendie plaçait les travailleurs sur le cratère d'un volcan, puisque sans leurs pieds et séparée du feu par des bordages de 10 à 12 centimètres d'épaisseur seulement, était la soule aux poudres de l'avant. On s'écria, après de M. de Candé : *Nous allons sauter*... Nous sauvâmes à peine nos vies, mais nous nous soulevâmes tous sur nos pieds, et les ordres du commandant, ainsi que ceux de l'amiral Dubourdieu, furent exécutés de telle sorte qu'officiers et matelots s'employant avec l'ardeur et le sang-froid qu'on ressent montrés dans une manœuvre ordinaire, peu à peu on devint maître du feu. A six heures, il était complètement éteint, et 1,100 hommes

étaient sauvés d'une mort horrible, en même temps que le plus beau de ses vaisseaux eût conservé à la marine française.

Dans notre récit rapide, nous n'avons dit que les belles paroles de M. de Candé. Nous n'irons pas plus loin avant d'avoir dit connaître un trait qui honore l'amiral M. Dubourdieu. Allant par la Bretagne ancienne qui reçut à Navarin, l'amiral avait eu, en même temps que M. de Candé, la sonne devant prodigie un puissant et heureux effet. Mais, de même que son digne capitaine de pavillon, il était resté maître de l'usage de ses facultés. Comme les ravages de l'incendie continuaient dans les premiers instants, malgré tout ce qu'on faisait pour en arrêter le progrès, on offrit à l'amiral de pénétrer dans la soule de l'avant, en défonçant quelques bordages de l'entrepont, afin de noyer les poudres. Il refusa, et ce refus sauva le *Valmy* et son brave équipage d'une perte certaine. Car, sans aucun doute, le feu eût pénétré dans la soule par les bordages enflammés, et alors c'est à peine s'il resterait aujourd'hui du matelotique vaisseau le *Valmy* quelques débris épars sur les flots.

Le feu une fois éteint à bord du vaisseau et cette heureuse nouvelle annoncée à l'escadre, l'attentisme se porta sur les désastres produits par l'explosion. Le plus triste spectacle s'offrit aux regards. Tout l'avant de l'entre-pont était bouleversé; le maître-canonier, la cause involontaire de la catastrophe, avait disparu; le maître-charpentier et le commis aux vivres, qui dormaient paisiblement dans leur lit, avaient été écrasés par la mousse conglomérée dans leur hamac; deux seconds-matros, et un enfant, et deux ou trois blessés, des bordages de la première batterie avaient sauté dans une étendue de 10 à 12 mètres de longueur; deux canons de 30 avaient été renversés sur le côté et de forts états de bois avaient écrasé dans leurs hamacs deux seconds-matros et deux matelots qui y étaient couchés. Il y avait dès ce moment huit morts et douze blessés. Sur ces douze derniers, cinq étaient atteints si gravement qu'ils ont succombé à leurs blessures; les sept autres survivront. Il y a donc eu en totalité treize morts et sept blessés. Heureusement que parmi ces derniers il en est qui n'ont été atteints que légèrement par de légers écorchures et dont la guérison sera promptement obtenue grâce aux soins empressés dont ils sont l'objet à l'hôpital de la marine de Brest.

Nous avons raconté les faits avec toute l'exactitude possible; qu'il nous soit permis maintenant d'exprimer quelques réflexions dont l'utilité ne serait ée contestée. L'événement survenu à bord du *Valmy* est d'une nature fort triste, si l'on tient compte seulement des pertes en hommes qui ont été faites, mais il en est autrement si l'on considère les résultats qui doivent se produire en faveur de la renommée de notre marine militaire. Aucune des règles, imposées par les lois et les règlements rigoureux, qui régissent tout ce qui concerne les mouvements et la conservation des matières inflammables à bord de nos bâtiments de guerre, n'ayant été transgressée, il y a d'abord à reconnaître qu'une sorte de fatalité a été la cause unique de l'affreux malheur qui a frappé treize de nos braves marins. Il convient donc d'envisager cette catastrophe comme un de ces accidents malheureux dont la guerre est toujours la cause.

Cette base de raisonnement la fois admise, les faits se présentent dès lors sous un jour nouveau et éminemment glorieux pour nos marins. Voilà, en effet, ce qui s'est passé, aux termes de ce que nous venons de dire, pendant que les matelots de l'entre-pont, aux ruelles et corridors épars, que les hommes de guerre ont en pair, l'équipage du *Valmy* dormait ou jouissait de toute la sécurité qu'inspire un temps paisible. Tout à coup le danger le plus grave qu'il soit possible de courir à bord d'un bâtiment, une explosion partielle très-violente se fait entendre, et elle est suivie d'un incendie qui menace l'existence du vaisseau et de tout ce qu'il renferme. Le premier moment de stupeur une fois passé, dociles à la voix de leurs chefs, comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé, officiers et matelots se précipitent sur le lieu du sinistre, et là, pendant deux longues heures, ils combattent les flammes, par des formes que l'imagination soit capable de se figurer pour sauver leur vaisseau d'une destruction certaine.

Si un seul moment d'hésitation s'était fait sentir; si les efforts du dévouement des travailleurs s'étaient ralentis un seul moment, tout salut devenait impossible, et le *Valmy* avait le sort du vaisseau amiral turc qu'une explosion de ses poudres vient de détruire dans le Levant. Ainsi nous nous sentons heureux de le proclamer, une de ces catastrophes qui déjouent la prédiction humaine la plus consommée vient d'atteindre un de nos équipages. Loin de flétrir, et même cela n'a servi qu'à montrer combien nos officiers et nos matelots sont capables de se laisser dominer par les dangers de leur dévouement pour le salut de leur vaisseau. Honorons donc au *Valmy*, et que la corderie de l'amiral Dubourdieu, les belles paroles de M. de Candé et le courage de l'équipage du vaisseau forment, de aujourd'hui, une des pages les plus belles de nos fastes maritimes.

Un dernier mot avant d'achever cet article. La cause réelle de l'événement, qui a fait tant de victimes à bord du *Valmy*, c'est la nécessité ou l'on est maintenant d'employer des artifices et de la poudre dans les signaux de nuit. Sans cette nécessité, aucun malheur ne serait à éprouver en ce moment, parce que toutes les matières inflammables de l'armement du *Valmy* fussent restées enfermées dans les soules à poudre à l'abri du feu. Un chef de tonnerie du port de Brest, M. Cadion, a imaginé de remplacer nos signaux de tout genre, si compliqués et si dangereux maintenant, par un système nouveau d'une simplicité extrême et faisant disparaître tout danger. Ce système, M. Cadion est prêt à la soumettre à l'épreuve de l'expérience. Nous nous plaignons à croire qu'il sera essayé très-incessamment par notre escadre.

O. FRÉRET.

Document pour servir à l'histoire du sauterie.

C'est un devoir pour les organes de la publicité, et l'illustration n'y manque point pour sa part, de ramener sans cesse l'attention publique sur cette grave question de la misère, qui doit préoccuper tous les hommes de tête autant qu'elle intéresse tous les hommes de cœur. Or, quoiqu'une charité bien ordonnée commence par soi-même, s'il en faut croire un proverbe qui nous a toujours paru fort peu éblouissant

est bien difficile, l'orsque la pensée prend cette voie douloureuse, que le spectre de l'Irlande affamée ne se dresse pas fréquemment devant elle, et qu'en dépit de toutes les infortunes qui sollicitent notre pitié autour de nous, ce prototype d'affliction n'acquiesce point une bonne part de nos sympathies. Le sentiment qu'un homme humanité n'a pas une grande vénération pour celui qu'on appelle esprit national; il n'est pas fort au courant de la géographie politique; est, de sa nature, partisan déterminé du libre-échange. Nous sommes donc convaincu à l'avance qu'on ne nous verra pas d'un lieu sous les yeux de nos lecteurs ou son remède au jour d'aujourd'hui de la pauvre Irlande, nous ne souleverons aucune réclamation, pas plus aucune de la nouveauté qu'au nom de la nationalité. D'ailleurs, le fait que nous avançons à côté est nouveau, si le sujet ne l'est point; nous pouvons même dire qu'il est inouï; et il faut bien qu'il soit tel pour avoir obtenu l'honneur d'être mentionné dans un journal essentiellement anglais, essentiellement conservateur, dans le *Times*, qu'assurément personne ne sera tenté d'accuser de sentimentalité ou de radicalisme. Nous aurions désiré, quant à nous, qu'on rapportât ce fait monstrueux, le rédacteur s'en fût dispensé d'y accoler un ingénieux préambule. L'esprit n'est pas si commun qu'on le dit, et nous sommes loin de faire fi, pour notre compte; mais ici nous aurions préféré un peu de cœur et d'entraînés. Au reste, peut-être cette sèche resse vaut-elle mieux; elle écarte tout soupçon de partialité et cette réflexion nous décide à traduire l'article tel que pour l'édification de nos lecteurs.

« On a souvent fait la remarque qu'en ce qui regarde le degré superlatif, les faits ne suivent pas la grammatique; que le superlatif n'est en réalité qu'une autre forme de comparatif. Le sage des hommes, le meilleur des hommes, le plus grand ou l'un plus maigre, le plus grand ou le plus petit, sont autant de termes qui ne répondent qu'à la pensée du moment. De même qu'il a des Alpes au-dessus des Alpes, il y a des extrêmes au delà de ces extrêmes, et aucun individu ne peut prétendre avoir atteint le degré de honneur ou de misère, de courage ou de lâcheté, de grandeur ou d'abaissement au delà duquel on ne saurait aller. Si d'une part, c'est un frein pour l'orgueil de savoir que nos exploits ou nos prospérités peuvent être surpassés, de l'autre c'est un soulagement pour le malheur d'imaginer un plus grand de malheur. Telle est, du moins, la concession qui a été faite à la cause de l'égalité parmi les hommes. Nous hésiterions à discuter un principe si manifeste, et à opposer une exception à une loi si universelle, si l'on n'avait pu devenir évident pour tous qu'un bon Welsh, journalier, n'a rien de plus de l'Irlande, est réellement le plus mal pays des hommes. Il a atteint, dans ce sphère, l'apogée, laquelle leurs et empires ont aspiré en vain, et il peut dorénavant être cité comme étant parvenu au degré superlatif. L'ovai que pourrait exister une telle préférence d'aisance, toutefois lorsqu'on saura que c'est le premier sur la liste, c'est sur ce que les gens mal payés.

« C'est la même chose dans notre pays, et il est heureux que ce soit, de réfléchir souvent sur la misérable pliance qui remue bien des gens de travail. Nous entendons dire, peut-être qu'un journalier du Dorsetshire reçoit six shillings (7 fr. 50 c.) par semaine, pour les mille et mille qu'il a à travailler de cette somme, et le degré de bien-être qu'elle peut procurer. Nous ne trouvons qu'elle suffit tout au plus à l'entretien pur et simple d'une famille, et nous doutons que le labeur de l'homme puisse recevoir une plus maigre récompense. Et cependant un peu de réflexion, aidée des résultats de certaines investigations récentes nous prouve que la même quantité de travail peut être encore bien mieux rémunérée. On nous parle de chimistes qui, en moyenne, ne gagnent que six pence (douze sous) par jour pour douze heures de travail; on nous parle de tresseuses de paille ou fabricans de dentelle qui, courbées sur leur ouvrage sèdent dans la chambre, sans parler de la peine qu'ils ont à supporter (3 francs de profit au bout de la semaine; et nous nous figurons que c'est là, du moins, le dernier écorché; mais cette illusion est dissipée par une nouvelle découverte qui donne à cette piance le caractère de la richesse. Nous sommes seulement heureux de penser que l'évaluation du travail qui est en ce moment l'objet de nos remarques, n'est point encore acceptée dans notre pays, et que, bien qu'elle existe dans le royaume, elle est bornée à cette terre d'Annonciation qui est séparée de nous par le canal de Saint-Georges.

« On nous en fait sessions tenus dernièrement à Kantur, un fermier irlandais, nommé Green, fit assigner par un de ses journaliers pour une somme d'un shilling six pence, qu'on pourra supposer représenter une journée de travail; il se trouva, toutefois, qu'elle était réclamée pour trois semaines d'ouvrage, fait à raison d'un penny (deux sous) par jour pendant le temps de la moisson, — pour dix-huit jours dix-huit pence. Il n'y avait pas dispute sur le fait de l'exécution du travail, la résistance du fermier ne se fondant que sur la nature exorbitante de la demande. M. Green déclara qu'il n'avait jamais songé à engager pour ce prix un agriculteur-façon qui plaçait un Welsh, lorsqu'il pouvait avoir pour aussi peu le mobile, n'avait qu'un demi-couronné, et un témoin pour prouver que les gages convenus étaient réellement d'un sou (une halfpenny), par semaine; c'était purement et simplement une question commerciale; il avait fait, affirmait-il, un marché conforme au prix courant du travail dans cette localité, eu égard à la capacité de Welsh; il considérait qu'un marché était un marché, et devait être tenu; enfin il offrait trois sous (three halfpence) comme étant le total de ce qu'on avait le droit de réclamer. Absolument d'une telle offre, les magistrats demandèrent à Walsh ce qu'il avait obtenu, comme nourriture, de celui qui l'employait; ils reçurent la réponse que voici :

« Lorsque j'étais avec lui, j'étais obligé de me lever à environ quatre heures du matin, pour faire sortir les vaches de l'enclos où elles passaient la nuit, et de rester à les garder jusqu'à ce que les autres hommes vissent à l'ouvrage, et alors il me fallait travailler avec eux toute la journée, n'ayant pour me soutenir qu'un peu de graine de maïs sec. Un donait devant moi du lait aux cochons et aux veaux; mais à moi on ne m'en donnait pas une goutte.

« Prenant ces circonstances en considération, les magistrats condamnèrent M. Green à payer la somme exorbitante de deux sous par jour, non pas, toutefois, sans des objections réitérées de la part du défendeur, qui soutint avec force la justice et le caractère sacré de son contrat.

« mieux de vos superfluités, pas l'ombre du vêtement nécessaire. Que vos s'en prenez ici comme une exception ou comme un trait de mœurs, le fait est que cette femme heureuse n'avait pas de chemise. »

Parmi ces événements microscopiques, le suivant a donné lieu à plus de conjectures qu'il n'en méritait. Un docteur célèbre par la dimension de sa cravate et de ses appétits, au dîner plus au café de Paris, il a désorbité la table qu'il y occupait chaque soir, auprès de la fenêtre principale qui s'ouvrait sur le boulevard où la foule des badauds s'arrêtrait pour le voir manger. Les faiseurs de comptes inutiles n'estiment pas à moins de cent francs par jour la perte qui en résulte pour le chef de l'établissement. Dans cette grave circonstance, le docteur aurait consulté sa servante — Molière consultait bien la sienne — et le Lucullus de grand format va traiter dorénavant ses amis à domicile. Cette invention de réfection on plein air date de loin, et on la considère comme sa première manière de couper la queue du chien d'Alchimède. La pâte de Regnault, le succès de *Robert-le-Diable*, autant de queques bruyamment coupées. A propos de ce chef-d'œuvre, il est averti maintenant que M. le docteur Véron se fit forcer la main pour le jouer. Il venait d'inaugurer malheureusement sa direction par le *Philtre et l'Orgie* (historique), lorsque M. Armand Bertin, par la protection duquel il avait obtenu l'emploi, lui demanda de monter *Robert-le-Diable*, si bien que le soir de la première répétition l'habile directeur répondait à la douce violence par cette ligne expressive : « Je vous duns l'opéra, mais j'ai monté *Robert-le-Diable*; partant quittes. » Est-ce clair ?

Quand on prend du Véron, on n'en saurait trop prendre. Après ces faits notoire et irrécusables, voici des *on-dit* qui ne le sont pas moins. On dit donc que le rédacteur en chef du *Constitutionnel* fait son droit ; d'autres assurent que cette pièce nouvelle n'est qu'une reprise, et que les inscriptions datent de 1840. A cette époque, le candidat aurait échoué dans ses examens, comme un Lindor de l'âge de Bartholo, et les malveillants ont déniché l'anecdote suivante comme pièce nouvelle au dossier. La content que parmi les examinateurs siégeait alors un homme bienveillant et d'humeur facile, maître au Portique, mais disciple dans les bosquets de l'Opéra, et très-disposé à donner toute espèce d'investiture à son directeur. L'excellent Poncelet — car c'était lui — adoucit l'interrogatoire de son mieux, simplifiant les questions à ce point de demander au candidat : « Nommez-nous un des principaux rédacteurs du droit civil. » Mais la réponse n'arrivant pas tout de suite, et le récipiendaire paraissant très-interdit... « Tranchez ! » lui souffla-t-on de toutes parts. — Ah ouï Duponchel. — On comprend que l'examen en resta là, et que le docteur dut renoncer au titre qu'il ambitionne encore, celui de do-cto-cteur (ne pas lire rédacteur) du *Constitutionnel*.

Depuis la publication du *Message*, M. le président de la république honore assidument de sa présence les promenades de la capitale. A l'instar du grand homme, qui, le soir venu, s'échappait incognito des Tuileries, sans autre escorte que son fidèle Duroc, M. Louis Bonaparte va faire sa tournée *intra ou extra muros*. Jeudi dernier, il y avait réception à l'Elysée ; les salons s'embourbaient, et l'hôte illustre n'avait pas encore paru. La nuit était sombre, le temps pluvieux, et M. le président errait dans une capitale sans retrouver son chemin. L'inquiétude commençait à gagner ses amis, lorsqu'on le vit entrer, crotté jusqu'à l'échine, comme un simple mortel, mais aussi gai qu'un amant en bonne fortune. Un bravo ouvrier, dans la boutique duquel il avait cherché un refuge contre l'averse, s'était offert de le ramener jusqu'à la porte de l'Elysée. La conversation se prolongea tout autant que le chemin : l'un parlait et l'autre interrogeait ou écoutait, si bien que l'Élu de la France voulut connaître le nom de l'homme du peuple, qui s'éloigna en disant : « Il me suffit de vous avoir roms dans le bon chemin. »

Combien d'amis officiels sont loin de ce désintéressement. Les sollicitations ne cessent pas en haut lieu ; et le *Moniteur* est un indicet qui imprime tout vif les noms des solliciteurs. A chaque instant, l'intérieur est assailli, on prend d'assaut les finances et la guerre est obligée de capituler. Rien ne nous empêche de signaler trois sortes d'emplois plus particulièrement menacés par les dévouements inaltérables : ce sont les évêchés, les recettes générales et les ambassades. Les favoris du présent régime n'étant plus précisément ceux de l'ancien, on comprend à quel point une diète qui date de l'Empire a pu exagérer les appétits. Tel ser-



Statue en bronze de la reine Isabelle, fondue par Nouris, et ciselée par Pierre Damour.

viteur de cette glorieuse époque a légué son héritier à la nôtre ; c'était comme une traite à longue date, maintenant il s'agit de l'acquitter. Ces sortes d'effets tirés sur l'armée de terre ou de mer sont naturellement frappés de déchéance, on n'obtient l'honneur de se faire tuer pour son pays qu'en passant par les écoles, mais la diplomatie est une arme plus

bénévole, on n'y est exposé qu'aux taches d'encre ; je parle uniquement des diplomates qui, par hasard, savent écrire. Quelques-uns de ces aspirants formulent, assure-t-on, leurs demandes à la manière de ce duc illustre, mais sans orthographe, qui manifestait en ces termes sa candidature académique : « Entrer à l'aquafémi, sans mirait comme une bag d'ont. » Bref, les salons politiques, ou non, regorgent de prétendants diplomatiques. Les circonstances semblent favorables : nos ambassadeurs exécutent un chasse-croisé sur la carte de l'Europe, et quand on remanie le personnel, ces dames font de la diplomatie pour le compte de leurs *attachés*.

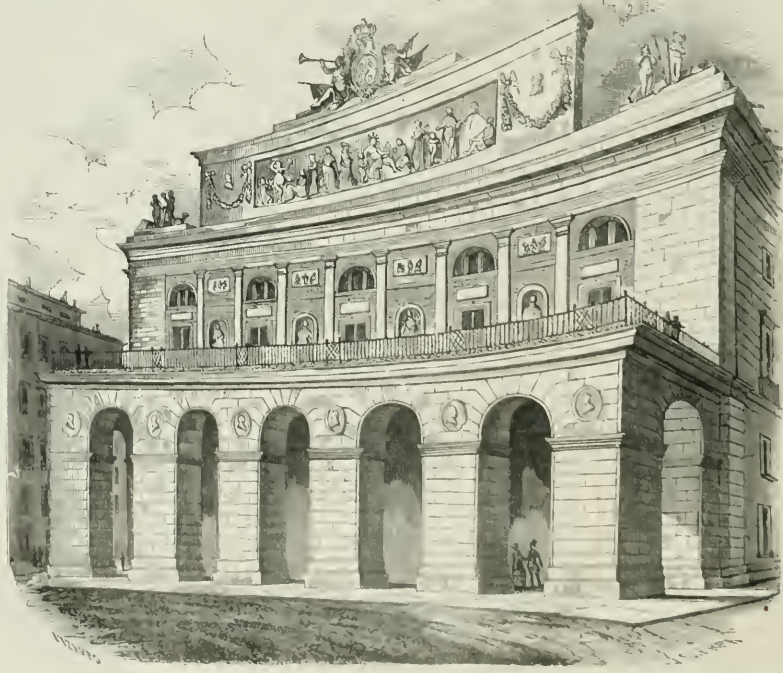
Les portes de l'exposition de peinture vont enfin s'ouvrir, aussi le pittoresque court les rues envahies par la nation des peintres et des dessinateurs. Paris, vu des environs du Palais-National, ressemble à un magasin de tableaux ambulants. Des portraits en pied circulent la tête en bas sur les épaules des commissionnaires. Au milieu de l'inondation de ces derniers jours, vous étiez arrêté à chaque pas par quel que incendie et autre catastrophe en peinture. Au tournant d'une rue, vous vous trouviez subitement nez à nez avec M. le président de la République ou avec l'Image de quelque autre homme du progrès marchant à reculons. En Angleterre, il est rare que l'exposition ne soit pas précédée d'un repas fraternel où chaque exposant vient manger ses croûtes par avance, comme disent les écrivains du *Pan*. On y mange à toutes sauces les œuvres et hors-d'œuvre de cette grande école française dont Carême est le dieu et M. Soyer le plus glorieux représentant. Ce ne sont que salmis de volailles à la Pompadour, turbots à la Mazarin, galettes à la Lavallière, dessert floral à la Watteau. Le malheur des temps condamne nos artistes à plus de frugalité ; la veille de l'exposition est pour eux la veille des armes, et ils la célèbrent à la manière du paladin des anciens jours, par un jeûne forcé. Les cadres sont si chers et les tableaux se vendent si peu !

Je ne vois d'égal à cette détreffe que celle des maîtres de café : il paraît que depuis la révolution de février les consommateurs s'en vont comme les rois, si bien que l'autre jour encore un de ces industriels déplorait devant la justice son sort rigoureux qui consiste à posséder un fonds de neuf cent mille francs et un loyer de soixante-cinq mille.

Voilà le Théâtre-Français qui, sous ce prétexte : *Les Amoureux*, enfourche un vieux dada : la comédie de fantaisie, une comédie qui rêve, où les personnages ont l'air de songe-cieux, et dont le monde n'est pas de ce monde... Tout beau ! monsieur de la critique, prenez garde à ce que vous allez dire ; notre pièce est empruntée à Shakspeare ; rappelez-vous *Beaucoup de bruit pour rien* ; qu'est-ce que notre *Primrose* et notre *Arabelle*, sinon le *Bénédict* et la *Bénédicte* du grand poète. — Mais le critique, qui a son parti pris, ne tient aucun compte de l'objection, et il continue sa sermon : Votre monde vient du monde des fantômes, et Shakspeare a peint des êtres vivants ; s'ils font de l'esprit, c'est qu'ils en ont extrêmement, mais c'est l'esprit de leurs sentiments et de leur situation. Cela est reconnaissable jusque dans cette mauvaise traduction de *Letourneur* : « Vous et moi, dit *Bénédict* à la belle diablesse, nous avons trop de bon sens pour nous faire l'amour pacifiquement. » Au contraire de votre *Primrose* et de votre *Arabelle* qui sont des amants pacifiques, plus occupés de leur raverie que de leur passion, et qui se chamaillent ou s'éprennent pour la forme. A cela près, la pièce est agréable, très-rapide, et écrite avec un soin qui dissimule suffisamment le pastiche. Combien de gens ont joué du Shakspeare, et qui ne s'en sont pas mieux tiré que MM. Carré et Jules Barbier. *Arabelle Brohan* l'aînée continue à se distinguer de plus en plus par l'éclat de ses toilettes.

Les *Baisers* de l'Odéon sont un emprunt comme les *Amoureux*. C'est le *Sylphe* de Saint-Foix, qui n'a rien perdu de son esprit sous la plume de M. Hippolyte Lucas. La pièce est vivante, très-amusante et très-applaudie, et vous presserez la copie à l'égal de l'original.

Un jeune poète, M. Philoxène Boyer, a fait représenter au même théâtre une étude grecque décorée du nom de *Sapho*, et arrangée en manière de tragédie. L'entreprise était hardie, et l'événement a prouvé qu'elle pouvait devenir périlleuse. *Sapho* n'est pas un personnage tragique, c'est un commentaire. Son histoire, à supposer qu'elle en ait une, se perd dans les ténèbres. On pressente qu'elle naquit à Mytilène et fut contemporaine d'Alcée et de Sappho. On assure qu'elle s'éprit d'un petit pêcheur de Lesbos, et qu'en proie à la douleur d'en être



Nouveau Théâtre de Oriente à Madrid

prise, elle se précipita dans mer du haut du rocher de Leu- de. Il n'est ni plus ni moins cer- n'quelle composa l'ode à Vénus ée par Denys d'Halicarnasse, et e autre ode encore plus amou- découverte par Longin on ne ou. Ce qui est incontestable, c'est e ces deux morceaux ont été tra- ts par une foule de traducteurs, les ont déclarés intraduisibles. les sont les sources principales l'Etude grecque de M. Boyer. donnée offrant peu de ressources poète, il a voulu l'agrandir au ven d'un anacronisme. La Sapho l'Odéon devient contemporaine anacron, nonobstant le témoi- age contraire de Plutarque et d'A- née, qui font naître Anacron sous eigne de Cyrus, tandis que Sapho existait déjà plus du temps d'A- tie, père de Crésus. Maintenant l'important ces renseignements de grande ou petite erudition, si lude de M. Boyer est tant soit peu eque, à la manière d'André Ché- r par exemple! Cette Sapho est- passionnée à ce point qu'on s'in- esse à sa passion? L'auteur a-t-il rouvé quelque souille de l'antique esie, et le sent-on circuler dans vers? A vrai dire, les connais- nous ont paru médiocrement sfaits, et le public ne l'était pas vantage. Le vieux Anacron. pleur- ant ses amours en alexandrins orés, et Sapho elle-même, non ins ornée et maussade dans ses iodes, forment un duo peu-être pside. L'auteur comptait évidem- ment sur les sympathies de la nou- le école, mais ce dernier appui a manqué. Nonobstant les efforts il faisait pour échapper à la tra- on moderne et se retirer aux arcs, les novateurs signalaient l'enté de ses Grecs avec ceux de vid et de M. Luce de Cavaul. On ut donc constater un échec; mais talent de l'auteur est incontest- ; il est tombé, c'est d'une grande- teur: ce sera son excuse et pro- lement sa consolation.

Quant aux *Etoiles* du Vaudeville, il les prendre comme un emblème l'étoile de ce théâtre, elles ont file. amais vignettes ne vinrent plus a pos: la première, c'est la statue la reine Isabelle. En vertu de la onde, vous voilà transporté à Ma- i, à la porte du théâtre d'Orient, ur la représentation d'ouverture, a eu lieu hier, 20 novembre. rez dans la salle, et à l'aspect cet éclat et de ce luxe, et de ce u monde entassé jusque dans les rnières loges, vous allez vous rter le théâtre des enchantements des délices: quelque chose me le Théâtre-Italien de Paris, u où chantait hier la Sontag, ou oir même se leva un astre nou- u, la Fiorentini, — et vous ne s trompez guère. C'est ici que boni, ayant chanté tout l'éte pour Parisiens, recommencera bientôt chansons en l'honneur des Madri- s. Un jour ou tre, Ronconi red- ra à la salle tadour; en at- tant, il se trou- vien à l'Orient il y reste. En té, c'est absolu- t notre Théa- talien; c'est la ne volere d'oi- x rares, et rien t changé sous e voute éclai- s d'or et de tures; la salle t même, mèmes res et mèmes teurs. Il n'y a de Pyrénées, ment, Madrid t toujours la ale d'un royau e il reste encore e chose de t à son princi- théâtre: c'est nom d'abord; u, selon l'usage ue et solen-



Jenny Lind, d'après une épreuve photographique.

nel, le côté du roi et le côté de la reine. Sur les planches mêmes vous retrouveriez le Suisse des anciens temps de la monarchie dans son costume historié, et promenant sa gravité dans les coulisses, la hallebarde sur l'épaule. Quant à l'opéra que cette brillante assemblée écoute dans un recueillement tout espagnol, est-ce le *Barbier*, est-ce *Don Juan*? Pen importe, c'est toujours un chef-d'œuvre.

La parole vole, et le regard fait bien mieux: en un clin d'œil nous voilà transportés à l'autre bout du monde, face à face avec la célèbre Jenny Lind, dont la gloire et les roula- les émerveillent ce grand peuple américain, d'autant plus facile à amu- ser en passant, qu'il doit s'ennuyer toujours. La présence du rossignol, comme ils l'appellent, les réjouit à ce point que leurs journaux ont noyé cette gaieté folle dans le panegyrique de la virtuosité. C'est un écart qui semble fait exprès pour ces deux dessous.

Le panegyrique se divise en *jour- nées* ou *chants*, comme l'Iliade et l'Enéide; les Américains en comptent déjà trente ou quarante, dont la moitié seulement est parvenue jusqu'à nous. L'intérêt avait faibli au quin- zisme, c'était la périépie; mais on espère qu'il se sera relevé dans les chants suivants, et que l'épopée aura un dénouement heureux comme toutes les épopées.

Extrait du chant cinquième: Jen- ny Lind n'est point une beauté clas- sique, elle a les traits d'une Allemande et d'une Ecossaise. On a mis son éloge au concours; le prix est de deux cents dollars: il consiste dans une lyre d'argent, dont le rossignol a offert de punier; circonstance qui doit doubler la valeur de la récompense et la joie du vainqueur. Il y a 750 concurrents, ce qui fera 749 mécon- tents, ou surveillera leur désespoir.

Chant sixième: Vente aux enchères publiques des billets de concert. Le rossignol y assiste en chape rouge et en chapeau vert. Le prix du billet est fixé à trois dollars (15 francs). Mais des la première enchère il monte à vingt-cinq dollars; la lutte s'anime, et en un clin d'œil ce fortuné billet est enlevé par M. Genin, fabricant du chapeau, qui le paye 230 dollars. L'assemblée pousse trois hurrahs en son honneur. On demande à l'heureux possesseur son adresse, et il com- mence la distribution de ses prospec- tus. C'est la réclame qui montre le bout de l'oreille. Trois apothicaires qui ont fait leur fortune par les an- nonces, et qui envient son sort, lui offrent cinquante dollars de suren- chère; mais le chapelier refuse avec mépris: il sait qu'il dispose de toutes les têtes de New-York, qui se colle- ront de ses chapeaux comme d'autant de Jenny Lind.

Chant septième: La vente continue; mais Jenny Lind est un peu oubliée: le nom du chapelier est sur toutes les lèvres; on veut lovoir, on le fait parler, quelques-uns témoignent le désir de l'entendre chanter. Il ne parvient à cal- mer l'enthousiasme universel qu'en pro- mettant de suspendre un immense cha- peau au-dessus de sa stalle le jour de la représentation. On connaît la suite: les représentations se succèdent, les bra- vos couvrent la voix de la cantatrice, l'or- chestre tombe à ses genoux, au delors la foule sans billets menace d'unfonner les portes, mais alors le borage étant sans mystère, le rossignol reste sans voix, et il li- nit par s'envoler par une porte dé- robée. *Cætera desi- derantur.*

PHILIPPE BUSONI.



Vente à l'encan des billets pour les représentations de Jenny Lind en Amérique.

Bulletin académique.

Nouvelles expériences de M. Boutigny. — Télégraphie électrique appliquée aux relations sommaires. — Nivellement de l'isthme de Suez. — Projet d'établissement d'un réseau de stations météorologiques. — Habitations portatives et incubustibles. — Le curare, poison de l'Amérique du Sud. — Nouveaux procédés photographiques de M. Niépce de Saint-Victor.

Les sciences, comme la magistrature, comme l'enseignement, semblent aussi prendre leurs vacances annuelles, en ce sens du moins que vers la fin de l'année scolaire, les communications deviennent moins fréquentes, attendant sans doute, pour se produire, que les savants, ainsi que le public qui s'intéresse à leurs travaux, viennent reprendre leurs places accoutumées sur les sièges académiques. Mais déjà les lecteurs se pressent de se faire inscrire; de vagues confidences font pressentir l'apparition prochaine de quelques communications d'un haut intérêt; hâtons-nous donc d'enregistrer les faits les plus saillants que la science vient récemment de recueillir, afin de ne pas laisser nous-même trop de lacunes dans les comptes rendus que nous en devons à nos lecteurs.

Nous avons parlé plus d'une fois des faits intéressants découverts par M. Boutigny, et qui comprennent cette classe de phénomènes dus à l'action des corps chauds sur les liquides. On se souvient que dans ce cas les liquides semblent être dans un état moléculaire particulier que M. Boutigny appelle *état sphéroïdal*. Quant aux lois physiques qui régissent cette action et à la nature de la force qui tient les sphéroïdes à distance des corps chauffés qui les supportent, M. Boutigny maintient l'existence d'une vraie répulsion à distance sensible, et combat, par des expériences décisives, l'opinion de ceux qui seraient tentés de rapporter la suspension des liquides à l'état sphéroïdal, à une interposition de la vapeur émanée du liquide, entre ce liquide même et le vase chauffé où il est contenu. M. Boutigny a construit un vase formé d'un simple fil de platine couronné en spirale un peu creuse, et dont les divers spires ne sont point en contact, de manière à laisser un libre passage aux liquides qu'on y verse à froid, ainsi qu'à leurs vapeurs. Après avoir chauffé cette capsule, ou pour mieux dire ce tamis d'une nouvelle espèce, l'eau, l'alcool, l'éther, l'iode y restent à l'état sphéroïdal, et sans couler au travers, tandis que leurs vapeurs le traversent sans peine. Les vapeurs d'alcool et d'éther s'enflamment au-dessus et au-dessous de la capsule formée du fil en spirale, en sorte que le sphéroïde se trouve placé entre deux cônes de flamme opposés par leur base. En répétant cette expérience avec l'iode, elle est encore plus concluante. Le cône de flamme inférieur est remplacé par une belle colonne de vapeurs violettes, qui tombent des vides de la capsule correspondants au sphéroïde d'iode.

Le passage des vapeurs au travers des interstices de ce crible «ôte par conséquent toute idée de l'action d'une vapeur contenue entre le vase et le liquide, et qui, soit par sa force élastique à l'état d'équilibre, soit par un courant ascendant agissant dynamiquement, contre-balancerait le poids considérable du sphéroïde liquide.» C'est dans ces derniers termes que M. Babinet a rendu compte à l'Académie des sciences des nouvelles expériences imaginées par M. Boutigny, espérant, ajoute le rapport, que ce physicien ingénieux et actif sera conduit immédiatement à l'étude expérimentale de cette loi de séparation, attendu que les lois de cette nature doivent servir de base aux théories scientifiques.

M. Aristede Dumont a saisi l'Académie d'un projet qui aurait pour but l'application de la télégraphie électrique aux relations sommaires des habitants des grandes villes. Pour donner une idée de son projet, et prenant Paris pour exemple, il suppose que cent cinquante bureaux de correspondance télégraphique seraient répartis dans tous les quartiers de Paris et dans la petite banlieue, proportionnellement à la population et à l'activité des relations habituelles. Ces 150 bureaux seraient reliés entre eux par un système souterrain de télégraphie électrique, de manière que les dépêches pussent être expédiées, en deux minutes au plus, entre deux stations quelconques, quel que soit d'ailleurs leur éloignement.

Dans chaque bureau de correspondance télégraphique stationnerait un nombre suffisant de commissionnaires pour porter les dépêches à domicile et recevoir les réponses; en sorte que dans l'espace de six minutes au plus, une nouvelle ou un ordre pourrait être transmis de Vaugirard à Romainville, de Charenton à Courbevoie, en un mot, d'un point quelconque de Paris aux quartiers les plus éloignés.

Afin que le service de ces cent cinquante bureaux ne soit pas exposé à s'entre-croiser, chaque station particulière serait réunie à la station centrale par un fil souterrain particulier. Les stations particulières seraient divisées en un certain nombre de groupes, de telle sorte que les stations d'un même groupe seraient à peu près disposées dans le sens des rayons divergents, la station centrale étant prise comme centre. La station centrale se composerait d'une seule chambre où viendraient aboutir d'une manière très-visible, dans un ordre régulier de numérotation, les fils de chaque station particulière. Ceux-ci, convenablement isolés, viendraient se ranger perpendiculairement le long d'une des parois de la station centrale. Chaque fil se terminerait par un boucle et un crochet, au-dessous duquel serait marqué le numéro de la station à laquelle le fil appartenait, et pourvu d'une sonnerie armée d'un bouton qui un électroaimant ferait saillir. Enfin, en face de la paroi verticale des fils, se trouveraient des agents occupés à observer les sonneries et les numéros. Supposons maintenant que la station n° 3 veuille communiquer avec la station n° 10 : l'expéditeur de la station n° 3 ferait d'abord marcher sa sonnerie à la station centrale et sortir le bouton indicateur; puis il ferait apparaître au télégraphe n° 3 le n° 10 de la station avec laquelle il voudrait être mis en rapport. Alors, un em-

ployé prendrait le fil n° 3, et l'attacherait au fil n° 10, à l'aide de la boucle et du crochet, et les deux stations seraient mises directement en rapport sans intermédiaire. Or, voit qu'un pareil système ingénieux, disposition, il n'y aurait aucun accroissement ni confusion dans les dépêches. Une commission de l'Académie est chargée d'examiner ce système et de donner un avis à son sujet.

M. Bourdaloue a adressé à l'Académie des documents nouveaux, relatifs au nivellement de l'isthme de Suez. Ces documents forment un atlas de seize feuillets, où sont rapportées les altitudes exactes du sol dans la traversée de l'isthme de Suez, et du centre de cet isthme au Caire et au barrage du Nil. Ces études, qui ont été faites dans le courant de l'année 1847, pour l'établissement d'un canal entre la mer Rouge et la Méditerranée, sont d'un haut intérêt pour la géographie, et semblent devoir être décisives dans la question, si obscure jusqu'à ce jour, du canal qui a existé anciennement entre le Nil et la mer Rouge.

Les résultats principaux du nivellement de M. Bourdaloue diffèrent beaucoup de ceux du nivellement qu'exécutèrent, en 1799, les ingénieurs attachés à l'expédition d'Égypte. A la vérité, les opérations de 1847 ont été exécutées dans de tout autres conditions. M. Bourdaloue, dont on connaît l'aptitude spéciale pour les opérations de ce genre, était assisté par des collaborateurs formés par lui-même. Les instruments, perfectionnés d'après ses propres idées, avaient été construits pour la circonstance. Le vice-roi d'Égypte avait mis à la disposition de cette brigade une nombreuse escorte, avec le matériel de campement nécessaire dans le désert, et pourvoyait en outre libéralement à sa subsistance. Elle n'eut donc qu'à opérer dans une liberté complète et avec toutes les facilités qui manquaient à ses devanciers. Il résulte de ces importants travaux que le niveau de la basse mer à Tinch était de 0^m00, celui de la haute mer de vive eau à Suez est de 2^m27, et celui des basses eaux du Nil à Mékiés de 12^m27. Ces observations ont été contrôlées, vérifiées avec tout le soin possible, et il est certain que non-seulement M. Bourdaloue a rendu, par son travail d'Égypte, un service signalé à la géographie, mais que les procédés dont il s'est servi doivent avoir la plus heureuse influence sur l'art du nivellement.

M. Kupffer, occupé depuis plusieurs années à réunir des données précises pour sa climatologie de l'Europe, a obtenu du gouvernement russe la création d'un réseau de stations météorologiques qui couvre toute la surface de l'empire de Russie. Les observations, faites avec des instruments comparés et d'une manière uniforme, sont publiées annuellement dans tous leurs détails et livrées ainsi à l'usage des météorologistes de tous les pays. Des stations semblables ont été établies en Angleterre et dans ses colonies, ainsi que dans une grande partie de l'Allemagne, et la publication des résultats qu'on y obtient se fait avec la même régularité.

Il n'existe en France qu'un trop petit nombre de points où l'on recueille les observations de cette nature; et, dans l'intérêt de la science, M. Kupffer voudrait, si le gouvernement français établit trente ou quarante stations météorologiques auprès des lycées ou des collèges, dont les professeurs de physique montrent le plus de zèle, en leur fournissant les instruments nécessaires; et que les observations recueillies fussent publiées annuellement.

M. le ministre de l'instruction publique, à qui M. Kupffer a adressé cette proposition, vient de charger MM. Arago, Pouillet, Regnaud et Dupuyréty de l'examiner et de lui donner leur avis sur l'opportunité de son exécution.

Dans l'un de ses séances les plus récentes, M. Hoche-sang a entre tenu l'Académie des Sciences d'une industrie presque nouvelle, en ce sens du moins que les émigrations en Californie lui ont donné un grand développement et ont fait naître l'idée de l'appliquer à beaucoup d'autres localités. Il s'agit des habitations portatives, ou du moins transportables. L'auteur établit que ces habitations peuvent être préparées à l'avance, dans des chantiers de construction, à portée des matériaux et des voies de transport, de manière qu'arrivées au lieu de leur destination, elles puissent être mises en place et assemblées très-rapidement. Abordant la question spéciale de l'incombustibilité, l'auteur pense que les bois employés seuls, même après avoir été pénétrés ou enduits, ne sauraient donner une entière sécurité. Il discute les inconvénients qu'offre le fer lorsqu'il est employé seul; puis il expose les avantages que, selon lui, possède un système nouveau dont il est l'inventeur et qui repose sur l'emploi du fer étamé-plombé, du fer bronzé ou de tout autre métal formant la paroi externe, et combiné avec deux autres parois, l'une en plâtre, en mortier ou en terre battue, l'autre en bois imprégné de certaines préparations chimiques dont il indique la composition. C'est à l'expérience à prononcer sur les avantages ou les inconvénients d'un système qui nous paraît ingénieux, sinon entièrement neuf, mais surtout susceptible de nombreuses applications.

Le curare est un poison violent préparé par quelques-uns des peuples qui habitent les forêts bordant le haut Orénoque, le Rio-Negro et l'Amazone. Quelque ce poison soit connu depuis longtemps, on n'a pas encore de notions bien précises sur sa composition, dont les sauvages conservent le secret. M. de Humboldt l'a regardé comme l'extract aqueux d'une liane de la famille des strychnies. M. Houdet pense que les Indiens de Messaya y ajoutent le venin des serpents les plus vénéneux; enfin, suivant MM. Bous-singault et Roulin, le curare contiendrait une substance toxique analogue à un alcali végétal, la *curarine*.

Le curare a la forme d'un extrait solide, noir, d'un aspect résineux, soluble dans l'eau. Son mode d'action est tout à fait analogue à celui des venins; il s'en rapproche surtout par cette circonstance qu'il peut être mangé ou ingéré dans le tube digestif de l'homme et des animaux impunément, tandis que lorsqu'il est introduit par une piqûre sous la peau, sa absorption est constamment mortelle. L'organisme est comme foudroyé, et tous les caractères de la vie

s'évanouissent avec la rapidité de l'éclair. Ajoutons que le curare, comme le venin de la vipère, avec lequel il a le rapport pour les effets toxiques, peut être impunément introduit dans le canal intestinal.

Mais la particularité sur laquelle MM. Bernard et Pelouze ont le plus insisté pour en rechercher la cause, c'est l'impuissance complète du curare quand il est introduit dans le muscle. Ils ont d'abord constaté le fait en faisant digérer ce substance dans du suc gastrique de chien pendant 48 heures ou des heures ils ont piqué avec la solution des animaux qui en sont morts comme à l'ordinaire. L'expérience a été répétée un grand nombre de fois, même sur l'animal vivax. Par exemple, après avoir fait avaler à un chien du curare avec ses aliments, on a retiré de son estomac, à l'aide d'une fistule, et au bout de quelque temps, du suc gastrique possédait toutes les propriétés mortelles d'une solution de cette substance. On avait alors sous les yeux ce singulier spectacle d'un chien qui portait dans son estomac, sans ressentir aucune atteinte, sans que sa digestion en fût troublée, un liquide qui donnait la mort instantanément à tous les animaux auxquels on l'inoculait au bout de lui.

MM. Bernard et Pelouze ont trouvé l'explication de ce singulier en démontrant que la surface de la membrane muqueuse de l'estomac n'absorbe pas la substance vénéneuse; que, par un privilège spécial, la muqueuse gastrique intestinale ne se laisse pas traverser par le principe toxique du curare, bien qu'il soit soluble. Ils se sont assurés de ces expériences diverses que cette membrane fraîche, en contact avec une solution vénéneuse de ce corps, n'était pas l'imbibition, ou, plus scientifiquement, l'immersion du principe toxique; en sorte que le liquide filtrait à travers cette membrane n'était point toxique, du moins qu'au moment où elle commençait elle-même à s'altérer. Toutes les autres membranes muqueuses de l'organisme, à l'exception pourtant de la muqueuse pulmonaire, jouissent de la même propriété.

— La photographie ne cesse de faire de nouveaux remarquables progrès. Entre tous les hommes qui comptent à ces brillants résultats, se distinguent toujours M. Niépce de Saint-Victor, à qui cet art doit déjà de si heureux perfectionnements. L'un des plus récents auxquels il soit venu consiste à obtenir des images identiques à l'épreuve daguerrienne, sans l'emploi de l'iode ni du mercure; il se de plonger une plaque d'argent dans un bain composé de chlorure de sodium, de sulfate de cuivre, de fer et de celui de l'y laisser quelques secondes, de laver à l'eau distillée et de sécher la plaque sur une lampe à l'alcool.

On applique contre cette plaque le rectif d'une grande on recouvre celle-ci d'un verre, et l'on expose le tout pendant une demi-heure au soleil ou deux heures à la lumière du jour, puis on enlève la plaque. L'image n'est pas toujours parfaite; mais en plongeant la plaque dans l'ammoniaque faiblement étendue d'eau, l'image apparaît toujours d'une manière distincte. L'ammoniaque, enlevant toutes les parties du chlorure d'argent qui ont été préservées de l'action de la lumière, laisse intactes toutes celles qui y ont été exposées; on lave ensuite à grande eau. Afin de réussir plus facilement, il faut avoir soin que le contact de l'ammoniaque soit pas prolongé au delà du temps nécessaire pour enlever le chlorure d'argent qui n'a pas été modifié par la lumière. L'épreuve, après cette opération, présente le même aspect que l'image daguerrienne, regardée dans la position elle est vue d'une manière distincte, c'est-à-dire qu'on ombres sont données par le métal nu, et les clairs parties qui, ayant été modifiées par la lumière, sont d'une même mat. On peut employer, comme pour l'épreuve daguerrienne, le chlorure d'or pour donner plus de vivacité à l'image et pour la fixer. On obtient l'image en exposant la plaque d'argent chlorurée dans la chambre noire pendant une heure au soleil, ou deux ou trois heures à la lumière diffuse, puis en plongeant la plaque dans l'eau amale; l'image apparaît, par conséquent, sans le secours de la vapeur mercurielle.

Nous avons prononcé plus d'une fois dans le cours de cet article le nom de l'iode, substance élémentaire qui, découverte depuis moins de quarante ans, joue aujourd'hui dans les arts, dans les sciences, dans la médecine, un rôle d'importance s'accroît chaque jour. Nous avons le plaisir d'occuper spécialement dans un prochain article de ce toire de ce corps intéressant et des observations et nouvelles auxquelles il vient de donner lieu entre les mains de quelques-uns de nos habiles chimistes.

P. A. CAT

Le Mystère de la Passion.

JURILÉ DRAMATIQUE,

CÉLÉBRÉ DE DIX ANS EN DIX ANS DANS UN VILLAGE DE BAVIÈRE.

Un mystère célèbre en l'an de peu de grâce et de foi, voici un fait, un épisode, un phénomène assez étrange mériter qu'on s'y arrête. Expliquons tout d'abord comment et anachronisme pieux à pu se produire et se perpétuer jusqu'à nous, et comment l'autre jour encore, en ce lieu de scepticisme et de socialisme, au milieu des discords, tandis que déjà tremblait le sol allemand sous les pieds des landwehrs, courant aux armes pour une guerre fratricide, saintes origines d'une religion de fraternité et d'amour présentées en grande pompe, groupaient, dans un lieu des paisibles montagnes de la Bavière supérieure, de milliers de curieux et de fidèles vengeurs de tous les points de l'Allemagne.

En Germanie s'était introduit, comme ailleurs, à la fin du christianisme l'usage de représenter solennellement les grandes fêtes, par des personnages vivants, les principaux mystères de la religion. La reforme fit tomber cette coutume; mais les jésuites la recueillirent et la maintinrent

leurs chapitres et écoles: elle trouva, en outre, une assise parmi les pieux et simples habitants des montagnes de la Suisse, du Tyrol, de la Styrie, de Salzbourg, de la Bavière supérieure et de la Souabe, où elle se trouvait encore généralement répandue vers le milieu du dernier siècle. Elle s'y est éteinte progressivement dans le nôtre avec les antiques croyances, mais elle a conservé jusqu'en ces derniers jours un sanctuaire vénéré dans un village obscur de la haute Bavière, celui d'Oberammergau.

Un milieu des désastres de la guerre de Trente-Ans, une épidémie formidable vint à sévir sur ce village: sous l'inspiration des moines bénédictins du monastère voisin d'Etal, les habitants firent ce vœu que, lorsque la miséricorde divine aurait chassé d'entre eux le fléau, ils célébreraient publiquement, par périodes décennales, la Passion du Rédempteur.

L'épidémie cessa, et, à partir de l'année 1634, les habitants d'Oberammergau observèrent religieusement et ponctuellement leur vœu en jouant, aux époques prescrites, le mystère de la Passion dans le cimetière du village, devant un grand concours de spectateurs. Toute la commune prit part avec le plus grand zèle, à ce jeu saint dans lequel ils excelaient déjà, mais où ils ne tardèrent pas à dépasser tous leurs rivaux. La jeunesse du village qui, dès l'âge le plus tendre, était habituée à paraître sur le théâtre au milieu du temple de Jérusalem, s'élevait par degrés, de dix ans en dix ans, aux premiers rôles de la pièce. Déjà aptes à rivaliser comme sculpteurs de petits ouvrages en bois avec les montagnards tyroliens, les gens d'Oberammergau joignirent bientôt à ce talent celui d'acteurs, décorateurs, metteurs en scène consommés.

Il y avait près de deux siècles que leurs jeux sacrés avaient lieu, à chaque retour décennal, quand le chapitre de Munich leur intima la défense de les continuer; mais ils obtinrent du roi Maximilien-Joseph la permission de les reprendre, à la condition d'élargir de la pièce et de laisser au bon vieux temps certains détails par trop naïfs, tels que le diable et sa séquelle, et ses propos un peu trop crus contre Dieu et les saints anges. Le pasteur Ottmar Weiss, ancien bénédictin d'Etal, chargé de ce remaniement, s'en acquitta à l'entière satisfaction du chapitre, et le drame fut repris avec ses changements en 1811, puis en 1815, et enfin en 1820, avec musique composée spécialement pour la pièce par le professeur Dädler. Depuis cette époque, il a été régulièrement joué tous les dix ans, et vient de l'être en dernier lieu avec une affluente et une vogue telles, qu'il a fallu non seulement agrandir de beaucoup le théâtre, établi dans une vaste prairie située non loin du village et où six mille personnes peuvent trouver place, mais qu'il y eût entre autres il a fallu refuser près de trois mille spectateurs.

Ces représentations sont au nombre de douze, et se succèdent dans l'été et dans l'automne: la dernière a eu lieu la fin d'octobre.

Quand se lève le jour qui doit éclairer l'une de ces solennités pieuses, c'est un spectacle curieux et émouvant à la fois que celui d'Oberammergau. Dès l'aube tout le village est en mouvement pour la représentation annoncée. Les étrangers arrivent en foule et reçoivent l'accueil le plus cordial. La seule auberge du lieu ne pouvant suffire, comme on pense, si l'acheminement par petits groupes vers ces charmantes maisons peintes montagnardes, connues dans le pays sous le nom de *logis suisses*, aux larges toits en auvent, aux murs éclatants de blancheur qu'ornent extérieurement l'image de la Vierge ou des fresques représentant quelque épisode biblique, et qu'entoure un jardin à fleurs. Sur la porte est écrit, suivant l'antique coutume, le nom du propriétaire. L'hospitalité qui y reçoit les étrangers n'est point avide: ils n'ont à déboursuer que le strict montant, rigoureusement calculé, des dépenses de leur séjour. Quant aux montagnards, fiers et heureux de l'ensemble, de l'intérêt universel qui s'attache à eux en tant que dramatisés sacrés, ils ne négligent rien pour s'en montrer dignes et chacun met la main à l'œuvre; dans chaque maison, depuis le vieillard jusqu'au petit enfant, à sa tâche à remplir. Celui qui ne peut ni chanter ni tenir un rôle dans la pièce, joue du violon ou de la flûte dans l'orchestre, ou bien encore est employé aux travaux intérieurs du théâtre, à l'arrangement des costumes ou à la pose des décors, à la caisse ou au contrôle, à la délivrance des billets, etc., etc. Le village présente ainsi la physionomie curieuse d'une commune tout entière transformée, au profit commun, en entreprise dramatique. Car n'est pas de sa part objet de spéculation, tant s'en faut; car si l'on songe au nombre d'heures, de jours, de semaines employées aux préparatifs compliqués de ces représentations gigantesques, à tous les frais qu'elles entraînent; si l'on considère d'autre part que les Ammergauer, avons-nous dit déjà, sont de très-habiles sculpteurs de petits ouvrages en bois et tirent de cette industrie un fort bon revenu, on comprendra sans peine que tout autre emploi de leur temps leur serait aussi lucratif.

Les douze représentations de cette année ont rapporté environ 20,000 florins; mais il faut déduire de cette somme des frais assez considérables.

C'est le curé lui-même d'Oberammergau qui exerce la direction de cette entreprise théâtrale: il s'acquitte de ces fonctions avec habileté et zèle; son pouvoir est discrétionnaire, et l'on s'accorde à reconnaître que cet honorable ministre et impresario s'entend merveilleusement à discerner l'aptitude spéciale et le talent propre de chacune de ses ouvriers, à les produire sous le jour dramatique le plus capable de mettre en lumière le talent du plus humble de ses artistes.

Le moment solennel est venu de passer d'Oberammergau à Sion. Le vaste espace réservé aux spectateurs est entouré d'une palissade en planches, et ressemble à un champ de foire.

Le centre seulement de la scène est couvert; il contient un théâtre construit sur le plan usuel, avec décors mobiles

et rideau. De chaque côté de ce théâtre central et en plein air se développent d'autres décors dont l'usage sera indiqué dans le sommaire de la pièce. Tout à l'entour, on voit des enclos moindres en planches: c'est là que sont les loges des acteurs et le foyer commun où ils se réunissent en attendant leur tour d'apparition sur le théâtre. Sur la prairie s'élèvent de nombreuses boutiques où l'on vend le boudin et la bière destinés à faire les spectateurs des émotions et des fatigues dramatiques de la journée qui se prépare. La représentation ne dure pas moins de huit heures; elle est interrompue, quand le temps le permet, par une pause d'une autre heure.

L'espace réservé au public est entièrement à ciel ouvert, à l'exception de trois loges qui en occupent l'arrière-plan. Là prennent place, avons-nous dit déjà, plus de six mille personnes, sur de simples bancs de bois sans dossiers, et c'est ainsi qu'elles assistent à cette représentation gigantesque, bravant le soleil, la pluie et la neige, dont il n'est pas rare d'être assailli dans ces vallées montagnardes. Il est arrivé, au printemps si nébuleux de l'année actuelle, que, pendant plusieurs des représentations, il a pu sans interruption d'un bout à l'autre de la pièce, en sorte que les acteurs ont dû s'abriter, pour jouer leurs rôles et protéger leurs beaux costumes, sous des parapluies rouges, ce qui ne laissait pas offrir un coup d'œil pittoresque. En septembre, et d'ordinaire les mêmes parapluies ont dû s'ouvrir contre une épaisse giboulée de neige fondante, qui plaçait notamment les *trois crucifiés* habillés d'un simple linceul dans une position fort critique. Quant aux assistants, ils ont dû, sans défense aucune, endurer pluie et neige, ce qu'ils ont fait, du reste, avec une constance admirable, car ceux qui occupaient les bancs de derrière ne voulaient pas permettre aux spectateurs de devant de déployer leurs parapluies, ni même de garder sur leurs têtes de ces larges chapeaux montagnards qui pourraient à la rigueur leur en tenir lieu. Parlez-nous d'un public allemand!

Pourtant, les prix des places sont assez élevés. Pour s'asseoir sur les bancs situés immédiatement derrière l'orchestre, il en coûte 4 florin et 42 kreutzers (plus de 3 francs); sur ceux qui viennent ensuite, et à mesure qu'ils s'éloignent du théâtre, 48, 24 et 15 kreutzers. Les places des loges sont de 1 florin 48 kreutzers pour celle du milieu, et de 1 florin 36 kreutzers pour les deux autres. Mais il n'est pas permis de ne pas s'imposer cette petite dépense dramatique, et quoique dans le pays, à bien des lieues là de ronde, n'aurait pas du moins assisté à l'une de ces solennités, serait mal vu dans son endroit, et aurait tort de se présenter aux fonctions de *burmeister* ou toutes autres.

Le mécanisme de la scène, qui frappe sur son aspect étrange, mérite une mention spéciale. Le théâtre couvert qui en occupe le centre est spécialement affecté aux divers tableaux du mystère de la Passion proprement dits, qui nécessitent des changements de décorations ou autres préparatifs, et sont séparés par des entr'actes. Quand l'un de ces tableaux se termine, la toile baisse; elle représente une grande rue qui se trouve tournée alors par les maisons-décors que l'on voit à la gauche et à la droite du théâtre, celles du grand prêtre Anne et du gouverneur Ponc-Pilate, et plus loin deux portes-arcades, qui s'ouvrent sur deux autres rues. C'est devant ces décorations accessoires que sont jouées, à titre d'intermèdes, et durant les entr'actes, d'autres scènes épisodiques empruntées à l'Écriture sainte, et dont il sera rendu compte.

Après une messe solennelle célébrée dans l'église d'Oberammergau, et où toute la communauté se prépare dévotement aux exercices de la journée; après une ouverture exécutée par les orchestres réunis du village et du district (c'est la seule assistance étrangère que reçoive et réclame la troupe rurale et artistique); le chœur entame la représentation par un prologue où il annonce et explique à sa manière le dogme de la Rédemption des hommes par le sang du divin Sauveur: c'est l'objet de deux tableaux. Le premier montre *Adam et Eve chassés du Paradis terrestre*, et le péché originel; puis le *Sacrifice d'Abraham*; le second tableau représente *l'Adoration de la Croix*.

Ces tableaux intermédiaires sont mis en jeu par des figures mécaniques; les personnages vivants n'apparaissent que sur le théâtre, et pour jouer les scènes du mystère.

Le chœur se compose de quatorze personnes, hommes, femmes et enfants, en costumes fantastiques, uniformes, pour les deux sexes. Elles s'avancent en deux bandes au bord de l'avant-scène, rangées comme des tuyaux d'orgue, et attaquent le chant avec des voix, sinon exercées, du moins d'une justesse irréprochable, et avec un parfait ensemble.

La musique est simple et du style langoureux, parfois trivial, que Pierre Winter a mis à la mode en Allemagne au commencement de ce siècle; mais elle est agréable et s'élève par moments aux effets les plus pathétiques.

Au prologue et aux deux tableaux d'ouverture succède enfin le drame propre. Le rideau se lève et nous montre *l'Entrée du Sauveur à Jérusalem*. Il n'est point sans intérêt de remarquer que, le fond du théâtre étant ouvert, c'est le paysage lui-même, un vrai paysage, éclairé par les rayons d'un vrai soleil, qui en occupe et en prolonge à perte de vue l'arrière-plan. Il venons au premier tableau. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tenant des palmes dans les mains, entrent: «*Hosanna! Louez celui qui vient au nom du Seigneur!*» Ils marchent en avant du Sauveur, débordant de la scène et des rues latérales, et se mêlent, au bord du proscenium, aux prêtres et aux scribes qui arrivent par d'autres rues. Tout ce tableau est plein de vie et de mouvement pittoresque.

Un changement de décors sur la scène centrale suffit pour nous montrer *Jésus prêchant et enseignant* à l'entrée du temple où traquent les vendeurs. On le voit menacer les marchands, les chasser; on entend leurs imprécations, et on assiste à la querelle où les prêtres et la multitude se

divisent, prenant parti, les uns pour les trafiquants, le peuple pour le Rédempteur.

Tout cela est rendu avec une précision et une énergie remarquables. On se croit rapporté à dix-huit siècles en dedans. On croit vivre à s'animer l'une des naïves toiles des anciens peintres allemands. Des centaines de comparses qui occupent la scène, il n'en est pas un qui ne soit tout entier à son personnage et ne s'en acquitte avec une vivacité d'expression singulière et des plus propres à l'illusion générale. Dans les masses chorales on distingue clairement chaque exclamation, chaque mot, et il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne s'énoncent et n'articulent de la façon la plus intelligible et la plus nette. L'apparition du Christ est d'un effet saisissant. Ce qui ajoute encore à cette impression véritablement solennelle, c'est la parfaite conformité de l'acteur qui personnifie cette sainte figure au type traditionnel et consacré dans l'art que nous en ont formé les peintres.

Ces deux premières scènes forment l'exposition du mystère. Les Coryphées rentrent en scène, et l'un d'eux analyse, dans un récit rapide, ce qu'on a déjà vu et ce qui se prépare. Le chœur, en une douzaine de vers, répète, ou à peu de chose près, ce sommaire; puis il se retire vers les colonnes du théâtre, et un intermède montre les *deux fils de Jacob prédisant et arrêtant le meurtre de leur frère Joseph*. Le chœur maudit en quelques vers énergiques ces mauvais frères, puis il s'éloigne de nouveau; le rideau se lève et nous montre le *Sanhédrin*.

À droite et à gauche siègent les membres du conseil sur des escabeaux; dans le fond sont les présidents Anne et Caïphe. Il s'agit de délibérer sur «*le danger dont ce Jésus de Nazareth menace la pureté, la société et la famille*». Plusieurs membres prennent tour à tour la parole; on entend les marchands du temple, ceux-là même que l'audacieux novateur a expulsés du lieu saint. La perte de Jésus est arrêtée: les marchands offrent au grand conseil et se promettent bien d'y participer de leur mieux. Cette délibération, qui est fort longue, est animée par l'apropos, la vivacité et le naturel des répliques, la force des raisonnements, l'habileté des arguments qui se produisent pour ou contre. L'intérêt principal de cette réunion du grand conseil comme de celles qui la suivent, se porte sur Caïphe; ce personnage, en outre d'être et en robe d'un rouge sombre, s'acquitte si bien de son rôle qu'on oublie à la fois son accent haut bavarois et les locutions un peu trop familières qui, de temps en temps, lui échappent.

Après cette séance, le chœur, rentré en scène, introduit deux autres tableaux: le *jeune Tobie prenant congé de ses parents*, et le *Virgo aimante du Cantique pleurant la perte de son fiancé*. C'est à ces intermèdes que correspondent les scènes où *Jésus-Christ à Bethléem* se sépare de ses parents.

La Vierge Marie apparaît revêtue de la robe rouge et du manteau bleu traditionnels. Chacune de ses poses est aussi empruntée aux sources les plus en renom de la peinture religieuse. On la voit souvent, le visage et les bras levés au ciel, telle que les tableaux de l'Ascension nous la montrent. Malheureusement son déhât n'est pas pris à si bonne école, et le petit chevènement déclaratoire et maniéré dont elle croit devoir rehausser les parties les plus pathétiques de son rôle nui considérablement, et à son succès comme actrice, et à l'effet du personnage. Exemple caractéristique et qui prouve combien les Ammergauer auraient tort de vouloir outrer l'expression qui jaillit tout naturellement de leur bonne et simple nature.

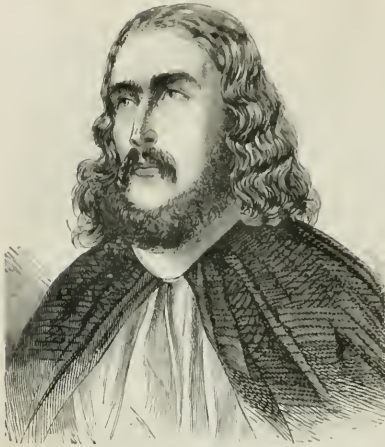
Dans les scènes suivantes, nous voyons *Jésus-Christ à table chez Simon et Marie-Madeleine* lui versant sur la tête le nard et la myrrhe d'Achie. Des ce moment, le poème donne à présenter la prochaine trahison de l'Iscaariote, en éclairant, par une heure épisodique, ce caractère étroit, bourgeois, rapace, mercenaire, ombre au tableau, parait contrasté avec la nature divine et le sublime détachement de Jésus, son maître et le nôtre. Aussi n'est-on pas étonné lorsque, dans la scène qui suit, celle où le Rédempteur vient à Jérusalem pour y manger l'agneau pascal, on voit Judas tomber sans pitié dans les pièges des vendeurs, et se résoudre non-seulement à quitter, mais à livrer le Christ. Les arguments que font valoir les marchands pour le déterminer sont bien les plus propres à faire un traître de cet homme sans portée, d'instincts brutaux et prosaïques. «*Jésus veut fuir du nouveau; il n'a aucun regard pour les respectables vieilleries qu'ont accréditées tant de siècles; il est en pleine rébellion contre l'église dominante; il entraîne le peuple au schisme et à l'erreur; enfin il est poursuivi par le conseil ecclésiastique; et malheur à quiconque lui restera fidèle! il sera perdu avec lui!*»

La cinquième scène montre le *repas de la Pâque* et l'Institution formelle de la *sainte Eucharistie*. Elle est extraite non pour mot du texte des évangélistes et produite avec beaucoup de solennité et de pompe.

Dans la sixième, le chœur explique le tableau, mis sous les yeux du spectateur, de *Joseph vendu par ses frères*, et le drame nous montre *Judas au Sanhédrin*, promettant de livrer son maître et recevant le prix tant désiré de son parjure. Tout cela vient, naivement et émergamment rendu.

Trois tableaux: le premier, *Adam menaçant son pain à la sueur de son front*; le second, *Joab tuant Anasa* en lui demandant le baïsson de paix; et enfin, le troisième, *Sanson enchaîné par les Philistins*, préparant et annonçant la scène du *Jardin des Oliviers*. Jésus partit sur la montagne; ses trois disciples s'assoupirent; par deux fois Jésus, dans son angoisse mortelle, tombe la face contre terre, et lorsqu'il se relève, une sueur de sang rouille le long de son visage. C'est alors que Judas survient avec les gardes et le traître par son baisser. Le Sauveur est chargé de fers et entraîné hors de la scène.

Après un autre tableau où le spectateur voit le *prophète Miché recevant la mort par derrière* tandis qu'il annonce à Achab les vérités divines, suit une nouvelle série de scènes,



J. Pflunger, caractère du Christ.

où Jésus, prisonnier, est d'abord présenté au grand-prêtre Anne, qui l'interroge du haut de son balcon, puis outragé et battu par les soldats en faction devant le logis du grand-prêtre, puis entraîné de rue en rue, de palais en palais, conduit à Caïphe, et de Caïphe renvoyé à Hérode, conspué, abandonné de tous, depuis le gouverneur romain jusqu'à la vile populace, trahi, quitté, renié par tous ses compagnons et ses disciples les plus chers. La monotonie de ces scènes et de ces défilés continuels, toujours les mêmes au fond, mais soutenus par un grand soin et un grand art de mise en scène, loin de fatiguer le public, est au contraire suivie par lui avec une attention profonde et un intérêt évident. Après ces allées et venues, le Christ est ramené devant le grand conseil, qui le condamne à mort sur de faux témoignages; maltraité dans la cour par les soldats de garde, puis conduit au palais d'Hérode, où son aspect n'excite que la curiosité de ce frivole gouverneur. Ces scènes s'entremêlent avec celles où Pierre reme son divin maître et aussitôt après se repent de sa lâcheté, et où, dévoré de remords, Judas, après avoir reporté aux prêtres le prix de son forfait, s'entend désespéré dans les bois et résout de se faire à lui-même justice. Cette dernière scène est rendue par l'auteur d'une façon très-dramatique. Le désespoir, l'égarément de cette âme faible et basse est exprimé avec une poignante vérité. On voit l'Isca-riote éperdu, s'arracher les cheveux et la barbe, jeter

loin de lui son manteau, défaire sa robe jaune et saisir sa ceinture, en attachant un oeil hagard sur l'arbre dont il a fait choix pour instrument de son supplice. Avec une hâte sauvage, il brise les rameaux qui pourraient entraver l'exécution de son suicide, enlance sa ceinture à la plus forte branche, en forme un nœud coulant, y introduit sa tête, et... le rideau tombe à ce moment!

On voit ensuite Jésus conduit pour la troisième fois devant Pilate, qui, toujours impassible sur son balcon et tout resplendissant de la pourpre romaine, offre au peuple de délivrer Jésus-Christ ou le malfaiteur Barabbas, et, sur la réponse du peuple, qui demande à grands cris la mort de son sauveur, lave ses mains du sang de cet homme, brise son bâton sur Jésus et en lance au loin les morceaux; sur quoi, les gardes s'emparent de la victime, tandis que les prêtres et la multitude se réjouissent de l'arrêt de sang édicté par le proconsul.

Un simple montagnard, le sculpteur en bois et maître d'écriture Pflunger, s'est révélé un grand artiste dans le caractère du Christ. Une majesté inclinée, une douceur, une sérénité, une patience inaltérables, une résignation touchante, telles sont les éminentes qualités qu'il apporte dans ce beau rôle. Il y produit constamment une sensation solennelle et profonde, notamment dans les scènes où il est dépouillé de ses vêtements, lié à la colonne du martyr, battu



Judas Iscariote.

Et, tandis qu'il annonce que le Rédempteur vient d'être attaché à la croix, les sinistres coups du marteau retentissent derrière la toile. Le coryphée reprend ainsi :

« Qui pourra s'élever jusques au divin cœur
 « De celui dont la mort pardonne,
 « Et qui, de ses bonheurs, de la haine vataqueur,
 « Souriant, plein d'amour, à leurs coups s'abandonne! »

Ce à quoi le chœur répond tout d'une voix :

« Que cet amour divin, que cet amour propre,
 « Nous unisse, du malin, pour le saint s'arracher! »

La scène est vide; le rideau se lève et nous montre la Golgotha.

Les doux compagnons de Jésus sont déjà hissés sur la croix. On attend pour dresser celle du Rédempteur l'écriteau qui doit envayer Ponce-Pilate pour y être fixé sur la tête du Christ. Cette opération accomplie malgré l'opposition des prêtres, le Sauveur est porté en croix au milieu du théâtre, et l'un assujettit l'arbre infamant à l'aide de gros coins fichés en terre. Les soldats, le peuple, les prêtres, les pharisiens et les scribes se groupent pittoresquement sur toute l'étendue de la scène, tandis qu'au pied de la croix, environnée de ses compagnes, pleure la mère de Sauveur.

Il faut renoncer à décrire l'effet terrible et profond de *Crucifix* vivant sur l'assemblée émue de pitié et d'épou-



Docteur de la loi.

de verges, puis couronné d'épines, et dérisoirement exposé en manteau de pourpre à la vue de la multitude, entre d'infâmes meurtriers. On a dit de lui avec raison, — et l'on ne saurait faire un plus magnifique éloge de l'artiste, — que le public lui prête sans peine la divinité de Jésus, et reporte sur sa personne les sentiments d'amour et de vénération qu'éveille en foule ce saint nom dans toutes les âmes chrétiennes.

A mesure, du reste, que l'action progresse et se précipite vers sa fin, l'émotion générale et l'incertitude redoublent. Le portement de croix est un tableau de l'effet le plus hautement pittoresque. Le centurion romain à cheval ouvre la marche à la tête de ses soldats formant une double haie, au milieu de laquelle Jésus, surcubant sous le faix de l'instrument de mort, apparaît, les genoux pliants, le dos courbé, et se laisse tomber enfin épuisé, haletant, sous le fouet des bourreaux. Le cortège s'arrête, et l'on voit, à distance, s'avancer au milieu des gardes les mauvais et le bon larron portant également leur croix. Simon de Cyrène est monté sur le théâtre du milieu, et à l'entrée de la voie qui y fait face, un groupe de femmes et d'enfants suit obstinément le cortège en frappant l'air de ses sanglots et de ses plaintes sympathiques. Le Sauveur leur adresse alors ces paroles recueillies par la tradition : « O enfants de Jérusalem ! ne pleurez point sur moi, mais bien, » etc. Pendant ce temps, Simon se charge de la croix, et le cortège reprend sa marche au milieu des huées, des quolibets et des vociférations des soldats. Marie, saint Jean et Madeleine, avec le groupe des saintes femmes, lo suivent de loin, en mêlant leurs gémissements aux clamours de la multitude amentée.

C'est au tour du chœur maintenant : il reparait en habits de deuil, sandales, ceintures et manteaux noirs. Le coryphée dit son récatif au son d'un accompagnement funèbre, plus accentué et plus bruyant que de coutume. Il s'exprime à peu près ainsi :

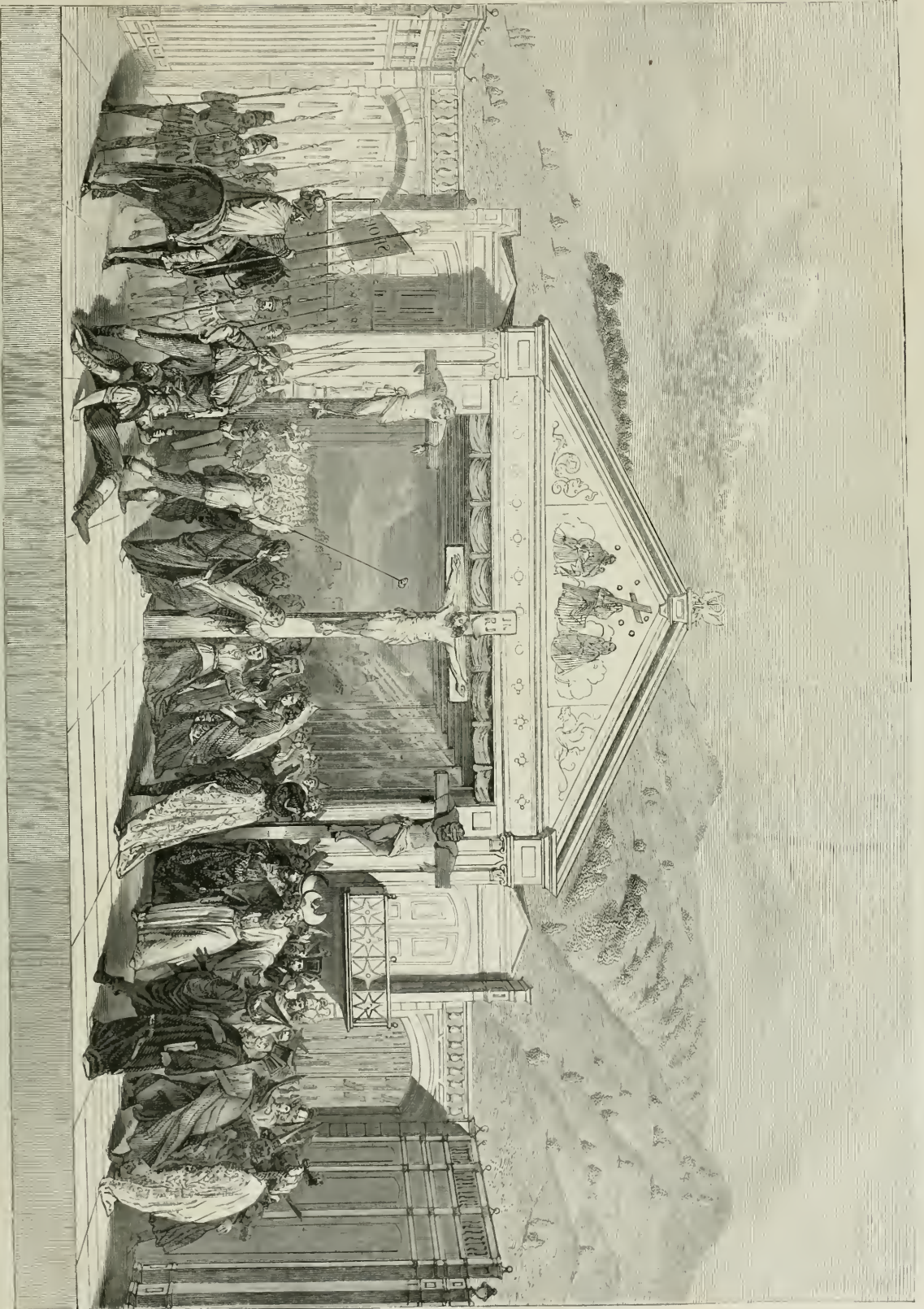
« Allez, âme pieuse, allez »
 « D'amour, de repentir et de douleur pressée,
 « Montez au Golgotha; voyez
 « Quelle noble victime expire, déshabée,
 « Portant le poids de vos péchés! »



Caïphe.



Docteur de la loi.



Représentation du mystère de la Passion à Oberammergau (Haute-Bavière).

vante. Chaque mot prononcé du haut de cette croix, chaque notation de ce front cent d'épines, et enfin ce dourer souffrant, cette parole suprême : « Tout est accompli ! *Contaminata est* » retentissent dans chaque cœur ; c'est comme une lutte éternelle qui illumine tout à coup le plus formidable mystère de la religion chrétienne ; l'art ne saurait rien concevoir ni exécuter de plus grand. La bizarrerie de la foule qui se presse autour de la croix, les râlées impies dont les prêtres insultent à l'agonie de la victime, la rage et la grossièreté des tourmenteurs en habit rouge, non-seulement n'altèrent point l'élévation de cette scène, mais en relèvent l'effet par l'opposition et le contraste, comme l'ombre met en lumière le tableau. Peu nous importe que Caïphe exprime son ardeur de haine et de vengeance d'une façon presque comique, lorsque, impatient de contempler les derniers instants de l'Homme-Dieu, il s'écrie étonné, furieux pour ainsi dire de l'entendre encore murmurer quelques mots, adressés au peuple, à sa Mère ou à ses disciples : « *Mais il parlera donc toujours !... mais il ne mourra donc point !* » Le retentissement de cette même voix, après tant et tant de souffrances, force le centurion romain à reconnaître qu'en effet cet homme est bien le Fils de Dieu.

Après que les deux malfaiteurs ont été descendus de croix, que le coup de lance de Longin a rougi le front du Sauveur, et que Joseph d'Arimathe a obtenu la permission d'ensevelir le corps de son divin maître, les prêtres, les soldats, le peuple se retirent, et tout reste silencieux. Le groupe des saintes femmes et des disciples seuls est demeuré près de la croix, et le recueillement général n'est troublé que par des échelles de Marie, Joseph et un autre homme montent par des échelles aux deux côtés de la croix, comme montent par des échelles la poitrine et les bras de Jésus, et renouveau en action l'immortelle page de Rubens. La sainte dévouée est remise à l'homme riche, dont il est fait mention dans l'Évangile, le seul des amis de Jésus qui possède des biens terrestres, par les soins duquel elle est enlevée et emportée au saint sépulchre dans une étoffe précieuse.

Quelques détonations de boîtes ont figuré la foudre et le tremblement de terre au moment du crucifiement. Les mêmes salves retentissent, après les tableaux secondaires de la mise au tombeau et de l'envoi des gardes, pour la résurrection du Christ. Deux anges renversent le couvercle du sépulchre, et le Crucifié s'élève dans une gloire de cliquant. Les gardes s'éveillent au bruit, et, terrifiés, prennent la fuite.

Il ne nous reste plus qu'à citer pour mémoire la visite des saintes femmes auxquelles un ange annonce la Résurrection ; les efforts vains que tentent les prêtres pour tromper l'opinion émue de ce prodige ; et enfin le dernier tableau, qui montre le Sauveur victorieux, tenant l'oriflamme dans sa main droite, au milieu des fidèles, tandis que les marchands et les prêtres évanoués se prosternent dans la poussière aux pieds des chrétiens triomphants.

Tel est ce drame colossal, ce retour singulier aux naîfs jeux scéniques et à la féverre de nos pères. L'effet en est immense, et si cette analyse peut apporter à nos lecteurs une petite partie, ne fût-ce que la certitude, de l'intérêt et du plaisir qu'excite chez le public allemand la représentation elle-même, nous nous estimerons heureux.

FÉLIX MOANAND.

(D'après l'allemand, de l'illustrée Zeitung).

Littérature étrangère.

HORACE ET LE TASSE (1).

En général, le public se fait une idée fautive de la critique. Comme, à son grand regret, elle trouve plus souvent des sujets de blâme que d'éloge, l'accuse d'envie et de méchanceté ; il ne la croit heureuse que lorsqu'elle démontre victorieusement à un auteur désespéré qu'il s'est trompé de vocation. C'est une erreur. Elle se plaît beaucoup, au contraire, à encourager un talent naissant, à vanter le mérite d'un ouvrage nouveau, à ratifier les arrêts du goût universel ; elle préfère surtout résigner temporairement les fonctions qu'elle a été imposées et étudier quelques-uns des chefs-d'œuvre des siècles passés, non pour les juger une fois de plus, mais pour les admirer sous de nouveaux aspects, pour y découvrir de beautés ignorées, pour évoquer devant elle leurs auteurs, entourés de leurs contemporains les plus illustres. Aujourd'hui sera pour nous un de ces jours de loisir et de fête ; et parmi tous ces poètes immortels de l'antiquité et des temps modernes avec lesquels nous pourrions nous donner la satisfaction de passer ces heureux moments, nous nous hisserons à préférer Horace et le Tasse, puisque la publication récente de deux ouvrages remarquables (2) les rappelle plus particulièrement à notre souvenir.

La poésie d'Horace, à dit son dernier biographe, c'est l'histoire de Rome pendant cette grande révolution qui substitua la monarchie à la république, et qui, à des siècles de guerre étrangère et de dissensions civiles, fit succéder tout à coup la période de paix générale qu'on a appelée le siècle d'Auguste. Quiconque ne possède pas parfaitement Horace ne saurait se former une idée vraie de son temps et de ses contemporains ; tous ceux, au contraire, qui le comprennent bien auront une connaissance plus parfaite et plus exacte de Rome et des Romains que l'antiquaire le plus savant et le plus ingénieux. » Si utiles et si admirables que soient les travaux archéologiques de Bakker et de Boettiger, nous nous ôtons nous nous regrettons qu'ils n'aient pas déboursé pour un ouvrage intitulé *Horaz und sein Zeitalter* l'éducation et l'esprit que leur ont coûté *Gallus* et *Sabina*. Le fils de l'affranchi Flaccus leur eût offert un bien meilleur

canvas que la toilette d'une Messaline ou un préfet dilettante de l'Égypte.

En effet, de tous les hommes de son époque, Horace fut probablement celui qui pouvait le mieux la représenter. Ce n'était pas un de ces génies tellement exaltés, puissants, aventureux, qu'ils ne sauraient rester dans le présent ou qu'ils ne voient et le montrent jamais sous son aspect réel. Sa naissance et sa condition sociale n'étaient ni trop illustres ni trop obscures pour limiter en rien le champ de ses observations ; et, par un effet soit du hasard, soit de son propre choix, il eût pour compagnons de ses travaux et de ses plaisirs des hommes de tous les rangs et de toutes les opinions. Car il sortait du peuple, comme on le dirait aujourd'hui, et il devint un des principaux membres de l'aristocratie intellectuelle. Son éducation fut grecque ; le fond de son caractère était romain. Dans sa jeunesse, il se montra un des partisans les plus dévoués de l'frutus et du sénat ; dans son âge mûr, les héritiers de l'usurpation de César le comblèrent au nombre de leurs amis. Il s'était élevé assez haut dans l'estime publique pour que ses contemporains les plus considérables l'admissent familièrement auprès d'eux, quand ils s'orent atteint l'apogée de leur puissance ou de leur gloire ; mais il prit une part petite part aux affaires publiques pour se trouver impliqué dans leurs querelles. Tout en s'imposant la tâche de faire leur éloge, il sut conserver le privilège d'exprimer franchement son opinion. La nature même de ses ouvrages le mit à l'abri des responsabilités de l'historien et des exagérations de l'orateur. Secrétaire du trésor et propriétaire foncier dans la Sabine, il possédait une grande expérience des avantages relatifs de la vie de la ville et de la vie des champs. Il avait une ambition modérée, des goûts nombreux, une certaine disposition à la vie contemplative, et sa destinée le rendit témoin de l'un des parties politiques les plus importantes et les plus compliquées qui aient jamais été jouées par un souverain. Il mérita, en outre, en dépit de quelques-uns de ses vers, l'épithète devenue inséparable du nom de la Fontaine. Son excellent caractère est même le principal charme de ses écrits. Il ne verra que sur un très-petit nombre de ses pages le *succus nigrae lotiginis*. Il se rit des faiblesses de ses contemporains bien plus qu'il ne fustige leurs vices ; il ridiculise des types bien plus que des individus. Ce sont les fets et non les scélérats qui excitent sa verve railleuse. D'autres nous révéleront les atrocités de L. Hostius et de Vedius Pollio ; pour lui, il se contenta de nous faire rire des bavardages de Fabius, des parlums de Rufullus et de l'avarice de Nasidienus. Dans la main de Juvenal, la satire est la verge de fer des Furies ; dans celle d'Horace, c'est le fouet peu redoutable d'un maître d'école adoré de ses élèves. Malchus, qui qu'en ait dit Buttman, n'est point Méconne. Horace ne s'est montré ni moins innocemment, d'aucun individu qui eût une valeur réelle. Parfois la prospérité n'adouc pas moins le cœur humain que l'adversité. À mesure que le sort d'Horace s'améliora, sa poésie exprima non-seulement des sentiments plus purs, mais elle se montra plus libérale et plus tolérante envers les hommes et les choses de son époque.

Né sur les confins de la Lucanie et de l'Apulie, au milieu d'une population remarquable par la vigueur de sa constitution et la finesse de son intelligence, Horace y passa les douze premières années de sa vie. Même dans cette région écartée, les vestiges récents de la guerre étrangère et de dissensions civiles durent plus d'une fois attirer son attention. Sylla s'était emparé violemment du district de Vénusie — la Basilicenne actuelle, — et Flaccus le père comptait parmi ses voisins les plus proches un certain nombre de vétérans des campagnes du Pont et d'Italie. En outre, la profession de son père — il était huissier aux ventes publiques — fut de nature à lui inspirer ses premières réflexions sur les conséquences fatales des révolutions. Il vit probablement changer plusieurs fois de propriétaires les terres qui entouraient sa modeste demeure. Ce qu'il n'eut plus d'avenir des jeunes gens de Vénusie — *magni pueri magnis e centuriabus orti* — nous permet de supposer que la société au milieu de laquelle il grandit ne se distinguait ni par la culture de l'esprit ni par les manières. Ces centuriens passaient probablement la plus grande partie de leur temps à boire et à se raconter leurs campagnes, en faisant le plus de bruit possible. D'ailleurs, des hommes habitués au luxe de l'Asie, qui avaient chassé devant eux des mules chargées d'or et y mesurer l'écrena au boisseau, ne devaient avoir qu'une faible considération pour le frugal huissier de Vénusie et sa ferme improductive, qui ne lui fut pas seulement fourni de quoi faire déjeuner convenablement un des satrapes de Mithridate.

Des qu'Horace eût atteint l'âge de douze ans, Flaccus comprit qu'il fallait l'arracher sans retard à cette société si inférieure de lui ; il partit pour Rome pour achever ou plutôt pour commencer son éducation. Le père et le fils paraissent avoir toujours eu entre eux les rapports les plus tendres et les plus intimes. Aussi l'affection et le respect du fils égalaient-ils la tendresse et les soins vigilants du père, et l'immortalité du poète nous a conservé un des tableaux les plus intéressants qui soient parvenus jusqu'à nous de la vie privée des Romains. Le *patria potestas*, au moins dans les familles d'Horace et d'Ovide, était une domination fort douce et vraiment paternelle.

À quelque époque que ce fût de son histoire, le premier aspect de Rome eût nécessairement produit une vive impression sur un enfant intelligent et observateur, qui n'eût connu jusqu'alors que les chalets élevés d'Acerenza, les bois épais de Banzì, l'impétueux torrent Aulidus et le pittoresque mont Vulture. La 70^e année de sa fondation, cette impression dut être ineffaçable. Rome, qui avait été longtemps un foyer de révolution, venait d'échapper une grande défaite. Crassus et son armée avaient péri, le dernier contre-poids possible à la tyrannie des deux triumvirs survivants était détruit, et tous les hommes modérés ou dirigés de Rome regardaient comme imminente une collision entre le général du sénat et le proconsul des Gaules.

La curiosité d'Horace ne fut pas seulement éveillée par les nouvelles d'une bataille perdue ou gagnée. L'année de son arrivée, Rome elle-même devint le théâtre d'événements encore plus sanglants et plus désastreux que le meurtre d'un triumvir ou le déshonneur des légions. Une guerre d'épées carmouche éclata au milieu des rues ; les gladiateurs de Milon et de Clodius se battaient journellement dans le forum, et chaque nuit les lieux des incendies qu'ils allumaient ne troublaient pas moins que le fracas de leurs orgies le repos des citoyens paisibles.

On ignore dans laquelle des nombreuses ruines de Rome se trouvait située l'école d'Orbilius ; mais à en juger par la pauvreté de son propriétaire, ce ne devait pas être un établissement splendide. Si éloignée qu'elle fût du Forum, les bruits de la guerre civile y éveillaient certainement des échos. Orbilius nous est mieux connu que son école ; il avait probablement été recommandé à Flaccus le père par l'un de ses anciens voisins de Vénusie, car il était originaire de Beneventum. Cette observation a échappé au dernier et au meilleur biographe d'Horace. C'était un instituteur de la vieille école, aussi strict sur la discipline que ce docteur Rodinus d'Oviedo, dont parle G. Bias, et surtout ennemi de toute innovation. Homère et Livius Andronicus, tels étaient ses auteurs de prédilection, et son curriculum traduisit des états durables sur l'esprit du plus distingué de ses élèves. Horace ne conserva qu'une faible affection pour le vieux poète du Latium, ou pour l'ancienne poésie italienne en général ; tandis que jusqu'à la fin de sa vie il relut avec plaisir les récits de la guerre de Troie ou des aventures d'Ulysse.

Horace était arrivé à Rome à douze ans ; il y resta jusqu'à dix-huit ans. Pendant ce premier séjour, il y fut témoin oculaire ou auriculaire des dernières péripéties de la révolution césarienne. D'abord il put entendre Cicéron plaider pour Milon ; puis ce fut peut-être en sa présence que le tribunal armé de Pompée fit baisser ce regard qui avait dompté Catilina, et que les hurlements des vils partisans de Clodius firent taire cette voix, à laquelle le tribun Metellus avait vainement essayé d'imposer silence. Il assista ensuite aux préparatifs de la dernière lutte de Pompée et de César. Affranchi de la famille Horace, Flaccus le père partageait probablement les opinions des conservateurs ; son fils était, nous le savons, un partisan actif de Brutus et du sénat. C. S. cinq années furent être pour tous deux pleines d'émotions et d'inquiétudes. Les hommes, ou la souvenez remarquable, vivent vite dans les temps de révolutions. Parfois les événements d'une heure déjouent l'expérience d'une vie entière. Lorsque Horace vint habiter Rome, le nom de Pompée était dans toutes les bouches. — Lui seul peut sauver la république. — C'est un second Sylla. — C'est le plus modéré de tous les hommes. — C'est le plus faux de tous les hommes. — Il est tout-puissant, et il aura recours aux proscriptions pour conserver son autorité. — Il est affaibli par l'âge, et il cédera. — César et ses légions hybrides feront comme neige à un seul mot sorti de sa bouche. — Cneius et tous ses chevaliers de salon s'enlourant devant l'*Alauda* et la dixième. — Telles étaient les prophéties opposées dont la réalisation ne devait avoir lieu que sur la plaine de Pharsale. Cette agitation politique interrompit nécessairement plus d'une fois les paisibles études de la jeunesse romaine. Tout homme, si peu âgé, si obscur, si insouciant qu'il fût, ne pouvait pas alors rester indifférent aux périls que couraient alors sa liberté et sa vie. Ces jours troubles et émouvants de sa jeunesse, Horace dut souvent se rappeler pour les mettre en contraste avec la paix si profonde et si calme de son âge mûr.

Durant un intervalle de tranquillité et de bonheur sépara les deux époques de sa vie, pendant lesquelles il prit une part active ou passive aux malheurs de sa patrie. Ce fut probablement l'année qui suivit la bataille de Pharsale, qu'il quitta l'école d'Orbilius pour devenir l'élève de l'un des nombreux professeurs d'Athènes. Flaccus vivait-il encore et levait-il sur ses faibles revenus les sommes nécessaires à l'éducation de son fils, ou bien Horace avait-il hérité déjà des champs paternels et les produits de sa ferme de Vénusie suffisaient-ils à toutes ses dépenses ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons de sa vie universitaire, c'est qu'il étudia les poètes et les philosophes grecs dans un doux repos, dont il nous a laissé une délicieuse description. Il apprît probablement aussi la géométrie, cet élément essentiel de l'éducation athénienne. Son intimité avec Messalla et Bibulus dut naître et grandir dans les bosquets de l'Académie ; et il est permis de supposer qu'il rencontra plus d'une fois le jeune Marcus Cicero, mais le fils du patricien avait trop d'argent à dépenser, et il aimait trop les soupers licencieux et le vin de Chio pour que le fils de l'affranchi put rechercher souvent sa société. Lucien et les Pères grecs de l'Église nous ont fourni quelques détails intéressants sur les universités de l'antiquité. Dans le portrait de Nigrinus, le satiriste nous fait connaître la vie calme et studieuse des philosophes de l'Asie ; et l'amitié de saint Basile et de saint Grégoire de Naziance ajoute pour nous un nouveau charme aux lieux où elle se forma. Mais tout ce que nous pouvons dire d'Horace et de ses contemporains, c'est qu'ils étudient à Athènes, et que leurs études furent interrompues par les conséquences immédiates d'un événement qui remplit de joie ou de douleur toutes les provinces du monde romain.

Cet événement fut le meurtre de César, suivi bientôt de l'arrivée à Athènes de Brutus. Le meurtrier du tyran venait reconstruire le parti de Pompée, et recruter l'armée du sénat dans les provinces grecques et syriennes, où sa cause avait le plus de chances de trouver des adhérents. Le conspirateur fugitif qui, à Rome, eût peut-être à peine daigné rendre son salut au fils de l'affranchi, fut autan de cas d'Horace que de Messalla et de Bibulus. Le temps eût été mal choisi pour peser les accidents de la naissance ou de la fortune. Les vétérans s'étaient presque tous enrôlés sous les drapeaux de César, et les légions improvisées de Brutus et de Cassius avaient un besoin

(1) Nos empereurs, en la traduisant librement, cette curieuse étude à la Revue d'Edimbourg.

(2) The works of Quintus Horatius Flaccus, illustrated chiefly from the remains of ancient art. With a life by the Rev. Henry Hart, Milnes, London, 1849.

The life of Torquato Tasso. By the Rev. R. Milman; 2 v. London, 1850.

La Sonnambula au Théâtre-Italien. — croquis par Marcellin.
Dans la salle.



Une Anglaise néonamate



Deux ténors de société.



Une loge découverte. — Lettre R.



Brâââva, Brâââva!



Elasé.



ui n'y comprend rien.



Des gens très-riches.



Un monsieur qu'on lorgne



Petit chaperon rouge.



Troisième arrondissement.



Very well.



Profil politique.



D'après la bosse

La Sonnambula au Théâtre-Italien, — croquis par Marcelin.
Sur la scène.



Maestro di capella.



Prima donna.



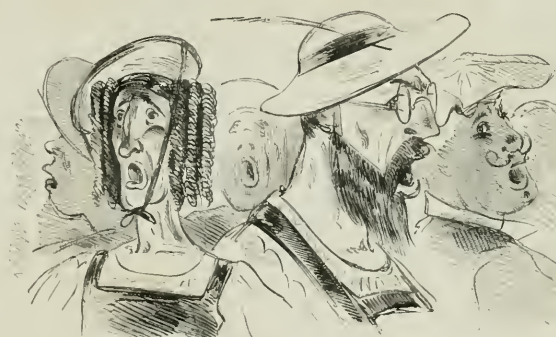
Ténor.



Bah, rit-on!



La secunda donna.



Valet et damo de chœurs.



Che vedo! La confidente.

Dans les coulairs.



La granda chartreuse.



Cavaliere à pied.

Un Tableau de Maitre.

Sous ce titre : *Les Aventuriers politiques*, un journal trace le portrait vivant que nous recueillons non-seulement à cause de la ressemblance, mais aussi à raison du mérite de la couleur. Le journal répondait au *Constitutionnel* :

« Il y a une espèce de gens qui semblent inventés pour le malheur et la perte de tous les gouvernements. Ce sont des gens qui changent de noms et de langage, et qui ne changent jamais d'intentions, de besoins et d'appétits. Chercheurs de bruit, leur parole n'est que la trompette de leur vanité. Fanfarons d'audace, ils n'éviteront leur violence que pour maquer leur faiblesse et leur impuissance. Pondéreux de murailles et de géants, ils ne pourfendent que le vide au milieu duquel ils s'agitent et n'enfoncent que les portes ouvertes devant eux. Tardifs de religion, la religion pour eux n'est qu'un costume de théâtre dont ils se revêtent pour paraître sur la scène, et qu'ils défont bien vite dès que la pièce est jouée. Empiriques de profession et du tempérament, ils supposent la société bossue, trapue, difforme, asthmatique et phthisique, pour se donner le plaisir de la redresser, de la mutiler et de la médicamer. Apothicaires de solutions, ils s'occupent sans cesse de piler dans leur mortier les drogues qu'ils débilitent ensuite sur leurs tréteux, au risque d'empoisonner les simples et les crédules auxquels ils les font accepter. Courtisans de tous les pouvoirs, ils ne les flattent que pour les tromper et les exploiter. Insulteurs de toutes les idées généreuses, ils guettent au coin des chemins les hommes de cœur et de dévouement pour les assassiner traitreusement par une calomnie ou par une injure. Conduiteurs enrôlés sous tous les drapeaux, ils mettent leur épée rouillée et souillée au service de tous les princes qui les paient; ils se battent pour le due de Parme après s'être battus pour le roi de Naples, et ils assomment sur la place du Havre pour le compte de l'Empire, après avoir massacré dans les prisons de l'Abbaye pour le compte de la République. Fouquier-Tiville de toutes les tyrannies, ils accusent, ils condamnent, ils outragent, et leurs réquisitoires, trempés de fiel et de venin contre l'indépendance et le courage, contre la liberté et le progrès, ne sont que les roulements sanguins et la médiocrité jalouse, de l'ambition affamée et de la haine stupide. Telle est cette espèce malfaisante qui semble s'attacher au pouvoir comme les insectes s'attachent à la tige sur laquelle doit naître l'épi pour en ronger la vie et pour en corrompre la sève; espèce de malheur qui a si main dans toutes les folies, dans toutes les aventures, dans tous les attentats, et sa responsabilité dans toutes les révolutions de colère et de mépris ! »

« Cette espèce de gens, nous la retrouvons aujourd'hui plus avancée, plus impuissante, plus servile et plus entreprenante que jamais. »

« C'est elle qui agit le pays, en faisant bondir son sens sans ses oreilles du président de la République les tentations ridicules et odieuses des usurpations de pouvoir. »

« C'est elle qui compromettit le 10 décembre, en se servant de son nom pour attaquer les lois, pour insultier le peuple, et pour préparer je ne sais quelle dérision de gouvernement de jaïssaires. »

« C'est elle qui crée des fantômes d'anarchie, qui découvre partout des complots et des crimes, et qui s'amuse à coiffer Croquemitaine d'un bonnet rouge, afin d'éveiller le plus lâche des sentiments, celui de la peur, et de permettre à la tyrannie de se glisser honteusement jusqu'aux Tuileries entre la terre des uns et la sottise des autres. »

« C'est elle qui apprend à un grand pays à doter de soi, à ne plus croire à sa raison, à son bon sens et à se méprendre comme un ramassis de scélérats capables de tous les crimes et de toutes les rapines, prêts à se jeter sur la propriété, à entrer dans les maisons pour leur, piller et violer, à envahir les temples saints pour renverser Dieu lui-même, dans les parodies de ces profanations que la tolérance de notre temps et l'extinction des passions religieuses rendent heureusement impossibles. »

» DE LA GUYONNIÈRE. »

C'était le 16 novembre. Nous avons cherché, le 17 et les jours suivants, la réplique de l'espèce, pour faire le pendant de ce tableau. L'espèce était occupée à d'autres exercices. En conséquence, nous nous sommes, sans plus attendre, décidés à encadrer celui-ci.

Du commerce de la Guita-Percha.

Avant 1841, le commerce européen ignorait jusqu'à son nom de la *guita-percha*. Dans le cours de cette année, une maison de Singapour imagina d'en expédier environ 200 livres comme essai. En 1845 l'expédition s'éleva à 109 piculs (le picul, mesure indienne, est de 133 livres); en 1846 elle fut de 5,263 piculs; en 1847 de 9,296 piculs; et dans les premiers sept mois de 1848 de 6,768 piculs. Pour ces quatre années et demi l'expédition a été de 21,598 piculs, représentant une valeur de 274,190 dollars; la presque totalité pour l'Angleterre; le continent européen n'a acheté que 470 piculs, et les Etats-Unis 222 piculs.

Le développement rapide de cette nouvelle branche de commerce ne donne pas à penser que l'on ne trouve nulle part d'arbres parmi les indigènes de l'archipel indien. Les *jungles* de Johore furent le premier lieu où la précieuse substance se recueillit; ils furent ensuite dans toutes les directions par des bandes de Malais et de Chinois, en même temps que la population indigène se ruait à cette recherche avec une ardeur égale à celle qui devait hientôt pousser des flots d'émigrants vers les mines d'or de la Californie. Le *Tamuningou*, fidèle aux traditions de la politique d'Orient, déclara la gomme qui se vendait si bien un objet de monopole pour le gouvernement. Il s'appropriait la plus grande part des bénéfices, en laissant, toutefois, aux Malais, comme stimulant, la faculté de vendre de 100 à 200 pour 100 sur ce qu'ils se procraient des travailleurs nationaux. Bienlû, non content de vendre à un prix qu'il établissait lui-même tout ce qu'il recueillait par l'industrie privée, il forma des bandes de 10 à 100 personnes, et employa toutes les tribus des serfs héréditaires à la recherche de la *guita-percha*.

Cette corporation organisée de chasseurs de gomme se répandit, comme une nuée de sauterelles, par tout le Johore, tant péninsulaire qu'insulaire. Ils franchirent la frontière et pénétrèrent dans le Ligna; mais là le sultan ne fut pas longtemps à

découvrir la nouvelle valeur que ses jungles venaient d'acquies. Il confisqua la plus grande partie de tout ce qui avait été recueilli par l'industrie interlope, et, à l'exception du *Tamuningou*, il déclara la *guita-percha* propriété royale.

La connaissance de cet article, excitant de plus en plus l'avidité des chercheurs, se répandit de Singapour vers le nord jusqu'à Pinaig; vers le sud le long de la côte de Sumatra à Java; vers l'est à Bornéo, où on le trouva à Bruï, Sarawak et Pontianak sur la côte occidentale, à Keti et l'Assir sur la côte orientale.

Les importations de *guita-percha* à Singapour, à partir du 1er janvier jusqu'au 5 juillet 1848, se répartissent ainsi sous le rapport de provenance : De la péninsule malaise 93 piculs, de l'archipel de Johore 1,269, de Sumatra 1,066, de Batavia 19, de Bornéo 50. — Le prix, à Singapour, fut, dans le principe, de 8 dollars le picul, il s'éleva à 23, et vers le milieu de 1848 il était tombé à 13 dollars. Si le mouvement fut grand parmi la race humaine, la souffrance ne fut pas minime dans le règne végétal. On a calculé qu'en trois ans et demi 270,000 pieds d'arbre ont été jetés à bas pour en extraire la gomme.

Bibliographie.

ALGÈRE. — *De la civilisation du peuple arabe*, par Charles RICHARD, capitaine du génie, chef du bureau arabe d'Orléansville, ancien élève de l'école polytechnique. Alger, Dubois frères, éditeurs; à Paris, rue Christine, 5.

L'armée française compte dans ses rangs un grand nombre d'officiers qui, justement préoccupés des intérêts de la France, de sa grandeur, de son avenir, utilisent avec succès, par des études sérieuses, et les labours de la guerre et les loisirs de la paix. Parmi ces hommes d'élite, M. le capitaine du génie Richard a des longtemps occupé sa place. Chef du bureau arabe d'Orléansville pendant plusieurs années, il s'est appliqué sans relâche, dans le tumulte des expéditions militaires entre dans le calme et le recueillement de la tente, à connaître à fond les mœurs des populations arabes que la conquête nous a soumises, afin d'arriver ainsi à la connaissance des moyens les plus propres à assoir, d'une manière solide et durable, notre domination en Algérie.

L'illustration a plusieurs fois déjà signalé à l'attention de ses lecteurs les remarquables travaux du jeune et studieux capitaine, notamment ses deux écrits, l'un, sur *l'Insurrection arabe du Draïa* (tome VIII, page 215), l'autre, *De gouvernement arabe de l'indigène* (tome VIII, page 301), et, plus récemment, *Tout et de l'institution qui doit l'exercer* (tome XII, page 101). Tout récemment encore (tome XVI, page 192), nous avons cité le début de la première partie, c'est-à-dire de la partie critique que l'auteur appelle : *Le Marteau* de la brochure : *Civilisation du peuple arabe*, dont nous nous proposons d'analyser ici la deuxième partie, que l'auteur intitule : *La Truelle*. Ces deux titres, en effet, expliquent parfaitement la pensée de son œuvre, puisque, après avoir démolì, il faut bâtir, de même qu'après la critique vient nécessairement la solution.

Cette deuxième partie expose et développe l'idée essentielle de l'écrit tout entier : *Organisation et civilisation progressive du peuple arabe*, dont elle pose en même temps les bases générales. Pour que les vœux de l'auteur, présentés avec l'autorité d'un observateur intelligent et d'un homme pratique, puissent être appréciés à leur juste valeur, nous allons le laisser parler lui-même.

Rien ne se fait au hasard dans ce monde où tant de choses paraissent confuses et inexplicables. Une loi supérieure préside à tout et dirige les événements, à travers mille circuits, vers le but assigné par cette intelligence suprême dont les rayons pénètrent partout. La terre se transforme, s'embellit sur les débris du passé; les peuples qui l'habitent se meuvent, marchent parallèlement, et chaque loi de génération qui arrive apporte à celui qui la suit les épreuves de l'expérience et de la science acquise.

L'humanité marche à pas lents et pénibles au milieu d'enfants douloureux, et chaque pas vers l'avenir lui coûte du sang et des larmes. Les diverses phases qu'un peuple traverse sont comme les degrés de l'échelle qu'il lui est donné de franchir. Il peut bien, dans des élans de vigueur, sauter un, deux, trois de ces degrés; mais si, en dehors de ses propres forces, on veut le pousser à franchir plus qu'il ne peut, on risque beaucoup de lui faire manquer son but et de le condamner à rouler en bas que son point de départ. L'histoire du monde est là qui a porté un témoignage éclatant.

Cette vérité est ce point manifeste que, même après la grande illumination chrétienne qui vint jeter sur la terre la germe céleste de la fraternité, l'esclavage resta encore comme la pierre angulaire de la société nouvelle, et que même, après dix-huit siècles de secousses, elle parvint à grand-peine à se débarrasser de cet horrible fardeau qui la tenait au pied.

Le peuple arabe, comme tout autre peuple, est soumis à cette loi suprême du mouvement. Vouloir y soustraire serait complètement impossible. Supprimer l'un de ces deux éléments qui l'attachent à la société dans laquelle il vit; proclamer, ou une seule fois, tous les droits que l'idée chrétienne, après dix-huit siècles de travaux, nous a enfin donnés. Dites aux Arabes : Vous êtes tous égaux devant la loi que nous vous apportons; vous maraboutes, dont les menaces vous effrayaient, sont des imposteurs dont vous n'avez plus à tenir compte; les vieilles races de chefs qui vous gouvernaient ne méritent pas le respect dont vous les entouriez, car c'est le mérite seul qui fait la valeur d'un homme; la soldat, le colon, qui représentent vos conquérants, ne valent pas plus que vous, car vous avez les mêmes droits qu'eux; ajoutez à cela quelques autres vérités tout aussi tranchantes, et vous voyez éclater une épouvantable catastrophe. Tous les éléments subversifs que renferme cette infame société, privés de toute contrainte, se ruent les uns sur les autres dans un désordre affreux, et finissent par se ruer aussi sur vous-même.

Vous seriez alors forcés de reconstituer d'une manière plus énergique le régime qui vous avait supprimé trop brusquement.

Le peuple arabe ne peut donc arriver à nous qu'avec le temps et par gradations successives; dans l'échelle qu'il monte vers l'avenir, plusieurs degrés nous sont nécessaires; et moi qui nous faisons, nous ne pouvons lui en épargner l'escalade.

Cette loi de mouvement bien constatée, il s'agit de déterminer quelles sont les diverses phases par lesquelles nous devons faire passer le peuple arabe pour l'amener jusqu'à nous. Les passed nous offre à cet égard des enseignements utiles. Nous sommes à l'avance pour opérer une conquête, et certes les exemples de conquêtes ne manquent pas dans les annales de l'humanité.

Quand les Francs pénétrèrent dans la Gaule romaine, quel régime organisèrent-ils pour assoir leur domination?

Que firent les Normands en Angleterre et tous les Barbares qui s'enchaînèrent, en venant vers eux, le vieil empire romain?

Ils établirent la féodalité.

La féodalité doit donc avoir dans le fond quelque moyen d'action très-efficace pour assoir une domination dans un pays. S'il n'en était pas ainsi, on ne pourrait s'expliquer comment tant de peuples divers l'auraient choisie, spontanément et séparément, pour inépuiser leur oisivie à bonne fin.

Quelle est donc l'idée première qui doit se présenter à nous dans notre opération de conquérant? C'est d'appliquer d'abord, avec les modifications que nos mœurs nous permettent d'admettre, cette institution de la féodalité qui semble la porte obligée de tout conquérant.

Il ne s'agit pas ici de s'éparouiller du nom, et de se livrer à sujet à la manifestation de scrupules puérils. Il s'agit de faire la botte de l'humanité, et non pas d'égarer sur des mots.

En quoi consistait le régime féodal dans son véritable esprit? Il consistait à placer, sous l'autorité immédiate du conquérant, diverses unités du pays, reliées entre elles par des intérêts puissants, et à assurer ainsi l'ordre et la sécurité dans la domination. Quelles sont en Algérie ces unités qu'il faut lier entre elles et au conquérant par une chaîne indissoluble? Ce sont les tribus, les éléments divers et variés, mais qui tous se rattachent naturellement à une centralisation facile dans l'exercice de l'autorité. La tribu, voilà l'unité première qu'il nous faut avant tout tenir et organiser, au lieu de nous jeter tout à coup dans le nivellement général que nos loix doivent amener avec le temps. Voyons comment nous devons agir sur elle.

Sa soumission obtenue après des luttes inévitables, notre premier soin doit être d'y constituer d'abord l'autorité d'une manière solide, car c'est la première chose qui lui manque. Cette autorité ne peut avoir, au commencement, d'autre représentant qu'un indigène de son même, sur les bases de race qui admettent les vaincus de leurs dominateurs, en dehors des révolutions nationales que la conquête inspire toujours. Dès ce début, le principe du régime féodal va nous servir. Nous chercherons d'abord, dans la tribu, l'homme qui exerce le plus d'influence, soit à son titre, soit à un autre; nous l'entourerons d'une grande concorde, et nous nous profiterons des habitudes de vassalité qui régnaient chez le peuple arabe pour en faire un suzerain respecté, à la condition qu'il soit notre vassal soumis.

Ce premier pas sera ce que nous pourrions appeler une *feoda* *lite indigène stable*.

Après quelque temps de ce régime, l'expérience nous aura démontré, d'une part, que ce suzerain n'est pas un instrument assez sûr pour nous; d'autre part, que sa tenue, ouverte à tous les vents insurrectionnels, n'est pas un abri solide pour lui, et que d'ailleurs son influence, toute puissante contre nous, est de nul effet quand elle veut nous servir, nos idées viendront à se modifier à son sujet. Nous abandonnerons alors l'homme d'ancienne race et de haute lignée, s'il ne nous a pas compris et s'il n'en a pas assez bien dans nos vœux, pour en choisir un autre issu de la classe moyenne, et qui nous devant une partie de son autorité et de sa fortune, sera plus disposé à faire sa cause commune avec nous. Sa tente ne l'habitait pas suffisamment content d'un coup de main, nous lui construirons une bonne habitation crénelée, et nous serons ainsi arrivés, sans nous en douter, à un château féodal du moyen âge. Avec ce château, il pourra mieux faire respecter son autorité, braver les coups des assassins, y laisser passer, sans être entrainé par lui, le flot de la révolte quand il le fantaisme le pousseira.

Ce second pas sera ce que nous pourrions appeler une *feoda* *lite indigène stable*.

Ces résultats obtenus, et après avoir pourvu au besoin de l'autorité, nous abandonnerons ces masses de loi, de grande difficulté à lever devant nous; d'une part, le peuple le même résistera de toute la roideur de son ignorance contre les progrès dont nous voudrions le doter; d'autre part, le chef indigène, ne songeant qu'à remplir ses coffres, traitera avec une négligence désespérante les intérêts les plus sacrés de ses administrés; au lieu d'être pour nous un auxiliaire utile, il deviendra un obstacle sérieux; nous le trouverons, à chaque instant barrant le passage à nos idées bienfaisantes, et faisant porter l'office de digne franchissable, devant les améliorations que nous voudrions déverser sur le peuple.

La force de ces choses nous amènera à renverser cet obstacle, et à le remplacer par un instrument qui soit véritablement dans nos mains. Cet instrument sera le conquérant lui-même, car il seul est capable de comprendre les deux intérêts de la domination et du progrès.

Le peuple arabe étant un peuple en armes, animé de goût essentiellement militaires, il nous faudra envoyer dans la tribu un homme capable de la commander militairement au besoin; c'est-à-dire capable de marcher à sa tête, le sabre au poing, pour repousser une agression du dehors. L'officier français (ou l'agente quel nous devons choisir) nécessaire pour exercer cette fonction, ne pourra donc prendre la place du kadi dans son château féodal, la civilisation aura alors une base solide d'opération.

Ce troisième pas sera ce que nous pourrions appeler la *feoda* *lite française*.

Pour aller plus loin, examinons dans le passé comment la féodalité a disparu; nous en tirerons nécessairement l'enseignement qu'il nous faut.

La féodalité a été tuée par la commune aidée du pouvoir central, alors pouvoir royal, qui avait tout intérêt à s'en débarrasser. La commune doit donc être pour nous le degré supérieur à qui nous devons venir pour dépasser la féodalité française arriver à un état meilleur.

Cette transition est la plus difficile, mais aussi la plus importante à réaliser; il n'y a que des agents français qui puissent travailler d'une manière sérieuse et la mener à bonne fin. Ce n'est qu'à ce point que nous sentirons l'avantage immense qu'il nous aura pour nous avoir, au centre même de la tribu, un rate médiocre dévoué et intelligent qui, ayant le sentiment de mission, travaillera, dans l'intérêt de la chose publique, à amener les plus privilégiés et les plus riches à leur propre destinée. Nous sentons un moment de la vie humaine que le féodalisme conquérant ne peut pas jouer d'autre rôle que d'émanciper le petit complot, et voilà pourquoi il y aurait une grande difficulté à s'éparouiller du mot.

La féodalité française est le chef de route de l'édifice que nous avons à élever. Elle assurera notre action sur le peuple qui elle le débarrassera des vampires indigènes qui le rongent; e

amendière ses mœurs et sa moralité, à l'aide d'une interprétation... l'enseignement de la loi musulmane elle-même, elle étouffera les vieilles coutumes barbares...

La création de la commune, qui permettra d'obtenir ces précieux résultats, comportera elle-même deux phases distinctes, dont la première nous signale l'ordre aristocratique...

Cette commune aristocratique constituera le cinquième pas vers l'avenir. Après elle viendra le tour de la commune démocratique...

Ce sixième pas fait, la tribu ayant acquis une force de cohésion suffisante parmi ses éléments divers, offrira en tout ce qui se rapporte à l'administration régulière...

Arrivés à ce point, nos loirs, notre forme sociale trouvant pied dans le peuple, il sera possible de faire des décrets qui englobent tout ou la tribu dans le territoire administré suivant nos loirs...

D'après l'exposé qui précède, et que nous avons textuellement reproduit dans tous ses détails, toute la question, on le voit, est de faire marcher le peuple arabe, en le faisant passer par les degrés qui le séparent de nous.

Voici comment M. le capitaine Richard résume la loi du mouvement qui doit amener la société arabe au point où nous pourrions l'assimiler à la nôtre :

Table with 2 columns: Phases and Caractères. It lists seven phases from '1. BARBIE CONFUSE' to '7. CIVILISATION DÉMOCRATIQUE' with their corresponding characteristics.

Faire passer le peuple arabe par les échelons que ce tableau signale nous semble, comme à M. Charles Richard, la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à l'assimiler à notre vie sociale...

Principes Élémentaires d'économie sociale à l'usage des écoles; par M. W. Ellis; traduits de Pongias, par M. C. Ferrière. 1 vol. in-18 de 172 pages. — Paris, 1850. Guillaumin 1 fr. 25 c.

Les Principes Élémentaires d'économie sociale dont M. Terrien vient de publier une traduction sont le recueil coordonné des leçons d'économie sociale qui font partie de l'enseignement dans les écoles séculières connues en Angleterre sous le nom de Mechanic's institutions et de Birbeck schools.

En France, où le gouvernement se charge au peu de tout, nous avons quelque peine à comprendre ce que peuvent les efforts du dévouement individuels. En Angleterre, au contraire, ces efforts ont pas de bornes, et, comme l'a dit avec raison M. Barthélemy Saint-Hilaire dans l'introduction qu'il a mise en tête de son ouvrage de M. Ellis, l'État ne serait pas ce qu'il est si l'Énergie de chacun des citoyens ne préparait, dans la sphère qui lui est propre, ces richesses impéissables dont la réunion compose la race nationale.

M. William Ellis s'est imposé la mission, quant à lui, de pousser l'enseignement de l'économie politique; et les plus heureux succès ont récompensé son zèle et son amour passionné du bien du pays. Malheureusement les occupations les plus graves et les plus impérieuses, — il est depuis vingt-cinq ans directeur de l'Insurance office, l'institution d'assurances maritimes la plus considérable de l'Angleterre, — il a su trouver le temps de se faire lui-même professeur durant les premiers essais, et de former des autres pour la science nouvelle qu'il voulait répandre. Il enseigne l'économie politique dans tout ce qu'elle a de pratique et de directement utile aux enfants des ouvriers de Londres, et, comme nous l'avons dit, ses leçons, réunies en volumes, ont été adoptées

dans toutes les écoles séculières appelées Mechanic's institutions et Birbeck schools.

Les Mechanic's institutions, fondées il y a vingt-cinq ans, sont des écoles supérieures où tous les moyens désirables d'édification industrielle, économique, littéraire et artistique, ont été mis à la disposition des ouvriers adultes. Leur nombre est aujourd'hui considérable. Libéralement dotées dans le principe par les personnages les plus recommandables de la Grande-Bretagne, elles trouvent aujourd'hui dans leurs propres ressources de quoi pourvoir à l'entretien d'un matériel considérable et aux dépenses qu'exigent les achats annuels de livres, instruments, cartes, collections scientifiques, etc.

Ces écoles dites Birbeck schools, du nom du docteur Birbeck, un de leurs fondateurs, ont été ouvertes, pour la première fois, en 1818, sous le patronage du comte de Radnor, en faveur des enfants des ouvriers, des industriels et des commerçants. Le prix d'admission est de 6 shillings ou 7 fr. 20 c. par trimestre et de 4 shillings par semaine.

Bien que répartis en deux sexes, les hommes et les femmes, elles ont déjà pris une grande extension. On en compte à Londres six qui contiennent chacune de 200 à 300 enfants, garçons et filles. Les classes des filles sont entièrement séparées de celles des garçons, sous la direction d'institutrices spéciales. Leur programme, tout séculier, comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire anglaise, l'élocution, l'histoire, la géographie, le dessin et la musique vocale, les éléments d'algèbre, de géométrie, d'arpentage, de mécanique et de sciences naturelles, et les principes fondamentaux d'hygiène et d'économie sociale.

Bien que répartis en deux sexes, les hommes et les femmes, elles ont déjà pris une grande extension. On en compte à Londres six qui contiennent chacune de 200 à 300 enfants, garçons et filles. Les classes des filles sont entièrement séparées de celles des garçons, sous la direction d'institutrices spéciales. Leur programme, tout séculier, comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire anglaise, l'élocution, l'histoire, la géographie, le dessin et la musique vocale, les éléments d'algèbre, de géométrie, d'arpentage, de mécanique et de sciences naturelles, et les principes fondamentaux d'hygiène et d'économie sociale.

L'habile traducteur des Principes Élémentaires d'économie sociale se propose de publier successivement la traduction des autres ouvrages de M. Ellis, en un ouvrage qui doit nous donner tout ce que nous pouvons désirer qu'il se hâte le plus possible de tenir ses promesses.

Romans et nouvelles d'EMMANUEL DE LERNE, avec une préface de M. Arsène Houssaye. Un vol. format anglais de 285 pages. — Chez Victor Lecou.

C'est un élégant petit volume, et un livre d'une agréable lecture que ce recueil de contes et de nouvelles de M. Emmanuel de Lerne. Les dix contes et les deux romans, comme l'auteur, qui a donné, je crois, un tour trop ambitieux à ses récits. Le roman est le tableau, la nouvelle ou le conte est l'esquisse, et une esquisse dont le cadre n'est jamais très-tendu, qui ne représente que peu de personnages et d'incidents. Tel est le genre de ces nouvelles de M. Emmanuel de Lerne, qui n'y fournirait jamais une longue carrière, et s'y borne à nous retracer tantôt une impression de voyage, tantôt quelques pages d'une vie romanesque, tantôt une catastrophe qui termine tout d'un coup les jours d'une créature intéressante.

De plus, chose rare parmi les romans ou les contes qui courent, ceux de M. de Lerne sont écrits avec soin, avec art. L'auteur y fait œuvre de style, et cette œuvre est souvent d'un travail fort distingué. Ce n'est pas que le crayon rouge d'un censeur classique n'y trouve beaucoup à reprendre, beaucoup à souligner s'il le voulait bien. Notre auteur est jeune, il cherche sa voie,

il flotte, il hésite entre la prose de Candide et la prose de Quasimodo. De là, dans son style, un singulier mélange de simplicité et de recherche, de grâce et d'afféterie, d'expressions justes et de tournures bizarres. Plus d'une fois cependant, son bon génie l'emporte sur le mauvais, et c'est lui seul qui a dicté à M. Emmanuel de Lerne cette charmante page que je me plais à citer :

« A notre âge, mes amis, — c'est à vous, à vous qui êtes jeunes, que j'écris ces lignes, — quel est le pays de la terre que nous rêvions sans y placer une femme? Le moyen, je vous prie, de se représenter Naples, Naples la voluptueuse, sans la brune Italienne à nos côtés? Révez donc Venise sans l'avenure nocturne, sans la dame voilée de noir! Autant vaudrait rêver la ville de l'Arabie sans ses gondoles, sans sa place Saint-Marc, sans ses palais silencieux. — Hélas! dirons-nous, nous sommes tristes et malades, nous partons pour trouver ailleurs du soleil, un ciel bleu, le repos. — Nous voulons du soleil et un ciel bleu! Enfants! pourquoi nous tromper ainsi à plaisir? C'est l'amour, c'est une femme que nous allons chercher; car, durant son absence, son souvenir apporte le courage pour supporter la longueur des jours, et au retour, son sourire et ses deux bras enlacent font oublier tous les maux de la veille, toutes les préoccupations du lendemain. — Avec la Fornarine, l'atelier de Paris se transforme en un paradis sur la terre. La Bastille s'est changée en un palais, quand la fille d'un prince est venue à grand bruit visiter le prisonnier. Le fleuve nous plait davantage, lorsque la voix de Nausicaa et de ses doux compagnons animés ses bords, et l'eau de la fontaine paraît plus fraîche au désert, si Rebecca la présente au vieux serviteur d'Israël. — Pas de bonheur complet sans la femme. Dans toutes nos impressions on la retrouve. Nous l'associons à chaque événement de notre vie. Elle domine toutes nos pensées de gloire, toutes nos orgueilleuses et chimériques ambitions, et la couronne ne nous sourit que lorsqu'elle nous fait la pose ou la contempler sur notre front. »

Certainement il a tout à fait raison, et le fraîcheur et de tout dans ce petit morceau, et les idées, sans être très-originales, y sont présentées d'une façon piquante. De plus elles sont justes, bien que l'auteur s'y laisse aller un peu au dithyrambe et généralise trop ses sentiments personnels. Ainsi il y a bien des gens qui prennent les couronnes de toutes mains, et se soucient médiocrement que les femmes les contemplent au leur front. M. Emmanuel de Lerne ne nous parle que de ceux qui font de la politique par amour, tandis qu'il en a plus d'un qui le font l'amour que par politique.

Je n'ai pu citer que quelques-uns de M. de Lerne qui ne le cède pas à celle-ci; mais cet échelonnement des romans, et plus ample informé, je renvoie le lecteur à ses Souvenirs et Nouvelles, fines et délicates esquisses qui échappent à l'analyse.

M. Emmanuel de Lerne pouvait donc, avec la certitude d'y être bien reçu, se présenter dans le monde littéraire sans autre appui que son talent. Néanmoins il a cru devoir appeler à lui le secours d'une préface de M. Arsène Houssaye. Il y a de très-jolis détails dans cette introduction, et nous le reconnaissons volontiers, bien que M. Houssaye y exprime sur l'art des idées qui diffèrent quelque peu des nôtres, différence qui s'éclaircira bientôt, je l'espère. Déjà M. de Lerne a fait un grand pas vers la vérité, toutes les lignes suivantes, ou les promesses et les résultats du mouvement de 1829 sont si bien appréciés :

« On se croyait à la veille de conquérir le monde et d'escalader le ciel; jamais peut-être armée si vaillante ne s'était montrée dans le monde des idées et des symboles; mais combien peu sont demeurés la bannière à la main avec l'ardeur de la jeunesse ou le génie! Toute l'histoire de ce généreux mouvement pourrait s'écrire avec quelques épitaphes. »

AL. DURAI.

Louis Marvy. GRAVEUR ET PAYSAGISTE.

Une mort prématurée vient d'enlever aux arts et à ses nombreux amis notre collaborateur Louis Marvy, qui, dans le cours d'une carrière trop tôt interrompue, s'est constamment efforcé de montrer à ceux qui l'approchèrent l'heureux accord d'une belle âme et d'un beau talent.

Louis-Gervais Marvy (taït né à Jony (Seine-et-Oise), le 45 mai 1815. Sa famille le destina au commerce. Il occupa d'abord un emploi modeste à la manufacture de toiles de Jony. Un goût très-vif pour le dessin se révéla chez le jeune Marvy, et il s'y livra avec une ardeur qui trahissait déjà sa véritable vocation. Il eut pour premier maître cet instinct adroit qui se joue des difficultés de l'art, et pour premiers modèles les cartons mis en œuvre sous ses yeux. Marvy vint bientôt à Paris, où l'appelaient une place de commis dans la maison de M. Barbet de Jony. Il y cultiva avec passion ses dispositions naturelles pour le dessin. Livré, le jour, à un travail aride au gré de son intelligence qui lui montrait un but plus éclatant, il se dédonna à cette contrainte en consacrant ses loisirs à l'étude. Les encouragements nombreux que ses amis prodiguaient à ses premiers essais, lui suggérèrent la résolution de perfectionner ce talent qui s'était fait pour lui par de heureuses tentatives. Marvy suivit le cours de dessin de Dupuis, d'après la méthode abrégative d'enseignement appliquée par ce professeur, et se fit remarquer par de rapides progrès. En 1838, il renonça au commerce,

et se tourna vers la gravure. Il entra chez Nyon, graveur, qui lui enseigna les éléments de son art. Marvy ne passa qu'une année dans cet atelier.

Les exigences d'une vie pauvre lui imposèrent la dure nécessité d'abandonner momentanément ses études sérieuses, et de chercher son pain dans la gravure dite de commerce, qui ne roule que sur l'exécution des étiquettes à l'usage des marchands. C'est une des époques de sa vie dont Marvy lui-même rappelait le plus gaiement le souvenir. Il ne pouvait cependant se soustraire à sa destinée qu'il appelait à devenir un grand artiste. Doué d'une activité prodigieuse, il s'adonna à un travail opiniâtre, et, honteux de l'abaissement auquel il avait condamné son talent, il revint sur ses pas, et s'ouvrit à force de persévérance une voie nouvelle dans cet art qu'il devait illustrer. Les procédés ordinaires lui parurent lents, pleins de difficultés, et n'offrir que des ressources insuffisantes pour reproduire avec quelque fidélité les tons, qui sont l'harmonie de la peinture. Il trouva dans l'eau forte et le vernis noir un procédé plus prompt et plus harmonieux. Les progrès qu'il fit firent à ce dernier mode de gravure particulièrement, lui assurèrent en quelque sorte un droit de découverte par rapport à ce procédé depuis longtemps oublié. Fortement dominé par l'esprit d'innovation, recherchant l'originalité, comme il convient à un véritable artiste, Marvy se créa un genre à part en mélangeant d'une manière infiniment piquante l'eau forte, l'aqua-tinta, la manière noire et le vernis mou. Ce procédé complexe a produit dans ses habiles mains des effets d'une surprenante variété.

Une fois maître de son procédé, qu'il maniait avec une facilité extraordinaire, il s'attacha à en montrer la supériorité. Il choisit, parmi les artistes modernes, ceux qui déliaient le plus ouvertement la reproduction : Decamps, Piers, Corot, Dupré, Rousseau, Diaz, Cabat et Mariolat. On peut se convaincre qu'en passant par la gravure, les œuvres de ces brillants coloristes n'ont perdu aucune des qualités qui les distinguent à un si haut degré.

L'assiduité au travail était un des traits du caractère de Marvy. On est étonné de la merveilleuse fécondité de cet artiste infatigable, qui, à l'exemple de Jean-Jacques, se délassait d'un travail par un autre travail. C'est ainsi qu'il a pu produire, indépendamment de ses gravures auxquelles il donnait un soin particulier, un nombre presque infini de dessins en tout genre.

Outre les gravures faites d'après les peintres que nous avons nommés plus haut, et qui forment une partie importante de son œuvre, Marvy a publié un *Élé en voyage*, comprenant vingt sujets d'après lui-même, empruntés à ses souvenirs de la Bretagne et de la Normandie. Il grava pour M. B..., amateur éclairé, une suite d'eaux fortes d'après Decamps. Un milieu de travaux aussi considérables, il eut le secret de multiplier ses efforts, et de fournir presque en même temps les illustrations des *Contes de Perrault*, de

l'Histoire de la Marine et du Jardin des Plantes, pour le libraire Curmer. Il coopéra, comme dessinateur, au journal *l'Artiste*, à la publication des *Beaux-Arts*, au *Magasin pittoresque*, à la *Galerie de l'Amateur*, à une foule de recueils et d'ouvrages d'art.

En même temps il contribua pour un grand nombre de dessins à la *Vie des Peintres*.

L'Illustration, qu'il accueillit avec empressement qu'elle témoigne pour tous les talents, a reçu de Marvy les dessins dont elle a accompagné récemment un travail sur les *Bords du Rhin*. C'est le dernier ouvrage de ce regrettable artiste. Il eut à peine le temps de le terminer. La maladie à laquelle il devait succomber avait déjà saisi l'infortuné Marvy à l'époque où sa main jetait les dernières lignes de ce travail, suprême inspiration de cette intelligence qui allait s'étendre.

Artiste éminent, Marvy était encore recommandable par ses moeurs et son caractère. Il était difficile de l'approcher sans l'aimer. Son désintéressement était extrême, et la générosité passionnément. Un mot permettait d'apprécier dans quelle mesure il céda à ce double penchant. Marvy est mort pauvre.

M. Adolphe Moreau, un jeune homme du monde que son goût pour les arts avait attaché à Marvy, et dont il était devenu l'ami en recevant ses conseils, en étudiant et observant sous sa direction, nous adresse la lettre suivante, dont nous nous empressons d'accueillir la bonne pensée...

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

« MONSIEUR, »
« Vous avez, il y a longtemps déjà, »
« accueilli les essais si pleins d'avance de »
« Marvy; et, au moment de sa mort, vous »
« publiez les magnifiques dessins de son »
« voyage sur le Rhin. A personne donc, »
« monsieur, plus qu'à vous n'appartient »
« l'initiative d'une souscription pour élever »
« à notre pauvre et cher ami un monument »
« simple et modeste, comme fut sa vie. »
« Je n'en doute pas, ses camarades les »
« artistes, les littérateurs, les gens du »
« monde, les érudits, qui en si grand »
« nombre sont venus hier lui dire un »
« dernier adieu sur sa tombe, s'empresseront »
« de répondre à votre appel et de lui donner »
« cette nouvelle preuve de leur affection et »
« de leurs regrets. »
« Agréer, monsieur le Directeur, l'assu- »
« rance de mes sentiments dévoués. »

» AD. MOREAU. »



Louis Marvy, d'après un portrait peint par M. Duboffe.

En 1848, Marvy se rendit en Angleterre, dans l'espoir de trouver un aliment à sa voracité ardeur pour le travail. Il y entreprit une reproduction des paysagistes anglais les plus modernes. Cet ouvrage, auquel il s'appliqua beaucoup, est resté inédit. Il grava aussi, d'après miss Courtenay Boyle, dame d'honneur de feu la reine douairière, une charmante suite de dessins. De concert avec son ami, M. Masson, il avait conçu le projet de graver les principaux tableaux de la *National Gallery* de Londres. Cette œuvre gigantesque avait déjà reçu un commencement d'exécution; mais elle fut abandonnée faute de souscripteurs.

Découragé, fatigué d'une oisiveté qui lui pesait, Marvy rentra en France, il y a quelques mois à peine. Il commença un album de douze sujets, d'après nos meilleurs paysagistes.

PREMIERE LISTE DE SOUSCRIPTION.

MM. Adolphe Moreau père.	100 fr.
Bardin.	30
Adolphe Moreau fils.	50
Léon Laroche.	20
Adolphe Lefèvre.	20
Ferdinand Moreau.	20
L. de Fos.	15
Saney.	10
Sidney Hertz.	20
Moreau, agent de change.	40
<i>L'Illustration</i>	100
TOTAL.	420 fr.

Bulletin des Beaux-Arts.

Le directeur des Beaux-Arts a l'honneur de rappeler à MM. les artistes qu'en exécution de l'arrêté ministériel sur l'exposition des artistes vivants de 1850, le terme de rigueur pour le dépôt des ouvrages a été fixé au 25 novembre, à 4 heures du soir, au Palais-National.

Le lendemain 26 novembre, MM. les artistes seront admis, sur la présentation de leurs récépissés et sur leurs signatures, à déposer leur vote pour la composition du jury d'admission, de 8 heures du matin à 2 heures. Le dépouillement commencera immédiatement après le scrutin.

Le peintre Alexandre-Evariste Fragonard, qui vient de mourir, naquit à Grasse (Var) et fut élève de David. Il était peintre et statuaire. On lui devait l'ancien fronton du Palais-Législatif, la statue colossale de Pichegru, la fontaine du marché des Carmes. Comme peintre on lui doit : Françoise 1^{re} armée chevalier, les Bourgeois de Calais, Marie-Thérèse, Jeanne-d'Arc, la Naissance du duc de Bordeaux; un des plafonds du Musée du Louvre, le Tasse lisant sa *Jérusalem*, Jeanne d'Arc montant au bûcher, Charles de Blois au siège de Saint-Quentin. Il avait reçu dans les concours quatre médailles de première classe et la croix d'honneur. C'est son fils Théophile Fragonard qui doit peindre l'intérieur du Panthéon.

Voici la liste complète des statues on pied des hommes qui ont servi ou honoré la ville de Paris, et qui décorent la principale façade de l'Hôtel-de-Ville. Anciennes : Frochet, Bailly, Turgot, l'abbé de l'Épée, Rollin, M. Melé, Jean Aubry, Robert Étienne, François Miron, Guillaume Bué, Lailhier, de Viole, Juvénal des Ursins, du Sully, Saint-Landry, Achriot, J. Boyllux, J. Goujon, Pierre Lescot, Goslin, Philibert Delorme, Vaquerie, saint Vincent-de-Paul, Lesueur, Lebrun, Mansard, d'Argenson, Perronet.

Nouvelles : Condorcet, Lavoisier, Gros, Voltaire, d'Alembert, Buffon, Paré, Papin, de Harlay, Monge, La Fayette, Monthyon, Colbert, Molière, Boileau, de Thou. — Total : 44 statues.

Il y a encore des niches dans les deux cours du nord et du midi, ainsi que sur les trois façades du sud, de l'est et du nord, pour en recevoir une centaine d'autres, si bien que, lorsque toutes ces niches seront remplies, le palais municipal sera un véritable Panthéon dédié à toutes les gloires parisiennes.

Correspondance.

MM. F. et R., à Brest. — Un des dessins reçu trop tard; l'autre pour le prochain numéro. Remerciements.

M. O. M., à Flemen. — L'ouvrage à la *Revue de l'Orient*, comme matière plus appropriée à l'objet de ce recueil. Mille compliments.

M. J. de R., à Madrid. — Nous remercions avec reconnaissance ce que vous voulez bien nous annoncer.

M. N. — Les Anglais n'ont pas inventé la vapeur, dites-vous, Monsieur. Ils n'ont pas eu cette prétention. Quant aux applications de la vapeur, nous sommes de votre avis, sans partager votre horreur pour un mot. Cependant, le peuple qui a laissé enfermer Salomon de Caus comme fou, a dû guère le droit de réclamer la priorité de l'invention. On a beau être Français, il faut être juste avant tout. Votre colère aurait bien d'autres motifs pareils de s'exhaler. Calmez-vous, calmemois.

M. X., à Paris. — Nous réparons une erreur involontaire. M. Savon dont nous avons annoncé la mort, il y a quinze jours, avait cessé, depuis plus de dix ans, d'être le rédacteur en chef du *Moniteur*. C'est, depuis sa retraite, M. Gruy qui orna ce emploi, et qui mérite, à son tour, les éloges dus à celui qui a fondé les traditions de cette œuvre délicate.

M. C. V., à Paris. Vous avez raison, monsieur. La voie de bois à brûler ou double sière doit peser 750 et non 1,500 kilos.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS. Au lion d'or.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^{ie}, ou près des directeurs de poste et de messageries des principaux libraires de la France et de l'étranger, et de correspondances de l'Agence d'abonnement.

PAUL LÉN

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr. N° 405. — Vol. XVI. — Du Vendredi 29 novembre au Vendredi 6 décembre 1850. Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Pris de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr. Bureaux : rue Richelieu, 60. Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Courrier de Paris. — Un prophète inconnu. — Chronique musicale. — Chemin de fer de Versailles et de Saint-Germain. — Littérature étrangère, Horace et le Tasse. — Peintures de Drolling à Siot-Sulpice. — Les ballons. Variétés. — Bibliographie. — Traité des Reconnaissances militaires. — Calendrier illustré. — La flotte à Brest.
 Travaux. Arrivées des invalides d'Avignon à Paris. — Ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin : L'école des Chartes, deux gravures. — Chemin de fer de Versailles et de Saint-Germain, dix gravures. — Chapelle de Drolling à Saint-Sulpice, trois gravures. — Les ballons, cinq gravures. — Calendrier illustré, deux gravures. — La flotte à Brest. — Rebus.

derniers jours; il n'en a pas été ainsi, et soit l'incertitude des accusations, soit le défaut d'exactitude des faits, soit l'exagération qu'on leur a donnée, et peut-être aussi le défaut d'une suffisante expérience oratoire de la part de ceux à qui était confié le soin de développer ces interpellations, par un de ces motifs, ou par tous ensemble, l'impression a été faible, et c'est sans hésiter que l'Assemblée a passé à l'ordre du jour pur et simple sur cette affaire dont on avait fait quelque bruit. Le court débat qui a terminé la séance de lundi, sur la proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader, faite par M. le général Fabvier, tout inattendu qu'il fut et bien qu'il arrivât à une heure où tout représentant regarde volontiers sa montre et devient inattentif, a excité une sérieuse émotion qui jusqu'au dernier mot a retenu chacun à son banc. Depuis que les chances de la fortune nous ont livré Abd-el-Kader, cet implacable ennemi qui pour combattre

la nation française n'a reculé devant aucun moyen, devant aucune extrémité, il s'est rencontré un certain nombre d'esprits plus romanesques que sensibles, il faut bien le dire, qui se sont épris d'une pitié excessive pour la situation de l'émir. Oubliant le sang de nos soldats répandu, nous pas seulement dans les emportements légitimes du combat, mais dans d'odieux guet-apens, dans des embûches déloyales, ils n'ont plus trouvé de plaintes, de gémissements que pour le sort d'Abd-el-Kader, détenu, disaient-ils, au mépris des traités, au mépris de la parole de la France. M. le général Fabvier, après avoir visité l'émir, dont la détention loin de sa patrie est digne sans doute d'une certaine sympathie, sérieuse, réfléchie, s'est laissé, comme tant d'autres, entraîner à l'exagération; et, dans un zèle excessif de loyauté et de compassion, il a demandé qu'Abd-el-Kader fût, selon les termes de sa soumission, envoyé à

Histoire de la semaine.

On pouvait s'attendre que les interpellations sur la situation des détenus politiques auxquelles la séance du 23 a été consacrée, tiendraient la première place dans l'intérêt de ces



Arrivée à Paris des invalides de la succursale d'Avignon.

rabie général appuyait à la fois ses déclarations d'honneur, d'humanité, et son indifférence en France. Et si la endant pas d'hésiter, on éprouvait les de conscience sur notre droit à prisonnier, quels que fussent les, de véritable humanité que nous charas, dans un discours rapide, rétabli, à la profonde satisfaction et de l'Assemblée, la vérité des faits, caractère de la soumission de l'émir, ainsi dire à discrétion, imposée par la on, commandée par la poursuite mes, dont il ne pouvait espérer aucune remarquer que la parole de la France moment engagée, et qu'Abd-el-Kader à invoquer que des assurances per-

... à invoquer que des assurances per- et ennemi pour qui on sollicitait tant de pitié; il la montré rampant à l'improviste le traité de Tafna par le massacre de nos colonnes; immondes de centaines de prisonniers blessés, malades, au mépris d'une capitulation consentie par lui; en toute occasion enfin, exerçant les plus horribles cruautés contre les Français. De vant ces terribles souvenirs, il s'est étonné à juste titre de cette pitié qui voudrait, quand aucun traité ni nous y oblige, ouvrir les portes de la France à un brutalement qui l'entretient just relayer en Algérie le drapeau de la guerre éteinte. — Nous ne pouvons mieux indiquer le succès de cette improvisation, et le peu de légitimité des réclamations présentées en faveur d'Abd-el-Kader, qu'en disant que deux membres seulement, y compris le général Fabvier, se sont levés pour la prise en considération de la proposition. Cet incident d'une heure a sans contredit été le plus intéressant de la semaine, et à peine pouvons-nous, après cela, mentionner la discussion qui s'est produite sur une proposition sortie des bancs les plus extrêmes de l'extrême gauche, véritable utopie, qui a peut-être occupé l'Assemblée plus qu'il ne convenait.

A ces rêves qui semblent conçus en dehors de toute notion des habitudes, de l'organisation, des traditions, du caractère de la France, combien nous préférons ces idées toutes simples, bien terre-à-terre peut-être, mais qui tendent à une amélioration réelle, pratique. Aussi, croyons-nous qu'on approuvera sincèrement l'Assemblée de l'attention sérieuse qu'elle a accordée à l'établissement de travaux publics et de bains à bon marché. Bien que cette question d'hygiène ait passé sans grand bruit à la séance de vendredi dernier, nous pensons qu'elle pourrait bien avoir plus d'importance que tant d'affaires pour lesquelles on fait grosse dépense d'éloquence. Le gouvernement, afin d'encourager par des primes la création de travaux publics et de bains à bon marché, avait présenté un projet de loi portant demande de crédit, et dispensé, à ce titre, des trois délibérations; l'Assemblée, néanmoins, a ordonné que ce projet serait soumis aux trois délibérations, jugeant la question digne de tout examen, et nous souhaitons qu'elle accueille définitivement, par une solution affirmative, une tentative qui peut exercer l'influence la plus salutaire sur l'hygiène des classes laborieuses.

Nous ne croyons pas utile d'étendre ce résumé des tendances parlementaires, de l'énumération des lois secondaires votées, et des propositions personnelles repoussées par l'Assemblée; nous nous bornerons à dire qu'elle a définitivement adopté, et sans modifications importantes, la loi sur la correspondance par télégraphie électrique, et qu'elle a sur la demande de M. Crétion, fixé à samedi prochain la discussion de la proposition de cet honorable membre sur l'abrogation des lois de banissement votées contre les membres de la branche aînée et de la branche cadette. Si aucun incident n'ajourne ce débat, nous pouvons prédire avec plus de certitude que pour samedi dernier, une séance orageuse, passionnée pour samedi prochain.

Ce serait un véritable oubli que de ne pas mentionner, au milieu des propositions commémoratives dans le cours des dernières séances, la proposition de M. le général de Grammont sur la translation du siège du gouvernement hors de Paris. Du reste, contre l'attente des curieux qui en attendaient quelque scandale, elle est tombée sans beaucoup d'éclat devant une majorité considérable.

— La suppression de la succursale des invalides d'Avignon, prononcée par un décret du 27 février dernier, a fait refluer sur l'hôtel national de Paris 350 hommes environ qui sont arrivés à Paris dans la soirée du 25 de ce mois. Parvenus aux dernières étapes de leur voyage, ils devaient arriver par eau à Paris dans la soirée du 23 ou dans la matinée du 24 de ce mois. Par suite de la tourmente du dimanche, on les a fait prudemment rester à Melun et à Corbeil; ce qui a rendu inutiles les préparatifs de débarquement soigneusement réunis au quai de Louviers. Ils sont arrivés à Paris par les chemins du fer et par des voitures suspendues, et ont été reçus avec les marques du plus vif intérêt par leurs camarades et par le brave général Pett.

— Le discours du roi de Prusse à l'ouverture de la session des chambres, le 21 de ce mois, a été le sujet de tous les commentaires, et sa rédaction équivoque donne en effet de la besogne à toutes les craintes comme à toutes les espérances. Néanmoins, les négociations entre la Prusse et l'Autriche continuent, et l'on dit même que cette première ardour populaire, qui pouvait entraîner le gouvernement prussien au delà de ce qui est prudent, commence à se calmer.

— Le roi Victor-Emmanuel a ouvert en personne la session des chambres piémontaises, le 23 novembre, au lieu de l'enthousiasme des citoyens accourus sur son passage, et de l'Assemblée, accueillant son discours par ses applaudissements. M. Pinelli, le négociateur nouvellement venu

de Rome, a été élu comme président de la chambre des députés.

PARIS.

Voyage à travers les Journaux.

Qui aurait jamais supposé que cela se passerait ainsi ? A en croire les journaux, nous allons assister au plus émouvant et des spectacles législatifs. Les rôles étant distribués et appris par cœur. Depuis les premiers tenors de la tribune jusqu'aux comparses des coulisses, tout le monde était décidé à se surpasser; tout était préparé pour cette représentation extraordinaire; puis, au lever du rideau, il se trouve que l'opéra n'est pas tout seul en ville, que les barytons sont fatigués, et que le répertoire va être inauguré par la troupe de fer blanc. Du reste, c'est toujours la même salle de carton, les mêmes banquettes et les mêmes personnages. La villegiature a singulièrement engraisé M. Jérôme-Napoléon Bonaparte; il tourne à l'ancien amoureux du Gymnase. M. de Girardin ne peut rester sur son banc; il va, il vient, il se démène, parlant à celui-ci, arrêtant celui-là, donnant une poignée de main à cet autre; on dirait qu'il porte avec soi les destinés de l'opposition. De l'autre côté, le banc des gentlemen riders est au grand complet. Gilet en piqué blanc, devant de chemise irréprochable, nappettes immaculées, telle est la tenue rigoureuse de MM. de Laussat, de Dampierre et de la Moskowa, qui représentent plus particulièrement les gens bien mis. A deux banquettes au-dessous d'eux, M. Antony Thourret, le chef du parti des hommes gras. M. de Broglie cause à voix basse avec M. Molé, qui tient constamment son chapeau à la main, comme s'il était en visite de cérémonie. A la crête de la droite, le favori des dames de la cité de Clémence Isaure, M. Danjou, promène son longron sur les tribunes; à la crête de la gauche, M. Bourzat, qui a hérité des traditions parlementaires de son oncle; M. Villémain, joué négligemment avec les cordons de son surlin; M. Bourzat est l'ambassade de M. de Laussat; il a une ficelle en guise de médailles confectonnées. Son gilet, trop court, fait d'impuissants efforts pour joindre un pantalon fugitif; hélas ! il expire comme Léandre avant de toulter au rivaage.

Voilà ce que j'ai vu de plus curieux à l'ex-Parisien. Je ne pense pas que le pays se plaigne que le feu d'artifice des propositions menaçantes ait fait long feu. La France a un tel besoin de repos, qu'elle ne saurait fuir de personne de la troubler, sous quelque prétexte que ce fut. Elle veut dormir sur l'oieiller du présent. Mais les journaux que vont-ils devenir? les journaux qui avaient tant compté sur les représentations annoncées pour l'exploitation du premier-Paris? Depuis trois mois ils se traînaient dans les redites. Les revues de Satory étaient épuisées. Ils avaient promis un thème tout neuf pour le prochain trimestre, et les voilà forcés de servir à leurs abonnés les rotations du trimestre dernier. Depuis quinze jours, la clarinette du journalisme a toujours joué le même air. La chronique politique est aux abois; l'entre-filet se traîne péniblement comme un hip-potame blessé; quant au premier-Paris, le premier-Paris se meurt, le premier-Paris est mort!

Il faut bien l'avouer, au risque de déplaire à de certaines gens trop habitués à dire tous les matins la vérité aux autres pour permettre qu'on s'exprime librement à leur égard, mais le journalisme subit, comme tout le reste, la loi inexorable de ce temps-ci; il baisse. L'idée ne circule plus à travers ces gigantesques colonnes toutes noircies de commentaires. Au lieu de prévoir les événements, le journal est à la remorque des faits; au lieu de marcher dans la voie philosophique du principe, il fait l'école buissonnière dans les petits sentiers de la chronique, battant tous les buissons pour tâcher de faire envoler un sujet d'article. N'avons-nous pas vu tout dernièrement l'un des plus graves organes de la grande presse s'écarter trois jours durant, à propos de quelques innocents sourires, et élever le gendarme jusqu'à la hauteur d'un prince? Et à ce sujet, tous les autres journaux de se précipiter sur la question comme des oiseaux de proie, pour en emporter chacun un morceau. Je pourrais vous citer telle feuille sérieuse, qui, depuis trois semaines, déjeune, dîne et soupe du grand complot tramé contre M. Dupin et ses collègues de la Commission de permanence. Il en est un autre qui, voyant qu'elle ne doit plus compter, pour venir en aide à son infécondité, sur l'imagination par-dessus des librettistes parlementaires, se propose à travers l'Allemagne, passe de l'Autriche dans la Hesse, et de la Hesse en Prusse; excite telle puissance, retient telle autre, et fait mouvoir les armées comme des pions sur un échiquier. Le journalisme semble aussi épuisé que l'exécutif et le législatif. Encore quelque temps de ce régime, et nous finirons par nous apercevoir que la chanson des *Myrmillons* était une prophétie à notre adresse. M. Emile de Girardin avait, dans ses jours d'opulence intellectuelle, une idée chaque matin au service de la république, il devrait bien, au risque de se gêner un peu, faire un léger sacrifice, et prélever une seule idée par semaine sur ses économies pour défrayer la polémique quotidienne.

A cette infécondité de la presse en général, à ce marasme des intelligences de l'écrivain, il y a plusieurs causes; la première, c'est la suprême ignorance de la plupart des héritiers de l'opinion publique. Le journalisme, qui a la prétention d'être l'éclaircur de la civilisation, devrait avoir pour desservants des hommes nourris de fortes études, des travailleurs pâlis par les veilles, ou des esprits supérieurs en qui les facultés naturelles suppléent aux facultés qui s'acquiescent par un travail opiniâtre. Au lieu de cela, que voyons-nous dans presque tous les organes de la presse parisienne? Des *fra-t-ses* de toutes les professions libérales, celui-ci à côté médecin, il n'a pu se faire une clientèle; celui-là à échoué au barreau; tel s'est ruiné sur le marché commercial; un autre n'avait ni sens de style, ni assez de frac-

heur dans l'imagination, ni assez de talent, en un mot, pour faire figure dans le salon littéraire du rez-de-chaussée, et il a grimé au premier étage; on ne voulait pas de ses feuilletons, il imposera ses *fortines*; il était insuffisant pour intéresser, il sera très-propre à enseigner. Jetez un regard sur les noms qui étoient la première page des journaux, depuis que la main sacrilège de M. de Tinguay a déchiré le voile qui recouvrait la statue d'Isis, et dites-moi si je suis un calomniateur, ou seulement un esprit chagrin. Prenez un journal de la Re-Sauration, le premier venu, et comparez le personnel de ses rédacteurs avec les collaborateurs du plus grand nombre des feuilles de 1870. Je n'ai pas besoin de dire *Journal des Débats* de cette ancienne époque. Ce journal qui avait pour écrivains ou pour inspirateurs tant d'hommes éminents par leur savoir et par les immortels ouvrages que quelques-uns d'entre eux ont laissés comme le *silon* l'auteur de leur passage; mais je citerai le *Globe* philosophique, ou je trouve M. Cousin, M. Hémusat, M. Villemain, M. Du-buis, M. Guizot; je mettrai sous vos yeux le *Courrier fran-çais*, rédigé par Benjamin Constant, Kératy, Cornuau, Mignet, Adolphe Blanqui, l'abbé de Pradt, et je vous dirai: Voilà quels étoient les journalistes il y a vingt-cinq ans; voyez quels ils sont aujourd'hui!

Mais il est vrai que, si dans ce temps-là le journal ne courait pas après les idées comme un enfant après les papillons, il s'affichait pas non plus des prétentions encyclopédiques; il se contentait de traiter à fond la question du moment, de prévoir et d'indiquer les éventualités et de déjouer logiquement les conséquences d'un principe; il n'avait pas encore songé à se bâtir une forteresse dans le domaine de la publicité pour expulser toutes les autres publications. Quelques-uns des hommes qui donnaient des articles aux journaux écrivaient des brochures, travaillaient dans des *Revues*, publiaient des livres sur la politique. Dans ces brochures, dans ces *Revues*, dans ces livres étoient traitées philosophiquement les grosses questions que le journal reprenait en sous-œuvre et qui il avait la mission de vulgariser. L'auteur de la brochure ou du livre fournissait au journaliste les pature d'idées quand ce n'étoient pas de hasard dans la pénurie où languissent les écrivains politiques de notre époque; la séve, une séve jeune et vigoureuse, circulait donc dans tous les rameaux de ce grand arbre aujourd'hui dépouillé de ses écorce; le journal contemporain a tué la brochure, a tué la revue, a tué la librairie, et il est resté seul sur ses lambris qu'il avait faites. A l'heure qu'il est, il règne sans contestation, mais quelle royauté modeste! Héduit à tirer les idées de son propre fonds, il puise dans le vide avec un seau percé; il effleure les sujets, écreme les questions, prend le dessus du panier et laisse pourrir le reste. Le jour où le journal a voulu être tout, il ne se doutait certes pas qu'il finirait par n'être rien.

Cette faute commise par le journal a été suivie d'un irréparable malheur. L'amendement Tinguay n'a pu seulement pour résultat de déchirer le voile du temple et de dépolluer du prestige de l'inconu les pontifes de l'idole, il a encore éloigné du journalisme un grand nombre d'hommes spéciaux et d'hommes politiques qui ne veulent pas combattre à visage découvert. M. le docteur Véron en sait quelque chose. Il attaqua dernièrement avec une logique toute juvénile M. Duvergier de Léauranne, qu'il appelle plus que le jeune Prosper pour indiquer clairement le peu de cas qu'il fait de cet ancien collaborateur du *Constitutionnel*. Mais avant 1818 M. Louis Véron y eût regardé à deux fois avant de traiter si lestement le jeune Prosper, car M. Duvergier de Léauranne publiait à cette époque, concurremment avec MM. Thiers et Hémusat, d'excellents articles dans le journal *Le Vieux Louis*.

Il faut bien le reconnaître, à moins de fermer les yeux à la lumière. La vieille machine du premier-Paris est désolée, la pauvreté d'idées et l'absence de style des faiseurs politiques se font d'autant plus remarquable que ce moment que la loi du centime supplémentaire a exilé, Dieu merci, le roman du feuilleton, et qu'à défaut des aventures de la Reine Margot le lecteur est bien forcé, pour passer le temps, de parcourir les élabubrations prétendues politiques. Les écrivains du premier étage, qui s'étoient modestement placés sur le second plan pour laisser presque toute la scène aux romanciers et aux feuilletonistes, ces journalistes modestes qui portaient depuis quinze ans la queue de la littérature, sont tout étonnés aujourd'hui qu'on se permette de leur demander des connaissances, du style et du talent. Ils ne peuvent se faire à cette idée qu'ils sont devenus des premiers rôles et qu'on est en droit d'exiger d'eux autre chose que les éternelles fioritures qu'ils broient quotidiennement sur leur thème sempiternel.

Il existe bien encore quelques journaux qui ne sont pas tombés à cet état d'aplatissement; il en est certain, c'est que cet état de choses ne peut durer longtemps; l'époque a beau être insouciante, les journaux comprendront tôt ou tard que s'ils ne veulent pas arriver à l'unité de l'abonné, ils ont à éprouver une révolution radicale dans leurs bureaux de rédaction; un excès d'un comptable qu'il sache l'arithmétique, exige de nos rédacteurs qu'ils soient des journalistes. Supprimez surtout ce payement à la ligne qui a engendré le *fortinier*. De tous les journaux, le *Journal des Débats* est le seul, je crois, qui alloue un traitement fixe à ses collaborateurs; il a raison, et cela se remarque au premier coup d'œil. Dans six mois, dans un an, plus tôt ou plus tard, il faut que le journalisme se renouvelle; s'il ne veut périr; c'est aux jeunes gens qui aspirent à se lancer dans cette difficile et glorieuse carrière à se mettre opiniâtrement au travail, car je leur prédire que le temps n'est pas éloigné où l'empire d'Alexandre appartendra au plus digne.

Je sus forcé d'arrêter sur ce sujet, qui n'est certes pas épuisé, pour répondre à une lettre d'un correspondant anonyme m'a fait l'honneur de m'adresser.

« Monsieur, me dit l'auteur inconnu de la lettre, vous avez essayé quelques profils dont quelques-uns sont fort divertis. Mais je me demande, si vous avez moins de vingt ans, quel intérêt vous pouvez avoir à attaquer celui-ci ou celui-là. » (Textuel.)

Si jamais quelque chose a prouvé l'égoutissement de ce temps-ci, c'est bien ce passage de cette lettre. Nous sommes tellement habitués à ne plus nous étonner de rien, nous le peuple railleur par excellence, que nous ne comprenons même plus qu'on puisse sourire de la fatuité de Turcaret ou des habériers de Matamore. Voici un honnête correspondant, qui est peut-être bien maire de son village ou commandant de la garde nationale de son canton, et qui est parfaitement disposé à nous pardonner quelques traits un peu fins, mais à la condition que nous ayons un intérêt à le lancer contre les gens. Si nous avons intérêt à agir ainsi, rien de mieux; sinon, notre culpabilité est flagrante.

Il n'y a pas à prendre la mouche pour si peu; notre correspondant ne comprend peut-être pas très-bien le sens des mots qu'il emploie, aussi répondrons-nous à ce passage peu flatteur de sa lettre comme si notre personnalité n'était pas en jeu.

Je suppose que sous le Directeur il s'est rencontré quelque écrivain qui, au vu des scandales de son temps ait indigné; lui demandait-on dans quel intérêt il lâchait la bride à sa verve satirique? Aujourd'hui, je le sais, l'indignation serait du luxe, il n'y a qu'à sourire; on plaisante à propos des prétentions magistrales de ce gros homme qui croit mener l'Etat, parce qu'il dit devant ses parasites: *Mon journal*; on plaisante, dis-je, uniquement parce que le sujet est plaisant et que ce jour-là on est d'humeur à plaisanter. Quand M. Granier de Cassagnac a écrit dans le *Pouvoir*, pour prouver la candeur incontestée de ses habitudes villageoises, qu'il était né au milieu des habitants des campagnes, je me suis mis à rire, je l'avoue, sans qu'aucun intérêt m'y poussât; quand il a ajouté qu'après février il était parti pour la campagne, et que si une nouvelle révolution éclatait il n'hésiterait pas... à repartir pour la campagne, j'ai cru, mais j'ai trouvé l'aveu bouffon, tellement bouffon, que dans le moment je n'ai pas songé à lui répondre que si la bourgeoisie avait été si bien vaincue en février, c'est qu'elle n'avait pas reculé, elle aussi, devant le parti héroïque... de partir pour la campagne.

Je sais bien que dans ce temps-ci l'écrivain qui voudrait enflammer Némésis et flageller de son fouet l'ambiguë qu'on a dévié de la ligne strictement droite, ressemblerait plus à Don Quichotte qu'à Juvénal. Disons le mot, il serait ridicule; il fait tenir compte des secousses éprouvées et de la défaillance des esprits. Aujourd'hui, il n'est donné qu'aux hommes très-forts ou aux cerveaux très-faibles d'adhérer à une opinion bien arrêtée en matière politique; le scepticisme est dans notre époque agitée le fait fatal du troupeau intermédiaire, c'est le mien, et je ne m'en vante guère. Mais les ridicules ne sont d'aucun parti, parce qu'ils sont en peu de tous les partis; et aujourd'hui qu'on rencontre les ridicules par vingtaine sur son chemin, pour peu qu'on se promène pendant cinq minutes, il doit être permis au premier venu de les signaler, ne fût-ce que pour prouver au peuple français que, si les convictions sont rares et les l'événements introuvables, il y a encore quelque chose qui a survécu.

Tout dernièrement un écrivain définissait ce temps-ci le régime du *faquinisme*. Eh bien! dût une nouvelle lettre m'arriver d'ici à quelques jours par la poste ou autrement, je soutiens que la définition est de la plus stricte exactitude. Oui, cet homme qui n'a aucune conviction, et qui insulte chaque matin et chaque soir ses adversaires, est un faquin. En voici un autre qui marche entouré d'une dizaine de petits jeunes gens à qui il enseigne l'art de danser la walse de Faust avec les Marguerites de l'Opéra; lui qui médite tant des banquets, il conduit entre minuit et une heure sa joyeuse bande à des banquets clandestins; puis, comme il a recueilli chez lui un gentilhomme frotté d'une savonnette à vilain et très-pauvre avant d'être ruiné, à qui il a confié les fonctions de *factotum* domestique, il lui dit devant tout son monde ravi d'une telle impertinence: « Que nous donneriez-vous à dîner aujourd'hui, monsieur le comte? » Comment qualifieriez-vous ce Mondor, si vous plait? Et celui-ci qui a joué tous les airs connus sur sa scrupuleuse politique, et qui se fâche parce qu'on ose soupçonner son indépendance? Et celui-là qui, après avoir mis aux pieds des hommes en place d'air marin son éternel dévouement, lui glisse la plus adhérente de toutes les matières collantes, fait écrire des calamités ordures entre ses protecteurs de la veille par un brocheur du lendemain? Et celui-là encore... Mais les trente-deux colonnes de ce recueil ne suffiraient pas à ce débordement homérique. Arrêtons-nous et saluons cette nouvelle puissance qui se lève des limbes de la médiocrité et du mauvais goût, la puissance du *faquinisme*!

EMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

Qu'est-il devenu? où se cache-t-il? Les nouvelles appellent en vain; il manque à la distraction de nos oisifs, à l'activité de nos dissipés sédentaires; est-ce que Paris ne serait plus sa capitale? On signale sa présence à Londres, où M. Julien, le célèbre Musard d'entre-Manche, est son chef d'orchestre; c'est lui, c'est Cupidon en personne qui trône à Madrid, il vient d'ouvrir à ses fidoles le théâtre d'Orient, et pour célébrer cette bien-venue, la municipalité décrète que les *édifices publics seront illuminés*. Sous le ciel enflammé des meetings comme sur la terre des *disputados*, Cupidon a ses courées franches; les grands l'acueillent à bras ouverts et les petits le combent de bénédictions; il a repris ses fêtes du sabbat et ses nuits de vingt-quatre heures. Mais le nôtre, qui est-ce qui pourrait nous en donner

des nouvelles? Il est grave, il est mussadé, il s'est laissé couper les ailes par la politique; mille bruits en courent à sa honte, et ce sont précisément les bruits de cette semaine. Le moyen de s'amuser quand les salons officiels ferment leurs portes. Nos présidents se boudent et mettent les autres autorités dans l'embarras. De part et d'autre on a fait la paix en gardant ses armes, et c'est terriblement gênant pour danser. D'ailleurs, une presse ardente poursuit les hostilités et continue la fusillade; quel feu croisé d'épithètes incendiaires qui tiennent lieu de projectiles, et comme les *B* et *F* voltigent sur le bec de nos Vert-verts de grand format! Drilles, faquins, culistes, crétins, quelle figure feraient le soir, dans le même quadrille, après avoir échangé les fleurs de cette rhétorique dans la journée?

Quand deux armées ennemies sont aux prises, les diplomates n'ont jamais plus à faire. La foule de ces entrepreneurs de conciliation est en ce moment dans la mêlée, essayant de mettre un frein à la fureur des combattants. Quelques dérivatifs anodins récemment essayés n'ayant eu aucun succès, on parle d'une entreprise gigantesque, miraculeuse, bien faite pour donner une direction nouvelle aux esprits; il n'est s'agit plus de la réaliser.

Ce que les budgets de la royauté et le projet l'exécute en trois ans: l'achèvement du Louvre. Et l'argent...? à la vérité il est encore dans la poche des contribuables; mais on l'en extirpera sans la faire crier au moyen d'une loterie; — comprenez-vous? — dont le capital est fixé à soixante-dix millions et les billets à cinquante centimes. Un nombre limité de lots s'élevant, par une progression ingénieuse, de mille francs de capital jusqu'à vingt-cinq mille francs de rente, sera distribué par la voie du sort; on évalue au quart de la mise totale cette prime de la séduction, comme si la pensée nationale d'achever le Louvre n'était pas suffisante pour délier les cordons de la bourse du dernier des Français. D'ailleurs, dans cet étonnant projet, tout est prévu, les objections de la malveillance et la tiédeur du patriotisme, si bien qu'un journal, — illustré, s'il vous plait, — sera fondé pour la propagation de cette œuvre pie. Vous comprenez que le pouvoir ne saurait refuser son concours à une entreprise si éminemment nationale: les billets, le journal et sa réédition voyageront sans timbre et sans frais de poste. *Prenez vos billets*, diront les circulaires ministérielles à leurs fonctionnaires, et, à défaut de la persuasion administrative, on agira par voie de retenue sur les traitements des récalcitrants. Dieu nous preserve de nommer les régents qu'on prête à cette banque plus merveilleuse que celle de Law et que toutes les autres dont parle Bilboquet. Mais à supposer que cette extravagance s'organise, elle enrichira la langue des Cahobards d'un dicton nouveau: *Pour l'achèvement du Louvre!* cela dit.

Les conciliateurs se lourent partout, et l'Académie est disposée à faire un immortel par esprit de conciliation. Après M. Nisard admis à la place de M. Feletz par droit de conquête, M. de Montalembert ira occuper le fauteuil de M. Droz par droit de naissance. En cas de refus, les amis de l'ex-pair menaçait la majorité de l'aller dire à Rome. Annonçons-le fait suivant avec tout le respect qu'il mérite: indépendamment de sa dignité nouvelle, M. de Montalembert a rapporté de la ville éternelle un morceau de la vraie croix, qu'il a offert au chapitre de la cathédrale. Depuis le vol du reliquaire de Saint-Denis, la France ne possédait plus aucun échantillon de la sainte relique. A ce sujet, qu'on nous permette de rappeler un événement qui s'est passé sous la Restauration; la moralité qu'il renferme appartient à tous les temps. Un beau jour de l'année 1827, le directeur d'un théâtre du boulevard, le plus célèbre et le plus *voltairien* de nos directeurs, fut abordé dans la rue par une ancienne utilité de sa troupe, qui lui dit dans la plus grande agitation: « Voici quelque chose que j'ai trouvée dans l'église de Saint-Denis. Qu'est-ce? je n'en sais rien; mais j'en ai peur. A tout autre que moi il doit porter bonheur! » Et l'homme à la trouvaille s'éloigna. — Dans le lambeau de soie rouge qui enveloppait l'objet mystérieux, le directeur trouva un fragment de bois de cèdre rouge de vétusté et un parchemin vermillonné, la propre lettre écrite en 325, par sainte Hélène à son fils Constantin le Grand. L'imperatrice et vous en détail les plus minutieux sur les fouilles opérées à l'endroit où s'accomplit le mystère de la Rédemption, et la découverte du précieux fragment que l'envoi à son fils. C'était, du reste, le même morceau de bois dont Sauval fait la description dans le *Treasure of Abbaye de Saint-Denis*. Plus de doute, le directeur possédait la sainte relique. Aussitôt il court chez l'archevêque de Paris. — Qui annoncera-ra je à monseigneur? demande l'huissier. — Annoncer le directeur de la Porte-Saint-Martin, qui lui apporte un morceau de la vraie croix. — Une relique entre les mains d'un comédien! M. de Quelen n'y crut pas et ferma sa porte. Même accueil chez le grand amiral M. de Croÿ, et chez le ministre des cultes, M. de Frayssinon. Le directeur, indigné, reprit le chemin de son théâtre, où il arriva au même temps que la foule, c'est-à-dire un peu avant le lever du rideau. Les comédiens sent réunis; il n'y tient plus, il raconte son aventure au milieu d'un profond silence, et hientôt à l'aspect de l'objet sacré, oubliant leurs orpèux, leurs rôles et le public, les hommes s'inclinent, les femmes se signent, et demandent à toucher de leurs lèvres le bois sacré. Dans l'élan de sa ferveur, l'une d'elles offre une amant de ses appointements (20,000 fr.) en échange du morceau de la vraie croix. — Eh bien! l'écrit le directeur, chacun de vous en aura sa part. — Et c'est ainsi que la sainte relique, reçue avec les démonstrations de la plus vive piété, fut recueillie par des comédiens qui la conservent religieusement. Nous doutons que l'échantillon échût à M. de Montalembert ait été accepté avec plus d'adoration et de larmes.

Voici venir la saison médiocre où nos Parisiens mêlent volontiers le sacré à profane. Si l'on ne danse pas encore avec des sentiments contrits, beaucoup entrent dans

la maison de Dieu avec un reste d'émotions mondaines. Selon l'usage, les musiciens ont fait chanter à Saint-Eustache les louanges de leur patron, sainte Cécile, par la voix des virtuoses du Conservatoire. Lundi, la Sainte-Catherine a été célébrée, à Notre-Dame-de-Lorette, par les paroissiens de l'Opéra. Les Madelaines du quartier y sont venues en équipage, des repentirs bruyants cachaient leurs larmes dans des mouchoirs brodés; c'était le jour de la dévotion en cachemire. Mais passons à d'autres renseignements non moins authentiques, au risque de nous faire l'historiographe de l'ennui.

Il est question d'assurer l'exécution de cet article du code moderne: *La propriété littéraire est une propriété, et de protéger notre librairie contre la contrefaçon étrangère*. Mais, pour arriver à une solution heureuse, il ne faudrait rien moins qu'une alliance défensive entre les trois ou quatre nations littéraires de l'Europe, et tout se borne jusqu'à présent à la promesse d'une commission qui, selon toute apparence, se réunira pour constater le décès et rédiger l'épitaphe: « Ci-gît la librairie française, morte des excès du roman. Le journal, son vœu inconsolable, continue son commerce. » Le journal, votre unique lecture aujourd'hui, admirez à quel passe-temps il a condamné ses lecteurs tout le long de cette semaine: il a fouillé les archives de la cour d'assises, il ressuscité Papavone et Contrafatto, il cherché la piste de quelque nouvelle affaire Eualdès; il expose l'honnête lecteur contemporain aux superstitions peu flatteuses de la postérité. — Eh qui qu'il dirait-elle, ce sont là les récits qui amusent nos anciens! Du haut en bas de leur journal ils savaient à la mesure et le scandale: en bas la fiction licencieuse, en haut la réalité sanglante. Leurs pères tout grossiers avaient le goût meilleur, comme dit la chanson du Misanthrope, et la *Gazette bleue*, dont les indiscretions amusaient Louis XV, disait les choses moins vertement que leurs journaux. C'est à peine si quelque action honnête, éteinte de loin en loin, leur rappelait que la vertu n'est pas qu'un vain mot. Les criminels et leurs œuvres sont imprimés tout vifs. Le temple de la publicité a des colonnes pour les Erostrates; mais qu'un brave citoyen devoue sa vie pour sauver son semblable, cette même publicité supprime le nom du héros, modeste à ce point qu'il ne demande pour prix de son héroïsme que l'attestation de M. le préfet de police. A défaut de la presse grave, qui ne se plait qu'à montrer les taches de notre civilisation, la presse frivole a cité une action généreuse de M. de Luynes, qui vient de restituer à la Bibliothèque nationale un des trois mille médailles volées il y a quinze ans. C'est une *Julie*, non pas la seule de son espèce, comme le *Nicomède* ou le *Pyrrhus*; mais qui a presque la valeur d'un diamant d'une métraille; et que M. de Luynes a eu pour rien: quelque chose comme 1,800 francs.

Voici une pièce moins rare: *Jenny Fourrière*, la Jenny de la complainte métamorphosée en premier rôle de mélodrame, à la Porte Saint-Martin. Jenny partage le sort douloureux de toutes les grisettes qui sont jolies, elle est en butte aux séductions d'un *beau*. Sa vertu fait bonne garde et contraind le séducteur à la retraite. Jenny est sauvée, et puis Jenny est perdue! Dès le premier acte, retirez-lui votre admiration, quitte à l'en couronner un peu plus tard. Jenny n'aimait pas son adorateur, et c'est par plaisir filial qu'elle a péché. Si c'est une vieille histoire qu'on vous raconte, à qui la faute? Au surplus, Jenny s'emploie de son mieux à rajeunir son aventure. Ce dévouement filial est plein d'inconséquences, à ce point que le père Menudier est à Cliché, et que, dans l'abondance de ses diamants et de ses cachemires, mademoiselle ne trouve pas le moindre billet de mille francs pour l'en tirer. Sur ces entrefaites, le beau Maurice, qui a perdu sa fortune sur un coup de dé, la regagne par un autre coup. Il veut absolument congédier Jenny, qui tient bon, et limit par rester dame et maîtresse. Ce dénoûment est la récompense des vertus de Jenny, car enfin elle vient de payer sous nos yeux les dettes de son père et elle se propose de lui acheter une maison avec le fruit de ses économies. Une autre circonstance rend la position de Jenny tout à fait intéressante: la situation est perdue au point de ressembler à une gaillardise, que mademoiselle Lia Félix a dissimulée avec un tact suprême. Elle a fait entendre l'accent de la pudeur dans le cri maternel.

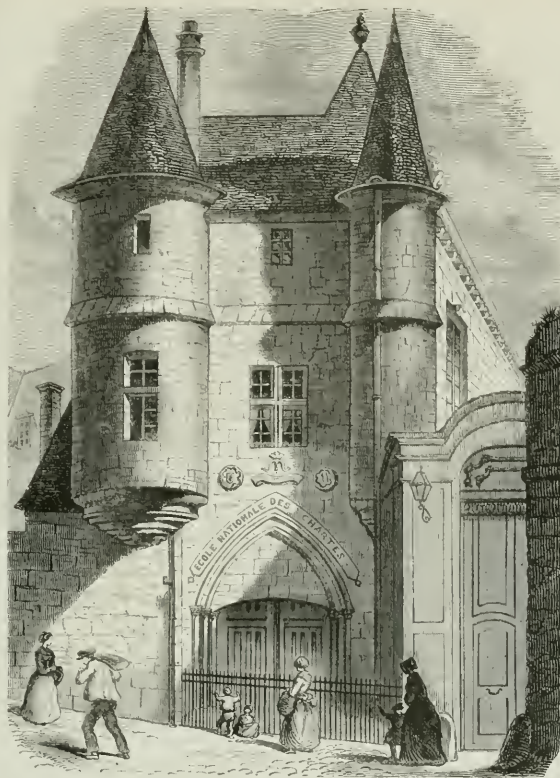
Vous sêlez préférer de beaucoup cette autre chanson des mêmes auteurs, *Un Monsieur qui suit les femmes* (Monsieur). Pauvre métier, pauvre bénéfice, suivre les femmes, alors même qu'elles sont dignes d'être suivies. Ce monsieur Duchemin, toujours à la piste d'une félicité passagère, et qui se condamne à une course perpétuelle, vous l'aurez vu aux Tuileries ou ailleurs, gants grêlés, rose à la boutonnière, binocle dans l'œil, et marchant par bonds et saccades dans ses petits soutiens. Malheur à la beauté qu'il a distinguée! Le papillon qui voltige, la mouche bourdonnante, la chenille tenace, on s'en débarrasse; mais le Monsieur qui suit les femmes, comment échapper à ses obsessions? Comme ces Lovelaces de l'ambition qui pourchassent la gloire, il s'est dit: *De l'audace, et toujours de l'audace!* Il est plein de confiance dans la tradition des Don Juan de carrefour; seulement il donne lui-même ses sérénades, ça coûte moins cher. Cherchez-vous, madame, à vous réfugier derrière un rempart de chaises, il les escalade en manière de balcon; mais il n'est pas homme à entrer par la fenêtre, quand on l'a mis dehors. Il est trop occupé d'ailleurs, pour faire le pied de crue ou monter sa garde à la porte de son bonheur. Ne faut-il pas qu'il se remette en classe de fantôme qui lui échappe toujours: le fantôme des onze mille verges. Le Duchemin du Vaudeville, qui commence en homme de sa profession, celle de suivre les femmes, finit un peu trop vite en César; il se jette à l'étourdie dans des intrigues, il brusque des rencontres, interromp des rendez-vous, arrache des secrets, et bref, il a fait la conquête d'une femme de chambre. A force de chercher hague nouvelle à son doigt, il attrape une mystification. La dame qu'il a suivie était une



Ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin Il voit en songe la foule enthousiasmée devant son tableau exposé au Salon. — M. Ingres reconnaît son maître et lui rend hommage. — On lui offre une somme fabuleuse, et il l'accepte. — Une belle dame veut avoir un portrait de sa façon. — Il a plus d'un genre de succès. — On ne peut se passer de lui à l'Elysée. — Les rois viennent à Paris pour se faire peindre; il n'a pas le temps. — Une princesse indienne de la rue de Bréda veut l'épouser ou mourir. — Il est réveillé par l'indiscrétion d'un rat. — Revenu de son émotion, il se regarde dans sa glace: il n'est pas blanc.

...sée qui le mène tambour battant jusqu'à son mari, auquel il est présenté avec tous les honneurs dus à sa profession. Ce Duchemin, qui se plaît jusqu'alors, retrouve son Adèle dans la pièce de la maison, et le Monsieur qui suit les femmes attrape la main d'une rivale. La conclusion nous semble peu digne de l'exorde. La pièce est très-gaie, c'est-à-dire des meilleurs rôles de Ravel.

Encore une fois, on vous fera grâce du stant de nos nouvelles en considération de ses vignettes. Ce qu'il y a dans la pipe d'un pin? Mais il y a un rêve très-comfortable, comme vous voyez, et combien de ces pour-invivants de la gloire la rêvent tout éveillés, dont l'illusion leur coûtera beaucoup plus cher! Une pipe, deux allumettes, une pincée fumée en feuilles odorantes, et voilà notre homme qui monte au ciel sur les ailes de la gloire dont Shakespeare a si bien décrit les inventions fantastiques. Seulement le grand poète ne rêve son monde plus poétiquement, non, il rapin a plus de bon sens que d'élevation, il ne l'ou félicite. Les commandes des bourgeois-princes ou des princes-bourgeois, la gloire d'honneur, l'amitié d'uo grand homme la peinture, le dîner chez M. le président de la République et, pour l'achever de peindre, le mariage californien : voilà les étapes de notre voyageur en rêve, et c'est le fait d'une vision raisonnable et même vulgaire. Les autres robustes, Caravage, Salvator Rosa, Michel-Ange, les maîtres glorieux, Raphaël, Rubens, ou tout simplement les fanatiques, faisaient d'autres rêves dans leur bel âge rapin. Demandez plutôt à M. Ingres, si de vous connaître et qui s'honore de vos succès; mais enfin il s'agit de prendre les lettres comme elles viennent, et les rapins aujourd'hui pour ce qu'ils sont. A peine fermés dans son nuage, comme les dieux mythologiques, notre artiste — il est temps lui rendre son vrai nom — plane au-dessus des nécessités terrestres; il a triomphé du dernier obstacle qui arrêterait l'essor de son génie; il est admis au musée, à la place d'honneur : c'est son rêve qui commence. Essayez-le faire; rêver, n'est-ce pas toute la vie de l'artiste et presque tout son bonheur? loin déjà dans les espaces imaginaires, il s'affranchi de toutes les petites misères du métier, à commencer par celles du livret: son estropié, son adresse boiteuse et tombée en pâte, un numéro d'ordre fautif qui lui



Porte d'entrée de l'École des Chartes, rue du Chauve.

mée glorieuse s'échappe de sa pipe, et il n'a plus rien à envier à ses plus illustres prédécesseurs. Charles-Quint ramassait le pinceau du Titien; l'empereur Maximilien portait l'échelle d'Albert Durer, et Henri VIII présentait la palette à Holbein; il est trop juste que leurs descendants se fassent barbouiller par ce grand artiste. Maintenant Barbichon est triste, les rois sont partis, l'hérétique n'est pas venue, les commandes se font attendre, le *Moniteur universel* des lectionnaires a oublié de le comprendre dans la dernière promotion des Barbichons, et, pour comble de disgrâce, il a cassé sa tête aux songes, et il ne retrouve devant sa glace que les mains noircies et les dents citrôlées d'un fumeur.

Voici deux grands dessins en l'honneur de l'École des Chartes, mais on abrégera la légende, qui est de médiocre ressource. L'établissement de cette école date de 1821; le ministre qui l'institua sous la Restauration se conformait à une idée de Napoléon demeurée à l'état d'ébauche. Ce grand organisateur, ne pouvant rétablir la congrégation de Saint-Maur, aurait voulu créer des bénédictins civils dans un *Port-Royal* nouveau. Les ordonnances de 1829 et de 1832, qui, sauf quelques modifications, régissent aujourd'hui l'école, ne pouvaient remplir le but que se proposait l'empereur. Il résulte de leurs principales dispositions que les cours de l'École des Chartes, ouverts à des jeunes gens de dix-huit ans, se divisent en cours élémentaire et en cours de diplomatique et de paléographie française. Dans le premier, dont la durée est d'un an, les élèves apprennent à déchiffrer les chartes; le second, d'une durée double, leur explique les dialectes du moyen âge, et les dirige dans la science critique des monuments écrits de cette époque. Après quoi, les adeptes sont rendus au monde, gratifiés d'une pension et brevetés bibliothécaires, le premier siège vacant. Voilà de beaux bénédictins! Croira-t-on, cependant, que quelque-uns de ces messieurs se prennent au sérieux et se donnent plus ou moins gravement pour les successeurs directs des Mabillon, des Baluze et des Sainte-Palaye? Sans nier l'utilité de ces auxiliaires de la science historique, non plus que le savoir ou le zèle du plus grand nombre, il est permis de s'étonner du peu d'importance de leurs publications (voir la bibliothèque de l'École des Chartes), après vingt-cinq ans de recherches et de travaux.



Salle des cours de l'École des Chartes.

Qu'ils honorent de quatre ou cinq noms illustres qui ont passé par leur école, c'est une gloire très-légitime; mais voudraient-ils attribuer au brevet d'archiviste paléographe la vertu que la robe du médecin a dans les comédies de Molière, et, pour tout dire, un Eugène Burnouf, un Barbé de Bocage et deux ou trois autres sont-ils bien des savants de l'École des Chartes? Passons le chapitre de certaines autres prétentions, car aussi bien nous ne faisons le procès à personne; mais les amis de l'institution déploieront toujours l'obstination malheureuse qui mettent quelques élèves à protester contre la nomination de tout écrivain devenu bibliothécaire; M. Sainte-Beuve lui-même n'a pas trouvé grâce à leurs yeux. « Aujourd'hui, écrivait l'autre jour M. Mérimée, on croit avoir bien mérité des lettres quand on a déchiffré quelques lignes inconnues sur un papyrus carbonisé, ou qu'en feuilletant un grammaire du moyen âge que personne n'a lu, on découvre une citation inédite de quelque auteur oublié. »

Il est vrai que M. Mérimée n'est pas un savant de profession ou de prétention, mais tout simplement un homme de beaucoup d'esprit, d'un savoir étendu et solide.

PHILIPPE BROSNI.

Le Prophète Inconnu.

En quel temps vivait-il? Un prophète inconnu! Et ce dans Ninive ou dans Israël, quand Jonas, Isaïe et Ézéchiël, armés du souffle de Dieu, annonçaient aux rois et aux peuples imbus de la prophétie chateaubriandienne des uns, l'inévitable ruine des autres? Dans l'ion, lorsque la préresse inspirée visitait le sac de cette ville superbe et conseillait en vain de satisfaire les Grecs justement ligés contre elle?

Non. Au temps de Jonas, d'Isaïe, d'Ezéchiël et de Casandride, les prophètes étaient méconnus — c'est lui — mais inconnus — ils ne l'étaient (bien qu'il n'y eût point de journaux — ils ne pouvaient, peut-être, bien mener leur vie qu'il n'y en avait point). On les tournait en dérision; on les ridiculisait quelquefois, mais en connaissance de cause; on daignait du moins les entendre, et l'on savait jusqu'à leurs noms.

Il s'agit d'un contemporain, d'un homme qui a prophétisé un demi-siècle durant, de 1790 à 1838, époque de sa mort, sans se lasser jamais, dont la voix fatigante ne s'est éteinte qu'avec sa vie, que beaucoup de nous ont connu personnellement et dédaigné, que vous qui me lisez et moi qui vous écris, avons peut-être croulé vingt fois sur le public voyageur, sans que le sens intime, l'effluve magnétique, nous avertisse par un ptillement subit de la présence du vates?

— Mais cet homme, ce prophète inconnu n'était donc qu'un inspiré de carrefour, un thomatourge de barrière? Il prophétisait sur les bornes, à nous qu'il ne lût l'avenir dans le marc de café, dans un amas de cartes ou dans la paume de la main?

— Plus à Dieu! il eût pu, du moins, se grandir jusqu'à la renommée de mademoiselle Lenormand; il eût été parlé de lui, et s'il ne se fut pas enrichi à cet honorable commerce autant que le sorcier de la rue de Tournon, il ne se fût pas du moins ruiné comme il a fait.

— A quel métier?

— En répandant ses prophéties, en formulant ses jugements, en donnant, en offrant, en prodiguant aux hommes ses conseils inutiles, aussi mal accueillis, aussi ignorés que lui-même.

— En vérité il a écrit?

— Plusieurs centaines de brochures, dont la collection n'existe nulle part, mais qui réunies formeraient vingt-cinq volumes in-octavo.

— Était-ce donc un écrivain?

— Oui et non. Vous en jugerez. Lui-même s'exprime à quelque part en ces termes: « Il est un homme qui, s'il écrivait comme il parle, s'il parlait comme il pense, s'il pensait comme il sent, ne médirait ni aide ni alliance pour renverser le monde et l'asseoir en équilibre! »

— L'appréciation n'est pas modeste.

— Où avez-vous vu des prophètes et des hommes de génie modernes?

— D'accord; mais littérairement, le jeu est beaucoup trop sévère. Cette phrase, dans sa concision énergique, est certainement d'un écrivain.

— Et cette autre: « L'homme si bref de durée, si frêle en moyens, à grand-peine s'accorde quelques chances, jamais ne se donne de garanties. N'importe! ce n'est point, ce millième d'influence qui lui est laissé à exercer sur le cours des destinées, se rencontrent et tout son devoir, et tout son espoir. »

— Mais cet homme n'est pas seulement un écrivain, c'est un chrétien et un penseur! Il semble que ce soit du Pascal transcrit sous la dictée de Saint Simon.

— Et celle-ci: « Soyez justes, soyez sages, c'est tout. Lui loi morale de tous ces temps est la loi politique de nos temps... Il y a de la force dans la vertu, il y a de l'empire dans l'équité. Le mal à son art, d'abord certain du succès, et bientôt s'usant en efforts et enfin mis à néant. Le bien a son art plus lent de marche, et cependant avançant vers le but et seul se reposant dans la triomphe... Dans l'ordre moral, dans l'ordre politique, il n'y a qu'un principe incontestable, à la fois essentiel et fondamental, permanent et universel. Il n'y a que le dogme de la valeur de l'homme duquel dérive tout droit, auquel se rapporte tout devoir... »

— Mais cet homme n'est pas seulement un écrivain et un penseur; c'est un philosophe éminent, un moraliste de grand cœur. De grâce...

— Je vais au-devant de votre désir. Écoutez ceci: « Après que le royaume est perdu, et même pour que le royaume se retrouve (le prophète était royaliste), il faut sauver la société. Le temps s'en est allé et n'est pas revenu d'être royaliste; il n'y a plus qu'à être socialiste (1833). » — Voici en ses plus simples expressions le problème social: « Obtenir que la société, bien qu'elle soit faite par les classes moyennes, ne soit pas faite pour elles et plutôt soit faite contre elles (1835). Les lois qui font les murs, et les murs qui font les lois, ont pris plutôt à revers, à rebours les commandements de la religion, de l'humanité. Les uns et les autres ont fondé, ont consolidé l'endurance de la richesse à l'enrichissement, et de la pauvreté à l'appauvrissement (1833). L'impôt est tout à éparpiller le nécessaire de la vie... Qui il n'y a que de quoi exister, il n'y a rien; car il faut être, avant d'être. »

— Mais, en vérité, tout cela est fortement pensé, merveilleusement dit. Quel philosophe, moraliste, écrivain, penseur, politique, économiste, autre prophète et inconnu, nous dites-vous? mais cela n'est pas vraisemblable.

— Vraisemblable, non. Pour vrai, c'est autre chose.

— Mais pour qui donc votre prophète écrivait ses in-nombrables brochures?

— Il les adressait au roi, aux ministres, aux députés, aux pairs de France, aux écoliers, aux électeurs, à tout citoyen présumé capable d'illustrer, par ses votes, par ses actes, par ses discours, par ses conseils, par son opposition, sur la chose publique.

— Il les distribuait gratis.

— Ce fut un tort. Il ne faut rien donner. Or la lui fit bien voir.

— Mais il oubliait donc la presse dans la répartition de ses écrits?

— Bien loin de là: il ne cessa de lui tendre des mains suppliées; il l'asséda, l'obséda; mais ce fut, comme il dit lui-même, peine vaine:

« Il eût beau le prier; la cruelle qu'elle est — se boucha les oreilles »

— Mais à quoi songent les journaux?

— Voilà une question qui fut autant d'honneur à votre cœur que peu à votre expérience. Une fois pour toutes, apprenez que les journaux ne songent point. Ils ne sont point faits pour cela. Ils s'en tiennentagement à leur petit négoce de préjugés, d'erreurs, de passions, de laïches, le tout au plus juste prix, et aux idées de leurs clients. Ils sont fermés comme la Chine. La presse est une suzer Anne qui ne voit rien venir, par la raison fort simple qu'au lieu de monter sur la tour, elle se casemate dans les caves et s'y tient hermétiquement close, crainte des rhumes et des catarrhes politiques. On la souvent appelée le quatrième pouvoir de l'État, et nous-même avons quelquefois fort étourdiment employé cette emphatique métaphore, lorsqu'il y avait des pouvoirs. Mais la vérité est qu'elle n'est rien moins. Ses destinées et ses vies ne sont ni si modestes, ni si ambitieuses; idéalement parlant elle est tout le pouvoir, elle est le pouvoir même, ou elle n'est rien. Mais elle n'est pas tout le pouvoir. Elle en est la négation; elle est l'antipouvoir si l'on peut ainsi dire: elle est le pouvoir de demain, qui sera celui de la veille. Or, comme prophétie est affirmation, les journaux n'ont que faire de cette marchandie. La seconde vue est tout au moins superflue dans les lieux sombres, et le grand jour blesse les regards des personnes habituées à l'obscurité. De là le népris des journaux pour les prophètes présents, passés et à venir. (Qu'en ferait-ils?) Ils ne devant pas, ils suivent, et ont raison, puisque leur mot d'ordre n'est pas: précéder, mais: succéder, ce qui est un peu différent.

— Ainsi, votre opinion est que les journaux...

— Furent très-logiques en ne sonnant mot pendant quarante ans des prédictions de notre prophète et de ses trois cents brochures, tout comme en n'honorant pas d'un regard les prophéties de Fourier qui, dès 1808, annonçaient l'association, la ruine et la disparition du commerce fratrionnaire, la suppression des grandes routes et le remplacement des messageries, alors à l'état embryonnaire, par de formidables machines qui, en quelques bandes et peu d'heures, transporteraient l'homme de Paris à Varsovie ou à Marseille, etc.; tout comme en ne poussant aucun cri d'alarme devant le fameux cri de guerre de M. Proudhon, qui tirerait encore ses coups de pistolet socialistes à buis-clos, sans la révolution qui en a tout à coup rendu visibles à tous les yeux et la fumée et la lumière, — la lumière d'abord, et la fumée ensuite.

Mais trêve de dialogue, et passons au récit. En 1765 naquit à Saint-Servan, auprès de Saint-Malo, le marquis Nicolas-Louis-Marie Magon de la Gervaisais. Il suivit le métier des armes. Il eut à vingt et un ans la bonne ou la malheureuse fortune d'être aimé de la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, sœur du dernier prince de Condé, femme d'un haut mérite et d'une âme céleste, dont les lettres, parmi lesquelles il s'en peut lire de sublimes, ont été publiées en 1831 par les soins de M. Ballanche. Cette passion, condamnée à être malheureuse par la disproportion du rang, n'aboutit, après trois ans de plus ou moins relations, qu'à une séparation précise et déclaratoire. Le jeune officier quitta alors le service et se maria plus tard, en exécution de la dernière volonté de sa noble et pieuse amie. Le surplus de son existence, sur lequel on manque d'ailleurs de documents précis, ne paraît pas avoir offert d'autres incidents remarquables. Il vécut en Bretagne, sa patrie, depuis les débuts de la révolution jusqu'à la chute de l'Empire, et lorsque le régime de la presse, devenue libre, lui donna avec le désir l'utile facilité de produire, au profit et pour l'instruction (!) de ses contemporains, les aperçus, les jugements, les pronostics, les prophéties qui débordaient de son cerveau, il vint à s'établir à Versailles au centre des souvenirs monarchiques. C'est notamment dans la première partie du règne de Louis-Philippe que plusieurs de nos confrères l'ont connu, asségeant d'un zèle entêté et d'une ardeur intafigable les bureaux des journaux et le logis privé des journalistes, qui jamais ne daignèrent, les uns ni les autres, accorder la moindre créance, le moindre effort d'attention, faire l'aumône d'une ligne aux élocubrations étrangères de ce maniaque, de ce fou.

Or, ce maniaque, ce fou, qui mourut rivé et désespéré de la désagréuse inertie, de la tacite et opiniâtre conjuration du silence qu'il rencontrait partout pour prix de ses ardues aspirations vers l'avenir, du son persévérant et généreux amour du bien et de la vérité, dès 1790, à vingt-cinq ans, doué d'une lucidité qui semble ne pouvoir s'éteindre que par une sorte de don surnaturel, tant elle excède les limites supposables de la raison et de la clairvoyance humaine, avait prophétisé les écarts, les erreurs, les excès révolutionnaires, y compris la mort de Louis XVI, et le despotisme de fer qui devait bientôt s'en suivre. Sous la Restauration, continuant son œuvre divinatorie, il annonça la chute du roi Charles X et l'envahissement de tous les pouvoirs par la Chambre de 1830. Sous Louis-Philippe, il prédisait la chute du trône de juillet, l'avènement de la république, l'avènement d'un Napoléon, et cela dans des termes que nous transcrivons mot pour mot:

« ÉTANT BONNÉ EN NAPOLÉON, SI FRÈRE ET SI ENIGMÉ QUEL FUT, TELLE EST LA SOIF DE REPOS, LA BAGE DE CALME, QUE, DE TOUTES PARTS, IL Y AURAIENT PRESSE A TENDRE ET MÉME A SERVIR D'ETRIER À CE QUE SEMBLerait DE TAILLE ET DE

TOURNER À ENFOUMER LE DESTRIER AB-OLUTISTE. » (La Catatrophe, 1835)

Le prophète ne s'en tint pas là: il nous annonce aussi nos destinées futures, et elles ne sont pas rassurantes. Mais n'anticipons pas, et reprenons par ordre, en choisissant, pour chaque phase, quelques-unes des prédictions les plus saillantes parmi toutes celles qu'un écrivain fort honorablement connu dans la littérature, M. Damas-Linard, s'est donnée la mission et la tâche louables d'extraire, pour l'éducation du public et du journalisme, des nombreuses feuilles nulleyelles que le prophète méconnu et inconnu, de son vivant, ne cessa de jeter au vent de l'ignorance et de l'oubli.

Nous ne connaissons pas M. Damas-Linard, mais nous sommes très-heureux de lui offrir ici, à l'occasion et à raison de cette publication même, le tribut de nos sympathies. Ce n'a guère jusqu'à présent ressuscité, sur les traces à l'instar de M. Sainte-Beuve, le grand exherméneuticien que de son infinité de petits poètes mineurs, faiseurs de petits lettres, de petits romans langoureux et de petits versets. Cette préoccupation excessive et exclusive du menu, du précieux, du microscopique, du frivole, et de l'art pour l'art, fut même, soit en ce passant, l'un des caractères de l'époque que nous venons de traverser, et elle suffirait à expliquer comment les prophètes perdent leur souffle et le politiques leur encre à patrociner, à prêcher la réforme dans une société, ou les plus humbles, les plus intelligents et les moins offensés, n'ont d'eux, d'amour et d'oreilles que pour des jeux de grammairiens. M. Damas-Linard a noblement payé la dette passablement boteuse du pays et de la presse, envers le malheureux homme supérieur qui a usé sa vie en stériles efforts pour les prémonir l'un et l'autre contre les imminents périls de l'apatie, du laisser-faire, de l'inertie universelle.

Mais voyons le prophète à l'œuvre.

PREDICTIONS DE 1790: PILLAGES ET ÉCHAFAUD. — « Si l'on position se trouvait maîtresse de cette populace légère Paris, comme il serait facile de souffler l'insurrection à travers des paysans, et le désir du pillage dans celles des têtes affamées de livrer au glaive tant de têtes innocentes et toute la France à l'anarchie. »

SÉPULCRE DE ROI. — « Et votre roi... Si l'insurrection est excitée dans tous les sens, il est en vue, il paraissant: la vengeance peut monter les marches du trône BANQUEROUTE, FURIEUSE, GUERRE CIVILE, INVASION, RÔLE. — « Voyez-vous sur nos têtes la banqueroute, la guerre civile, l'anarchie, la division du royaume, l'invasion de l'ennemi, la dissolution de l'État, ou, s'il est encore permis de l'espérer, le plus affreux despotisme... Elle (la monarchie) sous sa main de fer toutes les classes, toutes richesses, toutes les existences; elle dévorera d'un trait, bérte et monarchie, religion et philosophie; elle foulera à pieds les tristes restes des rapports sociaux, et le sublimiste de la nature... Le moment arrivera où la sagesse la concorde se trouveront trop heureuses de faire paix sans anarchie et sans horreurs, sous un sceptre de fer, peuple à jamais assouvi de la liberté. » (1790. — Extrait « Mes amis, voici comment tout iraît bien, » écrit public réponse à une brochure royaliste, intitulée: « Mes amis, voici pourquoi tout va mal! »)

PREDICTIONS SOUS LA RESTAURATION. — CHUTE DE CHARLES X. — « L'opinion qui se forme se concentre en un fort art, menaçant d'une explosion terrible, d'une révolution puissante qui fera dire le mot... Les Journaux, 1827. « P bientôt s'ouvriront les transactions honteuses, la désobéissance, l'expulsion irrécusable. » (La Censure, 1830.)

LA CHAMBRE DE 1830 ASSEMBLÉE CONSTITUANTE. — réferé l'Assemblée constituante. La Chambre tend à des nouveautés républicaines et à l'anarchie, l'instant de cette royauté. » (Mémoires pour la session de 1830. — 1830.)

ÉPIGRAMME THOMIQUE DU PARTI LIBÉRAL. — « Le roi arrive, est arrivé peut-être, où pour le pouvoir exister à peu de chances de se rétablir, où pour le pouvoir plaçant il n'y a plus de chances de s'établir. — Une masse dogmatiquement libérale, une populace radicale immorale, ne se sont engagés sous le drapeau que pour vaincre à leur compte et ne servent de si près les chefs pour leur passer sur le corps. » (Du gouvernement révolutionnaire, avant juillet 1830.)

PREDICTIONS SOUS LOUIS-PHILIPPE. — « Jadis une première révolution; naquire une seconde révolution; bientôt troisième révolution. » (Premiers ombres de la barbarie, 1836. — « Nous en sommes à une révolution qui, tard, en éclatant de nouveau, fera sauter ceux qui ont le feu aux poudres. » (Les Droits de l'Homme dans le sens, 1832. — « Bien qu'on n'entende pas de bruit, que ne voit pas de lumière, sous l'ombre en silence s'opère le principe révolutionnaire. » (La Royauté sous 1835. — « Un souffle suffira, qu'il naquire il a fallu fondre. » (La loi des circonstances, décembre 1830. — « Les hommes du jour auront le sort des hommes du jour ils supplément, ils seront supprimés. Problème que sera subit et même, ne sera pas évident de même. » (L'état de guerre dans la société, 1833.) — « Pour que marche caduque moins en titre de source et de date, s'elle abaisse au premier souffle? C'est qu'autour d'elle rang et se serre l'archaïque du jour, vainc parodist, l'aristocratie des siècles; à son exemple, inspirant au peuple une confiance domesuelle, obtenant de lui des vœux exorbitants. » (La République, 1833.) — « Malheur trop princes! la république est dans vos propres assés soit en France, soit en Europe! » (Ibidem.)

DISPARITION DE LA CHAMBRE AVEC LOUIS PHILIPPE. — « deux pouvoirs, le prince et la chambre, naquirent destinés à subir des phases pareilles, à s'éteindre en terme, en un mode commun. » (La Ligue de salut, 1830.)

FIN DE LA PAIRIE. — « Qu'on fusse la pairie brisé de droit; de fait, elle ne sera pas même viégère. » (Le rit, 1831.) — « Allez, nobles pairs! allez, illustres

goueries! Faites courte vie, mais bonne. Scra-ce demai? sera-ce après demai? Il n'y a de doute qu'entre ces deux termes. » (De la chambre inamovible, 1831.)

DE LA GRANDE NATIONALE. — « On pourra objecter que l'intérêt suprême est protégé par les gardes nationales, c'est-à-dire le peuple armé lui-même; les faits se chargeront de répondre à cette objection. Des que la portion la plus active et la plus nombreuse ne reconnaît l'intérêt suprême de notre société actuelle, elle voudra réformer cette société. » (Considérations sur les destinées humaines, 1830.)

AVÈNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE. — « Entre le monarchie actuelle et la république quelconque, point de milieu nous ou non juste. » (Du Règlement de la dette, 1834.) — « On n'est pas républicain, on est antirépublicain; ou n'aime pas la république, on hait les rois... La république apparait soudain; l'effroi, l'embarras seraient grands parmi ses plus ardents promoteurs. » (La République, 1833.) — « La République est inamovible. — Ce ne sont pas les républicains qui font la république; ce sont tous les autres, sauf eux. » (La Catastrophe, 1835.)

RÉVOLUTIONS EN EUROPE. — « A peine la révolution de 1789 émeut les peuples qui, heureux ou malheureux, jouissent ou souffrent à la manière de la brute... La révolution de 1830 se fait presque européenne, mettant partout les esprits en mouvement, et souvent les bras en action. »

« Viennent une autre encore! Ce sera bien pis. » (La République, 1833.)

GUERRE CIVILE DANS PARIS. — « Si l'adulation tue les princes, elle n'est guère moins nuisible aux capitales et aux peuples. J'aime et j'estime assez le peuple de Paris, celui de France, et tous les hommes mes contemporains pour le lui dire: — Vous êtes en danger d'être portés à vous entre-déchirer, comme nos entre-déchirés des malheureux Grecs, ces malheureux Romains du Bas-Empire, nos maîtres en civilisation, et enfin, pour parler le langage de la multitude, vous êtes en danger d'être réduits à vous entre-dévorer comme des bêtes féroces, affamées, enrâgées! » (Considérations sur les destinées humaines, 1830.)

Maintenant, joignons les mains et prions Dieu que l'extraordinaire clarté de la prophète-gentilhomme breton soit en défaut dorénavant et ne s'étende pas au delà des faits accomplis, car voici ce qu'il nous présume :

PREDICTIONS POUR L'AVENIR. — « DESTINÉE DE LA RÉPUBLIQUE. — La République est prédestinée à l'œuvre de clore l'ère présente et d'ouvrir l'ère future, de trancher net la chaîne nouée des temps, de jeter la planche de transition entre la monarchie tempérée et le despotisme absolu. » (La Raison des temps, 1836.)

RÉVOLUTION SOCIALE EN FRANCE. — « Le vrai, le sensé dit ou doit conduire la marche suivie : le juste, l'honnête disent comment on devrait prendre une autre route. Peine vain! — On ne veut pas voir... et vient d'abord une crise première ou nous sommes, puis une seconde où nous allons, enfin une crise dernière où nous resterons. » (La Raison des temps, 1835.)

« Malheur à qui ne voit dans les crises du siècle que des symptômes essentiels de liberté et d'égalité! Ici le pouvoir, là les besoins, voilà les vrais stimulants. Seulement, l'instrument du besoin, jusqu'alors comprimé, s'est développé et dilaté au souille de la liberté. Il s'est transformé en un soulèvement impérieux... Folles gens! ils jouaient entre eux à la liberté, ou plutôt à l'autorité, ils avouaient des sophismes... Voilà que la vanité, l'ambition, la vengeance se sont échouées au jeu, et des partisans ont été appelés qui écrivirent la double mise. » (Le Léon de justice, de prudence, 1834.) — « Ceux qui avaient, ceux qui étaient, sont perdus corps et biens, sans que nul recueille l'héritage. Il y a du mal pour tout; le tort est à quelques-uns. Tels et tels ont oublié qu'ils n'étaient pas seuls sur la terre, pas seuls de leur espèce, pas seuls à titre égal. Ils pechent depuis la première génération; ils sont frappés jusque dans la dernière. » (L'Etat de guerre dans la société, 1833.) — « Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, ce sera tôt ou tard qu'éclatera la lutte entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas... lutte épouvantable, attendu que, d'après ses suites, ceux qui n'ont pas manqueront encore davantage, et ceux qui ont perdront de plus en plus. » (Exposé de la ligne politique, 1835.)

DISSOLUTION SOCIALE EN EUROPE. — « L'Europe est entrée dans une ère climatérique qui s'ouvre par la révolution de France, qui aboutira à la dissolution de la société; et les gens à vue courte, à vue trouble, sont insensés au même degré en n'apercevant dans cette crise qu'un épisode fortuit, en se promettant à son terme un déboulement prospère. » (La Vérité diplomatique, 1831.) — « La société humaine, quelle que soit sa forme, naît, mûrit, vieillit et meurt. Jusqu'à présent, ce fut de mort violente, par la voie de la corruption; désormais ce sera de mort naturelle, dans les trames de l'aécie, l'état de corruption morale menant à celui de la dissolution sociale... Même il n'y a plus lieu à la chance prédite par Napoléon : « Avant cinq ans, l'Europe sera républicaine ou cosmique. » Il faut dire plutôt: « L'Europe sera républicaine, et par suite sera cosmique. » (La République, 1833.)

Il est remarquable sur ce point, que la prédiction de M. de la Gervaisais se trouve en parfaite concordance avec celle de l'éloquent membre du parlement espagnol qui a naguère produit une si vive sensation sur tout ce qui pense en Europe, de M. Donoso-Cortez.

« Et nunc erudimini!... Voilà l'homme qui est mort inconnu, méconnu, méprisé du pouvoir et de la classe moyenne, et balafé des journalistes.

Dans deux autres chapitres, M. Damas-Hinard a, sous le titre de jugements et de conseils, réuni d'autres extraits de nombreux écrits de M. de la Gervaisais. Ils sont tous empreints du même caractère prophétique.

Il faut lire ce livre; c'est un amer breuvage, mais il peut être salutaire.

FÉLIX MORAND.

Chronique musicale.

Les représentations des *Huguenots* qui ont suivi celle dont nous avons rendu compte dans notre précédente *Chronique*, n'ont fait que confirmer l'opinion que nous avons émise à l'égard de la belle interprétation que madame Viardot donne au rôle de Valentine. L'éminente cantatrice, tout à fait sûre de soi-même, plus à son aise avec le public, a vu son succès grandir à chaque soirée. Cependant il ne paraît pas qu'elle ait conquis sans exception les suffrages de tous les aristocrates. Le principal reproche que quelques uns lui adressent, c'est de transposer la plupart des morceaux du rôle de Valentine, ce qui, sans qu'on puisse lui en faire un crime, n'est pas de la partition. Est-ce là une critique bien sensée? On blâme donc en madame Viardot exactement ce qu'on admirait il y a un mois en mademoiselle Albini. Celle-ci a-t-elle jamais chanté textuellement le rôle de Fides? — D'après que le monde musical existe, il est reçu que les chanteurs point les rôles qu'ils n'ont pas créés, afin de les adapter au diapason de leur voix. Pointer un rôle, c'est mettre à la place de la note écrite une autre note appartenant au même accord, plus aiguë ou plus grave, suivant le besoin, sans dénaturement pour cela l'esprit de la phrase musicale. Cette opération, pratiquée de tout temps, nous les répétons, par les plus célèbres virtuoses, exige à la vérité du savoir, du goût, de l'intelligence et le sentiment de l'art; elle n'est pas sans de graves dangers, confie au premier chanteur venu. Mais qui mieux que madame Viardot suit ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire en pareil cas? — On l'a vu et on l'a vu sans de graves dangers, confie au premier chanteur venu. Mais qui mieux que madame Viardot suit ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire en pareil cas? — On l'a vu et on l'a vu sans de graves dangers, confie au premier chanteur venu.

Le Théâtre-Italien a remporté cette semaine une de ses victoires auxquelles rien ne résiste. La soirée on a été donnée la première représentation de la *Figlia del Reggimento* ressemblait entièrement à ces soirées folles de l'enthousiasme si fréquents autrefois à la salle Ventadour : perfection moûtée dans l'exécution vocale sur la scène; applaudissements qui suspendaient la représentation pendant près d'un quart d'heure, et qui faisaient de la salle elle-même un des plus curieux spectacles qu'on pût voir. Le public en est enfin revenu à ne plus craindre de déchirer ses gants ni de froisser ses manchettes en battant des mains; grâce au ciel! la glace est complètement fondue. C'est à madame Sontag qu'on doit un tel miracle. Il faut avouer, il est vrai, que la façon dont madame Sontag chante et joue le rôle de la Fille du Régiment est quelque chose de vraiment merveilleux. Chanteuse fine, gracieuse, légère, polie au delà de tout ce qu'on peut dire, elle ajoute, dans ce rôle, à ces qualités innées la verve la plus entraînant, la plus piquante désinvolture, la hardiesse vocale la plus incontestable. Quelle charmante vivandière! quelle admirable cantatrice! Ce qu'elle fait dans ce rôle, rien n'en peut donner une idée, soit quand elle file le son avec un art et une délicatesse sans exemple, soit lorsqu'elle dit une phrase expressive avec un sentiment exquis, ou bien quand, au milieu d'une scène bouffonne, elle se lance dans un détail inextricable et sans fin de traits rapides aux mille formes variées, qui étonne et fascine l'auditeur. Bref, nous ne nous rappelons pas avoir jamais été témoin d'un triomphe plus unanimement, plus chaleureusement constaté.

— Nous reviendrons plus d'une fois, sans doute, sur ce sujet; l'occasion ne saurait nous manquer. Nous ne ferons donc aujourd'hui que mentionner l'heureux début de M. Ferranti, excellent baryton tout le personnel du Théâtre-Italien vient de se recruter; il a rempli avec beaucoup de talent le rôle de sergent Sulpizio. M. Calzolari aurait aussi fort bien dit le rôle de Tomio, sans une extinction de voix qui est malencontreusement venue paralyser ses moyens juste au moment de commencer; mais il a fait preuve de zèle et de bonne volonté; le public a su lui en tenir compte.

— En résumé, nous pensons pouvoir affirmer, sans crainte d'être contredit par personne, que tout le monde a été ravi de cette soirée; on le sera davantage encore aux représentations suivantes; car, le croirait-on? l'ouvrage a été appris et mis en scène en cinq jours. Excepté madame Sontag, qui déjà l'avait joué à Londres avec un très-grand succès à la saison dernière, aucun des autres exécutants, chanteurs, choristes, orchestre, n'en avaient pas vu une note avant mercredi de la semaine dernière, et la première représentation a eu lieu mardi de cette semaine-ci. C'est là un tour de force qui mérite d'être cité.

La fête de Sainte-Cécile a été célébrée le 22 de ce mois, avec une pompe vraiment extraordinaire. C'était le comité de l'Association des artistes musiciens qui, de même qu'il y a un an, avait organisé cette solennité. L'église Saint-Eustache n'était pas assez vaste pour contenir l'immense foule toujours prête, à Paris, à se rendre partout où il y a des jouissances à goûter; à plus forte raison lorsque l'art et la bienfaisance s'y joignent par la double puissance de leur attrait. La messe en musique qui a été exécutée cette année est de la composition de M. Adolphe Adam, l'auteur l'a expressément écrite pour cette circonstance. C'est une œuvre extrêmement remarquable et conçue d'une façon toute nouvelle. Les limites d'une chronique ne nous permettent pas d'entrer dans des détails analytiques, et nous le regrettons; car ce serait un grand plaisir pour nous, peut-être aussi pour le lecteur, que de faire une étude raisonnée d'une partition si sérieusement pensée et réalisée avec un talent tout à fait supérieur. Nous devons nous borner à résumer notre jugement, ou plutôt à rapporter l'opinion générale. Celle-ci, croyons-nous, est de nous tous points favorable à la récente production de l'un de nos compositeurs depuis longtemps classé parmi les plus féconds, les plus spirituels, les plus gracieux de l'école française;

mais qui peut à présent prétendre avec juste raison à une réputation plus solide, celle d'artiste réfléchi, de musicien penseur. Ce qui nous a surtout frappé dans la messe de M. Adolphe Adam, c'est le soin avec lequel le compositeur a cherché à éviter également les formules scientifiques, prises souvent et à tort pour du style religieux, et les formes théâtrales, trop mondaines pour convenir à la musique d'église. En évitant ce double écueil, le compositeur a su faire un heureux mélange de suave mélodie et d'élegant et riche harmonie; la partie vocale est toujours chantante, l'instrumentation toujours d'un excellent coloris, l'une et l'autre rendent le sentiment religieux avec une expression qui nous paraît pleine de vérité. Telle est l'impression qui est restée pour nous de l'audition de la messe de Sainte-Cécile, composée par M. Adolphe Adam. Ajoutons qu'elle a été exécutée par deux cents voix et cent cinquante instruments, dirigés ceux-ci par M. Tilmant, cello-sax par M. Dietsch. Afin que la fête fût, dans son genre, aussi complète que possible, l'archevêque de Paris y a assisté; il y a pris la parole comme pour consacrer les salutaires principes que l'Association ne cesse de féconter, et qui ont déjà produit de si bons résultats. Pour ne citer que le dernier, nous dirons que la messe de Sainte-Cécile a eu pour résultat de faire entrer une somme de près de six mille francs dans la caisse de secours et pensions de l'Association des artistes musiciens.

Nous avons annoncé que la société de l'*Union musicale* a inauguré sa troisième année d'existence. Elle l'a fait par un très-beau concert qui était en même temps une œuvre de bienfaisance. Cette société est cette année dirigée par M. Félicien David. C'est par une symphonie de ce compositeur que commençait le programme de la première matinée. Cette symphonie a été très-bien exécutée par l'orchestre et très-applaudie par la salle entière. La partie vocale de ce concert se composait d'un air chanté par mademoiselle Félix Miolan, de deux morceaux dits par M. Wartel, d'un chœur d'*Antigone* de Mendelssohn, et d'un chœur de la *Création d'Havay*: solistes et choristes ont eu chacun leur légitime part de succès. Mademoiselle Joséphine Martin a exécuté avec un talent au-dessus de tout éloge le bon concert pour piano (en sol mineur) de Mendelssohn, et un charmant morceau de sa composition intitulé *Danse syrienne*. L'orchestre a de plus exécuté l'ouverture de *Mélysine*, de Mendelssohn, qui n'a pas paru à la hauteur de beaucoup d'autres œuvres de ce maître célèbre.

La société de Sainte-Cécile, qui dirige M. Seiglers, a fait à son tour son premier début dimanche dernier. L'orchestre a dit la symphonie en si bémol de Beethoven avec une véritable supériorité. Tout le reste du programme a été du même. Il contenait un chœur du seizième siècle, de Tomot Arboux; un air d'*Andromède*, de Grétry, chanté par M. Bussine; l'air de *Montano* et *Stéphanie*, de Beron, chanté par mademoiselle Félix Miolan; un octet de Beethoven pour instruments à vent, qui a produit un très-grand effet; un chant élégiaque du même maître, avec accompagnement d'instruments à cordes, qui a paru monotone quoique d'un grand caractère; enfin l'ouverture de *Tannhäuser*, de M. Wagner, qui, si l'on veut à tout prix qu'elle soit un chef-d'œuvre, ne peut être qu'un chef-d'œuvre d'excentricité.

Afin de compléter autant que l'espace nous le permet les nouvelles musicales de cette semaine, il nous reste à annoncer le succès que vient d'obtenir à l'Opéra-Comique la pièce en un acte de MM. Scribe et de Leuven, intitulée *La Chantuse volée*, dont la musique est de M. Victor Massé. C'était le début de ce jeune compositeur. Nous en parlerons plus au long la semaine prochaine.

GEORGES BOUSQUET.

Les chemins de fer de Saint-Germain et Versailles.

Dix dessins par M. Blanchard, gravés par MM. Best, Hottel et Regnier.

Vingt-neuf millions deux cent quatre-vingt-onze mille trois cent cinquante-sept voyageurs, à peu près la population de la France entière, ont été transportés sur les chemins de fer de Saint-Germain et de Versailles (rive droite), depuis leur ouverture, qui date, le premier du 25 août 1837, le second du 4^{er} mai 1839, jusqu'au 31 octobre dernier.

Les faiseurs de statistiques n'ayant rien de mieux en attendant que l'ouverture de la ligne de Versailles, nous nous sommes servis de l'accroissement du nombre des véhicules de toutes sortes que la concurrence établit sur des routes aussi fréquentées que les sont celles de Saint-Germain et de Versailles; mais ce serait pour nous une recherche hors de propos; tenons-nous au chiffre constaté par les états des chemins qui font le sujet de cet article.

Ce qui n'a pas besoin de chiffres pour être démontré, ce sont les modifications profondes que le transport par les chemins de fer a apportées dans les transactions du commerce et de l'industrie, et même nous ajouterons, à l'égard des chemins de Versailles et de Saint-Germain, dans la vie intérieure des familles. Ceux-ci, presque complètement étrangers aux grands transports de marchandises, aux grands mouvements du commerce, servent principalement à la circulation des voyageurs. Nous ne sommes qu'au début de ce mouvement. Chaque jour le goût de la villégiature fait de nouveaux progrès, et ce qui jadis était un voyage, est devenu maintenant aussi facile et aussi peu coûteux qu'une course de cabriolet ou d'omnibus dans Paris; on ne craint que plus à aller respirer l'air de la campagne; on ne hâte que plus d'être à celle de la Chapelle; on n'a plus de barrières des Martyrs; on a la friture et du vin blanc; on va à la campagne, à la véritable campagne; on voit de véritables cultivateurs qui labourant

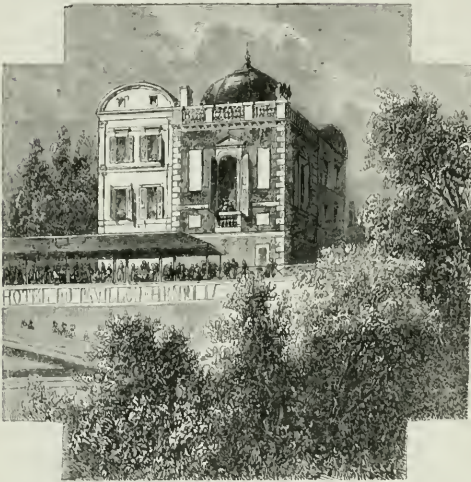
avec de véritables charrues, de véritables moissons, des prairies bien authentiques; on n'y trouve pas de laitage, il est vrai, ce régal si désiré des Parisiens; le chemin de fer y a mis bon ordre en enlevant pour la consommation de Paris tout ce qui se produit en ce genre, bon ou mauvais, à trente lieues à la ronde; mais au moins on voit les vaches qui le produisent. — Et puis après une bonne journée, bien calme, bien paisible; après une bonne promenade à l'ombre des grands bois, lorsque l'on a vu toute la journée le délicieux spectacle de belles prairies, de moissons jaunissantes; lorsque l'on a aperçu à travers les arbres une petite maison bien blanche, bien coquette, aux persiennes pointées en vert, aux murailles recouvertes de chèvre-feuille et de vigne vierge, il est impossible de ne pas établir un parallèle entre son second étage au fond d'un cour, entre les rosiers maigres et rachitiques que l'on cultive sur le bord de sa fenêtre, entre la vie enfermée de Paris, et toutes les jouissances de la campagne.

Un sérieux conciliabule se tient alors: le pere fait valoir l'obligation de se trouver soit à son bureau, soit à la Bourse, à son comptoir, à son étude. — Le chemin de fer! — voilà la réponse qu'il obtient. La difficulté de faire des provisions.



Chemin de fer de Saint-Germain et de Versailles. — Gare de Paris.

que depuis l'établissement des chemins de fer, les eaux de Versailles font accourir par centaines de mille les spectateurs émerveillés, ce qui, à notre connaissance personnelle, n'arrivait pas auparavant; la moindre fête de village lance ses affiches dans tout Paris, qui répond généralement à l'appel: et les amateurs du bal Willis peuvent achever à Chatou une contredanse interrompue à Ville-d'Avray par la nécessité de se trouver au dernier convoi du chemin de fer. C'est que pendant l'été la danse régna en souverain sur le bord des deux eaux; cette folle parisienne appelée deux fois par semaine ses adeptes au temple qu'on a bâti pour elle dans le parc d'Asnières, et souvent on voit plus de quinze mille pèlerins se rendre par le chemin de fer dans le bois profane qui environne l'édifice. Neptune est aussi dans le même lieu l'objet d'un culte tout particulier; une flotte ombreuse stationne dans le port, flotte élégante, flotte coquette, montée par de joyeux équipages, déployant une foule de pavillons tous plus inconnus les uns que les autres. On n'entend parler que par tribord et bâbord; la vareuse et le pantalon godronné composent le costume de gala des modernes tritons, et



Hôtel du Pavillon Henri IV à Saint-Germain.

à Paris, et qui n'avaient vu ni la fête de Saint-Cloud ni les grandes eaux de Versailles? C'est que tout le monde ne sentait pas la force de résoudre cette question: Trouverons-nous des voitures pour le retour? Ce retour problématique arrêtait un grand nombre de personnes; et puis telle règle dans les prix. Tel chef de famille qui comptait sur une dépense modeste pour procurer un plaisir à ses enfants, se trouvait souvent obligé d'augmenter de beaucoup la somme qu'il s'était proposé de dépenser, soit par l'exigence des cochers, soit par l'obligation de faire au dehors un repas qui n'entraînait pas dans les moyens de son budget. Aussi jamais les fêtes de Saint-Cloud n'ont été si brillantes



Château de Saint-Germain.

— Et le chemin de fer, pourquoi le comptez-vous? — On serait privé de la société de ses amis. — Le chemin de fer n'est-il pas à leurs ordres? Au lieu d'une simple visite d'amitié, nous leurs offrons une charmante journée de campagne; ils nous devront du retour. Enfin ce mot — le chemin de fer — semblable à la raison péremptoire, sans dot, de l'avare, ferme la bouche aux plus récalcitrants; et souvent une simple promenade à la campagne se termine, grâce à la facilité des communications, par une résolution arrêtée d'y passer toute la belle saison.

Mais ce n'est pas tout que de vouloir passer l'été à la campagne, encore faut-il se loger: toute petite maison isolée, tout appartement, voire toute chambre, sont mis en réquisition; déjà les habitations actuellement construites sont insuffisantes pour abriter le flot toujours croissant des émigrants: il faut alors en édifier d'autres, et par conséquent beaucoup de travaux pour l'industrie du bâtiment, grande augmentation dans le prix des terrains, bénéfice pour tous.

Plusieurs communes riveraines des chemins de fer de Saint-Germain et de Versailles doivent à leur position un accroissement considérable: les habitants d'Asnières, Colombes, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Chatou, etc., pourraient en témoigner.

Et ce n'est pas seulement dans la vie habituelle que les chemins de fer ont apporté de grandes modifications; quo de nouveaux plaisirs n'ont-ils pas procurés aux classes sédentaires de la société! Nous entendons parler de ceux que non leur goût, mais leur profession ou leur fortune médiocre attache forcément à Paris. Nous ne disons rien ici de ces excursions rapides que les trains de plaisir ont mises si fort à la mode cet été, et qui ont permis de parcourir de grandes distances à des prix microscopiques; mais combien de gens habitent Paris depuis nombre d'années, combien d'indigènes, car on dit qu'il y a de vrais Parisiens



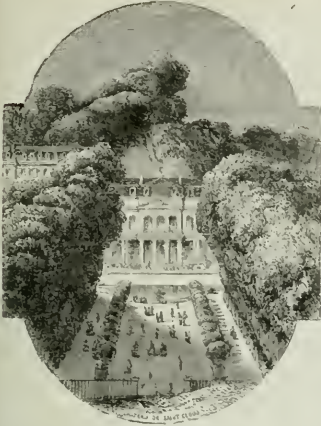
Viaduc du chemin de fer atmosphérique de Saint-Germain.



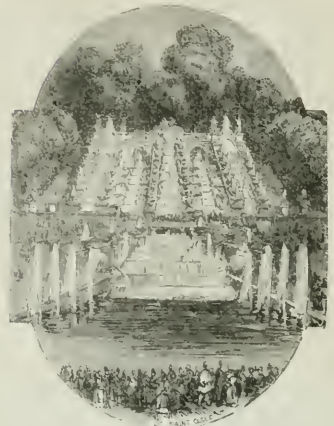
Côteau et aqueduc de Marly.

plus d'une nécrécie vulgairement nommée *ma folote* entreprend résolument des voyages de long cours et passe dans sa journée plusieurs fois la ligne... du chemin de fer sous le pont d'Asnières. Mais es bientôt la soute aux vivres es vide, la cambuse est à sec. Heureusement le rive est bordée d'excellents restaurateurs, les coteaux qui produisent le vin si justement célèbre d'Argenteuil ne sont pas très éloignés; et après une pénible croisière, nos bardis navigateurs de deux sexes, réunis autour d'une table couverte de mets abondants, oublient leurs fatigues et leurs périls, et reprennent des forces pour livrer aux éléments de nouveaux combats.

Beaux ombrages de Tivoli, illuminations et verres de couleurs, montages russes, et vous, faiseurs de silhouettes, sorciers et autres prodiges, qu'êtes-vous devenus? Que sont devenus les neiges de l'an passé? Il eût semblé à la dernière fusée de votre dernier feu d'artifice, il ne reste plus rien de vous; vous avez brillé, et quelques hommes à cheveux gris se souviennent encore de vous; mais la génération moderne demandera peut-être à quelque Dulaure à venir l'explication du nom de Tivoli que porte une rue voisine de l'embarcadere de Paris. L'ancien jardin qui, pendant la durée de l'Empire et une partie de la Restauration, avait le privilège d'être l'édifice de la société parisienne à ses fêtes brillantes, donna de temps en temps du mouvement à la rue Saint-Lazare. Mais ce n'était que le mouvement, ce n'était pas la vie; la gare du chemin de fer de Saint-Germain et de Versailles l'a véritablement donné à ce quartier: des rues nouvelles se sont ouvertes; de splendides maisons ont été bâties; des communications intelligentes ont été pratiquées; à la place de quelques mesures sans valeur s'éleva maintenant un des plus beaux monuments dont l'industrie privée ait enrichi Paris, et cependant tout ce bien aurait pu être dissipé; et cependant les habiles fondateurs du premier chemin de fer sérieux qu'ait eu la France avaient formé de plus vastes pro-



Château de Saint-Cloud.



Cascade de Saint-Cloud.

grande faule, soit pour activer, dans le même cas, l'écoulement des voyageurs à leur arrivée. Ce projet, praticable alors qu'on n'avait à opérer que sur des terrains non bâtis, s'rait à présent complètement impossible. Lors de l'enquête ouverte à ce sujet, on a objecté : 1° que la dépréciation du prix des terrains et des maisons dans le voisinage du chemin de fer serait énorme, et nous avons vu constamment augmenter la valeur des immeubles dans les rues qui avoisinent la gare de Paris; 2° que la fumée des locomotives pourrait noircir un de nos plus beaux monuments, la Madeleine, ainsi que toutes les maisons environnantes; et si nous comparons les maisons construites dans la rue d'Amsterdam, du Havre, avec les constructions de la même époque dans l'intérieur de Paris, certes les mieux conservées ne sont pas ces dernières; la raison en est bien simple: la coke, seul chauffage employé dans les machines locomotives, ne donne que peu ou point de fumée, et l'on peut s'en assurer en regardant les ponts sous lesquels passe le chemin de fer; aucun n'est noirci à l'endroit qui correspond au passage de la cheminée. On a objecté aussi les chances d'accidents, d'événements, ce qui pourrait compromettre la sûreté des habitants, et le bruit qui troublerait leur tranquillité. Mais toutes les maisons de la rue Saint-Lazare, de la rue d'Amsterdam sont encore debout. Quant au bruit, faites plutôt le procès à l'activité incessante des voitures, diligences, malles-postes, qui affluent aux abords des gares, à toute heure du jour et de la nuit, qu'à la circulation des trains qui, roulant sans cabots, produisent certainement beaucoup moins de bruit qu'une voiture courant avec une grande vitesse sur le pavé.

L'expérience a fait justice de toutes ces allégations; mais malheureusement, comme presque toujours, l'expérience est arrivée trop tard: l'histoire de Casandre sera vraie dans tous les temps.

Il est une phrase qu'on met dans la bouche de tout le monde: « Les chemins de fer n'ont pas dit leur dernier mot. » Non, certainement, ils ne l'ont pas dit; nul ne peut prévoir

d'une mesure qui, selon nous, doit, dans un avenir peut-être peu éloigné, arriver à ce résultat en établissant des abonnements proportionnés au temps et à la saison pour lesquels on s'engagera. Espérons que le rabais de 60 p. 100 que l'administration accorde à ses voyageurs portera d'heureux fruits, et qu'elle pourra, en conciliant son intérêt avec l'intérêt général, persévérer et marcher plus avant dans cette voie.

Mais, sinous sommes bien informés, de nouvelles surprises nous attendent: il serait question pour cet hiver, d'établir de temps en temps des trains de nuit, qui permettraient aux habitants de Saint-Germain, de Versailles et des communes intermédiaires, de venir applaudir nos virtuoses de l'Opéra et des Italiens, s'ils trouvent des places à leur arrivée; de prolonger le succès de quelques-uns de nos ouvrages dramatiques en vogue, en faisant arriver à

Paris, en masse, les habitants de deux des villes les plus importantes du département de Seine-et-Oise, qui seraient fort aises de se retrouver le soir dans leurs foyers, après avoir applaudi madame Viardot ou Lablache, Madeleine

jets. C'était à la place de la Madeleine que devait se trouver la tête de la ligne. Mais l'homme propose, et quelquefois les hommes disposent, ou pour mieux dire s'opposent, et force a été de renoncer à l'idée de mettre la gare plus près du centre de Paris.

Pour qu'un chemin de fer joigne l'agrément à l'utilité, deux choses sont nécessaires: un abord facile et central. La gare de Paris réunit ces avantages, la population tendant toujours à se porter vers le nord, chaque jour le chemin de fer se fait davantage centre; et cependant, si le projet primitif eût d'abord été adopté, combien n'aurait-il pas été plus commode d'aller s'embarquer sur la place de la Madeleine que dans la rue Saint-Lazare! D'après le projet, le chemin de fer traversait sur des ponts élégants les rues Saint-Lazare, Saint-Nicolas, Neuve-des-Mathurins et Castellane. La différence de hauteur du niveau de la voie et de celui des rues permettrait de faire ce parcours sans gêner en rien la circulation; plusieurs issues auraient été pratiquées dans la rue Tronchet, soit pour établir des bureaux de recette les jours de



Le Château de Versailles et l'Orangerie.

quel changement ce moyen rapide de communication apporterait dans les relations entre les grands centres de populations et les communes de moindre importance. Déjà nous l'avons vu: l'homme que ses occupations forcent d'habiter

Paris, le juge, le négociant, peuvent se donner pendant l'été le plaisir de la vie de campagne; que sera-ce lorsque, par la suite, l'affluence toujours croissante de voyageurs permettra aux Compagnies de les transporter à des prix encore plus modérés que ceux des tarifs actuellement en vigueur? Alors, ce sera une véritable émigration; le plus modeste employé pourra échanger la vie de gêne et de privation qu'il mène à Paris, contre la vie plus large de la campagne, ou même d'une petite ville, en consentant à faire tous les jours un voyage de quelques minutes dans une voiture commode. La direction des chemins de fer de Saint-Germain et Versailles vient de prendre l'initiative



Chapelle du Château de Versailles



Le grand Trianon à Versailles.

Brohan ou Frédéric Lemaître. Ce serait même un excellent occasion de reconnaître le zèle du habile directeur du théâtre de Versailles, qui accueille avec tant de sollicitude les œuvres des jeunes compositeurs, des jeunes poètes, et peut-être devrions-nous à ce nouveau genre de publicité la découverte de quelque génie ignoré, que la difficulté de se produire à Paris aurait empêché d'arriver à la célébrité.

Nous avons jugé inutile de donner la description des planches qui accompagnent cet article. Les trente illustrations de voyageurs qui ont parcouru les deux voies les reconstruisent facilement. Les planches font partie d'une œuvre complète commandée par l'Administration des chemins de fer. L'illustration les présente comme un spécimen des progrès que l'art de la gravure sur bois fait chaque jour; celles-ci sont l'œuvre de MM. Best, Hübner et Regnier, nos habiles graveurs. Quant au titre des dessins, le nom qui se trouve au bas de cet article commande de laisser le lecteur juge; si le sentiment, comme nous le souhaitons, est favorable, nous ne contesterons pas.

PHARMOND BLANCHARD.

Littérature étrangère.

HORACE ET LE TASSE.

[Voir le N° précédent.]

A l'époque où Horace fit ses premiers pas dans la carrière littéraire, la plupart des grandes avenues qui aboutissaient au Parthénon romain devenaient de plus en plus impraticables. L'ère de la poésie héroïque était passée sans retour, et les vieux rites étrusques n'avaient jamais inspiré à leurs adorateurs ni les sentiments ni le langage de l'enthousiasme religieux. Catulle avait échoué comme poète lyrique, du moins dans l'opinion de ses contemporains. La multitude était incapable d'apprécier sa grâce, sa douceur, sa passion; il devait surtout à ses lambeaux satiriques sa renommée et sa popularité. Dans la poésie philosophique, Lucrèce venait d'atteindre des limites qu'il n'était guère possible de dépasser; et, malgré les succès postérieurs d'Horace, la poésie lyrique paraissait d'abord ne devoir rapporter ni fortune ni gloire à ceux qui se décideraient à la cultiver. Un scepticisme réfléchi ou une superstition grossière, tels étaient les deux caractères principaux de cette époque. Elle se raiçonnait de la théologie égyptienne, elle tournait en ridicule les augures étrusques et elle se prosternait devant l'Autel d'Isis. Jupiter Optimus Maximus était la divinité du sénat et des inscriptions publiques; mais le magistrat stoïcien ou épicien l'avait réduit à une pure abstraction, et la foule n'avait de foi que pour les mystères plus grossiers et plus saisissants de Bacchus et de Cybèle. La poésie héroïque exige un peuple pour auditoire. Tous les encouragements lui sont inutiles: elle ne naît pas ou bien elle meurt partout où l'art est un plaisir de luxe. Si elle ne peut pas parler à une nation de ses ancêtres, elle se tait; il faut qu'elle soit la bien historique qui rattache l'une à l'autre les générations, si elle est frappée d'impuissance et de stérilité. Sous le règne des Tudor, la population anglo-saxonne de Londres eût écouté dans une apathie profonde la relation de la mort d'Arthur; et les Espagnols, qui applaudissaient les Autos de Calderon, n'eussent pas donné un maravédis pour entendre réciter les romancesos du Cid.

Or au siècle d'Auguste, où était le peuple romain? A Rome, il y avait, comme il y avait toujours eu depuis sa fondation, un populace qui n'était pas d'origine romaine. Des ouvriers et des artisans de l'Étrurie et de la grande Grèce, des médecins et des maîtres d'école de l'Achaïe, des colporteurs de Carthage ou de Smyrne, des prêtres syriens, des émancipés de Rhodes, des afrochites que Sylla avait émancipés par troupes, des clients que leurs patrons avaient incorporés par milliers dans les tribus: ces éléments et d'autres de même nature constituaient cette masse bigarrée à laquelle les auteurs donnaient le titre général de Quirités et que les centurions refusaient d'enrôler. Les quatre tribus de la cité contenaient une population de beaucoup inférieure à tous égards même à celle de Wapping ou de Spitalfields, à Londres. Si la poésie épique et mythique ne s'était pas depuis longtemps transformée en graves chroniques et en panegyriques mortuaires, elle n'aurait point éveillé d'écho dans cette population hybride et misérable. C'était une multitude et non une race. Ces prétendus Romains ne descendaient pas du vœste et du dieu de la guerre; leurs ancêtres n'avaient ni chassés les Tarquins ni combattu à Rémilie; ils n'étaient les rejetons ni de ces Fabiens qui avaient péri dans une embuscade, sur les bords de la Créméra, ni de ces Horaces qui avaient deux fois ramené à Rome le peuple retiré sur le mont sacré. Hors de Rome, l'absence d'une population romaine était encore plus visible. Dans trente cités latines, neuf environ existaient encore au siècle d'Auguste. Des réservoirs d'eau, des forêts peuplées de sangliers et de cerfs, des pâturages ou passaient des montons de la Collatchide et le buille à courtres jaunes de villages et de bourgs groupaient la majeure partie des cités. Le vrai peuple romain, cette race austère, frugale, patriotique, qui était si longtemps distinguée de toutes les autres par son respect de l'ordre, ses vertus et son amour de l'indépendance, avait été dispersé dans les légions, et ces légions avaient achevé la conquête du monde. Cette conquête coûta cher à la république. La population qu'elle fut obligée de lui sacrifier elle substitua une tourbe d'esclaves. Les vallées de la Sabine ou les plateaux de l'Umbrie contenaient bien encore quelques débris isolés des vieilles familles, mais dans le voisinage immédiat de Rome, depuis le Liris jusqu'à l'Anio, la population était probablement plus complète. L'esprit ancien était mort. Les noms de Manlius et de Coriolan devenaient aussi inconnus des Italiens que celui de Kociusko est ignoré aujourd'hui d'un serf russe. A Rome et dans les provinces voisines, le vrai peuple romain avait cessé d'exister, et avec lui

s'était sans aucun doute éteint le dernier écho de la poésie nationale.

La poésie dramatique n'avait jamais eu à Rome la moindre chance de succès. A aucune période de leur histoire les Romains n'eurent le goût du théâtre. Dans les premiers temps de la république, le seul théâtre fut celui qui se représentait pour qu'on soussait à créer des amusements publics; quand leurs mœurs furent moins sévères et plus sociables, ils ne prirent plaisir qu'aux farces grossières et dégoûtantes des Osques. Avec la passion des conquêtes, les ovations et les triomphes devinrent les spectacles nationaux. Les représentations théâtrales purent devenir un moment à la mode; elles ne furent pas réellement populaires. L'Eurydice de Terence éprouva deux chutes successives. A la première représentation, les spectateurs, ennuyés, quittèrent le théâtre avant la fin de la pièce pour aller voir un combat de boxeurs et des danses de corde; à la seconde représentation, l'annonce d'un combat de gladiateurs fut le signal d'un évènement général. Horace lui-même nous l'apprend, les Italiens du siècle d'Auguste qui fréquentaient les théâtres préféraient au jeu d'Ésope et à la meilleure tragédie d'Accius des mélodrames à grand spectacle, dans lesquels la scène était encombrée de chevaux et de mules, et animée par d'interminables processions. Aussi un débutant devait-il être peu tenté alors d'adopter un genre qui avait à peine fourni du pain à Térence.

Toutefois, les vastes domaines de la poésie offraient encore certaines parties que les Grecs n'avaient cultivées que dans les périodes les plus récentes et les moins créatrices de leur littérature, et ce fut l'une d'elles qu'Horace s'appropriait avec le bonheur instinctif du génie. La poésie satirique et épique, ce sont ces genres qui avaient été les premiers essais, et Lucilius l'avait déjà introduit à Rome avec un grand succès. Les rares fragments de ce poète qui sont parvenus jusqu'à nous ne nous permettent pas d'apprécier les services qu'il rendit à son successeur. La dette contractée par Horace fut probablement un de ces prêts ou l'intérêt surpassa de beaucoup le capital. Qui qu'il soit, rien ne nous prouve que nous possédions les poèmes qui attirèrent sur leur auteur l'attention bienveillante de Virgile et de Varius. Dans notre opinion, quand son goût se fut épuré, Horace détruisit les premiers essais de sa muse, ou du moins il les modifia tellement en les réunissant, qu'ils étaient à peine reconnaissables. Mais ces *primitia* avaient un caractère satirique, même si la forme en était lyrique; c'est un fait incontestable. Sa violente sortie contre Canidie doit être antérieure à la première de toutes ses satires. A toutes les époques, la psychasque a été une manifestation naturelle de l'esprit italien, une arme à l'usage de toutes les classes, contre toutes les puissances spirituelles ou temporelles. Marfio fut le successeur de Mercure. Cependant, telles étaient la délicatesse de son goût et la douceur de son caractère, que même dans toute l'amertume de l'adversité, Horace n'abusa, à ce qu'il paraît, ni sérieusement ni longtemps de cette arme à deux tranchants. Il n'était ni un bouffon de table, ni un déclamateur morose, ni un pamphlétaire politique. Son père lui avait appris de bonne heure à observer finement les hommes et les choses. Il étudia dans Eupolis, dans Cratinius et dans Ménandre, les modèles d'une ironie grave et modérée, et la population mélangée du Forum romain lui fournit une mine inépuisable de sujets d'études sérieuses ou comiques.

Mais nous n'avons pas la prétention de caractériser ici un écrivain que tous les hommes lettrés admirent d'autant plus qu'ils sont plus capables de l'apprécier; c'est de l'homme, et non de ses écrits, que nous voulons nous occuper. Plusieurs mots seulement s'étaient écoulés depuis qu'il remplissait, à son grand ennui, — *invisâ negotia*, — sa place de secrétaire du Trésor, lorsque ses vers ou sa conversation le recommandèrent à Virgile. Peut-être des amis communs d'Athènes les présentèrent-ils l'un à l'autre. A cette époque, Virgile, sortant enfin de l'obscurité où il était resté jusqu'alors, occupait avec Varius et Asinius Pollion une place élevée parmi les beaux esprits de Rome. Ses illustres amis duraient épuiser pendant quelque temps le caractère et l'esprit d'Horace avant d'oser le présenter à Mécène; car le grand patron des poètes de son temps qui remplissait en outre les fonctions de premier ministre et de chef de la police, était naturellement très-circonspect, et sa position lui imposait une extrême réserve. La seconde satire d'Horace circulait probablement alors comme une pièce fugitive parmi les hôtels Rambouillet de Rome, et on le soupçonner de s'y être moqué de plusieurs membres du parti de César, si ce n'est de Mécène lui-même. Mécène ne fut pas favorable pour une présentation. Mécène recut Horace avec des manières si froides et si sèches, que — bien qu'il manquât souvent d'aménité et de politesse — Varius et Virgile se retirèrent convaincus qu'ils venaient de faire une démarche inutile, et qu'il leur faudrait chercher un autre patron pour leur ami. Pendant neuf mois encore, Horace dut se contenter des produits de sa place, c'est-à-dire vivre de pain et de lentilles, puisque ses vers nuisaient en apparence, plutôt qu'ils ne servaient à son avancement. Mais, dans l'intervalle, Mécène avait commencé à s'entourer de tous les hommes qui étaient déjà éminents, ou qui promettaient de le devenir soit dans les arts, soit dans les lettres. Messala s'était emparé de Tibulle, et Asinius Pollion patronait deux ou trois poètes qui ne lui faisaient pas grand honneur, car ils se montraient aussi grossiers et intraitables que leur patron, et, ce qui était plus encore, ils ne savaient qu'insulter Auguste. Aussi, soit que sa première impression lui eût été réellement favorable, soit qu'il eût appris depuis que ce petit érudit du Trésor, aux yeux rouges, aux cheveux noirs, à la taille épaisse, était, bien qu'il eût appartenu au parti de Pompée, un homme vraiment distingué, et très-tolérant en philosophie et en politique, Mécène accorda à Horace une seconde entrevue, le reçut avec affabilité, et l'admit dans le cercle

brillant et facile de la maison cénienne. L'année suivante, la 717^e année de Rome, Horace l'accompagna à Brindes, et célébra les événements de leur voyage dans une de ses satires les plus gracieuses et les plus originales. Mécène alla à Brindes rendre à une maison diplomatique; il ne s'agissait de rien moins que de réconcilier ces deux puissants adversaires, qui s'apprêtaient Auguste et Antoine. Le monde entier était intéressé au succès de cette négociation, car on se rendait dépendant la vie de nombreux milliers d'individus, et pourtant Mécène se rendit à Brindes comme à une partie de plaisir, escorté des beaux esprits et des poètes qui formaient alors sa société habituelle.

Les vers — il est presque impossible de les qualifier de satiriques — dans lesquels Horace a décrit le voyage à Brindes nous font entrevoir non le conclave politique qui régla les différends des triumvirs, mais un tableau plus agréable, — l'amitié mutuelle des grands écrivains de Rome, Virgile, Plotius, Varius et Horace, de même qu'Horace et Tibulle, avidement l'un pour l'autre la plus franche et la plus cordiale admiration. Jamais aucun sentiment de basse jalousie, aucune rivalité d'amour-propre ne troubla cette rare intimité. Si on doit en croire une épigramme de Martial, Virgile poussa si loin sa délicatesse, qu'il ne voulut même pas s'essayer dans le genre de poésie que ses amis s'étaient en quelque sorte appropriés. Il refusa de composer une tragédie dans la crainte d'obscurcir la gloire de Varius, il se garda bien d'écrire une seule pièce lyrique pour ne pas éclipser Horace.

La preuve la plus substantielle qu'Horace recut de l'amitié de son patron, fut le présent d'une petite ferme située dans la vallée de la Digence, à quinze milles environ de Tivoli. La postérité doit à Mécène autant de reconnaissance pour cette donation que lui en témoigna le donataire. Sans la Sabine, Horace n'eût eu assurément ni le même talent, ni le même genre de talent. C'est cette ferme qui l'a fait le poète que nous sommes encore si heureux d'admirer après tant de générations. Souvent, dans l'obscur maison qu'il habitait à Rome, ennuyé et las du bruit, de la chaleur, de l'encombrement des allées romaines — jusqu'à ce que Néron rebâtit la ville, ses rues ne méritèrent pas d'autre nom — il avait en vain songé avec amour aux solitudes élevées du Volturne, à la fontaine jaillissante des Sabins et aux prairies escarpées de l'Aufidus. La ferme Sabine réalisa tous ses desirs, dissipait tous ses regrets. Elle se trouvait située en effet dans une région presque aussi pittoresque que Vénusie, beaucoup plus rapprochée de Rome, et même, pour un voyageur aussi indolent qu'Horace, peu éloignée des champs qui avaient appartenu à son père. Nous nous le représentons trop épris de la nature vierge pour avoir été un bon fermier. Ses pâturages furent élevés par la moussé; ses terres labourables couvertes en grande partie de cyprès sauvage et de chénes nains, et si son ami Virgile vint lui rendre visite, il eut sans aucun doute la mortification de voir tous ses préceptes des *Georgiques* inappliqués. Cependant il sut tirer un assez bon parti de sa propriété pour vivre avec ses profits et entretenir au moins huit esclaves, déduction faite des loyers des bâtiments qu'il louait à cinq colonis libres. Mais le cadeau de Mécène lui valut des avantages bien autrement importants que quelques mesures de millet ou quelques paniers d'olives. L'atmosphère pure et la beauté arcadienne des collines de la Sabine donnèrent une vigueur nouvelle à ses facultés physiques et intellectuelles; et ses excursions les plus éloignées de la capitale ne dépassèrent pas Baies et Tarente, quand la neige fondait trop lentement sur le mont Soracte. « C'est à la munificence de Mécène, dit M. Milman, que nous devons ce charme particulier de la poésie d'Horace, qu'elle nous représente tout à la fois la vie de la ville et la vie des champs des Romains de cette époque, et la vie des champs non-seulement dans les riches et somptueuses villas de l'aristocratie, à Tivoli ou à Baies, mais dans les retraites écartées et avec les mœurs simples de la population agricole. » Parmi les poètes de Rome, tous ont peint, avec une rare supériorité, les grandes scènes de la nature et la vie des champs. Nous retrouvons dans Lucrèce l'aspect grandiose, mais sévère, des paysages de Salverosa Rosa; Virgile se distingue, comme Poussin, par le charme touchant et la fidélité de ses tableaux, et Horace possède à la grâce brillante et l'art habile de Claude.

Malgré les nombreux travaux de ses commentateurs, les dates des diverses œuvres d'Horace ne sont pas fixées d'une manière certaine, des erreurs ont dû être commises; elles étaient inévitables. Ce qui est positif, c'est qu'il n'écrivait de suite ni ses satires, ni ses odes, ni ses épitres, ni ses épodes. Il ne réunissait jamais la même quantité de vers pour en former un volume. Quoiqu'il n'eût, dans deux livres de satires et un livre d'épodes lu avaient déjà assuré une des premières places parmi les poètes de son temps, lorsqu'il fut honoré du patronage d'Auguste, et que le calme et le ton exquis de la cour de César modifièrent sensiblement, si elles ne les détruisaient pas tout à fait, ses préférences républicaines. Les capitaines les plus expérimentés, commandant de nombreuses armées à merveille disciplinées, s'étaient vus obligés de céder, soit à la valeur d'Agrippa, soit à la politique d'Auguste; et la dernière rivale formidable de Rome avait admis dans ses bassins de granit et dans ses palais abandonnés les aigles d'un conquérant aussi irrespectable, sinon aussi héroïque que son fondateur Alexandre. Ce n'était pas un déshonneur pour un poète épicurien de se incliner devant les décrets du destin et d'accepter l'amitié qui lui offrait le maître du monde. Auguste n'était pas non plus un homme dont la faveur pouvait être justement dédaignée. Que les membres les plus exaltés du parti du sénat persistassent à l'accuser de fourberie et de cruauté, cela se concevait à la rigueur; mais les provinces, mais le commerce, mais tous les hommes qui se livraient à des travaux pacifiques, et tous ceux aussi qui préféraient l'ordre et la culture des sciences et des arts aux redoutables chances

de la guerre civile, le considéraient, tel qu'Horace nous le représente, comme le gardien tutélaire de la paix, de la civilisation et du progrès. Quand on l'examinait sous ce point de vue, on devait peu s'inquiéter de la question de savoir si la protection généreuse qu'il accordait aux savants, aux artistes et aux poètes n'était pas un des moyens qu'il employait pour consolider son despotisme. Qu'il fût vraiment sincère ou seulement habile, les résultats restaient les mêmes pour la société. Il n'y avait que la paix qui put amener à maturité les plans de son illustre parent, et une destruction vigilante des principes anarchiques de la faction de Pompey était absolument nécessaire pour que l'Italie se relevât d'un siècle de révolutions, pour que les provinces reprissent leur ancienne vigueur, épuisées comme elles venaient de l'être par les spoliations des meurtriers de César et d'Antoine. L'issue de la guerre de Rome et d'Alexandrie doit paraître aux provinces occidentales de l'empire aussi importante que celle de la lutte d'Ormuzd et d'Abraham dans la théologie orientale. D'un côté était le désordre et la barbarie, de l'autre combattait la loi et la civilisation. Si les galères libyennes avaient fui à Actium, l'Asie aurait poussé sur l'Europe des hordes de bandits et d'esclaves non moins sauvages et non moins insatiables que les premiers croisés, ou que les bandes cosmopolites qui suivaient Antilla. La victoire remportée dans la baie d'Ambracie sauva le monde entier d'une irréparable calamité, et, par une adulation bien digne de pardon, les Romains reconnaissants transférèrent à leur libérateur les attributs d'Apollon, le destructeur de Typhon.

Les fonctions d'un poète lyrique se trouvaient singulièrement circonscrites au siècle d'Auguste. C'était un fruit qui mûrissait hors de saison. La poésie et les arts plastiques exigent un certain état social pour pouvoir se développer pleinement et spontanément. Les forces polaires de la poésie lyrique sont la religion et l'amour. Le tempérament de Pindare et de sainte Thérèse, ou celui de Pétrarque et de Sapho, est un élément sans lequel on ne saurait atteindre à la poésie dans cette branche de l'art. Mais la religion des Romains était formaliste, leur amour sensuel. Les rites étrusques excitaient une aspiration dévote, et la Lesbie de Catulle, la Dédie de Tibulle, la Cynthie de Propertius, et la Corinne d'Ovide semblent avoir été incapables d'inspirer une passion sublime ou mystique. Un autre fait digne de remarque, c'est que, de tous les poètes de son temps, Horace soit le seul qui ait chanté plusieurs maîtresses. Ses amours furent trop nombreux pour être tous réels; les sens y prirent une plus grande part que le cœur. Aussi une seule élégie de Tibulle contient-elle plus de passion vraie que toutes les compositions érotiques d'Horace.

Nous ne devons donc pas chercher dans ses odes l'expression la plus élevée de la poésie lyrique. Ni l'amour, ni la religion ne le sont inspirées; elles manquent et de passion et d'enthousiasme. Mais si nous les considérons sous d'autres points de vue, c'est à-dire comme des manifestations d'une amitié dévouée, d'une âme honnête, d'un ton parfait, d'un goût pittoresque et d'une reconnaissance profonde, Horace devient pour nous un artiste aussi consommé dans ces branches de son art qui lui sont pressés, que Stésichore ou Alcée. Leur facilité, leur animation, leur clarté et leur harmonie compensent autant que cela est possible l'absence de ces qualités d'un ordre supérieur qui distinguent les œuvres les plus élevées de l'esprit humain, la force, la sublimité et la passion. Ainsi s'explique pourquoi M. Milman, et son jugement est confirmé par l'assentiment unanime des lecteurs, les épiques de la quatrième livre nous ont toujours semblé les chefs-d'œuvre d'Horace. La guerre, telle du moins que la firent les Romains, avait été inconnue de l'époque poétique de la Grèce. Les élégies de Tyrtaë ne s'adressaient qu'à une poignée d'hommes; les batailles livrées sous les murs d'Ilion et de Troie n'étaient que des combats de paladins ayant pour objet une armure, la rançon d'un prince ou une belle esclave. Des villes et des royaumes, de longues processions de captifs, des chariots chargés d'argenterie, — les chefs-d'œuvre de Mentor et de Myron, — des mille pliant sous de monceaux d'or envoyés aux temples de l'Achéaie et de l'Hélie, les contrastes saisissants du désespoir et du triomphe, de longues avenues de citoyens enthousiastes, les cris de victoire que poussaient les vétérans couverts de cicatrices et brûlés par le soleil, les généraux vaincus conduits dans un chariot, les généraux vainqueurs montant les degrés du Capitole, voilà les résultats, voilà les récompenses des guerres romaines. Ce riche filon de la poésie lyrique n'avait pas même été découvert lorsque Horace songea à l'exploiter. Il en tira tout ce qu'il pouvait produire; et il chanta la guerre avec toute l'ardeur du Romain le plus belliqueux.

Les Romains, qui n'avaient pas le goût du théâtre, acceptèrent les satires d'Horace comme des imitations élégantes quoique singulièrement affiblies des comédies attiques. Les pièces de Térence avaient souvent obtenu chez Scipion, d'un auditeur choisi dans sa villa de Liternum, les applaudissements que le public leur avait refusés à leur représentation. Cet aversissement ne fut point perdu pour Horace. S'il ne consentait pas à récrire ses compositions sur forum et aux bains, il charma les hôtes de Mécène avec ses peintures si fines et si délicates de la vie romaine. Toutefois, les satires, non moins que les odes, étaient jusqu'à un certain point des copies d'un original plus complet et plus pur. Il n'en est pas de même des épîtres. Non-seulement Horace les composa pendant son âge mûr, mais on peut lui faire honneur de l'invention de ce genre de littérature. Parmi le très-petit nombre de lettres grecques vraiment authentiques que nous possédons, aucune ne se fait lire avec plaisir. Les Romains au contraire eurent un remarquable talent épistolaire. Les hommes d'Etat les plus graves, les hommes politiques les plus passionnés, les rhéteurs de profession, qui correspondent avec Cicéron, dépouillaient dans leurs lettres la dignité compassée du sénat

et du forum; et Cicéron lui-même, quand il écrit à Atticus ou à Tiron, met de côté sa pompe consulaire, oublie son irritable vanité, et atteint cette aisance distinguée qu'il ne sut avoir dans aucune des circonstances de sa vie. Mais si la lettre en prose avait été déjà singulièrement perfectionnée, l'épître en vers n'était pas encore inventée. Pour s'élever de l'une à l'autre, un grand pas restait à franchir; ce pas l'Horace le franchit le premier, et son essai — le progrès le plus hardi et le plus nouveau de toute la littérature romaine — est resté le chef-d'œuvre du genre; il n'y avait pas eu de précurseur, et jusqu'à ce jour, malgré les heurteuses imitations de Boileau, de Swift et de Pope, il n'y a pas trouvé d'égal. Et pourtant, tout en sentant et en reconnaissant le charme de ces inimitables compositions, on éprouve une singulière difficulté à s'expliquer pourquoi elles plaisent tant. Ce ne sont ni des épîtres critiques, ni des épîtres philosophiques; et depuis l'heure où Mécène et Auguste ont coupé le carreau de soie qui liait les tablettes, elles ont fourni aux critiques les règles principales de leur art, aux philosophes leurs maximes les plus populaires. Ce ne sont pas de simples lettres d'un homme du monde, et les gens du monde se sont, à toutes les époques, efforcés d'en imiter la noble aisance, d'en suivre les excellents préceptes. Leur supériorité consiste dans la fusion et l'équilibre parfait de tous les éléments intellectuels qui les composent. Elles ont toute la grâce de la conversation la plus animée et la plus fine. Elles sont du *Spectator* des sœurs de Rome. Un ou deux vers d'Horace, telle est la seule citation classique qu'on se permette et qu'on puisse se permettre dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. « Les épîtres d'Horace, dit M. Milman, possèdent tous les mérites des satires, mais à un plus haut degré, avec une urbanité plus exquis, un bon sens plus rassis et plus imposant. Elles tiennent le milieu entre les odes et les satires ».

Il ne fut pas donné à Horace de vieillir, mais aucun homme n'eut un âge mûr plus heureux, ou, pour adoper sa propre métaphore, ne quitta plus gaiement le banquet de la vie, faisant place à des convives plus jeunes. C'était pendant sa jeunesse qu'il avait eu à lutter contre la mauvaise fortune; il était sorti victorieux de ce combat, grâce à sa persévérance, à son courage, à sa probité, à son talent. Des amis, la gloire, l'indépendance, l'intimité de Mécène et la faveur d'Auguste, tels avaient été pour lui les résultats de son triomphe. Il possédait l'affection de ceux qui auraient pu être ses rivaux; il était courtois par ceux qui pouvaient lui ordonner d'obéir. Le fils de l'afranchi se vit prié d'accepter la place de secrétaire de l'empereur, et l'historiographe du Rat de ville et du Rat des champs put refuser cette place sans offenser ceux qui la lui offrirent. Nulle autre position que la sienne n'eût été plus favorable au développement du génie dont la nature l'avait doué. Il connaissait aussi bien le peuple que l'aristocratie; il avait vécu au milieu des classes les plus basses de la société romaine avant d'être admis dans l'intimité de l'empereur et de ses ministres. Ses ressources, si l'on en excepte un court intervalle d'adversité, se trouvaient toujours proportionnées à ses désirs, et son éducation fut supérieure à sa fortune. Il jouit assez longtemps des plaisirs de la ville pour désirer goûter les jouissances plus pures de la campagne. Quand il était las de la somptueuse hospitalité de Mécène, il quittait le palais du mont Esquilin pour aller dans sa villa de Tivoli se reposer sous les ombres épaisses des Apennins, aux bords de l'impétueux Anio. Là le suivant bientôt ses amis les plus distingués de Rome — Tibulle avec une élégie nouvelle adressée à Dillie, Varius avec de pompeux hexamètres en l'honneur de César, et Virgile avec une scène pastorale qu'il venait d'achever. Il mettait en ordre un baril de Falerne, il faisait tresser des guirlandes de lierre et de cyklam, il envoyait chercher son hôte à maffœlus, le fermier voisin; on implorait par des libations la faveur des dieux Lares ou de Pan, et on s'abandonnait à des conversations graves ou légères, sous l'épais ombrage de quelques pins préférés, jusqu'à ce que la nuit eût remplacé le jour. Désirait-il s'éloigner plus encore du bruit, de la fumée et de la prodigalité de Rome? il allait visiter sa ferme sabine, surveiller les travaux de son fidèle intendant, s'assurer des résultats de ses améliorations agricoles, et errer au milieu de paysages qui lui rappelaient la contrée où s'était écoulée son enfance. Non, Horace ne manquait pas de sincérité, il ne méritait pas d'être accusé de servilité quand il louait Mécène et Auguste, car ils lui avaient donné plus que la vie: il leur devait ce bonheur simple et tranquille dont il jouit si pleinement jusqu'à l'heure où la mort vint y mettre un terme prématuré.

ADOLPHE JOANNE.

Peintures murales à l'église Saint-Sulpice,

PAR M. DROLLING.

M. Drolling est aujourd'hui parmi nous un des rares représentants de l'école de David, et c'est une chose digne d'intérêt de voir, à plus de soixante ans de distance des œuvres les plus célèbres du maître, ce que sont les œuvres sorties hier du pinceau d'un de ses derniers disciples. A côté de Napoléon, dictateur politique, soumettant tout à l'unité gouvernementale, David, révolutionnaire de l'art, en devint le dictateur à son tour, et l'école française perdant plusieurs années subit exclusivement son ascendant et obéit à sa discipline. Sa réforme était une protestation contre le dévergondage, l'afféterie, le genre faux et maniéré d'une partie des peintres du dix-huitième siècle; cette protestation signifiée au nom de la Grèce et de Rome antique, excellente comme censure, était trop étroite et insuffisante comme doctrine. Le nez grec eut trop raison du nez romain. On avait abusé du chiffonnage des alcôves et des boudoirs, on abusait des togas et des tuniques. A de vi-

vantes figures on substituait de froides académies. Pendant vingt ans la France assista imperturbable au défilé de tous ces beaux fils traîneurs de sandales du Pryx ou du Forum, et semblait habillée par le même costumier. Puis un beau jour elle se mit à s'ennuyer de cette uniforme parade. Pour cette fois, elle en avait peut-être le droit. Grecs et Troyens furent immobilisés; et on vit s'avancer la longue procession du moyen âge avec ses paladins couverts de fer, ses châtelaines aux longues robes bordées d'hermine, ses moines et ses valets de toutes les couleurs. L'éternel temple grec di-parut, et à sa place s'éleva le cloître aux ogives romantiques. Puis bientôt les peintres émancipés se précipitèrent dans toutes les directions, suivant leur caprice ou celui du public, comme des écoliers en vacances, qui, libres d'Honore et de Virgile, se jettent sur Walter Scott, Alexandre Dumas ou Paul de Kock. Grâce à cette variété, la France finit par échapper une seconde fois à l'ennui qui la gagnait en voyant les peintres de la Restauration exercer sa patience avec leurs Clovis, comme ceux de l'Empire l'avaient exercée avec leurs Romulus. Elle se passionna pour la lutte des écoles et des rivalités individuelles. De leur côté les artistes se mirent en quête de parties de leur art dont ils ne prenaient point souci auparavant, le clair-obscur, le coloris, l'effet, le mouvement.... Ils perfectionnèrent les procédés d'exécution; mais en se préoccupant des conditions techniques, matérielles, ils négligèrent de plus en plus la forme, prirent en dédain le contour et supprimèrent le nu, dont l'école de l'Empire avait tant abusé. Au lieu de proclamer, comme par le passé, l'excellence, la prééminence du dessin, c'est-à-dire des longues études, on en vint presque à penser que pour être artiste il suffisait d'avoir le diable au corps. La petite cohorte des peintres restés fidèles à l'enseignement de David l'eut belle à son tour pour protester contre ce dégoût et fut renvoyée à ses adversaires leurs dédains. Ces alternances de révolutions et de réactions ne sont pas moins fréquentes dans l'histoire de l'art que dans la politique. Toutefois, l'école de David, il faut le reconnaître, dans sa forme et ses tendances primitives était définitivement condamnée par le goût public. Les peintres de cette école, tout en résistant à l'entraînement du goût nouveau, modifièrent un peu leurs habitudes pittoresques, mais conservèrent un air de famille qui atteste la fixité des principes et l'uniformité des traditions.

M. Michel-Martin Drolling, dont nous reproduisons ici des peintures murales nouvellement terminées à l'église Saint-Sulpice, eut pour premier maître son père, Martin Drolling, peintre de genre, auteur de *l'intérieur d'une cuisine*, le tableau le plus populaire, peut-être, de tout notre Musée du Louvre. A ce premier enseignement succéda celui de David, qui fut son second maître. Né en 1786, il obtint le grand prix de Rome en 1810. Il a été décoré en 1827, et nommé membre de l'Institut le 31 août 1833. L'œuvre la plus connue de cet artiste est son tableau *d'Orphée perdant Eurydice*, exposé en 1817, et actuellement à la galerie du Luxembourg. Il a été reproduit par la gravure. Un autre tableau remarquable de cette galerie représente *Polyxène arrachée des bras de sa mère Hébé par Ulysse*, qui l'emtraîne à l'aute, ou les Grecs vont l'immoler aux mains d'Achille. Parmi les autres ouvrages principaux de M. Drolling, nous citerons : la *lure d'Abel*, le *Bon Samaritain* (1822), au Musée de Lyon; *Saint-Savin, évêque*, peinture murale dans l'église de Saint-André à Bordeaux; le *Communion de Marie-Anne en prison*, pour la chapelle occupée par elle à la Conciergerie; *l'Arrestation de Molière aux barricades*, commandé par la liste civile; le *Cardinal de Richelieu élevant à Louis XIII son palais Cardinal*, brûlé au Palais-Royal en 1818; le *Signature du traité*, après la bataille de Marengo, entre le général Berthier et le général Melas, à la galerie de Versailles; enfin, deux grands plafonds dans la galerie actuelle de l'école française au Louvre, l'un représentant la *Lui descendant sur la terre pour y établir ses bienfaits*; l'autre, un sujet emprunté à l'histoire de Louis XII, vaste composition dans laquelle l'élève de David prouva que, bien qu'il eût fait ses premières armes dans le voisinage des camps grecs et troyens, près des palais de Priam ou d'Agamemnon, il se trouvait encore à l'aise à la cour d'un roi chrétien du moyen âge, et qu'il portait la cote de mailles, la toque et le chaperon, aussi bien que les raffinés en fait d'antiquaires remis à la mode sous la Restauration.

Le dernier travail de M. Drolling est la peinture murale exécutée à la cire dans une chapelle de l'église Saint-Sulpice, à gauche en entrant, et consistant en deux grands sujets représentant, à gauche : *Saint Paul frappé de cécité sur le chemin de Damas*, et qui est le *vœux de Dieu et sa conversion*; à droite : *Saint Paul devant l'Aréopage*, annonçant le vrai Dieu et la résurrection. Ces deux compositions sont couronnées par un *harissement du saint*, placé dans une lunette simulée au milieu du berceau de la voûte. Dans le premier de ces sujets, M. Drolling a mis une vigueur et une animation qui contrastent avec le calme ordinaire régnant dans la majeure partie de ses œuvres, et attestent des efforts consciencieux et un progrès. La scène est bien disposée et de l'unité. Saint Paul renversé à terre, les rudes soldats qui se baissent vers lui pour aller à son secours, le cheval qui se cabre, le jeune homme qui cherche à le retenir, la tourmente du ciel, les draperies que le vent soulève avec violence... tout cela est bien conçu pour arriver à une impression forte et saisissante. Dans le *Saint Paul devant l'Aréopage*, on retrouve la manière tempérée du peintre. Des personnages de tout âge et de toutes conditions sont groupés autour du saint et écoutent avec une attention silencieuse sa prédication. L'artiste n'a donné à tous ces auditeurs de la nouvelle parole qu'une expression tranquille et contenue; il n'a pas voulu nous préoccuper de Bénédict l'aréopagite, qui embrassa la foi; si il a relié dans un coin de son tableau la femme la plus renommée de l'antiquité, sans doute afin de ne pas détourner l'attention sur des têtes expressives et de la laisser se concentrer sur saint Paul. Un jeune

homme, placé sur le premier plan, mais dont les traits sont à moitié cachés, trahit seul par son attitude l'émotion qui le gagne à la révélation de cette doctrine d'amour et d'égalité. Cette figure et quelques-unes de celles qui entourent le saint sont heureusement trouvées, étudiées avec soin et rendues avec vérité. A raison de ces qualités même, et nonobstant quelques critiques de détail qu'on pourrait peut-être adresser à l'établissement de la scène, cette composition plaira sans doute mieux au public que celle qui lui fait face et où le peintre, rompant entièrement avec la disposition en bas-relief, si commune dans l'école de David, a mis plus d'indépendance, plus de mouvement et de jet spontané, mais où, pour obtenir la force, il a un peu sacrifié l'élégance. Le *Ravissement de saint Paul* est la plus satisfaisante des trois peintures qui décorent la chapelle, tant sous le rapport de la bonne disposition pittoresque que sous celui de la couleur. Les anges qui supportent saint Paul ou voltigent auprès de lui sont groupés avec grâce et ont de l'élan. En somme, cette chapelle fait honneur à l'artiste de talent qui l'a décorée.

En face de cette chapelle, de l'autre côté de la nef, sont



Chapelle de Saint-Paul — par M. Drölling — Le Ravissement de saint Paul.

d'autres peintures murales exécutées aussi par un élève célèbre de David, M. Abel de Pujol. Trois ou quatre autres chapelles sont occupées soit par des tombeaux, soit par des peintures qui ne répondent pas à la majesté du temple. Il y

verts argentés suivant le procédé Ruolz au lieu de couverts d'argent. De nos jours, le meilleur paroisson pour toutes les églises c'est le budget. Reconnissons à sa bienveillance l'achèvement de Saint-Sulpice. A.-J. DE PAYS.



Saint Paul frappé de cécité.



Saint Paul devant l'Arcéopage.

Les Ballons et la Navigation aérienne.

M. Julien Turgan est presque convaincu que le temps approche où l'homme parviendra à se diriger dans l'at-

mants réçits : le premier avec M. Green, le second avec l'infortuné Gale, mort il y a quelques mois à Bordeaux, et le troisième de Paris en Belgique, avec M. Godard et cette belle *Ville-de-Paris* qui a brûlé la semaine dernière à Marseille. Ces ascensions répétées avaient tellement développé sa *ballomanie*, — loin de moi la pensée de prendre ce mot en mauvais parti — qu'il a étudié et qu'il vient d'écrire l'histoire des ballons. MM. Plon frères mettent en vente aujourd'hui même un charmant volume in-18 intitulé : *Les Ballons ; histoire de la locomotion aérienne depuis son origine jusqu'à nos jours* (1). Ce n'est pas un ouvrage scientifique, c'est une relation historique, anecdotique, et par conséquent aussi amusante qu'instructive, des principales tentatives qui ont eu lieu pour élever et diriger les aérostats. Comme le dit lui-même l'auteur, c'est un recueil de faits, produit de longues et pénibles recherches. En effet, M. Jules Turgan, qui dans les relations de ses propres aventures a prouvé qu'il connaissait parfaitement toutes les ressources de la langue, s'est contenté de lier ensemble par un résumé rapide les documents les plus curieux qu'il est parvenu à recueillir dans les journaux, brochures, rapports et livres du temps, sur chacune des expériences dont il croyait devoir parler. « J'ai pensé, dit-il modestement, à réunir les principaux faits qui m'avaient vivement frappé et à les réunir en un petit volume pour éviter aux autres le travail que j'avais été forcé de faire moi-même. »

Par le temps d'aérostats qui court, cette compilation ne peut manquer d'avoir un nombre considérable de lecteurs. Une introduction vive et spirituelle de M. Gérard de Nerval nous conduit du déluge et même des temps antérieurs à ce cataclysme jusqu'à l'année 1783, époque à laquelle Montgolfier fit sa première expérience. Alors M. Turgan, entrant en matière, raconte successivement, — toujours avec les pièces à l'appui, — les excursions

des Montgolfier, de Charles et Robert ; les ascensions de Pilâtre de Rozier et du marquis d'Arlandes, de Charles



Grande Montgolfière de Versailles enlevant un mouton, un coq et un canard.



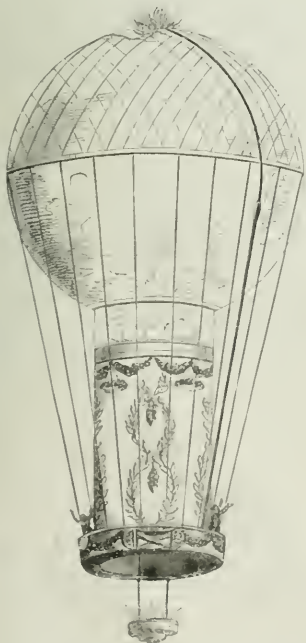
Première Montgolfière portant MM. Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes.

mosphère aussi facilement que sur la terre et sur la mer ; il croit à la navigation aérienne comme à un phénomène qui ne peut tarder à se manifester ; et il s'en réjouit, et il en félicite l'humanité : car il sait par expérience qu'il n'y a rien de plus agréable, de moins fatigant et de plus intéressant qu'un voyage en ballon. Il en a fait trois, dont il a publié de char-

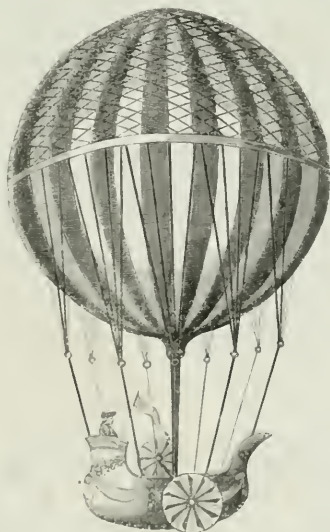
— toujours avec les pièces à l'appui, — les excursions

et Robert, d'Andréani, de Blanchard, de Guyton-Morveau, d'Alban et Vallet, de Testu, etc., ainsi que les premiers voyages de nuit et à cheval. Puis il expose l'un après l'autre les divers essais de direction tentés jusqu'à nos jours. Au récit du passage de la Manche par Blanchard succède la relation de la mort de Pilâtre de Rozier et de

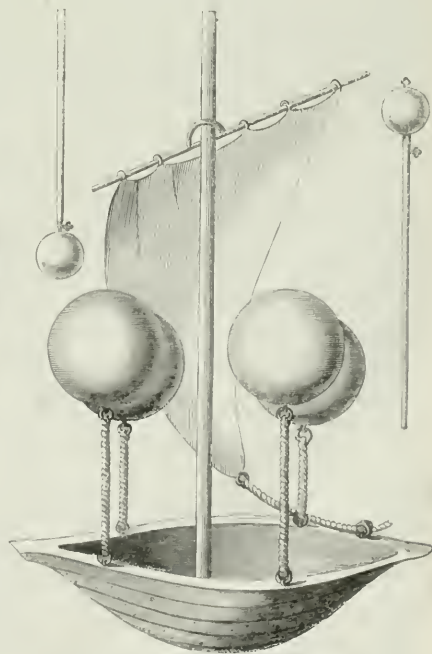
(1) Un joli volume orné de 17 grandes gravures. — Prix : 3 fr.



Aéro-Montgolfière de Pilâtre de Rozier (16 juin 1783).



Ascension de Testu-Bressy le 17 juin 1786



Bateau volant de Lana.

Nous avons ouvert dans nos bureaux deux souscriptions, une au profit des incendiés du bourg de Chorges (voir le n° du 10 novembre), l'autre pour les frais d'un monument à élever au mémoire de Marry (voir le dernier n°). Nous publions aujourd'hui les résultats de ce double appel à la bienfaisance publique et à la sympathie des amis de l'art.

POUR LES INCENDIÉS DE CHORGES. (1^{re} liste.)

L'Illustration, administration du journal.	50 fr.
A. Arissés, artiste du journal.	5
Duprez, lecteur du journal.	1
Un habitant de Poissy.	5
Franc, typographe, Paris.	1
Chassaigne, abonné, à Thiers.	3
Ceux abonnés de L'Illustration.	5
Madame la marquise de Lomey, Paris.	20
Madame J. G.	10
Madame Boisson.	1
Benny de Danegon, au château de Danegon (Cher).	5
Monyme.	10
Madame Maistre, à Paris.	5
Em. Martignon.	10
Les employés de L'Illustration.	16
Madame Moutié, Paris.	5
Madame veuve Leduc Desnoes.	5
Brianchon, ingénieur, à Dreux.	30
Moreau (Adolphe), Paris.	20
TOTAL	204

POUR LE MONUMENT DE MARRY. (2^e liste.)

Madame frères, à Paris.	5
Madame frères.	10
Donnés par M. Ohol pour divers.	60
Curmer, Paris.	15
TOTAL	90
1 ^{re} liste de souscription.	420
TOTAL	510

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Décembre doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point d'interruption dans l'envoi du Journal, s'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de A. LE CHEVALIER et C^o rue Richelieu, N^o 60.

Correspondance.

M. B. à Lyon. — Nous pensons, Monsieur, et depuis longtemps, que ces sortes d'écrits ne sont pas à leur place dans les journaux et dans les revues. Notre profession de foi, à cet égard, a été énoncée la dernière fois sur la presse, laquelle frappera notre feuille de deux centimes de timbre par numéro en sus du droit véritable que nous payons aujourd'hui. Au surplus, si nous venions revenir sur un point pris, ce serait à coup sûr en tenant grand compte de votre choix, qui est excellent et plein de goût.

M. F. L. G. à Metz. — Mille remerciements, Monsieur, de votre avis bicaveillant. Notre expérience est malheureusement contraire à ce que vous croyez possible. D'ailleurs, le choix que nous devons nous commanderait de faire limiterait la matière, outre que l'annexe n'est pas généralement acceptée pour ce genre de publicité.

Un abonné à Aathies. — L'idée est bonne, Monsieur; tous y visserons.

M. L. L. à Paris. — Nous avons reçu votre lettre. Vos observations, Monsieur, sont très-justes, et nous ne pouvons pas y refuser bon accueil. L'Illustration avait déjà consulté l'éditeur sur son tome V, à propos d'un tableau de l'Exposition. Nous avons en la tort de l'oublier; nous aurons le mérite de compenser l'infidélité de notre mémoire. Tant mieux pour nos lecteurs.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE DÉCEMBRE 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Le soleil se lève à 7^h 31^m le 1^{er}, à 7^h 54^m le 22, à 7^h 56^m le 31; il se couche à 4^h 4^m, à 4^h 4^m et à 4^h 14^m respectivement à ces trois dates. Les jours diminuent de 22^m seule-

ment dans l'intervalle compris du 30 novembre au 22 décembre; ils augmentent de 9^m du 22 au 31, de sorte que la diminution définitive du 31 décembre sur le 30 novembre n'est que de 13 minutes.

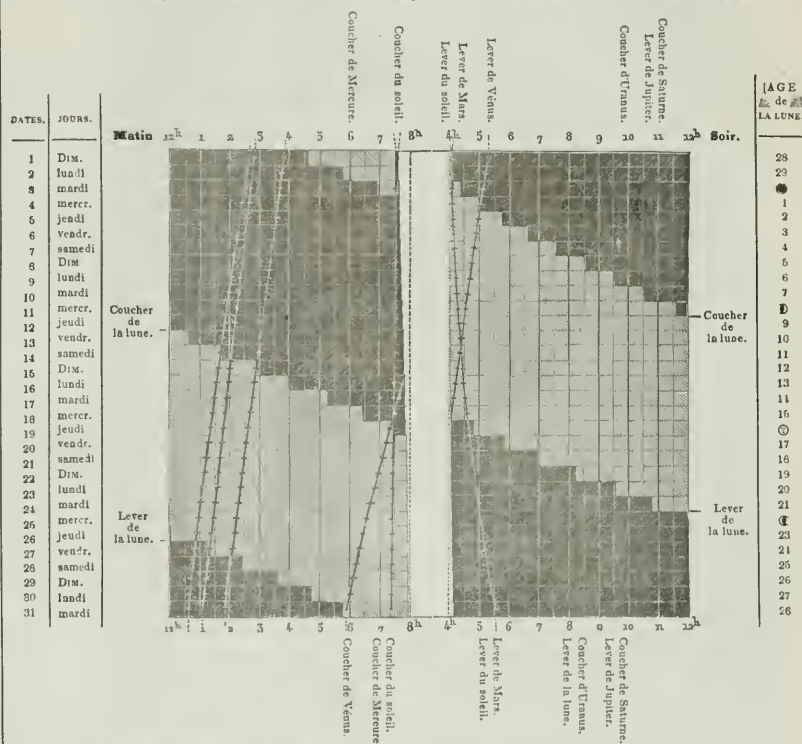
Le midi vrai a lieu constamment avant le midi moyen du 1^{er} au 24 de ce mois. L'équation du temps ou intervalle qui sépare les deux instants, va en diminuant depuis le 1^{er} jour où cet intervalle est de 10^m 47^s, jusqu'au 24, où il n'est plus que d'une seconde et demie. A partir du 25, le midi moyen a lieu avant le midi vrai; et l'intervalle, qui n'est d'abord que de 18^s, est déjà de 3^m 11^s le 31. La hauteur du soleil au-dessus de l'horizon, à l'instant

du midi vrai, diminue jusqu'au 22 pour croître de nouveau du 22 au 31. Elle est de 19° 31' le 30 novembre; de 17° 43' le 22 décembre, et de 18° 3' le 31 décembre. La diminution mensuelle définitive ne sera donc que de 1° 28', tandis qu'elle était de 7° 33' en novembre et de 42° 20' en octobre.

Il y a nouvelle lune le 3 à 5^h 25^m du soir; premier quartier le 11 à 8^h 46^m du soir; pleine lune le 19 à 5^h 42^m du matin; dernier quartier le 25 à 9^h 33^m du soir.

La lune sera près de Mars et de Mercure le 3, de Vénus le 5, de Saturne le 13, d'Uranus le 14, de Jupiter le 26, et de Vénus encore une fois le 31.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Routes apparentes des Planètes.

Mercury se couche en même temps que le soleil pendant les premiers jours du mois, et ne se dégage que lentement des rayons de cet astre. Cependant, à partir du 25, il se couche plus d'une heure après lui; l'intervalle entre les deux couchers est même de 1^h 20^m le 31. Le mouvement de la planète est direct pendant tout le cours du mois.

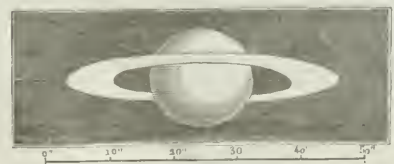
Vénus se couche plus d'une heure un quart après le soleil au commencement du mois; mais bientôt elle se perd dans les rayons de cet astre, et se couche avec lui le 18. Dès le 16 elle se levait aussi avec lui, et se dégageait rapidement de ses rayons pour devenir étoile du matin, elle finit, le 31 du mois, par se lever deux heures avant lui. Son mouvement est rétrograde. La conjonction inférieure a lieu le 16. (Voy. la figure de la p. 207, n° 396.)

Mars est toujours comme perdu dans les rayons du soleil pendant toute la durée du mois. Le 31, il ne se lève encore guère plus d'une demi-heure avant le soleil. Son mouvement est direct.

Jupiter est étoile du matin et se montre pendant une bonne partie de la nuit, surtout vers la fin du mois. Son mouvement est direct, mais plus lent encore que le mois dernier. (Voy. la fig. de la page 143 du n° 366.)

Saturne et Uranus se couchent chaque jour plus tôt; le premier, 1^h 10^m environ avant le second. Les figures des pages 207 et 272 du tome XV montrent que les mouvements de ces deux planètes continuent à être rétrogrades.

La figure ci-dessous représente l'apparence de Saturne, vu dans une lunette d'un pouvoir amplifiant considérable, pendant le mois de décembre.



Neptune se lève le 1^{er} décembre à midi 35^m; le 15 à 11^h 27^m et le 1^{er} janvier 1851 à 10^h 28^m du matin. Il passe au méridien, à ces trois dates, respectivement à 5^h 57^m, à 4^h 51^m et à 3^h 42^m, et se couche à 11^h 20^m, à 10^h 45^m et à 9^h 6^m du soir. Sa hauteur au-dessus de l'horizon, au moment du passage au méridien, est de 30° 41' le 1^{er} décembre, de 30° 43' le 15, et de 30° 53' le 1^{er} janvier.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Il y en aura six visibles à Paris, savoir :

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
Dates.	Heures.	Dates.	Heures.	Dates.	Heures.
	IMMERSIONS.		IMMERSIONS.		ÉMERSIONS.
9	2 ^h 7 ^m 20 ^s mat.	17	5 ^h 14 ^m 42 ^s mat.	21	4 ^h 47 ^m 4 ^s mat.
16	6 ^h 0 ^m 56 ^s mat.				IMMERSIONS.
21	0 ^h 26 ^m 1 ^s mat.			28	6 ^h 4 ^m 6 ^s mat.

Elles seront seulement au nombre de trois, visibles à Paris dans le cours de ce mois, savoir :

DATES.	DÉNOMINATION DE L'ASTRE.	IMMERSIONS.	ÉMERSIONS.
16	07 ♀ Balance.	6 ^h 23 ^m soir.	9 ^h 25 ^m soir.
19	07 ♂ Orion.	5 ^h 34 ^m matin.	6 ^h 6 ^m matin.
23	60 ♀ Vierge.	4 ^h 12 ^m matin.	4 ^h 32 ^m matin.

L'immersion de la première se fera par le bord obscur de la lune; l'immersion des deux autres par le bord éclairé. Les émersions se feront en sens inverse.

La flotte à Brest.

Depuis fort longtemps la rade de Brest n'avait pas été aussi bien garnie qu'elle l'est en ce moment. Elle possède, en effet, aujourd'hui réunis, devant le port, les huit vaisseaux de l'escadre, qui sont : le trois-ponts de 120 canons le *Friedland*, monté par M. le vice-amiral Parseval Deschênes et commandé par M. Jacquinet, capitaine de vaisseau, avec un équipage de plus de 1,100 hommes;

Le trois-ponts le *Valmy* de 116 canons, monté par M. le contre-amiral Dubourdieu, et commandé par M. le capitaine de vaisseau MauSSION de Candé, avec un équipage aussi de 1,100 hommes;

Le vaisseau de 400 canons *Hercule*, commandé par M. le capitaine de vaisseau Maisin, avec 950 hommes;

Le vaisseau le *Jemmapes*, de même force que le dernier, commandé par M. le capitaine de vaisseau de Varèse, avec 930 hommes;

Le vaisseau le *Henri IV*, aussi de 100 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau de Gueydon, avec 900 hommes;

Le vaisseau *l'Éna* de 90 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau Larieu, avec 930 hommes;

Le vaisseau de même force que *l'Éna*, *l'Inflexible*, commandé par M. le capitaine de vaisseau de Montléon, avec 870 hommes;

Le vaisseau le *Jupiter* de 80 canons, commandé par M. le capitaine de vaisseau Aubry-Bailleul, avec 800 hommes;

Enfin la frégate la *Psyché*, de 40 canons, commandée par M. Laroque de Chanfray, avec 345 hommes;

En outre, la frégate école des matelots-canoniers, la *Minerve*, de 60 canons, commandée par M. Goubin, capitaine de vaisseau, et portant 500 hommes d'équipage.

A ces bâtiments de ligne il faut ajouter les corvettes à vapeur de 320 à 280 chevaux et à hélice, le *Chaptal*, et le *Caton*, le vaisseau-école des élèves de la marine le *Borda*, la corvette-école des mousses *l'Abondance*, la corvette d'évolutions des élèves la *Licorne*, le brick-école des mousses le *Gabier*, le stationnaire à vapeur le *Souffleur*, et une charmante goélette anglaise de plaisance qui a précédé d'un jour l'escadre au mouillage de notre rade.

Depuis les dernières années de l'Empire, aucune réunion de navires de premier rang, aussi considérable que celle d'aujourd'hui, n'avait eu lieu à Brest.

Toute la journée du 10 novembre a été une fête continuelle pour la population de Brest; on s'empressait à l'envi de venir sur le Cours-d'Ajot pour y jouir de la vue de nos vaisseaux, et le yacht anglais ayant fait la politesse à l'amiral Parseval de le saluer de quinze coups de canon, le *Friedland* a dû rendre peu après ce salut coup pour coup. Ces coups de canon ont ajouté encore à l'animation de la rade et tous les spectateurs ont quitté notre belle promenade enchantés de ce qu'ils venaient de voir.

J. FEILLET.

Friedland.

Éna.

Jemmapes.

Fernandé.

Jupiter.

Henri IV.

Valmy.

Hercule.

Caton.

Inflexible.

L'escadre devant Brest, d'après un dessin de M. T. Barollier.

RÉBUS.



M E R C R E D I

ENLIGATION DE DERNIER RÉBUS.

L'homme pieux attend la mort sans trembler.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lefebvalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOX FRÈRES, 38, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

7 DÉCEMBRE 1850



WST. LEGR

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 406. — Vol. XVI. — Du Vendredi 6 au Vendredi 13 Décembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Les tériaki et les fumeurs d'opium. — Nouveau mode de votation à l'Assemblée nationale. — Pas perdus dans la vallée de Bastan. — Correspondance. — Exposition universelle de Londres. — Horace et le Tasse (suite et fin). — Chronique musicale. — Les préjugés et les préférences historiques. — L'agiotage. — Bibliographie. — Revue industrielle, la houille.
 Proverbes. Émeute à Birkenhead, près de Liverpool. — Fumeurs d'opium, 4 gravures. — Nouveau mode de votation à l'Assemblée nationale, 4 gravures. — Exposition de Londres, 2 gravures. — Musique, Conseils à l'enfance. — La houille, 7 gravures. — Rebus.

Histoire de la semaine.

Nous avons reçu trop tard, la semaine dernière, le tableau un drame curieux dont nos confrères de Londres paissent avoir dressé d'avance un scénario ou, faute d'avoir ensé à tous les personnages qui devaient y faire un rôle, on ne retrouve plus la représentation fidèle de la pièce. Nous voyons en effet des acteurs arrivant avec leurs en-

seignes et leurs devises pour se ranger autour d'un orateur qui a d'avance appris la leçon à débiter en présence d'un auditoire préparé. Nous sommes à Birkenhead, grande ville située sur le Mersey, en face de Liverpool. Un *meeting* avait été convoqué à l'Hôtel-de-Ville pour y délibérer sur l'opportunité de présenter une adresse à la reine contre la dernière bulle du pape; mais lorsque l'heure du rendez-vous a sonné, les citoyens qui se proposaient de prendre part au *meeting* ont trouvé toutes les avenues de la maison commune occupée par une multitude, composée en grande partie de catholiques irlandais, et dans un état de fermentation dont l'effet se traduit dans cette image fidèle. Le côté triste de cette scène, c'est qu'il y a eu mort d'hommes, blessures graves, grêle de coups de bâton et de pierres, et, en somme, le programme bouleversé n'a produit qu'un dénouement imprévu. Nous laissons à d'autres le soin de caractériser les causes de ce conflit, et au temps la tâche d'absoudre ou de condamner les opinions et les intérêts qui se sont rencontrés à Birkenhead. Nous devons cette notice au

dessin que notre correspondant catholique de Liverpool nous a adressé, Passons à nos affaires.

Comme nous le pressentions, l'Assemblée a reculé devant les hasards passionnés, l'imprévu menaçant qui pouvaient sortir de la discussion de la proposition de M. Cretou, sur l'abrogation des lois de bannissement portées contre les membres de la branche aînée et de la branche cadette. Vendredi dernier, sur une motion d'ordre présentée par M. Casimir Périer, le fils de l'illustre ministre du roi Louis-Philippe, la majorité, qui s'était laissé surprendre la mise à l'ordre du jour de ce dangereux débat, a renvoyé la discussion, cette fois, avec plus de réflexion, au 1^{er} mars 1851, et nous doutons fort que cet ajournement soit le dernier. La motion d'ordre de M. Casimir Périer, qui a pour ainsi dire traversé rapidement la fin de la séance, a provoqué assez d'agitation, d'interruptions véhémentes, pour que la majorité, si elle avait eu le moindre doute, n'eût plus hésité. — Dans la même séance, l'Assemblée, nous entendons par là la majorité, n'a pas vu avec moins de satisfaction se termi-



Émeute à Birkenhead, près Liverpool.

merceau (ne lisez pas *croûte*). Cette abondance, fort peu marquée pour les juges, le devient davantage pour les rondateurs du placement. Il est bon, disent-ils, d'encourager la grande peinture, à la condition de décourager les grands adres. Quelques-uns, faute d'avoir opéré dans des dimensions convenables, devront se résigner à l'exposition en plein air, à l'exemple de leurs plus glorieux prédécesseurs. Il a précisément aujourd'hui cent soixante-dix-sept ans que, à cette cour du Palais Cardinal ou s'éleva la bâtisse de 850, s'entendaient une longue muraille où furent accrochés, comme à la devanure d'un étable, les tableaux de l'école française. C'est là que les Parisiens de 1673 vinrent admirer ses quatre toiles alexandrines de Lebrun et les premières bannières de Vandermeulen. Poussin, Lesueur, Philippe de Champaigne, Leinain et les autres membres de l'Académie de peinture y avaient pas d'autre salon d'exposition; ainsi à Pottot, admis à jour de ce privilège en considération de ses mérites et malgré sa religion (il était protestant), on savait dans quel esprit le grand roi protégeait les arts, et comment, à côté de la pension de l'abbé Cotin, terre Corneille mourait de faim et Racine du chagrin de la disgrâce. Une circonstance moins connue, c'est l'amour qui enflammait pour les arts et la considération où il tenait les artistes. Dans un état de la maison royale de 1677 retrouvé par un judicieux critique, M. Eudore Soulié, on lit, après l'omenclature des porteurs de chaises et des valets de chambre, un article ainsi conçu : *autres menus officiers de la chambre*, c'est-à-dire cordonniers, vitriers, barbiers, peintres, sculpteurs et autres. « Il y a un non propre, celui de Mignard, tant il est vrai qu'en fait d'arts le grand roi avait tout juste les sentiments d'un bourgeois de son temps ou du nôtre. C'est à la même époque à peu près que deux autres de ces menus officiers, François Blondel et Girardon, avaient et sculptaient l'arc de triomphe de la porte Saint-Étienne à l'honneur du grand roi, dont notre jeune républicaine ne peut regretter la gloire. Une grille met désormais le monument à l'abri du frottement des passants; et l'on aurait une anecdote digne du bon temps à vous conter là-dessus; mais nous ne sommes pas en carnaval, et d'ailleurs personne ne voudrait la lire.

Il vaut mieux remplacer le récit par un trait de moralité. Le conseil municipal a voté une somme de 900 francs destinée à l'achat d'une glace, qui remplacera l'image, selon le rapport, inconvenante qui figure sur la cheminée du cabinet de M. le préfet de police. Quelle est cette image? On se perd en conjectures. Est-ce une statue de la Vérité sortant de son bois, un dessus de porte de Boucher, le portrait en pied de quelque homme qui l'un des prédécesseurs de M. Carlier avait peint et qu'il conservait dans son cabinet comme image d'un conquérant et surtout d'une conquête? est-ce une statuette d'un grand criminel, ou le buste officiel de quelque grand innocent? est-ce enfin le grotesque et horrible *co-simile* d'un de ces phénomènes dont le *Constitutionnel* a fait si souvent le cornac, *a preuve qu'hier encore il avait la venue d'un nouveau-né sans bras et sans tête*, et avec son aplomb ordinaire, maître Gilles terminait l'information en style de billet de faire part : « La mère et l'enfant y portent bien. » Il va sans dire que désormais, en vertu de la substitution sus-mentionnée, M. Carlier verra toujours sa cheminée quelque chose de beau.

Trois semaines! Que de vilains points de vue, et que ne peut-on changer aussi son mobilier et son répertoire! sa chronique est un réquisitoire. *La Gazette des Tribunaux*, voilà son historiographe; il y a eu un crime ou du moins un procès criminel sur chacun de ses jours. Dans cette légende lamentable, vous aurez distingué l'affaire Du Sablon. Quelle étrange image en scène de la perversité; doit-on croire que des témoins et des jurés se rendent dispersés les propositions effrayantes qui passent sur les accusés, et serait-il possible que Langrat et Dalacollongne fussent égaux par Gotthard! Le plus grand malheur de ces grands crimes, après le scandale, c'est d'être échappé à la justice, les criminels n'avaient pas le courage de commettre leur victime. Les assassins chargent sa mémoire d'un suicide, qu'ils s'efforcent d'expliquer par l'abandon et la misère où ils la laissent ses enfants. D'un autre côté, le fatalisme de l'honneur porte le malheureux poète, qui est un pere tendre, à partager l'expiation par un sacrifice à la Brutus, et il s'en faut de bien peu que deux innocents n'aient péri dès le début de cette tragédie. Passons les incidents du procès, qui sont connus ou que l'on connaît tous assez; une circonstance remarquable, c'est l'affection des paroissiens pour leur curé, dont la déprédation est notoire et les antécédents déplorables. Ils l'accablent jusqu'à un tribunal, non pour punir de ses abus, mais pour le protéger par leur présence. La morale qu'il leur prêchait était donc bien pure, et le diable faisait son œuvre comme un ange : tous les enfants du village passionnés entre ses griffes, il y a de quoi frémir en pensant au terrible chapitre de Paul-Louis Courier, celui de la confession. Les enfants si Gotthard n'avait pas la confiance des autorités ecclésiastiques, ils possédaient celle de ses ouailles, et la justice n'était plus rien à voir jusqu'au jour... de la justice. On ne connaît pas encore les assassins qui sortaient de son presbytère, mais on voit toutes celles qui y sont entrées, et le sang est considérable; c'est un autre trait de meurtre. Le curé était littéralement nourri par son troupeau. Son clergé était plein, sa basse-cour abondante; il pouvait nourrir ses pauvres sans s'appauvrir. Ces braves gens lui payaient avec amour la dime de son hypocrisie. Du reste, il ne s'agit que d'une exception (je parle du crime), et l'on sait que le large des campagnes s'est mis depuis longtemps à l'abri de tout soupçon par la pratique des plus rares vertus.

Après cela, nos vils journaliers qui désolent la ville et les faubourgs et dévotent une foule de laïques au bagne ou à la prison vous sembleront des pécadilles. Qui ne sait par cœur tous les genres de larcins de nos t're-laines? Le vol à la tire, l'enlèvement de l'art, à eu toutes sortes de développements, le vol au charriage, à l'américaine, au bonjour

et le vol au vent; j'en passe, et des meilleurs, pour arriver au vol à l'église, dont on avait perdu la trace depuis le notaire Lebon. Il ne s'agit plus de la fausse dame de charité qui vingt fois démaquée s'en continue pas moins à quêter à domicile pour des pauvres imaginaires; mais prenez garde à cette jeune fille au front angélique, à l'air bête, et qui vous demande ingénument au milieu de l'église où vous priez — qu'est-ce que cette grande maison? — répondez : une église. — Qu'est-ce qu'une église? — un lieu saint où l'on adore Dieu. — Qu'est-ce que Dieu? — cette histoire d'un Collé, qui connaissait, il y a cent ans, un conduit en toute hâte au bon curé, que la préliminaire idiote trouve habillé comme son cher papa, excepté qu'il ne mettait pas sa chemise dans sa culotte, allusion au surplus de l'ecclésiastique. Le reste, vous l'avez deviné. Les aumônes pleuvent, les protectrices arrivent; si cette fille était un peu plus habile et qu'elle eût seulement lu jusqu'à la fin l'histoire rapportée par Collé, sa fortune était faite; mais son rôle lui pese, elle a peur d'être troublée dans sa bonne fortune, et la voilà qui s'esquive comme le narrateur au moment le plus intéressant de son aventure. Mais cette voleuse, l'a-t-on retrouvée! — Certainement, et dans un couvent, qui n'était pas précisément un couvent de religieuses.

Cette semaine a vu des voleurs plus excentriques et encore plus audacieux, mais ils n'en méritent pas davantage un brevet d'invention. A l'époque de la banque du fameux Law, la maréchale de Mailly fut dépouillée par des domestiques infidèles à peu près comme madame de Caumont-Laflore, qui est sa descendante, vient d'être volée. Profitant de son absence, coquet, valet de chambre, femme de charge se sont entendus pour faire vendre le mobilier de leur maîtresse par le ministère d'un commissaire-priseur. La tradition offre un détail aggravant, heureusement négligé par les plagiaires, l'hôtel de Mailly lui-même y passa, madame de Laflore a conservé le sien.

Rien de nouveau sous le soleil, et à quel point l'histoire se répète, en voici une nouvelle preuve : c'est la clôture du cercle de l'Opéra, ou la grande Bourse étouffant la petite. Suivez les assises de cette Banque de Jonathan, depuis sa fondation, en passant par la rue Quincampoix, la place Vendôme, l'église des Petits-Pères, et vous lui trouverez toujours une succursale illégitime, tolérée un jour, supprimée le lendemain; mais les ordonnances des lieutenants de police ont beau faire, les morts sont plus fortes, et c'est en vain que vous foudroyez le phénix, il renaitra de ses cendres.

Qui le croirait? la disette de témoins dramatiques est si grande qu'on en cherche partout, et comme on n'en trouve guère, on en fabrique. L'Opéra s'est distingué de tous temps dans cette fabrication; sur son territoire les témoins poussent vite; comme les melons en serre chaude, il s'agit de les cueillir à point. Interdisez-vous, leur voix n'est qu'un souffle, c'est le rêve d'une ombre. Il se dit que M. Roquellan, un son fondé de pouvoirs, passant naguère dans les environs de la Villette, entendit un de ces ut de poirinoir dont Duprez a emporté la recette, et voilà un jeune ouvrier charpentier arraché à sa profession, comme autrefois M. Duponchel enleva Poultra à la sienne. Le diamant est découvert, mais c'est un diamant brut, reste à le polir et à l'enchâsser, et la montre coûte cher. Ces restes de bijoux exigent les mêmes soins qu'une plante rare; tel, d'ailleurs, qui a cru couvert un rossignol, n'a fait éclore qu'un canard, et il serait fâcheux qu'une éducation de prince ne produisît qu'un comparse de vaudeville.

Les populations sont tristes et dépeuplées; je le crois bien, leur déclin a été signalé repris sur le chemin de tous les théâtres. La veuve des Italiens recommence l'Opéra se fie à l'*Enfant prodigue* pour assurer la sienne, et la Comédie-Française plus sous le doux fardeau des lauriers et des ans d'écus. La Montansier n'est qu'un éclat de rire. Aux Variétés, le supplice de Tantale est devenu celui des spectateurs en retard qui n'ont pu trouver de place. Au boulevard, Mariamne et Paillasson pleurent à chaudes larmes. L'Odéon lui-même contraint des amateurs d'ordre-Seine à venir partager son exil : c'est une Ompédaigne du pèlerinage, et puis l'Odéon fait des miracles, il ressuscite des morts : le *Mari de la Favorite*, drame plein d'intérêt, charpenté par la main d'un maître, M. Saincte, sans déclaration ni emphase, attachant, pathétique même, et très-spirituellement écrit. Madame Roger Solié remplit le rôle principal, autrefois joué par madame Dorval — c'est une conjecture, — et dans tous les cas, il ne saurait avoir été rempli avec plus de sentiment, de grâce savante et de distinction.

En résumé, la seule nouveauté théâtrale de la semaine, c'est un pierrot de M. Clairville, les *Tentations d'Antoinette*, qui ne ressemble guère à celles du grand saint son patron. Voici donc Toinette, et sa sœur Tonnon qui l'enseigne à oublier à la veille de leurs dix-huit ans et de la lecture du testament de leur oncle, M. Sirrupoul. Ce bonhomme, d'un pigniron peut-être exagéré, veut des richesses dans sa famille, même après sa mort; pas le moindre héritage à leur vertu, sinon point d'héritage. Sa décision à la force d'un coiffeur, et c'est ainsi que son bien nous a tout l'un d'ailleurs à la vertu nous expose d'un procureur. Le testament est d'autant plus saugrenu que sa procureur ne voit pas le diable ; il dresse des pièges à l'innocence, il compte bien la prendre au traquenard des bijoux et des fanfreluches, et puis il lance deux galants à sa poursuite. Tonnon en tient pour Joueuvre, mais Toinette a résisté à Brindamour. Le scene se passe aux Porcherons et n'en est pas plus neuve, au contraire. Au dénouement, il est démontré que Tonnon a perdu l'héritage, et que Toinette l'a bien gagné.

Allez-vous-en, gens de votre espèce, Mériez-vous, chacun chez vous.

Ce n'est qu'une chanson en cinq actes, et c'est bien long pour un chausson. Du reste, elle est bien charmante; avec le grand par Geoffroy, avec beaucoup de grâce et de gentillesse par Tonnon et Toinette, l'une cantatrice, l'autre comédienne,

et qui, toutes deux, sont faites pour une autre destinée que celle des pièces de M. Clairville.

PHILIPPE BESON.

Les térikakis et les fumeurs d'opium.

Le suc épais des capsules de pavot, connu dès la plus haute antiquité sous le nom d'*opium*, est sans contredit l'un des plus grands bienfaits qui aient été répandus sur l'humanité. Ce moyen est si utile, si puissant, que sans son secours on serait comme impossible d'exercer la médecine; mais, en raison de la facilité qu'il s'attache aux meilleures choses, l'abus est venu se placer auprès de l'usage, et cet abus s'est développé avec une rapidité, une intensité telle que quelques nations orientales, qu'on peut se demander si l'opium a soulagé plus de malheureux qu'il n'en entraîne aujourd'hui dans la misère, et si, depuis treize siècles, il a fait autant de bien qu'il semble appelé à faire de mal. Dans l'Inde, en Turquie et en Chine, les populations se livrent à l'usage de l'opium avec une fureur que rien ne semble pouvoir arrêter, et les résultats de cette terrible habitude deviennent chaque jour plus effroyables.

On donne particulièrement le nom de *térikakis* à ceux qui avalent l'opium, soit en pilules, soit en liqueur. « Les térikakis, dit le docteur Poqueville, qui a longtemps voyagé dans l'Inde, commencent par un demi-grain, et augmentent progressivement la dose jusqu'à en prendre soixante grains et plus par jour. Ils ont soin de ne pas boire après l'avoir avalé, dans la crainte de se donner de violentes coliques. Une peu d'années, on voit leur teint pâlir, leurs forces s'affaiblir, et un maigreux extérieur devient le préliminaire du marasme général qui les attend. Le térikaki qui commence jeune l'usage de l'opium ne dépasse guère sa trentième ou sa trente-sixième année. Cette passion devient si forte, que la certitude des infirmités et de la mort ne peut les co détourner. Ils répondent froidement aux avertissements qu'on leur donne que leur bonheur est inappréciable. Lorsqu'on les presse de finir cette félicité surannée, ils déclarent qu'ils ne peuvent la décrire et que c'est un plaisir impossible à exprimer. Ces malheureux pourtant éprouvent, vers la fin de leur vie, au milieu de l'état de torpeur dans lequel ils sont plongés, des douleurs atroces et une fièvre qui les aggrave. Ces douleurs sont telles, que l'opium lui-même, pris aux plus fortes doses, ne réussit pas toujours à les calmer. Ils deviennent hideux, l'habitude de tout leur corps est déformée par de nombreuses phlébotomies; ils perdent leurs dents, et longtemps avant leur mort ils sont tourmentés par un tremblement continuel.

Un ambassadeur anglais, récemment envoyé dans l'Inde, fut conduit, à son arrivée au palais, à travers un grand nombre d'appartements richement décorés, remplis d'officiers vêtus d'une manière splendide, dans une petite chambre dont les ornements et les meubles dépassaient encore en richesse ceux qu'il avait déjà vus.

On le laissa seul. Peu de temps après il vit arriver deux hommes d'un extérieur distingué, qui précédaient une litière portée par des esclaves, recouverte de riches soieries et de caehières d'un grand prix. Sur cette couche était étendue une forme humaine, que l'on aurait prise pour un cadavre si l'on n'avait vu la tête se balancer à chaque mouvement des porteurs. Deux officiers portaient des plateaux en fils d'or contenant une coupe et une tige remplie d'un liquide blême.

L'ambassadeur, pensant qu'il était l'involtantaire témoin de quelque cérémonie funèbre, voulut se retirer, mais il fut bientôt détrompé en voyant les officiers soulever la tête de ce qui semblait un être inanimé, faire rentrer la langue qui sortait de la bouche, et lui faire avaler ainsi une certaine quantité de liquide noir, en refermant les mâchoires et frottant doucement la gorge pour le faire descendre. Lorsque ce manège eut été répété cinq à six fois, la figure ouvrit les yeux et ferma la bouche volontairement, puis avala d'elle-même une grande dose de liquide. En moins d'une heure on l'entre assis sur sa couche, ayant recouvré la couleur et un peu de pouvoir dans les articulations. Il s'adressa alors en versant à l'opium et lui demanda les motifs de son ambassade. Deux heures après, ce personnage extraordinaire était complètement actif et son esprit capable de se livrer aux affaires les plus difficiles. L'ambassadeur anglais prit la liberté de lui adresser quelques questions sur la scène étrange dont il avait été témoin.

« Monsieur, lui répondit-il, je suis un mangeur d'opium de vieille date ; je suis tombé par degrés dans ce déplorable excès. Je passe les trois quarts de la journée dans l'état de torpeur où vous m'avez vu. Incapable de me mouvoir ou de parler, j'ai pourtant encore ma connaissance. Ce n'est qu'après un bain de liquides visqueux agréables; mais je ne m'en verraissais jamais et cet état si nuisible des serviteurs relés et affranchies, qui veulent leur mal avec un soin religieux. Dès que, par l'état de mon pouls, ils reconnaissent que mon esprit se réveille, et lorsque ma respiration devient presque insensible, ils me font avaler la solution d'opium et me font revivre comme vous l'avez vu; pendant ces quatre heures, j'en ai avalé plusieurs onces, et peu de temps s'écoulaient encore avant que je retombe dans ma torpeur habituelle. »

L'usage de l'opium en médecine remonte aux temps les plus reculés, mais l'habitude de le fumer est beaucoup plus récente. C'est seulement à partir de l'islamisme que l'on en trouve des traces. La nouvelle religion défendant l'usage des liqueurs fermentées, ses adeptes le remplaçaient par celui de certaines substances pures de propriétés analogues. Les habitants de l'Inde empruntèrent aux Arabes cette funeste habitude. Chez les Chinois, où ce vice est aujourd'hui si répandu, l'opium, il y a cent ans, n'était encore connu que comme un médicament (1).

La pipe dans laquelle on fume l'opium est en terre cuite, elle se compose d'une petite sphère sur la superficie de laquelle se trouve la sphère de la pipe; on la met dans un contact avec la flamme de la bougie, à la manière des fumeurs de tabac; l'opium s'enflamme et se brûle en fumée, qui se dirige vers la pipe et se dirige vers la bouche. On en prépare une sorte d'extrait. Pour le fumer, on en prend gros comme une lentille, à l'extrémité d'une petite tige de fer; on l'approche de la flamme d'une bougie, le maître de la tige s'élève au-dessus, puis on le porte sur la pipe et on le dirige vers la sphère de la pipe; on le met alors en contact avec la flamme de la bougie, à la manière des fumeurs de tabac; l'opium s'enflamme et se brûle en fumée, qui se dirige vers la pipe et se dirige vers la bouche.

1) Nous avons cité dans ces gravures qui accompagnent cet article, à un excellent ouvrage public et à quelques années sous ce titre : *La Chine ouverte*, avec des illustrations de Borget.

Il sème et on en aspire la fumée. Cette opération se recommence plusieurs fois et ordinairement jusqu'à ce que le fumeur entre dans une sorte de béatitude ou de délire, pendant lequel son imagination lui présente mille objets fantastiques et séduisants, ivresse terrible dont les aïeux sont beaucoup plus dangereux que ceux du vin.

Un des objets que j'eus la curiosité de visiter à Singapore, dit lord Jocelyn (1), ce fut le fumeur d'opium dans son ciel : spectacle effrayant quoiqu'au premier abord il soit moins repoussant que celui de l'homme ivre, rabâché par ses vices au niveau de la brute. Cependant la sourire stupide et l'apathie léthargique du fumeur d'opium ont quelque chose de plus horrible que l'abrutissement de l'ivrogne. La pitié prend la place de tout autre sentiment, quand on voit les joues sans couleur, les yeux hagards de la victime, vaincue par l'effet tout-puissant du poison.

Une rue, située au milieu de la ville, est complètement envahie par les boutiques destinées à la vente de l'opium. Là, le soir, lorsque les labours du jour sont terminés, on voit une foule de malheureux Chinois accourir pour satisfaire leur abominable passion. Les chambres où ils s'asseyent et fument sont entourées d'une sorte de canapés en bois pourvus d'un dossier pour reposer la tête, qu'il y en a une pièce écartée et destinée au jeu fait partie de ces établissements. C'est là qu'à neuf heures du soir on peut voir ces tristes victimes d'une passion irrésistible plongées dans tous les états qui résultent de l'ivresse de l'opium. Les uns entrent à moitié fous; ils viennent satisfaire le terrible appétit qu'ils ont du vaincre à grand-peine pendant la durée du jour; les autres, encore sous l'influence d'une première pipe, rient et parlent sans raison, tandis que sur les canapés voisins gisent d'autres malheureux immobiles et languissants, avec un sourire idiot sur la face, trop accablés par l'effet



Ravages de l'opium sur les fumeurs chinois.

allumer devant lui, ce n'est plus le même homme : ses yeux brillent, ses traits s'animent; il charge sa pipe, il l'approche de la lampe, il fait quelques aspirations larges et profondes et ne rend la fumée que lentement, puis il dépose sa pipe, appuie sa tête et commence à goûter les premiers effets du poison. Une

seconde pipe augmente l'état de vague où il se trouve, mais ce n'est qu'à la troisième ou à la quatrième que l'extase commence. Il éprouve des frémissements dans les membres, ses yeux sont largement ouverts et ses oreilles bien disposées pour entendre; toutes ses douleurs ont disparu, sa tête devient légère, sa langue se délie; c'est le moment des confidences et de la loquacité; enfin, le sourire sur les lèvres, il remplit et fume sa dernière pipe. Alors il la pose lentement à ses côtés, appuie de nouveau sa tête sur l'oreiller, ses traits sont souriants, la paupière supérieure s'abaisse, ainsi que la mâchoire et la lèvre inférieure; les inspirations deviennent plus profondes; toute perception disparaît, et peu à peu il tombe dans un sommeil troublé et brisé dont il ne se réveille qu'avec tout le sentiment de sa misère. Un état de langueur et de dégoût succède à cette habitude momentanée; les douleurs des membres, la tristesse ont reparu, et cet état ne cesse que lorsque le fumeur recourt à sa passion favorite, qui doit encore accueillir ses infirmités et son malheur.

A mesure que l'habitude s'enracine, ces infortunés perdent le sommeil; ils éprouvent des vertiges, la poitrine est oppressée, la vue s'affaiblit, la digestion se trouble, le corps maigrit et les

muscles perdent de leur résistance. Ils éprouvent le matin de douloureuses sursauts dans l'épaisseur des os; peu à peu les traits s'affaiblissent, la démarche devient tremblotante, les sourcils se dépriment, l'œil s'éteint, la face offre l'aspect d'une vieillesse prématurée. Une foule de symptômes graves annoncent un dérèglement général, et la moindre maladie met fin à cette triste et douloureuse existence.

L'abus de l'opium détruit à la fois la constitution physique les facultés morales des malheureux qui s'y livrent. La paresse l'inaction et la misère ne tiennent pas à les plonger dans une profonde dépravation. Ils n'ont pu s'y arrêter au crime. Le vol et la ruse à laquelle ils ont le plus souvent recours pour satisfaire leur passion. Les maisons de pauvres, les prisons et les hôpitaux sont remplis de fumeurs d'opium. Sur quarante Chinois prisonniers à la maison de correction de Singapore, il n'y en a pas moins de trente-cinq adonnés à ce vice. Du reste l'abus sédentaire de l'opium, bien différente de l'action des boissons alcooliques, n'exerce pas aux mêmes crimes que celle-ci; les attentats contre les personnes sont rares. Sur vingt-deux fumeurs renfermés dans la maison de détention de Singapore, dix-neuf étaient coupables d'attaque à la propriété et trois seulement de laque envers les personnes.

Quand on a contracté cette funeste habitude, il est presque impossible d'y renoncer immédiatement. On a dit avec raison qu'il n'y a pas d'esclavage comparable à celui qui pèse sur le fumeur d'opium. Quelques individus, capables de se tenir avec modération, résistent plus longtemps à ses terribles effets. Un très-petit nombre de personnes ont pu se corriger entièrement de ce vice; on peut citer parmi elles l'empereur actuel de la Chine, qui s'en est guéri par la seule force de sa volonté et qui fait les plus grands efforts pour y soustraire le vaste pays placé sous sa domination.



Manière de fumer l'opium.

du poison pour faire attention à ce qui se passe autour d'eux, et complètement absorbés dans leur cruel plaisir. La dernière scène de la tragédie s'accomplit ordinairement dans une pièce écartée de la maison, une véritable chambre des morts ou sont étendus, roides comme des cadavres, ceux qui sont arrivés à cet état d'extase que le fumeur d'opium recherche si avidement, image du long sommeil ou son aveugle folie le précipitera bientôt.

Pour donner une idée de la marche progressive de la consommation de l'opium dans l'Inde, nous emprunterons les détails suivants au docteur Little, qui exerce la médecine à Singapore. Vers le milieu du dernier siècle, on n'importait en Chine que deux cents balles d'opium. En 1796, les fumeurs d'opium étaient déjà si nombreux, que le gouvernement chinois fit une loi dans le but d'en restreindre le nombre, mais rien n'arrêta le courant. En 1837, on importait à la Chine 40,000 balles d'opium, valant la somme énorme de cinq millions sterling (125 millions de francs). Aujourd'hui on n'évalue pas à moins de trois millions le nombre des fumeurs d'opium en Chine. Dans l'île de Java, qui ne renferme que neuf millions d'habitants, on compte environ quatre-vingt-dix mille personnes adonnées à ce vice. A Singapore, sur soixante-dix mille habitants, on compte au moins quinze mille fumeurs d'opium. On peut évaluer la quantité d'opium consommé, par homme et par jour, à deux grammes d'extrait ou à quatre grammes d'opium brut.

Le gouvernement anglais donne à ferme le droit de vendre l'opium, et ce fermage rapporte par année, à Singapore seulement, six cent vingt-cinq mille francs. Des règlements sévères défendent de fumer l'opium sur les places publiques. Les maisons où l'on fume sont fermées à neuf heures du soir; il est défendu d'y jouer et d'y porter des armes. L'extrait d'opium destiné à être fumé se nomme *chandu* ou *chando*. L'opium épuisé et celui qui a été fumé se nomme *le chandu* ou *tuco*, il est fort recherché par les gens pauvres qui le prennent en pilules, et par les marchands qui s'en servent pour aller l'opium au commerce.

Bien au monde, dit M. Little, n'égale la léthargie du fumeur d'opium lorsqu'il entre dans le lieu qui va servir de théâtre à son extase. Il porte avec lui la petite provision de *chandu* qu'il va fumer. Il se couche sur une espèce de lit de camp couvert d'un matelas et, la tête appuyée sur un oreiller de bambou, il commence à charger sa pipe. Avant de franchir la porte, ses traits expriment l'abattement, ses yeux étaient éteints, sa démarche le lourde, ses pas tremblants, sa voix chevrotante, sa face pâle et décolorée. Maintenant, la pipe en main, une lampe



Intérieur d'un établissement où l'on fume de l'opium.

On conçoit en effet que ce penchant, aujourd'hui répandu dans toutes les classes de la population chinoise, ait mérité au gouvernement et suscité les mesures qu'il a essayé de mettre en vigueur. Ce qui est plus étrange c'est qu'une nation puissante comme l'Angleterre, qui invoque si hautement les droits de l'humanité, ait fait une guerre à outrance à un peuple ignorant et faible dans le seul intérêt de son odieux commerce, et forcé le souverain du Céleste Empire à racheter par une forte rançon le droit qu'il s'est arrogé de lui vendre ce poison. A la vérité les Anglais en ont affaibli les dangers en ne livrant au Céleste Empire de l'opium de qualité inférieure, mais d'ailleurs ils le leur vendent au même prix que l'opium le plus estimé celui de Smyrne, de Patna ou de Bénarès.

On assure qu'il existe à Paris des fumeurs d'opium, et même qu'ils ont formé pendant quelque temps une réunion qui portait le titre de société des *Opiophiles*. Cette société avait un registre sur lequel chaque membre écrivait les sensations qu'il éprouvait durant l'usage de la pipe ou l'opium.

En Angleterre, on commence également à fumer l'opium. Le docteur John Pons a signalé, à la rentrée annuelle de Westminster, onze individus de sa classe qu'il avait en occasion de traiter pour cette cause. Cette disposition a même été l'occasion d'un procès fort singulier jugé récemment par la cour du jury, à Edimbourg. La question principale était de savoir si l'habitude de prendre de l'opium journalièrement, à haute dose, a une influence fâcheuse sur la santé et la durée de la vie. Cette question avait été posée par une compagnie d'assurance sur la vie. Plusieurs médecins distingués de l'Ecosse furent consultés pour savoir qu'elle influence l'habitude de prendre ou de fumer de l'opium pouvait avoir sur la longévité. Tous s'accordèrent à clarifier que cet usage devait tendre à altérer la santé et abrégier la vie, mais ils avouèrent qu'ils manquaient de ce point d'expériences directes. La compagnie fut condamnée à payer aux demandeurs la somme de mille livres sterling, montant de l'assurance.

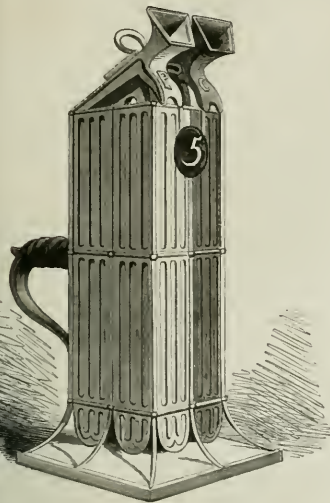
Dans l'Inde, l'usage de fumer l'opium a fait de grands progrès, qu'aujourd'hui le gouvernement anglais se voit dans la nécessité d'y apporter de sévères restrictions. Mais comment atteindre un goal, une habitude qui dans les caractères d'une passion violente et irrésistible. En élevant le prix de l'opium, on ne réussit vraisemblablement qu'à exciter encore ce terrible penchant, comme à donner un attrait de plus à la contrebande, y a-t-il pas là une haute leçon de la Providence, qui punirait ainsi la cupidité et l'avarice par le vice même qu'elles se seraient plu à propager?



Contrebandiers d'opium saisis par la police chinoise.

(1) La Campagne de Chine, par lord Jocelyn.

Nouveau mode de votation adopté par l'Assemblée nationale et exécuté par M. Debaïn.



Urnes.

C'est alors que l'un des membres de la commission, M. Ribal, qui avait plus spécialement étudié les conditions à satisfaire et les difficultés à lever, se dévoua pour réaliser, à l'aide de M. Al. Debaïn, qui est non-seulement facteur de pianos, mais mécanicien distingué, les perfectionnements de précision et les additions indispensables qui avaient été jusque-là inutilement indiqués.

Achevé après quatre mois d'un travail opiniâtre, consacré à l'exécution de modèles et de pièces de tous genres, M. Al. Debaïn est enfin parvenu, en combinant les idées qui lui étaient présentées et les siennes propres, à compléter l'ensemble et les détails les plus minutieux d'un système général de votation, dont les données primitives ont reçu dans ses mains des modifications assez importantes pour que son adoption ait été décidée par la commission, puis ultérieurement par l'Assemblée, dans sa séance du 6 mai 1850.

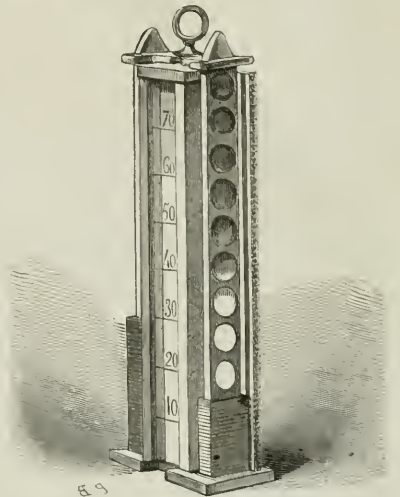
C'est ce système que nous allons essayer de faire comprendre à nos lecteurs.

DESCRIPTION DU NOUVEAU MODE DE VOTATION.

Le principe fondamental du nouveau système de votation repose sur cette condition, que chaque vote soit exprimé par un bulletin d'une épaisseur et d'une couleur déterminée, qui, s'emplantant sur les bulletins déjà déposés, permet d'apprécier, d'un coup d'œil, le nombre des votes pour et contre, d'après la hauteur de la pile près de laquelle est une échelle chiffrée, divisée en degrés coïncidant avec l'épaisseur de chaque bulletin.

L'urne est divisée intérieurement en deux capacités munies d'entrées distinctes : l'une pour, l'autre contre. Les bulletins introduits dans l'urne s'y trouvent immédiatement triés et séparés en deux couleurs différentes. Chaque bulletin porte, en outre, gravé sur deux tranches, le nom du représentant qui a voté.

Quand tous les bulletins sont recueillis dans les urnes, ils s'y trouvent scellés d'une manière absolue, tout en per-



Étriers.

Depuis longtemps le secrétariat du bureau de l'Assemblée nationale se plaignait de la lenteur résultant des procédés qui étaient en usage pour la constatation des votes; ils s'élevaient en outre dans le dépouillement des scrutins des erreurs matérielles nombreuses, et, il faut bien le dire, des autres : car il se trouve, à ce qu'il paraît, parmi les membres de la représentation, des gens assez habiles à filer dans les urnes dont on se sert actuellement pour la réception des votes, non pas la carte, mais plusieurs bulletins, quelquefois même ceux d'un banc tout entier. Si le fait n'est pas vrai, il est au moins possible.

Sur ces plaintes répétées, divers projets ou systèmes destinés à une constatation plus prompte et plus régulière des votes furent présentés à la questure de l'Assemblée, et le 3 octobre 1849 il fut déposé une proposition tendant à soumettre ces systèmes à l'examen d'une commission spéciale de quinze membres qui fut nommée le 12 novembre suivant, et qui était composée de MM. le général Leflô, Cazalès, Ribal, Bigrel, Lelut, Cordier, Sainte-Beuve, Martel, Aubry (du Nord), Douay, Dupont-Delporte, Curial, Molé, Bréhier, Casus de la Guibourgère et Maissiat.

De l'examen minutieux auquel se livra la commission résulta la nécessité d'écartier des nombreux appareils déposés, l'abord tous ceux qui, en abrégant par trop l'opération du dépouillement des votes, ne laissaient point le temps nécessaire à la réflexion et à la formation d'une opinion consciencieuse, et ensuite ceux qui, bien que reposant sur des combinaisons ingénieuses, entraînaient une exécution mécanique toujours soumise à de fréquentes avaries, des dépenses d'installation nullement en harmonie avec la construction provisoire dans laquelle siège l'Assemblée.

Parfaitement fixée sur la nécessité des conditions à remplir et des principes à appliquer pour donner aux votes de l'Assemblée un degré de certitude absolu, la commission s'occupait à connaître aux inventeurs les diverses conditions au moyen desquelles elle entendait garantir la sincérité des votes; aucun ne répondit à l'appel ainsi fait.



Opération du vote.

mettant de faire le dépouillement des noms des représentants qui ont pris part au vote.

Quelques minutes suffisent pour connaître le nombre exact des votants pour et contre, et pour proclamer le résultat du scrutin sans possibilité d'erreur.

Il y a sécurité dans l'acte même du vote, exactitude dans le résultat et grande économie de temps. Les figures qui accompagnent les détails que nous allons donner des divers appareils composant le système, en administreront la preuve.

BULLETIN DE VOTE.

Le bulletin consiste en un petit cadre en acier poli, blanc pour le vote pour, et bleu pour le vote contre; sa forme est rectangulaire; son poids est d'environ 7 grammes.

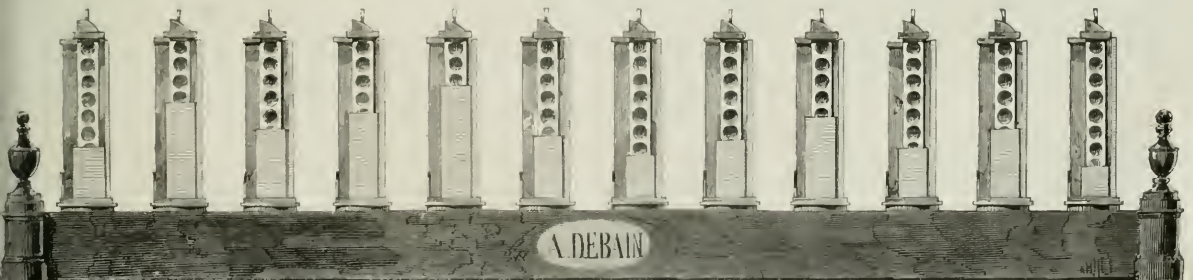
L'ouverture intérieure du cadre est percée à jour.

Sa face supérieure est légèrement diminuée d'épaisseur, sur une certaine longueur, entre ses deux extrémités; de sorte que le contact, dans l'empilage, n'a lieu que sur les petites surfaces réservées à chaque bout. Cette précaution est prise contre les courbures accidentelles qui dérangeraient la coïncidence rigoureusement nécessaire entre les bulletins et les degrés des échelles chiffrées, destinés à les compter.

Les bulletins Pour et Contre sont différenciés entre eux, non-seulement par leurs couleurs blanche et bleue, mais encore par des encoches pratiquées sur leur face supérieure, au nombre de deux pour les bulletins blancs, et de trois pour les bulletins bleus. Ces encoches corres-pendent, pour chaque entrée, à autant de gardes semblables à celles des serrures et qui empêchent l'introduction d'un bulletin bleu dans l'entrée pour, et réciproquement.

Chaque bulletin porte sur les deux tranches le nom d'un représentant. Ce nom est précédé d'un numéro d'ordre servant, comme on le verra plus loin, au dépouillement du scrutin.

Un petit écriin, portant le nom de chaque représentant, contient dix bulletins, cinq blancs, cinq bleus, pour autant de votes successifs dans une même séance.



A DEBAÏN

Tableau de scrutin.

URNES.

L'urne se compose de deux parties distinctes, dont la première sert d'enveloppe à la seconde qu'on appelle l'écrier, et qui est lui-même un appareil spécial dont la description sera faite ci-après.

La partie extérieure de l'urne est une espèce de fourreau carré en bois; elle est soutenue sur un socle par un certain nombre de baguettes en cuivre formant nervures. Sur la face postérieure est une pugnée qui sert à présenter l'urne aux votants; cette enveloppe est peinte moitié en blanc, moitié en bleu, dans le sens de sa longueur.

Le couvercle de l'urne présente, en avant, deux embouchures, ou orifices d'admission, différenciés, pour l'œil, par leurs couleurs blanche et bleue; mais surtout par les gardes dont elles sont armées, et qui ne permettent pas au bulletin blanc d'entrer dans l'embouchure bleue, et réciproquement.

C'est un avertissement muet pour un représentant distractif auquel l'impossibilité d'introduire son bulletin dans l'embouchure à laquelle il porterait machinalement la main, rappellerait ou qu'il s'est trompé de bulletin, ou que le bulletin qui exprime réellement sa pensée doit être placé dans l'autre embouchure.

La hauteur de chaque urne est de 0 m. 320, et son poids total, après le vote, sera, au maximum, de 3 kilogrammes.

Il y a une urne pour chacune des douze sections de l'Assemblée, et chacune porte le numéro de la section à laquelle elle appartient.

ÉTRIERS.

L'étrier est un petit appareil qu'on place dans l'urne au moment où l'éluissier vient la prendre pour recueillir les votes d'une section.

Il comporte spécialement deux règles verticales et parallèles, implantées dans un même socle, et dont les extrémités supérieures correspondent chacune à l'une des deux embouchures de l'urne.

Les bulletins, introduits dans l'une de ces deux embouchures, s'enfilent autour de la règle correspondante et s'y empiètent dans l'ordre même de leur introduction.

À côté de chaque règle est une échelle graduée dont les degrés correspondent exactement à la ligne de jonction des bulletins, ce qui permet de connaître immédiatement le nombre exact des bulletins de chaque pile au moyen du chiffre en regard du bulletin supérieur.

Lorsque la section à laquelle appartient l'urne a voté, lorsque le scrutin est terminé, il suffit de lever le couvercle de l'urne pour que, immédiatement, les deux règles de l'étrier soient coiffées par une pièce dont l'ouverture ne peut avoir lieu qu'au moyen d'une clé spéciale placée entre les mains d'un des membres du bureau; de sorte qu'il n'est plus possible d'admettre un nouveau bulletin dans l'urne, ni d'en faire sortir aucun de ceux qui s'y trouvent scellés d'une manière absolue.

OPÉRATION DU VOTE.

Cette opération diffère peu des conditions de l'ancienne manière de voter.

Le représentant choisit dans son écrier un bulletin blanc ou bleu, selon qu'il entend voter pour ou contre, et le présente, dans le sens de sa longueur, les crans en dessus, à l'embouchure de même couleur que son bulletin. Aussitôt le bulletin lâché, il tombe sur ceux déjà déposés en faisant entendre un petit bruit métallique.

Il est impossible d'introduire deux bulletins à la fois dans une embouchure de l'urne; il faut, pour qu'une nouvelle introduction puisse avoir lieu, que le précédent bulletin soit complètement introduit, et, quelque précaution qu'on y prit, on entendrait deux sons distincts qui avertiraient du double vote.

On pourrait, à la vérité, voter plusieurs fois dans plusieurs urnes différentes à l'aide de bulletins confiés d'avance par des absents à un collègue.

Aucun moyen matériel ne saurait remédier seul, et d'une manière absolue, à ces inconvénients; mais le règlement de l'Assemblée pourra toujours venir en aide aux combinaisons mécaniques que je viens de faire connaître.

Dans le cas d'oubli ou d'épuisement d'un ou de plusieurs écriers, le représentant qui viendrait ainsi à manquer de bulletins se présenterait au bureau (avant le scrutin clos) pour faire la déclaration de son vote à l'un des secrétaires chargés de consigner ces déclarations accidentelles sur une feuille de scrutins spéciale, qui serait jointe à celles du procès-verbal de dépouillement.

TABLEAU DE SCRUTIN.

Ce tableau se compose d'une base rectangulaire, sur laquelle sont placés deux socles mobiles, susceptibles de faire simultanément un demi-tour sur eux-mêmes au moyen d'un levier qui les commande.

Lorsque le président a déclaré le scrutin fermé, on place le tableau de scrutin sur la tribune, on découvre les urnes, et le mécanisme décrit plus haut s'ébat pour sceller les bulletins empiétés; puis les étrières sont retirés des urnes et placés chacun, au tableau, sur leur socle respectif, ou leur position est telle qu'en ce moment même, on peut, presque de toute la salle, distinguer, sinon exactement le nombre de votes exprimés pour et contre, du moins apprécier de quel côté est la majorité par la seule comparaison des piles de bulletins de chaque couleur, rangées côté à côté.

Deux secrétaires se placent de chaque côté du tableau, présentant chacun une seule espèce de bulletins. L'un des deux dicte à son collègue le chiffre correspondant, sur l'échelle, au bulletin supérieur de chaque pile. L'addition des deux nombres donne immédiatement la somme des bulletins placés d'un même côté du tableau.

Cette addition faite, un mouvement du levier fait faire au

demi-tour à tous les étrières, et fait prendre aux bulletins leur place des bulletins blancs, et réciproquement.

On recommence la même opération que précédemment, et une nouvelle addition contrôle le résultat précédent; une erreur d'addition, si elle était possible, serait à l'instant rectifiée.

Lorsque les secrétaires se sont contrôlés, le résultat peut être immédiatement proclamé.

DÉPOUILLEMENT DU SCRUTIN.

Après la proclamation du vote, les étrières sont emportées scellées dans le bureau des procès-verbaux pour procéder au dépouillement des noms des votants; sur six feuilles numérotées, où les noms sont classés par ordre alphabétique. Ces feuilles sont les mêmes d'un fait usage jusqu'à présent.

Chaque bulletin porte, en avant du nom du représentant, un numéro d'ordre, de 1 à 6, correspondant aux six familles désignées ci-dessus, et l'on opère de la manière suivante.

Six scrutateurs, ayant chacun une des feuilles en question, cherchent sur les étrières les bulletins marqués du même numéro que les feuilles qu'ils ont devant eux; chacun pointe sur sa feuille le nom du représentant qui est précédé du même numéro; un signe particulier indique la nature du vote. Le pointage terminé sur les six feuilles, tous les noms se trouvent alors établis par ordre alphabétique pour leur insertion au *Moniteur*.

THIAGE ET REMISE DES BULLETINS.

A moins de circonstances qui justifient la conservation matérielle du scrutin, jusqu'à la publication au *Moniteur*, on ouvre, au moyen de la clé, les serrures des étrières sur lesquels les bulletins sont empiétés, et on les distribue dans des casiers comme des caractères d'imprimerie; chacun de ces casiers contient une petite boîte portant le nom d'un représentant.

Cette distribution faite, on peut immédiatement remettre à chacun des représentants ses bulletins pour les réintégrer dans l'écrier, ou ne les y replacer qu'après la séance, pour ceux des représentants qui préféreraient confier leur écrier à l'éluissier de leur section.

Après avoir vu fonctionner les divers appareils que nous venons de décrire, nous sommes demeuré convaincu que la précision et le fini d'exécution qui leur a été donné par leur constructeur, répondent parfaitement au service important qu'ils sont destinés à remplir, et que M. Debin, en rendant pratique un mode de votation certain et efficace, a largement contribué pour sa part à réaliser l'espoir que la commission et l'Assemblée avaient fondé sur lui pour donner satisfaction à l'opinion publique.

G. FALAMPIN.

Pas perdus dans les vallées du Bastan.

J'avais laissé Barèges le matin au milieu des nuages. C'est l'atmosphère accablée de ce misérable pays; le froid était vil, chaque cheminée élevait au milieu de la brume un panache de fumée; car on se chauffe à Barèges au mois d'août, il y neige même souvent la veille ou l'avant-veille de l'Assomption.

Notre voiture était enrayée, les chevaux étaient maintenant au pas, de crainte d'une rencontre que le brouillard n'eût pas permis d'éviter.

Après cinq cents mètres de chemin, nous étions hors de la région obscure. La vallée de Luz rayonnait de lumière. Le soleil disparaît des mille nuances de l'arcan-riel les cascades qui se précipitent tout le long de la gorge de Pierrefitte. C'était mon premier jour d'été, le 25 août.

Qui ne connaît, par soi-même ou par le récit d'un visiteur, cette magnifique route qui commence à Pierrefitte, à l'issue de la vallée d'Argelles, et qui s'engage jusque vers Luz et Saint-Sauveur, au milieu des roches schisteuses qui forment le lit du Bastan. Ces rampes hardies, construites pied à pied par le fer et par la mine sur les flancs presque verticaux de la montagne, ont été rectifiées depuis plusieurs années; elles sont devenues moins dangereuses, le précipice est caché aux yeux du voyageur; et l'on évite maintenant ce tournant de six-vingt mètres où vers, il y a dix ans, la diligence qui portait Lafon, le violon célèbre, reste mort sur la place.

Sur un point encore, existe une passe étroite où deux voitures ne pourraient se trouver d'un front. À droite est le roc qui surplombe, à gauche, à cent mètres de profondeur, gronde le Bastan. La montée est pénible, un talus de grès remplace le parapet (serpillé); on dit que le chemin lui-même menace ruine, et que les constructions qui le suspendent aux flancs de la montagne déhissent et s'inclinent vers le torrent.

Les ingénieurs se sont occupés de prévenir une effrayante catastrophe. Ce passage sinistre s'étend pendant environ trois cents mètres sur la gauche du Bastan. Pour y atteindre on quitte la rive droite sur une de ces arches hardies lancées sur l'abîme; pour en sortir, un autre pont de deux étages, l'un de bois, l'autre de pierre, reconduit à la rive droite. Le projet nouveau maintiendrait la route sur la droite et sur un plan horizontal. Le tracé se détache à larges traits de peinture blanche sur le fond brun de la roche, et déjà ce premier travail est plus merveilleux, plus admirable que ne le sera la laborieuse construction de la voie.

Entre un pont et l'autre, depuis le lit du torrent jusque bien au-dessus du tracé de la route, la montagne est verticale. Le pic et le maréau semblent l'avoir polie; pas une saillie ni puisse se hasarder le pied de l'homme; seuls des bruyères et des frênes ont pris racine dans les fentes du schiste, et égayé de leur verdure cette muraille colossale et sombre.

Pour tracer cette ligne blanche, pour jalonné la voie

nouvelle, il fallut qu'un homme se suspendit dans l'abîme. C'est ce qui fut, pendant de nombreuses journées, un triple conducteur, mont, dit-on, de fatigue après son coup achevé. Attaché, comme le maçon qui répare nos murailles à une corde longue de quatre ou cinq cents mètres, se baissait par plusieurs hommes sur la cime de la montagne, se baissait par péniblement planté dans le roc, de deux à deux mètres, des barres de fer sur lesquelles sont enroulés des échelles, des madriers formant d'un pont à l'autre éclairadage vertigineux. Maintenant peuvent voir le pic la mine: des blocs énormes, précipités dans l'abîme et un bruit que centuplent les échos de la gorge, laissez la place d'une route solidement assise, et les lourdes voitures des voyageurs malades, les légères calèches des étendus, les folles cavalades courent à fond de train la ou s'encrent ce frère corniche de planches.

Cette route a besoin d'un vigilant entretien. Huit à quinze hommes desservent Barèges, Saint-Sauveur et Cauterets; et bismesses possèdent vingt voitures de promenade, de cents chevaux de louage et des ânes, qui vont chaque jour de chacun des trois points aux deux autres, et de là au dit de M. li, au lac de Gaule, à Garinac, au pont d'Espagnac, partout enfin où serpente un sentier, ou s'élève une cabane où s'échappe une cascade, ou croît une fleur nouvelle.

N'ajez pas vu cet été — non, le mot n'est pas juste, sous au temps où l'été règne en France — l'ajez pas M. de Franqueville accourir en poste de Cauterets à Barèges prendre le bâton et les souliers ferrés du montagnard porteur malgré la pluie, le vent et l'orage, en compagnie docteur Duplan et du capitaine Grand, deux intrépides explorateurs, à la recherche de la rose bleue — la rose bleue dit Fourier, il me semble, indique la découverte que l'avant-coureur de l'ère nouvelle.

Arrivés sur les versants du pic d'Ayré, traversant couches du brouillard le plus épais, se heurtant à mille obstacles invisibles, s'appelant à chaque instant pour ne pas marcher de conserve, les voyageurs déplaçant vingt blocs de grès entassés par les avalanches sur le rain de leurs recherches, sement l'effroi parmi les couleuvres, les lézards et les salamandres, et finissent par mes à découvrir, non pas une rose fleurie, n'eu-elle été que cette couleur bleue prétendue des jardiniers, dont parlait M. Alph. Karr, non pas un rosier verdoyant, mais une humble lige garnie d'épines et dépourvue de feuilles — C'est cela! dit lui. — Nous la tenons! dit l'autre. — Adoratif fait le troisième; et la lige est enlevée du sol, placée d'un mouchoir avec une certaine quantité de terre ou à vœu, et rapportée en triomphe à Barèges.

Elle est maintenant plantée dans un jardin de Tarbes, et y prendra racine, elle y fleurira après Bâques ou après Trinité, et M. le docteur Duplan aura enrichi la flore pyrénéenne d'une gélatine.... rose.

La raison en est simple, et le mouchoir qui transporta le rosier en porte la preuve inéluctable et ineffaçable. C'est à qui pleuvait, la terre conquisse, fortement détrempée, bêta la ligne et le teignt d'une couleur de rouille restée blanche à toutes les lessives. C'est que l'égantier bleu végète dans un gisement ferrugineux, que le sol était fort mélangé d'oxyde ou de sulfure de fer, et que ces agents minéraux azuisaient sur la plante comme ils agissent artificiellement pour donner la couleur bleue aux hortensias de parterres.

M. de Franqueville est retourné triomphant le soir même à Cauterets, mouillé, trans, mais content. On ne coupa d'ailleurs à Barèges, quand on a appartenu pas à cette population souffreteuse; la place manque et les lits sont rares; tandis que Cauterets a des délices à nul autre pareil. Les journaux ont rapporté, à la fin de l'hiver dernier, l'avalanche, sévissant sur Barèges plus cruellement que années précédentes, avait détruit quinze maisons, ruiné un établissement de bains, et commis d'autres dégâts irréparables. Triste nouvelle pour un homme à qui la même venue de dire: Je n'ai plus pour vous de ressources; vous restez les eaux, et surtout Barèges. *Salus ultima* Les maisons renversées, où prendre gîte? Les sources perdues, où chercher la sante? J'ai parlé cependant.

Le désastre s'est réparé à la hâte. Ceux-ci relevaient les chemins, ceux-là des pans de muraille, cet autre un coin de laiz; et tout encore, sur la place où avait été sa maison se retrouvait une pierre, ni une potrelle, ni une armoire, ni avait été grand, mais beaucoup moins que la ruine publique ne l'avait fait. Encore une fois, Barèges s'échappa par miracle à l'inconnu, qui s'était éve plus réel table que jamais au-dessus de sa tête.

Les constructions qui forment l'unique rue de Bastan, qui se disputent au Bastan le fond d'une vallée. Le torrent coule à droite, le village s'étend à gauche; voisins toujours définis toujours ennemis.

Le versant du côté de Barèges est boisé jusqu'au sommet de nombreuses allées serpentant au milieu des frênes et permettant la promenade favorite des baigneurs. De ce côté, pendant l'avalanche à crandre: la neige est contenue par le brouillard.

Au-dessus du Bastan, au contraire, s'élève, sur des plans très distincts, une montagne abrupte sillonnée par de profonds ravins. Le plan inférieur, presque vertical, forme de terrans de lias, — mélange de marne et de pierres sans consistance, — un vaste plateau cultivé le couron. Le plan supérieur, c'est la roche mise à nu par les éboulements du lias; les nuages couvrent fréquemment ces circonférences et peu accessibles.

C'est là, sur les pentes de ce plan supérieur, que se trouvent les avalanches. Le chemin qu'elles suivent tous les ans leur chute est le même: deux des ravins qui se disputent la montagne les conduisent en droite ligne sur les meilleurs établissements. L'une tombe sur la route auprès des premières maisons l'autre, déplaçant des masses énormes, roule avec un bruit formidable, s'élançant par-dessus le Bastan, et s'ébat au milieu du village.

L'espace dont elle s'empare ainsi chaque année est libre de constructions; mais il ne s'est pas perdu pour ses propriétaires, et dès qu'ils les chassent, avant, dès qu'il est débarrassé de neiges, ils le couvrent à l'aide de baraques en planches ou s'installe la population marchande.

Ce n'est pas que l'avalanche reste invariablement dans ses limites; le quartier des baraques ne suffit pas toujours à ses redoutables ébats, et les maisons remparées qui forment ce quartier en portent la trace; mais les calamités qui signalèrent la saison dernière avaient une autre cause plus terrible et plus imprévue.

L'avalanche de 1850 est du nombre de celles qu'on nomme dans le pays *avalanche à ricochet*. Détachée des sommets de la montagne, au lieu de suivre le ravin, elle dévia, se heurta au plateau; et, bondissant sous le choc, passa par-dessus le quartier des baraques, rasa les toits de quelques maisons, et vint se heurter de l'autre côté de la vallée, contre la base de la montagne boisée. Repoussée par cet obstacle, divisée dans sa chute, elle revint en arrière. Une partie, renversant deux maisons avant de les atteindre, reprit possession de son terrain de tous les ans; l'autre partie, suivant une route nouvelle, s'établit sur un point jusqu'alors respecté, et, sous l'énorme amas de ses masses glacées, écrasa un bâtiment, et réduisit en poussière tout ce qu'il renfermait.

Du reste, il avait neigé sur Barèges cet hiver plus que jamais, de mémoire d'homme. Au mois de février la neige combloit le ruisseau et dépassait le premier étage des maisons; au commencement de juillet il en restait encore des amas considérables sur le bord du Bastan, à l'ombre des habitations; et sur la route qui conduit dans la vallée de Bagneres, des masses de trois mètres d'épaisseur sur plus de cinq cents mètres d'étendue encombraient le lit du torrent, qui s'était creusé par-dessous un passage souterrain. Le chemin qui mène au pic du midi ne fut pas praticable avant la fin de juillet, à moins de dangers immenses dont le moindre n'était pas d'être précipité d'une hauteur incommensurable dans les belles eaux bleues du lac d'Oncet qui baigne la base de la montagne.

L'ascension du pic du midi de Bigorre — la plus haute montagne des Pyrénées françaises, car le Mont-Perdu et la Maladetta sont dans la ligne espagnole — est très-facile dans la belle saison. On met deux ou trois heures, en partant de Barèges, et tous les moyens de transport sont possibles jusqu'à peu de distance du sommet: l'âne, le mulet, le cheval et la chaise à porteurs avec six hommes à s'frances l'un.

Le spectacle est admirable. Il n'est personne qui n'en revienne vivement impressionné. On n'a dit ni dit même que l'effet moral qu'il produit, autant sans doute que le vertige occasionné par une position aussi élevée, ont amené des accidents inouis: un curieux est mort d'émotion; un autre est devenu fou; un troisième, se prosternant au sommet du pic, abjura en termes exacts une ligne de vingt ans.

Il est heureux, avec de tels effets, que la magnificence du tableau soit presque toujours altérée par les caprices du ciel et du sphère. On part avec le beau temps dans la vallée, on rencontre les brouillards et l'orage dans la montagne; on se lève avant le jour pour aller voir lever le soleil, et l'on plane sur un océan de nuages, pendant que l'aurore réserve ses splendeurs à la plaine.

Le Mont-Perdu, qui appartient à l'Espagne, échappe par la distance et par les difficultés de l'entreprise à la rage ascensionniste; c'est un voyage de trois jours pendant lequel il faut coucher dans les misérables cahutes des pâtres. Il y a deux ou trois ans une demoiselle, majeure sans doute, à coup sûr émancipée, partie de Bagneres de Luchon, tenta seule cette ascension avec trois guides. Elle aborda résolument tous les obstacles, n'hésita pas même à enfouir la plus étrange monture que jamais touriste ait rencontrée, — je dirai le fait tout à l'heure, — et, parvenue à la cime, y laissa sa carte dans une bouteille selon l'usage, emportant, victorieuse, la bouteille laissée par les visiteurs qui l'avaient précédée. Ces visiteurs étaient M. le duc de Nemours et deux des officiers de sa maison.

Je n'écrirai pas, bien qu'il mérite d'être cité, le nom de l'intéressé amazone; nos lecteurs plus curieux savent où l'aller chercher.

Seulement parlerai-je, avant de descendre du Mont-Perdu, du danger auquel le second fils du roi Louis-Philippe fut un instant exposé.

A peu de distance du sommet, est un pic secondaire séparé du pic principal par une crête de rochers. Cette crête peut avoir quatre-vingt mètres d'étendue; elle est élevée et régulière, mais le pied n'y trouve point d'appui; elle est assise comme le toit de nos maisons, comme le chaperon d'un mur; à droite et à gauche est l'abîme. Il y avait un seul moyen de se hasarder sur ce chemin unique, un guide donna l'exemple, un aide de camp suivit, et le prince *enfourcha* la montagne.

Un sait quels sont les terribles effets du vertige; on sait que l'homme le plus brave, le plus sûr de lui-même ne saurait échapper à cette redoutable influence. La poitrine est enfoncée, les oreilles bourdonnent, les yeux se voient plus, la conscience de soi-même est éteinte; point de forces pour se retenir sur le penchant de l'abîme; la tête se perd et devient lourde, elle entraîne le corps, qui fléchit. Aussi l'émotion fut-elle grande, non pas chez le prince, mais chez ceux qui veillaient sur lui, lorsqu'on le vit se hasarder sur ce périlleux passage.

Saïdant des mains, fort peu des pieds, le duc parcourut dix, vingt, quarante mètres. À mi-chemin, à mi-supplie, pourrais-je dire, il s'arrêta: le sang colore son visage, une main se porte à ses yeux, il chancelle avec des contorsions qui mettent dans la plus grande anxiété ses compagnons ascensionnistes. Derrière lui un intendant s'élance pour le secourir, devant lui le guide se retourne et rétorque, mais l'entrée en scène de ces acrobates blancs de frayer, qui sautent, qui gesticulent, qui grimacent, déci la crise. Ce n'était pas le vertige, c'était une pensée bizarre, puis le

rire, le fou rire porté jusqu'à spasme. Mais le danger n'est pas moins grand; le prince fait un geste comme pour demander grâce; tout le monde s'arrête. Enfin l'arc se calme, le prince est repris et se termine sans accident.

Je pensais, dit le prince en mettant pied à terre, que ce serait d'en bas un plaisant spectacle si on apercevait le régiment désigné de la France à califourchon sur les montagnes.

Ici je trouve bon de faire remarquer que nous sommes nous heureux que les Espagnols dans le choix de l'expression collective sous laquelle on désigne les montagnes. Nous disons *chaîne*, les Espagnols disent *sierra*; l'image est plus exacte, et l'illustre voyageur a dû l'avoir éprouvé.

C'est aux environs de Cauterets et vers les gorges sauvages de la frontière espagnole que se font les chasses à l'ours. Luz, Cauterets, Barèges, Pierrelite, Argeles comptent parmi leur population plus d'un homme à qui cette chasse est familière. Un maître tailleur d'Argeles, qui habite Barèges pendant la saison des ours, Castets, à la fois chasseur intrépide, naturaliste et préparateur habile, porte à une main la glorieuse trace d'une lutte corps à corps avec l'un de ces hôtes redoutables de la montagne.

À Cauterets, le héros des chasses est Latapie, un guide. Le métier est périlleux sans doute, mais il n'est pas sans profits, surtout lorsque l'arleur guerrier des amateurs de la plaine veut s'essayer à ces hasards nouveaux. Notre histoire le prouve.

Un ours est signalé, une chasse s'organise. Un vaillant Parisien, jaloux de pourfendre la bête, sollicite Latapie de lui prêter au poste le plus avancé. Latapie hésite, cent francs sont offerts, marché conclu. Les postes sont distribués; les chasseurs s'embuquent. L'ennemi se faisait attendre, et l'ardeur de notre aventurier croissait avec les feux du jour. Bloité derrière un pan de rocher, Latapie surveillait le fourré d'où la bête devait venir. Enfin le feuillage s'agit, les branches s'écartent, un ours de belle taille en sort à pas lents. — Tenez-vous prêt, dit Latapie à son compagnon, sans perdre de vue l'ennemi; préparez votre arme et mettez en joue. — Oui, oui, répond notre chasseur d'une voix émue. — À l'épaulé le premier coup, reprend Latapie pendant que l'ours s'avance, visez bien et tirez! — Oui! oui! fait encore le chasseur d'un ton mal assuré. — Tirez! dit Latapie. L'arme s'abat, le guide la suit du regard; mais le canon tremble, le chasseur pâlit et ses jambes fléchissent sous le poids de son corps. Cependant la bête gagne du terrain; quelques pas encore et elle apercevra ses ennemis: le moment est solennel. — Eh bien! s'écrie Latapie, tirez donc! tirez! — Oui, sans doute; m'y voici, murmure l'autre; mais l'arme tremble toujours et finit par lui échapper des mains. L'ours entend le bruit et s'arrête; le guide le couche en joue, fait feu et lui brise l'épaulé. L'animal rugit et court sur trois pieds vers le rocher; un second coup le frappe à la tête et l'étend sur le sol.

Allons, monsieur, dit Latapie avec sa franchise montagnarde, vous n'avez pas été trop brave. La venchie pas tout de suite. Mais il faut avoir un canon vide; tirez vite, au hasard.

Lorsque les autres chasseurs arrivèrent, notre Parisien avait repris toute son assurance; glorieux, souriant, parlant aussi haut maintenant qu'il parlait bas tout à l'heure, il raconta comment ce pauvre Latapie, surpris et se pressant trop, avait perdu son premier coup, et logé heureusement le second dans l'épaulé gauche de la bête; comment celui-ci, accourant furieux, allait se jeter sur son offenseur, lorsque lui l'apprêta, pour coup d'essai faisant un coup de maître, avait atteint l'ours en pleine tête.

Quand vous allez à la classe, lecteur, à la chasse aux perdrix, il vous arrive quelquefois, sans doute, de revenir sans avoir brûlé une amorce. Vous passez chez le braconnier voisin, et, pour une pièce ronde, vous garnissez votre carrosserie. En le coûtant un peu plus pour son dire le tueur d'un ours, ce pauvre Latapie s'est laissé donner pour cela vingt napoléons.

Les piscines, à Barèges, sont des bassins carrés longs, en marbre, pratiqués au milieu de caveaux voûtés. Le règlement admet dans chacune douze baigneurs à la fois. Dix sont gênés, huit seraient à l'aise; nous nous sommes vu quinze à la piscine militaire; l'eau n'avait pas de bois. En revanche, point de confortables, des bancs de pierre autour du caveau, une rangée de portes étroites à tête de bœuf, et des garçons baigneurs de même; des murs noirs et gras, et un jour problématique. Du reste, trente-cinq degrés de chaleur dans l'eau, vingt-huit degrés dans le caveau, et zéro presque toujours au dehors, ce qui occasionne un arthralgie va-et-vient de rhumatismes. Dehors on les prend, dedans on les laisse; mais l'avantage reste toujours au dehors, et le commerce des eaux n'est autre chose qu'un échange de vieux contre du neuf.

La piscine est à juste titre le salon de conversation de la localité; la caserne y est vive et soutenue, elle emprunte son plus grand charme à la diversité des éléments dont se compose le personnel baignant.

Ces dix ou douze hommes sont venus des points les plus opposés de la France, de l'étranger même. Leurs habitudes sont entièrement différentes: leurs positions sociales n'ont aucun rapport; ils ne se connaissent pas, n'ont pas de relations communes; et le hasard les met en un instant en présence. Sans préambule, en déséquilibre, c'est-à-dire dans une complète intimité physique, et semble leur dire, avec cette brutalité qui lui est propre: « Vous êtes là pour faire promptement connaissance; vous ne pouvez vous éviter; vous avez chaque jour une heure pour faire un fonds commun de ce que vous possédez de sciences, d'esprit et de fortune. Aussi est-ce une espèce de comptoir d'échange des connaissances humaines, petites ou grandes. Sur ces douze hommes, il y a un touriste, un marin, un industriel, un évêque, un agronome, un militaire, un avocat, un peintre,

un Anglais, un financier. Du choc de ces éléments, qui se rencontrent pendant trente ou quarante jours sans interruption, il résultera nécessairement pour chacun une série d'idées nouvelles, pour tous un profit incontestable. La piscine est l'école mutuelle de l'âge mûr.

Le costume est primitif; la baignée, ce principe célèbre mais inconnu, car il échappe à l'analyse, ne veut pour agir aucun intermédiaire.

Le général de Joly, inspecteur général, vint et fut visiter l'établissement militaire. On le conduisit à la piscine; douze officiers des divers corps de l'armée s'y baignaient. Un infirmier leur annonça le général; l'agitation fut grande, l'embarras extrême. On prend un bain devant ses camarades, devant son docteur; mais devant un inspecteur général en épaulettes, en bottes, en ceinture et en habit brodé, en bonne conscience c'est trop de sans façon. Le général entra et salua; les officiers rendirent le salut militaire. « Nous vous demandons pardon, mon général, dit l'un d'eux, de l'état dans lequel nous avons l'honneur de vous recevoir; on ne vient pas en tenue à la piscine; mais comme nous appartenons à des corps différents, c'est pour vous le plus sûr moyen de nous trouver en uniforme. »

Gavarnie, dont on parle toujours dans les termes les plus enthousiastes — et les termes ne rendront jamais la magnificence du spectacle. — Gavarnie est le point où se dirigent, au commencement d'août, tous les mulets du pays, il y a là, tout près de la frontière espagnole, au pied de ces masses imposantes dans lesquelles Roland fit une brèche en trois coups de Durandal, sa vaillante épée, un petit village et une humble auberge où se transporte une fois l'an, pour la foire aux mulets, l'activité des grands marchés de la plaine.

Les Espagnols du Nord, Aragonais et Navarrais, y arrivent en foule; ils recherchent et payent en belles pistoles nos mulets de Bigorre, et de fait la race en est belle; jambe fine, pied sûr, tête intelligente, pelage lisse et généralement de couleur baie. Il y a assurément du type arabe dans cette race.

Je vous ai parlé de tout, lecteur, excepté de la jolie vallée d'Argeles. À qui bon ces frais d'admiration déjà dépensés sous toutes les formes par les visiteurs de tous les ans; à quoi bon vous dire ce que cette belle nature inspire de douces rêveries, de rians projets, de poétiques élans; à quoi bon lorsqu'une plume spirituelle et célèbre écrivait il y a déjà vingt ans ce que je vais vous transcrire?

« Je voudrais fonder une colonie d'artistes ruinés — on admettrait même par grâce spéciale ceux qui ne le sont pas — dans une de ces belles contrées que je parcours depuis un an. Là nous arriersons un beau ciel, une existence heureuse et peu coûteuse. Dans mon plan, on achèterait en commun un vieux château bien situé — comme celui du poète Despourris dans la riche vallée d'Argeles. — La vue de cette belle nature réchaufferait les imaginations engourdis, et, que sait-on, il sortirait peut-être de ces vieux cerveaux des inspirations franches qui vaudraient bien les inspirations toutes spéculatives de certains artistes de la nouvelle école. »

« Nous formerions une ferme-modèle d'artistes qui assurément ne serait pas sans influence sur les arts. Combien de jeunes gens qu'on envoie à Rome perdre les plus belles années de leur vie, qui préféreraient, j'en suis sûr, venir pendant quelques mois faire avec nous leur philosophie musicale! Le ciel des Pyrénées vaudrait autant pour eux que le ciel d'Italie. Le pic du Midi n'a point de volcans, mais il a des fleurs. Les belles cascades du pont d'Espagne ne valent-elles pas bien celles de Tivoli? Le Marquis de Hollande, le cirque de Gavarnie, ses ponts de neige, sa cascade tombant de 1,200 pieds de haut, ne sont-ils pas des monuments qui peuvent électriser les imaginations aussi bien que Saint-Pierre de Rome, le Colysée et le Panthéon?... »

« Tu ne m'avais pas trompé, cher Barton, quand tu me parlais avec enthousiasme de ces magnifiques Pyrénées! Malheureusement il faut quitter tout cela pour revenir à Paris voir la butte Montmartre et la butte Sainte-Geneviève en fait de montagnes, et les bords sales de la Seine en fait de rives verdoyantes.... »

Ces lignes, qui j'ai copiées il y a bien des années chez Barton, l'auteur d'*Alme*, du *Délire*, de *Montano*, ont été écrites par l'auteur de la *Dame Blanche*.

Un projet, rêve d'artiste, de plus facile exécution qu'on ne pense, aujourd'hui surtout que « Rome n'est plus dans Rome » et que les arts n'ont plus d'inspirations nouvelles à attendre de la triste Italie.

GERMOND DE LAVIGNE.

Correspondance.

M. V. T. à Saint-Pétersbourg. — Nous recevons l'article au moment de mettre ce numéro sous presse, par conséquent fort tard d'un jour. Ce sera pour la semaine prochaine. Nous répondrons aux autres postalement.

M. E. L. à Bruxelles. — Vos dessins sont arrivés, monsieur; vous les verrez bientôt publiés.

M. P. F. à Paris. — Puisque nous ne pouvons, monsieur, répondre qu'à vos initiales, nous employons la voie de cette correspondance pour vous adresser les notes que vous nous annoncez. Nous jugeons que vous êtes parfaitement compétent sur la question et vous devriez nous envoyer un article tout rédigé au lieu de ces notes. Le *Voyage à travers les journaux* est un cadre qui embrasse toutes les matières et tous les personnages du journalisme. Ces messieurs qui font *l'opinion*, comme ils disent, doivent être jugés mieux que les juges les autres, et nous ne serons pas fâchés qu'ils nous en fassent plus la valeur des critiques de nos journaux, surtout de ceux qui ne savent pas la mission que nous faisons, surtout de ceux qui ne savent qu'ils nous sentent abusés de leur savoir. Nous vous remercions une page.

Pour le moment l'esprit du siècle est complètement tourné à la question du travail; le siècle est absorbé dans la tâche grossière de s'évertuer à créer des capitaux; les conciles cléricaux, reproduction des mœurs d'un autre âge, et même les clubs politiques font une assez triste figure et pâlisent devant les conciles industriels.

Bâlerons-nous le siècle? Nous ne nous sentons pas ce courage. Nous apprécions à leur haute valeur les discussions religieuses et philosophiques, mais nous ne les voudrions voir se poursuivre qu'entre gens sabbatamment repus. Les idées os s'élaborer vraiment bien dans un cerveau qu'alors qu'il cesse d'être distrait par les tiraillements de l'estomac; et l'on n'a chance de rencontrer une paire d'oreilles qu'aux ventres qui ont cessé d'être affamés. Nos aïeux, tant préteurs que philosophes et réformateurs sociaux, ont eu le tort de négliger un peu trop la question du travail qui nourrit le corps, cet appendice essentiel de l'âme, ici-bas du moins. Ils ont prétendu commencer la vie par le dimanche, le jour réservé aux exercices de l'âme et au repos de l'enveloppe; ce fut une faute. Entrons dans l'ordre vrai, l'ordre indiqué par le Créateur. A son exemple, attachons-nous d'abord à bien remplir nos six jours de labeur, à dépenser de la manière la plus utile cette sueur qu'il a condamnée tout front humain à répandre, après quoi viendra le dimanche où nous reprendrons la conversation sur le spirituel au point où nos aïeux l'ont conduite. Vous verrez qu'une fois le pain de tout le monde assuré, nous finirons par nous entendre entre nous, catholiques et pantiléistes, abseulistes et démagogues, beaucoup moins mal que nos pères n'ont jamais pu le faire. Ils prétendaient enseigner d'abord à penser, sans s'occuper d'assurer les moyens de vivre; le temps est venu d'enseigner d'abord à travailler, c'est-à-dire à vivre, ce qui est la première condition pour tout peuple qui a l'ambition de penser.

Sur ce point, l'éducation des Anglais est faite depuis longtemps; on peut évaluer que le temps consacré chez eux à fonder et développer la science du travail est au temps réservé aux exercices de pure métaphysique dans la proportion normale, celle qu'enseigne la loi divine, comme six est à un; ce qui ne les empêche pas de se croire et d'être aux yeux de l'observateur impartial une nation non moins morale, non moins fervente en matière de culte, et non moins constante dans ses croyances politiques que certaine nation, que nous nous abstenons de nommer, dont la vie s'écoule en vagues rêveries et en querelles passionnées à propos de ces rêveries. A cette Angleterre, où les hommes des différentes professions ont le bon esprit de se réunir pacifiquement pour causer entre eux des intérêts et de la science professionnelle, et la haute sagesse de s'interdire dans leurs assemblées tout ce qui touche à des questions d'un autre ordre, réservant celles-ci pour les traiter par des mandataires spéciaux, dans les régions convenables et aux heures réservées; à cette nation, qui fait preuve d'un bon sens si éminemment pratique, la Providence accorde aujourd'hui comme récompense, la gloire de fonder la grande ère des júbilés industriels, auxquels sont conviés tous les fabricants de la terre.

Londres devient une Jérusalem nouvelle, la Sion brillante de clartés vers laquelle tendent les vœux de tout voyageur appartenant à l'une quelconque des classes industrielles.

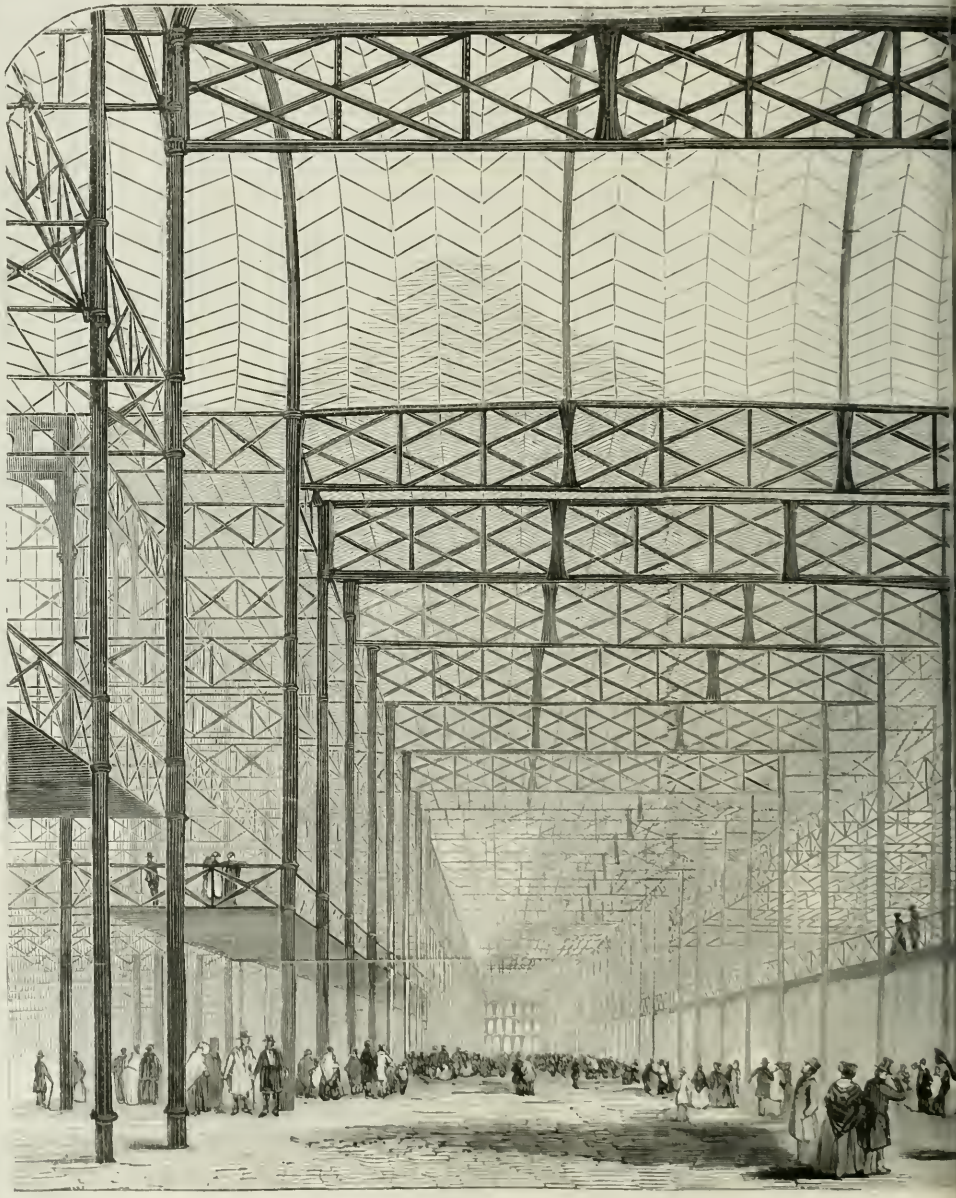
... D'où lui viennent de tous côtés Ces marchands qu'en son sein elle n'a pas créés?

Voici des siècles que le pèlerin aux pieds nus, livrés à l'insulte de la foule et du caillou, au visage amaigri, blême et velu, a déposé le manteau semé de coquilles, la gourde et le long bâton blanc. Il a désappris la date des júbilés petits et grands de Rome, la cité sainte; ses genoux n'usent plus les degrés où l'on monte à Saint-Pierre, la merveille des merveilles du vieux monde catholique. Rome elle-même se transforme dans ce mouvement universel, et à défaut d'industrie, elle a des bénédictions pour les œuvres mendantes de ses fidèles. D'innombrables troupes de nouveaux pèlerins surgissent de toutes parts, d'un aspect moins pittoresque peut-être, mais qui, du moins, rassure sur l'état de leur santé. Tout ce monde est rasé de frais, ganté de blanc, chaussé de vernis, et mange l'huile sans songer à se décorer de la coquille. Ils affluent dans tous les ports du continent, impatients de monter le vaisseau qui doit transporter, eux et le chef-d'œuvre enfané par leurs veilles, dans l'île magique habitée par l'Alme des temps modernes, l'enchantresse

qui sait accomplir les prodiges avec deux substances vulgaires à l'excès, un peu d'eau et de houille. Ils accourent pour implorer de l'industrie britannique un bienveillant regard, un sourire d'approbation, un certificat paraphé de sa main, qui les place à la face du monde parmi les véritables adeptes, le *satisfecit* qu'au retour ils puissent montrer avec orgueil à la patrie leur mere.

Chose assez singulière! Le Saint-Pierre, qui fut le but des pieux pèlerinages, l'objet des aspirations mystiques, présente à l'œil une lourde masse, bien compacte, de blocs immenses, tels que la carrière les a fournis; l'art a négligé de les découper en dentelles aériennes, tandis que la maltrasse basilique, le siège suprême des intérêts grossiers, le centre modèle vers lequel convergent les appétits sensuels, affecte au contraire dans sa construction le choix des matériaux les plus légers: la fonte, échappée de la fournaise pour se mou-

EXPOSITION UNIVERSELLE



Etat actuel des travaux

ler en sveltes arceaux, et la feuille délicate du cristal se substituant partout à la pierre. Faut-il voir là une pensée profonde de la part des deux architectes ? L'artiste catholique prétendait-il symboliser dans son œuvre la solidité inaltérable de l'Intérêt spirituel qui appartient à la fois à ce monde et à l'autre ? L'artiste utilitaire a-t-il voulu confesser humblement la fragilité des intérêts temporels ? Nous comptons bien voir quelque savant dépisteur des sens des mythes, quelque professeur allemand, versé dans l'esthétique et la symbolique, exercer sa sagacité sur ce grave sujet.

De son côté la séduisante Alcine se prépare à recevoir ses hôtes. A défaut de barbes ou de touffes que nos maîtres n'acceptent plus, elle leur promet un chœur de journalistes qui décrira les exploits de chacun. Un nouveau journal, l'Expositor, fondé exprès pour la circonstance, fait dès à présent appel à tous les exposants pour qu'ils

aient à lui envoyer leurs notices et les dessins de leurs produits. C'est à lui que l'Illustration emprunte le dessin, qu'elle donne dans ce numéro, du merveilleux édifice. Plusieurs autres journaux du même genre, soit également nouveaux, soit consacrés depuis longtemps aux questions industrielles, entreprennent la même tâche que l'Expositor, sans compter notre confrère l'Illustrated London news, qui ne se montre pas le moins chaleureux dans son zèle et le moins prodigue de détails.

Tous les fabricants du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne répondent avec empressement à cet appel. Nous sommes autorisé à croire que dans certaines contrées de l'Europe de pareilles entreprises se fondent au service de l'industrie nationale respective, prêtes à la défendre et à plaider sa cause dans le grand conflit qui va s'ouvrir de toutes les rivalités fabriques.

Que font en cette occurrence les représentants de l'industrie française ? Rien. S'occupent-ils d'avoir une presse française, pénétrée des intérêts de la fabrique française, qui remplisse la mission de faire ressortir avec lucidité les avantages de nos inventions françaises, et les défende contre les rudes attaques que ne manquera pas de leur porter la presse étrangère ? Nullement. Un journal honorable leur offrirait, avec le désintéressement le plus complet et simplement pour faire acte de sage patriotisme, ses bons offices dans cette

circonstance, que nous ne savons pas trop s'ils daigneraient seulement prendre la peine d'accepter. On leur dirait : « Envoyez-nous une simple notice, un dessin de ce que vous comptez expédier là-bas, que leur esprit de légèreté imprévoyante ne leur permettrait pas de consacrer une heure ou deux à ce travail, qui ne se traduirait pas par un bénéfice immédiat et d'une utilité évaluable à l'instant même en tant pour cent. Peut-être même certains d'entre eux iraient-ils jusqu'à répondre au journaliste patriote par la proposition de lui vendre à beaux deniers comptants la précieuse communication de pareils documents.

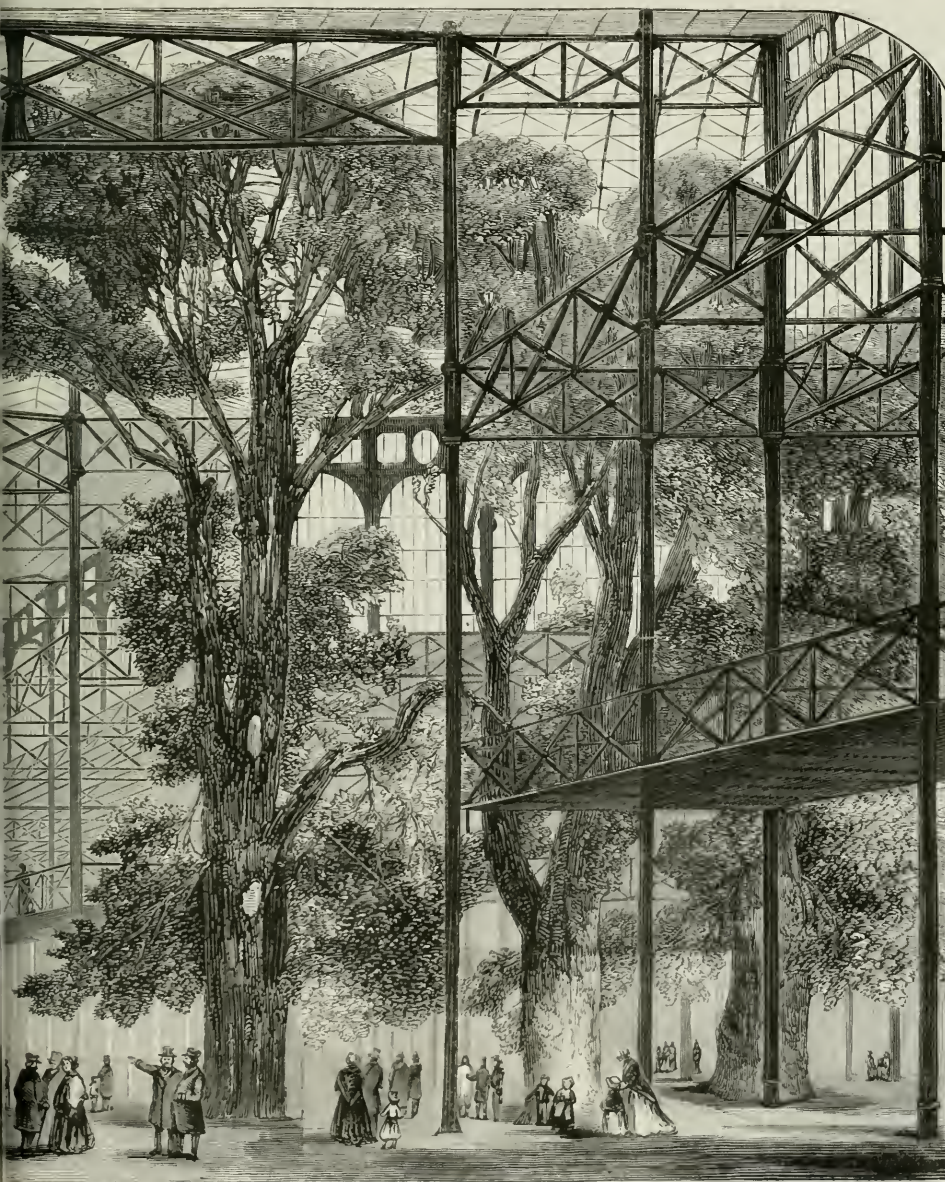
L'adroite Alcine recueillera tous les bénéfices de cette affaire immense, sa marine recueillera le bénéfice des transports, ses propriétaires et ses taverniers le bénéfice d'héberger des pèlerins par milliers : l'on sait ce qu'il en coûte pour vivre un mois à Londres ! Nous allons parler tout à l'heure d'un autre bénéfice, et celui-ci le plus important pour elle, le bénéfice essentiel, celui qu'elle a surtout recherché.

Nos fabricants auront dépensé leur argent et saoureront la douceur de voir la presse étrangère critiquer leurs produits ou leur accorder surmoisement un éloge tout à fait propre à les perdre à jamais de réputation sur tous les marchés du globe, ou, ce qui est pire encore, leur refuser la plus légère marque d'attention, et cela sans se sentir à leurs côtés le moindre point d'appui, sans avoir sous la main un solide et ardent champion national qui les venge à l'instant ou tout au moins les console et les réconforte. Ils recourent alors à des articles improvisés à la hâte, entre les vives préoccupations de la politique, dans quelque coin d'un grand journal : protection tardive, incomplète et bien peu efficace, puisqu'on devra la mentir à des plumes qui pourront bien être compatissantes, mais qui pour la plupart n'auront point été préparées par leurs travaux habituels aux luttes de ce genre. La dernière ressource enfin sera de s'en prendre à l'Etat, de l'accuser comme à l'ordinaire de négligence pour les intérêts de l'industrie française, malheureux Etat que tout le monde invoque et gourmande, et qui n'en peut mais !

Quand donc nous déciderons-nous à apprendre à marcher seuls, à l'instar des Américains et des Anglais ? Quand donc chaque profession trouvera-t-elle le courage d'essayer quelques pas sans l'appui des lisères gouvernementales, d'étudier à elle seule ses propres intérêts, de faire ses affaires elle-même ?

Voyez pourtant ce qu'il a surgi par suite d'une imprévoyance nonchalante, qui serait à peine excusable dans un peuple à demi barbare dont l'intelligence commencerait à peine à s'éveiller ! La France fut la première à concevoir la pensée des concours industriels, des expositions de produits manufacturés ; mais cette heureuse pensée, ôte à manqué de la persévérance et de la science pratique nécessaires pour la conduire à tout son développement logique, pour lui faire porter son fruit le plus beau : une exposition universelle de produits sortis de tous les ateliers qui couvrent la surface du globe. Ce n'est pas le premier lièvre que la

RSELLE A LONDRES



France a fait lever, et qui aura été mangé sur la table de sa voisine. Et pourquoi ? parce que celle-ci eût le esprit de conduite et de persévérance au moins à l'égal du génie d'invention.

Lors de notre dernière exposition, les fabricants anglais demandèrent la faveur de placer leurs produits en regard des nôtres. Le gouvernement manifesta de la propension à y consentir. Vite certains de nos industriels se s'ingèrent à y former une opposition énergique. On n'avait-il jamais remoncé à une idée une fois formée dans sa tête, mais forte et large cervelle ? Il s'était dit qu'il était de son intérêt de placer ses produits en regard des produits français ; il est parvenu à ses fins, et même, par-dessus le marché, il a séduit aussi les autres nations. Elles seront de la fête, *goddam!* Et ce qu'il doit trouver piquant, c'est que la fête se fera à Londres, tandis qu'elle eût si bien pu et que raisonnablement elle eût dû se donner à Paris, dont la situation est la seule vraiment convenable, et qu'on définitive ce sera nous qui payerons les vie nous. John Bull gardera dans ses poches les paquets de banknotes qu'il nous eût si volontiers apportés à cette occasion, et même ceux qu'il nous apporte d'ordinaire chaque été, et nous irons lui faire offrir le de nos petites éparpans (porter de l'or à la France, vraiment c'est porter de l'eau à la Seine), sans compter que le mal de mer nous attend, et peut-être aussi de noires nostalgies sous un ciel constamment maussade et sous un climat fécond eu rhumatismes.

Vous reliez-vous celles de nos branches d'industrie qui vivent grâce à la protection, et le nombre en est grand, le danger du moindre contact, toléré entre elles et leurs similaires anglaises dans les galeries de nos Champs-Élysées, mais en réduisant John Bull à la nécessité de protéger à l'idée d'une exposition universelle sur son terrain, à son propre domicile, vous n'avez fait qu'aggraver ce danger, que fournir à l'ennemi des armes et des chances favorables de plus.

Ce n'est pas la masse laborieuse anglaise qui voyage : le continent est visité par les chefs de la grande industrie et par les hommes de loisir : ceux-ci connaissent nos brillants salons et surtout les coussines de nos théâtres, ceux-là épient la marche de notre fabrication de draps fins et de soieries. Quant à nos ouvriers, nos usagers, notre vie domestique, les Anglais les ignorent tout autant que nous ignorent leurs. Voulez-vous une jolie preuve entre cent mille, et d'autant plus jolie qu'il s'agit d'une question commerciale, d'une question que par sa nature on pourrait croire la plus intéressante pour ces Tyriens de notre âge ? On lit dans le plus estimé de leurs ouvrages de géographie, *Encyclopedia of geography*, par Murray, lequel volume se vend soixante-dix francs, à l'article commerce de la France : « Que la foire de Lanchamp près de Paris ne le cède en importance ni à celle de Guibray, ni à celle de Beaucaire!!! » Or cette exposition de tout ce que chaque nation peut produire dans toutes les branches d'industrie va servir admirablement à l'instruction individuelle de tout Anglais, même le plus stationnaire. Chaque soldat du rang le plus inférieur de l'industrie anglaise va rencontrer dans l'enceinte de Hyde-Park la facilité de voyager dans toutes les contrées de la terre, et cela sans bourse délier, à ses heures de loisir, sans qu'il lui faille suspendre un instant son travail. Il fera la plus étude complète des besoins de chaque peuple et des ressources et du degré de savoir possédés par chaque peuple pour donner satisfaction à ces besoins.

La seule qualité qui jusqu'à maintenant a fait défaut dans plusieurs des produits de la fabrication anglaise, c'est le goût, le sentiment des belles formes et de l'harmonie des couleurs. L'exposition universelle sera l'instrument le plus propre à critiquer cet unique défaut, à inoculer le bon goût chez nos redoutables concurrents, et dans le cas où leur organisation naturelle s'y refusait décidément, à développer davantage en eux la faculté de copier les spécimens de coquette élégance, d'écarter des reproductions assez libres pour que le plus grand nombre des consommateurs se laisse prendre à la ressemblance avec les originaux.

Dependant les innombrables étrangers qui visiteront Londres pendant le cours de l'exposition ne manqueront pas d'être frappés des qualités qui caractérisent en général les produits anglais : la bonne confection réunie au bas prix. En cela on est forcé d'admettre qu'ils ne connaissent point de rivaux. Du longtemps aucun nation ne sera à même de résoudre ce difficile problème aussi bien qu'eux.

Nous être prophète on peut prévoir que la France, en montrant ses produits élégants sous les vitraux de l'Edifice de Hyde-Park, aura une belle occasion de leur gagner les sympathies capricieuses de la classe riche en Angleterre, ce qui, au point de vue manufacturier, compose un cercle assez restreint, tandis que les rois des pélerins à leur retour vont indier jusqu'au dernier de leurs compatriotes à la connaissance de la bonne qualité une ou bon marché des produits anglais, c'est à dire leur assurer les solides sympathies des classes moyennes et des classes pauvres chez tous les peuples.

Cette initiation achevée, ce qui ne sera pas long, pensons que la famille des consommateurs dans notre république qui se résignera assez facilement que par le passé de la monarchie, à payer à des fabricants protégés par des droits de douane certains produits fort cher, tandis qu'on leur autre rive du détroit, l'Angleterre lui les offre à un prix beaucoup moindre.

La grande révolution commerciale préle par MM. Bastiat, l'Anquet, Chevalier, Garnier et autres économistes, alors qu'ils développent dans la salle Montesquieu la doctrine de la liberté d commerce, est de plus en plus immuable.

Avant qu'éclate la crise, les hommes de l'industrie française sauront-ils se concerter et prendre les mesures convenables pour la rendre moins funeste aux capitaux engagés ? Sauront-ils transformer une révolution inévitable en une évolution salutaire ?
SAINT-GERMAIN LEUC.

Littérature étrangère.

HORACE ET LE TASSE.

(Voir les Nos. 34 et 106.

Musieurs villes se sont disputé l'honneur non d'avoir vu naître le Tasse — car les droits de Sorrente sont incontestables — mais d'avoir formé son génie. Sorrente eût peut-être le bureau qui convenait le mieux au chanteur futur des *Jardins d'Armide*. C'est un lieu si agréable et si charmant, dit Bernardo Tasso, qui les poètes y ont placés les demeures des Sirenes. A ou fall voir encore la chambre dans laquelle, selon la tradition, Torquato ouvrit pour la première fois les yeux à la lumière. Son enfance fut, comme celle d'Horace, signalée par des rêves étranges. Les paysans de Brate et d'Acheronta montraient du doigt aux étrangers l'enfant merveilleux que des pigeons sauvages avaient couvert de plumes, et que les vepres et les ours avaient respecté. « Il n'a ni pas six mois, raconte Manso, qu'il commença non-seulement à faire mouvoir sa langue, mais à parler avec autant de clarté que de facilité, » prodige d'autant plus mémorable qu'il devait éprouver par la suite une assez grande difficulté à exprimer ses pensées. A en croire le même écrivain, on ne le vit jamais sourire, on l'entendit rarement crier, pendant son enfance. Cette légende à laquelle Manso ajouta une fois aveugle, prouve seulement l'impression que Torquato fit sur son ami, devenu depuis son biographe, quand il fut atteint de l'âge d'homme. Sa physionomie avait alors, sans aucun doute, cette expression sévère qui se remarque dans les portraits de Titien et qui distingue la plupart des poètes anglais.

Bernardo Tasso, le père de Torquato, fut un des personnages les plus marquants et les plus malheureux de son époque. Il se trompa successivement dans les choix de son parti politique, de ses patrons, du sujet de son poème. Dépourvu de ses biens par un arrêt de confiscation, condamné à un exil qui devait être éternel, il se vit obligé de se séparer et de vivre cloîtré de sa femme ; son poème épique, *Amadigi*, le travail de plus de la moitié de sa vie, n'obtint aucun succès ; ses protecteurs l'abandonnèrent au moment où il eût eu le plus besoin de leurs secours. Il ne se laissa pas abattre cependant par l'adversité. Plein de confiance en l'avenir, il composa des vers jusqu'à sa dernière heure : *Rinaldo* éclipsa *Amadigi*, et il mourut persuadé que la maison de Tasse avait produit deux poèmes immortels. Si maltraité qu'il eût été par la fortune, son fils fut encore plus malheureux que lui. Les poètes sont pour la plupart voués au malheur ; mais le Tasse eut de l'importance *e grave salma* de la vie même plus que la part d'un poète ; et ce fardeau lui sembla d'autant plus pesant qu'il était alligé d'un tempérament irritable et d'une sensibilité malade. Il passa sa vie entière à se repaître d'espérances et d'illusions dont le lendemain lui montrait le néant. Son bureau et son lit de mort furent les deux seuls ports où son existence agitée put trouver quelques moments de calme, sinon de bonheur.

De douze ans à dix-neuf ans, Torquato partagea à l'exil de son père. Commencé à Naples, son lieu de naissance, toujours troublée, se continua à Rome, à Bologna, à Padoue. Ses progrès n'en furent pas moins extraordinaires. Du reste, son goût pour l'étude, son ardeur au travail étaient presque incroyables. Il se levait souvent la nuit pour étudier ; jamais le jour naissant ne le surprit au lit. Son zèle, sa docilité et ses dispositions avaient fait l'admiration des jésuites de Naples. Maurizio Catanee, le premier maître de toute l'Italie, se montra aussi étonné et aussi charmé de ses progrès ; et quand à l'âge de dix-sept ans il entra à l'Université de Padoue, il occupait déjà l'attention du monde savant. Les pers des poètes semblent s'être concertés pour tenter de faire embrasser à leurs fils la profession d'avocat. Torquato fut, comme Ovide, Baccus, Petrarque et l'Arioste, destiné au barreau ; mais comme eux il trompa bientôt les espérances paternelles : la première année qu'il passa à Padoue pour y étudier le droit, il composa un poème épique.

Si nous ignorons ce que fut la vie des étudiants d'Athènes, à l'époque où Horace et Messala s'y instruisaient des propriétés des courbes et des angles, nous savons que deux siècles plus tard, les professeurs et leurs élèves se ligèrent les uns contre les autres, en écoles et en nations, et que plus d'une fois l'autorité dut faire venir des troupes de Corinthe pour rétablir l'ordre trouble. Les mêmes faits se renouvelaient à Padoue, au seizième siècle, et y produisirent les résultats analogues. L'année de l'arrivée du Tasse, cette ville était la plus brillante et peut-être la plus turbulente des universités italiennes. Pour la malédiction, elle avait toujours ou la prééminence sur ses rivaux, ou elle avait toujours les bran-hes des commissions burlesques, la théologie exceptée, elle l'emportait sur Bologna. Guido Panciroli était professeur de droit civil ; Sigonio et Hubertello y enseignaient la littérature classique et la grammaire ; Dianeso Catanee et Casare Passesi y faisaient des cours sur la poésie et les belles-lettres. Mais ces professeurs étaient pour le plupart des rivaux fureux et jaloux, entourés, livrés, défendus par une jeunesse ardente et querelleuse. Les taxations réunissaient d'ordinaire un plus grand nombre d'étudiants que les amphithéâtres, et la métaphysique était souvent délaissée pour l'exercice. Du reste, c'était par là même le même professeur qui donnait des leçons d'armes et de philosophie. Maurizio Catanee apprit Torquato à bien parler et à raisonner, en même temps qu'à monter à cheval et à tuer son adversaire selon toutes les règles de l'art.

Le Tasse avait dix-sept ans lorsqu'il arriva à Padoue ; mais sa haute taille, sa gravité, son expérience et son érudition le faisaient paraître beaucoup plus âgé. La publication de son *Rinaldo* augmenta considérablement la réputation qu'il s'était déjà acquise. Ce poème est peu lu maintenant, et sans la *Jerusalem*, il serait complètement oublié ; cependant, quand on le lit, on s'étonne qu'un jeune homme de dix-huit ans ait pu l'écrire. La première, comme la dernière des

œuvres épiques du Tasse, témoigne de la supériorité de ses facultés critiques sur ses autres facultés. Son jugement et sa sensibilité surpassèrent son imagination. Il composa un poème bien meilleur que celui de l'Arioste, mais comme critique, il était très-inférieur à l'Arioste. Il n'y a rien de moins épique que la *Jerusalem*, si nous en exceptons l'*Ténée* ; et d'un autre côté, si nous en exceptons le plus ancien et le plus élevé des chefs-d'œuvre du genre, l'épée d'Homère, au moins un poème narratif n'est plus habilement composé, ou moins ennuyeux que la *Jerusalem déliée*. Mais nous nous laissons dériver vers la critique, au lieu de suivre le cours de la vie du Tasse.

Son nom, ses talents et son poème valurent au Tasse, pendant son séjour à Padoue, un grand nombre d'amis qui contribuèrent à étendre sa réputation, et qui lui rendirent plus tard d'importantes services dans sa lutte avec l'adversité. Les plus distingués de ces amis furent les futurs cardinaux Annibal de Capoue et Scipion Gonzague. Maheureusement, sa jeunesse devait être aussi tourmentée que son enfance et son âge mûr. Au commencement de la seconde année de son séjour à Padoue, une rixe eut lieu entre deux professeurs de grec et de latin, Sigonio et Hubertello. Ils vivaient depuis longtemps en fort mauvaise intelligence, lorsque s'élevant un jour rencontrés dans la rue, ils s'arrêtrèrent pour s'apostropher ; des injures s'en vinrent aux coups, et au milieu de la mêlée, Sigonio reçut entre autres blessures un coup de poignard à la figure. Volant à terre de nouvelles querelles, il quitta Padoue et se rendit à Bologne, où l'appela le gouverneur Pisto Donato Corsi, évêque de Narzi. La plupart de ses élèves l'y suivirent. Le Tasse fut du nombre des émigrés. S'il ne resta pas longtemps à Bologne, deux des principaux événements de sa vie littéraire y signalèrent sa résidence. Bien qu'il n'eût que dix-neuf ans, il y fut nommé professeur, et ses *Dialogues sur la poésie lyrique* ne sont que le développement de la série de leçons qu'il fit à ses élèves. En outre, il y commença sa *Jerusalem* et il en acheva les trois premiers chants. La célébrité de son poème date pour ainsi dire de sa conception. Bolognotti venait d'être libre le dard, quand le jeune poète lui en exposa le plan tout entier. Dans son enthousiasme, il lui appliqua, dit-on, ces deux vers de Propertius :

Callis Romani scripseram, editis Genti,
Nescio quid mihi nam nasceretur iudici.

Une insulte dont il eut à se plaindre détermina le Tasse à quitter Bologne. On lui attribua injustement, à ce qu'il paraît, un pamphlet injurieux pour les professeurs et les principaux citoyens de la ville. Le jour qu'il était sorti, l'appareil de l'université saisit tous ses papiers et les porta à un magistrat nommé Marcantonio Arsenio, qui les examina sans avoir une réserve. Cette enquête prouva qu'il n'était ni l'auteur, ni le complice de cette malheureuse passade. Son innocence fut publiquement reconnue ; mais il ne pardonna à ses supérieurs ni leurs soupçons ni leur conduite. Après avoir adressé à l'évêque de Narzi une justification indigne, il quitta Bologne ; puis, cédant aux sollicitations de Scipion Gonzague, il retourna à Padoue, et vers la fin de l'automne de l'année 1565, il se rendit à la cour de Ferrare, tout joyeux d'espérances qui ne devaient pas se réaliser. Bien beau peut-être avait été le rêve ; mais plus terrible encore fut le réveil.

La Rome d'Horace et d'Auguste n'existait plus depuis des siècles ; des peuples, inconnus des siècles, avaient foué un monde nouveau sur les ruines de l'ancien monde ; le feu sacré de Vesta était éteint pour toujours, et un souverain spirituel, un prêtre pacifique, dépendant d'un empereur allemand, gouvernait la cité de Quirinus. Des sept collines de Rome, cinq étaient assez solitaires que le jour ou, selon la légende, l'Arcadien Evandre vint à fêter Hercule sur le mont Aventin. Tout autour de ses murs, du lac de Poséone au Liris, s'étendaient d'immenses et monotones déserts, couverts de bruyères et de bois, et les étrangers qui y arrivaient par les routes de Naples ou de Sienna pouvaient s'imaginer qu'ils entraient dans une grande nécropole. Mais au seizième siècle de l'ère chrétienne, au delà des frontières des Etats du pape, de belles et florissantes cités s'élevaient à des intervalles rapprochés dans toutes les provinces méridionales et septentrionales de la péninsule italique. Quelques-unes de ces villes ou républiques étaient déjà en décadence, car, de même que la Rome d'Auguste, elles avaient échappé leur indépendance turbulente contre un despotisme brillant et parfois sage. Cependant Venise, Gênes, et Florence conservaient encore presque intactes cette vitalité économique que donne la liberté, et surpassaient toutes les autres capitales de l'Europe transalpine par l'étendue de leur commerce, le ton de leurs manières, et leur culture des sciences et des arts. Quant à Ferrare, bien qu'elle eût cessé d'être libre, elle brillait encore du plus vif éclat. Les princes d'Este, qui régnaient en maires absolus, préféraient descendre de l'Atys ou de l'Asiyanax troyen, — ils n'ont jamais pu s'entendre sur ce point, — et, selon toutes probabilités, ils étaient les rejetons d'un margrave lombard qui, sous les rois carlovingiens, gouvernait les provinces septentrionales de l'Italie. Une succession de mariages heureux et une série d'intrigues habiles avaient valu aux descendants d'Asiyanax un rang élevé parmi les deux souverains de la Péninsule. A cette époque, aucune cité italienne, à l'exception de Florence, ne pouvait lutter avec Ferrare pour la richesse, la splendeur et le luxe ; et les seigneurs d'Este avaient toujours affecté de rechercher l'amitié des artistes et des poètes. Leur patronage, à la vérité, manquait parfois de jugement et même de libéralité. Ils prirent de temps à autre un Mevius pour un Marc ; les hommages qu'ils exigeaient de leurs protégés étaient souvent hors de toutes proportions avec les présents qu'ils leur faisaient ; et dépendant les poètes, les artistes et les savants accouraient en foule à Ferrare, s'ils y éprouvaient d'amers dégoûts, ils y vivaient du moins au milieu d'un cour brillant

lante, et la rivalité, souvent peu généreuse d'ailleurs, qui les excitait constamment à se surpasser, avait pour résultat d'augmenter tout à la fois et le nombre et le mérite de leurs ouvrages.

L'espace nous manque : nous ne pouvons pas raconter avec détail toutes les infortunes du Tasse à la cour de Ferrare. Du reste, malgré les travaux d'un nombre considérable de commentateurs et de biographes, nous n'avons sur cette partie de sa vie que des renseignements vagues ou incomplètes. Nous ignorons s'il aimait Leonora ou s'il en fut aimé, s'il lui préférait Lucrezia ou s'il en fut préféré, si l'une des princesses d'Este ou toutes les deux furent des personifications poétiques de cette passion métaphysique que les poètes, et surtout les poètes italiens, semblent avoir considérée comme un devoir d'entretenir incessamment dans leur cœur; nous ne connaissons même pas la nature de l'offense dont Alphonse se vengea si cruellement; et ce que nous savons, c'est que le jeune poète eut des ennemis, et que parmi eux se trouvait le secrétaire particulier d'Alphonse, Giambattista Pigna; que les princes d'Este se montrèrent fort capricieux dans leurs faveurs, et que le Tasse était trop léger et trop irritable pour un courtisan. Mais aussi, quelles que fussent les indiscrétions du poète, aucune ne pouvait mériter les affreux tourments que lui infligea son bourreau : quels que fussent les torts dont Alphonse eut ou crut avoir à se plaindre, son ingénieuse et barbare vengeance n'en doit pas moins être vouée à l'exécration universelle comme l'un des crimes les plus abominables qui depuis la création du monde aient été commis par un homme contre l'un de ses semblables.

Le Tasse n'eut d'abord qu'à se féliciter d'être venu à la cour de Ferrare. Le duc le traita avec une grande considération, et parut s'intéresser vivement à l'avancement de son poème. Non-seulement il lui accorda le privilège de dîner à la tavola ordinaria, — la table des princes, — mais quand le poète revint de France, il l'attacha à sa personne, lui assura des appointements mensuels d'environ quinze couronnes d'or, et l'exempta de tout service, afin qu'il ne fût jamais distrait de ses études et de ses travaux. La société des princesses d'Este lui devint aussi salutaire qu'agréable. Ces douces et gracieuses influences dont il était privé depuis qu'il avait dit son dernier adieu à sa mère Porzia de Rossi, c'est-à-dire depuis l'âge de douze ans, il les ressentait de nouveau; et cela tant qu'il en jouissait. A cet égard seulement il fut plus heureux que le poète ou le bel esprit le plus fortuné admis dans l'intimité de Mécène ou d'Auguste. Les femmes vraiment instruites de Rome, les Létie et les Cornélie étaient les matrones de la république, qui se faisaient honorer par leurs vertus exemplaires. L'intrigante Livie, les Julia et les Térèce avaient plus d'esprit que d'intelligence, et elles étaient aussi dissolues que spirituelles. Un amour métaphysique eût été incompréhensible pour Horace, et si un phénomène si étrange eût pu se produire à Rome, il lui eût seulement suggéré l'idée première d'une nouvelle satire. Laure, Béatrix et Léonore sont les créations d'une ère chrétienne et chevaleresque. Les princesses d'Este occupaient un rang distingué parmi leurs contemporaines les plus accomplies, et à cette époque une femme accomplie était en même temps une femme savante. Elles consacraient aussi bien les littératures latine et grecque que la littérature italienne; elles étaient toutes deux d'excellentes musiciennes; elles étudiaient avec ardeur tous les arts et toutes les sciences, et elles recherchaient la société des artistes et des savants. Torquato peut-être un compagnon d'ignorance pour des femmes douées de tant de talents. Il était dans toute la fleur de la jeunesse, et remarquablement beau; il excellait dans tous les exercices du corps; il chantait à merveille; il avait un cœur ardent, un caractère mélancolique, une politesse exquise, et il ne savait pas dissimuler. En outre, le Tasse qu'il voyait dans la composition de ses sonnets et de ses complaintes, et le Tasse avec lequel il récitait ses œuvres lui donnaient une immense supériorité sur tous les poètes qui, avant lui, s'étaient déclarés leurs admirateurs. Avant son arrivée à Ferrare, il avait célébré dans ses vers toute la famille d'Este, et la princesse Lucrezia en particulier. Libre de tout souci, grâce à la générosité de son protecteur, il travailla avec une ardeur nouvelle à sa Jérusalem. Six mois ne s'étaient pas écoulés qu'il en avait achevé six chants. Son intention première avait été de dédier son poème au duc d'Urbino. Il le dédia alors à Alphonse, et de Renaud il fit un ancêtre réel ou imaginaire de la maison d'Este, l'Achille de son liade chrétienne. Du reste, l'armée des croisés et son grand capitaine ne l'occupaient pas tout entier. Chaque semaine il composait quelque pièce nouvelle en l'honneur d'Alphonse ou de ses sœurs. « Si madame Lucrezia avait brodé, si madame Leonora s'était trouvée indisposée, — si madame Lucrezia s'était vêtue de noir, si un rhume avait rendu malades les yeux de madame Leonora, il était toujours prêt, dit M. K. Milman, à admirer, à se réjouir ou à s'alléger... »

Ce fut toutefois dans les villas de Bel-ruciarolo ou de Gossandoli, lorsque les princesses s'y retiraient avec lui, que le Tasse passa les heures les plus heureuses de sa vie. La matinée était consacrée aux plaisirs salutaires de la chasse, de la natation et de la pêche; les soirées à des réunions intimes, dont la musique, des conversations littéraires, les discussions philosophiques, des récitations de sonnets ou de canzoni nouveaux se partageaient tous les instants. Le duc accompagnait rarement ses sœurs dans leurs villas favorites; toute étiquette en était bannie, car la cour restait à Ferrare; aucun sentiment de rivalité n'osait s'y manifester; la calomnie elle-même eût rouzi d'y pénétrer, et toutes les distinctions du rang y étaient peut-être oubliées sous les ombrages des forêts de châtaigniers, au bord des cascades à l'écumante argenteuse, dans les jardins solitaires comme dans les volumineuses bibliothèques et les riches galeries de ces anciens palais d'Este. Les premières scènes de Torrismondo, la meilleure des tragédies italiennes anté-

rieures aux chefs-d'œuvre d'Alfieri, furent lues au fond de ces délicieuses retraites. L'Aminta avait été représentée au théâtre de la cour avec tous les accessoires propres à assurer le succès — musique, mise en scène et costumes, — et les femmes les plus belles, les seigneurs les plus chevaleresques, les savants les plus éminents d'un pays et d'un temps si supérieurs aux autres, au triple point de vue de la beauté, de la chevalerie et de la science, l'avaient honorée d'acclamations enthousiastes. Une seule voix manquait à ce concert unanime de félicitations et de reconnaissance : la princesse d'Urbino n'avait pu assister à la représentation de la plus touchante et de la plus gracieuse des pastorales modernes. Mais Lucrezia n'en vultait pas être privée d'un plaisir dont avaient joui des milliers de spectateurs inférieurs à elle par la naissance et par l'esprit. Le poète lui invita à venir à Urbino; Lucrezia et son époux François l'y prièrent avec la plus aimable hospitalité. Pendant les fortes chaleurs de l'été, ils l'accueillirent à leur villa de Castel-Durante, où il leur récita l'Aminta devant un petit cercle de courtisans et d'amis. Les applaudissements bruyants du théâtre lui avaient probablement semblé moins flatteurs que les éloges plus calmes de cet auditoire choisi. Il est peut-être inutile de rechercher, car il est impossible de le constater, si le Tasse, quand il récitait dans une retraite si douce quelque canzone bien passionnée, ne s'abandonnait pas à des sentiments trop tendres et dangereux pour un client de la plus noble ou du moins de la plus orgueilleuse des familles princières de l'Italie.

Pourquoi une journée qui promettait d'être si belle eut-elle une si triste fin? On ne le saura jamais. Le succès d'Aminta, en 1573, semble avoir été pour le Tasse la source de nouveaux chagrins. Il provoqua la jalousie des courtisans. Son vieil ennemi Pigna était mort, mais le successeur de Pigna avait hérité de ses préventions et de ses haines. On répandit le bruit que l'humble client de la maison d'Este avait osé aimer une princesse. Les papiers du Tasse furent saisis; des sonnets, des canzoni, et surtout un madrigal parurent de nature à confirmer les rumeurs propagées par la malveillance; on s'imagina même qu'il s'y vantait d'avoir vu sa passion partagée, et cependant ces compositions n'étaient adressées à personne, ni destinées, en apparence, à être publiées. La maison d'Este prouva, on le verra plus tard, que le Tasse n'était pas un homme si facile à séduire, et qu'il était très-irritable, et quand il s'emportait il ne pardonnait pas. Tantôt il flatta le Tasse; tantôt il lui témoignait le plus profond mépris. Il le menaça de l'inquisition; il lui rendit un moment toutes ses faveurs; et, peu de temps après, il déclara publiquement qu'il était fou, et il fit tout ce qu'il put pour le priver de sa raison. D'abord le Tasse fut enfermé dans ses propres appartements, puis confié aux soins des médecins et des serviteurs du duc, puis confiés à instruire leur maître de tous les murmures et de tous les gestes d'impatience qui lui échappaient; enfin on le transféra du palais de Ferrare à la villa de Bel-ruciarolo, où, par arrêt de son bourreau, il se vit condamné à une démenée éternelle.

La terrible sentence rendue, il avait été emprisonné dans le couvent de San-Francisco, et deux moines veillaient sur lui jour et nuit; mais ils avaient probablement reçu l'ordre de ne pas faire beaucoup de bruit. S'échappant à diverses reprises, et il s'enfuit à Naples, à Venise, à Urbino, à Mantoue, à Padoue, à Rome, à Turin. Alphonse avait autant d'intérêt à le voir errer de cour en cour qu'il le tenait emprisonné. Ses yeux hardis, son agitation inquiète, sa misère, la violence de ses plaintes, et jusqu'à son charme en ornu qui, par intervalle, le ramenait à Ferrare, confirmèrent, partout où il allait, les bruits que le duc avait fait répandre à dessein sur l'état de sa raison. Un noble Vénitien, un gentilhomme lombard et le duc d'Urbino le traitèrent avec bonté; mais en général, tous les hommes auxquels il s'adressa s'éloignèrent de lui froidement. Quand même il n'eût pas été fou comme on le disait, chacun craignait, en lui manifestant de l'intérêt, d'attirer sur soi la colère d'Alphonse.

Le 2 février 1579, le Tasse revint à Ferrare. Le lieutenant, Marguerite Gonzague, fille du duc de Mantoue, fit son entrée solennelle dans la ville. Elle venait épouser le duc Alphonse veuf de ses deux premières femmes. Quatorze ans auparavant, le Tasse avait été l'un des spectateurs les plus considérés et les plus distingués du mariage de ce prince avec Barbara, archiduchesse d'Autriche. En contemplant ce brillant cortège qui défilait devant lui, il se rappelait le passé et il songeait au présent. Tout le monde le croit fou; il ne sait où reposer sa tête; lui offrir un asile, même lui parler, c'est s'exposer à la vengeance du prince; le lui priver, le trailler, l'insulter, c'est lui témoigner son zèle et mentir sa faveur. Sa patience était épuisée; il éclata en violents reproches contre le duc, les courtisans et les ministres; il retraça les éloges qu'il leur avait prodigés; il renoua au service d'Alphonse, il révéla hautement et sans ménagement les menaces et les cruautés dont il était depuis si longtemps victime, et il fut arrêté, jeté à l'hôpital de Santa-Anna.

L'hôpital de Santa-Anna était un monas-tère de fous du dernier ordre, et l'auteur de la Jérusalem eût pour demeure la plus triste, et la plus malpropre, la plus inconcommodable et la plus misérable bâtiment. Ses compagnons de captivité ne comprenaient pas toute l'étendue de leur malheur. Les souffrances morales du Tasse éclatèrent ses souffrances physiques. Pendant quelque temps au moins, il eut la conscience de son état. Il s'entendait élever vivement dans sa bierre; il se sentait de-cendre vivant dans sa tombe. Un simple mur, tremblant, le séparait des fous furieux. « Je ne redoute pas tant, écrivit-il à Sulpice Galzaudi, la grandeur de mes maux que leur durée. La crainte d'un emprisonnement perpétuel m'agite de beaucoup moins ma haine. — La malpropreté de ma bierre, de mes cheveux et de mes vêtements, l'horrible saleté et l'humidité obscure de mon cabot me font cruellement souffrir; mais c'est surtout la solitude qui me désespère, cette ennemie naturelle qui, même dans mes jours de pro-

sphérie, me tourmentait tellement, que malgré moi j'allais, aux heures les plus indues, chercher la société de mes semblables ».


Un incident, insignifiant en apparence, mais important par ses résultats, contribua à augmenter ses souffrances. Agostino Mesti, le prieur ou directeur de l'hôpital de Santa-Anna, avait été l'élève de l'Arioste; il avait élevé à ses propres frais, dans l'église des Bénédictins de Ferrare, un monument à la mémoire de son maître; il se montrait un admirateur enthousiaste de ses œuvres; un défenseur passionné de sa renommée. Le prisonnier confié à la garde d'Agostino menaçait d'enlever à l'Arioste cette suprême honneur que lui avait joué jusqu'alors sans contestation. Bien qu'il eût écrit des satires, l'auteur de *Roland furieux* passait pour un homme affable, généreux, humain. Malheureusement son disciple avait un caractère tout opposé; sa haine ou ses craintes lui firent exécuter littéralement — s'il n'alla pas au-delà — les instructions d'Alphonse. Sa surveillance fut incessante, son langage dur, sa conduite arrogante; et son capif désespéré déplorait autant la destinée qu'il avait placée sous la garde d'un tel ecclésiastique, que celle qu'il avait eue à son patron. Toutefois, la générosité d'un oiseau d'Agostino adoucit un peu les souffrances du Tasse. Ce digne jeune homme eut une vive sympathie pour le plus grand et le plus infortuné des poètes; il passait chaque jour plusieurs heures avec lui dans sa cellule; il lui servait de secrétaire, il écoutait patiemment ses plaintes; il prêtait une oreille attentive aux pétitions violentes et aux remontrances indignées qu'il adressait à Alphonse, à ses sœurs, aux princes, aux cardinaux, aux assemblées politiques et aux universités de l'Italie; enfin il se chargeait de faire parvenir à leur destination les lettres que son oncle eût sans doute retenues et détruites, ou envoyées peut-être à l'implacable ennemi de leur malheureux auteur.

Au mois de septembre 1580, un coup plus terrible encore vint le frapper. La Jérusalem décriée fut publiée à son insu, tellement figurée et mutilée, que cela eût suffi pour faire perdre la raison à un poète moins impressionnable que lui. L'auteur de ce crime littéraire s'appelait Cefeo Malaspina; il avait été autrefois au service du grand duc de Toscane et l'un des amis du Tasse. Il obtint littéralement l'appropriation de son maître, et il les fit imprimer à Venise. Ce volume comprenait les dix premiers chants, les six arguments en prose des onzième et douzième chants, et les quatre chants suivants avec un certain nombre de stances que le poète avait supprimées; le tout était rempli de fautes grossières et des erreurs les plus graves. Telle fut la première édition d'un poème dont toute l'Italie, pour ne pas dire toute l'Europe, attendait avec impatience la publication; dont la composition et la correction avaient coûté six années d'un travail assidu à son auteur; dont la fable, les épisodes et le style avaient été modifiés, remaniés, retouchés d'après les avis des savants les plus compétents et des universités les plus célèbres; que Bolognetti avait salué comme une seconde *Enéide*; que Ronsard avait honoré d'un sonnet pompeux, et dont la splendeur sans tache devait un jour, si les espérances du poète ne le trahissaient pas, le dédommager de tous les maux qu'il avait soufferts. Au mois de novembre suivant Montaigne vint à Ferrare, il y visita l'hôpital des fous ou l'on traînait à ce qu'il paraît, l'auteur de la Jérusalem à tous les ébranlements que la curiosité ou la pitié attirait dans ses murs. « Jeus plus de dépit encore que de compassion, dit Montaigne, de le voir à Ferrare en si pitoyable état, survivant à soi-même, méconnaissant et son et ses ouvrages, lesquels, sans son seer et toutefois à sa veue, n'ont pas un homme incogroyer et informé. »

Cependant, tandis que le poète subissait l'arrêt de folie prononcé contre lui par Alphonse, le poème était lu et récité dans les villas et dans les campagnes, dans les marchés et dans les ports, dans les palais et dans les couvents, sur les grands chemins les plus fréquentés, et le long des sentiers les plus solitaires, depuis les sources de l'Adige jusqu'au détroit de Messine, dans les vallées de la Savoie, dans les capitales de la France et de l'Espagne. Ses nombreux admirateurs ne trouvaient dans aucune langue des expressions assez fortes pour le louer dignement. Tous les libraires qui l'édition étaient sûrs de s'enrichir. Deux mille exemplaires de l'édition d'Inzerri se vendirent en un jour ou deux. Berris, habillers, maroquiniers, boulangers, agriculteurs, négociants, man-hands, prêtres, moines, nobles, princes, savants, jeunes gens, femmes, vieillards, tous les rangs, tous les âges, toutes les conditions répétaient à l'envi les vers immortels du prisonnier de Santa-Anna. Malheureusement, quand bien même les éclats de rire, les cris de douleur et le bruit des chaînes de ses compagnons d'infortune eussent permis au Tasse d'entendre du fond de sa cellule cette acclamation enthousiaste de ses contemporains, il n'eût pu ni la comprendre ni en jouir; on l'avait trop longtemps fait passer pour fou; sa raison s'était réellement égarée.

Le 3 juillet 1586, la liberté fut rendue au Tasse; son emprisonnement à Santa-Anna avait duré sept ans. Il vécut encore neuf ans, car il mourut le 23 avril 1595. Mais il ne fut guère plus heureux pendant le reste de sa vie qu'il l'avait été durant sa captivité. Quelques rayons de bonheur illuminèrent pourtant ses derniers moments. Sa gloire remplut toute l'Italie; on parla de couronner le poète qui avait chanté Renaud avec les lauriers qui avaient ceint le front de Pétrarque. Les plus nobles maisons d'Italie lui offrirent à l'envi l'un de l'autre leur patronage; mais il ne s'en était que trop lié aux princes, et ses plus douces consolations furent l'amitié de Manso et l'hospitalité des bons bénédictins du mont Ovat. Dans l'église du couvent de Saint-Onuphre, à Rome, une simple et petite tablette de marbre et un monument plus prétentieux informent les voyageurs que c'est là que repose, après un pénible pèlerinage, la dépouille mortelle de Torquato Tasso.

ADOULPE JOANNE.



CONSEILS A L'ENFANCE.

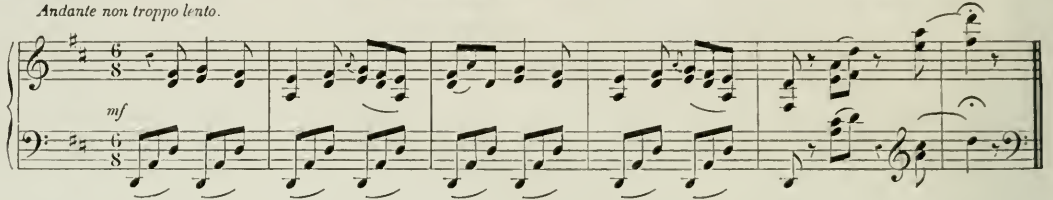
PAROLES
de M. Eugène Petit.

A M. POINCHARD.


MUSIQUE
de M. Fr. Gonoldi.

Andante non troppo lento.

Piano.



Gen - - tils en-fants, ber - - cez en - cor ber - cez en - cor Vos doux rê - ves



de l'a - ge d'or, de l'a - ge d'or.

rall. *longue*

suivez *p*




1^{er} COUPLET.

Au - tour de moi dan - sez, chan - tez sans ces - se; L'é - - té se prête à vos a - - mu - se -



ments. Ta - lent, gran - - deur, rien ne vaut la jeu - - nes - - se; A vous la joie, à l'hom - - me les tour -

rall.



1^o tempo.

ments! So-yez hu-mains, ne je-tez pas l'ou--tra---ge A qui par vous cherche à se ra-ni-

mer; Sou-ve-nez vous que l'on aime au vieil à-ge, Et qu'à votre âge il faut se faire ai--mer. Gen-

suivrez.

2^o COUPLÉ.

Heu-reux en -fants, vo-tre cœur est sin--cè-re, É--loi-gnez vous des è--tres cor-rup--leurs; Com-me l'hi-

ver qui dé-vas-le la-ter-re, Leur souf-flé-im--pur vien-drait la-ner vos fleurs. Le faux plai--sir est tou-jours mauvais gui-de; Malheur à

ceux qui sui-vent sou-flam-beau! Mais des ver--tus qui se fait une é--gi-de, Choisis le vrai, c'est l'i--ma-go du beau. Gen- etc.

3^o COUPLÉ.

Plus vous se--rez ai-més de la vieil--les-se, Plus vos plai--sirs plai-ront à l'É--ter--nel; Car le vieil-

lard dont la main vous ca--res-se Dans votre es--prit sè-me l'es--prit du ciel. Mais le jour baisse, en-fants; pour la pri---ère Vo-tre pas-

teur vous at--tend au saint lieu. A-do-rer Dieu c'est ho-no-rer son pè-re, Ai-mer son père est rendre hommage à Dieu. Gen- etc.

Procédés d'E. Durvonn.

Chronique musicale.

Il y a huit jours, un de nos dessinateurs racontait fort spirituellement, à sa manière, ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin; c'est un conte à peu près analogue que MM. Scribe et de Leuven viennent de mettre en scène à l'Opéra-Comique. Leur *Chanteuse voilée* est le bon ange d'un rapin qui se nomme Vélasquez. Le nom est devenu célèbre dans l'histoire des peintres; mais l'artiste qui le porta ne fut pas tout d'abord le protégé de Philippe IV; il eut par conséquent à passer, de même que tant d'autres, de ces moments de jeunesse où les passions exercent en tous sens leur despotique empire, sans s'inquiéter de quoi que ce soit. Ce qui qu'il soit, c'est bien des choses; par exemple, un amour qui ne pouvait pas être malgré vous, quelquefois vé; des dettes que vous ne savez comment acquitter; bien des choses enfin qu'on ne dit pas, c'est tout dire. MM. Scribe et de Leuven ont découvert ou imaginé que Vélasquez se trouvait exactement dans cette situation, alors que jeune homme il n'avait pas encore quitté Séville, sa ville natale. Notre jeune peintre à des dettes, il a de plus une jeune servante qu'il aime d'un amour dont il rougit, mais enfin qu'il aime. Outre que la jeune servante est jolie, elle possède une voix dont le son rappelle à s'y méprendre le son de voix d'un chanteur de rues qui, le visage voilé, entraîne après elle par ses chants magiques tous les seigneurs et tout le peuple de Séville. C'est à qui lui fera les dons les plus généreux; la mystérieuse gitana est l'idole de tous; l'autorité municipale elle-même se prosterne à ses pieds; il n'est pas surprenant que le jeune et fougueux artiste l'adore ainsi et plus que tous les autres. Une gitana, une servante, sont-ce bien là des amours dignes de Vélasquez? Cependant les dettes du peintre sont soldées sans qu'il sache comment. Bref, lorsqu'il plait aux auteurs d'arriver aux éclaircissements, on apprend que la riche escarcelle de la cantatrice bohémienne a servi à déli-

vrer l'artiste de ses créanciers, et que la *chanteuse voilée* n'est autre que la jeune servante. Il est inutile d'ajouter que le dévouement de celle-ci est récompensé par l'amour tout entier de celui dont elle a été pendant tout un acte la divinité tutélaire, et l'amour est légitimé par le mariage, dénouement obligé de tout opéra-comique. Quant à l'étoile sévilienne, il en est pour ses frais, qui d'ailleurs n'ont pas peu contribué à divertir tout le monde.

Sur cette donnée passablement légère, mais convenablement disposée pour la musique, M. Victor Massé a écrit une partition qui le place, dès son début, à un rang fort honorable parmi nos jeunes compositeurs. M. V. Massé a remporté le premier grand prix de l'Institut en 1815; on doit le classer parmi les musiciens favorisés du sort, puisqu'il arrive au théâtre en 1850, avec un libretto arien M. Scribe a bien voulu joindre sa collaboration. C'est là une faveur doublement rare; mais, par son talent, M. V. Massé a prouvé qu'elle était on ne peut mieux placée. Il y a dans son œuvre tout à la fois de la distinction et de l'originalité, une mélodie franche, des rythmes bien accentués, une harmonie riche, une instrumentation bien faite et qui répand sur la plupart de ces morceaux un excellent coloris. Nous citerons d'abord l'ouverture, charmante préface instrumentale, qui a été et méritait d'être très-applaudie; après l'ouverture, les couplets et l'air de l'alguazil, parfaitement chantés par M. Bussine; puis les couplets de la servante, dont le tour mélodique est des plus fins et des plus élégants; les couplets du peintre, d'un sentiment délicieux; le duo d'amour, morceau capital de l'ouvrage, qui renferme des phrases de chant d'une expression dramatique bien sentie et bien rendue; enfin un trio habilement dialogué et écrit pour les voix, avec un art remarquable; puis encore un chœur et les brillantes vocalises que mademoiselle Lef-

vre dit avec un talent plein de grâce. Du reste, dans tout ce rôle de servante, mademoiselle Lefèvre s'est montrée actrice intelligente et chanteuse excellente. M. Andran a joué et chanté le rôle de Vélasquez avec beaucoup de chaleur et d'âme. La belle voix de M. Bussine et les progrès que ce consciencieux artiste fait tous les jours; soit comme chanteur, soit comme acteur, lui ont valu, dans le rôle de l'alguazil, le succès le plus complet qu'il ait eu jusqu'ici. En résumé, il y a un succès franc et décidé pour tout le monde, pour le compositeur et pour ses interprètes. Le début de M. V. Massé est donc de toute façon des plus heureux possibles.

L'approche du jour de l'an se fait toujours pressentir pour nous par l'apparition des albums de musique. Les voici qui nous arrivent. On dit pourtant qu'ils seront en moins grande abondance cette année. Leur règne serait-il près de finir aussi? Ce serait un fait significatif dans nos mœurs musicales. En attendant qu'il se vérifie ou non, l'*Illustration* offre avec plaisir à ses abonnés un extrait de l'Album nouveau de M. Fr. Bonoldi. Cet extrait fera juger du reste. L'auteur, musicien plein de goût, a voulu que son recueil pût être chanté sans aucun danger par toutes les bouches. Afin d'attendre ce but, il a choisi ses paroles avec un soin scrupuleux; on ne saurait trop l'en louer. Les dix romances de cet Album méritent toutes d'être citées. Nous citerons plus particulièrement celle qui a pour titre *l'Étincelle*, dont les paroles sont de M. Léo Lespéz, véritable et charmante étincelle mélodique; celle intitulée *la Cloche*, dont les paroles sont de M. Ed. Turquet, mélancolique et religieuse pensée, au chant simple, à l'harmonie distinguée et d'une bonne couleur locale. M. Bonoldi réussit trop bien lorsqu'il composa sa musique sur des paroles de Béranger, pour négliger cette source féconde d'inspirations musicales: *l'Exilé*,

qui se trouvent dans son nouvel Album, sera le di me pendant du *Teut' caporal*, devenu si populaire parmi les chanteurs de salon. De plus, les *Aldous*, de *Marce Stuart* ont fourni à M. Blandit le sujet d'une mélodie d'un beau sentiment. Un autre matrice spéciale a été consacrée, il y a quelques jours, à l'audition des douze romances de l'Album de M. Etienne Arnaud, édité par M. Hugel, comme d'habitude, c'est-à-dire avec tout le luxe qui n'est recherché dans ces publications étrangères. Les dessins ont été confiés à un talent de MM. Grenier, G. Janet, Leroux et A. Mouilleron. Il y en a de charmants; ils ne sauront à la vérité, rien ajouter au mérite de la musique de M. Et. Arnaud; mais ils lui font très-bonne compagnie. Le compositeur de cet Album est trop bon connu maintenant pour que nous ayons besoin de nous étendre longuement sur son compte : il est en de ceux qui pry et du plus ancienne date, chaque année, leur tribut à ce genre de composition musicale si cher en vogue, de tout temps, dans nos petits cercles musicaux. Chants simples, harmonie nullement recherchée, accompagnements sans prétention, belles sont les qualités essentielles de ces petits-dramas ou petites comédies lyriques en trois couplets tenant sur deux pages d'impression. Ces qualités brillent de tout leur modeste éclat dans le nouvel Album de M. Etienne Arnaud.

Le concert que M. L. Lacombe a donné la semaine dernière avait attiré à la salle Sainte-Général un nombreux auditoire dans lequel un remarquable à peu près tous les pianistes qui sont en ce moment à Paris. Il semblait qu'on lui prêtât une sorte d'assurance que M. L. Lacombe, malgré le succès de ses œuvres symphoniques, n'est pas trop musicien, après comme avant ce succès, un éminent pianiste. Il y a tant d'artistes qui négligent souvent un beau talent de virtuose pour n'être que de médiocres compositeurs! M. L. Lacombe à la bon esprit de ne pas ressembler à Couci-ci; et il l'a prouvé l'autre soir en exécutant, indépendamment de sa propre musique, la sonate en ut dièze mineur de Beethoven, et l'une des plus délicieuses mazurkas de Chopin; et il obtint des applaudissements unanimes, tant après chacun de ces morceaux qu'après ces intitulés : *le Retour du Guerrier*, *le Torrent*, *le Soir*, et *Une Polonaise*; ceux-ci sont de sa composition, et lui font le plus grand honneur.

C'est enfin dans notre prochaine chronique que nous aurons à parler de la première représentation de *l'Enfant prodigue*. Elle est définitivement annoncée pour le jour où cet article-ci sera sous presse.

GEORGES BOTSQUET.

Les Préjugés et les Prétentions historiques

A PROPOS DE L'INVENTION DE LA VAPEUR.

Au Directeur de l'ILLUSTRATION.

Monsieur,

Une réponse ou huit lignes que vous adressez dans votre N° 60 en date du 23 novembre, p. 330, col. 2, à un certain M. N., donne matière à beaucoup plus de réflexions qu'on ne le croit au premier abord, et enfin, permettez-moi de le dire, inéminablement plus de choses que vous ne le croyiez peut-être vous-même. Ces huit lignes, ou deux plus ou moins, suivant moi, sont un abrégé de l'histoire des prétentions historiques, ou plutôt de l'objet d'une étude sérieuse, approfondie. Vous dire tout ce qu'elles nous inspirent de réflexions serait trop long sans doute et peut-être ennuyeux pour vos lecteurs. Sachez, du moins, qu'elles m'avaient suggéré tout d'abord le projet d'une dissertation quasi-académique. Les Anglais, di-voient, n'ont pas la prétention d'avoir inventé la vapeur. Et! malheureusement si, monsieur, ils ont cette singulière prétention. Salomon de Caus, ajoutez-vous, à été ecrimé comme lui; encore un point à vous enlever, je crois. Vous voyez donc que j'avais beaucoup à dire dans votre dissertation. Je trouvais de plus en plus intéressants au sujet de la machine à vapeur des prétentions envahissantes; je faisais une collection des préjugés historiques les plus célèbres, et je citais comme exemples, au sujet de la difficulté de les détruire : 1° l'histoire de l'église aveugle et mendiant son pain, comme l'a si bien raconté M. de Marmontel et si bien peint M. Louis David, quoique le susdit l'église ait conservé jusqu'à son dernier soupir bon pied, bon œil, et qu'il ait été admis à faire valoir ses droits à la retraite; 2° l'histoire de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par ce bon Khalife Omar, maudit par tout le monde pour avoir enlevé tant de chefs-d'œuvre d'arts et de lettres à allumer du feu sous prétexte d'éliminer les mauvaises doctrines de se répandre; 3° l'histoire même de ce Salomon de Caus enfermé à Bicêtre plus de 200 ans après sa mort par je ne sais qui m'avrait plaisir, et que vous, monsieur, comme beaucoup de gens d'esprit, poètes, peintres et dramaturges, vous obstinez à maintenir dans une prison où il n'est jamais entré. Je vous faisais donc d'une foule d'autres histoires du même genre, toutes de circonstance, comme vous en pourriez juger par ce que j'écris. Ce qui me donnait l'idée que me dis-je, c'est que les prétentions de Salomon de Caus et de l'abbé d'Arnauld, c'est que vous mettiez cette loi de maxime : « On a vu de très-bons Français, il faut être juifs avant tout. » Je trouvais la raison d'évidence, elle développait les esprits à l'évidence de rendre à chacun ce qui lui est dû; je cherchais à déterminer exactement la part des Anglais, qui est melle dans l'invention première de la vapeur; la part de Salomon de Caus, qui n'est pas lourde, ou qui n'est si peu, qu'il ne me comprend pas pourquoi le peuple l'a plus spirituel de l'envoyer se serait permis envers lui une plus intéressante qu'il n'aurait été concevable; qui si ses découvertes en avaient réellement valu la peine; qui la part de Papin, qui est bien et d'abord l'inventeur du système qui fut en usage jusqu'au jour du fondement de toutes les machines où l'on utilise la force de la vapeur; la part de bien d'autres; à partir du sauvage qui s'avisait, le premier, que le lien d'un sac à marmite était soulevé quand il chauffait trop son bouilli, jusqu'à l'habile constructeur qui parvint à franchir en quelques jours, avec la force motrice de la vapeur, l'intervalle que Christophe Colomb avait mis six jours à parcourir. Comme j'ai dit, je trouvais plus d'un motif de réclamation contre l'injustice des hommes, et qui combait encore cette phrase de Vol-

taire : « Votre colère aurait bien d'autres motifs pareils de Seshaler. » Mais, je l'avoue, tout cela m'avait conduit un peu loin, de toute manière, et bien que ma dissertation divisée en livres, les livres en chapitres, les chapitres en paragraphes, etc., je ne serais trouva le tête d'un manuscrit de nature à occuper un fort volume in-8°, ce qui en aurait rendu l'insertion difficile dans l'Illustration. D'un autre côté, je m'échiffais un peu, je le confesse, et contre les nations qui ne lement plus que leur dit, comme nos voisins les Anglais; et contre les gens qui n'ont pas le sens commun, comme les autres, et qui ne se soucient pas de l'autre côté du détroit et qui continuent à en fabriquer de fausses, comme le plaisant dont je parlais tout à l'heure au sujet de Salomon de Caus, etc. Or, vous terminez votre trop courte épître par ces mots : « Calmez-vous, calmez-vous. » C'est le sage exhortation, monsieur, mais fait rentrer en moi-même. Je n'ai voulu passer outre ni vous, ni vos lecteurs; et quoi qu'il m'en coûtât, j'ai sacrifié ma dissertation académique au désir de maintenir la paix entre deux grandes nations, et d'éviter peut-être une conflagration générale. Vous voyez que j'étais bien pénétré de mon sujet, et que je ne le suis guère moins de ce que vous dites de justes sous le titre modeste de « Connaissance » et sans la forme aphoristique connue de vos heureux lecteurs. De bon compte, je pourrais, de vos huit lignes, tirer au moins, pour ma satisfaction personnelle, tout autant que Cuvillier du fameux *bi-mien prononcé* par le fils du Grand-Tart en faveur de M. Jourdan. Puisque je renonce, dans un but d'intérêt général, à des développements si naturels, permettez-moi du moins de résumer en quelques lignes, sans la forme dogmatique qui n'est pas absolument incompatible avec le sujet, les faits auxquels semble faire allusion la correspondance que j'ai citée en 1663 dans un langage inintelligible. Vous ne peut-être que c'est par là que j'aurais dû commencer; d'autres diront que j'aurais dû m'en tenir là; mais n'est pas bref qui veut. Tout le monde n'est pas comme le fils du Grand-Tart, qui savait dire tant de choses en deux mots. Combien d'aveux plaiaient dans ces causes moins honnes que la mienne en sont encore à remonter un peu avant le déluge!

Vous, monsieur, si vous voulez répandre quelques vérités bonnes à connaître, après avoir contribué à répandre ce que je crois être l'erreur.

Recevez, etc. Un de vos Abonnés.

RÉSUMÉ RELATIF A L'INVENTION DE LA VAPEUR.
1. Personne n'a inventé la vapeur, on plaudit tous ceux qui ont eu à faire bouillir de l'eau dans un chaudron ou dans une marmite l'ont trouvée, surtout quand cet ustensile de ménage était muni d'un couvercle.

Exemples : 1° la première machine tournant par la force de la vapeur, décrite par Heron d'Alexandrie 120 ans avant l'ère chrétienne; l'autre grec se sert expressément du mot marmite ou chaudron, en grec βρασι; 2° la machine du marquis de Worcester, qui décrivit en 1663, dans un langage inintelligible, une machine qu'il n'a jamais eue, et dont le fonds si plus authentique consiste en ce que le susdit n'aurait pas trop poussé son feu, qu'il avait fait sauter le couvercle de la marmite; 3° la tière tout le couvercle lui pour les yeux de Watt enfant, vers 1750, comme une révélation anticipée de ce qu'il devait faire pour la machine à vapeur (voir *l'Eloge historique de James Watt* par M. Arago).

II. Salomon de Caus n'est, à proprement parler, l'inventeur d'aucune machine à vapeur. Seulement dans un livre fort remarquable par l'époque, publié à Francfort en 1615 et à 1621 sous le titre de *Les raisons des forces mouvantes*, il indique plusieurs expériences qui prouvent qu'il connaissait certaines propriétés essentielles de la vapeur, et un appareil dans lequel l'eau moult, par aide du feu, plus haut que son niveau. Et apparemment, construit dans les dimensions qui conviennent à un cabinet de physique, ne paraît pas avoir jamais été, dans les intentions de l'auteur, applicable à l'industrie.

Salomon de Caus, né en Normandie en 1576, mourut paisiblement dans son pays vers 1640. C'était un ingénieur distingué, qui, pour avoir servi longtemps des princes étrangers, n'en était pas moins resté fort attaché à sa patrie et à son pays. C'est dans son livre *Les raisons des forces mouvantes*, se trouve une dédicace au roi très-chrétien (Louis XIII). Dans la dédicace d'un autre ouvrage publié en 1624 sur « la pratique et démonstration des horloges solaires », de Caus l'inventeur se reconnaît à un cardinal de Richelieu, qui la fameuse lettre de Marion Delorme représente comme son presécuter. Quelques mots à ce sujet.

On publia dans le *Musee des Familles* en 1835 une lettre dans laquelle Marion Delorme raconte à Cinq-Mars, à la date du 3 février 1631, une visite qu'elle a faite à Bicêtre en compagnie du marquis de Worcester, un voif, dans ce factory de fabrication moderne, Salomon de Caus à l'effet de faire fabriquer, mais criant néanmoins de derrière les barreaux de son cabanon qu'avec de la vapeur il ferait tourner des manges, marcher des voitures, qu'on opérerait mille nouvelles. Il y a malheureusement de petites objections à faire à l'authenticité de ce morceau : la première, c'est que Salomon de Caus était de la mort depuis une dizaine d'années; la seconde, c'est qu'il n'a jamais imaginé ni proposé rien de pareil; la troisième, c'est qu'en 1631 Bicêtre était une commanderie de Saul-Louis ou l'on donnait asile à d'anciens ministres, et non pas un hôpital de fous. Ces trois objections suffiront à donner une idée de l'importance de ces faits.

III. Denis Papin, né à Blois en 1647, mourut à Alençon en 1708, est véritablement l'inventeur qui a obtenu de 1690 à 1694, toutes les merveilles que prête à Salomon de Caus le fameux cité ci-dessus. C'est lui qui, en 1690, a proposé la première machine à vapeur à piston mobile dans un cylindre; c'est lui qui a combiné le premier, dans cette machine, la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit de se comprimer par le froid; c'est lui qui a proposé le premier de se servir d'un manchon à vapeur pour faire fonctionner un arbre ou un piston, et d'un autre côté, de donner un air alternatif ce but; c'est lui qui a conçu l'idée d'utiliser ce manchon pour élever l'eau et le vin, et qui a dit à remarquer combien cet effet de force serait préférable à celui des galions pour aller vite en mer. Il doit donc être considéré comme le véritable inventeur des bateaux à vap, c'est lui qui a inventé la soupape de sûreté, cet organe essentiel, vital, dans les machines à vapeur.

Les Français n'ont pas fait mourir Salomon de Caus en prison mais pour que ce digne n'y eût pu aller en France et en exil. Il était protestant, et la révocation de l'édit de Nantes lui ôta la possibilité de rentrer en France. Il est vrai que long-

temps avant cet insolite décret, ce philosophe cosmopolite, comme l'appelle un contemporain, avait quitté son pays et allait par monts et par vaux philosophier à l'étranger, en passant sans prendre grand souci de sa terre natale. Il n'y a donc pas trop de quoi s'émouvoir d'avoir donné le jour à un bon homme d'un incomparable génie, mais qui semblait n'être son pays, et que son pays n'a pas su comprendre.

IV. La première machine à vapeur qui ait fonctionné pour les épuiseurs-mines, dans l'Angleterre en 1699, eut une réalisation pratique due à un Anglais saerent en France analogue déjà décrits ou employés dans les cabinets de physique, et des mines de Papin. On y remonta bientôt, et l'on adapta le système pour lequel Newcomen, Cawley et Savery prirent une patente en commun 1715. Ce système est, dans son essence, emprunté à Papin, qui l'avait proposé et essayé en petit quinze ans auparavant.

V. La première voiture à vapeur qui ait marché fut construite par l'ingénieur français Cugnot en 1769. L'essai s'en fit à l'arsenal; elle avait une force d'impulsion si considérable, qu'elle ne fut convenablement guidée, elle renversa un pan de mur. Cette machine remarquable, qui avait un brancon d'égards, qui soulevait desinait sous le nom de *fardeur à vapeur*, existe encore aujourd'hui au Conservatoire. *L'Illustration* en a donné la description dans son numéro 402.

VI. Les premiers essais pour appliquer la force motrice de la vapeur à la navigation sont dus à des Français. M. D'Auxiron vers 1775, M. Perier dans la même année, firent des expériences à ce sujet sur la Seine, à Paris. M. le marquis de Jouffroy, en 1778, remonta des essais du même genre à Baume-les-Dames; et en 1781, passant de l'expérience à l'exécution, il établit sur la Saône un grand bateau qui n'avait pas moins de 36 mètres de long sur 10 de large.

Les essais faits en Angleterre par M. Miler ne remontent pas en deçà de 1791; ceux de lord Staaloe sont de 1799, et l'expérience faite par Symington dans un canal d'Écosse eut lieu en 1801.

Quant à l'Américain Fulton, qui eut la gloire incontestable de construire (en 1807) le premier bateau à vapeur auquel on n'ait pas renoncé après l'avoir essayé, le premier qui ait été employé au transport des hommes et des marchandises entre New-York et Albany, il avait eu connaissance en France des essais de MM. Perier et de Jouffroy. Voir d'excellentes notices de M. Arago dans les *Annales des Longitudes* de 1829 et de 1839).

CONCLUSION.

Dans les Anglais n'ont pas inventé la vapeur; mais ils ont cette prétention. Lisez à ce sujet les oracles émis par MM. le docteur Robison dans le tome II de sa *Physique mécanique* imprimée à Edinburgh en 1822; le même dans l'encyclopédie de Res; Tredgold, dans son *Traité des Machines à vapeur* 2^e édit. traduit en français par M. Mellet; John Scott Russel, Millington, Lardner, Nicholson et *tutti quanti*. Ces messieurs ont inventé, à l'appui de leurs prétentions, un proceie ingénieux et tout particulier, consistant à nier l'existence des ouvrages de Papin antérieurs à 1707. Il est vrai que le *Recueil de diverses pièces* imprimé à Cassel en 1695 et à Marbourg en latin, même date, est fort rare. Mais les *Acta eruditiorum* se trouvent dans toutes les bibliothèques publiques de l'Angleterre et du continent, et le volume de 1690 renferme à la page 410 l'exposition trace de main de maître de l'ensemble magnifique d'idées que notre compatriote émettait quelque vingt ans trop tôt.

Négligé de l'invention des bateaux à vapeur, voici un échantillon de la manière de procéder des historiens anglais : — La nation française, dit M. John Scott Russel, a fondé une réclamation à l'invention de la navigation à vapeur, sur ce fait que MM. Perier en 1774 et de Jouffroy en 1781 ont fait des essais dans le port de navigation; mais comme ces essais, malgré leur mérite, n'ont contribué en rien à la naissance de notre système de navigation, cela suffit pour leur ôter tout droit à occuper une place plus étendue dans notre histoire.

Quant à la voiture à vapeur et aux essais intéressants de Cugnot, ils n'en parlent pas.

L'Anglofuge.

Nous empruntons à M. Méry une page éloquentes et vraie sur cette épidémie qui florissait, il y a quelques années, et dont les symptômes, comme ceux du choléra, n'ont pas entièrement disparu. — La récente ordonnance de M. le préfet de police, qui interdit la poursuite du boulevard, donne de la pré-propos à ce souvenir respectueux :

« On n'a pas oublié la récente histoire des chemins de fer, créés par l'absurde système des actions. A cette époque d'agriculture heureuse, le ministre ne concevait pas une ligne, mais un long tapis vert, borde de jumeaux; le chemin de fer se faisait à la Bourne, un comptoir, un passage de l'Opéra, dans les maisons de jeu, aux foyers des théâtres, partout enfin, excepté sur le chemin de fer. A deux heures, un grand panier montait à l'autel du temple grec élevée devant le Vaudeville, et il entonnait l'hymne du chemin de fer avec une voix de ténor aigu qui ébranlait les grilles de la voie et les portes peintes en bronze du monument indien. Les acrobates, les Javies, les thuronniers, les violonniers, les cornistes, les cornistes, les pontifes de l'Académie, tout le clergé de Plutus répétait en chœur le refrain du grand prêtre, et le peuple, inondant les nefes, les tribunes, les escaliers, les ventfoues, demandait à grands cris des actions, comme les Israélites demandant la manne dans le désert.

Sur la place de la Bourse et sous les quatre peristyles, les applaudis qui avaient pas été dus attendaient, en pleurant, les minutes du grand festin, et se disputaient en hausse des lambeaux d'actions en or, comme une amulette avec laquelle, par quelque manipulation cosmopolite, dans la rue Neuve-Vivienne il est d'usage de reconstruire sur le trottoir, à sa figure rayonnante, à son pas rasé, à son habit noir bon ton, à son ventre en 1847, le motif bien heureux qui venait de mourir sous une telle d'actions. Cet élu de la Bourse était suivi d'infinites d'actions, ombres errantes, obliges d'attendre la lendemain pour assavoir leur sort d'actions et leur pain d'actions. Ce vent qui soufflait de Paris passait comme le siroco sur toutes les villes de la province. Aux courses de Lyon, de Nantes, du Havre, de Bordeaux, de Marseille, les notables, les habitants, les maîtres, les juges, les bourgeois, ne demandaient que des actions. Ce mot avait supprimé le dictionnaire;

il couvait seul sur toutes les lignes; il formait seul le refrain d'un chant du Calvaud au Var, du Rhin aux Pyrénées, le peuple français ne voulait plus vivre et mourir pour les actuels.

En attendant, les chemins de fer continuèrent à ne pas se faire sur toute la surface du pays. Quelques tronçons, par intervalles, sortaient de terre, çà et là, comme des moitiés de serpent qui cherchaient à se rejoindre; oh! alors, l'enthousiasme arriévé arrivait à son paroxysme, les croiseurs allaient prononcer la formule fatale: 'Le jour est fait, rien ne va plus! Pas une minute à perdre, personne ne voulait attendre la fortune dans son lit; il n'y avait plus ni sommeil, ni pavots, ni ténébres: il était midi à minuit; l'aurore trouvait la France debout; les étoiles revoyaient un peuple de persécutés et de décadents de somnambules; on chanta sur l'air nocturne de *Freischütz*: Des actuels! des actuels! des actuels! ce qui était pour nous l'exact synonyme du mot de Trivulze: De l'argenti de l'argent!

Le mortel favorisé d'une action avait dans sa poche la Californie en miniature; il demandait à Dieu pardon de son bonheur, il refusait sa fille à un baohquier, il marchait comme une relique, il s'attendrissait sur le sort de Crépus; les rêves du délire, les tourbillons de la folie ravageaient son cerveau. Puis, vous connaissiez le dénoûment de ce drame, le dernier chœur de cet hymne, la dernière lamentation sortie du temple de la Bourse! La débâcle, si commode sur les rivières en hiver, tomba sur les chemins en été. « Les chemins sont des rivières qui ne marquent pas », dit Pascal, avec des actions, aurait-il dit. Les chemins de fer, les chemins de fer, comme un défilé en Espagne; ces rêves d'or se couvrirent de fumée; cette pourpre se fit haillon; la roue de la fortune sortit des rails et ricola dans la campagne; un brouillard sombre couvrit l'azur du plafond des Bourses; le souffre réactionnaire joncha le chemin d'Avignon de lambeaux de papiers et d'épitaupes d'algoliers.

Bibliographie.

Recueil de mots français rangés par ordre de matières, avec des Notes sur les locutions vicieuses et des Règles d'orthographe, par R. PAUTEX, professeur de langue française. 88 éditions, avec des Errata qui servent d'application à la méthode. — In-8° cart. : 1 fr. 50 c. — Ouvrage adopté par l'Université.

Abrégé du Recueil de mots français, etc. par le même. 10^e édition, avec des Exercices qui servent d'application. — In-12 cart. : 30 c. — Ouvrage adopté par l'Université pour l'Instruction primaire et les salles d'asile.

Exercices sur l'abrégé du Recueil de mots français, etc. par le même. — In-12 br. : 1 fr.

Recueil de mots français rangés par ordre alphabétique, par le même. 4^e édition. — In-8° cart. : 1 fr. 30 c.

Ces ouvrages se trouvent à Paris chez MM. Charbelin et Co, place de la Concorde, n^o 6; Hachette, rue Pierre-Sarazin, 11, Mare-Nyon, quai Conti, 13; Borel, rue Hautefeuille, 12.

Ces divers ouvrages forment un tout complet, admirable de simplicité, de clarté et de logique. Ils sont d'un puissant secours au maître dont l'enseignement repose sur le raison et non sur la routine, et indispensables aux élèves, chez qui l'intelligence demande de prime abord à être développée. Ils témoignent chez M. Pautex d'une étude sérieuse et approfondie de la langue française, d'une connaissance parfaite des méthodes d'éducation. Pestalozzi et le P. Girard nous paraissent surtout l'avoir inspiré. Sa maxime est celle du célèbre pédagogue fibrourgois: *Les mots pour les pensées; les pensées pour le cœur et la vie*. M. Pautex veut avec raison que les enfants apprennent ces choses en même temps que des mots; « on ne peut enseigner les règles orthographiques », il ajoute la vivacité, « c'est l'attention de la jeunesse; et l'intelligence cradellennelle, sans aucun effort, aux notions les plus étendues et les plus variées. L'âme et le corps, le cœur et l'esprit, ont chacun leur part dans cet enseignement bien entendu.

L'abrégé du Recueil de mots est un livre tout élémentaire. Dans trois chapitres distincts, l'auteur énumère les termes les plus usités dans la vie et les plus à la portée de l'élève. De ces titres : *Du corps humain, Parenté et Prenoms, Aliments, Vêtements, Commerce, Industrie, Education, Instruction*, etc. Un tableau des adjectifs, des verbes et des mots invariables, et des exercices servant d'application, terminent cet ouvrage.

Les *Exercices sur l'abrégé du Recueil* sont une application des mots contenus dans cet ouvrage. L'auteur ne s'est pas borné à donner des idées dont les termes sont à la portée des jeunes élèves auxquels le livre est destiné; il a fourni aux instituteurs des éléments instructifs et variés, pour qu'ils puissent eux-mêmes en composer d'autres. Les quatre dernières pages de *L'abrégé* sont extraites de ces Exercices.

Le *Recueil* proprement dit présente le même cadre que *L'abrégé*, mais avec les développements que comporte l'intelligence plus exercée des élèves. Les chapitres sont plus nombreux. Sous trente-six rubriques différentes, M. Pautex a classé une terminologie aussi complète que possible. A côté d'a connaissances pures acquises dans le livre élémentaire, figurent ici des notions d'un ordre plus élevé; ainsi *médecine, chirurgie, pharmacie, litplogie, beaux-arts, personnages célèbres de l'histoire, mythologie*, etc. ; non n'a été négligé pour graver les notions dans la mémoire de l'enfant; souvent ils sont accompagnés de la figure qui les représente, comme pour les *signes du zodiaque et les signes de géométrie*. Outre cela, les mots sont classés de manière qu'ils s'expliquent réciproquement par leur liaison. Un autre avantage encore, c'est que les fautes de prononciation et les locutions vicieuses les plus ordinaires y sont signalées. Les exercices qui le terminent peuvent, par la simplicité du style et l'abondance des notions qui y sont traitées, servir de modèle aux instituteurs. En un mot, ce volume prouve le soin minutieux, la haute conscience, que l'auteur a apportés dans son travail; c'est tout à la fois un manuel classique et une encyclopédie usuelle.

Enfin M. Pautex a publié un *Recueil par ordre alphabétique*. Dans celui-ci, qui lui a été demandé pour servir de dictio-naire aux élèves, n'étant plus guidé par la liaison des mots, l'auteur a été plus libre dans son choix; aussi, afin de ne pas augmenter inutilement sa nomenclature, a-t-il donné tantôt les racines,

tantôt les dérivés, suivant la nature des difficultés qu'il présentait; et de plus, il s'est boré aux termes généralement usités dans le commerce, l'industrie, l'agriculture et la vie commune.

Les trois *Recueils* sont destinés à être appris par cœur; c'est-à-dire que les élèves, après avoir lu plusieurs fois un certain nombre de mots, doivent pouvoir épeler de mémoire ceux qu'on leur prononce. Ils présentent un avantage incontestable sur les petits dictionnaires qu'on met entre les mains de la jeunesse; et où l'on trouve encore tant de mots qui, bien qu'ils soient connus, n'ont pas été étudiés; les parents feront faire à leurs enfants de rapides progrès dans l'étude de l'orthographe, en les y préparant eux-mêmes au moyen de ces ouvrages, remarquables d'ailleurs par la netteté typographique, autant que par la clarté et la précision des définitions.

Revue Industrielle.

DE LA HOUILLE, PAR M. A. BURAT.

1 vol. in-8°. — Chez Langlois et Leclercq, 81, rue de la Harpe.

L'azote le plus actif, disons même, le plus indispensable de la production, est aujourd'hui la houille; la houille est encore devenue, depuis le commencement de ce siècle, l'agent le plus nécessaire de la circulation par les chemins de fer et les bateaux à vapeur. On comprend donc, sans que nous insistions à cet égard, l'importance que s'attache à la publication d'un livre destiné à faire connaître, comme le mot de l'ouvrage, la méthode de recherches et les traits principaux de l'exploitation de combustible. C'est ce livre que vient de publier M. A. Burat, ingénieur, professeur de géologie et d'exploitation des mines à l'Ecole centrale des Arts et manufactures; et certes nul plus que lui n'était propre à remplir cette tâche : car c'est par des études longues et approfondies, par des visites répétées aux mines de houille, enfin par un travail opiniâtre et consciencieux, que M. Burat a réuni les éléments de son traité théorique et pratique sur les combustibles minéraux. Beaucoup de nos lecteurs nous assent d'ailleurs déjà cet éminent ingénieur, qui dans *ses Cent Traites* s'est chargé de la minéralogie.

La houille est répartie d'une manière très-inégaie sur la surface du globe, et présente ce fait remarquable qu'elle est principalement accumulée dans l'hémisphère boreal. Les bassins les plus étendus se trouvent concentrés vers le nord-ouest de l'Europe entre les 49 et 56 parallèles; dans ces bassins sont compris les grands dépôts de l'Angleterre, de la Belgique, du nord de la France et de l'Allemagne. A mesure qu'on s'avance du nord vers le sud, les dépôts sont plus circonscrits et plus clairsemés; et il n'y en a plus dans l'Amérique et pas en tant qu'en Asie. Le même fait se remarque dans le Nouveau-Monde; l'Amérique du Nord possède d'immenses bassins de houille, tandis que l'Amérique du Sud n'en a pas.

Les dépôts houillers sont marins ou lacustres, c'est-à-dire formés par les eaux marines ou par les eaux continentales. On remarque cette différence à la nature des éparcisses laissées soit dans la houille même, soit dans les matières qui l'enveloppent. Du reste, ces dépôts, quel qu'ait été leur mode de formation, sont contemporains et produits sous les mêmes influences géologiques.

M. Burat partage les bassins houillers en quatre groupes principaux : 1^o le groupe de l'Europe occidentale; 2^o le groupe des îles Britanniques; 3^o le groupe de l'Europe orientale (Westphalie, Saxe, Bohême, Silésie); 4^o le groupe de l'Amérique du Nord. Un des chapitres les plus curieux du livre est celui où l'auteur recherche l'époque de la mise en exploitation de chacun de ces groupes. Un fait domine cependant et surtout limite cette recherche. C'est qu'on n'a pu évidemment s'adresser aux combustibles minéraux que lorsque l'exploitation successive des forêts, leur défillement nécessaire par une accumulation de population, une production quelconque commerciale ou industrielle, ont fait sentir la nécessité de parer à l'épuisement des combustibles végétaux. Ainsi il paraît hors de doute que partout où la houille allume le feu, les habitants de ces localités ont vu, ont su qui ils avaient sous les yeux un combustible. Mais entre cette connaissance et l'emploi raisonné de ce combustible, il devait se passer bien des années, et ces richesses incalculables ne pouvaient rester encore bien longtemps enfouies dans la terre avant qu'on eût l'idée de les appliquer à la consommation de tous les jours.

Les traditions placent les premières mines de houille exploitées dans le premier pays qui fut industriel, dans les Flandres, et fait remonter au douzième siècle ces tentatives d'exploitation. Ainsi le premier mineur est placé en 1150 dans le pays de Liège, et la tradition le nomme le *premier homme houilleur*, le *veillard charbonnier* ou le *forgeron de Pletevaux*, non d'un petit village situé aux environs de Liège. Ce fut dans les quatorzième et seizième siècles que l'exploitation s'étendit du pays de Liège au pays de Mons. Quant aux houillères de Charleroi, le premier acte auquel elles donnèrent lieu remonte à 1577; et trois siècles après, au acte de 1665, reglèrent les droits des exploitants, attesté que l'exploitation avait encore lieu en cet endroit, et qui indique un développement très-restreint. En effet, le puissant développement de l'industrie houillère est tout à fait moderne; il date de 1803 à 1804, et ce n'est qu'en 1815 que l'industrie du fer, en prenant les proportions les plus vastes à Liège et à Charleroi, et la consommation du charbon de Mons augmentant en France, que les mines furent crues à de très-grands profondeurs. — Quant au bassin frontal du Sarre, un de nos établissements les plus à l'avance dans le monde fut le premier à exploiter ce bassin. Les premiers travaux de recherche du comte Dandolo ont daté de 1716; ce ne fut que dix-sept ans après, au prix d'un capital de trois millions, et de la ruine de tous ceux qui avaient concouru à ces travaux, que le premier hectare de houille fut amené au jour. La compagnie d'Anzin eut le champ de son exploitation, et en 1832 Dehuzeau se trouva le point de plus grande production. En 1835, d'autres compagnies explorèrent avec succès les territoires de Donchy, de Douai, d'Aniche et d'Anzin; et dans le bassin de la Loire, les docteurs et les possesseurs de mines se réunirent pour former une société; cependant il n'y avait pas eu de commencement de quatorzième siècle; mais l'époque de la grande production ne date réellement que de 1799, de l'époque de la liberté industrielle. — L'histoire des bassins de Saône-et-Loire, du Gard, de l'Allier, de l'AVEY-

ron, se confond avec celle des établissements industriels auxquels ils fournissent le combustible: pour les Côtes-du-Nord sous Louis XVI, pour Saint-Berain et Blaraz à la même époque, pour le Gard en 1825, pour Mayevon en 1832; c'est-à-dire lorsqu'on fonda les forges du Creusot, de Terrevue, d'Alais et de Decazeville. Recentement encore, et sous nos yeux, le bassin de Comenarty s'est développé par la création d'usines métallurgiques et d'une verrerie placées, pour ainsi dire, sur le carreau de la mine.

En Angleterre, les exploitations remontent à 1240; en 1825, on clarait un minerai par la France, et, en 1770, 365 bâtiments chargés de houille faisaient voile pour les côtes de France. Pendant ce temps, la consommation locale se développait; car l'admirable sol de la Grande-Bretagne présente côte à côte, et pour ainsi dire mêlées, le minerai et le combustible. Aussi, au lieu de 50 hautes tonneaux au bois qu'en y comptait en 1750, on y trouvait, en 1796, 120 hautes tonneaux au coke, et la fabrication du fer au bois n'était plus mentionnée que comme un fait sans importance. En 1810, la fabrication en fer et le tonne moule dépassait 1,500,000 tonnes, quantité égale à la production totale du reste de l'Europe. Cette quantité est aujourd'hui de 2,000,000 de tonnes, représentant une consommation de 12,000,000 de tonnes de houille. Parallèlement à cet accroissement extraordinaire, nous citerons le prix décroissant du fer, qui, en 5 à 600 fr. la tonne qu'il valait en 1750, ne coûte aujourd'hui que 200 fr. et même 120 fr. en temps de crise.

En Sibirie et en Amérique, et surtout dans ce dernier pays, les exploitations sont beaucoup plus récentes.

Un fait assez remarquable, c'est que, l'Amérique exceptée, les exploitations de houille sont à peu près proportionnelles aux richesses de chaque pays, c'est-à-dire aux surfaces houillères reconnues, ce qui semblerait indiquer que les bassins industriels sont le véritable mobile des exploitations entreprises. Le tableau suivant donne les surfaces reconnues et la chiffre de l'exploitation :

	Surfaces houill.	Produit. annuelle.
Îles Britanniques	4,570,000 hect.	60,000,000 tonnes
France	300,000	5,000,000
Belgique	150,000	5,000,000
Allemagne	160,000	3,500,000
Autriche	80,000	900,000
Espagne	20,000	100,000

La surface des houillères d'Amérique est de plus de 160,000 milles carrés, c'est-à-dire plus considérable que les surfaces houillères réunies de toute l'Europe, et la production n'a été, en 1815, que de 4,500,000 tonnes environ.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans le détail de tous les caractères géologiques et minéralogiques de la formation houillère; mais nous devons dire que ces caractères sont bien tranchés, et que l'inspection des roches d'une contrée, et surtout l'étude des terrains principaux, est la stratification régulière, serrée. L'étude de tous les détails de cette stratification conduit à considérer comme formées par voie séculaire les couches de grès et de schistes dans lesquelles les combustibles minéraux ont été interstratifiés par des phénomènes spiraux.

Dans la formation houillère, on reconnaît différents âges qui sont signalés par les qualités différentes que présente le combustible qu'on en extrait. M. Burat a cherché à classer ces combustibles d'après la fois par leurs caractères minéralogiques et leur succession géologique. Il établit huit classes que nous allons énumérer simplement, sans entrer dans le détail des caractères qui les différencient.

Ce sont : 1^o l'anthracite; 2^o la houille anthraciteuse; 3^o la houille maréchale; 4^o la houille demi-grasse; 5^o la houille à gaz; 6^o la houille maigre bouillante; 7^o la houille parfaite; 8^o le lignite ligneux, et 9^o la tourbe.

On s'étonne peut-être de voir figurer dans l'échelle des combustibles extraits du sol le lignite et la tourbe; mais c'est avec raison qu'on les y a compris, car leur mode de formation est le même que celui de la houille proprement dite; leur âge seul, et les matières qui contribuent à leur formation, ainsi que les qualités qu'ils présentent à la combustion, créent les caractères qui les font différer de la houille.

Du reste, nous allons indiquer ici, comme résultat curieux des phénomènes naturels, comment se forme la tourbe que nous voyons, pour ainsi dire, se produire sous nos yeux; on se rappellera que la houille est formée de la même manière; laissons parler l'auteur :

D'après les observations de M. Elie de Beaumont, si se développe, dans les eaux stagnantes et peu profondes des tourbières, deux espèces de végétation: l'une, au fond, produite par les plantes aquatiques; l'autre, à la surface, produite par des végétaux terrestres qui ne tardent pas à s'implanter sur la pellicule solide que forment les feuilles, les bois morts et surmouffés, les poussières flottantes, etc. Les végétaux terrestres, une fois développés, forment un gazon superficiel, dont la solidité va toujours croissant; il s'y implante des arbres, et dans un grand nombre de cas, la surface est assés solide pour qu'on puisse la fouler. Le sol tourbeux, au-dessous de la lame d'eau, se reconstruit indéfiniment à son élasticité et au son qu'il rend lorsqu'on le traverse.

Pour bien apprécier le phénomène de l'accroissement des tourbières, il suffit de bien se rendre compte de leur structure intérieure: le gazon superficiel forme une surface solide, élastique, au-dessous de laquelle se trouve l'eau, remplie par les plantes ascendantes du fond, et les racines descendantes du gazon; ces plantes et ces racines enchevêtrées déterminent un feuillage spongieux. Du fond de l'eau se développent et montent les plantes aquatiques, qui augmentent l'épaisseur du feuillage, et dont la décomposition successivement accroît le mouvement l'abaissseur de la tourbe. Cette tourbe se stratifie à mesure qu'elle se produit, et elle exhausse le sol du fond de la tourbière.

La pensée d'attribuer les combustibles minéraux à la décomposition des végétaux est suggérée par tous les caractères de ces combustibles, et souvent même par ceux des dépôts associés dans lesquels ils sont stratifiés. L'abondance des plantes fossiles, accumulées dans les grès fins et les schistes houillers; les caractères géologiques qui nous montrent une succession de formations calcaires et de l'anthracite à la tourbe; les caractères minéralogiques qui de l'anthracite passent à la houille et à la houille aux lignites et à la tourbe par les passages les plus naturels, tout concorde pour nous prouver que la série des combustibles minéraux représente les résultats des mêmes épisodes

de végétation et de décomposition que nous avons décrits plus haut, mais se modifiant suivant les divers états de la surface du globe.

Un des caractères distinctifs du terrain houiller est la présence des empreintes végétales, dont l'abondance est proportionnelle à la richesse de ce terrain en couches combustibles. Nous avons choisi quelques-unes de ces empreintes dans les planches du livre de M. Hurat, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs la représentation fidèle de ce phénomène. Les végétaux fossiles sont quelquefois debout, le plus souvent couchés dans les plans de stratification, et comprimés par le poids des dépôts superposés. La plupart des impressions de feuilles ont une analogie évidente avec les feuilles des fougères, qui abondent encore dans les climats tempérés, tandis que les troncs et branches ont un caractère tropical prononcé. Le premier caractère de la flore houillère est son uniformité dans toutes les latitudes; le second est l'analogie qui existe entre cette flore et celle des régions les plus chaudes et les plus humides de l'époque actuelle. Ainsi, la plus grande partie de la flore houillère est formée par les fougères et familles voisines *acotylédones*: quelques palmiers contestés représentent les *monocotylédones*, et les *dicotylédones* n'y sont indiqués que par des conifères et des pins, dont les gisements sont fort rares.

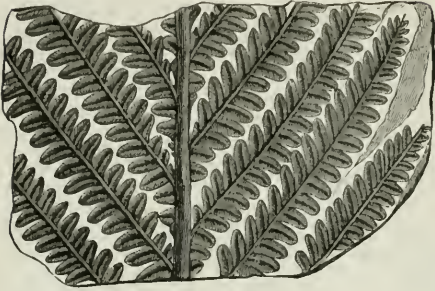
L'un de nos dessins représente le *pecopteris gigantea*: la famille des *pecopteris* est une des plus répandues dans les formations houillères, ainsi que celle des *nevropteris* et des *sphenop-*



Mineur.

gièrre, à 1,200 à 1,400 mètres dans la Loire. Cependant il n'existe pas de proportion régulière entre l'épaisseur totale du terrain et les épaisseurs réunies des couches de houille. Ainsi dans le bassin belge pour une épaisseur de dépôts de 1,100 mètres on n'a guère que 40 mètres de houille répartia en bancs dont l'épaisseur varie de 1^m 50 à 2^m 25, soit 1^m 45. Dans le pays de Galles, c'est 1/40; à Newcastle, 1/32. Dans le bassin de la Loire pour 1,400 mètres de dépôts on a 58 mètres de houille, soit environ 1/20. C'est le bassin le plus riche sous ce rapport. Quant au cubage exact des couches de houille, c'est-à-dire à la richesse probable d'un bassin, il est très-difficile de l'indiquer, car il y entre trois éléments: 1^o le charbon certain déjà reconnu; 2^o le charbon probable d'après les altures des couches; 3^o le charbon hypothétique calculé d'après des données théoriques.

Les approfondissements les plus considérables ne dépassent pas aujourd'hui 7 à 800 mètres, mais quand les couches supérieures seront épuisées, il faudra bien pénétrer plus avant. A cela il y a plusieurs objections: l'accroissement de la température, la difficulté d'extraction des houilles et d'épuisement des eaux, et enfin celle d'y descendre tous les jours de nombreux ouvriers. M. Hurat discute ces objections et démontre qu'elles se résument pour les deux dernières en une question de dépenses, et pour la première, qu'au moyen de puissants moyens d'aération, elle n'est pas à redouter. On peut donc affirmer dès à présent que de longtemps encore ce n'est pas la matière qui manquera à l'exploitation. Pour la France, on pourrait dès à présent por-



Pecopteris gigantea.

ter dans laquelle nous avons choisi le *sphenopteris elegans*. Parmi les fougères se trouvent encore les *odontopteris* dont nous donnons un dessin. Après la famille des fougères vient celle des *lycopodiacees*, représentée par des tiges de grandes dimensions, désignées sous le nom de *lepidodendron*. Celui que nous représentons atteint 10 mètres de hauteur et ne porte



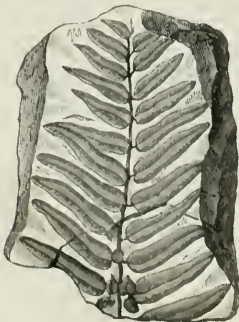
Lepidodendron Streubergii.

flore houillère. A l'époque de la formation de la houille, ces végétaux se développaient sur des plaines marécageuses analogues à nos tourbières et devaient former des taillis épais au-dessus desquels s'élevaient des fougères arborescentes, des sigillaires, des *lepidodendron* et des *calamites* gigantesques. Une température élevée, une atmosphère humide et surchargée d'acide carbonique, donnaient une activité toute particulière à ces foyers de végétation. La houille se formait par couches hori-



Sphenopteris elegans.

que des traces de feuilles. Quelques échantillons ont été trouvés avec des feuilles encore adhérentes. Certaines espèces de tiges portent des cicatrices circulaires, formant des dépressions cratériiformes ou des tubercules coniques en saillie: elles ont été



Neuropteris Dufrenoyi.

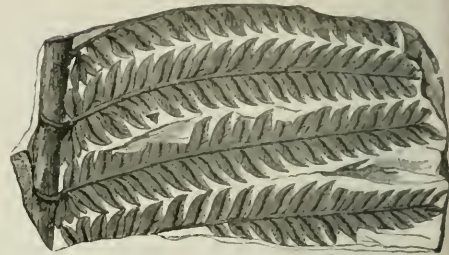
désignées sous le nom d'*ulodendron*. On trouve encore dans les empreintes des *sigillaires*, des *stigmarias*, des *calamites*, etc. L'étude de ces empreintes permet de reconstruire les époques de formation et à fait faire un grand pas aux connaissances géologiques, et jusqu'à présent on a classé 501 espèces dans la

zontales que de temps à autre venaient recouvrir le limon, les dépôts arénacés, composant les roches que l'on voit aujourd'hui séparer les bancs de combustible.

Si cette explication de la formation de la houille est la véritable, et nous le pensons, on comprend quels bouleversements a dû subir notre globe pour que ces couches, d'horizontales qu'elles étaient, soient devenues inclinées, quels déchirements intérieurs ont dû se produire pour que les bancs de houille aient éprouvé des interruptions violentes qui souvent font perdre leur trace, pour que tous les accidents appelés *failles*, *brouillages*, *plis*, *crains*, *conffles*, *étranglements*, etc., se présentent dans toutes les exploitations de houilles presque sans exception. Mais nous ne pouvons suivre l'auteur dans sa savante dissertation à cet égard.

Nous dirons seulement un mot, en terminant, de la puissance des couches de houille et des calculs qu'on a faits sur son épuisement probable.

La puissance des dépôts houillers est très-variables: elle est généralement en rapport avec l'étendue des bassins. On l'évalue à 2,000 mètres en Belgique, à 3,000 ou 4,000 mètres en An-



Odontopteris Brardii.

ter l'extraction de 5 millions à 15 millions de tonnes sans craindre un épuisement prochain. Quant à l'Angleterre, on a calculé par exemple que le cube aujourd'hui reconnu à Newcastle suffirait pour une extraction de 3,500,000 tonnes par an pendant une durée de 1,727 années.

Le métier du mineur est rude, sa carrière est périlleuse; voyez-le dans les tailles d'abatage que représente notre dessin, il marche courbé, avec précautions, la lampe sur le chapeau, craignant le *grisou*, les émanations d'acide carbonique, les éboulements et tant d'accidents dont le nom n'est pas connu aux hommes de la terre. Eh bien! si l'aime ce métier, il ne voudrait pas en changer, comme s'il était mu par le sentiment intime des services qu'il rend à la société. Car point de houille, plus d'industrie!

PAULIER TURNEUX.

Bébus.



ÉVALUATION DU DÉBIT DE BÉBUS.

Le sage pèche, dit-on, sept fois dans un jour.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lefebvre et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tréc à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris.



G. J. LECOR

Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Pris de chaque N. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N° 407. — Vol. XVI. — Du Vendredi 13 au Vendredi 20 décembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

histoire de la semaine. — L'enseignement agricole en France et en Angleterre. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Lettres sur la France: VI. De Tours à Saumur. — Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg. — Souvenirs de voyage: la Havane. — Correspondance. — Les défenseurs de Montevideo. — Revue littéraire. — Charles Nodder, en linguistique. — Publication de la bulle de la sainte croisée en Espagne. — *Urbi et orbi*. — Bibliographie.

Grosves. Salle de l'Horloge: banquet du dix décembre à l'Hôtel-de-Ville. — La salle de bal. — Madame du Sablon, l'abbé Gothland; portraits. — Théâtre de l'Opéra; tableaux de *L'Enfant prodige*. — Exposition agricole à Saint-Petersbourg, cinq grosves. — Les défenseurs de Montevideo, quatre portraits. — Procession en mémoire de la bulle de la sainte croisée en Espagne. — Rebus.

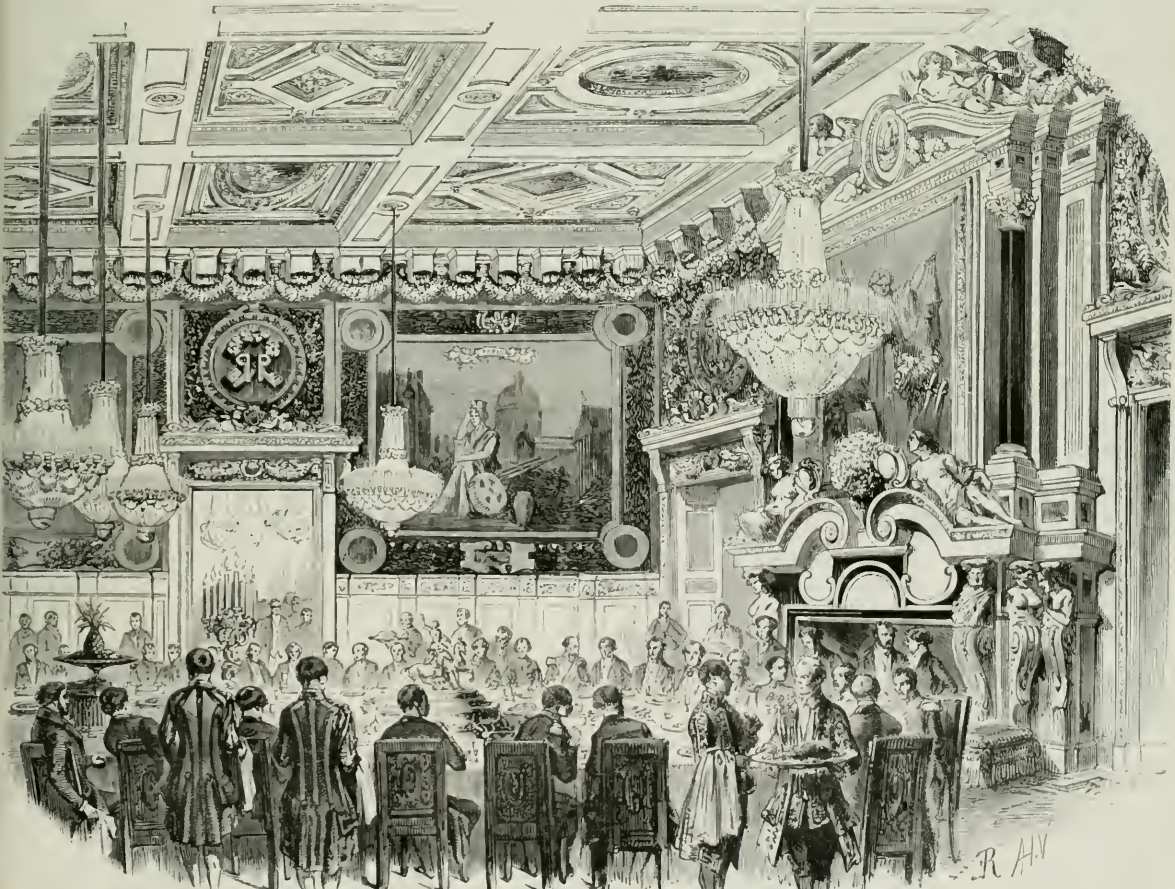
Histoire de la semaine.

Avant d'arriver à l'histoire hebdomadaire de l'Assemblée législative, nous donnerons acte à M. le préfet de la Seine et au conseil municipal de la magnificence qu'ils ont déployée mardi pour fêter l'anniversaire du 10 décembre. Cette fête est décrite ailleurs; mais son motif doit être enregistré ici. Il s'agissait de célébrer un événement qui, au dire des discours et des réponses officielles, a sauvé la France et lui a ouvert des horizons infinis de grandeur et de prospérité. Cela s'est dit très-sérieusement en présence de 490 couverts occupés par les personnages les plus considérables de la

politique, dans une salle, il est vrai, resplendissante d'or et de lumière, c'est-à-dire dorée et éclairée au gaz.

Le président avait à sa droite M. Dupin, président de l'Assemblée nationale, et à sa gauche M. Lanquetin, président du conseil municipal; en face de lui se trouvait M. Brser, préfet de la Seine, ayant à sa droite M. Boulay (de la Meurthe), vice-président de la République, et à sa gauche Mgr l'archevêque de Paris.

On remarquait, parmi les invités, les vice-présidents de l'Assemblée nationale, les secrétaires et les questeurs, M. le général Changarnier, MM. les généraux Perrot, Carrelet, Canrobert; M. Carlier, préfet de police; M. Portalis,



Banquet donné dans la Salle de l'Horloge à l'Hôtel-de-Ville, le 10 décembre 1850.

premier président de la cour de cassation; M. Troplong, premier président de la cour d'appel; M. de Billeyme; M. d'Argout, régent de la Banque; les colonels des douze légions de la garde nationale; MM. Thiers, Vivien, le général Excelmans, chancelier de la Légion d'honneur; M. de Boyer, procureur général; M. La-couze, procureur de la république; un grand nombre de magistrats, de représentants, de savants, d'hommes de lettres assistaient également à ce banquet, où la plus franche cordialité n'a cessé de régner.

— La fin du banquet, M. Berger a adressé à M. le président de la République un discours très flatteur auquel M. le président a répondu en se flattant un peu lui-même; puis on a passé dans la salle de bal, où un nombreux compagnon attendait pour danser l'arrivée du prince et de sa suite.

— Le rapport sur la célébration légale des dimanches et jours fériés, présenté à la fin de la séance du mardi par M. de Montalembert, a été l'événement de ces huit derniers jours, qui, sans cela, tendraient une place assez effacée dans l'histoire parlementaire; et cependant la discussion tant attendue sur le crédit de huit millions pour la levée de 40,000 hommes a occupé une de ces dernières séances. Mais ce débat, déjà tant atténué aux pacifiques nouvelles apportées par les journaux et correspondances d'Allemagne, n'a pas même eu l'intérêt secondaire que nous espérons; dès le début de la séance, M. le ministre des affaires étrangères, en venant confirmer officiellement les bruits d'accordement entre la Prusse et l'Autriche, a dû décourager entièrement ceux qui auraient encore été tentés d'entrer avec quelque passion dans le débat, et les paroles de M. de Lahtze, aussi bien sur la politique suivie par le gouvernement français que sur l'excès des deux grandes puissances allemandes, ont été tellement rassurantes, qu'on en était presque à s'étonner que dans l'état des choses le ministère ne retirât pas son projet de loi. Toutefois, ce sentiment qui s'a manifesté dans l'attitude de la gauche et parmi un certain nombre de membres de la droite n'a pas gagné la majorité, et écartant une proposition d'ajournement, elle a déclaré qu'il serait passé à la discussion du projet de loi. La séance alors s'est continuée par des considérations générales sur la politique de la France en Allemagne; ces aperçus plus ou moins vrais, qui n'étaient soutenus ni par l'importance des faits, ni par la considération d'une élucubration supérieure, ont laissé l'Assemblée inattentive; après avoir entendu plutôt qu'écouté un ou deux discours, elle a adopté le projet de loi à la majorité de 466 voix contre 213. — Et le grand débat politique de la semaine était terminé.

Si cette semaine parlementaire n'a pas eu beaucoup d'éclat, du moins elle a-t-elle utilement, nous pourrions presque ajouter, gaîment employée. En effet, la deuxième délibération sur l'établissement de lavoirs et bains publics à prix réduit, qui a eu lieu samedi dernier, quelque sérieuse qu'elle fût au fond, a pris, soit par le hasard de la parole, soit avec préméditation d'autour, un tour assez joyeux, pour qu'elle pût, sans trop de disparate, prendre place entre deux articles du *Charivari*. Au milieu de ces rires, M. Raudot a su conserver toute sa gravité pour combattre de nouveau cette dangereuse innovation de bains et lavoirs publics, qui, à son avis, touche de bien près au communisme. — Il est vrai qu'en Angleterre elle est depuis longtemps admise, sans qu'on songe encore, que nous sachions, au partage des biens, à la loi agraire. — L'honorable représentant a appuyé ses hautes considérations sociales d'arguments tirés de la nécessité d'une saine économie, de la juste répartition financière, et, très-hors saison, il n'a pas convaincu l'Assemblée, qui a voté le projet de loi. — Nous désirons qu'elle passe dans sa résolution à la troisième délibération, et que elle accorde aux classes laborieuses une institution d'hygiène publique dont on peut espérer d'excellents résultats. Dans la même séance on a encore adopté, et cette fois définitivement, la loi sur l'assistance judiciaire, qui doit mettre davantage en pratique l'égalité de tous devant la loi, et qui ne laisse plus au bon droit le risque de succomber faute d'avances nécessaires pour se défendre.

Parmi les lois utiles examinées par l'Assemblée, nous devons aussi mentionner celle qui a pour objet de faciliter le mariage des indigents, la légitimation de leurs enfants naturels, et le retrait des enfants d'oposés dans les hospices. L'indication seule du titre de cette loi votée sur la proposition de M. Bouhier de l'Écluse, en indique toute la valeur morale, et on ne peut qu'approuver l'Assemblée de lui avoir donné sa sanction définitive.

Nous ne dirons que très-peu de mots du très-long rapport lu par M. de Montalembert à l'appui du projet de loi tendant à rendre obligatoire dans une certaine limite la célébration du dimanche et des jours fériés. Cette question, qui touche à des points délicats de liberté religieuse, bien que le projet de réglementation a étendu au jour de repos et de prières, que ce soit le samedi ou le dimanche, consacré par différents cultes reconnus, cette question, disons-nous, présente des difficultés, graves des objections de conscience, et cependant elle pourrait peut-être trouver une solution légitime, conforme aux véritables sentiments religieux, si elle se dégagait des préoccupations, des intérêts de parti. Mais il en est par malheur bien différemment, de part et d'autre, à droite comme à gauche, on y mêle la politique. La fortune qu'elle subira ne se rapportera pas uniquement à une proscription de culte, à une convocation religieuse bonne ou mauvaise, elle deviendra un triomphe et un échec pour l'un ou l'autre opinion; et, au milieu des passions extrêmes qui s'y attachent d'un côté comme de l'autre, le véritable but, celui qui on peut sérieusement discuter à un point de vue moral supérieur, sera bien vite oublié; et déjà même, dans son rapport, il nous a semblé, et nous le regrettons, trouver la trace d'une partie de ces entraînements que nous redoutons. L'agitation de l'Assemblée à la lecture de ce travail at-

teste également le caractère qu'on donnera à cette discussion, que le sang-froid, la raison la plus calme et la plus élevée pourraient seuls maintenir sur son véritable terrain.

Mercredi dernier, enfin, après avoir donné son autorisation aux poursuites que le Conseil général de la Nièvre et le procureur général près la cour d'appel de Bourges demandent à exercer contre MM. Miot et Rouel, à raison d'un complot d'une des séances du Conseil général de la Nièvre, affaire toute personnelle, dont nous n'avons rien à dire, l'Assemblée a ouvert la deuxième délibération sur le projet de loi relatif à la réforme hypothécaire, matière importante, qui intéresse de près notre prospérité agricole, et qui doit occuper longuement l'Assemblée, si, ainsi que le lui a dit son président, elle ne veut rien hasarder de dangereux et réaliser toutes les améliorations qu'on réclame dans cette partie considérable de notre législation.

— Le petit fait qui a fourni matière à la polémique en dehors des questions soumises à l'Assemblée législative se rapporte à la publication de deux ouvrages de M. Guizot: *Monk* et *Washington*. Les deux préfaces dont M. Guizot a fait précéder les deux biographies publiées par le plupart des journaux ont donné lieu à des remarques qui doivent être signalées à ceux qui se chargeront plus tard d'écrire la biographie de M. Guizot; ce détail n'a pas d'autre intérêt, car nous ne pouvons pas croire au génie politique de l'homme d'État, comme nous croyons, en l'admirant, au génie de l'historien. M. Guizot ne consent pas à laisser dire qu'il ne sait rien de l'avenir, sous prétexte que personne n'a mixé que lui expliqué le passé. Il y a une foule de petits esprits qui voient plus clair que ces grandes intelligences. C'est un problème psychologique qu'il ne tiendrait qu'à nous de résoudre à la satisfaction des gens de cœur.

Quelques observations, plutôt railleuses que sévères, ont été faites également sur les nominations et promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur: 24 commandeurs, 50 officiers, 393 chevaliers datèrent de l'anniversaire du 10 décembre. La prédilection reprochée aux gouvernements précédents n'est rien en comparaison de ces distributions; mais on dit, à la justification de M. le président de la République, que la Légion d'honneur est une propriété de sa famille, et que lui seul a le droit d'en abuser.

— Les affaires de l'Allemagne, qui paraissent aujourd'hui en voie de dénouement pacifique, n'ont été signalées cette semaine que par la prorogation au 3 janvier des chambres prussiennes, afin de donner le temps aux conférences, dont le programme a été arrêté à Olmutz, d'aboutir à des résolutions définitives. Les dispositions des assemblées prussiennes, manifestées dans le projet d'adresse de l'une et de l'autre chambre, pouvaient faire craindre une opposition redoutable aux vues du ministère. La prorogation n'a produit aucun mouvement populaire, et les ministres sont libres par conséquent de poursuivre le but des conférences qui s'ouvrent à Dresde.

Cependant, malgré ces perspectives pacifiques, le gouvernement autrichien continue les armements, dit la *Gazette de Berlin* du 8 décembre, et attire à lui des forces de plus en plus considérables. Il est vrai que les nouvelles directes de Vienne démentent ces terreurs de la presse prussienne, et protestent au contraire de l'intention de désarmer depuis qu'on connaît à Vienne les résolutions formelles de la Prusse en faveur de la paix.

Voici les dernières nouvelles: Le gouvernement autrichien vient d'arrêter le recrutement de 80,000 hommes qu'il avait ordonné.

Le Wurtemberg et la Bavière demandent que les résolutions prises à Bregentz et à Varsovie servent de base aux conférences qui vont s'ouvrir à Dresde.

Les États du royaume de Hanovre sont convoqués pour le 15 janvier.

L'Assemblée des États du duché de Brunswick, prorogée le 16 mars dernier, a été ouverte le 30 novembre. Des sa première séance, elle a reçu communication du budget pour 1851.

PAULIN.

L'Enseignement agricole en France et en Angleterre.

Les économistes admettent l'utilité et la possibilité d'un enseignement agricole, mais non pas que l'État doive se charger de le donner; et c'est à eux, nous le reconnaissons, qu'il est le plus difficile de répondre, lorsqu'on entreprend de défendre la récente fondation de nos écoles d'agriculture par l'État.

Is citent l'exemple de l'Écosse où, depuis trois quarts de siècle, cet enseignement se donne, et se donne à merveille, chez de simples particuliers. Un habile fermier, qui exploite un grand domaine, reçoit chez lui des jeunes gens qui lui payent environ 100 livres (2,500 francs) de pension annuelle. Il leur fait des conférences où il les initie aux procédés de sa culture, et met à leur disposition un cheval ou une petite voiture pour aller visiter les cultures de tous les environs. Le ministre du presbytère voisin leur fait des cours de sciences naturelles et de mathématiques. On a obtenu ainsi d'excellents résultats.

Quant l'Angleterre, disent les économistes, a voulu avoir de véritables écoles constituées, la classe des cultivateurs a-t-elle songé à s'adresser à l'État? Non. Plusieurs sociétés se sont rapidement fondées avec des capitaux privés. L'école de Greenstedt, par exemple, dont la fondation est la plus récente, s'est ouverte sous le patronage du royal époux, le prince Albe T. Un généreux lord a fait l'abandon d'un beau domaine; l'État n'a eu rien à voir dans ces opérations utiles.

Quand des hommes, animés d'une pensée générale, ont voulu doter l'Irlande de la culture du lin, il y a de cela quelque quinze ans, chacun d'eux a apporté sa souscrip-

tion. Les plus zélés ont payé en outre de leur personne. Ils ont été étudier sur différents points du continent. On a fait les frais de petits traités et d'un enseignement oral à de jeunes paysans de différents districts les plus convénables. Bref, la culture étrangère a été importée sur le sol national sans que l'État ait eu à s'occuper de rien.

— Nos cultivateurs doivent à balbutier à agir de même, à ne compter que sur eux dans les affaires qui les intéressent spécialement. Outre que cela est plus conforme aux saines doctrines économiques, ces affaires se traiteraient par les intéressés eux-mêmes beaucoup mieux que s'ils s'en rapportent à des chefs et à leurs subordonnés de l'Administration publique.

Nous répondrons que le principe est vrai en théorie, mais que sa pratique rigoureuse conduirait tout d'abord à supprimer du même coup, avec les établissements d'enseignement agricole, l'école centrale civile et toutes les autres fondations analogues auxquelles il faudrait l'appliquer. Ensuite on doit se demander si, en face du reste de l'Europe qui se couvre d'écoles d'agriculture, soit aux frais des particuliers, soit aux frais de l'État, la France peut demeurer dénuée de semblables institutions de prospérité. La condamneriez-vous à se voir, avant qu'il soit peu, dépassée par les autres nations dans une industrie qui est la base essentielle des autres industries? Évidemment, vous ne le voulez pas. Et cependant les fondations par des sociétés particulières sont pour le moment impossibles chez nous. Les raisons, les voici:

1° Les Anglais ont fait depuis longtemps leur apprentissage de la vie de citoyen. Toutes les professions connaissent exactement les rapports qui les unissent entre elles. La connaissance des principaux faits économiques, des lois naturelles qui régissent tout travail, est répandue jusqu'au degré le plus inférieur de l'échelle sociale, jusques dans les plus humbles hameaux. L'éducation politique de la nation est achevée; chaque homme, pris individuellement, comprend sagement sa force et son droit, le degré d'importance et l'intérêt réel de la profession à laquelle il appartient. Pensez-vous que nous en soyons au même point en France? 2° En Angleterre, les fortunes sont nombreuses. Chaque profession compte un grand nombre de gens riches, qui sans s'imposer de privations, fournissent largement par des dons volontaires, aux projets qui ont pour but de développer la prospérité collective de la profession. Nos petites bourses françaises fournissent à grand-peine aux besoins personnels de la famille. Il leur reste bien peu à donner à des souscriptions dans un intérêt qui peut leur sembler moins pressant.

3° Grâce à d'excellents chemins vicinaux, les cultivateurs anglais ne vivent pas dans l'isolement. Les communications entre eux sont rapides et on ne peut plus faciles; les club-ruraux tiennent des séances plus fréquentes que celles de nos comices agricoles, jusqu'à trois et quatre par mois mais toujours deux au moins. Le réseau des chemins de fer achevé permet à des professeurs en renom de se transporter de Londres, ou d'une autre grande ville, sur toute la surface du territoire. Chaque séance d'un club rural est employée à une lecture-lecture faite par quelque savant géologue, chimiste, vétérinaire ou botaniste, à qui les cultivateurs ont indiqué à l'avance le sujet qu'ils désirent entendre traiter et sur lequel ils se réservent de lui soumettre ensuite leurs propres observations dans une conférence animée. En France quelques fermiers des environs de Rennes sont, il est vrai entrés dans cette voie, ils ont posé à l'un des professeurs de l'académie de cette ville, M. Malgouët, une série de questions. Celui-ci s'est empressé de les résoudre; il a donné pour eux quelques leçons espérées dont l'ensembles a formé un excellent petit cours de génie agricole. Mais cet exemple sera difficile à imiter aussi longtemps que nos fermiers ne pourront pas sortir de chez eux dans les longues soirées d'hiver sans risquer de se rompre le cou.

4° Par cette même raison, nos comices agricoles sont menacés de rester longtemps encore à l'état naissant, et leur direction appartient, non pas à une majorité de cultivateurs, mais à la majorité des agronomes-amateurs, habitants de la cité qui en est le siège, soit médecins, soit magistrats. Cette majorité apporte le zèle qu'on peut mettre à un noble passe-temps, un amable exercice de l'intelligence. Quand vient l'époque du congrès central annuel, combien de comices négigent d'y envoyer un représentant! Le jour n'est pas encore venu où la majorité dans les comices sera animée de tout le zèle que l'on apporte à défendre une profession à laquelle on appartient sérieusement corps et biens.

5° La Société centrale d'agriculture de Londres a compris sa mission d'une manière beaucoup plus large que l'établissement analogue qui existe parmi nous. La Société de Paris fonctionne comme ferait une simple académie bien puritaine; elle se recrute avec sévérité d'un petit nombre déterminé d'hommes ayant fait leurs preuves de capacité dans les diverses sciences qui se rattachent à l'agriculture, et puis c'est tout. La Société de Londres y met plus d'habileté et de combinaison; elle se recrute d'abord d'hommes d'un savoir incontestable, à qui elle donne le nom de *governors à vie*; c'est le véritable corps académique, la précieuse amorce du noyau. — Puis viennent des savants aspirants, qui servent comme de coquille; ce sont les *governors temporaires*, candidats directs pour le corps académique. — Le nombre de ces deux premières classes est limité. — Enfin, une masse d'honorables souscripteurs forme autour des savants une sorte de pipe bien épaisse; il y a là les souscripteurs ou *members à vie*, qui s'engagent à ne jamais cesser leur souscription, et les souscripteurs ou *members temporaires*, qui donnent pour une année seulement. — Le nombre de ces deux dernières classes est illimité. — Elles ferment une niche répandue sur tout le territoire, et qui, par sa existence, et aussi par satisfaction d'amour-propre, tend à propager et défendre les doctrines du corps auguste auquel elle a l'honneur de se rattacher, et comme

cette milice verse de l'argent, le corps académique dispense annuellement d'une somme de plus de 250,000 francs de dons purement volontaires.

La société de Paris s'estime heureuse lorsqu'elle parvient à attraper un lopin de 20,000 francs dans le budget de l'État. Elle les distribue en primes mesquines et à peu près incognito, entre les vieux murs de l'abbaye du faubourg Saint-Germain, ou les lauréats doivent venir les chercher du fond de leur province. La Société de Londres se rend chaque année dans l'un des districts agricoles du royaume, pour la distribution de ses primes qui sont considérables; c'est l'occasion d'une fête, qui dure plusieurs jours, qui a un éclat imposant et le plus grand retentissement; et la se discutent au point de vue le plus élevé, de la manière la plus large, et avec la publicité la plus efficace, les questions d'un intérêt général pour la profession.

Pour le moment donc, on le voit, il n'y a point à compter en France sur les efforts privés. Cependant, le temps presse; les autres nations menacent de nous devancer. On a dû agir en dehors des doctrines rigoureuses de la science économique. On n'a point agi follement en frappant la nation entière d'une contribution légère pour aider au développement de la profession qui est en France la profession principale; plus tard, en constituant une forte base à la prospérité du pays, elle rendra largement le prêt. Il est de principe incontestable que l'État ne doit rien faire de ce qui peut être fait par les particuliers; « mais là où les particuliers ne pourraient de longtemps commencer l'œuvre, et où, cependant, il y a urgence, l'État, nécessairement, doit agir. »

Nous n'entrons pas dans certaines considérations d'un ordre secondaire. On a blâmé certaines dépenses faites pour la fondation de l'Institut de Versailles comme excessives ou comme mal dirigées; cela ne touche en rien au fond de la question. Avec une presse libre et une représentation nationale, il est toujours facile de contenir ou de déplacer dans la bonne voie tout fonctionnaire public et tout administrateur des deniers de l'État.

Répétons maintenant à certains détracteurs quand même de l'Institut de Versailles qui lui sont hostiles, par la raison qu'on lui a choisi pour dieu les fermes ci-devant royales de Versailles. Eh ! mon Dieu, ne vous étonnez pas de dire tout haut vos pensées; vous prévoyez le cas où la France, réformant sa constitution actuelle, se donnerait un gouvernement qui, avec l'esprit démocratique qu'on ne peut pas changer, emprunterait du moins sa forme à l'ancienne monarchie. Vous auriez voulu réserver intact le plus beau domaine de l'ancienne couronne, afin de pouvoir l'offrir à un futur chef de l'État dans sa liste civile.

Admettons que l'Institut agronomique établi sur les fermes du domaine diminue, à vos yeux et dans vos vœux d'avenir, la valeur du produit net annuel, puisque les récoltes sont affectées à solder un corps enseignant et à entretenir des boursiers, des collections d'instruments, une ménagerie d'animaux domestiques, etc. Mais le présent que la France ferait alors à un chef de l'État, s'il avait perdu de sa valeur pécuniaire (et un dédommagement serait facile à improviser), aurait gagné énormément en valeur morale. Le gouvernement républicain, en créant cet institut, se trouverait avoir préparé, au bénéfice de son successeur, un excellent instrument pour gagner la popularité la plus désirable et la plus solide.

Les sympathies de jeunes élèves que l'on aurait près de soi, aux travaux desquels on accorderait quelque légère marque d'intérêt, ne seraient pas difficiles à obtenir. On créerait promptement, et par des voies honorables, un bon esprit dans l'école, et ce bon esprit se répandrait au loin dans les populations des campagnes. Le duc d'Orléans, qui avait gagné à dîner chez le roi les deux élèves de Grignon qui avaient gagné les médailles annuelles. Les deux jeunes apprentis cultivateurs eurent l'honneur de se assoier, vêtus de leur blouse d'uniforme, à côté des gracieuses princesses du sang. Certes, cette invitation lui aura gagné bien des cœurs sous toutes les blouses de France. Voilà qui est d'une habileté probe et d'un effet plus certain que le gauche manèment d'une charrie, en grande solennité annuelle, par les souverains de l'Orient.

Pour terminer, remarquons ce fait singulier, que cet institut, la pierre angulaire de l'édifice d'un enseignement, se trouve attaqué le plus vivement par les hommes de l'opinion politique à laquelle appartient l'honneur de la première tentative essayée pour développer et compléter la pensée de Mathieu Dombasle. Grignon fut fondé par les serviteurs les plus dévoués de la Restauration, par de grands personnages que Charles X honorait de son intimité. L'histoire de cet établissement est curieuse; là se trouvent plusieurs des éléments de la question d'enseignement agricole en France, pour qui voudra l'étudier.

Deux hommes dont le nom avait acquis une belle célébrité, Ternaux et l'ingénieur Polonceau, sont les promoteurs de l'entreprise; le duc de Bordeaux se déclare le patron; Charles X veut bien s'y intéresser. L'affaire agricole devient presque une affaire de cour; il fut d'un habit court-à-d'inscrire sur la liste des actionnaires. Le roi conceut le bail, pour quarante années, à des conditions très-peu onéreuses, un domaine qui vaut un million. Une société se constitue avec un premier capital de 300,000 francs, qui seront employés à l'exploitation du domaine; les actionnaires proposent un second versement de pareille somme, qui sera consacré à l'école. M. Polonceau, l'homme de science, doit diriger l'enseignement. On lui adjoint un cultivateur praticien pour diriger l'exploitation rurale. Un conseil d'administration conserve la haute main sur tous les deux. C'est donc sur ce conseil, et uniquement sur lui, que la responsabilité vis-à-vis l'opinion publique doit retomber.

Survint la révolution de 1830. M. Polonceau s'était retiré; on ne lui donne point de successeur. M. Bella, qui d'abord n'avait été appelé que pour diriger l'exploitation, s'était vu chargé en outre de la direction de l'enseignement. Ajoutons

que les actionnaires s'en tiennent à leur premier versement de capital et n'effectuent pas le second, donnant ainsi la mesure de leur patriotisme, et montrant qu'ils avaient plus songé jusqu'alors à plaire à un roi qu'à servir le pays. L'entreprise marche donc dans des conditions moins bonnes, puisque les 300,000 francs versés devront fournir à la fois aux dépenses d'exploitation et d'enseignement, et que l'homme d'action doit devenir en même temps l'homme de science. C'était un militaire parfaitement honorable et possédant à un haut degré la connaissance des hommes et l'esprit des affaires, mais qui manquait d'une instruction forte et variée. Seulement, il avait eu le bonheur, pendant l'occupation du Hanovre, en 1801, par un de nos corps d'armée, d'habiter quelques mois le domaine de Maglin, qui dirigeait l'illustre Thier. Retiré, en 1815, de la vie des camps, il s'était fait cultivateur. Cela suffisait-il pour organiser et diriger un corps enseignant, et pour constituer un émule de Mathieu de Dombasle? Le conseil d'administration le pensa. En attendant voilà Grignon, dès le début, sévère d'un capital important, ainsi que des lumières de M. Polonceau, et de l'état qui lui était réjoui de ce nom.

Bientôt la Société est à court d'argent. Vous pensez qu'elle va se décider à opérer le second versement de capital, à fournir la somme destinée, dans le principe, à fonder l'école; ou bien que, réduite à confesser son manque de persévérance dans la bonne œuvre commencée, elle remettra l'instrument, le domaine dans les mains de la liste civile, afin qu'on lui substitue des continuateurs? Point. Elle se décide héroïquement à rejeter sur l'État le fardeau de pourvoir au service, mais elle persiste à retenir à son profit l'instrument. La Société, tout en conservant le bénéfice du fermage très-peu onéreux d'un splendide domaine, se déclare tout net de la mission pour l'accomplissement de laquelle ce fermage lui fut concédé expressément.

L'État se montre généreux: il se charge de solder les professeurs et d'empêcher l'école de boursiers dont il paye la pension à la Société. Vous croyez que l'État qui a fait de ces enseignants et des enseignants acquerra sur l'école le droit de direction? Non pas vraiment. Le conseil, en négociant avec lui, lui conteste, et s'arrange si bien qu'il ne lui abandonne que le droit insignifiant d'une surveillance à peu près illusoire. Nous avons en pendant vingt ans le spectacle bizarre d'une société de nobles philanthropes daignant faire à la France l'aumône d'un enseignement agricole, à la condition que les contribuables en fissent les frais, et, de plus, que la Société recueillît l'avantage d'un placement de ses capitaux dans une excellente spéculation de fermage. M. Darblay, l'année dernière, à la tribune de l'Assemblée nationale, s'est efforcé de prouver que Grignon a constamment servi des dividendes à ses actionnaires. Ces dividendes touchés, et touchés constamment, sont leur condamnation la plus terrible. La vieille Angleterre a ses lords, qui, dans des questions semblables, ont agi de tout autre façon.

De cette combinaison monstrueuse, le bien pouvait-il résulter? C'est à elle qu'il faut attribuer les conditions trop faciles d'examen imposées aux candidats à la bourse: il fallait empirer l'école, afin d'assurer au budget des recettes de la Société leur pension par l'État. Voilà ce qui a produit la multiplication des fruits secs, et, comme conséquence, la défaillance qui s'est établie en France, et qui pesera peut-être longtemps encore sur tout ce qui est enseignement agricole.

Les subsides accordés à la Société qui administrait Grignon, l'État ne pouvait les refuser ou les accorder en imposant des conditions plus sévères à Grandjean ou à la Saulaye, deux établissements moins riches, et qui n'avaient point l'avantage d'un fermage à titre presque gratuit.

Nous avons enfin échappé à ce système bêtard qui n'était ni l'enseignement abandonné au zèle fervent des particuliers, comme en Angleterre, ni l'enseignement constitué par la main puissante de l'État, comme en Allemagne. Ne songeons qu'à regagner le temps perdu. Et vous, hommes qui appartenez à l'opinion légitimiste, défaites-vous de toute prévention hostile contre le naissant Institut de Versailles. S'il était un parti qui dût se montrer hostile envers lui, ce ne serait assurément pas le vôtre. Vous en avez perdu le droit par votre passé, et vous vous sembliez mal comprendre vos intérêts pour l'avenir que vous espérez.

SAINT-GERMAIN LÉVO.

Courrier de Paris.

Autrefois, dans notre bonne ville, toute chose venait en son temps, chaque plaisir avait son heure: « Au Carnaval, le bal; à l'Évent, le pénitent. » Môme jusque dans ces dernières années, on laissait aux différents plaisirs de leur propre numéro d'ordre. Non, les soirées moins impatiemment aujourd'hui; les soirées musicales, les soirées dansantes, les galas officiels et les théâtres parlementaires, les soirées mondaines et le concert spirituel, tout se mêle et se confond. L'agitation est grande et le bonheur universel; il y a peu de maisons qui ne soient en proie au bouleversement des préparatifs. On dansera, on danse, on danse, voilà le thème que vos nouvelles vont vous broderont à l'envi pendant plusieurs mois.

Non-seulement les Parisiens se disposent à échanger des fêtes, mais encore une foule d'étrangers va venir leur en donner. L'empereur de Russie a rendu la clef des champs à ses boyards: Sa Majesté leur permet le séjour de Paris. M. Demidoff est attendu à son hôtel de la rue de Courcelles. Le faubourg Saint-Germain se recrute d'émigrés moscovites. La Nèva déborde jusqu'au quai d'Orsay, pendant que la Tamise verse ses crâtes à grands flots dans les parages Saint-Honoré. Voulez-vous une preuve, entre mille, de cette invasion britannique? L'ambassade anglaise avait réclamé de l'obligance de M. le préfet des centimes de billets pour la fête du 40 décembre. Dans la multitude de ces noms aristocratiques figurait celui de madame Cabrera, née Coust-

Burdet, la plus riche héritière d's trois royaumes et du monde entier. Si la noble dame assiste à la fête — ce qui sera constaté dans notre post-scriptum — elle ne peut manquer d'en être le plus bel ornement, puisqu'elle possède l'écrin de la fameuse duchesse de Saint-Albans, estimé quatre millions, rien qu'en diamants.

L'Élysée veut se mettre à la mode: ce sont les Tuileries en miniature, quant à la magnificence. Beaucoup d'uniformes, peu de représentants, et force danses ou danseuses tres-an-l'ouées, tel est le spectacle. Là, comme ailleurs, le contingent britannique est considérable, ce qui permet de combler les vides que la désertion du noble faubourg aura pu laisser dans les cadres et qu'on dirait. On disait à l'une de ces belles boudes: « Qu'attendez-vous donc pour aller à la cour? — Peu de chose; j'attends que ce soit une cour. » Dans ces réunions hebdomadaires, rien, en fait, ne rappelle les usages monarchiques; le chef de l'État y assiste en frac noir, affable pour tous, prenant la main aux dames, selon la mode anglaise, et portant au cou l'ordre de la Toison d'Or, selon le cérémonial espagnol. Au milieu de cette simplicité républicaine ou présidentielle, quelques vieilles gloires de l'Empire se font remarquer par les oripeaux de leur costume: les innocents ont besoin de bandelettes, c'est le *Constitutionnel* (de 4837) qui l'a dit.

M. le président de la République ne se doute peut-être pas du grand danger qu'il court en ce moment: une conscription est ourdie contre lui, et nous la dénonçons à qui de droit. Mais où donc se trame cette œuvre de ténérables et quel en est l'instigateur? L'instigateur est un ancien ministre, un ex-pair, un ci-devant grand juge, grand-croix, Toison-d'Or, et ses complices ne sont ni plus ni moins considérables et considérables, et par-dessus le marché, académiciens. En un mot, l'élu de la France serait appelé par eux à recueillir l'héritage de M. Droz, et M. de Montalembert serait ajourné comme immortel.

C'est une brillante semaine, la semaine aux princes; on en trouve un peu partout, dans tous les palais, et même au Palais-de-Justice. Peu s'en est fallu que le prince de Capoue ne fût écroué à Cligny comme le premier bourgeois venu qui s'avise de faire des lettres de change. Un autre prince, convaincu d'entretenir une *bonne* dans la villa dont il n'est que le locataire, est condamné à payer les cent écus de dégâts qu'elle y a causés. Il va sans dire qu'il s'agit d'une honne de l'Atlas que le prince a rapportée de sa campagne d'Afrique. L'équivoque n'est pas possible: une honne de Paris serait plus malaisante et causerait d'autres dégâts.

Qui est-ce qui n'a pas plaidé un peu dans ces huit jours? M. Lumley, l'habile directeur du Théâtre-Italien, M. Arsenè Houssaye, de la Comédie-Française, M. Poitevin, de l'Illipodrome, ont eu des procès. Avec le gracieux consentement de l'un des auteurs, M. de Saint-Georges, *l'opérette française la Fille du Régiment* est mis en italien pour madame Sontag, et voilà l'autre librettiste, moins gracieux, qui réclame des dommages-intérêts, mille francs par représentation, je crois; et l'on a chanté quatre fois cet opéra de M. Bayard, dont le scénario est de son collaborateur, la musique de Donizetti et les rimes d'un traducteur quelconque. Voilà ce que s'appelle protéger judiciairement et judiciairement la propriété littéraire.

Le Théâtre-Français prépare *Valeria*, drame romain, pour mademoiselle Rachel; mais un autre drama n'attendait que le premier succès favorable de la grande tragédienne pour nous émerveiller, et on l'appelle *Inde ira*. Les auteurs protestent; c'est leur droit; on leur proposait deux mille francs d'indemnité, ils exigent le double, et alors la Comédie trouve ce droit trop rigoureux; c'est le procès n° 2. Que les auteurs gagnent leur cause devant la justice, et la Comédie est décidée à les excuser tout de suite; ils préfèrent la gloire à l'argent, au risque d'être joués par elle.

À propos de gloire, voici le hallon de l'intrépide M. Poitevin qui se dégonfle en correctionnelle. Mais il est temps de quitter les robes noires pour les blancs corsages et la fleur d'orange, Mademoiselle Melcy, du Gymnase, se marie; mademoiselle Denain, de la Comédie-Française, est au moment de devenir comtesse; et ce bruit qui menace, s'il se confirme, de priver le public de deux comédiennes distinguées, lui semblera peut-être assez fâcheux pour que nous nous exprimions de chercher une nouvelle plus agréable.

George Sand a fait un nouveau drame pour le Théâtre-Saint-Martin, et Bocage y fera sa rentrée dans le rôle principal. Un semblant de comédie qui obtient une espèce de succès à l'Odéon, cela mérite bien aussi un peu d'intérêt; les *Ennemis de la Maison*, l'enseigne promettait et l'aunonce était piquante; on pouvait compter sur une galerie d'originiaux; l'amour du mari et la confidence de la femme, le cher confrère de Monsieur et le comte de France de Madame, la belle-mère et le petit-cousin, le protecteur ou le protégé, la famille et la livrée, hélas! combien d'ennemis de la maison. Que l'auteur n'ait pas voulu rendre sa comédie par ce côté lugubre et y entrer par la satire, à la bonne heure; mais était-il bien nécessaire de tomber dans la pastoralité, et nous y sommes. La maison s'entend ici d'un très-honnête et digne notaire qui a épousé une fille sans dot en dépit des us et coutumes du notariat; Nerval est jaloux de sa femme, et il se forge mille visions cornues et connues depuis qu'il a découvert dans l'allum de madame ce vers d'almanach:

Dole de mon cœur, étoile de mon âme.

Quel est l'auteur de cette invocation galante? Ça ne peut être que notre commensal le vicomte, secrètement encouragé par la complaisance de notre belle-mère. Tous sont les ennemis de la maison, et voilà Nerval en campagne contre ces deux innocents. Comment a-t-il débarrassé? Il déteste ses ennemis, mais il en a peur. La belle-mère est... une belle-mère, et il tient le vicomte pour un spadassin. Il aura donc recours à un expédient de dolaire; sa colère agira par pro-

curation, et il charge un fondé de pouvoir de le délivrer de ses ennemis. S'n choix tombe sur un jeune marin arrivé la veille de la côte de Coromandel, et — admirez la fatalité — Nerval met justement sa brebis dans la gueule du loup. Maurice aime madame Nerval et il l'aime encore, passion réciproque, contemporain des rêves de la jeune fille et qu'on a poussée jusqu'au roman. La rencontre aux eaux, les aveux muets, puis la confiance et les serments de s'adorer toujours; l'idylle fut complète et s'est arrêtée à l'idylle. Un beau matin la jeune fille est devenue madame Nerval; pourquoi aussi Maurice partait-il pour Coromandel, à la veille de son bonheur, il a bien mal pris son moment. Vous comprenez sa surprise et le danger que va courir cet homme délicat; lui, l' amoureux de la femme, il est chargé par le mari de mettre un galant dehors; c'est l'ennemi véritable qu'on oppose aux ennemis chimériques. Ici la comédie avorte une seconde fois, parce que nous sommes tout de suite édifiés sur l'honnêteté de l'amant. Son amour n'est pas de force à lutter contre ses scrupules; pour l'honneur de la morale, mais au plus grand dommage de la comédie, il s'empare du

beau rôle, et voilà Clitandre qui se jette à corps perdu dans les raisonnements d'Aristote. Il fait son prêche à la belle-mère et à la jeune femme, et il en lectroise à éloignement le mari qu'il finit par le convaincre de l'injustice de ses soupçons. Les ennemis de la maison, vous vous flattez, bon homme; votre maison est meublée de priévisions, votre femme, c'est un ange, votre belle-mère une exception, le vicomte pêche à la ligne, et ce n'est pas dangereux pour un mari; et comme il faut que toute comédie se termine par une épousaille, accordez-moi la main de votre petite sœur on récompense de ce bon office, et n'en parlons plus.

La pièce est agréable et du genre honnête et modéré; jolies scènes, jolis vers, jolis succès pour l'auteur, M. Camille Doucet, et pour ses interprètes, mesdames Roger Solié et Sarah Félix.

Flambergre au vent! nous voilà en présence du *Maître d'armes des Variétés*. Ce maître Flambergre, qui donne des leçons d'homicide à tant le cachet, vous représente le meilleur des hommes et des pères. Ce jour-là, il est en train de marier sa fille, lorsque le prétendu se fait un mauvais

affaire avec un spadassin; parez cette botte, maître Flambergre, il y va du bonheur de votre fille, et vous ne sauriez laisser embrocher tout vil l'enfant de votre meilleur ami, de ce brave capitaine Ratapoi, qui vous a sauvé la vie à Wagram. Tirez l'épée au lieu et place du novice, l'expédition est vulgaire; il répugne d'ailleurs aux sentiments de Flambergre, qui ne veut la mort de personne. Le spadassin est un faux brave, voilà qui est bien entendu. Supposez maintenant que dans un assaut, ou Flambergre touche tout le monde, il se laisse donner une estafilade par le jeune conscrit, si bien que le spadassin, effrayé de l'exploit, s'enfuit et court encore. La femme a réussi; elle n'est guère plus neuve que la pièce, mais le public a ri aux éclats, Barjou l'avait désarmé.

Nouvelle chute au Vaudeville: le *Regne des Escargots*. Allons, Messieurs de la *Four aux Idées*, résignez-vous, votre règne est passé.

Vient une autre comédie qui nous arrive de Londres. C'est le prospectus d'un journal qui s'intitule modestement le premier journal du monde entier, et l'œuvre la plus ex-



La Salle de bal à l'Hôtel-de-Ville.

traordinaire de la presse contemporaine. Tenez, nos chers voisins d'outre-Manche et confrères si bienveillants, on vous laissera célébrer tant qu'il vous plaira la splendeur et la notoriété de vos procédés matériels, mais parlez moins de la sûreté de vos informations et de la fidélité scrupuleuse de vos images, taisez-vous surtout sur la valeur littéraire de votre recueil. Ce mérite-là ne vous touche guère, et la majorité de vos compatriotes n'y tient pas plus que vous. Votre journal n'est pas une revue et encore moins une bibliothèque, c'est un musée, et j'accorde que l'étranger vous regarde et même qu'il vous considère, mais il ne vous lit pas. Permettez-nous de douter aussi qu'en passant par la plume de vos rédacteurs, la langue anglaise ait détonné la langue de Voltaire dans tous les mondes. Oui, vous êtes splendides, magnifiques et dorés sur trar-che, et vous parlez agréablement aux yeux, comme dit le *Times* que vous citez; mais quel ramage pour un si beau plumage! Rappelez-vous la fable du paon qui, un beau jour, se mit à chanter; seulement le paon tint sa mésaventure secrète. Il se contenta de paviner et ne fait pas de prospectus.

Passer pour la sûreté de vos informations, puisque vous y tenez, mais n'en faites-vous pas trop souvent usage? à la

manière de celui de vos compatriotes qui, rencontrant une fille roussâtre dans le village qu'il traversait, écrivit gravement sur son carnet: « Toutes les femmes de ce pays sont rousses. » Le plus estimé de vos géographes ne dit-il pas dans son encyclopédie: « La île de Longchamp, près Paris, ne le cède pas en importance à celle de Baccara. » Et peut-être qu'on trouverait, sans trop chercher, dans vos belles pages, plus d'un exemple de cette sûreté d'instruction. Dans vos images, que vous vantez à bon droit, quels singuliers bons hommes vous faites de nos braves soldats! Et ne vous arrive-t-il pas souvent de gratter l'archéologie au lieu d'écrire l'histoire? N'est-ce pas vous qui, dans un procès célèbre, avez représenté notre procureur général en perruque à marteau? La fidélité de vos dessins! Et l'autre jour encore vous nous donniez l'image d'un meeting à Bunker's, et il n'y a pas eu de meeting, l'émeute a tout dérangé. Mais votre siège était fait. La moralité de notre sermon, c'est qu'il faut laisser à chacun sa place au soleil de la publicité.

Il s'agit maintenant de prodiguer les points d'admiration. Quel éclat! que de magnificences! que de beautés! peintes, sculptées et dansantes! La nuit du 10 décembre 1830, la fête de l'Hôtel-de-Ville, voilà une date dont on se souvien-

dra. N'exigez pas qu'on essaye de décrire le luxe des ornements, la splendeur de l'illumination; est-ce qu'on n'en fait compte d'un éblouissement? Je ne sais rien d'égal à ces merveilles, si ce n'est l'activité des artistes et des ordonnateurs qui les ont créées. Quand la ville de Paris veut fêter royalement son monde, elle n'a qu'à semer un peu de poudre d'or pour récolter des prodiges. Fiez-vous, pour le reste, à l'habileté du chef et au zèle de tous. Passons l'épisode du banquet, où tous les appelés n'auraient pu prendre place parmi les élus. A neuf heures, M. le président de la République a paru dans les salons: il donnait le bras à madame Berger. Aussitôt le bal a commencé, et s'est prolongé jusqu'à quatre heures. Il serait banal de constater l'ordre qui a constamment régné dans cette foule d'élite. On était en bonne compagnie, c'est tout dire. Figuriez-vous la dimenité d'une soirée officielle jointe à l'abandon d'un bal d'intimes. C'était la véritable fraternité en exercice. Peu d'uniformes, beaucoup de fraes noirs, comme si l'armée s'était faite citoyenne le plus possible. Il n'y a pas de bonne fête parisienne sans étrangers; ceux qu'il était impossible de signaler par leur costume se faisaient reconnaître bientôt à l'expression de leur ravissement. Le dithyrambe de l'admiration se chan-



M^{me} Du Sablon.

sul chapeau féminin, qui en effet nous a paru prodigieusement remarquable. Les diamants s'étaient donné rendez-vous dans le même salon; cette exposition était fort courue. Vous n'attendez pas de notre part le décombrement des personnages considérés ou considérables qui, pendant quatre heures, ont défilé processionnellement; l'administration, la magistrature, les arts et la garde nationale comptaient de nombreux représentants; on reconnaissait la littérature jeune ou vicille à ses décorations et la basoche à ses moustaches. Chaque salon avait sa mosaïque de célébrités. On vous tient quitte de toute description supplémentaire touchant les lustres, les fleurs, les guirlandes, les festons et les astragals; qu'était-ce que le palais d'Armide et les magnificences moresques en comparaison de notre Hôtel-de-Ville? seulement n'allez pas oublier trop vite le nom de l'architecte de la fête, M. Baltard, et celui de son décorateur principal, M. Séhan, et les quatre grandes figures allégoriques de la salle de l'Horloge peintes par Gosse, où la ville de Paris est représentée à des âges différents; non plus que les dessus de porte et les trumeaux en manière de décoration provisoire, qui sera transformée bientôt en tapisseries des Gobelins.

Il fut finir par du lugubre et du lamentable: deux portraits à la manière noire qui servaient de date à un procès trop célèbre. Le drame est fini et il n'y a plus rien à y voir; mais qui ne sait que la curiosité survit toujours aux débats et à leur dénouement? Elle s'attache aux pas du condamné dans sa prison; elle suivrait aussi volontiers la co-accusée dans sa retraite. Comment Gotthard supporte-t-il les tortures morales du châtiement, et madame Du Sablon a-t-elle recouvré le calme de l'innocence? Criminel ou absous, qu'importe à la curiosité, son rôle est de poursuivre l'inconnu, de conjecturer encore quand les conjectures n'ont plus de but, et de chercher à lire dans les traits des accusés les secrets de leur conscience. Tel qui s'incline ouvertement devant l'arrêt de la justice le recuse tout bas et entreprend de le réformer. On a trop noirci l'un, on a trop blanchi l'autre; il n'a pas l'air si diable qu'on le faisait; elle n'a pas ce visage



L'abbé Gotthard.

d'une exquise distinction que vous nous vantiez. Ah! le pauvre homme, l'étrange femme et l'épouvantable procès! Ainsi parle la curiosité; mais laissez-la dire.

PHILIPPE BUSON.

tout dans toutes les langues. Quand huit mille personnes s'accordent dans l'hyperbole, c'est que l'hyperbole est la vérité. Presque toutes les femmes étaient jeunes, et la plupart des toilettes charmantes. On n'a remarqué qu'un

Chronique musicale.

La première représentation de *L'Enfant prodige* a eu lieu vendredi 6 novembre. Un ouvrage en cinq actes donné pour la première fois sur notre grande scène lyrique, c'est toujours un événement important dans le monde musical; il est utile, pour l'histoire de l'art, d'en consigner exactement la date; à plus forte raison, lorsque cet ouvrage est dû à la collaboration de deux hommes tels que MM. Auber et Scribe, tous deux depuis longtemps placés à un rang si élevé dans l'art et dans l'opinion publique.

La belle et touchante parabole de *L'Enfant prodige* a plus

d'une fois séduit les poètes et auteurs dramatiques. Voltaire en a fait une comédie; Garçiel y a trouvé le sujet d'un ballet dont Berton composa la musique; elle a été découpée en libretto d'opéra-comique, la partition était de Gaveaux; enfin, le théâtre des Variétés même l'a mise en vaudeville. La plus heureuse tentative est, à notre avis, celle qui vient d'être faite: le sujet de *L'Enfant prodige* convient en effet merveilleusement à un grand opéra; il prête aux plus magnifiques développements de la mise en scène; les passions que la musique exprime le mieux y peuvent être mises en jeu, nom-

breuses et diverses, au moyen de personnages et de caractères qu'il est facile au poète de créer: poète, musicien, peintre, chorégraphe, pour toute cette phalange d'artistes qui concourent ensemble à la composition et à l'exécution d'un opéra, il y a dans ce sujet de quoi largement exercer la puissance imaginative.

A dire vrai, nous ne pensons pas que M. Scribe ait vu toutes les ressources que lui offrait un pareil sujet. Au lieu d'un beau drame lyrique, comme on avait lieu de l'attendre de sa longue expérience et de son talent si fécond, il semble



qu'il n'ait considéré dans la parabole évangélique que le titre, au moyen duquel il a lu l'un à l'autre, et sans qu'ils aient entre eux une suite bien nécessaire, cinq cadres que le musicien, le peintre, le maître de scène, et le maître de ballet ont remplis, colorés, animés, vivifiés, chacun en son genre, d'une manière extrêmement attrayante. Des cinq tableaux, très-beaux à voir, mais dans lesquels la figure de l'Enfant prodige n'occupe que la moitié du premier plan, ainsi qu'elle devrait le faire, le premier nous montre l'intérieur patriarcal de la famille du chef d'une tribu d'Israël, dans le canton de Gessen, dit le libretto; le second nous transporte à Memphis, un jour de fête publique. Et ce n'est rien moins que cette Memphis majestueusement massive, couverte d'indéchiffrables hiéroglyphes, telle que vous la pourriez supposer; mais une Memphis tumultueuse, joyeuse, luxueuse, remplie de danses, de jeux, de chants, telle enfin qu'elle devait être en ces journées de bacchantes égyptiennes, lorsque tous ses habitants suivaient avec une folle animation l'ordre et le rythme du cortège du dieu Apis, le bonif-gras des rives du Nil; à l'époque, enfin, où ce dieu, comme tant d'autres, commençait ou achevait de s'en aller. Le troisième tableau nous fait pénétrer d'une manière un peu indiscrète, pour ne rien dire de plus, dans le sanctuaire réservé aux seuls initiés aux mystères d'Isis. Si la morale court risque de perdre quelque chose à cette indigne réson, en revanche la plastique y gagne un des plus riches effets qu'elle ait jamais obtenus. On y voit un temple immense, un temple de marbre, jusqu'à présent produits sur la scène. Au quatrième tableau nous traversons, en très-agréable caravane, les sables brûlants du désert; et nous voilà de nouveau dans le valon de Gessen, au milieu de plaines montagneuses, couvertes de moissons; c'est là le cinquième tableau, lequel a un appendice représentant l'hypothèse du prodige enfant, fantastique vision qui couronne l'œuvre d'une manière brillante.

Tout ce spectacle est, d'un bout à l'autre, d'une magnificence et d'une noblesse, et les yeux sont tellement occupés, du commencement jusqu'à la fin, que les oreilles ont, en vérité, bien de la peine, à une première soirée, à prendre leur part de plaisir, à distinguer exactement dans quelle proportion le compositeur contribue à cet admirable ensemble d'éblouissantes jouissances. Donc, en procédant par ordre d'impressions, le premier mouvement qui vous entraîne, pour ainsi dire forcément, c'est de rendre hommage au talent des peintres, et de proclamer tout d'abord les noms de MM. Cambron et Thierry, Despléchin et Séchan, les auteurs de ces splendides décors tout imprévisibles de couleurs d'Orient. Puis il faut dire avec quel art infini le directeur de la scène, M. Leroy, a, sur ces fonds, habilement disposé, harmonieusement groupé les masses de choristes, de danseurs, de musiciens, de comparés, tous revêtus de costumes aux nuances éclatantes et variées; si vous savez dire qu'il s'est bien gardé de puiser ses décors dans la Bible à l'exemple des artistes des trois derniers siècles, mais qu'il a mis en scène les mœurs égyptiennes et les traditions bibliques comme nous les ont fait connaître M. Harcaz Vernet et les autres peintres modernes qui ont été récemment visités l'Afrique, et se sent quelque temps arrêtés au Delta sans aucune prévention, archéologique ou autre. Les danses tiennent une bonne partie des deuxième et troisième actes; le moyen de n'être pas distrait par elles? Joint à cela que c'est la jolie et gracieuse mademoiselle Plunkett qui joue le rôle de la perle des Almées. Le nom de M. Saint-Léon, qui a réglé avec tant de goût toute cette chorégraphie, vient encore se placer avant celui du musicien.

Singulier compte-rendu d'une œuvre lyrique, dira-t-on, où l'on parle de tout avant de parler de la partition! Mais, qu'on veuille bien ne pas l'oublier, c'est moins de l'œuvre que de la première représentation de cette œuvre que nous rendons compte aujourd'hui. Notre opéra français est ainsi fait que de tout ce qui concourt au succès d'un ouvrage, le premier fois qu'on le représente, ce à quoi le public donne le moins d'attention en réalité, c'est la musique. Cela n'est sans doute pas très-flatteur pour notre jugement et notre sentiment musical; mais cela est ainsi. C'est que lorsque le succès est bien établi, après un certain nombre de représentations, que, chaque chose prenant sa véritable place, la partition devient l'objet principal, et le reste, si brillant qu'il soit, n'est plus qu'accessoire, comme il doit être. En attendant que nous puissions citer une à une et en parfaite connaissance de cause tous les beautés musicales qu'on ne manquera certainement pas de découvrir au fur et à mesure dans ce nouvel ouvrage de M. Auber, nous nous bornerons à mentionner les morceaux qui, dès le premier soir, ont été très-applaudis: le Chœur d'introduction, d'une couleur calme et religieuse qui nous a paru excellente; l'air de Ruben, dont le thème est plein de noblesse et de l'instrumentation très-originale; ajoutez que M. Massol, qui, faisant, après plusieurs années d'absence, sa rentrée par ce rôle à l'Opéra, a chanté ce morceau avec un très-remarquable talent; le duo de Ruben et de son fils Azaël est, selon nous, une des plus belles inspirations qu'ait eues M. Auber; tous les airs de ballet du second acte sont ravissants, nous signalerons plus particulièrement l'andante du premier de ces airs, où l'on remarque un délicieux solo de hautbois, que M. Verroust exécute à la perfection, et puis le pas des couteaux, d'un rythme vraiment entraînant; la romanza de Ruben: *Il est un enfant d'Israël*, est un chef-d'œuvre d'expression pathétique, d'étonnante sensibilité; les airs de danses du troisième acte sont également écrits avec une verve, une jeunesse étonnante; le quatuor et le finale de cet acte ont aussi été chaleureusement applaudis; la chansonnette du jeune Chamelier, qui quatrièmement, après la courtisane Néfé, dont le motif principal: *C'est la beauté... C'est la volupté*, — qui régnent sur la terre, est d'une élégance et d'une coquetterie rare; l'andante de Ruben: la chanson de Jouberte, et la holla phrase de Ruben: *J'attis perdu mon fils, et je l'ai retrouvé*, toutes deux dans le cinquième acte. Il y a bien d'autres morceaux que

nous parissons encore citer comme devant bientôt être appréciés par le public à une haute valeur; mais, nous le répétons, nous nous en tenons cette fois à ceux qui ont eu le plus d'applaudissements. Ainsi qu'on le voit, pour le premier soir, on l'on écoute à peine la musique, le nombre n'est pas considérable.

Si maintenant l'on nous demande comment M. Auber a compris la couleur biblique et très-antique que comportait son sujet, nous répondrons que le compositeur nous paraît s'en être très-médiocrement préoccupé. On dirait que, craignant de lomber dans le maniéré, et local que la plupart des musiciens contemporains aillent de donner à leurs œuvres, et à sous ce rapport, si l'on peut ainsi parler, affecté de n'être pas affecté. Faut-il l'en blâmer ou l'en louer? On en décidera quand l'Enfant prodige aura atteint le quarantième ou cinquantième représentation.

Madame Laborit, mademoiselle Dameron, MM. Roger, Massol et Olin, chargés des principaux rôles, ont eu leur bon part de succès; mais la plus grande, sans contredit, a été la part de M. Massol. Il l'a méritée à tous égards. Ce n'est pas M. Roger ne l'a pas emporté sur lui, la faute en est peut-être à M. Scribe, qui a fait le personnage d'Azaël bien moins intéressant que celui de Ruben; d'aurait dû être le contraire, ou bien la pièce devant avoir un autre titre. En un mot, le libretto de l'illustre académicien pêche par un point essentiel: on y cherche en vain, tout le temps, les protégés de l'Enfant prodige.

Cette dernière semaine musicale a été encore marquée par la reprise d'*Il Barbiere di Siviglia* au Théâtre-Italien. Ce chef-d'œuvre de musique bouffe est au suprême degré doué de la faculté de plaire toujours. C'est là de la musique réellement bienfaisante, qui réjouit les sens et repose l'esprit. Aussi, quoique sa vogue date déjà d'à peu près un siècle, il se fait partout de son succès. La foule qui remplissait la salle Ventador samedi dernier triomphalement possession du rôle de Rosina, et se rendit à l'admiration du public parisien ces fameuses variations de Rode, qu'elle chante à la scène de la leçon, avec une perfection désespérante pour les cantatrices qui seraient tentées de l'imiter. Avec un effet tout à fait différent, mais avec un succès égal, M. Lablache a reparu dans le rôle de Bartolo, dont cet éminent artiste a seul fait un personnage de première importance. M. Ferranti, jeune et nouveau baryton qu'on avait applaudi dans la *Figlia del Regimento*, s'est fait applaudir aussi dans le rôle de Figaro; ce n'était pas une mince tâche que la sienne, ayant à lutter contre des souvenirs tout récents et bien redoutables. M. Ferranti a le bon vouloir; il y a en lui une vraie nature de comédien-chanteur. M. Casanovi est un excellent Almaviva, et M. Casanova un bon Basilio. On ne sera pas étonné que nous disions, après cela, que la délicieuse partition de Rossini est exécutée avec un ensemble digne des plus grands éloges.

GEORGES BOTSCHOU.

Lettres sur la France.

DE PARIS A NANTES.

A Monsieur le Directeur de l'ILLUSTRATION.

VI.

DE TOURS A SAUMUR.

C'est la belle, c'est la magnifique partie des bords si vantés de la Loire. Après avoir suivi un peu de temps la rive gauche du fleuve, le ruban ferré fait brusquement volte-face, traverse le cours d'eau dans son imposante largeur, et vient s'y juxtaposer parallèlement sur la rive droite. A compter de ce point, marqué par la station, et le pittoresque village de Cinq-Mars-la-Pile, le chemin, resserré entre le fleuve d'une part, qui tout à fait miroite en reflets argentés, et tantôt disparaît sous un treillis de riveaux de peupliers et de grands saules, et, d'une autre part, la *terre*, toute verdoyante, toute chargée d'habitations innombrables et de délicieux villages, n'est plus jusqu'à Saumur, c'est-à-dire sur une ligne d'au moins soixante kilomètres, qu'un panorama admirable, un perpétuel enchantement. Cette *terre*, que les plus fortes indications géologiques signalent comme l'ancienne berge du fleuve, offre en effet ce caractère particulier, exceptionnel et tout à fait extraordinaire, si l'on n'en savait l'origine, d'un coteau non interrompu sur une ligne immense, et se produisant partout avec le même niveau, la même coupe, la même configuration, les mêmes tons d'émeraude et la même nature tempérée, douce et abondante. Il semble que ce soit une ancre de contrescarpe abandonnée par le génie et livrée aux travaux de l'homme qui l'ont successivement fertilisé, peuplé, et d'ombrage, couverte d'une population exubérante. Elle en a tout à fait l'aspect, et l'on a peine à croire que le bon Dieu tout seul (si peu respectueux nous sommes pour le Créateur) ait de ses mains pétris, alligés, nivelés dans sa monotone charmante cette prodigieuse colline. Le fleuve, en s'écartant de son ancien lit, paraît y avoir déposé un limon fécondant qui donne encore à sa vie à une végétation plantureuse et vivace, à des gazons d'un vert inaltérable, où l'on cherche de temps en temps à pied des hêtres, étonné de ne l'y point voir, à des vignes dont le produit, peu en renom, mais cher aux *gens de terre*, exhalait doucement l'âme, sans l'élever jusqu'au délire dangereux de l'ivresse dionysiaque; à des cerisiers qui n'ont qu'à peine de nature pour fournir sans efforts, sans collaboration autre que celle du soleil, les meilleurs fruits du territoire. Rien n'explique mieux que la vue de cette nature si placide, si uniforme et si facile, le caractère doux, bienveillant, égal, sans grand élan ni grand souf de l'idéal, de ce bon peuple tourangeau.

Cinq-Mars-la-Pile dont ce nom à un pilier romain très-élevé qui surgit rectangulairement sur la rive droite du fleuve, à

peu de distance du bourg, et qui, jusqu'à ce jour, a fait le désespoir de M. M. les archéologues. Etait-ce un observatoire, un phare, une tour défensive? On ne sait trop, ce qui veut dire que l'on ne sait point. Toujours est-il que le monument est solide et paraît destiné, dans son ciment de fer, à braver encore bien des siècles d'hypothèses et de mémoires aux inscriptions et belles lettres.

Langeais, qui vient après, se groupe au pied et à côté de l'insupportable colline, autour d'un vieux château massif et noirâtre, solidement flanqué et accoté de quatre grosses tours potivrières, et dont la fondation paraît se placer entre les derniers temps de l'art gothique et les premiers essais novateurs de la renaissance. On voit encore perchées sur la *leée* les ruines du vieux château de Langeais. Le nouveau est construit en plaine, c'est tout dire, et ce changement, comme nous le faisons l'autre jour remarquer à propos de Chambord, est à lui tout seul une date. On dit que ce château, propriété d'un homme de savoir et de goût, a été restitué à l'intérieur avec une fantaisie, un luxe, une science d'ameublement historique qui en font l'un des plus curieux châteaux-musées de la Touraine. Bien qu'on ne puisse faire ni aux locomotives ni aux employés du chemin de fer de Tours à Nantes le reproche de précipitation et de témérité, je regrette que leur allure soit encore assez vive pour que je n'aie pas pu venir ici, comme on l'affirme, Langeais est comparable, sinon supérieur au célèbre château semi-terrestre, semi-aquatique de Chenonceaux.

S.A.U.M.U.R.

Nous sommes en Anjou, pays de transition, s'il en fut, entre la Touraine et la Bretagne: à l'une, il tient encore par l'aspect général, les vignobles, les fruits, les pâturages et un grand nombre de cultures; à l'autre il appartient déjà par les jachères, les genêts et les monuments droïdiques.

Si l'on fait croire les Angevins, et par cette désignation j'entends les habitants d'Angers, Saumur serait encore Touraine et Touraine et demi, à un tout autre titre. Les citoyens d'Angers se piquent d'intelligence et n'ont pas tort: or, de temps immémorial, les *coquiers* c'est-à-dire plaisants d'Angers sont en possession de gausser les Saumurois ou Saumurottes comme peu alertes aux exercices de l'esprit.

Les gens de Saumur, en effet, ne me paraissent pas briller, en général, par une vocation marquée pour l'idéal et l'abstrait des choses d'ici-bas. Mais, en revanche, ils ont une aptitude très-âpre, très-développée, très-intense pour le réel de l'existence, et ne sont point du tout Tourangeaux pour ce qui est de s'arrêter et d'entasser. Toute faculté dominante et obtinement suivie dût nécessairement triompher: ainsi est-il pour les mystifiables et mystifiés de Saumur, qui se vengent des épigrammes en devenant millionnaires, et comblent du haut de dix mille piles d'écus, avec un souverain mépris, les gens d'esprit et les rieurs.

Il n'en vaient, dit-on, guère mieux pour cela, mais à faire n'est pas de s'amuser en regardant et de se contempler de plaisir à mettre de l'argent de côté qu'à en dépenser, bien vu serait au franc lucre. Ce n'est pas sans motifs que M. de Balzac a placé à Saumur le type de son *Père Goriot*. On m'a assuré qu'il y avait existé, bien que sous un nom différent, et que les plus anciens de la ville se souviennent encore de l'y avoir connu avec ses gros souliers à cordons de cuir, son gilet de velours rayé noir et jaune, son habit de ratine grise, sa culotte du même, et ses gants de gendarme. J'ai, pour ma part, cherché, sur la foi de cette affirmation, dans le quartier du château, cette sombre demeure si bien décrite par le plus observateur et le plus minutieusement sagace de nos modernes romanciers: à Pâle, froide, silencieuse, abritée, ou plutôt cachée sous les ruines des remparts; piliers et voûte composant la base de la porte, en luffant tout vermiculé par le temps. Au-dessus du cintre, bas-relief représentant les *Quatre Saisons*. Tout en haut, la plinthe couverte de parietaires, liserons, convolvulus, plantin, du milieu desquels s'élève un *petit cerisier*. Partout en chône massive, brune, desséchée, toute fendillée. Petite grille carrée à barreaux bien serrés, rongés par la rouille. Jacquemard, de forme équivoque, destinée à frapper l'œil. Voûte obscure et verdâtre suintant l'humidité, confusément entrevue à travers les mailles de la grille. Marches dégradées conduisant dans le plus triste, le plus noir, le plus dévasté des jardins, etc., etc.

Mes recherches ont été vaines ou plutôt n'ont été que de conclure qu'une telle maison ne peut être l'œuvre que dans un cerveau artistique, avec des matériaux empruntés à cent autres, et ne saurait pas exister réellement que la Vierge de Mélicès. Le père Grandet lui-même — j'ajûnets qu'il ait vécu — appartient bien en propre à M. de Balzac. Shylock n'a rien de tout cela, et ne peut être que l'œuvre de Balzac. Il attendra pas à la doublure du gousset. L'exagération grandiose des caractères et des vices, tout comme la minutie précise et outrée dans le détail microscopique, voilà les deux grands défauts (au fond le même) de l'écrivain remarquable que la littérature regrette, et ce défaut est peut-être plus saillant dans *Eugénie Grandet*, son œuvre la plus estimée, dont j'ai tenu à raviver mes souvenirs sur les lieux mêmes, que dans aucun autre de ses livres. Balzac nous l'est resté comme un Flamand admirable, si l'on lui eût manqué le goût, la correction, la mesure, les qualités indispensables du genre, je dis du genre supérieur. Tandis que quelques-uns gueres suffisent aux vrais maîtres pour atteindre le but, on peut dire de lui qu'il force de profusion, d'interférence, il le dépasse et reste ou revient incomplet.

Mais si sa peinture pouvait être vraie, de cette vérité absolue, et non point exceptionnelle et monstrueuse, qui seule peut compter dans l'art, c'est à Saumur surtout, qui de plus: l'ourne le modèle, qu'elle s'encadrerait et pourrait y plonger le plus heureusement du monde. Cette ville est pleine, dit-on, de pères, voire de fils Grandet qui amassent des biens stériles et énormes dans le commerce des futailles, des pur séries et des pommes sèches, et qui, tout au plus, sur leur

vieux jours, se font bâtir une maison bien blanche, en belles pierres de tuffeau, avec de beaux bâtons et avant cours bien historiés (la cisèle de cette pierre tendre, qui cède à la pression de l'ongle, n'est pas d'une haute dépense, et l'on peut se donner à bon compte des Chambord et des Chenonceaux bourgeois). ...

L'une des industries qui, avec la fabrication des douves et le commerce des vins blancs, contribuent le plus à enrichir Saumur et à la restaurer dans cette situation (immense prospère dont l'aurait fait décroître la révocation de l'édit de Nantes (on y comptait et on y compte encore nombre de familles protestantes), c'est la fabrique en grand de chapeliers et de rosaires, dont Saumur approvisionne toute la chrétienté et particulièrement la ville éternelle. C'est elle qui, par Rome et par l'intermédiaire du Saint-Père, répand sur le monde ces signes vénéral d'humilité, de prière et de pieux détachement des richesses auxquels elle doit une bonne partie des siennes propres. La république romaine n'aient Saumur ; aussi est-ce de Maine-et-Loire (Anjou feu) qu'est parti le signal de l'expédition de Rome.

Il nous est arrivé quelquois à cette place même de médiocré des aubergistes (France notamment de Normandie). Nous avons même reçu cet été une lettre sublime d'invectives, d'un hôtelier de Trouville, qui ne nous imputait pas moins de s'être corrompu par l'or des entrepreneurs de Dieppe. Nous devons à cet honnête homme quelle réparation en retour des injures dont il nous a si largement gratifiés. Nous lui connaissons à Saumur, ville riche du reste en splendides hôtels, un confrère et émule, près des hauts faits de qui ses petites prateries de Northman en bonnet blanc lui sembleraient si pâles qu'il en serait confus. Je souhaite, pour son repos (et pour le mien) que cette feuille ne lui tombe pas sous les yeux.

Voici le fait : il est épique et digne d'être inscrit en lettres d'or sur le fronton du temple des mémoires, comme disait Gallet de l'Asile que les siens trop peu acquits lui ouvrèrent. Le trait a d'ailleurs pour complice très-involontaire le premier magistrat de la République, et peut servir à édifier l'opinion sur l'utilité des migrations présidentielles. La scène se passe au moment de l'inauguration de la première section du chemin de fer de Tours à Nantes. Le président devait séjourner à Saumur ; c'était sur le programme et les populations circonvoisines d'accourir. Un bonhôte fonctionnaire d'un département limothrope fut du nombre des voyageurs. Il descend à l'hôtel... chez X... Il avait sur lui cent écus, et comptait bien, après avoir, avec sa femme et sa grande fille, passé trois jours de liesse et de contentement du névion d'un homme immortel, garder encore par devers lui de quoi payer sa diligence, et qui sait même, peut-être emporter par-dessus un souvenir de son voyage, ne fût-ce qu'un bout de chapellet. Mais qui compte sans son hôte compte deux fois, dit-on, et quelquelfois trois. On lui présente, au bout de ses trois jours, une note s'élevant au total invraisemblable de mille francs, moins quelques centimes. Il fut beau se débattre ; il lui fallut payer, en empruntant l'appoint qui lui manquait à un collègue de Saumur, de qui je tiens l'historiette. Encore l'aubergiste l'accabla-t-il de sa générosité protectrice en lui disant : « Madame de C... (c'est une lionne fort connue à Paris, à Angers et à l'Elysée m'a payé sa chambre cent francs. Je vous fais une concession ; je ne vous compte pour les vôtres que soixante-quinze francs par nuit et par bonnet, deux cent vingt-cinq francs par jour (le reste est pour la nourriture) ; mais c'est parce que vous êtes trois ! »

Le président était du reste fort exact. L'impétueuse lionne, ayant négligé de faire retenir son appartement, et n'en trouvant pas de vacant, avait offert cent francs du premier venu, qu'on lui avait incontinent livré, comme vous pouvez croire ; mais ce chiffre fastueux n'était point tombé dans l'oreille du Sourd de l'auberge pleine.

« Le neteur d'un grand homme est un bienfait des dieux »

Désormais, c'est un prix fait : Président à Saumur, auberge comode ; c'est cent francs par jour le numéro de chambre, le reste à l'avenant ; il n'y a pas une république à en rabattre !

Le père Grandet, s'il vivait, embrasserait cet honnête homme et se ferait bonapartiste. Néanmoins, le trait nous paraît un peu fort de lyrisme, et le neveu de l'empereur, s'il ne veut voir décroître sensiblement dans ses tournées futures, l'enthousiasme des populations affluentes, doit désirer que MM. les aubergistes d'Anjou et autres s'abstiennent désormais de faire figurer lui et son oncle sur la carte.

Saumur, qui est bâtie partie sur la rive gauche du fleuve, partie sur l'inévitable île de toutes les villes de la Loire (Stendhal a eu raison de dire que la Loire abuse des lies, comme des peupliers et des saules), Saumur, dis-je, se présente sous les dehors les plus aimables, avec ses deux beaux ponts, ses quais larges plantés de grands arbres et bordés de constructions monumentales, son hôtel-de-ville de la fin du quinzième siècle, aussi intact qu'au jour de sa fondation, son château carré et massif, perché sur le roteau et flanqué de quatre angles de tourelles à huit faces ; puis, comme ardoire-pis et décorative, rampe théâtrale, ses collines chargées de vignobles, d'arbres à fruits, et couronnées de moulins à vent innombrables. Cette ville, par extraordinaire, n'est pas d'origine romaine ; mais en revanche le moyen âge y a laissé à chaque pas, notamment dans

cette mystérieuse partie haute où M. de Balzac a placé la maison à M. Grandet, des traces pittoresques et de solides témoignages de son règne, sous forme de tourelles, tours, donjons (autresfois dépendant sans doute de la vaste enceinte du château), logis armoriés, écusonnés, brochés, à pignons et porches sculptés de la plus féodale tournaise. Ce vieux quartier forme avec la ville neuve, tirée au cordeau, blanche, symétrique, aussi moderne que possible, un contraste frappant, agréable au total, et avantageux à l'ensemble. Sans ses palais cotéux qui, en Hollande, seraient des montagnes super-alpêtres, comme le Verbeerborg, un talus de trois pieds qui entoure l'étang, à la Haye, est qualifié de montagne), Saumur, avec ses plaines herbeuses, ses dignes, ses chussées incessamment battues par l'inondation menaçante, ses canaux d'irrigation, ses marais, ses lacs verdâtres, ses cordons de moulins à vent, et enfin l'humour commerciale, debonnaire et pacifiquement active de ses habitants, me représenterait assez bien une ville néerlandaise.

Depuis quelquel temps, les faubourgs et la banlieue immédiate de la ville sont désolés par cette étrange monomanie incendiaire qui, on ne sait pourquoi ni comment, apparaît à intervalles rapprochés, et mesurés en quelque sorte, sur divers points du territoire. Il se passe peu de semaines que le tocsin n'éveille en sursaut quelque nuit la population tremblante... *hadou mhi, crab tbi...* Les pompiers sont sur les dents ; chacun se tient sur le qui-vive, mais en vain ; à peine l'incendie est-il étouffé sur un point qu'il réapparaît sur un autre, le but et les auteurs de ces scélératesses demeurant impénétrables. Comme toujours, à bout de conjonctures, on veut voir dans ce crime mystère le doigt de je ne sais quelle politique insensée et infâme, et comme toujours aussi, les partis se renvoient mutuellement l'édifice des inqualifiables actes et ils le font avec l'ardeur d'arrimés qui les caractérise, en province surtout. Là, les dissensions d'opinion dégénèrent en querelles privées et personnelles, et bientôt en haines profondes. Il s'en faut que Saumur, malgré ses mœurs paisibles, échappe à cette maladie ; mais les divergences politiques y présentent ce caractère assez singulier que ce sont en général les ouvriers qui donnent le plus d'adhérents à la réaction, tandis que le petit et moyen commerce se rattache de plus en plus aux idées républicaines.

Une barrière non moins haute sépare deux autres éléments, deux autres camps non moins tranchés : je veux parler du militaire et du civil. L'École de cavalerie de Saumur est sans doute une source d'activité commerciale et de grands profits pour la ville. On en pourrait induire que de touchants rapports d'entente cordiale sont établis entre la gent porte-épauettes et la bourgeoisie marchande : il n'en est rien, et un esprit de dénigrement mutuel préside à ces relations tout au moins fort diplomatiques. Je n'entreprends point d'expliquer ce fait fâcheux ; je le constate. Il n'est point particulier à Saumur, mais bien général à toutes les villes qui possèdent des corps de jeunes officiers, fiers de leurs neveux épauletés. Dans l'organisation et l'esprit militaires, tout tend plus que jamais à faire de l'armée une nation dans la nation, et c'est à quel, jusqu'à ce jour, on a assez bien réussi pour produire l'antagonisme au sein de la paix publique. Mais, en revanche, comme l'heure des révolutions, surviennent les grandes crises, aussitôt cette division si laborieusement entretenue s'efface ; l'armée redevient nation ; le sabre lui tombe des mains, et elle s'absorbe dans la masse.

Cette vérité, attestée par toutes les pages de notre histoire depuis trois quarts de siècle, il serait à peu près superflu de la rappeler, si elle n'était quotidiennement et absolument méconnue par un parti assez compacte dans l'Etat, par le parti des reviviers.

C'est un nom anglais et nouveau pour désigner une tendance nouvelle aussi et qui n'est qu'à demi française.

Les reviviers sont les amateurs de revues, non pas écrites, mais marchées et manoeuvrées.

Ce sont ces gens qui ne manquent pas un exercice ni une parade au Carrousel, au Champ-de-Mars, à Satory et autres lieux ; qui, au sortir de là, s'en vont, comme Brid'oison, répétant : « La force ! La force ! » et qui, selon l'heureuse image d'un publiciste renommé, voudraient « faire tenir la société et l'Etat en équilibre sur la pointe d'une baïonnette ».

Les reviviers sont encore ces gens qui, mis en présence de leur spectacle favori, s'extasient à chaque *Partez armes !* à chaque quart de conversion, et, voyant tout couleur gagnée, ivres du pas accéléré, s'en vont de là, tout triomphants, dire à leurs amis et leurs proches, ou écrire dans les journaux : « Que la société se rassure ! Nous venons de voir rompre par masses et déhiler par pelotons, deux heures durant, nos braves troupes. Quelle attitude ! quelle tenue ! quelle précision ! quel ensemble ! Il en n'est perdu ! Victoire ! victoire ! Que craindre avec des bataillons qui emboulent si bien le pus ? »

Ceci, malgré l'incohérence apparente des deux sujets, m'amène à dire quelques mots du brillant carrousel auquel j'ai assisté cet automne à Saumur, et dont l'Illustration a dernièrement, par le crayon, reproduit les principales scènes.

Certes, j'aurais mauvaise grâce à découvrir du plaisir et de l'intérêt des plus vifs que j'ai pris au pompeux spectacle et aux parades épouventées de cette fête martiale. Mais en voyant cette belle jeunesse, l'espoir de la cavalerie, décrire si bien la spirale et la serpentine, sayer des haies, courir la bague, lancer le javelot, et piquer la tête de carton avec tant de dextérité, je songeais involontairement aux reviviers ; il me semblait que j'avais usé leur place ; je jousais par intuition de la fête et sans qu'aucun qu'ils eussent prononcée en la mienne ; j'avais comme un remords de les en frustrer ; je me reconnaisais indigne et j'entendais distinctement par l'oreille de la pensée leurs accoutumés dithyrambes : « Que craindre et que ne pas espérer en pré-

sence de cavaliers si accomplis, à l'aspect de jeunes guerriers qui lancent le javelot comme des héros d'Iliade, qui franchissent les haies nœux que des sportsmen, et qui évoluent en spirale avec tant de désinvolture, de précision et de brio ! »

J'ai pareillement assisté, sur le magnifique Hippodrome de Saint-Florent, aux courses qui ont précédé le carrousel, et dont le croquis a été placé, avec celui de la fête militaire, sous les yeux de nos lecteurs. Ces deux solennités réunies, annoncées depuis longtemps, avaient donné lieu à des trains de plaisir et fait affluer dans la ville un grand concours d'arabegs de départements voisins. Un ciel menaçant, qui bientôt se fondit en un véritable déluge de trois journées consécutives, n'avait point arrêté l'élan des curieux, mais en revanche lui remit-rem deux fois le carrousel, et fallut supprimer la fête. Tout se passa bien non-obstant ; les débarqués des trains de plaisir demeurèrent imbréchantes et n'avaient eus par les fureurs de l'équinoxe ; ils firent leurs trois jours et passèrent par les mains du formidable aubergiste dont j'ai dit plus haut les prouesses. Je me plaîs à penser qu'ils furent assez riches pour payer leur stoirisme et leur gloire. Selon l'expression favorite des Saumurois lorsqu'un averse longtemps désirée survient, il avait plu des louis d'or. Les courses furent vaillamment fournies sous une pluie battante par des chevaux neptuniens. Quant au carrousel, un rayon de soleil entre deux nuages et deux averse de l'éclaira, heureusement pour le public qui y assistait sans Joe. La ville, qui est fort économe, n'avait pas jugé à propos de se mettre en frais de couli ; aux seules autorités militaires et civiles, réunies sous un pavillon, avaient été votés les honneurs de la tente. Peut-être n'était-ce pas très-bien pratiquer l'hospitalité ni reconnaître l'empressement, aussi lucratif que flatteur, des trois mille curieux accourus. Mais où en serait l'autorité, si rien ne la distinguait de la vulgaire multitude ? Il faut de la hiérarchie au carrousel comme ailleurs, et le plus simple sentiment des convenances nous apprend que, devant un état-major où l'on trouve des généraux, un major, un colonel, un sous-préfet, un adjoint, des conseillers municipaux, quiconque n'est rien de tout cela ne saurait demeurer couvert.

FÉLIX MORVAND.

2^e LISTE. — SOUSCRIPTION POUR LES INCENDIES DE CHORGES. (Voir le N^o 403.)

Table with 2 columns: Name and Amount. Includes M. Adolphe Thurninger, Colmar (40 fr), Madame Schickler, Paris (400), M. Bouclier, notaire à Paris (40), MM. Saladin père et fils, à Hultersheim (Bas-Rhin) (40), Madame Juncker, à Paris (5), Anonyme, à Mulhouse (5). Total: 440 fr. Première liste: 204. Total: 644 fr.

3^e LISTE. — SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT DE MARYU. (Voir le N^o 404.)

Table with 2 columns: Name and Amount. Includes M. de Paniez, à Paris (4 fr), M. L... à Paris (40), M. Bouclier, notaire à Paris (20), M. Lami, propriétaire, rue Rochechouart, n^o 26 (20), M. H. Carénac, rue de Jeûneurs, n^o 40 (50), M. Géruzeux, professeur à la faculté des lettres de Paris (5), M. Tétard, rue Mabilon, n^o 48 (40). Total: 446 fr. Première liste: 430 fr. Deuxième liste: 90. Total: 526 fr.

Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg.

Cinq dessins exécutés d'après des croquis envoyés par M. Vassili Timm.

Un fait tout nouveau et vraiment remarquable dans les annales russes, une exposition des produits de l'industrie agricole nationale, organisée par la Société impériale économique, dans le manège de la garde à cheval, à Saint-Petersbourg, vient de nous être signalé par un artiste de talent, M. Vassili Timm, ancien collaborateur de l'Illustration alors qu'il était à Paris pensionnaire de l'Empereur, et maintenant en Russie, chargé d'importants travaux de peinture, auquel il est cependant bien vuolo débiter quelques instants pour nos envoyés, sur cette exposition, et à jourd'hui à titre de correspondant, des croquis très-intéressants. Nous en puissions l'explication dans une notice qui accompagnerait ces croquis, et nous emprunterions au compte que le journal de Saint-Petersbourg a rendu de cette solennité quelques-uns des détails curieux qu'il donne sur l'état actuel de l'agriculture russe.

Au milieu de l'activité toute particulière qui se manifeste dans le monde agricole de tous les pays, la Russie, loin de rester stationnaire et indifférente aux travaux relatifs à l'agri-



Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg dans l'intérieur du manège de la garde à cheval.

culture, travaille de tout son pouvoir à son perfectionnement, et la sollicitude dont son gouvernement a toujours fait preuve en sa faveur s'est surtout manifestée dans ces derniers temps de la manière la plus éclatante.

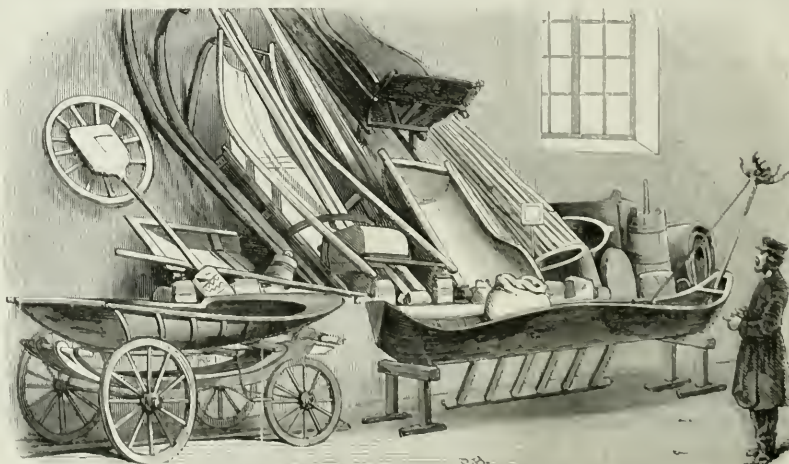
Maintenant que les particuliers russes ont commencé à faire de l'agriculture l'objet de travaux constants et de recherches sérieuses, on est fondé à croire que les vastes horizons d'une époque nouvelle vont s'ouvrir à cette branche si importante de l'économie nationale. Appelée à jouer un grand rôle, l'agriculture quitte peu à peu l'ornière de la routine, secoué par degrés le joug du préjugé et se constitue en une science positive qui a pour base les principes immuables de la nature et pour sommet les hautes conceptions de l'économie des nations. Les causes de retardances, aujourd'hui universelles, sont toutes naturelles et découlent de la force même des choses et des événements. Tandis que l'industrie manufacturière prenait un rapide essor et s'élevait à des dimensions colossales, cette autre branche de l'activité humaine qui devait lui créer les matières premières ne progressait qu'avec lenteur; pendant que la vapeur et les machines augmentaient à l'infini la puissance productive du travail manufacturier, la terre ne livrait qu'une masse de produits qui restait invariablement ou à peu près la même. Trop souvent les Etats de l'Europe furent inondés, au delà de leurs besoins, d'une quantité innombrable d'objets destinés à satisfaire le luxe le plus raffiné; les fabriques encombraient les marchés européennes de richesses incalculables, et en même temps des populations entières, au sein de leurs campagnes sans cultures et sans moissons, tombaient décimées par la disette, manquant de ces moyens gigantesques dont dispose l'industrie manufacturière et qui ne se trouvent quelquefois qu'à un degré bien moindre dans l'agriculture si n'ême ils ne sont point au-dessus de la puissance de l'homme. Ce n'est pas avec la rapidité magique de la vapeur, qui façonne les produits manufacturiers, qui peut se développer la fécondité de la terre; ce n'est pas non plus l'imagination et les raffinements du goût qui peuvent influer sur la qualité de ses productions, ici l'homme lutte corps à corps avec la nature, il lui arrache un à un ses secrets par une persévérance invincible, et voit souvent ses efforts se briser contre la puissance étincelle de ses principes. L'invention et le perfec-



Cheval de trait ayant remporté le prix pour avoir traîné le fardeau le plus considérable.

tionnement des instruments de culture demandent des siècles; ils ne se répandent et ne se naturalisent sur le sol qu'avec une lenteur, qu'il faut attribuer, d'une part, à la nature même des travaux de la campagne qui attachent le cultivateur à son terrain et le privent de cet échange de pensées, de ce contact intellectuel dont jouissent seuls les habitants des villes; l'autre côté, d'un autre côté, au cercle étroit de préjugés et de coutumes traditionnelles parmi la population ouvrière des campagnes, à laquelle manque ce puissant mobile, ce précieux levier de toute activité, l'évaluation. Dans les autres branches de travail, les progrès se manifestent aux yeux les moins clairvoyants; aucun pas fait dans les domaines de l'industrie manufacturière et de l'art n'échappe aux regards des hommes spéciaux ni à ceux de la masse, qui y saisit le moindre perfectionnement à des signes certains et palpables; mais dans l'économie rurale les résultats les plus brillants, les phénomènes les plus extraordinaires restent inconnus et souvent meurent dans l'oubli. L'invention de quelque vis microscopique, de la moindre soupape destinée à augmenter la puissance infinie de la vapeur, est proclamée à l'envi par les journaux de tous les pays; le nom de l'heureux inventeur retentit d'un bout de l'Europe à l'autre, et cependant l'épave à lieu, la machine refuse de fonctionner et l'inventeur descend de son piédestal improvisé sans se voir dépourvu de sa renommée. Des fondrières impraticables ont été conquises à l'agriculture, des landes désertes se sont couvertes de riches moissons, un système rationnel d'économie rurale s'est introduit parmi

les paysans, et le promoteur ignoré de ces travaux reste voué à l'obscurité, et ne laisse le souvenir de ses bienfaits que dans la mémoire d'une population circonscrite. Coumé jusqu'à terre par les ans et le labeur, les yeux invariablement fixés sur le sillon grisâtre, le paysan pousse son chéti atelage, lui prête ce qui lui reste de forces ou plutôt de faiblesse, féconde de ses sueurs ce sol auquel il s'attache en raison de ses souffrances, et voit souvent périr en un seul jour le fruit de ses sueurs sans sommeil et de ses journées sans repos. Mais sans murmurer, se confiant en tout à la volonté et à la protection de la Providence, il reprend sa tâche pour la poursuivre jusqu'au moment où il disparaîtra de ce monde, ne laissant pour toute trace que le sillon qu'il a creusé et la croix modeste qui surmontera sa tombe,



Objets de menuiserie, de carrosserie, etc., exécutés en bois.

et que le vent d'automne viendra bientôt abattre. Voilà les dévouements obscurs sur lesquels l'histoire se tait.

Il faut donc, par des mesures sagement combinées et des institutions protectrices, relever l'agriculture de l'état d'infériorité et d'abaissement dans lequel elle se trouve comparativement aux autres sciences et aux autres arts. Parmi ces mesures et ces institutions, les expositions publiques qui jouent actuellement dans toutes les branches de l'industrie un rôle si important, se présentent comme devant donner les résultats les plus satisfaisants. Par leur mérite incontestable, par leur influence féconde, elles sont de la part des producteurs, aussi bien que de celle du public, l'objet des sympathies universelles. Celles qui ont pour objet les produits artistiques et manufacturiers existent en Russie depuis bien longtemps, et elles ont même été organisées périodiquement dans les deux capitales de l'empire. Cette mesure bienfaisante n'a été appliquée à l'agriculture qu'en 1848, par l'ordre spécial de l'Empereur, et c'est à partir de cette année que des expositions locales ont été établies dans plusieurs villes de gouvernement et de district de la Russie, expositions né-



Enclos réservé aux bestiaux.

agricole par excellence, les terres qui, par la sollicitude du gouvernement et les efforts de quelques propriétaires, ont été soumises à un régime de culture régulière, se trouvent, à cause de l'immense extension du territoire et des difficultés qui entravent les communications, isolées l'une de l'autre et séparées par d'énormes distances; l'influence de ces circonstances, qui entravent les relations mutuelles des agriculteurs, est encore aggravée par les conditions particulières dans lesquelles se trouve le caractère même de la population rurale: le cultivateur n'aime pas à se déplacer; à plus forte raison ne se décidera-t-il pas à entreprendre un voyage de longue durée dans le but de prendre connaissance par lui-même d'objets qui lui semblent familiers et d'un usage commun; il ira moins encore chercher dans son propre pays, qu'il se vante de connaître dans tous les sens, quelque chose de nouveau et d'extraordinaire: le défaut d'instruction le met en défiance contre tout ce qui est en dehors de ses habitudes et des connaissances traditionnelles qui lui sont

cessairement circonscrites dans les limites d'une production étroite et d'un public peu nombreux. Dans la Russie, pays inculqués dès son enfance; il répugne à mettre en évidence le résultat de ses observations; il est enclin à suspecter les



GOVERNEMENT DE WILHO (Finlande).

GOVERNEMENT DE MOHILEFF.

GOVERNEMENT DE LA COULANDE

Cosumes des paysans des gouvernements qui ont fourni la plus grande partie des objets de l'exposition.

avis bien intentionnés d'un voisin éclairé, bien plus encore à révoquer en doute les leçons qu'il pourrait trouver dans les livres. C'est ainsi que s'expliquait la lenteur avec laquelle la classe agricole accepte les notions plus rationnelles de l'agriculture et la résistance qu'elle oppose aux améliorations qui pourraient augmenter son bien-être.

C'est sous l'influence de ces considérations que l'idée d'une exposition plus vaste et qui devait réunir les produits agricoles, non de toute la Russie, du moins de quelques-unes de ses parties, a naturellement surgi. L'honneur et la mise à exécution de cette idée devaient appartenir de plein droit et appartenir en effet à la Société impériale Économique. Cette société, fondée par le génie de Catherine la Grande et placée à la tête de l'industrie nationale depuis près d'un siècle, a de tout temps été honorée de l'attention particulière des souverains russes, qui l'ont comblée de leurs libéralités, et elle joint parmi le public d'une considération bien méritée. Patronnée et présidée par un des membres de la famille impériale, le prince Pierre d'Oldenbourg, c'est elle qui, dans le cercle de l'économie rurale et de la propagation des connaissances agricoles, a toujours pris l'initiative de tous les perfectionnements et de tous les progrès; et cette année encore c'est au zèle et aux soins empressés du prince Vassil Dolgorouki, son vice-président, que l'exposition prescrite par l'Empereur a dû l'éclat dont elle a brillé.

L'exposition, ouverte le 4 septembre, a duré jusqu'au 16. Elle occupait la vaste enceinte du magnifique manège du régiment des gardes à cheval. Les objets exposés s'y trouvaient distribués sur d'immenses tables, dressées sur six rangs le long du manège. Au centre de la salle s'élevait un bateau rustique, entouré des divers produits de l'horticulture, et dont le toit supportait une ornementation composée d'outils agricoles de petite dimension. Du côté opposé à l'entrée avait été construite une galerie couverte, où étaient ménagées des séparations pour les échantillons de bétail présentés à l'exposition. Dans le fond de la galerie se trouvait une vue de la chaudière impériale de Peterhoff. — Les produits exposés s'élevaient au nombre de plus de trois mille. La plus grande partie provenait du gouvernement de Saint-Pétersbourg et des gouvernements limitrophes; le reste appartenait aux différentes contrées de l'intérieur, et même aux régions les plus reculées de la Russie : à la Bessarabie, à la Transcaucasie, au Kamtschatka. — Ces objets étaient, d'après leur nature, classés en six sections. Nous nous contenterons d'en énumérer les principaux échantillons.

Première section. Matière végétale. — La première place était occupée de droit par les céréales, qui, au nombre de trois cents échantillons, représentaient la diversité infinie du climat, du sol et de la culture de l'Empire. Toutes les espèces possibles de blé, de froment, d'avoine, de seigle, de maïs, de millet, etc., s'y trouvaient rangées dans un ordre systématique. Plus loin étaient les herbes de pâturages, et enfin soixante-quatre échantillons de lins et vingt-six de chanvres. Quant à la partie des fruits et des légumes, les pommes y jouaient le premier rôle.

Deuxième section. Bestiaux. — Cette section était la moins riche. Cependant ce qui attirait surtout l'attention, c'était les chevaux de trait, dont l'un, celui qui a remporté le prix, a traîné jusqu'à quatre cents pouds (cent soixante quintaux).

Troisième section. Minéraux. — Parmi les articles les plus intéressants de cette section, l'on a surtout remarqué les échantillons du terrain de plusieurs gouvernements. Ensuite ceux de sel, d'asphalte, de tourbe (de Moscou), de succin, de charbon de terre, de soufre, de granit de Finlande, etc.

Quatrième section. Produits de l'industrie rurale. — Toute sorte de farines et de gruaux; sucre et mélasse; vin, eau-de-vie et liqueurs; bière, vinaigre, huile (entre autres l'huile d'olive ou de Crimée), etc. Filage de lins, laines (les plus fines étaient du gouvernement de Kostroma); fils, rêts, papier pour couvrir les toits, etc. Vassières en bois et en os, chariots et toute sorte d'objets formés en bois et en paille (voir la gravure), nattes, chaussures d'écorce, etc. Échantillons de laines et de toisons de tous les degrés de préparation; du lin, des soies de porc, du drap (une pièce de drap en poids de chameaux attirait l'attention universelle); des tapis, etc. Du suif, du savon, du fromage, de l'édredon. Du poisson séché et salé, de la colle de poisson; du miel et de la cire, une ruche avec des abeilles vivantes. De la soie et des vers à soie; des coquilles à perles de Courlande, du fer, des tuiles, etc., etc.

Cinquième section. Machines et instruments agricoles. — On y remarquait les charrues de la Russie-Blanche, de la Livonie et de la Lithuanie; il y avait des charrues pouvant s'adapter à toute sorte de terrain, d'après le système américain, anglais, etc. Parmi les machines à battre le blé, il faut citer celles de Courlande et de Finlande. Celle qui a été reconnue comme la meilleure est de l'invention d'un simple paysan russe nommé Gvosdkoff, qui, sans aucune instruction, et par la seule force de son génie, est parvenu à surpasser dans ses conceptions les esprits les plus éclairés et les plus distingués par leur science. Il y avait aussi des semoirs, des machines pour confectionner les briques, filer la soie, etc.

Sixième section. Modèles. — Ici eurent la première place édit occupée par la machine du paysan Gvosdkoff qui nettoie le fond des canaux et des rivières, machine qui surpassait tout ce qui avait été fait dans ce genre et qui sera envoyée à l'exposition universelle de Londres.

L'exposition présentait encore une longue série d'objets dus à l'administration des écoles des apapages. Dans cette institution, de jeunes garçons pris dans des familles de paysans, élevés dans la simplicité des mœurs rustiques, parviennent, par des travaux heureusement combinés, à connaître les principes rationnels de l'économie rurale

adaptés aux exigences de la vie de campagne. Près de ces produits se groupent quelques échantillons d'ouvrages de l'innées confectionnés par de jeunes filles, élèves de l'école du district d'Alatyr, du gouvernement de Simborsk. Cet établissement, fondé aussi dans un but de haute sagesse, est exclusivement destiné à préparer de loin des compagnes aux jeunes gens des écoles des apapages; dans cet ensemble de concordance perçue une idée dominante qui, dans les moindres détails, se retrouve filée et conséquente à elle-même, le problème de l'éducation du paysan.

Le 31 octobre dernier, la Société impériale Économique, dans une séance solennelle destinée à célébrer le jour anniversaire d'une institution qui compte déjà 86 années d'existence, a distribué aux exposants les prix auxquels ils avaient été jugés avoir droit par une commission prise en dehors de la société et choisie au sein de toutes les spécialités, de toutes les conditions et de toutes les nationalités; ces prix, au nombre de plus de 100, consistaient tant en médailles d'or, d'argent et de bronze, qu'en récompenses pécuniaires; celle de 500 roubles d'argent, gagnée par le meilleur cheval de trait, a été abandonnée immédiatement par le paysan Gvosdkoff, son propriétaire, pour concourir aux dépenses de la construction d'une église nouvelle qui s'élevait à Saint-Pétersbourg.

Cette solennité, toute nouvelle pour la ville de Saint-Pétersbourg, ne peut manquer de laisser des souvenirs ineffaçables dans la mémoire des nombreux exposants qui ont pu y assister.

GABRIEL PALAMPIN.

Souvenirs de voyage.

LA HAVANE.

L'arrivée de l'*Ohio* m'a surpris dans l'heureuse existence de ces familles hospitalières m'avaient faites à la Nouvelle-Orléans. Bien qu'il ait de nombreux rapports entre cette ville et la Havane, je ne pouvais trouver, pour me rendre à l'île de Cuba, un meilleur bâtiment que ce puissant *Ohio*, Léviathan des bateaux à vapeur américains. Léviathan quand je relis le livre de Job, et souvent je la relis, cette lamentable élogie de la misère de l'homme, m'apparaît la peinture du monstre aquatique, comme la poétique description du colosse animé par la vapeur. Voyez vous-même et jugez :

Ses étournements ont la splendeur du feu, ses yeux sont comme la lumière du jour.

Des bouffées jaillissent des flammes comme des tisons embrasés. De ses narines s'échappe une fumée comme d'une chaudière ardente.

La force est dans son col et la terre marche devant lui.

Il fait bouillir la mer comme une cuve profonde. Derrière lui brille son sentier et la mer blanchit comme une tête de vicillard.

L'*Ohio*, construit pour transporter à Chagres les marchandises d'or de la Californie, a une capacité de 3,000 tonneaux, deux machines de 1,000 chevaux, et des cabines pour 550 voyageurs.

Heureux l'armateur de New-York qui a eu la hardiesse de lancer sur les flots ce colossal navire. Son succès fait envie à plus d'un spéculateur, qui s'accuse de n'avoir pas eu la même pensée ni le même courage. Il a mis là, dit-on, une somme de deux millions; mais ce quatre voyages, il a déjà recouvré 300,000 francs. Encore quelques trajets, et son capital sera rentré dans sa caisse, et chaque année l'*Ohio* lui apportera gratuitement sa riche moisson.

Au point du jour, une voiture me conduisit à la levée, où les deux chemises du bateau se lancent déjà dans l'air des tourbillons de fumée. Tandis qu'on charge encore un amas de marchandises, mes regards errent tour à tour sur la ville que je quitte à regret, sur ce fleuve, où déjà une quantité de barques et de navires balancent leurs voiles de côté et d'autre. Quel vaste tableau! quelle force vitale! A quelques pas de distance est le quartier Lafayette, où l'on ne voyait, il y a une dizaine d'années, que des cabanes éparpillées, construites par des émigrants allemands, et qui forment aujourd'hui une ville de 50,000 âmes. En face, sur l'autre bord du fleuve, est la ville de Macdonough, où s'élève l'hôpital de la Marine, l'un des plus beaux édifices de la Louisiane, et près de là, une autre ville à laquelle, avec leur amour des nomenclatures étrangères, les Américains ont donné le nom d'Alger. C'est l'Arsenal maritime, le chantier de la Nouvelle-Orléans, qui, comme une grande dame, n'a point voulu avoir dans ses rues aristocratiques le bruit des marteaux, la vapeur des fournaies.

Pendant plusieurs heures, le bateau circule entre des rives ombragées d'arbres verts, parsemées de plantations de sucre et de riantes habitations. Puis ses rives s'aplatissent et s'affaissent au niveau du fleuve. A la place du sol ferme, on s'épanouissent les rameaux de fleurs, où brille l'oréon, on ne voit plus qu'une terre inutile, marécageuse, habitée seulement par quelques pilotes, qui doivent, chaque jour, observer les mouvements du Mississippi, les bancs de sable qu'il soulève et déplace à la fin de son cours, dans ses dernières convulsions.

Hélas! il en est souvent de la grandeur des œuvres de la nature comme de celle des hommes. Dieu, en leur donnant la puissance, s'en réserve la durée. Tel qui n'a vu que l'éclat d'un règne victorieux, ne sait pas que ce règne peut finir dans une morne langueur, sous l'outrageant pouvoir d'un vil géolier anglais. Tel qui a suivi la marche d'un fleuve dans sa plus grande largeur, n'imagine pas à quelle humble fin il est réservé. Le Rhin, le beau Rhin, si impétueux à Schaffhouse, si riant après des coteaux de Rudesheim, se perd misérablement dans les sables de la Hollande. Le Danube se divise dans les champs de la Moldavie, en faibles rameaux, et le Mississippi, qui a, chemin faisant, absorbé tant de ruisseaux et de rivières, tombe dans le golfe du Mexique par quatre embouchures, dont trois ne sont point prati-

quées, et dont la quatrième est barrée par une balise qui en rend le passage difficile aux bâtiments d'un fort tonnage. Nous sommes restés la près de vingt-quatre heures à attendre un temps favorable, et ce n'est qu'en ralentissant le mouvement des machines, et en manœuvrant sous la direction d'un pilote, avec des précautions extrêmes, que nous sommes parvenus à franchir la balise, tandis que les bateaux remorqueurs, qui viennent chercher la les navires, se débattaient péniblement avec leur fardeau, plongeant dans la vase, se relevant et retombant encore. Il en coûtait cher à un navire pour se faire ainsi traîner à trente lieues de distance, jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Mais il faut à la capitale de l'ouest des vins de Bordeaux, des soieries de Lyon, de la quincaillerie de Paris. Il faut à l'Europe des cargaisons de sucre, de coton, et, dans un besoin critique de produits agricoles et industriels, la balise n'arrête personne.

Le lendemain, nous courions de toute la vitesse de nos mille chevaux sur les vagues bleues du golfe du Mexique. C'est le 31 janvier: seul au milieu d'un cercle d'étrangers auxquels le hasard me réunit, je qui quitterai bientôt probablement pour ne plus jamais les revoir, je songe à tous les vœux qui s'échangent loin de moi en ce jour, non point aux vœux frivoles ou menteurs inspirés par un usage auquel on doit galamment se soumettre, mais aux sincères accents d'un maison amio, et aux bénédictions de la famille. Si, de tous ceux qui, à pareille époque, daignent m'inscrire sur la liste d'envoi de leurs cartes, il n'en est pas un qui s'occupe de moi, je suis bien sûr, cependant, que d'ici ma pensée s'est croisée dans l'espace avec plus d'une pensée hôte; qu'une tendre voix a dit ce matin: « A cette heure où est-il? et qu'une mère et qu'un cœur ont prié pour moi.

Puis je songe à ce siècle dont l'année marque la moitié, siècle orageux et terrible, si jamais il en fut, qui a ébranlé tous les trônes et donné la fièvre à tous les peuples; siècle grotesque et bouffon, qui, depuis cinquante ans, promène dans le monde sa marotte et ses grelots, se railant de l'empire des forts et des prévisions des sages; étrange et douloureux spectacle, plein de larmes et d'artéquinades, où l'on a vu les diadèmes des rois sauter comme des toupies, et les combinaisons des esprits les plus habiles s'évanouir comme des bulles de savon; où les géants ont été découronnés par les mains, et les docteurs de la loi chassés par des écoliers, où Wellington est devenu un grand homme, et Garibaldi un grand général; où les poètes se sont dépouillés de leurs ailes séréniques pour descendre dans le Forum avec la toge ce tribun.

« Je ne sais pas, a dit Byron, si les anges pleurent, mais les hommes ont assez pleuré, et pourquoi? pour pleurer encore l'»

La génération à laquelle j'appartiens ne verra pas la fin de ce siècle; mais avant qu'elle s'éteigne, qui sait ce qu'il lui réserve de drames et de massacres? Il est on bon chemin, et ne parait pas disposé à lâcher si vite ce qu'il tient avec un rire diabolique entre ses deux mains, d'un côté la torche incendiaire, et de l'autre un cordon de marionnettes.

Mais loin de moi pourtant ces tristes réflexions, labyrinthe moderne, où nulle Ariane n'apporte un fil protecteur. « *La Manos Dios!* Que Dieu nous protége! » disent les Espagnols. C'est le cri qui s'échappe de l'âme dans sa perplexité, et je suis près de ceux qui souvent le répètent dans leur joie comme dans leur souffrance.

Le quatrième jour après notre départ de la Nouvelle-Orléans, de bonne heure, tous les passagers sont réunis sur le pont; aux premières heures de l'aube, nous voyons s'élever devant nous les montagnes qui gardent l'entrée du port de la Havane, étalées à droite, étalées à gauche, canons braves au haut des murs, et, après cet appel de guerre, un vaste édifice qui est une prison. Il y a de quoi éfrayer ceux qui arriveraient là avec une mauvaise conscience. Mais à peine a-t-on dépassé les murs de la Punta et du Moro, que le regard plane sur un délicieux panorama. C'est la rade, vaste bassin de nacre et d'azur, bordé de chaque côté par un cercle de collines. C'est une masse de navires qui viennent de tous les points du globe; c'est la ville avec ses clochers, ses palais du Gouvernement et de l'Amirauté, ses maisons peintes en vives couleurs; c'est le quai inondé d'une foule de curieux et d'une foule de nègres employés au service du port. Il y a là un tel mouvement, une telle apparence de bien-être et de gaieté, qu'on aspire à courir au plus vite dans cette ville si coquette et si riante. Déjà l'on a sa canne à la main, sa valise sur le pont. On demande une chaloupe, on veut partir. Patientez! si la Havane avec son beau ciel, ses verts coteaux, ses fleurs et ses parfums, apparaît à l'étranger comme une demeure féerique, il faut se rappeler que l'on n'aborde pas sur cette plage comme dans la République des États-Unis, où personne ne s'inquiète de savoir si vous avez un passe-port, où vous n'êtes tenu, en voyageant, de faire de votre verre votre nom au maître d'hôtel qui vous ouvre sa porte.

A la Havane l'autorité administrative ne se soucie nullement d'une telle liberté. Le fisc et la police gardent les avenues de ce paradis terrestre avec une plume de fer. Le fisc a une quantité de comptes à régler avec chaque navire. Il a plus d'une fois admiré en d'autres pays ce qu'il y a d'inépuisable dans l'art avec lequel le fisc frappe coup sur coup le contribuable, de l'air du monde le plus innocent, et multiple le même impôt en en changeant seulement les dénominations. Sous ce rapport, je crois que celui de la Havane peut être étudié comme un modèle, et comme vous vous intéressiez à tous les genres de distinction, vous ne pouvez faire moins que de vous arrêter, au moins un instant, à observer celle-ci.

Je ne vous montrerai pas le fisc havanais étendant sa main sur un bâtiment espagnol, car, par égard pour la

11 I know not of the angels weep, but men Have wept enough. — For what? — To weep again.

Age de bronze.

mère-patrie, il ne lui demande qu'un modeste tribut de quelques centaines de pesos. Pour juger de l'étendue de ses conceptions, il faut le voir anx prises avec un bâtiment étranger apportant des denrées étrangères. D'abord il lui faut payer un droit de douze réaux par tonneau, ensuite un droit de drague ou droit de quai, droit de visite de la douane, droit de débarquement, second droit de visite de la douane, droit d'açúcar de cette même douane et de timbre de ce même acau. Vous croyez que c'est tout? Non, nous ne sommes guère qu'à la moitié de cet habile tissu. Vient ensuite un impôt de 12 à 15 pesos (60 à 75 fr.) pour la traduction du manifeste, pour les honoraires des employés et ceux du capitaine du port, et ceux du gouverneur, qui, jusqu'à présent, n'a encore rien pris pour lui, ensuite le droit de phare, la patente de santé et la visite de l'officier de santé. Ces divers tributs réunis forment pour un bâtiment de 300 tonneaux la somme de près de 5,000 fr.

A présent, dites-vous, ce bâtiment, qui si bien ouvert sa bourse, peut au moins librement charger son fret et peut-être même recevoir un droit d'exportation pour les denrées indigènes. Dans plus d'une contrée il en est ainsi, le fisc havanais n'agit point de la sorte. Du moment où un navire étranger entre dans la rade, jusqu'à celui où les matelots levent l'ancre, il le tient sous sa griffe. Il lui impose un droit de 1/4 pour 100 sur plusieurs produits qu'il vient chercher à la Havane et de 12 1/2 pour 100 sur le tabac.

La police a aussi sa taxe. D'abord elle oblige le voyageur à faire viser son passe-port par le consul espagnol de la ville où il s'embarque pour l'île de Cuba, ce qui constitue un premier impôt de deux pesos (10 fr.); ensuite elle prend ce même passe-port, le met dans ses archives et le remplace par un carte de papier que l'on paye 8 piastres (40 fr.). De plus, il n'est pas permis de poser le pied sur le sol de l'île sans l'entremise d'un habitant du pays, qui se porte garant de votre moralité et de votre catholicisme. Comment obtenir cette caution en restant aux arrêtés sur le pont d'un bâtiment? Voilà un singulier problème. Heureusement vous n'avez pas besoin d'en chercher la solution. Il y a dans tous les ports de l'île un certain nombre de braves gens, qui viennent eux-mêmes, de l'air le plus obéissant, vous demander s'il ne vous serait pas agréable qu'ils répondissent de votre vertu, bien entendu que vous acceptez avec empressement cette aimable proposition, et bien entendu aussi que vous devez une bonne récompense à un tel acte de dévouement; trois à quatre pesos c'est le moins; en sorte qu'avec le prix de la chaussette qui conduit votre malle à terre, et de la charrette qui la transporte à l'hôtel, il en coûte au plus modeste voyageur une centaine de francs pour traverser le qui de la Havane.

Qu'est-ce que 100 fr. dans ce pays dont le sol se couvre si aisément d'une moisson d'or? On n'emploie pas ici notre mesquine façon de compter. Fi des chiffons de papier par lesquels les banquiers des États-Unis représentent le numéraire absent! Un nègre en venait une liasse par terre qu'il ne baisserait point pour la ramasser. Fi de nos grossières pièces de cuivre! On ne les connaît ici pas même et le rou. La plus petite monnaie de l'île est le medio d'arsenic, qui vaut 25 c. Le peso se dépense comme le franc, et le Havonais jette sur un comptoir l'once d'or (85 fr.) avec la même aisance qu'un de nos écus tire de sa bourse un napoleon.

J'ai connu, il y a quelques années, en France, un jeune beau, affligé d'un grand chagrin, celui de ne pouvoir gaspiller, dans la splendeur de Paris, plus de 100 fr. par jour. Si la révolution de 1848 ne l'a pas guéri de cette maladie, qu'il vienne à la Havane, il y trouvera un prompt remède. Heureux ceux qui séjourneront ici avec une traite qui leur permet de se laisser aller à toutes les séductions du luxe et de la mode! Plus heureux encore ceux qui n'y apportent qu'une humble fortune, mettent leur joie dans la contemplation d'une belle nature, qui leur donne gratuitement l'éclat de ses rayons célestes et les caresses de ses brises ébouriffées.

C'est là le facile bonheur dont j'ai joui à la Havane. Il est vrai que j'y suis arrivé dans la meilleure saison, c'est-à-dire en hiver. La bonne madame Dallier, en me recevant dans son hôtel, me disait: Voyez, monsieur, comme cette chambre est fraîche et aérée. Être au frais dans ce même mois de janvier, qui vous oblige à calefeutrer votre appartement et à allumer le feu de votre cheminée, c'est ici le grand point. Dans le jour, portes et fenêtres sont ouvertes et les vitres remplacées par un rideau flottant; le soir, nous ne trouvons sous notre moustiquaire ni sommeil ni matelas. Le lit se compose d'une table tendue sur un châssis de deux draps. C'est dur, mais frais. Que voulez-vous de plus? Comment vit-on en plein été? ceux-là le savent, qui, dans la région des tropiques ont subi les ardeurs de la canicule. Nulle terre en ce monde n'offre à l'homme un asile où il puisse oublier l'amère sentence de la Bible: *homo natus a misero, brevis vivens, multo replerit miseria*. Le Nord a ses longues nuits noires, ses tourbillons de neige, ses vents qui glacent l'haleine sur les lèvres. Les contrées de l'Orient et du Sud, perles des océans, corbeilles de fleurs du globe, ont leurs plantes vénérées, leur ciel embrasé et la peste et la fièvre jaune, qui les surprend dans leur voluptueuse mollesse, comme le glaive de l'ange exterminateur.

Il y a des années où le sombre fantôme de la fièvre jaune semble s'assoupir sur les rives de la Havane, ou à sa faible apparence on pourrait le croire épuisé et prêt à s'évanouir. Puis soudain, comme si dans ce repos trompeur il n'avait fait que recueillir ses forces et rassembler ses dards empoisonnés, il reparait plus terrible que jamais, sillonnant toutes les mers, marquant d'un signe fatal toutes les portes, frappant de sa main déclarée les vieux habitants du sol et surtout les étrangers.

Un dernier, au mois d'août, les navires réunis dans la rade ressemblaient à ceux que les matelots désertent dans le port de San-Francisco. Seulement ce n'était pas pour courir à l'éblouissant plover que les matelots et les officiers

abandonnaient le pavillon national; c'était pour s'en aller chercher à l'hôpital un remède à leur torture, pour être ensevelis dans un cimetière étranger, en se souvenant à leur dernier moment de leur fraix Escuat, de leur belle Gironde.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

A ce deuil de la Havane se joignait celui d'une autre plage plus redoutable encore, de la plage mortelle de Vera-Cruz et de Tampico. Un jour la vigie du Joro vit passer au pied des remparts une coquette anglaise gouvernée par une femme, qu'un homme vint rompre un couplet essayait de seconder dans son labeur. Le capitaine Jackson, qui commandait ce navire, avait quitté Tampico avec sa femme, ses deux enfants en bas âge et sept matelots. Quelques jours après son départ, les sept matelots sont sans par le venin du romito et meurent l'un après l'autre. Le capitaine et les enfants, atteints du même mal, restent dans leur lit hors d'état de se mouvoir; la femme avec le courage surhumain que lui donne sa foi en Dieu, jette les cadavres à la mer, cargue une partie des voiles, prend la barre du gouvernail, soigne son mari et ses enfants, et grâce à un vent favorable qui sert son admirable résolution, dirige vers l'île de Cuba le navire, jusqu'au moment où son mari se levant de sa couche peut lui venir en aide. Elle arrivait ainsi après quarante jours de navigation, timide et modeste, baissant les yeux sous sa cape noire quand on lui parlait de son énergie vertueuse, et n'ayant pas l'air de se douter qu'elle venait d'accomplir une œuvre devant laquelle la pensée de l'homme le plus déterminé eût reculé avec effroi. Si l'armateur de ce bâtiment à du cœur, il doit une belle récompense à celle qui, dans un tel désastre, a sauvé son navire et sa cargaison.

En hiver, la fièvre jaune s'endort sur ses sombres troupées, et la Havane rit, chante et travaille, ou se berce dans son heureuse nouchalence, sur son sol fertile, sous son ciel étincelant, comme si nul fléau ne l'avait atteinte et ne devait jamais l'atteindre. Dès le matin, elle s'éveille comme une couvée d'alouettes au vent frais qui lui vient de la mer, aux brillantes clartés qui dorment ses collines. L'animation de l'intérieur des habitations se joint à celle du dehors. Je ne sais qu'un philosophe antique disait qu'il voudrait que sa maison fût de verre, pour y livrer son existence à tous les regards. Ici, son rêve est presque réalisé. Au delà du seuil de chaque demeure est la patio avec ses galeries circulaires, où la famille passe une partie de la journée, et chaque façade a ses larges fenêtres, ses balcons et ses magasins, voiles par des persiennes, défendus par des grilles; mais si souvent ouverts, qu'on peut lire que chacun est en plein air, et que la population entière ressemble à une ruche d'abeilles bourdonnant autour de ses alvéoles. A l'heure où le bourgeois anglais se tient renfermé au haut de son palier, derrière une triple barrière de portes; à l'heure où nos belles dames de Paris n'ont point encore tiré les rideaux de leurs fenêtres, le bourgeois de la Havane a déjà, de sa fenêtre, salué un voisin; le marchand a relevé les panneaux de sa boutique, et la jeune fille est sur son balcon, comme si elle attendait un Roméo.

Si les biens de la terre sont inégalement répartis, Dieu a dû moins partagé aux hommes la communauté de l'espace atmosphérique et de la lumière, et les Havonais jouissent de cette communauté fraternellement.

Pour un étranger avide de tout voir, il y a là deux spectacles: spectacle des maisons, dont il n'est pas besoin qu'un Asmodée enlève les toits pour qu'on en voie au moins les silhouettes, et spectacle des rues, bruyant et curieux; à droite et à gauche, le trottoir sillonné par une quantité de passants blancs et noirs, Indiens au teint d'olive, créoles au léger costume, Américains et Européens; au milieu des troupes de mules qui s'avancent à pas lents, comme la forêt de Birnam, la tête et le corps ensevelis sous des amas de tiges et de maïs verts; de lourdes charrettes chargées de denrées agricoles et attelées de deux bœufs monstrueux, et la volante, la légère et coquette volante. Je ne sais comment, d'après la description que j'en avais lue, je m'étais figuré cet équipage havanais comme un grosque véhicule; c'est la flexible karra du Nord, avec laquelle on voyage si vite en Suède et en Norvège, mais une karra considérablement perfectionnée et embellie: un long timon qui lui donne un agréable balancement, deux roues hautes et larges, qui, à moins que l'essieu ne se rompe, rendent toute chute impossible. Au milieu de ces deux roues, une caisse comme celle de nos cabriolets, élégante et lustrée à l'intérieur, ombragée à demi sur le devant par un triangle d'étoffe, qui suffit pour préserver le visage des rayons du soleil, sans obstruer la vue de côté et d'autre. La volante est conduite par un nègre, qui s'élançait d'un pied agile sur la selle de sa mule, avec la veste ronde, ornée de galons de diverses couleurs, avec le sombrero, les bottes à l'écuyère descendant jusqu'à la cheville, et laissant de là à ses soldiers brûler l'ébène à sa peau noire. Telle est la volante banale, qui, dans chaque quartier, offre pour quelques réaux ses services aux passants, et quand une fois on en a usé, et quand on a connu la rapidité de sa marche et l'humble soumission de son cocher, on ne peut que prendre en grande pitié nos lourdes citadines et nos misérables fiacres.

La volante est, du reste, à peu près le seul équipage que l'on trouve à la Havane. Chaque riche marchand, chaque bon bourgeois veut avoir la sienne. Celle-ci est couverte d'ornements en argent et de tapisseries de satin. Dans beaucoup de maisons on la remplace, comme un meuble précieux, dans la salle même où la famille se rassemble et reçoit ses visites. Une de ses volantes attelée de deux mules, avec son postillon noir, portant le chapeau et la veste à galons, est certainement l'une des voitures les plus jolies et les plus aristocratiques qui existent dans le monde civilisé.

Entre cette ville et celles des États-Unis il y a un tel contraste, que je ne sais où je pourrais en voir un plus complet. L'Américain est... Mais laissons les Américains. Le Havonais a l'exquise courtoisie de l'Espagnol, et emploie souvent ces

galantes formules: *Mi cosa es a la disposition de Usted*. — *Soy todo al servicio de Usted*. Si on ne peut prendre à la lettre ces protestations, pas plus que notre *très-humble serviteur*, on aurait tout dépendant de les considérer comme de vaines paroles. Le Havonais accueille l'étranger avec urbanité, lui ouvre sa demeure avec confiance, et parvient sans effort à la lui rendre agréable, par le seul fait de son caractère franc et généreux. Il aime le luxe, les fêtes, les fantaisies brillantes, et, à son grand dam, aussi les jeux hasardeux. Les moeurs naissent du climat comme de la terre les fruits. La grille et la culture peuvent multiplier ces fruits, mais on n'en fait point disparaître l'essence primitive.

Enfant heureux d'une nature qui de tout côté sourit à ses regards, fascine ses sens, le planteur havanais, dans le plein essor de sa vie, ne comprend guère le plaisir que le docteur Allemand peut éprouver à se tenir, pendant de longues heures, enfermé dans une retraite austère, scrutant à la leur d'une lampe les hiéroglyphes philosophiques de Hegel. Il ne peut, entre son horizon vermeil, sous son ciel d'azur, s'envelopper, comme le Anglais, d'un nuage océanique, jusqu'à ce qu'il perde, comme dans une machine pneumatique, son dernier souille. En voyant à chaque saison verdoyer ses champs, fleurir ses oranges, il ne peut, comme une araignée de comptoir, filer sans cesse sa toile, pour y attendre après la proie du jour celle du lendemain. Si du ses études de collège il lui reste quelque goût classique, s'il lui Horace, je pense qu'il lui goûtera surtout son: *Corpe diem*. S'il lit Lamartine, il préférera à ses plaintives élégies les stances où le mélodieux poète chante l'hymne anacréontique:

Cueillez, cueillez la rose au matin de la vie.

Dans les joies du présent, si fugitives qu'elles puissent être, il ne se laissera point troubler par les préoccupations de l'avenir. Si l'année est bonne, il en dépense gaiement le revenu; si plus tard la récolte est moins abondante ou ne se vend plus au même prix, il se trouvera, il est vrai, comme l'innocent cigare, forcé de recourir à une judicieux fourmi, qui lui fera payer cher son assistance.

La fait est qu'un grand nombre de plantations superbes sont grevées d'hypothèques, et, par le cumul des prêts successifs et des intérêts, tombent peu à peu entre les mains des économes catalans. Le taux légal de l'intérêt est ici de 12 pour 100; il est toléré à 20, et monte très-souvent, par des transactions particulières, à 36. Sous le poids de ces terribles engagements, le planteur n'en continue pas moins à tenir un riche état de maison, à courir aux combats de coqs et à se livrer à tous ses fastueuses caprices. Quoi qu'il arrive, il aura du moins savouré sans crainte la coupe de sa destinée; et quand il en aspire la dernière goutte, il peut dire avec Thekla: *Ich habe gelebt und geliebt*; j'ai vécu, j'ai aimé!

De cette sphère aristocratique, les habitudes de décorum extérieur et d'urbanité descendent jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale. Le mob, pas même le mob, qui signale caillasse, mais le bas peuple américain est certainement ce qu'il y a de plus grossier et de plus brutal dans le monde civilisé. Pour mon compte, j'aimerais mieux vivre avec les natives ignorants Esquimaux qu'avec ce ramassis d'insolents faquins qui forment la base de la plus vaste des républiques. A la Havane, je n'ai rien vu qui ressemblât à une populace: je n'ai trouvé que des corporations de manoeuvres et d'artisans à l'œil vil, et à la physiologie animée, complaisants et serviables. On peut les laisser entrer sans crainte dans un appartement: ils ne souillent point le parquet de leur jaune salive, et ils ont des mouchoirs de poche.

X. MARMIER.

(La fin au prochain numéro.)

Correspondance.

M. A. Z. — Mille remerciements et compliments, Monsieur. Nous attendons le jour qui doit fournir l'a-propos.

M. H. à Brest. — Trop tard pour cette semaine; il sera encore temps dans huit jours.

M. B. de L. — Il y a tout un recueil sur ce sujet; mais nous ne pouvons croire, Monsieur, que cela puisse intéresser un grand nombre de nos lecteurs.

M. A. de C. à Turin. — Nous reprendrons, Monsieur, la suite de ces publications, qui est effectivement réclamée par quelques abonnés.

M. T. M. à Dijon. — Nous demeurons dans les mêmes dispositions et attendons votre envoi pour en juger.

M. G. à Lyon. — Nous pensons, Monsieur, qu'il est convenable de laisser reposer un peu cette question, dont la solution n'est pas encore trouvée. Il n'y aurait aucun profit pour vous à publier en ce moment votre idée; mais nous nous en souviendrons si la curiosité publique, épuisée à l'heure qu'il est, revient vers ce problème.

M. X. X. à Bruxelles. — Le dessin annoncé hier nous est parvenu aujourd'hui, jeudi.

M. B. X. à Berchem. — Il y a un bon sentiment et de l'expressif dans la mélodie, peut-être un peu de lourdeur dans l'accompagnement. G. B.

Les Défenseurs de Montevideo (I).

PORTRAITS D'APRÈS LES ÉPREUVES AU DAGUERHÉOTIPE.

(COMMUNIQUÉ PAR LE CAPITAINE D'HABSTEL.

Paris, 6 décembre 1850.

Au moment où la sanction du traité Lo Prédour doit être soumise à l'Assemblée législative, nous pensons que les por-

trraits de *Montevideo*, ancien ministre de la guerre, récemment de retour à Paris, a été admis en audience particulière du Président de la République en qualité de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la République orientale de l'Uruguay près la République française.

traits, pris sur natura, des personnages les plus remarquables de la République de l'Uruguay, s'ont vus avec intérêt par les lecteurs de *l'Illustration*.

Montevideo est un nom connu aujourd'hui de toute l'Europe; ses malheurs, sa constance, son courage, son patriotisme ont produit ce résultat, et ont attiré les regards du monde sur cette petite mais vaillante République.

Il y a exactement huit années qu'eut lieu, dans l'Entre-Rios, le combat d'Arroyo-Grande, dans lequel l'armée Montevideenne fut entièrement anéantie. Après cette sanglante bataille, le pays resta sans défense; il n'avait plus ni soldats, ni matériel de guerre; ses finances étaient épuisées: tout enfin semblait annoncer que l'armée victorieuse n'avait autre chose à faire qu'à prendre possession du pays.

Il devait en être ainsi, s'il n'était vrai que l'amour de la patrie peut enfanter des prodiges.

Les vainqueurs d'Arroyo-Grande formaient une armée de 48,000 hommes, l'armée la plus forte que le pays ait présentée en ligne. Cette armée traversa l'Uruguay, et arriva, sans obstacle, en vue de Montevideo.

En même temps que la tête de ses colonnes se dirige sur la ville, l'escadron du dictateur llesas jette l'ancre à l'entrée du port, et Montevideo, investie par mer et par terre, paraît n'avoir plus qu'à demander merci devant ses ennemis.

Mais, au lieu de jeter un cri de grâce, Montevideo ose opposer la guerre à la guerre, et, de ce jour-là, commence cette lutte meurtrière qui se prolonge encore aujourd'hui, et dont on ne peut prévoir l'issue, au milieu de toutes les complications politiques qui ont obscurci la véritable question d'intérêt commercial.

Le peuple montevidein, surpris jusque dans ses foyers, ébauché à la hâte de châtifs tranchements; tout citoyen s'est fait soldat, et ceux qui ne peuvent prendre les armes se dévouent aux soins des hôpitaux et à la fabrication des mu-



Le général DON JOSÉ MARIA PAZ.

nitions de guerre. Il n'est pas une famille où l'on ne puisse citer les plus nobles sacrifices et les plus grands exemples de patriotisme, pendant ce long siège de huit ans.

Il n'est donc pas surprenant que dans une pareille crise aient surgi quelques hommes remarquables, et par les qualités éminentes dont ils ont fait preuve, et par les services importants qu'ils ont rendus à leur patrie. Il en est plusieurs dont nous avons pu nous procurer les portraits, et nous les reproduisons ici avec une courte notice sur chacun d'eux. Nos lecteurs trouveront, assurément, quelque intérêt à connaître ainsi les acteurs les plus marquants dans le terrible drame qui se déroule sur les rives de la Plata.

DON JUAQUIN SUARES, président de la République orientale, était, avant la guerre, l'un des plus riches propriétaires du pays. Aujourd'hui, il ne possède presque plus rien, ayant fait le sacrifice de son immense fortune pour la défense nationale.

Sa carrière politique date de 1810; depuis lors, il n'a cessé d'occuper les postes les plus éminents dans la République; il s'est toujours distingué par une probité sans tache et par toutes les vertus.

Quatre fois député de l'Assemblée, deux fois sénateur, il se trouve aujourd'hui élu, pour la troisième fois, président de la République, et jouit, de la part de ses compatriotes et de tous ceux qui le connaissent, de l'estime la plus méritée.

Le général don JOSÉ MARIA PAZ, né dans la République Argentine, consacra ses services à son pays, dès les premiers jours de la révolution sud-américaine.

Sa carrière militaire est l'une des plus glorieuses de ces contrées. Dans les grades inférieurs, il sut se distinguer par sa valeur et son sang-froid, par un grand amour de l'honneur et une parfaite connaissance de la guerre.

Général, il n'a été surpa par aucun autre en capacités



DON JUAQUIN SUARES, président actuel de la République orientale de l'Uruguay.

militaires. Il a commandé en chef dans quatre des plus grandes batailles qui ont été livrées dans ces pays, et qui ont eu pour résultat la destruction complète des armées qui lui étaient opposées.

Dans sa patrie, il a été successivement chef d'état-major, ministre de la guerre, gouverneur de Buenos-Ayres, de Cordova et d'Entre-Rios, protecteur des provinces de l'intérieur et directeur de la guerre contre le général Rosas. Général en chef de l'armée improvisée pour la défense de Montevideo, il sut, par son habileté et par ses talents, en former cette phalange de défenseurs qui ont pu résister si longtemps à leurs nombreux ennemis.

Le général Paz mérite aussi d'être cité comme administrateur intègre; il est profondément religieux et sincèrement dévoué à son pays et à ses amis; il jouit enfin d'une belle et juste renommée de probité et de loyauté, que ses ennemis même ne lui ont jamais contestée.

Le colonel DON FRANCISCO-TAJE. Dans une armée où les occasions de dévouement se présentent chaque jour, le colonel Taje jouit de la réputation de plus brave.

On peut affirmer qu'on ne s'est pas battu une seule fois à Montevideo sans que le colonel Taje n'ait teint sa lance du sang ennemi, sans qu'il n'ait laissé traces de ses blessures sur le champ de bataille.

C'est avec le siège qu'il débuta dans la carrière militaire. Il se sacrifia à sa patrie toutes ses pensées et toute sa fortune noblement acquise.

Jeune, beau, spirituel, énergique, impartial, il est adoré de tous ses compagnons d'armes; d'une modestie excessive, il est peut-être le seul à ignorer tout ce qu'il vaut pour son pays.

DON ANDRÉS LAMAS, ministre plénipotentiaire de la République orientale au Brésil, se distingue comme l'un des



DON ANDRÉS LAMAS, ministre plénipotentiaire au Brésil.

plus hautes intelligences du pays; il est en même temps un de ses plus chauds patriotes.

Jeune encore, il s'est consacré au service public, sans cependant cesser de poursuivre ses études littéraires et politiques.

Déjà, avant le siège, il avait rempli les fonctions les plus importantes et, depuis, il a été successivement directeur de la police et ensuite ministre des finances; il s'est surtout fait remarquer par sa fermeté et son infatigable activité. Il est un des hommes qui a le plus contribué à soutenir la défense de Montevideo, il maintient au Brésil, d'une manière digne de ses talents, les principes qui constituent cette défense.

Fondateur et président de l'Institut historique et géographique de Montevideo, membre de cet institut au Brésil, don A. Lamas est aussi un des premiers poètes de la Plata. Il possède une instruction immense et, comme écrivain, une réputation incontestée.

Le colonel DON JOSÉ VILLAGRAN. Dans les combats de chaque jour qui se livrent sous les murs de Montevideo, les assignés ne peuvent opposer à la nombreuse cavalerie de l'ennemi qu'une force réellement insignifiante en cavalerie. Aussi ce service ne se fait-il que par des hommes choisis et de bonne volonté, et cette situation donne-t-elle lieu à un singulier spectacle.

Vingt à trente cavaliers s'avancent hardiment contre un nombreux escadron et se jettent avec une audace inouïe au milieu de la plus terrible mêlée de laquelle ils sortent couverts de sang, mais portant la tête haute et le regard plein d'orgueil.

Au premier rang de cette poignée de braves, on en distingue deux surtout. L'un aux cheveux blancs comme la neige, l'autre dans la force de la jeunesse; l'un c'est Taje, l'autre c'est Villagran.



Le colonel DON FRANCISCO TAJE.

Villagran, âgé de 70 ans, marche courbé par l'âge; mais dès qu'il aperçoit l'ennemi, il se redresse comme par miracle; son regard s'anime, et les hommes les plus vigoureux n'attendent pas impunément le choc de sa lance ou de son épée.

C'est ainsi que, pendant quarante ans, le colonel Villagran a servi sa patrie sans laisser démentir une seule fois ni son indomptable valeur ni la bonté naturelle de son caractère.

Le colonel DON BRIGIDO SILVEIRA. Au mois de mars 1814 le général Rivera éprouva un grave échec au combat de la India-Muerta. Il allait passer sur le territoire brésilien avec les débris de cette armée en déroute, lorsque des rangs sort un homme qui s'écrie: « Je n'abandonne pas la patrie, moi; je veux mourir sur son sol. »

Cet homme était Silveira, alors lieutenant-colonel. Une centaine de soldats suivirent cette généreuse résolution, et, pendant deux années, Silveira fit avec cette faible troupe une guerre terrible à l'ennemi vainqueur. Poursuivi avec acharnement, il se vit un jour cerné par des forces bien supérieures, et, après avoir vu tomber à ses côtés tous ses soldats, il parvint à s'échapper en se lançant, l'épée à la main, un passage à travers les rangs ennemis. Le colonel Silveira est un des glorieux les plus purs de l'armée orientale.

Le docteur DON FIRMIN FERREIRA, président de l'Assemblée nationale et chirurgien en chef de l'armée, a consacré sa vie au service de la patrie. Pendant toute la durée du siège, il n'a cessé de rendre les services les plus importants.

Un patriotisme à toute épreuve, il est en même temps doué d'un caractère bienveillant, doux et affable: c'est un ami loyal et un médecin distingué.

Le colonel DON MANUEL FERREIRA est au service depuis 1810. Il se distingue par son patriotisme, son courage et par sa sévérité dans la discipline. Il fut un des trente-deux

Orientaux qui, en 1825, accompagnèrent le général Lavalleja, lorsque celui-ci exécuta l'audacieuse pensée d'entreprendre la délivrance de son pays, dominé alors par une nombreuse armée étrangère.

Le général DON ANACLETO MEDINA est un des plus vaillants soldats de la Plata. Il compte quarante ans de services militaires, treize campagnes et quinze batailles rangées. Il a été successivement chef d'avant-garde et chef de l'état-major de l'armée.



Le général DON ANACLETO MEDINA.



Le colonel DON BRIGIDO SILVEIRA.



Le colonel DON JOSÉ MARIA SOLSONA, commandant le bataillon du 5^e de ligne.

Le colonel DON MARCELINO SOZA.
En 1844, il fut atteint par un boulet de canon et fut ainsi élevé à sa patrie et à ses compagnons d'armes. On l'appelait l'I Hector de la nouvelle Troie : il a conquis ce nom par des hauts faits dignes des héros d'Illomère, et qui aujourd'hui sont le sujet de chants populaires sur les deux rives de la Plata. L'armée orientale est à juste titre fière des belles actions de son héros.

Les colonels DON JOSÉ MARIA SOLSONA et DON JUAN ANTONIO LEZICA débutèrent dans la carrière militaire en même temps que commença le siège de Montevideo. C'est par des actions brillantes sur le champ de bataille qu'ils sont parve-



Le colonel DON MARCELINO SOZA.



Le colonel DON JOSÉ VILLAGRÁN.



Le lieutenant-colonel DON ANTONIO SUSINI, commandant la légion italienne.



Le colonel DON JOSÉ ANTONIO COSTA.

nus au grade qu'ils occupent aujourd'hui, et chaque grade qu'ils ont ainsi conquis a mérité l'approbation de l'armée. Le premier commande le bataillon du 5^e de ligne; le second, le bataillon *Resistencia*. Tous deux sont jeunes, tous deux sont bien dignes de tenir une place distinguée parmi les défenseurs de Montevideo.

Le colonel Solsona réunit à son grade dans l'armée les fonctions de député et de conseiller d'Etat.

Le colonel DON JOSÉ ANTONIO COSTA, chef d'état-major de l'armée du général Rivera, a occupé le poste de ministre de



DON FIRMIN FERREIRA, président de l'Assemblée nationale.



Le colonel DON MANUEL FERREIRO.



Le colonel DON JUAN ANTONIO LEZICA, commandant le bataillon *Resistencia*.

à la guerre. Excellent officier de cavalerie, vrai patriote, il compte beaucoup d'années de loyaux services.

Le lieutenant-colonel DON ANTONIO SUSINI, chef de la légion italienne, est au nombre des étrangers qui en sont généralement dévoués à la défense de Montevideo.

De même que tous ses compatriotes, Susini a continué son service pendant huit ans, sans toucher la moindre rétribution. Le lieutenant-colonel Susini est un jeune homme brillant sur le champ de bataille, et rempli d'enthousiasme pour les idées de gloire et de liberté.

AD. D'HASTREL,
Ancien gouverneur de Martín-García (Plata).

Revue littéraire.

De quelques particularités, singularités et curiosités historiques et biographiques a propos de l'ouvrage de M. Louis NICOLARDOT, *Etudes sur les grands hommes*. — Un vol. in-8°. — Chez Huedu.

— Eh bien ! mon cher monsieur Louis Nicolardot, puisque Nicolardot il y a, comment va la vente de votre estimable *in-8°*, faut-il peut être vous être tout à la fois l'auteur, l'écrivain et le propriétaire responsable ?

.... Je vous entends. Vous espérez mieux. Vous avez beau passer et repasser, soir et matin, devant la montre ou le comptoir de vos libraires (dataloges, vous y retrouvez toujours, toujours, vos trop fidèles exemplaires, enfants trop attachés à leur père, qui ne les avait pas créés et mis au monde pour garder la boutique.

C'est qu'il ne suffit pas, monsieur Nicolardot, d'avoir du zèle, l'amour, la passion de l'étude, le désir d'illustrer son nom; c'est qu'il ne suffit pas d'avoir beaucoup lu, d'avoir longuement compilé, comme feu Trublet, pour faire un bon livre; il faut encore, il faut surtout choisir, ordonner, écrire. Or, vous avez peu choisi, vous n'avez guère ordonné, et vous avez écrit comme on écrit quand on n'écrit pas, ou comme on écrit quand on écrit mal.

Et pourtant, malgré ces trois grands péchés, que je vous signale tout net parce que j'espère que vous vous en corrigerez, parce qu'après tout vous n'avez pas paru capable de vous en corriger, malgré, dis-je, ces trois fautes capitales, votre livre m'a plu. J'y ai vu ce que je aime surtout à voir, des grands hommes et des grandes femmes en déséquilibre. J'y ai retrouvé avec plaisir, quoique confusément entassées, beaucoup d'anecdotes de la vie intime de tous ces fameux personnages, beaucoup de ces piquantes révélations, de ces curieux détails qu'il est toujours doux d'apprendre quand on les ignore, dont il est doux de se ressouvenir quand on commence à les oublier.

Indicéti disant, et ament meminisse periti.

Le premier chapitre de vos *Etudes*, par exemple, est fait pour intéresser tous les gens de lettres et aussi tous les gens du monde que la littérature intéresse. Quel est celui d'entre eux qui ne désire savoir de quelle manière les grands écrivains ont composé leurs chefs-d'œuvre, ce qui donnait l'éclair à leur génie, ou ce qui en contrariait ou en arrêtait l'essor ?

Citons-en quelques exemples anciens et modernes. Quand quelque idée germa dans la tête de Socrate, il restait debout, immobile, durant des heures entières, jusqu'au moment où son puissant cerveau accouchait de ce qu'il avait conçu. C'était dans un cabinet souterrain, au milieu du silence le plus profond, que Démosthène s'exerçait à parler au peuple d'Athènes, et méditait ses foudroyantes philippiques. César, au contraire, composait partout, toujours prêt à toute heure; à pied, à cheval, il écrivait ou dictait à ses secrétaires. Cicéron avait aussi les siens qui l'accompagnaient dans ses excursions ou dans ses promenades, et dont le stylet était rarement inactif.

Le père de la poésie latine, son Homère, qu'oublie M. Nicolardot, Ennius avait l'excellent habitude de boire un bon coup, et même deux, avant de se mettre à l'œuvre. L'empereur Auguste consacrait les heures du bain à cultiver les Muses, et il fit, en se baignant, deux petits volumes de vers que regrettent les doctes. Le philosophe Sénèque était si maigre, si chétif, si frêle, qu'il travaillait toujours dans son lit, enveloppé de ses couvertures, comme Calvin, comme Voltaire, comme Rossini, quand il n'était pas assez riche pour acheter du bois.

C'était toujours en face d'un portrait de saint Paul que saint Chrysostome écrivait ou méditait ses sublimes homélies. Saint Bernard demandait des inspirations au spectacle de la nature, et quelque temps qu'il fit pluie ou soleil, il allait se promener, et rentrait quelquefois coté jusqu'à l'échine et mouillé jusqu'aux os, mais après avoir achevé la page qu'il avait en tête.

L'une des plus brillantes lumières du droit, le savant et ingénieux Cujas, avait la singulière habitude de travailler couché tout de son long sur un tapis, le ventre à terre, enseveli entre des pyramides de livres, où il allait puiser les documents qui lui ont servi à composer les dix ou-à-peu-près cent livres qu'il a écrits et qui sont les plus utiles et les plus profonds pour les lois.

Le cardinal de Richelieu, comme Bossuet, se relevait la nuit, après avoir dormi trois heures, et travaillait jusqu'au matin où il se recouchait jusqu'à huit ou neuf heures. Un de nos contemporains, M. de Balzac, avait ce trait de ressemblance avec Bossuet et le cardinal; seulement il se couchait plus tôt, à six ou sept heures du soir, se réveillait à minuit, et travaillait vigoureusement jusqu'au lever du jour. Alors, il prenait quelques tasses de café, faisait un tour dans Paris, et revenait se mettre à l'œuvre jusqu'à dix heures de la matinée ou sa journée d'écrivain était finie, ou sa vie d'amateur, d'observateur et de flâneur commençait.

Si je suivais, si je pouvais suivre ici un ordre chronologique entre saint Bernard et Cujas, j'aurais placé Luther, qui, pour échapper aux tracasseries de sa femme Catherine, et retrouver le silence et la solitude de son couvent, s'enfermait durant plusieurs jours dans son cabinet de travail, avec du pain, du fromage et plusieurs bouteilles de bière. Là, il écrivait sur une large table, en face d'un crucifix d'ivoire, les pieds entrelacés dans les pattes d'un énorme chien, et quand il se sentait fatigué, il jetait quelques petits airs sur sa flûte ou sa guitare; heureux quand sa femme ne venait pas l'y réveiller, ou quand le diable ne l'y tourmentait pas. Mais il aimait encore mieux le diable que sa femme, car il avait ses armes toutes prêtes et n'en avait pas une autre. Voyant-il le diable d'un côté, il lui jetait son encrier à la tête, et le pauvre diable s'empresait de décroquer, dans la crainte, sans doute, de devenir encore plus noir qu'il n'était diable.

Un jour même Luther ne trouvant sous sa main que

Le vers et les mots, prêtés par la nature, Laissez le redou du tout nourrir.

il le lança au nez du démon en lui criant : « Voila, mon drô, de quoi te savonner la figure. »

(Je crois devoir ouvrir ici une parenthèse pour déclarer que le ci-devant distique est de moi. Cette déclaration n'a paru nécessaire pour épargner un faux jugement ou de savantes recherches aux amateurs de la belle-poésie, qui peut-être eussent attribué cette éloquentte périphrase à quelques grands poètes de l'Empire; comme Parseval-Grandmaison, Esmeiard, Dorion, Luc de Lanxval, Saint-Ange, etc. *Cuique suum*).

Mez-rai et un de nos contemporains, M. Etienne, ne pouvaient travailler qu'à la leur des flambeaux ou des lampes. S'il lui fallait écrire en plein jour, le spirituel auteur des *Deux Gendres* faisait fumer les volets de son cabinet et allumait les bougies. Mais bien qu'il fut grand mangeur et buveur intempéré, il n'avait pas besoin, pour s'inspirer, de placer, comme Ménéral, une bouteille pleine entre sa chandelle et son encrier. C'était ce qui faisait Gluck, qui écrivait d'ordinaire à la clarté d'un lustre, et demandait des idées à une bouteille de vin de Champane.

Les deux Corneille, comme on sait, habitaient en commun à l'ouen une maison à un étage qu'il y ont montré encore. Pierre occupait le haut, et lorsque après s'être longuement promené en gesticulant dans sa chambre, il ne pouvait venir à bout d'un vers, il levait une trappe de communication et criait à Thomas : « Thomas, une rime. » Thomas, qui en fait de rimes en est toujours plus que de raisen, donnait aussitôt à Pierre la rime demandée, et celui-ci, l'ajustant à sa pensée, continuait de dicter à sa femme des vers qu'elle écrivait sur ses genoux.

Racine avait l'habitude de composer en se promenant et en déclarant ses vers avec action. C'est ce qu'il faisait un jour près du bassin des Tuileries, où, en revenant à lui, il se vit entouré d'ouvriers qui le surveillaient, le prenant pour un homme désespéré qui allait se jeter à l'eau.

On connaît les longues préoccupations poétiques de La Fontaine, les lutttes obstinées de Boileau et cette facilité de composition qui permettait à Molière de mener de front les trois emplois d'auteur, d'acteur et de directeur; emplois pénibles, mais lucratifs, car ils rapportaient par an à Molière près de trente mille livres, qui vaudraient aujourd'hui quatre-vingt-dix mille francs, et même plus.

Voltaire, on le sait, travaillait partout, la nuit, le jour, au milieu d'un souper, sur les grandes routes, dans une chaise de poste, dans des auberges où il séjournait quelquefois cinq ou six semaines, sans autre but que de mener à fin un travail et de se dérober aux importuns. C'est ce que M. Nicolardot ne dit pas; en revanche, il entasse sur Voltaire toutes sortes de contes ridicules qu'il a puisés, si je ne me trompe, dans une *l'île de Voltaire*, publiée sous la Restauration par la Société catholique des bons livres. C'est une pure invention, un ramas de maïsses calomnies qui, après les excellents travaux de M. Brouchet, ne peuvent être répétées que par les sots ou les malveillants. J'aimais à croire pourtant que M. Nicolardot n'est ni un ni l'autre.

Du reste, ce jeune auteur a commis toutes sortes de méprises; il a puisé au hasard et à pleines mains dans les *ana* les plus suspects, dans les compilations les plus décriées, et tout ce qu'il y ramasse, il le donne comme parfaitement authentique. J'aurais trop à dire de relever toutes ses erreurs. Il faut, par exemple, de François I^{er} le contemporain de Marie Stuart, et il impute au prince de Talleyrand ce fait si connu du fils du *régent*, cette crainte de la mort qu'il ressentait au point qu'il avait défendu qu'on en prononçât le nom devant lui, et que pour ménager sa sensibilité son intendant conservait sur la liste de ses pensionnés des titulaires depuis longtemps décedés.

Ce petit détail financier aurait dû avertir M. Louis Nicolardot qu'il appartenait à Jean ce qui ne convenait qu'à Pierre. Que M. de Talleyrand eût peur de la mort, c'est possible et même c'est probable; mais qu'il fit des pensions et surtout qu'il les payât, voilà qui n'aurait guère dans ses façons d'agir : ce cher prince était peu préteur; c'était assurément son moindre défaut.

En général, lorsqu'on s'attache à connaître et qu'on veut relater exactement ces petits secrets de la vie privée, il faut y apporter la plus extrême circonspection. Ces particularités sont connues de peu de gens, et moins il y a de témoignages dans une cause, plus il faut confronter et contrôler avec soin. On ne se sent pas assez, on garde aujourd'hui contre les révélations posthumes des auteurs de *Confessions* et de *Mémoires*. Une fois mort, on a beau jeu pour médire impunément, et c'est une tentation à laquelle bien peu résistent. Puis la vanité d'auteur s'en mêle, et pour avoir le mérite de révéler quelque chose que personne n'a su ou n'a dit, pour arrondir sa période, pour donner plus de relief à ses peintures, plus de piquant ou d'intérêt dramatique à ses récits, on se laisse aller à diminuer ceci, à grossir cela, à exagérer en tous sens, on va, à inventer; et la faiblesse de la mémoire aidant, on croit se rappeler ce qu'on invente, et c'est très-tracassierement qu'on se targue de sa parfaite honne foi devant la crôlele postérité.

Il est bien difficile de parler de son longuement sans être porté à s'en imposer pour en imposer à autrui. Aussi ce qui souvent mérite le moins de créance dans *des confessions*, c'est ce que leur auteur y dit de lui-même, surtout lorsque cet auteur, dans sa vie comme dans ses écrits, s'il est écrivain, a été presque sans cesse dommé, étonné, aveuglé par une vanité toujours inquiète, par un implacable orgueil. C'est le cas de Rousseau. J'admire comme tout le monde le style des *Confessions*, mais plus d'un passage m'en est venu mentalement suspect. Unim celui que rappelle M. Nicolardot dans le chapitre où il énumère les différentes épreuves à es qui ont donné lieu à un grand nombre de grands hommes, ce qu'il appelle *l'heure du Seigneur*,

S'il faut en croire Rousseau, comme il allait un jour de Paris à Vincennes pour y visiter Diderot, qu'avant conduit au donjon quelques ténérités philosophiques (c'était à un tribunal que tout philosophe devait payer à la philosophie; mais l'épreuve durait peu, et après avoir été quelque temps logé aux frais du roi, on en sortait d'ordinaire avec une pension sur la cassette de sa maîtresse); comme il allait, dis-je, de Paris à Vincennes, Jean-Jacques tout en parcourant un numéro du *Mercure* y vit le programme de cette question que l'Académie de Dijon venait de mettre au concours : « Le rétablissement des lettres et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » A la vue de ces deux lignes, tout son être se troubla; son esprit s'éleva d'environ mille lumières, des faules d'idées vives y présentèrent à la fois avec une force et une confusion qui le jetèrent dans un désordre inexprimable, « la tête est prise d'un étourdissement pareil à l'ivresse, une violente palpitation oppresse et soulève sa poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, il se laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et il passe une demi-heure dans une telle attitude qu'en se levant il aperçoit tout le devant de sa veste mouillée de larmes qu'il avait versées sans le savoir.

Ajoutons que pendant cette demi-heure, tout en pleurant à son insu, il avait conçu et écrit d'un trait la préface de son discours, la fameuse proposition de Fabricius. Certes, voilà qui est bien étonnant, et jamais programme académique n'a produit de tels effets. J'en ai, pour mon compte, lu quelques-uns, mais sans un peu d'ennui, ils m'ont laissé dans l'assiette on ils m'avaient trouvé. Il en est ainsi, je le crois, du reste des mortels, et même des immortels qui composent ces programmes-là. Il a donc fallu d'une part toute l'originalité du caractère de Rousseau, et de l'autre une particulière intervention de la Providence, pour que ces deux lignes des académiciens dijonnais opérassent un pareil miracle, qui révélait à un grand homme qui s'ignorait encore la voie où il devait marcher.

Malheureusement Diderot raconte la chose d'une tout autre manière, et ce me semble, bien plus vraisemblable. Selon lui, Rousseau, en venant le voir, lui aurait appris la nouvelle de ce concours et son intention de s'y essayer. — Quel projet prendrez-vous sur la question? lui dit Diderot. — Je n'en vois qu'un qui soit raisonnable et possible, répondit Jean-Jacques Soutenir et démontrer que les lettres ne cessent d'instruire les hommes et de les améliorer en les éclairant. — Allons donc! reprit vivement Diderot. Vous allez là, mon ami, ressasser un vieux lieu commun; c'est le pot aux roses. Prenez moi hardiment l'autre parti. Vous avez beaucoup d'esprit, du penchant pour le paradoxe : croyez-moi, vous réussirez. — Jean-Jacques le crut, et il réussit.

Laquelle adopter de ces deux versions aussi contradictoires que possible? Jean-Jacques était un témoin bien informé sans doute, mais Diderot était un bonhôte homme fort ennemi du mensonge, et ce qu'il raconte est de tous points bien plus conforme à la vraisemblance. Il faut supposer, pour l'honneur de la vérité de Rousseau, que probablement ses souvenirs se sont un peu brouillés; qu'en cheminant de Paris à Vincennes (c'était au milieu de l'été de midi à deux heures), il aura été frappé d'un coup de soleil, et qu'ensuite, s'étant assis sous un arbre pour lire le *Mercure* et prendre quelques notes, tout cela lui aura donné un grand mal à la tête, lequel mal de tête ne lui a plus permis de savoir nettement tout ce qu'il a fait ce jour-là.

Je explique tout ce miracle académique comme les rationalistes allemands expliquent rationnellement ceux de la Bible et de l'Évangile, c'est-à-dire d'une manière tant soit peu ridicule. Puis, même dans cette hypothèse, les *restes* en core à se rendre compte de cette veste mouillée de larmes. Il est vrai qu'au dernier siècle, on pleurait déjà tant et souvent à propos de rien, que quelques larmes littéraires de plus ou de moins ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Quoi qu'il en soit, tout cela prouve du moins premierement, combien il faut apporter de réserve en pareille matière, et secondement, combien M. Nicolardot, qui n'a rien confronté, a eu peu de cette sage et nécessaire réserve-là.

Quand on est très-jeune, il est vrai, comme notre auteur, on est très-crédule, et c'est un privilège de cet âge heureux de croire plutôt le bien que le mal. En soi, la tendance est bonne. Mais il ne faut pas la pousser trop loin. Il y a des gens plus menteurs que les faiseurs de satires, ce sont les faiseurs d'apologies, d'éloges, d'raisons funebres, de nécrologies, etc. Comme tant d'autres, j'ai donné d'abord dans ce genre. Ainsi, dans une notice que je composai sur M. Suaril, et qui fut un de mes essais, sur la foi de quelques écrivains par madame Suaril en l'honneur de son mari, je représentai l'air *ménage* comme celui de Philémon et Baucis, Madame Suaril sembla si pleine de la mémoire du défunt. Elle en parlait avec tant de ferveur, d'otion, de componction, d'adoration ! La crue. J'avais vingt ans alors le seul âge où l'on croit que les femmes ne mentent jamais. Mais depuis j'ai lu d'autres mémoires, j'ai pu constater avec de spirituelles contemporains qu'on connut de très-pres Monsieur et Madame, et il m'a bien fallu m'avouer que je m'étais beaucoup abusé sur Philémon, et prodigieusement abusé sur Baucis.

Je fais encore cette observation à l'adresse de M. Louis Nicolardot qui pour nous parler de la vie privée de B. marquis de Saint-Pierre, n'a consulté que son aveu disciple, à l'initiateur et continuateur en sous-œuvre, M. Aimé-M. rün. C'était un homme amable que l'auteur des *Lettres à Sophie*, et avec qui il m'a été permis d'entretenir d'agréables et fructueuses relations. Mais j'évita s avec soin de le mettre sur le chapitre de Bernardin de Saint-Pierre. En épousant sa veuve, il avait aussi épousé sa mémoire, et il était toujours prêt à la défendre de la plume et de l'épée, qu'il mettait aussi bien et même mieux que la plume. Cette infériorité de Bernardin l'aurait servi, si il donnait de tous les talents, de toutes les vertus; et cependant il paraît qu'il n'était rien moins que pastoral et doux dans son intérieur. On l'a accusé d'avoir

faveur de tout chrétien qui voulait se racheter du devoir d'aller combattre les infidèles, n'offre plus en réalité aujourd'hui aux fidèles qu'une indulgence plénière qui les exempte du maigre dans certains cas où les mets gras sont

défendus par l'Eglise; tout le monde regarde comme un devoir impérieux de s'en munir, et se la procure dans des boutiques spéciales où chacun des exemplaires qui y sont distribués se paye, suivant la condition sociale de celui qui

les achète, depuis 3 réaux (75 centimes) jusqu'à 16 duros (environ 60 francs).

Cette contribution religieuse, destinée à être distribuée en aumône aux pauvres et en vêtements aux orphelins, et qui



Procession en mémoire de la bulle de la sainte croisade en Espagne, le 30 novembre 1830, d'après un croquis envoyé par M. G.-G. Andrieu.

ne s'élève pas à moins de 10 ou 12 millions chaque année, est encaissée par un haut dignitaire ecclésiastique ayant rang d'évêque, qui, avec le titre de commissaire de la Croisade (*comisario de Cruzada*), habite dans Madrid un hôtel splendide, au-dessus de la porte duquel sont sculptées les

armes de la Croisade : une croix de queue en champ d'argent, entourée de cette légende : *In hoc signo vinces*. Le commissaire en exercice en 1829 était un ancien muletier, don Manuel Varela, devenu fameux par le *Stabat* que Rossini composa spécialement pour lui et lui dédia, en remerciement

d'une fête somptueuse que le prélat donna au célèbre compositeur lors du voyage qu'il fit en Espagne, en 1830, fête dont les recherches culinaires ne le cédaient en rien, dit-on, aux menus extraordinaires dont l'histoire romaine nous a conservé les détails.

G. FALAMPIN.

Urbi et orbi.

Traduction libre : *A nos abonnés.*

L'Illustration est en mesure de pouvoir annoncer une série de publications du plus haut et du plus piquant intérêt, sur tous les sujets compris dans son cadre encyclopédique. Jamais, depuis qu'elle existe, elle ne s'est trouvée en possession de travaux plus importants et de dessins aussi variés, aussi curieux. Jamais les écrivains et les artistes aimés de ses lecteurs ne lui ont apporté un concours plus actif et plus zélé. Gavarni nous adresse de Londres des études et des fantaisies ou son rare talent se révèle sous un aspect toujours nouveau et charmant. Valentin nous revient d'Afrique, après un voyage de huit mois, avec des albums où il a recueilli, dans toute sa vérité originale, la vie de ces peuples dont nous ne connaissons que l'existence officielle et dont il a pénétré, jusque dans les plus petits détails de leurs habitudes sociales et privées, le caractère, l'attitude, la physiologie et le costume.

Nous publions successivement les études de Valentin et de Gavarni, sur lesquelles nous appelons d'avance l'attention de tous ceux qui savent lire dans un dessin, la pensée profonde ou le caprice spirituel d'un artiste inspiré. C'est comme œuvres à part et indépendamment de leur liaison avec le plan général de l'Illustration, que nous annonçons ces précieux travaux; mais nous ne laissons pas d'insister sur ce qu'ils ajoutent de valeur aux articles spéciaux dont ils forment le magnifique accompagnement.

Nous citons sur une ligne parallèle nos autres collaborateurs qui suivent de plus près notre travail quotidienne, et méritent également notre reconnaissance, justifiée par le goût et l'approbation de nos abonnés. Janet-Lango, Pharamond B'schard, Renard, Freemann, Marc, toujours prêts à traduire de leur habile crayon les scènes qui s'offrent chaque semaine à la curiosité publique ou à l'engouement de l'histoire contemporaine; tels sont ces noms connus des lecteurs de l'Illustration. Mais combien d'autres, comme Karl Girardet, François, Champin, et dans un autre genre, Cham, Brelot et Stop, apportent un page détaché de leur œuvre au tableau que nous composons de tant de tableaux divers? Combien de talents appelés par nous ou fournissant par occasion leur contribution volontaire? Notre collection le montre, et notre présent programme le montrera encore mieux.

La rédaction de l'Illustration peut vanter ses dessinateurs; il ne convient pas qu'elle se loue elle-même. Les lecteurs lui rendront cependant cette justice qu'elle a su vaincre une prévention née de la concurrence redoutable que le crayon fait à la plume devant le public qui voit par les yeux avant de voir par l'esprit. Il ne tiendrait qu'à nous de citer des témoignages d'une autorité irrécusab et qui nous classent de

la manière la plus flatteuse comme revue de l'histoire universelle; bornons nous contentement à mériter de tels suffrages, ce qui vaut mieux que de les publier.

Nous touchons à une époque délicate pour les recueils du genre de celui-ci : à l'exposition annuelle des beaux arts, qui va s'ouvrir chez nous, succédera cet immense concours de l'industrie universelle, qui se prépare à Londres pour le mois de mai. Nous accorderons à chaque chose sa place, selon son importance relative; mais nous ne perdrons pas de vue que la variété est le principal appât de la curiosité. Nous donnerons à l'exposition des beaux-arts son développement habituel. Quant à l'exposition de Londres, c'est surtout un intérêt anglais, et, après y avoir servi dans deux ou trois numéros la part qui revient à la Franco et au reste des exposants, nous laisserons la presse de Londres exploiter cette curiosité, pour amuser pendant des mois son auditoire. S'il y en a un qui aime à entendre sans lui la même note jouée par la même trompette, ce qui équivaut, dans l'ordre intellectuel, au régime d'un éternel rosif avec une éternelle pomme de terre sans sel.

Le Monde occulte ou les Mystères du Magnétisme, précédé d'une introduction sur le Magnétisme par le père LACOMBAIE, par M. Henri DELAAGE, chez LAGRANGE, galerie Vivienne.

Nous avions prêté à M. Henri Delaage qu'il se ferait brûler dès que l'Inquisition nous serait un brin redonnée, ce qui ne saurait être long; mais il n'a tenu compte de nos avis et nous voilà ce jeune cabaliste qui, se joignant de nouveau, malgré nos horoscopes, de la vengeance divine, méprisant la fournaise et arguant le fagot, lance hardiment dans le monde littéraire, public et occulte, un second volume mystique, d'où il appert trop clairement que ce jeune inspiré a un commerce suivi avec les esprits invisibles. C'est en vain qu'il invoque et appelle à son aide, comme un loquax protecteur, le nom du père Lardaire; la précaution est habile, mais elle ne nous rassure point. Mais n'anticipons pas sur les étiologies qui un accès de somnambulisme causé par la lecture, entre onze heures et minuit, des périodes évolutives de notre jeune thaumaturge; nous fait prévoir dans le lointain. Nous avons besoin de croire avec lui que « le sibilus harcelé laisse bien tomber ça et là quelques tanb ans du son secret, mais qu'il s'essouffait aussitôt dans ses dents comme une proie lâchée à regret, - et qu'ainsi des présentiments sont fantasmagorie toute pure.

Il ne faut pas être sorcier pour prédire à cette nouvelle publication de M. Delaage tout le succès de son aînée (*Perfectionnement physique de la race humaine*), dont nous avons rendu compte en son temps. Le moment est propice à l'homme, maître de sa planète et du monde physique, aspire à s'élever de ces conquêtes désormais délaignées, sans prix à ses yeux, vers les mystères jusque-là insouffés du monde moral, et déjà cette évolution s'annonce par les empreintes, l'avidité curieuse de la foule pour tout ce qui de près ou de loin se rattache au

merveilleux de la science. Il ne faut pas trop se pencher sur ces étranges profondeurs, car elles donnent le vertige; mais la migration et le transport au cerveau ne déglaisent point à certaine classe de lecteurs, fort nombreuse à ce qu'on nous dit et à ce qui paraît résulter du débit des livres de M. Delaage. F. M.

Rébus.



APPLICATION DE DERNIER REBUS. Qui casse les verres se paye.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ou par Lefebvre et C^o, ou par des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

P. L. L.

Tiré à la presse mécanique de PLOUËRÉL, 36, rue de Valenciennes, à Paris.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

21 DÉCEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 408. — Vol. XVI. — Du Vendredi 20 au Vendredi 27 décembre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép., — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Bibliothèques communales. — Courrier de Paris. Chronique musicale. — Voyage à travers les journaux. — Quelques mots sur l'art de l'écriture en France. — Hippolyte Royer-Collard. — La monnaie d'or. — Un mobilier de police correctionnelle. — Lettres sur la France (7^e article). — Revue agricole, histoire du drainage. — Une maison à Aix-les-Bains. — Souvenirs de voyage, la Havane (suite et fin). — Bibliographie. — Expérience du télégraphe électro-chimique. — Sinistres à la mer.

Gravures. La Sainte-Barbe à Brest. — La Saint-Nicolas à Toulon. — Mademoiselle la Grise, artiste du théâtre de Dresde. — M. J. F. Fougère, artiste du Théâtre Italien. — La loge de la rue au théâtre d'Orléans. — Un mobilier de police correctionnelle, 18 dessins par Gavarni. — Actualité par Stop, 9 caricatures. — Aix-les-Bains, 5 gravures. — Naufrage de la *Mesur*. — Saint Vincent de Paul faisant l'aumône. — Rébus.

Histoire de la semaine

Durant les huit jours qui viennent de s'écouler, l'Assemblée

s'est consacrée presque exclusivement à l'examen sincère, approfondi de deux projets de loi importants : l'un relatif à la répression de l'usure; l'autre, dont nous avons déjà indiqué la discussion, a pour objet la réforme de la législation en matière hypothécaire. Le débat, constamment dégagé de toute préoccupation politique, s'est poursuivi au milieu d'une sérieuse attention, avec une recherche de la vérité des faits que nous aimerions à retrouver toujours dans les travaux de l'Assemblée. Un calme soutenu, une forte argumentation de part et d'autre, une contradiction respectueuse, ferme, énergique, jamais violente ou passionnée, ont donné à ces dernières séances un intérêt permanent, un caractère grave, élevé, qui dit aux sceptiques que les luttes ont découragés, ce qu'on peut espérer du mouvement régulier, sage, du régime parlementaire.

Le projet de loi sur l'usure, qui était la suite d'une pro-

position émanée de l'initiative personnelle de M. de Saint-Priest, avait d'abord un double but : donner une nouvelle caractérisation au délit d'usure, qu'on proposait de faire résulter d'un *seul fait* d'usure, tandis que dans la législation actuelle c'est l'*habitude* de l'usure qui constitue le délit; fortifier la répression qui ne paraît pas suffisante. La première question a été longuement et fortement discutée dans un sens et dans l'autre. Au point de vue absolu de la morale, disaient les partisans d'une nouvelle définition, un fait unique d'usure est repoussable; cet abus de la situation malheureuse d'un homme doit être réprimé, même quand il se produit comme un acte isolé. Ceux qui voulaient maintenir la répression actuelle, sans contester complètement ces conclusions fournies par une appréciation abstraite, se sont efforcés de démontrer que, dans la pratique des choses, la définition qu'on prétendait faire prévaloir, en



Célébration de la fête de Sainte-Barbe à Brest, d'après un croquis de M. Ch. Barrellier.

augmentant la rigueur de la législation spéciale, aggraverait le mal loin de le diminuer. L'Assemblée, en rescollant, a maintenu la caractérisation actuelle; nous ne dirions pas si elle a eu tort ou raison, mais nous croyons pouvoir dire que ce vote a été rendu avec une extrême conviction et à tort pour le mieux. Après cette décision, et à la suite d'un débat préliminaire, les articles du projet de loi relatifs à un accroissement de pénalité ont été renvoyés à l'examen de la commission.

La discussion sur la réforme hypothécaire a présenté le même intérêt sérieux, une semblable étude consciencieuse de la vérité. Nous ne saurions entrer dans l'examen étendu du régime hypothécaire tel qu'il résulte de la législation en vigueur, non plus que des modifications qu'on y veut apporter; nous devons nous borner à dire brièvement que la législation hypothécaire ne semblait pas offrir au prêteur toutes les garanties, toutes les facilités désirables, et tendait à le rendre, en raison des risques à courir, plus exigeant sur les conditions du prêt. La loi nouvelle veut faire disparaître ces imperfections, et elle y tend par une publicité complète pour l'inscription des hypothèques, de le sorte que le prêteur soit certain de la situation qu'il se fut au moment du contrat, et qu'il puisse exactement apprécier la valeur du gage qui garantit sa créance. Les dispositions diverses pour atteindre ce résultat, les principes de jurisprudence qu'elles soulèvent, ont amené des débats prolongés, notamment sur la question du droit d'action résolutoire de la vente et sur celle de l'hypothèque judiciaire. Le projet présenté par la commission demandait la suppression de l'un et de l'autre; elle n'a remporté la victoire, et après une forte lutte, que sur le second point. L'hypothèque judiciaire a été maintenue et l'action résolutoire maintenue. La discussion se poursuit, et on compte sur plusieurs séances encore avant d'en avoir terminé avec les hypothèques. — Cependant il y aura suspension samedi prochain pour laisser place à des interpellations de M. Pascal Duprat sur les loteries autorisées par le gouvernement, et notamment sur la loterie des lingots d'or. On se fait déjà à ce sujet mille confidences de couleur; on espère même un peu de scandale; et sans doute, en effet, nous serons bien loin samedi des paisibles séances de ces derniers jours.

Cette calme et utile semaine n'a pas eu d'autre incident que la lecture du rapport présenté au nom de la commission d'initiative, par M. J. de Lasteyrie, sur la proposition de M. Victor Lefranc, tendant à une enquête sur les résultats de la loi électorale du 31 mai 1850. Le rapport conclut nettement à ce que la proposition ne soit pas prise en considération et à ce que l'Assemblée ne vote ni de nouveau en question une législation électorale votée il y a six mois seulement et à peine éprouvée. Mentionnons la présentation d'un projet de loi portant demande d'un crédit extraordinaire pour les dépenses résultant du séjour de nos troupes en Italie. Quant au vote du crédit nécessaire pour l'installation des évêchés coloniaux dont l'érection a été précédemment approuvée par l'Assemblée, c'est une simple formalité qui ne mérite même pas mention, malgré le caprice oratoire qui a essayé d'en faire une discussion.

— Par un arrêté du 14 de ce mois, le ministre des finances a institué une commission à l'effet d'étudier les questions qui se rattachent à l'emploi simultané des deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie légale. Cette commission, qui se réunit sous la présidence du ministre, est composée de : MM. Magné, sous-secrétaire d'Etat; Thiers, représentant; Gouin, représentant; Prosper de Chasseloup-Laubat, représentant; d'Argout, gouverneur de la Banque; Balthazar, conseiller d'Etat; de Saint-Aignan, conseiller d'Etat; Persil, ancien président de la commission des monnaies; Pelouze, président de la commission des monnaies; Montanier, directeur du mouvement général des fonds. M. Le maître, sous-directeur du mouvement général des fonds, remplira les fonctions de secrétaire.

Cette commission a tenu sa première séance mercredi au ministère des finances.

— Le *Moniteur* du 17 a publié la note suivante, qui devra rassurer, nous l'espérons, les amis des arts et des souvenirs historiques, justement alarmés par les coupes qui menaçaient la forêt de Fontainebleau :

« Les arbres qui ont été vendus dans la forêt de Fontainebleau, éanton du *Bas-Breau*, sont, comme on l'a dit, pour la plupart, des charmes ou des hêtres et tous sans valeur artistique. Après cette coupe de peu d'importance, le canton sera d'un aspect plus pittoresque et la conservation des arbres historiques n'en sera que mieux assurée.

« L'administration n'a pas à répondre de la destruction des futaines de la *Mare-aux-Erables*, des *Erables* et du *Délage*, puisqu'elle était prévue en totalité consommée avant que la forêt de Fontainebleau, qui appartenait à la dotation de la liste civile, eût été remise à l'Etat.

« Ce que le ministre des finances a constaté, c'est que la forêt de Fontainebleau n'a jamais été exploitée d'après les bases d'un aménagement régulier, ce qu'il a décidé, après avoir vu les lieux, c'est qu'une commission serait chargée de préparer un projet d'aménagement. Dans cette étude, on ne perdra pas de vue l'intérêt qui s'attache à la conservation des magnifiques arbres de la forêt, dont l'administration apprécie toute l'importance au point de vue de l'art et des souvenirs historiques. »

— La présence de l'escadre d'évolution dans le port de Brest a donné cette année de l'importance à la fête des marins, la *Sainte-Barbe*, célébrée avec une pompe dont nous avons eu devant reproduire l'image. *L'Océan*, journal de Brest, nous communique les détails suivants sur la fête officielle; le reste se dessine et ne s'écrit pas :

« Notre ville, habituellement si paisible, présente depuis deux jours le spectacle la plus animé, les scènes les plus bruyantes. Les matelots-canonniers célèbrent la fête de leur patronne, sainte Barbe.

« Hier matin, le bruit du tambour et les sons stridents du fifre annonçaient la solennité.

A onze heures, les canonniers des huit vaisseaux, musique en tête et enseignes déployées, ont gravi la Grand'Rue pour se rendre à l'Eglise Saint-Louis où devait se célébrer la grande messe patronale.

Le plus grand ordre n'a cessé de régner dans le cortège. Chaque détachement était conduit par des lieutenants de vaisseau, des enseignes, des aspirants et des adjudants.

Dans les groupes, on rentraquait, portés par quatre hommes, des statues de la sainte. Une jolie petite embarcation montée par un mousse et armée d'un pierrier, lermait la marche.

MM. les amiraux de l'escadre, accompagnés d'un nombreux état-major, ont rejoint le cortège à la hauteur de la rue de la Flèche, pour se rendre à la cérémonie religieuse.

Pendant le service divin, les musiques du *Friedland* et du *Vatny* ont mêlé leurs accords au jeu harmonieux de l'orgue.

Après le premier évènement, M. le curé Mercier, qui officiait, est monté en chaire pour adresser à son attentif auditoire une de ces allocutions éloquentes dans lesquelles l'ardeur de l'improvisation n'enlève jamais rien à la justesse de l'image, à la précision, à l'à-propos de la pensée. Les marins ont écouté avec émotion le passage ou l'événement qu'il a fait, à deux événements importants de notre histoire maritime auxquels se trouvent glorieusement mêlés les noms des deux amiraux, MM. de Parvaise et Dubourdieu, une délicate et heureuse allusion.

Après la messe, le cortège a repris sa marche par la Grand'Rue. Les détachements dans le même ordre se sont rendus à leur bord respectif.

— L'évènement s'est trouvé sous le coup d'une amende de 21,495 francs 35 centimes pour un roman de M. Alexandre Dumas, publié dans six numéros, et reproduit sans timbre au profit de ses nombreux abonnés. La prétention du fisc souleva les réclamations des journaux de toutes les opinions, en attendant qu'elle échoue devant la justice.

— Le *Niagara*, parti de New-York le 4 décembre, s'est arrêté le 17 à Liverpool. Il a apporté le message présenté le 4 du même mois au congrès de Washington. Les journaux de Londres, grâce au télégraphe électrique, ont pu donner le soir même un résumé assez complet de ce document.

Par ce résumé, il est facile de juger que le président Fillmore n'a pas cherché à produire ce que l'on appelle de l'effet. Il dit son opinion sur la marche que, selon lui, doit suivre le gouvernement, et déclare simplement qu'il serait du *veto* dont il est armé par la constitution contre toute loi qui lui paraîtrait ou inconstitutionnelle, — ou renfermant une usurpation sur les justes droits d'une autre branche du pouvoir, — ou adoptée avec précipitation, et par conséquent de nature à amener des complications fâcheuses et imprévues.

— La chambre des députés sarda a adopté une loi qui concerne l'érection d'un monument national en mémoire du roi Charles-Albert.

Les nouvelles d'Allemagne ne prendront de l'intérêt qu'au moment de l'ouverture des conférences de Dresde.

L'empereur d'Autriche a adressé des remerciements aux soldats qui vont rentrer dans leurs foyers.

Le maréchal Radetzki retournera en Italie.

Rien de fondé dans les bruits d'une opposition du Wurtemberg aux conventions d'Olmütz.

Dans la deuxième chambre des états généraux de Hollande, le ministre néerlandais a déclaré qu'il prendrait part aux délibérations de Dresde, pour faire prévaloir les droits que les traités assurent à la Hollande, et pour faire sortir le Limbourg de sa position mixte.

Il paraît, d'après les dernières nouvelles reçues de la Chine, que les rebelles se dispersent devant les troupes que les mandarins ont ralliées pour la défense de l'empereur du Céleste-Empire.

Mardi 17, le parlement d'Angleterre a été prorogé au 4 février. Telles sont les nouvelles de l'étranger.

PAULIN.

Des Bibliothèques communales.

Le directeur de l'*Illustration*, en poursuivant le projet de fonder, avec le concours des principaux éditeurs, des bibliothèques destinées à l'instruction des classes laborieuses, a complété sur l'appui des journaux dévoués aux véritables améliorations sociales. Il a eu raison d'y compter. Le *Journal des Débats*, le premier, accueilli cette pensée; aujourd'hui,

l'*Ordre*, dont nous allons citer l'article, appuie en termes très-sympathiques le projet de M. Paulin, et le *Sicéle*, à son tour, lui apporte sa vive adhésion, comme pour montrer qu'il y a des œuvres assurées de l'unanimité des opinions loyales et sincères. C'est au public, maintenant, à prouver que ses organes dans la presse ont su comprendre son intérêt et traduire ses sentiments. Voici l'article de l'*Ordre* :

« Il y a longtemps que l'idée de fonder dans chaque commune un dépôt public de livres a été émise pour la première fois. Mais tel est le sort des propositions utiles, qu'elles doivent subir un long examen et passer par l'épreuve de la discussion avant de saisir effectivement les esprits. Il semble que, dans un pays et à une époque où l'on attache un si haut prix à la diffusion des connaissances, l'institution des bibliothèques populaires, destinées à compléter les bienfaits de l'instruction publique, se recommandât si hautement d'elle-même par son utilité positive qu'elle devait être franchie de tous ces tâtonnements. Cependant ce n'est qu'au prix d'efforts persévérants et d'un dévouement poussé dans un patriotisme délégué et ses vives sympathies pour les classes laborieuses, que M. Paulin, le promoteur des bibliothèques communales, est parvenu à appeler enfin l'attention et la sollicitude des hommes sérieux sur un projet qui contient le germe des plus excellents fruits.

« Nous sommes de ceux qui pensent que l'on invoque un peu trop saint Thomas l'exempt de l'Angleterre. Mais c'est évidemment en ce pays qu'il faut s'adresser, tous les jours qu'on veut trouver le modèle d'institutions libérales, et surtout d'esprit hardi qu'il est applicable sans hésiter, les idées qui lui paraissent bonnes. Il était impossible qu'un projet aussi philanthropique que celui de M. Paulin avait conçu depuis longtemps, et répandu par nos écrits, ne trouvât pas de l'autre côté du détroit des imitateurs. Depuis un an environ, la création de bibliothèques publiques pour les villes et les bourgs a été en Angleterre les hommes qui ont donné des gages de leur dévouement à l'éducation populaire. Au mois d'avril dernier, M. Ewart proposait à la chambre des communes d'accorder au corps municipal la faculté de pourvoir leurs administrés par la fondation de bibliothèques communales. Cette proposition a éprouvé un premier échec, et il n'en pouvait être autrement. L'ancien régime, qui a la haute main sur l'instruction publique, ne pouvait voir sans jalousie passer dans les conseils des villes une partie des droits qu'il s'arroge; il a vu jusque dans la formation d'une bibliothèque la question d'orthodoxie.

« Cependant la proposition avortée de M. Ewart a donné l'impulsion à l'opinion, et en ce moment il s'opère un mouvement général en faveur des bibliothèques publiques. De ja Manchester et Liverpool ont ouvert des souscriptions pour subvenir à l'érection de bibliothèques en faveur de leurs populations ouvrières. Tout annonce que leur exemple se propagera, et qu'avant peu l'Angleterre aura généralisé l'application d'une très-bonne mesure.

« Un pareil fait inspire des réflexions. Il témoigne du haut intérêt que nos voisins attachent à l'instruction populaire. Ils savent qu'il s'en faut de peu, en Angleterre et dans le pays de Galles, plus de 60,000 écoles élémentaires, et à la sortie de ces écoles, les intelligences dégrossies ne peuvent trouver à des sources gratuites des notions plus étendues, et, d'elles-mêmes, s'élever à un degré de culture plus avancé.

« Il y aurait injustice et mauvaise foi à méconnaître tout ce qui a été fait en France, depuis vingt ans, en faveur de l'éducation populaire. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de constater qu'il y a quelques années à peine la France, avec une population relative plus importante, ne comptait que 18,000 écoles publiques, recevant un peu plus de deux millions d'élèves, tandis que les écoles d'Angleterre et du pays de Galles en comptaient près de trois millions.

« Notre infériorité est plus grande encore comparativement aux différents Etats d'Allemagne. En Bavière, par exemple, on comptait, en 1844, 4 écoles sur 4 habitants; en Saxe, 4 sur 5; en Bohême, 4 sur 5; en Prusse, 1 sur 6, tandis qu'en France on compte à peine 4 écoles sur 13 habitants. Nous savons que dans quelques pays allemands, en Prusse et dans le Wurtemberg notamment, l'instruction est obligatoire, et que cette circonstance influe considérablement sur la différence que nous signalons.

« Il est douloureux encore de penser que, sous le rapport de l'éducation, la France est sur la même ligne que l'Irlande, où l'on ne compte pareillement que 4 écoles sur 13 habitants. On se tromperait grandement si on attribuait à des causes analogues la conformité des chiffres pour la France et l'Irlande, et nous devons dire, afin de prévenir toute mauvaise induction, qu'en France l'ignorance est uniquement favorisée par une coupable indifférence de la classe agricole.

« On ne saurait douter que cette infériorité même ne soit entretenue par l'exemple d'une éducation à peu près infructueuse que les classes populaires ont constamment sous les yeux. L'instruction primaire en elle-même est un grand bienfait sans doute; mais elle serait stérile si une prévoyante sollicitude n'y ajoutait un moyen facile de développer, par un travail complémentaire, les aptitudes diverses.

« L'institution des bibliothèques communales répond à ce besoin de la manière la plus intelligente et la plus étendue. Elle met à la portée de tous, sans exception, une source libérale où chacun pourra puiser et développer ses facultés selon ses dispositions naturelles. On conçoit facilement les immenses services que sont destinés à rendre ces réservoirs de connaissances appropriées avec discernement aux besoins particuliers des différents centres auxquels ils s'appliquent. Ce n'est pas seulement l'individu, c'est la société tout entière qui est appelée à recueillir les meilleurs fruits de ces utiles fondations. On peut prévoir la fin des malheureuses divisions qui déchirent le pays, le jour où, grâce aux notions exactes qu'elles auront ainsi acquises, les masses pourront jurer par elles-mêmes du néant des théories qui les ont un moment séduites. L'erreur peut bien surprendre l'ignorance, mais elle est impuissante contre le bon sens et les vraies lumières.

« Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que l'institution si désirable des bibliothèques communales est à la veille d'être réalisée par le concours des principaux libraires de Paris, qui s'unissent, dans ce but, aux efforts de M. Paulin. L'objet qu'on se propose d'atteindre indique aussitôt quels éléments devront être composés ces bibliothèques. Elles devront comprendre, outre des traités rudimentaires sur les sciences physiques, des ouvrages spéciaux sur les arts utiles, l'histoire générale, l'économie politique, etc.; et, en un mot, ces collections embrasseront un cercle de connaissances usuelles et positives, elles évolueront tout ce qui sent la spéculation pure et le système.

« On pourrait s'étonner justement des dépenses qu'entraînerait la formation de ces dépôts, si l'on s'agissait de composer des livres écrits. Ces livres existent déjà dans les fonds de MM. Firmin Didot, Mathias, Buisson, Langlais et Leclercq. Ces livres, si bien connus et si utiles, ont été composés et publiés par les soins de ces bibliothèques pratiques d'un bon choix. Mais il s'agira de conformer à un type commun, à un format unique les différents ouvrages, afin de donner de

l'uniformité à ces collections, et c'est une tâche qui doit être bien remplie par une association d'hommes spéciaux.

Il s'agit d'appuyer l'attention sur une entreprise de ce genre, pour lui concilier tout aussitôt l'intérêt et la faveur des hommes généreux qui comprennent l'indispensable nécessité d'appuyer à l'instruction du peuple. C'est à eux qu'il appartient d'aider au développement de cette idée féconde, d'y doter d'art et de science les classes laborieuses une éducation forte, qui les mette en garde contre les fausses doctrines. Nous approuvons de tous nos vœux la prompte réalisation de la méritante entreprise de M. Paulin.

Courrier de Paris.

Il n'y a pas de bonne fête sans lendemain, et, depuis la nuit du 10 décembre, ce bi-nheureux lendemain dure encore. Les magnificences municipales ont piqué d'émulation les autres autorités, hier M. le président de la République a eu sa soirée, M. le président de l'Assemblée aura la sienne demain. Cette émulation gagne jusqu'aux simples contribuables, et le grand chapitre des préparatifs greve en ce moment d'un nouvel impôt une infinité de budgets particuliers. Mais parlons encore, parlons toujours de l'Hôtel-de-Ville, comme tout le monde. On ne renouvait pas impunément dans leurs foyers dix mille Parisiens éclairés de ce qu'ils viennent de voir, et le récit de ces privilèges a mis le feu aux poudres de la curiosité générale, si bien que, la fête éteinte, les sollicitations ont recommencé de plus belle, chacun voulant en contempler les restes. Pendant cinq jours, l'Hôtel-de-Ville a donc été ouvert à la multitude ; ce qui se serait vu revendu au temps des démonstrations. A notre tour, se disaient les nouveaux venus, nous foulons le parquet où s'élevèrent les héros et les belles; ici de la banquet, la-bas l'orchestre, et la danse partout. La vue de ce hall de l'Héroïque, ci-devant salle du trône, donnait lieu surtout aux rapprochements et aux commentaires. Beaucoup l'avaient visité déjà dans des circonstances moins pacifiques. On pourrait appeler le quartier général des révolutions. Dix gouvernements y furent proclamés depuis cinquante ans. Son horloge a sonné bien des agonies, mais la ville de Paris ne meurt pas; chaque siècle ajoute un fleuron à sa couronne, et, comme le chêne, elle grandit dans les tempêtes. Les peintures murales qui décorent cette salle n'ont été placées là que pour l'attester. Il faut louer nos écoles de cette éloquent leçon d'histoire qu'ils ont burnie en quatre traits. Au Paris gallo-romain des Mérovingiens succède le Paris féodal de Philippe-Auguste, puis le Paris monarchique de Louis XIV, mais le Paris constitutionnel efface tous. A ce sujet, Voltaire écrivait en 1750 : « Notre Hôtel-de-Ville est petit et mal bâti, et pourtant les citoyens de Paris peuvent en faire un prodige de magnificence en donnant peu de chose de leur superflu. Y a-t-il un homme aisé qui ait le front de dire : Je ne veux pas qu'il m'en coûte cent francs par an pour l'avantage du public et pour le mien ! Fasse le ciel qu'il se trouve enfin quelque autorité assez zélée pour embrasser ces projets d'agrandissement et d'embellissement, et un esprit assez ferme pour les suivre et les accomplir. » Si, dans notre ville immense, personne ne s'en charge enfin, si on se contente d'en deviser à table parmi les plaisanteries et les quolibets, il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem.

Quel triomphe pour Voltaire s'il pouvait voir les fêtes de notre Hôtel-de-Ville d'aujourd'hui : tous ces rêves d'une philanthropie ardente, tous réalisés : pour la décoration du temple, on a suivi jusqu'à sa dernière indication. « Il faudrait, a-t-il dit, placer nos personnages historiques dans les niches de la façade; le premier devoir d'un peuple vraiment civilisé, c'est d'honorer la mémoire de ses grands hommes. » Demandons maintenant, avec tout le monde, pourquoi la statue de Voltaire ne figure pas dans cette phalange glorieuse ?

A propos de nouveautés, c'est encore de Voltaire qu'on va vous entretenir. Un grand journal annonce qu'il s'apprête à démolir la gloire de Voltaire en plusieurs articles. Décidément le *Constitutionnel* — car c'est lui — brûle tout ce qu'il adore. Il a trop mangé du jésuite, il quitte le gras pour le maigre, la péripétie est complotée. Fréron a un successeur ; Nodding et Patouillet seront vengés. Au diable les oripeaux du *Voltaireanisme* ! le *Constitutionnel* n'est pas ce gros homme sceptique, dodo et bon vivant ; il s'est cravaté de moralité, et il va dire son lait au dix-huitième siècle et l'exterminer dans la personne de son plus illustre représentant. On n'a jamais couru plus résolument au devant du ridicule.

Depuis la dernière publication de M. Guizot, il n'y a plus que deux partis en France et dans les salons de Paris. C'est une solution imprévue. Les femmes s'en mêlent et exigent de leur danseur une profession de foi politique : Mon tour, êtes-vous pour Washington ou pour Monk? — Madame, je suis pour la scotch. Ceux qui s'obstinent à regarder cette brochure comme un pamphlet de circonstance reprochent à l'auteur une omission grave. Pour la première fois, M. Guizot aurait fait passer le roman sous le couvert de l'histoire, car le véritable instrument de la restauration en Angleterre, ce ne fut pas le général Monk, mais l'ex-ministre Ashley Cooper. Dans ses discours célèbres et qui sont si bien connus de l'éditeur des *Mémoires sur la Révolution d'Angleterre*, Cooper ne cesse pas de flageller la république et de prophétiser un changement de constitution et même de régime. C'est ainsi qu'il amène Richard Cromwell, qui n'a point d'autre prestige que son nom, à se mettre en guerre ouverte avec le parlement, et le jour où il n'y a plus de parlement, il n'y a plus de protecteur. C'est une partie très-bien menée. Il est vrai que M. Guizot se ravise et rappelle l'ancienne assemblée, mais Cooper est si bien les cartes du jeu, qu'il entre au conseil, et si se trouve un recalculant, Cooper n'a pas de peine à l'ériger en nouveau Crom-

well, qu'il faut destituer; alors Monk, jusque-là impopulaire et fort incertain, sort de la coulisse, et la pièce est jouée. Décidément je suis pour Washington, s'il s'en trouve.

Le bal et la politique, tout cela se danse dans les ouragans. Le ciel est jalous de nos fêtes, et leur donne l'accompagnement d'un brouillard de son orchestre. Les vents vont déchirer les chemises pleurent en l'ébris sur la tête des passants, par-ci par-là des rafales diluviennes compliquent encore cette lagarrie. Veut-on fuir? on tombe dans le bourbier du macadam. Paris est un *fac-simile* de Tobolsk. Les marchands des boulevards font-ils de l'énorme quantité de neige que décembre finissait amonceler toujours pour leurs étreintes. On compte sur leur zèle pour remplacer les balayeurs municipaux, dont l'absence se fait vivement regretter. Sous ce rapport, Paris est une beauté négligée, dont la robe somptueuse traîne un peu trop dans la boue. Du reste, rendez justice aux arrêtés de l'autorité qui frappent la propriété et le bon ordre par voie d'alléche, et décentrent partout l'hydre de l'anarchie.

Par exemple, depuis hier chaque théâtre a repris son rang sur les marais. Un arrêté réglemente leur affichage en style de cérémonial et restitue aux dignitaires de l'empire comique leur droit de préséance. On ne verra plus désormais le vaudeville et le mélodrame prendre la tête au détriment des théâtres subventionnés. La règle ! la règle ! comme dit Bridoisien, et Bridoisien n'a pas tort. Reste à surveiller l'incurie des afficheurs, qui, sans respect pour la hiérarchie et les autres convenances, accablent le petit au grand dans la même affiche, si bien qu'hier encore, en dépit de l'arrêté, les Escargots du Vaudeville montraient leurs cornes sous les tentes de l'Opéra, et qu'on lisait ailleurs : Théâtre de la République, pour les représentations de mademoiselle Rachel : *Paillassé*. Quand on a hasardé l'affiche resté autrement, elle n'en est pas moins bouffonne. Dernier exemple : Théâtre *Banachais*, incessamment la recouverte avec les débris de MM. et Meslimes *trois étoiles*, qui ne sont pas des astres, et les représentations de M. BOUFFÉ et de mademoiselle DÉJAZET (lettres monstres), s'ils y consentent (micro-copique).

Tout s'affiche aujourd'hui, la bienfaisance comme le plaisir, et même on affiche les noms des bienfaitrices. Qui veut la fin veut les moyens, et le moyen le plus sûr de grossir la recette des pauvres, c'est de les placer sous le patronage des femmes les plus distinguées par le rang, la beauté et les diamants. En considération de son but philanthropique, il faut amnistier cette publicité qui attache à son pilori le nom et l'adresse de tant de dames charitables. Comme ailleurs, on a compté sur la magie des noms pour séduire l'amateur. — Qui s'en dit le provincial ou même le Parisien, moyennant dix francs, je serai reçu par la princesse M. ou la duchesse d'I, j'aurai l'avantage inappréciable de les voir et de leur parler ; c'est le rêve main que je recevrai ce fortuné billet, le brevet de ma bienfaisance ; qui sait même si je n'obtiendrai pas la faveur d'un tour de polka. — Télé est rêvé autorisé par l'affiche et garanti par le timbre, ce visa de l'autorité. Patience, le rêve touche à sa fin, point de princesse ni de duchesse pour le pauvre homme ; il court à son ample, et il est reçu par un concierge de mauvais humeur, introduit par un valet soupçonneux et mis en présence d'une femme de charge, espèce de sapeur en lunettes, qui s'écrie : « Encore des billets ! satanés billets ! » Et voilà le Parisien parti avec son lot, honteux comme un séducteur qu'une dame ne aurait pris. Maintenant viene la nuit du bal, et on lui souhaite d'y rencontrer l'objet de ses rêves. Taisons-nous sur ses sollicitations du genre *Réjane* qui insistent pour voir la dame : les leurs pensées et glissent la fleurée dans leur ofrande. Une actrice célèbre, patronesse née des bals dramatiques, ne manque jamais de recevoir la visite d'un de ces Beaux hors d'âge qui paye dix fois plus cher qu'un autre l'insigne honneur d'être congédié par elle. Dernièrement il réclamait la récompense de son assiduité, à la manière de ce financier présomptueux qui offrait à la Damesnil cinquante louis pour la faveur d'élouber de ses lèvres ce front impérial. — J'accepte au nom des pauvres, répondit la nôtre, et prenez ces cinquante billets comme quittance. — Volontiers, princesse ; mais vous allez me rendre ce baiser. — Qu'est-ce que vous dites là ? N'avez-vous donc pas lu l'affiche : « Les billets priés, on n'en rendra pas la valeur. »

Les désirs s'accomplissent, et l'or de la Californie n'est pas une chimère ; c'est l'argent qui devient une rareté. Les faiseurs de prophéties annoncent une dépréciation rapide de ce métal, telle qu'on n'en a pas vue depuis la quinzième siècle. Alors la découverte et le nouveau monde déterminera une hausse de l'or dans toute l'Europe ; on a compté pour lui le monde d'Orduanne de 1190, et dans le Louis XI, il introduit une innovation dans la fabrication du numéraire ; pour la première fois, on mit l'alliage du roi sur la monnaie. D'ailleurs et les chroniqueurs qui l'a copié attribuent l'innovation à Henri II, et c'est une erreur. A cette époque, la monnaie se fabriquait dans la rue qui porte encore son nom, devant le Pont-Neuf. Hicelieu la fit confectonner dans les bâtiments du Louvre. Il n'y eut pas d'autre hôtel des monnaies jusqu'à l'abbé Terray, qui l'établit en 1771 au quai Conti.

Intero et numéraire, cela se touche, et l'on prétend que la refonte de l'or, si elle a lieu, va remettre sur le tapis la conversion de la rente. Laissez-les seulement attendre le pair et préparez-vous aux doléances des rentiers. Cette manière d'alléger les charges publiques ne les touche guère, et il est bien entendu que l'élat n'est pas libre de payer ses dettes comme un simple particulier. Pour la plupart sinon pour tous, rembourser est synonyme de réduction. En voici un — appelons-le Théophile — qui s'en va criant partout que la mesure le ruinerait ; c'est un rentier émérite, il date de 1779. A cette époque son père lui en avait laissé une soixante-trois mille francs, tangible placé, somme dans les fonds publics, le 5 % était à 8 francs, ce qui lui procura quarante mille livres de rente environ. Aujourd'hui il

a touché, le pauvre homme, cinquante années d'arrérages ou deux millions, tandis que son capital, au taux actuel, représente encore six cent mille francs. Voilà en effet de l'argent bien placé, et l'on comprend que les Théophiles tiennent au *statu quo*.

Continuons notre tour du monde en remplaçant notre contingent de la correctionnelle par ce menu fat qui nous dispensera d'en citer un autre plus laudable. Il s'agit d'une dame de haut rang qui requit le commissaire de police de faire afficher un bracolet de prix s'qu'elle avait perdue au bal. Le lendemain, un respectable vieillard se présente au bureau du magistrat pour elle taire la restitution, il ne demande pour récompense que la faveur de remettre lui-même l'objet perdu. Voici, lui dit-il, votre bracolet, madama, mais avant de vous le rendre, il est trop juste que vous me rendiez ma tabatière en or. — La dame se trouble et balbutie un : Je ne sais ce que vous voulez dire. — Vous le savez si bien que c'est en me dérobant ma tabatière que votre bracolet est resté dans ma poche où je l'ai trouvé. — L'échange se fit, le vieillard zarla le silence et la justice n'en sat rien ; mais certains marchands sont monts endrants, et vous savez comme quoi et pourquoi ils font plus de bruit.

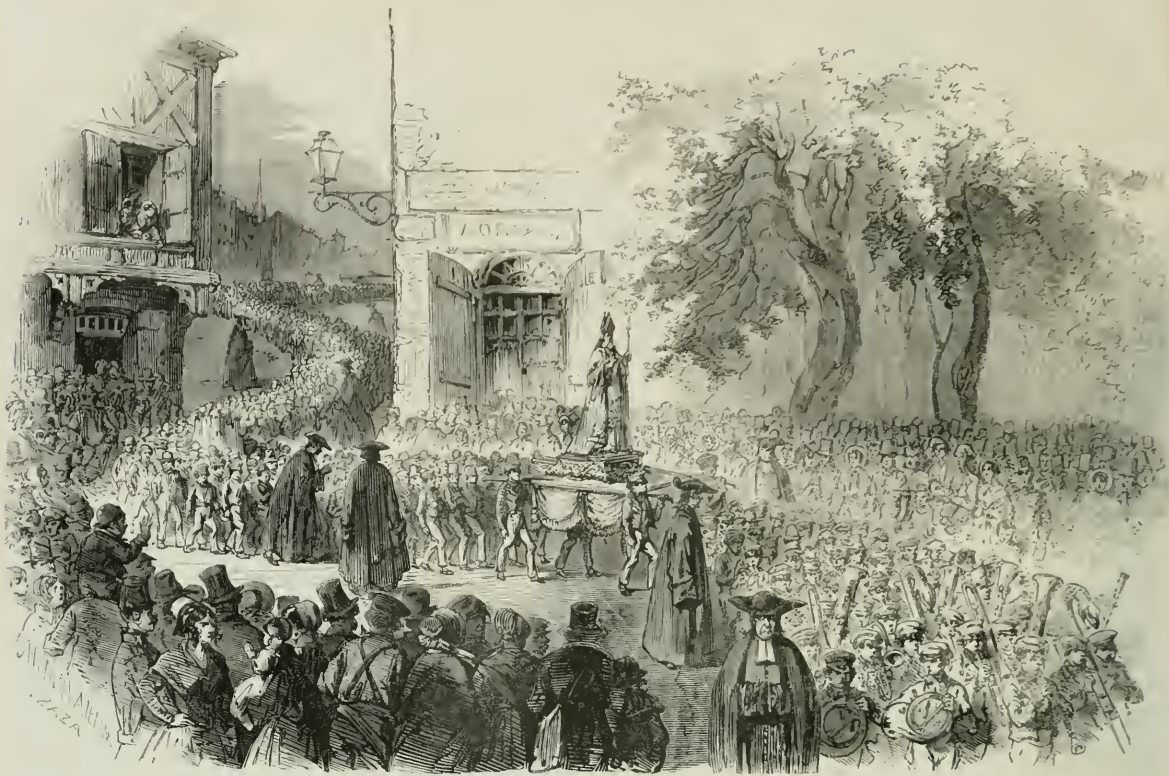
La renommée qui vient d'outre-mer a souillé par toutes les trompettes américaines un tour d'adresse encore plus subtil. Dans un moment de distraction, mademoiselle Jenny Lind embrasse son voisin, et aussitôt des industriels s'emparaient du fait pour le mettre en prospectus. Le gentleman, disent-ils, qui a été embrassé par le rossignol suédois, se fera voir demain dans la salle Blag-Read, l'uff square, où il fera lui-même au public la démonstration de sa bonne fortune. Prix d'entrée : un dollar. La salle s'emplit jusqu'à trois mille dollars, et le tour est joué. On court après l'enfermeur, mais aux dernières nouvelles il n'y avait encore d'ailleurs que les spectateurs et leurs dollars. Quant à l'épouse de Jenny Lind, on n'en parle plus depuis cet événement ; on était à liti. C'est la signora *Parodi* qui en lui préféré. Parodi di di et de quoi ? D'où vient cette célébrité inconvenue ? Tout le monde l'ignore. Après tout, c'est la Parodi de Jenny Lind, et les Américains n'en demandent pas davantage.

Tous les journaux annoncent la grande exposition industrielle qui ouvrira bientôt à Londres, en négligeant un détail essentiel, la présence du plus célèbre cuisinier de l'Angleterre sur le théâtre de l'événement. M. Soyer sera l'Amphitryon où l'on dîne en payant. Il a transporté ses dieux lares dans la résidence de lady Blessington, et il tiendra table ouverte dans le sanctuaire qui vit s'épanouir tant de beautés de keepcake. L'idée a semblé si bonne à nos ordonnateurs de l'exposition de peinture, qu'ils se proposent, assure-t-on, de lui donner un restaurant pour annexe. Le salon aura sa salle à manger. Qui est-ce qui tiendra le comptoir et fera la recette ? Le cuisinier serait-il par hasard un cordon bleu ? Peu importe assurément ; mais demandez aux artistes ce qu'ils pensent de l'innovation. C'est un usage pratiqué, dit-on, en Hollande ; raison de plus pour l'y laisser. Nous comprenons autrement en France la restauration des arts : les consommateurs éloignent les amateurs ; les marchands du voisinage crient à la concurrence, et n'entendez-vous pas déjà les plaisanteries et les quolibets à propos de croûtes ?

Le théâtre continue à faire le mort, au grand désespoir des feuilletonistes, qui ne savent à quelle pièce se voter. Nous aurions beau nous mettre en chasse et battre les haies, sous point d'autre gibier que les *Estazes*. Ceci est du samnabulisme à l'usage des comiques de la Montaigne. Hyacinthe est un Mesmer en culotte de peau et veste de groom, qui magnétise son maître à outrance et le plonge dans l'extase. Du moment qu'il est convenu que le magnétisme doit subir la loi de son endormeur, la fourberie du groom vous semblera plaisante ; c'est le bonhomme qui devient le serviteur de son domestique ; il bat les habits, tire les bottes, fait le ménage et sort à boire au coquin qui lui croque tous ses diners. Ce pauvre monsieur Boaridun joue d'ailleurs le rôle d'une dupe extrêmement lucide ; gouteux et marié, il sait à quoi s'en tenir sur la science de son médecin et la fidélité de sa femme. Je vous dis que Boaridun mériterait de figurer à la salle Blanche-Nouvelle entre mademoiselle Prudence et le docteur Lassigne ; autre invention bouffonne que le groom n'a pas le temps d'exécuter ; à son tour plongé dans l'extase, il se résigne à faire sa confession, comme Scapin, au milieu des éclats de rire.

Faut-il annoncer une représentation brillante qui sera donnée demain au bénéfice de la caisse de secours des auteurs dramatiques ? *Dramatiquis*, cela doit s'entendre de l'Opéra ou du Vaudeville faisant la claque à des martyrs de la comédie et au vers tragique. Où est-ce qui s'inquiète des autres victimes du démon littéraire ? L'un de ces curés agonisé sur un grabat de l'Hôtel-Dieu, et tout ce que la société de gens de lettres peut faire nalerà sa bonne volonté, c'est de lui assurer la dignité des funérailles ; un autre, qui fut un brillant critique, s'éteint dans l'écoulement de la démeure ; que ne rimait-il des pointes pour le théâtre, c'est un jeu qui n'est pas rare pour l'esprit.

La Saint-Nicolas à Toulou, c'est la fin de notre histoire. Point de description ; le sujet n'en comporte guère, surtout à côté de l'exactitude de cette vignette. A Toulou, comme ailleurs, les écoliers fêtent la Saint-Nicolas par une démonstration pieuse, ils promettent la statue comme une relique dans chacun des quartiers de la ville. Aux plus dignes l'honneur de la porteur ; aux plus hautes celui de chanter leur patron d'une voix molécheuse ; tous enfin la satisfaction de vivre son image et de profiter de ses exemples pour l'égalier un jour, si l'est possible. Les meres sont attendries, la foule s'écoule ; on ne voit pas ici, mais on devine l'allocation de M. le curé, l'aubade qui s'ensuivit, et le trésor de bénéfices qui on emporta à la maison comme un souvein et comme un trophée. (Voir à la page suivante.)



La Saint-Nicolas à Toulon, d'après un croquis de M. Letnaire.

Chronique musicale.

A voir la musique qui se fait en ce moment à Paris, on serait presque tenté de croire qu'il n'y en a que pour les Parisiens. Cependant, tant s'en faut qu'il en soit ainsi : les nouvelles que nous recevons de tous côtés à la fois attestent que la musique fleurit à peu près partout ou du moins aux points les plus extrêmes en même temps. Pendant que le théâtre impérial de Saint-Petersbourg retentit d'applaudissements en l'honneur de madame Persiani, de MM. Mario et Tamburini, le nouveau Théâtre-Royal de Madrid (*et théâtre de Oriente*), dont l'*Illustration* a fait connaître à ses lecteurs, il y a quelques semaines, la façade extérieure, et dont elle publie aujourd'hui un détail magnifique, dit-on, la vue de la loge de la reine, le théâtre d'Orient inaugure sa première saison avec une brillante troupe de chanteurs, dans laquelle figurent les noms de mademoiselle Alboni, de madame Frezzolini, de MM. Gardoni, Ronconi, Barroillet, Masset, etc. Madame Stolz est reçue avec distinction au Théâtre-Italien de Lisbonne, et madame Castellani de même à celui de Berlin. Tout près de nous, à Bruxelles, prospère aussi un Théâtre-Italien ou chantent avec succès MM. Lucchesi et Morelli. D'un peu plus loin, de Dresde, il nous arrive des récits authentiques et très-intéressants sur les débuts d'une jeune cantatrice que nous avons vue et entendue il y a peu de temps à Paris, et qui, nous l'espérons, y reviendra bientôt. Nous l'avons déjà nommée dans ces colonnes. Nos lecteurs habituels se rappellent sans doute de ce que nous avons dit, il y a quelque temps, de mademoiselle Emmi La Grua. C'est d'elle que les journaux et les lettres de Dresde nous ont entretenus la semaine dernière. Son début a eu lieu par le rôle d'Alice dans *Robert-le-Diable*. Dès la première scène, nous dit-on, la jeune débutante a pleinement répondu aux espérances que le public avait conçues.



Mademoiselle La Grua, artiste du théâtre de Dresde.

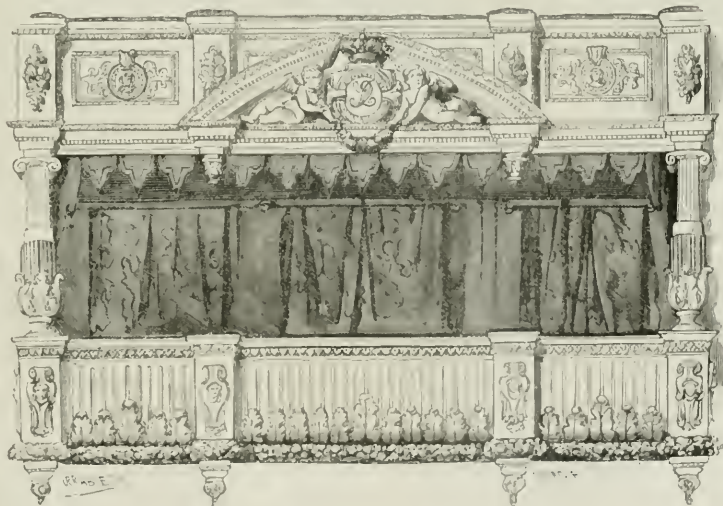
Sa beauté physique, sa magnifique voix, son jeu d'un naturel et d'une élévation tout à fait remarquables, ont tout d'abord vivement impressionné l'auditoire, nombreux autant que la salle le pouvait contenir; preuve, ajoute-t-on, de l'importance qu'on attachait à ce début. Les avis sont unanimes pour faire honneur du succès de mademoiselle Emmi La Grua à madame Sabatier-Unger. C'est en effet à l'école de cette éminente artiste que mademoiselle Emmi La Grua, elle aussi, s'est formée; et le public de Dresde, ce public qui connaît si bien et aime si sincèrement le talent de l'habile maîtresse, a bien vite reconnu de qui l'élève tenait les belles traditions dramatiques qu'on trouvait en elle des ses premiers pas dans la carrière. On ajoute encore, au sujet des qualités vocales de mademoiselle Emmi La Grua, soit dans la pose de la voix qui est parfaite, soit dans la justesse d'intonation qui est irréprochable, qu'elle tient en cela de famille; car les éléments du chant lui ont été enseignés par sa mère, autrefois célèbre chanteuse de la cour de Saxe, connue sous le nom de mademoiselle Funck. Les autres rôles dans lesquels la jeune cantatrice doit continuer ses débuts, on voit que les détails ne manquent pas à nos nouvelles musicales extérieures, sont ceux de dona Anna dans *Don Giovanni*, d'Amina dans la *Sonnambula*, de Valentine dans les *Huguenots*. Tous ces détails nous semblent à leur place naturelle ici, quoique notre *chronique musicale* soit écrite de Paris, par la raison que mademoiselle Emmi La Grua est destinée à appartenir au public parisien avant qu'il soit un an. Et si tous nos renseignements sont bien exacts, ce que nous avons lieu de croire, son engagement est déjà signé avec l'Opéra. Nous en félicitons ce théâtre. Revenons à Paris.

La reprise de *Lucrezia Borgia* au Théâtre-Italien a été l'événement musical le plus important de cette se-

maine. La partition que Donizetti a écrite sur le beau drame de Victor Hugo est une des plus remarquables productions de ce maître. Le public parisien ne l'a peut-être pas encore appréciée à sa juste valeur; mais en Italie elle a acquis, dès son apparition, une très-haute estime. Et cette estime serait facile à justifier par une analyse détaillée des différents morceaux de l'ouvrage. A peine le rideau se lève, on sent déjà l'imaginait plein de verve du compositeur. La belle Venise, en ses grands jours, ou plutôt en ses enivrantes nuits de fête, a-t-elle jamais été mieux dépeinte que dans ces deux chœurs, dont l'un commence et l'autre termine l'intonation? Et comme la romance d'Orsini, noblement pathétique, est heureusement encadrée entre ces deux fragments si énergiquement rythmés! Quelle volupté dans la mélodie que chante ensuite Lucrezia auprès de Gennaro endormi! Quelle animation dans le duo qui lui succède, lorsque Gennaro se réveille au baiser brûlant que la terrible duchesse imprime sur son front! Et le récit que fait Gennaro de ce qu'il sait de sa mère, de lui-même, de lui, pauvre officier de fortune, combien n'est-il pas attachant par son tour mélodique si caractéristique de franchise et en même temps de sensibilité! Enfin, quel effet plus chaleureux que celui du finale qui s'enchaîne à ce duo, quand les amis de Gennaro viennent, l'un après l'autre, énumérer tout haut, devant lui, à cette grande dame, les crimes qu'elle a commis; puis, arrachant le masque qui cache le visage de celle qu'il prenait pour une amie, lui montrent qu'elle est la Borgia! Tout ce premier acte-prologue est écrit avec une richesse et une variété de coloris, une concision de pensée, une justesse et une force d'expression qui indiquent évidemment la plume d'un maître supérieur. Nous en pourrions dire autant de tout le second acte, mais surtout du trio entre Lucrezia, Gennaro et le duc Alfonso: le sentiment dramatique a rarement été porté plus haut dans la musique du théâtre moderne. Donizetti lui-même a rarement composé quelque chose de plus beau, d'un plus large style, que le chœur par lequel débute le troisième acte. Et la scène de l'orgie, et le fameux *Grindisi*, et la lugubre peroraison de cette scène, et la scène plus déchirante encore qui suit celle-ci, digue fin de ce drame lyrique, ne sont-ce pas là autant de morceaux d'un mérite vraiment éminent? — L'exécution de l'œuvre de Donizetti offrait cette année un attrait tout nouveau: chacun des chanteurs chargés d'interpréter les principaux rôles, les remplaçant pour la première fois devant le public de la salle Ventador. Madame Fiorentini, dans le rôle de Lucrezia, a fait preuve d'un talent très-louable; ce talent, nous l'avons dit il y a un mois, est jeune, plein de sève, riche des plus beaux dons de la nature, singulièrement disposé à progresser, à s'épanouir. Nous devons ajouter que madame Fiorentini a eu le bonheur de rencontrer, à son arrivée à Paris, une de ces artistes au cœur généreux, qui, après avoir été longtemps les idoles du public, aiment à transmettre tout leur savoir, si c'est possible, à des artistes plus jeunes, comme on transmet un héritage de fortune laborieusement acquise à des enfants adoptifs. En un mot, madame Fiorentini a reçu les conseils de madame Sabatier-Unglier, pour qui le



Madame Fiorentini, artiste du Théâtre-Italien



La loge de l'italien au théâtre italien.

rôle de Lucrezia a été écrit, et dante les Italiens se souviennent comme de la plus tragique Borgia qu'ils aient jamais connue. Dans le rôle de Gennaro, nous avons revu M. Ivanoff, qui parut pour la première fois à Paris avec succès en 1833, et qui s'y maintint honorablement pendant plusieurs années à côté de Rubini. Depuis douze ou treize ans, M. Ivanoff était retourné en Italie, où son talent et sa réputation n'ont fait que s'accroître. Il excelle surtout dans ce que les Italiens nomment le *canto spianato*. Le nom tout français de mademoiselle Ida Bertrand ne l'a pas empêché d'obtenir de grands succès, depuis bon nombre d'années, sur les principaux théâtres d'Italie, ainsi que sur la plupart des grandes scènes où l'on chante l'opéra italien, tant en Allemagne qu'en Russie et en Angleterre. Il manquait à ses succès la sanction du public du Théâtre-Italien de Paris; elle vient de l'obtenir complète, grâce à la manière dont elle a rempli le rôle de Maffio Orsini. Mademoiselle Ida Bertrand est, en réalité, un contralto de la bonne école italienne; nous entendons de celle qui sait encore chanter la musique chantante. Il nous reste à dire que le rôle du duc Alfonso était rempli par M. Lablache. Lui aussi paraissait pour la première fois dans ce rôle devant les dilettantes parisiens; et nous cherchions vainement à exprimer avec quel plaisir ceux-ci l'y ont vu. Ce rôle, il est vrai, se borne à deux ou trois scènes du second acte; mais M. Lablache les joue en si grand tragédien, qu'il faut bien voir que ce n'est pas à la longueur des rôles qu'il faut toujours juger de leur importance et de leur effet. L'effet qu'il produit, par exemple, dans le duo et le trio, peut compter pour un succès de l'espèce la mieux conditionnée et la plus enviée de quelque artiste hors ligne que ce soit.

Plus nous approchons du jour de l'an, et plus nous nous apercevons que nous nous étions trompé dernièrement en disant que les albums de musique seraient peut-être cette année moins nombreux qu'à l'habitude. Rassurez-vous, si c'est là une chose faite pour vous rendre une assurance quelconque: il y a décidément encore beaucoup de ces élégants volumes, richement reliés, dorés sur tranches, dans lesquels on trouve, sur de fort beau papier, de charmantes lithographies, de capricieux encadrements, de fantaisiques frontispices, de plus dix ou douze morceaux de chant ou de danse. Car la danse, jalouse de la mélodie, s'est avisée, elle aussi, de s'exposer, sous forme d'Album, aux regards de la multitude, acheminée d'étrennes, dispensatrice de renommée et de petits cadeaux. Torpichore parviendra-t-elle à vaincre Polyminie? Toujours est-il que parmi tous ces albums qui couvrent en ce moment notre table, il s'en trouve un dont le titre attire particulièrement notre attention: *Dances modernes*. Il est de notre ami Jules Pasdeloup, excellent pianiste et beau danseur, également recherché dans les salons pour ces deux qualités distinguées. C'est un grand avantage pour un amateur, de pouvoir se rendre compte des deux manières, et mieux que personne, de l'effet de ses œuvres. Il y a beaucoup de compositeurs de musique qui n'ont pas de voix; il y en a quelques-uns qui jouent à peine d'un instrument; il en est bien moins encore, croyons-nous, qui sachent danser.

GEORGES BOUTSQUET.

Voyage à travers les Journaux.

L'Assemblée nationale délibérait vendredi dernier sur une proposition de M. de Saint-Priest; il s'agissait de la répression de délit d'usure. La discussion générale épuisée, on passa à l'examen des articles, et pour la première fois eut lieu l'expérience du mode de votation dont il a été rendu compte dans un des précédents numéros de l'Illustration. Le nouveau joujou amena tellement les graves sénateurs que toute discussion ultérieure devint impossible et qu'il fallut lever la séance. Pourquoi M. Dupin ne présidait-il pas ce jour-là? Il aurait pu, s'inspirant de l'exemple de Démétrius, offrir à ses collègues, en guise de compliment de lin d'années, l'apologue suivant: « Messieurs les représentants, un escarrot voulut aller en Amérique, il mit quatre ans et quelques mois à se traîner de Paris jusqu'à Havre; quand il vit que la terre lui manquait, l'intelligent animal se demanda quel procédé il emploierait pour parvenir au but de son voyage.

— Et comment fit-il? se seraient écriés MM. Estancelin, de Kerdel et Noël Parfait?

— Vous me demandez ce que fit l'escarrot et vous ne vous informez pas de ce que vous avez à faire vous-mêmes; vous avez à vous occuper des projets de loi soumis à vos délibérations et non à jouer avec une mécanique, sans cela je vous prédis qu'il y aura pas dans toutes les cuisines de France assez de casseroles pour légitimement vouloir retourner dans les départements; voilà ce qu'aurait dit sans aucun doute l'honorable M. Dupin si ce jour-là il n'eût cédé le fauteuil de la présidence à M. Benoit d'Azé.

Maintenant solons nous arrière de trois semaines et commençons par le rapport de M. de Montalembert.

Dieu merci! ce rapport fait assez de bruit dans la presse et ailleurs. M. de Montalembert a écrit un gros volume pour arriver à conclure que les cabarets doivent être fermés pendant deux heures chaque dimanche; ce n'était vraiment pas la peine de faire une si grosse dépense d'encre et de papier, ce n'était pas la peine de citer Moïse, le Thalut, la Bible, La Fontaine et M. Proudhon! D'un autre côté, je vois des journaux effrayés qui annoncent le retour des jésuites et signalent déjà l'horizon des chapeaux à larges ailes des révérends. Si nous voulions prendre au sérieux leurs terreurs, nous nous croirions revenus à ces beaux jours de la Restauration où le Constitutionnel était forcé de lever chaque matin un jésuite assaisonné à la sauce du Voltaire-Touquet. Calmez-vous, carillonneurs d'armes stéréotypées, vous savez bien que le jésuite n'est plus à craindre, et si vous avez aperçu ces grands chapeaux noirs dont vous faites semblant de vous effrayer, ce ne peut être, avouez-le, qu'au théâtre de la République, dans la pièce du Barbier de Séville.

Pour notre part nous serions tout à fait de l'opinion de l'honorable M. de Montalembert sur l'observation du dimanche, si une loi, fût-elle votée à l'unanimité par sept cent cinquante représentants, pouvait changer ou même modifier les mœurs d'une nation. Nous laissons de côté la question religieuse, qui n'est pas de notre compétence, et nous croyons très-fortement que l'observation rigoureuse d'un jour de repos par semaine serait, si nous pouvions rompre avec des habitudes prises depuis longtemps, d'une incontestable utilité au triple point de vue moral, intellectuel et hygiénique. Qu'on ne nous dise pas qu'une journée sur sept ravie au travail compromettrait notre industrie et notre commerce; les Anglais sont nos rivaux pour ne pas dire nos maîtres commerciaux et industriels, et en Angleterre pas plus qu'aux États-Unis personne n'oserait travailler ou faire travailler le dimanche. Les protestants poussent si loin l'application absolue de cette loi, qu'ils ont soin de faire leurs leurs provisions le samedi pour n'avoir point à s'occuper le lendemain de détails domestiques. En Angleterre le dimanche est exclusivement consacré à la pratique des devoirs religieux et à la culture de l'intelligence. Le service divin terminé, l'Anglais retire chez soi, s'enferme avec sa famille et s'occupe de lectures édifiantes ou tout au moins de lectures utiles; les nombreux magazine qui se publient au delà de la Manche n'ont leur raison d'être que dans l'observation unanime de cette loi. Ce jour-là l'Anglais, débarrassé du poids et des soucis de ses affaires commerciales, se recueille et se met au courant du mouvement intellectuel de son pays; il ne reste pas plongé, comme nos bourgeois de France, dans une espèce de léthargie morale, ou, comme nos négociants, dans l'exclusive préoccupation du *devoir* et *avoir*; il est ouvrier, négociant, fabricant, industriel ou pair du royaume-uni six jours par semaine, mais le dimanche il est homme; ce jour-là il n'a à se préoccupier que de son âme et de son esprit. L'observation du dimanche, bien loin d'avoir porté atteinte à la fortune de l'Angleterre, a, au contraire, préservé ce pays de cette maladie de la faiblesse intellectuelle qui depuis quarante années enravage les sociétés catholiques. C'est grâce à la célébration du repos dominical que la lumière religieuse, morale, littéraire et scientifique pénètre dans toutes les familles et se répand en les derniers hameaux de l'Ecosse. C'est grâce à ce temps d'arrêt dans les affaires et le travail manuel, que le riche et le pauvre se nourrissent le même jour, à la même heure, du pur froment spirituel, celui-ci pour s'instruire, celui-là pour ne pas succomber à l'ennui.

Jetons maintenant nos regards sur notre pays, et voyons comment le dimanche y est célébré. A Paris, l'homme d'affaires, le commerçant, l'industriel vont ce jour-là à la campagne pour chercher de l'appoint et donner un peu plus amplement qu'à la ville; l'ouvrier court à la barrière pour boire du vin féalé. En province, la pratique du repos hebdomadaire s'entend à peu près de la même façon. Le bourgeois traite ou dîne en ville; l'ouvrier et le campagnard passent leur journée au cabaret. Chez nous, le dimanche

est un jour de dissipation quand ce n'est pas un jour de travail ordinaire, et, dans ce dernier cas, le dimanche est naturellement repoussé au lundi. Quand le pouvoir lui-même aura voté et le pouvoir exécutif prononcé une loi qui interdise le travail le dimanche, ils n'auront pas supprimé la possibilité de la débauche, mais ils auront très-certainement multiplié les débauchés. O législateurs! l'ouvrier que vous aurez contraint à s'abstenir de travail n'ira peut-être pas à l'église pendant la fermeture du cabaret, mais je ne voudrais pas parier qu'il ne courra pas au cabaret aussitôt après la fermeture de l'église; quant aux classes dites éclairées, elles mettront du linge blanc, feront des calembours, joueront aux cartes, et seront enchanés d'avoir un prétexte tout neuf pour crier à l'intolérance et à l'obscurantisme.

De nos bourgeois français tel est le caractère.

A mon avis, la proposition est inopportune, parce qu'elle ne résout rien. Il faudrait ou donner la loi aux populations, ce qui est impossible, ou forcer les populations d'aller à la messe, ce qui est impraticable. Tant que vous n'aurez pas trouvé la solution de l'un de ces deux problèmes, laissez les vos demi-mesures qui ne satisfont ni les hommes religieux ni les indifférents, et prenez garde surtout, en voulant servir l'église, de faire la fortune du cabaret.

De M. de Montalembert, le défenseur de la foi religieuse, j'arrive tout naturellement à M. Guizot, le prédicateur de la foi politique. Il fallait le rapport du premier pour faire oublier la préface du second.

Les journaux ont publié la préface de Monk, et plusieurs ont voulu voir une sorte de programme dans ce travail de l'ancien ministre de la monarchie; bien qu'il se soit défendu de toute pensée d'allusion auprès du président de la République, évidemment M. Guizot a cru que la publication de cette préface dans les circonstances actuelles aurait un tout autre intérêt que l'intérêt purement historique. M. Guizot admet que la France de 1850 et l'Angleterre de 1660 se ressemblent peu; il n'a garde, dit-il, de proposer l'une à l'imitation de l'autre, mais il connaît trop bien la complexité de l'esprit français pour n'en être pas convaincu que, parmi ses lecteurs, il ne s'en rencontrera pas toujours quelques-uns qui s'engageront à trouver, coûte que coûte, des points nombreux de comparaison entre la révolution d'il y a deux siècles et la révolution d'il y a deux ans.

D'ailleurs, M. Guizot a toujours excellé dans ces sortes de parallèles plus politiques qu'historiques, et plus ingénieux que vrais. Que l'illustre homme d'Etat ne s'en défende pas, il a toujours vu la France à travers l'Angleterre, et, si l'on a pu admettre tout d'abord la légitimité de la révolution de février, c'est moins à cause des désastres qui en ont été la conséquence que parce que 1818 ne correspond à aucune date dans l'histoire de la nation anglaise. M. Guizot partageait avec Louis-Philippe cette conviction que les révolutions des deux pays suivraient une marche parallèle, et il disait un jour à un ministre étranger, qui manifestait quelques doutes sur la solidité de l'établissement de juillet: « Les Bourbons deux fois chassés sont les Stuarts dans la France; leur dernier descendant gâblera d'abord dans l'exil; quant à la famille d'Orléans, c'est la famille d'Orange, elle se maintiendra. » O vanité des rapprochements de l'histoire! il fallait un coup de tonnerre comme celui de février pour faire tourner les illusions de la politique dogmatique.

Les hommes d'Etat de notre temps offrent cette étrange particularité que, si l'on peut les renverser quelquefois, il est impossible de les abattre. M. Guizot est l'un des plus remarquables exemples de ce courage indomptable. Depuis trente ans et plus qu'il parcourt dans tous les sens les grands et les petits chemins des affaires, il a probablement égrené sur sa route tout le chaplet de ses illusions, mais il n'a jamais abdiqué la suprême espérance. Si j'osais, à propos d'un personnage si grave, me permettre une comparaison frivole, je dirais que l'austère homme d'Etat est l'éternel printemps de la politique contemporaine. On le dit enterré dans le cimetière de Val-Hier, et il ressuscite par procuration à Wiesbaden; puis Wiesbaden se mantenant trop longtemps sans doute dans la région pure du principe, on nous apprend que l'ancien ministre du roi a pris pied sur la terre ferme du fait élyséen. Après cela, M. Guizot a toujours appartenu à l'école des faits accomplis, et l'on pourrait tout au plus lui adresser le léger reproche de ne pas porter peut-être assez longtemps le deuil de ses souvenirs — une simple question de convenance.

De toutes les physionomies politiques de notre époque, celle de M. Guizot serait la plus curieuse à étudier et la plus originale. Théoriquement, M. Guizot est libéral dans l'acceptation la plus élevée du mot; mais on fait il est absolutiste. De la sécrète des nombreuses contradictions qui existent entre ses paroles et ses actes. Quand il est dans l'opposition, il oublie complètement l'homme d'Etat de la ville, et il entasse thèses à sur thèses; mais aussitôt qu'il a repris le portefeuille et revêtu le frac ministériel, il ne se souvient plus de la théorie que pour le combattre. La philosophie platonicienne avait reconnu deux natures dans l'homme, *homo duplex*; à ce point de vue, mis à ce point de vue seulement, M. Guizot serait un platonicien.

Cette double nature, cette vivante antinomie se retrouvent dans tous les actes et dans toute la vie de M. Guizot. Personnellement, il est désintéressé; il passe même pour austère; quand il abandonne le pouvoir, sa fortune n'a pas augmenté d'un centime, et pourtant, depuis Horace Walpole, quel ministre a semé plus d'or, plus d'emplois, plus de dignités dans le bazar des consciences humaines? On peut dire de M. Guizot (je ne sais si, dans ce cas, c'est un éloge), qu'il a passé autant au milieu des soufflures de la corruption, comme la salamandre au milieu des flammes. Ce n'est pas un corrompu; c'est un grand corrompeur. La loi injustis les moyens. L'homme d'Etat ne doit voir que le but. Telle est la devise de M. Guizot ministre. Quand il rentre dans l'opposition le point d'optique change, et il jette

d'ors à la face de M. Molé ces deux paroles de Tacite: *Omnia scribitur pro dominatione. Homo vixit.*

M. Guizot n'a jamais eu qu'une passion, une seule, mais une passion vivace, invétérée, effrénée, la passion du pouvoir: « Être ou ne pas être! et l'autre veut être ministre à tout prix. Il était question tout dernièrement d'une combinaison Guizot-Falloux. Le pouvoir exerce sur cette magnifique intelligence le prestige de l'or sur le joueur. Prendre place autour du tapis vert, diriger le conseil, lutter trois heures durant en face d'une assemblée ameutée contre sa parole — tel est son rêve, telle est la suprême espérance dont je parlais tout à l'heure: cette espérance, il ne l'abdiquera jamais, sous quelque gouvernement que ce soit.

Mais je reviens à la préface de Monk. Aussi bien ce n'est pas en deux traits de plume qu'on peut fixer une aussi importante physionomie que celle de M. Guizot. Dans la préface de Monk, je trouve cette solution: *Monk ou Washington, il faut à la France l'un des deux pour se relever.*

Voilà qui est bien dit. Mais qui vous assure que Monk, le soir du jour où il voudrait ouvrir aux Stuarts la grille des Tuileries, n'aurait pas courché à Vincennes? Il y a trop longtemps, d'ailleurs, qu'on parle de Monk pour que Monk soit menaçant. Quant à Washington, son temps n'est pas venu. Dans les circonstances présentes, le premier serait impossible, le second serait impossible.

M. Guizot connaît trop bien la situation actuelle de son pays pour se faire lui-même illusion sur la valeur de son ordonnance politique. Jamais il n'y eut plus de divisions dans les esprits, jamais plus d'anarchie dans les intelligences, il le sait, il le constate en un style admirable. Les docteurs de la loi ont beau crier tantôt: *Habitum-nous à la République*, tantôt: *Heremus à la monarchie*, ce ne sont pas des prédictions de cette nature qui changeront l'état des âmes. Un pays souffre moins de l'exaltation d'opinions dangereuses que du manque absolu d'opinion. Le mal de la France, c'est d'être sans foi politique, c'est d'habiter devant toutes les solutions, c'est, en un mot, de ne être ni monarchique, ni républicaine. Voilà pourquoi je ne puis croire ni à la venue de Monk, ni à la possibilité de Washington. Dans la position où nous sommes, ce n'est plus un homme qui nous relèvera; nous ne pouvons être sauvés que par un suprême effort, que par l'énergie de toute la nation, Monk ou Washington! A l'époque où parut Monk, l'Angleterre ne flottait pas entre deux ou trois monarchies; elle n'en voulait qu'une, et tous voulaient la même. Quand Washington, ce grand homme de bien, fonda et établit la république, le peuple américain n'était pas abâtardi par soixante années de révolutions. Nous ne repassons donc pas d'illusions chimériques, et ne pouvons à la France de 1850 l'exemple de l'Angleterre ou des États-Unis. C'est chez nous, c'est en nous, qu'il faut chercher un remède au mal qui nous ronge; il est là, et non ailleurs. Aujourd'hui notre malheureux pays s'abîme à vivre au jour le jour, comme toutes les nations épuisées, il descend à grands pas la pente de la décadence. Peut-il être arrêté sur cette pente fatale? Oui! Nous le croyons fermement, mais à une condition.

« Une autre époque, M. Guizot a beaucoup exalté les classes moyennes. Pourquoi, après leur avoir accordé tant d'éloges, ne se hasarderait-il pas à leur donner quelques conseils? Pourquoi ne profiterait-il pas de son influence sur ces classes dont nous pourrions venir leur prêcher la loi du sacrifice, c'est-à-dire la grande loi de l'intelligence? Aujourd'hui, les classes moyennes sont encore les arbitres de nos destinées. Elles seules peuvent, si elles ont la conscience de leurs intérêts et l'amour de la gloire nationale, en finir une fois pour toutes avec cette reblatée égoïste que donne incessamment à deviner, depuis plus d'un demi-siècle, le sphinx révolutionnaire. C'est à la classe bourgeoise, à cette classe qui est en possession de la fortune et de l'intelligence, qui tient en ses mains la banque, le commerce, le sol, l'industrie, toutes les forces vives de la nation, à rallumer le flambeau de la foi politique. Mais pour cela, pas de paroles, pas d'articles de journaux, pas de discours de tribune; il faut des actes, des actes de sérieux dévouement.

Je m'arrête, car j'entends déjà bourdonner à mon oreille l'épithète de révolutionnaire. Révolutionnaire, parce que je voudrais prévenir le retour de nouvelles révolutions! Je me figure que sous les derniers Césars, sous Gallien, par exemple, alors qu'on entendait déjà heinir nos confins du monde romain les chevaux des Barbares, il a dû se rencontrer un homme assez malavisé pour s'en aller criant par les rues de Rome: « O mes concitoyens, laissons la nos grammairiens et les ouvriers de filer, et prenons nos casques et nos épées, car voici les Goths qui s'apprêtent à se partager l'empire de Romulus. » Mais les bourgeois de Rome ne couraient qu'avec plus de fureur aux yeux du Césaire, et ils mouraient eux aussi; « Que nous veut donc ce révolutionnaire? » Aujourd'hui, à Rome de France! les barbares ne sont pas à vos portes, ils sont dans vos murs.

Deux mots de réponse en terminant au *Courrier français*. Ce journal, à propos de notre article sur la décadence du journalisme contemporain, nous prend à partie et s'étonne d'avoir été si particulièrement en cause. *Le Courrier français* est tombé du précède, nous sommes beaucoup plus étonné de la méconnaissance. Ou le *Courrier* ait-il vu qu'il avait été question de lui plus que des autres organes de l'opinion publique? Il y avait si peu à réclamer, selon nous, que nous serions presque tenté de croire que le *Courrier français* avait absolument besoin d'être attaqué ce jour-là, son siège était fait. Ne pouvant trouver dans tout notre article un seul mot qui méritât sa préoccupation à notre égard, il a été content de nous gratifier d'une phrase dont notre plume est indigne. C'est prouver un peu loin la bonne volonté de l'Édition.

Le *Courrier* nous fait un sermon en plusieurs points sur l'impuissance du libéralisme. Nous ne savons pas trop ce que le libéralisme vient faire dans le débat, mais ce que nous pouvons avoir très-fortement, c'est qu'il nous est

arrivé, dans ce même journal où nous avons l'honneur d'écrire en ce moment, d'insister sur l'insuffisance du libéralisme comme moyen de gouvernement, à l'époque où le *Courrier français* était encore libéral. La conclusion qu'il faut tirer de la sortie du *Courrier*, c'est que son rédacteur n'a probablement pas eu le temps de lire l'article auquel il s'est donné la peine de répondre. Je ne loi en veux pas pour si peu. On ne peut pas tout faire à la fois.

EDMOND TExIER.

Quelques mots sur l'art de l'Écime en France.

Notre spirituel confrère, M. Bosoni, a rendu compte en quelques lignes piquantes, comme il sait les écrire, du *Maître d'armes* de M. Vermond ; qu'il permette à un amateur d'écime qui compte déjà plus d'un chevron, de parler un moment, et ce propos, d'un air charmant, trop peu connu, et qui doit pourtant avoir une petite place parmi les choses secondaires de la France. Oui, l'écime est un art national ; car l'épée est l'arme française. Les Allemands l'ont le sabre, les Anglais le pistolet, les Américains le fusil, les Espagnols le couteau ; mais porter l'épée, tirer l'épée, ce sont là deux mots que vous ne trouvez avec leur signification un peu érudite que dans notre langue ; deux mots dont l'un exprime un droit de gentilhomme, l'autre un fait de galant homme, tous deux je ne sais quoi d'élegant, de chevaleresque, d'un peu vaniteux, qui se lie à nos traditions sociales et peint un trait de notre caractère. Les Italiens, ils est vrai, s'exercent comme nous au maniement de l'épée, mais c'est principalement pour apprendre à tuer leur ennemi. En France seulement l'écime est encore plus un art qu'une défense, ou si vous voulez vous défendre, c'est surtout en vous faisant respecter ; le plus sûr moyen de ne jamais tirer l'épée est peut-être de savoir très-bien s'en servir. Ceci soit dit en passant pour les utilitaires, qui cherchent en tout le côté pratique, et occupent-nous bien vite de l'écime au point de vue intellectuel.

Et d'abord une réflexion nous frappe : quel rapport singulier entre l'écime et cet autre art indigène, ce fruit du pays qui ne croît qu'en France, l'esprit de conversation ! Commencer en souriant et comme un jeu ce qui devient bientôt une vraie lutte, faire jaillir des saillies du choc des paroles comme des éclairs du croisement des épées, charger impétueusement celui qui se décontenance, rompre avec calcul devant celui qui vous charge et l'amener à s'enfermer lui-même, riposter toujours et du tact au tact, et enfin faire souvent avec des armes courtoises et des fleurets couronnés des blessures plus cruelles qu'avec une lame aigüe, n'est-ce pas là le fait du causeur et du tireur ? Quand je dis tireur, il est bien entendu que je ne parle pas de tous les porte-fleurets qui ébranlent les parquets de salles d'armes sous leurs appels de pied. Il y a parmi les tireurs une classe bien nombreuse, c'est celle des tireurs qui ne tirent pas et ne tireront jamais, à commencer par les tireurs *pur cause de ventre*, braves gens à qui leur médecin ou leur femme ordonne de maigrir, qui font assaut comme on va prendre un bain de vapeur, et qui, lorsqu'ils ont penché deux heures — ou comme des bœufs et souillé comme des phoques, disent de bonne foi : Je viens de faire des armes. Faire des armes n'est chose ni si facile ni si commune ; il y faut de la passion et même de la vocation ; car on nait tireur comme on nait artiste. Mais une fois le noviciat achevé, que de jouissances, que d'émotions ! Je doute qu'il y ait un seul acte physique, ou l'homme se soule plus pleinement que dans un assaut vigoureux. C'est la plus puissante mise en jeu de nos facultés corporelles, avec l'intelligence pour directrice suprême de tous les mouvements. Le tireur a besoin du coup d'œil et de la vigueur du joueur de paume, de la souplesse du fasseur de gymnastique, ce la précision mesurée et savante de l'homme de cheval. Voyez-le en action : chaque membre, chaque muscle est tendu, et chacun dans une attitude et pour une fonction différentes. Pendant que la main vole rapide, légère, et allant toujours de l'avant, le corps se tient en arrière, et les jambes, vigoureusement contractées comme un ressort, attendent pour partir que le bras, en s'élançant, leur en ait donné le signal, tous les membres sont là comme autant de soldats obéissants, à qui le général dit tour à tour : Marchez, arrêtez-vous, courez ! Le général, c'est la pensée, la pensée qui, à la fois calculatrice et inspirée comme sur un vrai champ de bataille, saisit d'un regard les fautes de l'ennemi, lui tend des pièges et le force à y tomber, simule la fuite pour lui donner confiance et revenir tout à coup sur lui par une attaque foudroyante, et réalise enfin avec des contres de quarto et des demi-cercles une partie des manœuvres habiles et des calculs stratégiques qu'on admire dans les hommes de guerre. Mais c'est surtout dans les doigts du tireur que se passent les plus singuliers phénomènes de re fait si complexe.

Le vrai tireur, en effet, tire non pas avec le bras ou le poignet, mais avec les doigts, et tout l'acte de l'écime se concentre réellement entre l'extrémité du pouce et l'index. Car c'est là que réside et agit cette faculté si délicate et si difficile à définir, le *tact*. On ne saurait croire ce qui allie de vie et de sensibilité sous ces deux doigts, ils frémissent, ils palpitent sous l'impression du fer qui touche le leur, comme si un courant électrique leur en communiquait tous les mouvements ; pour eux, nul berceur de secours de la vue pour suivre l'épée ennemie, car on fait bien plus que la voir, on la sent, on la palpe, on la maîtrise par le tact, on pourrait la suivre tout en ayant les yeux bandés ; et si vous ajoutez à ces jouissances magnétiques du toucher la puissante circulation du sang qui court à grands flots dans les veines, le cœur qui bat, la tête qui bouit, les artères qui tressaillent, la poitrine qui se soulève, les pores qui s'ouvrent ; si vous y joignez encore le bonheur de sentir sa force et sa souplesse décapées ; si vous pensez surtout aux joies ardentes et aux après douleurs de l'amour-propre, au plaisir de bat-

tre, à la rage d'être battu, et aux mille vicissitudes d'une lutte qui se termine (et recommence à chaque coup porté, vous comprenez qu'il y ait dans l'exercice de cet art un véritable enivrement, et dont la passion du jeu peut seule donner une idée.

L'écime offre encore un autre attrait accessoire, mais fort piquant pour le tireur qui sait l'y trouver, c'est qu'elle peut devenir une excellente école d'observation. Il n'y a pas d'hypocrisie possible dans le feu d'une pareille action ; le faux vernis de la politesse mondaine tombe et coule comme le fard avec la sueur ; le caractère réel éclate dans les regards, dans les gestes, dans les paroles, et au bout de cinq minutes d'un assaut vigoureux, vous voyez apparaître devant vous, à la place du personnage de convention, l'homme véritable, rusé ou étourdi, colére ou bon, sincère ou cantonneux, naïf, croyez-moi, avec-vous une fille à marier, et un jeune homme cherche-t-il sa main, ne vous épouez pas à prendre des informations sur son compte, dites-lui : Voulez-vous faire une botte ? Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir. Après l'éloge la critique. L'art de l'écime a sa maladie spéciale comme tous les autres arts ; on connaît la colique des peintres et la laryngite des musiciens, eh bien, quant aux tireurs, il faut avouer que le proverbe : Menteur comme un archangeur de dents, est bien injuste envers les maîtres d'armes. Lorsque je dis des maîtres, je dis aussi les élèves. Il n'y a pas un tireur sur cent qui ne reme les coups. Que voulez-vous ? un coup né comme pas, et il est si facile de dire : Je n'ai pas senti. Ah si ! un auteur tombé pouvait réduire à néant les sifflets en disant : Je n'ai pas senti ! Quoi qu'il en soit, et en dépit de ces petits accros accidentels faits à la vérité, les professeurs d'écime (car on ne dit pas plus aujourd'hui maîtres d'armes que procureurs) sont généralement tels que les a peints M. Vermond, braves gens, loyaux, un peu viveurs, mais dévoués corps et âme à leurs élèves, surtout à celui qui leur a fait l'honneur de tuer quelqu'un, et ayant volontiers les vertus d'épithètes, bons ams, bons époux et bons pères. Ce dernier mot me rappelle le trait d'un vieux maître que les amateurs érudites connaissent tous de nom, le père Dularius. Il nous racontait qu'il avait une fille charmante, et, disant-lui, faite comme un saumon ; mais il s'inquiétait pour sa vertu, parce qu'elle était demoiseille dans un magasin de modes ; enfin, ne pouvant plus supporter cette incertitude, il va se poster, à la brune, au coin d'une rue où sa fille devait passer pour revenir chez lui, et là, le visage enveloppé dans son manteau, il l'attend ! « Vous pouvez juger, nous disait-il, si le cœur me battit quand je la vis paraître ; je m'approche d'elle, et, cachant ma figure pour qu'elle ne me reconnût pas, je lui glissai à l'oreille une petite drôlerie vraiment très-gentille... O bonheur ! elle se retourne et me lance à toute volée un soufflet. Je jure tierce et je lui dis : Ma fille, tu es verteuse ! »

Les légendes des salles d'armes fourmillent d'anecdotes de ce genre sur les maîtres, et l'on cite souvent le trait si caractéristique de Y... Aussi fameux par sa poltronnerie que par son adresse, il fut un jour forcé par ses amis de se battre, et presque traîné sur le terrain. Arrivé là, il se met en garde plus mort que vif ; mais à peine le fer engagé, il voit un beau coup à faire, oublie sa peur, dégage et frappe son adversaire en pleine poitrine ; le poitrain avait disparu devant l'artiste. Terminons par un fait général qui ne manque pas de singularité.

L'art de l'écime se lie si étroitement à notre nature d'esprit et à notre nature si nationale, qu'il suit le mouvement des autres arts. Sous l'empire, et jusqu'en 1822, l'écime était, comme la peinture et la littérature, un peu académique, assez observatoire des règles, et répudiant comme une faute tout ce qui choquait le goût ou sortait de la convention ; vers 1822 éclata au salon et au théâtre le mouvement romantique ; soudain, arrivent les tireurs d'inspiration, puis les tireurs de fantaisie, puis les tireurs échevelés, puis les tireurs dévergondés, et, au milieu de toutes ces excentricités souvent brillantes, l'art de l'écime courait risque de perdre son caractère d'élégance et de grâce traditionnel, quand, par un singulier hasard, se produisit un jeune homme que l'assemblée des dons les plus heureux et les plus contradictoires plaça du premier coup à la tête des deux partis opposés. Ce jeune homme, tous les amateurs l'ont déjà nommé, c'était Bertrand. Aussi hardi dans l'exécution que les plus fougueux novateurs, aussi sévère dans sa tenue que les plus immuables classiques, il sut réunir la science à l'audace, la foudroyante rapidité des *Lozes* à la grâce contenu de Gomard, et re-nouva ainsi en la consolidant la belle école française. Nous ne saurions mieux finir cet article qu'en rendant ainsi hommage à un artiste que ses adversaires eux-mêmes proclament le prince de l'écime.

E. LEGOUÉ.

Un nombreux concours d'amis rendit mardi les derniers devoirs à un homme qui avait eu un des esprits les plus distingués, les plus instruits et les plus brillants de ce temps-ci, à M. Hippolyte Royer-Collard, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine, membre de l'Académie de médecine, et ancien chef de la division des lettres et des beaux-arts. Les obsèques ont eu lieu à l'église Saint-Louis d'Antin ; le deuil était conduit par M. Paul Royer-Collard, son frère ; le docteur Andral, M. Mancel, M. du Maupas, et M. Paul Andral, ses parents. On remarquait dans l'assistance M. Guizot, M. Cousin, M. Brard, doyen de la Faculté ; MM. Chomel, Roux, Moreau, Trousséan, Donn timers, Orfila, Gavarré, Guéneau de Mussy, Noël Guéneau de Mussy, Bielar, Michon, Thierry Valmy, Hable, chirurgien, et l'ami dévoué qui a assisté aux derniers moments du défunt. Au cimetière Montmartre, le docteur Trousséan a rendu, au nom de la Faculté de Médecine, un dernier hommage au

brillant et trop court enseignement d'Hippolyte Royer-Collard ; le docteur Larrey, au nom de l'Académie de médecine, a exécuté, en quelques paroles improvisées et bien senties, comment l'Académie de médecine se faisait remarquer par son absence dans les obsèques d'un de ses membres les plus éminents et de son ancien secrétaire ; le docteur Tardieu, secrétaire du comité consultatif d'hygiène publique, a rappelé la part que M. Hippolyte Royer-Collard avait prise à la fondation de cette utile institution, et à dignement exprimé les regrets qu'il laissait parmi tous ceux qui l'avaient connu. Ces regrets ont duré, parmi tous ceux qui ont pu apprécier les qualités si éminentes et si aimables de M. Hippolyte Royer-Collard, un fidèle et éloquent interprète dans un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis, M. Antony Desclaux, dont les paroles ont causé une émotion partagée par tous ceux qui l'ont entendu.

La Monnaie d'or.

La presse, dans toute l'Europe, retentit des alarmes du monde financier au sujet de la baisse du prix de l'or. Nous ne pouvons faire autrement que de constater dans ce recueil, qui est l'écho de toutes les plaintes comme de toutes les espérances et des rares joies du temps présent, un fait économique de cette importance. Nous en empruntons l'exposition au *Journal des Débats*, où M. Michel Chevalier a depuis longtemps annoncé l'apparition probable de ce phénomène :

« Depuis le mois de juin dernier, le prix de l'or n'a cessé de baisser, et aujourd'hui il est presque au pair, c'est-à-dire, ce qui n'a pas de précédent, et qui préoccupe beaucoup d'esprits dans le monde industriel et financier. La chose en vaut la peine, et elle semble d'autant plus sérieuse que, fait extraordinaire, les bruits de guerre qui ont couru pendant quelques jours ne semblent avoir eu aucune influence sur le prix de l'or, tandis que jusque-là les rumeurs de ce genre lui avaient toujours imprimé un mouvement de hausse excessif.

« Bien des causes ont pu concourir à cette singulière situation ; mais il en est une qui, à elle seule, a agi plus que toutes les autres, c'est le parti pris par la Hollande de démonstrer tout à coup ses espèces d'or, en vue des craintes au des espérances qu'on a données la Californie et la production sans cesse croissante de la Russie. Le résultat de cette mesure a été de jetter tout à coup sur le marché une somme de 200 ou 250 millions d'or qui n'ont pas encore trouvé leur placement, et qui pèsent lourdement sur le prix du métal, en même temps que la nécessité de remplacer ces espèces d'or par la monnaie d'argent a fait naturellement hausser la valeur de l'argent.

« La Californie ne vient encore que comme cause secondaire et morale, plus peut-être que matérielle, de cette dépréciation de l'or sur le marché européen. Bien qu'on estime et c'est une estimation nécessairement très-vague) l'exportation d'or déjà faite par la Chine à une valeur de 5 ou 600 millions au moins, ses produits, transmis aux États-Unis, au Chili, au Pérou, à la Chine, n'ont pas encore eu le temps de se répandre en quantité considérable jusque sur l'Europe. Si, par conséquent, c'est vrai, ce n'est d'ailleurs qu'une raison de plus pour prévoir la continuité de la baisse sur le prix de l'or.

« Nous ne nous étonnons donc point qu'une pareille situation inspire de sérieux vœux, que la cause même des appréhensions telles, que plusieurs gouvernements soient à l'imitation l'exemple de la Hollande. En Belgique, c'est déjà presque fait, car le ministère vient, en attendant mieux, de saisir les Chambres d'un projet de loi destiné à interdire désormais la fabrication des espèces d'or. Nouvelle cause de baisse.

« Néanmoins jusque-là nous ne voyons pas encore périr en la demeure ni grand inconvénient pour la France à maintenir, en ce qui regarde sa situation monétaire, le *statu quo*. Depuis plus de vingt ans les circonstances commerciales éloignent l'or de la France ; aujourd'hui tout tend à le rapprocher, à rendre abondant, à mettre à la portée de toutes les bourses une monnaie commune qui était restée jusqu'ici un objet de luxe. Les pays du Nord ont besoin d'argent, et nous leur en fournissons en échange de leur or, qu'ils nous rendent au pair. Or est le mal, et qui se plaindrait si la Banque de France voyait affluer dans ses coffres une monnaie agréable, facile à transporter, nécessaire et même indispensable en temps de crise ? Il ne faudrait pour cela que donner des pièces de 5 francs, qu'on nous renverra peut-être plus tard, et qui auront toujours un grand avantage dans le commerce, attendu que c'est la monnaie de l'Europe et du monde entier qui se rapproche le plus, par sa valeur intrinsèque, de sa valeur nominale.

« Dépourvus d'or comme nous l'avons été jusqu'ici, nous avons moins que personne à craindre son abondance ; la beaucoup plus avant de ce que nous rapprochons passait comme par enchantement à l'étranger. En effet, les pièces d'or de 20 francs servent de moyen d'échange dans presque tous les pays : c'est avec cette monnaie que nous solutions les grains que l'Angleterre achetait en Russie, parce que sa valeur et sa forme sont plus en rapport que celles d'aucune autre avec la monnaie du pays. En Allemagne, en Italie, c'est la pièce française de 20 francs qui circule le plus couramment dans les transactions commerciales.

« Nous avons donc moins à craindre que les autres ; il est cependant une circonstance dont il faut tenir grand compte, et contre laquelle le commerce français devra se mettre en garde. Nos voisins de l'Angleterre ont beaucoup à payer sur le continent, et ils le font par l'autre moyen de s'acquitter envers nous, qui consiste leurs intermédiaires les plus employés, qu'avec des courants et des lingots d'or ; or, si par circonstance les espèces d'or étaient démonstrées autour de nous, si le travail de la fabrication des espèces devait, pour une raison quelconque, être interrompu, la pièce de 20 fr. souffrirait alors une grande dépréciation, et nos rapports avec l'Angleterre subiraient une perturbation considérable. En effet, le pair de la livre sterling, considéré jusque-là comme minimum à 25 fr. 15 c., pourrait briser au-dessous de 25 fr., et ce serait une perte immense pour nos fabricants, qui exportent au moins des quantités très-importantes de marchandises en Angleterre. »

XAVIER RAYMOND.

Un mobilier de police correctionnelle. charade en action par Gavarni.

Nous offrons à nos lecteurs, sous ce titre, une série d'études caractéristiques par Gavarni.

Depuis trois ans que ce charmant moraliste a pris congé du public français, *L'Illustration* seule a reçu quelques essais de ce crayon, qui dans ses mains a toute la souplesse et la vigueur d'une plume. Il nous est agréable de nous prévaloir de cette préférence. Elle atteste que les efforts que nous faisons dans ce recueil au profit de l'art sont appréciés dignement par les artistes eux-mêmes.

Nous n'avons que peu de mots à dire au sujet de l'œuvre nouvelle du peintre par excellence des mœurs parisiennes. Lorsque Mercier traça le tableau, aujourd'hui vieilli, de Paris, il prit la rue comme champ d'observation. Il s'arrêta à la physionomie; c'est ce qui explique la portée superficielle de son livre. Cela nous fait comprendre encore pourquoi son ouvrage a pâli si vite. Gavarni, au contraire, qui, en sa qualité de peintre, pouvait ne prendre que le côté extérieur, a voulu pénétrer au cœur même de la société, et il aura eu l'honneur de faire entrer dans ses peintures la sagacité, la verve et souvent les aperçus ingénieux et l'éclat du trait d'un véritable moraliste. C'est par ces qualités réunies que ses œuvres ont conquis à un si haut degré une popularité européenne. S'il était possible que la forme artistique de ces esquisses morales pût vieillir un jour, nous serions fermement que l'esprit et le rare bon sens qu'elles renferment sont appelés à lui survivre.

Le tableau que nous présentons ici est plus qu'une fantaisie d'artiste; c'est une étude complexe dont toutes les parties sont traitées avec cette exquise observation qui suit prendre la nature sur le fait, et cette science inimitable du dessin qui la fait vivre avec une complète illusion sur la toile ou sur le papier.

Le cadre choisi par l'artiste se prête avec une merveilleuse facilité à la multiplicité et à

la diversité des physionomies, des mœurs et des costumes. Chacun pourra remplir à sa guise le fond du tableau; c'est ce qui occupe le moins Gavarni; ce procédé est d'ailleurs celui de La Bruyère, qui témoignait du même mépris pour une forme arrêtée. Ce à quoi il vise surtout, c'est à mettre en relief une idée principale au moyen d'un petit nombre de détails qui sont caractéristiques. Il nous semble que c'est à cette précision, relevée par les grâces infiniment piquantes du trait, qu'on peut attribuer la supériorité des portraits de La Bruyère. Avec la même pénétration pour discerner les ressorts du cœur humain, Gavarni a, à sa manière, la même vigueur et le même charme pour introduire les effets. En sorte qu'on peut dire avec quelque vérité que beaucoup de ses coups de crayon sont des maximes.

Il suffit de parcourir la galerie des types que nous donnons aujourd'hui pour se convaincre qu'il possède encore éminemment la force comique, sans aucun mélange de trivialité. Comme tous les esprits robustes, il dédaigne l'exagération caricaturale et le grotesque. deux écueils qui sollicitent les talents médiocres. A l'exemple des grands maîtres avec lesquels il a tant de traits de ressemblance, il fait jaillir le rire de la nature des passions et des caractères. On doit appliquer à son œuvre le mot par lequel on a peint la vie humaine dont elle est le miroir: « C'est une comédie en cent actes divers. »

Nous craignons d'affaiblir les impressions de nos lecteurs en attachant un commentaire à l'excellente étude populaire que nous publions. Chacun des physionomies qui composent ce tableau développe d'elle-même une idée. Quant à l'exécution, elle est telle qu'on la pouvait attendre d'un artiste qui a depuis longtemps atteint à l'extrême perfection de son art. Buffon a dit que bien écrire, c'est tout à la fois bien juger, bien sentir et bien rendre. Gavarni aura avec un rare succès appliqué cette maxime à la peinture.



L'Accusé.



Le Président: Accusé un tel... comment vous nommez-vous?



Un de Messieurs les juges.



La Partie Civile.



L'Huissier-audencier: Silence!



L'examen des dossiers.



Le Greffier.



Le Témoin principal.



Le plan des lieux.



Madame GALATHE, concierge (tenue d'audience)



François GALATHE, portier



Madame GALATHE, en négligé du matin.



Achille GALATHE, sans profession.



Eloa GALATHE, 18 ans, fille etc.

Un Témoin qui n'a rien vu.



Ayant blanchi l'accusé pendant 7 mois.



Une partie de l'auditoire.



Ayant eu quelques rapports avec l'accusé.

L'affaire est continuée à huitaine.

lettres sur la France.

DE PARIS A NANTES.

A Monsieur le Directeur de l'ILLUSTRATION.

VII.

NANTILLY. — DOLMEN. — MONTSAUR. — FONTEVRAULT. — TOMBEAU DE RICHARD GÉORGE DE LION.

Saumur, et disais je dernièrement, n'est pas d'origine romaine, et cet oubli m'étonne de la part des vainqueurs de l'univers, si habiles juges en fait d'emplacements urbains et de positions stratégiques. Le moyen écarté à ripé et te erreur de l'antiquité, et ses monuments le constatent. L'église principale de Saumur est romane, en partie du moins : car elle a dû subir, comme la plupart de nos temples, des successives profondes altérations en divers siècles. Mais un édifice presque pur, de ce style sévère ou revêt l'art antique, lui s'en fait un peu. Va pour le diamètre. Même pour une église, l'axe de feu Mathusalem me paraît assez mince et assez respectable pour valoir une mention et contentir les architectes. Nantilly est du reste classée avec justice parmi les monuments d'écrit inspectés et qualifiés d'historiques. Ce n'est pas cela qui me touche, et les monuments purs n'ont pour un ignorant que la valeur conventionnelle de ces livres précieux « de la bonne édition, ou sa trouvent les fables et les interversions « qui ne sont pas dans la mauvaise. » Mais, mieux que l'esthétique des antiques naïfs angévains et les rapports officiels de M. Prosper Mérimée, certains petits détails n'ont me confirment dans l'opinion que Nantilly a tous droits « être étayé et conservé aux dépens de la République — (si j'en m'exprime ainsi). C'est ainsi que le puits dans l'église, un vrai puits, le puits de la Samaritaine, ce guse de fonts baptismaux, avec margelle extérieure, poule et toutes dépendances, ne peut laisser, je pense, subsister aucun doute sur l'antiquité de ladite. La vérité sort des puits. Que si pourtant cet authentique témoignage ne suffisait pas, j'en appellerais à la crose de Guillaume de Tyr, garde des sœurs de saint Louis; bel ouvrage d'un Eloi du temps qui brilla aux murs du sanctuaire. Mais qu'on s'en tienne au puits. Car, outre que la crose est du treizième siècle (qui est-ce que le treizième siècle, si on vous plaît ?) un enfant, un marmiton (un architecte) rien ne prouve, en vérité, qu'elle ait appartenu à Guillaume de Tyr. Il est plus aisé de forger une imposture ou une crose que d'improviser un puits.

Trêve de badinages. Voici une épitaphe, et elle a droit à nos respects : c'est celle de Tiphaine, une humble campagnole, et c'est un roi qui l'écrivit. Tiphaine n'était autre que la nourrice de René d'Anjou, ce roi méaustral, chorégraphe, ami de la joie et des arts, poète et apollinaire, que l'histoire nous montre poignant une belle perdrix, tandis que son beau-frère, Louis XI, rude chas-cour, lui prenait l'Anjou et le confiait en Provence, où il se consolait philosophiquement de sa disgrâce en instituant force tarasques et ballets. René était de Saumur, et y venait de prendre un quartier d'hiver quand sa bonne nourrice décéda. Il composa pour elle cette inscription naïve qu'on lit encore assez facilement sur une table de marbre encastrée dans l'un des piliers de Nantilly. C'est là que nous l'avons relevée, dans la teneur suivante, sans deux mots terminant l'avant-dernier vers que l'altération du caractère gothique ne nous a pas permis de lire :

- « Cy rist la nourrice Tiphaine,
- « La mesme qui au grand paine
- « A nourrit de lait en enfant.
- « Mars d'Anjou, Royne de France,
- « Feroit son fierz filz,
- « Due d'Anjou et depuis comte
- « Comme encore est Roy de Sicile,
- « Que n'vint en ceste ville
- « Pour grand amour de neurtiture
- « Faire faire la sepulture
- « De la nourrice ceste dette,
- « Qui a Dieu rendit sa vie quier.
- « Pour avoir grace et tout de jour,
- « Mit CCC cinquante et huit,
- « En son an de mort XIII^e jour.
- « Je vous prie par son bon amour
- « Afin qu'elle ait.
- « Donnez lui vostre paine et paine.

Les mérites du site fertile et pittoresque de Saumur n'avaient point échappé aux Gaulois nos pères; ils y avaient sans doute formé nos établissements nombreux, à en juger par les dolmen éparpillés et fréquents sur cette lisière de l'Anjou. Les uns *(krumlech)* sont un assemblage de pierres généralement groupées en cercles, les autres *(petrinon ou menhir, du peul, pilier, ren ou men, pierre, ou de men, pierre, et de hir, long)* sont des pierres uniques, ou plutôt des blocs gigantesques de forme conique plantés en terre et figurant, moins les hiéroglyphes et la coupe quadrangulaire, de véritables obélisques. Un en voit un fort remarquable près du Dol, en Bretagne; c'est la immense pierre du Champ-Dolent, un caillou brut d'une assez belle dimension, d'environ la surface du sol d'environ vingt ou vingt-cinq pieds, et, d'autre part, enfouissant dans les profondeurs subaquatiques une base à peu près égale. Ce nom mystérieux, fatal de Champ-Dolent (aujourd'hui un simple champ de pompiers!) est un sobriquet de grand dénoté entre MM. les antiquaires. Les uns l'expliquent simplement par ce mot : *Campus Dolens*, champ de Dol; mais à cette traduction vulgaire, « combien je plains le second, d'au-ord au sursus en cret avec la voix populaire, *Campus dolens*, champ des soupres, ou le couteau du sacrilège égarant la victime humaine. Je sais bien que ce point est controversé, mais le

doute n'est plus possible, s'il est vrai que l'on ait découvert en Anjou, près de l'un de ces monuments, ainsi qu'on me l'a affirmé durant mon séjour à Saumur, dix-sept squelettes portant encore plongé le coutreau sacré de Oroves dans les cavités thoraciques. — La troisième série des monuments d'origine est formée par les *tanulus* ou *tumuli*, monticules artificiels, s'élevant parfois jusqu'aux proportions d'une véritable montagne (témoin le Mont-Dol, près de la ville bretonne que j'ai déjà citée, au Montagne-Sainte-Genève), une belle Montmartre du man d'homme. Toutes les traditions et tous les commentaires s'accordent à représenter ces prodigieux monuments comme des sépultures de guerriers ou de prêtres. Quel peuple que celui dont les milliers de bras érigèrent ces tombes dételles à la mémoire des héros! — Le quatrième type est enfin le *dolmen* de dol, table, et men pierre), littéralement pierre couverte; c'est le temple proprement dit. Des *dolmens* nombreux existent en Anjou de Saumur, un surtout, celui de Baugruis, méritoire de fixer toute l'attention du voyageur et de l'artiste. C'est un édifice complet d'environ vingt mètres de long sur cinq ou huit, avec toiture, péristyle et atrium ou sanctuaire où coulaient le sang des victimes. Il est formé de quinze pierres cillossales ou quartiers de roc granitique, dont les plus grandes ont sept ou huit mètres en tous sens sur deux ou trois d'épaisseur, et les moindres da quatre à six. Les unes sont posées sur champ, les autres à plat les recouvrent. Le temple est quadrilatère et aussi régulier que le peuvent comporter les matériaux y employés. Les interstices des blocs non débroussés et mal joints projettent seuls dans l'édifice une leur douteuse et funebre. Rien ne saurait donner idée de la complète sauvagerie de la grossièreté grandiose de ce temple de Tentates. C'est la caverne de Cacus telle que nous la dépeint Virgile; il n'y manque aujourd'hui que le gibier humain garnissant le garde-manger, suspendu, saignant et informe, aux cros du dieu antiépouage.

Or, si l'on se souvient des travaux gigantesques, du déploiement de forces et du nombre de bras, de toutes les ressources d'art qu'a nécessitées le transport de l'obélisque de Louqsor des bords du rois Seine où il était échoué, à quelques pas de la, sur la place et la base où il repose actuellement; si l'on considère, d'autre part, que chacune des pierres du monument druidique que j'ai essayé de décrire à dû être transportée à douze ou quinze lieues au moins, puisque le pays ne fournit ni sur place ni à distance moindre aucun échantillon de masses granitiques; que le plus léger de ces blocs est plus volumineux, pour le moins aussi lourd et dans tous les cas, à raison de ses formes irrégulières, d'un maniement et d'un transport infiniment plus difficiles qu'une égale masse cylindrique, en demeurant plus difficiles prodigieuses et inconnues qu'un forêt à demi barbare, dit-on, vivant au milieu des tempêtes, à dû et à se mettre au service de sa religion et de ses rites sauvages. Le *dolmen* de Baugruis m'étonne beaucoup plus que la cathédrale de Saumur. La notion du beau s'écrit dans l'art gothique aux conquêtes et aux moyens d'exécution d'une civilisation déjà avancée; l'enthousiasme fait le reste. Mais chez les Gaulois rien de pareil : l'art est enfant on, pour mieux dire, il est encore à naître que la science est géante; il n'en faut point douter, quand on voit les prodiges de dynamique accomplis par des hommes si simples qu'il ne leur vint même pas à l'idée de dégrossir ces blocs prodigieux qu'ils soulevaient comme une plume, par quelles machines, par quelles grues, par quels leviers formidables, on l'ignore encore et on l'ignorera toujours. Ainsi, la science de l'ingénieur est déjà parvenue chez eux à un degré d'avancement où elle a peine encore à atteindre chez nous, que l'art de l'architecte sommeille dans les langes d'une profonde barbarie. C'est ce contraste singulier, cette disproportion entre l'art et la science de nos ancêtres gaulois qui me frappe surtout, qui n'a peut-être pas été suffisamment sentie, et qui me paraît mériter d'exciter au plus haut point les méditations, l'intérêt, l'hérédité des antiquaires et ethnographes de ce pays ex-gaulois, toujours gaulois et qui sera gaulois, si le ne devient coaque, jusqu'à l'expiration des siècles.

Il y avait au onzième siècle un Robert d'Arbrissel, moine bénédictin, et précurseur de Fourier, s'il en faut croire notre spirétil, enjoué et aristophanique confrère A. Toussein, dont le travail en cours de publication sur les *Osseux* n'est, pour léger qu'il est, si ébéré qu'on pense, et touche aux intérêts de ce globe compacte de plus près que mainte lourde feuille et maint gros livre de Giteaux humanitaires. Ce Robert d'Arbrissel est le premier qui en France comprit la femme et lui rendit les hommages politiques, que mesdames Nihoyet et Derouin (femmes Desroches) en sont encore à revenir jurer en son nom, se mit un jour en tête de fonder, sous prétexte de colonie spirituelle, une gynarchie effective. A sa voix, aux précitations dont il fit retentir le district de Saumur, hommes et femmes se levèrent et le suivirent, tenant le rotet ou la pierre, dans le désert de Fontevault. La Thébaïde n'avait, au reste, rien d'horrible. Un agreste vallon, herbeux, ombreux, touffu, à proximité de la Loire, où de petits ruisseaux... *hic quidi fontes*... murmuraient dans les nœuds et les violettes sauvages; où Philonèle chantaient le triomphe éternel, mais délimité de son sexe, tel était cet affreux désert. Robert d'Arbrissel y fonda sa colonie bissexuelle, et dont le sceptre tout d'abord, fondamentalement érigé en quinquelle, a depuis toujours été tenu par des mains féminines, et se vit tellement honorable, envié, que, dans les derniers siècles de l'ère monarchique, les Filles de France seules en eurent et les profits et la gloire.

Ce n'est pas sans dessein que je dis : *la gloire!* Or, si c'est, je vous prie, qu'une réine constitutionnelle, une Viotte, une Isabelle, après d'une abaisse absolue, rognant, du haut de sa stalle, un bataillon d'hommes à barbe, terrur du voisinage, mais dont comme colombes devant leur niche soustraient, le dix-huitième siècle, qui alla tant de choses, détruisait, même avant la nuit du 30 août, la communauté androgyne et la transforma (sainte Vierge!) en une prison

des deux sexes, dont le directeur fut un homme. O fils d'Adam! voula de ces traits qui vous peignent. Aujourd'hui, Robert d'Arbrissel fils des bonnets de coton et madame fait la lessive. Ce n'était point en armez les femmes étonnées peu à peu, vont enfin disparaître de Fontevault, et il n'y restera incessamment plus que dix sept cents gaulards en souquenille grise, tous plus ou moins chargés de crimes. J'ai voulu, nonobstant ce triste changement, visiter la géo-éblavie. Je n'y pénétrai pas sans terreur, et pour cause, ce qui m'arriva chaque fois que je mets aujourd'hui le pied dans une maison de détention, depuis une certaine visite que j'en fis à Poissy et où j'eus la surprise de rencontrer un *carrière de collége*, peignant des stores pour étourdis *qualifiés*. Grâce à Dieu, aucun d'eux n'est politique; à Fontevault on vit et me taper sur l'épaule et me serrer affectueusement contre son cœur, en me disant : « Eh! bonjour donc, mon cher, comment te portes-tu? En avons-nous fait de ces farces? » Le directeur actuel (ce n'est pourtant qu'un homme) conduit tout au monde — un triste régime — avec une douceur, une sollicitude, une indulgence à le restor adorer de ses détenus, et contribuent amicalement à restaurer dans la prison l'ordre ci-devant masculin. Je n'ai pas à dire le régime de la maison; il est celui de tous les prisons du même genre : travail continu et silencieux, obligé, nourriture maigre et abondante; van le bouille deux fois par semaine; le riste du temps légumes, soupe, et pain de bonne qualité en quantité fort suffisante. Interdiction de fumer, de priser, d'acheter du vin; au total, régime fort dur, sans efficacité pour la santé de l'âme, à en juger par le nombre sans cesse croissant de relaps et récidivistes; excellent pour ce rebelle du corps : tous ces criminels ont le teint fleuri, la face colorée d'honnêtes gens, comme on l'entendait au bon vieux temps, celui de Cartouche, de Cardillac et de Desures.

Trois cents jeunes détenus, gardés dans la maison pour vagabondages, menus vols et autres méfaits véniels, y reçoivent l'instruction primaire et l'instruction agricole, les deux meilleures voies de moralisation qui puissent ramener au bien ces âmes non encore gagnées par le vice constitutionnel et chronique. On les envoie par escouades planétaires pour cultiver les champs d'alentour, et la plus dure punition que l'on puisse leur infliger, c'est par mesure disciplinaire de les priver de ce travail atlayant.

Quant aux détenus politiques, leur régime, un peu meilleur que celui des autres prisonniers, me paraît encore assez dur, en regard aux précédents, aux besoins, à l'éducation de cette classe de convicts bien plus sévèrement traité au fond que les repris de cours d'assises, malgré la douceur apparente et le temps relatif de leur régime spécial.

Les bâtiments de Fontevault sont admirables. L'établissement est splendide; on la malheureusement assés en tronçons et en étages pour les besoins de la maison la nef, séparée de l'abside par un mur de refend, sert actuellement de dortoirs; une partie du chœur et l'abside elle-même, un morceau achevé, élégant, gracieux, unique, restent seuls affectés au service divin que les détenus ontentend avec recueillement; il en est même qui pratiquent, ce qui est fort étonnant, mais peu qui se déshabitué de désirer le bien d'autrui.

Le cloître, une autre merveille, magnifiquement restauré au seizième ou dix-septième siècle, est, comme l'escalier, mutilé la terre bleuse que les appropriations et la théorie de l'utile!) et divisé en deux pièces où les prisonniers, aux heures dites, ont ordre de venir s'amuser, ce qu'ils font positivement selon le rite de la cour de Schachalabam. Le divertissement consiste à se promener un à un, sans se parler, ni s'arrêter; en sorte que le temps de la récréation est employé pour ces malheureux à dériver en tous sens un tournoisement de bonzes, une vis sans fin, une infatigable spirale. Cette procession d'Abasvérius munit, moins le bâton du voyageur, mais plus celui du gardien, mais aussi les vingt-cinq centimes, condamnés, de par la perdue-roglesse, à marcher et marcher sans cesse; cette robe sans bruit et quasi-fantastique est en vérité le spectacle le plus extraordinaire et aussi le plus triste qu'en puisse se représenter. Assurément, ce n'est pas là une des moindres nouveautés du régime si sévère des maisons de détention, que les prisonniers y avaient hautement leur prédilection. J'ai pressé dit leur affection, pour le bague, et comment sont, le poids pénal en main, des crimes gratuits, sans autre but que de s'y faire acheminer par le convoi le plus prompt.

Enfin, le croira-t-on? — Tel est le vandalisme de la réine administrative que l'ancienne salle du chapitre, jadis ornée de fresques de diverses époques, et dont une ou deux, sinon plus, étaient un moins fort remarquables, a été peux à la chaux, suivant l'ordonnance hygien que j'ai pressé chaque année le blanchiment des murs pour cause de salubrité. Le Jugement dernier, les loges de Raphaël n'eussent pas été plus éparpillés, si, du temps que nous avions Rome, il nous eût plus faitaise de convertir le Vatican en maison de détention; messieurs des bureaux ne connaissent pas d'art; tous les murs sont égaux devant le badigeon de l'implaceable circulaire.

Le directeur actuel, qui est homme de goût, a cependant pris sur lui de faire un peu gratter la salle du chapitre, et il m'a découvert de fort belles choses, autant que l'on en peut juger sous le plâtras qui les cache encore à demi; mais il fremit de sa hardiesse, et n'a pas de fonds, d'ailleurs, pour achever son crime. Je tremble pour ma part de lui jouer, en retour et en remerciement d'un obligeant accueil, un mauvais tour en dénotant sa tentative de lessage-badigeon, son attentat aux circulaires et son amour mal satisfait de peinture monumentale. Je ne puis cependant renfermer les *tales antiques* de Richard Géorge-Lion et de Henri II Anketotier, tous deux nés d'Anjou, comme on sait, et aussi Français qu'hommes du monde, en ces temps

de nationalités brouillées et de confusion fœdale. C'est dans ce fortuné et placide coin de terre que l'ami de Bonville vint en paix terminer son aventureuse carrière. Par une exception heureuse, sa sépulture, ainsi que celle du roi Henri, a échappé aux soulèvements iconoclastes de 1793. Les statues qui couvrent leurs tombes sont de bois peint et du faire le plus naïf; elles sont en trop bon état de conservation pour qu'on puisse les supposer contemporaines, mais on peut, du moins, les accepter comme restitues d'après des modèles du temps. Si l'hypothèse est exacte, ce fameux Richard Cœur-de-Lion d'aurait dans toute sa personne le type commun et florissant de la race dans sa somme : teint blanc et rose, menton à peu près imberbe, cheveux blancs, mine débonnaire, haute taille, un front d'Adonis sur des épaules de harce-guard.

A une petite lieue de Fénévrauld, au point où la route qui mène à Saumur vient rejoindre et commence de longer la Loire, s'éleve, au bord du fleuve qui le baignait jadis au pied, le château à demi ruiné de ce farouche ligueur, le sire de Montseaur, celui-là même qui dirigea en Anjou la Saint-Barthélémy et dont la Dame a inspiré M. Alexandre Dumas. Ce château fut vendu à la Révolution à quatre manants pour la somme de douze mille livres en assignats. Ils le démantelèrent des murs et des communs qui étaient vastes, et en tirent facilement, en matériaux qu'ils vendirent, le prix de leur acquisition. Leurs familles (de simples fermiers ou vigneron) l'occupent encore aujourd'hui par individus. Les casernes sont des étables à vaches; le salon d'honneur, une grange; la chambre et le boudoir de la Dame, un foin. C'est ce qui a coûté une bonne femme (une des co-propriétaires du château), tricotant son bas sur le seuil du redoutable gaisard, aussi tranquillement que si jamais ligueurs ni huguenots n'eussent vécu pour s'entre-tuer. C'était bien la peine de rouler tant de cadavres sanglants dans cette douce Loire, aux possibles méandres, si tragiques dans le passé. Je suis le vandalième; mais le peuple fait mieux que de détruire les restes de ces illustres assassins, de ces nobles tours à la croix croisée, et si l'empire, s'y installait, y renferme ses banais, ses herbes, sa charrie, et dénoue le drame en églogue. Ainsi fioit la tragédie.

FELIX MORAND.

Revue agricole.

HISTOIRE DU DRAINAGE.

L'égoûttement du sol, ou comme on dit aujourd'hui le drainage, mot anglais à la même sens, est une mesure dont l'utilité a de tout temps été comprise par les cultivateurs soigneux. Le drainage de surface, généralement connu dans tous les pays, consiste en fossés ou aqueducs, et n'est le but est d'enlever les eaux qui stationnent et courent à la surface. Le drainage profond est de date plus récente. Il a pris naissance et est peu à peu devenu véritablement un art chez les cultivateurs anglais. En analysant le traité de Josiah Parkes sur la Philosophie du drainage, nous avons déjà raconté, dans un numéro de l'Illustration de cette année, comment le capitaine Bligh, qui vivait sous le protectorat de Cromwell, fut probablement le premier écrivain qui ait exposé les avantages et la supériorité du drainage profond. Bien que M. Parkes ait retrouvé quelques uns de ses anciens vestiges de son application, ces vestiges sont rares, et la théorie du capitaine semble avoir été pratiquée de son temps par bien peu de monde.

En l'an 1761, un fermier du comté de Warwick, qui avait nom Joseph-Eliington Princechory, la mit en vogue et lui donna son nom, ou plutôt la créa de nouveau, car il n'a connaissance ni le livre très-curieux, mais oublié de Bligh. Ce fermier E-kington, si l'on en croit M. Stephens dans le « Book of the Farm (lequel livre est en Angleterre) » populaire que l'est en France la Maison rustique, par M. Bizio), ce fermier, disons-nous, avait un champ fort humide et très-putable à la santé de ses moutons. Il ouvrit une tranchée de quatre à cinq pieds de profondeur pour découvrir la cause du mal. Il était à réfléchir sur ce qu'il y avait à faire, lorsque vint à passer un ouvrier porteur d'un de ces longs pieux de fer qui servent à fixer les clefs de parc à moutons. Ayant soupçonné que sa tranchée n'était point assez profonde et ne faisant connaître quelle nature de sol se trouvait au-dessous, il enfouça son pieu à quatre pieds plus bas, et lorsqu'il le retira il vit, à son grand étonnement, l'eau se précipiter par le trou et monter jusque dans la tranchée par laquelle elle prit son écoulement. Ce fait le conduisit à se dire qu'il existait de larges nappes d'eau souterraines qui portaient un préjudice constant à la surface du sol, mais dont on pouvait se débarrasser en perçant avec une tarière ou une verge. Cette découverte produisit une grande sensation à cette époque, et de fait donna lieu à une révolution complète dans l'art du drainage. Elle servit à établir le drainage sur des principes raisonnables, et le nouveau système est bien plus efficace pour modifier la qualité du sol, de même que la saignée par la lancette a bien plus d'action sur l'ensemble de la constitution humaine, que l'application des sangsues. Cependant la méthode ne tarda pas à être modifiée dans la pratique. On s'était proposé d'abord d'établir une tranchée et puis de percer avec une tarière pour se rendre maître de la source ou de la nappe d'eau, d'après le principe des puits artésiens; mais quand on se fut aperçu que l'eau ne jaillissait pas toujours inamovablement au commandement de la tarière, il fallut avoir d'une autre façon.

toute la partie humide d'un champ dans l'opération du drainage, en disposant ses bran les au ras des deux côtés de la tranchée principale aussi loin que se remarquaient des signes d'humidité; et, pour agir sur le moindre parcelle du terrain, on disposa encore des ramifications tributaires s'espaçant sur les branches latérales. On donna à tous ces différents canaux, qui suivirent les sinuosités de la pente, des dimensions diffères les en rapport avec la quantité d'eau qu'on calculait que chacun était appelé à débiter. L'ensemble tracé sur le papier ressemble assez à un arbre que l'hiver a privé de ses feuilles, mais qui a conservé ses branches et ses rameaux. C'est sur ce plan que furent conduits les drainages. A partir du l'époque d'Elkington jusqu'en 1824, on eût éla place au système actuel, qui, pour l'ordinaire, consiste en tranches parallèles qui courent en ligne droite dans le sens de la plus grande pente.

M. Stephens ajoute à la louange d'Elkington, qu'il s'empresse de donner généralement une communication de son procédé tout entier à John Johnston, l'un des plus célèbres drainiers de l'Angleterre, sur la demande de la cour d'agriculture de vote, laquelle cour obtint bientôt après pour lui du Parlement le vote d'une récompense nationale de 1,000 livres sterling.

On ne se servait encore pour le drainage que de fascines ou de pierres concassées, que l'on disposait au fond de la tranchée dont les parois étaient inclinées. On recouvrait avec de grosses pierres que retenait l'inclinaison des parois, et l'eau circulait entre les fascines ou entre les pierres concassées. Mais les pierres ne se trouvaient pas toujours sous la main en quantité suffisante. On imagina de se servir à leur place de tuyaux de conduite en poterie. Les premiers que l'on employa présentèrent dans leur section la forme d'un fer à cheval; on les plaçait sur une tôle plate, laquelle servait de fond à la voûte bombée du tuyau. On a depuis reconnu l'avantage d'un tuyau circulaire, et surtout d'un tuyau dont la section présente la forme ovale. Pour fabriquer ces tuyaux à bon marché, il fallut recourir à l'emploi des machines. Les premières qui fonctionnèrent vers l'an 1813 donnaient par jour mille pieds de tuyaux. Au bout de trois ans, grâce aux encouragements donnés par le comice agricole du comté de Kent, on eut des machines qui donnaient par jour jusqu'à dix mille pieds.

La France dut à la connaissance des travaux des Anglais en ce genre à un Anglais, M. Tackera, veu en France sur l'invitation de M. de Manoir, et qui introduisit la culture de son pays dans le domaine de Forges, près Mont-reau. M. Tackera publia, en 1816, à la librairie agricole Dusacq, une première brochure ayant pour titre : Observations sur le dessèchement et l'assainissement des terres. (La même année paraissait dans le Journal d'agriculture pratique un fort bon article sur les avantages du drainage signé Narville.) L'année suivante l'écrivain anglais publiait une seconde brochure fort intéressante sur les Engrais artificiels et le labourage profond, publication qui fut suivie en 1819 d'un petit livre sur la Philosophie et l'art du drainage, qui est un bon exposé du traité de Josiah Parkes. M. Tackera y a eu depuis à batailler avec un de nos comices agricoles à propos d'un charbon de son invention, dont il veut doter notre pays. Nous n'interviendrons pas dans cette querelle, et nous n'avons mentionné à ce nom de M. Tackera que pour lui payer notre part du légitime tribut de reconnaissance que la France agricole lui doit.

En 1819, le gouvernement belge envoya en Angleterre un jeune ingénieur, M. Leclerc, qui s'yjourna pendant quatre mois dans les propriétés des ducs de Bedford, de Devonshire et de Portland, où il suivit les travaux pratiques d'hommes habiles dans l'art du drainage et s'instruisit à leur école.

Enfin, en 1850, notre gouvernement français, il y a trois mois, confia à M. Paven la double mission d'aller étudier en Angleterre les progrès de l'industrie tant manufacturière qu'agricole, et lui recommandant de porter une attention toute particulière à la question du drainage. Il chargea en même temps un de nos inspecteurs de l'agriculture, M. Lefour, d'aller examiner les essais de drainage exécutés en Belgique, et les mesures prises par le ministère belge pour propager les meilleures méthodes du drainage.

M. Paven, à son retour, vient de s'exprimer ainsi dans son rapport au ministre : « La théorie et la pratique s'accordent à reconnaître les graves inconvénients de la présence dans le sol de ces eaux stagnantes qui perdent leur oxygène, désagrègent les racines des plantes terrestres les plus usuelles, tiennent dans l'inertie les composés azotés qui peuplent les argiles, et violent la végétation de plantes propres à la nourriture des hommes et des animaux. »

On eût pu être beaucoup plus clair et plus précis dans cet état de choses en opérant sur une vaste échelle l'égoûttement de pareils terrains sans effet non-seulement tous les inconvénients qui se produisent, mais encore, comme le faisait remarquer un habile fermier, M. Moor, d'écouler et l'arracher, déterminant le retrait et le fendillement des argiles du sous-sol cultivé, ont permis aux racines de s'insinuer dans les fentes, de diviser ainsi ces terrains compactes et d'aérer toute l'assise de la couche végétale. On peut affirmer aujourd'hui que très-généralement les résultats acquis ont dépassé les espérances, et que le puissant secours offert dans cette occasion à l'agriculture par le gouvernement anglais ne pouvait être mieux appliqué.

C'est là une des améliorations agricoles que rien ne semble pouvoir compromettre, car en une seule année on a pu souvent compenser par l'exécution de valeur des récoltes le prix d'investissement du drainage, et lors même que cette compensation se fait attendre de deux ou plusieurs années, on peut dire qu'un drainage pratiqué avec soin dans les circonstances favorables accroît toujours la valeur du fonds et son produit net, quels que puissent être les frais ultérieurs pour l'entretien et les réparations.

Les aux cultures très-conduces de fertilisation des sols par le

drainage, qui rend à une partie de l'acte l'influence si utile de l'aéragé et de la porosité, s'ajoute l'effet remarquable des argiles qui retiennent les sels potassés et ammoniacaux des eaux qui les traversent, et qui cèdent ultérieurement à la végétation des engrais solubles.

Examinant les différentes machines qui servent à la fabrication des tuyaux, à Glasgow. C'est elle qui a reçu le premier prix à la dernière exposition de la société d'agriculture d'Ecosse, le 1^{er} août 1850. M. Paven se recommande par l'emploi de tubes d'un très-petit diamètre aux murs, dans l'origine, beaucoup de personnes et notamment M. Parkes donnaient la préférence. Il vient des calibres d'un mètre 30, ou 41, ou 51 millimètres. Ces derniers lui paraissent devoir être généralement adoptés surtout pour les conduits d'une très-grande longueur. Le diamètre des grands tuyaux de décharge n'est point assignable, puisqu'il dépend du nombre et de la longueur des tubes qui viendront y verser leurs eaux. — Les joints les plus économiques résultent de la pose des tubes, bout à bout, au fond des rigoles bien unies; cependant lorsque des assèlements inégaux sont à craindre, on consolide ce joint à l'aide d'un court manchon qui facilite la filtration, tout en rendant solidaires les tubes ajustés.

M. Paven signale, au sujet des joints, une disposition ingénieuse dans une machine qui l'a visitée à Glasgow. Le fil d'archal qui coupe les tubes à mesure qu'ils sortent du moule ou les refoule l'action des cylindres, ce fil d'archal, disons-nous, suit un calibre qui fait que la section s'opère en S courbée ou en bec de flûte, de telle sorte que, dans la pose au fond de la rigole, les tubes deviennent jusqu'à un certain point solidaires et sont moins sujets à se déformer.

Les tubes doivent être exempts de trous, d'écornures et de fentes qui pourraient laisser introduire des matières terribles et occasionner des engorgements; ou les enfourme bien secs et debout, afin d'éviter les déformations; ils doivent subir une température suffisante pour assurer leur résistance à l'eau. Lorsque cette condition n'est pas suffisamment atteinte, on doit les replacer dans une autre fournaise, afin de compléter leur cuisson.

Plusieurs mécomptes quelquefois très-graves, dit M. Paven, sont résultés de ce que les rigoles peu profondes (de 6 à 90 centimètres par exemple) se sont trouvées au-dessus de la nappe d'eau retenue par les argiles les moins perméables. L'eau stagnante au-dessous des tubes, ne pouvant s'écouler, entretenait un grand excès d'humidité, et les divers inconvénients qu'on avait voulu éloigner du sol ne manquaient pas de persister. Il est donc évident que, dans ce cas, il faut creuser les rigoles jusqu'au niveau où l'eau est retenue; y trouve l'avantage de pouvoir espacer davantage les tubes.

On s'accorde assez généralement à placer les drains à une profondeur de 1 jusqu'à 4 mètres 53 centimètres; et l'on espère les rigoles de 5 à 6 mètres les uns des autres.

Quant à la question des déboués, M. Paven calcule que le drainage coûte de 485 à 217 francs l'hectare en supposant les rigoles creusées à 1 mètre 53 de profondeur et espacées à 4,85 les unes des autres. Les frais sont moindres lorsque la disposition du terrain permet de faire aboutir les drains à un fossé ou ruisseau en sable perméable, sans recourir aux larges tubes employés ordinairement pour recueillir l'écoulement de l'eau amenée par les petits tubes.

Le rapport de M. Lefour signale les moyens que le gouvernement belge emploie pour propager le drainage. D'abord il a fait traduire en français et en flamand le Manuel du Drainier de l'Anglais Stephens nous en possédons une traduction française par M. Faure; ensuite il a attaché à sa division de l'Agriculture l'ingénieur M. Leclerc, au retour de sa mission. Un arrêté ministériel l'oblige à donner son concours gratuit à tous les propriétaires et cultivateurs qui veulent faire exécuter des drainages sur leurs exploitations; ils ne sont tenus à rien rembourser que ses frais de déplacement et de séjour à raison de 2 francs par lieue et 6 francs par jour de séjour. Les sociétés et les comices d'agriculture reçoivent gratis les tuyaux et les outils pour des essais sur une petite étendue de terrain (50 ares par exemple).

Le gouvernement a importé des modèles de machines (il a donné la préférence à celle de Sanders et Williams à cause de son prix peu élevé) et les a fait copier. Il a fait don de ces copies aux premiers; le Haecht en possède quatre, la Flandre orientale deux, le Brabant deux. On les livre gratuitement à des fabricants qui doivent les entretenir en bon état et s'engageant à vendre les tuyaux à un prix qui ne dépasse pas 15 fr. pour les tuyaux de 33 millimètres de diamètre. — La machine qui existe en Angleterre 400 francs, se fabrique en Belgique pour 250 à 300 francs. Elle ne donne pas plus de 3,000 tuyaux de 30 centimètres de longueur. C'est un résultat fâcheux. Le choix fait par le gouvernement belge ne paraît pas très-heureux. — Il a accordé une avance de 3,000 francs à un ouvrier de Tullis, près Bruxelles, pour l'achat d'une machine de Clayton, la même qui existe en France à la ferme-école du Camp. Une autre est également installée à Annonay, près de Namur. Ces machines beaucoup plus puissantes, qui font jusqu'à 600 et 800 tuyaux à l'heure, permettent d'en abaisser le prix.

Le comte on voit en Belgique des terrains drainés à raison de 168 fr. 81 c. l'hectare, c'est le fait le plus général. — On eût un terrain qui pour 2 hectares n'a coûté que 158 francs, soit 79 par hectare. — M. Mersens, qui a opéré des drainages sur 35 hectares environ, estime que le drainage d'un hectare lui revient avec ses drains espacés de 10 mètres à 120 francs — avec des drains espacés de 15 mètres à 80 francs. — La profondeur la plus ordinaire de la rigole est de 1 mètre 20 centimètres.

Voulez-vous en est la Belgique sur cette question; attention ce que feront nos grands cultivateurs.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

Actualités, — Caricatures par Stop.



Stratagème employé par un débiteur pour entretenir la première représentation de l'Enfant prodige.



Un chœur suppose dans la partie des.



— Jarnac mène de province, pour voir l'Enfant prodige. — Heu! non bon, ces événements prodigieux de Paris ayant tenu tout leur patron, les places sont retenues pour toutes les représentations.



Vu la saison choisie pour l'ouverture, le saisi ne sera accessible qu'aux gens éclairés.



— Qu'un dise qu'il n'y aura pas de galettes à l'exposition! Crues là-bas... cutes toi!



Le gouvernement essaie d'utiliser les produits de l'exposition.



— Pendant qu'ils nettoient la Porte-Saint-Martin et la Porte-Saint-Denis, ils devraient bien blanchir un peu la colonne Vendôme, qui est si noire!



Projet de statues destinées aux piédestaux placés devant la Bourse.

Une saison à Aix-les-Bains (1).

d'art et plus de vérité tout à la fois des paysages, des sites, des monuments, des scènes de mœurs, car son habile crayon se prête à tout et réussit dans tout.

La part de l'éditeur et des auteurs ainsi faite, parlons du livre, justifions nos éloges. Le premier chapitre a pour titre la Savoie. Après avoir rappelé ingénieusement à ses lecteurs ce que la géographie ne dit pas, c'est la grâce et la beauté de ce petit coin de terre, où la nature a réuni toutes ses merveilles; c'est le charme poétique de ses vallées pleines de murmures et de ses lacs silencieux; c'est la magnificence de ses montagnes, où la verdure sombre des sapins se mêle aux blancheurs éternelles des glaciers, où se plaignent dans le silence des nuits les cascades et les torrents; c'est la fraîcheur souriante des vallées cachées et comme ensevelies au plus profond des Alpes, la splendeur mélancolique des paysages alpestres assombrés de larges et profondes forêts, où l'hiver semble enfermé sous un linceul de neige. Pour le voyageur, pour le philosophe, pour l'antiquaire, pour l'historien, pour l'artiste qui demande à la nature ses inspirations, c'est un pays tout plein de merveilles, et qui ouvre à l'esprit d'inépuisables mines pour l'étude et l'inspiration.

Ces mines, M. Amédée Achard ne les a pas épuisées, puisqu'il les déclare lui-même inépuisables; mais il les a exploitées avec le plus grand bonheur. Après avoir débuté par la géographie et la statistique, il arrive à l'histoire. Il donne une courte biographie de ces princes de la maison de Savoie, en qui se résumait la gloire et l'illustration de leur patrie, depuis Humbert aux blanches mains jusqu'à l'infortuné Charles-Albert. Ce préambule, si nécessaire et si intéressant, achevé, M. Amédée Achard nous conduit à Aix, où il passe, comme l'indique le titre de son livre, une saison entière, occupé à en visiter et à en décrire tous les usages, tous les plaisirs, toutes les promenades, toutes les curiosités, toutes les merveilles, semant çà et là son amusant et instructif récit d'anecdotes piquantes ou de souvenirs histori-

(1) Un vol. in 8, texte par M. Amédée Achard, illustrations par M. F. Ginain. Paris, 1834, Bourlin.



Chambéry. — Eglise du château.

ques. Le Casino, les guides, le café Jacotot, le vieux château, la pêche et la chasse, Baptiste, se

partagent ensuite les deux chapitres qui précèdent celui qui remplit tout entier l'établissement des bains. Puis M. Amédée Achard s'aventure aux environs; de la ville des bains il conduit successivement ses lecteurs charmés à l'abbaye d'Hautecombe, à la maison du Diable, au château de Bonport, aux collines de Saint-Innocent, à Saint-Germain, aux fontaines de Saint-Simon et de Mouxy, à la cascade et à la tour de Gréssy, à la Roche-du-Hoi, à Bordeau, à la grotte de Raphaël et jusqu'au sommet du mont du Chat. Poussé par ce besoin de voir et de courir que Béranger a si bien chanté, il va jusqu'à Chambéry, où il n'a garde d'oublier les Charmettes, les Echelles et la Grande-Chartreuse de Grenoble, et, s'il revient un instant à



Aix-les-Bains. — Entrée du Casino.

L'éditeur de la Bretagne, de la Normandie, de l'Été à Bade, des Bords du Rhin et de tant d'autres beaux livres illustrés, vient de mettre en vente un nouveau volume qui manquait à cette riche collection, et qui nous semble digne à tous égards de la réputation et du succès de ses glorieux aînés; c'est une Saison à Aix-les-Bains. Le texte a été confié à M. Amédée Achard, M. E. Ginain l'a illustré.

L'artiste et l'écrivain ont non-seulement rivalisé ensemble de talent et d'esprit, mais ils se sont surpassés eux-mêmes. M. Amédée Achard possède au plus haut degré toutes les qualités propres à ce genre d'ouvrage, une érudition plus que suffisante, une grande finesse d'observation, un bon sens critique des plus remarquables, un style aussi élégant que facile. Jamais M. E. Ginain, qui pourtant a fait ses preuves, n'avait représenté avec plus



Une saison aux eaux d'Aix — Abbaye d'Hautecombe.



Aix-les-Bains. — Arc de Campanax.



Aix-les-Bains. — Ruines du château du Bourget.

Aix, c'est pour en repartir bientôt, pour aller explorer, en passant par Anney, la vallée de Chamouny et cette rive gauche du lac de Genève, si peu connue et si pittoresque. Un carroux châtie par la bricole de Savoie se termine comme on peut mieux remplir, ainsi que le prouve notre schéma et incomplet tableau sinistres.

Dans tous ses ouvrages, M. An d'Achard est accompagné de M. E. G. G. En d'autres termes, la plume et le crayon luttent ensemble continuellement, et qui présentent les mieux les hommes ou les choses de la Savoie, ce pays et ses habitants. Les illustrations de *Une Saison aux Eaux d'Aix* se composent de grands bois très à fait, et de petits bois intéressés dans le récit. Le langage de ces derniers est beaucoup plus essentiellement. Non en regard de sous-quinze chapitres. Le premier est l'entrée de la Savoie, l'un des plus beaux établissements de ce genre qui existe actuellement en Europe. Précédé d'une cour d'honneur, qu'entoure une rangée grillée de fer, le Casino d'Aix, situé à l'une des extrémités de la ville, domine un magnifique paysage, qui couronne la D. du Rhône. Quand on a dépassé le péristyle, on trouve à droite les salons de jour, de danse et de concert, et à gauche les salons de lecture, de conversation et le restaurant. Derrière se étend un vaste jardin, coupé de gazons et planté d'arbres, où deux fontaines répandent leurs eaux rafraichissantes. L'église du château de Chambéry, l'arc de triomphe élevé au troisième ou quatrième siècle de l'ère chrétienne, par Lucius Pompilius Campanus, et les ruines du château du Bourget, que représentent nos trois autres petits bois, n'exigent aucune explication. Mais nous devons dire quelques mots de la célèbre abbaye d'Hautecombe, si remarquablement dessinée par M. G. G. sur le grand bois qui orne le milieu de cette page. « Si la rive occidentale du lac du Bourget, dit M. Amédée Achard, au sommet d'une falaise dont le pic se lève à pic dans le lac, s'élevait la tour et le clocher d'Hautecombe. Des massifs de vieux arbres entourant l'abbaye et lui font un rempart de leur ombre et de leur fraîcheur. Un petit port trace par une digue étroite son sillon au large des rochers ; un chemin conduit à la pente s'incline au flanc de la falaise monte vers l'abbaye, et de légers ruisseaux luyant sur l'herbe et le calcaire de cette retraite, placés entre le ciel et le lac, qui les saints religieux du clocher qui luyait à la prière et le frottement de l'eau sur les rochers. » L'abbaye d'Hautecombe (de l'ordre de Cîteaux) fut fondée par Amédée III, en 1225, et de cette époque elle servit de lieu de sépulture aux princes de la maison de Savoie. Le monastère actuel date de 1743. Dévasté et transformé en usine en 1793, il fut restauré en 1821, par les ordres du roi Charles Félix, qui lui voit aujourd'hui. Le couvent renferme actuellement neuf religieux prêtres.

Les illustrations de *Une Saison à Aix-les-Bains* se composent, en outre des douze grandes vignettes tirées à part et des gravures intercalées dans le texte, d'un beau portrait de Sa Majesté Emmanuel, de douze costumes militaires retouchés au pinceau, d'une carte générale de la Savoie, coloriée, et d'une belle couverture frontispice imprimée en or et argent.

Nous en avons dit assez pour prouver que *Une Saison aux Eaux d'Aix* est un livre à la fois agréable à regarder qu'intéressant et amusant à lire, qui fait autant d'honneur à M. E. G. G. qu'à M. Amédée Achard, et qui occupera à juste titre une des premières places dans la riche bibliothèque illustrée de M. Bourdin.

Souvenirs de voyage.

LA HAVANE.

(Suite et fin. — Voir le N^o précédent.)

Il y a entre l'île de Cuba et les Etats-Unis une autre différence plus notable, celle des institutions politiques. La confédération des Etats-Unis possède dans toute sa plénitude la liberté, et au milieu de toutes les révolutions, du Rio de la Plata jusqu'à Saint-Laurent, sur l'océan Atlantique et sur l'océan Pacifique, ont buadversé le continent américain, l'île de Cuba est restée soumise à un régime gouvernemental aussi absolu que celui de Philippe II ou de l'empereur Nicolas.

Où, tandis que l'Espagne joue au système représentatif et y jette parfois d'une façon si gaillarde, tandis que les journaux de Madrid peuvent chaquer matin lancer fort librement leurs brûlots contre le ministère, la censure inquisite et sévère, la censure des anciens temps, tient la presse de Cuba sous le fer de ses ciseaux, et le *Diario* de la Havane et l'*Aurora* de Matanzas ne peuvent se mouvoir, comme le génie captif par le pouvoir de Faust, que dans le cercle restreint où elle les enferme.

Le gouverneur de Cuba est investi d'une sorte de souveraineté absolue. Nul autre fonctionnaire ne peut ici rivaliser avec lui, nul conseil local ne peut s'opposer à l'exercice de sa volonté. Il est le chef de la force armée, le chef de la justice et de tous les fonctionnaires. Il le dit ja! Il a tant de titres que leur énumération occupe la moitié de mon passe-port et, pour vous donner une idée de son importance, je les traduis fidèlement.

D. N. Félix de los Rios, comte de Alcan, chevalier grand-croix de l'ordre royal et distingué de Charles III, de l'ordre américain d'Isabelle la Catholique, de l'ordre militaire de Saint-Ferdinand, chevalier de l'ordre de deux fois de plus d'Espagne, le même ordre de Saint-Ferdinand et de celui de Saint-Bernardine, maître honoraire de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Charles et de Valence, grand maître de la chambre de Sa Majesté, sénateur d'Espagne, lieutenant

général des armées royales, gouverneur et capitaine général de l'île de Cuba, président de ses cours royales, grand viceroy de l'île et lieutenant de cette province, chef d'office suprême de tout l'île, grand écuyer de la royauté d'Espagne, grand écuyer de l'Espagne des Indes, grand écuyer provincial, de l'ordre royal américain d'Isabelle la Catholique, grand delgado de son royaume royal et de son domaine, de l'importance générale des carrières, etc., etc.

S'agit-il d'aller en exil, dont il me serait difficile, après une telle nomenclature, d'indiquer la signification.

En deux mots, il tient entre ses mains tous les rouages de l'administration, et peut de son plein gré faire savoir, exister ou ne pas exister un citoyen, sans qu'il ait à lui opposer le plus petit *habeas corpus*.

Quant au temps où nous vivons un tel état de choses semble non moins aux yeux des principes démocratiques, je le crois sans pitié; cependant les Havanais n'ont aucunement l'air de s'en affliger, et je n'en suis point surpris. Les gens qui prétendent régler la marche de l'humanité sur un même mesure et la mènent au sud, lui taler son bonheur comme un habit d'une coupe, m'ont toujours paru être possédés d'une certaine confiance dans leur bagesse. S'il est des peuples qui réclament ce que l'on est convenu d'appeler des institutions libérales, il en est d'autres qui se trouvent fort à l'aise sous un régime autocratique. Vouloir leur persuader qu'ils souffrent et qu'ils doivent, pour améliorer leur condition, renverser tout leur édifice social, c'est un étrange dévouement. J'aimerais autant celui du médecin qui viendrait dire à un homme en bonne santé: — Vous êtes malade, mon ami! — Moi? pas le moins du monde. J'ai je ne me suis sentie plus à l'aise et plus dispos. — Ce sont possible, et vous ne vous y connaissez pas; moi qui suis éclairé par l'art et l'expérience, je crois que vous êtes malade, et, pour vous guérir, je vais vous donner la fièvre.

Si ces conseils philanthropiques ont été jetés ça et là dans l'île de Cuba par l'Europe et par l'Amérique, comme ces graines que les vents emportent sur leurs ailes et vont semer en de lointains continents, rien n'a donné ensuite que l'avis clair et sûr sur ce que la population. Et vraiment, quand elle observe ce qui se passe autour d'elle, quand elle voit à quel degré de dénationalisation et de misère le Mexique est venu par sa constitution calquée sur celle des Etats-Unis, dans quelle déhiscence sont tombées les régions de l'Amérique du Sud seules en républiques, et proclamant si fièrement, avec une certaine de solata en haillons, leur indépendance, je comprends très-bien que l'île de Cuba ne soit pas tentée d'exposer à un tel enjeu sa prospérité.

On serait du reste dans une singulière erreur si l'on pensait que son gouverneur va faire le mal par la raison qu'il est en son pouvoir de le faire. A supposer qu'il y fut porté par sa méchante nature, il serait arrêté sur cette pente funeste par son propre intérêt. Quoiqu'il puisse n'admettre aucune résistance à ses ordres, il ne peut fermer l'oreille à de sages avertissements; quoiqu'il soit le maître dans l'étendue de sa juridiction, il a au-dessus de lui la cour de Madrid et le ministère.

La durée de son pouvoir est d'ailleurs limitée à cinquans. Si dans cet espace de temps il a commis des fautes, avant qu'elles acquiescent trop de consistance, elles peuvent être réparées par son successeur. Le changement de chaque gouverneur est comme le commencement d'un nouveau règne, qui éveillé de nouvelles espérances.

Il y en eut un dont la main n'était pas gantée de velours, dont le souvenir est resté gravé dans les esprits, pour les uns avec un sentiment de crainte, pour les autres avec un vivo reconnaissance. C'est le général Tacón qui prit possession du pouvoir, en 1831, et le garda jusqu'en 1838. Avant son arrivée, le pays était en proie aux plus horribles désordres. Des bandes de malfaiteurs effrayaient les campagnes et les cités; des vols et des meurtres se commettaient en plus grand nombre dans les rues de la Havane. La première pensée du général fut de mettre fin à une telle calamité. Il y appliqua une volonté énergique, rigoureuse, parfois violente, d'un mot; mais, sans cette violence qu'il lui a reprochée, peut-être n'eût-il pas atteint son but. Il fit construire la vaste prison qui frappa les regards quand on entra dans le port de la Havane. En même temps qu'il marquait de sa sévère empreinte ce sinistre édifice, il attachait son nom à deux autres ouvrages l'une nature toute différente, et magnifique théâtre qui s'élève hors de la porte de la ville, et à la riante orangerie qui s'étend vers le Cerro.

A la fin de la première année de son administration, l'inflable général distina dans son motif se: « La tranquillité publique, le bon ordre, la sécurité individuelle ont été raffermis d'une façon merveilleuse. La police, en parcourant les villes et les villages, ne rencontre plus de voleurs. La contrée, désolée naguère par des crimes nombreux, est maintenant un paradis. »

S. Cassuriano exprime dans ce manifeste était alors un peu prématuré, plus tard elle était partiellement exécuté. Le général Tacón fut le Thésée de l'île de Cuba. Il la purgée de ses brigands.

A présent on peut sans crainte aller de nuit dans les quartiers les plus reculés de la Havane. En cas d'alarme, on s'orienterait il y trouver le sereno venant, et c'est alors que la grande reine de Cuba, comme ces fleurs qui ne s'ouvrent qu'au coucher du soleil, apparaît dans sa plus grande splendeur.

Le travail de la journée étant fini, chacun ne pense plus qu'à jour de ses heures de loisir dans la très-façonnable soirée. L'on s'air, avivait la poussière de l'after, regard le pantalon blanc, jure sur le coin de l'oreille le sombrero en parole de Panama, et va rejoindre sa jeune moitié. Le marchand va à ses ventes et ses achats dans un magasin ouvert au public, on se rend au théâtre, on se promène dans le jardin de l'Esplanade, on vient se baigner à la place d'armes, on en on se promène dans une maison ou vient un éminent traitant sous les rameaux de palmiers, autour de la fontaine de

marbre qui décore cette place, on voit passer, comme dans les années d'Espagne, l'ancien lord de l'officier avec le simple habit bourgeois, l'exporteur maritime avec la toilette d'été par la robe de chambre de chambre, et j'y passe que, comme au sein de la famille de Castil, puis d'un dux propis à des mystérieusement dans une oraison attentive, qui ne parait écouter que les mélodies de Meza et de l'Isma.

Première et seconde cafés, on les fricots d'arriver de la Havane, la pizza, la mofa, la juanquina, la juanita, sont transformés en conserves, en gâteaux, en sorbets, en sirups. L'industrie conféra à l'époque applique les termes du vin d'Espagne à ses savoureuses productions, que pour en déguer tout nouvelles, n'a dû entrer dans les domaines de la puante étrangère. Muchacha, s'écrie un habillé, et c'est ma présidente Taylor (Garcia), apparu tout en prose à la Taylor. — Y a me, dit un autre, une présidente Jackson. E. les deux véritables présidents font leur apparition sous le forme d'un verre rempli d'un liquide odorante, comme si leur âme était revenue dans le fragile cristal, ainsi que les deux de l'Arriote recueille la captivité dans son magique poème.

En donnant à deux de ses compositions ces deux noms importants, le jeune homme a prouvé que du fond de son laboratoire, il étudie le caractère des chefs du gouvernement américain, et qu'il pouvait le représenter à sa façon. La coupe qui est ornée sous le nom du général Taylor, contient une boisson douceureuse et réfrigérante; l'autre, un punch énergique.

A quelque distance de là, à l'entrée d'un populeux frubourg, scintillent les lumières du théâtre, où, depuis le commencement de l'hiver, une troupe d'acteurs excellents, pour la vingtième fois, la Lucia, aux applaudissements d'un public enthousiaste.

Si l'est dans les capitales de l'Europe des théâtres plus grands, on resonance un orchestre plus nombreux, je n'en connais pas un d'un aspect plus aristocratique. On ne voit au parterre que des hommes en pantalon blanc et en gilet blanc. Ses trois balcons ne sont que, comme les nôtres, fermés d'un côté par un rempart de lambris, voilés de l'autre à moitié par une lourde baistrasse. Sur le derrière, il n'y a que de légers persiennes à travers lesquelles pénètrent l'air et les lumières de la galerie; sur le devant, un treillage qui permet de voir les belles Havanaises dans toute leur arde, depuis les bandeaux de leur ondulante chevelure jusqu'à leurs petits pieds. Au-dessus de ces trois étages est la place des nées, qui semblent ranois la comme pour faire mieux ressortir, par leur épaisse stature et leur noir visage, les blanches colombes non châtiment posées dans les autres loges. Ici la toilette d'une femme comme il faut ne ressemble à rien de ce qui brille en tant de couleurs diverses d'une des extrémités à l'autre de l'Opéra en un jour de grande représentation. De velours, il n'en est pas question; le satin même est trop lourd, trop peu flexible pour ces femmes délicates, et la pantoufle en verre de Cradillon serait une charge trop pesante pour ces pieds d'oiseau. Une fleur dans les cheveux, des flots de gaze et de dentelle sur le corps, un ruban de soie pour soulier, avec une semelle imperceptible, et un autre ruban de même couleur qui enlace le talon; voilà tout ce que peuvent porter ces lys des tropiques. On dirait les Elfes du Nord qui jaillissent dans les clairières se font des vêtements avec les rayons de la lune. Et quand une de ces fées havanaises se retire dans la molle pénombre de sa loge, à voir le vapoureux tissu qui l'enveloppe, on dirait la beauté du Cantique des cantiques que le poète compare à un nuage d'encre.

Il faut que le drame qui se passe sur la scène soit bien émouvant, qu'il saisi soit ce qu'il est, un puissant ténor, et que madame Beato chie avec toute sa verve, pour détourner les regards des spectateurs de ces porteurs des balcons qui se penchent comme des lignes les jeunes filles de la Havane, ou sous de longs cils étincelant de grands yeux noirs, profonds comme le puits vers duquel Isaac attendait Rebecca, le puits du vivant et du voyant, puteum riventis et rividentis.

Ce sont ces apparitions poétiques, c'est ce ciel dont le tendre azur se joint à l'azur plus foncé de la mer, c'est ce vaste horizon, cette perpétuelle verdure des arbres et des fleurs, qui donnent à la Havane un prestige qui saisit vivement l'Européen et qu'il ne peut oublier. La ville par elle-même, c'est-à-dire l'aspect même des maisons dont se composent ses divers quartiers, n'a rien d'extraordinaire. Allure les monuments de son paysage; ici c'est le paysage, ce sont les habitants qui font la parure de la ville.

La Havane n'est pas, du reste, la plus ancienne cité de la colonie. L'île de Cuba, découverte le 28 octobre 1492, par Christophe Colomb, vitée de nouveau par lui en 1494, resta tout fait quatre siècles et demi abandonnée à ses caïques. L'Espagne, avec toute son arde, ne pouvait d'une seule fois prendre possession de toutes les régions que son infatigable armée semblait à chaque pas faire jaillir du sein des ordes; comme un lion fier dote tout à coup d'une fortune qu'il peut à peine contenir, elle n'eût tout une partie de ses nouveaux domaines.

Après être restée à Saint-Domingue, elle se tourna pour aller de suite à l'île de la Guinée aux environs d'abord fondé par le nom de Juana, à laquelle plus tard on donna celui de Ferdinand, puis celui d'AVE-Maria, et qui, mélangés ces différents éléments, a gardé sa dénomination indienne de Cuba.

En 1508, Nicolas Otrubal, gouverneur de Saint-Domingue, reçut l'ordre de explorer. Il confia cette mission à Sebastian Ocampo, qui le premier reconnut que c'était une île, et, en constatant la fertilité de son sol, la situa en avant de ce que nous nommons les Philippines, et notamment de celle de l'Hayati, qu'il nomma Puerto de Cerenas, la recommanda spécialement à l'attention du gouvernement.

En 1511, Diego Colomb, qui avait fini par obtenir au moins

(1) Le mot de sereno, qui signifie un homme qui se promène dans les rues de nuit, est un mot d'origine espagnole, et qui est entré dans notre langue par l'intermédiaire de l'anglais. Le mot de sereno, qui signifie un homme qui se promène dans les rues de nuit, est un mot d'origine espagnole, et qui est entré dans notre langue par l'intermédiaire de l'anglais.

une partie des récompenses promises à son père, envoya à Cuba Velasquez avec une troupe de 800 hommes. Le cacique Hatuci essaya de s'opposer au débarquement de ces soldats; mais il fut vaincu et enchaîné.

Comme les Espagnols ignoraient encore l'existence de la Floride et du côté du continent américain dont elle fait partie, ils ne songèrent d'abord qu'à occuper le revers méridional de l'île, qui se trouvait le plus rapproché de la Jamaïque, de Saint-Domingue et de la Côte-Ferme. Ils fondèrent les villes de Sant-lago, de la Trinité; celle de Baracoa, qui fut la première capitale de l'île, et quelques années après celle de Puerto Principe, Bayamo, Santos-Espiritu.

La Havane ne date que de 1519, et ce n'était encore qu'un établissement peu considérable, lorsqu'en 1538 il fut réduit en cendres par des marins français. Fernand de Soto le releva de ses ruines et y bâtit un fort. Grâce à ce moyen de défense et surtout à sa position maritime, la nouvelle cité s'y développa si rapidement, qu'en 1549, le gouverneur Gonzales Peres de Anzulo y établit sa résidence. Ses successeurs suivirent son exemple. Ce ne fut pourtant qu'en 1589 qu'elle devint en réalité la capitale de l'île. Don Juan de Tejada ajouta à ses premières fortifications celle de Moro. Philippe II lui donna ses armoiries: trois tours d'argent sur un champ d'azur, avec une clef qui représente la clef des Indes. Les arbes officiels lui donnent un long titre qui rappelle à la fois la mémoire de Christophe Colomb et la constance avec laquelle elle est restée attachée à la bannière espagnole. Ils la nomment la Siempre fidelissima ciudad de San Cristobal de la Habana.

Les colons qui sont venus successivement s'y établir, soldats ou marchands, n'y ont point apporté les richesses architecturales de Grenade ou de Séville. A part le palais du gouverneur, celui de l'amirauté et quelques maisons appartenant à de riches propriétaires dont plusieurs sont des grands d'Espagne, on ne voit à la Havane que des maisons d'une dimension fort commune, curieuses seulement par leur genre de structure, égayées par leurs balcons et par les couleurs dont elles sont extérieurement revêtues.

La cathédrale, construite en 1724 par les jésuites, n'a ni la solennité d'une église gothique, ni l'éclat d'un style plus récent. Mais elle renferme les restes de Christophe Colomb. Après avoir, dans le cours de sa vie, passé par tant d'orages: orages de la mer et orages politiques, de l'envie, de la méchanceté des hommes, il était dans la destinée de ce martyr de la gloire de ne pas même reposer sur le sol où il renait à Dieu sa grande âme, abrégée d'amortement. De Valladolid ses ossements furent transportés à Séville, puis à Saint-Domingue, puis à la Havane.

A gauche du maître-autel de la Havane on voit dans la muraille une pierre sur laquelle est sculpté en relief un buste d'homme, avec le costume des chevaliers du seizième siècle. Le ciseleur l'a décorée du cette naïve inscription:

O RESTAS E IMAGEN DEL GRAN COLON.
MIL SIGLOS DURAO, GRAN DIOS EN LA URNA
Y EN LA REMEMBRANZA DE NUESTRA NACION (1).

C'est là sans doute une misérable commémoration, mais que dire de celle qui existe dans la cathédrale de Séville:

A CASTILLA Y A LEON,
MUNDO NUEVO OJO COLON (2).

Le péhantisme des savants, la vanité des faiseurs d'épithètes ne servent souvent qu'à outrager le souvenir des morts.

A Aix-la-Chapelle, au pied du chœur, le voyageur s'arrête devant une grande dalle entourée d'un cercle de cuivre, et y lit, en courbant la tête, ces deux mots, qui sont tout une histoire: *Carolo magno*.

Il est des noms auxquels, dans un moment de deuil, il est défendu de rien ajouter: Charlemagne, Napoléon, Christophe Colomb, et ceux des grands artistes, et ceux des grands poètes. Loin d'eux les profanes qui croient les honorer en les couronnant d'un éphémère quatrain! Pitié envers ceux qui pour les connaître ont besoin d'une inscription!

1 O restos e imagem do grande Colombo, conservados pendente milles annos na urna e na memoria de nossa nation.
2 A Castille et à Leon, Colomb donna un nouveau monde.

X. MARMER

Bibliographie.

Cahiers d'une élève de Saint-Denis. — Cours d'histoire complet et gradué pour les filles, par deux anciennes élèves de la Maison de la Légion d'honneur et M. Louis Babin, ancien professeur au collège Stanislas. En vente: premier et deuxième cahiers. — Première année d'études. Au bureau de la Bibliothèque nouvelle, rue de Lull, n° 3, place Louvois.

Nous avons déjà dit, en annonçant le premier volume de ce cours gradué d'études pour les filles, ce qui appartient en propre à l'enseignement de la maison de Saint-Denis, et ce qui est la part des autres. Le plan de l'ouvrage à l'une, aux autres le reste, c'est-à-dire la méthode et l'esprit de l'enseignement. Auparavant avec une autorité égale à celle qui a présidé à l'organisation de ce lycée de jeunes filles; mais le programme n'est pas toute l'œuvre: les changements survenus dans les sentiments et les idées du siècle, les besoins nouveaux de l'intelligence qui répondent à une société renouvelée, en forment la meilleure part. C'est par là que les auteurs des cahiers ont innové; nous pensons qu'on doit les en féliciter. On verra au reste plus tard, lorsque le cours gradué s'adressera aux élèves de dix formes aux notions élémentaires, on voit celui-ci différer essentiellement du modèle. Au début, cette différence est d'autant moins sensible, parce qu'elle est moins nécessaire. Cependant, nous appellerons l'attention des institutrices et des mères de famille sur les divi-

sions des deux premiers cahiers, afin de leur faire connaître la marche et comme le procédé de cet enseignement:

SOMMAIRE DU PREMIER CAHIER. — PREMIER SEMESTRE.

- I. Introduction.
II. Grammaire française. — Observations préliminaires. — Lexicographie, ou traité des mots pris isolément. Définitions et règles générales des dix parties du discours: le nom, l'article, l'adjectif, le pronom, le verbe, le participe, la proposition, l'adverbe, la conjonction et l'interjection. — Locutions vicieuses.
III. Histoire sainte. — Questions préliminaires. — Première époque, depuis la création du monde, l'an 4004 avant J.-C., jusqu'au déluge universel, l'an 2348. — Deuxième époque, depuis le déluge universel jusqu'à la vocation d'Abraham, l'an 1921. — Troisième époque, depuis Abraham jusqu'à Moïse ou la loi écrite, l'an 1491 avant J.-C. — Commencement de la quatrième époque jusqu'à la mort de Moïse.
IV. Mappemonde ou notions générales de géographie. — Définitions des principaux termes en usage dans la géographie. — Grandes divisions du globe.
V. Géographie de l'histoire sainte selon l'ordre des temps et des faits.
VI. Ancienne division de la France par provinces.
VII. Arithmétique. — Notions préliminaires. — Tableau comparatif des chiffres arabes et romains. — Addition. — Soustraction.
VIII. Lectures et exercices de mémoire, ou morceaux choisis de littérature en prose et en vers.
IX. Étymologies des mots techniques et peu usuels contenus dans le volume.

SOMMAIRE DU SECOND CAHIER. — DEUXIÈME SEMESTRE.

- I. Grammaire française. — Suite et fin de la lexicologie, ou supplément aux définitions des dix parties du discours et exceptions aux règles générales.
II. Histoire sainte. — Suite de la quatrième époque, depuis la mort de Moïse jusqu'à la décadence du temple de Salomon, l'an 1094 avant J.-C. (Josué). — Les Juges. — Ruth et Booz. — Les Rois. — Saul. — David. — Cinquième époque, depuis la décadence du temple de Salomon jusqu'à la fin de la captivité de Babel, l'an 536 avant J.-C. (Salomon). — Schisme des dix tribus. — Rois de Juda et d'Israël. — Fin du royaume d'Israël. — Fin du royaume de Juda. — Captivité de Babel. — Tobie. — Judith. — Esther. — Job. — Les Prophètes. — Sixième époque, depuis le retour de la captivité de Babel jusqu'à la naissance de J.-C. — Table explicative des livres de l'an-ten-Testament.
III. Géographie de l'histoire sainte, selon l'ordre des temps et des événements.
IV. Arithmétique (suite). — Multiplications et divisions.
V. Système métrique.
VI. Mappemonde ou Notions générales de Géographie (Suite et fin). — Continents, mers, détroits, golfes, presqu'îles, isthmes, caps, montagnes, coteaux, lacs et fleuves remarquables des cinq parties du monde.
VII. Division de la France par départements. — Table alphabétique des 86 départements, avec les noms des chefs-lieux et leur distance de Paris. — Tableau comparatif des divisions de la France par provinces et par départements.
VIII. Table chronologique des rois de France.
IX. Lectures et Exercices de mémoire, ou morceaux choisis de littérature en prose et en vers, formant pour la plupart appendice à la partie historique du même cahier par l'analogie du sujet.

Étymologies des mots techniques et peu usuels.

Le Cours complet, dont les dernières années comprennent de 2 à 4 volumes, formera en totalité environ 18 volumes de prix divers. Ces volumes peuvent être reçus brochés par la poste et être pris séparément deux volumes pour chaque année, faisant un cours complet en rapport avec l'âge et l'intelligence des enfants.

Les troisième et quatrième cahiers correspondant à la deuxième année d'études sont sous presse.

Repertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, de droit des gens et de droit civil; par M. D. DALLOZ, avoc. Tome XX.

Ce volume, le quatorzième de la collection par ordre de publication, contient presque cent feuilles au lieu des soixante-cinq promises dans le prospectus. Il a 792 pages à deux colonnes. Les articles ou plutôt les ouvrages qu'il renferme sont ceux de l'Economie politique, réunis de la même façon dans son état à l'heure; des Effets de commerce; de l'émigration et des émigrés, curieuse étude historique autant que juridique, et des Esquisses. On y trouve en outre l'explication lexicographique des termes employés dans le langage du droit, depuis le mot économie jusqu'au mot eurocentrales.

Les tomes 12, 18 et 22 sont sous presse.

Expériences de Télégraphie électro-chimique.

Sam D. BARNER, le directeur Lardner, connu dans le monde par sa publication d'un vaste et magnifique *Lantern's Cyclopaedia*, avait appelé une réunion nombreuse et distinguée à voir fonctionner dans les vastes appartements de l'hôtel qu'il habite rue de Lille, les appareils de télégraphie électro-chimique construits sous sa direction, d'après les procédés inventés par le comte de M. Alexander Bain, pour le service télégraphique que le gouvernement se propose d'établir entre Paris et Calais.

Dans la première pièce de l'appartement, considérée comme station de départ, on remarque d'abord l'ingénieur

appareil perforateur, au moyen duquel la dépêche à transmettre se trouve écrite sur un long ruban de papier par des points et des traits percés à jour, correspondants aux signes conventionnels de l'alphabet et de la numération ainsi disposés:

Table with columns for ALPHABET and NUMERATION. The alphabet section lists letters A through U with corresponding symbols. The numeration section lists numbers 1 through 0 with corresponding symbols.

Par ce procédé préparatoire, comparable à celui de la composition dans la typographie, un employé habile peut percer une dépêche beaucoup plus rapidement qu'un copiste ne pourrait l'écrire.

La dépêche ainsi perforée et enroulée autour d'un cylindre, était immédiatement disposée sur la machine télégraphique destinée à son expédition et sur les plaques de la pile galvanique fournissant le courant électrique, agent de sa transmission.

Partant de la première plaque de cette pile et passant successivement à travers les issues ménagées sur la bande de papier par les perforations inégales, destinées à permettre ou à interrompre le contact entre lui et l'appareil écritain, qui sera ci-après décrit, le courant électrique suivait à lui même alternativement, sur le fil conducteur, sa route, indiquée par des fleches, vers la dernière pièce de l'appareil ou se trouvait établie la station d'arrivée, et transmettait la dépêche à la seconde machine télégraphique destinée à la recevoir.

Sur un plateau circulaire ou appareil écritain, recouvert d'un papier chimique à coloration sensible et recevant de la seconde machine télégraphique un mouvement de rotation rapide, on voyait apparaître alors en lignes, décrivant une longue spirale à partir du centre du plateau, les signes alphabétiques conventionnels qui correspondaient précédemment aux caractères à jour de la dépêche perforée, et qui se coloraient successivement en noir, et comme par un procédé léger, sous l'action intermittente du courant électrique, transmise au papier chimique sensible par une pointe ou stylo métallique, véritable plume électro-chimique servant de conducteur au fluide.

Enfin, après avoir ainsi écrit la dépêche sur le papier et réalisé toutes les promesses de l'inventeur, le courant électrique retournait, en suivant un autre fil conducteur, à la dernière plaque de la pile galvanique placée à la station d'arrivée ou il avait pris sa source.

Par l'ingénieux système de M. Alexander Bain, les dépêches sont livrées au fil conducteur à la station du départ et écrites à la station d'arrivée à raison de 400 mots par minute pour chaque fil sur lequel elles marchent, avec le plus faible courant, à raison d'80 000 lignes par seconde; le système actuellement établi en Europe, susceptible d'erreurs nombreuses et ne transmettant les dépêches, sans les écrire, qu'à raison de 8 mots par minute pour chaque fil, avec un courant électrique très-intense, il en résulte en faveur du système Bain une puissance de transmission cinquante fois plus forte que celle du système actuel, et sans possibilité d'erreurs ni dans l'envoi ni dans la réception des dépêches, l'une et l'autre se trouvant sous l'action des appareils automatiques perforateur et écritain.

Si ces nouvelles et magiques découvertes appliquées à la télégraphie peuvent engager le gouvernement à faire participer les hommes d'affaires et de commerce aux avantages immenses dont l'Etat s'est jusqu'à présent réservé le profit exclusif, il n'est pas douteux que ce rapide moyen de transmission ne devienne bientôt d'un usage général, à la condition toutefois d'un tarif qui, loin d'en paralyser l'utilité, facilite au contraire, comme cela se pratique déjà aux Etats-Unis, l'emploi public de cet agent puissant de communication.

G. FALAMPIN.

Submerses à la mer.

NATHAGE de la Hulse sur les côtes de CORNWALL.

On a en dans ces derniers temps de nombreux désastres à déplorer en mer. Les premiers torpilleurs de l'histoire sont déchirés avec une violence excessive; il ne se passe pas de jour que les familles de nos ports maritimes nous apportent la nouvelle de nouveaux sinistres. A l'époque, on a eu par plusieurs navires faisant voile armés; quelques-uns ont été jetés à la côte, entre autres un brick français, qui s'est brisé sur les rochers près de Bizard, et dont on n'a pu sauver que deux matelots. Sur les côtes de la Cornouaille-inférieure, les coups de vent ont été si terribles que des nuées de goélands chassés par la

tempête ont envahi les habitations, dévasté les jardins de Saint-Xandre et autres localités, et même arraché à des enfants le pain et les fruits dont ils faisaient leur repas. Des pêcheurs de la Rochelle ont affirmé qu'au moment où ils retiraient leurs filets, les barques avaient été assaillies par des goélands affamés; qu'on n'avait pu les écarter qu'à coups de rames, et que plusieurs centaines de ces oiseaux étaient restés sur la place. Il paraît malheureusement bien certain que, cette fois, ces goélands ne sont pas des canards.

Le brick-goëlette la *Fanny*, capitaine Croson, allant de Cardiff à Brest avec un chargement de houille, a échoué sur la grève de Plostin. L'équipage a été sauvé par le dévouement des habitants et des domestiques. Le même jour, le *General Lamarque*, capitaine Nola, venant de Sunderland, chargé de houille, à destination de Nantes, a fait côte sous la batterie de *Mort-aux-Anglais*; on a eu à déplorer la perte d'un matelot et d'une mousses; le navire et la cargaison ont été perdus. Le brick la *Josephine*, de Grandville, capitaine Lerat, parti de Cadix avec un chargement de sel, a été complètement désarmé entre les roches Douves et Guernesey. Le bateau-poste de Baileur, le *Saint-Louis*, monté par le patron Gilet et six hommes d'équipage, s'est perdu au moment où il donnait dans les jetées de Dieppe. En Loire, neuf bateaux ont coulé bas. Outre ces sinistres, il en est d'autres qu'on a constatés sans en connaître les victimes. Ainsi, vers les premiers jours de ce mois, la mer a jeté sur la côte du Croisic des débris de navires, des douves de barils de sardines pressées et autres épaves.

Enfin nous devons encore ajouter à cette trop longue liste de sinistres, le naufrage de la *Meuse*, capitaine Haurat, armateur, M. J. Lemaitre, appartenant au port du Havre. La *Meuse* est le premier navire qui ait armé au Havre pour

la Californie, inaugurant ainsi la série de ces expéditions qui, depuis lors, se sont succédées sans interruption. Après avoir effectué la traversée du Havre à San-Francisco en cent treize-jours, y avoir essuyé de la part des autorités américaines toutes les tracasseries et toutes les difficultés qui ont atteint tant de navires français et anglais, et s'être vu abandonnée par la plus grande partie de son équipage, la *Meuse* était repartie pour les îles Sandwich, n'ayant à son bord que quatre hommes. Là, après avoir complété, au moyen de matelots indigènes, son personnel navigant, ce navire avait relevé successivement pour Manille, Singapore et Calcutta, où il parvint enfin à trouver son chargement pour le Havre.

Le 1^{er} de ce mois, la *Meuse* était arrivée à l'entrée de la Manche, ayant cent quatorze jours de mer; mais les brumes et les gros temps ayant empêché le capitaine Haurat de faire aucune observation on ne reconstruit aucun feu, le navire drossé par les courants alla se jeter, le 4, vers sept heures du soir, sur la côte d'Angleterre, entre Land's-End et le cap Cornwall, et s'y brisa sur les rochers. Une lettre de Penzance, en date du 5, annonce que l'équipage et les passagers ont pu heureusement gagner la terre; on n'a à déplorer la perte que d'un seul passager nommé Alabét.

Les derniers jours ont été signalés au Havre par une tempête qui a jeté dans ce port un trouble extraordinaire. La foudre est tombée sur le paquebot américain, *Duchesse d'Orléans*, et sur deux autres navires, l'*Empereur du Brésil* et le *Hallimore*. Cela se passait le 17 décembre.



Naufrage de la *Meuse*, trois-mâts du Havre, sur la côte du Cornwall, le 4 décembre 1850.

ÉTRENNES DE 1851.

Revue catholique de la Jeunesse, recueil mensuel illustré. — Religion, instruction, éducation, récréation. — Première année complète, un beau volume in-8°, imprimé par Plon frères, aux bureaux de la Bibliothèque nouvelle, rue de Lull, n° 3.

Il n'est rien de plus délicat que le choix des livres à donner en étrennes aux enfants. Ce n'est pas seulement le sujet du livre qui demande un discernement très-fin et sollicite les scrupules des personnes intelligentes. Cet ouvrage est trop sérieux, celui-ci est trop naïf, et autre n'est pas sans danger pour le cœur de l'enfant qui le lira; un quatrième est de mauvaise ap-

choix serait tout fait et que tous les enfants applaudiraient au choix? Ce beau volume existe, vous le trouverez splendidement étalé chez tous nos libraires, et au besoin chez l'éditeur dont vous lisez l'adresse ci-dessus. Ce volume n'est pas au-dessus de l'intelligence des enfants, car il a été écrit pour eux par des écrivains qui les connaissent et qui les aiment; il est



Saint Vincent de Paul, enfant, faisant l'aumône.

parence ou grossièrement imprimé et orné; il ne fait ni honneur à celui qui l'offre, ni plaisir à celui qui le reçoit. Si quelque éditeur bien avisé possédait un volume d'étrennes capable d'affronter et de défier toutes ces objections, pensez-vous que le

départements. Quel dommage que la poste ne transporte pas les volumes cartonnés! La poste ne peut pas tout ce qu'elle aurait la prétention de faire. — Atlas voudrait porter le monde, mais il est écrasé sous les ballots.

Correspondance.

M. E. B. à Nantes. — Ne savez-vous pas, Monsieur, que pour nous défendre contre les mauvais, nous avons pris le parti de refuser les meilleurs? Cela nous cause quelquefois des regrets véritables, et c'est le cas aujourd'hui.

M. X. à Nonancourt. — Mille remerciements et compliments, Monsieur.

M. D. à Terrason. — La chose se sera égarée en chemin; si elle est perdue, je voudrais la retrouver; je vous en donnerais des nouvelles.

M. H. à Alger. — Impossible, Monsieur, et je le regrette très-sincèrement. Mettez-moi à même de vous servir d'une autre manière.

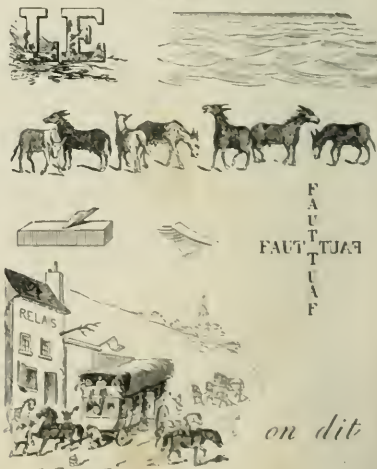
M. J. L. à Mas d'A. — Nous acceptons; mais cela sera un peu retardé. Compliments.

M. J. P. à Turin. — Votre approbation, Monsieur, nous est très-agréable. Nous comptons la mériter de mieux en mieux, et nous sommes en mesure pour l'année qui va s'ouvrir.

M. A. K. à Sainte-Adresse. — Bien volontiers.

La salle de l'Opéra, ornée avec magnificence, s'ouvre samedi pour un bal de souscription au profit des pauvres du 8^e arrondissement. Tout ce qui peut solliciter le goût des heureux à l'accomplissement d'une œuvre de charité, a été ménagé avec un art infini par les commissaires de cette fête de bienfaisance. Il y aura double plaisir, et, de plus, nous le souhaitons pour tout le monde, pour les pauvres principalement, il y aura double recette.

Rébus.



FAUT
TUA
FAUT
TUA
F

on dit

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le Pape a couronné le vainqueur de Marengo.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lherbier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

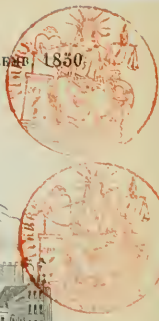
PALLIN

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes, à Paris

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

28 DÉCEMBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collectio mensuelle, br., 3 fr.

N^o 409. — Vol. XVI. — Du Vendredi 27 déc. 1850 au Vendredi 3 janv 1851.
Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

AVIS.

Les abonnements qui expirent à la fin de ce mois doivent être renouvelés le plus tôt possible pour ne point éprouver d'interruption dans l'envoi de *l'Illustration*. La poste ne recevant les numéros que le jour de leur date ou avec le numéro suivant, comme complément de l'abonnement, il en peut résulter, pour les abonnements non renouvelés d'avance, un retard de huit jours dans l'envoi du premier numéro de janvier.

Souvenirs d'un voyage au Tennessee. — Monsieur Abraham. — Notice sur Perlet.

Gravures. *L'Allier* et le *Borda* dans la rade de Brest par le coup de vent du 15 décembre. — Décembre, fantaisie par Gavarni; Du 15 décembre au 1^{er} janvier. — Magasins d'horlogerie et de bijouterie de C. Detouche. — Un mobilier de police correctionnelle, 21 dessins par Gavarni. — Souvenirs du Tennessee, six gravures. — Perlet, rôles du comédien d'Etampes. — Rébus.

Histoire de la semaine

L'année finit assez paisiblement. Les questions qui tiennent le monde dans l'attente subissent un moment de calme; Dieu veuille que ce soit du recueillement et de la méditation. Les conférences de Dresde ont été ouvertes le 23, et nous dirons la semaine prochaine comment se présentent les solutions qu'elles cherchent. A l'intérieur, on se prépare à entrer en campagne pour les grandes épreuves de 1851, qui doivent aboutir constitutionnellement en 1852. Les partis s'observent et se ménagent; ils semblent même assez disposés à se pardonner réciproquement; c'est une manière

d'éviter les explications. Cependant, il faudra bien en venir là, et gare les récriminations. Le procès d'Allais, commencé mardi et continué après la fête de Noël, se terminera probablement trop tard aujourd'hui jeudi pour nous permettre de donner le résultat avant de mettre ce numéro sous presse; mais ce procès est un épisode de l'histoire des intrigues contemporaines dont il sera parlé plus d'un jour.

Tandis que la politique se reposait, le ciel, qui semble aujourd'hui radouci comme elle, a sévi la semaine précédente avec des symptômes extraordinaires. Nous avons rappelé, il y a huit jours, quelques-uns des sinistres de mer arrivés à notre connaissance; mais à cette heure-là même on nous envoyait de Brest le récit d'un accident qui a failli causer une catastrophe, et qui l'eût certainement causée si le fait se fût passé la nuit au lieu de se passer à deux heures de relevée. La corvette de charge *L'Allier* a cassé son corps-mort et est allée tomber sous le beaupré du vaisseau le *Borda*, le vaisseau-école où très-heureusement aucun accident n'est à déplorer. *L'Allier* a été obligé de lâcher du grand mât et du mât d'artimon pour se parer. Le lendemain la tempête durait encore; un ouragan furieux fondait sur la

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les journaux. — Variétés. — Courrier de Paris. — Industrie parisienne. — De la contrefaçon des œuvres littéraires et artistiques. — La veille de Noël, souvenirs d'autrefois. — Un mobilier de police correctionnelle, épilogue. — Lettres sur la France (5^e article), de Paris à Nantes. — Chronique musicale. —



L'Allier et le *Borda* dans la rade de Brest par le coup de vent du 15 décembre, d'après un croquis envoyé par M. Th. Barellier.

villes de Brest. Les éclairs brillaient et le tonnerre grondait comme dans les orages d'été.

— Les interpellations adressées au ministre de l'intérieur sur les loteries autorisées par le gouvernement, et notamment sur la loterie dite des lingots d'or, ont été l'événement de la semaine parlementaire. Toutefois, ainsi qu'il arrive souvent, l'intérêt du débat est moins ressorti de la question même que des incidents de séance et des péripéties de vote : comme on dit au palais, l'accessoire a emporté le principal. Ce n'est pas que le motif essentiel de la discussion n'eût son importance; il s'agissait de savoir quelle devait être la meilleure interprétation de la loi de 1836 qui, en proscrivant les loteries d'une manière générale, a admis deux exceptions en faveur des œuvres de bienfaisance et des encouragements aux beaux-arts; on avait à se demander si ces exceptions devaient être maintenues; et si dans la sphère supérieure des principes elles étaient compatibles avec le sentiment de la morale publique, si générale que fait la pensée qui les a inspirés. Au point de vue des faits, il était permis d'examiner, avec quelque succès, si la loterie des lingots d'or était bien conforme dans son but et dans son organisation à l'esprit de la loi, et si l'autorisation accordée par le gouvernement n'avait été suffisamment réfléchie. On a bien un peu parlé de tout cela; mais ces limites ne suffisent pas à la pulique militante, et bientôt les attaques exagérées, les vivacités, les incidents personnels, ont donné à la séance tous les mérites de ces sortes d'intermèdes parlementaires. Enfin pour que rien ne manquât à la journée, une crise ministérielle, ou tout au moins une démission importante, a fallu sortir du scrutin. — Un retour prudent de la majorité a cependant ravi ce triomphe à l'opposition, mais non pas sans beaucoup de démarches diplomatiques de la part des membres les plus considérables de la droite.

A la suite d'une discussion dans laquelle M. le ministre de l'intérieur avait eu à subir un acte véritable d'accusation fondé sur quelques griefs réels mais affaiblis, a notre avis, par la gravité même qu'on avait voulu donner à des faits secondaires, dont l'exactitude a d'ailleurs été fortement contestée par le ministre, un membre de la majorité a déposé un ordre du jour motivé qui déguisait à peine un blâme formel. — La gauche, qui avait également une formule de blâme toute prête, s'est empressée, avec une très-haute déférence, de se réunir à cette rédaction. — L'insultait était menaçant, et si l'on eût voulu par assis et levé, l'ordre du jour motivé de M. Gabriel Delessert avait certainement chance d'être adopté. — C'était la démission presque forcée de M. Baroche. Hourraissement pour le ministre, quelques voix amies ont demandé l'ordre du jour pur et simple, qui, en vertu de son droit de priorité, a dû être soutenu d'abord au scrutin. Il a été rejeté; c'était d'un triste présage; mais durant le vote on avait mieux pesé tous les bancs de la droite et le droit du jour motivé, et de tous les bancs de la droite il a bientôt surgi des rédactions cherchant à effacer autant que possible l'indication de blâme qui ressortait nécessairement du rejet de l'ordre du jour pur et simple, et à adoucir jusqu'à une simple recommandation la censure sévère que contenait la première rédaction proposée. Ce n'est pas sans peine qu'on a réussi; pendant une heure la confusion, le tumulte, les cris ont remplacé toute discussion; tandis que deux ou trois orateurs se disputaient la tribune pour essayer de faire prévaloir leur solution. M. Emile de Girardin parvient à s'en emparer et lit la formule suivante : « La majorité satisfaite passe à l'ordre du jour. » Bien qu'aussi inopportune que peu justifiée, l'allusion était trop directe pour être excusée, et cette fois unanime et spontanée, la majorité pousse un cri d'indignation et inflige à M. de Girardin la censure avec exclusion temporaire. — Comme en définitive il tout d'abord parlementaire il faut une conclusion, celui-ci, allant peut-être à un extrême à l'autre, s'est terminé par l'adoption de la rédaction la plus conciliante.

En résumé, la séance de samedi aurait pu être plus sérieuse, plus utile dans la question même des loteries, sinon plus véhémente et plus pittoresque. Pour nous, nous lui préférons de beaucoup le débat qui s'est un peu improvisé à l'occasion de la première délibération sur le projet de loi relatif aux modifications à introduire dans le régime commercial de l'Algérie, en ce qui concerne les taxes imposées en France aux produits de notre cônes d'Afrique. Le public s'en est moins préoccupé que des interpellations qui ont suivi; la presse lui a ouvert, moins généralement qu'à celui-ci, l'hospitalité de ses colonnes — et cependant il touchait à un intérêt bien autrement supérieur pour le pays; à l'avenir, à la prospérité de cette France africaine, connue au prix de tant de sang et d'argent. Pour quelques esprits mal disposés, ces sacrifices sont un crime qu'on ne doit point parler de l'Algérie et qui concluent à sa condamnation; mais, avec une appréciation plus élevée, les hommes d'état y voient des liens énergiques qui nous attachent inévitablement à l'Afrique. L'honorable M. Dufaure a résumé en quelques paroles chaleureuses, précises, d'une pénétrante éloquence, cette opinion, la seule que puisse admettre non-seulement l'honneur, mais le haut sens national, et il a fait justice aux applaudissements de l'Assemblée, et pour tous, nous l'espérons, de cet éternel réquisitoire que M. Desjobert fulmine chaque année, depuis bientôt vingt ans, contre l'Algérie, et qu'il avait cru devoir exhaler, une fois encore, au début de la discussion. Nous pensons, comme l'a si bien dit M. Dufaure, que la France a eu raison de persister dans sa conquête; mais, quoi qu'il en puisse être, tout retour sur le passé est désormais inutile; tout accord, toute dignité comme notre loterie, pour maintenir notre drapeau en Afrique, et certainement le pays s'associera au vote de l'Assemblée qui, une fois de plus, a déclaré que l'Algérie était désormais une terre française. — La loi sur le régime commercial de l'Algérie, qui forme la première partie de notre projet de loi sur l'organisation définitive de notre colonie, a pour but de donner à cette déclaration toute la force de la réalité.

Avant d'ouvrir cette discussion sur l'Algérie, l'Assemblée avait définitivement voté le projet de loi tendant à accroître la pénalité en matière d'usure, et la sévérité qu'elle a montrée à cet égard résuira peut-être l'étendue de ce mal, qui, ainsi que le disait un orateur, en certaines de nos campagnes, a causé plus de ruines qu'à dix années de grêle. — Une séance, consacrée à dix mille et à toutes spéciales questions hypothécaires, et des interpellations d'une importance secondaire sur des fournitures de draps pour l'armée, ont fait lundi et mardi à l'Assemblée, après la séance agitée de samedi, un demi-jour que la fête de Noël a rendu complet.

Nous ne terminerons pas sans réparer un oubli de ces derniers jours : le nouveau système de vote pour les scrutins de division, dont l'illustration a donné une description détaillée, a été inauguré il y a une quinzaine de jours, et l'intérêt curieux que l'Assemblée a accordé au mécanisme de cette ingénieuse invention, justifie la curiosité avec laquelle nos lecteurs ont dû recevoir la communication que nous avons pu leur en faire à l'avance. PAULIN.

Voyage à travers les Journaux.

Du 20 décembre au 5 janvier, la politique fait silence et la littérature donne sa dimension. Pendant cette douzaine quinzaine, aimés des enfants et des consilisseurs, le journal n'est plus qu'une page d'annonces. Il n'y a place dans ce vaste carrousel de la publicité que pour les calectriques, les bonbons, les livres illustrés et les billets de loterie. Nous avons fait bien des révolutions, mais nous n'avons pu encore débrûner les étreintes. Vivent les étreintes! Cette année, M. Cappeigne, le brillant homme d'état que vous savez, offre dix volumes en 8° pour la bagatelle de quinze francs. Un franc cinquante centimes le volume, c'est cher au prix où sont les cornets de papier. Puisque la littérature nous échappe, il faut bien nous rabattre sur autre chose et parler de l'illustration London News.

The Illustrated London News, ou pour parler plus intelligiblement à des lecteurs français, les Nouvelles illustrées de Londres, ne sont pas satisfaites de régner paisiblement sur les trois royaumes; ce journal hebdomadaire aspire à la conquête du monde; il veut cueillir les palmes de Charlemagne et de Napoléon! Les feuilles de toutes les nations nous annoncent que ce recueil, inquiet de la tournure que prennent les événements en Europe, est décidé à faire pénétrer en France et en Allemagne ses ornements illustrés pour arrêter le torrent des opinions dangereuses, et rétablir, à l'aide de ses décapités littéraires et de sa gravure sur bois, l'ordre si profondément troublé. Depuis longtemps le besoin d'un journal anglais traduit en français et en allemand se faisait généralement sentir. L'illustration va se publier en allemand et en français. D'ici à peu de jours, le contenu pourra déguster cette fine plaisanterie britannique qui chatouille le palais comme une bouteille de gin, et égale l'esprit comme un verre de cidre. Il nous sera enfin donné de voir fleurir dans le parler de la Flore londonnienne ces faciles cônes des cockneys de la Grande-Bretagne. Innocents Parisiens! Plus innocents habitants de Berlin et de Vienne, vous aviez cru qu'il avait chez vous assez de gens d'esprit pour vous amuser un tout au moins vous distraire. Nâvo illusion! L'esprit, le savoir, l'élegance, le bon goût, tout ce qui charme et tout ce qui séduit se trouvaient à Londres dans le Strand, paroisse de Saint-Clément Danes. Qui l'eût dit?

Puisque l'illustration veut être modestement le dominateur de l'univers, qu'il nous permette d'examiner si le talent de la paire de ciseaux qui préside à sa rédaction justifie ses prétentions cosmopolites. Nous venons de parcourir plusieurs numéros de ce recueil, et nous avouons tout d'abord qu'il nous a été difficile de trouver notre chemin dans ce labyrinthe de faits, de nouvelles, d'événements, de désastres, d'anecdotes, le tout jeté pélo melle et entassé comme des chiffons dans un sac. Nous ne savons l'effet que produiront sur les lecteurs de Vienne et de Berlin ces épithètes littéraires, mais ce que nous savons bien, c'est qu'il n'est pas un seul lecteur français qui n'aurait perdu son temps et ses yeux sur ces lites de clou microscopiques et sur cette littérature plus microscopique encore que les caractères imprimés; quant aux sujets traités dans l'illustration, le cadre, nous devons en convenir, est assez vaste; il est d'abord question des nouvelles de la cour : Sa Majesté la très-gracieuse reine Victoria est allée se promener hier à Windsor (récit de la promenade). Son Altesse Royale le prince Albert (His royal Highness) est monté à cheval vers trois heures. Puis on raconte l'emploi de la journée du prince de Galles, du duc de York, de la Royale princesse, de la princesse Alice, ce qui ne peut manquer d'intéresser très-vivement les Parisiens et les Berlinois; après quoi vient l'énumération des dîners aristocratiques, des réceptions et des raouts. Puis la liste des naissances et des décès des grands personnages; on a également le bonheur d'apprendre que tel jour, à telle heure, le capitaine William Bathurst est arrivé d'Egypte, que le colonel Thompson reviendra le mois prochain des Grandes-Indes avec sa femme et sa fille, et que le vicomte Fielding se disposa à partir pour Rome. A ce sujet, l'Europe ne saura pas sans une vive satisfaction le nombre de voitures qui suivent le voyageur et le personnel de ses domestiques. Détails du plus haut intérêt : les Français et les Allemands de la rive gauche du Rhin, qui sont presque tous catholiques, éprouvent aussi un véritable bonheur à connaître les progrès que fait le protestantisme dans l'Inde et dans les colonies anglaises. Nous savons le chiffre exact des Bibles qui sont journellement envoyées de Londres pour être répandues par les missionnaires anglicans. Les catholiques qui aiment à lire de leur religion seront enclin à voir le rapport présenté avec des articles d'ant, et les cardinaux et les évêques brûlés en effigie. Quant aux faits divers, qui tiennent à peu près les trois quarts du recueil,

ils n'auront quelque parfum de nouveauté pour le lecteur continental qu'à une condition, c'est qu'il ne lira aucun journal français, tous les faits, toutes les anecdotes, tous les événements de l'illustration ayant traîné dans toutes les feuilles de France avant d'être coupés par l'intelligent paire de ciseaux du Strand, paroisse de Saint-Clément Danes. Pour ce qui est de la littérature proprement dite, des voyages, de la critique, des articles de peure, des articles d'art, il n'en est nullement question dans ce spirituel Illustrated, qui abandonne ce genre d'exercice intellectuel à la Revue d'Edinburgh, à la Revue trimestrielle et aux Magazines. L'illustration s'est plus appliquée jusqu'à ce jour à parler aux yeux qu'à l'esprit. C'est sans doute ce qui légitime ses nouvelles prétentions à l'empire du monde.

Les conquérants du Strand, paroisse de Saint-Clément Danes, voient l'Europe et le monde entier au point de vue de leur paroisse. Pour la paire de ciseaux de l'illustration, il est avéré que le Français ne voyage jamais sans avoir un violon sous le bras et qu'il se nourrit de grenouilles. Hez-tranchez le violon et la grenouille, et vous supprimez du même coup toute la plaisanterie anglaise à l'adresse de la France, il ne restera plus à John Bull et à l'illustration que Waterloo. Ainsi du reste. L'illustration a-t-elle à retracer le meurtre de madame de Praslin? Il affublé le procureur général de cette époque, M. Delange, d'une perruque à trente-six marreaux. Pourquoi cela? parce que dans la paroisse de Saint-Clément Danes les magistrats portent encore la perruque, et que la paire de ciseaux de l'illustration est convaincue qu'un juge sans perruque ne peut exister dans aucune partie du monde. Nous pourrions citer toutes les naïvetés qui fourmillent dans chaque numéro de ce recueil, mais nous aimons mieux attendre l'édition française, qui nous est promise tres-incessamment, pour apprécier dans son ensemble et dans ses détails la finesse, le bon goût, l'esprit et l'enjouement qui concourent à la rédaction de ce journal universel.... pour les paroissiens de Saint-Clément Danes.

Pourquoi l'illustration n'a-t-elle pas auprès de lui un Cynéas? — Hé! seigneur l'illustration London News, lui dirait-il, que diable feriez-vous quand vous aurez conquis la France et l'Allemagne, qui, je vous le dis entre nous, ne sont pas aussi faciles à conquérir que vous le supposez? — Nous conquerrons la Russie, la Finlande et la Norvège. — Et après? — Nous ferons une édition en arabe, en slave, en japonais et en cochinchinois. — Et quand vous aurez traduit comme en Parage votre canard illustré en quarante six langues, en serez-vous plus avancé? Tenez, seigneur l'illustration, croyez-moi, vous êtes le marquis de votre paroisse, les cockneys de Londres ont quelque estime pour vous, comme des cockneys qu'ils sont, restez dans votre boutique du Strand, et ne courez pas à la conquête du monde sous peine de vous casser le nez en passant le détroit, ce qui ferait rire le sacristain et les fidèles paroissiens de Saint-Clément.

C'est qu'en effet de tous les lecteurs, le lecteur français est le plus exigeant; il veut dans un recueil littéraire de la méthode, de la clarté et de l'intelligence jusque dans le choix des sujets qui y sont traités; il va même jusqu'à demander à l'écrivain qui aspire à l'honneur de l'intéresser, de l'esprit, de la distinction et du talent. Ces qualités peu communes se rencontrent généralement dans les revues d'Europe-Manche, lesquelles comptent de très-remarquables écrivains. Mais que l'illustration nous permette de le lui dire : Pour concevoir l'étrange prétention qu'il affiche depuis quelque temps, il a peut-être eu le tort de compter trop exclusivement sur ses dessinateurs. Les journaux illustrés, il faut bien le reconnaître, ne sont pas précisément favorables à l'écrivain; la gravure attire tout d'abord le regard, et le texte avec ses lignes uniformes fait une triste mine auprès d'un portrait d'une scène ou d'un paysage. Dans cette lutte perpétuelle entre le crayon et la plume, celle-ci a presque toujours le dessous; cependant c'est peut-être aussi un stimulant pour celui qui écrit, de penser qu'il a une difficulté de plus à vaincre en dehors de toutes les autres difficultés. Cette obligation entre le plume et le crayon, vous ne la rencontrerez plus dans l'illustration. Là, le dessin seul existe, et le texte n'existe. Aussi l'illustration, qu'il soit traduit en français, en allemand ou en bas-breton, ne sera-t-il jamais qu'un journal qu'on regardera volontiers, mais qu'on ne lira jamais.

Maintenant que la cause est entendue, abandonnons la paroisse de Saint-Clément Danes et revenons à Paris.

Nous avouons eu la bonhomie de croire à la mort du roman-feuilleton; mais le roman-feuilleton à la vie dure, il paraît qu'il va s'épanouir plus que jamais, en dépit du centime supplémentaire de M. de Rianey. Le roman-feuilleton est le Protée moderne; hier il courait les tavernes et professait les belles manières de la Courtille; aujourd'hui il se fait professeur de morale, et pour échapper à la loi du centime il se déguise en mémoires. Voici un journal conservateur, défenseur de la propriété, propagateur de la religion et prédicateur de la famille, qui promet pour éternité à ses abonnés les Mémoires de Lola Montes, une amable personne d'un certain monde, qui a fait quelque peu parler d'elle et qui s'est mariée deux ou trois fois par inadvertance, de sorte qu'elle possède à peu près un mari dans toutes les parties du monde connu. Le Pays ne se dissimule pas l'audace de la tentative; faire asséoir madame L. à la tête d'un tout autre foyer que le foyer d'un théâtre de boulevard, c'est sauteux au premier abord; aussi ce journal, pour expliquer la venue dans son feuilleton de l'ex-maitresse du roi de Bavière et d'un certain nombre de particuliers, se hâte-t-il de faire remarquer que Lola Montes appartient à la grande famille des Lelia, que les Lelia ont leur noble sauvage, etc., etc., et que rien ne sera plus moral ni fond que la propagation de ces mémoires, destinés à initier les mères de famille à l'existence légère de la plus légère des danseuses; si après une explication aussi satisfaisante, les conservateurs ne se trouvent pas à l'aise et protégés par un avocat qui compréhend si bien les intérêts de ses clients, il faut avouer que le Pays n'aura plus qu'à donner sa démission de

journal défenseur de la religion et de la morale, et qu'à abandonner la société à ses ennemis.

Ce n'est pas tout; comme *Lélia* n'est pas précisément un ouvrage d'une orthodoxie universellement admise, le *Pays* met en avant, pour la justification de son cadeau d'étrénes, l'autorité de saint Augustin, de *saint Augustin, cet homme le plus homme qui ait jamais existé!* Voilà donc madame Lola, cette femme à plus femme qui existe en ce moment, placée sur la même ligne qu'un illustre Père de l'Église, sous prétexte de êtres d'alcôve à étaler sous les yeux du lecteur; puis comme si ce n'était point encore assez de cette énormité sans exemple, l'écrivain du *Pays* a grand soin de rappeler que beaucoup de femmes ont cherché la célébrité sans avoir eu le bonheur de la rencontrer comme la cidevant favorite bavaroise; cela signifie en bon français que toutes les femmes n'ont pas été assez heureuses pour distribuer des coups de cravache à des gendarmes prussiens, pour épouser un candide M. Heald quand elles avaient déjà un infortuné M. James, et pour faire passer la rue dans leur chambre à coucher! Espérons que les lectrices du *Pays* profiteront de l'exemple de madame Lola, et que nous aurons bientôt toute une génération de femmes célèbres! Pour moi, je demande qu'on me ramène au *Choureur*.

En vérité, quelle étrange idée se font donc de leurs abonnés certains journalistes? Le *Pays* n'a vu, dans la publication de *Mémoires de Lola Montès* qu'une spéculation. Il a spéculé sur le scandale et sur la curiosité imbecille. Je sais bien que madame la comtesse de Lansfeld vient d'ouvrir tout dernièrement ses salons dans lesquels se présentent, à ce qu'on m'assure, les plus farfelus défenseurs de la famille; on va même jusqu'à dire que des lions sur le retour se disputent la possession de ce cœur aussi vaste qu'une place publique; cependant, si les Confessions d'un personnage aussi peu intéressant que cette danseuse étreintée et effrontée pouvaient augmenter la clientèle d'un journal, il faudrait induire de ce fait que la société française est en proie à la plus effroyable des maladies, à la maladie de l'impuderie.

EDMOND TEXIER.

La vente au profit des Polonais malades et indigents aura lieu le 26 ou 31 courant, rue Basse-du-Rempart, 26, dans les salons de M. Odior, à généreusement offerts pour cette bonne œuvre. On y trouvera un grand assortiment de nouveautés, broderies, tableaux, cristaux, porcelaines, bijoux et objets pour étreintes.

Les dames patronesses ont l'honneur d'en donner avis au public. Elles espèrent que les personnes bienfaitrices voudront bien contribuer à soulager tant d'infortunés et honorer la vente de leur présence.

Tout envoi d'argent ou d'objets pour la vente sera reçu avec reconnaissance par les dames patronesses et par la princesse Czartoryska, présidente de la Société de bienfaisance des dames polonaises, rue Saint-Louis-en-l'Île, 2, hôtel Lambert.

Correspondance.

M. L. L. à Reims. Cette omission regrettable, Monsieur, sera réparée.

M. E. d'H. Mille remerciements, Monsieur, mais il n'y a eu de semaines que nous n'ayons l'occasion de motiver nos refus au sujet de propositions semblables.

M. le vicomte d'A. à Lisbonne, réclame contre un passage d'un article du 2 novembre ou il est dit que S. M. l'impératrice doña Maria du Brésil avait diné à Francfort, à la table d'hôte de l'hôtel de Russie, en compagnie de plusieurs princes d'Allemagne et autres personnages considérables. S. M. impératrice, dit M. le vicomte d'A., n'a pas même été à Francfort à cette époque.

L'illustration est en mesure de pouvoir annoncer une série de publications du plus haut et du plus piquant intérêt, sur tous les sujets connus dans son cadre encyclopédique. Jamais, depuis qu'elle existe, elle n'a été trouvée en possession de travaux plus importants et de dessins aussi variés, aussi curieux. Jamais les écrivains et les artistes aimés de ses lecteurs ne lui ont apporté un concours plus actif et plus zélé. Gavarni nous adresse de Londres des études et des fantaisies qui son rare talent se révèle sous un aspect toujours nouveau et charmant. Valentin nous revient d'Afrique, après un voyage de six mois, avec des albums où il a recueilli, dans toute sa vérité originale, la vie de ces peuples dont nous ne connaissons que l'existence officielle et dont il a pénétré, jusque dans les plus petits détails de leurs habitudes sociales et privées, le caractère, l'attitude, la physiologie et le costume.

Nous publierons successivement les études de Valentin et de Gavarni, sur lesquelles nous appelaons d'avance l'attention de tous ceux qui savent lire dans un dessin, la pensée profonde ou le caprice spirituel d'un artiste inspiré. C'est comme œuvres à part et indépendamment de leur liaison avec le plan général de l'illustration, que nous annonçons ces précieux travaux; mais nous ne laissons pas d'insister sur ce qu'ils ajoutent de valeur aux articles spéciaux dont ils forment le magnifique accompagnement.

Nous citerons sur une ligne parallèle nos autres collaborateurs qui suivent de plus près notre travail quotidien, et méritent également notre reconnaissance, justice par le goût et l'approbation de nos abonnés. Janet-Lange, Pharamond Blanchard, Renard, Freemant, Marc, E. Forest, toujours prêts à traduire de leur habile crayon les scènes qui s'offrent chaque semaine à la curiosité publique ou à l'engouement de l'histoire contemporaine; tels sont ces noms connus de nos lecteurs de l'illustration. Mais combien d'autres comme Karl Girardet, Français, Champin, apportent une page détachée de leur œuvre au tableau que nous compo-

sons de tant de tableaux divers? Combien de talents appelés par nous, tels que Cbam, Bertall, Stop, etc., qui fournissent par occasion leur contribution volontaire? Notre collection se monte, et notre présent programme le montrera encore mieux.

La rédaction de l'illustration peut vanter ses dessinateurs; il ne convient pas qu'elle se le vante elle-même. Les lecteurs lui rendront cependant cette justice qu'elle a su vaincre une prévention née de la concurrence redoutable que le crayon tait à la plume devant le public qui voit par les yeux avant de voir par l'esprit. Il ne tiendrait qu'à nous de citer des témoignages d'une autorité irrécusable à qui nous classent de la manière la plus flatteuse comme revue de l'histoire universelle; bornons nous contentement à mériter de tels suffrages, ce qui vaut mieux que de les publier.

Courrier de Paris.

Le carnaval n'a pas encore secoué ses grelots, et pourtant nous voilà dans la tempête des polkas et des scotch. L'autre soir, à l'Opéra, on a dansé par bienfaisance. Les autorités s'y trouvaient; les nôtres sont infatigables; le beau sexe leur plait et elles plaisent au beau sexe, si bien que des le premier tour de polka on pouvait retourner le mot de Beaumarchais en contemplant les groupes: « Il fallait un danseur, et c'est un administrateur qui l'obtint. » De toilettes, les unes étaient jolies et les autres riches. Les observateurs chagrins auront beau établir des points d'analogie entre notre jeune république et l'ancienne au moment du Directoire, cette comparaison cloche, au point de vue surtout du costume féminin. L'échancrure des robes au-dessous du cou ne fait pas de progrès; elle est ramenée au niveau judicieux réglé par la fameuse Isabelle de Bavière, qui introduisit cette mode en France. La robe de bal moderne, d'une étoffe solide et forte, n'a plus rien de mythologique; sous leur diadème de tresses d'or ou d'ébène, ces dames ressembloit plutôt à des Junon qu'à des Hébé ou des Iphigénie, et le sacrificateur, comme disait un contemporain de madame Récamier, n'inspecte plus, en les contemplant, les entrailles de la victime. La pudeur moderne donnerait plutôt dans l'excès contraire, et, sous certain rapport, la plaisanterie d'Addison pourrait être encore de circonstance: « Je compare ce bizarre ajustement (le panier) à ces palais sacrés des temples égyptiens, où l'on finit par découvrir, au fond de l'enceinte circulaire, l'image de la divinité, qui n'est parfois qu'un petit singe. »

On danse à l'Élysée, en attendant le grand jour des réceptions, qui sera celui des déceptions, à ce que disent les boudeurs. L'Élysée a plus de monds que ses salons n'en peuvent contenir, mais ce n'est pas précisément le monde qu'il voudrait avoir. Sauf l'armée et le représentatif, dont les dignitaires les plus essentiels entourent l'Élu de la France, le reste du cortège se compose d'un menu fretin de fonctionnaires. Les costumes sont brillants et les noms obscurs; il y a des ingénieurs pimpants comme des marquis et des auditeurs dorés comme la parrie de Charles X; tout cela saute au feu des lustres et des croix d'honneur. La tribu des artistes, réduite à la simplicité du frac noir, s'en dédramatise par le luxe des décorations qu'elle affiche; on y trouve des peintres dont la boutonnière est une palette irisée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des statuaire à la poitrine diamantée, et des écrivains inconnus blasonnés comme des ambassadeurs. Assurément, l'antique monarchie, même au plus beau temps de l'Oeil-de-bœuf, ne fit pas autant de chevaliers que notre République. Le simple ruban si envié sous l'Empire est abandonné au vulgaire des amateurs; la rosette elle-même reste sans prestige; tout le monde veut être commandeur ou grand-croix. Brantôme écrivait, il y a tantôt trois cents ans: « Le feu roi (Henri II) imagina son nouvel ordre (le Saint-Esprit) par aversion de l'ordre de Saint-Michel, dont les gens de mérite ne voulaient plus, parce qu'on l'avait donné à trop de monde, si bien qu'on a compté jusqu'à trois mille de ces chevaliers. » — Aujourd'hui la Légion d'honneur compte cinquante mille dignitaires, et tout le monde en veut encore. Le progrès est évident.

Où nous arrêter? Au Jardin-d'Hyver, qui vient de s'ouvrir à d'autres divertissements. Le bal fera aussi son entrée demain dans ces beaux lieux, sous les auspices du printemps qui s'y trouve perpétuellement en cage. Les jeunes mères y conduiront leurs jolies fillettes pomponnées à la Watteau, à leurs charnants bonshommes attifés à la Vandyck; on circulera sans révérence, on dansera sans morgue, on se bouchera de friandises au bénéfice des pauvres, et il n'y aura point d'autre autorité que celle du plaisir. Grande nouveauté, sans compter celle de la salle; elle est vaste, fleurie, odorante, touffue comme une forêt vierge, rayonnante comme un palais de cristal, véritable atelier des fées, sans voûte et sans ombre, sous sa caresse de verre.

Cette semaine a vu bien d'autres affaires. Le commerce de boucherie est affranchi de la taxe des monopoles. Ce que la philanthropie patenée cherchait en vain depuis nombre d'années, le conseil municipal vient de le trouver, c'est-à-dire que désormais l'ouvrier qui travaille pourra manger de la viande. Le pauvre lui-même en aura sa part, et il n'a plus besoin d'attendre les miracles de la gélatine. En vain le préjugé préhâit pour le *statu quo*, et la politique disait: Prenez garde et laissez faire la science qui sait nourrir son monde philanthropiquement; un beau jour est venu où le bon sens s'est trouvé plus fort que le charlatanisme, la routine et le préjugé. C'est vraiment une très-grande et très-remarquable nouveauté.

Puisqu'il s'agit toujours du conseil municipal, qui fait si honorablement parler de ses pompes et de ses œuvres, c'est le cas de réparer l'erreur ou nous sommes tombés au sujet de la structure de Voltaire. On nous certifie qu'elle occupe sa niche dans la façade de l'hôtel de ville; à la distance du sol ou elle est placée, il vaut mieux y croire que d'y aller

voir, ainsi que notre obligé correspondant nous y invite. Puisque le conseil municipal de la ville de Paris se décidait au bout de quarante ans à suivre les indications fournies par Voltaire pour la décoration du monument, nous n'aurions pas dû penser qu'il en effaçerait le nom et l'usage du grand homme.

Au sujet de la bavette de l'exposition de peinture, notre *mod cul* sera moins formel. L'information était exacte, le projet arrêté et formulé, par qui? peu nous importe. L'essentiel à constater aujourd'hui, c'est que le jury l'a rejeté. Le Salon ne sera pas un réfectoire.

Un grand scandale a été remué, c'est celui des loteries; leurs partisans sont dans la consternation. On ne jouera pas l'achèvement du Louvre. Ces messieurs comptent bien prendre leur revanche en votant l'observation du dimanche. Quant à l'adjudication de l'emprunt, vous en connaissez les détails, sauf le suivant peut-être. On assure que MM. de Rothschild frères s'étaient décidés à retirer leur soumission par suite d'un deuil de famille; mais les sceptiques qui doutent de tout, ou plutôt qui ne doutent de rien, affirment que M. James était déterminé à lutter contre la concurrence du comptoir d'escompte, lorsque M. Salomon apprit par une indiscretion le chiffre soumissionné par ses adversaires. Au bout du conflit le 3/0 devait échoir aux Rothschild, mais le 5/0 leur échappait. « S'il en eût été ainsi, aurait dit alors l'un des deux frères, plutôt que de voir l'emprunt mutilé, j'aime mieux le leur laisser tout entier, » et M. James lui aurait donné son assentiment par ces paroles: « Il n'y a rien à dire, c'est le jugement de Salomon. »

Le Théâtre-Français a donné le *Joueur de Flûte*. C'est l'aventure du Persin Pharaabaze qui, après s'être ruiné très-prompement pour Laïs, se vendit comme esclave afin de prolonger son bonheur de quelques jours. Sous le plume de M. Emile Augier, cette anecdote imperceptible est devenue une comédie élégiaque. Pharaabaze s'appelle Chalcidias, il se donne pour le riche Ariobarzane, et ce n'est qu'un père de Thessalie, pauvre joueur de flûte, qui s'est vendu deux talents, un prix fou, à l'usurier Baanus, avec cette clause en usage à Corinthe comme à la Bourse de Paris, *livrable fin courant*. Chalcidias, semblable au Libyen distingué par Cépéâtre, a livré sa liberté et même sa vie pour une nuit de Laïs. L'usurier qui s'occupe de la courtisane est fort surpris de trouver un rival dans son esclave, et quand Laïs est informée du fait, elle s'en émerveille encore davantage, la voilà sur la pente d'un caprice amoureux que l'auteur érige tout de suite en belle et bonne passion.

Avec quelle supériorité il traite le destin,
Avec quelle admirable et tranquille insolence
Il met sa volonté dans la sombre balance!

La courtisane amoureuse — ce n'est pas autre chose — est donc prise comme ses paires de la Grèce, dans les serres de l'imagination, et c'est un trait d'observation parfaitement juste. Il faut que Chalcidias soit libre, puisqu'il est aimé; elle va le racheter; rien de mieux. A quel prix? deux talents, c'est une double poignée, et qu'elle se hâte, Chalcidias veut se tuer. N'oubliez pas Laïs par ceu, a Bomilcar, avile et rusé comme un Gerthoisin qu'il est, a éventé le bel amour, et comme il sait sa Laïs par ceu, il achète l'esclave dix talents pour le rendre cent à la courtisane; toute sa fortune y passera, et Laïs n'hésite pas. Ce trait d'observation ne vaut pas l'autre, il n'a rien de creux; c'est un expédient de comédie moderne. Je veux croire, puisque la tradition l'atteste, que Laïs eût tout sacrifié à Diogène, mais c'était Diogène, un cynique, une rareté inenvisable, une curiosité que les rois et les conquérants venaient voir du fond de l'Asie; mais un obscur joueur de flûte, les courtisanes pas plus que les matrones de l'Attique n'étaient faites pour un pareil sacrifice; c'est le fantôme de la gloire et la grimace de la philosophie qu'elles poursuivaient jusque dans l'entraînement des sens. Au point de vue de la comédie, l'erreur de M. Augier n'est qu'une peccadille; mais il a voulu faire un étude grecque et jouer un air de Laïs, comme M. Ponsard jouait naguère de l'Honneur, et la circonstance est aggravante. Elle s'aggrave encore lorsque, quittant la fantaisie pour la réalité, la courtisane s'enlève, pauvre et nue, avec son joueur de flûte.

Qu'en pensera Socrate, et que dira la Grèce? Mais l'essentiel à connaître, c'est le sentiment de notre public. La pièce l'a intéressé, quoiqu'elle ne soit ni d'étrange et de neuf; c'est le conte de La Fontaine. Le public a saisi au passage des intentions comiques; un caractère original finement tracé, celui de Bomilcar, l'a mis en belle humeur, et bref il a fait fête à ce mélange un peu barbare peut-être, mais assez piquant de sentiments païens, chrétiens, anciens, modernes, ainsi qu'à ces vers grecs d'intention, gaulois de substance, où l'imitation de Molière se croise avec celle d'André Chénier, et saute de Voltaire à M. Victor Hugo. C'est un succès complet également mérité par l'auteur et par les acteurs. Après *la Cigüe*, et en épide *Gabrielle*, nous croyons toujours à avenir comique de M. Emile Augier; il connaît la scène, rare qualité dans un poète de fantaisie; il est plein de verve et d'esprit; son langage est naturel, et son vers est orné; mais il lui manque encore, sans erreur, l'invention des caractères et l'unité de style, ces deux à peu près du génie.

Pendant l'époque napoléonienne se continue au Cirque-Olympique. Les armées se heurtent et le poids fait des siennes. On assure qu'il s'agit de la bataille de Leipzig livrée sous cette nouvelle rubrique: *le Petit Tomou*. Lorsque la victoire n'est plus douteuse et que l'ennemi a pris la fuite, le tambour bat aux champs, l'empereur descend de cheval et donne la croix à un hussard au milieu du bruit. Ce troisième acte est magnifique, à ce point que les deux premiers sont comme s'ils n'étaient pas. Le dialogue est parfait, très-gros, mais qui est-ce qui l'écoute? Ici, comme à l'Opéra, les paroles sont couvertes par la musique, celle du canon. D'ailleurs, l'habit verdâtre, le capote gris, les grandes bottes et le petit chapeau, il n'en faut pas davantage pour six cents représentations.

Décembre s'en va au milieu de son escorte de nuages épais et sombres, ils s'évalent en nous quittant d'un voile de brouillards, on attendait son manteau de neige. Il finit encore et toujours dans les tristesses des catastrophes et du nécrologes; et nous allions, suivant une ancienne habitude, lui consacrer une oraison funèbre et allégorique: Gavarni nous en dispense; il faut céder la place à son pinceau. Un magnifique dessin de plus, et la page que nous n'écrivons pas, c'est tout bénéfice; mais voici notre dédommagement, le jour de l'an.

O jour trois fois heureux! l'arbre de Noël vient de secouer ses fruits savoureux; vous allez revoir la royauté de la feve, et voici venir l'anniversaire mémorable qui fait de la ville un paradis. Dix jours de fêtes, de compliments, de chansons, de dragées, d'actions de grâces, de bombance et d'indigestions. « Les étreintes! aurons-nous des étreintes? demandent les enfants. — Oui, mes petits anges, répond le bon père avec une satisfaction intime. — Et moi, mon ami, aurai-je les miennes? — Certainement, ma chère, il le faut bien. »

Il le faut bien! Voilà où vous en êtes, mesdames:

on se soumet à l'usage tout en le maudissant; votre jour de l'an, ce charmant Cupidon aux ailes roses, messager d'amour et de madrigaux, on l'accueille comme un créancier et presque comme un recours. Ses compliments sont écrits sur papier timbré; il a beau minauder ses sommations et sucrer ses requêtes: réfractaires, prenez-garde à vous! vous seriez condamnés aux dépens. Hélas! s'écrie l'époux dans sa douleur, les étreintes, quel abus! et comme l'institution a dégénéré depuis son origine! En vérité, ma chère amie, vous n'êtes pas aussi raisonnable que la femme de Tatus. — Tatus, que voulez-vous dire? — C'était un roi des Sabins, l'inventeur des étreintes, qui, à chaque renouvellement de l'année, donnait à sa femme une branche d'arbre, et ce bon exemple était imité par ses sujets.

En général, les femmes goutent peu cet apologue; la moralité qu'elles en tirent, c'est l'enlèvement des Sabines, et, à leur avis, Romulus dut offrir à Hersilie quelque chose de mieux qu'un rameau de chêne. Paris est encore peuplé de Sabines. Sans parler des avarés qui ne donnent rien, ou des prodigues qui sèment leurs prolixités ailleurs, on en voit qui distribuent d'une main ce qu'ils reprennent de l'autre. Ces faux généreux trompent leur confiance moitié au moyen d'une série d'atrapes qu'ils ont organisée autour du jour de l'an pour échapper à ses fourches caudines. Dès la mi-décembre, la pauvre femme sème à foison les sourires et les câlineries: c'est sa graine à diamants et autres parures. Que de soins et de peines pour fertiliser ce sol ingrat! la générosité d'un mari! Bref, l'heure de la récolte a sonné: Monsieur l'apporte au logis dans ses poches. Une étoffe nouvelle, quelle joie! Mais c'est pour habiller à neuf le meuble



Fantaisie par Gavarni.

du salon. Et cette boîte d'une dimension respectable, voilà notre surprise, à n'en pas douter; pas encore: c'est un porte-liqueur. Enfin, du milieu d'une liasse de factures acquittées aux frais de la communauté, et qui profiteront au ménage, s'échappe un objet imperceptible: c'est un anneau quelconque, cadeau sentimental et d'autant plus économique, orné des chiffres conjugués et d'une mèche authentique. « Quoi, ce sont de vos cheveux, monsieur, il ne fallait pas vous en priver (c'est un mari chauve); vous faites des folies. — En effet, ce jour de l'an m'a ruiné. — Oui, en ustensiles. — Voilà bien les femmes; il leur faut des colifichets; et si je n'avais qu'à vous offrir une *chaudière* et son *cœur*, comme dit la chanson. — Il ne manquerait plus que cela, une chaudière au mois de janvier: je dirais que vous prenez mal votre moment. — Tenez, ma chère, embrassons-nous et que ça finisse. »

La présente vignette vous montrera le thermomètre conjugal sous un autre aspect. La victime du jour de l'an, ce n'est plus ici la femme, c'est le mari. Heureux homme pourtant, d'abord on lui passe toutes ses fantaisies, il est assasiné de petits soins; c'est le bijou de la maison. « Ne le contrarions pas: voici venir les étreintes. » Ainsi pense la maîtresse du logis, et c'est fort bien penser. Quelques-unes poussent la complaisance jusqu'à simuler le martyre. On se leve plus tôt qu'à l'ordinaire et l'on se couche plus tard; il s'agit de parachever quelque œuvre mystérieuse, bourse ou bretelles brodées, petit mystère d'iniquité innocente, que le héros de l'aventure accepte ordinairement pour un mystère d'amour. Règle générale ou à peu près: la Parisienne achète tout faits les cadeaux qu'elle est censée avoir con-

fectionnés. Se piquer les doigts et user ses beaux yeux à ces travaux sans éclat, c'est une imprudence dont son bon goût la préservera toujours. Les prévenances, les sourires, les cajoleries et l'empressement, chacune de ces douceurs a produit son effet: voilà le thermomètre conjugal arrivé à son maximum; il faut qu'il dégringole. Le mari s'est exécuté. La face des choses, et surtout celle de la dame, a bien changé. C'est la traduction libre du *Je t'aime un peu, beaucoup passionnément... pas du tout!* Heureusement que le trait de mœurs n'est qu'une exception.

Que vous dire encore à propos du jour de l'an? C'est un anniversaire qui s'éternise, les mêmes compliments, les mêmes sérénades et les mêmes bons mots qu'autrefois; dans les rues, la même foule et le même spectacle. Il est bien entendu que la ville est plus que jamais un magasin de curiosités. Toute la population est dehors, et l'on se souhaite le bonjour entre deux emplettes. La promenade du jour de l'an vaut celle du mardi gras: c'est une mascarade à visage découvert, où l'on peut reconnaître chacun des masques et des emplois de la comédie humaine. Le généreux, le dis-

sipateur, le glorieux en tournée de cérémonie, le parasite en habit neuf portant sa carte aux amphitryons, le bon père chargé de polichinelles, le flâneur qui jouit de tout et l'avare qui ne jouit de rien. L'étrincelant fouillis que les boutiques! Ne mo parlez pas des merveilles orientales, des palais moresques, des villes peintes comme Canton ou Naukin, et des cités mascarades comme Venise et Naples; l'or, les pierres, les brillants tissus, les métaux resplendissants, les étoffes merveilleuses tissées par des fées invisibles: voilà les perles que Paris a tirées de son écriin. Seulement n'allez pas demander quelle est l'étreinte à la mode et dans quel moule nouveau 1851 a jeté son monde et ses fantaisies. En fait d'inventions, on s'accommode assez volontiers du vieux, et il faudra que la nouvelle année s'arrange des nouveautés de ses ancêtres. Il est trop vrai qu'au milieu du progrès général le bonbon reste stationnaire, on s'en tient à la dragée et au fruit confit; les chinoiseries font la même grimace; ainsi de la littérature du bonbon, qui ne sort pas de la devise et du rébus. Après cinquante ans d'exercice, nous en sommes encore aux énigmes du *Fidèle Berger*. Ailleurs, ce sont les mêmes bons hommes plus ou moins réjouissants, les représentants de la république.... du rocco, parleurs à la mécanique, automatés joueurs d'instruments sur toutes les cordes, grands hommes pâte molle ou burlut. L'esprit français ne se lasse pas de voir toutes choses en caricature; il a l'humeur railleuse des vieillards. Certainement notre époque égayera fort nos descendants, et ils n'auront pas à lui appliquer la maxime de Montesquieu: Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyée.

PHILIPPE BESNON.



Industrie parisienne.

Au moment où l'Angleterre convie les industries du monde entier à l'exposition universelle que l'année 1851 verra s'ouvrir à Londres, et dont la France doit se reprocher de n'avoir point pris l'initiative, l'Illustration, après avoir depuis longtemps ouvert ses colonnes aux grands établissements industriels français, montrerait plus que de l'indifférence et pourrait même être taxée d'injustice en n'essayant pas de faire connaître successivement à ses lecteurs les produits multiples et variés de l'industrie parisienne appelée à tenir une place si élevée à cette exposition.

L'industrie parisienne, célèbre par le bon goût de ses produits, l'habileté de ses artistes et l'intelligence de ses ouvriers, s'exerce en effet sur un nombre infini d'articles de natures différentes; les efforts nombreux tentés depuis la révolution pour améliorer l'industrie française ont toujours été couronnés de plus heureux succès dans la capitale; mais c'est surtout depuis les longues années de paix dont la France a joui, que Paris est devenu une ville industrielle de premier rang, sans avoir cependant l'aspect d'une ville manufacturière; ses articles portant d'ailleurs un caractère

particulier de nouveauté et d'élégance, sont accueillis et recherchés avec un faveur très-marquée tant en France que dans les colonies et les marchés étrangers.

Parmi les branches d'industrie spéciales à cette capitale, l'horlogerie fine, les bronzes, l'orfèvrerie et la bijouterie entrent pour des sommes importantes dans la balance de son commerce.

L'horlogerie mixte, c'est-à-dire celle qui s'exerce sur des pièces provenant de fabriques étrangères ou françaises, et l'horlogerie de précision, dont toutes les pièces sont fabriquées à Paris même, y sont cultivées avec assez d'honneur pour assurer à cette ville le monopole des pendules, dont l'Angleterre seule nous achète pour plus de deux millions par an; et si l'horlogerie de Paris, en ce qui concerne la fabrication des montres, est encore en lutte avec celle de Genève, elle a conservé, pour tout ce qui est art, goût et invention, une incontestable suprématie.

La fabrication des bronzes de Paris, pour les cadres de pendules, flambeaux, candélabres, coupes et autres pièces des garnitures de cheminées, est sans concurrence dans le

monde, et les artistes éminents, créateurs incessants de modèles variés qu'envoie leur infépuisable imagination, sont également sans rivaux. Les produits de cette industrie, qui occupe à Paris plus de cinq mille ouvriers, s'évalent annuellement à une valeur de 20 millions environ.

L'orfèvrerie qui embrasse tous les objets d'or et d'argent, tels que vaisselle plate, surtout pour la décoration de la table, ornements d'église, etc., ne peut trouver ailleurs que dans les grandes villes la réunion des conditions qu'exige une large fabrication. Aussi Paris, centre de cette fabrication, a-t-il rendu depuis longtemps l'étranger tributaire de la France par le bon goût qu'il a su imprimer à ses produits. Beauté, élégance dans les formes, richesse de dessin et travail parfait, tels sont les caractères des ouvrages qui sortent des ateliers de Paris. Néanmoins d'ajouter que les sculpteurs les plus distingués, les dessinateurs les plus renommés ne dédaignent pas de consacrer leurs talents à cette industrie, qui réclame des mains habiles pour tous ses détails, et qui donne lieu chaque année à des transactions commerciales considérables.



Grande fabrique et magasins d'horlogerie, orfèvrerie et bijouterie de C. Detouche, 158 et 160, rue Saint-Martin.

Quant à la bijouterie, chacun sait que c'est une des branches les plus importantes du commerce français, et celle où constato de la manière la plus évidente la supériorité des arts du modelage, de la ciselure et du dessin, et les progrès toujours croissants de l'industrie parisienne. La fabrication de cette innumérable multitude de bijoux que le besoin, la mode et le caprice font sortir des ateliers de joaillerie, consomme chaque année 1,500 kilogrammes d'or, représentant 12,400,000 francs environ; la main d'œuvre, qui occupe plus de 7,000 ouvriers, tant bijoutiers, émailleurs, serisseurs, graveurs, ciseleurs, etc., que doreurs, graveurs, estampeurs, fondeurs et guillocheurs, égale à peu près le prix de la matière employée, ce qui porte cette fabrication au chiffre de 24 millions qui ne s'applique absolument qu'à la main d'œuvre et au prix du métal dégagé de valeur des nombreuses pierres qui la joaillerie est appelée à monter chaque année à Paris.

Indépendamment des maisons qui se livrent à la fabrication spéciale des différents articles que nous venons d'énumérer, il s'est formé dans Paris de puissants établissements commerciaux, qui, à l'aide de capitaux considérables, ont, puis un certain nombre d'années, essayé de donner une us forte impulsion à l'uno ou à l'autre de ces branches de

l'industrie parisienne. Le plus important de ces établissements n'a même pas reculé devant l'audacieux projet de les réunir toutes, c'est celui que M. C. Detouche a formé dans la maison portant sur la rue Saint-Martin les nos 158 et 160.

Dans de vastes magasins, salons et galeries, décorés avec goût, et au développement desquels trois étages suffisent à peine, s'étale sans confusion, et au contraire avec un ordre parfait, tout ce que la fabrication parisienne peut produire en horlogerie, bronzerie, orfèvrerie et bijouterie-joaillerie.

L'horlogerie offre au choix depuis la simple horloge de village jusqu'au régulateur compliqué, qui, après avoir obtenu à l'exposition des produits de l'industrie française en 1849 la médaille d'argent, doit aller en conquérir une autre à l'exposition de Londres; depuis le cartel en bois du prix le plus modique jusqu'au modèle de pendule en bronze doré ou florentin du travail le plus nouveau et le plus recherché; depuis la montre d'argent à savonnette jusqu'à la montre marine, au chronomètre le plus perfectionné, et jusqu'aux ingénieux appareils uranographiques de M. Guénal.

Près du flambeau destiné au travailleur solitaire, l'art du bronzier expose des candélabres et des bras de cheminée empruntant à la Grèce ses formes pures et sévères, à la renaissance ses élégantes arabesques, et à nos récentes co-

louis XIV et de Louis XV leurs plus capricieuses enroulements. Dans les vitrines consacrées à l'orfèvrerie ont été réunies les pièces les plus simples de la vaisselle plate ordinaire, aux modèles riches et variés des objets destinés à la décoration de la table la plus opulente; la fabrique du village ainsi que celle de la ville y trouveront chacune les vases et objets du culte en harmonie avec les ressources larges ou bornées de leurs églises respectives.

Enfin les montres de la bijouterie renferment à côté de l'alliance brisée la bague au chaton orné d'un riche camée; le bracelet en argent et la croix à la Jeannette près du collier de perles fines à fermoir émaillé; les simples boucles d'oreilles en or et l'écrin complet éblouissant de diamants et de pierres.

Si à cette réunion illustrée se joint encore la garantie de toutes les marchandises livrées, un prix fixe toujours coté avec modération, la facilité de faire des commandes et de ne point attendre livraison qu'autant que leur confection satisfait le goût le plus difficile, on ne s'étonnera plus de l'honorable clientèle que la maison Detouche a su se faire à Paris et dans la province, et des débouchés considérables qu'elle s'est créés tant dans les colonies qu'en pays étranger.

De la Contrefaçon des œuvres littéraires et artistiques.

La propriété des œuvres littéraires ou artistiques n'est plus contestée aujourd'hui que par un petit nombre d'écritains qui se font payer le plus cher possible, et défendent de reproduire les écrits dans lesquels ils combattent. C'est donc une question jugée qu'il serait inutile de discuter. L'exercice du droit n'est pas encore toutefois aussi généralement reconnu que le droit lui-même. Parmi les publicistes et les jurisconsultes qui admettent la propriété littéraire, il en est qui se sentent tentés de tolérer la contrefaçon, sinon indigne du moins étrangère. Deux ou trois sophismes se sont emparés de certains esprits, à tel point qu'ils ont fini par leur sembler des vérités. Sur ce point, la discussion est encore nécessaire. Aussi, bien que nous nous propositions surtout dans cet article d'examiner les moyens proposés ou pris jusqu'à ce jour par le gouvernement français pour mettre un terme à la reproduction illicite des œuvres littéraires et artistiques, croyons-nous devoir préalablement entrer dans quelques détails historiques et statistiques sur la contrefaçon, et résumer le principal argument de ses partisans honteux ou avoués.

Benlone ne l'ignore : la Belgique, et en Belgique, Bruxelles, sont le centre d'un immense commerce de contrefaçon qui forme à la librairie française les marchés du monde entier. A peine un livre, destiné soit à un succès de vogue, soit à une fortune durable, a-t-il paru à Paris, qu'il est réimprimé par des libraires de Bruxelles ou des autres villes de la Belgique — quand je dis libraires, je me trompe; je devrais dire des sociétés en commandite, constituées au capital de plusieurs millions de francs, et ayant des comptoirs et des sous-comptoirs dans les principales villes du globe. Les résultats de cette double opération sont faciles à concevoir. Pour les rendre plus clairs, je prends un exemple : M. Didier, de Paris, achète 15,000 francs à M. Guizot le manuscrit de *Monk*, et le fait imprimer, je suppose, à 5,000 exemplaires qu'il vend 5 fr.; c'est donc 3 fr. de droits d'auteur qu'il a à payer par chaque exemplaire. M. Méline, de Bruxelles, réimprime cet ouvrage, et, comme il n'a pas de droits d'auteur à payer, il peut, en le vendant seulement 2 fr., courir les mêmes chances de bénéfices que M. Didier, qui est obligé de le vendre 5 fr. En conséquence, les libraires de l'Angleterre, de la Russie, de la Sardaigne, de la Prusse, de l'Espagne, de l'Italie, des Etats-Unis, du Mexique, etc., qui croient pouvoir placer des exemplaires de *Monk*, s'adressent à M. Méline, de préférence à M. Didier, parce que les consommateurs ou les acheteurs sont d'autant plus nombreux que le prix de la marchandise est moins élevé, et M. Didier, qui a fait une spéculation hasardeuse, repoussé ainsi du marché extérieur par une spéculation presque assurée, se voit réduit au marché intérieur peut-être insuffisant, sans compter que dans certaines provinces frontalières la contrefaçon lui fait encore une concurrence redoutable. Ce que je viens de dire d'un libraire et d'un livre s'applique à tous les libraires et à tous les livres français.

Et qu'on le remarque bien : ce n'est pas seulement aux éditeurs, c'est aussi aux auteurs que la contrefaçon porte préjudice. Si les éditeurs pouvaient compter avec certitude sur la vente des marchés étrangers, ils accorderaient aux auteurs ou les auteurs exigeraient d'eux une rémunération plus forte de leurs travaux. En outre, la contrefaçon ne se borne pas à tuer les ouvrages existants; elle en empêche un grand nombre de naître, soit par les craintes malheureusement trop fondées qu'elle inspire aux éditeurs, soit par la réimpression anticipée des articles de journaux ou de revues composés tout exprès par leurs auteurs pour en former des volumes.

On a dit pour justifier, pour excuser la contrefaçon, que tout en portant atteinte à des droits individuels, elle servait néanmoins, par l'abaissement de ses prix, à faciliter au dehors la diffusion des œuvres de l'intelligence. Cet argument, produit à la tribune française par un de ses orateurs les plus éminents et de ses hommes d'état les plus sages, ne supporte pas l'examen. Qu'on ouvre à la librairie française tous les marchés étrangers qui lui sont aujourd'hui fermés, et elle y vendra ses produits à des prix inférieurs même à ceux de la contrefaçon. Rien de plus facile à expliquer que à comprendre. Les frais fixes ou généraux d'un livre, c'est-à-dire les droits d'auteur, la composition, les moyens de publicité, les dépenses d'administration diminuent pour chaque exemplaire à mesure que le nombre des exemplaires tirés augmente. S'il venait à 1 franc, par exemple, pour un tirage à 2,000, ils tombent à 25 cent. pour un tirage à 8,000. Si, dans l'état actuel des choses, un livre français se vend à 8,000 exemplaires dans le monde entier, 2,000 exemplaires au plus sont fournis par l'éditeur qui, par conséquent, est obligé de retirer 1 franc par frais généraux sur chaque exemplaire. C'est la contrefaçon belge qui vend les 6,000 exemplaires restants. Mais la contrefaçon n'est pas un contrefacteur. Elle se compose d'ordinaire pour un ouvrage un peu important de trois contrefacteurs qui se font concurrence. Chacun de ces contrefacteurs vendra 2,000 exemplaires pour sa part, et aura par conséquent — bien qu'il ne paye pas de droits d'auteur — 50 cent. de frais fixes et généraux à percevoir sur chaque exemplaire. Eh bien, supposez la contrefaçon détruite n'importe par quel moyen, supposez que l'éditeur français vende seul les 8,000 exemplaires, il aura, bien qu'il paye les droits d'auteur, 25 cent. de moins de frais fixes ou généraux que les contrefacteurs belges. Il pourra donc s'il le veut, et son intérêt bien entendu l'y déterminera, vendre son livre meilleur marché que s'il aurait vendu la contrefaçon, et la destruction de la contrefaçon servira mieux encore que son maintien, à faciliter au dehors la diffusion des œuvres de l'intelligence. Seulement alors cette diffusion aurait lieu au bénéfice de celui qui aurait risqué une partie de sa fortune pour la faciliter.

Il est difficile d'apprécier en chiffres le tort que la contrefaçon belge ranse chaque année à la librairie française. Les tableaux d'exportation publiés par l'administration belge sont évidemment incomplets et inexacts. Ainsi, en 1845, la France a exporté en livres, gravures et papiers de musique, — les documents officiels ne distinguent pas entre ces trois sortes d'objets, — 974,000 kilogrammes, représentant une valeur officielle de 7,900,000 francs, et si nous devons en croire les tableaux officiels de l'administration belge, dont nous ne contestons pas la bonne foi, mais dont nous ne pouvons pas accepter les chiffres, les exportations des livres belges se seraient élevées

Table with 2 columns: Year, Value. Data: 1843 to 1847 showing values in kilograms and francs.

Nous ne connaissons pas les relevés de 1848 et de 1849, mais nous pouvons rappeler ceux de quatre années précédentes qui, quels que soient les chiffres véritables, témoignent du moins des progrès toujours croissants de ce commerce avant 1846 :

Table with 2 columns: Year, Value. Data: 1836 to 1833 showing values in kilograms and francs.

Admettons que ces chiffres soient exacts, — ce qui est une pure hypothèse, — et voyons comment les exportations de 1841, 1845, 1846 et 1847 se sont réparties dans les diverses contrées du globe. Le tableau suivant est emprunté également aux documents officiels :

EXPORTATION DES LIVRES BELGES.

Table with 5 columns: Destination, 1841, 1842, 1846, 1847. Lists various countries and their corresponding export values.

Les envois de 1847 comprenaient : en livres brochés et en feuilles, évalués à 6 fr. le kilogramme, 162,000 kilogrammes, soit 975,000 francs; en livres cartonnés et reliés, évalués à 7 fr. le kilogramme, 32,000 kilogrammes, soit 226,000 francs.

Du reste, il ne faut pas s'y tromper, la contrefaçon a des effets désastreux pour les pays ou elle s'exerce, quand ces pays parlent la langue dans laquelle sont écrits les ouvrages qu'ils contrefont. Elle détruit, soit dans ses développements, soit dans ses germes, toute littérature nationale. Malgré d'honorables efforts qui ont donné quelques résultats satisfaisants, on ne peut pas dire que la Belgique et les Etats-Unis aient une littérature. En effet, les écrivains belges ou américains ne produisent pas ou produisent peu, parce qu'ils sont assurés d'avance de ne retirer aucun bénéfice de leurs travaux, la contrefaçon, qui n'a pas de droits d'auteur à payer, vendant à vil prix des ouvrages supérieurs ou égaux, — inférieurs si l'on veut, — à ceux qu'ils pourraient produire; aussi, la société des gens de lettres belges et celle des artistes ont-elles adressé récemment à la chambre des représentants et au sénat des pétitions dans lesquelles elles ont demandé l'interdiction de la contrefaçon. Toutefois ce serait se faire illusion que de croire que la contrefaçon, qui cause de si graves préjudices et aux littérateurs étrangers et à la littérature nationale, soit une spéculation avantageuse. Certains contrefacteurs se sont enrichis, mais ce sont des exceptions heureusement rares. Le dédit, j'allais dire le crime, porte avec soi son châtiment : la concurrence a ruiné la contrefaçon belge, ou du moins a tellement diminué ses profits par l'abaissement des prix qu'elle ne produit plus que pour produire, c'est-à-dire pour entretenir des imprimeries et des papeteries. Elle en est arrivée à ce point qu'elle croit devoir diminuer le nombre et l'importance de ses opérations. M. Méline prouvait, il y a quelques jours, au directeur de la *Revue britannique*, M. Amédée Pichot, qu'il avait réduit son tirage d'un tiers.

Mais quelles que soient les exportations, les ventes à l'étranger dont le chiffre même approximatif ne nous est pas connu, les réalisations de bénéfices ou les pertes de la contrefaçon belge, toujours est-il qu'elle cause un tort énorme à la librairie française, car elle lui ferme ou partie tous les marchés étrangers. Aussi depuis plus de vingt-cinq ans la librairie française proteste contre les abus de la contrefaçon et s'est élevée à plusieurs reprises, jusqu'à ce jour ses plaintes ont été à peu près inutiles. Elle a échoué dans toutes ses tentatives, car la France est un pays où la réforme la plus insignifiante, la plus nécessaire, la moins contestée attend un ou deux siècles sa réalisation, à moins qu'elle ne s'achète au prix d'une révolution.

En 1840 un traité est conclu avec la Hollande; il restait

à l'état de projet, car il n'est même pas suivi des conventions spéciales qui devaient en assurer l'exécution.

En 1843 une convention en date du 25 août est conclue avec la Sardaigne pour garantir dans les royaumes de France et de Sardaigne la propriété des œuvres littéraires et artistiques. En 1846 une convention supplémentaire est ajoutée à ce premier traité; mais ces deux conventions ne reçoivent aucune exécution, c'est-à-dire que malgré leurs prescriptions la contrefaçon belge continue comme par le passé à inonder le marché arde de ses produits. Aussi le 2 décembre dernier, M. le général Lalitte, ministre des affaires étrangères, a-t-il présenté à l'Assemblée législative un projet de loi sur une troisième convention conclue avec la Sardaigne, et ayant pour objet, selon l'exposé des motifs, d'assurer respectivement à la propriété des œuvres d'esprit et d'art publiées dans les deux pays des garanties plus efficaces contre la contrefaçon étrangère. « Car, ajoutait plus loin M. le général Lalitte, malgré le soin apporté à la rédaction des traités précédents et la loyauté extrême avec laquelle le Cabinet de Turin a invariablement cherché à en assurer l'exécution, l'expérience a montré que le but poursuivi n'était que très-imparfaitement atteint — M. le ministre eût pu dire pas du tout — et que les contrefaçons étrangères de nos principaux ouvrages de librairie continuaient à trouver un vaste débouché dans l'intérieur du royaume sarde. » Une commission a été nommée par l'Assemblée législative pour examiner ce projet de loi et elle a choisi M. Victor Lefranc pour rapporteur.

Le troisième traité conclu avec la Sardaigne sera-t-il plus efficace que les deux premiers? Il est permis de l'espérer. Toutefois, avant qu'il se soit discuté par l'Assemblée législative, le Cercle de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, fondé depuis quatre ans (1), a cru devoir soumettre à la commission un certain nombre d'observations qui ne peuvent manquer d'y faire apporter quelques modifications importantes. Ainsi, par exemple, MM. les libraires, imprimeurs et papeteriers eux-mêmes demandent avec raison qu'on empêche non seulement la publication et l'introduction, mais la vente des œuvres d'esprit et d'art contrefaits. En conséquence, ils proposent que tout ouvrage contrefait de l'un ou de l'autre pays existant au moment de la convention dans les magasins des libraires ne puisse être vendu qu'après avoir été frappé sur le titre d'une estampille et que tout ouvrage neuf d'une édition contrefaite qui ne porterait pas l'estampille constatant l'antériorité de sa publication ou de son introduction soit considéré comme une contrefaçon prohibée. Plus loin ils sollicitent, avec non moins de raison, une réduction plus forte des droits actuellement établis à l'importation dans le royaume de Sardaigne, des livres, dessins, gravures ou ouvrages de musique publiés dans tout l'étranger du territoire de la République française. Ces droits sont encore trop élevés. Pour les livres brochés, ils restent fixés à 30 fr. les 100 kil. et, pour la musique gravée à 60 fr., tandis que l'introduction en France des mêmes produits n'est frappée que d'un droit de 10 fr. par 100 kil.

Nous n'aurions pas parlé de ce mémoire qui soulève et résout beaucoup d'autres questions d'exécution ou de détail, s'il ne posait pas avant tout un grand principe dominant toute la matière. Ce principe, c'est la reconnaissance entière et formelle du droit de propriété en France pour tous les ouvrages publiés par les étrangers dans leur pays. La librairie française, nous devons le dire à sa louange, a plusieurs fois déjà formulé ce vœu. Dans un mémoire en date du 20 janvier 1840, elle disait en parlant de cette disposition :

« Elle consacre un principe fécond et qui trouvera des imitateurs; »

« Elle appelle la reconnaissance des écrivains étrangers; »

« Elle donne au gouvernement français le droit et il lui impose le devoir de réclamer, en toute occasion, l'abolition par les étrangers d'un principe que la France a reconnu elle-même à leur profit.

Au premier coup d'œil, cette mesure peut paraître un sacrifice; mais elle est de notre part une initiative honorable, et elle nous paraît féconde en résultats assez prochains.

Lors de la présentation du projet d'union douanière avec la Belgique en 1844 et à diverses époques, la librairie française a renouvelé la demande qu'elle adresse encore aujourd'hui à l'Assemblée législative; elle persiste à croire — ce que le seul moyen efficace de protéger la propriété littéraire est dans un ensemble de traités internationaux, et que cet ensemble de traités ne saurait être obtenu tant que la France elle-même n'aura pas pris une généreuse et loyale initiative, en prescrivant chez elle et sans conditions la contrefaçon des ouvrages étrangers; — que les écrivains français pauseront dans cet acte une force bien plus grande pour poursuivre les débiteurs de contrefaçon, car on n'y pourra plus leur répondre que la France commet le même délit à l'égard des autres Etats; en effet, ce n'est pas seulement un intérêt personnel qu'ils auront à défendre, c'est un acte immoral, condamné par la législation de leur pays, dont ils réclameront la répression. » En conséquence, elle sollicite de l'Assemblée législative et du Pouvoir exécutif le vote et la promulgation du décret suivant :

« Le droit de propriété des auteurs étrangers sur leurs œuvres publiées à l'étranger est assimilé en France au droit des auteurs français. »

Cette grande mesure ferait à coup sûr honneur à la France. Mais lui serait-elle vraiment utile; en d'autres termes, ne risquerions-nous pas de devenir dupes et victimes de notre générosité? C'est l'opinion, nous devons l'avouer, de beaucoup de bons esprits. Toutefois, qu'on ne nous l'oublie pas, l'Angleterre a 31 millions d'habitants, la Prusse, le Danemark, les Etats du pape, les Etats-Unis, la Toscane, la Sardaigne ont déjà admis la réciprocité; et, d'ailleurs, qui connaît mieux le

(1) M. Paenner, éditeur, président, MM. Bailly et Lecoffre, éditeurs, vice-présidents; M. Gratot, directeur de la papeterie d'Essonne, secrétaire.

besoin de la librairie, qui est plus intéressé à sa prospérité que les libraires? Ne soyons pas plus républicains que la République. Or les libraires, les imprimeurs, les papetiers français — sans bien entendu ceux qui s'enrichissent des produits de la contrefaçon — sont unanimes pour réclamer la reconnaissance franche et sans restrictions du droit de propriété en France pour tous les ouvrages publiés par les étrangers dans leur pays. « Pour les nations, comme pour les individus, disent, dès 1811, les comités réunis de la Société des gens de lettres et de la librairie, la morale est une, et ce sera une triste ressource que de se défendre momentanément contre l'immoralité d'autrui. La contrefaçon est une usurpation de propriété; il faut avoir le courage de la déclarer hautement, et donner aux autres l'exemple du sacrifice. Qui, il appartient à la France de prendre encore, comme pour le droit d'aubaine, une généreuse initiative. Qu'elle déclare nettement et sans réserve que le droit des auteurs étrangers sur leurs œuvres publiées à l'étranger est assimilé chez nous et ce droit des auteurs sur leurs œuvres publiées en France, et ce sera un grand exemple donné au monde, en même temps qu'un pas immense fait dans une carrière de justice et de loyauté où toutes les nations tiendront à honneur de nous suivre. »

AOLDFE JOANNE.

La veillée de Noël.

SOUVENIRS D'AUTREFOIS.

C'était la veille de Noël! L'heure du *gros souper* était sonnée depuis longtemps à l'antique horloge de bois de la grande salle; tout était prêt pour recevoir les convives, la table dressée avec une magnificence inusitée était les mille séductions appétissantes d'un repas moderne, luxe inconnu de nos pères; l'office envoyait de ses profondeurs les parfums les plus balsamiques, et personne n'arrivait. Aussitôt l'attente et venait avec une impatience qu'elle s'efforçait vainement de déguiser. Tantôt elle s'approchait de la fenêtre dont elle soulevait les lourds rideaux pour voir si, à travers les bruissements du soir, elle n'apercevait pas ses enfants qu'elle attendait; mais la nuit était sombre et le vent du nord souillant par rafales emportait des tourbillons de neige et ne permettait pas de rien distinguer. D'autres fois elle regardait la porte avec anxiété espérant sans doute que ses convives apparaîtraient tout à coup par un effet magique de sa volonté; la solitude et le silence semblaient se jouer de sa peine, en demeurant seuls, comme des hôtes importuns, maîtres des lieux que devait aimer le bruit, le plaisir et la gaieté. Découragée, elle revenait à se presser près du feu, s'agitait, ne pouvait tenir en place, frappait le parquet de ses fins petits sabots pour se calmer au son de sa propre impatience, et jetait enfin des regards inquiets et furtifs vers la pendule, la priant en vain de suspendre sa marche, car le balancier incertain n'en pressait pas moins sur le cadran le pas silencieux et continu des aiguilles accomplissant leur rotation régulière, marquant des heures impartiales dans leur durée et insensibles aux vœux sages ou insensés de ceux qui veulent en arrêter ou en accélérer le cours.

Ce fut un véritable désespoir qu'elle entendit résonner le timbre précurseur de l'heure. Neuf heures allaient sonner! Mais au même instant un autre son y répondit; le lourd marteau en cuivre ébranlait vivement la porte cochère, des pas pressés résonnèrent dans le corridor, et ma grand-mère heureuse oubliant, dans la joie d'embrasser ses enfants, son impatience, ses inquiétudes et le long sermon qu'elle leur avait préparé. Puis trébuchant autour d'elle la hande joyeuse de ses petits-enfants, et sortant avec solennité de sa poche une clef qu'elle y tenait cachée depuis nombre de jours, elle ouvrit une porte, et tous, frissonnants de bonheur, nous entrâmes en tumulte dans un grand cabinet splendide éclairé, où sur une table s'élevait l'arbre de Noël, radieux des bougies et des jouets attachés à ses branches. Autour étaient étalées, groupées, arrangées, des fantaisies d'enfants aussi charmantes que variées. La poncée aux dents d'ivoire, aux yeux d'émail, à la robe bouillante, pomponnée et saturee comme une grande dame, brillait à côté d'un chevalier armé de pied en cap, pareil aux anciens preux. L'o vaillant cavalier éprouvait un cheval toujours loquace, mais toujours immobile; des fantassins couraient le pas de charge sur leurs tablettes de bois, des escadrons de lanciers chevauchaient à travers les ballons, les cerceaux, les raquettes, en faisant quelquefois mordre la poussière à d'inconnues polichinelles, acteurs obligés de semblables fêtes: puis des tambours, des clairons, des sabres, des fusils, appareil guerrier déployé pour charmer l'humeur martiale des petits garçons, mêlés aux rubans, aux chiffons, aux bijoux, aux confrets à l'usage de la coquetteur naissante des petites filles. Il y en avait pour tous les âges, pour tous les goûts, pour rattraper et captiver ces imaginations d'enfants. Quand nos transports et nos cris de joie eurent cessé, lorsqu'on nous eut attachés à la contemplation de ces merveilleuses rassemblées des bazars de Paris et des foires de Nuremberg, ma grand-mère donna le signal du souper, chacun entra dans la salle et prit place autour de la table ou treize couverts symétriquement alignés attendaient depuis longtemps les convives. Des flacons remplis de vins aux blancs reflets, ou aux teintures aussi chaudes que le rubis, semblaient vouloir lutter des séductions avec les mille riens, hors-d'œuvre indispensables d'un repas. Les citrons du pays s'élevaient auprès des concombres à la robe verdâtre, les olives lisaient pendant aux champignons sauvages conservés dans l'huile, le beurre se baignait en pairs migrons dans l'eau claire de ses gondoles, çà et là une foule de conserves enfermées dans des pots de verre aux loges cois ou à la base rebondie excitaient par leur mystérieux dehors l'appétit et la curiosité. Les légumes, sous les apprêts les plus

variés, encadraient la table; de superbes poissons nageaient dans leur sauce aromatique où disparaissaient à demi sous les herbes marines qui leur prêtaient leurs parfums, en faisant miroiter à la lumière leurs écailles aussi diaprées que les couleurs de l'arc-en-ciel; ils étaient entourés de coquillages qui les escortaient comme leurs tributaires naturels.

Pour orner aux coins de la table s'élevaient dans leurs vases de terre brune quatre grosses gerbes de blé en corce vert que le plus jeune enfant de la maison avait fait germer dans l'eau et soignée avec la plus vive sollicitude depuis un mois pour cette solennité. Couverte ancienne des soins persus qui forcent la nature à produire, bien avant le temps, le froment saint et bûni pour l'associer à sa joie dans un jour grand de miracles et le consacrer à Dieu comme un hommage de reconnaissance et d'amour. Au milieu, pour surtout principal, un candélabre d'argent massif mariait sa lumière avec celle du lustre, et d'un commun accord ils frappaient d'étincelles vives l'argenterie, s'élevaient en reflets éclatants, en losanges capricieux, en ronds étincelants sur la mate blancheur des porcelaines, et changeaient enlin en diamants, en rubis, en émeraudes, en topazes ou en saffirs merveilleux les facettes brillantes des cristaux. Le buffet pliait sous le poids des fruits, des oranges à l'écorce vermeille, des melons blancs à la pulpe douce et savoureuse, des gâteaux dorés et parfumés, du nougat nuancé, de la verte pistache, du miel transparent dans les coupes et des confitures embaumées.

Un immense feu embrasait l'âtre et envoyait des pyramides de flammes dans l'antique cheminée, et par moments, lorsque ces mêmes flammes vacillaient sous le souffle du vent en décrivant des spirales en des langues de feu, on distinguait dans l'ardente profondeur du foyer la bûche de Noël, bûche énorme de bois coupé du tronc du plus vieil arbre de la forêt voisine, suivant une ancienne tradition. Le bois bûni était répandu à profusion autour de la salle; les lumières se joignaient à travers ses rameaux, qui s'élevaient en touffes gracieuses, un bouquet élégant et le hochet en cuir dans la longueur des murs, disparaissant derrière un faisceau d'armes pour reparaître au bas d'un vase portait en y traçant un chiffre symbolique; il s'élevait ensuite en festons au-dessus des portes, décrivant des arcades, des colonnes sur les boiserie, et mêlait enfin ses jolis fruits rouges et ses feuilles sombres et menues aux girandoles du lustre, en se perdant sous une grosse branche d'orange suspendue au plafond, d'après un vieux usage du pays.

Cet intérieur, ainsi éclairé et animé, avait un charme de gaieté et de bien-être en contraste avec la rigueur de la saison, et donnait un nouveau prix à cette atmosphère si chaude, à ce foyer ômi, à ce toit paternel si fécond en souvenirs, à cette table hospitalière qui nous réunissait ainsi tous chaque année à pareil soir, pour rétempérer nos âmes aux saintes douceurs des affections de la famille. En effet, qui pourrait dire les sentiments divers qui agitaient les convives: dans cette salle étincelante de lumières, ne voyaient-ils pas comme à travers le verre transparent d'une lanterne magique, les mille incidents de leur enfance, les émotions impétueuses ou paisibles de leur jeunesse? Chaque lambris, chaque meuble resté à la même place ne leur retraçait-il pas un jour de bonheur, une heure de rêverie, des instants d'illusions à jamais perdus? Autrefois, ce jeune homme à l'imagination loquace n'avait-il pas revêtu la gloire et la célébrité au coin de ce foyer? N'avait-il pas s'élevé voir le monde ouvrir devant sa volonté ses rangs, qui s'élevaient de son Elysée de plaisirs, lui apporter, comme le génie de la *Lamproscopie*, les trésors et les grandeurs? Cet autre, dont l'âme aimantée rêvait une affection tendrement partagée, n'avait-il pas vu pour la première fois à cette place la compagne aimée de sa vie? Là, cette jeune femme n'avait-elle pas reçu la loi d'un époux adoré? Ici, son enfant ne lui avait-il pas souri, et son père ne l'avait-il pas béni, agnommée près de ce fauteuil vénéré? N'avait-il pas tous aimé, pleuré, souffert en ces lieux? De pareils souvenirs ne s'effacent pas de la mémoire, de semblables émotions ne peuvent s'oublier, car cette trinité de bonheur et de misère s'inscrit dans le passé en caractères de feu; parce qu'elle brûle ce qu'elle touche et consume ce qu'elle a une fois aimé.

Ma grand-mère, heureuse à l'ère de ses enfants, qu'elle voyait autour d'elle entourant sa vieillesse de respect et d'amour, regardait tour à tour ces têtes blanches et brunes, ces fronts pensifs ou joyeux, ces hommes dans la force de l'âge, ces femmes charmantes, ces petits enfants espugnes et gracieux; anneaux d'une même chaîne, liés les uns aux autres par les liens indissolubles de la famille. Alors de sa voix maternelle et enjouée elle encourageait l'appétit pres de s'éteindre, ranimait la gaieté par ses sourires, était enfin l'animation et la vie de ce banquet, qu'elle présidait comme l'aitule adorée de ses nombreux enfants. Parfois ses yeux attristés et rêveurs s'arrêtaient sur les plateaux vides par un âtre aimant, et elle avait l'air d'une veuve; une larme brillait sous sa paupière comme un hommage qu'elle rendait à celui qui n'était plus, mais dont le souvenir cher et sacré vivait toujours dans son cœur. Puis ses regards reprenaient leur douceur, la sourire revenait sur ses lèvres pâles par les regrets, en contemplant cette génération blonde et bouclée d'enfants aimables; génération destinée à remplacer celle qui s'éteignait, comme le fruit remplace la fleur, puis tombe et se renouvelle, et qui faisait son espérance, sa consolation et son orgueil. Et elle les revoyait tous réunis un soir à la veillée de la Noël, et les flacons circulaient, et la causerie se ranimait vite et gaie, et les paroles affectueuses s'échangeaient dans toute l'effusion du cœur. Et les cloches se mirent à sonner en joyeux carillons, en brillantes volées la messe de minuit, interrompant de leurs voix vibrantes les joies mondaines de ce jour. Il semblait qu'elles eussent emprunté les sons éclatants de la trompette sonore de l'ange messager annonçant autrefois aux pasteurs la naissance du Christ, pour commander par leurs chants

puissants et passionnés le recouvrement et la prière. A ce signal bien connu, chacun fit ses préparatifs; les uns s'envolèrent de leur manteau, les autres firent les s'entourer de fourrures, les servantes ajustèrent leur pelisse, en s'armant des filots qui devaient déclarer notre route; ma grand-mère m'abrita sous sa mante, et ne prenant par la main, nous ouvrit la marche.

C'était l'heure un nuit de Noël, triste, froide et glacée par le vent du nord. Les étoiles scintillaient sur le sombre azur du ciel, comme autant de points d'or se détachant d'une gaze noire. La neige drue criait sous nos pas ou s'élevait de temps à autre. Quelques retardataires isolés venaient se joindre à nous ou passaient rapidement en se perdant dans l'obscurité. Au loin, les feux des lanternes sourdes s'entre-croisaient, on eût dit des lanternes sortant de terre et dansant une ronde fantastique. Le silence n'était interrompu que par de purs petits enfants réunis en bandes et chantant des Noëls de portée en porte pour implorer la charité.

La foule était grande aux abords de l'église; chacun voyait dans une semblable anniversaire avoir sa part de prières et de bénédictions. Dans l'intérieur, l'église resplendissait sous l'aéreur de ses lustres; de hauts chandeliers d'or étincelaient près du tabernacle; les colonnes disparaissaient sous leurs teatours de brocarts et de soies; partout des fleurs, partout grandeur, majesté, lumière et harmonie. Les prêtres, revêtus de leurs chasubles splendides, s'avançaient vers l'autel; et dans une chapelle, une humble créche, symbole de douleurs, rappelait la naissance du Fils de Dieu fait homme dans la pauvre étable de Bethléem. Le sacrifice accomplissait; l'encens montant en spirales embaumées, comme un mystérieux emblème de la prière, se perdait dans la profondeur des nefs. L'orgue jetait ses larges et merveilleux accords à travers les voûtes, ou mêlait sa voix aux voix sages des chœurs de jeunes filles qui chantaient des Noëls d'allégresse. Certes c'était un coup d'œil imposant, que ces fidèles ainsi serrés au pied des autels y apportant leurs vœux déçus, leurs croix pressées, leurs désespoirs et leurs misères! L'heure, le lieu, la solennité de la cérémonie, ce mélange de pompe et de splendeur religieuse, avec le néant qu'elle couvrait, ces fronts courbés vers la terre par la main puissante du malheur ou de l'espérance, les humbles prières de ces âmes souffrantes venant implorer la merci de ce Dieu qui console, rendait cette solennité sublime, et jamaïs feu plus auguste ne frappa mon imagination d'enfant.

La messe venait de finir, les derniers sons des orgues vibraient encore dans leurs tuyaux d'airain; l'air imprégné des senteurs de l'encens enveloppait de ses molles et chaudes vapeurs les fidèles, sortant en foule des portiques, distraits par les mille bruits de la sortie. Je regardai autour de moi. Près d'un pilier, à genoux, priait une petite fille à la figure angélique; ses vêtements attestaient la misère la plus profonde, et ses mains jointes, serrées avec ardeur, ses yeux pleurs de larmes, sa bouche contractée par le chagrin annonçaient une violente douleur. Bientôt l'enfant se mit à sangloter en jetant des regards égarés autour d'elle, murmurant des mots que je ne pouvais entendre, en tordant ses petites mains délicates avec l'anxiété du désespoir. L'impression déchirante d'un semblable désastre agit vivement sur mon cœur. Mon âme venait de finir sa prière et se disposait à partir; d'un geste suppliant je lui montrai la pauvre alligée, et l'entraînai avec moi, je lui conduisis près de la petite fille en pleurs. Ma grand-mère, toujours bienfaisante et bonne pour le malheureux, s'émut profondément à l'aspect de ce pauvre être isolé et en apparence sans appui. « Mon enfant, lui dit-elle, pourquoi pleures-tu? qui vois-tu dans ce chagrin? Parlez, je suis vous avec vous, vous secourrai. La petite alligée tressaillit en entendant cette douce voix, et levant vers moi âme nue et yeux écarquillés, dans lesquels brillait une lueur d'espoir, « Hélas! madame, répondit-elle, j'ai bien fait, j'ai bien froid, je n'ai pas d'asile, et j'ai tant de peur par une nuit si noire, que je prie le bon Dieu de m'appeler à lui dans son saint paradis. — Vous n'avez donc pas de mère, ma pauvre enfant? personne ne s'intéresse donc à vous? » Les pleurs de l'enfant redoublèrent. « Ma mère est morte, madame! Ceux qui m'avaient recueilli m'ont chassée hier disant qu'ils étaient trop pauvres pour me nourrir, et qu'un soir de la veillée de la Noël on m'assisterait si j'implorais la charité. Ah! madame, ne m'abandonnez pas! vous qui paraissez si bonne, ayez pitié de moi. — Chère grand-mère, lui dis-je alors spontanément, croyant faire plus d'impression sur un cœur charitable, tu n'as toujours dit qu'on t'était Dieu dignement en secourant un semblable; eh bien! dans un si beau jour, ne me refuse pas; tu m'as promis de belles étreintes, mais la plus belle étreinte pour moi serait de recueillir cette pauvre petite fille. » Mon âme me souriait doucement d'un air charmé et attendri; elle releva la jeune alligée. « Ma bise au front, et se tournant vers moi, elle ajouta: « Mon enfant! les pauvres sont mes frères, et moi devrais partager avec eux. Comme tu veux, tu ne je ne recueille pas ta protégée? ce qu'il me même le bienfait n'aurait pas en lui sa récompense en donnant à l'âme une suprême satisfaction, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: Quiconque donnera un verre d'eau ou mon nom sera récompensé. » L'orpheline ravie bas la main de ma grand-mère, et jetant un dernier regard plein de reconnaissance vers la crèche, elle dit tout bas: Noël! Noël! soyez bini!... et nous sortîmes de l'église.

Arrivés au logis, l'enfant eut encore sa part du gros souper. Une chambre bien chaude, un bon petit lit la recurent. Pour moi, heureux et satisfait de ma journée, je m'endormis profondément. De beaux rêves bercèrent mon sommeil; de gracieuses jeunes filles, transformées comme des vierges, des anges aux ailes d'or, entraient dans mes rideaux blancs, et m'envoyaient de célestes sourires et de douces paroles; et au milieu d'eux il me semblait voir le visage radieux d'une petite protégée qui répétait encore: Noël! Noël! soyez bini!...

AURELIUS ZAMPA.

Un mobilier de police correctionnelle. charade en action par Gavarni. — (Voir le dernier Numéro.)



Commerçant.



Artiste peintre.



Vingt-six ans et demi.



Artiste coiffeur.



Artiste dramatique et graveur sur bois.



Un Témoin à charge.



Profils de Témoins.



L'Avocat. — Or donc . .



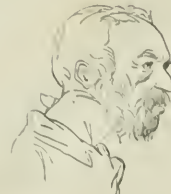
Un Témoin à décharge.



Profils de Témoins.



Profils de Témoins.



Autre banc de Témoins.

Un mobilier de police correctionnelle, charade en action par Gavarni.



Commentaires et rafraîchissements sur le quai aux Fleurs.



Commentaires et rafraîchissements. — Pourquoi faire en République des Procureurs du Roi?

Épilogue.

Lecteur judicieux, il n'est pas que vous ne parcouriez quelquefois le récit de ces causes *macaroniques* dont les détails badins varient agréablement le fond un peu sombre des journaux consacrés aux matières de procédure. Vous aurez infailliblement alors reconnu au passage, dans cette galerie d'originaux que Gavarni vient de faire passer sous vos yeux, les personnages obligés, immuables de ces scènes populaires dans lesquelles la gravité du délit disparaît devant les incidents récréatifs ou grotesques. Ces procès, nous allions presque dire ces représentations, d'une physionomie allègre, qui empruntent tour à tour dans leur exposition la verve humoristique de l'homme du peuple, le langage métaphorique et si vivement imagé des joyeuses commères ou le babillage précieux de la grisette, constituent de véritables tableaux de mœurs. Nous détestons le paradoxe et la contre-vérité. Nous déclarons de propos ferme qu'à notre jugement aucune comédie ne pourra jamais prototyper avec le même relief le caractère français.

Les esprits superficiels pourront seuls se méprendre sur la portée morale de l'œuvre de Gavarni. La sottise, la présomption, l'impudence, tous les travers de l'esprit, le vice même, y sont bafoués et stigmatisés. Chacun des portraits de cette galerie individualise un ridicule. L'ensemble de cette étude réalise une conception comique d'un tour infiniment piquant.

Ce n'est pas tout, cette peinture charmante offre encore l'intérêt et le mouvement d'une narration attachante et bien faite. Peu de récits d'audiences fourniraient une pareille abondance de détails, un concours aussi grand de personnages, une diversité aussi tranchée d'attitudes, de costumes et de mœurs. On voit se mouvoir, on entend parler chacune de ces figures. Il est facile de suivre les débats sur ces pages en blanc où l'artiste a disposé ses acteurs, comme les pièces d'un échiquier dont la marche, quoique tracée d'avance, doit se prêter à toutes les combinaisons du joueur. On ne saurait imaginer, dans les conditions du vrai, du naturel, une action dans laquelle chacune de ces figures ne vienne s'enca-

drer d'elle-même; leur réunion résume en effet tous les éléments de la vie commune.

On pourrait proposer aux moins pénétrants de reconstituer dans son entier le récit que Gavarni a écrit sous une forme abrégée, mais d'une manière complète cependant, et ils n'omettraient à coup sûr aucun des faits, aucune des saillies, aucune des particularités caractéristiques de cette cause dont on sait le fond par les détails. Ce qui nous paraît une tâche facile pour les moins déliés ne saurait être qu'un jeu pour le lecteur de *l'Illustration*, lequel, selon notre estime, doit réunir au plus haut degré la perspicacité, un jugement prompt et sûr, un goût éclairé, une imagination fertile. Nous voulons l'essayer sous la forme d'un défi courtis.

Nous proposons en conséquence à ceux de nos lecteurs qui tiendraient à justifier la bonne opinion que nous avons conçue d'eux en général, un concours littéraire dont voici le programme :

Développer dans l'exposé d'une cause judiciaire, d'après le mode adopté par la *Gazette des Tribunaux* pour les comptes rendus de ce genre, les principaux caractères esquissés par l'artiste.

L'action devra comprendre les divers personnages du dessin, et autant que possible dans l'ordre qui leur est assigné dans la série.

Afin de soumettre à l'uniformité les pièces du concours, nous indiquerons ici quelques traits qui devront entrer dans la composition. — L'accusé a quarante ans; la partie civile en a soixante; — c'est, dit Chicaneau, le bel âge pour plaider.

On ne pourra, même par voie d'allusion, s'écarter du respect dû à la magistrature; mais il n'est pas défendu de s'élever aux dépens des avocats, de ceux dont l'éloquence contribue sûrement à faire condamner un client débonnaire, mais aussi trop confiant.

Les développements fournis par les témoins devront être renfermés dans le cercle des convenances, quoique pris dans la nature même du personnage et dans la vérité.

Telles sont les clauses générales du concours. Nous n'avons rien à prescrire quant au genre d'esprit qu'il conviendra de faire entrer dans cette esquisse de mœurs judiciaires. Nous dirons seulement qu'il ne saurait être qu'à bas, ni même grossièrement trivial, mais seulement populaire dans la bonne acception de ce mot.

l'Illustration prend l'engagement d'insérer dans ses colonnes l'esquisse qui lui paraîtra réunir la plus grande somme de mérites, après un examen impartial. Aucun de nos rédacteurs habituels ne sera admis à concourir.

Les auteurs pourront garder l'anonyme, à condition de se renfermer dans les dispositions de la loi, qui prescrit la signature pour les écrits publics, en même temps qu'elle laisse circuler dans le monde une foule de produits sophistiqués, frauduleux, nuisibles même, sans l'étiquette du marchand.

Enfin nous offrons, moins comme une prime d'encouragement que comme un témoignage de notre estime et de notre reconnaissance, un abonnement gratuit d'une année au journal *l'Illustration*, au compétiteur heureux dont le travail sera agréé par notre conseil de rédaction.

Nous convions à ce concours tous les hommes d'imagination qui nous font l'honneur de nous lire. Il ne faudrait pas qu'une fausse honte ou qu'une idée dédaigneuse de l'importance même du sujet proposé arrêtaient les esprits timides ou présomptueux; bien des académies ont plus d'une fois proposé des sujets de concours qui, avec des apparences de gravité, étaient au fond moins sérieux que le nôtre. On ne devra pas perdre de vue d'ailleurs que nous avons assigné au travail que nous attendons, toute l'importance d'une œuvre comique bien faite.

— Quoi! dirent les stoïques avec hauteur, nous ririons et nous ferions rire! — Eh! messieurs, ne riez point, s'il vous plaît, ou riez avec gravité, — comme les Espagnols, — si vous le savez. Mais, de grâce, laissez-nous rire, nous qui tenons, avec un moraliste ingénieux, que la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

Lettrés sur la France.

DE PARIS A NANTES.

A Monsieur le Directeur de l'ILLUSTRATION.

VIII.

DE SAUMUR A ANGERS. — ANGERS. — D'ANGERS A NANTES.

Le pittoresque a subi un temps d'arrêt : inédits entrecoups de vignobles en haies et plantés d'arbres fruitiers, rappelant la belle culture de la splendide vallée du Graviercaud ; pays égayé, fertile sans embeurser, monotone comme la médiocrité heureuse. A demi-kilomètre, la Loire, qu'on ne voit pas, coule presque tarie et tout impuissante entre saules et peupliers. Nul incident digne de remarque. A la seconde station seulement, l'un des conducteurs du train, ouvrant notre wagon, y pousse avec efforts une grosse dame de campagne tout éblafée et halebante, qui, à peine le convoi en marche, se prend à pousser des cris de désespoir et supplie, mais assez en vain, comme on peut le croire, la locomotive d'arrêter. Voyant que la machine demeure sourde à ses interpellations déshabillées, elle fait mine, mais tout de bon, de se jeter par la portière. Heureusement la taille de la dame s'oppose à l'exécution de ce furieux projet.

— Hélas ! c'est fait de moi, dit-elle en retombant anéantie sur son siège. Mes bons messieurs, je suis une femme perdue ! Et mes enfants, les pauvres petits innocents, que vont-ils devenir ?

Habitante de ces contrées passablement primitives, où la hennissante machine est encore un objet d'éclair, la pauvre femme faisait son premier début dans ces chères trains par le montre aux poumons de fer, aux naseaux de fer. Elle avait, avant de risquer cette effroyable aventure, rassemblé la dose de courage et de résignation dont elle était capable ; mais la provision, probablement netite, s'en était trouvée épuisée juste au moment de l'entreprendre.

Nous flûtes de notre mieux pour calmer la douleur et assourdir les cris perçants de cette Nicéïe trop plaintive, dont l'idée fixe était de conserver une mère à sa lignée villageoise, et crâmes y parvîmes en lui faisant entendre, nous et les autres voyageurs, que si elle périsait, chose encore douteuse, nous nous cotiserions pour prendre à l'envi soin de son orpheline famille, ainsi que notre cœur touché et nos tympans endoloris nous en imposaient le devoir. Mais la bonne femme, interrompant ses cris aigus, ne lâissa pas de déployer un certain sens en nous faisant observer que, si elle sautait ou si le wagon prenait feu, nous serions inmanquablement broyés ou grillés avec elle. La remarque était juste, et cette perspective, sans rassembler la bonne femme, parut la consoler un peu. A quelque chose le malheur est toujours bon — celui d'autrui. Cette tendre mère villageoise savait d'intuition son Larocheolcauld. Elle nous l'essa-achever presque en paix notre court voyage, au terme duquel nous eûmes tous la satisfaction, et elle la surprise, de nous sentir en assez bon état de conservation, nul d'entre nous, à ce qu'il nous sembla du moins, ne formant plus d'un seul morceau.

ANGERS.

Quand on aborde de ce côté la capitale de l'Anjou, le premier monument qui frappe les regards, c'est le château immense, énorme, menaçant, flanqué à ras de quinze ou vingt tours formidables. Que si quelq'un regrette, au point de vue de l'art, la ruine de la Bastille, qu'il se console : il la retrouvera intacte, magnifique d'horreur et démesure : il la retrouvera aux bords de la Maine. Ce gracieux castel, solennel décoré par le haut d'un dôme losangé de tuffau et de schiste, et damassé noir et blanc (disposition fréquente dans les constructions du treizième au seizième siècle), fut, dit-on, na sais quel mémoire archéologique sur Angers, bâti par saint Louis. Il faut lire sans doute : « Sous saint Louis, » j'en demande pardon à l'érudition angevine. Les ducs d'Anjou, les frères de Plantagenêt, étaient de hauts et puissants sires, et ils n'étaient point gens à céder à quiconque, fût-ce au roi de France, l'honneur et le plaisir de se bâtir de ces forteresses inexpugnables, avec casernes, oubliettes et cachots de toutes les sortes, ou le despotisme local devait avant tout s'assurer d'un point d'appui inébranlable contre sujets et suzerain. Mais quel qu'en soit l'architecte, ce somber plus parfaits, l'un des types les plus puissants de cet art féodal et carré par la base, où tout est combiné pour la force, ou rien n'est sacrifié au stérile et illusoire plaisir des yeux. Mais la force seule, parvenue à ce luxe de perfection, d'exubérance et de brutalité, devient une beauté réelle, et les prodigieuses cubes de maçonnerie féodale édifiés par nos pères, dans leur sauvagerie grandiose, méritent une place dans l'histoire, au même titre pittoresque et poétique que les monuments égyptiens et les tours de Michel-Ange. Ce caractère n'est nul part empreint plus fortement, ni si fortement peut-être que dans ce château angevin, le mieux conservé et le plus surprenant dans la carrière et les assises, émercées dans les entrailles de la terre, ayant résisté à huit siècles de guerres, de luttes de suzerain à vassal, de discordes religieuses, de succès civiles, de révolutions sociales et politiques, enfin d'invasions ennemies.

Angers est une ville noire comme Lyon, Birmingham et Saint-Etienne. Ce ne sont point pourtant les vapeurs de la houille qui en obscurcissent l'atmosphère et lui donnent cette teinte enfumée, mais bien les schistes et l'ardoise dont elle est bâtie et qu'elle puise en abondance, à ses portes mêmes, dans des carrières scabreusement exploitées, l'une de ses richesses. Elle abonde pourtant en villes maisons contemporaines du château, végétées, chevronnées de solives noires, à toits pointus et à nuvents, comme celles du Rouen gothique ou du quartier juif à Francfort. Toute pleine des témoignages irréfutables du passé, et du passé le plus lointain, mais irrégulière, montueuse, entortillée et

re-frognée, mal gracieuse autant que possible, elle intéresse sans nul doute, mais repoussé pour le voyageur. Il semble en la voyant avec sa toule d'êtres, son bouillu de ruelles, de passages, d'impasses, le tout d'un grand caractère, je l'avoue, et fort propre à faire une décoration d'opéra, que ce soit une ville triste, assétiqne et d'humeur foncée comme ses toits et ses murailles. Bien loin de là, et l'on n'appréhend pas sans surprise qu'Angers est au contraire une ville de plaisirs, d'émotions fiévreuses et de fort beaux esprits, aimant, outre les joies des arts et les délicatesses littéraires, la haute chère, le luxe, les folles nuits de bal et tous les genres d'élegance. Il paraît que le roi René, avec son corps qui repose sans tambour sous les voûtes de la belle église Saint-Maurice, aux deux fleches si audacieuses et si sveltes, a légué à ses chers concitoyens d'Anjou une assez notable parcelle de l'âme de trouver et du joyeux esprit qui l'animent de son vivant. Un demi-douzaine de fort grandes dames et autant d'opulents et jeunes menestrels donnent le ton et ne souffrent pas que les gais coeurs du plus grand des chorégraphes et des musiciens couronnés solissent le ruel affront de tomber en désuétude dans les anciennes possessions de ce roi maître de ballets, plus philosophe à lui tout seul que Frédéric II, Joseph II, avec la grande Catherine. On raconte même, sous le manteau, de ces exploits d'hiver que l'on ne peut refaire, de ces Nouvelles nouvelles qui font songer aux temps gracieux où l'orecace était mis en action, de ces promesses qui sentent de fort près leur vieux Louvre ou leur hôtel de Nesles, moins le côté tragique, et de celles qui feraient dire au capitaine Buridan de ce ton ébrié, et de cette voix du diable qui lui prêtait M. Bocage : « Que voulez-vous, ce sont de grandes dames ! »

Enfin, s'il faut en croire nos auteurs, la ville noire est une Chypre, une Capoue et une Venise. Je ne l'écoute pas de près.

Il y a à Angers un musée remarquable : toutes les écoles y sont représentées par des toiles plus ou moins authentiques, et un livre, l'œuvre d'une rédaction, non-seulement et dresse la longue nomenclature, mais accompagne chaque page de commentaires explicatifs et de réflexions ingénieuses à l'usage des gens de lourde intelligence et d'esthétique médiocre. Voici un joli petit spécimen que je prends au hasard, page 31, de ces arguments bénévoles et pittoresques : « Desiray (François). — *Betzabé au bain*. — *Betzabé*, femme d'Urie, était au bain, fut aperçue par David. Ce prince fut si touché de sa beauté qu'il la fit venir dans son palais et en abusait. (O David ! heureusement la phrase abuse de la langue et ne dit pas précisément de quoi vous avez abusé !)

Je poursuis : — « Tandis que Betzabé sort du bain avec l'aide d'une de ses femmes (équivalent limité mis ici à la place d'un texte par trop biblique), David du haut de son palais l'aperçut et parut la considérer avec plaisir. » (O David, voici un parait et un plaisir qui vous condamnent ! Nous pouvions douter avant le texte, car cette vénérable physiognomie de roi de pique qu'en effet j'aperçois au haut d'un balcon ne nous révéla aucunement le plaisir que vous paraissez (à ce qu'il paraît) éprouver, et dans notre ignorance profonde de la légende de Betzabé et d'Urie, nous n'eussions jamais pénétré le dessous de carte, sans le fortifié commentaire qui nous découvre les noirscours d'une figure mieux faite pour les ardeurs du vichist que pour les fièvres de l'amour.

Après David. — Le principal attrait de ce musée est la galerie David d'Angers), toute entière formée des œuvres et par les dons du grand et généreux artiste. Son œuvre sculpturale est la plus jugée complète avec les médailles où son infatigable et démocratique burin a décerné la gloire et l'immortalité à tant de fronts plébiens. Peut être noble excité du reste) pourrait-on lui reprocher de n'être pas assez ménager de ses ardeurs et d'en amoindrir le prix par trop d'universalité et de munificence. En effet, la numismatique de l'avenir n'apprendra pas sans admiration, par les bronzes du grand statuaire angevin, que notre époque, unique dans les siècles, compte déjà à cette heure quatre cent et tant de grands hommes. Je n'en veux point citer, de peur que l'opinion du présent mise à certains autres de la postérité, ce dont je serais réellement désolé pour eux et pour elle. Ne faisons donc point les dégoutés et, prenant en bloc le panthéon de M. David, félicitons la ville d'Angers et de posséder cette riche collection d'illustres prolixes, et de compter parmi ses citoyens l'artiste éminent qui portera leurs traits, idéalisés comme leur gloire, aux générations futures.

La partie archéologique du musée renferme des spécimens fort curieux et tout récemment découverts de sépultures gallo-romaines des cinquième et sixième siècles. De sont des cercueils en plomb renflant, avec un grand nombre d'ustensils ou menus bijoux propres à jeter un grand jour sur les usages de nos ancêtres, des squelettes dont la plupart sont tombés en poussière au contact de l'air ou du moins repoussés, mais dont quelques-uns cependant ont subsisté, bien qu'à l'état de gypse imperméable qui semble prêt à se vaporiser au premier souflee. Rien ne fait mieux sentir que ce plâtre humain le peu que veut l'homme et la fragile texture de son enveloppe terrestre. Les momies ne sont que hideuses : c'est la queue de la dissolution et l'hydropisie de la tombe. La cendre et les fragments d'os à demi brûlés rappellent désagréablement le rôtissoiro culinaire. Je donne de beaucoup, — puisqu'il faut opter et que l'on ne peut s'en dédire, — la préférence au procédé gallo-romain, qui laisse la mort accomplir d'elle-même, à son gré, son œuvre éternelle et lente de destruction.

Toutes ces collections diverses, dont l'ensemble ferait honneur à plus d'une grande cité, sont pittoresquement abritées sous les voûtes mi-renaissances, mi-gothiques d'un vaste et beau manoir seigneurial, désigné sous le nom de *Logis Barrau*. Ce splendide logis, qui appartient à la triste mère de Louis XIII, rappelle un souvenir historique peu édifiant, celui de la bataille que la mère et le fils firent se

livrer à quelques pas de là, à la journée du Pont-de-Cé, et qui se donna peu de temps après une réconciliation. Elle entra les deux générations belligérantes, Louis XIII, qui plus tard en appela, est un bon mouvement dans cette occurrence. Il fit sa soumission à sa mère, l'embrassa, et l'on vint souper en grande liesse à ce même *Logis Barrau* que je vous décrirais plus en détail si l'heure de deux, venant à sonner tout à coup, ne me rappelait aux bords de la Maine, où déjà fonde et s'ébranle le pyroscaphe de bas-bord qui va nous conduire à Nantes.

D'ANGERS A NANTES.

La Maine, qui s'est grossie de la Mayenne et de plusieurs autres affluent moindres, a pris, lorsqu'elle arrive à Angers, où elle n'est qu'à peu de kilomètres de son embouchure, un large développement, et elle ne le cède guère, avant de se confondre dans la Loire, à ce grand fleuve comme ampleur et écart entre ses deux rives. Le petit steam-boat qui nous porte, s'il n'est comme une sardine, calculé pour voguer sur toutes les basses eaux, et sans eau, s'il en est besoin, range tout d'abord en partant les sinistres débris du pont de la *Basse-Chaine*, dont les deux culées seules sont demeurées debout, supportant encore quelques restes d'amarres et de crampons de fer. Loin de nous la pensée de revenir sur la lignière catastrophique du printemps dernier ni d'en faire remonter à qui que ce soit la responsabilité accablante ; mais il faut du moins reconnaître que ce fut une étrange fâtahe que celle qui fit choisir ce fragile tablier pour passage d'une pesante troupe armée, dans un ville où deux ponts de pierre, dont l'un tout neuf et magnifique, offraient au malheureux bataillon du 11^e une voie si sûre et un transit si naturel à deux ou trois cents pas de là. Il faudrait ou se hâter de reconstruire ce pont de funeste mémoire, ou en faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges ; car c'est non seulement un deuil national, mais un ferment d'écroulement qui précèdent ces lamentables débris.

Après une heure ou deux de navigation, près du joli village de la Poissonnière, la Maine se jette dans la Loire. A dater de ce point, le fleuve, pour ainsi dire, n'est plus qu'un archipel tout panaché d'îlots verdoyants : lurs têtes saupées, leurs mextricables saules dévotant sur le fleuve rétréci dont les bras, cessant de réfléchir la lumière éblanche du ciel, semblent couler sur un lit d'algues, de goémon et de pourpier sombre. Parfois, élargissant ses sinus, il nous montre des rives toutes chargées des mêmes froissons, des mêmes teintes de sinople. L'aspect en est riant, mais monotone : il donne ce que j'appelle un étourdissement de verdure. Tant de peupliers et de saules repose l'œil d'abord et le sature ensuite. On rond plus de justice, après cinq heures de cette interminable feuilleuse, au *ruisseau de la rue du Bac*. On finit par le regretter tout de bon si un petit coteau, une vieille tour, les ruines de quelque donjon féodal, un pont suspendu, un village qui semble toujours à la voile ou au lendemain du déluge, ne venaient de temps en temps rompre cette végétation curviligne. Voici Chalonnes et Champagné, où l'on voit encore les débris du château de ce fameux Gilles de Retz, de ce terrible *Barbe-Blue* qui enleva les petits enfants des deux sexes pour les faire servir à Dieu seul, et ces malheureuses victimes peuvent savoir quels diaboliques et alchimiques sortilèges. Plus loin, Montjean et Ingrande, la dernière commune de l'Anjou, Saint-Florent, dont le nom, célèbre dans les fastes de l'insurrection vendémienne, rappelle le beau trait du marquis de Bonchamps qui, blessé à mort, donna ordre d'épargner les quatre mille *bleus* que les blancs allaient mitrailler après la bataille de Châlont. Aussi est-ce un républicain, M. David d'Angers, qui lui a érigé la statue, juste prix de son humanité, qu'on voit à Saint-Florent, et où l'artiste l'a représenté sur un brancard, se soulevant avec effort pour adresser aux siens sa noble et suprême parole. Après Ancenis, dont je n'ai rien à dire, Champocéaux (*Castrum celsum*), remarquable par les grandes ruines d'un château fort qui joua un certain rôle dans les guerres du douzième au quatorzième siècle, et obtint notamment l'honneur d'être pris successivement par Henri II (Plantagenêt) et par saint Louis.

C'est à peu près en cet endroit que, si j'ai bonne souvenance, le fleuve, s'élargissant tout à coup, déchantant son immuable rideau d'arbres, développe ses deux grands bras autour d'une île colossale et nous laisse voir, du milieu de cette espèce de rond-point, une admirable plaine que termine à droite, et tout au bout de l'horizon, une roche alpienne et saillante. Sur cette base granitique s'éleve jusqu'au ciel une croix gigantesque. A ce monument singulier, sur lequel se pressaient déjà dans notre tête mille hypothèses légendaires, se rattache en effet une petite histoire assez étrange, mais toute neuve ; elle est d'hier. La voilà, telle que nous l'a contée sur le pont, en fumant sa pipe à l'arrière, un vieux marinier qui tient le gouvernail sur notre *energy* flottable bon-heur.

Il y a quelques mois, me dit-il, que mourut un gentilhomme de ce pays, nommé M. de L... Il laissait de grands biens à partager entre cinq fils. Il y avait assez de terres pour les mettre tous à leur aise ; mais il n'y avait qu'un château, malheureusement il est là-bas derrière les arbres ; vous ne pouvez le voir d'ici. L'un des fils s'étant mis en tête de garder pour lui le château ; il le voulait absolument ; sans comment faire, puisqu'il fallait truer les lots au sort ? Alors, il eut l'idée de promettre au bon Dieu que, si le château lui tombait, il s'éleverait là, sur cette roche, la plus grande croix que l'on ait vue en mémoire de son père. Il en fit en prié, car, peu après, on en est venu au tirage et le château lui en est resté. Alors, on dit qu'il oubliât quel temps de remplir son vœu ; c'était sans doute le trop d'aise qui lui broutait la conscience. Mais sa mère, une sainte femme, lui avait rappelé sa promesse au bon Dieu en l'honneur de son défunt père, il faut lui rendre cette justice qu'il s'est tout de suite exécuté. Dès le lendemain, il a fait venir les charpentiers, les serruriers, les maçons, leur a montré l'endroit ; ils ont travaillé fort, et voilà dimanche

trois semaines que la grande croix est sur ses pieds. Ça lui coûte bon ! ce qu'on dit, mais il n'a fait que ce qu'il doit. Quand on promet, il faut tenir.»

Ce singulier récit me remet en mémoire ces quatre vers de l'*Elouardi* :

Leïlé — et l'action lui sera salutaire,
D'un bel entêtement veut régaler son père,
Afin de consoler le défunt de son sort,
Par tout ce grand bonheur que l'on fait à sa mort.

Il est vrai qu'il s'agissait moins ici de consoler le défunt que le survivant. Mais il n'importe : contrairement à l'usage des casuistes, le moyen justifié la fin dans ce cas plus qu'extrême. Le fils a son château, le défunt a gagné une croix à la loterie, et il a cela de commun avec bon nombre de vivants.

Telle est l'habileté des mariners de Loire que, malgré les difficultés dont la navigation de cette rivière est hérissée, ils la parcourent dans tous les temps et à toute heure. De menus branchements jalonnent la route légère indiquent les sables mouvants et les bas fonds à éviter. La nuit, une succession de phares s'allume au flanc des îles ou sur les berges de la rive, et projette une lueur mystérieuse sur l'eau noire ou glisse notre pyroscaphe. C'est après plusieurs heures de cette navigation clair-obscur que notre nel Argo au léonébreux panache nous dépose dans l'un des nombreux canaux ou bras de fleuve de la Venise armoricaine, contre le *Port-Maillard*, entre le château de Nantes, d'où s'éleva si bien le cardinal de Retz, et la place du Bouffay, où, moins beaux que lui, son ancêtre le marchand (le Barbe-Bleue déjà nommé) avait très justement payé de sa tête, deux siècles avant, ses folies lueuses, son amour de massacre et sa monomanie infanticide.

FÉLIX MOYNAUD.

Chronique musicale.

A Dieu ne plaise que nous finissions l'année en gardant le moindre poids sur notre conscience de chroniqueur. Nous nous bâtons donc de donner acte à M. Saint-Léon de la lettre qu'il nous a adressée ces jours derniers, lettre conçue d'ailleurs en termes très convenables et fort-obligeants pour nous. D'après sa réclamation, il paraît que dans la distribution d'éloges que nous avons faite à propos de la première représentation de l'*Enfant prodige*, nous n'avons pas assez nettement séparé la part de l'auteur des *divertissements*, de celle qui revenait à l'auteur de la mise en scène. Quo nos lecteurs le sachent donc bien : les deux marches du second acte, le lever du rideau et la bacchanale du troisième acte, la fable et l'apothéose, ont été réglés par M. Saint-Léon. Cela n'empêche rien d'ailleurs aux éloges que nous avons donnés à M. Leroy pour tout le reste de l'ouvrage, qui a été mis en scène par lui. Mais, ainsi que nous l'avons dit il y a quinze jours, tout cela, si brillant qu'il soit, n'est qu'accessoire à nos yeux ; le principal, c'est la partition. L'œuvre nouvelle de M. Auber gagne beaucoup à être entendue ; on s'étonne, à mesure qu'on la connaît davantage, que tous les ravissants détails qu'elle renferme ne nous aient pas frappé tout d'abord. Le titre biblique de la pièce fait sans doute que bon nombre d'auditeurs pensent, involontairement peut-être, à la musique de *Joseph*, de Méliul, ou à celle de *Noise*, de Rossini, et semblent tout surpris que la musique de l'*Enfant prodige* de M. Auber diffère complètement et de l'une et de l'autre. Le contraire serait en effet surprenant. Nous savons quel'un qui ne se plaindra pas, lui, que M. Auber, en écrivant la partition de l'*Enfant prodige*, ait fait de la musique *suu generis* : c'est à l'heure. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à consulter le catalogue des vingt et un morceaux détachés de la partition, de plus, et particulièrement, celui des dix airs de ballet : il y a là de quoi défrayer pendant longtemps les amateurs de chant et de danse. Le nouvel ouvrage de M. Auber est édité chez Branfus et compagnie. Sous cette raison sociale se trouvent aujourd'hui réunies deux maisons de commerce de musique les plus importantes de Paris, la maison Schlesinger et la maison Treppert, c'est-à-dire, que tous les ouvrages que Rossini a écrits pour la scène française, ceux de M. Meyerbeer, de M. Auber, de M. Halévy, etc., font partie du même fonds. Ce fait, quoique plus spécialement commercial, nous a paru mériter d'être cité dans une *Chronique musicale*.

Avant que la dernière heure de l'année 1850 ne sonne, nous avons quelques comptes à régler. Voici d'abord un album de piano contenant six études de genre : deux révéries, deux romances et deux chansons sans paroles ; l'auteur est M. Félix Godefroid. Ces divers morceaux sont écrits pour le piano, de manière à faire supposer qu'il existe deux Félix Godefroid, l'un excellent pianiste, l'autre le premier harpiste du monde ; les deux cependant ne font qu'un. Le double talent de M. F. Godefroid s'est produit dans tout son éclat, il y a peu de jours, dans une soirée chez M. Marmontel, l'habile professeur du Conservatoire ; là, après que madame Massart, MM. Gria et J. Cohen eurent fait applaudir les charmantes études que M. F. Godefroid a réunies dans son album de piano, M. F. Godefroid est venu lui-même recueillir de ces applaudissements enthousiastes qu'il est toujours sûr d'exciter, lorsqu'il tire de sa harpe vraiment merveilleuse de ces effets dont il paraît avoir au-delà le secret. Cet éminent artiste nous fournira, nous les espérons, plus d'une occasion de reparter de lui cet hiver.

L'album de chant de madame Victoria Azou est cette année-ci, comme les années précédentes, édité avec un luxe de lithographies, de gravures et d'impression tout particulier. Les dessins sont tous de M. Aumont, et font beaucoup d'honneur au talent de cet artiste. Quant à la musique, elle a les qualités essentielles du genre, c'est-à-dire la grâce et la facilité mélodiques ; nous ne critiquerons à la rigueur, si toutefois la critique doit se montrer rigoureuse à propos d'albums de chant, et surtout à propos de l'album de chant composé par une femme, nous ne critiquerons,

disons-nous, que quelques modulations ambitieuses, à la suite desquelles ma dame V. Arago ne revient pas toujours dans le ton principal avec tout le bonheur que nous lui souhaitons. Puisque madame V. Arago veut bien soumettre son nouveau recueil à notre jugement, nous lui dirons que les compositeurs de romances françaises qui ont eu le plus de popularité, même dans les pays où l'on aime de préférence la musique très-travaillée, sont ceux qui ont su trouver de très-jolies et très-simples mélodies sans s'éloigner, ou que fort peu, de la tonique et de la dominante. Nous pensons qu'elle a tout ce qu'il faut pour marcher avec succès sur leurs traces.

Une matinée musicale, donnée jeudi de la semaine dernière dans la jolie salle Sax, a été consacrée à l'audition des romances, chansons, chansonnettes, ballades et fabliaux de l'album de M. A. Hopicquet, l'un des violonistes de l'Orchestre de l'Opéra. Tous ces petits drames ou comédies en plusieurs couplets ont été très-joliment exécutés. Les morceaux qui ont été le plus applaudis sont ceux intitulés *L'Amé de Mendriér*, chanté par maternelle Grimm, avec accompagnement obligé de violon, exécuté par l'auteur des *Album ; Fleur des Amours*, dit par M. Cailloué, excellent baryton ; *Clôchette*, amusante bluette, rendue plus amusante encore par la manière dont l'interprète M. Samtroy ; enfin la *Musette enchantée*, mélodie écossaise délicieusement chantée par M. Roger, et aussi délicieusement accompagnée sur le hautbois par M. Verroust.

Mais décidément les albums de danse livrent une rude concurrence aux albums de chant. Après les schottis, les mazurkas, les polkas et les valse de l'album de M. Pasdeloup, dont nous avons parlé la semaine dernière, voici les valse, les polkas, les mazurkas et les schottis de l'album-Strauss, qui réclament une mention dans notre chronique de fin d'année ; mention que nous leur accordons avec plaisir, car elles la méritent complètement. En outre les dédicaces de ce dernier album sont traduites de telle sorte par le crayon de M. Langlade, qu'elles en font autant un agréable armorial qu'un recueil d'airs de danse.

Que M. Chevillart nous pardonne, lui, l'artiste sérieux, de placer ici quelques lignes d'éloges sur les six mélodies qu'il a composées pour le violoncelle et que nous venons de relire en ce moment afin de faire diversion à ce qui précède ; car enfin nous pourrions dire, comme le petit Antonio de Grétry : *La danse n'est pas ce que j'aime*. On trouve dans ces mélodies instrumentales des pensées musicales pleines de distinction et d'une expression pénétrante ; elles sont écrites dans un style vraiment élevé, qui satisfait autant l'intelligence que le cœur. Pour peu que l'exécutant en comprime le sens et sache le rendre, ces chants, tour à tour révérens, expansifs, religieux, mélancoliques n'ont pas besoin de paroles qui en indiquent la signification positive ; ils disent bien plus par eux-mêmes et vont bien plus droit au fond de l'âme que ne saurait faire aucun langage humain. Au fait, l'époque des étrennes nous fait faire cette réflexion, que, pour un amateur de violoncelle, on n'en saurait guère trouver de plus attrayantes que les six mélodies de M. Chevillart. Nos lecteurs voudront bien sans doute prendre cette idée telle qu'elle nous vient : honni soit qui mal y pense.

Voici encore deux ravissants morceaux pour piano, *Calabraise* et *Ballade*, mélodies caractéristiques, dues à la plume d'un de nos artistes les plus estimés à la fois comme virtuose et comme compositeur. M. Iosenhain, dont le nom seul vaut le meilleur élogé. Nous avons été si charmé de lire ces deux morceaux, après avoir eu tant de plaisir à les entendre, que nous n'avons pu résister à la tentation d'en dire quelques mots.

Il y a restauration et restauration ; celle dont nous avons à parler avant de terminer aujourd'hui notre chronique est la restauration d'un *Amati*, faite, dit-on, avec le plus grand succès par M. Bianchi, luthier italien depuis quelque temps à Paris. Cet instrument, qui peut-être date du temps de Charles IX, et qui appartient à M. O'Brien, officier de la marine anglaise, était dans le plus mauvais état ; en passant par les mains de M. Bianchi, ce mauvais état a été retrouvé et l'effet et toutes les qualités de sa jeunesse. Certes, si une telle restauration n'est pas de nature à ébranler le concert européen, elle n'en est pas moins très-digne d'être inscrite dans les annales musicales de l'année 1850.

GEORGES BOUSQUET.

Souvenirs d'un Voyage au Tennessee (AMÉRIQUE DU NORD).

Six gravures d'après les dessins de MM. Faure-Bautoué.

15 octobre 1850, sur l'Ohio.

Des intérêts de famille et d'avoir m'appelaient, au mois d'août dernier, dans le Tennessee, Etats-Unis d'Amérique. Cette partie de l'Union a été élevée au rang glorieux d'Etat en 1796 ; il touche à la Virginie d'un côté et à l'est par l'ouest, le nord et le sud, il est enveloppé par les Etats du *Missouri*, de l'*Arkansas*, du *Mississippi*, de l'*Alabama* et du *Kentucky*. Dans l'ordre géographique, comme dans l'ordre moral, il tient une place intermédiaire ; c'est un état nouveau de la grande chaîne qui doit relier le littoral oriental déjà vieux en civilisation à ce vaste espace qui s'étend du *Mississippi* à l'Océan-Pacifique et qui occupe encore le désert et la vie sauvage. Le Tennessee est un pays de montagnes, c'est l'*Auvergne* ou bien encore le *Limousin* par ses mamelons, par ses ravins, ses torrents impétueux, ses vallées fécondes et ses pentes adoucies. Il a aussi ses profonds abîmes ; seulement ici le vertige n'est pas à craindre, car ils sont cachés par la forêt verte et sombre qui se déploie sous le regard enchanté. Nulle part le squelette géologique avec ses anfractuosités et ses déchirures n'apparaît dans le Tennessee ; la végétation, l'ordre, la variété, la vie organisée sont partout et sous toutes les formes. Sa population clair-

semée présente dans ses habitudes, ses coutumes, ses mœurs en général, un caractère tout particulier, une physiologie originale. Son gouvernement est simple et fort comme sa nature. Un gouverneur, une chambre des représentants, un sénat nommé par le peuple, des agents, produit aussi de l'élection et dont l'intervention ne se fait voir et sentir que par la sécurité la plus complète dont on y jouit ; tel est l'état du Tennessee, entré dans la grande famille américaine avec 60,000 citoyens, et qui offre aujourd'hui une population de plus d'un million d'âmes. La douceur de son climat, la richesse de ses vallées, la facilité d'y vivre, d'assurer et d'accroître l'avenir par le travail y ont appelé plusieurs familles françaises. J'ai donc pensé qu'il pouvait y avoir quelque utilité à faire connaître un de ces Etats de l'Union nés d'hier, que les touristes visitent peu parce qu'il n'y a que de la poésie à y faire dans ses sites, ses oiseaux, ses fleurs et les hommes rudes et fiers de ses montagnes. Le côté bien aussi un peu, il faut le confesser, à cette manie de l'époque qui pourra tout voyager à écrire ses impressions de voyage. Mais un travers général cesse par cela même d'être un travers, et je me le donne sans trop d'efforts pour ma modestie.

Deux grandes lignes, à travers l'espace océanique, conduisent d'Europe dans l'Amérique du Nord : deux vastes ports, à ses deux extrémités opposées, *New-York* et *New-Orléans*, reçoivent dans leurs larges bassins, tous les jours et à toute époque de l'année, choses et hommes, marchandises et idées, négociants et touristes partis de l'ancien monde. Des fleuves qui sont des bras de mer vous transportent par l'un et l'autre port au centre de ce vaste continent ; et s'il était donné au voyageur un peu de cette capacité solennelle de la *Belle au bois dormant*, il pourrait se réveiller, quinze jours après son départ des côtes de France, dans les forêts du Tennessee ou les plaines du *Missouri* sans autre dérangement que le passage d'un bateau sur un autre bateau à vapeur qui vous mène directement à votre destination.

On a beaucoup écrit sur l'Amérique, ses institutions, son commerce, ses industries ; on a décrit les grandes villes de l'Union. Que sait-on de ces mœurs du centre et de l'ouest ? Qu'a-t-on dit des populations de la campagne ? Les Etats du Tennessee, de l'*Alabama*, du *Mississippi* sont d'hier. Que savait-on, il y a un siècle, des mœurs, des coutumes de la Bretagne et de l'Auvergne ? *Yslande* est le capitaine du Tennessee ; c'est une ville de salon, de littérature, de loisir ; ce serait la cité aristocratique de l'ouest, si ce mot ne jurait de se trouver accolé à celui de *démocratie*, le seul admis dans la langue américaine. Quand de cette ville vous étendez vos excursions vers le sud-ouest et dans les divers contées de cette partie de l'Etat, vous vous trouvez bientôt dans des déserts de forêts vierges et dans les montagnes du *Cumberland*, derniers rameaux des *Alleghays*. Dans cette direction, la contrée est boursoufflée, mamelonnée et présenterait la configuration, l'aspect de l'Auvergne, si l'Auvergne avait encore ses forêts. Que dut éprouver, aux premiers jours de son arrivée, l'homme qui, d'un point élevé, put étendre son regard sur ce désert de feuilles aigües et bruisantes, sur cette solitude solennelle et majestueuse ? Qu'a-t-il fait de ces géants aux racines profondes et aux cimes élancées ? Quel parti a-t-il tiré de ces sombres vallées, de ces plaines ondulées, de ces torrents envahisseurs, de ces fleuves qui marchent ? Il y a à peine un demi-siècle, les Indiens chassaient dans ces lieux, dormaient sous l'ombrage des grands arbres et s'entre-détruisaient dans ces solitudes qu'ils ont laissées dans toute leur beauté sauvage. Un vieil soldat américain me disait être venu, il y a cinquante ans, dans le Tennessee sous le commandement du général Jackson pour en chasser les Indiens, qui, prenant les canons pour des tromes d'arbres, se jetaient sur les pièces et reculaient mitraillés par la terrible industrie du canon européen. Que sont devenues toutes ces richesses de la race anglo-saxonne ? Les forêts ont été défrichées, les torrents disciplinés, les vallées se sont ouvertes sous la hache ; les vallées ont été éclaircies et éclairées par les rayons du soleil, les mamelons ont vu sur leurs douces pentes se dresser des habitations, les montagnes ont servi de pâturages aux bestiaux. J'ai parcouru les vallées de *Tom's creek*, de *Round's creek* qui débouchent dans le fleuve du Tennessee ; ce sont des vallées de *Tempé*, et là où régnait le silence des solitudes, il y a peu d'années encore, j'ai entendu tous ces bruits de civilisation campagnarde qui charment l'oreille et attirent le voyageur. C'est une nouvelle création dont la vue est bien faite pour donner à l'homme un haut sentiment de sa puissance et de sa grandeur.

Dans le Tennessee comme dans tout l'ouest tout homme est citoyen, tout citoyen est père de famille, tout père de famille est propriétaire, depuis 450 à 2,000 acres (l'acre est l'arpent de France). Lorsque vous visitez ses vallées et ses plaines, une chose frappe le regard et excite fortement l'esprit : c'est la parole, l'ignorance dans les maisons, les vêtements, les manières, le langage, les intelligences même ; c'est l'égalité dans tous les rapports de la vie absolue, vivante, souveraine dans les fêtes et dans les faits. Quand on a vu un *log-house* (maison de troncs d'arbres superposés), visité l'instituteur, partagé le dîner d'un Américain, marchand ou docteur, *squire*, shérif ou constable, ou simplement *farmer* (propriétaire cultivateur), vous pouvez dire avoir vu le tout dans la partie, la généralité dans l'individu. L'inégalité n'est que dans la quantité d'acres de terre possédés et défrichés. Je ne parle pas des villes, des chefs-lieux de comté, des bourgs, ils sont en très-petit nombre dans le sud-ouest. Mais là encore il n'y aurait à constater qu'une très-légère différence dans les habitations : la planche y remplace le tronc d'arbre non dégrossi. Voici un spécimen du *log-house* tel qu'on le trouve dans tout l'ouest ; c'est un carré long en deux parties séparé par un appentis ouvert ; il est composé d'une grande chambre à plusieurs lits, d'une pièce

où les femmes tissent au métier les vêtements de la famille. A peu de distance se dresse le *log-house* destiné à la cuisine. Plus loin, et dans un désordre qui ne manque pas de pittoresque, les écuries, les vacheries présentent leurs faces grises et leurs toits de bardeaux. En vingt-quatre heures, grâce au concours pressé des voisins, un *log-house* est construit : il est ordinairement placé sur les bords d'un creek ou ruisseau torrentiel : on choisit une pente un peu douce pour se mettre à l'abri des crues. Vous connaissez maintenant les lieux et l'habitation de l'homme ; voyons l'habitant, le *farmer* et sa famille sous ce toit agreste. Je ne sais rien qui doive plus vivement frapper le regard et l'esprit du voyageur français que l'attitude de l'Américain en présence du voyageur qui reçoit l'hospitalité dans un *log-house*. Lorsqu'un étranger entre dans une chaumière de paysan français, il porte l'embarras, la gêne, le trouble même dans la maison : la mère de famille rougit, les enfants se cachent sous le tablier maternel, et le paysan tourne entre ses doigts son chapeau dans une posture timide et servile. A cet embarras qui se manifeste au dehors par un regard hébété se joint souvent cette obséquiosité qui fait souvent, et à tort, soupçonner la cupidité. Si la fatigue de la course, du voyage demande quelque nourriture et du repos, le paysan n'aura à vous offrir que son pain noir et une mauvaise chaise pour dormir. Entrez dans un *log-house* américain à toute heure du jour et de la nuit : vous trouvez en présence du père de famille qui vous tend la main, vous dit ses bonnes paroles :

How do you do, vous invite à vous asseoir, vous offre une place à sa table et n'hésiterait pas à vous abandonner son lit, si la chambre hospitalière n'était un véritable dortoir de pension. Toutes ces choses sont dites et faites avec une simplicité, une aisance, une dignité de gestes qui vous font croire, quand le regard n'est pas fait à ce tableau, que vous vous trouvez dans la maison d'un citadin retiré par goût ou par caprice sous un toit champêtre. Au reste, tout est à l'unisson dans la famille : si vous acceptez le déjeuner, le dîner ou le thé du soir, la mère de famille, entourée de huit ou dix enfants, se place au bout de la table, sert le café ou le thé, en fait les honneurs avec une aisance que vous ne trouvez en France que chez la maîtresse de maison qui a l'habitude de recevoir du monde.

Je dis aisance dans le geste, la pose du corps, car mari et femme parlent peu et sont sobres de ces mouvements saccadés, de cette agitation, de ces paroles dont on est si prodigue dans nos mœurs françaises. Toutefois, prenez garde. Si vous vous êtes assis au foyer du fermier anglais dans un des riches comtés d'Angleterre, n'invoquez pas vos souvenirs en jetant les yeux autour de vous : un inventaire des meubles et ustensiles de ménage troublerait un peu vos idées d'âge d'or au dix-neuvième siècle. Tout y est rustique, grossier, limité au plus strict nécessaire : le nécessaire y est même un peu réduit aux choses de la vie sauvage. L'abondance n'est qu'en une chose, mais elle est large : c'est l'abondance sur la table. Du porc sous diverses formes, du poulet passé au beurre, du *boeuf bouilli*, le pain de maïs roussi au feu et tout fumant, du potéti pains de froment de forme ronde (rolls), du lait froid ou de l'eau pour boisson à dîner, du café à déjeuner et du thé à souper, voilà le menu d'une table *tennesseenne*. Gare à votre estomac si vous n'avez pas l'habitude de dîner en courant : l'Américain mange vite et peu. L'heure des repas voit d'ailleurs ordinairement se succéder à table plusieurs séries de convives, tels que voyageurs retardés, voisins flâneurs, magistrats en voyage, gens venus pour traiter affaires, aides de ferme, enfants de la maison. Les mêmes assiettes, les mêmes verres, les mêmes fourchettes, le même lit, les mêmes draps deviennent



Souvenirs de Tennessee. — Construction d'un log-house.

des objets de jouissance communiste qui, de prime abord, blessent le regard aussi bien que la perspective d'un communisme plus général froisse nos idées et nos mœurs. Les

porcs, qu'il pousse devant lui pour les conduire sur les bords du Mississippi, ou il trouve un facile et avantageux écoulement. Lors de sa maison, le *Tennessean* est toujours à cheval :

l'enfant arrivé à l'âge de quinze ans a son cheval ; qu'il achète avec le produit de son travail dans la maison paternelle ou de ses deniers au dehors. L'*Amerique du Nord* est trop riche en fleuves pour avoir songé à créer un bon système de routes. D'ailleurs, le *Tennessee* est un pays de montagnes : la mode de locomotion, c'est le cheval. Lorsque dans la vallée ou dans la forêt vous rencontrez le *Tennessean*, il est toujours en selle. Est-il seul et en négligé, dites qu'il va préparer ou terminer un achat ou une vente. Est-il en habit, gilet et pantalon noirs avec l'éperon au talon de la botte ? S'il est seul, il se rend au chef-lieu du comté pour remplir une des diverses fonctions de juryman (juré), constable, square judge de paix, commissioner, que les institutions du



Log-house avec défrichement.

pays imposent par l'élection à tout citoyen. Entendez-vous au loin le bruit de chevaux renvoyé par l'écho de la montagne, approchez : vous vous trouvez en face d'une cavalcade composée de jeunes gens et de jeunes filles aux robes les plus fraîches et les plus variées en couleur, avec de grands chapeaux de forme anglaise, une telerine de mousseline sur la poitrine et les épaules. Où va cette troupe de cavaliers ? A une fête patronale, à une noce, à des rendez-vous de plaisirs champêtres.

Au *Tennessee*, que dis-je, dans tout l'ouest, dans toute l'Union les danses sur le gazon, les réunions nombreuses en plein air ou sous le chaume, les repas de noce au babil bruyant, les veillées conteuses sous le toit de la grange, sont des distractions étrangères aux mœurs américaines, inconnues et qu'on repousserait comme profanes. Cette troupe grave et silencieuse se rend au *preaching* qui doit avoir lieu dans la forêt, sous le toit d'un *log-house* ou sous la volute du ciel.

C'est principalement dans les cours de justice et dans les meetings religieux qu'il faut étudier l'Américain de l'ouest. J'assistais en septembre dernier à une séance de *Circuitcourt*, à *London*, chef-lieu de *Perry-county*. Un nègre était accusé d'homicide. Dérivons les lieux et dessignons au trait les personnages du drame. Au centre d'une ville riche de rues, vile de maisons, qui n'avait d'existence lier encore que sur le papier, et qui sera demain une ville de dix ou douze mille âmes, s'élevait une construction de bois qu'on aurait pu trans-



Ferme américaine.

former en grange sans crainte de dommage. Cette maison, c'était la *city-hall*, la maison de ville, le palais de justice, le monument public de cette ville en germe. Dans l'intérieur se tenait, debout et découverte, la foule; une barrière fragile de bois la séparait de la partie qui était occupée par les jurés, le *clerk* de la cour et les avocats. Au delà et sur une estrade était assis sur une modeste chaise le juge président de la cour, sans cravate et un chapeau de paille sur la tête. L'*attorney* général, confondu avec les avocats et les jurés, était debout devant une mauvaise table de bois et portait la parole dans l'accusation. L'accusé était assis près de ce magistrat et sur le même banc, sans menottes aux mains, libre, sans gardes au dedans ni au d'hors. Pendant le réquisitoire de l'*attorney*, les jurés, assis ou couchés sur des bancs, fumaient, chiquaient, crachaient et profanaient les postures les plus extravagantes. Quelques-uns quittaient leurs places pour aller boire un verre d'eau que renfermait une cruche qui servait de fontaine à la cour et au public. Certes, un pareil tableau était peu fait pour conquérir à la justice américaine et à ses formes extérieures un Français qui avait assisté aux séances solennelles de la cour de cassation, aux audiences des cours d'assises de notre France et aux plaidoiries anglaises à *Westminster*, sous la présidence d'un lord du parlement. Mais ici aussi, je ne devais pas m'arrêter aux surfaces; il fallait traverser par le regard intérieur les faits et les formes matérielles, pour aller saisir dans les cerveaux le travail de l'esprit. Que vis-je alors dans la foule? Des citoyens qui écoutaient attentivement, non pas seulement avec l'oreille, mais dans l'attitude d'hommes instruits des lois de leur pays et exercés au mécanisme de la législation. Les physiognomies au banc des jurés étaient graves, et les regards baissés indiquaient un travail de pensée que rien ne venait distraire. Les débats terminés, le président, debout sur l'estrade, fit d'un ton grave et solennel le résumé impartial de l'accusation et de la défense. Les jurés sortirent, et sous l'ombre de la forêt voisine délibérèrent sur le sort de l'accusé. Le nègre, ce paria qu'on traite en Amérique comme une créature déchue, que dis-je, comme une chose, fut acquitté. Je cours à la prison, je la trouvai vide de son prisonnier. Mais à la situation du bâtiment, à l'étendue spacieuse de la cellule, aux ouvertures qui laissaient entrer l'air par pleines bouffées et le soleil par larges rayons, je compris que le peuple américain n'usait à une grande intelligence des habitudes de douceur et d'humanité.

Il me restait à voir cette race anglo-saxonne dans uno de ces manifestations morales qui disent le passé et l'avenir d'un peuple : je veux parler d'un *meeting religieux*. On le sait, le luthérianisme a enfanté des sectes sans nombre. Génées dans leur développement en Europe, elles ont trouvé sur la terre américaine la liberté la plus complète. Anabaptistes, presbytériens, universalistes, épiscopaux, unitariens, calvinistes, *methodistes*, se mêlent sans se heurter, se séparent dans l'expression de leurs sentiments religieux sans que la sécurité publique et les rapports de la vie civile aient à souffrir de ce fractionnement. La tolérance n'est pas le fait d'un commandement législatif : elle est dans les cœurs, dans les esprits, dans les mœurs enfin de la nation. Chaque secte a ses ministres, ses églises, ses assemblées; l'Etat n'intervient en quoi que ce soit dans l'exercice de chacune de ces religions. Les forces de ces sectes en nombre, en intelligence, en richesses, ne se balancent pas dans chaque Etat. Dans la Pennsylvanie, c'est la secte des *quakers* qui est en majorité; à *Maryland* est en grande partie catholique. Le *methodisme* a pénétré dans le sud, et dans le *Tennessee* il semble vouloir y conquérir la majorité. Qu'est-ce que la doctrine *methodiste*? C'est l'intervention directe de l'Esprit saint à l'aide de la prière et du préche. La foi, abstraction des œuvres, voilà la condition du salut. La grâce se révèle par des illuminations subites, des trances, des extases, et n'existe point sans elles. Sa formule par cris est celle-ci : *My soul happy* (Mon cœur est heureux). C'est l'illumination, le mysticisme, ses certaines ormes et sous la condition de certaines disciplines à suivre. Tel est le dogme du *methodisme*. Sa morale, elle est sévère et sombre. Elle interdit les distractions du monde et ses excentricités. Ainsi, nul de ces plaisirs que donnent les réunions



Tullerie américaine.



Camp-meeting religieux au Tennessee.



Jeune fille de la campagne au meeting.

des deux sexes, point de danse au bruit d'une musique champêtre; nulle de ces joies qu'une naissance, qu'une noce, qu'une fête de famille appellent au foyer domestique. Chaque intérieur de famille devient un couvent d'où la femme ne sort que pour se rendre aux *proachings*. Mais à quoi bon une exposition, qui semble viser à la science théologique? suivez moi, lecteur, à un *camp-meeting*.

C'était le 29 septembre 1850, par une de ces splendides matinées que le ciel, le soleil et le paysage américain produisent au voyageur sous le 35° degré de latitude. J'étais accompagné de mes deux fils et de M. de Lobé, jeune Français qui appliqua au *Tennessee* ce qu'il a de science à l'agriculture et à l'industrie, de bonté et de dignité à faire aimer et respecter le nom de la France. Un Américain nous servait de guide dans ce labyrinthe de forêts à traverser pour arriver au *duck-river*. Montés sur de jeunes et bons chevaux du *Tennessee*, nous parlions, non sans une étonnante secrète, de la patrie absente, lorsqu'après trois heures de marche nous vîmes s'ouvrir devant nous, du haut d'un mamelon, une large vallée pleine de lumière et d'ombre, de mouvement et du bruit : nous étions arrivés au *camp-meeting*. Le paysage, par la grandeur sévère des lignes et des formes, la majesté des arbres, répondait à la solennité du but. Au premier plan, on voyait attachés à chaque arbre de la forêt des groupes de chevaux demandant un abri à l'ombre du feuillage; les vagues américaines aux larges flancs attirait le regard par sa tenture de toile blanche, qui tranchait dans ce milieu d'ombre et de verdure. Par les sentiers étroits de la montagne descendaient gravement et lentement ces familles nombreuses, représentées par des vieillards, de jeunes hommes, de blanches filles, des mères allant leurs nourrissons au balancement de leur monture; le jeune garçon y avait sa place, et so faisait grave pour être à l'usage de la caravane. Au loin, et au penchant d'une colline, dans une clairière de la forêt largement ouverte, on remarquait une masse de constructions en bois, qu'une sorte de pensée architecturale avait ordonnées en des lignes droites et parallèles; c'était les *log-houses*,

les uns fermés, les autres ouverts, que la piété et les nécessités d'une grande assemblée religieuse devaient transformer, celui-ci en temple, ceux-là en salles à manger et en dortoirs. De grands feux, alimentés par des troncs entiers d'arbres, dispuant au soleil son éclat et faisaient bouillonner de vastes marmites, objet pour les uns de convoitise, et pour les autres espoir d'appétits aguissés par une longue course. En arrière et sur des bancs sans abri contre les ardeurs du soleil, étaient parquées les familles de la race noire. Il était deux heures : c'était l'heure du préche. Sous un vaste hangar ouvert de tous côtés pour la circulation et fermé au levant par une estrade, vinrent s'asseoir des groupes de jeunes filles et de femmes de tout âge. A l'éclat de leurs vêtements, à leur démarche aisée, à leurs manières faciles, vous auriez pu vous croire dans un salon français en plein air. Derrière, mais sans mélange, et sur les côtés, les hommes se massaient pour entendre la voix des précheurs. Sur tous les bancs, au dedans, au dehors, partout régnait le plus grand silence. Trois ministres du culte *methodiste*, en habits et pantalons noirs, montèrent sur l'estrade. L'un d'eux prit dans la Bible un texte qu'il expliqua et développa à la suite attentive. Sa voix était vibrante, mais sans onction. J'entendis quelques soupirs et quelques cris isolés qui vinrent interrompre le précheur. Bientôt après succédèrent au préche les chants religieux au rythme lent et monotone; à certains intervalles, la foule fléchissait le genou et un nouveau ministre disait à haute voix un prière. Cependant le soleil descendait à l'horizon : un demi-jour se faisait dans la vallée. A un signal donné, l'assemblée s'agit, la foule fut debout, et deux processions, l'une d'hommes, l'autre de femmes, se dirigèrent vers deux points opposés de la montagne, pour demander à une solitude plus profonde les inspirations et les extases. J'ai suivi la procession des hommes; je les ai vu s'agenouiller, courber leur front dans les hautes herbes, tressaillant sous la parole forte et accentuée du précheur; cette parole allait remuer des regrets, des désirs, des espérances, car j'entendis bientôt des soupirs, des sanglots s'échapper de ces larges poitrines. La scène se passait dans

les uns fermés, les autres ouverts, que la piété et les nécessités d'une grande assemblée religieuse devaient transformer, celui-ci en temple, ceux-là en salles à manger et en dortoirs. De grands feux, alimentés par des troncs entiers d'arbres, dispuant au soleil son éclat et faisaient bouillonner de vastes marmites, objet pour les uns de convoitise, et pour les autres espoir d'appétits aguissés par une longue course. En arrière et sur des bancs sans abri contre les ardeurs du soleil, étaient parquées les familles de la race noire. Il était deux heures : c'était l'heure du préche. Sous un vaste hangar ouvert de tous côtés pour la circulation et fermé au levant par une estrade, vinrent s'asseoir des groupes de jeunes filles et de femmes de tout âge. A l'éclat de leurs vêtements, à leur démarche aisée, à leurs manières faciles, vous auriez pu vous croire dans un salon français en plein air. Derrière, mais sans mélange, et sur les côtés, les hommes se massaient pour entendre la voix des précheurs. Sur tous les bancs, au dedans, au dehors, partout régnait le plus grand silence. Trois ministres du culte *methodiste*, en habits et pantalons noirs, montèrent sur l'estrade. L'un d'eux prit dans la Bible un texte qu'il expliqua et développa à la suite attentive. Sa voix était vibrante, mais sans onction. J'entendis quelques soupirs et quelques cris isolés qui vinrent interrompre le précheur. Bientôt après succédèrent au préche les chants religieux au rythme lent et monotone; à certains intervalles, la foule fléchissait le genou et un nouveau ministre disait à haute voix un prière. Cependant le soleil descendait à l'horizon : un demi-jour se faisait dans la vallée. A un signal donné, l'assemblée s'agit, la foule fut debout, et deux processions, l'une d'hommes, l'autre de femmes, se dirigèrent vers deux points opposés de la montagne, pour demander à une solitude plus profonde les inspirations et les extases. J'ai suivi la procession des hommes; je les ai vu s'agenouiller, courber leur front dans les hautes herbes, tressaillant sous la parole forte et accentuée du précheur; cette parole allait remuer des regrets, des désirs, des espérances, car j'entendis bientôt des soupirs, des sanglots s'échapper de ces larges poitrines. La scène se passait dans

un ravin de la montagne, aux pentes riches de la plus belle végétation. Qui, en cet instant, aurait pu se défendre d'une émotion profondément religieuse ? J'aurais défilé toutes les sectes de la terre de ne pas entrer en communion de reconnaissance et d'amour pour Dieu sous ce beau ciel et en présence d'une nature qui disait si haut sa puissance et sa bonté. Mais hélas ! nos sentiments deviennent peu durrs, et l'émotion religieuse devaient bientôt succéder la tristesse, la fatigue et la révolte de l'esprit. La nuit était de venue sur la forêt : les feux seuls éclairaient le paysage de reflets rougés et fantastiques. Le vaste *hampar* temple fut éclairé par de minces chandelles, qui jetaient une lumière triste et blafarde sur l'assemblée. On foule vit occuper ses premières positions ; les prières et les chants recommencèrent. Mais soit que le pèlerinage à la montagne eût exalté les cœurs et les esprits, soit que la parole du ministre s'épanchât plus abondamment et plus vive, la scène de la nuit revêtit un caractère profondément lugubre. Les bancs se dégradèrent, et dans les intervalles, sur une terre humide et froide, se roulaient de jeunes filles le sein découvert et les cheveux épars. Une d'elles, à genoux, levait les yeux au ciel, et en des rires convulsifs semblait indiquer, par son regard fixe et illuminé, qu'elle avait pénétré au séjour désiré et rêvé. Les uns sanglotaient et jetaient par saccades des cris de désespoir qui eussent fait trembler d'effroi le voyageur égaré dans la forêt. La joie chez quelques autres s'exprimait par sauts, par bonds répétés, grotesques, semblables à la danse des fous. Ici des cris de plaisir et d'extase ; là, des hurlements de misère et de terreur. Cette jeune fille qui lève les bras au ciel, se tord en convulsions sur les genoux de sa mère, qui semble heureuse de cet état. Et quelle jüité n'ai-je pas ressentie pour cette femme aux cheveux blancs qui, s'adressant à la foule dans l'attitude d'une sibylle, criait à ses oreilles de s'amender, de se repentir, de *professer religion* ! Et comme si cette scène dut présenter le mélange du lugubre et du burlesque, on voyait à quelques pas du hampar la foule des noirs s'agiter, danser, crier, imiter enfin, mais avec l'exagération du sang africain, les contorsions et les frottements de ses matras. La nuit ne fut plus pour nous esprits qu'un long cauchemar !

Il était deux heures après minuit : les chants et les cris, les soupirs et les prières avaient cessé ; les feux s'éteignaient. Quelques hommes erraient autour des *log-houses*, et sous le hampar gisaient, mais immobiles, ces corps frêles de jeunes filles que la fatigue et le sommeil avaient saisis au milieu des convulsions. J'attendais le jour avec une sorte d'impatience fiévreuse. Enfin, les cimes des arbres s'éclairèrent, le bruit se fit autour de nous, et peu d'instant après on voyait se diriger vers les foyers pour y réchauffer toutes ces pauvres créatures à la marche chancelante, aux visages pâles, et aux regards éteints et fatigués. Le *camp-meeting* devait se prolonger avec toutes ses péripéties pendant huit jours. Je rejoignis mes compagnons de voyage et nous partîmes. Qu'avais-je donc de plus à apprendre du *méthodisme* pour le juger ? Un culte qui donne tantôt une folle jactance et tantôt un morne désespoir, qui ébranle les imaginations par les terreurs les plus sombres, surexcite les organisations frêles et produit souvent une exaltation qui ne peut être pure ni en sa source ni en ses effets, n'est point un culte que la raison puisse admettre. Mais tout est-il faux dans cette doctrine, et ne pourrait-on en dégager un principe saint et vrai ? Le méthodisme n'est point une secte nouvelle : au fond c'est le calvinisme, qui ne croit au salut qu'à l'aide de la grâce, abstraction des œuvres. Mais la question de la grâce en théologie, comme celle du libre arbitre en philosophie, est un de ces problèmes qui furent toujours le tourment et l'écueil de la curiosité humaine. Quoi qu'on fasse, l'homme ne peut se passer de Dieu et de la grâce : l'appeler par la foi et la prière est un besoin. Seulement cette doctrine fut trop bon marché du principe de la liberté humaine ; c'est là sa faiblesse. Étudiez les diverses doctrines des sectes religieuses et des philosophes : chez les uns et chez les autres, l'esprit d'erreur a exagéré l'un des principes au préjudice de l'autre. La philosophie attribue à l'homme l'entière et libre faculté de choisir entre le bien et le mal : les sectes luthériennes accordent tout à la grâce et à l'inspiration ; la première ce le trop à l'orgueil et l'égaré ; les autres ruinent dans l'homme le ressort moral en dispensant de tout effort. La doctrine catholique est la seule qui se maintienne entre les opinions extrêmes. Elle refuse d'abolir la liberté humaine, tout en maintenant l'intervention divine, la grâce dans nos sentiments et nos déterminations. Grâce et liberté dans les actes humains, voilà sa noble et pure doctrine.

J'ai suivi l'Américain du sud-ouest dans sa vie intime et extérieure. Peut-on dégager du présent l'avenir, et lire dans ses mœurs et ses tentatives la destinée de ce peuple ? La philosophie de l'histoire fait à chacun des peuples anciens et modernes sa part dans le grand travail de l'humanité. De toutes les nations qui ont pris part à l'œuvre progressive accomplie jusqu'à ce jour, il n'en est pas une, d'après sa doctrine, qui ne se distingue par un caractère bien tranché, par un mode d'activité propre à elle, signe de sa tâche spéciale dans le travail commun. L'industrie et le commerce ont fait fleurir la Phénicie. La conservation des traditions antiques a été la mission du peuple juif ; Athènes a brillé par ses beaux arts et sa littérature ; Sparte, par son activité guerrière ; Rome a vécu tout entière dans une seule pensée, la conquête du monde. Chaque peuple des temps modernes serait aussi appelé par la Providence à remplir une fonction particulière et puiserait les éléments de son activité nationale. On peut combattre cette thèse dans ce qu'elle a de trop général. Mais pour le voyageur qui a parcouru l'Amérique du nord, la mission providentielle de la race anglo-saxonne paraît écrite en lettres intelligibles à la poupe de ses vaisseaux, au front de ses villes et sur les vastes terrains de ses défrichements. Lors de la déclaration de l'indépendance en 1776, l'Amérique avait une population de 4 mil-

lions, resserrée entre les *Alleghany* et l'*Océan* ; aujourd'hui sa population est de 24 millions, et du lac *Michigan* au golfe du Mexique, les contrées voisines du *Mississipi* sont occupées par une armée de défricheurs. Quelques éléments étrangers ont pénétré, il est vrai, dans cette armée par l'émigration ; mais la masse est anglo-saxonne. Quelle est sa mission providentielle ? Conquérir par le travail, le commerce, l'industrie, ce vaste espace qui des montagnes *Ho-* chées s'étend au *Mississipi* ; Dieu n'a pas voulu que ces immenses plaines grasses et fécondes fussent toujours le domaine du sauvage et du buffle. Le travail et le commerce, voilà les puissants instruments qu'il a mis aux mains de cette forte race. Mais ne défricherait-elle les forêts avec la cognée que pour vivre de mer mais comme jadis le sauvage vivait de chasse ? Ne transformerait-elle le monde extérieur que pour satisfaire ses appétits matériels ? Ne parcourrait-elle le monde que pour trafiquer et s'enrichir ? Ne le croyez pas ; allez au delà des surfaces, sondez les âmes, et vous y verrez dominer de nobles sentiments et de fortes croyances religieuses. Sous quelle latitude, dans les temps anciens et modernes, vit-on un peuple entourer la femme de plus de protection et de plus de respect ? Chez quelle nation vit-on la religion pénétrer plus profondément dans tous les actes du corps social ? Un peuple qui marche dans la vie avec cette double force ne peut ni s'arrêter ni s'amoindrir : l'espace et l'avenir lui appartiennent.

G. FAURE BEAULIEU.

Monsieur Abraham.

Nous avons reçu, à propos de notre article sur Saumur (*Lettres sur la France*, t. XVI, p. 374), la réclamation qu'on va lire. Nous l'avons prise tout d'abord pour l'essai satirique de quelque bel esprit de province, qui, sous une forme et une signature apocryphes, émettait le bat et le petit plaisir d'écouter sur les innocentes plaisanteries contenues dans notre article à l'adresse de quelques ridicules locaux, de quelques travers bourgeois dont la cité de Saumur n'est sans doute pas plus exempt qu'aucune ville du monde.

Nous ne désignons personne, par la raison péremptoire que nous n'avions en vie personne. Le modèle vivant été posé sous nos yeux, l'archétype de ces millionnaires économes et infatigables, qui, après avoir toute leur vie su gagner de l'argent, et beaucoup d'argent, ne savent comment le dépenser (c'est tout simple : on ne peut tout apprendre et tout faire ; à chacun son rôle en ce monde), le prototype, disons-nous, de ces estimables Crépus se fût offert à nos pincesaux après qu'aujourd'hui — on nous rendra, nous l'espérons, cette justice — nous eût donné sa tête à peindre — que, fidèle à notre respect des convenances et à notre haine de toute personnalité, nous ne l'eussions point signalée à l'hilarité publique.

Cependant au M. Abraham, qui parait prendre pour lui la portraiture, nous a honoré de l'épître que nous transcrivons ci-après. Avant de l'insérer, nous avons dû aller aux renseignements pour nous convaincre que ce digne fils de Jacob n'est point un mythe, et qu'en publiant sa missive nous ne serions point la victime de ce que nos voisins britanniques appellent un *hoax* ou un *puff*, et que nos noms, nous, en langage vulgaire, une *facétie* ou un *canard*. Nous étions fondé, comme on s'en convaincra, à craindre une plaisanterie, à redouter quelque serpent mystificateur sous les fleurs de cette rhétorique mercantile et passablement furieuse.

Il n'en est rien : le télégraphe électrique, que nous avons fait manœuvrer à cette occasion, nous apprend que la chose est tout à fait sérieuse, que monsieur Abraham existe réellement, qu'il est vivant, qu'il a de beaux cheveux sonnants, qu'il possède un hôtel, ainsi que lui-même prend soin de nous en informer. Cette heureuse assurance, en couplant tout à toutes nos appréhensions, nous permet de publier, avec une joie que nous sommes certain de faire partager à la grande masse de nos lecteurs, la lettre de monsieur Abraham : c'est été, en effet, dommage de la confisquer. C'est une pièce unique dont nous eussions été désespéré de perdre les historiens de l'avenir.

Mais laissons la parole à M. Abraham ; nous la demandons après lui :

« Saumur, 15 décembre 1850.

« MONSIEUR,

« Tous les amis de l'ordre, de la propriété et de la famille, c'est-à-dire l'immense majorité des habitants de Saumur, ont lu avec autant de surprise que d'indignation le tableau dépréciateur et faux que vous faites de cette cité. Je vous invite à rectifier dans le prochain numéro de *l'Illustration* les graves inexactitudes que vous avez insérées dans votre récit, et qui sont attentatoires à l'honneur, et plus encore aux intérêts d'une population respectable.

« D'abord, et c'est ce qui doit nous tenir le plus au cœur, vous prétendez qu'à Saumur les ouvriers sont réactionnaires, et que le moyen et petit commerce est imbu des doctrines républicaines.

« Vous savez, Monsieur, qu'il n'existe à Saumur, surtout dans l'honorable profession de commerce, aucun habitant honnête disposé à souffrir qu'on lui donne ce nom si compromi de républicain.

« Les commerçants de Saumur, dans tous les degrés de l'échelle, sont restés dévoués à cette noble et sage politique qui a procuré à la France, pendant dix-huit ans, tant de prospérités réelles et profitables, sérieuses et morales.

« Il y a bien quelques maisons respectables attachées à des souvenirs plus anciens ; mais de républicains, il n'y en a point.

« Il n'y a personne qui oseait l'avouer, si ce n'est peut-être quelques *parures* *diabliques*, en bien petit nombre, sur quelques *parures* *sans fortune* dans la classe des derniers ouvriers ou des derniers boutiquiers. — A Saumur, comme ailleurs, si quelque'un est connu pour républicain, soyez sûr que c'est un homme taré, sans *patrimoine* et sans considération.

« Ce n'est pas, du reste, que nous fassions beaucoup de cas de

la politique, comme de toutes les choses d'imagination. Nous savons ce qu'en vaut l'aune au point de vue de la prospérité publique et du bien-être individuel. Nous savons parfaitement peser les hommes et les choses dans la balance du bon sens et des intérêts positifs. Nous apprécions très-bien ce que peuvent coûter au commerce et à l'industrie les terroristes de 93 et les insulaires de 1848. — Nous mettons au-dessous de toute espèce de cours ces affreux petits montagnards rouges, et aussi les montagnards blancs, qui soulevèrent trop de résistances dans les classes du peuple, et qui d'ailleurs voudraient un jour peser sur nous-mêmes. Enfin, nous appartenons corps et âme, tête et honneur, aux hommes d'Etat habiles et influents qui se sont couronnés pour rendre à la France, quand il en sera temps, le bonheur intérieur et la prospérité financière que lui avait données le Napoléon de paix.

« Voilà, Monsieur, la politique dont les Saumurois font hautement profession, car c'est celle qui doit réussir infailliblement.

« Quant à vos critiques sur nos richesses et sur l'emploi que nous en faisons ou que nous n'en faisons pas, nous n'avons qu'un mot à répondre aux *folliculaires* qui les prendraient pour textes de leurs plaisanteries pré-*travieuses* et impertinentes : c'est que nous payons comptant ; que nos moyens nous permettent de vivre comme nous le voulons ; que nous n'avons pas besoin de gagner notre pain en *dançant* sur la corde ; que nous *journalisons*, et que nous *restons les maîtres*, parce que la société est *républicaine dans nos portefeuilles*, moins les écrivains qui voudraient bien y tenir place.

« Recevez, Monsieur, les salutations très-humbles d'un bourgeois de Saumur, qui a eu la simplicité de *quadrupler* sa vie une fortune que son père avait déjà doublée, et qui serait fâché et célébré par les hommes de plume s'il voulait les admettre dans son HOTEL.

« ABRABAM,
« ancien député. »

Permettez-nous d'abord, ô monsieur Abraham, de parer le trait assasin qui termine votre missive. Nous savons fort bien que le temps est passé, que les gens ont en commun nous honorer et accueillir les reus de lettres. Ils vous *celebrent*, dites-vous, si vous les admettez dans votre HOTEL. Je ne le crois pas trop ; mais qu'à cela ne tienne ! N'ayez crainte, monsieur Abraham : nous vous célébrerons bien sans cela !

Oui, monsieur Abraham, nous espérons vous rendre célèbre en Israël et nous y tâcherons. Car enfin il n'est point séant qu'un homme de votre mérite et de vos revenus soit aussi ignoré à dix pas de chez lui qu'un *garnement* SANS FORTUNE, et nous ne nous donnerons pas le doute irrévocable que nous avons pu concevoir un instant sur votre existence. Nous en sommes confus : la, vrai, monsieur Abraham, cela nous fait une peine et une humiliation que nous ne saurions vous dire !

GARNEMENT SANS FORTUNE !... Savez-vous bien, monsieur Abraham, que vous avez dit là un mot sublime, et que vous êtes *ceste* *ceste* *ceste* *ceste* sans le savoir ? Croyez-moi, les *sans dot* de ce croquant de Molière qui n'avait pas trente mille livres à entasser bon an, mal an, ne vaut pas votre : *Sans fortune* ! — *Sans fortune* ! cela est beau ; c'est foudroyant ; comme cela vous terrasse *ces garnements* qui souffrent la faim et la soif ! *Sans fortune* ! Je m'y connais et je vous dis, moi, que ce mot est le fin du fin. A *Sans fortune*, il n'y a rien à répliquer. Après *Sans fortune*, il faut tirer l'échelle. *Sans fortune* est écoulé et tragique à la fois. Il dépasse de trente-six piles d'écus le *Sans dot* et le *Qu'il mourût* de Corneille.

Cette vocation dramatique vous vient sans doute du temps où vous figuriez si agréablement, auprès du marquis de Moncade et de Fonce Mathieu, dans l'agréable ouvrage de d'Almail, un *garnement* qui avait aussi son mérite, mais qui mourut à l'hôpital d'épuisement et de misère, en vrai garnement qui l'était.

Cette circonstance, non moins que le *très comica* qui apparaît dans vos écrits, nous porte à regretter bien vivement pour l'art que la fortune, trop prodigue de ses largesses envers vous, vous dispense, selon l'aimable métaphore que nous vous empruntons, de *gagner votre pain en dansant sur la corde raide du journalisme*. Tudieu ! monsieur Abraham, nous nousussions aimé vous voir, le blanc d'Espagne à la semelle et le balancier en main, danser sur cette *corde raide* ! Et que la fortune est aveugle et inépte de refuser ses faveurs à des *garnements* qu'accommoderaient si bien une grande existence, un vaste portefeuille et un splendide hôtel, tandis qu'elle vous accable, vous un homme né pour l'emploi des premiers d'aiseurs !

Ne nous en plaignons pas pourtant, *folliculaires* et *pauvres diables* que nous sommes, car c'est ainsi que la fortune nous a été en vous un rude concurrent, si elle nous prive d'un muble, et il est hors de doute que si l'astre contraire, aidant votre génie naissant, vous eût conduit sur la corde, il ne nous fût resté à tous d'autre ressource que de l'abandonner pour le commerce des chaquetaux ou des fruits secs, à cette fin de *quadrupler* une fortune que malheureusement nos pères, pour la plupart, n'ont pas eu, comme le vôtre, la précaution de doubler.

Tous les Abrahams ne sont pas, pour le dire en passant, d'entraînés ni d'humour si paternelles, témoin celui du sacrifice. Le Seigneur, qui ne connaît ni mule ni croissant, nous a dit, se sera la bien de lui demander ses écus. Il n'est pas cette insubordination. Il se borna à la prière de lui offrir son fils, ce à quoi le vénérable patriarche, qui plus tard envoya son autre fils Ismaël, avec sa femme Agar, mourir dans le désert, acquiesça... facilement. Vous n'êtes pas, monsieur, j'aime à le croire du moins, de ces Abrahams-là. Continuez donc à *quadrupler* vos richesses de père en fils. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer qu'on dit : *quadrupler*, et pardonnez-moi cette misérable chicanerie ; vous le pouvez, fort de l'avantage certain que vous avez sur nous : car, si nous savons le mot, vous savez bien mieux la chose.

C'est là le point. Au reste, foin de l'orthographe ! C'est l'imagination toute pure, et vous savez ce qu'en vaut l'aune. L'essentiel est de ne pas prendre trois pour quatre, et récipro-

proquement. Voltaire, un homme de plume, qui n'était rien moins qu'un garnement, et qui savait fort bien compter, nous apprend qu'on peut écrire *di* (votre *di*), de trois manières. L'important est de faire rentrer exactement son *di*, *deu* ou *deub*; et c'est à quoi, monsieur Abraham, — ou Bufon à menti, et le style n'est pas l'homme — vous avez garde de manquer.

Pour ce qui est de la politique, monsieur Abraham, nous approuvons les choses fort sensées que vous dites; et, pour ne pas savoir si bien que vous ce qu'en vaut l'air, croyez-le, nous n'aimons pas plus que vous à nous en occuper. Vous nous apprenez qu'il n'y a à Saumur que de pauvres diables, de malheureux boutiquiers, de misérables ouvriers, attachés à la république, c'est-à-dire au gouvernement établi. Le Dieu de la Bible nous garde, monsieur Abraham, de vouloir vous contredire ou vous contister pour si peu. Permettez-nous pourtant de vous faire observer que le propos vous semble un peu séduisant, dans la bouche surtout où sous la plume d'un homme aussi intéressé que vous paraissez l'être à la stabilité et au maintien de l'ordre. Il y a à Saumur un magistrat qui se nomme *procureur de la République*. Ce fonctionnaire se trouve, s'il faut vous en croire, dans une fort laide position : il vit au milieu d'une population toute d'ennemis et de rebelles. Son sur est digne de pitié et son poste peu enviable. Le pauvre homme ! Mais c'est son affaire et non la nôtre. Laissons-le, et, avec lui, la politique. J'y acquiesce de grand cœur et répare vos onctueux, trop heureux si je puis désarmer à ce prix votre ire, monsieur Abraham, *l'ouvrage* que j'ai fait involontairement à la ville de Saumur en avançant qu'il s'y rencontre des citoyens amis de l'ordre, de la paix et désireux de conserver les institutions existantes.

Vous nous annoncez plus loin, monsieur Abraham, que vous logez la société française dans votre portefeuille. Je n'ai point cette fois encore à l'encontre; mais convenez que, si vous êtes à l'aise, voilà une société qui n'en peut dire autant, et que, si elle étouffe, il ne faudrait pas pour cela le trop malmenier, la pauvre, ni l'accuser de terrorisme. Est-ce sans faute, l'innocente, si, strangulée dans l'état de cuir où vous la tenez comprimée, elle laisse de temps en temps s'échapper un cri de détresse? — Pour ce qui est des écrivains que vous excluez, comme Platon, de votre républicanisme — pardon! — de votre royaume de basane, et qui voudraient bien s'y fourrer, dites-vous (pourquoi faire?) à moi, monsieur Abraham, voilà de la jovanité ou je cesse de vous reconnaître. Vous êtes un malin et un facétieux, et vous entendez mieux la fine plaisanterie qu'on ne jugerait tout d'abord. Ces pauvres écrivains qui raillent les anciens négociants en pommes seches et en pruneaux, comme les veilla châtées de leur impertinence ! Ils voudraient bien entrer chez M. Abraham, les malheureux, les *funambules* ! Qui sait? on leur offrirait peut-être un verre d'au sucree ou quelque autre douceur, avec la jouissance de la conversation de monsieur Abraham ou de l'oncle Mathieu. Mais que nenni, mes beaux dieux de fariboles! — Apprenez, s'il vous plaît que M. Abraham n'est point des gens dont on se gausse; que ce n'est point pour vous que leve la brioche et que les chandelles s'allument. — Ah ! ah ! mes garnements, vous voilà tout penauds! — Vous en voulez tâter, mes meurt-de-faim, mes drôles, à d'autres! — Sachez aussi que M. Abraham vous met non-seulement hors son hôtel, mais hors la société et la loi, c'est-à-dire hors son portefeuille, où il parait que l'âme a élu domicile. Beau logement garni, et grand bien lui fasse ! Puisse-t-elle y zouter du moins le sort du rat dans son fromage de Hollande!

Et à propos de rats, monsieur Abraham, comme je vous vous infiniment de bien, permettez moi de vous redire une petite historiette que l'on m'a contée l'autre jour. — Il y avait un homme très-riche comme vous, qui avait comme vous un très-grand portefeuille et beaucoup de billets de banque. S'il y logeait la société, l'Europe. C'est un détail dont on a omis de m'instruire. Comme il avait grand peur d'être volé et que son imagination frappée ne lui représentait qu'écrivains et larrons, il pratiqua un trou sous une boiserie et y inséra son trésor. Il ne fut pas volé en effet. Seulement, lorsque peu après il y voulut, par aventure, ajouter quelques bank-notes, quelque jolis tons du trésor, il ne trouva que les débris. Les rats le lui avaient mangé. C'étaient probablement des rats de bibliothèque, des rats savants — et journalistes.

Défez-vous des rats, monsieur Abraham; ce sont des animaux fort subversifs. Je les soupçonne beaucoup d'être républicains, en leur qualité d'affamés. Et puis n'est-ce pas d'eux qu'accouchent les *montagnes* en travail d'enfant, ces montagnes qui vous inspirent tant d'effroi?

Défez-vous-en! — La-dessus nous vous prions, monsieur Abraham, d'agréer nos remerciements bien sincères pour le ton exquis et la parfaite aménité de votre style épico-lolaire. Présentez nos respects à madame Abraham, ainsi qu'à M. le marquis de Moncade — sans oublier l'oncle Mathieu.

Votre très-humble servante,

L'Illustration.

Pour copie conforme:

FÉLIX MORISAND.

P. S. Ce n'est pas tout : voici une terrible affaire. Saïssions les monarchistes. Un lampon du cri, nommé M. Godet, — un jeune lampon de la plus brillante espérance, — nous a lancé une flèche. Que pouvons-nous bien être à un quinze qui lui fume? Si nous l'avons bien compris, il insiste, de hautement, avec toutes sortes d'ambages — crainte de Dieu et des sergents — et que le signataire des articles. *Paris a Nautes*, pourrait bien être un *éclappe* de Fontevault. Il n'y a, en effet, qu'un reclusionnaire qui puisse mériter de Saumur.

Qui me parle de Godet-temps point, sans rien...

* E. N. A., son G. G. en D. M. n. n. n. n. n. n. n. n.

donner au public une réédition de la grande querelle de Piron et des Beaumont. L'auteur de *Le Métronome* est mort, mais certains Beaumont lui ont survécu — à Saumur. Revenons donc M. Godet à ses huiles et à ses mèches. C'est tout ce que l'illustration peut faire pour lui en raison de son eloquence grésillante et de son article — *des six*. Elle aime les riens, et n'en pas les bobèches. Nous mettons l'abat-jour sur M. Godet : que l'épave soit son legs!

— Faute d'oser s'ouffler, dira M. Godet; et il aura bien raison.

Adrien Perlet.

Hier les amis de Perlet l'ont conduit à sa dernière demeure, et j'ai prononcé quelques paroles sur sa cendre. Aujourd'hui je vais encore parler du vicil ami que je pleure; si j'en l'ense devancé dans la tombe, il aurait, je n'en doute pas, consacré quelques lignes à ma mémoire. C'est à moi de remplir ce triste devoir du survivant.

Adrien Perlet est né à Marseille le 28 janvier 1795. Son père avait été comédien et directeur de spectacle dans la province; il avait joué aussi à Paris, où il s'était fixé plus tard comme correspondant de théâtre. Les enfants sont imitateurs, surtout ceux qu'un irrésistible vocation entraîne plus tard vers la scène et des son plus jeune âge Perlet manifesta ce penchant à copier, à reproduire tout ce qui le frappait. Il aimait les cérémonies religieuses, et toutes les fois qu'il avait entendu un sermon, il ne manquait pas, à son retour, de contredire, devant un muet au lotoire de chaises, l'organe et les gestes du prédicateur qu'il avait attentivement écouté. Il se plaisait aussi à faire mouvoir des pantins; les paroles qu'il leur prêtait lui arrachaient d'abondantes larmes, qu'il essayait en portant à ses yeux les acteurs mêmes dont il venait d'improviser les rôles. Au sortir du collège, il voulut être médecin; mais le démon du théâtre l'emporta. Il fit entrer au Conservatoire impérial de musique et de déclamation le 15 novembre 1810 : j'assistais à cet examen, et le souvenir m'en est bien présent. Le comité, présidé par M. Sarrette, notre bon et paternel directeur, était composé de Talma, de Fleury, de Baptiste aîné et de Lafont. C'était là un auditoire plus imposant que celui devant lequel le jeune Perlet avait jadis récité ses essais de prédication. Perlet répéta la première scène du *Légataire* avec la folle gaieté qu'il avait à quinze ans, et qu'il communiqua bientôt à toute l'assemblée. Éléves, professeurs, directeur, secrétaire, tout le monde fit à gorge déployée. Il n'est pas besoin de dire que Perlet fut à l'unanimité élu à l'emploi des *Poissons*. L'emploi des Crispins s'appelait au des deux célèbres héri-tiers de son nom et de son talent. En sortant du Conservatoire, Fleury, enchanté, écrivit quelques mots au père de Perlet. On sait que Fleury avait tout à la fois les manières et l'orthographe d'un marquis; je veux parler des marquis de l'ancien régime; plus tard l'égalité des droits a dû amener celle de l'orthographe. Le billet de Fleury était ainsi conçu : « Ton fils a beaucoup de dispositions; je crois qu'il jouera très-bien les *Poissons*. » Une lettre de moins n'était rien à l'autorité d'un tel suffrage, et le père du jeune Adrien put présenter déjà l'avenir de son fils.

A cette époque, qui l'a dit, Perlet avait quinze ans : son front bombé, ses yeux vifs et renforcés, sa maigre, son long nez, des vêtements sous lesquels il avait grandi et qui n'avaient point grandi comme lui, tout cela formait un ensemble bizarre et plaisant qu'on ne pouvait regarder sans éclater de rire. Son humeur était très-gaie, un peu moqueuse, et le sang-froid avec lequel il lui raît ses plaisanteries les rendait plus piquantes encore. J'étais au Conservatoire depuis quelques mois lorsqu'il y fut admis, et nous nous liâmes d'une très-vive amitié. Lafont était mon professeur, Baptiste aîné le sien. Talma avait un élève nommé Haimon, dont il faisait un cas extrême et qui eût sans doute acquis une grande réputation dans les premiers rôles de la tragédie ou de la comédie, car il débuta nos deux genres avec un succès à peu près égal. Il devint notre ami plus de nos questions presque pas, et l'on nous appelait les trois inséparables. Haimon mourut en 1815; mais, quand je me trouvais avec Perlet, il revivait dans nos entretiens et se mêlait à tous nos souvenirs.

Les brillantes dispositions de Perlet se développèrent avec rapidité; il obtint, en 1811, le second prix de comédie; c'était un élève tout à fait hors ligne et qui prometait un comédien de premier ordre. Sa voix avait acquis beaucoup d'étendue; il avait certaines notes dont la gravité surprenait Talma : « Avec cette voix, lui disait-il, vous joueriez bien la tragédie, si vous n'aviez pas une figure si comique. » Il y eut cette année-là au Conservatoire des exercices publics, qui se composaient de scènes de tragédie, de comédie, de grand opéra et d'opéra comique. Ces représentations, données dans le jour, attiraient la haute société de cette époque. Le talent de Perlet en était un des attraits les plus piquants : la brillante Ponchartré, Levasseur, mademoiselle Callaut, qui fut depuis madame Ponchartré, et mademoiselle Palair, qui devint madame Rigault. Notre ami Haimon était aussi l'un des héros de ces Pies dramatiques, qui étaient pour Perlet de véritables triomphes, le public le traitait en enfant gâté, et dès qu'on l'apercevait ou qu'on entendait le son de sa voix, l'hilarité et les applaudissements éclataient dans toute la salle.

J'avais un an de plus que lui, et la conscription, qui alors n'épargne presque personne, allait m'enlever à mes études théâtrales. D'espérer qu'un premier prix me ferait excepter du service militaire, mais la supériorité de Perlet était si bien reconnue, qu'à côté de lui je ne pouvais aspirer qu'au second. C'était en 1812. Perlet se retira au concours pour n'y paraître que l'année suivante. Ma heureusement sa générosité n'eût pas le résultat qu'il en attendait; j'obtins le premier prix; mais je ne fis qu'un excellent, et j'allai partir pour l'armée, lorsque l'empereur lança de Moscou le

fameux décret qui est devenu la loi suprême du Théâtre-Français. Ce décret instituait un pensionnat de déclamation semblable au pensionnat de chant déjà établi. C'est ce qui me préserva de la gloire militaire au char, alors si redoutable. Il est probable que j'ai dû la vie au décret de Moscou; plus tard il a protégé mes intérêts et ma position. J'ai donc eu raison de le défendre comme je l'ai fait en plusieurs occasions; je le devais, ne fût-ce que par reconnaissance. J'entraî au pensionnat avec Perlet et Haimond, et là nous vécûmes de la vie la plus insouciant et la plus gaie.

Il y avait cependant chez Perlet des moments, rares il est vrai, où cette gaieté se voilait sous des commencements de souffrance. C'étaient les premières atteintes de la maladie opiniâtre qui ne le quitta jamais. Nous avions le tort de nous moquer de ses plaintes et de le traiter de malade imaginaire. Nous sommes trop punis aujourd'hui de cette incroyable raillerie.

Il y a dans la jeunesse de Perlet quelques traits plaisants dont on pourrait égarer sa biographie. Si je n'écrivais pas cette notice presque sur sa tombe, je les raconterais; mais le lendemain de la mort d'un ami on n'a pas goût aux joyeuses anecdotes; j'en citerai donc une seule. Comme pensionnaires du gouvernement, nous avions un uniforme, et les jours où nous paraissions en public nous portions un habit bleu et une culotte blanche. Or, peu d'entre nous étaient doués de mollets présentables. Une culotte courte et pas de mollets! C'était chose pénible pour notre amour-propre. Cependant, nous nous résignons assez gaîment à ce malheur. Mais Perlet voulait à tout prix être mieux fait que nous, et, n'ayant pas assez de force pour recourir à l'art du bonnetier, il se mit à dérouler son matelas, et un peu de laine qu'il en ôta fut consacré à l'ornement de ses jambes trop exigües (il ne faut pas oublier que Perlet logeait au pensionnat). Malheureusement la laine ne resta pas à l'endroit où il l'avait placée : elle retourna, et les jambes du jeune comique offrirent un aspect tout à fait bizarre, un spectacle extraordinaire. Cependant, le surveillant du Conservatoire fit un rapport où il accusait l'élève Perlet d'avoir volé la laine du gouvernement. M. Sarrette rit du rapport, pardonna le larcin, et recommanda à Perlet d'avoir à l'avenir des mollets plus stables.

Son premier prix lui fut décerné à l'unanimité, en 1813. L'horizon politique devenait sombre, et 1814 renversa notre pensionnat. Il y eut pour nous des moments de détresse. Le père d'Adrien était bon; mais il s'armait quelquefois d'une sévérité trop grande qui effrayait Perlet et l'éloignait de la maison paternelle. Un jour, nous nous rencontrons dans une des plus sombres allées des Tuileries, vers quatre ou cinq heures, et voici notre entretien : « Que fais-tu là? — Je me promène. — Moi aussi. — As-tu diné? — Non; et toi? — Ni moi non plus. — Eh bien, — causons théâtre. » Et la conversation de s'engager avec notre chaleur habituelle sur cet intraitable sujet. Nous avions à peine vingt ans. Aujourd'hui peut-être, des jeunes gens dans une position semblable à la nôtre, au lieu de parler théâtre et beaux arts, traiteraient quelque grande question politique et sociale, et ne verraient de salut pour leur génie incompris que dans le suicide ou dans une révolution nouvelle; mais nous l'empire on s'occupait peu de politique, et les moines incrimés n'étaient pas encore à la mode.

C'est en 1814 que Perlet a débuté au Théâtre-Français; ses débuts furent heureux; mais à cette époque il était triste, soit qu'il eût de secrets chagrins dont il ne m'a point fait part, soit que ce mal dont il se plaignait plus fréquemment, causât l'humeur mélancolique que je lui reprochais. Cette tristesse nuisit un peu à son jeu et à ses succès, et il ne retrouva toute sa verve que dans le *Crispin du Légataire*, qui déjà lui avait porté bonheur au Conservatoire. Après ses débuts, il partit pour Londres; il voulut tenter la fortune, et réussit complètement dans les rôles de vaudeville où il s'essaya. Il recut avec un dédain superbe une lettre de la Comédie-Française qui lui offrait un engagement de douze cents francs. A partir de ce moment sa carrière fut heureuse et brillante; il acquit en même temps renommée et richesse. De Londres il alla à Bruxelles remplacer un comique fort aimé qui s'appelait Paulin, un ancien camarade de Fleury, qui attendait quarante ans le moment de leur retraite commune pour se réunir à son vieil ami, et qui se brouilla avec lui aussitôt qu'ils vécurent ensemble. Perlet fit promptement oublier Paulin. Le Gymnase s'ouvrit; Perlet y fut appelé; il y débuta dans *Rigaultin* de la *Maison en loterie*, vaudeville de Picard et Barré, précédemment joué à l'Odéon, et qui, grâce à Perlet, obtint une vogue nouvelle et plus grande. Il attira constamment la foule au Gymnase, où il déploya un talent vrai, fin, spirituel, original. Il avait eu au Conservatoire un penchant à la charge dont il s'était entièrement corrigé. Il fut toujours un comédien de bon goût, et n'allait jamais chercher ses succès hors de la vérité et de la raison. Il changeait de physionomie et presque de figure aux yeux mêmes du spectateur : ainsi dans le *Comédien d'Étampes*, il arrivait avec la figure et les manières d'un jeune homme, et devenait vieux à l'instant même et sans quitter la scène, en posant sur sa tête une perruque de vieillard. Il excellait à imiter les patois, les accents provinciaux ou étrangers, et dans les rôles d'Anglais, qui jusque là avaient été joués avec une exagération convenue, il montra une perfection du *vérité* à laquelle nos voisins d'outre-mer applaudissent eux-mêmes. Parmi les pièces dont il créa les rôles principaux, avec tant de bonheur, on sa rappellera longtemps le *Parrain*, le *Gastrologue sans argent*, le *Secrétaire* et le *Cuisinier*, *Michel* et *Christine*, le *Comédien d'Étampes*, le *Tandou*. Il montra dans *Michel* et *Christine* une sensibilité touchante et vraie que les auteurs n'avaient point songé à donner au personnage qu'il représentait, et j'ai entendu M. Scribe dire que Perlet avait si heureusement corrigé son rôle par cette manière si fiennet n'exprime. La Comédie-Française voulut reprendre l'habile comédien dont le Gymnase était fier : les termes du

privilege accordé à ce dernier théâtre lui en donnaient le droit: Perlet opposa un refus constant aux prétentions des comédiens; il aimait mieux ne pas rejouer à Paris, et il s'en exila pour recommencer ses brillantes tournées dans les départements. Il revint plus tard et reprit au Gymnase; mais son mal augmentait toujours, et il fut contraint de quitter le théâtre à l'âge où le talent est dans toute sa force. Perlet s'était marié en 1849 avec une des filles de Tier-

celin, si parfait dans les personnages populaires, et qui contribuait avec Brunet et Potier à la fortune des Variétés. Malheureusement, madame Perlet était faible et souffrait comme celui dont elle était si heureuse de porter le nom. Elle avait pour lui un dévouement de tous les instants, et paraissait oublier ses maux en s'occupant de ceux de son mari. Perlet lui rendait toute l'affection, et, quand elle en avait besoin, tous les soins qu'il en recevait. Il fut excellent

époux et excellent père; il aimait sa fille d'un amour jaloux dont elle était bien digne; sa tristesse habituelle augmenta quand il s'agit de la marier. Le père du brave et excellent jeune homme à qui elle s'est unie se désolait aussi à l'idée de se séparer de son fils: il vint en pleurant faire une demande à laquelle Perlet souscrivit en pleurant. Perlet connaissait profondément son art, et adorait le théâtre. Il a publié sur l'art dramatique et sur l'art du co-



Perlet. — Rôles du comédien d'Etampes.

médien des réflexions qui décelent l'artiste supérieur et l'homme de goût. Il m'écrivait souvent en vers pleins d'esprit et de traits heureux. Il causait avec finesse et chaleur, et aimait beaucoup la conversation, mais seulement avec ses intimes; il recherchait peu le monde et les liaisons nouvelles; il était plein d'honneur, bon et fidèle ami, avait des mœurs régulières et des manières polies. Les susceptibilités de son caractère ne doivent être imputées qu'à cette santé délicate qui le mettait quelquefois au désespoir. Depuis long-

temps il était réduit à ne plus savoir de quels aliments se nourrir, tant ses digestions étaient douloureuses, tant le mal faisait de progrès et le poussait vers la tombe. Sa femme l'y a précédé; elle est morte à Enghien-les-Bains le 6 septembre dernier. Perlet, qui ne l'avait pas quittée pendant toute sa maladie, fut témoin de ses derniers moments; ce fut un coup dont il ne se releva point. Trois mois après il n'était plus; sa femme était morte un vendredi à huit heures du soir; il mourut à la même heure un vendredi.

Quoique Perlet ne jouât plus, il était utile au théâtre par la manière dont il savait en parler, par les avis précieux qu'il ne refusait point aux jeunes comédiens qui sollicitaient le secours de ses lumières et de son expérience; il était par ses nobles et excellentes qualités nécessaire à ses amis, qui le regretteront toujours.

31 décembre 1850.

SAMSON (de la Comédie-Française).

Le *Véritable Gribouille*, par GEORGE SAND; les *Fées de la Mer*, par ALPHONSE KARR; le *Royaume des Roses*, par ANSEME HOC-SABAYE; *Tom Pouce*, par P. J. STALL; les *Contes des Fées* (1).

Ce qui a manqué presque dans tous les temps à la littérature enfantine, ce sont les écrivains de talent. Si Ton devait juger de cette littérature par les *Contes à ma Fille*, les *Contes à mon Yveeu* et les innombrables contes à dormir debout dont nous sommes inondés chaque année à l'approche du mois de janvier, il faudrait croire que la composition des livres à l'usage des enfants est devenue le patrimoine des académiciens sur le retour et des sous-maîtres de pensionnat. Voici un éditeur qui a voulu que les enfants fussent aussi bien traités que les grandes personnes; il a fait appel aux écrivains les plus en vogue, et leur a demandé de nouvelles histoires merveilleuses. C'est d'abord l'auteur de la *Mare au Diable* et de la *Petite Fodrite* — deux chefs-d'œuvre. George Sand, en gravissant *Gribouille*, s'est rappelé les riants tableaux qu'il avait semés çà et là dans ses précédents ouvrages, et il a écrit un petit conte dont il sera longtemps parlé dans les vieilles enfantines; après George Sand, Alphonse Karr, qui serait un grand marin s'il n'était un de nos plus spirituels littérateurs, nous raconte toutes les merveilles qu'il a découvertes dans ses plongeon au milieu des vagues. L'Océan s'est illuminé de splendeurs inouïes, et il a montré à l'histoire de Sainte-Adresse ses palais en coquillages, ses Louvres en turquoises, et ses Tuileries en diamants. De l'empire de la mer nous passons au *Royaume des Roses*, un beau royaume, celui-là, qui renait chaque année et qui n'a rien à redouter des révolutions tant qu'il y aura des printemps. Puis il y a encore *Tom Pouce*, qui a obtenu les honneurs d'une troisième édition; *Tom Pouce*, un héros microscopique, auquel il arrive les plus surprenantes aventures. Cette charmante collection, cette bibliothèque choisie de l'enfance, se compose en outre de *Trois des Fées*, par Charles Nodier; des *Amesures du Prince Chênevis*, par Léon Gozlan; de la *Bonnie de la Princesse Berthe*, par Alexandre Dumas; de *l'histoire de la Mère Michel et de son chat*, par de Labédollière, et enfin du *Prince Copriculche*, par Edouard Parfice. L'éditeur a eu soin que les gravures fussent à la hauteur du texte. Des dessinateurs habiles, tels que Granville, Gérard-Séguin, Hirtal, Tony Johannot, Maurice Sand, ont illustré ces petits livres de vignettes charmantes. Nous avons surtout remarqué les illustrations de *Gribouille*, dues au crayon de M. Maurice Sanl. Nous sommes assuré que l'auteur de *Gribouille* ne se plaindra pas du dessinateur. Le crayon de l'un semble fait exprès pour la plume de l'autre.

(1) Chez Blanchard, rue Richelieu, 78.

En résumé, la collection dont nous parlons est un très-joli cadeau d'été; et si nous avions le bonheur d'être encore un petit garçon, nous préférons de beaucoup *Gribouille*, *Tom Pouce* et les *Fées de la Mer* à tous les marrons glacés et à toutes les pralines des confiseurs.

E. T.

3^e LISTE. — SOUSCRIPTION POUR LES INCENDIÉS DE CHORGES.

M. Jacques, à Charleville, ancien habitant des Hautes-Alpes.	5
M. le marquis de Laincel, à Suze-la-Rousse.	5
M. Durand, à Paris.	6
Total.	46 fr.
Total des deux premières listes.	341
Total.	360 fr.

4^e LISTE. — SOUSCRIPTION POUR LE MONUMENT DE MARY.

Un ami, 5 fr. — Vivant Beaucé, 10 fr. — Fessart, graveur, 10 fr. — Bouquet, artiste, 10 fr. — E. F., 20 fr. — Eugène Favard, 20 fr. — Coster, 20 fr. — Léopold Alphen, 20 fr. — Marcus Oppenheim, 20 fr. — Anslime Alphen, 20 fr. — Joseph Alphen, 20 fr. — Eugène Alphen, 20 fr. — Louis Alphen, 20 fr. — Madame Edmond Alphen, 50 fr. — Achille Alphen, 20 fr. — Constant Alphen, 50 fr. — Germain Alphen, 20 fr. — Edmond Raba, 20 fr. — Javal Alphen, 20 fr. — Madame Salomon Alphen, 20 fr. — Jules de Haussy, 20 fr. — Tackeray, littérateur, à Londres, 50 fr. — Mademoiselle Todd, à Londres, 25 fr. — Mademoiselle Todd, à Londres, 25 fr. — M. Todd, à Londres, 25 fr. — Paul de la Ville-Leroux, 20 fr. — Delbarre, peintre, 3 fr. — Alfred Monsaud, 5 fr. — Edouard Laroche, 20 fr. — Eugène Sottier, 5 fr. — Henri Laviel, 1 fr. — A. Boranger, 1 fr. — Lemoine, 1 fr. — Pastolot, 2 fr. — Goffroy, 2 fr. — Edmond Laroche aîné, 1 fr. — Lavril, 5 fr. — Abel Laroche, 1 fr.

Total.	647 fr.
Total des trois premières listes.	626 fr.
Total.	1,243 fr.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Le salon de cette année sera beau, s'il faut en croire les on dit

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondants de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU FRÈRES, 36 rue de Valenciennes à Paris

TABLE GÉNÉRALE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU TOME XVI

DE L'ILLUSTRATION

DU 1^{er} JUILLET AU 31 DÉCEMBRE 1850.

Le 1^{er} chiffre indique la page; — le 2^e la colonne.

A

A NOS ADONNÉS à propos de la loi du timbre. 82. 3.
A SEIRA dos Orgãos, par le docteur Yvan. 230.
ABD-EL-KADER. 278. 238. — Proposition de le mettre en liberté. 338. 1.
ABERDEEN. — Voy. Ecosse d'.
ABRAHAM, ancien négociant de Saumur. — Sa lettre à l'Illustration. 314. 2.
ABYSSINIE. — Voyage de MM. Ferret et Galinier. 23. 2. — District d'Hotchabou; village d'Addi-Hallelé; saison des pluies; mort de MM. Rouget et Schindlauer; Antalo; hospitalité des Abyssins; exploration de l'Enderta; Gagara; visite à Ato-Rema, gouverneur du Salowa; sa réception. 23. — Le Taccazzé; montagnes du Samen; Gondar. 24. — Rencontre de MM. Arnault d'Abbadie et Bell. 25. — Retour en France. 24.
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — Sa séance annuelle. 242. 3.
ACADÉMIE FRANÇAISE. — Les prix de vertu. 99. 3. — Nomination de M. Nisard. 339. 2.
ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE. — Séance d'inauguration de la nouvelle salle. 203. 3.
ACCRA. — Etablissement danois sur les côtes de Guinée. 122. 2.
ACHARD (Amédée). — « Une saison à Aix-les-Bains. » 397.
ACTUALITÉS. — Caricatures par Leff's. 300. — neuf caricatures, par Stop. 396.
ADAM (Adolphe). — « Giralda ou la nouvelle Peychê, » opéra comique, 3 actes. 596. 60. — Messe exécutée pour la Sainte-Cécile. 343. 3.
AÉROSTAT (histoire de l'), par Montgomery. 86. 102. 118.
AÉROSTATS. — Moyens de les diriger. 102. 2.
AGRIOTE (l'). 366. 3.
AGRICULTURE (emploi du sel dans l'). 22. 2.
AIX-LES-BAINS (le télégraphe d'). 310.
ALBON (madoisille). — Son début dans la Favorite. 150. 2. — Son départ de Paris. 295. 2.
ALBUM DE COLLÈGES, par Bertall. 108. 109. 124. 125. 140. 141. 156. 157. 173.
ALPES. — Bévoîte contre les chrétiens. 322. 1.
ALEXANDRE (Charles), grand-duc héritaire de Saxe. — Lettre et autographe qu'il envoie à M. Gérard de Nerval. 294.
ALGER. — Colonies algériennes; rapport de M. Dufrénoy. 2. 3. — La guerre en Afrique par le général Yusuf. 130. 1. — Nouvelles à la date du 25 août. 146. 1. — Invasion du choléra. 162. 1. — Rapport sur l'ensemble de la colonisation. 178. 1. — Complot d'Oran. 178. 1. — Organisation des écoles musulmanes. 209. — Nomination du général d'Alban pour aux fonctions de gouverneur général. 257. 3. — Arrêt dans le complot d'Oran. 274. Proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 237. 338. — Modification à introduire dans le régime commercial. 402. 1.
ALIX jeune. — Second grand prix de composition musicale. 83. 2.
ALLIER (la corvette l'). — Accident qui lui arrive dans la rade de Brest. 404.
ALPIN (Jules). — Son mémoire sur les escarots sympathiques. 275. 1.
ALLUMETTE CHIMIQUE (l'). 74. 1.
ALMANACH de l'Illustration (l'), par Cham. 189.
AISIN, major de l'armée belge. — Sa brochure « de la constitution de la force publique dans les Etats constitutionnels démocratiques. » 50. 3.
AMBOISE. 278. 298.
AMÉRI (J. J.). — « Littérature, voyages et poésies; la Grèce, Rome et Dante; études littéraires d'après nature. » 20. 1.
ANCIENS. — Les trains de plaisir. 20. 1. — Le directeur et l'imprimeur. 22. — La propagation et le chapelier de feu Charles l^{er}; les di-

vacations de M. Carlier. 22. 1. — Le pont des Arts. 22. 1. — Le général à la parade. 36. 1. — Mot de Charles-Quint sur Compiègne. 36. 3. — La République française et MM. de Rothschild frères. 37. 1. — Le souper de l'aigle. 37. 1. — Un mot de M. Choqagnier à M. Fould. 51. 2. — Un mot d'une grande dame; le commissaire de police et madame Blanchard; le ballon du roi de Rome; un pigeon à l'Académie; une observation de Labrousse. 51. 3. — Enlèvement pour la Californie. 67. 2. — M. de Larivière en Orient. 67. 2. — L'Académie française et Déranget. M. Scribe et Frédéric Lemaître; l'enferment d'un cocher de fiacre. 67. 3. — L'Italie et les voleurs. 83. 3. — MM. Baroche et Barrot, ou le brevet dont on a changé l'adresse; M. Baroche et son ami le journaliste; les ornements royaux de Noulouge. 99. 2. — M. Teste et la Cour de cassation. 99. 3. — Bête comme un censeur. 100. 3. — Les jeux de la Bourse. 116. 1. — Un duel à propos de cartes; Amphé et Fleurant à Bruxelles; l'ambassadeur de Népaul à l'Académie; le Tartare et l'Élysée. 131. 1. — Un manuscrit de M. de Balzac pour 500 francs de pension. 131. 2. — Application d'un mot de Feletz. 146. 3. — Les canards du Constitutionnel; décret de prétendus. 147. 2. — Un arrêté du préfet de police. 147. 3. — A qui la France s'amuse. 163. — Rose et Blanche. 195. 3. — Le dauphin fils de Louis XVI. 211. 2. — Les secrets de l'offense; les sociétés californiennes et le directeur de théâtre. 211. 2. 3. — Les infortunés d'un substitut. 227. 2. — Il et on. 243. 1. — Les bacheliers et lettres de l'armée. 259. 3. — Un peintre de portraits imposé. 259. 3. — Roméo et Juliette. 276. 1. — Un mot qui serve. 307. 1. — Le liné d'une lorette. 327. 3. — Le directeur de théâtre et la vraie orfèvre. 339. 2. — L'exposition au Palais-National. 354. 3. — La glace de M. le préfet de police. 355. 1. — Les moines ont besoin de banquettes. 371. 2. — Les affilées; un mot de la Dumesnil. 387. 2. — Le bracelet et la tabatière; un baiser de Jenny Lind. 387. 3.
ANGERS. 410.
ANGLETERRE. — Fin de la discussion engagée au sujet des affaires de la Grève dans la Chambre des communes. 1. 1. — Mort de sir Robert Peel. 22. (Voy. Peel). — Bill relatif au traitement imposé aux spiritueux en entrepôt. 18. 2. — Mort du duc de Cambridge. 18. 2. — Histoire de la Presse. 18. 2. — Les tavernes. 1. 39. 2. — Bill du parlement pour la prohibition de la fumée. 41. 2. — Bains et lavoirs publics. 59. 1. — Débat au parlement au sujet de Pétrition et du serment de M. de Rothschild. 65. 3. — Solution de cette question. 82. 2. — Les juifs et la Bourse. 111. — Le que coûte un journal. 112. — Prorogation du parlement, discours de la reine. 114. 1. — Les journaux et les journalistes. *Le Morning Chronicle*. 114. 2. — Les tavernes. n. 119. 2. — Les rhemens de fer. 123. 2. — Le maréchal Haussmann à Londres. 162. 1. — *The Morning Post*. 162. — Exposition universelle à Londres. 191. 3. — Les journaux et les journalistes. 219. — Caricatures, types et costumes. 220. — Prorogation du parlement. 242. 2. — *The Times*. 250. — Habitations pour les ouvriers. 255. — Polémique que souleve dans la presse le rétablissement de la hiérarchie épiscopale. 258. 1. — Agitation antipapale. 290. — Dîner du lord-maire. 306. 1. — Émeute à Birkenhead (Liverpool). — 353. — Exposition universelle. 360. — Enseignement agricole. 370. 2. — Prorogation du parlement. 386. 2.
ANNIVERSAIRE de la mort de Pierre Corneille. 221.
ANNONCES (les californiennes. 99. 1.)
ANNÉE météorologique de la France pour 1850, par MM. J. Harghens, Ch. Martins et H. Héringy. 31. 1. »

ANVERS (la kermesse d'). 416 et 417.
APPROPRIATION du Palais-National à l'exposition de peinture et de sculpture de 1850. 261.
ARAGO. — Ses découvertes des principes de l'émission de la lumière. 23. 1.
ARAGO (madame Victoria). — Son album de chant. 411. 1.
ARCHITECTURE de Paris (Mar. l'). — Son nomenclature à l'adresse du journal *l'Univers*. 146. 1. — Architecture du cinquième au seizième siècle (l'). — par Jules Gaillabard. 91. 3.
ARMES À FEU. — Nouveau moyen de sécurité. 112.
ARNAUD, dans le *Pau cassé*. 243. 3. — Dans le *Supplée de Tautale*. 292. 3.
ARNAUD (Étienne), compositeur. — Son album. 366. 1.
ARNAUD (J. J.). — Appropriation du Palais-National à l'exposition de peinture et de sculpture. 261.
ARNO. — Sa mort. 323. 3.
ARROSEMENT des filles de l'air à l'Hippodrome. 272.
ARROSEMENT de MM. Barral et Bivio. 15. 2. 66. 1. 6. 2.
ARROSES (fête à). 132.
ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE. — Avancement dans les fonctions publiques. 1. 3 et 2. — Délit d'usure; publicité des contrats de mariage; recrutement des ingénieurs des ponts et chaussées; mauvais traitements exercés sur les animaux; concession des produits des manufactures de Soissons, des Gobelins et de Beauvais; autorisation accordée aux conseils de prud'hommes d'ordonner l'enregistrement en débet des actes et des exploits émanant de leur ministère; rejet de l'autorisation de poursuite formée contre M. Bissette; patronage des jeunes détenus. 2. 1. — Nomination du bureau. 18. 1. — Colonies agricoles de l'Algérie; caisses de retraite; admission dans les fonctions publiques; demande en autorisation de poursuites contre M. Bissette; subside pour la légion française de Montévidéo; état de siège de la Pointe-à-Pître et de la 6^e division militaire; loi sur la presse. 18. 1. — Id. suite de la discussion. 33. — Mise en état de siège de la Guadeloupe; poursuites intentées contre le *Pouvoir*. 33. — Vote de la loi de la presse. 31. — Prorogation; discussion générale du budget; donaire de madame la duchesse d'Orléans; chemins de fer de Tours à Nantes et d'Orléans à Bordeaux. 34. 1. — Procès du journal le *Pouvoir*. 50. 1. — suite de la discussion du budget; budget de la justice; des affaires étrangères; de l'instruction publique; de l'intérieur; du commerce et des travaux publics. 50. 1. — Emploi des crédits alloués pour les colonies agricoles de l'Algérie. 50. 1. — Nomination de la commission de permanence. 50. 2. — Ecoles d'Arts et Métiers; article du *Moniteur du Soir*; budget du commerce; budget des dépenses; police des théâtres; chemins de fer de Bordeaux et de Nantes. 64. 1 et 2. 81. 82. — Budget des recettes; suppression de 17 centimes additionnels, sans affectation spéciale, affectés à la contribution foncière; impôt des boissons. 82. 1. — La banque; lois de crédit; communication du ministre des finances; projet de loi sur la presse dans les colonies. 82. 2. — Bill de ses travaux depuis sa première réunion jusqu'à sa prorogation. 98. 1. — Reprise de ses travaux; affaire Allais. 305. 1. — Message du président; élection du président; vote du crédit; dépôt aux archives de la présidence des procès-verbaux de la commission de permanence. 306. 1. — Projet de rachat des canaux; nouvelle évaluation des revenus territoriaux; validation de l'élection du général Labitte; prorogation de la convention commerciale conclue entre la France et la Sardaigne; télégraphie électrique. 321. — Conducteurs des ponts

et chaussées. 322. — Interpellations sur la situation des députés politiques; proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 337. — Lavoirs et bains publics; télégraphie électrique; translation du siège du gouvernement hors de Paris. 338. 1. — Proposition Creton. 353. 3. — Organisation du commissariat spécial attaché au service de l'Assemblée. 54. — Appel de 40,000 hommes; vente des journaux dans la rue; prestations en nature; conducteurs des ponts et chaussées; application du code de commerce aux colonies françaises; convention spéciale avec la Sardaigne sur la propriété littéraire et artistique. 353. 2. — Nouveau mode de vote. 357. — Rapport de M. de Montalembert sur la célébration du dimanche; 40,000 hommes; lavoirs et bains publics; assistance judiciaire; mariage des indigents; légitimation de leurs enfants naturels; retrait de enfants déposés dans les hospices. 370. 1. — Poursuites contre MM. Mot et Boué; réforme hypothécaire. 370. 2. — Répression de l'usure; réforme hypothécaire. 385. 386. — Proposition de M. V. Lefranc, tendant à une enquête sur les résultats de la loi électorale du 31 mai 1850. 386. 1. — Loterie des lingots d'ur. 402. 1. — Modifications à introduire dans le régime commercial de l'Algérie. 402. 1. — Usure; hypothèques. 402. 2.
Assemblée nationale (l') et le *Moniteur du Soir*. 66. 2 et 3. — Sa saisie. 209.
ASSISTANCE PUBLIQUE. — Habitations pour les ouvriers. 235. — Les écoles d'Aberdeen. 311. 2.
ASSOCIATION britannique pour l'avancement des sciences à Edinbourg; vingtième réunion. 154. 2.
ATELIER de M. Eugène Girard. 27. — De M. Paul Delaroché. 164. — De M. Jollivet. 301.
AUBER. — *L'Enfant prodige*, opéra en cinq actes. 373.
AUBREY, graveur. — Son envoi de Rome. 234. 2.
AUBREY (Xavier). — « Les moyens justifiés la fin, » aphorisme au douze tableaux.
AUBREY (X.). — Les ouvriers en famille, ou entretiens sur les devoirs et les droits des travailleurs dans les diverses relations de la vie laborieuse. 314.
AUBRIE (Émile). — « Le Joueur de flûte, 1 acte, en vers. » 403. 3.
AUBRY (le pardon de Notre-Dame d'). 103.
AUBREY (l'). — Son différend avec la Prusse. 114. 2. — Adhère au protocole de Londres relatif aux duchés de Schleswig-Holstein. 146. 4. — Mouvement de troupes. 258. 1. — Conciliation avec la Prusse. 354. — Remerciements de l'empereur aux soldats. 386. 2.
AUBREY (les) à l'Hippodrome. 293. 3. 221.
B
BARBET-LABRIÈRE. — « Histoire de l'Assemblée constituante. » 54. 1.
BARBET, tourneur de l'Hôtel-Dieu. 307. 2.
BARBUS, ou le socialisme en 1796. — Voyez l'États révolutionnaires. 238.
BAINS (Alexandre). — Son horloge électrique. 304. — Son système de télégraphie électro-chimique. 399. 2.
BAINS et lavoirs publics. 59. — de mer. — Voy. Vie des eaux.
BAL MAMILLE. 3. 2.
— de la Marine, au Jardin-d'Orléans. 3. 2. 4. 11. — Caricatures par Stop. 13.
BALLONS (les), par M. Jules Turgan. 349.
BALZAC (de). — Sa maladie. 67. 2. — Sa mort. 147. 1. — Son portrait. Appréciation critique de ses œuvres. 131. — Une anecdote russe. 275. 3.
BANQUETS (les) de l'École. 99. 2.

BANQUET du 10 décembre à l'Hôtel-de-Ville. 369.
 BAR-LE-DUC. 151. 2.
 BARRIÈRE. — Mot de M. Odilon Barrot sur sa nomination au grade de commandeur. 99. 2.
 — Réponse qu'il s'adresse d'un journaliste. 99. 2.
 — Loterie des lingots d'or. 402. 1.
 BARBAIL, chimiste. — Son ascension en ballon avec M. Bixio. 5. 2. — Dernière ascension. 66. 1.
 BARBIAS. — Son envoi de Rome. 234. 4.
 BARTHÉLEMY (de). — Manifeste de Wiesbaden. 193. 3.
 BARTOLOMÉO (Fra). — Voy. Musée du Louvre.
 BASSE-ŒUR (de l'entrelien d'ouy), par M^l. Cornu-Nillet. 235. 2.
 BAUDÉ, ancien professeur. — Cahiers d'une élève de Saint-Denis. 272.
 BAUDRY. — Premier prix de peinture. 232. 1.
 BAUVÈRE (statue de la). 212.
 BAUCHEMNE (de). — Sa lettre sur le Dauphin. 211. 2.
 BEAUVOIS. — Ses riches. 246. 2.
 BÉCARRÉ (Frédéric). — « De la Famille. » 54.
 BELGIQUE. — Démission du ministre de la guerre Chazal. 50. 3. — Fêtes de Tournay. Arrivée du prince de Joinville. Inondations. 114. 3. — La kermesse d'Anvers. 116. 17. — Maladie de la reine. 178. 1. — Inauguration du monument dédié au congrès national. 199. 3. — Mort de la reine. 242. 1. — Fêtes de l'Agriculture et des arts à Bruges. 247. — Obsèques de la reine. 263. — Souscription pour élever un monument à la reine. Convocation des Chambres. 274. 1. — Ouverture de la session. 306. 4.
 BÉSOIT. — Voy. Escargots.
 BÉNOUVILLE (Achille). — Son envoi de Rome. 234. 2.
 — (Léon). — Son envoi de Rome. 234. 4.
 BÉRANGER. — Appréciation de son talent par M. Sainte-Beuve. 58. 3.
 BERGER, préfet de la Seine. — Voy. Hôtel-de-Ville.
 BÉRIGNY (A.). — « Annuaire météorologique de la France pour 1850. » 31. 1.
 BERLIOZ. — Sa ballade à trois chœurs, *Le cinq Mai*, et les *Francs-Juges*. 286. 3.
 BERTALL. — Voy. Album du collègion.
 BERTHELOT. — Son procédé pour la liqéfication des gaz. 22. 3.
 BERTINI (Henri). — Ses Études pour le piano. 7. 3.
 BERTINOT. — Premier grand prix de gravure. 232. 3.
 BÉSOZIT, organiste. 199. 3.
 BIANCHI, luthier italien. — Sa restauration d'un amati. 411. 2.
 BUI. — Voy. Escargots.
 BÉLIOGRAPHIE. — Annuaire météorologique de la France pour 1850, par MM. J. Hagnès, Ch. Martins et H. Bérigny. 31. 1. — Architecture du cinquième au seizième siècle (I^{er}), par M. Jules Gailhabaud. 91. 3. — Campagne aux côtes occidentales d'Afrique, par M. E. Bouët-Willamez. 219. 1. — Chasses exceptionnelles, et Mélanges, par M. Adolphe d'Houdetot. 48. 1. — Comment la République est possible, par M. de Jocas. 11. 2. — Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France, par M. Benjamin Fillon. 91. 2. — Cours d'économie politique : la monnaie, par M. Michel Chevalier. 110. 138. — Cours d'hippiatrique, par M. Maxime Jacquem. 303. 1. — Critique et Littérature musicales, par M. P. Scudo. 31. 3. — De la civilisation du peuple arabe, par M. Charles Richard. 192. 234. 2. — De la démocratie en Amérique, par M. A. de Tocqueville. 287. 1. — Des subsistances et des moyens de les mettre en équilibre avec la population, par M. Théodore Grancoin. 127. — Dictionnaire géographique et statistique, par Adrien Guibert. 63. 2. — Ére des Césars (I^{er}), par M. Roume. 159. 2. — Etudes révolutionnaires. — Babelou ou le socialisme en 1796, par M. Ed. Fleury. 238. — Etudes sur le socialisme, par M. Francis Lamouche. 254. — Etudes sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Solonge et d'autres parties de la France, par M. Hervé Mangon. 223. — Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du sud de Rio de Janeiro à Lima et de Lima au Para, par M. de Castelnau. 142. 3. — Guerre en Afrique (la), par le général Yusuf. 150. 1. — Guide pittoresque et descriptif d'Uriage et de ses environs, par A. Michel Ladrière. 76. — Guide du domestique (de). 11. 2. — Hongrie pittoresque (la), par M. J. Holdyni. 16. — Irlande (I^{er}) et le pays de Galles, par M. Amédée Pichot. 206. — Jurisprudence électoral parlementaire, par M. A. Grun. 48. 2. — Le monde occulte, ou les mystères du magnétisme, par M. H. Delage. 384. 2. — Les penples de l'Autriche et de la Turquie, histoire contemporaine des illyriens, des Magyar, des Roumains et des Polonais, par M. H. Desprez. 11. 1. — Romains et Nouvelles, d'Hannibal de Lerne. 335. 2. — Sahara algérien (le) et le grand désert, par MM. le général E. Daumas et Anson de Chancel. 246. 2. — Supercheries littéraires dévoilées, par M. Kérard. 319. 2. — Traités des reconnaissances militaires, par M. A. Chatelein. 350. 1. — Traités d'architecture contenant des notions générales sur les principes de la con-

struction et sur l'histoire de l'art, par M. Léonce Reynaud. 302. 2. — Le véritable Grubouille, par George Sand. 2. — Les Fées de la mer, par M. A. Katt. Le Royaume des roses, par M. A. Housbays. 416. 1. *
 « ENLITHIQUE classique des pianistes. » 170. 1. *
 — Articles. — Lettre à M. Paulin. 3. 1. 178. 3. — Commentaire de l'Ordre. 386. 2. — nouvelle, par M. Louis Veullot. 319. 1.
 EMO. — Voy. Barral.
 BLANCHARD. — Voy. Aérostation.
 — (Pharamond). — Les chemins de fer de St-Germain et de Versailles. 343. 3.
 BŒF échaudé (du). — Moyen préventif. 62. 1.
 BOIS. 266.
 BOLEY, rédacteur du *Constitutionnel*. 274. 2.
 BOLENDY (J.). — « La Hongrie pittoresque. » 16.
 BOSCAULT (Louis-Napoléon), président de la République. — Fausse tentative d'assassinat contre sa personne. 18. 1. — Son voyage à Compiègne. 36. 2. — Parodie d'un mot de Henri IV. 37. 1. — Son voyage dans le midi et dans l'est de la France décidé. 82. 2. — Son voyage. Son arrivée à Lyon. 113. 145. 3. — Son excursion en Alsace et en Lorraine. 130. 1. — Son retour à Paris, et son voyage à Cherbourg. 145. — Son arrivée et son séjour à Cherbourg. 161. — Son retour à Paris. 178. 1. — Sa lettre à M. Véron. 195. 2. — Accident qui lui arrive en se rendant à St-Maur. 225. 2. — Ses victoires à Satoy. 227. 1. — Ses décorations étrangères. 227. 2. — Visite qu'il rend à M. de Rothschild et qu'il en reçoit. 259. 2. — Son message à l'Assemblée législative. 306. 1. — Remis dans le bon chemin. 324. 1. — Banquet et bal de l'Hôtel-de-Ville. 369. 372.
 BONNAVILLE (H.) obtient le premier prix pour le concours des médailles de l'Exposition universelle de 1851, à Londres. 64.
 BONDU (Fr.). — « Conseils à l'Enfance, » romance. 364. — Son album 365.
 BORDA (le), vaisseau-école. — Accident qui lui arrive. 401.
 BORTNANSKY, compositeur russe. — Le Chant des cherubins. 286. 3.
 BOUËT-WILLAMEZ (E.). — « Campagne aux côtes occidentales d'Afrique. » 319. 1. — (Auguste). — Souvenirs des côtes de Guinée. 122.
 BOUFFÉ. — Sa rentrée. 276. 1.
 BOUGUERAU, second premier grand prix de peinture. 232. 2.
 BOULANGER (M^l). — Sa mort. 67. 3.
 BOULOGNE. 70.
 BOUQUÉLON. — Nivellement de l'isthme de Suez. 326. 2.
 BOURG incendié (le). 319. 3.
 BOURGOING (A. de). — Sa Lettre sur le labour à la vapeur. 11. 1.
 BOURSE (la). 151 et suiv., 160.
 — (la) en Angleterre. 111.
 BOUSQUET (Georges). — Voy. Chronique musicale. — « Critique et Littérature musicales, » par P. Scudo. 31. 3. — « Bibliothèque classique des pianistes. » 170. 1.
 BOUQUIN. — Ses nouvelles expériences. 326.
 BOYER (Philoxène). — Son arrivée à Paris. 54. 3. — Sa pièce de *Sapho*. Son Epître à M. Arsène Houssaye. 55. 1. — *Sapho*. 324. 3.
 BRANCHE (M^l). — Sa mort. 259. 1. — Son portrait. 260.
 BRÉSIL. — Loi qui déclare acte de piraterie la traite et l'importation des nègres. 290. 2.
 BREST. — Voy. Régates. — Accident arrivé dans la rade à l'*Allier* et au *Borda*. 401.
 BRETTE. — Télégraphe électrique sous-marin. 146. 2. 171. 3.
 BROUËT (M^l Madeleine). — Son déhnt dans les *Côtes de la reine de Naporre*. 243. 2. — Son portrait. 260.
 BROUHAU. — Voy. Coupé-chaise.
 BRUGES. — Fêtes de l'Agriculture et des arts. 247.
 BULLETIN académique. 22. 326.
 — des beaux-arts. 336. 1.
 BURAT (A.). — De la houille. 367.
 BUREAU, cultivateur. — Association qu'il fonde. 235. 2.
 BUSON (Philippe). — Voy. Courrier de Paris. — Balzac. 133.
 C
 CABANEL. — Son envoi de Rome. 234. 1.
 CAÏÉ DES OISEAUX (le), à Bar-le-Duc. 151. 2.
 CAHENS d'une élève de Saint-Denis. 272. 399. 2.
 CALAIS et son chemin de fer. 85.
 CALÉNDRIER astronomique illustré. — Août 1850. 29. — Septembre. 143. — Octobre. 207. — Novembre. 287. — Décembre. 351.
 CALIFORNIE. — Incendie à San-Francisco. Nouvelles de l'intérieur. 18. 1. — Sociétés en commandite. 26. 3. — Nouvelles à la date du 18 juin 1850. Terrible incendie à San-Francisco. 82. 2. — Découvertes de nouvelles mines. 82. 3. — Les annonces californiennes. 99. 1. — San-Francisco et Sacramento-City.

135 et suiv. — Construction d'une maison en fonte pour la Californie. 160. — Révolte à Sacramento. 226. 1.
 CANNIBES (le duc de). — Sa mort. 18. 2.
 « CAMPAGNE aux côtes occidentales d'Afrique, » par M. E. Bouët-Willamez. 319. 1.
 CASAINS (les des journaux). 66. 3.
 CAS (P.-A.). — Voy. Bulletin académique. Les Tétrakis et les larmes d'opium. 355. 3.
 CASTERNA. — Appréciation de son talent. 226. 2.
 CARDEAUX. — Nomination de treize cardinaux. 146. 1. — Lettre apostolique du Pape. Agitation en Angleterre. 253. 1.
 CAULIER, préfet de police, suspend le traitement de M. Von. 305.
 CARMES DÉCHIFFÉS jouant aux boules. 229. 3.
 CARELLE (le général) nommé commandant de la première division militaire, en remplacement du général Noumeyer. 273.
 CARLOST. — Sa mort. 244.
 — (in) sous Louis XIV, par M. Alfred de Meilhoul. 323. 1.
 CASHMERE (les steppes de la mer). 71.
 CASSAGNE (Granier de), rédacteur du *Constitutionnel*. 191. 1. — Un de ses articles du *Pouvoir*. 226. 2. — Autre extrait. 254.
 CASTANG (J.-Alph.). — Monographie de l'Orléans. 288.
 CASTELNA (François de). — « Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du sud; de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Para. » 142. 3.
 CAYMAG (le général Eugène). — Sa biographie, par M. Malitourne. 254.
 CAÏE (M^l). — Le dessin sans maître. 48.
 Ce que coûte un journal anglais. 112.
 CÉCILE (fête de Ste-) à Saint-Eustache. 343. 2.
 CÉRESALES (de la conservation des). 186. 1.
 CELENA (Amédée), rédacteur en chef de la *Patrie*. 254. 3. 306. 1.
 CHABAN (l'abbé François). — « Fables. » 51.
 CHAMBAUD. — Son envoi de Rome. 234. 2.
 CHAMX'EST-ANCE, avocat. — Sa défense du journal le *Pouvoir*. 50. 1.
 CHAMX. — Almanach de l'*Illustration*. 189.
 CHANROUD. 267.
 — (le comte de). — Sa cour à Wiesbaden. 113. — Visites qu'il y reçoit. Manifestations dont il y est l'objet. 130. 1. 144. — Son portrait. 145. — Service qu'il fait célébrer à Wiesbaden pour le repos de l'âme de Louis-Philippe. 146. 1. — Son départ de Wiesbaden. 146. 1. — Vue de Frolsdorf. 148.
 CHAMUS. — Le petit Manseau bleu. Fausse nouvelle de sa mort. 227. 2.
 CHANET (Auronne le). — « Le Sahara algérien et le grand désert. » 246. 2.
 CHANGAMBER (le général). — Son intervention dans l'affaire Neumeyer. 273. — Son ordre du jour du 2 novembre. 289. — Prétendu complot tramé contre sa vie. 305.
 CHARLOT, premier grand prix de composition musicale. 83. 2. — Cantate qu'il fait exécuter à l'Académie des beaux-arts. 242. 3.
 CHARON (le général), gouverneur général de l'Algérie, remplacé par le général d'Hautpoul. 257. 3.
 CHARRAS (le colonel). — Son discours sur la proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 337.
 CHARRÉ nouvelle, inventée par M. Tackéry. 62. 3.
 CHASSES en Styrie. 251. 3.
 « CHASSES exceptionnelles, et Mélanges, » par M. Adolphe d'Houdetot. 48. 1.
 CHASSER prodigieux (un). 74. 2.
 CHEVREAUBAUD (de). — « Mémoires d'outre-tombe. » 190. 211. 1.
 CHATEAU DES FLEURS (le). 52. 1.
 CHATELAIN (M. A.). — « Traité des reconnaissances militaires. » 350. 1.
 CHAUVAL (le général), ministre de la guerre en France, est forcé de donner sa démission. 50. 3.
 CHEMINS DE FER (les). — De Saint-Germain et de Versailles. 343. 3.
 — du Centre. Inauguration de la section de Nevers. 267. 3.
 — anglais (les). 123. 2.
 — Nouveaux signaux fulminants. 11. 3. — Anciens signaux. 11 et 12.
 CHIRBOURG. — Escadre de l'amiral Parseval-Desehènes. 128. — Voyage du Président. 143. — Arrivée du Président Manuèver. 161. 163. 2 et 3. 164. — Opinion d'un journal anglais sur l'escadre française. 194. 2.
 CHEVALER (A.). — Des nouveaux signaux fulminants à l'usage des chemins de fer. 11. 3.
 — (Michel). — « Cours d'économie politique : la monnaie. » 110.
 CHEVILLAT. — Ses mémoires. 411. 2.
 CHIVRY (troubles et révoltes en). 386. 2.
 CHIVRY (le). — Saréapparition en Afrique. 162. 1.
 CHOWN. — Anniversaire de sa mort. 295. 3.
 CHORGES, bourg des Hautes-Alpes, incendié. 319. 3. — Souscription ouverte en sa faveur. 331. 375. 416.

CHRONIQUE MUSICALE. 7. — 2. — 39. 2. — 59. 3. — 75. 1. — 83. 1. — 115. 1. — 150. 2. — 187. 1. — 199. 1. — 242. 2. — 258. 3. — 286. 2. 295. 2. — 309. — 331. 2. — 343. 2. — 363. 373. — 388. — 411.
 CLAREMONT, résidence de la famille d'Orléans. — Dernier hommage rendu à Louis-Philippe. 145. 148.
 CLEMENT (Edouard). — *Trinitas*, chant du treizième siècle, tiré du manuscrit de Pierre de Corbeil, à Sens. 285.
 CLOTEL (du). — Illustration industrielle et commerciale. 230. 2.
 « CODE FÉRAL (confession de), » par M. Jacques Valserres. 62. 3.
 COLEMBIER. — Voy. Morning-Post.
 COLONNES AGRICOLES de l'Algérie. — Rapport de M. Dirlonné. 2. 3.
 COLORATION CALORIFIQUE (le). 22. 3.
 COURET découverte par M. Victor Mauvais. 162. 1.
 COUMELLE TEBERGE (la). 7. 1.
 — Comment la République est possible, » par M. de Jocas. 11. 2.
 COMMENCE de la gutta serena. 334. 1.
 COMMISSION DE BÉNÉVOLENCE. — Sa nomination. Ses premières réunions. 98. 1. — Projets de ses membres. 184. — Ses délibérations au sujet de la revue de Satoy. 232. 2. — Sa réunion au sujet de l'affaire Neumeyer. 273. 3. — Dépôt de ses procès-verbaux aux archives de la présidence. 306.
 COMPTON de Lyon (le). 274. 1.
 CONGRÈS de MÉDALLES de l'Exposition universelle de 1851, à Londres. 64.
 — général de l'Agriculture à Versailles. 245.
 CONGRÈS national de Belgique. — Inauguration du monument qui lui est dédié. 199. 208.
 CONSEILS à l'enfance, romances; paroles de M. Eugène Petit, musique de M. Booditi. 364.
 CONSEILS GÉNÉRAUX (les) et la révision de la Constitution. 146. 1. 161. 3. 194. 1.
 CONSERVATEUR DE MÉSQUE. — Concours publics. Distribution des prix. 74. 1. 110. 1.
 — DES ARTS ET MÉTIERS (le). 295.
 « CONSIDÉRATIONS historiques et artistiques sur les monnaies de France, » par M. Benjamin Fillon. 91. 2. — sur le magnétisme et le somnambulisme. 158. 167. 182.
 CONSERVATION de la ville de Paris en 1847, 1848 et 1849. 231.
 CONTREFAÇONS des œuvres littéraires et artistiques (de la). 406.
 COPENGAGE. — Voy. Danemark.
 CORY MILLET (M^l). — « De l'entrelien d'une basse-cour. » 235. 2.
 CORNÉL (Pierre de). — Chant du treizième siècle, tiré du manuscrit. 285.
 CORVILLE (Pierre). — Anniversaire de sa mort. Maison qu'il habitait à Paris. 221.
 CORRESPONDANCE. 11. 1. — 32. 1. — 43. 3. — 79. 3. — 112. 2. — 144. 2. — 160. 1. — 176. — 223. 1. — 235. 3. — 258. — 274. 1. — 293. 2. — 336. 2. — 351. — 353. 3. — 379. 3. — 400. — 403.
 « *Corsaire* (le), journal. — Saisi. » 209.
 COSTA (don José Antonio). 381. 3.
 COUÏ (craie ou brouham). 241. 3.
 COUR DES COMÉTES (la). 87.
 COURRIER FRANÇAIS (le), journal. — Réponse par l'*Illustration*. 390. 3.
 COURRIER DE PARIS. 3. 19. 35. 51. 67. 83. 99. 115. 131. 146. 163. 179. 195. 211. 227. 243. 259. 275. 291. 307. 323. 339. 354. 371. 387. 403.
 Cours d'économie politique : la monnaie; » par M. Michel Chevalier. 110. 138.
 « d'hippiatrique, » par M. Maxime Jacquemin. 313. 1.
 COURSES dans les Alpes. — Passage de la vallée du Lauterbrunnen dans celle de Gastern, par le glacier de Tschengal; par M. A.-J. Dupuis. 69.
 CRAUVIE (incendie à). 63. 3.
 « *Créateur et Littérature musicales, »* par P. Scudo. 31. 3.
 CRYVAL, rédacteur du *Constitutionnel*. 210. 1. 306. 3.
 CUBA. — Procès et reddition des prisonniers faits à la suite de l'expédition du général Lopez. 2. 2.
 CUREUR (le), poison. 326. 2.
 CURIOSITÉ de l'Angleterre. IV. — Les *Lavernes*. 39. 2. 119. 2.
 D
 DAMAS HINARD. — Voy. Prophète incoubé.
 DANERY. — Son envoi de Rome. 234. 1.
 DANEMARK. — Conclusion de la paix avec la Prusse. 18. 2. — « La révolution danoise de 1848. » 54. — Opérations de la guerre avec le Holstein. 68. 3. — Signature du protocole relatif à la succession au trône de Danemark. 82. 2. — Bataille d'Alsted. 97. — Occupation de la ville de Friedrichstadt. 97. — Proclamation du ministre de la guerre. 114. 1. — L'empereur Nicolas envoie le grand-duc Constantin à

Copenhague pour féliciter le roi Frédéric VII sur le gain de la bataille d'Alsted; l'Autriche accède au protocole de Londres. 146. 1. — Bataille de l'armée hobéinoise. 178. 1. — Assaut de Friedrichstadt. 226. 1. — Slatu quo. 258. 1.
DANCUS. — Deuxième grand prix de gravure. 232. 3.
DACMAS (le général). — « Le Sahara et le grand désert. » 246.
DAVID d'Angers. — Sa statue de Larrey. 100. 3.
« De la civilisation du peuple arabe », par M. Charles Richard. 192. 334. 2.
« De la démocratie en Amérique », par M. A. de Tocqueville. 187. 1.
DERAIN (Alex.). — Nouveau mode de votation adopté par l'Assemblée législative. 317.
DÉCAINE (H.). — Nouvelles acquisitions faites par l'Etat pour le musée du Louvre. 213.
DELAAGE (H.). — « Le monde occulte, ou les mystères du magabisme. » 384. 2.
DELMARRE, propriétaire et rédacteur de la Patrie. 254. 3.
DELAROCHE (Paul). — Son atelier. 164. 165.
DERVAL (Cérolan), frère de l'impératrice d'Italie. — Son portrait. 277.
« Des subsistances et des moyens de les mettre en équilibre avec la population », par M. Théodore Franconi. 327.
DESJUSSON. — Son envoi de Rome. 234. 2.
DESCHAMPS. — Son départ en ballon avec M. Godard. 226.
DESORNIÈRES. — Son étude sur Balzac. 275. 3.
DESPRES, cultivateur de roses. 7. 1.
DESPRES (H.). — Les peuples de l'Autriche et de la Turquie; histoire contemporaine des Polonais, des Magyars, des Roumains et des Hongrois. 11. 2.
DESSIN sans maître (le). 48. — Méthode pour apprendre à dessiner de mémoire. 48.
DETOUCHE. — Ses magasins et sa fabrique d'hologerie, d'orfèvrerie et bijouterie. 405.
DICKENS (Charles). — L'heureuse famille. 198.
« DICTIONNAIRE géographique et statistique », par Adrien Guibert. 63. 2.
DIEPPE. 134. 174.
DIORAMA historique, par M. Pennes. 174. 2.
DIX DÉCEMBRE. — Voy. Société du dix décembre.
DOCUMENT pour servir à l'histoire du salaire. 322. 2.
DUMES. 394. 1 et 2.
DRAANGE (le). 186. 1. 395.
DRUADE (H.). 266. 1.
DROLLING. — Peintures murales à l'église Saint-Sulpice. 347. 2.
DROZ. — Sa mort. 307. 2.
DROUIN, d'Amiens. — Son discours à l'Académie nationale de médecine. 203. 3.
DUBOIS (F.). — Inauguration du monument dédié au congrès national de Belgique. 199. 208.
DUCRETTE (Jéouard). — Son portrait du roi Louis-Philippe. 176. 2.
DUFAY (Alexandre). — Voy. Revue littéraire.
DUGÉ (Ferdinand). — « L'Oasis. » 275. 3.
DULONG (A.). — La rentrée au collège; caricatures. 237.
DUMONT (Aristide). — Son projet de télégraphie électrique. 326. 1.
DUVAIN (A.-J.). — Atelier de M. Eugène Girard. 27. — Revue des arts. 46. — Décoration de la place Vendôme. 61. — Concours des médailles de l'exposition universelle de 1854 à Londres. 63. — Courses dans les Alpes; passage de la vallée de Lauterbrunnen dans celle de Gasteren par les glaciers de Tschingel. 69. — « L'architecture du cinquième au seizième siècle. » 91. 3. — Atelier de M. Paul Delaroche. 164. 165. — Atelier de M. Jollivet. 301. — Peintures murales à Saint-Sulpice. M. Drolling. 347. 2.
DUVAIN, président de l'Assemblée législative. — Tendu complot tramé contre sa personne. 305.
DUYFON (Alexis). — Prière que lui adresse madame Brachon à son lit de mort. 259. 1.
DURT. — Sa statue à Mercure. 46. 3.
DUTRÈNE. — Son rapport sur les colonies agricoles de l'Algérie. 2. 3.
E
EAU. — Voy. Vie des eaux.
ÉCUEIL. — De cavalerie de Sammur. — Voy. Carrousel.
« Des Beaux-Arts. » — Exposition des grands prix; envois des pensionnaires de l'Académie à Rome. 231. 3.
— des Chartes. 341.
— d'Aberdeen. 311.
EGYPTE. — Changement dans le personnel des hauts fonctionnaires. 242. 2.
ELECTIONS. — Abstention des électeurs. 273. 3.
ELEVÉ de la race ovine (principe de). 318. 1.
ELLIS (W.). — « Principes élémentaires d'économie sociale à l'usage des écoles. » 335. 1.
ELWART (Antony). — Musique de l'ult et Dooz; symphonie pastorale. 39. 2.

EMMANUEL DE LERNE. — Romans et Nouvelles. » 335. 2.
ENCORE LE BON VIEUX TEMPS, par M. Adolphe Joanne. 78. 94.
ENGRAIS artificiels (les). 234. 3.
ENSEIGNEMENT agricole en France et en Angleterre. 375. 2.
« Les des Césars (I) », par M. Romieu. 159. 2.
ESCADRE de l'amiral Parseval-Deschênes à Clerbourg. 128.
ESCALONS sympathiques (les). 274. 3.
ESCHIME. — Voy. Légué.
ESPAGNE. — Accouchement de la reine Isabelle; mort du prince royal. 34. 1. — Exposition publique de l'infant d'Espagne. 49. 2. — Inauguration de la statue de la reine. 276. 3. — Le théâtre de Oriente. 324 et 325. — Ouverture des cartes. 790. 2. 292. 293. 1.
ÉTABLISSEMENTS scolaires de la ville de Paris. 171.
ÉTATS-UNIS. — Discussion de la question de l'esclavage et de l'admission de la Californie. 2. — Mort du président Taylor. 50. 2. — Le vice-président, M. Millard Fillmore lui succède. 50. 2. — Honneurs rendus au général Taylor; incendie à Philadelphie. 65. 2 et 3. — Composition du nouveau cabinet. 82. 2. 2. — Concession à une compagnie américaine d'un chemin de fer à établir entre les deux océans sur l'isthme de Tiuantepec. 82. 2. — Arrangement du différend avec l'Espagne. 82. 2. — Modification du ministère préparatifs d'une seconde expédition contre Cuba; progrès des mormons; arrangement du différend avec le Portugal. 146. 2. — Exécution du professeur Webster. 162. 1. — Ouverture du congrès; nouveau ministre de l'intérieur; mesures relatives à l'esclavage. 210. 1. — Ajournement des deux chambres du congrès. 242. 2. — Agitation électorale. 296. 2. — Message du président de la République. 386. 2.
ÈTE (I). 117.
ÉTRANGES (les). 403. 1.
« ÉTUDES révolutionnaires. — Babeuf ou le socialisme en 1796 », par M. Ed. Fleury. 238.
— sur les socialistes, » par M. Francis Laucome. 251. 3.
— pittoresque sur la blouse, par Slop. 284.
— sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Salagne et d'autres parties de la France, par M. Hervé Mangon. 223.
— Sur les grands hommes, par M. Louis Nicelandrot. 382.
ÉTUDE. 174. 202.
ÉVÉNEMENT (I). journal. — Amendé de 21,195 fr. 35 cent. 326. 2.
EXCISION (une) aux bains de Panticosa. 181.
« EXPOSITION dans les parties centrales de l'Amérique du sud de l'île de Janeiro à Lima et de Lima au Para », par M. de Castellan. 142. 3.
EXPLICATION (une). 31. 2.
EXPLOSION à bord du Volmy. 322.
EXPOSITION de peinture et de sculpture de 1850; appropriation du Palais-National. 261.
— des produits de l'industrie agricole à Saint-Peterbourg. 375. 3.
— universelle de 1854 à Londres; concours des médailles. 64. 491. 3. 360.
EVVA (Xavier). — Le Franklin au Havre. 282.
F
« FABLES », par l'abbé François Chaban. 54.
FAVRIE (le général). — Sa proposition de mise en liberté d'Abd-el-Kader. 387.
FALAMIN (Gabriel). — Le Conservatoire des arts et métiers. 295. — Nouveau mode de votation adopté par l'Assemblée législative. 357. — Télégraphe électro-chimique. 899. 2. — Industrie parisienne. 405.
« FAMILLE (de la) », par M. F. Débard. 54.
— (l'heureuse). 198.
FAURE BEAUFREY (G.). — Souvenirs du Tennessee (Afrique du Nord). 411. 2 et suiv.
FAVRY (Antoine Olive), princesse impériale d'Italie. — Son portrait. 277.
« Fies de la mer (les) », par M. Alphonse Karr. 416. 1.
FÉLIT (O.). — Explosion à bord du Volmy. 322.
FERRAT. — Deuxième prix de sculpture. 231. 3.
FERREIRA (don Firmin). 380. 3.
FERRELL. — Voy. Abyssinie.
FÈTE de l'alliance des lettres et des arts, à Amiens. 132.
— de l'agriculture et des arts, à Bruges. 247.
— de sainte Rosalie, à Palerme. 55.
FILLMORE (Millard), vice-président de la Confédération américaine. — Nommé président à la mort du général Taylor. 50. 2.
FILLOS (Benjamin). — « Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France. » 91. 2.

FIORENTINI (madame). — Ses débuts dans la Norma. 331. 3. — Son portrait. 389. 1.
FLERS (paysage de). 85. 3.
« FLEURS d'ALLEMAGNE », poésies par M. Ed. Waczen. 275. 3.
FLEURY (Ed.). — « Etudes révolutionnaires, Babeuf ou le socialisme en 1796. » 238.
FLOTTE (la) à Brest. 352.
FONTAINE. — Destruction de la forêt. 194. 2. 288. 2. — Note du Monteur. 366. 1.
FONTVIAULT. 294. 2.
FOCALTE, physicien. — Mesure la vitesse de la lumière dans l'air et les milieux transparents. 22. 3.
FOUCHEUR. — Pour 5 francs de plaisir; caricatures. 77.
FRAGONARD. — Sa mort. 336. 1.
FRANMIS et GRABAGNAC. — Voy. Illustration industrielle et commerciale.
FRANÇOIS (congrès de). — Son inaction forcée. 2. 2.
FRANÇOIS (San). — Incendie. 18. 1. — Sociétés californiennes. 35. 3. — Incendie. 82. 2. — Vues et descriptions. 135 et suivantes.
FRANKIN (le) au Havre, par M. Xavier Eyma. 282. — Son départ. 289.
FRANZ DE BACH. — L'homme à la boue. 84 et 85.
FRANZ (Mgr.). Archevêque de Turin. — Voy. Piémont.
FREDERIC-LEMAITRE. — Rôle de Pailleuse. 307. 3.
FRÉCHER. — « Histoire de l'administration de la police de Paris. » 78. 94.
FRÉCHER (don Manuel). 380. 3.
FRÉCHON (madame), cantatrice. — Son début à la société philanthropique. 286. 3.
FRISE. — Voy. Lecwarden.
FRONSDORF. — Résidence de M. le comte de Chambrad. 148.
FURIE (la). — Ses inconvénients et ses dangers. 43. 2.
FUMIERS. — Leur conservation par le plâtrage. 62. 1.
G
GABET. — Voy. Lha-Ssa.
GAILLARD (Jules). — « L'Architecture du cinquième au seizième siècle. » 91. 3.
GALE, aéronaute anglais. — Sa traversée de la Manche. 35. 3. — Sa mort. 178. 2.
GALLIEU du feu roi Guillaume. 11. — Sa vente. 128. 1. 143.
— BARBARICO. — Sa vente. 128.
GALMIER. — Voy. Abyssinie.
GARCIA (Manuel) donne sa démission de professeur de chant au Conservatoire de Paris. 295. 2.
GASTREL, compositeur. — Ouverture qu'il fait exécuter à l'Académie des beaux-arts. 242. 3.
GAVENI. — Ses découvertes en physique et en mécanique. 86. 2. — Un mobilier de police correctionnelle, charade en action. 392. 393. 395. 409. — Une fantaisie. 404.
GAILLIER STIEHM. — Voy. Lecwarden.
GAZ. — Leur liquéfaction. 22. 3.
GAZON (le) des jardins en France. 7. 2.
GAZON. — Récompense qui lui est accordée pour ses études sur la reproduction artificielle du poisson. 162. 1.
« GENEVIEVE », par M. A. de Lamarine. 54. 1.
GENS DE LETTRES (les). — Leur profession. Conséquences qu'a pour eux la loi de la presse. 98. 1 et 2.
GÉRARD DE NEUVAL. — Autographe de Goethe qui lui envoie le grand-duc héréditaire de Saxe. 294.
GERVAISIS (le marquis de la). — Voy. Prophète inconnu.
GILLOT (M. de Adam), major commandant des chevaux-légers de la garde de l'Empereur. — Son portrait. 277.
GINAS (Eugène). — Une saison à Aix-les-Bains. 397.
GIRARDE (Émile de). — Son opinion sur le roman-feuilleton. Son article sur la loi Laboulaye. Sa solution. 226. 1 et 2. — Son portrait. 305.
GRACQ (Eugène), peintre. — Son atelier. 27.
GILVAIN, nommé professeur de chant au Conservatoire de Paris. 295. 2.
GLASCOV. — Ses progrès. 155. 2.
GODARD, aéronaute. — Son départ de l'Hippodrome dans la Ville de Paris. Son voyage en ballon. 225. 1.
GODFRID (Félix). — Son album de piano. 411. 1.
GODFROY. — Son article sur l'Illustration. Réponse qu'il a faite. 415. 1.
GOTHE (Instit de), à Weimar. 115. 3.
— (autographe de). 394.
GOTTHARD (le curé). 355. 1. — Son portrait. 373.
GOUÏE, contre-bassiste. 83. 1.
GOZLAN. — « Pied de fer », drame en 5 actes. 211. 3.
GRAINS. — De la substitution du pesage au mesurage. 62. 1.
GRANCOIN (Théodore). — « Des subsistances et des moyens de les mettre en équilibre avec la population. » 127.

GRANDSIRE. — Souvenirs de chasse en Styrie. 251. 3.
GRAUX, fermier de la ferme de Nauchamp. — Ses lettres sobres et ses bellitrs. 30.
GALLER. — Fin de la discussion des affaires de ce pays, engagée dans le Parlement anglais. 1. 1.
— Assassinat du ministre des cultes et de l'Instruction publique. 178. 2.
GREEN, aéronaute. — Son ascension à cheval. 84. 1.
« GRIBOUILLE (le véritable) », par George Sand. 416. 1.
GRIN (mademoiselle Emmi). — Son début à Dresde; son portrait. 388.
GRIN (Al.). — « Jurisprudence électorale parlementaire. » 11. 48. 2.
GRUELORE (inconnus à la). — Arrestation d'un incendiaire. Dissolution du conseil municipal de la Pointe-à-Pître. 50. 3.
GRUBER (Edouard). — Dosage de la chaux contenue dans la marne. 318. 1.
GRUBER (de la). — Un tableau de maître. 334. 1.
« GUYRE en Afrique (la) » par le général Ynsuf. 150.
GURENT (Adrien). — « Dictionnaire géographique et statistique. » 63. 2.
« GUYRE pittoresque et descriptif d'Irlande et de ses environs », par A. Michel Ladicrière. 76.
« GUYRE du domestique (le) ». — 11. 3.
GUILLEAU (Léon). — « Un mariage sous la Régence. » drame en 3 actes. 195. 3.
GUILLAUME, sculpteur. — Son envoi de Rome. 283. 1.
GUILLAUME II. — Vente de ses tableaux. Achat par le Musée du Louvre. 213.
GUILLOU (Jayme) de Léogane. — Ses lettres au directeur de l'Illustration, et ses dessins. 277.
GUINÉE (Souvenirs des côtes de). 120.
GUJOT. — Monk. 354. 3. — Monk et Washington. 370. 2. 390. 2.
GUMERY. — Premier prix de sculpture. 231. 3.
GUMING (Rouley-Gordon). — Ses chasses en Afrique. 74.
GUYTA PEUCHA (commerce de la). 331. 1.
GUY FAWKES. 290. 1.
GUYON, artiste dramatique. — Sa mort. 276. 3.
GUYONNE militaire. — Distribution des prix. 242. 3.
H
HABITATIONS pour les ouvriers en Angleterre. 255.
— portatives et incombustibles. 326. 2.
HACLETTE. — Peinture à l'égal sur lave. 301. 302.
HAGHEN (J.). — « Annuaire météorologique de la France pour 1850. » 31. 2.
HANSFELD, ministre de l'électeur de Hesse-Cassel. — Ses antécédents. 177.
HASTREL (Ad. d'). — Les défenseurs de Montevideo. 379. 3.
HATTOUL (le général d') nommé gouverneur général de l'Algérie. 257. 3.
HAVANE (le jour des Rois à la), par M. X. Marnier. 262. — 378. 2. 398.
HAY. — Son Mémoire sur ses proportions symétriques. 316.
HAYNAZ (le maréchal). — Réception qui lui est faite à Londres. 162. 1. — Tumulte que sa présence excite à Cologne. 178. 1.
HEMSTL, pianiste. 199. 3.
HENRIENNES (Louis). — Travaux de linguistique de Charles Nodier. 383. 1.
HESS-CASSEL (révolution de). 177. — Le siège du gouvernement est transféré à Wilhelmshad. 194. 3. — Complications graves. 210. 1. — Résistance pacifique. 226. 1. 242. 2. — Les Bavares et les Prussiens. 296. 1. — Protestation de l'électeur contre le Pentre des Prussiens. 290. 1. — Les tribunaux. 290. 1. — Article du Journal des Débats. 290. 1. — Evacuation de Fulda par les Prussiens. 306. 1.
HESS-DREIBERG. — Dissolution de l'Assemblée des États. 210. 1.
HESNARD, deuxième grand prix de composition musicale. 83. 2.
HIPPODROME. — Une représentation manquée. 3. 2. — Ascension de M. Margat. 3. 2. — Les cockneys. 28. 3. — L'homme à la boue. 84-85. — M. Saulé, l'échuyer du Grand-Turc. 85. 3. — Les autres échuyers. 198. 3. — Départ de M. Godard. 226. 1. — Ascension des lilles de l'air. 243. 2. 275.
HISTOIRE de l'aérostation. — Voy. Aérostation.
— de l'administration de la police de Paris, depuis Philippe-Auguste jusqu'aux États-généraux de 1789. » par M. Frézier. 78. 94.
— des végétaux intéressants et utiles; le lotus. — 47. 1.
— de l'Assemblée constituante, » par M. Babaud-Laribière. 54. 1.
HOCHESNANT. — Habitations portatives et incombustibles. 326. 2.
HOTIER. — Histoire des végétaux intéressants et utiles; le lotus. 47. — Voyage aux sources du Danube, du Rhône et du Rhin. 150. 3. — Réponse à M. de Sauley. 235. 3. — Encore les monuments de Nive. 290. 2.

HOLSTEIN (duché de). — Voy. Danemark.
 HOMMAGE de HELL. — Son voyage des étapes de la mer Caspienne. Sa mort. 70 à 74.
 « HONORÉ PITTORESQUE (la) », par M. J. Boliden, 16.
 HORACE et le Tasse. 330. 346. 362.
 HOROLOGE ÉLECTRIQUE (l'hor.) 304.
 HÔTELE-VILLE. — Banquet et bal à l'occasion du 10 décembre. 369. — 372. 387.
 HOUDOT (Adolphe d'). — « Chasses exceptionnelles, et mélanges. » 48. 1.
 HOUDIEU (de la). 307. 2.
 HOUSSEAU (Arsène). — Son éloge par M. A. Dufa. 335. 3. — « Le Royaume des Roses. » 516.
 HUG. — Voy. Lha-Ssa.
 HUMEZ (Napoléon). — Prix de vertu. 99. 3.
 HUNT (F. Knight), auteur de *The Fourth Estate*, ou documents pour servir à l'histoire des journaux et de la liberté de la presse. Analyse et fragments de ce livre. 18. 2.

I

INSTITO (bataille d'). 97.
 ILLUSTRATION LONDON NEWS (l'). 402.
 IMBRIATION industrielle et commerciale, par M. du Closel. 229. 2.
 INAUGURATION du monument dédié au Congrès national de Belgique. 199. 208.
 « INDIGENCE et secours, » par M. F. Marbeau. 54. 1.
 INDUSTRIE PARISIENNE. — Fabrique et magasins de M. Detouche. 405.
 INDUSTRIES DE PARIS (petites). 236. 308.
 INONDATION de Paris le 6 août 1850. 82. 3.
 INSTITUT impérial de Nowa-Alexandry (Pulawy) en Pologne. 101.
 INVALIDES d'Avignon. — Leur arrivée à Paris. 337. 338.
 « INVAZIE (l') et le pays de Galles, » par M. Amédée Pichol. 208.
 ISABELLE, reine d'Espagne. — Son accouchement. 34. 1. — Sa statue en bronze. 276. 3. 324.

J

JACQUESSON. — Sa révolution dans la Champagne viticole. 151. 1.
 JACQUENIN (Maxime). — « Cours d'équitation. » 303. 1.
 JARDIN. — Sa lettre relative à la destruction projetée des arbres séculaires de la forêt de Fontainebleau. 194. 2.
 JARDIN d'HYVER (le). — Bal de la Marine. 3. 2. — Banquet donné par M. James de Rothschild. 33. 2.
 JENOU (Salomon), ministre des finances d'Italie. — Son portrait. 277.
 JOANNE (Adolphe). — Lha-Ssa (3^e article). 42. 1. — Lettres à M. le Président de la République, » par M. Azéma de Montgravier. 62. 3. — Encore le bon vieux temps. 78. 94. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. 1. — *The Morning-Chronicle*. 114. 2. 11. — *The Morning-Post*. 162. — *The Times*. 250. — La Calédonie : San-François et Sacramento city. 435. — « L'Irlande et le pays de Galles, » par M. Amédée Pichol. 286. — L'litérateur étranger : Horace et le Tasse. 330. 346. 362. — « Principes élémentaires d'économie sociale, » par W. Ellis. 335. 1. 346. 1. — « Les ballons, » par M. J. Turgan. 349. — De la confrontation des œuvres littéraires et artistiques. 406.
 JOCAS (de). — « Comment la République est possible. » 11. 2.
 JOINVILLE (le prince de). — Son arrivée à Bruxelles. 114. 1.
 JOUVIET. — Son alicier. 301.
 JOSSE. — « Le Talisman, » opéra en un acte. 7. 3.
 JOUR de L'an (le). — 403. 1.
 JOURNAUX (les) et les journalistes en Angleterre. 1. — *The Morning-Chronicle*. 114. 2. — *The Morning-Post*. 162. — *Les journaux en général*. 219. — *Le Times*. 250. — anglais. — Ce qu'ils contiennent. 112.
 JUES (les) en Angleterre. 111.
 JULLEN. — Son système de propulsion aérienne. 308. 309.
 « JURISPRUDENCE électorale parlementaire, » par M. A. GRIN. 48. 2.

K

KAMKES (les) au Cirque Olympique. 20. 2.
 KALMOUS (les). 71.
 KARR (Alphonse). — « Lettres écrites de mon jardin. » 6. 2. — « Les Frères de la mer. » 416.
 KISSÉ (de), architecte. — Le temple de la gloire en Havine. 212.
 KORTROTJANS, ministre de l'instruction publique et des cultes à Athènes. — Son assassinat. 178. 2.
 KROCH (de major de), vainqueur d'Hydrel, promu au grade de lieutenant-général. 115. 1.
 KRIFREN. — Projet d'établissement d'un réseau de stations météorologiques. 326. 2.

L

« La République dans les carrosses du roi, » pamphlet; démenti qu'il reçoit. 274. 1.
 LAANI, marchand de coco. 236.
 LAGRANGE (madame). — Son succès à l'Opéra. 242. 2.
 LABOULE, représentant du peuple. — Sa haine de la presse. 34. 3. — Voy. Presse.
 LARGOT à la vapeur. — Lettre de M. A. de Bourgoing. 11. 1.
 LACOURN (Louis). — Son concert. 366. 1. — (Francis). — « Études sur les socialistes. » 251. 3.
 LACROIX (Frédéric). — « La guerre en Afrique par le général Yusuf. » 130. — *Le télégraphe d'Am-Telaid*. 310.
 LADOURNE (A. Michel). — « Guide pittoresque et descriptif du triage et de ses environs. » 76.
 LAFONT (Charles). — « Maïlame Laverrière, » drame en 5 actes. 180. 3.
 LA GRUA (mademoiselle Emmi), cantatrice. 242. 3.
 LAINE soyeuse française. 30. 1.
 LAURITINE (A. de). — « Geneviève. » 54. 1. — Ses nouvelles confidences. 98. 3. 270. — Son retour à Paris. 115. 3.
 LAVAS (don Anthon). 380. 2.
 LANDOU (Eugène). — Fête de l'agriculture et des arts, à Bruges. 247.
 LAPROSEN. — Son testament. 203. 3.
 LAROCHEL (A. de), président du sénat d'Italie. — Son portrait. 277.
 LARREY. — Inauguration de sa statue au Val-de-Grâce. 100. 3.
 LAYGNE (Germond de). — Pas perdus dans la vallée du Bastan. 358. 2.
 LAVOIRS publics. 59.
 LAVOLLÉ (C.). — Bains et lavoirs publics. 59. — Assistance publique; habitations pour les ouvriers. 255. — Assistance publique; les écoles d'Aberdeen. 311. 2.
 LAURENS (Jules). — Son voyage avec l'annuaire de Hell. De 70 à 74.
 « Le monde occulte, ou les mystères du magnétisme, » par M. H. Delaage. 385. 2.
 « Le JOUR des ROIS, à LA HAYANE, » par M. X. Marmier. 262.
 LEFVARDEN. — Souvenirs de la France. 311.
 LEFFELS. — Actualités; caricatures. 300.
 LÉGENE ORIENTALE. — La reine de Saba. 126. 142.
 LIGNE D'HONNEUR (nominations dans la). 370. 2.
 LEGOUÉ (Ernest). — « Les actes de la reine de Navarre, » comédie en 5 actes, en prose. 243. 2. — Quelques mots sur l'art de l'escrime en France. 391. 1.
 LEMER (Julien). — « Les poètes de l'amour. » 54.
 LEMUSSE, professeur d'orgue à Bruxelles. — Son talent. 118.
 LENEVEU. — Son envoi de Rome. 224. 2.
 LÉONARD de VINCI. — Voy. Musée du Louvre.
 LÉONARD le roi des Belges. — Son respect de la constitution. 201. — Son discours à l'inauguration du monument dédié au congrès national de Belgique. 202. 1.
 LE PRINCE (l'amiral). — Traité qu'il conclut avec Rosas. 226. 1.
 LEQUENST, sculpteur. — Son envoi de Rome. 233. 4.
 « Les peuples de l'Autriche et de la Turquie, histoire contemporaine des Illyriens, des Magyars, des Roumains et des Polonais, » par M. II. Desprez. 11. 1.
 « Les moyens justifient la fin, » aphorisme en douze tableaux, par M. Xavier Aubryet. 14.
 LETTRES écrites de mon jardin, par M. Alphonse Karr. 6. 2. — Sur la France, par M. Félix Morand. — 1. De Paris à Nantes. 218. — II. De Paris à Bois. 266. — III. Ambrose et Abd-el-Kader. 278. — IV. 209. — V. Tours. 315. — Marmouilles. 345. — VI. De Tours à Saumur. 375. — VII. Nantilly. — Dolmen. — Montsoreau. — Fontevault. — Tombeau de Richard-Cœur-de-Lion. 394. — VIII. De Saumur à Angers. — Angers; d'Angers à Nantes. 410.
 « LETTRES à M. le président de la République, » par M. Azéma de Montgravier. 62. 3.
 LETTRE (Charles de). — Obsèques de la reine des Belges. 263.
 LEYICA (don Juan Antonio). 381. 1.
 LHA-SSA, capitale du Tibet. 42. 1. — Description; temples bouddhiques; palais du Talé-Lama; les chiens; sépultures; les chabérons; le Talé-Lama; MM. Huc et Gabet chez le régent; leur arrestation; leurs expériences microscopiques. 42. 2 et 3. — Ordre de départ; leur voyage en Chine. 43. 1.
 LINDENBERG (Louis). — Sa mission en Espagne. 293. 1.
 LINLITHA (la République de). 123. 1.
 LIND (mademoiselle Jenn). — Sa réception en Amérique. 195. 2. 211. 2. 243. 1. — Son portrait; ses succès aux États-Unis. 325.
 LIQUÉFACTION des gaz par un moyen nouveau. 22. 3.
 LITTÉRATURE étrangère. — Horace et le Tasse. 330. 1. 346. 1. 362. 2.

LISIT. — Musique du Prométhée déjivé de Goethe. 199.
 LOI sur le cautionnement des journaux et le timbre des écrits périodiques et non périodiques. 50. 3.
 LONGCHÉRIER (M. de). — Lettre que lui adresse M. Hoëfer au sujet de Ninive. 290. 2.
 LOUÏE des lingots d'or (la). 131. 2. 402. 1.
 LOTUS (le). 47. 1.
 LOUIS-PHILIPPE. — Sa mort; son portrait. 129. — Dernier hommage qui lui est rendu à Claremont; son tombeau. — 43. — Services célébrés à Bruxelles, à Paris et à Noudilly. 145. — Travaux publics exécutés sous son règne. 146. 3. — Son portrait par M. Edouard Dubuffé. 176. 2.
 LOUÏET. — Premier grand prix d'architecture. 232. 3.
 LOUIS (M. de Vil), gouverneur du Portugal. Prince. 277.
 LOUÏE. — Mesure de sa vitesse dans l'air et les milieux transparents. 22. 3.

M

MADILLE (bal). — Ses améliorations. 3. 2.
 MACHINE à VAPEUR. — Un perfectionnement. 43 — à percer le grand Inuel des Alpes. 175.
 MADRID (foire de). 279.
 MAEYIA (Rodolphe). — Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie. 160.
 MAGASINS BIEN SOUVENUS (les). 187. 2.
 MAGNETISME (considérations sur le). 158. 167. 182.
 MAILLET, sculpteur. — Son envoi de Rome. 233. 2.
 MAISON en fonte et en fer pour la Californie. 160.
 MALITOTTE, réclaireur *du Constitutionnel*. 254.
 MALLEVILLE (mademoiselle Charlotte) de. 83. 1.
 MANCON (Hervé). — Études sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Sologne et d'autres parties de la France. 273.
 MANIFESTE de la Montagne. 98. 1.
 MARBEAU. — « Indigence et secours. » 54. 1.
 MARCELLIN. — La somnambule au Théâtre-Italien; épiques. 332. 333.
 MARGAT. — Son ascension à l'Hippodrome. 3. 2.
 MARIE-Amélie (ex-reine des Français). — Son voyage projeté à Ostende. 178. 1. — Son arrivée à Ostende. 226. 1. — Voy. Reine des Belges et Louis-Philippe.
 MARINE (bal de) au Jardin d'Hyver. 3. 2.
 MARMIE (X.). — Le jour des Rois à la Hayane. 262. — La Hayane. 378. 398.
 MARMOUTIERS. 315.
 MARIBAST (Armand). — Sa collaboration au *Credit*. 33. 2.
 MARSIN (Ch. J.). — « Annuaire météorologique de la France, pour 1850. » 31. 1.
 MARVY (Louis). 335. 3. 336.
 MASSÉ (Y.). — « La Chantante voilée, » opéracomique en un acte. 365.
 MASSOL. — Son succès dans l'Enfant prodige. 374. 1 et 2.
 MATHIEU de DOWNSALE. — Sa statue. 192. — Sa médaille. 208.
 MATHIEU (ferme de). — Voy. GRAUX.
 MAUS. — Machine à percer le grand tunnel des Alpes. 175.
 MAUVAS (Victor), astronome. — Sa découverte d'une comète. 162. 1.
 MAZAS. — Son départ en ballon avec M. Godard. 226. 1.
 MEDINA (Anacleto). 381. 1.
 MELBERTET (Alfred de). — Un carrousel sous Louis XIV. 232.
 MELLON. — Son ouvrage sur la thermochrose. 22. 3.
 « MÉMOIRES d'outre-Isombe, » par M. de Château-briand. 190. 211. 1.
 MÉMOIRES de Lola Montes. 402. 3.
 MEQUILLIT (mademoiselle). — Ses succès à Anvers. 150. 3.
 MER CASPIENNE. — Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne.
 MER NOIRE. — Différence de niveau entre la mer Noire et la mer Caspienne. 22. 2.
 MESSAGE du président de la République publié par — du président de la République. 306. 1.
 MÉTHODE nouvelle pour indiquer les noms des rues de Paris et des édifices publics. 16.
 — pour apprendre à dessiner de mémoire. 58.
 MUSSIER (Mathieu), sculpteur. — Son Napoléon Prométhée. 61.
 MICHEL-ANGE. — Voy. Musée du Louvre.
 MILA (mademoiselle), actrice du Gymnase — Son départ pour la Russie. 227. 3.
 MILNE-EDWARDS. — Son rapport sur la production et la consommation du sel en Angleterre. 22. 2.
 MOULIER (un) de police correctionnelle. — Chargé en action, par Gavarni. 392. 393. 408. 409.
 MONS D'ÉTÉ. 80.
 MORSAUD. — Pension que lui accorde le ministre de l'intérieur. 307. 2.

MONTEUR du soir (le) et l'Assemblée nationale. 66. 2.
 MONK, par M. Guizot. 355. 3. 370. 2. 387. 1.
 MONOGRAPHIE de l'Orléan. 288.
 « MONNAIE (la), » par M. Michel Chevalier. 110.
 MONNAIE d'OR (la). — Nominatation d'une commission chargée d'étudier les questions qui se rattachent à l'emploi simultané de deux métaux, l'or et l'argent, comme monnaie légale. 386. 1. — Article de M. X. Raymond. 391. 3.
 MONSIEUR (Charles). — « Les chemises rouges. » 54. 1.
 MONTAGNE (manifeste de la) 98. 1.
 MONTAGNE (mademoiselle Céline) au théâtre de la Montaner. 163.
 MONTAUBERT (M. de) et la traie-oron. 339. 2. — Son rapport sur la célébration du dimanche. 370. 1. 390.
 MONTMAYOR. — Son ballon. 227. 2.
 MONTMOLIN (comte de). — Son mariage avec la princesse Caroline de Naples. 34. 1.
 MOSTERY. — Voy. Histoire de l'aérostation; aérostats; navigation aérienne.
 MONTGRAVER (Azéma de). — Lettre à M. le président de la République. » 62. 3.
 MONTI, forasor. — Blessé par un taureau. 84. 1.
 MONTVIDEJO (les défenseurs de). 379. 3.
 MONTSOREAU (château de). 395. 1.
 MORAGINI DI NUBIA, évêque de Cagliari. — Voy. Piémont.
 MORVONS (les). — Leur progrès en Amérique. 146. 2.
 MORAND (Félix). — Voyez Vie des eaux et Lettres sur la France. — « Le Sahara algérien et le grand désert, » par MM. Daumas et Ausone de Chancel. 246. — « De la démocratie en Amérique, » par M. A. de Tocqueville. 287. 1. — « Cours d'équitation, » par M. Maxime Jacquemin. 303. 1. — Le mystère de la passion. 326. — Un prophète inconnu. 342. — Sa réponse à M. Abraham négociant de Saumur. 414. 2.
Morning chronicle (le). 114. 2. — *post* (le). 162.
 MOTER (un nouveau), par M. Saint-Germain Leduc. 239. 1.
 MOUSSAO, carrossier. — Son coupé-chaise. 240.
 MOYEN nouveau de sécurité appliqué aux armes à feu. 112.
 MULLER. — Ses tableaux de la nouvelle salle de l'Académie nationale de médecine. 203. 3.
 MURGER (H. de). — Souvenirs de la vie artistique; la biographie d'un inconnu. 214.
 MUSÉE de LOUVRE. — Nouvelles acquisitions faites par l'État. 213.
 — mexicain au Louvre. 46.
 MESQUIE du 9^e dragons (la). 148. 2.
 MYRMILL. — Femme anglaise. 107.
 MYSTÈRE de la passion (le), jubilé dramatique 326. 3 et suiv.

N

NANCY. 151. 2.
 NANTILLY. 394. 1.
 NAPLES. — Mariage du comte de Montémolin avec la princesse Caroline. Départ du duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne. 34. 1.
 NAPONÉON Prométhée, par M. Mathieu Meunier. 61.
 NATURE de la Meuse sur les côtes de Cornwall. 359. 2. et 400.
 NAVIGATION aérienne (la), par Montgery. 118. 2. — par M. Pélin. 149.
 NÉBAL (l'envoyé du) à Satory. 197. — Son départ de Paris. 209. 3.
 NEUFVEYER (le général). — Causes qui ont amené son remplacement. 273.
 NEVRES. — Inauguration du chemin de fer. 267. 3.
 NICOLAI (Gaston de). — Son départ en ballon avec M. Godard. 226. 1.
 NICOLANDROT (Louis). — « Études sur les grands hommes. » 382.
 NIERCE de SAINT-VICTOR. — Nouveaux procédés photographiques. 326. 3.
 NINIVE (les monuments de). 290. 2.
 NISARD (Désiré), nommé membre de l'Académie française. 339. 2.
 NIVELLEMENT de l'isthme de Suez. 326. 2.
 NOË (la veillée de). — Souvenirs d'autrefois. 407.
 NORMAND. — Son envoi de Rome. 233. 3.
 NOUVELLES ACQUISITIONS faites par l'État pour le Musée du Louvre. 213.

O

« OASIS (l') », recueil de poésies, par M. Ferdinand Lugué. 275. 3.
 OBERMAYER. — Voy. Mystère de la Passion. Obsèques de la reine des Belges. 263.
 OÈRES (les). 95.
 OFFENBACH, compositeur. — Chargé de réorganiser l'orchestre du Théâtre-Français. 260. 1.
 OSSLOW. — Son sextuor pour piano, deux violons, alto, violoncelle et contre-basse. 83. 1.
 OUVRE (les fumeurs d') 355. 1.

ORAS (complot d'). — Procès des accusés. 178. 1. — Poursuites intentées contre l'*Echo d'Oran*, au sujet du complot-rendu. 209. 3. — Arrêt. 274. 1.

« *Oran* (l') », journal. — Son récit des causes qui ont amené la destitution du général Neumayer. 273.

« *Organisation de la démocratie* (de l') », par M. Julien le Rousseau. 63. 3.

ORIENT (théâtre de), à Madrid 324. 325. 383. — Loge de la reine. 359.

ORTOLAN (monographie de l'). 288.

OSMOND, duc de Reggio (le maréchal). — Sa statue. 192.

« *Ouvriers* (les) en famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits des travailleurs dans les diverses relations de la vie laborieuse; » par M. A. Audigane. 314.

P

PAGE. — Son opinion sur l'action électro-magnétique. 229. 1.

PAILLARD de VILLENEUVE, avocat. — Consultation qu'il publie à propos des poursuites intentées contre les journaux pour défaut de signature. 225. 3.

PALERME. — Fête de sainte Rosalie. 55. 3. — Pénitence à la sépulture des capucins le jour des morts. 303.

PALMERSTON (lord). — Son discours à la Chambre des communes au sujet des affaires de Grèce. 1. 1-3. — Son portrait. 1.

PANTICOSS (les bains de), Pyrénées. 181.

PARDON d'Auray (le). 103.

PARIS. — A table. 27. 2. — Statistique. 114. 1. — Travaux publics exécutés sous le règne de Louis-Philippe. 146. 3. — Voyage dans Paris. La Bourse. 151. 166. Les Magasins de nouveautés. 187. Etablissements scolaires. 171. 2. — Consommation en 1817. 484 et 1849. 231. — Petites industries. 236. 308.

PARKES (Josiah). — Sa brochure sur le drainage. 186. 1.

PASDLOUP (Julie). — Son album des danses modernes. 359. 3.

PAS PERDUS dans les vallées du Bastan. 358. 2.

PAULIN (la). — Ses canards. 66. 3. et 67. 1.

PAULIN. — Voy. Histoire de la semaine dans chaque numéro et Bibliothèques communales. — L'Explication. 34. 2. — Chemin de fer du Centre. — Inauguration de la section de Nevers. 267. 3.

PAUTEY. — Publications diverses sur la langue française. 367. 1.

Paÿs (le) journal, et les mémoires de Lola Montes. 402. 3.

PAZ (don José-María). 380. 1.

PEEL (sir Robert). — Sa mort. 2. 2. — Son habiton. 17. — Regrets exprimés au sujet de sa mort par M. Dupin au nom de l'Assemblée nationale. 17. 1. — Ses funérailles. 2. — Souscription nationale. 3. — Son portrait par M. Armand Marrast. 3. 2. — Sièges qu'il a occupés à la Chambre des communes. 35. 2.

PENITENCES murales à l'église Saint-Sulpice par M. Broglie. 347. 2.

PEINTRE à l'Émail sur lave. 301.

PELLEGRIN à la sépulture des capucins à Palerme le jour des morts. 303.

PENNES. — Son diorama historique. 171.

PÉPIN (Samuel). — Analyse de son journal et de sa correspondance. 38.

PELLET (Adrien). 415 et 116.

PERRAIN, sculpteur. — Son envoi de Rome 234. 3.

PERRON. — Voy. Légende orientale.

PERRUT de CHEZELLEZ. — « Vers d'un fleurin. » 54.

PERRY. — Voy. *Morning chronicle*.

PERUGIN (le). — Voy. Musée du Louvre.

PÉTRIN. — Sa locomotive aérienne. 19. 3. 149.

PETITES INDUSTRIES de Paris, par Paul Flamat. 236.

PESSAGE (du) des grains. 62. 1.

PETRIE (Williams). — Son opinion sur l'emploi comme moteurs de l'électricité et de la chaleur. 239. 1.

PHOTOGRAFIE. — Nouveaux procédés. 226. 3.

PICHOT (Amédée). — « L'Irlande et le pays de Galles. » 206.

PIEMONTE. — Funérailles de M. Santa-Rosa. Manifestations populaires. Arrestation de Mgr. l'archevêque de Turin. 98. 1. — M. Pinelli à Rome. 146. 1. — Résistance illégale de Mgr. l'archevêque de Cagliari. 178. 2. — Conférence d'Évêques. 191. 3. — Condamnation au banissement de l'archevêque de Turin et de l'évêque de Cagliari. — Exécution de cette double sentence. 209. 3. — Nomination du comte Cavour au ministère de l'agriculture et du commerce. 242. 2. — Ouverture des Chambres. 338. 1. — Nomination de M. Pinelli à la présidence de la Chambre des députés. 338. 1. — Erection d'un monument national à la mémoire de Charles Albert 386. 2.

PILASTRE de ROZIER, aéronaute. — Sa mort. 90. 2.

PINELLI, président de la Chambre des députés du Piémont. — Son arrivée à Rome. 134. 1.

PIQUET, sculpteur. — Sa statue de la reine Isabelle. 276. 3.

PLATRAGE. — (Procédé pour la conservation des fumiers par le) 62. 1.

PLESSIS (mademoiselle). — Son retour en France. 131. 2.

PLUMBAGO larpente (le). 7. 1.

PLUME de fer (la). 191. 1.

« *Poètes de l'amour* (les), » par M. Julien Lemer. 54.

POISSOT (Charles), compositeur. — « Le Paysan, » opéra-comique en un acte. 259. 1.

POITEVIN, aéronaute. — Son portrait à cheval. 33. 35. 3. — Voy. Hippodrome.

PORION (Charles). — Ses dessins sur l'Espagne. 45.

POUR CINA FRANCS de plaisir. — Caricatures par Foulquier. 77.

« *Poussivant* (la), » frégate amirale. — Son voyage de circumnavigation. 271.

« *Pouvoir* (le), » journal. — Traduit à la barre de l'Assemblée législative. 33. — Sa condamnation. 5. 1.

PREJECÉS (les) et les prétentions historiques à propos de l'invention de la vapeur. 366. 1.

PRÉSIDENT de la République (le). — Voy. Bonaparte (Louis-Napoléon).

PRESSE (histoire de la) en Angleterre. 18. 2.

PRESSE (la loi de). — Réflexions critiques sur le projet. 2. 3. — Son vote. 34. 1. — (Voy. Assemblée législative). — Des poursuites intentées contre les journaux par les deux Chambres. 34. 2. — Appréciation critique. 34. 3. — Inconvénients et avantages de la loi Laboulle. 35. 1. — De la loi de la presse. 50. 3. — Ses conséquences pour les gens de lettres. 98. 1. 3. — Avis du *Moniteur* relatif à la signature des journaux. 193. — Effets de cette mesure. 194. 3. 210. — Poursuites intentées contre les journaux pour défaut de signatures. Consultation de M. Paillard de Villeneuve. 225. 3. — Effets de la loi sur les journaux. 338. 2.

Presse (la), journal. — Son message du président de la République. 305. — Sa saisie. 306. 1.

PRINCE (l'île du). 122. 3.

« *PRINCIPES* élémentaires d'économie sociale à l'usage des écoles, » par M. W. Ellis. 335. 1.

PROVENAUS et jardins publics. Etudes parisiennes par M. Valentin. 205. 317.

PROVISEUR inconnu (un). 331. 2. 312.

PROPORTIONS symétriques (des). 316.

PRESTRE. — Conclusion de la paix avec le Danemark. 18. 2. — Son différend avec l'Autriche. 114. 2. — Echange de notes diplomatiques. 146. 1. — Affaire de la Hesse. 242. 2. — Mouvements de troupes. 248. 1. — Demission de MM. de Lobeberg et Von der Heydt. 290. 2. — Evacuation de Fulda. 306. 1. — Discours du roi à l'ouverture de la session. 338. 1. — Conciliation avec l'Autriche. 354. 1. — Prorogation des Chambres. Conférences d'Olmütz. 370. 2.

PREVICTION de la bulle de la sainte croixade en Espagne. 383. 3.

PULSWY. — Voy. Instiint national de Nowa-Alexandry.

Q

QUELQUES MOTS sur l'art de l'escrime en France, par E. Légué. 391.

QUÉRIAN (S. M.). — « Les supercheries littéraires dévoilées. » 319. 2.

QUÉRIAN, artiste dramatique. — Sa mort. 83. 3.

R

RACHEL (Mlle). — Son voyage en Europe. 275. 3. 276. — Sa rentrée au Théâtre-Français. 307. 3.

RAIDÉ. — Ses achats pour le Musée du Louvre. 213.

RANCY. — « L'Équitation au désert. » 179. 3. 180.

RABUHEL. — Voy. Musée du Louvre.

RATIFER et CERVAL. — Voy. Illustration industrielle et commerciale.

RAYMOND (Navier). — Son article sur la monnaie d'or. 391. 3.

RED'S. — Un à la fin de chaque numéro. L'Explication au numéro suivant.

REGATES de Brest. 53.

REINE des Belges (la). — Sa maladie. 178. 1. 226. 1. — Sa mort. 241. 242. 243. 1. — Ses obsèques. 263.

— de Saba (la), légende orientale. 126. 143.

RENEST (de). — Son rapport sur le rapel de 40,000 hommes. 354. 1.

REY. — Voy. Gehin.

REYRIÉ (la) au collège, par M. A. Dolong. 237.

« *RÉPERTOIRE* des morceaux d'ensemble exécutés par la société des concerts du Conservatoire, arrangés pour piano seul. » 83. 2.

REY. d'un rapin (le). 340. 341.

« *RÉVOLUTION* danoise de 1818 (la). » 54.

REVUE ÉTUDE de la jeunesse. 400.

REVUE AGRICOLE. — Laines soyeuses françaises. 30. 1. — Variétés. Ille échaudé. Conservation des fumiers par le plâtrage. Pesage et mesurage des grains. Mucidité de la farine. Fabrication des fuyaux en terre cuite. Charnie nouvelle. Manuel de Droit rural, et confection du Colport. 62. — Visite à la ferme anglaise de Myrenhill. 107. — Conservation des céréales. Drainage. 186. — Des engrais artificiels. 234. 3. — Union agricole du sud-est de la France. Association agricole. Entretien d'un basse-cour. 235. — Dosage de la chaux contenue dans la marne. Ève de la race ovine. Méthode pour former des races et des sous-races dans certaines variétés de plantes. Bois de chauffage. 318. — Histoire du drainage. 395.

— DES ARTS. — Ouverture d'un Musée mexicain au Louvre. 46.

— LITTÉRAIRE. — Littérature, voyages et poésies. La Grèce, Rome et Dante d'après nature, par M. J.-J. Ampère. 10. 1. — Variétés: MM. de Girardin, Lamartine, Rabaud-Larivière, Marbeau, Béchard, Julien Lemer, Perrot de Chezellez, François Chaban, Philoxène Boyer. 54. — Cours d'économie politique: la monnaie; par M. Michel Chevalier. 110. 138. — Mémoires d'outre-Loire, par M. de Chateaubriand. 100. — Etudes révolutionnaires. Ebbœuf ou le socialisme en 1790, par M. Ad. Fleury. 238. — Nouvelles confidences, par M. A. de Lamartine. 270. — Les ouvriers, la famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits des travailleurs dans les diverses relations de la vie laborieuse; par M. Audigane. 314. — Etudes sur les grands hommes, de M. Louis Nicolaïdof. 382.

— INDUSTRIELLE. — De la bouille, par M. A. Bural. 367. 2.

REYNAUD (Léonce). — « Traité d'architecture, contenant des notions générales sur les principes de la construction et sur l'histoire de l'art. » 302. 2.

RIANCY (le). — Son amendement à la loi de la presse. Examen critique de cette mesure. 58.

RICHARD, représentant du Cantal. — Ferrure dont il est l'inventeur. 246. 1.

— (Charles). — « De la civilisation du peuple arabe. » 192. 1. 334. 2.

RIVAS (le duc de), ambassadeur d'Espagne à Naples. — Son départ. 34. 1.

RUELLÉZ (légende du). 170. 215. 279.

RHIN (le). 168. 215. 279.

ROGER. — Voy. Opéra.

ROLAND (le), corvette à vapeur. — Sa mise à l'eau à Toulon. 162. 1.

ROMAIN, aéronaute. — Sa mort. 90. 2.

ROMAN feuilleté (le) et la loi sur la presse. 58.

« *ROMANS ET NOUVELLES*, » d'Emmanuel de Lerne. 335. 2.

ROHFF. — « L'Ère des Césars. » 159. 2.

RONCONI. — Arrêté qui lui retire le privilège du Théâtre-Italien. 227. 3.

ROQUELET (A.). — Son album de chant. 411. 2.

ROSALIE (fête de sainte), à Palerme. 55.

ROSAS. — Traité conclu avec lui par l'amiral le Prédour. 226. 1.

ROSE CHÈRE (Mme). — Voy. Théâtre du Gymnase.

ROSLINMAN. — Ses mélodies pour piano. 411. 2.

ROSES. — Leur nom et leur culture. 6. 2 et 3. — Le Geant des batailles. 7. 1.

ROTHSCHILD (le baron de). — Son serment à la Chambre des Communes. Débat qu'il soutient. 35. 3. et 66. — Solution de ce débat. 82. 2. — (le baron James de). — Ouverture de la chasse à Ferrières. 197. 3. — Son mot au sujet de la querelle de M. le Président de la République et du général Changarnier. 259. 2.

ROUVAIN (de douct. Féliz). — Inauguration de la nouvelle salle de l'Académie nationale de Médecine. 203. 3. et 204.

ROUSSEAU (Julien le). « De l'organisation de la démocratie. » 63. 3.

« *ROMANS* des roses (le), » par M. Arsène Houssaye. 416. 1.

ROYER-COLLADO (Hip.). — Sa mort et ses obsèques. 391. 2.

REYENS. — Voy. Musée du Louvre.

RITH ET HORN, Symphonie pastorale, paroles de M. Eugène Villermé, et musique de M. Antony Elwart. 89. 2.

S

SABON (madame du). 355. 3. — Son portrait. 373.

« *SABON* algérien (le) et le grand désert, » par MM. le général E. Dumas et Aurose de Chanuel. 246. 2.

SAINTE-AUBIN (madame). — Sa mort. 179. 3. — Son portrait. 180.

SAINTE-BARBE (la), à Brest. 385. 386.

SAINTE-BELVE. — Sa critique de Béranger. 58. 3. — De Chateaubriand. 211. 1.

SAINTE-CLOT, à Toulon (la). 7. 3.

SAINTE-GERVAIS LIBRE. — Voy. Revue agricole. — Les juifs et la bourse en Angleterre. 111. — « Des subsistances et des moyens de la mettre en équilibre avec la population, » par M. Th. Grancon. 127. — Versailles; le putage;

la chambre de madame de Maintenon. 222. — Un nouveau voteur. 239. — Concours traité de l'agriculture à Versailles. 245. — « *Traité* des reconnaissances militaires, » par M. A. Chatefain. 350. 1. — Exposition universelle à Londres. 360. — Enseignement agricole en France et en Angleterre. 370. 2.

SAINTE-MAUR (revue de). 225. 2.

SAINTE-NICOLAS (la), à Toulon. 387. 3. 388.

SAINTE-PETERSBOURG. — Exposition des produits de l'industrie agricole. 375.

SAINTE-SULPICE. — Peintures murales de M. Drolling. 347. 2.

SAINSON (une) à Aix-les-Bains. 397.

SALAIRE. — Document pour servir à son histoire. 322. 2.

SALVANDY (Narcisse de). — Son rapport sur les prix de vertu. 99. 3.

SANO (George). — « Le véritable Gribouille. » 416.

SANO (Maurice). — Ses dessins du véritable Gribouille. 416. 1.

SARSON. — Adrien Perlet. 415.

SATORY (reines de). 107. — Camp et revues. 209. 211. 1. 225. 297.

SAVLEY (de). — Sa lettre concernant Ninive. 223.

SALVEM. — Carrousel et courses. 244. — La ville. 274. 3. — M. Abraham. 415.

SAVOY, ancien rédacteur en chef du *Moniteur*. — Sa mort. 291. 2.

SCHEWIC. — Voy. Danemark.

SCHWAB (le), général. — Nommé ministre de la guerre. 257. 3. — Son portrait. 274.

SCHWANTHALER. — Sa statue de la Bastille. 212. — Sa maison de campagne. 229.

SCHNEI. — « Les contes de la reine de Navarre, » comédie en 5 actes et en prose. 243. 2.

SCUDO (P.). — Critique et littérature musicales. 31. 3.

SCULPTURES chinoises au Louvre. 32. 1.

SÉANCE d'inauguration de la nouvelle salle de l'Académie nationale de médecine. 203. 3.

SEL (emploi du) dans l'agriculture. 22. 2.

SENTEZ, consul de France à Fernambouc. — Violence dont il a été l'objet au Brésil. 178. 1.

SENNER. — Copies faites à Venise. 47. 1.

« *Sicréc* (le), journal. » — Anquetet qui l'administration donne à ses employés. 293.

SIGNATURE des articles des journaux. — Avis du *Moniteur*. 192.

SIXIÈMS LUMINAUX à l'usage des chemins de fer, inventés par M. Chevalier. 11. 3.

SOCIÉTÉ (don Brigid). 380. 3.

SOCIÉTÉ DU 15 DÉCEMBRE. 98. 1. — Ses préparatifs pour la réception du président. 161. 3. — Scènes où elle joue le principal rôle. 178. 1. — Sa dissolution. 290. — Complot dont quelques-uns de ses membres sont accusés. 305. 1. — philharmonique. — Son premier concert. 343. 3.

SOLSONA (don José-Maria). 381. 1.

SONNEMMELES (considérations sur le). 158. 167. 182.

SONNARELLA au Théâtre-Italien (la). — Croquis par Marcellin. 332. 333.

SONTAG (madame). — Dans la Sontambula. 309. — La figlia del regimento. 343. 2. — Il barbiere di Siviglia. 374. 2.

SOUSCRIPTIONS. — Pour Mary. 336. 351. 375. — 416. Pour le bourg de Chorges. 354. 375. 416.

SOUVENIRS de Londres. — Caricatures par Stop. 92. 94. — des côtes de Ginée. 120. — de la vie artistique. — La biographie d'un inconnu, par M. Henri Murger. 214. — de chasse en Styrie, recueillis et dessinés par M. Grandisier. 254. 3. — de voyage. — La Havane, par M. X. Marnier. 378. 2.

SOUVENIRS d'un voyage au Tennessee (Amérique du Nord). 411.

SOUVERSTE (Emile). — « Les Pêchés de jeunesse. » 211. 3.

SOYER, maître d'hôtel du Reform club. — Son dîner monstrueux de Chancelor House; son rôti de bœuf au gaz. 68. 2.

SOZA (don Narellino). 381. 1.

SPA. — Les amusements des eaux en 1782. 26. 8.

SPECTATEUR (un). — Voyage dans Paris; la Bourse. 151. 166. — Les magasins de nouveautés. 187. 2.

STATIONS météorologiques (projet d'établissement d'un réseau de). 326. 2.

STATISTIQUE parisienne. 114. 1.

STAYLE de la Bastille. 212.

STÉPES de la mer Caspienne (les). 70.

STOP. — Le bal de la marine; dix caricatures. 13. — Un jour de jûne et deux nuits de veille, ou un train de plaisir à Dieppe, dix caricatures. 45. — Souvenirs de Londres, vingt-trois caricatures. 92. 93. — Etudes pittoresques sur la bourse. 284.

STRASBOURG. 151. 2.

STRASZ. — Son album. 411. 2.

STURVE. — Voy. mer Noire et mer Caspienne.
 STURVEY (Daniel). — Voy. *Morning Post*.
 SUEBI (fabrication du). 22. 2.
 SUEBI (don Joachim). 380. 1.
 SUÈDE. — Mariage du prince royal avec la princesse Louise de Pays-Bas. 20.
 SUEZ (isthme de). — Son nivellement. 376. 2.
 « SÉPULCHRES littéraires dévoilés, » par M. Quéran. 319. 2.
 SUSINI (don Antonio). 381. 3.

T

TABEAU du maître (un). 334. 1.
 TABLEAU (fonte de). 47. 1.
 TACKELBAU. — Sa machine pour fabriquer des tuyaux en terre cuite. Ses charrires. 62. 3.
 TAHAN. — Voy. Illustration industrielle et commerciale.
 TABLEAU (le) 43. 3.
 TAVE (don Francisco). 380. 2.
 TAVE-LAMA (le). 42. 2.
 TASCHEBAU. — Sa réclamation au sujet d'un article de *l'Illustration*. 34. 2.
 TASTET (Alfred). — La forêt de Fontainebleau. 258. 2.
 TAVENNES (les) en Angleterre. 1. 39. 2. H. 119. 2.
 TAYLOR, président de la confédération américaine. — Sa mort. 50. 2.
 TÉLÉGRAPHE d'Ain-Telaid (le). 310.
 TÉLÉGRAPHE électrique appliquée aux relations 50 années. 326. 1.
 TÉLÉGRAPHE électro-chimique. 399. 1.
 TÉLÉGRAPHE sous-marin (le). 50. 3. 146. 2. 171. 3. 172. 146. 2. 471. 3. 172.
 FEMELLE de la Gloire (le) en lavrière. 212.
 TENNESSEE (le). — Souvenirs de voyages. 411. 2.
 TÉRAVIS (les) et les fumeurs d'opium. 355. 3.
 TÉZAU. — Son envoi de Rome. 234. 2.
 TEXIER (Edmond). — Voy. Voyage à travers les journaux.
 THÉÂTRE Français. — Le Chandelier, de M. Alfred de Musset. 3. 2. — Début de M. Ballande dans Cinq. 37. 1. — De madame Siona Lévy et de mesdemoiselles Jouvette et Billant. 37. 2. — Une Discretion. 447. 3. — Reprise du Mariage de Figaro. 83. 3. — Héraclite et Démocrite, comédie en 2 actes en vers, de M. Ed. Fournier. 147. 3. — Un Mariage sous la régence, 3 actes, de M. Léon Guillard. 195. 3. — Les Contes de la reine de Navarre, 5 actes en prose, de MM. Scribe et Legouvé. 213. 2. — Réorganisation de l'orchestre. 260. 1. — Reprise de mademoiselle Rachel. 307. 3. — Les Amoureux sans le savoir, 1 acte en vers, de MM. Harlier et Carré. 324. 3. — Le Joueur de flûte, 1 acte en vers, de M. E. Augier. 403. 3.
 — de l'Opéon. — Les Péchés de jeunesse, par M. E. Souvestre. 211. 3. — Le Valet sans lièvre. 213. 3. — Sapho, par M. P. Boyer. 324. 1. — Les Baisers, par M. H. Lucas. 324. 3. — Reprise du Mari de la favorite. 355. 2. — Les Ennemis de la maison, 3 actes en vers, par M. C. Doucet. 371. 3.
 — de l'Opéra. — Cloture. 7. 2. — Réouverture. 150. 2. — Reprise de madame Cerrito et de M. Saint-Léon. Début de M. Lyon. Reprise de madame Laborde. 187. 1. — Mademoiselle Alboni dans Charles VII. 199. 1. — H. dans le Prophète. 242. 2. — Reprise de madame Viardot. 309. 2. — Reprise des Huguenots. 331. 2. — L'Enfant prodige, 5 actes, par MM. Scribe et Anber. 373.
 — Italien. — Ouverture. 275. 3. — La Sonambula. 309. — La Norma. 331. 2. — Il Figli del reggimento. 343. 2. — Il Barbiere di Siviglia. 374. 2. — Lucrezia Borgia. 388. 3. — de l'Opéra comique. — Le Talisman, 1 acte, musique de M. Josse. 7. 3. — Ciralda ou la

nouvelle Psyché, 3 actes, par MM. Scribe et Adolphe Adam. 59 et 60. — Début de M. Barbot. 150. 3. — Reprise de madame Ugalde. 187. 1. — Reprise de l'Amant jaloux, de Grétry. 199. 1. — Le Paysan, opéra en 1 acte, par MM. Alboize et Charles Poissot. 259. 1. — La Chantaise volée, 1 acte, par MM. Scribe et de Leuven, musique de M. V. Massé. 365.
 — du Gymnase. — Reprise de la Grande Dame. Madame Rose Chéri. 22. 1. — La Chanson de Gallet. Début de M. Saclier. 37. 3. — L'Echelle des femmes. Mademoiselle Wolf. 52. 1. — La Société du Doigt dans l'œil. 116. 3. — Faust et Marguerite. Madame Rose Chéri. 131. 3. — Le Banquet des camarades, de M. Arvers. 180. 3. — Un Divorce sous l'empire. M. Dressant. Madame Rose Chéri. 228. 1. — Le bon Lafontaine. 228. 3. — Charles-Léon. 276. 2. — Les Baignoires du Gymnase. 292. 1. — Les Petits Moyens. 307. 3. — Les Tentations d'Antoinette. — Mademoiselle Luther. 355. 2.
 — des Variétés. — L'Alcôve d'un garçon. 4. 2. — La Vie de café. 37. 3. — Les Fantaisies de Mylord. Hoffmann. 68. 1. — Un Train de plaisir pour la Californie. 100. 3. — Le Jour et la Nuit. 164. — Les Raisins malades. 211. 3. — La Dot de Mariette. 213. 3. — Le Pont cassé. 243. 3. — L'Anneau de Salomon. 273. 3. — Le Supplice de Tantale. 292. 3. — Le Maître d'armes. 372. 3.
 — de la Montansier. — Roméo et Marielle. 4. 2. — Le Sopha. Hyacinthe. Grassot. Sainville. 52. 2. — Les Bonis innocents. 116. 3. — Qui se dispute s'adore. 131. 3. — La Peau de non oncle. 131. 3. — La Fille bien gardée. Mademoiselle Céline Montalant. 164. — Quand on attend sa belle. Les Deux Aigles. 229. 1. — Reprise de M. Achard. 260. 3. — La plus belle nuit de la vie. 260. 3. — Phénomène. 276. 2. — Un Monsieur qui suit les femmes. 329. 3. — Les Exlaves de M. Hochenz, par M. Marc Michel. 387. 3.
 — du Vaudeville. — Les Trois Dondons. 37. 3. — Le Dieu du jour. 52. 2. — Le Père nourricier. 116. 3. — Les Parés sur le pavé. 164. — Plaisirs et Charité. 196. 2. — La Famille du mari. 243. 3. — Mademoiselle Déjazet. 260. 3. — La Douairière de Brionne. Mademoiselle Déjazet. 307. 3. — Les Etolles. 325. 1. — Le Règne des Escargots. 372.
 — de la Porte-Saint-Martin. — Pied de Fer, 5 actes, par M. Léon Gozlan. 211. 3. — Les Boulevards de Paris, par M. Méry. 211. 3. — Le Lion et le Moncheron, 5 actes, de M. E. Souvestre. 307. 3. — Jenny l'ouvrière, 5 actes, de MM. Harlier et de Courcelles. 339. 3.
 — de l'Ambigu-Comique. — Un Enfant de Paris. 67. 3. — Le Bonhomme Jacques. 131. 3. — Marianne. 211. 3.
 — de la Gaîté. — Chodruc-Duclos. 4. 2. — Madame de Lavertière, par M. Charles Lafont. 180. 3. — Paillasse. 307. 3.
 — Historique. — Les Trois Racan. 3. 3. — La Chasse au châtre. 33. 3. — Les Frères corses. 100. 1. — Fermeture. 260. 3.
 — du Cirque des Champs-Élysées. — Les Kabyles. 20. 2. — Djali, jument arabe montée par M. Rancy. 179. 3. 180.
 — du Cirque-Olympique. — Le Sac à malice, farce. 180. 1. — Le Petit Tondeur. 403. 3.
 TREMBLOISE (la). 22. 3.
 THOMAS (Jules), sculpteur. — Son envoi de Rome. 233. 3.
 THOMAS. — Son envoi de Rome. 234. 3.
 Times (le). 250.
 TIWU (Vassili). — Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg. 375.
 TRUL. — « La République dans les carrosses du roi. » Dénicis qu'il reçoit. 274. 1.
 TOCQUEVILLE (A. de). — De la démocratie en Amérique. » 287. 1.
 TORTRES (les). 299. 1.

TORGANE. — Suspension du statut constitutionnel et suppression de la liberté de la presse. 209. 9.
 TOLLOX (la Saitol-Eloi à). 7. 3.
 TOMBAY (êtes de). 114. 1.
 TOUBREUX (Prosper). — Dela houille, par M. A. Eural. 367. 2.
 TOURN, graveur. — Son envoi de Rome. 234. 2.
 TOURS. 315.
 TOUSSAINT (veillée de la). 283.
 TOUSSAINT (Alcide). — Sa mort. 276. 3.
 TRAIN de plaisir de Paris à Londres. 104.
 TRAINS de plaisir. 19. 3. 36. 51. 3.
 • TRAITÉ des reconnaissances militaires, » par M. A. Chatelein. 350. 1.
 • TRAITÉ d'architecture contenant des notions générales sur les principes de la construction et sur l'histoire de l'art, » par Ch. Léonce Reynaud. 302. 2.
 TRAVAUX publics exécutés à Paris sous le règne de Louis-Philippe. 146. 3.
 TRÉFORT (le). 174. 202.
 TRIANON (l'émir). — Ecole des beaux-arts. Exposition des grands prix. Envois de Rome. 231. 3.
 TRINITAS, chant du XIII^e siècle, tiré du manuscrit de Pierre de Corbeil, à Sens. 285.
 TRIPOLI (le père). 236.
 TROUVILLE. 106.
 TRUCAN (Julien). — Son départ en ballon avec M. Goulard. 226. 1. — Sa description d'une nouvelle machine aérostatique. 308. 3. — Les ballons. 349.
 TUYAUX en terre cuite (machine pour la fabrication des). 62. 2.

U

UNION AGRICOLE du sud-est de la France. 235. 1. — MUSICALE. — Son premier concert. 343. 3.
 UNTERS (P.), journal consacré par Mgr. l'Archevêque de Paris. 146. 1.
 Urbi et orbi. 384. 1.

V

VAGUES (les) de l'Océan atlantique. 283.
 VALBY (explosion à bord du). 322.
 VALSÈRES (Jacques). — « Confection du Code rural. » 62. 3.
 VAPEUR. — Les préjugés et les prétentions historiques à propos de l'invention de la vapeur. 366. 1.
 VEILLÉE (la) de la Toussaint. 283.
 VEILLÉE DE NOËL (la). — Souvenirs d'autrefois. 407.
 VENTURELLI (François). — Pèlerinage à la sépulture des capucins à Palerme, le jour des Morts. 393. 304.
 VÉRON (le docteur Louis), rédacteur du *Constitutionnel*. 195. 1. 210. 1. 3. 211. 1. 226. 2. 274. 2. 289. 3. 306. 2. 324.
 • VÊTE d'un flâneur, » par M. Perrot de Chezelles. » 54.
 VERSAILLES (galerie de). — Détérioration des tableaux. 128. — La chambre de Mme de Maintenon, le potager, les tableaux; par M. Saint-Germain Leduc. 222.
 • Concours général de l'agriculture. 245.
 VESMOT (M^{me}). — Sa rentrée dans le *Prophète*. 309. — Valentine dans les *Huguenots*. 331. 2. 343. 2.
 VICIU. 26. 2.
 VIE à bon marché (la). — L'allumette chimique. 74. 1. — Les œufs. 95. — La plume de fer. 191. 1.
 VIE des eaux (la). 1. 26. — II. Les bains de mer. Observations générales. 55. — III. Les bains de mer: Boulogne. 70. 2. 90. 1. — Les bains de mer de Normandie: Trouville. 106.

— Bieppe. 134. 174. — Eu et le Tréport. 174. 202.
 VIGNI (médaille de la). 62. 2.
 VILLACIAN (don José). 380. 3.
 VILLAIN. — Second prix d'architecture. 232. 3.
 VILLE de Paris (la). — Son lancement. 226. 1.
 VILLEMEN (Eugène). — « Paroles de Ruth et Boaz, » symphonie pastorale. 39. 2.
 VILLOT. — Voy. Raizé.
 VILMORIN (Louis). — Sa note sur les moyens de former des races et des sous-races dans certaines variétés de plantes. 318.
 VINTVILLE (place). — Sa décoration. 61.
 VISTOUX aux ateliers. 11. 3. — Atelier de M. Eugène Girard. 29. — Atelier de M. Paul Delacroix. 161. 3. 165. — Atelier de M. Jullivert. 301.
 — (au) à bord du yacht royal *Victoria and Albert*. 95.
 VOLTAIRE. — Sa statue à l'Hôtel-de-Ville. 404. 2.
 VOTATION (nouveau mode de) adopté par l'Assemblée législative. 357.
 VOYAGE de circumnavigation, exécuté par la frégate amirale la *Poursourante*. 257. 271.
 • dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, » par MM. Hue et Gabet. 42.
 • aux sources du Danube, du Rhôde et du Rhin, » par M. Huefer. 150. 3.
 — à travers les journaux. 34. 58. 66. 98. 194. 210. 226. 254. 274. 294. 306. 338. 390. 401.
 — dans Paris. — La Hourse. 151. 3. 166. 1. — Les magasins de nouveautés. 187. 2.

W

WACKEN (Edouard). — « Fleurs d'Allemagne. » 275. 3.
 WAHLY (Léon de). — « L'heureuse famille, » de Charles Dickens. 198. — Les vagues de l'Océan atlantique. 283. — Les tortues. 299. 1. — Documents pour servir à l'histoire du salubre. 321. 2.
 WALBAU. — Son arrestation pour une fausse tentative d'assassinat contre le Président de la République. 18.
 WALTER. — Voy. Times.
 WARTLE (M^{me}). — Ses succès à Londres. 150. 3.
 WEBSTER, professeur. — Son exécution. 162. 1.
 WEINAR. — Voy. Gothe.
 WIESBADEN. — Cour de M. le comte de Chambord. 113. 430. 1. 131. 1. 145. 146. — Manifestation de Wiesbaden. 193.
 WILKINSON. — Ses perfectionnements à la machine à vapeur. 443. 2.
 WIMERUX. 90. 3.
 WISEMAN (le cardinal), archevêque de Westminster. 293.
 WOLKE (le pêcheur de Saint-Goar). — Voyez Rheinfels.
 WERTHEBERG. — Résultats des élections. 210. 1. — Ouverture de la session. 226. 1. — Dissolution de l'Assemblée. Abrogation de la loi électorale. 306. 1.

X

XOY, commissaire de police de l'Assemblée législative. 305. 1. — Ses révélations au sujet d'un prétendu complot formé contre le général Changarnier et M. Dupin. 305.
 YESUF (le général). — « La guerre en Afrique. » 130. 1.
 YVAN (Dr.). — A Serra dos Orgãos. 230.
 YVARD. — Son Mémoire sur l'industrie des lainages. 30. 1.

Z

ZAMPA (Aurélius). — La veillée de Noël, souvenirs d'autrefois. 407.

TABLE

ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

BEAUX-ARTS.	Bataille d'Idsted (25 juillet 1850) 97	Enceinte réservée aux bestiaux 377	Schramm (le général) 273
Abreuvoir (l'), d'après un tableau de Flers . . . 85	Camp de Versailles dans la plaine de Satory . . . 209	Costumes des paysans Id.	Silveira (le colonel don Brígido) 384
Atelier de M. Paul Delarochie 165	Carrousel de 1850 à l'École de Saumur. — Le javelot. La course des bagues. La course des têtes 244	— universelle à Londres. — Vue extérieure et intérieure 360-361	Solsona (le colonel don José-Maria) 381
— de M. Eugène Giraud 29	Célébration de la fête de sainte Barbe, à Brest 385	Nouveau moyen de sécurité appliqué aux armes à feu 112	Sontag (madame), dans la Sonnambula 309
— de M. Jollivet 301	Chambord (le comte de) à Wiesbaden 144	Votation (nouveau mode de) adopté par l'Assemblée nationale. — Urnes. Etriers. Opération du vote. Tableau du scrutin 357	Soza (le colonel don Marcelino) 381
Bas-relief chinois 32	Collations militaires dans le camp de Versailles 225	PORTRAITS. STATUES.	Stévin (Simon), sa statue à Bruges 236
Chapelle de Saint-Paul, à Saint-Sulpice, par M. Drolling. Le Baviement de saint Paul 348	Débarquement du Président de la République à Lyon 113	Ballard Preston (W.) 65	Suarez (don Joaquim), président actuel de la République orientale de l'Uruguay 380
— Saint Paul devant l'arcopage Id.	Départ du gouvernement de Hesse-Cassel le 13 septembre 1850 177	Balzac (Honoré de) 133	Susini (le lieutenant-colonel) 381
Dessin sans maître (le) 48	Derniers moments de la reine des Belges à Ostende 241	Branchu (M ^{me}) 260	Taje (le colonel don Francisco) 380
Devicq (M. le baron), par Rubens 213	Émeute à Birkenhead, près Liverpool 353	Brouhan (M ^{lle} Madeleine) Id.	Taylor (le président) et les membres de son cabinet 65
Envois de Rome. — Virgile au bord de l'Anio, par M. A. Benouville 232	Escadre (l') française à Brest 352	Chambord (le comte de) 145	Touzez (Alcide) 276
— Les Exilés de Tibère, par M. Barrias Id.	— à Cherbourg 128	Clayton (John) 65	Trist (G.-W.) 65
— Martyrs conduits au supplice, par M. A. Benouville Id.	Exposition dans la chapelle royale de Madrid du corps du jeune prince des Asturies 49	Collamer (J.) Id.	Villagran (le colonel don José) 31
Évanouissement de la Vierge (l'), dessin par Raphaël 213	Régates de Brest (les) 53	Comité législatif (le) 193	Wiseman (le cardinal de), archevêque de Westminster 293
Larrey pansant les blessés, tableau de Muller 204	Fêtes de Bruges. Exposition des produits agricoles. Défilé des chars 248	Commission de permanence (la) de l'Assemblée législative. — MM. Dupin 184	SCIENCES.
Napoléon Prométhée, par M. Mathieu Meunier 61	— Fête vénitienne sur le grand canal 249	Odilon Barrot Id.	Calendrier astronomique illustré. 79-143-207-287-351
Nouvelle salle de l'Académie de Médecine . . . 204	Fête de Saint Éloi à Toulon. Les aubades et la bénédiction des chevaux et des ânes 8	Saint-Priest (le général de) Id.	Concours général de l'agriculture, à Versailles, bœuf, cheval de trait, taureau 245
Œuf (le doct.), tableau de Muller Id.	— de l'alliance des lettres et des arts au parc d'Asnières. — Deux gravures 432	Berryer Id.	Essai d'un système de propulsion aérienne, par M. Julien 309
Prix de Rome. — Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe (grand prix de peinture), par M. Baudry 233	— de sainte Rosalie à Palerme. Sarcophage en argent. Grotte de sainte-Rosalie. Marche triomphale du char 56-57	Lauriston (le général de) Id.	Houille. — Sept gravures : mineurs, peccoreria gigantea, lepidodendron Sirenebergii, odonopterus Brardii, sphenopteris elegans, ulodendron, nevropteris Dufrenoyi 368
— Achille blessé au talon (premier grand prix de sculpture), par M. Gumery Id.	Inauguration de la statue de Larrey au Val-de-Grâce (8 août 1850) 100	Monné Id.	Machine à percer le tunnel des Alpes Cinq gravures 175-176
Sainte famille (la), tableau par le Pérugin . . . 213	— du monument élevé à Bruxelles en l'honneur du Congrès national. Pose de la première pierre 200	D'Olivier Id.	Proportions symétriques 346
Statue de la Havière 212	Monument élevé à la mémoire des citoyens morts pour la patrie en sept. 1830 201	Nolé Id.	Système de navigation aérienne de M. Petin . . . 149
Temple de la gloire à Munich Id.	Banquet offert par le Roi Id.	Benignot Id.	TÉÂTRES.
CARICATURES.	Banquet des blessés 208	J. de Lasteysrie Id.	OPÉRA.
Actualités, caricatures par Lefils. — Neuf gravures 300	— de la statue de la Havière au temple de la gloire, à Munich 212	Changarnier (le général) Id.	L'Enfant prodige, 3 actes 373
— Neuf caricatures par Stop 390	— à Madrid de la statue de la reine Isabelle II 276	Nettement Id.	OPÉRA COMIQUE.
Album d'un collégien, par Bertall. 108-109-124 125-140-141-156-157-173.	Kermesse d'Anvers. — Grande procession. Deux gravures. — Tir de la grande arbalète 416	Lamoricière (le général de) Id.	Giralda (scène du deuxième acte) 60
Almanach de l'illustration. — Douze gravur. par Cham 189	Mariage du prince royal de Sardie avec la princesse Louise des Pays-Bas 20	De Montebello 185	CIRQUE OLYMPIQUE.
Bal de la Marine (le). — Dix caricatures, par Stop 666	Obsèques de la reine des Belges. Vue extérieure de Sainte-Gudule. La chapelle ardente à Lieken 264	Bulhière (le général) Id.	Exercices de haute équitation, par M. Raney . . . 480
Ce qu'il y a dans la pipe d'un rapin. — Onze gravures 340	— Intérieur de Sainte-Gudule 265	Casimir Périer Id.	PIFFODROME.
Du 15 décembre au 1 ^{er} janvier, par Stop 404	Ouverture de la Chambre des Cortés à Madrid le 31 oct. 1850. Vue extérieure et intérieure 292	Combarel de Leyval Id.	M. Poitevin 33
Études sur la blouse, par Stop 284	Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray. — Dix dessins 104-105	De Mornay Id.	La boule aérienne 84
Mobilier de police correctionnelle (un), par Gavarni 392-393-408-409	Procession du comte diocésain à Bordeaux, le 30 juillet 1850 81	Creton Id.	Les autruches 496
Pour cinq francs de plaisir. — Six caricatures, par Foulquier 77	— en mémoire de la bulle de la sainte croixade en Espagne, le 30 nov. 1850 384	Léo de Laborde Id.	Ascension des filles de l'air 272
Rentrée (la) au collège le 5 octobre 1850. — Onze caricatures, par A. Dulong 237	Revue passée au Champ-de-Mars, à Versailles, le 24 septembre 1850 197	Druel Desvaux Id.	Représentation du mystère de la Passion, à Oberammergau (haute Bavière) 329
Sonnambula (la) au Théâtre-Italien, croquis par Marcelin 332-333	Saint-Nicolas (la) à Toulon 388	Chambelle Id.	— Judas Iscariote, le Christ, Caïphe, deux docteurs de la loi 328
Souvenirs de Londres. — Vingt-deux caricatures, par Stop 92-93	Visite du Président de la République à bord du <i>Friedland</i> , le 8 septembre 1850 461	Lespinasse (le colonel de) Id.	Théâtre (le). — Cinq gravures 52
Un jour de jeune et deux nuits de veille, ou un train de plaisir à Dieppe. — Dix caricatures, par Stop 45	Vue de la rade de Cherbourg pendant la visite du Président de la République 164	Vesin Id.	Théâtre de Orient à Madrid 324
CARTES ET PLANS.	Yacht (le) <i>Victoria and Albert</i> à Brest 96	De Crouseilles Id.	Loge de la reine au théâtre de Orient à Madrid 389
Plan du Havre 21	INDUSTRIE.	Garnon Id.	VARIÉTÉS.
— de Rouen Id.	Coffret à bijoux 240	Costa (le colonel don José Antonio) 381	Allier (l') et le Borda dans la rade de Brest, le 15 décembre 401
— du bourg de Chorges après l'incendie du 9 septembre 1850 320	Construction d'une maison en fonte et en fer pour la Californie 160	Derival (le comte Coriolan) 277	Arrivée des voyageurs du train de plaisir à Dunkerque 36
— des constructions élevées dans la cour du Palais National pour l'exposition de 1850 261	Coupé-chaîné 210	Domhasle (Mathieu de), sa statue 192	Ascension de M. Poitevin au Champ-de-Mars, le 4 juillet 1850 37
ÉVÉNEMENTS POLITIQUES, FAITS HISTORIQUES, FÊTES PUBLIQUES ET SOLENNITÉS.	Exposition des produits de l'industrie agricole à Saint-Petersbourg. — Vue générale 376	— sa médaille 208	Ascension de MM. Binio et Barral 5
Arrivée à Paris des invalides de la succursale d'Avignon 337	Chemin de fer (le) de la Havière à Dieppe Id.	Ewins (T.) 63	Autruches (les) 224
Bal donné à l'Hôtel-de-Ville le 10 déc. 1850 . . . 372	Objets de menuiserie, de carrosserie, exécutés en bois Id.	Faustin (S. A. I. madame Olive) 277	Bal de la marine au Jardin-d'Hiver. — Trois gravures 4
Banquet donné dans la salle de l'Horloge de l'Hôtel-de-Ville, le 10 déc. 1850 369		Ferreira (don Firmin) 381	Balloons (les). — Grande montgolfière de Versailles. Première montgolfière enlevant des hommes. Acro-montgolfière de Pilâtre de Rozier. Ascension de Testu-Brassy. Bateau volant de Lana 349
		Florentini (madame) 389	Banquet offert par l'administration du <i>Sicco</i> à ses employés, le 1 ^{er} novembre 1850 293
		Freire (le colonel don Manuel) 381	Bette (la cousine) 133
		Gillot (S. Exc. M. de Adam) 277	Bibliothèques communales 246
		Girardin (Emile de) 305	Bourse (la) de Paris, vestibule. — Salle d'audience du tribunal de commerce 152
		Gothland (l'abbé) 374	
		Grua (mademoiselle E. La) 388	
		Jeau (Salomon), duc de Saint-Louis du Sud . . . 277	
		Johnson (Eavardy) 65	
		Isabelle II (statue en bronze) 324	
		Jung Hallador, envoyé du roi du Népaoul 197	
		Lamas (don Andres), ministre plénipoten-taire au Brésil 380	
		Laroche (M. A. de) 277	
		Lezica (le colonel don Juan Antonio) 381	
		Lind (mademoiselle Jenny) 325	
		Louis-Philippe 129	
		Luin (S. Exc. M. de Vil.) 277	
		Navy (Louis) 336	
		Médina (le général don Anacleto) 381	
		Mércédès (W.-M.) 65	
		Oulinet (le maréchal), sa statue 192	
		Palmerston (lord) 4	
		Paz (le général don José Maria) 380	
		Perlet (Adrien) 416	
		Sablon (madame du) 373	
		Saint-Aubin (madame), rôle de Lisbeth 180	

— Vue intérieure.	453	<i>Franklin</i> (le), steamer transatlantique, quit- tant le port du Havre le 31 octobre 1850.	289	Signaux des chemins de fer. — Quatre grav.	12	— Port de Kreutznach. — Porte à Bacha- rach. — Eucharach.	280
Cap Grinez (le).	172	<i>Frohsloff</i>	148	Tailleur (le). — Cinq gravures.	44	— Bopparl. — Turnberg. — Oberwesel.	281
Chemins de fer de Versailles et de Saint- Germain. — Gare de Paris.	344	<i>Goliath</i> (le) déroulant le fil du télégraphe électrique sous-marin.	172	Toulon à vol d'oiseau.	9	Ruines du château du roi à Vézille.	76
— Hôtel du pavillon Henri IV.	344	Grande fabrique et magasin d'horlogerie, orfèvrerie et bijouterie de C. Detouche.	405	Vaudenisse (la comtesse de).	133	Sacramento-City.	137
— Château de Saint-Germain.	id.	Habitation de Robert Peel à White-Hall- Gardens.	17	Vente à l'encan des billets pour les repré- sentations de Jenny Lind en Amérique.	325	San-Francisco. — Place Dlay et rue Dlay. — Vue générale.	136
— Viaduc du chemin atmosphérique	44.	Incendie du <i>Talmy</i>	321			— Quai d'Aspinal et meeting politique.	137
— Coteau et aqueduc de Marly.	id.	Incendie du bourg de Chorges.	370			Souvenirs de la Frise. — Dames frisonnes. — Lecuwarden.	312
— Château de Saint-Cloud.	345	Incendie à Cracovie.	65			— Cureurs d'égouts — Marchands de beurre et de fromage.	313
— Cascade de Saint-Cloud.	id.	Magasins de nouveautés (les). — Quatre gra- vures.	188			Souvenirs de Tennessee. — Construction d'un log-house.	412
— Château de Versailles.	id.	Maison habitée par Pierre Corneille, rue d'Argenteuil, n° 18.	221			— Log-house avec défrichement.	id.
— Chapelle de Versailles.	id.	Maison de campagne du sculpteur Schwan- thaler.	229			— Ferme américaine.	id.
— Le grand Triannon.	id.	Méthode proposée par M. Cbambellan pour l'indication des noms des rues de Paris.	16			— Tuilerie id.	413
Chemin de fer de Nevers. — Entrée du son- terrain de Grimouille, pont-route, aqueduc et viaduc sur l'Allier.	268	Modes d'été.	80			— Camp, meeting religieux.	id.
— Inauguration du 20 octobre 1850.	269	Moines jouant aux boules dans un monas- tère de Rome.	229			— Jeune fille américaine.	id.
Claremont.	148	Montes blessés par un taureau.	81			Steppes de la mer Caspienne (les).	72-73
Concours de médailles de l'exposition uni- verselle de Londres en 1851, médailles de MM. Bonnardel et Gayard père	64	Nauffrage de la <i>Meuse</i> (4 décembre 1850).	400			— Procédé mécanique pour la prière en usage chez les Kalmouks.	72
Conservatoire des arts et métiers. — Modèle de la pompe spirale inventée en 1756 par Wetman.	296	Ortolan (l').	288			— Temple kalmouk sur la rive gauche du Volga.	72
— Salle des machines agricoles.	296	Paris à table. — Quatre gravures.	28			— Grand prétre kalmouk.	73
— Première voiture à vapeur inventée par M. Quot, en 1780.	297	Petites industries de Paris. — Mise en cou- leur sans froutage. — Le père Tripoli. Labbé marchand de cocos.	236			— Solennité religieuse chez les Kalmouks.	73
— Grand amphithéâtre des cours publics.	297	— L'aveugle fabricant de chaussons. — Marchand d'eau de Cologne. — Re- layeur d'omnibus.	308			Tavernes (les) en Angleterre. — Maître de taverne.	40
— Cour des comptes (la). — Le grand escalier.	88	<i>Poursuivante</i> (la frégate la) à Bombay.	257			— Maitresse de taverne.	id.
— Grande salle d'audience.	id.	Promenades et jardins publics. — Quatre études par Valentin.	205			— Gin-Palace.	id.
— Salle des comités.	89	— Quatre études.	217			— Policemen reconduisant des gentlemen.	41
— Bibliothèque et salle du conseil.	id.	Rôti de bœuf cuit au gaz à Exeter.	68			— Taverne aristocratique.	id.
Courses de Saumur.	244	Saint Vincent de Paul enfant faisant l'au- mône.	400			— Le dernier coup.	120
Ecole des chartes. — Porte d'entrée.	341					— Taverne chantante dans le Strand.	120
— Salle des cours.	id.					— Matelots en goguette.	121
Élévation générale des constructions élevées dans la cour du Palais-National pour l'exposition de 1850.	261					— Taverne de matelots.	14.
Embarcadere du chemin de fer à Calais.	85					Une saison aux eaux d'Aix. — Entrée du Casino. — Eglise du château de Cham- béry. — Abbaye d'Hautecombe. — Arc de Campanus. — Ruines du châ- teau du Bourget.	397
Été (l').	447						
Fantaisie par Gavarni.	404						

VOYAGES.



